CHRONIQUES
D'ORIENT

DOCUMENTS

SUR LES FOUILLES ET DÉCOUVERTES

DANS L'ORIENT HELLÉNIQUE

DE 1883 A 1890

PAR

SALOMON REINACH

Agrégé de l'Université,
Ancien Membre de l'École d'Athènes, Attaché des Musées nationaux,

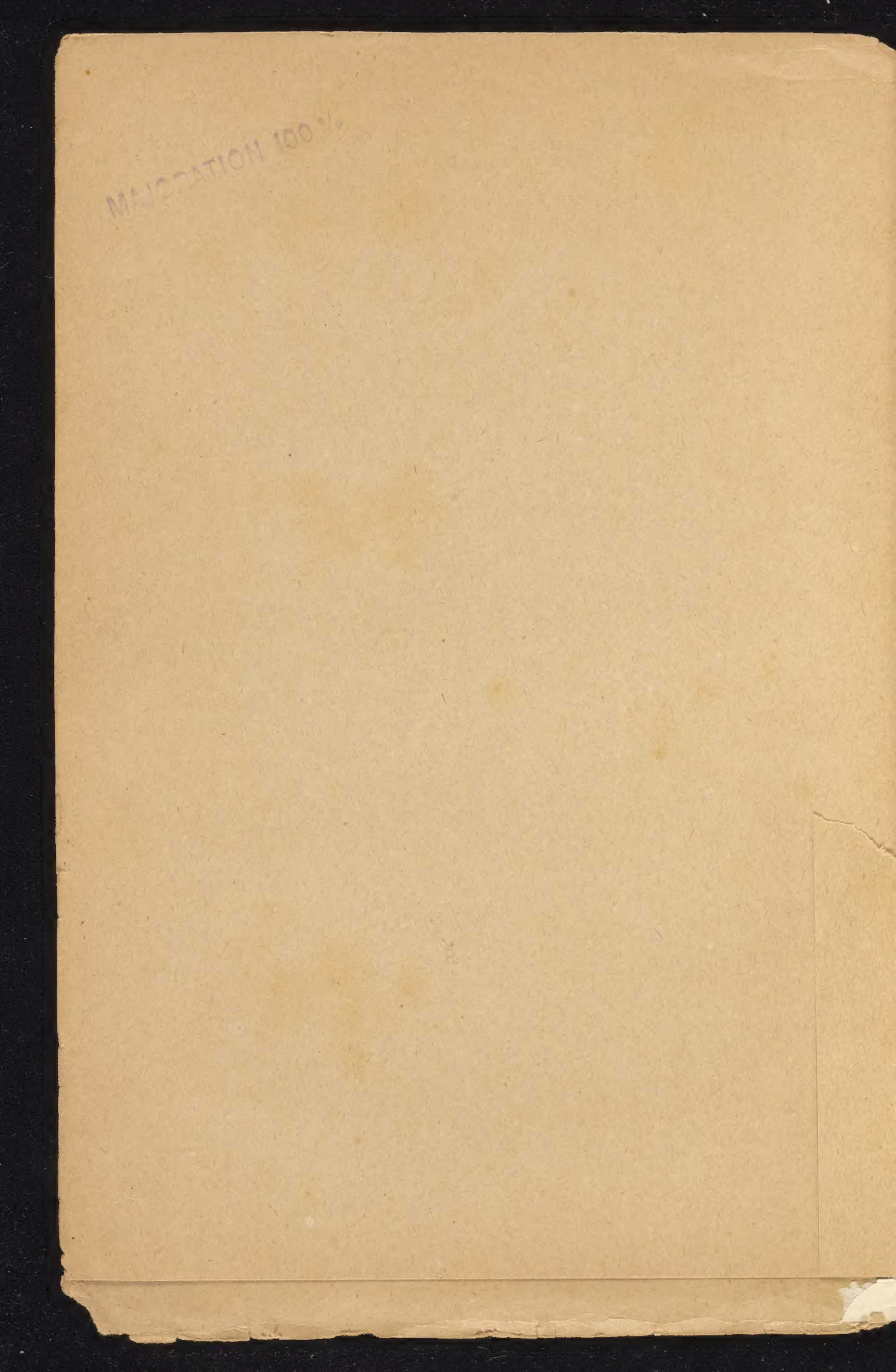
PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

56, Rue Jacob, 56

1891


MAJORATION 100 %

CHRONIQUES
D'ORIENT

AUTRES OUVRAGES DE M. SALOMON REINACH

Manuel de Philologie classique, 2 volumes in-8°, deuxième édition. Hachette, 1883-1884. (*Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des Études grecques.*)

Catalogue du Musée impérial de Constantinople, in-8°. Constantinople, à la direction du Musée, 1882. (Épuisé.)

Notice biographique sur Ch.-Joseph Tissot, in-8°. Klincksieck, 1885.

Traité d'Épigraphie grecque, in-8°. Leroux, 1885.

Grammaire latine à l'usage des classes supérieures, in-8°. Delagrave, 1885. (*Ouvrage couronné par la Société d'enseignement secondaire.*)

Instructions pour la recherche des antiquités en Tunisie, in-4°. Imprimerie nationale, 1885.

Recherches archéologiques en Tunisie, par E. Babelon et S. Reinach, in-8°. Imprimerie nationale, 1886.

La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain, in-12. Leroux, 1886.

Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique, in-12. Leroux, 1886.

Précis de grammaire latine, in-12, deuxième édition. Delagrave, 1887.

Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina, catalogue raisonné par E. Pottier et S. Reinach, in-8°. Imprimeries réunies, 1887.

La Nécropole de Myrina, par E. Pottier et S. Reinach, 2 vol. in-4°, avec 50 planches d'héliogravure. Thorin, 1886-1887. (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions.*)

Atlas de la province romaine d'Afrique, pour servir à l'ouvrage de Ch. Tissot, in-4°. Imprimerie nationale, 1888.

Géographie de la province romaine d'Afrique, par Ch. Tissot. Les Itinéraires, ouvrage publié d'après le manuscrit de l'auteur avec des notes et des additions, in-4°. Imprimerie nationale, 1888.

Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. — I. Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, sous la direction de Philippe Le Bas (1842-1844), in-4°, avec 311 pl. Firmin-Didot, 1888.

Bibliothèque archéologique. I. Etudes d'archéologie et d'art, par Olivier Rayet, réunies et publiées, avec une notice biographique sur l'auteur, par S. Reinach, in-8°, avec 5 photogravures et 112 gravures. Firmin-Didot, 1888.

Les Gaulois dans l'art antique et le Sarcophage de la Vigne Ammendola, in-8°, avec 2 photogravures et 29 gravures. Leroux, 1889.

Antiquités nationales. Époque des Alluvions et des Cavernes, in-8°, avec une photogravure et 136 gravures. Firmin-Didot, 1889. (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions.*)

Essai sur le libre arbitre de Schopenhauer, traduit et annoté, in-8°, cinquième édit. Alcan, 1890.

L'Histoire du travail en Gaule à l'Exposition universelle de 1889, in-12, avec 5 photogravures. Leroux, 1890.

Minerva, introduction à l'étude des classiques scolaires, par le Dr Gow, ouvrage adapté aux besoins des écoles françaises, in-8°, avec 55 gravures, troisième éd. Hachette, 1891.

Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. II. Peintures de Vases antiques, recueillies par Millin (1808) et Millingen (1813). Publiées et commentées. In-4°, avec 213 planches. Didot, 1891.

Antiquités de la Russie méridionale, par N. Kondakof, J. Tolstoï et S. Reinach, 1er fascicule. In-4°, avec 142 figures. Leroux, 1891.

Catalogue sommaire du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, in-12, deuxième édition. Imprimeries réunies, 1891.

CHRONIQUES D'ORIENT

DOCUMENTS

SUR LES FOUILLES ET DÉCOUVERTES

DANS L'ORIENT HELLÉNIQUE

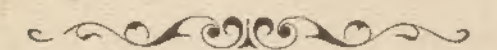
DE 1883 A 1890

PAR

SALOMON REINACH

Agrégé de l'Université,

Ancien Membre de l'École d'Athènes, Attaché des Musées nationaux.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

56, Rue Jacob, 56

1891

A LA MÉMOIRE

DE

GABRIEL CHARMES

ΟΣ ΠΟΤΕ ΤΕΡΠΟΜΕΝΟΣ ΜΕΤ' ΕΜΟΥ ΠΕΡΙΗΛΘΕΣ ΑΘΗΝΑΣ

ΝΥΝ ΛΑΒΕ ΔΩΡΑ ΦΙΛΟΥ ΚΑΝ ΦΘΙΜΕΝΟΙΣΙ ΦΙΛΟΣ



Héliog. Dujardin — Imp. Eudes

SCULPTURES DE CYMÉ

découvertes faites en Orient. En Allemagne, l'*Archaeologische Zeitung*, sur le point de se transformer, avait renoncé depuis longtemps à s'adjoindre l'utile *Anzeiger*, fondé par Gerhard et si heureusement ressuscité depuis par M. Conze. Chez nous, la *Gazette archéologique* ne commença à publier une *Chronique* que le 30 juin 1883. La vieille *Revue archéologique* n'avait pas cessé d'insérer, sous la rubrique *Nouvelles et Correspondance*, des entrefilets de valeur et de provenance très diverses ; l'archéologie grecque n'était pas oubliée, mais le préhistorique, le celtique et le gallo-romain y revendiquaient naturellement la plus grande place. Il y avait donc quelque chose à faire, et la preuve que le moment était bien venu de le tenter, c'est que ma *Chronique d'Orient*, d'abord isolée dans l'apport des revues continentales, ne fut bientôt que l'aînée parmi de nombreuses sœurs.

La *Philologische Wochenschrift*, grâce à la curiosité archéologique de M. Belger, un de ses directeurs, fit la première une place importante aux nouvelles d'Orient. Puis ce fut le tour de l'*American Journal of Archaeology*, dont les chroniques, embrassant le domaine entier de l'archéologie, sont encore seules à tenir les antiquaires au courant de tout ce qui peut les intéresser. Un peu plus tard, la *Classical Review*, le *Journal of Hellenic Studies*, la *Revue des Études grecques* commencèrent à publier des comptes rendus de fouilles. Le *Jahrbuch des Instituts*, succédant à l'*Archaeologische Zeitung*, donne depuis 1886 une bibliographie archéologique où l'on trouve souvent jusqu'à l'indication d'articles de jour-

PRÉFACE

C'est à M. Georges Perrot, l'un des directeurs de la *Revue archéologique*, que je dois l'idée de ces *Chroniques d'Orient*. A mon retour de Grèce, vers la fin de 1882, j'avais conservé des relations avec quelques hommes instruits, archéologues de profession ou amateurs, qui m'informaient de temps à autre des découvertes faites au cours de fouilles et m'envoyaient les feuilles locales où ces trouvailles étaient relatées. J'eus plusieurs fois l'occasion d'en causer avec M. Perrot, qui me conseilla de porter les renseignements que je recevais à la connaissance des lecteurs de sa *Revue*. Tel fut le modeste début de ces *Chroniques*: elles ne devaient être, à l'origine, que la mise en œuvre de matériaux peu accessibles en France, ou plutôt la mise au net de mon courrier personnel relatif aux découvertes archéologiques du moment.

Ma première *Chronique* a paru au mois d'avril 1883. A cette époque, il n'y avait guère que deux revues anglaises, l'*Athenaeum* et l'*Academy*, qui donnassent assez régulièrement des nouvelles touchant les fouilles et les

accroître encore la confusion. C'est le premier motif qui me décida à les réimprimer, en les pourvoyant d'un fort index. Une lettre obligeante où M. Benndorf exprimait le vœu de posséder un pareil recueil me confirma bientôt dans ma décision.

Un autre motif qui m'y portait était le désir d'apporter des corrections de détail à des comptes rendus écrits au jour le jour, où bien de petites erreurs s'étaient glissées. Je ne me flatte pas de les avoir corrigées toutes, mais, enfin, j'en ai fait disparaître plusieurs centaines, et c'est toujours autant de gagné pour ceux qui croiront utile de me lire. Je dois de ce chef mille remerciements à M. Ramsay, l'un de mes plus actifs informateurs, qui a pris la peine de contrôler la plume à la main presque toutes les pages des *Chroniques* où il était question de ses travaux personnels.

Les *Chroniques d'Orient* se trouvaient dispersées jusqu'à présent dans sept années ou quatorze tomes de la *Revue archéologique*, formant un ensemble de six à sept mille pages et appartenant à une série pour laquelle il n'existe pas encore d'index. L'index en préparation ne doit pas comprendre les *Chroniques*. Aussi ai-je cru devoir, dans celui qui termine le présent volume, renvoyer au millésime et à la pagination de la *Revue archéologique*, qui figurent entre crochets en haut de chaque page. Ce système, bien que comportant un surcroît de travail[1], a encore l'avantage de faire retrouver plus aisément, dans le recueil des vingt-trois

1. Je dois reconnaître le concours intelligent que m'a prêté, dans la préparation de ce formidable index, un jeune et savant orientaliste russe, M. S. Fuchs.

naux. Enfin, en Grèce même, l'excellent *Bulletin de l'Éphorie*, fondé par M. Cavvadias, devint une sorte de *Chronique grecque* rédigée sur place, d'après les rapports des commissaires chargés d'organiser les Musées, de poursuivre les fouilles et d'inventorier les découvertes dues au hasard dans toute l'étendue du royaume hellénique.

Stimulée par ces concurrentes [1], la *Chronique d'Orient* élargit progressivement son cadre et s'efforça de conserver un caractère propre parmi les publications analogues qu'un même besoin d'information avait fait surgir. Elle offrit à ses lecteurs la substance des articles de fond publiés dans les recueils archéologiques ; elle indiqua plus sommairement, mais en essayant d'en négliger le moins possible, les livres et notices consacrés aux questions de son domaine ; enfin, elle fit une part importante aux enrichissements des Musées et aux ventes publiques. Cette transformation ne s'opéra pas en un jour ; on peut en suivre les progrès dans le présent recueil et j'aime à croire qu'on en reconnaîtra le principe dans le désir d'être plus utile et de faire mieux.

Les premières *Chroniques* n'avaient pas été tirées à part ; on publia les suivantes sous forme de brochures, mais avec une pagination spéciale. Quand il y en eut une vingtaine, personne ne réussit plus à s'y reconnaître et leur auteur s'y perdit lui-même. Composées pour orienter les archéologues au milieu d'un dédale de publications souvent éphémères, mes *Chroniques* risquaient de venir

1. Auxquelles vient s'ajouter maintenant la rubrique *Nouvelles et Correspondance* dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (mars-juin 1891).

ses sont restées les mêmes, mais je me suis convaincu que ma polémique n'avait pas accompli son œuvre, puisque les abus ou les fraudes que j'ai dénoncés subsistent encore. Il y a d'abord les lois malencontreuses « qui régissent et prétendent prohiber » l'exportation des antiquités de Grèce et de Turquie ; il y a ensuite la manie des publications in-folio, aussi incommodes et coûteuses qu'elles sont souvent inutiles ; il y a encore et surtout la supercherie très habile à laquelle nous devons les groupes en terre cuite *dits* d'Asie Mineure. Si cette fraude n'avait eu pour effet que de tromper des collectionneurs en introduisant dans leurs vitrines des surmoulages peinturlurés de figurines authentiques, je me serais volontiers abstenu de la combattre avec tant d'obstination. Mais, dans l'espèce, il s'agit de bien autre chose. Les fabricants, marchands et *praecones* des groupes « d'Asie Mineure » ont prétendu enrichir l'histoire de l'art de compositions toutes nouvelles, de motifs absolument inédits ; la science a commencé par se laisser tromper par eux, et j'ose dire que si elle a réagi à temps, c'est grâce à la polémique que les *Chroniques d'Orient* ont instituée. Cependant, à l'heure actuelle, la lumière est encore loin d'être faite. Non seulement les « groupes » et les figurines isolées sorties des mêmes officines continuent à se montrer dans les ventes, mais ils font l'objet de publications spéciales où ils coudoient des produits authentiques de l'art grec. Les savants du monde entier semblent s'être donné le mot pour faire le silence autour des intrus ; on ne les trouve cités dans aucune monographie, dans aucun article de revue sérieuse. Mais

premières *Chroniques,* les passages visés par les références d'autres ouvrages où la pagination de la *Revue archéologique* est indiquée.

Les additions que j'ai faites sont de deux sortes. Les unes sont des articles publiés par moi dans différentes revues ; je les ai réimprimés en appendice, à la suite des *Chroniques* où le même sujet était abordé. Les autres, toujours reléguées entre crochets au bas des pages, ont pour but de tenir compte, dans une certaine mesure, des découvertes et des travaux postérieurs à la publication de chaque fascicule. On remarquera que je n'en ai point abusé[1].

Excepté là où je constatais des erreurs, je me suis abstenu d'opérer des suppressions. De tout petits faits archéologiques, qui peuvent sembler insignifiants aujourd'hui, prendront peut-être de l'importance dans dix ou vingt ans ; une fois que j'avais eu la peine de les exhumer, j'aurais cru presque absurde de les enfouir à nouveau. Cela dit pour répondre à ceux qui eussent voulu me voir tailler dans le vif et extraire une histoire de ce journal. Dans l'état actuel de la science, on a moins besoin de vues générales que de documents ordonnés, de faits dégrossis : ce sont des documents de ce genre que j'ai voulu fournir ; les amateurs d'idées générales construiront dessus.

Je n'ai pas non plus supprimé la polémique, bien qu'en ayant parfois adouci ou précisé l'expression. Non seulement, en effet, mes aversions pour certaines cho-

1. Quelques clichés ont été remplacés ; je les aurais remplacés tous si je m'étais aperçu à temps que leur condition laissait fort à désirer.

menacés qui se défendent et qui se défendent avec une acrimonie extraordinaire. Je ne crains pas la controverse, mais le pugilat littéraire n'est pas de mon goût et, vainqueur ou vaincu, j'aurais une reconnaissance particulière à celui qui ferait cesser la lutte en nous éclairant.

La période de sept ans qu'embrassent ces *Chroniques* a été singulièrement féconde pour la science. Si elle n'a pas été marquée, comme la précédente, par la découverte de beaucoup d'œuvres d'art de premier ordre — je pense surtout aux fouilles d'Olympie, de Pergame, de Délos, de Dodone, de Tanagre et de Myrina — elle a vu s'opérer l'exhumation de l'art des Pisistratides, dont nous ne savions encore presque rien. A côté ou plutôt au-dessus des autres campagnes archéologiques, celles d'Épidaure, de Tirynthe, de Gortyne, d'Éleusis, d'Akraephiae, d'Orope, de Mantinée, de Thespies, d'Érétrie, d'Icarie, de Sidon, de Troie, de Pharis, de Corcyre — presque toutes les nations civilisées ont eu les leurs — l'exploration méthodique et définitive de l'Acropole d'Athènes, œuvre magnifique de M. Cavvadias, brille au premier rang parmi les beaux travaux dont la science du XIXe siècle peut s'applaudir. La série de ces *Chroniques* a commencé en même temps que les grandes fouilles de l'Acropole ; elle se termine avec les derniers coups de pioche donnés à l'entour du Parthénon. Mais déjà d'autres espérances viennent solliciter notre curiosité et la tenir en haleine. Après dix ans de négociations, l'École française d'Athènes a conquis le droit d'explorer le sol de Delphes. S'il m'est permis de pu-

presque tous aussi s'abstiennent de formuler une appréciation à leur égard, d'essayer de distinguer le vrai du faux, de percer le secret dont les faussaires ont su s'entourer jusqu'à ce jour. On a des soupçons, on prononce certains noms à mi-voix, mais on n'écrit rien, et ceux qui pourraient faire la lumière se tiennent coi. *Tecum est mihi sermo Rubelli!* C'est aux ministres athéniens que je m'adresse, c'est à eux que je reproche une apathie tout à fait contraire aux intérêts de la science. L'Éphorie a constaté, dès 1886, que les groupes, déclarés faux par elle-même, étaient embarqués à Athènes; elle a su qui les expédiait et le gouvernement n'a pas poussé son enquête plus loin. Peut-être faudra-t-il, pour le décider à agir, quelques colères qu'il doive soulever, une interpellation à la Chambre des députés d'Athènes. Le βουλευτής qui prendrait l'initiative de cette interpellation mériterait bien de l'archéologie. Si les groupes sont faux, que l'on découvre et que l'on dénonce les faussaires; s'ils sont authentiques, comme ils proviendraient alors de la Grèce propre — l'hypothèse de la provenance asiatique étant abandonnée des marchands eux-mêmes, — il faut qu'on informe pour en préciser la provenance. La science a fait son devoir : au *bras séculier* maintenant de faire le sien.

Je me suis laissé emporter un peu loin du but de cette préface, mais on doit m'excuser si je ne puis parler avec calme de la question des groupes *dits* d'Asie Mineure. Dans les polémiques ordinaires, qui sont la vie de l'érudition, on ne risque de blesser que l'amour-propre d'un contradicteur; ici, ce sont des intérêts matériels

menacés qui se défendent et qui se défendent avec une acrimonie extraordinaire. Je ne crains pas la controverse, mais le pugilat littéraire n'est pas de mon goût et, vainqueur ou vaincu, j'aurais une reconnaissance particulière à celui qui ferait cesser la lutte en nous éclairant.

La période de sept ans qu'embrassent ces *Chroniques* a été singulièrement féconde pour la science. Si elle n'a pas été marquée, comme la précédente, par la découverte de beaucoup d'œuvres d'art de premier ordre — je pense surtout aux fouilles d'Olympie, de Pergame, de Délos, de Dodone, de Tanagre et de Myrina — elle a vu s'opérer l'exhumation de l'art des Pisistratides, dont nous ne savions encore presque rien. A côté ou plutôt au-dessus des autres campagnes archéologiques, celles d'Épidaure, de Tirynthe, de Gortyne, d'Éleusis, d'Akraephiae, d'Orope, de Mantinée, de Thespies, d'Érétrie, d'Icarie, de Sidon, de Troie, de Pharis, de Corcyre — presque toutes les nations civilisées ont eu les leurs — l'exploration méthodique et définitive de l'Acropole d'Athènes, œuvre magnifique de M. Cavvadias, brille au premier rang parmi les beaux travaux dont la science du XIXe siècle peut s'applaudir. La série de ces *Chroniques* a commencé en même temps que les grandes fouilles de l'Acropole ; elle se termine avec les derniers coups de pioche donnés à l'entour du Parthénon. Mais déjà d'autres espérances viennent solliciter notre curiosité et la tenir en haleine. Après dix ans de négociations, l'École française d'Athènes a conquis le droit d'explorer le sol de Delphes. S'il m'est permis de pu-

blier une seconde série de *Chroniques,* ces recherches longtemps différées y occuperont autant de place que l'exploration de l'Acropole dans la première. Puissent-elles être plus fructueuses encore ! Fouilleur retraité, mais ayant gardé la passion des fouilles, je me réjouis par avance de suivre au pied du Parnasse l'heureux directeur de notre mission permanente en Grèce, M. Théophile Homolle, qui m'inspira jadis le goût de l'archéologie militante au pied du Cynthe à Délos.

Musée de Saint-Germain-en-Laye, juillet 1891.

Salomon Reinach.

I

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. I, p. 246-251.)

Attique. — « On vient de découvrir du côté est du Parthénon des débris d'antiquités que l'on suppose remonter à l'époque du sac de l'acropole par Xerxès. Ces antiquités consistent en débris de vases, sur l'un desquels est gravé le nom de l'artiste, et de statues. On a trouvé aussi une tête en bronze et un tronçon de serpent du même métal. »

Cet entrefilet a paru dans le *Messager d'Athènes* du 17 février 1883. Le même journal, dans son numéro du 10 mars, nous donne les nouvelles suivantes :

« Les fouilles faites par la Société archéologique à l'Acropole continuent à donner des résultats satisfaisants. Outre la belle tête de femme dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro, on vient de découvrir une statuette de femme assez bien conservée, la moitié d'un buste et une main d'une statue colossale d'Athéné, appartenant à une époque antérieure au siècle de Périclès. D'autres objets d'art, se rapportant à la même époque, iront enrichir bientôt les collections de la Société archéologique. Les plus curieux représentent un groupe de serpents et un cocher assis sur son siège[1]. On suppose que ces débris faisaient partie des œuvres décoratives des monuments détruits à l'époque du pillage et de l'incendie de l'Acropole par les Perses.

« Nous croyons savoir que la Société archéologique se propose de publier ces découvertes dans un journal qu'elle doit faire paraître sous peu. La plus importante est une statue archaïque que M. Cavvadias, le savant auteur des fouilles d'Épidaure, a décrite dans l'*Alè-*

1. [Il s'agit du fronton archaïque en calcaire gravé dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1884, pl. 7; cf. *Mittheil. des deutschen Instit.*, t. X, 1885, pl. à la p. 237.]

theia du 19 avril. Elle ressemble aux statues d'Artémis trouvées à Délos par M. Homolle; la tête, qui est bien conservée, présente ce sourire stéréotypé particulier aux œuvres de l'ancien style. D'après M. Cavvadias, elle remonterait à la première moitié du vᵉ siècle avant notre ère. »

L'*Hôra* du 8 février publie également un courte notice de M. Cavvadias touchant un bas-relief funéraire trouvé à Spata, en Attique. C'est une stèle surmontée d'un fronton représentant une femme drapée assise sur un siège; devant elle est une petite servante debout tenant une cassette à bijoux. L'inscription se lit ainsi :

ΚΑΛΛΙΣΤΩ ΦΙΛΟΚΡΑΤΟΥΣ ΚΟΝΘΥΛΗΘΕΝ

c'est-à-dire *Callisto, fille de Philocrate du dème de Conthylé* (tribu Pandionide). C'est une œuvre distinguée du ɪvᵉ siècle avant notre ère, qui vient augmenter la série déjà si nombreuse des bas-reliefs funéraires de l'Attique. M. Cavvadias fait observer que la chevelure de la femme rappelle, par sa disposition, celles de quelques figures sculptées sur les frontons du temple de Jupiter à Olympie.

On a encore découvert sur l'Acropole un haut relief où sont figurés deux guerriers combattant. Ces objets, de style archaïque, portent des traces d'une coloration très vive. Enfin, M. Cavvadias nous signale la découverte d'une tête de serpent en bronze d'un excellent travail.

A Patissia, on a trouvé un bas-relief représentant Isis et, dans la cour d'une maison, un beau portrait d'une femme romaine inconnue.

Les fouilles d'Épidaure et d'Éleusis ont recommencé au mois d'avril. Les premières seront dirigées par M. Cavvadias, celles d'Éleusis par M. Athanase Koumanoudis.

Clazomène. — On nous écrit de Constantinople que le gouvernement turc se dispose à faire exécuter à ses frais et au profit exclusif du Musée d'antiquités de Tchinli-Kiosk des fouilles sur différents points de l'empire ottoman. Edhem-Pacha aurait ouvert à cet effet une souscription parmi ses collègues du ministère et les fonctionnaires de son département.

Nous ne voyons pas ce qui induit le gouvernement turc à se charger d'une besogne coûteuse que les étrangers feraient volontiers pour lui; les 25,000 piastres que l'on doit consacrer à ces travaux seraient mieux employées à payer des commissaires chargés de surveiller les explorateurs européens.

Ce qu'il faut approuver sans réserve, c'est la résolution que parait

avoir prise le gouvernement de faire transporter à Constantinople les antiquités disséminées dans les provinces et qui sont exposées à toute sorte de dégradations et de dangers. Les précieux sarcophages en terre cuite, décorés de peintures archaïques rappelant le style des plus anciens vases grecs, qui ont été signalés par nous dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1883, viennent d'être embarqués pour Constantinople et déposés au Musée. Nous avons sous les yeux des photographies de ces monuments exécutées par l'heureux explorateur de l'acropole de Pergame, M. Humann, ingénieur à Smyrne[1]. Le plus grand a 2m,15 de long sur 0m,65 de haut et 0m,97 de large; la terre cuite a une épaisseur de 0m,18. La partie extérieure est décorée avec beaucoup de goût et de simplicité : une série d'oves peints en noir sur fond blanc, puis une saillie demi-circulaire pointillée de segments noirs, enfin une double rangée d'étoiles et de méandres entourant le caisson rectangulaire central dont la décoration a presque entièrement disparu. A l'intérieur, le sarcophage est orné jusqu'à la moitié de la hauteur : une rangée d'étoiles et de méandres, une autre d'oves et de perles, puis une saillie en demi-cercle vers l'intérieur décorée de segments jaunes et bruns alternants, enfin des étoiles et méandres jaune brun et rouges sur fond jaune. Au-dessous, le dedans de la cuve est couvert d'un enduit noir, également répandu sur les côtés et sur le fond. La partie supérieure du sarcophage est plus curieuse encore ; il y a des peintures sur les registres latéraux et sur les petits côtés, disposées symétriquement de part et d'autre du grand axe.

1° En haut, sur le petit côté, on voit, entre deux rangées de méandres, un char conduit par un guerrier accompagné d'un chien et suivi d'un cavalier marchant à gauche. Sur l'autre moitié du petit côté, la même scène est répétée symétriquement, de manière que les personnages marchent vers la droite. Les figures sont coloriées en rouge tirant sur le violet ; le fond est jaune clair.

2° En haut du registre de gauche, deux guerriers armés de boucliers ronds et de lances combattent sur le corps d'un troisième étendu à terre. Ils sont encadrés par deux rangées de cercles noirs séparées par deux traits verticaux. Même scène sur la côté latéral de droite.

3° Deux sphinx ailés se faisant face. Au-dessous, rangée de méandres. Mêmes figures à droite.

1. [Ces sarcophages ont été publiés depuis dans les *Monumenti dell' Instituto*, t. XI, 1883, pl. 53; dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1883, p. 11, fig. 12; dans les *Denkmäler des Allerthums* de Baumeister, p. 853. Cf. C. Smith, *Early paintings of Asia Minor*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1885, p. 180-191.]

4° Une longueur de 1m,25 sur chaque côté est occupée par des ornements d'un style très pur, méandres, étoiles et spirales, peints en brun tirant sur le rouge.

5° De chaque côté, deux sphinx ailés se faisant face. Au-dessous, une rangée de cercles séparés par deux lignes verticales. Les sphinx sont peints en couleur sombre. mais il reste des traces de jaune, ayant servi de base à une autre couleur, sur les têtes et les ailes.

6° De part et d'autre, marchant l'un à droite, l'autre à gauche, un cavalier d'un très beau dessin, tenant un faucon et accompagné d'un chien.

7° Le petit côté du bas est décoré aussi de deux scènes symétriques et comme affrontées, représentant quatre chars se dirigeant deux à droite et deux à gauche, de part et d'autre d'une borne. Chaque char est attelé de deux chevaux, au-dessous desquels court un chien. Les figures sont noires et rehaussées de jaune clair en quelques endroits. Au-dessous, une rangée de méandres.

Le second sarcophage, trouvé au même endroit que le premier, est plus petit et présente la forme d'une bière; la surface supérieure n'est pas horizontale, mais inclinée. Il a 2m,05 de long. 0m,41 et 0m,36 de hauteur, 0m,34 de profondeur; la longueur de la cuve est de 1m,57, ce qui donne 0m,24 pour l'épaisseur de la terre cuite. L'intérieur et les côtés verticaux ne sont pas décorés, ou du moins la décoration a complètement disparu; mais la surface supérieure est ornée de peintures rouges très intéressantes, disposées, comme celles du premier sarcophage, avec une parfaite symétrie. 1° Sur le petit côté supérieur, deux guerriers combattent autour du corps d'un troisième ; de part et d'autre, s'avançant l'un vers la droite et l'autre vers la gauche, un char attelé de deux chevaux conduits par un guerrier casqué. A côté des chevaux marche un serviteur accompagné d'un chien. Plus bas, une rangée de méandres, une rangée d'oves et une seconde rangée de méandres. 2° Au-dessous de cette scène, de part et d'autre, deux sphinx ailés se faisant face de chaque côté d'un vase; au-dessus et au-dessous des sphinx, une rangée de méandres. 3° Sur les côtés latéraux, un guerrier courant, encadré de méandres; au-dessous, un ornement fort compliqué ; enfin une tête de guerrier casqué d'un caractère très original, rappelant les vases de Camiros en forme de têtes casquées étudiés par M. Heuzey (*Gazette archéologique*, 1880, p. 145). Les garde-joues du casque couvrent tout le visage, sauf les yeux et le nez, et se terminent en pointe à la hauteur de la naissance du cou. Les cheveux du guerrier, qui s'échappent du casque et descendent sur la nuque, sont figurés par six lignes ondulées. 4° Une

rangée d'oves entre deux rangées de méandres. 5° Le petit côté inférieur est orné d'une peinture bien conservée, représentant un quadrupède du genre antilope paissant entre deux lions de style asiatique. Le fond est décoré de rosaces et d'étoiles d'un art très curieux.

Ces remarquables sarcophages ont été découverts à Clazomène par un paysan, au mois de septembre 1882, confisqués par le gouvernement turc et transportés d'abord, non sans éprouver de grandes avaries (le petit sarcophage est brisé en deux morceaux), au konak de Smyrne. Grâce à l'obligeance de S. E. Diran-Bey, directeur des affaires étrangères du vilayet d'Aïdin, nous avons pu les étudier et en prendre des calques le lendemain de leur transport. Mais ce n'est pas d'après des calques que l'on peut publier des objets aussi précieux pour l histoire de l'art, et nous devons nous contenter ici d'une description qui, malgré son exactitude, n'est guère capable de donner une idée nette de l'importance de ces monuments. M. Humann a fait parvenir à l'Institut archéologique de Rome des reproductions en grandeur naturelle des deux sarcophages, et le monde savant n'en attendra plus longtemps la publication complète.

On nous a assuré à Smyrne que beaucoup de fragments provenant de sarcophages analogues avaient été trouvés à Clazomène et que quelques-uns même avaient pu être vendus et exportés. Comme toutes les nécropoles de la côte d'Asie, celle de Clazomène promet d'admirables découvertes à celui qui la fouillerait méthodiquement. Les deux sarcophages que nous venons de décrire suffiraient à signaler cet emplacement aux explorateurs. Le Musée Britannique possède depuis plusieurs années un sarcophage en terre cuite orné de peintures, découvert à Rhodes; mais ses dimensions sont beaucoup plus petites et les peintures ne consistent qu'en ornements. Nous croyons qu'aucun musée de l'Europe ne renferme de monuments semblables provenant de l'Asie Mineure ; la conservation et le mérite artistique de ceux de Clazomène ajoutent encore à leur rareté.

Il est toujours très difficile de se prononcer sur l'époque à laquelle appartiennent des objets presque uniques en leur genre. Toutefois, l'analogie des peintures qui les décorent avec les vases grecs à figures noires, l'identité de type que nous avons signalée entre les têtes casquées du second sarcophage et les petits vases de Camiros, autorisent, ce nous semble, à les rapporter au milieu du vi[e] siècle avant notre ère, alors que l'art hellénique commençait à se substituer, sur les côtes de l'Anatolie, à l'art asiatique qui avait contribué à le former.

Nous pouvons annoncer, en même temps, que le gouvernement turc a donné l'ordre de transporter à Constantinople les fragments de

sculpture et les bas-reliefs restés épars sur le sol auprès du temple de Bacchus à Téos. Un grand morceau bien conservé de la frise nous a été montré par M. Newton dans les sous-sols du Musée Britannique; avec un torse entré au Louvre, c'est la seule partie de cette composition qui soit arrivée en Europe. Lors de notre passage à Téos en 1880, nous avons dessiné tous les fragments de ces bas-reliefs, tristement mutilés par les Turcs de Sigadjik, ainsi que deux statues en ronde bosse, dont l'une représente un personnage couché et l'autre, de dimensions colossales, est un torse nu modelé avec talent, peut-être un fragment de la statue de Bacchus qui était placée dans la cella du temple. La frise représente une procession bacchique; on y voit des joueuses de flûte et des Centauresses touchant de la lyre[1]. Le travail en est assez sommaire et le style rappelle celui des bas-reliefs du temple d'Artémis Leucophryne à Magnésie. Bien des fois, pendant notre séjour à Constantinople, nous avons signalé cette frise à l'attention du directeur du Musée, en le priant de prendre les mesures nécessaires pour qu'elle fût mise à l'abri du vandalisme. Nous sommes revenu avec insistance sur ce point dans un récent article de la *Revue des Deux-Mondes*[2], et c'est avec plaisir que nous constatons aujourd'hui le succès de nos réclamations.

D'après les avis que l'on nous transmet de Smyrne, les curieuses inscriptions de Téos, encastrées dans les murs du petit port de Sigadjik, vont être également transportées au Musée de Constantinople. Nous ne croyons pas qu'il y en ait d'inédites, mais il sera toujours utile de contrôler les copies qui en ont été publiées d'après les estampages.

Hamdi-Bey, le directeur du Musée de Constantinople, est depuis quelque temps à Smyrne. C'est dans les environs de cette ville, probablement sur l'emplacement présumé de Grynium, qu'il se propose de faire exécuter des fouilles.

1. [Des gravures tout à fait insuffisantes de ces bas-reliefs, d'après les croquis de M. G. Hirschfeld, ont été publiées dans l'*Archaeologische Zeitung*, 1875, pl. 5; M. Pullan en a fait reproduire quelques parties dans son ouvrage sur Priène et Téos, Londres, 1881.]

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1883.

II

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. I, p. 361-365.)

Éolide. — Lorsqu'on nous a annoncé, il y a deux mois, que le gouvernement turc se disposait à entreprendre des fouilles archéologiques, nous avons d'abord accueilli cette nouvelle avec un certain scepticisme. Ceux qui ont vécu en Turquie savent combien la mortalité y sévit sur les projets en bas âge. On paverait tous les chemins de l'empire avec les bonnes intentions des ministres ottomans restées sans effet. Il p.raît cependant que cette fois nous avons eu tort d'être incrédule et que les fouilles annoncées n'étaient pas une vaine promesse. Les circonstances, il faut le dire, ont favorisé singulièrement les desseins d'Hamdi-Bey, directeur du Musée de Tchinli-Kiosk, dont le père, Edhem-Pacha, est aujourd'hui premier ministre. Edhem-Pacha, ancien élève de l'École des mines de Paris, a été longtemps ambassadeur de la Porte à Vienne ; son fils, élève de M. Gustave Boulanger, est le plus artiste et le plus parisien des Ottomans. Le père et le fils ont réuni leurs efforts pour que la Turquie commençât à faire chez elle ce que les États européens font tous plus ou moins sur leur propre territoire, qu'elle se préoccupât non seulement de préserver les monuments antiques, mais d'en découvrir de nouveaux et d'enrichir son musée naissant. Bien souvent, alors que nous travaillions au catalogue du Musée de Tchinli-Kiosk, Hamdi-Bey nous a entretenu de ses projets à cet égard, projets inspirés par un goût artistique dont nous avons eu l'occasion d'apprécier la finesse. Ce qui paraissait chimérique alors est devenu possible quelques mois après, et, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire en Turquie, on n'a pas attendu longtemps pour se mettre à l'œuvre. Nous n'avons qu'à nous réjouir de voir le gouvernement turc accorder ainsi son patronage à la science archéologique ; nous souhaitons surtout qu'il accepte désormais, avec plus d'empressement que par le passé, la collaboration des savants étran-

gers qui lui offrent leur concours dans cette œuvre immense et dispendieuse, l'exploration du sous-sol de la Turquie.

A la suite d'un voyage d'Hamdi-Bey à Smyrne, il fut décidé que les premières fouilles porteraient sur l'Éolide, en particulier sur les environs de l'ancienne Grynium, dont le temple, si célèbre dans l'antiquité, n'a pas encore été retrouvé. La direction des travaux fut confiée à un homme qui connaît admirablement le pays, où il réside depuis vingt ans, M. Démosthène Baltazzi. Pendant deux ans, M. Baltazzi a été attaché, en qualité de commissaire impérial, aux fouilles de l'École française à Myrina. On peut dire qu'il a été l'élève de ceux qui travaillaient sous ses yeux, et nous avons pu assister, M. Pottier et moi, à l'éveil de sa curiosité scientifique, aux progrès rapides qu'il a faits dans la connaissance des monuments, dans l'intelligence des méthodes rigoureuses sans lesquelles les fouilles ne sont que des *razzias* sans lendemain. M. Baltazzi, qui rendait compte autrefois de nos découvertes, veut bien aujourd'hui nous tenir au courant des siennes : c'est grâce à son obligeance que nous pouvons donner à nos lecteurs des détails précis sur le commencement d'une campagne dont on est en droit d'attendre des résultats intéressants.

Le 23 avril, les premiers coups de pioche ont été donnés dans la nécropole jusqu'à présent inexplorée de Grynium. La position de Grynium peut être déterminée assez exactement par les témoignages des géographes anciens et le récit du voyage d'Aristide le Rhéteur ; l'emplacement de cette ville n'est assurément pas éloigné du hameau appelé aujourd'hui *Sakrân* (voir la carte publiée dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1882). Les tombeaux, à cet endroit, sont en assez grand nombre, mais plusieurs paraissent avoir été violés dès l'antiquité. On y a trouvé de petits vases en terre cuite et quelques fragments de bronze. La construction des sépultures n'est pas uniforme : quelques-unes sont des sarcophages, d'autres sont des tombes creusées dans le tuf et recouvertes de plaques calcaires. Quant au temple de Grynium, que nous avons vainement cherché plus d'une fois, il paraît bien qu'il a entièrement disparu. Dans une petite presqu'île que la côte forme près de Sakrân, on voit des restes de murs ayant appartenu à un édifice byzantin : peut-être cet édifice a-t-il été construit sur l'emplacement du temple, dont les marbres auront été préalablement tous enlevés. Le récit de Texier (*Asie Mineure*, p. 224), au sujet de la destruction du temple de Grynium par les habitants de Ménémen, ne mérite aucune créance et témoigne, comme tant d'autres du même ouvrage, de la légèreté avec laquelle ce voyageur accueillait des on-dit invraisemblables. Si les habitants de Ménémen avaient besoin de

marbre, c'est à Cymé et non à Grynium qu'ils devaient aller en chercher; Cymé est plus voisine de 10 kilomètres au moins et l'on y trouve en abondance des blocs de marbre taillés provenant des anciens monuments de cette ville.

Quelques jours après, on a commencé les travaux dans la nécropole de *Doumanli-Dagh*, c'est-à-dire non loin de l'emplacement où la carte de Kiepert place Aegae. Comme Aegae, suivant toute probabilité, est beaucoup plus loin dans l'intérieur, à *Nimroud-Kalessi*, il n'est pas encore possible d'identifier *Doumanli-Dagh* avec une des villes de l'Éolide mentionnées par les anciens. Les tombeaux, nous écrit-on, y sont disposés sur une petite esplanade; tout autour il y a un mur de construction très ancienne[1]. Un premier tombeau a fourni un miroir de bronze; le suivant contenait cinq vases en argile et une petite fiole en verre de couleur jaune foncé, ornée d'une spirale bleue en bas-relief, malheureusement brisée en morceaux. Tout à côté, un autre tombeau renfermait un miroir de bronze et une aiguille très bien conservée; enfin, dans une quatrième tombe, on a découvert une figurine en terre cuite haute de $0^{m},17$, représentant un éphèbe ailé debout, les bras croisés sur la poitrine[2], ayant à sa droite une oie qui semble vouloir jouer avec lui. Ces tombeaux sont construits en pierre de taille et couverts d'une ou plusieurs plaques de granit très épaisses. On y a encore trouvé différents fragments de terre cuite, de la poterie à reliefs dite *samienne* et un objet en verre. La pâte des terres cuites est d'une couleur plus foncée que celle des figurines de Myrina; il faut donc admettre, si ce renseignement est exact, l'existence d'un centre de fabrication distinct à *Doumanli-Dagh*.

Le 8 mai, M. Baltazzi s'est transporté à *Tchandarli*, l'ancienne Pitane, que Choiseul-Gouffier, Mionnet et d'autres ont identifiée à tort à Myrina (auj. *Kalabassary*). Pitane est aujourd'hui une petite ville assez florissante, avec un bon port desservi par les bateaux à vapeur de Smyrne. On y a toujours découvert beaucoup de monnaies de bronze; MM. Pottier et Hauvette-Besnault, en 1879, y ont copié deux inscriptions (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1880, p. 376), mais aucune fouille n'y avait été entreprise jusqu'à présent. La nécropole de Pitane est considérable et se trouve juste en dehors du village moderne, de sorte que les recherches peuvent se poursuivre

1. Les pierres de ce mur demi-circulaire sont en granit noir. Elles sont assemblées sans ciment, à la manière des murs dits pélasgiques; mais l'on sait que les murs de cet appareil se rencontrent un peu à toutes les époques.

2. D'après le croquis que nous recevons, l'éphèbe paraît tenir entre ses bras un oiseau ou un petit animal.

sans difficulté. Les tombeaux sont rapprochés l'un de l'autre et creusés dans le tuf comme à Myrina; ils sont remplis de terre et la plupart sans couvercle. Les vases qu'on y a trouvés présentent un grand intérêt; M. Baltazzi nous signale une grande amphore rouge avec peintures noires, des fragments d'un grand vase à fond clair où l'on voit un cervidé de style rhodien, une coupe avec des dessins archaïques, des assiettes peintes, etc.[1]. Des fragments de vases à figures noires se sont déjà rencontrés à Myrina et à Aegae; l'existence d'objets semblables dans les tombeaux de Pitane est une particularité qui mérite de ne pas rester inaperçue.

Notre correspondant nous décrit aussi un aryballe de même provenance décoré de cinq guerriers marchant à la file, tenant des lances et des boucliers : les guerriers sont noirs, les boucliers « couleur rouge de Venise »[2]. La seule figurine en terre cuite que l'on ait trouvée est un fragment représentant un Silène entre les bras duquel se débat une femme; la tête du Silène est d'un modelé très expressif. Enfin, outre une quantité de petits vases communs, les fouilles ont donné une très belle coupe *samienne*, une bague en bronze et quelques monnaies frustes. La mauvaise conservation des monnaies qu'on trouve dans les tombeaux est une particularité que nous avons pu constater dans les fouilles de Myrina et de Cymé. M. Waddington nous a dit que cette observation avait été faite souvent et il l'explique d'une manière assez naturelle : les survivants, qui devaient déposer des pièces de monnaie dans les tombeaux, choisissaient de préférence des pièces usées, qui ne pouvaient plus servir à un autre usage; ici, comme dans l'emploi des bijoux en terre cuite dorée, se manifeste l'esprit formaliste des anciens, qui s'efforcent de s'arranger à bon compte avec leurs devoirs et avec les exigences de la tradition.

M. Dennis va recommencer prochainement des fouilles à Sardes et M. Bohn vient de reprendre l'exploration de l'acropole de Pergame, en l'absence de M. Humann parti avec M. Puchstein pour la Comagène.

GRÈCE. — L'École française d'Athènes a entrepris quelques fouilles dans l'isthme de Corinthe sur l'emplacement du temple de Neptune. D'après le *Messager d'Athènes* du 12 mai, on a découvert une porte romaine et des inscriptions grecques et latines de l'époque d'Hadrien[3].

1. [Cf. Pottier et Reinach, *Nécropole de Myrina*, p. 505, fig. 57.]
2. [Cf. *ibid.*, p. 505, fig 58.]
3. [Les résultats de ces fouilles ont été publiés par M. Monceaux dans la *Gazette archéologique*, 1884, p. 273-285, 354-363; 1885, p. 205-214, 402-412.]

Les fouilles de l'Acropole, d'Épidaure et d'Éleusis n'ont pas donné, depuis un mois, de résultats importants. L'*Aion* a publié un article fort remarqué sur le déplorable état du Musée de l'Acropole, état qui avait été déjà signalé par plusieurs savants étrangers. Nous serions heureux que le directeur de l'*Aion*, M. Philémon, voulût bien prendre en main la cause de la réorganisation ou plutôt de l'organisation des Musées grecs. Personne ne serait d'ailleurs plus capable que lui d'accomplir des réformes dont la nécessité est évidente. Le jour où la direction des antiquités de la Grèce serait confiée à des mains anssi habiles, les Musées d'Athènes deviendraient bientôt des modèles, comme l'est devenue, sous la direction de M. Philémon, la bibliothèque de la Chambre des députés d'Athènes, la plus riche et la mieux entretenue de tout l'Orient.

Thessalie. — M. Sakkélion, bien connu par ses publications de textes grecs inédits provenant de la bibliothèque de Patmos, a été chargé d'examiner les manuscrits des bibliothèques que les couvents de Thessalie ont cédées à l'Université d'Athènes. Il y a découvert un manuscrit contenant un écrit de Justin le Philosophe que l'on croyait perdu, le traité Περὶ ψυχῆς. Le correspondant de la *Philologische Wochenschrift* signale encore, parmi ces acquisitions, deux Évangiles du xe siècle, dont l'un est orné de belles miniatures, et un manuscrit en parchemin des homélies de saint Chrysostome avec deux *portraits* représentant le saint et l'apôtre Paul.

III

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. II, p. 60-64.)

Comagène. — Les fouilles de Pergame ont recommencé sous la direction de M. Bohn, qui a déjà pris part aux premières campagnes, et de M. Fabricius, un nouvel arrivé, bien connu par ses publications de documents épigraphiques relatifs à l'architecture grecque. Au mois d'avril, sur le désir exprimé par M. Conze, M. Humann est allé passer huit jours à Pergame, pour mettre en train les travaux d'exploration qu'il a dirigés si longtemps avec tant d'énergie et de succès. L'infatigable ingénieur, à peine revenu à Smyrne, s'est embarqué le 30 avril pour la Comagène avec M. Puchstein, dont le départ avait été retardé jusqu'alors par une maladie assez sérieuse. Les deux voyageurs ont appris, non sans surprise, qu'ils auraient pour compagnons de voyage le directeur du Musée de Constantinople, Hamdi-Bey, et un sculpteur arménien nommé Osgan. Hamdi-Bey, qui montre pour l'archéologie un véritable enthousiasme de néophyte, était arrivé à Smyrne quelques jours auparavant, pour faire connaître à M. Humann la décision du ministre de l'Instruction publique qui le chargeait de prendre part à l'expédition de Comagène. Jusqu'à présent, les archéologues étrangers faisant les fouilles en Turquie étaient seuls placés sous la surveillance d'un commissaire ottoman; il paraît qu'aujourd'hui le gouvernement turc réclame aussi sa part dans l'honneur des découvertes *sans fouilles*, et désire que ses agents ne soient pas devancés par les Européens dans l'exploration des monuments encore inconnus que renferment les parties inexplorées de l'empire. Les archéologues n'ont pas à s'en plaindre : accompagnés d'un haut fonctionnaire turc, ils ne feront peut-être pas de plus belles découvertes, mais ils trouveront meilleur accueil auprès des populations et ne risqueront plus de mourir de faim ni de coucher à la belle étoile. Leur amour-propre de savants n'a pas lieu non plus de s'alarmer, car l'honneur des trou-

vailles archéologiques appartient moins à celui qui les fait qu'à celui qui les comprend et les fait comprendre.

Hamdi-Bey a quitté Smyrne le 27 avril, trois jours avant M. Humann, pour aller l'attendre à *Saktsché-gösü*, à 40 kilomètres à l'ouest d'*Aintab*. M. Humann l'y a rejoint, avec M. Puchstein, au commencement du mois de mai. A l'heure où nous écrivons, l'exploration du Nimroud-Dagh est sans doute achevée et les moulages des statues colossales du monument d'Antiochus sont en route pour le Musée de Berlin. L'empereur d'Allemagne a donné 35,000 marcs sur son fonds disponible (*Dispositionsfonds*) pour faciliter cette entreprise, qui marquera une date mémorable dans l'histoire de l'archéologie en Asie Mineure.

Cataonie. — Une partie presque inconnue de la Cappadoce, la Cataonie, a été visitée en 1882 par M. Carolidis de Smyrne et par M. Ramsay accompagné de sir Charles Wilson, alors consul militaire anglais en Anatolie. En 1881, un artiste français, M. Clayton, avait parcouru la Cicilie et la Cataonie, et, bien que le but de son voyage ne fût nullement archéologique, il avait copié un certain nombre d'inscriptions dont il fit part à M. Waddington. M. Carolidis, le premier, a publié les résultats de son voyage, précédés d'une étude historique et ethnographique, aux frais de l'École évangélique de Smyrne : Τὰ Κόμανα καὶ τὰ ἐρείπια αὐτῶν, ὑπὸ Π. Καρολίδου, ἐν Ἀθήναις, 1882. Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς. Presque en même temps, M. Ramsay, de passage à Paris, remettait à M. Waddington les inscriptions copiées par sir Charles Wilson et lui dans la même contrée, et M. Waddington les faisait connaître dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1883, page 125 (février). Comme les copies de M. Carolidis sont très défectueuses, il est fort heureux que MM. Clayton, Ramsay et Wilson aient copié de leur côté, et très bien copié, les inscriptions des environs de Comana. Quatre textes seulement, qui ne paraissent importants ni l'un ni l'autre, ne sont indiqués que par M. Carolidis ; ce sont : un fragment de six lignes à *Sakhirlar* (Τὰ Κόμανα, p. 51) ; une ligne à *Taulousoun*, près de Kaisarièh (p. 66) ; trois lignes ἐν τῇ κώμῃ Ἄρτητζ' τοῦ Κόστερε (*ibid.*), et un petit fragment dans la même localité. Il est tout à fait impossible de tirer un sens ni même un son quelconque des caractères qu'a reproduits M. Carolidis ; il avoue lui-même ne pas pouvoir reconnaître « si ces inscriptions sont en grec ou en cappadocien ». A deux ou trois exceptions près, les textes qu'il a publiés sont illisibles et il faut véritablement admirer la perspicacité de M. Aristide Fontrier, de Smyrne, qui a réussi, dans un appendice

au livre de M. Carolidis, à restituer par conjecture, et presque toujours avec bonheur, les textes qui portent les n°s 15, 27, 14, 12, 9, 5, 11, 1, 23, 19 dans la publication de M. Waddington. Tourmenté par ce que Grimm appelait « le démon de l'étymologie », M. Carolidis s'est longuement appliqué à interpréter un texte de cinq lignes gravé sur une gemme découverte, à ce qu'on lui a dit, dans le péribole du temple de Comana. Comme la pierre gravée est aujourd'hui en sa possession, ce texte n'a pas été copié par MM. Ramsay et Clayton, qui n'ont d'ailleurs rien perdu pour l'ignorer. C'est une inscription gnostique que M. Carolidis transcrit ainsi : Ιανασδα — αμοραχθισα — ιλαμασα — βαμαιασα — FEEZX — ΛEVE. Il y reconnaît « un spécimen unique jusqu'à présent de la langue aryenne parlée en Cappadoce avant que le grec ne prévalût dans ce pays ». Il est inutile de s'arrêter à son interprétation, dont Pictet, Pott et Curtius ont fourni les éléments, et pour laquelle il fait entrer en ligne des mots sanscrits, zends, grecs, latins et même celtiques. En vérité, ce n'est ni du cappadocien, ni de l'aryen, ni aucune autre langue; ce n'est pas non plus un texte unique. Je possède une cornaline achetée à Smyrne, sur laquelle on lit : αιαναχδα — αμοραχθι — σαλαμαξα — βαμαιαζα, plus deux mots sur le revers qui ne pourraient être reproduits qu'en fac-similé. Il me semble avoir vu ailleurs encore des pierres gnostiques portant à peu près la même formule. Si nous sommes entré dans cette explication, c'est de crainte qu'on ne cherche à restituer par conjecture le texte de la pierre de M. Carolidis; sa transcription paraît assez fidèle, mais elle ne signifie rien.

Le véritable mérite de l'ouvrage du professeur de Smyrne consiste dans la description très minutieuse, sinon toujours claire, qu'il fait des ruines de Comana (*Char*) et du temple de la déesse Nicéphore, Enyo ou Ma. Comana de Cappadoce, comme le montrent plusieurs inscriptions, portait à l'époque impériale le nom de *Hiérapolis*, de même que l'autre Comana, dans le Pont, s'appelait *Hiérocésarée.* M. Carolidis a appris des indigènes que la montagne dominant les ruines s'appelle encore Κουμενεκ-τεπέ, et l'identifie avec le Κομανὸν ὄρος que Photius place, il est vrai, près de Comana dans le Pont. Le temple, dont plusieurs colonnes sont encore debout, serait, suivant M. Carolidis, d'ordre dorique et d'un style très ancien, ἀνάμιξις Ἑλληνικῆς καὶ Ἀσιατικῆς τέχνης. Au-dessous s'étendraient de vastes souterrains qu'il n'a d'ailleurs pas eu moyen d'explorer. Les colonnes, formées de trois ou quatre tambours, on t0^{m},90 de diamètre et 4^{m},50 de haut. M. Carolidis signale les ruines de deux autres temples, une porte colossale avec des montants monolithes hauts de 5 mètres, et

un grand théâtre, θέατρόν μεγαλοπρεπές. Il serait fort à désirer que ces ruines intéressantes, hier encore tout à fait inconnues, fussent explorées avec soin ; la description de M. Carolidis éveille la curiosité plutôt qu'elle ne la satisfait, car la connaissance de l'architecture grecque lui fait malheureusement défaut.

Dans quelques lignes que la *Philologische Wochenschrift* du 16 juin consacre à ce livre, on lit que « la déesse *Baze* était identifiée à l'Athéné grecque ». Cette assertion se fonde sur une inscription de Comana (Waddington, n° 13) où il est fait mention d'une femme Ἀθηναῒς Σπίτου ἡ καὶ Βάζεις. M. Waddington se contente de dire que cette femme portait un nom grec aussi bien qu'un nom cataonien. Il est imprudent d'affirmer autre chose, puisque nous n'avons aucune connaissance de la déesse orientale appelée Bazé. Une ville de Βαζίς, aux environs de Tyane en Cappadoce, est mentionnée par Ptolémée (V, 6, 18). M. Carolidis, de son côté, cède à son goût pour l'étymologie en rapprochant Βάζεις d'une racine *zende* signifiant « sacrifier », avec laquelle ce nom propre n'a aucun rapport.

La première partie du livre de M. Carolidis a pour but d'établir l'identité du nom de la Cataonie et de celui des Hittites ou Khétas ; les ἀμύμονες Αἰθίοπες d'Homère auraient été des Hittites également, habitant non pas l'Éthiopie, mais la Cappadoce. Nous n'entrerons pas dans la discussion de cette ethnographie aventureuse. Depuis les découvertes de MM. Sayce et Dennis, que M. Weber a fait connaître au public smyrniote, on entend parler des Hittites partout, jusque dans les cafés de Smyrne ; chacun s'est fait son opinion au sujet de ce peuple mystérieux, et l'on ne peut en vouloir à M. Carolidis de nous avoir fait connaître la sienne.

Clazomène. — Nous avons décrit, dans une précédente chronique, deux grands sarcophages en terre cuite découverts à Clazomène et transportés par S. E. Hamdi-Bey à Constantinople. Le bruit que l'on a fait autour de ces objets a naturellement déterminé les habitants à continuer leurs recherches, et il n'y aurait pas lieu de s'en plaindre, si la funeste *loi des antiquités* n'avait pour résultat inévitable de faire mutiler ou détruire ce qu'on découvre de plus précieux. Nous savons de source certaine qu'un sarcophage plus beau encore que les deux premiers a été trouvé à Vourla, *qu'on l'a brisé en morceaux pour le vendre en détail à Smyrne*, et que le gouvernement local, informé de la chose, n'a pu confisquer que des fragments incomplets et impossibles à réunir. Quelque surveillance que l'on exerce, il en sera toujours ainsi : le Musée de Constantinople ne peut avoir un représen-

tant dans chaque village de l'Asie Mineure, un factionnaire au pied de chaque ruine. Hamdi-Bey est trop intelligent pour ne pas le comprendre, pour ne pas reconnaître que son activité, ses voyages même, rendront toujours moins de services à l'archéologie que la *loi des antiquités* ne lui causera de dommages. D'autre part, on nous signale des actes de vandalisme qui n'ont même pas pour excuse l'absurdité d'une loi prohibitive. Des savants autrichiens, ayant obtenu un firman pour Lagina, ont envoyé un ingénieur sur les lieux pour estimer la dépense à laquelle pourraient s'élever les fouilles et le temps qu'il faudrait y consacrer. Pendant une absence de cet ingénieur, un Turc, nous écrit-on, a brisé en mille morceaux une statue d'Apollon, la tête d'un guerrier en armure et la moitié d'une statue de femme. M. Benndorf, qui doit fouiller à Lagina en automne, perdra son temps s'il veut convaincre les Turcs que les statues de marbre ne contiennent pas d'or à l'intérieur. On ne saura jamais combien de monuments figurés sont tombés victimes de cette croyance absurde et de la loi non moins absurde promulguée en 1874.

Éolide. — M. Baltazzi nous a communiqué une copie du journal de ses fouilles en Éolide et divers renseignements d'un grand intérêt que nous donnerons prochainement. Pour le moment, la sécheresse du sol a forcé d'interrompre les travaux ; M. Baltazzi est parti pour Assos, où il doit procéder au partage des antiquités découvertes par l'expédition américaine de 1882.

Myrina. — Le Musée du Louvre vient d'acquérir une collection de cinquante terres cuites provenant presque toutes de Myrina, où elles ont peut-être été découvertes par les paysans antérieurement aux fouilles de l'École française. Comme ces terres cuites sont restées en dépôt chez nous pendant deux mois, nous avons pu les étudier avec le soin qu'elles méritent. La plus belle est un grand danseur analogue à celui qui a été publié par le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. VI, pl. VIII, mais d'une conservation encore meilleure. D'autres sont des imitations évidentes des figurines de Tanagre, dont elles reproduisent même la plinthe amincie, tandis que les figurines asiatiques sont généralement posées sur des socles. Une grande terre cuite, représentant une Vénus nue avec un vase à côté d'elle, est signée sur le revers **ANTICCTIOY**, nom qui doit être ajouté à ceux dont la liste a été donnée par M. Pottier et moi (*Bulletin de Corresp. Hellén.*, t. VII, p. 204). Nous avons vu à Paris une autre statuette de même provenance, que le Louvre n'a pas acquise et qui porte la signature

ΙϵΡΩΝΟϹ, déjà connue par plusieurs figurines signalées dans le *Bulletin*.

Athènes. — L'*Éphéméris* d'Athènes annonce que « sur la proposition de M. Foucart, directeur de l'École française, le ministère de l'Instruction publique en France aurait décrété que l'étude du grec moderne serait obligatoire dans tous les lycées français ». Le *Messager d'Athènes* du 9 juin reproduit cette nouvelle, en souhaitant qu'elle se confirme. L'*Éphéméris* a été mystifiée ; les études grecques sont bien assez malades en France sans qu'on leur porte le coup de grâce par l'introduction du romaïque dans les classes. Si la connaissance du grec ancien facilite l'acquisition du grec vulgaire, la réciproque n'est assurément pas vraie, car la Grèce compterait alors les plus grands hellénistes de l'Europe. Inutile d'ajouter que la proposition dont parle l'*Éphéméris* n'a pas été faite et qu'il est fort improbable qu'elle le soit jamais.

Épidaure, Laurium. — D'après l'Ἑστία du 17 juin, M. Cavvadias, en continuant ses fouilles à Épidaure, a déblayé le temple dorique d'Esculape. Il a découvert dix têtes de lions ayant servi de gargouilles, deux statues acéphales d'Esculape et une d'Hygie, une statue virile (ex-voto à Esculape ?), enfin des fragments d'une Centauromachie. — La Société française du Laurium a découvert vingt-neuf vases de style primitif qui ont été placés dans la salle de la direction.

La *Philologische Wochenschrift* annonce encore que M. Ant. Miliarakis est parti pour Amorgos et Ios, en vue de continuer son utile ouvrage sur les Cyclades (Τὰ Κυκλαδικά, 1874).

IV

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. II, p. 120-125.)

Éolide. — Dans une lettre datée du 3 juin dernier, M. Démosthène Baltazzi a bien voulu nous donner des détails complémentaires sur les fouilles entreprises par lui, au nom du gouvernement turc, sur les bords du golfe Éléatique en Éolide. On se souvient peut-être qu'en annonçant ces fouilles à nos lecteurs nous avons cru pouvoir féliciter M. Baltazzi du soin et de la méthode, c'est-à-dire des préoccupations scientifiques, qu'il portait dans ses explorations. Les renseignements que nous reproduisons aujourd'hui prouvent que ces éloges étaient mérités et que l'archéologie de l'Éolide est en de bonnes mains.

L'emplacement de l'ancienne Cymé, qu'on appelle actuellement *Namourt*, n'est presque pas habité, et des plantations récentes de vignobles y rendent les fouilles presque impossibles. Mais le village de *Tchakmakli*, situé sur la route de Phocée à 500 mètres environ de Namourt, contient différentes antiquités provenant de la cité éolienne; nous nous souvenons d'y avoir vu souvent des têtes en terre cuite et des pierres gravées d'un excellent travail. M. Baltazzi nous écrit qu'il a pu y recueillir un bas-relief en marbre blanc, haut de $0^{m},39$ et large de $0^{m},55$, représentant un cavalier tenant d'une main une patère et de l'autre la bride de son cheval Le cheval est dans l'attitude de la marche et ressemble exactement à celui qu'on trouve figuré sur les monnaies de Cymé. Derrière le cavalier se tient un guerrier armé d'un bouclier. Ce bas-relief qui est d'une bonne exécution, a été expédié au Musée de Constantinople.

Entre Nouvelle-Phocée et Cymé, on a découvert l'emplacement d'une ville antique avec des restes de fortifications. On l'appelle dans le pays Παλαιό' Χωρίο'. M. Baltazzi se propose d'y opérer quelques sondages. Il est encore difficile d'identifier cet emplacement avec une des cités éoliennes dont parlent les anciens; M. Baltazzi est tenté d'y

reconnaître Larissa, surnommée *Phriconis*, et cette hypothèse, que rien n'est venu confirmer jusqu'à présent, s'accorderait assez bien avec les textes. En effet, Strabon (XIII, p. 621) dit que Larissa est située περὶ τὴν Κύμην, et le fait qu'elle fut assiégée sans succès par Thymbron donne à penser qu'elle possédait des fortifications importantes. Les cartographes modernes ont placé Larissa assez loin dans l'intérieur, entre Phocée et Néonteichos; mais toute la géographie comparée de l'Éolide est fort incertaine, et l'on doit s'attendre à ce que des fouilles et des trouvailles de monnaies modifient considérablement bien des opinions reçues à cet égard.

Qu'on me permette ici une parenthèse. Mon savant ami M. Sayce, dans le *Journal of Hellenic Studies* (vol. III, nº 2, p. 218-227), a donné, sous le titre d'*Explorations in Aeolis*, le récit d'une excursion que j'ai eu le plaisir de faire avec lui en 1881 dans les environs d'Ali-Aga. M. Sayce est d'accord avec moi (*Bulletin de Corresp. Hellén.*, 1881, p. 136) en plaçant Aegae à *Nimroud-Kalessi*, où des ruines importantes ont été explorées en 1882 par M. Clerc, et non à *Guzel-Hissar*, où l'indique la carte de Kiepert. Mais il veut identifier avec cette dernière localité une ville nommée Adae, tout en signalant comme plausible l'hypothèse que je lui avais communiquée, d'après laquelle Adae devait se trouver entre Ali-Aga et Cymé, dans la presqu'ile d'*Arap-Chiflik*. Or, la ville d'Adae n'est mentionnée que dans un passage de Strabon (XIII, p. 621, p. 531, Didot), qui ne permettrait pas de la chercher ailleurs qu'entre Myrina et Cymé : ἀπὸ τῆς Κύμης εἰσὶν Ἄδαι, εἶτ' ἄκρα μετὰ τετταράκοντα σταδίους, ἣν καλοῦσιν Ὕδραν... εἶτα πολίχνιον Γρύνιον κ. τ. λ. Mais les recherches que j'ai faites dans la presqu'île d'Arap-Chiflik, en compagnie de M. Foucart et de M. Baltazzi, pour découvrir l'emplacement d'une ville antique, ont été complètement vaines, et je crois qu'il faut effacer le nom d'Ἄδαι des répertoires de géographie ancienne. C. Müller a déjà dit, dans son index du Strabon de Didot : « Sin ignotus orae locus memoratur, quaeritur an non Ἁλαί, frequens locorum maritimorum nomen, legendum sit. » Toute la côte entre Myrina et Phocée est encore couverte de salines, que l'on appelle ἅλες, ἁλαί, ἁλίκαι, ἁλυκίδες[1]. Il me semble donc presque certain que la ville d'Adae n'a jamais existé et que Strabon a voulu simplement parler de salines situées dans les environs de Cymé.

1. Cf. Hermann-Blümner, *Lehrbuch der griechischen Privatalterthümer*, 1882, p. 12, note 3. Ἁλαί dans le sens de « salines » manque dans les dictionnaires, mais la langue moderne a conservé ce mot.

M. Baltazzi a fouillé à Guzel-Hissar huit tombeaux creusés dans le tuf et recouverts de plaques. L'un d'entre eux contenait une petite croix byzantine en bronze, avec un trou de suspension. Ceci nous confirme dans l'opinion que le village actuel de Guzel-Hissar date tout au plus de l'époque byzantine et que les inscriptions qu'on y a trouvées (Μουσεῖον τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς, 1873-1875, p. 125) ont été apportées de Cymé ou de Myrina. Dans le cimetière de Guzel-Hissar, M. Baltazzi a découvert un autel antique en marbre orné de bucrânes et de guirlandes, portant une inscription, dont il a bien voulu m'envoyer l'estampage. On y lit seulement :

ΣΥΝΦΕΡΟΥΣΑ ΚΑΗ///////

Le nom de Συνφέρουσα, qui s'est déjà rencontré (Ἐφημ. ἀρχαιολογ., nº 2279), manque dans le *Wœrterbuch der griechischen Eigennamen* de Pape-Benseler; mais on y trouve le masculin Συνφέρων, lu sur une monnaie de Cymé par Mionnet (*Suppl.*, VI, 16).

A Doumanli-Dagh, M. Baltazzi a trouvé une stèle funéraire avec une inscription, dont il m'envoie l'estampage. C'est un nom propre, **ΔΗΜΕΑ**, en caractères de l'époque macédonienne ou romaine.

Nous avons annoncé que dans les fouilles qu'il a faites à *Tchandarli*, l'ancienne Pitane, M. Baltazzi a découvert des fragments de poterie archaïque. Il nous a fait parvenir depuis des calques soignés de ces objets. L'un d'eux est un petit aryballe à fond jaune clair, avec des dessins en brun rouge très foncé représentant quatre guerriers marchant en file, de style très archaïque. Chaque guerrier porte une lance et un grand bouclier qui cache tout le milieu de la figure. Le bouclier est décoré à l'intérieur d'un cercle blanc en guise d'épisème et d'une rangée de points blancs disposés en circonférence autour du cercle central. Le fragment de grand vase portant un cervidé paraît fort intéressant. L'animal est peint en brun rouge et en blanc alternants; entre la ramure et le cou étendu (le cerf est représenté paissant) se voit l'ornement improprement appelé *svastika*. Une rangée de méandres encadre la figure sur la droite. C'est là un spécimen de poterie rhodienne qu'il est curieux de rencontrer en Éolide, et qui remonte sans doute au VIIᵉ siècle avant notre ère. En fait de terres cuites, on n'a trouvé à Pitane qu'une Vénus nue à sa toilette, type fréquent dans la nécropole de Myrina. Un des tombeaux ouverts à Pitane co tenait une monnaie en bronze de cette dernière ville, portant la légende **ΜΥΡΙ**, Apollon lauré, le *diota* et la lyre.

M. Baltazzi nous envoie le journal très détaillé des fouilles qu'il a

exécutées à Doumanli-Dagh du 20 avril au 7 mai 1883. Il a ouvert cent deux tombeaux, longs en moyenne de 2 mètres, larges de 0^m,50 et profonds de 0^m,40 à 1^m,80. Presque tous étaient recouverts de plaques en granit très épaisses; un assez grand nombre ne contenaient aucun objet. Nous détachons de ce journal les indications qui peuvent présenter de l'intérêt.

1. Long. 2^m,10, larg. 0^m,50, prof. 1^m,50; 4 plaques. Sans ossements. Trois bouteilles en terre, communes.

2. Long. 2 mètres, larg. 0^m,50, prof. 1^m,50; 5 plaques. Sans ossements. Miroir de bronze, trois clous en fer, trois bouteilles communes, une monnaie de Cymé (partie antérieure de cheval, vase monotome).

6. Long. 2^m,10, larg. 0^m,60, prof. 1^m,80; 4 plaques. Strigile en bronze du côté de la tête.

12. Long. 2^m,15, larg. 0^m,55, prof. 1^m,45; 5 plaques. *Sur les plaques*, une fiole en verre de l'espèce dite *porcelaine de Rhodes*. Dans l'intérieur, deux petits pots communs avec une anse, cinq fioles en *porcelaine de Rhodes*, un petit miroir (nous avons rencontré la *porcelaine de Rhodes* dans les nécropoles de Myrina et de Cymé).

16. Long. 2^m,90, larg. 0^m,60, prof. 0^m,60; 4 plaques. Débris en terre cuite (un coq et un chien) et trois petits vases *samiens* (poterie très fréquente dans la nécropole de Myrina).

18. Long. 2^m,05, larg. 0^m,45, prof. 0^m,55; 3 plaques. *Sur les plaques*, débris d'ossements. A l'intérieur, du côté de la tête, quatre fioles en verre, un miroir en bronze, une chaîne et des clous en bronze, une monnaie de Cymé, un anneau, deux crochets en argent (?) et un en bronze.

20. Long. 1^m,75, larg. 0^m,45, prof. 0^m,45; 3 plaques. Deux petits vases communs avec anses aux pieds du mort.

22. Long. 1^m,75, larg. 0^m,55, prof. 0^m,45; 4 plaques. Fiole en *porcelaine de Rhodes*, deux bouteilles communes.

23. Amphore *sans ossements*. Une terre cuite représentant un chien du type caniche, couché sur un piédestal haut de 0^m,06, avec des traces de peinture blanche. La hauteur totale est de 0^m,10. Sur le haut de la base, on lit la signature ΦΙΛΙΠΠΟΥ. (Pour les terres cuites de l'Éolide signées de noms de fabricants, cf. *Bulletin de Corresp. Hellén.*, 1883, p. 204 et suiv. La signature Φιλίππου ne s'est pas encore rencontrée.)

30. Long. 2 mètres, larg. 0^m,50, prof. 0^m,50. Une lampe en terre cuite et une aiguille en bronze.

34. Long. 1^m,80, larg. 0^m,50, prof. 0^m,45. Deux bronzes de Cymé, un miroir carré en bronze, une aiguille.

35. Long. 2^m,10, larg. 0^m,52, prof. 0^m,50. Un vase *samien*, un fragment en fer, une feuille d'or.

45. Long. 2^m,10, larg. 0^m,45, prof. 0^m,55. Une bague en bronze, un vase en terre cuite.

57. Long. 1^m,50, larg. 0^m,35, prof. 0^m,40. Fragments de diverses figures en terre cuite : un éphèbe tenant une grappe de raisin vers laquelle s'élance un coq (haut. 0^m,13); une abeille peinte en rouge (haut. 0^m,03)[1]; un buste d'éphèbe, le bras droit levé (haut. 0^m,04); un grotesque acéphale accroupi (haut. 0^m,05).

93. Long. 2 mètres, larg. 0^m,60, prof. 0^m,50. Un masque de femme en terre cuite (haut. 0^m,06). A côté, une chambre funéraire, longue de 5 mètres, large de 2^m,60, haute de 0^m,85, dallée en briques de 0^m,30 sur 0^m,15. Sur une pierre, l'inscription ΔΗΜΕΑ.

94. Long. 1^m,10, larg. 0^m,35, prof. 0^m,40. Un vase avec une anse et un fragment de feuille d'or.

98. Long. 2^m,20, larg. 0^m,50, prof. 0^m,50. Un petit miroir argenté.

102. Long. 1^m,20, larg. 0^m,65, prof. 0^m,65. Un vase *samien* brisé, une tête de femme drapée.

M. Baltazzi nous a communiqué encore deux estampages d'une inscription découverte à Cymé, sur une stèle brisée en haut et à droite, haute de 0^m,30 sur 0^m,16 de large. Les caractères sont très distincts, petits et appartiennent au commencement de l'époque macédonienne. L'état de mutilation du marbre rend une restitution complète assez difficile. Il nous suffira de donner ici une transcription en cursive, avec les restitutions les plus simples : la lecture n'offre nulle part d'ambiguïté.

ενι. . . . .
ὁ δῆμος ὁ Βαρ[γυλιητῶν]
ἕνεκεν καὶ δικαιοσύνης
τῆς πόλεως ἀναγράψαι δ[ὲ]
αὐτῶν μετὰ τῶν ἄλλω[ν προξένων;]
τὸ ψήφισμα ἐν στήλη[ι λιθίνηι]
καλέσαι δὲ αὐτοὺς κα[ὶ]...
συνεῖναι μετὰ τοῦ ἱερ[έως;]
Ἑλέσθαι δὲ καὶ ἄνδρα
καὶ ἀναγγελλοῦντα Κυμα[ίοις]
δοῦναι δὲ καὶ τὸ ἀνάλωμ[α]
Μήνιον τῶν ταμιῶν περ...

1. Nous n'avons jamais rencontré d'abeilles en terre cuite dans les nécropoles de Myrina et de Cymé; si l'indication de M. Baltazzi est exacte, le fait est intéressant à constater. On sait que l'abeille passe pour un attribut de Dionysos Brisaios (Lenormant, *Dict. des antiquités* de Saglio, t. I, p. 621 *b*).

γένηται κατὰ τὰ γεγρα[μμένα]
παρὰ μὲν ἡμῖν τὸν ἀγῶ[να]
παρὰ δὲ Κυμαίοις ἀξίως α...
τὸν δῆμον τὸγ Κυμαίων
ἐν Διονυσίοις καὶ διὰ στέ...
ὁ Βαργυλιητῶν εἰρέ[θη...

Fragment d'un décret du peuple de Bargylia en Carie, en l'honneur du peuple de Cymé. Les Διονύσια de Bargylia sont déjà connus (Newton, *Cnidus*, t. II, p. 802).

Athènes. — Le dernier fascicule du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (juillet) contient un article de M. Collignon sur un intéressant bas-relief de l'époque attique, reproduit en héliogravure d'après une photographie de M. Stillman (pl. XVII). Ce bas-relief, représentant une *course d'apobate*, a été découvert en 1880 par M. Bohn, l'auteur de la belle monographie *die Propylæen*, 1883, et signalé à ce moment dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1880, p. 415. Il était encastré dans le mur récent à droite de la porte dite *de Beulé* et, pour ne pas détruire toute la muraille, on l'a laissé en place. Le sujet est le même que celui du bas-relief de la *scala* d'Oropos, publié par Welcker, *Alte Denkmæler*, II, pl. IX, 15, et dans les *Monumenti dell' Instituto*, IV, 5. Welcker avait cru y reconnaître Amphiaraüs, opinion justement réfutée par M. Körte (*Mittheilungen*, III, 410). L'ἀποβάτης porte un casque et tient un bouclier, comme il est dit dans le passage d'Ératosthène, *Catasterismi*, 13[1]. Le style présente de frappantes analogies avec celui de la frise du Parthénon[2].

1. Παραβάτην ἀσπίδιον ἔχοντα καὶ τριλοφίαν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς. Ce texte, qui a échappé à M. Collignon, est signalé par Boeckh à Otfried Müller dans une lettre du 1er février 1830 (*Briefwechsel zwischen August Boeckh und Karl Otfried Mueller*, Leipzig, 1883, p. 272).

2. M. Collignon (*art. cité*, p. 459) se fonde sur le texte d'un lexicographe (Bekker, *Anecdota*, p. 426) pour exprimer l'opinion que l'apobate est au moment de remonter sur le char. Mais ce texte dit simplement que l'apobate se servait de la roue du char pour y monter comme pour en descendre, ἅμα διὰ τοῦ τρόχου ἀνέβαινον καί πάλιν κατέβαινον. M. Stillman, qui a étudié ce petit problème, nous écrit : « Il me paraît certain que l'apobate est en train de *descendre* du char. Il jette son pied à gauche en avant pour prendre un point d'appui et amortir l'impulsion que le véhicule a imprimée à son corps. Pour s'en assurer, on n'a qu'à descendre du marchepied d'un omnibus en mouvement : on prendra instinctivement la même position que le guerrier du bas-relief de l'Acropole. » Nous sommes porté à partager l'opinion de M. Stillman, après avoir répété son expérience.

V

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. II, p. 192-197.)

Asie Mineure. — Tous ceux qui s'occupent de la géographie ancienne de l'Asie Mineure connaissent les importantes découvertes que M. W. M. Ramsay y a faites depuis trois ans, tant dans les environs immédiats de Smyrne qu'en Lydie, en Galatie et surtout en Phrygie. Voyageur infatigable, parlant avec aisance le grec moderne et le turc, très bien préparé d'ailleurs par ses études à Oxford et en Allemagne, où il a suivi les cours de MM. Sayce et Benfey, M. Ramsay a rendu non moins de services par ses publications de textes et de monuments que par les relevés topographiques partiels qu'il a exécutés dans des régions encore mal connues. Nous ne pouvons donner ici la liste complète des travaux qu'il a disséminés, sans doute pour les réunir un jour, dans les revues anglaises, françaises et allemandes; le *Journal of Hellenic Studies* n'a pas eu, depuis sa fondation, de collaborateur plus assidu que lui, et le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, organe de l'École française d'Athènes, a publié sous sa signature plusieurs articles très remarqués[1]. Après avoir voyagé, pendant deux ans, en compagnie de sir Charles Wilson, alors consul militaire britannique en Asie Mineure, M. Ramsay s'est mis en route cette année avec M. Sterrett, membre de l'École américaine d'Athènes. Grâce à une lettre détaillée qu'il nous a adressée d'Oushak, le 12 juillet dernier, nous sommes en mesure de renseigner nos lecteurs sur l'itinéraire qu'il a suivi et les principales découvertes qu'il a faites dans la première partie de cette nouvelle campagne.

Le 6 juin dernier, les voyageurs quittèrent la station du chemin de fer à *Seraï-Keui* et visitèrent le site de Tripolis, près de *Yénidjé*, où

1. T. VI, p. 503-520; t. VII, p. 15-28; p. 258-278; p. 297-328. Voir aussi *Mittheilungen des deutschen Instituts in Athen*, t. VII, p. 126-145; t. VIII, p. 71-78; *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XV, etc.

se trouvent des ruines considérables et les restes d'un théâtre. A Yénidjé, ils prirent copie d'une inscription portant le nom de Μαιονίη Τρίπολις. De là, ils partirent à la recherche des ruines qu'Arundel a signalées à six heures de chemin environ à l'ouest-nord-ouest d'Yénidjé, à *Alamsalam* et *Ikajik-Hissar* : ils ne trouvèrent que des restes insignifiants, datant du moyen âge, avec quelques inscriptions byzantines. M. Ramsay pense cependant que le nom d'*Alamsalam* peut être un reste de l'ancien nom *Sala*; les monnaies de Sala sont assez communes et dans les *Notitiae episcopatuum* on trouve le nom de cette ville parmi les évêchés de Lydie. Ptolémée la place dans le sud la Phrygie, auprès de Gazéna (V, 2, 626).

« De là, poursuit M. Ramsay, nous passâmes en Phrygie, pour explorer le cours du Méandre depuis sa source jusqu'à la longue gorge à travers laquelle il s'est frayé un chemin dans la direction de Tripolis. Le pays qu'il traverse avant d'entrer dans cette gorge s'appelle aujourd'hui *Tchal-Ova*; en réalité, il se compose de deux vallées, séparées par un chaînon de collines peu élevées. La vallée occidentale contient l'ancienne ville de Dionysopolis; celle de l'est est identique aux *Hyrgaletici Campi*. M. Waddington a justement placé *Hyrgaleia* en cet endroit; nous avons maintenant la preuve que c'était non pas une ville, mais une association de villages portant le nom de τὸ κοινὸν τοῦ Ὑργαλέων πεδίου. Le sanctuaire autour duquel cette association s'est formée était un temple de la *Mêtêr Lêtô*, dont le culte, identifié à celui de la grande déesse asiatique, ne s'était guère rencontré jusqu'à présent qu'en Lycie. *Anastasiopolis* était probablement une cité qui, à l'époque byzantine, prit la place de l'association *hyrgaléienne*. La carte de Kiepert est si inexacte pour cette région qu'on risquerait plutôt d'induire en erreur en indiquant les noms modernes de ces emplacements.

« A l'est du *Tchal-Ova* se trouve le pays appelé *Baklan-Ova*. C'est là qu'était la ville ancienne de Lounda, dont le nom n'avait été rencontré jusqu'à présent que dans les listes byzantines; nous y avons lu sur une inscription en l'honneur de Septime Sévère, dédiée par le sénat et le peuple : ///ƆYNΔEωN, c'est-à-dire Λουνδέων.

« Je place par conjecture la ville de Peltae sur les limites du *Baklan-Ova* et de l'*Ishekli-Ova* [1] ; je n'ai cependant aucune preuve péremptoire à l'appui de cette identification. Les Dix Mille ne suivirent pas la vallée du Méandre d'Apamée à Peltae, mais une route qui traverse un bas plateau et relie directement ces deux villes.

« Attanassos a conservé son ancien nom sous la désignation d'*Eski*-

1. [Cf. Ramsay, *Hist. geogr. of As. Min.*, 1890, p. 136.]

Aidan, à 5 milles vers l'ouest d'*Ishekli*. Eumeneia est bien connue : c'est l'*Ishekli* moderne. La seule ville que mentionne encore Hiéroclès dans cette région est Seiblia, connue d'ailleurs par les monnaies; son emplacement paraît être occupé aujourd'hui par *Homa*, où l'on retrouve différents vestiges de l'antiquité.

« Nous quittâmes la Phrygie Pacatienne pour pénétrer dans la Phrygie Salutaire par une route très importante, qui ne me paraît pas avoir été encore explorée : elle traverse le *Douz-Bel* d'*Homa* au *Sandukli-Ova* et elle est aussi coupée par la route d'*Ishekli* (Eumeneia) à *Konièh* (Iconium). Nous suivîmes toute la plaine, du nord au sud, entre *Dineir* (Apamée) et *Sandukli* : elle renferme quatre emplacements importants. L'un, à *Mentesch*, à quatre heures au sud-ouest de Sandukli, offre les ruines d'un théâtre[1]; les autres se trouvent à *Kotch-Hissar*, à *Emir-Hissar* et à *Kara-Sandukli*. Dans un article du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1882, p. 503 et suiv.), j'ai émis l'opinion que cette vallée alentour de Sandukli contenait les trois cités de Brouzos, Hiéropolis et Otrous. Cette opinion est aujourd'hui pleinement confirmée. J'avais déjà identifié Brouzos avec *Kara-Sandukli*; j'ai maintenant le témoignage d'une pierre milliaire permettant de placer Hiéropolis à *Kotch-Hissar*. Il est vrai que le nom d'Otrous ne figure dans aucune des inscriptions que j'ai découvertes; mais l'abondance des monnaies de cette ville dans les hameaux de la vallée est un argument qui s'ajoute à ceux que j'ai déjà fait valoir dans le *Bulletin* et le *Journal of Hellenic Studies*. Je place aussi la ville de Stectorion et le tombeau de Mygdon (Pausanias, X, 27, 1) à *Emir-Hissar*; c'est là du reste une simple conjecture, fondée sur ce fait que des monnaies de Stectorion m'ont par deux fois été offertes dans cette vallée et qu'une rangée de tumulus, dont l'un est très grand, s'étend à un demi-mille de l'emplacement présumé de la cité. J'ai déjà souvent exprimé l'opinion que Stectorion se trouvait dans ces parages; l'ordre suivi par Hiéroclès est un témoignage qu'il est impossible de récuser.

« J'ai acheté dans les environs une monnaie avec la légende ΙЄΡΟΠΟΛЄΙΤΩΝ : le style de cette pièce et sa provenance montrent que j'avais en partie raison lorsque j'écrivais, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1882, p. 506), que les monnaies portant cette légende doivent être rapportées à Hiéropolis et non pas à Hiérapolis dans la vallée de Méandre. Il faut néanmoins admettre que les bronzes d'Hiérapolis portent aussi quelquefois la légende ΙЄΡΟΠ. Nous possé-

1. [Ce sont les ruines d'Eucarpia.]

dons maintenant le témoignage de deux inscriptions donnant le nom d'ΙΕΡΟΠΟΛΙC à la cité de la Phrygie Salutaire[1].

« Une indisposition m'a empêché de prendre une copie nouvelle et un estampage de l'importante inscription d'*Alexandre fils d'Antonius*; mais M. Sterrett voulut bien le faire à ma place. Il confirme de tous points l'exactitude de ma copie telle qu'elle a été publiée dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (voir la note additionnelle, 1883, p. 327); seulement, il croit que les lignes 3 et 4 sont peut-être incomplètes au commencement et à la fin; les lignes 1-2 sont complètes à la fin.

« Vous me croirez à peine si je vous dis que nous avons trouvé un fragment du tombeau de saint Abercius avec une partie des lignes depuis ΕΙC ΡΩΜΗΝ jusqu'à ΕΔΡΑΞΑΤΟΠΑΡΘΕ[2]. Ce n'est malheureusement qu'un petit morceau, mais il présente quelques leçons importantes, telles que ΠΑΥΛΟΝ ΕΧΩΝ, ΣΥΡΙΗC ΠΕΔΙ, ΕΥΦΡΑΤΗΝ ΔΙΑΒΑC. Le marbre est encastré dans le mur des bains, et ce n'est pas sans peine, à cause de l'humidité, que nous réussîmes à faire un estampage de l'inscription, avec la même eau thermale dont saint Abercius, suivant la tradition, a doté jadis ses concitoyens d'Otrous. Les inscriptions chrétiennes d'une époque très ancienne abondent dans cette vallée; l'une d'elles doit appartenir à la première moitié du second siècle avant J.-C., puisqu'elle mentionne M. Ulpius Nectareos et M. Ulpius Sabinus.

« Nous avons ensuite exploré et relevé topographiquement le district inconnu situé au nord-ouest de la vallée de Sandukli. M. Sterrett a trouvé l'emplacement de la ville ἡ προκεκριμένη τοῦ Μοξεανῶν δήμου Διόκλεια à *Doghla*, sur la route directe de Sandukli à Acmonia. *Doghla* est éloignée de 6 milles vers l'est d'Acmonia, et les inscriptions d'*Aghar-Hissar* publiées par Le Bas appartiennent à la même localité.

« De là, nous passâmes dans le *Sitchanli-Ova*, où je m'attendais à trouver le site d'Eucarpia; mais je fus étonné de découvrir que cette vallée appartenait à la Phrygie Pacatienne. Une inscription fort mutilée que j'y copiai du côté de l'est prouve que la ville de Kidyessos était située en cet endroit. Je place par conjecture Aristion dans la partie occidentale du *Sitchanli-Ova*, au pied de la grande colline nommée *Ahar-Dagh*[3], où sont les vestiges d'une ville ancienne.

« Telle est, en résumé, la besogne proprement archéologique dont

1. [Cf. Ramsay, *Hist. geogr. of As. Min.*, p. 14.]
2. Cette épitaphe est donnée par Siméon Métaphrastes, *Acta Sanctorum*, 22 oct. Dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de juillet 1882, M. Ramsay a publié une épitaphe chrétienne calquée sur celle de saint Albercius.
3. [A Karadja-Euren.]

nous nous sommes acquittés pendant cinq semaines de voyage. Mais les découvertes épigraphiques n'ont pas été cette fois mon but principal; j'ai consacré beaucoup plus de temps et d'attention à corriger la carte de Kiepert dans les districts que nous avons traversés. L'objet essentiel de notre voyage est la restitution de la carte de la Phrygie telle qu'elle était dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. J'ai négligé de vous signaler quelques sites anciens de moindre importance, dont les équivalents me sont inconnus.

« Vous pouvez faire de ma lettre tel usage qui vous semblera convenable; si vous la publiez en entier ou en partie, je vous prie de dire que M. Kiepert a eu la bonté de dresser à notre intention une carte de Phrygie à grande échelle qui nous a été d'une extrême utilité. »

Nos lecteurs ne nous reprocheront certainement pas d'avoir laissé la parole à M. Ramsay, dont nous avons traduit la lettre presque entièrement, en ne supprimant que quelques détails personnels. Le fait même de nous avoir adressé d'Oushak une lettre si longue, au retour d'un voyage fatigant et difficile, prouve non seulement la parfaite obligeance, mais l'activité et l'énergie singulières du jeune voyageur anglais. Les importantes découvertes qu'il nous communique, s'ajoutant à ses découvertes passées, lui assurent désormais une place à côté des Leake, des Fellows, des Hamilton, de tous ces explorateurs savants et hardis dont la tradition, interrompue depuis quelque temps, a été renouée avec un rare bonheur par M. Ramsay, sous le patronage de l'Université d'Oxford et de la Société anglaise pour l'encouragement des études grecques.

M. Ramsay est reparti, au commencement du mois d'août, pour une seconde tournée en Phrygie.

Nettoyage des bronzes. — Dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de l'année courante (janvier 1883), M. Stillman a publié et décrit une admirable cuirasse de bronze ornée de dessins au trait, découverte dans le lit de l'Alphée et faisant partie aujourd'hui de la collection d'un Anglais à Zanthe. C'est à Zanthe que M. Stillman avait vu ce précieux objet, dont le possesseur lui-même était loin de soupçonner l'importance. En effet, la cuirasse était couverte d'une couche d'oxyde si épaisse qu'on n'y distinguait pas la moindre trace de figures. Ayant obtenu la permission de l'emporter à Athènes pour essayer de la remettre en état, M. Stillman travailla pendant plusieurs mois à désoxyder le bronze et il se servit à cet effet d'un procédé de son invention qui a donné le meilleur résultat, comme le prouve l'aspect des photographies publiées par le *Bulletin*. L'article où M. Stillman ra-

contait sa découverte a été traduit par moi en français; mais nous n'avons pu ni l'un ni l'autre en corriger les épreuves et il s'y est glissé une faute d'impression que M. Stillman me prie de signaler à l'attention des archéologues. A la ligne 12 de la page 2, on a imprimé *acide nitrique* au lieu d'*acide citrique*, dans le paragraphe où M. Stillman fait connaître les procédés de nettoyage auxquels il a eu recours. Or, si quelque collectionneur avait eu la malheureuse idée de nettoyer un bronze à l'aide d'acide nitrique, il l'aurait abîmé d'une manière irréparable. Justement désireux qu'un accident de ce genre ne puisse être attribué à la lecture de son article, M. Stillman me prie d'insérer la note suivante, où il expose un procédé de nettoyage tout nouveau qu'on pourra appliquer avec profit dans les collections publiques.

« Dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* du mois de janvier dernier, j'ai inséré une note relative à une cuirasse grecque archaïque découverte par moi; une erreur typographique m'y fait indiquer, pour le nettoyage des bronzes antiques, un procédé des plus dangereux, à la place du procédé très sûr que j'ai employé et que je recommande. Je ne sache pas que personne ait encore eu l'idée de s'en servir. Il consiste à recouvrir l'objet oxydé de ouate (*cotton-wool*) imprégnée d'une solution saturée d'acide CITRIQUE ($C^6H^8O^7$) et non d'acide NITRIQUE, comme me l'ont fait dire les typographes, ce qui aurait pour effet infaillible de détruire complètement le bronze. Au contraire, l'emploi de l'acide citrique n'offre aucun danger, bien qu'il exige un temps assez long. En effet, cet acide n'attaque pas le métal, mais seulement les oxydes métalliques, et en l'employant de la manière que j'ai indiquée on permet à l'air ambiant de fournir la quantité d'oxygène nécessaire pour que les oxydes déjà formés soient parfaitement solubles. Cette méthode, il est vrai, enlève la patine, et il faut se garder de l'employer là où l'on désire que la patine reste intacte; mais l'importance de la patine est nulle lorsqu'il s'agit de rendre à la lumière des dessins ou des inscriptions d'un grand intérêt archéologique. L'opération nettoie complètement le métal et ne l'entame aucunement, tout en faisant disparaître jusqu'aux dernières traces de l'oxydation. »

SAMOS, DÉLOS. — M. Clerc, membre de l'École française d'Athènes, conduit en ce moment une campagne de fouilles dans l'île de Samos, sur l'emplacement du temple d'Héra, où M. Paul Girard avait exécuté quelques travaux en 1879 (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. IV, p. 383, pl. XII)[1].

1. [Cf. Clerc, *Fouilles à l'Héraion de Samos*, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1885, t. IX, p. 505-509.]

A Délos, où l'École française est à l'œuvre depuis neuf ans, la direction des fouilles a été confiée cette année à M. Paris, membre de l'École. Le *Messager d'Athènes* du 17 août nous apporte la nouvelle d'une découverte curieuse faite par notre compatriote dans la partie de l'île voisine du théâtre.

C'est une maison de l'époque alexandrine, dont on a déjà déblayé la cour entourée de colonnes et douze chambres. Le sol de la cour est couvert d'une belle mosaïque sur laquelle sont dessinés des poissons, des fleurs et d'autres motifs d'ornementation. Au milieu de la cour on a trouvé un bassin plein d'eau. On a découvert aussi la porte d'entrée et l'espèce d'avenue qui s'ouvrait devant la maison[1].

Cette exploration présente un grand intérêt, car l'on sait combien nous connaissons mal les maisons particulières des Grecs; il sera désormais facile de contrôler, à l'aide d'un document certain, la description faite par Vitruve de la maison alexandrine. Nous pensons que l'emplacement où M. Paris a fouillé est celui même que nous avons signalé dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1883, p. 464) : « A mi-chemin du Cynthe, entre le théâtre et le Sérapiéion, on voit les ruines d'un édifice non encore déblayé, consistant en fûts de colonnes qui entourent une cavité rectangulaire. » Nous avions cru, bien à tort semble-t-il, y reconnaître une sorte de réservoir.

Jusqu'à présent, on n'avait guère fouillé les habitations privées à Délos, dont il existe un grand nombre, mais à une profondeur considérable, sur les collines entre le lac Sacré et la mer. Ulrichs avait recommandé cet emplacement à l'attention des archéologues; il pensait qu'on pourrait y découvrir quelques bronzes d'art importants. M. Homolle, en 1879, a déblayé en partie une maison dont les murs étaient revêtus de stucs d'une très vive couleur (Lambros, *Athenaeum*, 18 décembre 1880). Un peu plus au nord, j'ai découvert en 1882 le vestibule d'une autre demeure particulière avec des colonnes de marbre et une décoration en stuc analogue. Nous avions l'un et l'autre suspendu nos recherches à cause de la grande quantité de terre qu'il nous fallait enlever. La découverte de M. Paris prouve qu'elles méritent d'être reprises et que les demeures des hommes, dans l'île d'Apollon, ne sont pas moins dignes d'étude que celles des dieux.

2. [Cf. Paris, *Fouilles de Délos, maison du* IIe *siècle*, dans le *Bulletin*, 1884, t. VIII, p. 473-496, pl. XX-XXI.]

VI

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. II, p. 261-264.)

Assos. — L'Institut américain a définitivement terminé ses travaux à Assos, et le partage des antiquités découvertes vient d'être effectué par les soins de M. Démosthène Baltazzi, commissaire du gouvernement ottoman. On connaît déjà, par un article de M. Ludlow[1], les résultats des deux premières campagnes auxquelles M. J.-T. Clarke a consacré un remarquable rapport. Un article publié dans la revue américaine *The Nation*, du 30 août 1883, nous permet de fournir quelques détails sur la troisième campagne qui vient de prendre fin; nous les donnons ici d'autant plus volontiers que la relation générale des fouilles préparée par l'Institut américain ne paraîtra pas sans doute d'ici à longtemps.

Au mois d'avril dernier, M. Clarke étudiait le temple d'Assos et ses murs, M. Bacon l'avenue des tombeaux à l'ouest, M. Koldewey l'agora et les monuments avoisinants. Ils n'avaient à leur disposition qu'une vingtaine d'ouvriers turcs du village de Behram. Le but principal des travaux était la restitution architecturale des édifices déblayés, restitution que la dispersion des matériaux antiques a rendue souvent fort difficile. L'agora était limitée à l'est par le Bouleutérion, au nord par un portique, à l'ouest par un monument où l'on croit reconnaître un temple, au nord par des thermes. Le Bouleutérion avait cinq colonnes de façade. Le portique était un édifice dorique à deux étages, avec quatre degrés et une rangée de colonnes sur le devant; une seconde rangée de colonnes, au milieu, supportait le toit. L'étage inférieur était assez spacieux pour donner un abri, en cas de pluie, à tout le peuple rassemblé dans l'agora. La hauteur est presque la même que celle du portique de Pergame et celui d'Attale à Athènes. Comme l'on

1. *Revue archéologique*, 1882, t. II, p. 352.

n'a pas retrouvé un seul chapiteau de l'ordre supérieur, la restauration ne pourra pas être complète; mais on assure que les autres éléments de la construction ont été parfaitement déterminés.

A l'ouest de l'agora est un édifice que l'on croit être un temple. Là aussi se trouvait la principale porte donnant accès à l'agora; on entrait par la rue venant de la porte occidentale percée dans le mur de la ville. Au-dessous de l'agora étaient les thermes, dont la restitution est d'une grande importance, puisque c'est le seul édifice de ce genre que l'on puisse rapporter à l'époque grecque. La ville d'Assos n'avait pas d'égouts; mais l'on a retrouvé une grande citerne, parfaitement conservée, large de 4 mètres et profonde de 7ᵐ,50. Dans l'agora, on a découvert un *σήκωμα*, c'est-à-dire un étalon pour la mesure des liquides, et une sorte de moule-type pour les tuiles et les briques.

On sait que jusqu'en 1864 le théâtre d'Assos était resté à peu près intact. A cette époque, les Turcs le détruisirent et en transportèrent les pierres à Constantinople pour servir à la construction des quais. Néanmoins, il a été possible d'exécuter une restauration à l'aide des vestiges subsistants. On a pu également restituer le gymnase, dont une partie avait été occupée par une église byzantine.

L'allée occidentale des tombeaux a été explorée avec soin. Ce sont tantôt des sarcophages, tantôt de petites caisses en pierre contenant des cendres, parfois renfermées dans un vase. Quelques tombeaux ont la forme de petits mausolées s'élevant au-dessus du sol. On a ouvert 124 sarcophages, dont un en terre cuite, et un autre d'une pierre volcanique très poreuse où l'on peut reconnaître la *pierre sarcophage* d'Assos dont parle Pline. Bien que la plupart des tombeaux eussent été anciennement violés, ils ont fourni un certain nombre d'objets intéressants en terre cuite, en bronze, en verre, et même en or et en argent. Les figurines de terre cuite sont très nombreuses; on en a trouvé jusqu'à trente dans un tombeau, parmi lesquelles quatre musiciens, trois joueurs de flûte, deux Aphrodites debout, six figures assises dans l'attitude des statues des Branchides. Des vases de verre, d'une irisation très remarquable, des strigiles, des couteaux, des monnaies, des pointes de flèche, etc., ont été recueillis en quantité suffisante pour donner une idée l'art industriel d'Assos.

Les sarcophages contenaient parfois les ossements de cinq ou six personnes. Les urnes cinéraires sont en terre cuite avec un couvercle de plomb. Parmi les monnaies, qui sont au nombre de plusieurs milliers, il y en a deux cents d'Assos, dont quelques-unes en or; on a aussi découvert quelques miroirs en bronze non gravés. Les inscriptions, ont l'étude est confiée à M. Sterrett, sont au nombre de soixante-

quinze et plusieurs sont très importantes. M. Clarke a fait une étude spéciale des murs de la ville, qui lui a permis de distinguer sept variétés de constructions, caractérisées par la forme des pierres et leur agencement. La porte de l'ouest, qui a été déblayée, est une construction militaire remarquable. Toutes ces découvertes seront reproduites et décrites dans la monographie en préparation, à laquelle les *Antiquités ioniennes*, publiées par les *Dilettanti*, doivent servir de modèle.

Il ne reste plus à explorer que la ville proprement dite; mais ce travail serait très coûteux, peut-être sans grands résultats, et les explorateurs américains n'ont pas cru devoir l'entreprendre. D'ailleurs, au train dont vont les choses, il ne subsistera bientôt plus que le souvenir d'Assos : les habitants de Behram n'ont pas attendu la fin des fouilles pour commencer à exploiter comme des carrières les monuments déblayés, et les couvercles des sarcophages ont été mis en pièces pour être transportés à dos de chameaux.

Voici maintenant les résultats du partage opéré par MM. D. Baltazzi et J. T. Clarke. Le gouvernement turc a reçu sept bas-reliefs de la frise du temple; les Américains en ont gardé deux, dont l'un représente un sphinx assis, et le second des Centaures poursuivis par Hercule. Parmi les sculptures, le Musée de Constantinople s'est réservé une tête d'athlète en marbre blanc, une tête de Bacchante et celle d'un personnage romain; l'Institut n'a eu qu'une figure barbue de basse époque. Les poteries, les terres cuites et les petits objets constituant le mobilier funéraire ont été repartis entre le gouvernement turc et l'Institut dans la proportion de deux à un. Quelques vases appartiennent à la classe dite des *porcelaines de Rhodes* et sont d'une grande beauté. Le gouvernement turc a encore reçu une main de femme en bronze, de grandeur naturelle et d'un excellent travail; une biche en bronze accroupie; l'inscription sur bronze contenant le serment des habitants d'Assos à Caligula, beaucoup de monnaies de bronze et d'argent, un σήκωμα parfaitement conservé, un anneau en or et des fragments d'architecture en terre cuite (grande tuile du temple, conduites d'eau des thermes et du théâtre, etc.). D'autres morceaux d'architecture, nécessaires à la restauration des monuments ont été abandonnés aux savants américains [1].

1. En voici la liste, que je dois à l'obligeance d'un membre de la mission : Fragments d'un pavé de mosaïque; tuiles, chapiteaux, triglyphes, fragments d'épistyles et de corniches; triglyphes du temple, morceau du fronton, tambour de colonne, poutre du plafond; trois colonnes avec épistyle d'un petit tombeau; bloc du fronton du portique, avec un bouclier rond; colonne

Nous n'hésitons pas à le dire, un tel partage est éminemment préjudiciable aux intérêts de la science et constitue un précédent des plus fâcheux, propre à décourager les explorateurs qui ne sont pas de simples marchands. La frise archaïque du temple d'Assos, un des monuments les plus curieux de l'art grec primitif, se trouve aujourd'hui dispersée dans les trois musées de Constantinople, de Paris et de Boston ; les terres cuites d'Assos, hier encore inconnues, devront être étudiées à Constantinople et en Amérique. Les publicistes des États-Unis avaient exprimé le vœu très sensé que l'Institut américain rachetât la partie de la frise qui revenait de droit au gouvernement ottoman. Si ce marché avait pu se conclure, nous croyons que les organisateurs de l'entreprise n'auraient pas refusé d'entamer des négociations avec le Louvre pour lui céder le reste de la frise en échange d'autres objets grecs plus aptes à satisfaire les goûts du public américain. La loi turque de 1874 statue que les objets *indivisibles* trouvés dans les fouilles devront être évalués par les deux parties et cédés à celle qui consentira à en payer le prix. Les archéologues américains auraient dû se prévaloir de cette disposition de la loi et maintenir que la frise d'un temple forme un tout essentiellement indivisible. Nous ne savons pas s'ils auraient été écoutés, mais tous les savants de l'Europe se seraient rangés à leur opinion [1].

Constantinople. — On nous écrit de Constantinople qu'il se forme en ce moment dans cette ville, sous les auspices du Sultan, une *Société archéologique* qui doit être composée de membres payants et subventionnée par le trésor public. Elle se propose de pratiquer des fouilles sur la côte asiatique depuis Smyrne jusqu'à la Troade. *In châ Allah!* comme disent les Turcs. Nous attendons la Société à l'œuvre et nous lui souhaitons d'obtenir du gouvernement toutes les ressources qui lui ont fait défaut jusqu'ici pour construire des routes, des ponts, des écoles, et réparer les mosquées de Constantinople.

archaïque d'un tombeau, en pierre ; fragments de chapiteaux en marbre. Plus, deux caisses d'échantillons géologiques de divers points de la Troade.

1. [Voir l'*Appendice* à la Chronique n° VIII.]

VII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. II, p. 393-403.)

Constantinople. — M. Edmond About, ancien membre de l'École française d'Athènes, a profité du train-éclair organisé par la Compagnie des wagons-lits pour faire une courte visite à Constantinople. Sous le titre : « De Pontoise à Stamboul, féerie authentique », l'aimable voyageur publie dans *Le XIXe Siècle*[1] ses impressions de touriste, d'homme politique et de critique d'art. En véritable Athénien qui ne renie pas son mémoire sur l'île d'Égine, M. About a passé quelques instant au Musée de Tchinli-Kiosk, tandis que ses compagnons de *sleeping-car*, moins épris des restes de l'antiquité, allaient contempler les derviches tourneurs à la Corne-d'Or. *Le XIXe Siècle* du 13 novembre contient le récit de cette visite, où l'auteur de *La Grèce contemporaine* avait pour *cicerone* le directeur du Musée impérial, S. E. Hamdi-Bey. M. About a été enchanté de son guide et lui décerne des éloges auxquels nous souscrivons volontiers. Malheureusement, cette appréciation judicieuse est comme noyée dans un déluge d'erreurs que la publicité du *XIXe Siècle* et l'autorité de son rédacteur en chef nous font un devoir de relever en quelques mots.

« Le Musée de Tchinli-Kiosk, dit M. About, n'est pas encore très riche, d'abord parce qu'il est nouveau[2], ensuite parce que les Turcs se sont laissé reprendre tous les chefs-d'œuvre qu'ils avaient pris... Le savant épicier Schliemann *a trafiqué du trésor de Priam et des reliques d'Agamemnon sans rien offrir à la Turquie, si ce n'est un collier moderne mais dont l'or est antique, à ce qu'il dit, et je le crois sans difficulté, car la nature ne fabrique plus d'or depuis quelques*

1. Numéros des 21, 26, 31 octobre; 8, 11, 13 novembre 1883.

2. La collection se formait déjà en 1850, comme nous l'avons montré ailleurs (*Gazette archéologique*, 1883, p. 253).

milliers de siècles. » — Il y a de par le monde beaucoup de gens qui, n ayant pas lu l'autobiographie de M. Schliemann dans *Ilios,* s'imaginent que le célèbre explorateur s'est enrichi du produit de ses fouilles. Or : 1° M. Schliemann n'a pas *trafiqué* du trésor de Priam, puisqu'après l'avoir enlevé aux Turcs et payé 50,000 francs de dommages-intérêts au Musée de Constantinople[1], il a donné ledit trésor au Musée de Berlin; 2° M. Schliemann n'a pas *trafiqué* des reliques d'Agamemnon, puisque Mycènes est en Grèce et que tous les objets qu'il y a découverts sont conservés au *Polytechnicon* d'Athènes, où M. About peut aller les admirer; 3° le collier moderne et d'autres bijoux bien antiques que l'on montre dans la même vitrine à Tchinli-Kiosk n'ont pas été *offerts* par M. Schliemann, tout au contraire ils lui ont été volés. Voici la vérité sur ce petit point d'histoire[2]. En 1873, trois mois avant la découverte du trésor dit de Priam, deux ouvriers grecs employés aux fouilles trouvèrent, à une profondeur de 10 mètres, un petit vase qu'ils dissimulèrent et dont ils se partagèrent le contenu pendant la nuit. La part de l'un d'eux, nommé Costanti, tomba entre les mains d'Izzet-Effendi (un ennemi personnel de M. Schliemann), qu'on avait averti de la découverte du trésor; cette part est au Musée de Constantinople ou du moins elle y était autrefois, car plusieurs objets paraissent avoir été soustraits pendant la dernière année de l'administration de Déthier, prédécesseur de S. E. Hamdi-Bey. Les objets volés par le second ouvrier, Panayoti, avaient été confiés à un Hadji Alexandro, grand-père de la fiancée de Panayoti. Le recéleur les porta à Renkeuï, gros bourg turco-grec à deux heures de Troie, chez un orfèvre qui les fit fondre et les convertit en ornements de style turc pour la jeune fiancée. Ces bijoux d'*or antique*, confisqués également par la Porte, sont exposés à Tchinli-Kiosk. On voit que M. About a été mal renseigné et que « l'épicier Schliemann » n'est pas aussi bon spéculateur qu'il le suppose.

Suivant M. About, le Musée de Tchinli-Kiosk possède « quelques jolis fragments de bronze, quelques vases antiques et un certain nombre d'inscriptions ». L'auteur de tant de *Salons* charmants ne s'est-il pas aperçu que les deux athlètes de Tarse[3], la patère de Lampsaque[4]

1. Sur le procès singulier intenté à M. Schliemann par le gouvernement turc, on peut consulter, outre le volume *Ilios*, Déthier, *Études archéologiques*, 1881, p. 40.

2. Cf. *Levant Herald*, 27 janvier 1874; *Revue archéologique*, 1874, t. I, p. 198; Schliemann, *Ilios*, p. 541.

3. *Gazette archéologique*, 1883, pl. I et II.

4. *Gazette archéologique*, III, pl. XIX.

et l'Hercule de Gueuridjèh[1] sont des chefs-d'œuvre dont on trouverait difficilement les équivalents au Louvre? Mais patience, si Tchinli-Kiosk est pauvre, il va bientôt s'enrichir : « Peut-être le tombeau d'Antiochus qu'Hamdi-Bey a découvert lui-même (!) dans les neiges, à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, livrera-t-il un certain nombre de sculptures précieuses. J'en ai eu comme un avant-goût en voyant des estampages assez beaux. » Nous pensions jusqu'à présent et nous pensons encore, puisque nous en avons la certitude, que les statues et les bas-reliefs de Nemroud-Dagh en Comagène (le Mausolée d'Antiochus) sont d'un travail expéditif et grossier; ensuite et surtout, que ce remarquable mausolée a été découvert en 1881 par un ingénieur allemand, M. Sester, puis visité et étudié aux frais de l'Académie de Berlin par M. Puchstein, en juin 1882[2], Hamdi-Bey ne s'étant rendu sur les lieux qu'au mois de mai 1883, comme nous l'avons annoncé ici même[3]. Il y précédait de quelques jours MM. Humann et Puchstein, envoyés par l'Académie de Berlin pour photographier le monument et en mouler les sculptures. A cette époque, un collectionneur de nos amis nous écrivait de Smyrne: « Je lis dans les journaux de Constantinople que Hamdi-Bey vient de télégraphier au ministère qu'il avait découvert, sur le haut d'une montagne, des bas-reliefs antiques trop lourds pour être emportés. » Ainsi la légende dont M. About s'est fait l'écho est antérieure à son voyage en *sleeping-car* : elle doit être attribuée sans doute à quelque admirateur trop exclusif d'Hamdi-Bey, pour qui les droits de MM. Sester et Puchstein ne valaient pas l'honneur d'une mention.

Comme complément aux renseignements de M. About, nous pouvons indiquer quelques antiquités nouvelles dont la collection de Tchinli-Kiosk s'est récemment enrichie. Le Musée de Berlin lui a fait présent de moulages de la *Gigantomachie* de Pergame, où M. About voit paraître, avec infiniment de justesse, quelque chose de la manière de Puget. Le nombre des objets originaux acquis depuis la publication de notre Catalogue s'élève à plus de 120. On signale notamment les deux magnifiques sarcophages de Clazomène[4] et les fragments d'un troisième[5], dont le reste paraît se trouver à Londres;

1. *Monumenti dell' Instituto*, 1877, pl XXVIII.
2. *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1883, p. 430. Cf. Perrot, *Revue archéologique*, 1883, II, p. 56.
3. *Revue archéologique*, 1883, II, p. 60 [plus haut, p. 13].
4. *Revue archéologique*, 1883, I, p. 248 [plus haut, p. 12].
5. *Revue archéologique*, 1883, II, p. 63 [plus haut, p. 15]. Les fragments conservés à Tchinli-Kiosk sont au nombre de douze; on les dit de toute beauté.

une statue en marbre de grandeur naturelle, provenant d'Adalia, représentant un personnage debout en costume militaire; un fragment de banquet funéraire trouvé à Tchanak-Kalèh (Dardanelles); un bas-relief funéraire provenant du vilayet d'Ismid et comprenant deux hommes et deux femmes debout dans une niche, avec une petite servante en bas à droite; en haut, fragment d'inscription de deux lignes :

ΥΓΕΙΑΤΗΜΗΤΡΙΑΡΤΕΜΕΙΣΙΑΚΑΙΑΚΥΛΑ(?)ΚΑΙΙΟΥΛΙΩΤΡΥΦ//////
ΧΑΙΡΕ

Signalons encore quatre mosaïques de Cyzique, avec des portraits bien conservés, et un bloc de marbre portant sur une de ses faces l'empreinte de deux pieds avec une inscription qui a déjà été publiée par M. Mordtmann[1]. Les monuments de cette dernière classe sont assez nombreux et ont été expliqués comme des ex-voto de pèlerins[2]. Ils se sont surtout rencontrés jusqu'à présent à Cyzique et à Éresos de Mytilène.

Les premiers résultats épigraphiques des fouilles de M. Cavvadias à Épidaure ont été publiés dans les deux fascicules de l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική portant la date du 23 mai et du 18 juillet. Ces inscriptions font connaître, entre autres, un sculpteur d'Argos, Dion fils de Damophile (Ἐφ. ἀρχ., p. 27) et un poète comique athénien, Diomède fils d'Athénodore (*ibid.*).

La dernière campagne de fouilles de M. Cavvadias a donné plusieurs nouveaux textes importants, que M. Palumbo a communiqués en partie au *Muséon* de Louvain (t. II, n° 4). Signalons une dédicace curieuse à *Zeus Kasios* :

Διὶ Κασίῳ Ἑλλανοκράτης Ἡρακλείδου.

Mais la plus remarquable des découvertes de M. Cavvadias est celle d'une vingtaine de fragments d'inscriptions en marbre qui, rapprochés et rajustés avec soin, ont permis de reconstituer presque entièrement deux des stèles mentionnées par Pausanias (II, 27, 3), où

1. ΑΥΡ. ΧΑΡΙΔΗΜΟΥ ΑΣΚΛΗΠΙΑ... Cf. *Mittheil. des deutschen Instit.*, 1882, t. VII, p. 252.

2. Déthier et Mordtmann, *Epigraphik von Byzantion. Denkschr. der philos. histor. Klasse des k. Acad. zu Wien*, 1864, p. 63, pl. VII et VIII; Boeckh, *C. I. G.*, 4946; Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*. Hannover, 1865, p. 33, pl. XIII; Raoul Rochette, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, XIII, p. 233; O. Müller, *Handbuch*, § 436, 2; Mordtmann, *Mittheilungen*, t. VI, p. 121; t. VII. p. 252.

étaient inscrits les noms des malades traités dans l'Asclépiéion, la nature de leurs maladies et les remèdes qu'on leur avait appliqués. Voici le texte du Périégète :

Στῆλαι δὲ εἱστήκεσαν ἐντὸς τοῦ περιβόλου, τὸ μὲν ἀρχαῖον καὶ πλέονες, ἐπ' ἐμοῦ δὲ ἓξ λοιπαί. Ταύταις ἐγγεγραμμένα καὶ ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν ἐστιν ὀνόματα ἀκεσθέντων ὑπὸ τοῦ Ἀσκληπιοῦ, πρόσετι δὲ καὶ νόσημα, ὅ τι ἕκαστος ἐνόσησε καὶ ὅπως ἰάθη · γέγραπται δὲ φωνῇ τῇ Δωρίδι. « Il y avait autrefois dans l'intérieur de l'enceinte un grand nombre de cippes; il n'en reste plus maintenant que six, sur lesquels sont inscrits des noms d'hommes et de femmes qu'Esculape a guéris, avec désignation de la maladie de chacun et de la cure, le tout en dialecte dorien. »

L'usage des registres de cas et de guérisons paraît avoir été assez général dans les *Asclepieia* du monde grec, dont ils étaient comme les titres d'honneur; Hippocrate, d'après une tradition antique, aurait dû une partie de son savoir à l'étude des registres de cas conservés dans le temple d'Esculape à Cos.

M. Cavvadias a encore découvert à Épidaure une petite plaque d'or, parfaitement conservée, portant deux têtes de style archaïque travaillées au repoussé. L'une d'elles est celle d'un homme barbu, l'autre celle d'une femme qui tient une branche de palmier.

Dans l'Asclépiéion même, les fouilles ont mis au jour un puits de construction ancienne, profond de 25 mètres, dont l'eau était sans doute employée au traitement des malades. Il ne serait pas impossible qu'en l explorant avec soin on ne découvrît au fond quelques pièces de monnaies, offrandes des convalescents oubliées par les prêtres du sanctuaire.

Paros. — La *Stoa* annonce la découverte, à Paros, d'une carrière antique de l'albâtre qui servait à la fabrication des petits vases dits *alabastra* et de divers objets d'ornement. Suivant M. Cordella, le prétendu albâtre serait seulement l'espèce la plus recherchée du marbre de Paros, que les anciens appelaient λυχνίτης ou λυχνεύς. La Compagnie belge qui exploite les carrières de l'île a retrouvé deux galeries souterraines à 70 pieds de profondeur; à l'entrée de chacune d'elles est un mot écrit en lettres rouges sur le marbre, **ΕΛΠΙΣ** et **ΕΠΟ.** M. Cordella se plaint qu'au lieu d'exploiter de nouvelles galeries la Compagnie fasse poursuivre les travaux dans les anciennes, qui ne tarderont pas à être défigurées et perdues pour la science [1].

1. *Philologische Wochenschrift*, 1883, p. 1403 et 1437.

Éleusis. — La *Société archéologique* a eu la main heureuse en 1883. Non seulement elle a découvert sur l'Acropole, à côté de beaucoup d'inscriptions et de fragments, les deux admirables têtes archaïques dont l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική a donné des gravures (pl. IV et VI), mais les fouilles entreprises par elle à Éleusis, sous la direction de M. Philios, ont produit des résultats aussi importants que celles d'Épidaure. L'Ἐφημερίς a reproduit (pl. V) une tête de femme archaïque, du style le plus curieux, découverte le 13 septembre dans l'enceinte sacrée d'Éleusis, à une profondeur de 3m,50. Elle est en marbre pentélique, un peu plus petite que nature, et porte des traces de coloration. On peut y reconnaître une Coré, bien que, suivant la juste remarque de M. Philios, cette dénomination ne s'impose pas. Les yeux en amande, la saillie des pommettes, le travail régulier et comme mécanique des cheveux, permettent d'en rapporter l'exécution aux dernières années du vie siècle, c'est-à-dire à la période d'archaïsme en progrès qui précède immédiatement l'époque de Phidias. M. Philios avait pensé, d'après des indices peu concluants, que c'était une œuvre archaïsante; mais il a eu raison de ne pas insister sur cette hypothèse, qui est absolument inadmissible.

Les inscriptions découvertes à Éleusis ont été publiées en partie dans l'Ἐφημερίς. Une des plus importantes, trop longue pour être reproduite ici, est un fragment de compte, dont plusieurs détails sont très difficiles à expliquer[1]. L'épigramme suivante (p. 75) fait connaître un mot nouveau, προμύστης; nous laissons à de plus habiles le soin d'en comprendre les deux dernières lignes, qui sont parfaitement lisibles.

Ὦ ξεῖνοι θηεῖσθε μετ' εὐκλε' ἀνάκτορα Δηοῦς
καὶ γενεὴν πατέρων εὐκλεᾶ Πραξαγόρας,
ἣν ἔτεκεν Μελιτεὺς Δημόστρατος ἠδὲ Φιλίστη
φύντες δᾳδούχων ἀμφότεροι τοκέων·
ἀλλά με καὶ παίδων κοσμεῖ χορὸς, οἳ τὸ Προμυστῶν
ἄλλων ἐν τελεταῖς στέμμα κόμαισι θέσαν.

Nous empruntons à l'Ἐφημερίς (p. 77) un autre document épigraphique de même provenance, dont le lecteur appréciera l'intérêt :

1. Ἡ πόλις · Λ(εύκιον) Μέμμιον ἐπὶ Βωμῷ Θορίκιον, τὸν ἀπὸ δᾳδούχων καὶ ἀρχόντων καὶ στρατηγῶν καὶ ἀγωνοθετῶν, τὸν καὶ αὐτὸν μετὰ τῶν ἄλλων ἀρχῶν καὶ λιτουργιῶν ἄρξαντα τὴν ἐπώνυμον ἀρχὴν, καὶ

1. Cf. un autre fragment de comptes des épistates d'Éleusis publié par M. Foucart, *Bull. de Corr. Hellén.*, 1883, p. 387.

στρατηγὸν ἐπὶ τὰ ὅπλα καὶ ἐπιμελητὴν γυμνασιαρχίας Θεοῦ Ἀδριανοῦ καὶ ἀγωνοθέτην τρίς, πρεσβευτήν τε πολλάκις περὶ τῶν μεγίστων, ἐν οἷς καὶ περὶ γερουσίας, μυήσαντα, παρόντος Θεοῦ Ἀδριανοῦ, μυήσαντα Θεὸν Λούκιον Οὖηρον Ἀρμενικὸν, Παρθικὸν καὶ Αὐτοκράτορα Μ(άρκον) Αὐρήλιον Ἀντωνῖνον καὶ Μ(άρκον) Αὐρήλιον Κόμμοδον Γερμανικοὺς, Σαρματικοὺς, λειτουργήσαντα τοῖν Θεοῖν ἔτεσιν νϛ (?) τὸν ἀρχιερέων (?) τὸν φιλόπατριν.

Le second article de M. Philios se termine (p. 83) par une inscription du IVe siècle en l'honneur de l'hiérophante Χαιρήτιος, εὔνους ὢν τῷ γένει τῷ τε Κηρύκων καὶ Εὐμολπιδῶν, décret rendu par les Céryces et les Eumolpides, qui décernent à l'hiérophante une couronne de myrte (καὶ στεφανῶσαι μυρρίνης στεφάνῳ, ὡς πάτριόν ἐστιν αὐτῷ). Le sens de ces quatre derniers mots est loin d'être clair.

Décélie. — A Tatoi, l'ancienne Décélie, où le roi de Grèce possède une résidence d'été, on a découvert une stèle de marbre portant un décret, gravé στοιχηδόν, que M. Koumanoudis a publié dans le second fascicule de l'Ἐφημερίς[1]. C'est un document capital, qui fait connaître entre autres le nom d'une nouvelle phratrie, celle des Δημοτιωνίδαι[2].

Les dispositions mentionnées dans ce texte, à l'effet de maintenir les phratries dans leur pureté, peuvent être rapprochées de celles qu'indique un décret de Cos, publié par M. Dubois dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (t. VI, p. 249), décret qui a pour but de rétablir une liste exacte des adorateurs autorisés d'Apollon et d'Héraclès au sanctuaire d'Halasarna. Quant à la première partie de l'inscription de Tatoi, relative aux droits du prêtre sur les produits des sacrifices, elle rappelle un décret athénien fixant les cinq espèces de prémices que doit recevoir la prêtresse de Déméter Chloé[3].

— Le compte rendu des travaux de la *Société archéologique* de janvier 1882 à janvier 1883 permet de se faire une idée exacte de l'activité vraiment admirable de cette compagnie[4]. Le volume s'ouvre

1. [Il a été réédité par M. Koehler dans le *Corpus inscript. attic.*, t. II, 2, n° 841 *b*.]

2. On connaissait jusqu'à présent trois ou quatre noms de phratries, les Ἀχνιάδαι (*C. I. G.*, 463), les Δυαλεῖς (*C. I. A.*, II, 600), les Θερρικ... (*Mittheil.*, II, p. 1868) et peut-être les Ζακυάδαι (*Mittheil.*, IV, p. 287). Il reste encore au moins sept noms à déterminer.

3. *C. I. A.*, II, 631, l. 16 : Δήμητρος Χλόης ἱερείᾳ ἱερεώσυνα : Π : δεισίας κρεῶν, πυρῶν ἡμιέκτεω : III : μέλιτος κοτύλης : III : ἐλαίου τριῶν κοτυλῶν : IC κ. τ. λ. Cf. Martha, *Les Sacerdoces athéniens*, 1882, p. 121 ; Newton, *Essays on art and archaeology*, 1880, p. 158.

4. Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας, ἀπὸ Ἰανουαρίου 1882

par un rapport général de M. Koumanoudis; il annonce que des mesures ont été prises dans la partie nouvellement annexée de la Thessalie pour la protection des monuments antiques. L'école de Larissa contient déjà cent soixante-six sculptures et inscriptions. D'autres objets trouvés dans cette province ont été transportés au Musée d'Athènes[1].

M. Stamatakis rend compte d'une fouille qu'il a conduite près de Thespies; il y a découvert une sorte de *polyandrion* dans le genre de celui de Chéronée, entouré d'un mur quadrangulaire. Devant le milieu du mur septentrional se trouve un lion de grandes dimensions. Plusieurs stèles funéraires ont été employées postérieurement au pavage d'une route qui longe l'enceinte vers le nord; elles contiennent des listes de noms de guerriers tombés dans une bataille, peut-être des Thespiens morts à Platées, bien que la forme des lettres ne paraisse pas indiquer une date si ancienne.

M. Cavvadias raconte les fouilles qu'il a conduites à Épidaure sur l'emplacement de la célèbre *tholos* de Polyclète et du temple d'Esculape. Au théâtre, exploré en grande partie l'année précédente, il a mis au jour les murs d'angle de la *cavea*; la scène a été refaite à une époque tardive avec des matériaux divers provenant du théâtre lui-même. Quant aux statues d'Esculape et d'Hygie, que l'on avait annoncées dans les journaux comme des œuvres de Polyclète, ce sont certainement des marbres d'époque romaine et d'une valeur artistique médiocre.

Le plan de la *tholos* a été dressé par M. Zenopoulos et les détails dessinés par M. Gilliéron, excellent artiste français établi depuis longtemps à Athènes et qui a collaboré, entre autres, à la publication du tombeau de Ménidi. Il ne reste en place que les murs de fondation, mais on a recueilli d'assez nombreux fragments du reste de l'édifice pour qu'une restauration vraisemblable ne soit pas impossible. Le monument présente quelques analogies avec le Philippéion d'Olympie. L'aspect extérieur était celui d'un temple rond entouré de deux rangées de colonnes doriques à l'extérieur (au nombre de vingt-quatre et épaisses de 1 mètre) et corinthiennes à l'intérieur (épaisses de 0^{m},60). On n'a pas retrouvé de chapiteau des colonnes doriques, mais il existe des métopes, des tuiles, des têtes de lions formant gouttières d'un excellent travail, enfin tous les éléments constitutifs des colonnes co-

μέχρι Ἰανουαρίου 1883. Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογραφείου ἀδελφῶν Πέρρη, 1883. M. Chr. Belger a donné un compte rendu détaillé de ce volume dans la *Philologische Wochenschrift* du 27 octobre courant, p. 1350.

1. *Mittheilungen*, t. VIII, pl. II et III.

rinthiennes. M. Belger a exprimé le désir qu'un architecte compétent ne tardât pas à se rendre sur les lieux; nous ne pouvons que nous associer à ce vœu, avec l'espoir qu'il sera entendu de quelque pensionnaire de la villa Médicis.

A 25 mètres environ de la *tholos* on a mis au jour les fondations d'un temple dorique long de 24^{m},70 et large de 13^{m},20. Parmi les débris se sont trouvés de nombreux fragments de sculptures provenant des frontons; le fronton de l'est représentait une *Centauromachie*, celui de l'ouest un combat d'Amazones. Au dire de M. Cavvadias, ces fragments seraient d'une grande beauté. Comment se fait-il que les archéologues grecs ne puissent pas s'habituer aux procédés de la photographie, procédés qu'un enfant peut apprendre aujourd'hui en quelques heures? Le moindre cliché vaut mieux pour le public savant que les descriptions les plus enthousiastes, où des clichés d'un tout autre genre tiennent souvent lieu de renseignements précis.

Le rapport de M. Philios sur les fouilles d'Éleusis est accompagné d'un plan provisoire dressé par M. Doerpfeld, l'architecte attaché à l'Institut allemand d'Athènes[1]. Les fouilles ont porté seulement sur le grand temple : pour les achever, il faudra détruire les cabanes de Lefsina, que la *Société archéologique* a peu à peu rachetées depuis dix ans. Les tranchées creusées par les *Dilettanti* en 1811 avaient été comblées depuis cette époque et presque tout le travail était à refaire. Les *Dilettanti*, d'ailleurs, se sont trompés en bien des points. Au lieu de quatre rangées de sept colonnes à l'intérieur du temple, il y en avait certainement six. Au lieu d'une seule entrée du côté de l'est, il y en avait deux, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Un détail tout à fait nouveau est l'existence de huit degrés à l'intérieur du temple, sur lesquels se tenait la foule des fidèles pendant l'accomplissement des cérémonies du culte. Ces degrés s'appuient aux quatre murs, mais au nord-ouest, où le temple touche au rocher, ils sont creusés dans le roc lui-même au lieu de former une construction distincte. Malheureusement, l'intérieur du temple a été détruit ou bouleversé

1. En présence du grand développement que les travaux d'excavation ont pris en Grèce, il serait bien nécessaire qu'un architecte de profession résidât aussi à l'École française d'Athènes. Les architectes de la villa Médicis, qui viennent passer à tour de rôle quelques mois en Grèce, sont entravés dans leurs travaux par l'ignorance de la langue, souvent aussi par les effets d'un climat auquel ils n'ont pas eu le temps de s'habituer. Ne pourrait-on pas envoyer à Athènes, pendant une année entière, les *seconds grand-prix* d'architecture du concours de Rome, aux mêmes conditions que les membres de l'École?

de fond en comble, de sorte qu'une restauration complète sera toujours difficile.

Nous avons déjà fait mention de la belle tête de femme d'ancien style que M. Philios a publiée dans l'Ἐφημερίς. Un torse de femme archaïque doit paraître dans un prochain numéro. L'Ἐφημερίς a également fait connaître (fasc. II, p. 107) des marques et des lettres d'assemblage lues sur les pierres de fondation du temple et sur les tuiles de la toiture. Les fouilles, qui ont coûté jusqu'à présent 16,000 drachmes, ont donné plus de cent inscriptions et cinquante fragments de sculpture.

Enfin, quelques travaux moins importants sont brièvement indiqués dans les Πρακτικά. M. Stamatakis a étudié le tombeau de Corinthe, orné à l'intérieur de peintures romaines, dont une excellente copie se trouve depuis 1882 au Musée de Patissia. A Sicyone, il acquit pour le musée un lion de marbre long de $1^{m},10$. En outre, le même *épistate* a ouvert trois cents tombeaux à Tanagre et découvert quelques bijoux en or et trente inscriptions funéraires. Nos lecteurs connaissent déjà les importants travaux entrepris sur l'Acropole d'Athènes, au sud du Parthénon et à l'entour du petit Musée.

— On sait que les fouilles de Pergame ont été reprises au mois de mai dernier par MM. Bohn et Fabricius, en l'absence de M. Carl Humann, chargé d'une mission en Comagène. Comme le firman de l'Allemagne était expiré, la Porte n'avait d'abord consenti à le renouveler qu'à condition que les objets découverts revinssent de droit au Musée ottoman. A force de parlementer, on réussit à obtenir des conditions moins dures : il fut stipulé que toute antiquité *complétant les produits des fouilles antérieures qui se trouvent déjà au Musée de Berlin* serait cédée à la Commission allemande. MM. Bohn et Fabricius, très préoccupés de compléter les découvertes des années précédentes, ont démoli jusqu'aux fondements le mur byzantin qui formait une enceinte au sommet de l'acropole, et ils sont parvenus à dégager de ce mur *cent cinquante* fragments de différentes grandeurs faisant partie de la *Gigantomachie* et du groupe de Télèphe, ainsi qu'un bon nombre d'inscriptions. Parmi les fragments importants de la *Gigantomachie* se trouvent un pied colossal, une tête de géant dont l'œil est percé d'une flèche, une grande tête de femme et une tête de serpent. Des fragments nouveaux portent des noms de géants et même, assure-t-on, des noms d'artistes. Le groupe de Télèphe s'est enrichi de deux figures. L'étude des inscriptions, qui sont très remarquables, a particulièrement occupé M. Fabricius. Le gouvernement turc recevra, pour sa part, une grande statue d'une prêtresse de Minerve Polias et

un nombre considérable de fragments de sculptures et d'inscriptions. Au commencement du mois d'octobre, on avait démoli 60 mètres du mur byzantin; il en restait encore autant à détruire. Les découvertes nouvelles ont jeté beaucoup de lumière sur le plan des édifices déblayés dans la première période. Les fouilles actuelles ont d'ailleurs moins pour but d'enrichir le Musée de Berlin que de compléter et de préciser les résultats des recherches antérieures. Remarquons encore que la convention passée entre l'Allemagne et la Porte pour la répartition des dépouilles est un modèle d'équité et de bon sens; elle nous autorise à espérer que la Turquie se fera désormais une loi, comme en cette circonstance, de concilier les intérêts de ses collections avec ceux de la science, auxquels la dispersion des fragments d'une même œuvre cause un préjudice presque irréparable.

Chargé par le ministère de l'Instruction publique d'une mission en Tunisie, nous devons prendre congé ici, pour quelques mois, des lecteurs de la *Revue archéologique*. Notre prochaine *Chronique* les mettra au courant des découvertes dont l'Orient grec aura été le théâtre pendant cet intervalle. Quant à celles qu'il pourrait nous arriver de faire dans l'Afrique française, la *Revue* serait des premières à en être informée. C'est un devoir pour nous de remercier nos correspondants de Smyrne, de Constantinople et d'Athènes, au moment où nous suspendons la publication régulière de cette *Chronique* qui est en grande partie leur œuvre, délaissant l'archéologie de cabinet, qui marque les points, pour revenir à l'archéologie militante, qui joue la partie[1].

1. [Voir dans nos *Esquisses archéologiques*, 1888, p. 72-101, l'exposé des recherches auxquelles nous avons donné nos soins en Tunisie du mois de novembre 1883 au mois de mai 1884].

VIII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1884, t. I, p. 335-345.)

Loi sur les antiquités. — Pendant le séjour de cinq mois que nous avons fait en Tunisie, les découvertes archéologiques se sont succédé dans l'Orient avec une rapidité extraordinaire. Il n'est guère de semaine où les journaux d'Athènes et de Constantinople, les correspondances adressées de ces villes aux différentes Revues de l'Europe, n'aient signalé le commencement de fouilles nouvelles ou les résultats heureux des explorations commencées. Nous nous proposons de résumer prochainement tous les renseignements que nous avons pu obtenir sur cet ensemble si varié de découvertes ; quelques-unes, comme celles du docteur Schliemann à Tirynthe, paraissent vraiment extraordinaires et de nature à modifier profondément le chapitre toujours à récrire qui traite des origines de l'art grec. Aujourd'hui nous devons nous borner à faire connaître un document tout à fait moderne, mais dont l'influence peut être très considérable sur les découvertes de documents anciens : nous voulons parler du règlement nouveau concernant les fouilles en Turquie, dont une traduction a paru dans un journal français de Constantinople (*La Turquie*, 1er, 3 et 4 mars 1884)[1]. On verra que les conseillers archéologiques de la Sublime Porte ne sont pas mis en frais d'imagination : ils se sont contentés de reproduire, avec des modifications insignifiantes, les lois restrictives et prohibitives appliquées en Grèce depuis plus d'un demi-siècle. Nous ne perdrons pas notre temps à insister sur les inconvénients, sur les funestes effets de ces mesures : c'est une tâche dont nous nous sommes acquitté ailleurs[2], sans ménagements et sans

1. [Ce règlement est imprimé aussi dans le livre de A. von Wussow, *Die Erhaltung der Denkmäler im den Kulturstaaten der Gegenwart*. Berlin, 1885, t. II, p. 314-321.]

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1883 (*Le Vandalisme en Orient*).

réticences, parce que nous savions que ces mesures étaient sur le point d'être adoptées, parce que nous voulions tenter un effort pour intéresser les lettrés de l'Europe à la défense de leur patrimoine, également menacé par le régime du laisser-aller, c'est-à-dire du pillage, et par celui de la prohibition, qui n'entrave que les recherches régulières. Nos espérances ont été déçues : le règlement élaboré par Hamdi-Bey[1] n'a pas provoqué la moindre protestation diplomatique et la presse savante de l'Europe s'est même abstenue de le signaler. Nous n'imiterons pas ce silence, qui pourrait sembler une approbation tacite, et, sans mettre en doute la pureté des intentions qui ont inspiré les antiquaires ottomans, nous regretterons pour eux et pour nous qu'ils aient pu faire triompher des idées systématiques, tout à fait contraires, nous en avons donné la preuve, aux intérêts de l'archéologie et de l'art.

RÈGLEMENT SUR LES ANTIQUITÉS

(SANCTIONNÉ PAR IRADÉ IMPÉRIAL)

CHAPITRE PREMIER

Art. 1er. — Sont considérés comme objets d'antiquité tous les vestiges laissés par les anciens peuples des contrées formant aujourd'hui l'empire ottoman, tels que : les monnaies d'or et d'argent et les autres pièces monnayés ; les inscriptions historiques ; les sculptures et les gravures ; les ornements en pierre, en terre, ou en métaux ; les vases ; les armes ; les pierres d'anneau représentant des ornements ou des figures ; les temples, palais, cirques et théâtres ; les fortifications, ponts, aqueducs ; les tumulus, mausolées et obélisques ; les bas-reliefs, statues et toutes sortes de pierres gravées et sculptées.

Art. 2. — Le présent règlement définit le droit de propriété sur les antiquités en général.

Art. 3. — Tous les objets d'antiquité qui existent dans l'empire ottoman, qui sont à découvert, qui seront dans la suite découverts par

1. Nous croyons savoir que le projet primitif, rédigé par le directeur du Musée, a été soumis à une commission qui n'y a fait que des modifications de détail.

l'exécution de fouilles, ou qui seront retirés du fond de la mer, des lacs, des rivières, des cours d'eau, appartiennent de droit à l'État[1].

Art. 4. — Les propriétaires de terrains et bâtiments où il peut exister des objets d'antiquité n'ont pas la faculté de les détruire et de les enlever. Le gouvernement impérial a adopté à cet effet les mesures ci-après, indiquées en vue de remettre ces antiquités dans leur état primitif et de les rendre stables.

Art. 5. — Il est absolument défendu aux propriétaires de détruire sans autorisation les antiquités qui seront découvertes dans leurs terrains ou de mettre en pièces et d'anéantir des vestiges de bâtisses et de routes anciennes, des murs de forts, de remparts, de fortifications, de bains, de cimetières anciens, etc. — Il est défendu d'établir des fours à chaux à une distance d'un quart de kilomètre des ruines antiques, afin de ne pas porter atteinte à ces antiquités[2]. L'élévation, à proximité de ces ruines, de constructions, et l'exécution de toutes sortes de travaux de nature à endommager les antiquités, sont également interdites. De même, il est absolument interdit d'enlever les matériaux gisant à terre et détachés des antiquités, d'appliquer des échelles ou échafaudages contre les monuments en vue de les mesurer, de les dessiner, d'en prendre des moulages[3] ou pour tout autre motif, et de se servir de ces monuments, soit en partie, soit en entier, en guise d'habitation, de dépôts de grains, de paille et de foin, ainsi qu'en guise de réservoirs d'eau, d'auges, de fontaines, etc., bien que ces destinations eussent pu ne pas les détériorer.

Art. 6. — Dans le cas où, avec la décision et l'approbation du gouvernement impérial, l'autorité compétente entreprendra des recherches et des fouilles, le gouvernement obtiendra l'assentiment du particulier ou de la communauté à laquelle appartiendrait l'emplacement choisi pour ces fouilles. Dans le cas où cet assentiment ne peut être obtenu, le gouvernement exproprie l'emplacement en conformité du règlement sur les expropriations pour utilité publique.

1. *Si quid Palfurio, si credimus Armillato,*
Quidquid conspicuum pulchrumque est aequore toto,
Res fisci est, ubicumque natat... (Juvénal, VI, 53.)

2. Excellente mesure, renouvelée des règlement antérieurs.

3. Ainsi le travail désintéressé d'un architecte archéologue est considéré comme portant atteinte aux droits du gouvernement turc! Nous voulons espérer qu'Hamdi-Bey, élève de notre École des beaux-arts, ne refusera jamais à un artiste le droit que l'article 5 semble contester. Quant à la stipulation relative aux moulages, elle a été sans doute inspirée par les beaux travaux de M. Humann au monument d'Ancyre et aux bas-reliefs de Ptérium.

Art. 7. — Personne, sans autorisation obtenue conformément aux conditions et dispositions du présent règlement, ne pourra, dans l'empire ottoman, pratiquer des fouilles, extraire des objets antiques, ni être, même en partie, possesseur de ces objets[1].

Art. 8. — Il est absolument défendu d'exporter à l'étranger des antiquités découvertes dans l'empire ottoman.

Art. 9. — Un permis officiel pour pratiquer des fouilles et extraire des antiquités peut être accordé à un individu ou au nom d'une société scientifique. — Ce permis sera accordé dans les conditions limitées qui sont énoncées dans le présent règlement.

Art. 10. — Le permis de pratiquer des fouilles et d'extraire des objets d'antiquité sera accordé par la Sublime Porte, dans les conditions indiquées à l'article 3, sur la demande du ministère de l'Instruction publique, à la suite de l'approbation du conseil de ce ministère et sur l'avis de la direction du Musée impérial.

Art. 11. — L'espèce et la quantité des objets extraits seront consignées dans un double bordereau à souche fourni par le ministère de l'Instruction publique. Ces bordereaux, signés ou scellés par le préposé du gouvernement et l'entrepreneur des fouilles, et dûment légalisés, seront remis l'un à l'entrepreneur et l'autre au conseil et à la commission d'instruction publique de la localité, et, à défaut d'un conseil ou d'une commission, à l'autorité locale. Celle-ci, après avoir enregistré ce bordereau dans un registre spécial tenu à cet effet, le fera parvenir au ministère de l'Instruction publique.

Art. 12. — Tous les objets d'antiquité extraits en vertu d'une autorisation officielle appartiennent exclusivement à l'État. Les entrepreneurs de fouilles ne pourront en prendre que des moulages et des dessins[2].

Art. 13. — Les objets découverts à la suite de fouilles pratiquées sans autorisation officielle seront saisis. Si l'entrepreneur les fait disparaître avant la saisie, il en indemnisera l'État.

Art. 14. — Si, par hasard, des antiquités sont découvertes dans le terrain ou la propriété d'un particulier au moment du creusement de fondements ou de la construction d'un mur, d'un acqueduc, d'un canal, etc., la moitié des antiquités découvertes est abandonnée au

1. Cette dernière prohibition est évidemment chimérique. Imagine-t-on les agents du Musée opérant des perquisitions domiciliaires à la fin de découvrir quelques pièces de monnaie antiques conservées par un particulier?

2. Le règlement aurait dû tout au moins garantir aux « entrepreneurs de fouilles » le droit *exclusif* de prendre ces moulages et ces dessins pendant un certain espace de temps.

propriétaire. Toutefois l'État a le droit de prendre dans le partage ce qui lui convient ou d'en recevoir la contrevaleur. Il a aussi la faculté de prendre, moyennant payement, la part du propriétaire.

CHAPITRE II

Des conditions des recherches et des fouilles.

Art. 15. — Les personnes qui désireraient faire des fouilles devront dresser un plan de l'endroit avec indication des limites où ces fouilles seront pratiquées. Ce plan et la demande officielle de l'entrepreneur seront présentés, à Constantinople, au ministère de l'Instruction publique, et, en province, aux gouverneurs généraux. La demande qui sera présentée en province sera, avec le plan, expédiée au ministère de l'Instruction publique par l'autorité locale, qui les fera accompagner d'un rapport exposant le résultat de l'enquête faite sur les lieux et ses observations particulières, s'il y a lieu.

Art. 16. — Il appartient exclusivement au ministère de l'Instruction publique d'accorder, après avoir pris l'avis de la Direction des musées, la permission de faire des fouilles. Toutefois le ministère ne pourra délivrer cette permission qu'après une enquête préliminaire et après avoir été autorisé par la Sublime Porte, conformément aux dispositions de l'article 10.

Art. 17. — L'autorisation pour pratiquer des fouilles est subordonnée aux conditions suivantes :

1° Il faut qu'il soit, au préalable, établi que l'exécution des fouilles projetées ne peut pas être préjudiciable aux forts, aux fortifications, aux édifices publics et aux institutions d'utilité publique;

2° Il faut le consentement du propriétaire du terrain ou de l'immeuble où les fouilles seront pratiquées;

3° Il faut que l'entrepreneur des fouilles dépose la somme de cautionnement fixée avec l'avis de la Direction des musées.

Ces conditions remplies, le ministère de l'Instruction publique délivrera le permis, après avoir fait les formalités énoncées dans l'article précédent. Le ministère ne peut pas délivrer un permis d'une durée supérieure à deux ans. Toutefois, s'il est dûment établi que le terme de deux ans a expiré avant que les fouilles soient commencées ou sans qu'elles aient été terminées par suite de certaines circonstances de force majeure, le ministère de l'Instruction publique a la faculté, sur le désir de l'entrepreneur des fouilles et avec l'avis de la Direction

des musées, de prolonger le terme du permis; mais, en tout cas, cette prolongation ne peut pas être supérieure à un an.

Art. 18. — Le ministère de l'Instruction publique percevra, au profit de la caisse du Musée, les droits ci-après spécifiés sur les permis délivrés :

Pour les permis d'un terme d'un jour à six mois. L. T. 5 (110 fr.);
Pour les permis d'un terme de six mois à un an. » 10 (220 fr.);
Pour les permis d'un terme d'un à deux ans . . . » 20 (440 fr.)[1].

Art. 19. — Si les fouilles, après trois mois de la date du permis, n'ont pas été entreprises sans motif légitime, ou si, après avoir été commencées, elles ont été suspendues, également sans motif légitime, pendant deux mois, le permis devient nul. — Dans ce cas, si l'entrepreneur demande une nouvelle permission, il appartient au ministère, toujours avec l'avis de la Direction des musées, de confirmer le premier permis, de l'annuler, de le modifier ou d'en délivrer un nouveau.

Art. 20. — Le permis pour fouilles ne sera accordé que pour une superficie ne dépassant pas dix kilomètres carrés. Les travaux commencés en vertu d'un permis peuvent, s'il y a un motif d'ordre gouvernemental[2], être provisoirement suspendus sur un ordre du ministère de l'Instruction publique. Le temps que cette suspension durera ne sera pas compris dans le terme fixé par le permis. — L'entrepreneur des fouilles n'aura pas le droit de demander une indemnité pour la suspension des travaux.

Art. 21. — Un délégué du gouvernement, possédant les connaissances requises, assistera sur les lieux des fouilles. Les frais de voyage et les émoluments de ce délégué, fixés par le gouvernement, seront versés par l'entrepreneur au moment de la livraison du permis, et seront mensuellement payés au délégué par la caisse du ministère. Si les travaux des fouilles sont achevés avant le terme fixé dans le permis, le ministère restituera à l'entrepreneur la somme versée en plus à titre d'émoluments du délégué[3].

1. Comme tous les frais de surveillance des fouilles sont supportés par celui qui les entreprend (art. 21), les droits perçus sur les permis en question constituent une exaction injustifiable.

2. Qu'est-ce qu'un *motif d'ordre gouvernemental*? Il importerait de le préciser, si l'on veut que les entrepreneurs de fouilles soient à l'abri de vexations arbitraires.

3. En Grèce, le surveillant de l'Éphorie est rétribué par son gouvernement, sans qu'il en coûte rien à l'entrepreneur des fouilles. Jusqu'à présent, en Turquie, il était payé directement par le fouilleur. Cette charge imposée aux

Art. 22. — Il ne pourra pas être accordé un permis au nom des fonctionnaires ottomans ou étrangers pour pratiquer des fouilles dans la circonscription où ils exercent leurs fonctions.

Art. 23. — Il est défendu au porteur d'un permis de fouilles de le céder ou de le vendre à un autre.

Art. 24. — Il ne pourra pas être donné à une seule personne l'autorisation de pratiquer des fouilles simultanément en plusieurs endroits.

Art. 25. — Toute personne qui, par hasard, trouvera un objet d'antiquité est tenue, si elle est à Constantinople, d'en informer, au plus tard dans cinq jours, le ministère de l'Instruction publique. En province, elle remplira cette formalité, auprès de l'autorité locale, dans dix jours au plus tard.

Art. 26. — La somme déposée à titre de cautionnement sera restituée à l'entrepreneur sur la présentation de son billet, lorsque celui-ci aura informé que les travaux se sont terminés à l'expiration du délai, et qu'il sera constaté que les conditions du règlement ont été entièrement respectées.

Art. 27. — Le produit de la vente aux enchères publiques des objets d'antiquité confisqués ou vendus en vertu d'un jugement [1], les recettes provenant du partage des antiquités avec leurs propriétaires, les droits perçus sur les permis et les amendes reviennent à la caisse du Musée impérial.

CHAPITRE III

Du transport et de l'emploi des objets d'antiquité.

Art. 28. — L'importation de l'étranger dans l'empire de toutes sortes d'antiquités est libre et exempte de toute taxe douanière. Les

auteurs de recherches archéologiques pouvait se justifier, alors que le produit des recherches leur était cédé en partie; aujourd'hui, elle n'est qu'une simple exaction de plus, et une exaction très onéreuse.

1. Ceci demanderait à être expliqué plus clairement. Le Musée a-t-il donc l'intention de vendre aux enchères une partie des objets qui lui reviendront? Ce serait assurément une idée heureuse, et que nous avons d'ailleurs suggérée nous-même. La collection chypriote de Tchinli-Kiosk, par exemple, contient un grand nombre de doublets qu'un musée étranger serait sans doute disposé à acquérir. De même, la collection des monnaies antiques, où l'on trouve jusqu'à plusieurs centaines d'exemplaires du même type, aurait besoin d'être sévèrement triée.

antiquités transportées d'un point à un autre dans l'empire ottoman sont également exemptées de la taxe douanière.

Art. 29. — A l'effet d'obtenir le permis nécessaire pour l'exportation des objets d'antiquités importés de l'étranger et pour le transport, d'un point à un autre de l'empire, des antiquités découvertes dans le pays, les exportateurs et les possesseurs de ces objets doivent en dresser un bordereau et le présenter, à Constantinople, à la Direction des musées, par l'entremise du ministère de l'Instruction publique, et en province, aux conseils ou aux commissions de l'instruction publique, et à défaut d'un conseil ou d'une commission, à l'autorité locale. — Le propriétaire des objets d'antiquité qui, de l'étranger, seront importés dans l'empire, est tenu, huit jours auparavant, d'en présenter la liste, à Constantinople, à la Direction des musées, par l'entremise du ministère de l'Instruction publique, et en province, au conseil ou à la commission de l'instruction publique ou à l'autorité locale.

Art. 30. — Pour la réexpédition à l'étranger des antiquités provenant de l'étranger et pour le transport d'une localité à une autre de l'empire de celles qui ont été découvertes dans le pays, il faut absolument qu'il y ait un permis officiel délivré, avec l'avis de la Direction des musées, par le ministère de l'Instruction publique. — Le ministère a la faculté de choisir parmi ces objets ceux qui conviennent au Musée et de les acheter contre payement de leur valeur. Il permettra l'exportation ou le transport des autres.

Art. 31. — Les antiquités qui seront saisies au moment de leur exportation sans le permis officiel du ministère de l'Instruction publique seront confisquées au profit du Musée impérial.

Art. 32. — Il appartient exclusivement au ministère de l'Instruction publique d'accorder, sur l'avis de la Direction des musées, le permis officiel pour l'exportation à l'étranger des objets d'antiquité. Mais ce permis ne sera accordé que : 1° lorsqu'il sera constaté qu'il existe dans le Musée impérial des objets semblables, quant à la valeur et à l'espèce, à ceux que l'on cherche à exporter[1]; 2° lorsqu'il sera établi que les objets à exporter ont été en effet importés de l'étranger.

CHAPITRE IV

Des pénalités.

Art. 33. — Les personnes qui auraient détruit ou endommagé des

1. Cette clause tout à fait vague, empruntée à la loi grecque, donnera lieu à

antiquités existant dans des endroits publics ou privés seront passibles des peines édictées par l'article 38 du Code pénal ottoman. — Ces peines sont l'indemnité, l'amende et la prison d'un mois à un an.

Art. 34. — Les personnes qui découvriraient par hasard des antiquités et qui n'en informeraient pas l'autorité seront privées de la part qui leur revient de droit. Elles seront, en outre, condamnées à une amende égale au quart de la valeur de ces antiquités [1]. Dans le cas où ces objets seraient anéantis, le coupable sera de même condamné à l'amende et à l'indemnité de la valeur des objets anéantis.

Art. 35. — Les personnes qui, pour le transport dans l'empire, d'une localité à une autre, des objets découverts dans le pays, agiraient contrairement à l'article 32 du règlement, seront condamnées à une amende d'une à cinq livres turques.

Art. 36. — Les procès qui résulteraient de l'application des dispositions du présent règlement seront de la compétence des tribunaux ordinaires.

Art. 37. — Le ministère de l'Instruction publique est chargé de l'exécution du présent règlement.

Date de la promulgation : 23 rebi-ul-akhir 1301 (9/21 février 1884).

Tel est, dans le français barbare du traducteur, le nouveau règlement concernant les antiquités en Turquie. On nous a prévenu que la traduction contenait quelques inexactitudes de détail ; nous pensons cependant que l'ensemble doit être assez fidèle, car il concorde de tous points avec les renseignements donnés par l'*Eastern Express* du 26 février. Le gouvernement turc doit d'ailleurs publier sous peu une version officielle du texte de la loi, pour être communiquée aux archéologues qui en feront la demande.

Supposons que les fouilles de Pergame fussent encore à commencer, au moment où le présent règlement vient interdire d'une façon absolue l'exportation des découvertes archéologiques. Ce n'est pas assurément la Turquie qui trouverait 300,000 francs pour les entreprendre ; ce n'est pas non plus un gouvernement européen qui

des discussions et à des décisions arbitraires. L'article 32 est d'ailleurs en contradiction flagrante avec l'article 7, qui interdit la possession même des antiquités. L'un et l'autre resteront probablement lettre morte.

1. *Risum teneatis amici.* Voit-on le paysan qui a découvert en Arménie la tête en bronze d'Aphrodite, aujourd'hui au British Museum, condamné à payer *le quart* de la valeur de ce chef-d'œuvre inestimable ?

consentirait à un si lourd sacrifice sans l'espoir d'enrichir ses collections nationales du fruit des travaux qu'il aurait subventionnés. L'Allemagne a fait un sacrifice de ce genre pour déblayer Olympie, où elle s'est contentée, comme dit M. Hirschfeld, d'un *triomphe idéal*; mais cet *idéal* n'est pas du goût des contribuables, il a laissé insensible le grand chancelier, et l'on sait que sans l'influence personnelle de M. Curtius ces fouilles coûteuses n'auraient jamais été entreprises. Il a fallu, pour les terminer, solliciter des souscriptions privées : le gouvernement ne voulait plus donner de subsides.

Au contraire, les fouilles *rivales* de Pergame ont été populaires, les dépenses qu'elles entraînaient ont été supportées sans murmure aussitôt que les premiers morceaux de la *Gigantomachie* sont arrivés à Berlin. Les travaux de ce genre, quand ils sont exécutés avec méthode, demandent beaucoup d'argent : or l'on ne peut exiger de ceux qui en font les frais le même désintéressement que des archéologues qui les conduisent. Les parlements, qui disposent des deniers publics, se montreront désormais très peu disposés à des libéralités toutes platoniques, dont la science et le Musée de Tchinli-Kiosk se trouveront seuls à profiter. Si la Turquie ne fouille pas, si les gouvernements européens fouillent peu, les antiquités resteront sous terre ou seront débitées en détail par les fouilleurs clandestins qui, défiant une surveillance impossible, en feront sortir *per fas et nefas* quelques morceaux. Voilà ce qui nous attriste dans le règlement nouveau dont nous venons de publier le texte, et tous les amis éclairés de l'antiquité doivent s'en affliger avec nous. C'est pourquoi nous ne pouvons nous associer aux réflexions que nous communique un de nos amis d'Orient, chaud partisan de la loi du 21 février : « La loi est sévère, nous écrit-il, mais elle a droit à l'approbation des savants, car elle met un frein à toutes ces fouilles de spéculateurs sans mandat qui ne cherchent qu'à s'enrichir en trafiquant des objets qu'ils découvrent. Aujourd'hui, le sous-sol de l'empire ottoman n'est accessible qu'aux savants de profession, aux érudits, nécessairement cosmopolites, qui fouillent pour l'amour de la science, auxquels il importe peu que l'objet trouvé soit conservé à Paris, à Berlin ou à Constantinople. » Plût au ciel que cet optimisme fût justifié et que le règlement de 1884 mît un terme au scandale des fouilles clandestines! Nous craignons précisément que ce soient les seules dont il ne puisse décourager les auteurs; peut-être même leur servira-t-il de stimulant, en faisant monter le prix des antiquités sur les marchés de l'Europe. Les règlements prohibitifs n'ont-ils pas généralement pour effet de porter atteinte au commerce honnête en favorisant la

contrebande? L'histoire du régime des douanes en Turquie est là pour prouver ce que nous avançons.

Par une application mitigée du nouveau règlement, le Musée de Tchinli-Kiosk a obtenu la cession des objets suivants, découverts à Pergame par l'expédition allemande (3e période).

1. Géant ailé mourant, ayant fait partie de la *Gigantomachie.*
2. Tête de déesse.
3. Femme assise sur un rocher, acéphale. Fragment de la frise de Télèphe.
4. Homme assis. Même frise.
5. Fragments de deux figures de femmes. *Ibid.*
6. Torse de femme nue.
7. Centaure combattant un hippocampe. Bas-relief.
8. Frise du portique d'Eumène.
9. Douze inscriptions complètes.
10. Collection de fragments d'architecture ; architrave avec bas-relief et inscription, provenant du théâtre.

Nous donnerons plus tard la liste des morceaux qui ont été attribués au Musée de Berlin.

APPENDICE

L'article suivant a paru dans la revue *The Nation*, New-York, 10 juillet 1884 [1] :

ARCHÆOLOGY AND THE TURKISH OFFICIALS

To the Editor of The Nation :

Sir : I wish to add a few brief remarks to the sharp and able paragraph in your number of May 29, relating to the conduct of Turkish officials in the partition of archæological discoveries made at Assos. No later than June, 1883, having been directly informed by Baltazzi Bey, commissary to the Turkish Government, of the arrangement agreed upon betwen himself and the American delegates, I immediately wrote in the *Revue Archéologique* (1883, ii., p. 263) to protest against the terms of that arrangement, and insist upon the highly deplorable results which it involved for archæology at large. My chief theme was the following, which I can do no better than to repeat here. The excavations at Assos were begun with a firman, issued at a time when the Turkish law about antiquities, promulgated in 1874, was still in vigor. Now, that law, the French text of which may be found in the *Ottoman Codes* of Nicolaïdes, expressly specifies that *indivisible discoveries shall not be divided, but valued*, and that the Porte will accept for its share two-thirds of the entire estimate. Again, the archaic frieze of the Doric temple in Assos, an important part of which was found by the American mission, must certainly be styled *indivisible* ; and the best proof that the Turkish Government understands a frieze to form an indivisible whole, is that M. Benndorf was allowed, in 1882, to carry away the entire series of reliefs from the Mausoleum of Gjölbaschi in Lycia, a telegram from Constantinople having ordered, in answer to his inquiries, that " indivisible antiquities should not be divi-

1. [Nous avons supprimé quelques phrases.]

ded. "I urged, in consequence, that it was the right and duty of the Americans not to surrender to the Turks a single slab of the epistyle, but to insist on the application of the law. In fact, one of the gentlemen had been authorized to offer a large sum to redeem the entire frieze and some other statues; but the Turkish officials would not listen to him, and thus it was that *two* slabs were given over to the mission, while *seven* others made their way to Constantinople. A partition the result of which is that a most remarkable work of archaic art is now to be sought, partly in Paris, partly in Constantinople, and partly in America, may certainly be termed something worse than a failure — a real damage to civilization and learning.

Soon after my article had appeared in the *Revue Archéologique*, M. Ludlow, a member of the mission, wrote a brief letter to the same French periodical (1884, i., p. 52), stating that if the partition had been unfavorable to the excavators, the latter were not to be held responsible for it; that they had done all in their power to redeem the two-thirds of the discoveries claimed by the Turks, but had finally failed in presence of the obstinate reluctance shown by the Turkish officials, "perhaps alarmed", adds M. Ludlow, "by the polemic of a recent article published in the *Revue des Deux-Mondes.*" This is a stone flung into my garden and an allusion to a paper I contributed in March, 1883, to the aforesaid *Revue*, under the title, "Le Vandalisme en Orient." It has several time been asserted that my attacks against the Turkish laws regulating antiquities had induced the Turks, and in particular Hamdi Bey, the director of Tchinli-Kiosk Museum, to enforce the severity of these laws and thus retaliate upon the civilized world. I take this opportunity to state that there is no truth in that story, and that the new regulations, which I will mention below, were already decided upon long before my article went through the press. In February, 1882, living on familiar terms with Hamdi Bey at Constantinople — I was then working at the Catalogue of the Museum — I soon understood Hamdi's intention to modify, in a draconic sense, the laws on antiquities of 1874. Rightly alarmed by the prospect of such a reform, I tried, but quite in vain, to stir up a movement in an opposite sense; my article was only the last and most energetical effort I made to awaken public interest on so important a question. Having foretold the storm and done my best to avert it, I should not be accused now of having brought it about.

On the other hand, I wish expressly to assert that I never held the American scholars responsible for the disgraceful partition agreed upon at Assos. I know too well by my own experience that an archæologist in Turkey, when not energetically upheld by his Ambassador, can do nothing but preach and cry in the desert. In 1881 I dug many tombs at Cyme, in Æolis, and made some very good discoveries. A dragoman of the United States Consulate in Smyrna, the name of whom I will charitably omit, thought he had some claims on the ground I was digging upon, and de-

nounced me to the Turkish Government as having injured his rights. After three months wasted in scribbling reports and counter-reports, the Turks settled the quarrel by confiscating the whole of the discoveries and conveying them to Tchinli-Kiosk. The French Embassy was then very busy with Tunisian matters, and interfered only just enough to give the Turks the pleasure of taking no heed of it. A couple of months later, M. Schliemann, excavating at Troy, experienced all possible annoyance from the Turkish commissary appointed as his overseer. A telegram fron the German Chargé d'Affaires, declining to give him further help, is said to have been intercepted at Dardanelles by a Turkish official, who immediately informed Hamdi Bey that he could act as he chose toward Schliemann. Accordingly, the discoveries of the German scholar were seized upon in great part by the director of the Ottoman Museum. It is somewhat strange that Dr. Schliemann, in his work just published on his last compaign in the Troad, has not a word about the partition of his discoveries ; his silence is ominous enough, and betrays the grievous annoyances which he could not manage to escape.

If I give these particulars, it is because I wish your readers to understand that Turkish encroachments have been continually encouraged by the weakness or indifference of foreign diplomatists. Hamdi Bey, who is the son of a Prime Minister, soon perceived that no one would check him in his attempt to exclude Western scholarship from Oriental archæology. Several reasons, the best of which are worth nothing, induced him and his friends to pursue that aim : firstly, the dislike for civilized Europe, which is a predominant instinct in the heart of every Turk, even if that Turk, as is the case with Hamdi, has been educated in France; secondly, the somewhat childish desire of imitating the external apparence of European civilization. A new regulation, drawn up by Hamdi, was submitted to a Commission, and finally, on the 21st of February of the current year, the new *law on antiquities* was issued and made known to the public by a French translation and extracts in the Constantinople papers *La Turquie* and the *Eastern Express* . The new law is a servile copy of the Greek one enacted in 1832, and may be briefly resumed thus : No excavation can be undertaken without the leave of the Governement; *no antiquity whatever can be exported out of Turkey.* It is not even admitted that private individuals can possess collections of antiquities without immediately making them known to the Governement. If a foreign state or an academy obtains the permission to dig, with archæological purposes, *the excavators must pay the overseer appointed by the Government, but they will in no case be allowed to carry away any part of their discoveries.* This is clear enough : the excavator must pay everything (in Greece the overseer is naturally paid by the Greek Government), and he will get nothing unless he is on good terms with *Sultan Bakshish*—that is to say, unless he succeeds in bribing the overseer and many others who will contrive to stand in his way.

I am sorry to state that not a European paper as yet, not one archæological review excepting the *Revue Archéologique*, has protested against that barbarous regulation, or, indeed, seemed to be aware of its existence. German philological reviews know or care nothing about it. There was a rumor in Constantinople, when the decree was ready to be issued, that some Ambassadors wished to interfere; and they certainly had the right and the duty to do so, in the name of their respective national collections thus deprived of their main source of increase, and still more on behalf of ancient art and scientific research. It is reported that the German Ambassador discouraged the attempt, saying that Germany would always contrive to obtain favorable terms for her own archæological investigations. Unfortunately for the Museum in Berlin, things have taken a quite different turn. When the statues discovered in the last campaign at Pergamon had to be divided two months ago—the old partition system being still admitted for excavations begun under the former régime—the Museum of Tchinli-Kiosk claimed and obtained several beautiful fragments of the *Gigantomachy* and of the frieze of Telephus, the remainder of which had been previously secured by the Berlin Museum. M. Dennis, H. M. Consul-General in Smyrna, who possessed a firman for excavating at Sardes, immediately abandoned his plan, not caring to work under the absurd and leonine conditions imposed by the Turkish law of 1884. It is probable that the Austrians, who have lately obtained a firman to dig at Elæa and at Lagina, will do exactly like M. Dennis. Truly, Hamdi Bey has announced for the past twelvemonth in the Turkish papers that he was about beginning large excavations at the expense of the Ottoman Government; but who can be simple or foolish enough to suppose that the Turks will ever find money for archæological researches, in a country utterly destitute of schools, bridges, and means of intercourse?

I must add a few words more to justify the severity of my censure respecting the new Turkish regulation and its authors. Europe and her diplomatists, by their benignant indifference or silent complicity, are partly answerable for the injury thus inflicted upon science, and it seems fit that every scholar in the Old and in the New World should understand the nature and extent of the injury sustained and the far-reaching consequences it involves. The law of 1874, enforced by that of 1884, forbids, under the penalty of confiscation and of a heavy fine, the exportation of works of ancient art. Now the obvious result of that absurd prohibition being to increase the price of antiquities on the markets of Europe, and the Turkish Governement being quite unable and unwilling to purchase any works accidentally discovered in the country, the first consequence of the law is that antiquities continue to be exported in secret, but with all the fatal inconveniences attached to archæological smuggling : 1st. The origin of the antiquities exported to Europe is systematically altered by the dealers, who fear to attract the notice of the Turkish officials. 2d. *Marble statues, sometimes of high value, are daily being broken to pieces*,

in order to be sold off in fragments by their owners, a head going to Paris and a foot to Berlin. I can vouch for the perfect certainty of my information with regard to that scandalous practice, which is particularly frequent in Asia Minor. As the Turkish Government confiscates *without indemnity* the antiquities found by the natives, the latter are almost compelled to break what they find, to be able to carry the pieces off and sell them secretly.

Such facts speak for themselves and sufficiently condemn the regulations and the officials who are alone answerable for them. I wish they could excite some indignation among the liberalminded readers of this journal. They will perhaps think with me that if diplomacy dared to interfere collectively in matters of such high interest for civilization, no intelligent man, to whatever nation he might belong, would accuse his ambassador or minister of wasting his time, paper, and ink in pleading the cause of learning against wantonness and vandalism.

Salomon Reinach.

Paris, June 10, 1884.

IX

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1884, t. II, p. 76-102.)

Nous avions promis à nos lecteurs de leur présenter un tableau d'ensemble des recherches et des découvertes faites dans le monde grec pendant les derniers mois de 1883 et la première moitié de l'année courante. Un résumé de ce genre, pour être utile, ne doit pas viser à une trop grande concision; aussi espérons-nous qu'on nous pardonnera d'avoir donné à cette *Chronique* semestrielle une étendue qu'elle ne comporte pas à l'ordinaire. Si longue qu'elle soit, d'ailleurs, elle est encore bien incomplète [1], tant les trouvailles archéologiques, souvent fort difficiles à décrire, se multiplient en Grèce et dans l'empire ottoman. Le nombre croissant des archéologues, le prix rémunérateur des antiquités, les progrès mêmes de l'agriculture et la transformation en vignobles d'immenses terrains de l'Anatolie et de la Grèce, sont autant de causes qui expliquent cette recrudescence de belles découvertes dont la mise en œuvre est réservée à l'avenir. Il faudrait remonter jusqu'aux premiers temps qui suivirent la libération de la Grèce, ou même jusqu'à la glorieuse aurore de la renaissance italienne, pour trouver une époque aussi féconde que la nôtre en révélations de tout genre sur l'histoire et l'art de l'antiquité. Que serait-ce si la Grèce et la Turquie adoptaient des législations libérales et associaient sans réserves les étrangers à l'exploration de leurs richesses souterraines! Nous pouvons, il est vrai, enregistrer en partie

1. Nous ne nous occupons dans ces articles ni des découvertes de l'égyptologie et de l'assyriologie, ni en général des publications d'inscriptions et d'œuvres d'art dans les recueils qui sont très répandus, comme le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, les *Mittheilungen des deutschen Instituts*, l'*Archæologische Zeitung*, etc. Quand nous faisons exception à cette règle, c'est qu'il s'agit d'un document de premier ordre ou que nous avons quelque observation à présenter.

ce qu'on découvre; mais qui peut dire, qui saura jamais ce qui se perd, ce qu'on démarque et ce qu'on détruit?

Épidaure. — Nos lecteurs connaissent déjà les fouilles de M. Cavvadias dans l'enceinte du temple d'Esculape[1]. Tout auprès du temple, il a découvert une grande maison de 75 mètres de long séparée en deux parties suivant la longueur par une rangée de colonnes ioniques; on a supposé que c'était l'hôtellerie où habitaient les malades. C'est dans le voisinage de ce monument que l'heureux explorateur a trouvé les deux grandes stèles avec inscriptions indiquant les noms des malades traités dans l'Asclépiéion et les merveilleuses guérisons opérées par le dieu. L'une de ces stèles a été publiée dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1883 (p. 199 et suiv.)[2]. La pierre lithographique sur laquelle l'inscription est gravée paraît avoir été choisie à dessein pour que la conservation du texte n'eût rien à craindre des injures du temps : il se lit, en effet, avec une grande facilité et les fragments qui le composent ont pu être rajustés exactement. D'après l'orthographe et la forme des lettres, il ne paraît pas antérieur au IVe siècle avant J.-C. Nous ne pouvons, malheureusement, reproduire en entier un texte de 126 lignes; mais nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner du moins quelques spécimens.

Θεός. Τύχα ἀγαθά.

Ἰάματα τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τοῦ Ἀσκλαπιοῦ.

Κλεὼ πένθ' ἔτη ἐκύησε. Αὕτα πέντ' ἐνιαυτοὺς ἤδη κύουσα ποὶ τὸν θεὸν ἱκέτις ἀφίκετο καὶ ἐνεκάθευδε ἐν τῷ ἀβάτῳ, ὡς δὲ τάχιστα ἐξῆλθε ἐξ αὐτοῦ καὶ ἐκ τοῦ ἱαροῦ ἐγένετο, κόρον ἔτεκε, ὃς εὐθὺς γενόμενος αὐτὸς ἀπὸ τᾶς κράνας ἐλοῦτο καὶ ἅμα τᾷ ματρὶ περιῆρπε. Τυχοῦσα δὲ τούτων ἐπὶ τὸ ἄνθεμα ἐπεγράψατο « οὐ μέγεθος πίνακος θαυμαστέον ἀλλὰ τὸ θεῖον, πένθ' ἔτη ὡς ἐκύησε ἐγ γαστρὶ Κλεὼ βάρος, ἔστε ἐγκατεκοιμάθη καί μιν ἔθηκε ὑγιῆ. »...

22 ..... Ἀνὴρ τοὺς τᾶς χηρὸς δακτύλους ἀκρατεῖς ἔχων, πλὰν ἑνὸς, ἀφίκετο ποί τὸν θεὸν ἱκέτας, θεωρῶν δὲ τοὺς ἐν τῷ ἱαρῷ πίνακας ἀπίστει τοῖς ἰάμασιν καὶ ὑποδιέσυρε τὰ ἐπιγράμματα, ἐγκαθεύδων δὲ ὄψιν εἶδε. Ἐδόκει ὑπὸ τῷ ναῷ ἀστραγαλίζον-

1. [Cf. plus haut, 1883², 397.]

2. [Toutes les inscriptions d'Épidaure ont été réunies et commentées par les frères Baunack, *Studien auf dem Gebiete des griechischen und der arischen Sprachen*, Leipzig, 1886, p. 79 et suiv. Nous avons introduit dans notre texte quelques corrections dues à ces éditeurs et à M. de Wilamowitz-Moellendorf.]

τος αὐτοῦ καὶ μέλλοντος βάλλειν τῷ ἀστραγάλῳ ἐπιφανέντα
τὸν θεὸν ἐφαλέσθαι ἐπὶ τὰν χῆρα καὶ ἐκτεῖναί οὑ τοὺς δακτύ-
λους, ὡς δ' ἀποβαίη δοκεῖν συγκάμψας τὰν χῆρα καθ' ἕνα ἐκτείνειν
τῶν δακτύλων, ἐπεὶ δὲ πάντας ἐξευθύναι, ἐπερωτῆν νιν τὸν θεόν,
30 εἰ ἔτι ἀπιστήσοι τοῖς ἐπιγράμμασι τοῖς ἐπὶ τῶμ πινάκων τῶν
κατὰ τὸ ἱερόν, αὐτὸς δ' οὔ, φάμεν · « ὅτι τοίνυν ἔμπροσθεν ἀπίστεις
α]ὐτο[ῖ]ς ο[ὐκ] ἐοῦσιν ἀπίστοις, τὸ λοιπὸν ἔστω τοι, φάμεν, ἄπιστος
[ἁ τύχα]. » Ἁμέρας δὲ γενομένας, ὑγιὴς ἐξῆλθε [1].....
68 ...Εὐφάνης ἐπιδαύριος παῖς. Οὗτος λιθιῶν ἐνε-
κάθευδε · ἔδοξε δὴ αὐτῷ ὁ θεὸς ἐπιστὰς εἰπεῖν · « τί μοι δώσεις αἴ τύ
70 κα ὑγιῆ ποιήσω ; » αὐτὸς δέ φάμεν · « δέκ' ἀστραγάλους, » τὸν δὲ θεὸν γελά-
σαντα φάμεν νιν παύσειν. Ἁμέρας δέ γενομένας, ὑγιὴς ἐξῆλθε...
79 Κώθων. Σκευοφόρος εἰς τὸ ἱαρὸν ἀνιών, ἐπεὶ ἐγένετο περὶ τὸ δε-
80 καστάδιον, κατέπετε. Ὡς δ' ἀνέστα, ἀνώιξε τὸγ γυλιὸν καὶ ἐπεσκό-
πει τὰ συντετριμμένα σκεύη, ὡς δ' εἶδε τὸγ κώθωνα κατεαγότα,
ἐξ οὗ ὁ δεσπότας εἴθιστο πίνειν, ἐλυπεῖτο καὶ συνετίθει τὰ ὄ-
στρακα καθιζόμενος. Ὁδοιπόρος οὖν τις ἰδὼν αὐτὸν, « τί ὦ ἄθλι' » ἔ-
φα, « συντίθησι τὸγ κώθωνα μάταν ; τοῦτον γὰρ οὐδέ κα ὁ ἐν Ἐπιδαύ-
85 ρῳ Ἀσκλαπιὸς ὑγιῆ ποιῆσαι δύναιτο. » Ἀκούσας ταῦτα ὁ παῖς, συν-
θεὶς τὰ ὄστρακα εἰς τὸγ γυλιόν, ἧρπε εἰς τὸ ἱερὸν, ἐπεὶ δ' ἀφίκε-
το, ἀνώιξε τὸγ γυλιὸν καὶ ἐξαῖρεν ὑγιῆ τὸγ κώθωνα γεγενημέ-
νον, καὶ τῷ δεσπότᾳ ἡρμάνευσε τὰ πραχθέντα καὶ λεχθέντα · ὡς
δὲ ἄκουσ', ἀνέθηκε τῷ θεῷ τὸγ κώθωνα.....
111 Νικάνωρ χωλός. Τούτου καθημένου παῖς τις ὕπαρ τὸν σκίπωνα ἁρ-
πάξας ἔφευγε · ὁ δὲ ἀστὰς ἐδίωκε καὶ ἐκ τούτου ὑγιὴς ἐγένετο.
122 ..... Ἡραιεὺς Μυτιληναῖος. Οὗτος οὐκ εἶχεν ἐν τᾷ κεφαλᾷ
τρίχας, ἐν δὲ τῷ γενείῳ παμπόλλας, αἰσχυνόμενος δὲ ἅτε καταγελάμενος ὑπὸ

1. Est-il besoin de faire remarquer le caractère tout à fait chrétien et moderne de ce récit, où le dieu se préoccupe non pas des pratiques extérieures, mais des dispositions intérieures, de la foi de celui qui sollicite son aide? — M. Cavvadias, dans l''Εφημερίς, a proposé la restitution suivante des lignes 32 et 33 : ὅτι τοίνυν ἔμπροσθεν ἀπίστεις, [ο]ὐ τό[σ]σο[υ] [δ]έους, ἵνα πιστοῖς τὸ λοιπὸν ἔστω τοι, φάμεν, ἅ πιστὸς [τύχοι]. M. H. Weil, que nous avons consulté à ce sujet, a pensé comme nous que cette restitution était inadmissible et nous a fourni, avec la sûreté ordinaire de son coup d'œil, celle que nous admettons dans le texte. [M. de Wilamowitz restitue : ἀπίστεις [τ]υ το[ῖ]ς ο[ὐ]κ ἐοῦσιν ἀπίστοις, τὸ λοιπὸν ἔστω τοι, φάμεν, ἄπιστος [ὁ θεός]. La lecture proposée par M. J. Baunack est peu satisfaisante : [ο]ὐ το[ῖς] ο[ὐκ] ἐοῦσιν ἀπίστοις. Il paraît la maintenir dans son programme *Aus Epidauros*, Leipzig, 1890, p. 9.]

τῶν ἄλλων ἐνεκάθευδε· τὸν δὲ ὁ θεὸς χρίσας φαρμάκῳ τὰν κεφαλὰν ἐπόησε τρίχας ἔχειν..... [1]

1. Bien que les épigraphistes s'abstiennent en général, malgré l'exemple de M. Rangabé dans ses *Antiquités Helléniques*, de donner la traduction des inscriptions qu'ils publient, nous croyons devoir déroger à cet usage prudent en faveur du texte dont on vient de lire des extraits. Quelques-uns de nos lecteurs nous en sauront gré; la plupart voudront bien être indulgents, ce dont nous les remercions d'avance.

DIEU. BONNE FORTUNE.

Guérisons d'Apollon et d'Esculape.

Cléo fut enceinte pendant cinq ans. Cette femme, après cinq ans de grossesse, vint en suppliante vers le dieu et s'endormit dans l'*abaton* (dortoir des malades); dès qu'elle en fut sortie (5) et eut franchi les limites de l'enceinte sacrée (qu'un accouchement aurait souillée), elle mit au monde un garçon qui, aussitôt né, se lava lui-même à la fontaine et marcha à côté de sa mère. Ayant obtenu cette faveur, elle écrivit sur l'offrande (sans doute un tableau qu'elle consacra au dieu) : « Ce n'est pas la grandeur de ce tableau qui est digne d'admiration, mais la divinité : Cléo a été enceinte pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'elle s'endormit dans le temple et que le dieu la guérit. »

10. *Une fille de trois ans.* Ithmonica de Pella se rendit au temple pour demander d'être mère. S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla qu'elle demandait au dieu de concevoir une fille : Esculape lui répondit qu'elle deviendrait enceinte, et qu'il lui accorderait encore telle faveur qu'elle pourrait lui demander. Elle répondit qu'elle n'avait pas besoin d'autre chose. Or, devenue enceinte, elle porta l'enfant dans son sein pendant trois ans, jusqu'à ce que (15) elle revint implorer le dieu au sujet de son enfantement. S'étant endormie, elle eut un songe. Il lui sembla que le dieu lui demandait si elle n'avait pas obtenu de lui tout ce qu'elle avait sollicité puisqu'elle était devenue enceinte, et qu'elle n'avait rien ajouté au sujet de son enfantement alors que le dieu lui demandait si elle n'avait pas besoin d'autre chose, en promettant de le lui accorder : mais puisque maintenant elle venait le supplier de lui accorder une autre faveur (20), il lui donnerait encore ce qu'elle demandait. Aussitôt, étant sortie en hâte du dortoir, elle mit au monde une fille dès qu'elle eut franchi l'enceinte sacrée.

Un homme ayant les doigts de la main paralysés, à l'exception d'un seul, vint en suppliant vers le dieu, et voyant les tableaux (ex-voto) dans l'enceinte sacrée, il se prit à douter des guérisons et à railler les inscriptions qui les attestaient. S'endormant alors, il eut une vision. Il lui sembla qu'il jouait aux osselets auprès du temple et se préparait à jouer un coup : soudain, le dieu parut et, s'élançant sur sa main, lui étendit les doigts l'un après l'autre. Le dieu s'étant éloigné, l'homme, pour bien se convaincre de la chose, referma ses doigts et les rouvrit un à un. Le dieu lui demanda (30) s'il avait encore des doutes au sujet des inscriptions sur les offrandes du temple, et il répondit que non. Le dieu lui dit alors : « Parce que tu n'as pas cru tout à l'heure à des choses qui ne sont pas incroyables, je t'accorde maintenant le bénéfice d'une incroyable guérison [1]. » Et, le jour ayant paru, il sortit guéri.

1. [Le sens de cette phrase est très douteux.]

Ces exemples et la traduction ci-dessous suffisent à donner une idée de l'admirable texte que M. Cavvadias a eu l'honneur de découvrir et de publier. L'inscription contient le récit de vingt guérisons ou plutôt de vingt miracles, car, suivant la juste remarque de l'éditeur, il n'est nulle part question de remèdes pharmaceutiques, mais seu-

[1] *Ambrosia d'Athènes, aveugle d'un œil.* Cette femme vint en suppliante vers le dieu, et se promenant dans l'enceinte sacrée (35), elle se moqua de quelques-unes des guérisons, prétendant qu'il était invraisemblable et impossible que des boiteux marchassent et que des aveugles vissent simplement pour avoir eu un songe. S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui apparut et lui dit qu'il la guérirait, mais qu'il exigeait d'elle, à titre de salaire, qu'elle plaçât dans le temple un cochon d'argent en souvenir de la stupidité dont elle avait fait preuve (40); parlant ainsi, il entr'ouvrit l'œil malade et y versa un certain remède. Quand le jour parut, elle sortit guérie.

Un enfant muet vint en suppliant au temple pour recouvrer la voix; après qu'il eût offert le sacrifice préliminaire et accompli les autres cérémonies d'usage, le serviteur qui portait le feu du sacrifice se tourna vers le père de l'enfant et lui dit : « Consens-tu (45), d'ici à un an, si tu obtiens ce que tu es venu demander, à offrir un sacrifice au dieu pour prix de cette guérison? » Alors l'enfant dit tout à coup : « J'y consens ». Le père étonné lui ordonna de parler de nouveau, et l'enfant parla de nouveau et dès ce moment il fut guéri.

Pandaros, Thessalien, ayant des taches sur le front. S'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le dieu attachait un bandeau autour de ses taches (50) et lui ordonnait, quand il serait sorti du dortoir, d'enlever le bandeau et de le placer comme offrande dans le temple. Le jour paraissant, il se leva et enleva le bandeau : il vit que son visage était délivré des taches et consacra le bandeau taché dans le temple.

Échédore reçoit en punition les taches du front de Pandaros (55) *outre celles qu'il avait déjà.* Cet homme, ayant reçu de l'argent de Pandaros pour le consacrer en son nom au dieu, vint à Épidaure pour la même raison que Pandaros et garda l'argent. S'étant endormi, il eut un songe. Il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui demandait s'il avait reçu quelque argent de Pandaros pour le remettre comme offrande au temple : il répondit que non, qu'il n'avait rien reçu de tel de Pandaros (60), mais que si le dieu le guérissait, il lui offrirait une image avec inscription. Alors le dieu attacha autour de ses taches le bandeau de Pandaros et lui ordonna, lorsqu'il serait sorti du dortoir, d'enlever le bandeau, de se laver le visage à la source et de se regarder dans l'eau. Quand le jour parut (65), Échédore, étant sorti du dortoir, enleva le bandeau qui ne présentait plus de taches, et s'étant regardé dans l'eau il vit son propre visage portant non seulement les taches qu'il avait primitivement, mais encore celles dont avait été délivré Pandaros.

Euphanès, enfant d'Épidaure. Souffrant de la pierre, il s'endormit : Il lui sembla que le dieu lui apparaissait et lui disait : « Que me donneras-tu si je te guéris (70)? » L'enfant répondit : « Dix osselets. » Le dieu se mit à rire et dit qu'il le guérirait Le jour venu, il sortit guéri.

Un homme vint en suppliant vers le dieu; il était borgne au point qu'un de ses yeux n'avait plus que les paupières et semblait tout à fait vide. Quelques

lement de visions et de songes. On se demande quel profit les médecins grecs ont pu tirer de documents pareils et de quelle utilité pouvait être la science médicale des prêtres d'Esculape, à moins que les prêtres n'aient administré les remèdes en secret, quitte à attribuer la guérison à l'action miraculeuse du dieu. Remarquons en outre que

personnes dans le temple le taxèrent de naïveté parce qu'il espérait (75) recouvrer la vue alors qu'il n'y avait plus que la place (la cavité) d'un de ses yeux, et que l'œil lui-même n'existait plus. Il s'endormit et eut une vision : il lui sembla que le dieu lui préparait un remède, écartait ses paupières et le versait dans l'orbite. Quand le jour parut, il sortit voyant des deux yeux.

La coupe. Un porteur de bagages, allant vers le temple, fit une chute quand il en était à 10 stades (80); s'étant relevé, il ouvrit son sac et vit que les objets qu'il renfermait étaient brisés. Lorsqu'il s'aperçut que la coupe où son maître avait l'habitude de boire était brisée en morceaux, il se désola et, s'asseyant sur la route, essaya d'en rajuster les fragments. Un voyageur l'ayant aperçu : « Pourquoi, ô malheureux, lui dit-il, perds-tu ta peine à vouloir raccommoder ta coupe? Esculape lui-même, le dieu d'Épidaure (85), ne pourrait pas la guérir. » Ayant entendu ces paroles, le garçon mit les tessons dans son sac et se rendit au temple : à son arrivée, il ouvrit le sac et en retira la coupe toute rajustée. Il alla raconter à son maître ce qui s'était fait et ce qui s'était dit, et celui-ci, au récit de la chose, offrit la coupe au dieu.

(90) *Eschine*, alors que les suppliants étaient déjà endormis, monta sur un arbre et jeta un regard furtif dans le dortoir; mais étant tombé de l'arbre sur une palissade de pieux, il se blessa grièvement aux deux yeux. Très souffrant et devenu aveugle, il implora le dieu, s'endormit, et sortit guéri.

(95) *Euippos* porta pendant six ans dans sa joue une pointe de lance : il s'endormit et le dieu, ayant arraché la lance, la lui remit entre les mains. Quand le jour parut, il sortit guéri, portant la lance dans ses mains.

Un homme de Toroné ayant avalé des sangsues (?). S'étant endormi, il eut un songe; il lui sembla que le dieu lui ouvrait la poitrine avec un couteau, en retirait les sangsues (100), les lui remettait entre les mains et recousait sa poitrine. Quand le jour parut, il sortit, ayant les sangsues dans les mains, et depuis ce moment il fut guéri. Sa maladie était due à une ruse perfide de sa belle-mère, qui avait jeté les sangsues dans un mélange de vin et de miel qu'il avala.

Un homme ayant une pierre dans la vessie. Cet homme eut un songe; il lui sembla (105) *se cum pulchro puero concumbere*, et s'étant réveillé, il rejeta la pierre et sortit en la tenant entre ses mains.

Hermodicos de Lampsaque, impotent du corps. Il s'endormit et le dieu, l'ayant guéri, lui ordonna de sortir et de porter dans l'enceinte sacrée la plus grande pierre qu'il pourrait : en effet, il y porta celle qui est (aujourd'hui) devant le dortoir (110).

Nicanor, boiteux. Cet homme étant assis, un enfant lui vola son bâton et s'enfuit : Nicanor s'étant levé le poursuivit et dès ce moment il fut guéri.

Un homme fut guéri d'un mal d'orteil par le serpent. Cet homme souffrait beaucoup d'une plaie cruelle (ulcère) à un orteil. Les serviteurs du temple le portèrent dehors et le firent asseoir sur un siège (115) : le sommeil l'ayant

les maladies dont il est fait mention sont de celles contre lesquelles la médecine scientifique est impuissante : ce sont des aveugles qui voient, des boiteux qui marchent, des chauves dont les cheveux repoussent par enchantement. Un des cas les plus curieux est celui de ce *facchino* (lignes 79 et suiv.), qui laisse tomber son sac et brise la coupe où son maître avait l'habitude de boire. Comme il se désolait et essayait de rassembler les morceaux, un voyageur vint à passer et lui dit : « Pourquoi, malheureux, t'efforces-tu en vain de raccommoder ta coupe? Le dieu même d'Épidaure ne pourrait pas la réparer. » A ces mots, l'homme remet les fragments dans son sac et se rend au temple ; en arrivant, il ouvre le sac et trouve la coupe raccommodée. Puis il court raconter à son maître ce qui s'est passé, et celui-ci, apprenant le miracle, offrit la coupe au dieu. — Ne croirait-on pas lire un de ces récits contemporains où la crédulité populaire fait intervenir un saint ou une sainte pour tirer d'un embarras souvent vulgaire l'homme plein de foi qui a imploré leur aide? Bien des légendes qui circulent aujourd'hui parmi les pèlerins de Tinos — pour ne point parler de pèlerinages moins lointains — ont leur prototype dans les contes pieux conservés par cette inscription d'Épidaure. Il y a quelque chose de presque humiliant à constater que la crédulité des hommes n'a pas fait un pas en arrière depuis deux mille ans.

M. Cavvadias suppose qu'avec le temps, quand la foi et le nombre des guérisons vinrent à diminuer [1], les prêtres d'Esculape se virent obligés, pour sauvegarder la réputation du temple, d'appliquer aux

pris, un serpent sortit du dortoir et guérit son orteil avec sa langue : puis il se retira dans le dortoir. L'homme s'étant réveillé et se sentant guéri, dit qu'il avait eu un songe et qu'un beau jeune homme avait paru appliquer un remède sur son orteil.

Alcetas de Haliké. Cet homme étant aveugle eut une vision ; il lui sembla que le dieu lui ouvrait les yeux avec ses doigts et qu'il voyait les arbres dans l'enceinte sacrée. Le jour paraissant, il sortit guéri.

Héraieus de Mytilène. Cet homme n'avait pas de cheveux sur la tête, mais il en avait beaucoup sur les joues. Honteux des railleries dont il était l'objet, il s'endormit dans le dortoir : le dieu lui frotta la tête avec un onguent et fit que les cheveux y repoussèrent (125).

Thyson d'Hermione, enfant d'aveugle. Comme il était tout éveillé, un des chiens attachés au temple lui soigna les yeux (en les léchant) et il sortit guéri (126).

[Au sujet de cette dernière guérison, cf. l'appendice III à cette *Chronique*.]

1. Les lignes 22-34, 35-40 de l'inscription prouvent qu'à une époque déjà ancienne les malades n'étaient pas exempts d'un certain scepticisme. Il est évident que les médecins de profession devaient considérer avec mépris le charlatanisme de la médecine sacerdotale.

malades les ressources de la médecine proprement dite que la tradition et l'expérience leur avaient révélées. C'est ce que semble prouver une inscription de l'époque impériale découverte également à Épidaure et dont M. Cavvadias a donné le texte (Ἐφημ., p. 230.) Il y est question d'un Julius Apellas qui, étant affligé de dyspepsie, fut soumis par le dieu à un traitement assez compliqué auquel il fut redevable de sa guérison. C'est le malade qui parle lui-même :

> M. Ἰούλιος Ἀπελλᾶς Ἰδριεὺς Μυλασεὺς μετεπέμφθην ὑπὸ τοῦ Θεοῦ, πολλάκις εἰς νόσους ἐνπίπτων καὶ ἀπεψίαις χρώμενος. Κατὰ δὴ τὸν πλοῦν ἐν Αἰγείνῃ ἐκέλευσέν με μὴ πολλὰ ὀργίζεσθαι, ἐπεὶ δὲ ἐγενόμην ἐν τῶι ἱαρῶι, ἐκέλευσεν ἐπὶ δύο ἡμέρας συνκαλύψασθαι τὴν κεφαλήν, ἐν αἷς ὄμβροι ἐγένοντο, τυρὸν καὶ ἄρτον προλαβεῖν, σέλεινα μετὰ θρίδακος, αὐτὸν δί αὐτοῦ λοῦσθαι [1], δρόμῳ γυμνάζεσθαι, κιτρίου προλαμβάνειν τὰ ἄκρα, εἰς ὕδωρ ἀποβρέξαι [2] κ. τ. λ.

L'inscription de la seconde stèle n'a pas encore été publiée [3], parce qu'il manque quelques fragments que l'on espère retrouver; mais M. Cavvadias nous communique à son sujet un détail intéressant. L'historien Hippys de Rhégium, qui florissait à l'époque des guerres médiques, raconte la guérison miraculeuse d'une femme qui souffrait d'un ver intestinal (*Fragm. historic. graec.*, II, 15)[4]. Cette guérison est aussi rapportée sur la seconde stèle. Il faut en conclure que ces documents, qui sont postérieurs d'un siècle au moins aux guerres médiques, ont été rédigés d'après des témoignages plus anciens que l'historien aura consultés également, peut-être d'après des inscriptions placées par les malades guéris sur les ex-voto qu'ils consacraient dans le temple. Cette remarque est importante, car elle restitue aux stèles d'Épidaure leur véritable caractère : ce sont, si l'on peut dire, les archives *ès-miracles* du sanctuaire.

1. C'est-àdire sans l'aide d'un esclave.

2. [L'inscription d'Apellas a été traduite en allemand par MM. de Wilamowitz et Baunack; nous en publions la première traduction française dans l'appendice II à cette *Chronique*.]

3. [Nous avons publié la traduction de la seconde stèle dans la *Revue archéologique*; on la trouvera dans l'appendice I à cette *Chronique*.]

4. [Elien paraît avoir altéré le texte d'Hippys en le citant. Je ne vois pas de raison concluante pour admettre, avec M. de Wilamowitz (*Hermès*, t. XIX, p. 442 et suiv.), que l'ouvrage d'Hippys cité par Élien n'était pas l'original, mais un *faux Hippys* fabriqué à une date postérieure.]

Avant de nous séparer de ces textes, dont nous voudrions avoir fait saisir tout l'intérêt, signalons encore, d'après M. Cavvadias, un rapprochement des plus curieux. A la ligne 120 de la première stèle, on lit l'histoire de la guérison d'un habitant de Haliké, Ἀλκέτας Ἁλικός. Or, Pausanias nous dit (II, 36, 1) que cette ville n'existait plus de son temps, mais qu'elle était habitée autrefois, *témoin la mention d'un habitant de Haliké sur les stèles d'Épidaure*, αἳ τοῦ Ἀσκληπιοῦ τὰ ἰάματα ἐγγεγραμμένα ἔχουσιν. « Qu'on vienne après cela, dit M. Cavvadias, accuser Pausanias de légèreté, prétendre qu'il n'a pas vu ce dont il parle, comme on l'a fait récemment au sujet de sa description d'Olympie! » Nous partageons tout à fait, sur ce point, l'opinion de M. Cavvadias et de M. Schubart [1].

Tirynthe. — On ne possède encore que des renseignements incomplets sur les fouilles du Dr Schliemann à Tirynthe. Nous donnons ici la traduction de ceux qui ont paru dans la *Philologische Wochenschrift*; cette revue, depuis sa dernière transformation, met un soin particulier à tenir ses lecteurs au courant des découvertes archéologiques.

N° 18 (3 mai 1884) : « On télégraphie de Londres à la *Vossische Zeitung* : Le Dr Schliemann écrit de Tirynthe, à la date du 11 avril, qu'il vient de découvrir un immense palais avec d'innombrables colonnes, qui occupe tout le sommet de l'acropole de Tirynthe. Pavés et murs sont bien conservés. »

N° 19 (10 mai 1884) : « Schliemann écrit : Trois hourrahs pour Pallas Athéné! Vraiment j'ai travaillé ici avec un succès merveilleux! Un immense palais avec d'innombrables colonnes est mis au jour, .. Du plus haut intérêt sont les peintures murales, que mon architecte et collaborateur, M. Doerpfeld, copie maintenant en couleurs. Non moins intéressantes sont les peintures sur vases, représentations tout à fait primitives d'hommes et d'animaux. Le plan de ce merveilleux palais préhistorique peut être relevé exactement et sa découverte, qui n'a pas sa pareille, provoquera l'admiration la plus générale... Le chapiteau retrouvé appartient au plus ancien style dorique. »

Un autre journal allemand ajoute quelques renseignements plus précis au chant de triomphe de M. Schliemann : « Le palais date de deux époques différentes, dont la plus ancienne est celle des tombes royales de Mycènes et la plus récente certainement antérieure au VIIIe siècle avant notre ère. En effet, on n'a pas trouvé trace de poterie

1. Schubart, *Neue Jahrbücher*, 1883, p. 469.

grecque lustrée ni d'une influence asiatique quelconque. Par contre, les terres cuites sont tout à fait analogues à celles des tombeaux de Mycènes et l'on a rencontré aussi des spécimens de cette poterie à décors géométriques, avec la représentation très grossière d'animaux, qui était considérée, avant la découverte des tombeaux de Mycènes, comme la plus ancienne poterie grecque. La haute antiquité du palais est encore attestée par les nombreuses idoles d'Héra, sous forme de génisses ou de femmes avec deux cornes, ainsi que par la quantité des couteaux en obsidienne. Comme à Troie, les murs inférieurs du palais sont construits avec de grosses pierres et de l'argile, les murs supérieurs avec des briques crues de la même matière. Ce qui est particulièrement étonnant, ce sont les peintures en couleurs très vives que l'on voit sur l'enduit de chaux dont sont revêtus les murs; dans le nombre se trouve le modèle tout entier de l'admirable plafond du *thalamos* d'Orchomène. Schliemann espère terminer les fouilles au mois de juin[1]. »

D'après les renseignements ultérieurs, le Dr Schliemann a remis la continuation des travaux à l'année prochaine. Voilà donc encore une découverte capitale dont l'archéologie est redevable à l'explorateur d'Hissarlik et de Mycènes, à cet énergique pionnier de la science que nous admirerions sans réserve, s'il pouvait consentir à s'admirer un peu moins lui-même. M. Newton écrivait tristement en 1879 : *Why has England no Schliemanns?* Et ne pouvons-nous pas répéter à notre tour le mot d'Agésilas sur Pharnabaze : *Talis quum sis, utinam noster esses!*

Athènes. — Le 3 février 1884, la Société archéologique d'Athènes s'est réunie sous la présidence de M. Contostavlos; M. Koumanoudis, secrétaire, a donné lecture du rapport annuel. La Société se propose de continuer cette année les fouilles d'Olympie (reprises par M. Dimitriadis après le départ de la mission allemande), d'Éleusis et d'Épidaure; elle veut aussi, dit-on, faire *explorer le fond de la mer* entre Salamine et la côte, et déblayer le portique situé à l'ouest de l'horloge de Cyrrhestes. Le projet d'exploration sous-marine est assurément très séduisant, mais nous doutons fort qu'il puisse donner des résultats. Une expérience analogue a été faite pour les galions de Vigo, et elle n'a pas enrichi les actionnaires.

1. M. Belger a rappelé avec raison une lettre de Thiersch, datée du 30 septembre 1831, où cet archéologue signale la découverte faite par lui à Tirynthe des fondations de l'ancien palais des rois avec trois bases de colonnes. Il ne put pousser ses investigations plus loin.

La Société archéologique désire faire publier en couleurs les statues archaïques polychromes trouvées récemment à l'est du Parthénon. On ne peut qu'applaudir à cette idée, qui est malheureusement d'une exécution difficile, eu égard à l'imperfection des procédés employés par la chromolithographie.

— Dans la Σφαῖρα du 14-27 avril, M. Dragatsis décrit les ruines d'un temple de Dionysos près du théâtre de Munychie. Une inscription trouvée à cet endroit a été restituée comme il suit par MM. Curtius et Kirchhoff (*Société archéol. de Berlin*, séance du 6 mai 1884) :

Τόνδε νεώ σοι, ἄναξ, Διονύσιος εἵσατο τῇδε
καὶ τέμενος θυόεν καὶ ξόαν' εἴκελά σοι,
καὶ πάντ' οὐ πλοῦτον κρίνας πολυάργυρον αὔξειν
ἐν δόμῳ, ὡς τὸ σέβειν, Βάκχε, τὰ σὰ νόμιμα.
'Ανθ' ὧν, ὦ Διόνυσ', ὧν ἵλαος οἶκον ἅμ' αὐτοῦ
καὶ γενεὴν σώζοις πάντα τε σὸν θίασον.

Le temple en question est indiqué sur la carte d'Athènes de MM. Curtius et Kaupert (feuille II, 2, Pirée).

— D'après le *Messager d'Athènes*, du 28 juin, les objets d'art qui se trouvaient aux Propylées et à la Pinacothèque ont été transférés au Musée de l'Acropole. Les vieux murs près des Propylées ont été démolis. Pour compléter l'œuvre commencée, le ministre de l'Instruction publique a nommé une commission composée de l'éphore général des antiquités, de M. Foucart, directeur de l'École française, de M. Koehler, directeur de l'Institut allemand, de MM. Koumanoudis et Semitellos, afin de savoir « s'il faut conserver comme monuments historiques l'escalier turc sis à l'angle sud-ouest du Parthénon et les substructions d'époque moderne, ainsi que les puits qui se trouvent devant les Propylées ».

Nous espérons que la commission rendra une réponse négative et que les derniers vestiges de la barbarie turque auront bientôt cessé de déshonorer l'Acropole.

— On annonce la retraite d'un homme qui a rendu d'éminents services à l'archéologie, l'éphore général des antiquités grecques, M. Eustratiadis. Il avait succédé à Pittakis, le créateur du Musée de l'Acropole. Comme M. Koumanoudis, dont l'activité est infatigable, il appartient à l'âge héroïque de l'archéologie grecque en Grèce, à l'époque où de belles inscriptions paraissaient encore dans les journaux quotidiens, où l'*Éphéméris* était imprimée sur papier chandelle, où l'enthousiasme et la foi tenaient lieu des ressources matérielles qui

manquaient. La nouvelle série de l'*Éphéméris*, si luxueuse, si européenne d'aspect, symbolise les changements heureux qui se sont produits depuis vingt ans dans la condition de la science hellénique. M. Eustratiadis a publié un grand nombre d'inscriptions inédites parmi lesquelles des textes très difficiles dont les obscurités ont cédé à ses efforts. Il a organisé le Musée de Patissia, qui, malgré des défectuosités choquantes, n'en est pas moins le plus beau musée de l'Orient. S'il n'a jamais encouragé les étrangers à fouiller en Grèce, s'il a même fait échec plus d'une fois à leurs desseins les moins ténébreux, c'est une faiblesse qui tient moins à son caractère qu'aux préjugés du temps où il était jeune. Les respects de ceux même dont il a entravé les travaux l'accompagnent aujourd'hui dans sa retraite. Le nouvel éphore, M. Stamatakis, a dirigé les fouilles de la Société archéologique à Tanagre, et commencé, à Délos, le déblaiement des temples des dieux étrangers; l'Éphorie générale l'a envoyé à deux reprises dans la même île pour surveiller les fouilles de MM. Lebègue et Hauvette-Besnault, et tout récemment encore à Élatée, où l'École d'Athènes a entrepris des recherches sous la direction de M. Paris. C'est aussi M. Stamatakis qui a continué les fouilles de Mycènes et exploré la nécropole de Tanagre au nom de la Société archéologique.

Élatée. — M. Paris, membre de l'École française d'Athènes, a commencé des fouilles à Élatée en Phocide, sur l'emplacement du temple d'Athéné Kranaea. Contrariés d'abord par le mauvais temps, les travaux ont été poussés activement pendant les mois de mai et de juin; on annonce la découverte d'inscriptions et de nombreux fragments d'architecture ayant appartenu au temple. Le *Bulletin de Correspondance Hellénique* est d'ailleurs, suivant son habitude, très sobre de détails au sujet des recherches entreprises par un de ses rédacteurs[1].

Samos. — On écrit à l'*Allgemeine Zeitung* (*Philologische Wochenschrift*, 29 mars 1884) que la conduite d'eau d'Eupalinos à Samos, décrite par Hérodote (III, 60) comme une merveille, a été complètement dégagée par Adossides-Pacha. Le souterrain, haut de $1^m,75$, large de $1^m,80$ et long de 1,500 mètres, qui traverse la colline de Kastri, est aujourd'hui visible dans toute sa longueur. Sur le sol est creusé un canal profond de 7 mètres et large de $0^m,80$, au fond

(1) [Les résultats des fouilles d'Élatée ont été publiés en 1887 et 1888, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XI, p. 46, 405; t. XII, p. 37. Voir aussi plus loin, n° XVIII.]

duquel se trouvent des conduites en terre cuite de 0m,65 de long et 0m,80 de périphérie; le canal est voûté et pourvu d'ouvertures. Le souterrain lui-même est creusé dans le roc et étayé à certains endroits par des murs. Cette conduite d'eau, dont l'entrée était dissimulée par une construction, avait été vainement cherchée par Ross en 1841 (*Inselreisen*, II, p. 151); mais le savant archéologue avait signalé une construction voûtée courant sous le mur du port de Samos et d'autres analogues à l'intérieur de la ville. Nous avons là un nouvel exemple incontestable de l'emploi de la voûte à l'époque hellénique.

L'ambassadeur de Grèce à Berlin, M. Rangabé, a entretenu de cette découverte la Société archéologique de Berlin (séance du 1er avril 1884). Eupalinos serait un Mégarien descendant de quelque guerrier de Mégare fait prisonnier de guerre par ceux de Samos. Le travail lui-même serait un des « περὶ Σάμον ἔργα Πολυκράτεια » que mentionne Aristote (p. 1303 *b* 24)[1].

Corcyre. — M. de Warsberg, l'auteur des *Homerische Landschaften*, décrit dans la *Kunstchronik* (1884, p. 290) des antiquités découvertes dans l'ancienne capitale de cette île, Paléopolis. Nous reproduisons ici deux inscriptions :

(1) 'Α]ΦΡΟΔΙΤΑ Ι[αρόν]

(2) ΙΑΡΟΣΠΑΝΤΩΝ
ΘΕΩΝΟΔΕΒΩΜΟΣ

que le voyageur autrichien a offertes au musée local de Corfou. Elles remontent, selon M. Romanos, au IIIe siècle avant J.-C. M. de Warsberg pense que des fouilles régulières à Paléopolis donneraient des résultats intéressants.

Thasos. — Il est peu de régions du monde antique où le vandalisme soit plus à l'aise qu'à Thasos. On sait que cette île, qui fait nominalement partie de l'empire turc, a été autrefois concédée par le sultan à Méhémet-Ali et qu'elle est gouvernée aujourd'hui par un fonctionnaire égyptien résidant à Cavalla. Les lois tutélaires par lesquelles Mariette et M. Maspero ont assuré en Égypte, malgré des difficultés de tout genre, la conservation des antiquités, n'ont jamais été appliquées à Thasos; on se contente d'en prohiber l'exportation

1. [Cf. Fabricius, *Die Wasserleitung des Eupalinos*, dans les *Mittheilungen des deutschen Instituts*, t. IX, p. 165.]

sans rien faire pour les protéger contre l'ignorance et la brutalité des habitants. Une grande partie de ceux-ci sont des Bulgares, c'est-à-dire des ennemis impitoyables de tout ce qui est grec, dans le présent comme dans le passé : ils ne détruisent pas seulement par cupidité, mais par système, et le mal qu'ils ont fait depuis quelques années est incalculable. C'est dans les environs de l'ancienne capitale, aujourd'hui *Liménas*, que l'on découvre le plus d'inscriptions et de sculptures : les unes et les autres sont généralement brisées en morceaux pour servir à la construction des murs. Au commencement de 1882, ayant passé quelques jours dans l'île, j'ai pu m'assurer *de visu* que l'œuvre de destruction poursuivait son cours sans le moindre empêchement. A mon retour à Cavalla, j'allai immédiatement trouver le gouverneur égyptien, Toussoun-Bey, et le priai de prendre quelques mesures; il adressa en effet une circulaire aux Thasiens, menaçant de peines sévères ceux qui briseraient des antiquités, mais cette circulaire resta lettre morte. Peu de jours après, des maçons bulgares détruisirent un grand nombre de tombeaux pour en faire servir les pierres au pavage de leur église. Beaucoup de ces Bulgares viennent passer dans l'île six mois de l'année et retournent ensuite chez eux. Comme ils connaissent la valeur des petits objets qu'il est facile d'exporter, ils ouvrent des tombeaux, en cachent le contenu sous terre et viennent le reprendre au moment opportun pour le transporter en Bulgarie. On nous a raconté que six Bulgares, fouillant un tombeau, y découvrirent tout récemment des objets en or : l'un d'eux se chargea du butin le plus précieux et partit sur-le-champ pour Philippopolis. Un Grec de Thasos, homme instruit et dévoué à la science, ne put recueillir entre les mains des autres que deux feuilles d'olivier et de myrte en or, une petite tête du même métal, une plaque coloriée en terre cuite et une anse de vase en électre de bon travail; le reste des trouvailles, beaucoup plus nombreuses et plus importantes, a probablement été fondu par quelque orfèvre de Philippopolis ou tout au moins dispersé, sans profit pour la science qui ne pourra jamais en reconnaître l'origine. Vers la même époque, on dut réparer la jetée construite dans le port sur les fondations de l'ancienne : les pierres requises pour ce travail furent empruntées, sous les yeux des autorités, aux monuments antiques de Liménas. Les Thasiens sont tellement barbares que ces actes de vandalisme leur semblent légitimes et qu'ils se moquent de ceux qui leur en font un reproche. Encore ai-je tort, en parlant ainsi, de me servir du pluriel. Un seul homme à Thasos, le docteur Christidis de Panagia, un vieil ami de MM. Miller et Conze, représente, dans cette île arriérée et ignorante,

les traditions de l'hellénisme et le culte du passé. Malgré les devoirs absorbants de sa profession, il n'a rien négligé, depuis plus de vingt ans, pour essayer d'éclairer ses concitoyens et sauver ce qui pouvait encore être sauvé. Lorsque M. Miller se disposait, en 1865, à enlever le beau bas-relief archaïque découvert par lui à Liménas, M. Christidis fut au nombre de ceux qui s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Il m'a raconté lui-même, en 1882, qu'il croyait alors à la possibilité d'établir un musée local à Thasos : l'expérience des vingt dernières années a dû singulièrement le détromper. Sans doute il se félicite aujourd'hui avec nous que la stèle de Philis et le bas-relief des Charites soient en sûreté au Musée du Louvre et n'aient pas servi comme tant d'autres à construire le mur d'enceinte de quelque basse-cour thasienne.

Puisque j'ai été amené à parler de Thasos, je crois devoir réunir ici quelques documents relatifs aux antiquités de cette île, très négligées depuis la fructueuse campagne de M. Miller. En 1882, je vis chez le gouverneur Toussoun-Bey à Cavalla deux figurines d'une terre rouge très cuite, abondamment pailletée de mica : elles avaient été découvertes dans des tombeaux de Thasos. L'une représente une tête de femme ornée d'une couronne de feuillage, l'autre est un groupe de joli style où l'on voit un chien s'élançant sur un coq (h. $0^m,08$; l. $0^m,12$). Je ne crois pas que l'on ait signalé jusqu'à présent aucune figurine en terre cuite de provenance thasienne.

M. Bulgaridis, vice-consul de France à Cavalla, possède un bas-relief thasien appartenant à la classe nombreuse des *cavaliers thraces* : un cavalier accompagné d'un chien se précipite sur un sanglier en arrêt au pied d'un arbre. Au-dessous on lit l'inscription : Σύντροφος Συντρόφου χαῖ[ρε].

A Panagia, capitale actuelle de Thasos, le proèdre du village, Constantinos, conserve une stèle en forme d'héroon. Dans le haut est une inscription martelée; la niche est occupée par un relief représentant un éphèbe courant à droite, tenant une torche dans la main droite élevée, la main gauche appuyée sur son bâton (h. $1^m,05$; l. $0^m,77$). Faut-il reconnaître dans cette figure un vainqueur de la course aux flambeaux?

Au même village j'ai vu chez Économidis deux têtes d'un beau style attique, l'une de femme, l'autre d'enfant. Économidis est mort depuis, et je ne sais ce que ces marbres sont devenus.

Dans le salon du palais du gouverneur à Liménas, on m'a montré une très belle tête d'homme, de style grec, et dans la cour du même *konak* un bas-relief de très grande dimension (h. $1^m,05$; l. $0^m,77$)

représentant une femme assise sur un fauteuil artistement orné, la main droite levée, à laquelle une servante présente un très jeune enfant. La tête de l'enfant est seule conservée, mais le travail du marbre est remarquable et rappelle celui de la stèle de Philis, bien qu'il soit certainement moins ancien. Le *konak* possède également un fragment d'architrave surmonté de deux groupes de triglyphes, découvert, dit-on, à Liménas, en bas du théâtre. L'une des métopes représente une scène de chasse, l'autre un guerrier appuyé sur son bouclier[1]. L'architrave porte l'inscription suivante :

////ΛΟΣΔΙΟΝΟΣ////

Un autre fragment de la même inscription se trouvait dans la maison d'Économidis. Ma copie porte :

////ΤΡΑΤΟΣ ΚΟΔ////

La métope qui surmonte ces lettres présente l'image d'un homme debout, la main gauche levée, tendant de l'autre un objet à un chien. Ces fragments ne paraissent pas postérieurs au IIe siècle avant J.-C. et sont d'un travail soigné[2].

M. Christidis possède un cahier où il a copié, depuis 1864, toutes les inscriptions thasiennes qu'il a rencontrées. Bien que ces copies soient malheureusement défectueuses, elles ont néanmoins une certaine importance, car les textes originaux ont disparu pour la plupart, brisés en morceaux ou employés comme moellons. Vers 1876, un habitant de Panagia, construisant une maison, prit des pierres dans l'acropole de Liménas et découvrit dans le mur d'enceinte un marbre portant quarante à cinquante lignes d'écriture. Il le brisa en menus fragments et M. Christidis, averti trop tard, ne put copier que les lignes suivantes :

ΛΟΥΜ////ΛΕΠΑΧ
ΠΟΔΩΝΤΡΙΩΝΚΑΙΗΜ
ΝΤΗΙΠΕΝΤΕΠΑΛΑΣΤΟΠΟΔ
ΠΛΑΤΟΣΔΙΠΟΥΝΤΑΔΕΠΑΧΗΕΟ
π]ΕΝΤΕΔΑΚΤΥΛΩΝΕΣΤΩΣΑΝ
ΓΛΙΠ////ΣΕΡΓΑΖΕΤΑΙΔΕΤΩΝΛΕ
ΔΤΗ//ΣΤΩΙΗΣΤΟΕΠΙΚΑΜΠΙΟΝΕ
ΕΣΙΒΑΘΟΣΔΑΚΤΥΛΟΥΕΠΙΔΕΤΗ
ΧΩΝΤΟΙΣΠΡΟΣΑΥΤΟΥΣ

1. Longueur totale, 0m,88 ; haut. du triglyphe, 0m,24 ; long., 0m,26.
2. Je ne puis reproduire ici tous les fragments d'inscriptions que j'ai re-

La copie n'est pas bonne et une restitution est impossible; mais la perte du texte dont ce fragment faisait partie doit être d'autant plus vivement regrettée que c'était sans doute le devis d'une construction, analogue à celui de l'arsenal de Philon, si heureusement découvert par M. Choisy [1].

Les découvertes de sépultures sont très fréquentes à Liménas. Beaucoup de stèles représentant des banquets funéraires ou des *cavaliers thraces* sont encastrées dans les murs des maisons ; il ne se passe pas d'années que l'on n'en découvre de nouvelles. Dans un jardin de Liménas, on a trouvé en 1883, presque à fleur de terre, une main gauche en marbre, *trois fois plus grande que nature*, dont M. Christidis m'a envoyé le dessin ; il n'est guère admissible que le colosse dont elle a fait partie ait entièrement disparu. Des têtes en marbre, de femmes et d'enfants, ayant fait partie de hauts reliefs, se rencontrent aussi en assez grand nombre. Thasos est donc un des points où des fouilles sérieuses auraient le plus de chance de réussir ; mais il y aurait à compter avec la cupidité des habitants, qui refuseraient de laisser fouiller dans leurs jardins, et surtout avec le mauvais vouloir

cueillis pendant mon séjour à Thasos. Dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de 1882, p. 443, j'ai publié une inscription archaïque encastrée dans un escalier de Liménas : ΠΕΙΘΟΣ ΙΗΡΟΝ. L'orthographe de ce dernier mot est très singulière et quelques personnes ont douté de l'exactitude de ma copie. M. Christidis, que j'ai prié de faire la vérification nécessaire, m'écrit que ma copie est parfaitement correcte et que l'H d'ΙΗΡΟΝ est incontestable. Cf. Cauer, *Delectus*, 2ᵉ éd., p. 336, n° 526.

1. M. Christidis m'a récemment envoyé l'inscription suivante, que je donne d'après sa copie et un estampage. C'est un fragment d'épitaphe métrique de basse époque : l'ε est lunaire et le σ carré.

ΝΞΕΝΕΔΕ//////////ΟΙΑ (?)
ΤΟΔΕΔΕΥΤΕΡΟΝΗΝΙΚΑΜΟΙΡΑ
α]ΝΔΡΟΣΣΘΕΝΑΡΟΣ
ΝΕΝΜΕΠΕΡΙΝΘΙΑ
π]ΡΟΔΟΘΕΙΣ ΑΠΕΘΑΝΟΝ
Ν//////////ΝΟΙΣΙΜΗΚΑΤΑΘΕΟΝ
ταφ]ΟΝΠΕΡΙΝΘΙΑΣΔΩΣΕΙΕΙΣΤΟ[ταμιεῖον δὴν ἄρια]

Une autre inscription funéraire gravée au-dessous d'un buste de femme se lit facilement :

ΕΥΦΡΑΙΝΟΥ(σ)Α
ΠΡΟΥΝΙΚΟΥ
ΧΑΙΡΕ

des fonctionnaires égyptiens. Du vivant de Mariette, l'École française avait demandé la permission d'entreprendre des fouilles à Thasos : le khédive répondit par un refus à la suite d'un rapport *de commodo et incommodo* que lui adressa le gouverneur de l'île, Toussoun-Bey[1].

Crète. — Dans l'éparchie de Karmurion en Crète, un paysan a découvert, en labourant son champ, une statue de femme en marbre blanc, représentant, dit-on, une Aphrodite Anadyomène[2]. Nous ne savons où cette œuvre d'art a été transportée. La Crète a eu son Verrès et une profonde obscurité n'a cessé d'envelopper les découvertes qu'on y a faites dans ces dernières années.

Chypre. — C'est un archéologue allemand, M. Ohnefalsch-Richter, qui continue actuellement à Chypre les fouilles de MM. de Cesnola et Ceccaldi. La *Philologische Wochenschrift* du 1er décembre 1883 fait connaître les dernières recherches de ce savant, dont le *Journal of Hellenic Studies* a publié un intéressant travail sur le *Trésor* découvert à Salamis de Chypre (IV, I, 3). M. Richter a exploré les ruines d'un temple à Voni dans les environs de Kythrea (district de Nicosie). Il y a recueilli beaucoup de statues et de statuettes, représentant des prêtres ou des auteurs d'ex-voto, dont plusieurs de style archaïque et présentant des traces de couleurs. L'une des statues porte le nom nouveau de Karys, que M. Richter croit carien. Quelques statues assises ressemblent à celles que M. Newton a trouvées aux Branchides. Le temple était dédié d'abord à Apollon, puis à Apollon et Jupiter réunis. Une des inscriptions votives se rapporte à Artémis. Apollon est représenté quelquefois avec un veau, quelquefois associé à Adonis. Dans plusieurs statues de Jupiter, le dieu porte un aigle sur le bras gauche; une Victoire, rappelant celle de Paeonios, plane au-dessus de sa tête.

A Soli, M. Richter a trouvé des plaques en terre cuite d'époque romaine; quelques-unes sont des œuvres archaïsantes qui ressemblent aux plus anciennes terres cuites de Rhodes et d'Étrurie. On signale encore des figures d'Éros dansant ou jouant de la double flûte; des masques, des lièvres, des moutons, des dauphins et d'autres animaux. Sur les fragments d'une plaque de bronze, on reconnaît une

1. Le jour où ces fouilles si nécessaires pourraient être entreprises, elles devraient être commencées au mois de mars, car aux mois d'août et de septembre les marécages de la côte macédonienne envoient à Liménas des fièvres pernicieuses très redoutables.

2. *Philologische Wochenschrift*, 19 janvier 1884.

bataille d'Amazones exécutée en relief. Les mêmes fouilles ont donné une plaque d'argent ornée de fleurs. La plupart de ces objets ont été transportés au nouveau musée archéologique de Nicosia. On prête à M. Richter l'intention de reprendre les fouilles de Curium commencées par M. de Cesnola.

Éolide. — M. Démosthènes Baltazzi, qui habite Ali-aga (entre Myrina et Cymé), continue à s'occuper avec zèle des antiquités de cette région, dont il a récemment envoyé quelques intéressants spécimens au Musée de Constantinople. A Cymé (*Namourt* et non *Lamourt*, comme l'écrit M. E. Reclus)[1], un cultivateur de Nouvelle-Phocée, voulant convertir un champ en vignoble, a découvert plusieurs tombeaux. Sur l'un d'eux, construit avec des pierres de taille unies par des scellements de fer, on a trouvé deux stèles funéraires *formant couvercle*. L'une représente deux femmes ayant chacune à côté d'elle un petit serviteur : l'inscription est illisible. Sur l'autre stèle, on voit un éphèbe drapé. Le tombeau ne contenait que des ossements et du bois calcinés. Tout auprès on a trouvé un autel dont la base porte une couronne avec l'inscription : **ΟΔΗΜΟΣ**. A côté était une stèle funéraire avec l'inscription métrique suivante, en caractères du IIᵉ ou du Iᵉʳ siècle avant J.-C.[2] :

Μέντορα τὸν Χῖον λεύσσεις, ξένε, τὸν θ' ὑπὸ μητρὸς
  Χίας, εἰς Ἀΐδος δῶμα καθελκόμενον,
Ὃν λίπεν ὀκταέτη, πατρίδος δ' ἀπόνοσφιν ἰδοῦσα,
  Ξείνισεν ἡ γενέτειρ' ἀργαλέοις ξενίοις.
Ἀμφοτέροισι θ' ἴσον ζώης χρόνον ἤνυσε Μοῖρα,
  Εἰκοσαπενταετεῖς (*sic*) θ' ἥλιον ἐξέλιπον,
Δήμου δὲ στέφανος πινυτὴν φρενὰ μήνυει ἀνδρὸς
  Ἀρτιφυοῦς · λείπει δ' ἄλγεα πατρὶ φίλῳ.

Sous la corniche, au-dessus de ce texte, on voit une rangée de feuilles et l'inscription :

Ποσειδωνίου ἴσθι με κοῦρον Μέντορα Χῖον.

1. *Géographie universelle*, t. IX, p. 603. Il y a beaucoup d'inexactitudes dans la description que M. Reclus donne de l'Éolide; on dirait qu'il ignore l'existence de Myrina et les publications dont cette ville a été l'objet dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*.

2. Communiquée par nous à l'Académie des inscriptions, dans la séance du 13 juin 1884.

L'épigramme est au premier abord assez obscure. La mère de Mentor est morte à vingt-cinq ans ; elle avait donné le jour à son fils huit ans auparavant, et ce fils est mort, loin de sa patrie, au même âge que sa mère. Il faut remarquer la forme εἰκοσαπενταετεῖς, au lieu de εἰκοσιπενταετεῖς, qui est nouvelle [1]. Au cinquième vers, θ' ἴσον au lieu de τ' ἴσον est une incorrection résultant de la *prava aspiratio*, phénomène souvent constaté à l'époque hellénistique et même dans les inscriptions attiques de la bonne époque [2].

Dans le même champ, on a rencontré plusieurs sarcophages mutilés en pierre calcaire de Phocée, contenant des ossements et divers petits objets, tels que miroirs de bronze, aiguilles, strigiles, objets de toilette, verreries, monnaies autonomes de Cymé et beaucoup de menus fragments de terres cuites fort analogues à celles de Myrina [3]. Il est probable que cette nécropole, datant de l'époque grecque, a été bouleversée et violée à l'époque romaine et byzantine.

A Cymé également, dans un vignoble, on a trouvé l'inscription fragmentée qui suit, dont nous donnons une copie d'après un estampage :

A —
ΑΓΡΙΕΠΡΕ/////////
ΑΛΛΑΙΔΑΣΕΣΦΑ/////////
ΕΣΒΕΣΕΝΑΓΡΟΙΔΗΣ Μ/////
ΠΑΙΣΙΝΔΟΡΦΑΝΙΚΟΣ//////
λε[ί]ΠΕΙΝΟΣΤΕΑΚΑΙΣΠΟΔΙΑΝ
ΕΥΑΙΩΝΓΕΝΕΤΑΔΗΜΟ
ΤΕΚΝΟΥΤΑΝΣΤΥΓΕΡ//////

Ce qui reste de cette épitaphe, dont l'estampage est assez indistinct, prouve qu'elle était rédigée en vers comme la précédente. Elle paraît du reste d'une époque bien plus tardive.

1. Dans πενταέτης, l'α est produit par l'analogie de δεκαέτης et d'ἑπταέτης ; le mot εἰκοσαπενταέτης montre un progrès ultérieur de la même *contagion* analogique.

2. Roscher, *Studien zur griech. und latein. Grammatik*, t. I, p. 107.

3. Les collections de l'Europe et en particulier celles de Paris contiennent des groupes en terre cuite qui ont été répandus dans le commerce sous le nom de terres cuites de Cymé. Nous ne perdrons jamais une occasion de protester contre cette attribution fantaisiste : l'origine de ces groupes nous est entièrement inconnue, mais nous sommes certain qu'ils ne proviennent pas de Cymé. [Nous avons retranché quelques mots du texte primitif de cette note ; la raison de cette suppression est donnée dans la *Classical Review* de 1888, article qui sera reproduit plus bas.]

L'inscription suivante a été trouvée en démolissant l'enceinte fortifiée de Nouvelle-Phocée.

ΔΙΟΝΥΣΙΕ//// /// /ΕΟΣ
ΤΩΦΑΝΝΑΓΟΡΑ

Remarquez l'orthographe du dernier mot, avec deux N, qui sont parfaitement lisibles sur l'estampage.

A une heure et demie de Nimroud-Kalessi (Aegae), se trouve un village nommé Jénidjé-Keui, où l'on a, dit-on, découvert une nécropole contenant des terres cuites. Les tombeaux sont construits de la même manière qu'à Doumanly-Dagh (*Revue archéologique*, 1883, I, p. 362), c'est-à-dire en terrasse avec un petit mur d'enceinte. Enfin, on parle de tombes récemment découvertes dans la région de l'Éolide du nord, nommée aujourd'hui *Gun-Dagh*. En 1877, on ne connaissait en Éolide qu'une seule nécropole, celle de Cymé; grâce aux recherches de l'École d'Athènes et de M. Baltazzi, on en connaît aujourd'hui une demi-douzaine.

Puisque nous sommes en Éolide, signalons encore deux nouvelles signatures de fabricants sur des terres cuites provenant de ce pays. L'une d'elles, ΦΕΙΔΙΠΠΟΥ, se lit sur un groupe que nous avons vu à Paris; l'autre, CΩΦΡΟΝΟC, se trouve sur le revers d'une petite colonne découverte à Myrina [1].

— M. E. Curtius a présenté à la Société archéologique de Berlin (séance du 1er avril 1884) un groupe de terre cuite, représentant l'enlèvement de Ganymède, récemment acquis par le Musée de Berlin. La provenance indiquée est Myrina. Comme nous n'avons trouvé dans cette nécropole, où la plupart des motifs sont représentés par de nombreux exemplaires, aucun groupe analogue à celui que décrit M. Curtius, nous mettons formellement en doute, jusqu'à nouvel ordre, l'authenticité de la provenance indiquée. Le nom de Myrina sert aujourd'hui, comme celui d'Éphèse il y a sept ou huit ans [2], de pavillon à des marchandises d'origine et de valeur très diverses; c'est un abus qu'il importe de signaler avant qu'il ne s'introduise dans les catalogues des Musées, où il donnerait lieu à des confusions très regrettables.

1. Voir, pour les autres signatures relevées sur des terres cuites, *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1883, p. 204; *Rev. archéol.*, 1883, II, p. 123; [*Nécropole de Myrina*, p. 172 et suiv.].

2. Dans la salle des terres cuites grecques au Musée du Louvre (2e vitrine contre la fenêtre en entrant) se trouvent plusieurs têtes de Smyrne qui sont encore désignées par l'étiquette sous le nom de *terres cuites d'Éphèse*. Espérons que cette étiquette trompeuse ne tardera pas à disparaître. [Elle a disparu.]

Pergame. — Dans la séance du 15 janvier 1884[1], M. Conze a rendu compte à la Société archéologique de Berlin des derniers travaux exécutés à Pergame, travaux dont la direction était confiée à M. Bohn et que le conservateur du Musée de Berlin a inspectés au mois de décembre 1883. Les résultats de cette campagne sont très importants pour la topographie de la ville antique. On a retrouvé la trace des différentes enceintes, dégagé le péribole de l'ancienne *agora* sur la colline et découvert, presque au sommet de l'Acropole, au-dessous et à l'ouest du temple d'Athéna, un grand théâtre datant de l'époque des rois. Il fut abandonné à l'époque romaine, sans doute parce que l'accès en était trop difficile, et les Pergaméniens construisirent un autre théâtre au pied de la colline. Nous avons déjà parlé des sculptures découvertes au cours de ces fouilles : ce sont notamment un géant ailé et de très nombreux fragments de la grande frise ainsi que de celle de Télèphe. Ces fragments ont surtout été recueillis dans le mur d'enceinte byzantin, que l'on a presque complètement démoli. Au mois d'avril dernier, Hamdi-Bey, accompagné de M. Dém. Baltazzi, s'est rendu à Pergame, et le partage des découvertes a été effectué de concert avec M. Humann. Nous avons déjà donné la liste des objets abandonnés au Musée de Tchinli-Kiosk : l'Allemagne a eu pour sa part 434 fragments et 398 menus débris de la *Gigantomachie*, une tête de serpent, des bras et des mains, une tête, un torse et une aile de géant, une roue de chariot, une vingtaine de morceaux de la frise de Télèphe, deux boucliers de la balustrade du portique d'Eumène, quelques statuettes et morceaux de sculpture peu importants, etc. Il est probable que les fragments de la *Gigantomachie* que l'on a transportés à Berlin serviront à compléter en partie les groupes trouvés dans les fouilles précédentes. Le permis de l'Allemagne a été prorogé pour un an. Dans la prochaine campagne on se propose de déblayer le théâtre, ce qui prendra au moins cinq ou six mois, à cause de l'accnmulation des terres; on terminera aussi l'exploration de l'agora et l'on commencera celle du gymnase.

M. Conze a raconté (*Sitzungsberichte der Akademie zu Berlin*, 17 janvier) comment la découverte de l'agora est due à une inspiration heureuse de M. Kirchhoff, qui a rétabli le mot ἀγοραίοις dans une inscription métrique mutilée, gravée sur la base d'une statue d'Hermès. La pierre étant en place, M. Bohn a pu retrouver le péribole de l'agora en fouillant presque à coup sûr. Des inscriptions de l'époque royale mentionnent l'ἐπιφανέστατος τόπος τῆς ἀγορᾶς ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τοῦ

1. *Philologische Wochenschrift*, 9 février 1884.

Διὸς τοῦ σωτῆρος. Cet autel, suivant M. Conze, ne serait autre que le grand autel dont le nom était jusqu'à présent ignoré.

Peu de temps avant l'interruption des travaux (mai 1884) on a trouvé l'entrée nord de l'orchestre avec une architrave ornée de masques portant l'inscription :

Ἀπολλόδωρος Ἀρτέμωνος γενόμενος
γραμματεὺς δήμου τὸν πυλῶνα καὶ τὸ ἐν αὐτῷ
πέτασμα Διονύσῳ καθηγεμόνι καὶ τῷ δήμῳ [1].

M. Ramsay a communiqué à la Société archéologique de Berlin un bas-relief appartenant à un particulier de Smyrne et qui représente un cavalier nourrissant un serpent, avec un adorant à droite. Au-dessous on lit l'inscription : Ὁ δεῖνα Ἀπολλ]ωνίου νεωκόρος Ἀθη[νᾶς νικηφόρ]ου ἥρωι Περγάμῳ. F. Lenormant avait déjà cru reconnaître le héros Pergamos dans une figure d'un groupe de terre cuite attribué à cette ville. Il est difficile de dire si le héros est représenté par le serpent ou par le cavalier. Mais il est assurément impossible de voir dans ce dernier un vainqueur à la course des flambeaux. Cette hypothèse ne repose que sur une fausse interprétation proposée par Krause du célèbre vase de Pergame [2]; ce savant pensait que la lampadodromie, à Pergame, devait s'exécuter à cheval. Les prétendues torches des cavaliers figurées sur ce vase sont tout simplement des houssines, comme cela a été reconnu depuis longtemps.

Cappadoce, Phrygie, etc. — M. Ramsay, le vaillant explorateur de l'Asie Mineure, a fait un exposé de ses découvertes à la Société archéologique de Berlin, dans la séance du 5 février 1884 [3]. « De même, dit-il, que le système actuel des routes en Anatolie s'explique

1. Cf., pour le πέτασμα et le πυλών, Athénée, XIV, 16, p. 622.

2. Ni M. Ramsay, ni M. Christian Belger, qui a résumé sa conférence (*Philologische Wochenschrift*, 1er mars 1884), ne paraissent savoir que le vase décrit par Choiseul-Gouffier se trouve depuis un demi-siècle au Musée du Louvre (salle des antiquités de l'Asie Mineure; Clarac, *Musée de Sculpture*, pl. 190 A, n° 355). Remarquons en passant combien certains savants étrangers connaissent peu notre grande collection nationale. Dans son numéro du 16 février 1884 (p. 221), la *Philologische Wochenschrift* annonçait, d'après la *Vossische Zeitung*, que l'on venait de placer au Louvre des fragments du temple d'Apollon à Milet découverts par MM. Rayet et Thomas aux frais de MM. de Rothschild. Ces fragments sont déjà décrits, comme aussi le vase de Pergame, dans la 6e édition (1881) du *Guide à Paris* de Baedecker (p. 96).

3. Imprimé dans la *Philologische Wochenschrift*, 8 mars 1884.

par la position de Constantinople, de même le plus ancien réseau, antérieur à l'histoire écrite, oblige d'admettre que la capitale de la péninsule était dans la Cappadoce du nord. » Cette capitale serait Boghaz-Keui et c'est là que se seraient croisées les anciennes routes. Des sculptures analogues à celles de Boghaz, centre d'un empire qui a pu embrasser toute l'Asie Mineure, se rencontrent non seulement à Eyouk et en Cappadoce, mais en Lydie, en Phrygie et en Lycaonie. M. Ramsay a décrit trois de ces sculptures, récemment visitées par lui : 1° A *Ibriz* près de Cybistra, au-dessus d'une source, on voit un bas-relief taillé dans le roc, représentant un dieu debout, haut de 5 mètres, qui tient à la main des épées et des raisins; son costume est celui des paysans actuels de la contrée. En face de lui se tient un prêtre ou un roi, richement vêtu, haut de 3 mètres seulement, qui l'adore les mains jointes; les ornements sculptés sur son manteau ressemblent aux bijoux lydiens publiés par A. Dumont dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1879, pl. IV et V)[1]. — 2° Le bas-relief d'*Elflatoun-Bounar* est également placé au-dessus d'une source; il est sculpté sur d'immenses blocs de pierre, dont l'un mesure 7 mètres de long. Le groupe du milieu représente une figure humaine avec des cornes sur la tête, debout auprès d'un autel. A sa gauche on voit la figure plus grande d'un dieu, coiffé du chapeau de forme particulière qui se retrouve sur d'autres monuments de cette classe; à droite est une déesse dont la coiffure rappelle celle du sphinx d'Eyouk. Le troisième relief décrit par M. Ramsay est à Tyane.

Cette ancienne civilisation de la Cappadoce fut refoulée d'abord par la domination assyrienne, puis par celle des Perses. Dans la même province on a rencontré des inscriptions cunéiformes dans une langue inconnue, dont sept, trouvées à Kaisarièh par M. Ramsay, sont aujourd'hui au Musée Britannique.

Les monuments en pierre de la Phrygie appartiennent, sauf quelques exceptions, à un style plus récent; l'art qu'ils rappellent le plus est celui de Mycènes. M. Ramsay a découvert dès 1881 des tombeaux taillés dans le roc, dont la porte est surmontée de deux lions affrontés (*Journal of Hellenic Studies*, 1882, pl. XVII-XIX). Non loin de là se trouve un grand monument rupestre (à Liyen, entre Kara-Hissar et Koutahia), haut de 27 mètres et semblable à un obélisque avec une chambre sépulcrale à sa partie inférieure. Le style rappelle celui

1. Ces bijoux ont passé depuis entre les mains de M. Hoffmann à Paris. [Ils sont aujourd'hui au Musée du Louvre.]

du tombeau de Midas; des ornements croisés et des méandres décorent la façade à la manière d'un tapis. Le mur du fond de la chambre porte une image en relief de Cybèle, haute de 8 pieds, avec une lionne de chaque côté, les pattes posées sur l'épaule de la déesse. Au-dessus de la porte est un fronton orné de deux sphinx affrontés, de style très archaïque. Sur les deux petits côtés du monument sont figurés un lion et un griffon, sculptés à la hauteur de la porte. M. Ramsay a pris des dessins de tous ces reliefs, dont l'importance pour l'ethnographie et l'histoire de l'art n'a besoin que d'être signalée.

Tavium. — Les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin nous apportent l'écho d'une intéressante discussion entre MM. Hirschfeld et Kiepert sur la position de Tavium, la capitale des Galates Trocmes (1883, p. 1243; 1884, p. 47). Suivant M. Hirschfeld, les identifications proposées avec Tchorum, Nefez-Keui et Yôzgâd ne sont pas admissibles. Les Trocmes n'auraient pas habité seulement la rive droite de l'Halys, mais les deux rives de ce fleuve. C'est sur la rive gauche qu'au dire d'Hiéroclès se trouvait Tavium, qu'il faut donc chercher dans la région qui, partant d'Ancyre, s'étend au nord-ouest le long de l'Halys. Ces considérations amènent M. Hirschfeld à reconnaître l'ancienne Tavium dans *Iskelib* : on y trouve, en effet, des tombeaux creusés dans le roc comme en Paphlagonie et en Galatie et, d'autre part, la route romaine d'Ancyre à Amasia, que la Table de Peutinger fait passer par Tavium, traverse certainement Iskelib. M. Kiepert n'admet pas le tracé de la route romaine d'Ancyre à Amasia tel que l'indique M. Hirschfeld : il pense que Tavium doit être cherchée sinon à Nefez-Keui, du moins à quelque localité voisine vers l'est, dans la grande plaine d'Aladja. Quant à Iskelib, on ne peut encore se prononcer sur le nom de la ville antique qui s'élevait à sa place[1]. M. Ramsay, qui a parcouru le pays, certifie du moins que les restes de ville antique à Nefez-Keui sont très peu considérables.

Lycie. — Bien que nous n'ayons pas l'habitude de rendre compte des voyages *pittoresques*, nous voulons pourtant dire quelques mots des *Homerische Landschaften* de M. de Warsberg (Vienne, 1884), que leur titre un peu fantaisiste pourrait faire négliger des archéologues. Le sous-titre du premier volume, le seul qui ait paru, porte les indications suivantes : I. Le royaume de Sarpédon; II. Rhodes; III. Dans la mer Égée. Les deux derniers chapitres ne présentent

1. [M. Kiepert place à Iskelib *Andrapa-Neoclaudiopolis*, hypothèse adoptée par M. Ramsay, *Hist. geogr. of As. Min.*, p. 320.]

rien de nouveau : en revanche, le premier, contenant le récit d'une excursion à Gjölbaschi au moment des fouilles, fournit quelques renseignements curieux sur ce mausolée dont les sculptures ont enrichi le Musée de Vienne. Deux gravures exécutées d'après des photographies en reproduisent les principaux aspects; nous signalerons surtout la porte d'entrée du monument, surmontée de *protomés* de taureaux qui rappellent le fameux portique de Délos. La description des bas-reliefs contient bien des hypothèses, mais aussi quelques rapprochements heureux. M. de Warsberg est un *homéromane*, à la façon du docteur Schliemann; c'est aussi un enthousiaste de l'art et un ami sincère de l'antiquité. Parlant du théâtre de Telmissos, dont les gradins en marbre ont récemment été enlevés par les Turcs pour bâtir la caserne de Scutari, il écrit avec raison (p. 47) : « On ne peut s'empêcher de perdre patience en présence de pareils actes, qui sont comme un défi jeté aux goûts artistiques de notre temps. » Ajoutons que si quelques pages de ce livre peuvent servir aux archéologues, ce n'est certes pas un archéologue qui l'a rédigé. Et pourtant, on ne lit pas sans agrément ces notes de voyage, toutes chaudes encore des émotions de l'auteur. Les gravures sont bien choisies et moins mauvaises que dans les livres allemands du même genre; il manque une carte, qui aurait été fort utile, M. de Warsberg nous avertissant lui-même que le croquis inédit de M. Kiepert, dont il possédait un calque, est très inexact pour la contrée qu'il a parcourue.

Palestine. — On sait que M. Clermont-Ganneau a découvert en Palestine et en Syrie bon nombre d'objets d'antiquité grecque et gréco-romaine dont il a déjà fait connaître les plus importants. Les journaux allemands nous apportent aussi des renseignements à ce sujet. La *Philologische Wochenschrift* du 9 février dernier reproduit une notice de M. Schreiber insérée dans la *Zeitschrift des deutschen Palæstinavereins* au sujet des trouvailles intéressantes qui ont été faites en 1882 à Nabulus (*Neapolis Flavia*) au pied du mont Garizim, en Palestine. On signale surtout une base d'autel en marbre blanc[1], haute de 1 mètre sur $0^m,75$, couverte de reliefs et d'inscriptions. Trois des faces présentent une double rangée de scènes, où les personnages principaux sont désignés par leurs noms. Sur la rangée inférieure sont figurés trois exploits de Thésée : 1° le jeune héros

1. Cf. Clermont-Ganneau, *Comptes rendus de l'Acad. des inscriptions*, 26 octobre 1883.

soulève le rocher, pour en retirer l'épée de son père [1]; à côté de lui sont Aithra et deux suivantes; 2° combat de Thésée et du Minotaure en présence des jeunes gens athéniens sauvés de la mort; 3° le héros vainqueur ayant à ses pieds le géant Periphetes étendu sur le sol; derrière Periphetes, on voit Apollon jouant de la lyre et deux Muses dont l'une tient une double flûte. Les représentations de la rangée supérieure sont les suivantes : 1° Hercule enfant étouffant les serpents; à droite et à gauche, une suivante recule d'effroi; 2° Artémis, Apollon et Latone vainqueurs du serpent Python; 3° Déméter sur son char traîné par des serpents; devant elle Gaea, étendue à terre, et dans un angle un arbre fruitier. L'exécution de ces reliefs est d'époque gréco-romaine, bien que les motifs eux-mêmes soient probablement plus anciens. On a aussi trouvé le torse d'une statue d'Artémis, d'un travail assez grossier mais d'un type nouveau. Le pasteur allemand Reinicke rapporte que sur le même terrain on a découvert un autre socle analogue au précédent, mais que le propriétaire a dû le recouvrir de terre *pour n'être point obligé de le livrer sans indemnité aux fonctionnaires ottomans*. Édifiant résultat d'une législation barbare que nous ne nous lasserons pas de dénoncer comme elle le mérite !

Égypte. — A la date du 17 décembre 1883, M. Sayce écrivait du Caire à la *Philologische Wochenschrift* (n° du 12 janvier 1884) pour signaler quelques antiquités grecques dont M. Maspero a enrichi le Musée de Boulaq Il y a notamment des figurines en terre cuite, couvertes de couleurs très vives, qui rappellent le style des statuettes de Myrina. La campagne de M. Sayce sur le Nil paraît avoir été très fructueuse; dans une lettre qu'il m'a adressée à la date du 16 avril dernier, il me parle notamment d'un grand nombre de copies d'inscriptions grecques qu'il a rapportées à Oxford. A Abydos, le savant anglais a relevé beaucoup de *graffiti* dont la lecture avait découragé la patience de ses prédécesseurs; cette ville lui a fourni 33 textes cariens, plus de 60 phéniciens, 43 chypriotes (auxquels s'ajoute un autre trouvé dans les tombeaux des rois à Thèbes) [2], enfin une quan-

1. Cf. *Terres cuites de la collection Campana*, pl. CXVII.

2. D'après une lettre de M. Sayce à la *Philologische Wochenschrift* (24 mai 1884), les 44 graffites chypriotes qu'il a copiés dans la Haute-Égypte proviennent du temple de Séti Ier, à l'exception d'un seul qui se trouve dans le temple de Ramsès II. Les graffites se composent en grande partie de noms propres, dont plusieurs sont nouveaux; quelques mots sont importants pour la connaissance du dialecte chypriote. Une des inscriptions est ainsi conçue :

tité de grecs, dont quelques-uns paraissent aussi anciens que celui des mercenaires à Abou-Simboul. L'un d'eux semble même plus ancien encore, car, bien que l'alphabet soit ionien, l'E a la forme particulière d'un D barré qu'il présente en vieux corinthien. De Karnak, M. Sayce a rapporté des *ostraka*, la plupart en grec; le plus ancien remonte au règne de Tibère, le plus récent à celui de Pescennius Niger. L'activité de M. Sayce dans presque tous les domaines de la philologie est véritablement étonnante; l'Angleterre, plus heureuse que nous, a conservé son François Lenormant.

— On sait que l'archiduc Rénier a récemment acquis pour l'Autriche une grande collection de papyrus trouvés dans le Fayoum [1]. Déposés par le généreux donateur au Musée de Vienne, ils ont été soumis à l'examen de MM. Wessely, Krall et Karabacek. D'après les renseignements communiqués aux journaux allemands [2], les *papyrus Rénier* sont un véritable trésor, riche en révélations aussi précieuses qu'inattendues. M. Wessely, chargé de l'étude du fonds grec, a déchiffré sur un fragment de parchemin 44 lignes du VIIIe livre de Thucydide (91, 3 et 92, 1-6), écrites au IIIe siècle et différant notablement de la vulgate. On sait que les plus anciens mss. de Thucydide connus jusqu'à présent ne remontent pas au delà du IXe siècle. Parmi les textes tout nouveaux, on mentionne un discours polémique contre Isocrate, spécimen de la meilleure écriture alexandrine (IVe siècle); des fragments d'une dissertation esthétique (IIe siècle); les débris d'un traité philosophique dans le style d'Aristote, quelques trimètres d'un auteur dramatique inconnu, des morceaux de Cyrille et d'autres Pères, une *metanoia* du commencement du IVe siècle après J.-C., peut-être le plus ancien spécimen d'écriture chrétienne. Les fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament, écrits entre le IVe et le VIe siècle sur papyrus et sur parchemin, sont en grand nombre et d'une haute importance pour la constitution des textes. La collection des documents émanés d'empereurs romains et byzantins forme une série presque ininterrompue jusqu'à l'époque d'Héraclius. Les docu-

('Αρι)στοκλέϝης ὁ Σελαμίνιος μ' ἆνε. Ἆνε est un mot homérique qui se trouve aussi dans les tragiques, Pindare et Hérodote : l'orthographe Σελαμίνιος est remarquable. Dans une autre inscription on lit : : Ζοϝὴς ὁ Τιμοϝάναχτος 'Αχαιϝός ('Αχαιός, avec le digamma). Κεραμιύς et ἦς sont deux autres formes nouvelles données par ces graffites; cette dernière est la 3e personne sing. de l'imparfait, comme en arcadien, dialecte dont la proche parenté avec le chypriote est confirmée par ce nouveau témoignage.

1. Beaucoup de papyrus de cette provenance ont été achetés antérieurement par le Musée de Berlin. Cf. *Philologus*, XLIII, p. 107-136.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1884, p. 314 et 668.

ments privés, surtout ceux du IIe et du IIIe siècle après J.-C., ne sont pas moins intéressants; beaucoup sont datés par les années de certains prêtres et portent la double indication de mois égyptiens et macédoniens.

Le Dr Krall a entrepris l'étude des papyrus hiéroglyphiques, hiératiques, démotiques et coptes; les derniers surtout sont d'une importance capitale parce que tous les dialectes coptes y sont représentés. Les papyrus magiques, qui sont nombreux dans la collection, trahissent un singulier mélange de superstitions égyptiennes, grecques et hébraïques. Enfin, les documents en langues iraniennes et sémitiques, entre autres quelques textes pehlvis, ont été confiés au professeur Karabacek. Les papyrus arabes sont au nombre de plusieurs milliers, à partir de l'an 30 de l'hégire; les deux premiers en date sont les plus anciens documents connus de l'islamisme. Il est à prévoir que l'acquisition de l'archiduc Rénier réserve à la science bien d'autres surprises, car les papyrus qui la composent n'ont encore été étudiés qu'en partie et leur déroulement nécessite des précautions qui rendent le travail d'inventaire long et difficile[1].

1. D'après les derniers renseignements donnés par l'*Allgemeine Zeitung*, on aurait encore découvert dans la même collection : 200 documents écrits dans l'alphabet éthiopien de Méroé; 24 papyrus en hébreu carré, les plus anciens connus; 181 vers de l'*Iliade* sur papyrus, d'époque alexandrine ; des fragments d'une épopée inconnue sur Phinée; un 3e fragment de Thucydide; un Évangile de saint Mathieu sur papyrus, du IIIe siècle : un document de l'an 94 (règne de Domitien); *un papyrus arabe de l'an* 30 *de l'hégire*, postérieur de dix-huit ans seulement à la mort de Mahomet et de neuf ans à la conquête de l'Égypte par les Arabes.

APPENDICE I

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1885, t. I, p. 265-270.)

LA SECONDE STÈLE DES GUÉRISONS MIRACULEUSES

DÉCOUVERTE A ÉPIDAURE

On sait que M. Cavvadias, chargé par le gouvernement hellénique de déblayer l'enceinte du temple d'Esculape à Épidaure, a découvert en 1883 deux grandes stèles avec inscriptions indiquant les noms des malades traités dans l'Asclépiéion et les merveilleuses guérisons opérées par le dieu. L'une de ces stèles, la mieux conservée, a été publiée dans l'*Éphéméris archéologique* de 1883 (p. 199 et suiv.) ; nous en avons donné plus haut une traduction française (1884, II, p. 78). La publication, impatiemment attendue, de la seconde stèle, a été retardée par suite des difficultés qu'elle présentait, vu l'état de mutilation du texte qui n'a pu être reconstitué qu'en partie à l'aide de nombreux fragments. Elle sera reproduite en fac-similé et en transcription dans le prochain fascicule de l'*Éphéméris*. M. Cavvadias a bien voulu nous en communiquer des épreuves, d'après lesquelles nous avons rédigé l'essai de traduction que l'on trouvera ci-dessous[1]. L'inscription se compose de cent trente-quatre lignes, dont quarante environ sont trop mutilées pour qu'il soit possible de les restituer avec certitude. Il est fâcheux que les lacunes les plus graves portent sur quelques récits de guérisons qui semblaient présenter un intérêt particulier. Nous avons cru devoir, autant que possible, traduire ces fragments de lignes, qui piquent la curiosité sans la satisfaire, mais qui laissent du moins entrevoir les traits généraux de la légende. Les suppléments proposés par M. Cavvadias paraissent en général plausibles ; nous en avons tenu compte dans la traduction. Cette stèle, comme la première, contient plusieurs mots qu'on ne trouve pas dans les lexiques,

1. [L'inscription a été rééditée avec commentaires dans les *Studien* de MM. Baunack, p. 131 et suiv.]

et cette circonstance, jointe au mauvais état du texte, nous oblige à ne proposer qu'à titre d'hypothèses bien des détails de notre interprétation.

(1-6). « *Arata, femme de Lacédémone, hydropique.* — La mère de cette femme vint à Épidaure, laissant sa fille à Lacédémone ; elle s'endormit dans l'*abaton* (dortoir) et eut une vision Il lui sembla que le dieu coupait la tète de sa fille, et suspendait son corps le cou en bas ; l'eau s'en échappait en abondance, et le dieu, détachant le corps, rajustait la tête sur le cou. Après avoir eu cette vision, la mère retourna à Lacédémone ; elle y trouva sa fille guérie et apprit qu'elle avait eu la même vision.

(7-9.) « *Hermon de Thasos.* — Cet homme était aveugle, et fut guéri par le dieu ; puis, comme il ne payait pas le prix de sa guérison, le dieu le rendit aveugle de nouveau. L'homme revint en suppliant, s'endormit une seconde fois, et le dieu lui rendit la vue.

(10-19.) « *Aristagora de Trézène.* — Cette femme, affligée d'un ver intestinal, s'endormit à Trézène dans l'enceinte d'Esculape et eut une vision. Il lui sembla que les fils du dieu — le dieu lui-même n'était pas venu, mais était resté à Épidaure — lui coupaient la tête ; puis, comme ils ne pouvaient la rajuster, ils envoyaient quelqu'un à Épidaure, pour prier Esculape de venir. Entre temps, le jour paraît et le prêtre voit la tête d'Aristagora détachée de son corps. La nuit suivante, Aristagora eut une vision : il lui sembla que le dieu, étant venu d'Épidaure, rajustait sa tête sur son cou, puis lui ouvrait le ventre, en retirait le ver et le recousait à nouveau. Dès lors elle se trouva guérie.

(19-26.) « *Aristocrite, enfant d'Haliké, sous un rocher.* — Cet enfant, s'étant sauvé à la nage, finit par arriver en un endroit sec, entouré d'un cercle de rochers, et il ne pouvait trouver d'issue pour en sortir. Alors son père, qui le cherchait partout sans le trouver, alla s'endormir dans le dortoir d'Esculape pour être renseigné sur son enfant. Il eut une vision : il lui sembla que le dieu le conduisait en un certain endroit et lui montrait que son fils était là. Le père sortit du dortoir, fendit le rocher et retrouva son fils qui était enfermé depuis sept jours.

(26-35.) « *Sostrata de Phères fut enceinte pendant un an.* — Cette femme, se trouvant en danger, se fit porter au temple sur une litière et s'y endormit. N'ayant eu aucune vision distincte, elle ordonna qu'on la ramenât chez elle. Sur la route, près de Kornoi (?), il lui sembla qu'elle rencontrait un homme de belle apparence, qui demanda aux gens de son escorte la cause de leur ennui. Il leur commanda alors de déposer la litière sur laquelle ils portaient Sostrata ; puis il lui ouvrit le ventre et en retira une quantité de vers intestinaux, de quoi remplir deux cuvettes. Là-dessus, il recousit le ventre de la femme, et l'ayant ainsi guérie, il lui révéla qu'il était Esculape, et lui ordonna d'envoyer à Épidaure le prix de sa guérison.

(35-38.) « *Un chien guérit un enfant d'Égine.* — Cet enfant, affligé d'une tumeur au cou, se rendit auprès du dieu ; un des chiens sacrés lécha la partie malade et la guérit.

(38-45.) « *Un homme ayant un ulcère dans le ventre.* — Cet homme s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu ordonnait aux serviteurs qui l'accompagnaient de le saisir et de le tenir fortement pendant qu'il lui ouvrirait le ventre. L'homme commença par s'enfuir, mais les serviteurs le rattrapèrent et l'attachèrent. Alors Esculape lui ouvrit le ventre, pratiqua l'excision de l'ulcère, recousit le ventre et délivra l'homme de ses liens. Aussitôt il sortit guéri, et le pavé du dortoir était couvert de sang[1].

(45-50.) « *Kleinatas de Thebes et ses poux.* — Cet homme avait sur le corps une énorme quantité de poux ; il se rendit au temple, s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu le déshabillait, le plaçait tout nu et droit debout devant lui et nettoyait son corps de la vermine qui le couvrait à l'aide d'une sorte de balai. Quand le jour parut, il sortit guéri du dortoir.

(40-55.) « *Agestratos et ses maux de tête.* — Cet homme était affligé d'insomnies continuelles à cause de ses maux de tête. Dès qu'il fut arrivé dans le dortoir, il s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu, après avoir guéri son mal de tête, le faisait lever et lui enseignait les exercices du pancrace. Quand le jour parut, il sortit guéri, et peu après, il remporta le prix du pancrace aux jeux Néméens[2].

(55-60.) « *Gorgias d'Héraclée et ses humeurs.* — Cet homme avait été blessé en certain combat par une flèche qui atteignit son poumon. Pendant un an et six mois il fut si malade qu'il remplit soixante-sept cuvettes de pus. S'étant endormi dans le dortoir sacré, il eut un songe : il lui sembla que le dieu retirait de son poumon la pointe de la flèche. Quand le jour parut, il sortit guéri, portant dans ses mains la pointe de flèche.

(60-63.) « *Andromaque d'Épire au sujet de ses enfants.* — Cette femme s'endormit et eut une vision : il lui sembla que le dieu soulevait ses vêtements et lui touchait le ventre. Après cela, elle eut un fils d'Arybbas.

(63-68.) « (*Un tel*). *Guérison de ses yeux.* — Cet homme, frappé d'un coup de lance dans certain combat, était devenu aveugle des deux yeux et portait depuis un an la pointe de la lance dans son front. S'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le dieu, ayant retiré la pointe vers ses paupières, rajustait de nouveau les parties atteintes. Le jour venu, il sortit guéri.

(69-82.) « *Thersandre d'Halikė, phtisique.* — Cet homme s'endormit et eut un songe... (*Huit lignes dont il ne reste que peu de mots*)... il parut bon à la ville d'envoyer consulter l'oracle de Delphes... le dieu rendit l'oracle...

1. Cette historiette est très remarquable, parce qu'elle prouve que les prêtres d'Esculape, après avoir endormi les malades, pratiquaient sur eux de véritables opérations chirurgicales et ne se contentaient pas toujours de frapper leur imagination.

2. Moralité : l'exercice physique guérit de la migraine. C'est encore le meilleur remède que l'on connaisse.

l'enceinte sacrée d'Esculape... elle (?) construisit un temple à Esculape... elle (?) accomplit ce qui était ordonné [1].

(82-86.) « (*Une telle*) *au sujet de ses enfants.* — Cette femme, s'étant endormie, eut une vision ; il lui sembla que le dieu lui disait qu'elle aurait une postérité et qu'il lui demandait. . Alors elle répondait... Bientôt après, il lui naquit un fils.

(86-95.) « *Un homme d'Épidaure, boiteux.* — Cet homme, étant boiteux, se fit porter au temple en litière, s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui ordonnait [de monter sur?] une échelle... sur le toit du temple... et en haut sur le trône... et il descendit un peu l'échelle... indigné d'abord de la chose... d'avoir de l'audace étant boiteux [2]. Le jour venu, il sortit guéri du dortoir.

(95-110.) « *Kaphisias* (?)... raillant (?) les guérisons d'Esculape... disant que s'il avait la puissance. . portant la peine de son insolence... de la tête de bœuf sculptée sur le siège (?)... le pied immédiatement, et... mais plus tard le dieu écouta ses instantes prières et le guérit.

(102-110.) « *Climène d'Argos, impotent du corps.* — Cet homme vint en suppliant s'endormir dans le dortoir et eut une vision ; il lui sembla que le dieu (sous la forme d'un serpent) enlaçait son corps de ses replis... et le conduisait à un lac dont l'eau... pendant qu'il était étendu là... beaucoup d'hommes, dit le dieu, viennent pour cela (?) dans l'enceinte sacrée... mais qu'il ne ferait rien de tel et le renverrait guéri. Et quand le jour parut, il sortit en bonne santé.

(110-116.) « *Diaitos de Cyrène, impotent, retrouve l'usage de ses jambes.* — S'étant endormi, il eut une vision. Il lui sembla que le dieu donnait ordre aux serviteurs de l'enlever, de le porter hors du sanctuaire et de le déposer devant le temple. Lorsque les serviteurs l'eurent déposé dehors, le dieu monta sur un char et lui fit décrire des cercles devant le temple, en ayant soin que Diaitos fût foulé aux pieds de ses chevaux. Aussitôt ses jambes se redressèrent et, le jour étant venu, il sortit guéri.

(116-119.) « *Andromède de Céos* (?). — Cette femme, désireuse de devenir mère, s'endormit dans le temple et eut une vision ; il lui sembla voir en songe un serpent qui rampait sur son ventre. A la suite de quoi, elle mit au monde cinq enfants.

(119-122.) « *Timon..... blessé d'un coup de lance sous l'œil.* — Cet homme, s'étant endormi, eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui frottait l'œil et y versait ensuite un remède. Timon fut guéri.

(122-129.) « *Érasippa de Kaphyes.* — Cette femme... avait le ventre

1. Il nous semble qu'il y a là deux histoires, et que le titre de la seconde est perdu. La première paraît avoir été relative à la guérison d'un phtisique ; la seconde, dont la perte est bien regrettable, à quelque ville qui se sera adressée au dieu d'Épidaure pour obtenir la cessation d'une épidémie. *Quaeque latent meliora putat*, dit Ovide.

2. Il paraît que le dieu s'indigne d'abord, puis félicite l'homme de montrer tant de courage, quoique boiteux, et le récompense en le guérissant.

(ballonné ?), se sentait toute brûlante (?) et ne pouvait pas marcher (?). S'étant endormie, elle eut une vision. Il lui sembla que le dieu lui frottait le ventre, l'embrassait, puis lui donnait une fiole contenant un remède en lui ordonnant de boire et de vomir ensuite..... (puis de recommencer ?) jusqu'à ce qu'elle eût rempli sa serviette (?). Quand le jour parut, elle vit sa serviette (?) pleine des matières peccantes qu'elle avait vomies, et dès lors elle recouvra la santé.

(129-132.) « *Nicasiboula de Méthane au sujet d'un enfant.* — Cette femme s'endormit et eut une vision. Il lui sembla que le dieu portait auprès d'elle (?) un grand serpent, et qu'elle avait commerce avec lui ; cette année même, elle mit au monde deux garçons.

(132-134.) « *Un tel, goutteux.* — Comme cet homme approchait (du sanctuaire ?) à l'état de veille, une oie se jeta sur ses pieds, les ensanglanta et le guérit ainsi de la goutte[1]. »

1. L'épreuve communiquée par M. Cavvadias porte : Τούτου ὑπαρχὰν ποτιπορευομένου........ αὐτοῦ τοὺς πόδας καὶ ἐξαιμάσσων ὑγιῆ ἐπόησε. Nous proposons de décomposer le second mot, qui est inintelligible, en ὕπαρ et χάν (dorien pour χήν). [MM. Baunack croient qu'ὑπαρχά signifie ici *secours*, mais la phrase n'en devient pas plus intelligible. Le mot ὕπαρ (= à l'état de veille) se rencontre plusieurs fois dans les stèles d'Épidaure (1re stèle, l. 111, 125 ; 2e stèle, l. 15, 37).]

APPENDICE II

LA GUÉRISON DE M. JULIUS APELLAS [1]

« Moi, M. Julius Apellas d'Idrias dans le territoire de Mylasa, je fus envoyé ici par le dieu, étant sujet à de fréquents malaises et souffrant d'indigestions. Pendant le voyage, à Égine, le dieu m'ordonna de ne point me mettre en colère. Arrivé au *hiéron*, il me prescrivit de me couvrir la tête pendant deux jours, parcequ'il tombait de la pluie. Je reçus ensuite les conseils suivants : Manger du pain et du fromage, du persil avec de la laitue ; me frotter moi-même au bain ; prendre un vigoureux exercice ; boire de la limonade ; me frotter contre le mur au bain près de l'aqueduc [2] ; me promener sur la galerie supérieure (la *loggia*) ; me balancer sur l'escarpolette ; me frotter avec de la poussière ; marcher nu-pieds ; avant d'entrer dans le bain, verser du vin dans l'eau chaude ; me baigner sans aide et donner une drachme attique au baigneur ; sacrifier en commun à Esculape, à Épione et aux divinités éleusiniennes ; prendre du lait avec du miel. Un jour, comme je n'avais pris que du lait, le dieu me dit : « Mets « du miel dans ton lait pour que la boisson soit purgative. » Je priai le dieu de me guérir plus vite ; alors il me sembla que je sortais du dortoir dans la direction de l'aqueduc, tout le corps frotté de moutarde et de sel ; devant moi marchait un enfant avec un encensoir fumant et le prêtre me disait : « Tu es guéri, maintenant il faut payer le prix de ta guérison. »

1. Cette inscription a déja été traduite en allemand par MM. Baunack (*Studien,* p. 113) et précédemment par M. de Wilamowitz (*Isyllos von Epidauros*, p. 117). La traduction de ce dernier, le Henri Heine de la philologie allemande, est un petit chef-d'œuvre d'esprit.

2. Πρὸς ταῖς ἀκόαις ἐν βαλανείῳ προστρίβεσθαι τῷ τοίχῳ. M. de Wilamowitz a proposé, faute d'une interprétation plus acceptable, de considérer ἀκόαι comme une transcription grecque d'*aquae*; il s'agirait d'une conduite d'eau construite par Antonin le Pieux (Paus., II, 27) et dont il subsiste des restes (Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 442.)

J'agis conformément à ma vision, et comme je me frottais avec le sel et l'infusion de moutarde, cela me fit mal ; mais la douleur disparut quand je me lavai. Cela se passa dans les neuf premiers jours après mon arrivée. Le dieu me toucha la main droite et la poitrine ; le lendemain, comme je répandais l'encens sur l'autel, la flamme jaillit et me brûla la main, à tel point qu'il se forma des ampoules ; mais ma main ne tarda pas à guérir. Comme je prolongeais mon séjour, le dieu me prescrivit aussi de l'anis avec de l'huile contre les maux de tête. Jusque-là, je n'avais pas eu mal à la tête, mais, comme je m'étais remis à l'étude, j'éprouvai les symptômes d'une congestion. L'emploi de l'huile me délivra du mal de tête. Je consultai aussi le dieu au sujet d'une inflammation de la luette, et il me prescrivit de me gargariser avec de l'eau froide ; même remède contre le gonflement des amygdales. Le dieu me prescrivit de faire graver ce qui précède. Je repartis, reconnaissant et guéri. »

APPENDICE III

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1884, t. II, p. 129-135.)

LES CHIENS DANS LE CULTE D'ESCULAPE
ET
LES *KELABIM* DES STÈLES PEINTES DE CITIUM[1]

L'une des stèles peintes phéniciennes découvertes il y a quelques années à Citium en Chypre présente, à deux reprises, un mot obscur qui a donné lieu à une controverse entre MM. Renan, Derenbourg et Joseph Halévy. Je voudrais attirer l'attention sur un document épigraphique nouveau, qui, bien que rédigé en langue grecque, me semble fournir une donnée importante pour la solution de cette difficulté.

La stèle de Citium est une pièce de comptabilité d'un temple, contenant une liste de personnes rémunérées, entre autres des maçons, des architectes, des néocores, des scribes, etc. A l'avant-dernière ligne de la face A et à la ligne précédente de la face B, on trouve mentionnés les כלבם, à côté d'un autre mot dont l'interprétation, contestée également, ne nous occupera pas ici. *Klbm* est évidemment l'hébreu *kelabim*, pluriel de *chien*. M. Derenbourg et les éditeurs du *Corpus* ont considéré ces *kelabim* comme des *scorta virilia*, dont l'existence, dans la religion phénicienne, est incontestable. M. Halévy a objecté, dans la *Revue des Études Juives* (1881, III, p. 173), que si les mots *keleb* et κύων en hébreu et en grec signifient parfois *cinède*, il n'est pas admissible que des prêtres phéniciens aient désigné par cette épithète méprisante des individus régulièrement attachés à leur sanctuaire. Suivant M. Halévy, il n'y a que deux manières de comprendre ce mot : ou bien les *kelabim* sont des parasites nourris par le temple, *fidèles comme des chiens*, ou ce sont tout bonnement les chiens nécessaires à la garde de l'édifice sacré. C'est à cette dernière explication que M. Halévy s'est arrêté : pour lui, les *kelabim* sont des chiens de garde et il ne faut pas essayer d'y voir autre chose.

1. Lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 1er août 1884.

Nous pensons, comme M. Halévy, qu'il s'agit bien de chiens dans l'inscription de Citium, mais nous ne croyons pas qu'il s'agisse de chiens de garde. Les chiens ont joué, en effet, dans quelques anciens sanctuaires de la Grèce, un rôle beaucoup plus important que celui de gardiens. Ils ont pu être considérés non seulement comme les serviteurs, mais comme les agents directs du dieu.

Ce fait, dont aucun écrivain ne fait mention, vient d'être révélé d'une manière certaine par les deux inscriptions découvertes par M. Cavvadias à Épidaure. On sait que Pausanias, décrivant le sanctuaire d'Épidaure, parle de stèles placées auprès du temple et sur lesquelles étaient inscrits les prodiges opérés par le dieu. Ce sont deux de ces mêmes stèles que M. Cavvadias a découvertes l'an dernier, au cours des fouilles que la Société archéologique d'Athènes entreprend depuis 1882 à Épidaure. Nous ne pouvons pas insister ici sur la haute importance de ces documents, uniques jusqu'à présent dans l'épigraphie grecque, et dont l'un, celui que M. Cavvadias a publié, est dans un parfait état de conservation. Transcrivons seulement les lignes suivantes, relatives à la guérison de Thyson d'Hermione ('Εφημ. ἀρχαιολ., 1883, p. 215, l. 125) :

Θύσων Ἑρμιονεὺς παῖς ἀΐδης. Οὗτος ὕπαρ ὑπὸ κυνὸς τῶν κατὰ τὸ ἱαρὸν θεραπευόμενος τοὺς ὀπτίλλους, ὑγιὴς ἀπῆλθε. (Thyson d'Hermione, enfant aveugle. Cet enfant, à l'état de veille [ὕπαρ], fut soigné aux yeux par un des chiens du temple et sortit guéri.)

Ces lignes deviennent encore plus significatives si on les rapproche du passage suivant, qui fait partie de la seconde stèle, et que M. Cavvadias a communiqué à l''Εφημερίς (p. 228), en attendant qu'il puisse publier intégralement ce nouveau texte :

Κυὼν τῶν ἱαρῶν ἐθεράπευσε τᾷ γλώσσᾳ παῖδα ἔχοντα φῦμα ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ. (Un des chiens sacrés soigna avec sa langue un enfant ayant une tumeur à la tête.)

Dans ces deux textes, le chien sacré joue exactement le même rôle que le serpent d'Esculape. C'est ce qu'on reconnaît avec évidence en les rapprochant d'un cas raconté dans la première inscription (ligne 113) :

'Ανὴρ δάκτυλον ἰάθη ὑπὸ ὄφιος. Οὗτος τὸν τοῦ ποδὸς δάκτυλον ὑπό του ἀγρίου ἕλκεος δεινῶς διακείμενος μεθάμερα ὑπὸ τῶν θεραπόντων ἐξενεχθεὶς ἐπὶ ἑδράματός τινος κάθιζε· ὕπνου δέ νιν λαβόντος, ἐν τούτῳ δράκων ἐκ τοῦ ἀβάτου ἐξελθὼν τὸν δάκτυλον ἰάσατο τᾷ γλώσσᾳ.

Il s'agit d'un homme qui souffrait d'une plaie à un orteil et que le serpent, sortant du sanctuaire, vint guérir en léchant la partie malade. L'expression ἰάσατο τᾷ γλώσσᾳ, employée ici en parlant du serpent, répond exactement à l'expression ἐθεράπευσε τᾷ γλώσσᾳ, employée dans la seconde inscription en parlant du chien.

Ces textes prouvent que le chien était autrefois, au même titre que le serpent, un animal sacré d'Esculape, ministre de ses bienfaits et de ses guérisons miraculeuses. Les sanctuaires du dieu avaient leurs chiens comme ils avaient leur serpent familier.

On savait bien, avant la découverte des inscriptions d'Épidaure, que le chien était un des animaux consacrés à Esculape, mais on expliquait cette attribution par des légendes qui paraissent d'une invention assez tardive. Pausanias raconte (II, 26, 4) que Coronis, ayant enfanté Esculape, l'exposa sur le mont Murgion ; une chèvre de la montagne le nourrit de son lait, tandis qu'un chien du troupeau veillait sur lui. De là, disait-on, la présence d'un chien auprès de la statue chryséléphantine d'Esculape à Épidaure, œuvre de Thrasymède de Paros décrite par Pausanias (II, 27, 2). Le dieu, assis sur un trône et tenant un sceptre, pose une de ses mains sur la tête du serpent sacré : un chien couché est figuré auprès de lui. Ajoutons que sur les monnaies des Magnètes de Thessalie (Sestini, *Descr. veterum nummorum*, p. 149), le chien est figuré à côté d'Esculape. Le témoignage des œuvres d'art concorde donc avec celui des inscriptions que nous venons de citer : le serpent et le chien sont des attributs d'Esculape, et jouent un rôle analogue comme dispensateurs de ses bienfaits. Seulement il semble que les Grecs eux-mêmes, du temps de Pausanias, oubliant le rôle primitif attribué au chien dans le culte d'Épidaure, aient cherché à expliquer, par la légende que nous avons rapportée, sa présence dans le chef-d'œuvre de Thrasymède et sans doute dans d'autres compositions plus anciennes.

En effet, le silence des textes littéraires permet de penser qu'à une époque déjà assez reculée, l'importance religieuse du chien d'Esculape s'effaça devant celle du serpent, sans doute parce que le chien a été considéré par les Grecs comme un animal lubrique et impur. Pausanias, qui a lu cependant les stèles d'Épidaure, ne parle pas des chiens sacrés; Plutarque et Élien racontent l'histoire d'un chien de l'Asclépiéion d'Athènes, mais ce n'est pour eux qu'un chien de garde, surveillant les offrandes et poursuivant les voleurs (Plut., *Moralia*, p. 1186, éd. Dübner; Élien, Περὶ ζώων, VII, 13). Il nous semble toutefois qu'on peut expliquer sans peine le rôle de guérisseur attribué au chien par le culte primitif. Élien (Περὶ ζώων, VI, 16 et V, 46), Timothée de Gaza (publié dans l'*Hermes*, t. III, p. 16) et d'autres écrivains, affirment que le chien a le pressentiment des épidémies, qu'il reconnaît la salubrité de l'air et des puits, que lorsqu'il est malade lui-même il sait trouver les herbes qui doivent le guérir. Il est assez remarquable qu'Élien, dans deux passages, assimile même, à divers titres, le chien et le serpent, que nous avons vus associés dans le cortège d'Esculape. Au chapitre XVI du livre VI, il s'exprime ainsi : « Quand une peste est imminente, les chiens, les bœufs, les porcs, les chèvres et les serpents la pressentent par instinct. » De ces cinq animaux, il en est trois, le chien, la chèvre et le serpent, qui figurent dans la légende d'Esculape enfant racontée par Pausanias. Au chapitre XXIX du livre IX, Élien dit que les serpents savent distinguer les gens du pays des étrangers, et au chapitre V du livre XI, il affirme, d'accord avec Plutarque, que les chiens savent distinguer les Grecs des Barbares. Ainsi les chiens et les serpents sont également doués des qualités de guérisseurs et de gar-

diens fidèles. Les croyances primitives qui ont rapproché ces deux animaux se retrouvent jusque dans les œuvres d'un compilateur qui vivait au IIIe siècle après notre ère.

Il est donc hors de doute que le temple d'Esculape à Épidaure possédait des chiens que l'on pouvait appeler *chiens sacrés*, parce qu'ils prêtaient leur concours au dieu dans les guérisons où se manifestait sa puissance. Nous serions même fort tenté d'admettre, malgré le silence des textes, que le chien était également en honneur à l'Asclépiéion d'Athènes. Il a déjà été question des récits de Plutarque et d'Élien au sujet d'un chien de ce sanctuaire. D'autre part, dans le catalogue qu'a dressé M. Martha des fragments en terre cuite conservés au musée de la Société archéologique d'Athènes, nous trouvons sous les nos 170 et 171 la mention de deux figurines représentant des chiens et provenant, au dire de l'inventaire, des fouilles de l'Asclépiéion.

Peut-être serions-nous en droit de nous demander si la mythologie grecque primitive, où le zoomorphisme paraît avoir précédé l'anthropomorphisme, n'a pas eu l'idée d'un Esculape-chien en même temps que celle d'un Esculape-serpent. C'est une hypothèse qui a déjà été émise en 1848 par Panofka, et qui n'est pas aussi absurde qu'on s'est plu à le dire. Le rapprochement que nous avons établi entre le chien et le serpent dans le culte d'Esculape lui donne au moins une certaine vraisemblance. En effet, il est incontestable que la piété populaire des Grecs a considéré le serpent comme une incarnation d'Esculape lui-même.

La première stèle d'Épidaure contient, à cet égard, un passage intéressant, sur lequel M. Weil a bien voulu appeler mon attention. Il s'agit (l. 25) d'un homme paralysé des doigts qui s'endort dans le temple : ἐδόκει ὑπὸ τῷ ναῷ ἀστραγαλίζοντος αὐτοῦ καὶ μέλλοντος βάλλειν τῷ ἀστραγάλῳ ἐπιφανέντα τὸν θεὸν ἐφαλέσθαι ἐπὶ τὰν χῆρα. Il rêve qu'il joue aux osselets près du temple et qu'au moment où il va jouer un coup le dieu paraît et s'élance (ἐφαλέσθαι) sur sa main. Assurément, le mot ἐφαλέσθαι et l'action qu'il désigne conviennent mieux à un serpent qu'à un dieu représenté sous la forme humaine.

Remarquons encore que parmi toutes les étymologies qu'on a proposées d''Ασκληπιός, celle qui rapproche ce nom d'ἀσκαλαβός, serpent, et qui a pour elle l'autorité de Welcker, n'est pas la plus invraisemblable.

Les faits que nous avons établis plus haut peuvent-ils être invoqués pour restituer aux *kelabim* de Citium le caractère de chiens sacrés, ministres du dieu, que nous avons reconnu aux chiens d'Épidaure ? Nous croyons que cette inférence n'a rien que de légitime. Les stèles de Citium proviennent, il est vrai, d'un temple d'Astarté, qui devait se trouver près du port [1] ; mais le culte de cette déesse a pu être associé à celui d'Eschmoun, comme nous trouvons à Citium même une association d'Eschmoun et de Melkart [2]. Sans vouloir entrer ici dans une discussion

1. Heuzey, *Catalogue des figurines du Musée du Louvre*, t. I, p. 168.
2. *Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 48.

sur l'origine du culte d'Esculape, que Creuzer et M. Maury ont déjà cru originaire de Phénicie, nous ferons remarquer que l'équivalence d''Ασκληπιός et de la divinité phénicienne *Eschmoun* est attestée d'une manière formelle par Damascius, et que la coutume d'entretenir dans les temples des chiens sacrés a fort bien pu passer de Phénicie en Grèce. Nous avons insisté plus haut sur ce fait que le chien, autrefois associé au serpent dans le cortège d'Esculape, semble avoir tellement perdu son importance primitive que les textes littéraires ne font plus mention de lui comme agent du dieu et que les exégètes ont dû même inventer une légende pour justifier sa présence sur d'anciens monuments de ce culte. Il y a là déjà un indice qui peut faire admettre une superstition importée, contraire au génie de la race grecque qui s'en est affranchie peu à peu. Nous avons tenté d'expliquer la substitution du serpent au chien par le caractère impur et lubrique que les Grecs et les Romains ont toujours attribué à cet animal. Plutarque, dans les *Questions romaines*, se demande pourquoi les Romains défendent à un prêtre de toucher un chien ou une chèvre, pourquoi les Grecs ne laissent pénétrer un chien ni dans l'Acropole d'Athènes, ni dans l'île sacrée de Délos. Il reconnaît que l'on a expliqué cette interdiction par le caractère impur et lascif des animaux qui en étaient l'objet.

Enfin nous devons écarter une objection que l'on pourrait fonder sur la différence de date entre l'inscription d'Épidaure et l'époque où la civilisation grecque était soumise à des influences phéniciennes. D'après les caractères de l'écriture et du dialecte, la stèle découverte par M. Cavvadias ne peut guère être antérieure à Alexandre ; mais les récits qu'elle reproduit, ou du moins une partie d'entre eux, sont antérieurs aux guerres médiques. En effet, M. Cavvadias a fait observer que l'histoire de la guérison miraculeuse d'une femme, rapportée par Hippys de Rhégium, contemporain des guerres médiques, se retrouve en substance sur la seconde stèle d'Épidaure. Il en conclut avec vraisemblance que les textes découverts par lui ont été compilés d'après des inscriptions très anciennes, gravées sur les ex-voto que les malades guéris déposaient dans le temple. Ainsi s'explique, d'ailleurs, que dans certains récits de la première stèle, le nom du personnage soit omis ou indiqué d'une manière très vague.

Pour conclure, nous pensons que les textes épigraphiques cités plus haut prouvent que les chiens du temple d'Épidaure n'en étaient pas seulement les gardiens et que la même conclusion est légitime à l'égard des *kelabim* de l'inscription de Citium[1].

1. [Voir plus loin, 1885, I, p. 93.]

X

(REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1885, t. I, p. 69-97.)

Avant de nous occuper des découvertes archéologiques faites dans l'Orient grec au cours des derniers mois de 1884, nous voudrions appeler l'attention sur deux bas-reliefs d'une haute importance, signalés à Thasos en 1866, qui ont disparu depuis sans avoir été reproduits dans aucun recueil, mais qu'on réussira sans doute à retrouver le jour où l'on instituera, sur les lieux mêmes et à Constantinople, une enquête sérieuse à leur sujet. La chose en vaut la peine; il s'agit d'œuvres grecques archaïques, provenant d'une île qui a déjà fourni à l'histoire de l'art les beaux reliefs du ve siècle découverts en 1864 par M. Miller.

Dans l'été de 1866, des officiers turcs chargés de construire des fortifications à Thasos vinrent chercher des matériaux pour leur travail au port de Liménas et, suivant l'usage, enlevèrent des ruines antiques tous les blocs de marbre qu'ils purent en retirer. Le chemin de Liménas à Panagia, la capitale actuelle de l'île, traverse une porte monumentale bien conservée à laquelle font suite les murs de la ville ancienne[1]. C'est dans les murs en question, au sud du port, que furent trouvés alors trois blocs de marbre de grandes dimensions : à gauche de l'entrée de la porte, un bas-relief représentant une procession bachique, en marbre de Thasos (h. 1^{m},50; l. 1^{m},10); à droite un bas-relief avec Hercule tirant de l'arc, en marbre de Paros (h. 0^{m},75, l. 0^{m},60), et une inscription de douze lignes, sur marbre de Paros également. D'après les dessins que je possède, le bas-relief

1. Voyez le plan des ruines de Thasos donné par M. Perrot, *Archives des Missions*, 1864, pl. II. La porte est indiquée sous le n° 1 avec la mention : *Porte bien conservée où ne manque que le linteau*. Cf. Conze, *Reise auf den Inseln des thrakisken Meeres*, 1860, pl. II.

d'Hercule et l'inscription étaient séparés par un troisième bloc de marbre dans lequel était sculptée une de ces niches que l'on constate également au centre du bas-relief d'Apollon et Hermès au Louvre[1]. L'inscription fut copiée par M. Christidis, qui dessina rapidement les deux bas-reliefs et envoya copie et dessins, en double exemplaire, à ses deux savants amis, M. Miller et M. Conze. M. Miller décrivit sommairement ces monuments dans la séance du 14 septembre 1866 à l'Académie des inscriptions, en exprimant le vœu que les sculptures fussent photographiées à Constantinople où elles avaient été envoyées. M. de Longpérier insista sur l'intérêt qu'offrait la nouvelle découverte; il fit remarquer le rapport frappant qui existe entre les deux bas-reliefs et le type des monnaies d'argent de Thasos émises au ve siècle avant J.-C. Sur ces pièces, on voit, au droit, une belle tête de Bacchus barbu, couronné de lierre; au revers, un Hercule agenouillé tirant de l'arc[2]. « L'attitude et l'ajustement du dieu, la pose particulière de ses bras, tous deux étendus en avant, se retrouvent identiquement sur les monnaies et sur le marbre. Les deux divinités se voient encore associées sur les grands tétradrachmes post-alexandrins qui ont pour type une tête de Bacchus imberbe et un Hercule debout accompagné de la légende ΗΡΑΚΛΕΟΥΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΘΑΣΙΩΝ... M. de Longpérier espère que l'étude des deux nouveaux marbres pourra peut-être fournir quelque lumière sur la destination encore inexpliquée de la petite niche entourée d'un chambranle pratiquée dans l'un des bas-reliefs apportés au Louvre[3]. »

En Allemagne, la découverte faite à Thasos fut annoncée par M. Bergmann (*Hermes*, 1866, p. 233), auquel M. Conze communiqua la lettre qu'il avait reçue de M. Christidis. M. Bergmann publia le premier l'inscription, qui a été reproduite depuis dans le *Delectus inscriptionum graecarum* de M. Cauer[4]. Elle est relative à la location d'un terrain sacré, le jardin d'Hercule, attenant à l'enceinte du temple d'Asclépios. Le jardin est affermé à la condition que le fermier (ὁ ἀναιραιρημένος τὸν κῆπον) maintiendra la propreté dans l'intérieur du temple et ne permettra pas que l'on y jette des ordures. Le texte

1. Cf. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 324; Froehner, *Catalogue des inscriptions du Louvre*, p. 32 et note 1; Michaëlis, *Archaeol. Zeitung*, 1867, pl. CCXVII.

2. Mionnet, *Description des médailles antiques*, 1808, pl. LV, n° 5; t. I, p. 433, n. 13, 17, 24; Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 38; t. III, p. 136.

3. Desjardins, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1866, p. 325; Bertrand, *Revue archéologique*, 1866, II, p. 359.

4. N° 137 de la 1re édition, 527 de la seconde.

est loin d'être parfaitement établi et demanderait à être contrôlé par l'étude directe de l'inscription. Dans une copie que j'ai prise en 1882 à Thasos, d'après la copie originale de M. Christidis, les lacunes au milieu des lignes sont beaucoup moins considérables que ne l'ont indiqué M. Bergmann et les autres éditeurs d'après lui. Le savant allemand insista, après MM. Miller et de Longpérier, sur l'importance des deux bas-reliefs. Le plus grand représente une procession de fidèles venant offrir un sacrifice à Dionysios. Le motif du second, Hercule agenouillé tirant de l'arc, se retrouve non seulement sur les monnaies d'argent thasiennes, mais sur des anses d'amphore de même provenance[1].

Depuis 1866, il n'a été question nulle part, à notre connaissance du moins, des bas-reliefs et de l'inscription découverts à Thasos. Dans la dernière édition de son *Delectus* (1883), M. Cauer se contente de dire que l'inscription a été transportée à Constantinople : mais elle n'existe certainement pas au Musée de Tchinli-Kiosk. En 1882, j'eus l'occasion d'aller à Thasos et d'interroger M. Christidis sur le sort de ces objets qu'il avait été le premier à décrire. Ses souvenirs, à cet égard, étaient fort précis. Un bâtiment de guerre turc, commandé par un nègre du nom de Selim, vint, peu de temps après la découverte (août 1866), embarquer les marbres à destination de Constantinople. *On dit* que le khédive Ismaïl, auquel l'île de Thasos appartenait comme fief de la vice-royauté d'Égypte, réclama ces objets et qu'ils furent transportés en Égypte. Ce qui donnerait une certaine vraisemblance à cette version, c'est qu'un grand aigle en marbre, découvert vers la même époque à Thasos dans le ruisseau de Liménas, a été transporté à Alexandrie, où il existe encore.

M. Christidis me donna les dessins originaux qu'il avait exécutés, avec plus de bon vouloir que de succès, d'après les deux bas-reliefs; j'en pris immédiatement des calques et les envoyai à M. Maspero, en le priant de s'assurer si les marbres de Thasos étaient conservés à Alexandrie ou au Caire. Après de minutieuses recherches, M. Maspero me répondit qu'il n'y avait pas trace de ces bas-reliefs et que personne ne se souvenait de les avoir vus. D'autre part, j'ai pu me convaincre qu'ils ne se trouvaient à Constantinople ni dans le Musée impérial, ni dans la collection du Syllogue grec. Seraient-ils restés dans l'arsenal maritime, comme les grands bas-reliefs de Salonique actuellement à

1. Sabatier, *Souvenirs de Kertch*, Saint-Pétersbourg, 1849; Becker, *Mélanges gréco-romains*, I, p. 434 et *Jahrbücher für class. philol.*, *Supplem.* IV, p. 458; Dumont, *Archives des Missions*, 1871, pl. V, n° 24.

Tchinli-Kiosk [1], qui furent retrouvés par hasard, il y a peu d'années, à la douane de Stamboul, avec des inscriptions provenant des murs de Salonique ? Seraient-ils égarés dans le palais de quelque prince égyptien, auquel Ismaïl-Pacha les aura cédés? Ce sont là des possibilités que nous nous contentons d'indiquer, avec la certitude que des



marbres de cette importance, une fois embarqués sur un navire turc, n'ont pu servir à faire de la chaux. Il serait facile à Hamdi-Bey d'instituer une enquête au ministère de la Marine à Constantinople, où Sélim, qui commandait l'aviso, ou du moins quelqu'un de ses officiers, peuvent encore figurer dans les cadres de l'amirauté ottomane. Quoi qu'il en soit, les dessins de M. Christidis sont actuellement le seul document sur deux œuvres d'art égarées ou disparues, et nous avons pensé qu'en dépit de leur imperfection ils méritaient d'être repro-

1. *Catalogue du Musée impérial*, nº 122. [Voir, sur ces bas-reliefs, de curieux renseignements donnés par le *Dictionnaire* de Larousse, art. *Salonique*.]

duits en fac-similé, ne fût-ce que pour éveiller l'attention de nos lecteurs de Grèce et de Turquie sur un problème archéologique qu'ils peuvent se proposer de résoudre. Nous leur serons particulièrement reconnaissant de toute communication relative à ces marbres ou à l'inscription qui a été découverte en même temps. Les dessins sont assez précis pour que nous puissions nous dispenser de les décrire : on remarquera que le grand bas relief présente aussi une niche à



chambranle, comme celle que nous avons signalée, d'après un autre croquis de M. Christidis, entre l'Hercule (à droite) et l'inscription (à gauche). M. de Longpérier a rapproché le Bacchus vêtu et tenant un long cep de vigne de représentations analogues sur les vases peints à figures noires.

Nous voudrions mentionner, à la même occasion, un autre monument d'un vif intérêt qui, découvert il y a vingt ans, a été vainement recherché depuis, et sur lequel nous possédons seulement le témoignage d'un homme tout à fait étranger à l'archéologie. Il s'agit d'un grand bas-relief sculpté dans le roc, à *Ouzoun-Assanli* près de Myrina, sur la route qui conduit de Myrina à Magnésie, bas-relief qui doit avoir été analogue au célèbre pseudo-Sésostris de Nymphio

près de Smyrne, et appartenir, comme ce dernier et ses congénères [1], à l'art hittite ou lydophrygien. MM. Sayce, Dennis, Démosthène Baltazzi et moi, nous avons passé toute une journée, au mois de février 1881, à chercher ce bas-relief rupestre à l'endroit où il m'avait été signalé; je suis revenu plusieurs fois à Ouzoun-Assanli et j'ai exploré les collines avoisinantes sans plus de succès. Comme le témoignage de l'officier de marine français qui a vu ce monument est au-dessus de toute suspicion, je suis obligé de croire qu'un éboulement de terrain a dissimulé ou détruit ce bas-relief que le hasard seul pourra faire retrouver un jour. Voici la lettre que M. le commandant Guichon, autrefois attaché à l'exploitation du domaine d'Ali-aga, m'a écrite à ce sujet le 23 mars 1881; j'ajoute en note quelques indications complémentaires qui pourront servir aux voyageurs.

« J'appelle *rivière de Cayalan* [2] le cours d'eau qui a son embouchure près de Kato-tépé [3], colline en pain de sucre située près de la ferme de Kalabassary [4]. A 7 kilomètres en amont de cette embouchure, en suivant la rivière de Cayalan, est l'affluent désigné comme la rivière de Guzel-Hissar [5]. Au confluent de ces deux cours d'eau, et en aval, sont les ruines d'un pont. On voit de là, à faible distance, et sur la rive droite de la rivière de Cayalan, la ferme d'Ouzoun-Bouroun. Toujours sur cette rive droite et au bas de la petite hauteur où sont les bâtiments de la ferme, il existe un sentier que l'on doit suivre en tournant le dos à Kalabassary. A 3 kilomètres de distance, on arrivera à une roche coupée de main d'homme. Cette roche est sur la rive droite et touche à la rivière de Cayalan [6]. Une fois arrivé à cette roche, qui a été coupée pour établir une prise d'eau en vue de l'établissement de deux moulins dont les ruines se voient encore, il suffit de regarder sur la droite : la colline de la grotte est à petite distance

1. *Archaeologische Zeitung*, 1843, p. 33, 135; 1846, p. 271; Texier, *Asie Mineure,* II, p. 302, pl. 132; Moustier, *Tour du Monde,* IX, p. 266; Perrot, *Mémoires,* 1875, p. 9; Weber, *Le Sipylos*, 1880, p. 41; Curtius, *Archaeologische Zeitung*, 1875, p. 56; Sayce, *The Academy,* 18 octobre 1879.

2. C'est le Pythicus, qui se jette dans la mer à Myrina; aujourd'hui Khodja-Tchaï.

3. Voyez la carte de Myrina, publiée par M. Pottier et moi dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique,* VI, pl. IX. [*Nécropole de Myrina*, pl. I.]

4. Myrina.

5. Peut-être le Titanus de Pline (V, 30, 32), nommé TITNAIOC sur les monnaies d'Aegae (*Nimroud-Kalessi*). L'hydrographie de cette région, dont il n'existe pas de carte digne de foi, est encore très confuse.

6. Nous avons retrouvé cette roche, et M. Sayce a cru y reconnaître une tête de taureau sculptée en relief qu'il a signalée dans l'*Academy*. La coupure a certainement été faite de main d'homme à une époque très ancienne.

sur la rive gauche. Deux minutes d'ascension sans trop de fatigue conduisent au sommet de la colline, qui est garni de gros rochers séparés par des crevasses pleines d'eau. Dans la partie du sud et à quelques mètres plus bas que le sommet, on trouvera la grotte en question. *Y étant entré, j'y ai vu une sculpture grossière à la paroi extérieure qui m'a paru représenter un Assyrien factionnaire gardant une chambre sépulcrale.* »

La colline signalée par M. Guichon présente des vestiges d'une acropole très ancienne, avec des citernes et une grande porte cyclopéenne dont un des montants est encore debout. M. Sayce a décrit ce site dans une lettre adressée à l'*Academy* (9 avril 1881), où il a reproduit les mesures que nous avons prises sur place. Une seconde colline, un peu plus loin, porte également des traces de constructions; dans les rochers abrupts qui la couronnent, on voit deux chambres sépulcrales taillées en forme de parallélipipèdes surmontés d'un angle dièdre, sans aucun ornement architectural; à l'entrée, deux grands trous indiquent la place des pièces en métal qui fixaient les battants de la porte. M. Sayce a pensé que la Myrina primitive a pu occuper l'emplacement de la colline d'Ouzoun-Assanli; la colline voisine aurait servi de nécropole. L'existence à cet endroit d'une figure rupestre semblable à celle de Nymphio est un fait très important et que je crois établi avec certitude, bien que nos efforts pour la retrouver n'aient pas abouti.

Asie Mineure. — M. Sterrett, actuellement secrétaire de l'École américaine d'Athènes, est reparti pour l'Asie Mineure au commencement du mois de juin[1]. Le 21 juin il écrivait d'Ak-Sheher pour annoncer la découverte de nombreuses inscriptions. « J'ai définitivement fixé le site d'Heracleia, découvert que le lac Egerdir est la source du Cestrus[2], étudié pour la première fois le grand passage de Sultan-Dagh, point où les cartes sont toutes défectueuses, corrigé la nomenclature de bien des villages et ajouté beaucoup d'autres noms à la carte. » M. Sterrett visita ensuite les ruines d'Antioche en Phrygie, où il signale « plusieurs frises avec des reliefs d'un excellent travail » et où on lui offrit « à pleines mains » des monnaies romaines. A Antioche, il copia plus de soixante inscriptions, dont quarante environ sont latines; toutes seraient inédites, sauf trois ou quatre. M. Sterrett

1. Les résultats de la mission de M. Sterrett en 1883, accomplie par lui en compagnie de M. Ramsay, ont été publiés dans le *Times* de Londres (21 mars 1884) et le *Daily Advertiser* de Boston (8 avril).
2. [Cf. Ritter, *Kleinasien*, t. II, p. 480, 567.]

ajoutait : « Je renonce à mon plan primitif qui consistait à gagner directement Césarée par Iconium, et je me propose de passer sur l'autre versant de la montagne (du côté d'Antioche) et d'aller à Iconium par cette route, qui n'a pas été souvent explorée comme l'autre. » A ce moment, il avait déjà recueilli cent quarante-cinq inscriptions. MM. Ramsay et Sterrett ont conclu l'arrangement suivant : le premier doit publier les découvertes géographiques faites en commun, le second toutes les inscriptions. Les inscriptions trouvées à Assos seront bientôt publiées par M. Sterrett dans un volume imprimé aux frais de l'Institut archéologique des États-Unis[1].

M. Ramsay a publié, dans l'*Athenæum* des 20 et 27 décembre 1884, deux articles pleins d'intérêt sur ses dernières découvertes en Anatolie. Dans le premier (p. 812 et suiv.), il raconte une excursion qu'il fit avec M. A.-H. Smith aux mois de mai et de juin 1884. Les voyageurs quittèrent la voie ferrée près d'Antioche sur le Méandre, le 28 mai, et la rejoignirent le 4 juillet, près de Laodicée sur le Lycus, après avoir traversé la Carie, la Pisidie, la Pamphylie et la Phrygie. Cette contrée a déjà été l'objet d'un certain nombre de travaux. Spratt et Forbes y découvrirent Cibyra et Termessos, Schönborn identifia Olbasa, M. Waddington détermina Themissonium et Lagbon, M. Kiepert reconnut que Foulla est l'ancienne Pogla, MM. Duchesne et Collignon retrouvèrent Ormelion, mais se trompèrent, comme l'a prouvé M. Hirschfeld, au sujet de Sanaos et d'Elouza[2]. Quant aux autres villes, sauf Cremna et Sagalassus, leur emplacement restait à fixer. M. Ramsay a découvert la colonia Julia Augusta Fida Comama, au sud-ouest du lac Kestel. Trois inscriptions latines en marquaient le site : l'une, dédiée en 149 par Voconius Saxa, légat de Lycie-Pamphylie; une autre donnant le nom entier de la colonie ; la troisième est une pierre milliaire, élevée en 6 avant J.-C. par Cornelius Aquila, légat de Galatie, à la distance de 122 milles d'Antioche de Pisidie. Cette colonie, inconnue jusqu'à ce jour, était une des colonies pisidiennes d'Auguste. Comama a frappé des pièces de monnaie qui ont été attribuées jusqu'à présent à Comana en Cappadoce; les manuscrits de Ptolémée l'appellent Κόμμακον (corruption de Κόμαμα Κολ).

Dans la plaine à l'ouest du lac Bouldour (Ascanius), M. Ramsay signale une pierre terminale très intéressante, élevée sous Néron par le légat Petronius Umber et le procurateur de Galatie Pupius Praesens, entre le territoire de Sagalassus et un domaine impérial (ὡροθέτησαν

1. *The Nation*, New-York, 21 août 1884, p. 158.
2. Cf. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. III, p. 481.

τὰ μὲν ἐν δεξίᾳ εἶναι Σαγαλασσέων, τὰ δὲ ἐν ἀριστέρᾳ κ. τ. λ.). Nous savons maintenant que tout le pays sur les rives sud et ouest du lac Bouldour relevait de Sagalassus au moins jusqu'à l'époque de Dioclétien. Cette découverte jette une lumière nouvelle sur la marche de Manlius, qui traversa le territoire de Sagalassus sans pénétrer dans cette ville. Il est facile de prouver que le lac mentionné par Polybe dans un fragment où il raconte cette marche n'est pas le Kestel-Göl, mais le lac de Bouldour.

Nos inscriptions, remarque M. Ramsay, font connaître des faits intéressants touchant les frontières provinciales. Les colonies pisidiennes d'Auguste, probablement les vallées entières du Gebren-Tchaï (Lysis) et de l'Istanoz-Tchaï (Taurus), ainsi que les vallées supérieures du Cestros, de l'Eurymédon et du Mélas, appartenaient à la Galatie au Ier siècle après J.-C. Avant le milieu du IIe siècle, une partie de la Pisidie fut rattachée à la Lycie-Pamphylie, et Ptolémée a probablement indiqué exactement les limites entre la Galatie et la Lycie-Pamphilie. Le transfert en question a peut-être été opéré par Vespasien.

Le géographe de Ravenne mentionne, sous le nom de Tagina, une ville dont le nom exact, *Takina*, se lit dans une inscription d'Yaraschli. Dans la même localité, une pierre milliaire au nom de M'. Aquilius porte l'indication de la distance CCXXIII (à partir d'Éphèse). Nous savons que dans les six premières années qui suivirent la réduction de l'Asie en province romaine, les Romains construisirent tout un réseau de routes partant d'Éphèse et atteignant d'un côté l'Hellespont, de l'autre Takina, en passant par Tralles, Laodicée, Apamée, puis le long de la rive droite du lac Bouldour par Elles (Phylakaion). Une route secondaire se détachait de la précédente un peu au sud-est de Phylakaion, passait par Colbasa, Comama et Cretopolis (au sud de Padam-Agatch jusqu'à Perga. Une autre route courait de Laodicée sur le Lycus à Perga par Themissonium (Karayouk-Bazar), Cibyra, Lagbon (Ali-Fakhreddin-Yaila), Isinda (Istanoz) et Termessos. Cibyra était un centre routier important : une route partant de là traversait la vallée du Gebren par Tefeny (Ormelion ou Maximianopolis), et Olbasa (Belenly) jusqu'à Colbasa.

Dans la vallée où M. Kiepert a reconnu l'ancienne Pogla, la Pougla byzantine (*Foulla*), MM. Ramsay et Smith, se fondant sur des témoignages épigraphiques, ont placé deux autres cités, Andeda et Ouerbis ou Berbe. Andeda s'appelle encore Andya ; Berbe est mentionnée dans les *Notitiae* et l'ethnique Οὐερβιανῶν est déjà connu par des monnaies.

Isinda, près de l'Istanoz moderne, est mentionnée plusieurs fois par Ptolémée sous le nom de Pisinda, par Hiéroclès sous celui de Sinda, par Tite-Live et Polybe sous celui d'Isionda ; Strabon la nomme

Isinda. C'était une ville importante, dans une situation très forte. Il y avait une petite ville nommée Sinda près de Cibyra (Alan-Keui). L'Isinda mentionnée par une inscription de Lycie (Le Bas, n° 1290) est, comme l'a vu M. Waddington, distincte des précédentes. Cretopolis, que M. Ramsay identifie au Panemou Teichos des auteurs byzantins et des monnaies, est la place forte qui garde le défilé au sud de Padam-Agatch.

La frontière entre les deux Pamphylies traverse les montagnes qui séparent les vallées du Cestros et de l'Eurymédon. Maximianopolis était probablement à Tefeny; suivant M. Ramsay, c'est l'ancienne Ormelion qui reçut ce nom de l'empereur Maximien. Lysinia a été placée jusqu'à présent sur le lac Kestel, opinion que M. Ramsay n'admet pas; il l'identifie à Enesh, ou à quelque localité entre Enesh et Colbasa. Trebenna (la Tresena d'Hiéroclès) doit être près de la limite de la Lycie et de la Pamphylie, dans le territoire compris entre Termessos et Attaleia. Isba est sur la frontière des deux Pamphylies, Codroula et Pednelissos dans la partie orientale de la Pamphylie *secunda*.

Olbasa n'est mentionnée dans aucune liste byzantine, excepté dans Hiéroclès. Le nom donné à cette ville est Adriane, d'où l'on peut conclure que l'empereur Hadrien, dans son voyage à travers l'Asie Mineure (automne et hiver de 129), passa par Éphèse, Tralles, Laodicée ad Lycum, Cibyra et Olbasa.

Deux inscriptions mentionnent le δῆμος Περμινοδέων, dont le nom a été corrompu en Μενδενέω dans les manuscrits d'Hiéroclès.

En Phrygie, MM. Ramsay et Smith ont placé Phylakaion à Elles [1] et Takina à Yaraschli. Sanaos est probablement l'Ἄναυα d'Hérodote et doit être identifié à Sari-Kavak, sur le lac salé Adji-Tuz-Göl, où MM. Kiepert et Ramsay plaçaient à tort Ceretapa. Karayouk-Bazar est certainement Themissonium, et Ceretapa paraît devoir se trouver à Kayadibi, où l'on a découvert beaucoup d'inscriptions.

« Pendant nos trente-huit jours de voyage, écrit M. Ramsay en terminant, nous pouvons dire que nous avons identifié pour la première fois trente villes antiques; trois noms au moins sont nouveaux, étant corrompus dans tous les textes publiés. Il reste d'ailleurs beaucoup à faire dans cette même région pour un voyageur attentif; nous avons laissé autour de nous bien des villages inexplorés. » M. Smith a pris tout le long du chemin des observations sur l'altitude et la latitude, et les données ainsi recueillies seront faciles à combiner avec celles de l'exploration autrichienne de 1881 à 1882, puisque les deux missions ont également passé par Lagbon. Malheureusement ce voyage

1. [M. Ramsay a abandonné depuis cette identification; il place par conjecture Phylakaion à Ococlia.]

si fructueux pour la topographie n'a donné aucun résultat pour l'histoire de l'art. Quelques bas-reliefs romains sur des rochers ou sur marbre ne présentent pas d'intérêt. M. Ramsay devait se dédommager à cet égard dans un second voyage, dont il a exposé les résultats dans une autre lettre à l'*Athenæum* (1884, p. 864 et suiv.).

Au mois de juillet dernier, M. Ramsay quitta Smyrne avec Mme Ramsay, qui devait se charger de la partie photographique de la mission. C'était la seconde fois que Mme Ramsay partait pour la Phrygie, contrée qui n'avait été visitée par aucune Européenne avant elle. Le malheur voulut que l'appareil photographique de Mme Ramsay fût démonté dès le début par un coup de vent, comme l'avait été celui de M. Perrot, il y a vingt ans, devant la tombe de Midas. Mais M. Ramsay a eu l'occasion d'étudier en détail tous les monuments antérieurement découverts par lui, ce qui lui a permis de présenter en quelques pages un tableau général de l'art phrygien que nous allons analyser brièvement.

La race dite phrygienne habitait autrefois sinon toute la région occidentale de l'Asie Mineure, du moins les parties de ce pays qui sont adjacentes au nord de la mer Égée et à la Propontide. A cette période se placent les rapports de la Phrygie avec le Péloponnèse, et les faits historiques qui ont été travestis dans les mythes des Atrides, de Priam et de l' Ἰλίου Πέρσις. L'invasion de tribus barbares de l'Europe, les Bithyniens, les Mariandynes, etc., qu'Abel place vers 900 avant J.-C., obligea les Phrygiens à se concentrer sur les hauts plateaux du Sangarius. Les rois phrygiens y régnèrent jusque vers 670, époque à laquelle leur royaume fut détruit par les Cimmériens. Pendant cette période, de fréquents rapports existaient entre la Phrygie et les Grecs de Cymé, Phocée et Smyrne. La fille d'un roi de Cymé épousa, vers 700 avant J.-C., un roi de Phrygie. C'est par Cymé et non par Sinope, comme l'a soutenu autrefois M. Ramsay, que l'alphabet grec pénétra en Phrygie. A cette période aussi, qui est celle des faits historiques et sociaux connus par les poèmes d'Homère et les plus anciens hymnes, appartiennent les grands monuments de la Phrygie. C'est un art essentiellement décoratif, analogue à celui des bronzes grecs découverts dans les couches profondes à Olympie. Une variété de pilastre très simple, assez semblable à la colonne ionique, est commune dans les monuments de cette époque, mais sert seulement d'ornement et non de support. Le plus magnifique monument de la Phrygie doit avoir été le tombeau aujourd'hui brisé dont les fragments ont été publiés dans le *Journal of Hellenic Studies* (1882, pl. XVIII-XIX, p. 21-23). Il se composait d'une chambre sépulcrale, dont la seule

entrée était une très petite porte carrée creusée à une grande hauteur dans le roc, avec des sculptures sur les murs extérieurs. La chambre avait 18 pieds de large. A l'ouest, une galerie supportée par des colonnes courait tout le long de la chambre. Sur le milieu du mur de l'ouest étaient sculptés deux lions *rampants*, chacun levant une patte de devant qui s'appuie sur la patte de devant de l'autre (*Journal of Hellenic Studies*, 1882, p. 22). A l'extrémité nord-ouest était le magnifique lion dont on a reproduit par la gravure la tête et l'épaule (*ibid.*, pl. XVIII). C'est là, suivant M. Ramsay, la plus belle représentation d'un animal dans l'art archaïque; le dessin un peu vague de M. Blunt, publié par le *Journal of Hellenic Studies*, nous oblige à croire M. Ramsay sur parole[1].

Dans le voisinage de ce monument est un grand tumulus, entouré d'un cercle de grandes pierres carrées. D'après les renseignements d'un indigène, qui prétendait avoir vu des lettres sur l'une d'elles, M. Ramsay la fit dégager et y trouva une inscription en caractères cappadociens. Nous pouvons maintenant suivre la trace de ces caractères depuis la Niobé du Sipyle jusqu'à Pterium, en passant par la route royale de Phrygie (cf *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1883). Nous avons la preuve que la civilisation et la langue cappadociennes dominèrent jadis dans le pays même que l'art phrygien couvrit plus tard de ses monuments. M. Ramsay estime aujourd'hui que la figure gravée dans le *Journal of Hellenic Studies*, 1881, p. 9, n'appartient pas à l'art phrygien, et que les symboles sur le devant de cette figure sont des hiéroglyphes cappadociens.

Que faut-il penser de la séduisante hypothèse d'une conquête de l'Asie Mineure par un peuple de la Syrie du nord, par les Hittites de la Bible? Cette hypothèse repose uniquement sur la ressemblance de style entre les monuments cappadociens de l'Asie Mineure et les monuments hittites de Syrie, ainsi que sur l'emploi d'hiéroglyphes analogues dans les inscriptions qui sont gravées sur ces monuments. Mais ces inscriptions n'ont encore été ni lues ni traduites, et il n'est pas plus certain qu'elles soient écrites dans une seule langue que cela n'est certain pour toutes les inscriptions cunéiformes. D'autre part, dit M. Ramsay, certains faits paraissent s'opposer à l'hypothèse d'une

1. Ceux qui voudront se faire une idée de l'inexpérience vraiment étonnante des dessinateurs anglais n'ont qu'à regarder les gravures publiées par M. Murray dans le second volume de son excellente *History of Greek Sculpture;* quelques-unes, comme celle qui prétend représenter la *Vénus de Milo*, pourraient passer pour des caricatures bien *réussies*, si le graveur avait voulu faire des caricatures.

conquête de l'Asie Mineure par les Hittites de Syrie. La situation géographique des monuments de l'époque cappadocienne semble indiquer un centre de civilisation sur les bords du Pont, et non pas dans la Syrie du nord. L'extension de la civilisation cappadocienne vers l'ouest peut être le résultat soit d'une conquête, soit des progrès pacifiques d'une religion. « La théorie hittite est certainement séduisante ; elle simplifierait beaucoup les problèmes de l'histoire ancienne... Mais je pense que dans l'état présent de nos connaissances, cette théorie n'est pas d'accord avec les faits, et qu'elle exigera pour le moins des modifications considérables avant de pouvoir être acceptée. » Nous ne saurions trop approuver ces réserves de M. Ramsay, et nous espérons qu'il les formulera bientôt avec plus de détail.

Complètement dévastée par les Cimmériens, la Phrygie retrouva jusqu'à un certain point son ancienne prospérité sous la domination lydienne et persane ; mais elle fut ravagée d'une manière plus terrible encore par l'invasion gauloise, qui occupa une partie du pays à titre permanent. Les monuments inspirés par l'art grec présentent souvent l'image du Gorgoneium, analogue à celle que l'on rencontre dans les monuments de l'art grec au VIe siècle. A l'époque de Strabon, la Phrygie était presque dépeuplée et n'était habitée que par des paysans. Aussi l'art gréco-romain n'y a-t-il laissé que des vestiges sans importance.

Troie. — Une polémique au sujet des découvertes troyennes de M. Schliemann s'est récemment engagée en Allemagne entre le capitaine E. Boetticher et M. Doerpfeld. Nous la résumons ici d'après le n° du 15 novembre de la *Philologische Wochenschrift* (p. 1458 et suiv.).

M. Boetticher a prétendu, dans l'*Ausland* de 1883 (nos 51 et 52), que la colline d'Hissarlik est une nécropole à incinération préhistorique et que les constructions découvertes sur cette colline ne sont pas des habitations humaines, mais les restes d'un vaste établissement de crémation [1]. M. Virchow a répondu, dans les *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft* de 1884 (p. 161) et M. Doerpfeld dans l'*Allgemeine Zeitung* (1884, n° 294). M. Doerpfeld insiste sur ce fait que l'ancienne Troie n'est pas la troisième ville, avec ses misérables huttes, mais la seconde. Ses murs sont

1. M. Boetticher a soutenu la même thèse avec plus de détails dans la *Zeitschrift für Museologie und Antiquitätenkunde*, 1884, n° 21 (*Tiryns und Hissarlik als Feuernecropolen von terrasiertem Aufbau*).

construits, il est vrai, en briques séchées au soleil et qui n'ont pas subi de cuisson ; un pareil mode de construction semblera d'abord bien indigne de la célèbre ville de Troie, mais il ne faut pas oublier qu'on le retrouve dans bien des grandes cités de la Mésopotamie, de l'Égypte et même de la Grèce, et que Vitruve compte les briques cuites à l'air au nombre des meilleurs matériaux de construction. Un mur composé de ces briques et recouvert d'un enduit pouvait subsister pendant des siècles. En second lieu, M. Doerpfeld combat l'assertion de M. Boetticher « que la colline d'Hissarlik ne serait qu'une masse informe de décombres ». Bien au contraire, on y distingue quatre couches tout à fait différentes : dans le bas, un établissement primitif ; au-dessus, les constructions plus riches des habitants de la seconde époque ; plus haut de misérables huttes, et au-dessus encore des restes d'édifices en marbre gréco-macédoniens. De la ville inférieure, nous savons très peu de chose ; nous n'en connaissons que quelques lignes de murs assez minces et trois murs d'enceinte plus considérables. Çà et là, on a rencontré dans les débris des restes carbonisés, mais il n'y a aucune trace d'une action étendue du feu comme on la constaterait dans une nécropole à incinération, et les murs ne présentent aucun vestige de combustion. La seconde ville nous est beaucoup mieux connue. La colline est entourée d'un mur d'enceinte épais de plusieurs mètres, construit à la partie inférieure en blocs de pierre non travaillés et plus haut en briques cuites à l'air. A l'extérieur, le mur est protégé, à des intervalles réguliers, par des tours faisant saillie. Trois portes conduisent à l'intérieur de la ville, où l'on reconnaît distinctement les traces de plusieurs édifices. Vers le milieu de la citadelle on voit une grande salle, large de 10 mètres et longue de 20 environ, entourée de murs épais de $1^{m},50$. Au sud-est de cette construction est un vestibule carré large de 10 mètres, uni à la salle par une large porte. Tout auprès est un autre édifice plus petit et disposé d'une manière analogue ; on traverse encore un vestibule carré pour entrer dans une grande chambre qui donne accès par derrière à un autre appartement. Devant les deux édifices est une place libre, où l'on accède par un petit propylée situé vis-à-vis de la grande construction. La disposition des autres édifices ne peut être exactement déterminée.

Il n'est pas besoin d'être bien perspicace, dit M. Doerpfeld, pour reconnaître dans cette seconde ville une citadelle, demeure du souverain du pays environnant, et qui dominait une ville inférieure plus considérable. Hissarlik, à l'époque la plus ancienne, était, comme Mycènes et Tirynthe en Grèce, une demeure royale bien fortifiée. Il

est remarquable que le palais récemment exhumé à Tirynthe ressemble à bien des égards aux constructions de la seconde ville d'Hissarlik. On ne saurait donc admettre avec M. Boetticher qu'une pareille citadelle soit une nécropole à incinération. Il faudrait soutenir alors (ce que M. Boetticher a déjà fait pour Tirynthe) que les citadelles de Mycènes et de Tirynthe, qui ont également été détruites par le feu, sont également de vastes sépultures à incinération. Si l'action du feu a été si puissante à Tirynthe et à Troie, où les briques ont été cuites par l'incendie et les vases calcinés, cela tient aux grandes traverses de bois qui couvraient ces édifices. En effet, les traces du feu sont plus vives dans les espaces autrefois couverts que dans les espaces libres.

M. Boetticher a encore avancé qu'au cours des fouilles pratiquées dans la seconde couche « on a *fabriqué* de prétendus temples en détruisant les petits murs de séparation[1]. » Naturellement, M. Doerpfeld s'élève vivement contre cette accusation, qui sort du domaine de la discussion archéologique. Mais la bonne foi de M. Boetticher ne peut, à notre avis, être mise en doute. Ce qu'il a imprimé à ce sujet nous a été affirmé aux Dardanelles, en 1882, par une personne qui avait assisté aux travaux, et c'est sans doute à la même source que M. Boetticher a emprunté ses informations. Si elles sont fausses de tout point, c'est une raison de plus pour regretter que l'heureux explorateur d'Hissarlik ne se soit pas fait assister, dès l'origine, par un architecte de profession. La science sera bien embarrassée le jour où il faudra faire le *bilan* des fouilles de Troie à l'aide de documents aussi peu concordants que les *Antiquités troyennes*, *Ilios* et *Troja*.

« Je ne puis espérer, conclut M. Doerpfeld, que M. Boetticher vienne à partager ma propre conviction, à savoir que la seconde ville est en réalité la Pergame de la Troie homérique; mais j'ai la confiance que lui et ses partisans attribueront plus de valeur aux opinions d'un architecte, qui a étudié presque journellement pendant cinq mois les constructions d'Hissarlik, qu'à des idées personnelles nées d'une connaissance insuffisante des ruines, et qu'ils s'assureront du moins qu'Hissarlik n'a jamais été une nécropole à incinération. »

1. M. Boetticher a développé cette accusation dans le *Korrespondenzblatt des Gesammtvereins der deutschen Geschichte-und-Alterthumsvereine*, 1884, n° 7, p. 45, en comparant les plans donnés par M. Schliemann dans *Ilios* à ceux qu'il a publiés postérieurement dans *Troja*. Mais on peut véritablement faire abstraction des plans donnés dans le premier de ces ouvrages, que M. Schliemann a dessinés sans le secours de M. Doerpfeld et dont il a lui-même reconnu l'inexactitude. M. Doerpfeld n'a collaboré aux fouilles que dans la dernière campagne (1882), dont le volume intitulé *Troja* expose les résultats.

Pergame. — Au mois de novembre 1884, les fouilles de Pergame continuaient, mais sans donner de grands résultats. L'agora, nous écrivait-on à cette date, est complètement déblayée; on travaille au théâtre où l'on a trouvé des bases de statues, des fragments d'inscriptions et un bas de jambe en bronze. A la fin de l'année, on aura fini de nettoyer le théâtre. Du mois de janvier au 1er mars, les travaux seront interrompus à cause des pluies; on commencera ensuite à déblayer le haut de l'acropole.

« Il y a quelques jours, écrit M. Belger dans la *Philologische Wochenschrift* (4 octobre 1884), quelques-unes des sculptures découvertes dans la nouvelle campagne de Pergame sont arrivées à Berlin. Ce sont précisément les fragments qui ont le plus d'intérêt pour nous, à savoir de nombreux morceaux qui serviront à compléter la grande et la petite frise. Dans la rotonde, on peut voir une tête bien conservée nouvellement adaptée à un torse que le Musée possédait déjà. C'est un guerrier coiffé d'un casque, le regard dirigé en haut, qui, d'après une combinaison évidente du sculpteur Frère, auquel on doit en partie la reconstitution de la frise, appartient au groupe de Séléné, où il précédait la déesse. Une seconde tête casquée, d'un grand intérêt, est encore dans l'atelier ; elle appartient au géant tombé, étendu aux pieds d'Apollon. Le visage, dont l'œil gauche a été percé d'une flèche, exprime une cruelle souffrance. Une troisième tête, où les yeux portent des traces de couleur, est encore à Pergame. Un fragment de tête, la partie supérieure du crâne d'un géant cornu, est arrivé à Berlin. Un bon nombre de petits fragments, qui doivent servir à compléter des épaules, des mains et des pieds, ont déjà été rajustés à leurs places respectives. Signalons encore un grand torse de divinité luttant contre un géant dont la queue de poisson l'a enveloppée. On possède des fragments d'aigles, de sabots de chevaux, des têtes de serpents et une série de morceaux de la petite frise ainsi que de la frise des trophées. »

Tavium. — Nous avons parlé dans notre dernière *Chronique* (*Revue archéologique*, 1884, II, p. 98), d'une controverse engagée à l'Académie de Berlin entre MM. Hirschfeld et Kiepert sur la position de Tavium, la capitale des Galates Trocmes. M. Ramsay a bien voulu nous écrire à ce sujet la lettre suivante :

« J'avais l'intention, à l'époque où MM. Hirschfeld et Kiepert abordèrent la question, de publier une courte note pour déclarer que je ne voyais aucune forte raison contre l'identification de Tavium avec Nefez-Keui, mais que j'en voyais de très fortes contre l'identification de cette ville avec Iskelib ou Aladja. Mon témoignage sur le site ancien de Nefez-

Keui a été mal compris par les deux professeurs; je parlais d'une *petite cité*, et ils ont cru qu'il s'agissait d'un village. En anglais, le mot *city* implique que l'endroit désigné est de quelque importance et il diffère, à cet égard, du mot *town* (ville). La seule difficulté en ce qui concerne l'identification de Tavium et de Nefez-Keui, consistait pour moi en ce que Tavium était un centre routier important, alors que Nefez-Keui convient fort peu comme point de jonction de routes, surtout de routes se dirigeant vers l'est.

« Je n'eus pas le temps, à cette époque, d'écrire pour établir ma manière de voir. Bientôt après, préparant à Smyrne mon voyage de cette année, je fis une étude attentive de la géographie de la Cappadoce, de la Galatie orientale et des frontières du Pont. Je trouvai que mes autres identifications m'obligeaient absolument à placer Tavium à Nefez-Keui, et en même temps qu'elles supprimaient la difficulté soulevée par le croisement des routes. Les routes de Tavium à Sébastée, Zela, Sebastopolis et Comana, doivent toutes passer par le village moderne de Geunèh, l'Aegonne ou Eugonia de la Table de Peutinger. La carte de Cappadoce de Ptolémée est singulièrement défectueuse : il attribue aux Stratégies des positions si éloignées de la vérité que l'on peut à peine comprendre comment il a pu se tromper si complètement. D'autre part, ce que Strabon dit des Stratégies est remarquablement clair et exact et peut être confirmé par l'identification de bien des villes dans les listes de Ptolémée. La description du cours de la rivière Carmalas est excellente : personne, à ce que je sache, n'a remarqué que le Carmalas est identique au Zamanli-Sou, bien que la description de Strabon soit tellement claire et détaillée que cette identification incontestable devient un des points cardinaux de la topographie cappadocienne.

« Pour ces raisons, je n'éprouve pas la moindre hésitation à soutenir l'opinion de MM. Texier et Perrot, à savoir que Tavium était située à Nefez-Keui. Je vous prie de mentionner ceci dans votre *Chronique*, ne voulant pas être considéré comme partisan d'une opinion que je conteste absolument. J'ajoute que la situation de Tavium est l'une des plus importantes de toute la partie orientale de l'Anatolie. »

HYPAEPA. — Il est question d'une statue en bronze découverte dans cette localité ; les doigts du pied seraient entre les mains d'un fonctionnaire du Musée de Constantinople. Nous reviendrons sur cette découverte quand nous aurons reçu des renseignements plus précis.

CONSTANTINOPLE. — M. Mühlmann, directeur de l'École allemande-

suisse de cette ville, a découvert dans les environs de Mal-tépé une église byzantine souterraine très bien conservée qu'il a décrite dans un article publié par l'*Archiv für kirchliche Kunst* de 1884.

A Tchinli-Kiosk, le classement établi lors de la rédaction de notre catalogue a subi de nombreuses modifications. Les inscriptions ont été transportées dans un sous-sol, où elles doivent être presque inaccessibles, d'autant plus que la lumière y fait défaut. On n'a laissé dans les salles que la célèbre inscription de Crète et un décret sur bronze découvert à Assos par l'expédition américaine. M. Macridis a été chargé de classer les séries numismatiques, qui seront exposées dans la salle égyptienne. Une statue en bronze représentant Jupiter debout, découverte récemment près de Janina, a été transportée au Musée et sera publiée prochainement en héliogravure. La statue, fort bien conservée à l'exception du bras droit, a 0^{m},60 de haut[1]. En même temps, on a découvert un bœuf de bronze, haut de 0^{m},27 et large de 0^{m},36, qui serait, à ce que l'on nous écrit, d'un excellent travail.

Le gouvernement turc a, dit-on, accordé à Hamdi-Bey un subside annuel de 2,000 livres turques (46,000 francs) pour entreprendre des fouilles. Si l'on a le désir de faire quelque chose de sérieux, il ne manque pas d'emplacements où le travail serait fructueux et facile : celui du temple de Bacchus à Téos aurait grand besoin d'une nouvelle exploration, et celui de Colophon, si vanté par les anciens, n'a pas même été sérieusement visité.

Athènes. — M. Stamatakis, le nouvel éphore général des antiquités, a donné une vigoureuse impulsion aux travaux de déblaiement sur l'Acropole[2]. Au mois d'août 1884, on avait découvert quinze fragments d'inscriptions, dont deux antérieurs à Euclide; huit petits morceaux de la balustrade du temple de la Victoire Aptère; un bas-relief surmontant un décret, où l'on voit Athéné d'une part et le Démos de l'autre couronnant un personnage; une petite statue en marbre d'Athéné, sans tête, tenant son bouclier auprès du pied gauche, et de la main gauche, appuyée sur le bouclier, une corne d'abondance; enfin, d'intéressants fragments d'architecture. La muraille turque voisine des Propylées a été jetée à bas, ce qui contribue beaucoup à embellir l'aspect extérieur

1. [*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1885, t. IX, pl. XIV.]

2. C'est ce que M. E. Freeman appelle « la destruction de l'Acropole », dans un article à sensation publié par l'*Academy* du 3 janvier 1885 sous le titre de *Destruction at Athens*. Autant vaudrait parler de l'œuvre de vandalisme accomplie par l'Allemagne à Olympie et à Pergame, où l'on a détruit sans remords bon nombre de murs byzantins qui ne méritaient pas mieux.

de l'Acropole. L'*Allgemeine Zeitung* a donné le texte d'une inscription découverte au cours de cette fouille sur une base cylindrique; c'est celle d'une statue élevée par Athènes au peuple des Lacédémoniens.

Ο ΔΗΜΟΣ ΤΩΝ ΑΘΗΝΑΙΩΝ
ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΩΝ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ
ΕΥΝΟΙΑΣ ΕΝΕΚΑ
[illegible]ΥΛΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ

La direction technique des travaux a été confiée par le gouvernement grec à M. Doerpfeld. On sait que ce jeune architecte est attaché à titre permanent à l'Institut allemand d'Athènes, excellente mesure qu'il nous serait bien facile d'imiter. Les pensionnaires de la Villa Médicis viennent seulement passer quelques mois en Grèce à tour de rôle, et n'ont pas le temps de se familiariser avec la langue et les usages du pays. L'archéologie, aujourd'hui, est si étroitement liée à l'architecture, que l'on ne devrait jamais entreprendre une fouille sans le concours d'un architecte, dont les connaissances techniques épargneraient bien des tâtonnements. La magnifique ruine grecque de Nimroud-Kalessi, que j'ai visitée en 1881 et où M. Clerc a pratiqué des fouilles, n'a encore été ni dessinée ni relevée, parce que l'École d'Athènes, au moment des travaux, ne disposait pas d'un architecte qu'elle pût envoyer sur les lieux.

D'après les dernières nouvelles publiées par la *Wochenschrift* de Berlin, on a démoli presque complètement la grande citerne qui occupait l'angle nord-est des Propylées; elle datait d'une très basse époque et des inscriptions romaines ainsi que des fragments de sculptures étaient encastrés dans ses murs. On suppose que lors de la construction des Propylées il aurait été question d'élever à cette place un grand portique qui ne fut jamais exécuté. Plus tard, on y établit une citerne ouverte qui fut recouverte à une époque postérieure. Au sud-ouest des Propylées, près du temple de la Victoire, M. Stamatakis a fait détruire quelques murs de basse époque et constaté ainsi que l'aile sud des Propylées, ou du moins le mur occidental, s'étendait plus loin vers le sud qu'on ne le pensait jusqu'à présent. Ainsi les questions que l'on croyait tranchées par la monographie de M. Bohn sur les *Propylées* reviennent de nouveau à l'ordre du jour et se recommandent à l'étude de nos architectes.

— M. Joànnis Dimitriou, de Lemnos, qui a déjà donné aux musées d'Athènes l'admirable collection d'antiquités égyptiennes conservée au Polytechnicon, vient de faire preuve d'une nouvelle libéralité envers la Société archéologique. Il lui a envoyé d'Égypte dix momies de l'époque

gréco-romaine qu'il a acquises, suivant l'Ἐφημερίς, sur le conseil de M. Maspero : elles proviennent de la vaste nécropole de Panopolis découverte l'an dernier dans la Haute-Égypte[1]. M. Joannis a envoyé en outre une table à offrandes en marbre. Un autre Grec établi en Égypte, Dranet-Pacha, a donné à la Société archéologique une belle statue de femme, représentant peut-être la Fortune, haute de 1 mètre et de style gréco-romain[2].

Éleusis. — M. Philios continue les fouilles au temple de Déméter. Devant la façade orientale du temple, il a découvert, à 8 mètres de profondeur au-dessous du sol, des tombeaux d'une haute antiquité. Dans l'intérieur du temple, on a trouvé aussi à une grande profondeur des murs d'appareil polygonal en pierre calcaire et en briques séchées au soleil, que l'on suppose avoir appartenu à l'ancien sanctuaire détruit par les Perses. Parmi les objets exhumés, on mentionne quelques vases peints d'un excellent travail. Le volume des Πρακτικά, qui vient de paraître, contient un rapport détaillé sur les fouilles d'Éleusis (p. 51-67).

Pirée. — Au cours des sondages pratiqués au mois de juin 1884 par la Société archéologique, dans le voisinage de l'usine à gaz (route du Pirée à Athènes), on a trouvé un certain nombre de stèles funéraires, deux hydries de marbre, avec bas-reliefs et inscriptions, des fragments de terre cuite et de bronze et les restes d'un coffret en bois à l'intérieur d'un sarcophage. On mentionne aussi un morceau d'étoffe assez bien conservé contenant des ossements. Les résultats de ces fouilles seront exposés dans le prochain fascicule des Πρακτικά[3].

Au commencement du mois d'avril, au cours des travaux exécutés pour la construction d'un théâtre sur la place Coraï au Pirée, on a mis au jour les restes d'une ancienne construction en blocs de tuf; d'importantes inscriptions, découvertes à l'ouest de cet édifice, ont été publiées dans l'Ἐφημερίς (1884, p. 39). La première est une liste d'orgéons suivie d'un décret des Dionysiastes en l'honneur de leur *tamias* Dionysios, fils d'Agathoclès de Marathon. Elle date de l'époque macédonnienne et de l'archontat d'Eupolemos[4]. La seconde est un décret des mêmes orgéons conférant le sacerdoce de Dionysios à

1. *Revue archéologique*, 1884, t. II, p. 174.
2. Ἐφημερίς, 1884, p. 100.
3. Ἐφημερίς, 1884, p. 90.
4. Cf. Dumont, *Fastes éponymiques d'Athènes*, p. 100, et *Essai sur la chronologie des archontes athéniens*, p. 121.

Agathocle, fils de Dionysios, en récompense des services rendus à la confrérie par son père défunt. Ce texte est daté par la mention de l'archonte Hippacos, dont le nom se trouve ici pour la première fois. La troisième inscription avait été publiée d'abord par la Σφαῖρα; nous l'avons reproduite dans notre *Chronique* du mois d'août dernier (p. 72).

Le ministère de l'Instruction publique continua les fouilles en les étendant aux rues voisines d'Athéna et de Kolokotroni. On découvrit les fondements d'un grand édifice quadrangulaire, qui paraît avoir subi des remaniements à une époque postérieure. Le plan en fut relevé avec soin et le terrain abandonné de nouveau aux constructeurs du théâtre. C'est l'éphore du Musée du Pirée, M. Dragatsis, qui a conduit les fouilles et qui en fera connaître les résultats [1].

Sunium. — L'Institut allemand d'Athènes a pratiqué des fouilles au temple de Sunium, à l'effet d'en relever exactement le plan et de retrouver quelques-unes des plaques sculptées de la frise, dont plusieurs ont déjà été signalées et reproduites. On a découvert, en effet, un bon nombre de ces plaques, formant une frise au-dessus des colonnes, du pronaos et des longs côtés; malheureusement, les reliefs sont en général très mal conservés. La partie architecturale de l'exploration, confiée à M. Doerpfeld, a parfaitement réussi. On a établi que le temple avait treize colonnes sur les longs côtés, ce qui infirme la restitution publiée par l'expédition de Morée, où l'on admettait douze colonnes seulement. Les fouilles ont prouvé que le temple de marbre, dont on place la construction à l'époque de Périclès, a été élevé au-dessus d'un temple plus ancien et presque de même grandeur en tuf. Sur les anciens degrés de pierre on a posé les nouvelles marches en marbre et le temple s'est trouvé ainsi exhaussé et élargi sans que le dessin en fût modifié. Comme il fallut, par suite, élargir les anciennes fondations, on se servit à cet effet des débris du temple en tuf, entre autres de tambours de colonnes et d'architraves. Le temple primitif avait six colonnes de façade et treize de côté; le diamètre des colonnes et l'entre-colonnement étaient légèrement moindres que dans le temple postérieur. C'est là un nouvel exemple de ce fait, déjà attesté entre autres par le temple de Rhamnus, que les Grecs, dans la seconde moitié du ve siècle, rebâtirent en marbre plusieurs de leurs anciens temples en tuf, détruits par les Perses ou dégradés par le temps [2].

1. Ἐφημερίς, 1884, p. 91.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1884, p. 1240; [*Mittheilungen des deutschen Instituts*, VI, p. 233; IX, p. 324.]

Eubée. — On écrit d'Athènes à l'*Allgemeine Zeitung* que le docteur Lampakis a découvert des catacombes à Chalcis, et que deux de ces catacombes ont dû servir d'églises chrétiennes. Le correspondant ajoute que des catacombes semblables ont été trouvées au pied de l'Acropole d'Athènes, assertion qui ne repose d'ailleurs sur aucun fondement [1].

Tirynthe. — On annonce pour les premiers mois de 1885 la publication d'un livre de M. Schliemann sur ses fouilles récentes à Tirynthe, que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs. M. Philios, éphore du gouvernement grec, chargé de surveiller les travaux, se propose de publier aussi le résultat de ces observations. L' 'Εφημερίς a donné un résumé succinct, dû sans doute à M. Philios lui-même, des découvertes faites en cet endroit ; M. Schliemann a exposé les résultats de ses fouilles dans une séance du Congrès anthropologique de Breslau (5 août 1884) [2], et divers journaux étrangers leur ont consacré des récits plus ou moins exacts. La publication prochaine de *Tirynth* nous dispense d'entrer, pour le moment, dans des détails qui risqueraient d'être insuffisants ou entachés d'erreurs. On a déjà transporté à Athènes les fragments des vases archaïques les plus importants, qui appartiennent au type connu de Mycènes. Les peintures murales ont été copiées par M. Doerpfeld, l'architecte de l'Institut allemand d'Athènes [3].

Il paraît qu'à côté de résultats positifs très remarquables, les fouilles de Tirynthe ont aussi produit quelques déceptions. Dans un article de l'*Athenæum* (1884, p. 511), M. Mahaffy, rendant compte des fouilles, exprimait des doutes sur l'authenticité d'un petit vase très oxydé que M. Schliemann prenait pour un vase d'argent. D'après une communication anonyme à la *Philologische Wochenschrift*, ce petit vase, qui a été précieusement déposé au ministère des Cultes à Athènes, ne serait qu'un récipient moderne en fer blanc, perdu dans les fouilles par quelque ouvrier. « Parmi les objets envoyés à Athènes comme antiques, ajoute la *Wochenschrift*, se trouvaient aussi des boutons en

1. *Philologische Wochenschrift*, 25 octobre 1884.

2. La *Philologische Wochenschrift* du 30 août a donné un résumé de cette publication, reproduite en partie dans les *Addenda* de notre *Manuel de Philologie*, t. II, p. 274.

3. L' 'Εφημερίς fait observer que des fragments de peintures semblables ont été découverts, mais en petit nombre, à Mycènes : M. Schliemann les attribua d'abord à l'époque macédonienne. (*Catalogue des trésors de Mycènes* nos 426-428.)

métal d'uniformes grecs.... Le ministère se plaint que les travaux de M. Schliemann lui imposent de lourds sacrifices. En effet, M. Schliemann fouille à ses frais, mais ne s'occupe pas de faire enlever les terres de déblais, tâche qui incombe ensuite au ministère et coûte aussi cher que les fouilles elles-mêmes. Le budget des fouilles, qui atteint cependant 300,000 drachmes, est surchargé depuis plusieurs années par suite des travaux de M. Schliemann. »

Il nous semble que ces récriminations, dont l'origine officielle est évidente, trahissent simplement une défectuosité dans la législation grecque sur les fouilles. L'Éphorie pourrait aisément imposer aux chercheurs l'obligation de faire transporter les déblais assez loin pour qu'elle n'eût à supporter aucune dépense de ce chef. Il lui serait facile d'acquérir un matériel de rails et de wagonnets, comme celui qui a fonctionné à Olympie et dans les fouilles de l'Acropole en 1876, qu'elle mettrait gratuitement à la disposition du directeur des fouilles pour qu'il pût faire transporter les terres dans un endroit désigné. Quant à la présence d'objets modernes parmi les objets découverts, c'est là un accident sans gravité et d'ailleurs presque inévitable; nous en avons fait récemment l'expérience à Carthage, où un ouvrier italien nous a apporté, en prétendant l'avoir trouvée à 6 mètres de profondeur, une statuette en plâtre qu'il avait achetée la veille à la Goulette.

Signalons enfin une longue lettre de M. le docteur Deffner, bibliothécaire en chef de l'Université d'Athènes, publiée dans une revue de New-York, le 23 octobre dernier [1]. M. Deffner a visité à plusieurs reprises les fouilles de Tirynthe, ce qui donne une autorité particulière à son témoignage. Il commence par réclamer pour Thiersch et M. Rangabé (Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς καλλιτεχνίας, Athènes, 1865, p. 63) la priorité de la découverte du palais de Tirynthe; cette priorité avait déjà été revendiquée pour Thiersch par M. Christian Belger, et nous l'avions reconnue d'après lui dans notre dernière *Chronique* (*Revue archéologique*, 1884, II, p. 84, note 1). Dans sa description des ruines, M. Deffner signale quelques détails intéressants. Ainsi l'on a trouvé des bases et des chapiteaux de colonnes, mais pas de fûts, ce qui prouve que ces derniers doivent avoir été en bois. Parmi les fragments de stuc ornés de peintures, il cite « un taureau courant avec un acrobate accroché à son cou » (*a running bull with a clown clinging to its neck*) [2]. Le sol de la grande salle paraît avoir été formé de plaques d'albâtre larges de 0^m,75 sur 0,45, avec des dessins gravés

1. *The Nation*, 23 octobre 1884, p. 351.
2. [En couleurs dans Schliemann, *Tirynthe*, éd. française, 1885, pl. XIII.]

en creux remplis d'une substance bleue vitrifiée. Selon M. Deffner, la citadelle de Tirynthe n'est pas située sur un rocher, mais en plaine, et les fondations de l'enceinte cyclopéenne sont presque de niveau avec les champs qui les entourent. La lettre se termine par des récriminations amères contre « l'ami Schliemann », qui se serait rendu la besogne facile en jetant simplement les terres de déblai sur les murs cyclopéens, lesquels se trouvent ainsi cachés à la vue, malgré l'admiration que M. Schliemann exprimait pour eux dans son ouvrage sur Mycènes. M. Deffner se dit « fort affligé de cette impiété, qui touche au vandalisme, et qui excitait une indignation générale à Argos et à Nauplie. » Nous n'avons pas à exprimer d'opinion sur des reproches dont nous ne pouvons contrôler personnellement l'exactitude, mais nous sommes sûr que le représentant de l'Éphorie grecque, M. Philios, n'aura pas donné son assentiment à des recherches poursuivies, au nom de la science, avec une pareille insouciance du lendemain.

Épidaure. — M. Cavvadias a publié dans l'Ἐφημερίς (1884, pl. III et IV) seize fragments de statues provenant des frontons du temple d'Esculape à Épidaure. Malgré l'insuffisance des reproductions, on peut déjà se faire une idée du style de ces œuvres, qui appartiennent à la meilleure époque de l'art hellénique. Nous souhaitons vivement qu'on ne tarde pas à les faire connaître par des photographies ; il est assurément regrettable qu'on n'ait pas publié une seule héliogravure d'après les statues découvertes à Épidaure depuis trois ans.

A l'ouest et non loin de la tholos de Polyclète, les fouilles ont dégagé les soubassements d'un temple dorique long de 24^{m},70 sur 13^{m},20 de large. C'est au cours de ces travaux que l'on a découvert les fragments des statues qui faisaient partie des sculptures des frontons. Comme le temple d'Esculape, au dire de Pausanias, était voisin de la tholos, M. Cavvadias a conclu avec vraisemblance que le temple découvert par lui était celui du dieu d'Épidaure. L'époque où cet édifice a été construit peut être déterminée assez exactement par le fait que les marques d'appareillage des pierres sont des lettres de l'alphabet antérieur à Euclide; M. Cavvadias pense qu'il a été commencé peu après l'achèvement du Parthénon, en même temps que les temples de Sunium, de Rhamnus et de Phigalie.

D'après les fragments recueillis par M. Cavvadias, il est facile de reconnaître que le fronton ouest représentait une bataille d'Amazones et le fronton est la lutte des Centaures et des Lapithes. Malheureusement, ces sculptures sont fort mutilées et effritées par le temps. Au moyen âge, le temple d'Esculape avait été converti en une maison particu-

lière et l'on avait construit un four à chaux entre le temple et la tholos de Polyclète. Seuls, les morceaux détachés des frontons et recouverts de terre ont échappé à la destruction. Les trois figures les mieux conservées représentent une Amazone à cheval, le bras droit levé comme si elle se défendait contre un assaillant, et deux femmes vêtues de longues draperies assises sur des chevaux à la façon des Néréides, c'est-à-dire κατὰ πλευρὰν, tandis que l'Amazone, suivant l'usage, chevauche περιβάδην. Les deux dernières figures étaient vraisemblablement placées aux angles du fronton, en spectatrices paisibles de la bataille [1]. De la centauromachie du fronton ouest, il ne reste guère qu'un torse de femme agenouillée et qu'une tête de Centaure; les autres fragments sont trop mutilés pour qu'on puisse tenter de reconstituer la scène. Le style de ces sculptures est très remarquable et rappelle les bas-reliefs du temple de Phigalie; M. Cavvadias les croit tout au moins exécutées sous la direction de Thrasymède de Paros, l'auteur de la statue chryséléphantine d'Esculape, que l'on considère comme un élève de Phidias.

Les fouilles ont recommencé à Épidaure dans les premières semaines de l'été dernier. Comme par le passé, elles ont donné des résultats fort intéressants, que nous résumerons ici en combinant les renseignements parfois bien vagues qui ont été portés à la connaissance du public. On a découvert un fragment d'inscription de 0m,35 sur 0m,30, s'adaptant à la seconde stèle des guérisons miraculeuses, une dédicace en vers de 78 lignes et d'autres textes épigraphiques. Le temple d'Artémis, comme l'appelle M. Cavvadias, a été entièrement déblayé [2] : on a retrouvé assez de fragments d'architecture pour qu'une restitution intégrale en soit possible. Espérons qu'elle tentera bientôt l'un des pensionnaires de notre Villa Médicis [3]. Parmi les sculptures on signale une très jolie statuette d'Esculape, deux torses d'adolescents d'excellent travail, la partie inférieure d'un bas-relief représentant Athéné, et surtout trois Victoires qui formaient les acrotères du temple d'Esculape. Toutes ces découvertes doivent être publiées dans les prochains fascicules de l'Ἐφημερίς.

1. Un fragment de la tête d'une Amazone mourante paraît, d'après la lithographie de l'Ἐφημερίς, pouvoir se comparer aux plus beaux produits de l'art grec. Nous en dirons autant de la partie supérieure du torse d'une Victoire ailée.

2. C'est le cinquième édifice d'Épidaure déblayé depuis le commencement des fouilles : les autres sont le théâtre, le temple d'Esculape, l'*abaton* ou dortoir des malades et la *tholos* de Polyclète.

3. Un essai de restauration de la *tholos*, par M. Doerpfeld, vient d'être publié dans les Πρακτικά, 1884, πιν. γ'.

La Νέα Ἡμέρα du 25 octobre annonce les trouvailles suivantes faites à l'est du temple d'Esculape : une tête du jeune Télesphore, identique à celle que l'on voit sur les médailles de Pergame ; une tête barbue colossale, excellent portrait de l'Épidaurien Euanthes, dont le nom a été lu sur une base de statue voisine ; le corps de ce même personnage, portant la courte toge des statues d'époque romaine. Depuis, M. Cavvadias a encore découvert une tête colossale barbue, d'époque alexandrine ; une tablette de marbre, ornée de deux têtes humaines en relief, surmontées d'un distique latin d'après lequel cette tablette serait une offrande d'un certain Gallus à Esculape, qui l'avait guéri d'une maladie d'yeux ; une statuette bien conservée d'Esculape assis ; la tête d'une statue colossale du même dieu ; une statue de bronze avec une inscription votive archaïque ; enfin, une colonne de marbre portant une inscription du VIe siècle avant J.-C. C'est le second texte antérieur à Euclide que l'on trouve à Épidaure.

Au sujet de la grande stèle des guérisons d'Esculape (plus haut, p. 65), nous devons faire observer que l'on possédait déjà un document analogue du temps d'Antonin le Pieux, découvert à Rome dans l'île du Tibre, sur l'emplacement du temple d'Esculape (*C. I. G.*, 5980). On y trouve le récit de quatre guérisons, celle de deux aveugles, d'un pleurétique et d'un homme affecté de crachements de sang. Les remèdes indiqués par le dieu sont assez compliqués et rappellent les détails de l'inscription de Julius Apellas, dont nous avons reproduit ici les premières lignes (p. 69 ; cf. la traduction, p. 96).

M. Clermont-Ganneau a présenté, dans la *Revue critique* du 15 décembre 1884 (p. 502), des observations nouvelles sur le rôle du chien dans le culte d'Esculape, que nous avons étudié d'après la stèle des guérisons d'Épidaure (*Revue archéologique*, 1884, II, p. 129 ; plus haut, p. 98). Le savant orientaliste a signalé trois passages qui m'avaient échappé et qui sont fort instructifs. *Canes adhibentur ejus (Aesculapii) templo*, dit Festus, *quod is uberibus canis sit nutritus*. La tradition suivant laquelle Esculape aurait été nourri par une chienne est également rapportée par Lactance (*De falsa religione*, I, 10), d'après Tarquitius : *Ait incertis parentibus natum, expositum et a venatoribus inventum*. Élien parle de mille chiens sacrés nourris dans le sanctuaire de la divinité sicilienne Adranos (*Nat. anim.*, XI, 20). Or, Adranos paraît être un dieu d'origine syrienne, Hadran. Quant à l'étymologie d'Esculape proposée par Bochart et rappelée par M. Clermont-Ganneau, אישכלבי *ich-kalbi* « l'homme chien », elle m'était naturellement venue à l'esprit, mais je n'avais pas osé la mentionner. J'aurais peut-être été moins réservé si je m'étais souvenu d'une très curieuse

inscription corinthienne du VIe siècle, où l'on trouve la forme jusqu'à présent unique Αἰσχλαβιός (Roehl, *Inscriptiones antiquissimae*, n° 549), qui se rapproche bien plus du prototype sémitique admis par Bochart que la forme Ἀσκληπιός de la grécité classique.

Enfin, M. Hartwig Derenbourg a bien voulu m'écrire au sujet des chiens sacrés la lettre suivante, qu'il m'a autorisé à reproduire ici :

« En relisant la comptabilité manuscrite du temple de Citium, je crois toujours que les *kelabim* mentionnés sur les tablettes n'étaient pas des chiens, mais des hommes. Mais je ne veux pas rentrer dans le débat autrement qu'en vous envoyant les quelques documents dont je vous ai parlé.

« 1° Le nom propre כלבאלם se trouve dans l'inscription 49 du *Corpus inscript. semitic.* (p. 70 et suiv.). Comme M. Renan le remarque très justement, il est synonyme de עבדאלם (voir *Corpus*, p. 30, deux exemples). Où nous différons, c'est que je traduirais *canis Dei*, ou *canis Elimi* d'une part, *servus Dei* ou *servus Elimi* d'autre part, mais non *canis Deorum* ou *servus Deorum*. P. 30, M. Renan signale la transcription grecque du second nom : Ἀβδήλιμος.

« 2° Dans l'inscription 52 du *Corpus* (p. 72 et suiv.), un personnage est appelé כלבא, nom que porte également son grand-père. Sans admettre le *canis ejus*, je suis convaincu de la parfaite identité entre כלבא et כלבאלם.

« 3° C'est dans cette série qu'il faut également placer l'explorateur biblique כָּלֵב. Ce qui est très curieux, c'est que les Septante traduisent l'ethnique כָּלִבִּי (I *Samuel*, xxv, 3) par ἄνθρωπος κυνικός (cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v. כלב ; Schleussner, *Lexicon*, s. v. κυνικός). Les כלבם me paraissent précisément des ἄνθρωποι κυνικοί. »

La question des *kelabim* a encore été abordée par M. Merriam dans *The Nation*, 1885, p. 34. Le savant américain se rencontre sur plusieurs points avec M. Clermont-Ganneau, dont l'article a paru presque en même temps que le sien. Il nous signale en outre les *chiens sacrés* du temple d'Héphaestos à Aetna en Sicile (Élien, *Hist. anim.*, XI, 3). Cet Héphaestos sicilien se rattacherait au Talos créto-phénicien, représenté avec un chien sur certaines monnaies de Phaestos en Crète. Adranus est également accompagné d'un chien sur les monnaies des Mamertins. Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius de Tyane*, mentionne des chiens sacrés attachés au temple de Dictynna en Crète; pour M. Merriam, Hécate a pu être, à l'origine, une divinité à tête de chien. On sait que M. Schliemann, et bien avant lui B. Constant, ont soutenu que l'Athéné et la Héra primitives avaient été représentées avec des têtes de chouette et de génisse; M. Milchhoefer et d'autres ne

paraissent pas loin d'accepter la théorie d'après laquelle les animaux-attributs seraient comme les *résidus* d'images zoomorphiques primitives, transformées plus tard par les progrès de l'anthropomorphisme. M. Merriam ajoute en terminant : « Il est permis de se demander si les anciens interprètes juifs des *Rois*, II, XVII, 31, n'avaient pas raison d'attribuer une figure de chien à Nibhaz, l'idole des Avites, rattachant ce mot à la racine « aboyer », comme *Anubis latrator.* »

Élatée. — C'est à l'Ἐφημερίς que nous devons emprunter quelques détails sur les fouilles de l'École française à Élatée. Les travaux commencés au mois de novembre par M. Paris, membre de l'École, sur l'emplacement du temple d'Athéné Kranaia, ont été interrompus par l'hiver pour reprendre le 7 mai 1884 et durer jusqu'au mois de juillet de cette année. On a d'abord fouillé en dehors et au nord du temple, à la profondeur de 2 mètres; cette recherche a mis au jour, vers l'angle nord-est de l'édifice, des fragments d'architecture en tuf avec des traces de couleur et des poteries portant des ornements en relief. On y a trouvé aussi la moitié de droite d'une tête de bon style et une base de statue avec le nom d'Athéné Kranaia. A l'intérieur du temple, on a découvert de nombreux fragments de statues en marbre dont quelques-unes paraissent avoir appartenu à une image colossale d'Athéné; deux bases avec inscriptions, où l'on a lu les noms des artistes *Ergophile* et *Polyclès*; un décret d'une longueur considérable et d'autres inscriptions. A l'ouest, on a découvert un pavé en mosaïque plus élevé que la base des colonnes. Des recherches pratiquées au nord du temple dans les terres de déblai anciennes ont fourni une quantité de terres cuites brisées, vases, figurines, têtes de lions, poteries avec épigraphes, etc. Enfin, l'on a recueilli beaucoup de petits objets en bronze et environ cent soixante-dix monnaies.

Olympie. — M. Dimitriadis, chargé par la Société archéologique de continuer les fouilles de la mission allemande, a pratiqué une tranchée d'essai à 64 mètres au nord de l'angle nord-est du stade. Cette tranchée n'a fait découvrir aucune construction. A une profondeur de 1 mètre, on a rencontré un tombeau en terre cuite contenant un crâne humain. Dans la Palestre, que les Allemands n'ont pas entièrement déblayée, M. Dimitriadis a découvert, à $2^{m},70$ de profondeur, un mur de mauvaise époque composé de pierres calcaires et de fragments de marbre, provenant en partie du toit du temple de Jupiter. A la profondeur de 4 mètres, on a commencé à trouver des fragments de métal et des monnaies byzantines. Jusqu'à présent, on a retiré de la Palestre et du

lit du Cladéos trois cent cinquante-huit monnaies, parmi lesquelles de belles pièces en argent d'Élis. Les bronzes sont au nombre de quarante-huit : on signale la partie inférieure d'une statuette vêtue, avec des ailes étendues, une petite tête d'un bon travail archaïque et un trépied, archaïque également. Un plomb circulaire percé d'un trou porte, en petites lettres, l'inscription Προξενίδα. Les trouvailles les plus importantes sont trois fragments de marbre, dont l'un provient d'une métope du temple de Jupiter et les deux autres du fronton occidental du même temple [1].

Orope. — Au mois de juin 1885, M. Phinticlis, vice-président de la Société archéologique, a commencé des fouilles sur l'emplacement du sanctuaire d'Amphiaraüs. Les résultats ont été dès l'abord très satisfaisants. On a trouvé un grand nombre de décrets de proxénie, inscrits à une époque postérieure sur des marbres portant des dédicaces à Amphiaraüs, et deux textes agonistiques intéressants. Mais le document le plus important que l'on ait mis au jour est un sénatus-consulte du temps de Sylla, parfaitement conservé, que l'Ἐφημερίς doit faire connaître sous peu [2]. Ce texte, dit-on, présente une étroite analogie avec le sénatus-consulte de Thisbé, si heureusement commenté par M. Foucart [3]. Comme tous les documents du même genre, il est remarquable par les latinismes de la rédaction, qui est une traduction littérale du texte latin faite vraisemblablement à Rome même. Plusieurs inscriptions trouvées au même endroit donnent des noms d'artistes nouveaux, Simalos, Dionysios fils d'Ariston, Agatharchos fils de Dionysios, Thoinias fils de Teisicratès de Sicyone [4], Teisicratès fils de Thoinias, Naxias fils de Lysimaque d'Athènes. On a encore découvert un théâtre d'une forme singulière, construit en tuf, et un portique adjacent au théâtre. Les abords de ce dernier édifice ont fourni une jolie statue en marbre représentant Hercule au repos, qui a été transportée à Athènes. Les fragments d'architecture et les chapiteaux, d'ordre dorique et ionique, sont en tuf calcaire et présentent des traces de couleurs. Sur le piédestal d'une statue colossale se lit l'inscription ΔΗΜΟΣ ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Une autre base supportait des statues de Ptolémée et d'Arsinoé, comme le

1. Ἐφημερίς, 1884, p. 95.
2. [Voir Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1884, p. 98; *Hermes*, t. XX, p. 268.]
3. *Archives des Missions*, 2e série, t. VII; cf. Mommsen, *Ephemeris epigraphica*, 1873, p. 278; Schmidt, *Mittheilungen*, t. IV, p. 235. [On connaissait en 1887, par les inscriptions, douze sénatus-consultes du temps de la République; cf. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1887, t. XI, p. 225.]
4. Cf. Homolle, *Revue archéologique*, 1884, t. II, p. 215.

prouve une inscription trouvée tout auprès. On a pu reconstituer un monument de grande dimension dont l'inscription est ainsi conçue : ὁ δῆμος Ὠρωπίων Λεύκιον Κορνήλιον Λευκίου υἱὸν Σύλλαν Ἐπαφρόδιτον τὸν ἑαυτοῦ σωτῆρα καὶ εὐεργέτην Ἀμφιαράῳ, ἐπὶ ἱερέως Φρυνίχου · Τεισικράτης Θοινίου ἐποίησε. Il s'agit, comme on le voit, d'une statue élevée au dictateur Sylla par le peuple d'Orope, et consacrée à Amphiaraüs. Plus tard, les Oropiens ont gravé des décrets de proxénie sur les plaques de ce monument [1].

Gudion. — En construisant une route à Gudion, des terrassiers grecs découvrirent deux tombeaux contenant de beaux vases, des feuilles d'or, une bague et une statuette en bronze. L'Éphorie envoya sur les lieux M. Tsountas, qui fit ouvrir d'autres tombeaux : dans l'un, celui d'un enfant, on trouva une boucle d'oreille et une amulette en or [2].

Céphallénie. — Des sondages exécutés à Samé (Céphallénie), sous la direction de M. Cavvadias, ont fait reparaître une porte de l'Acropole, de style cyclopéen et rappelant celle de Mycènes. A l'intérieur de l'Acropole, on a trouvé plusieurs édifices d'une excellente construction. Dans la ville basse, on a découvert deux mosaïques appartenant à une maison romaine. La décoration en est purement géométrique [3].

Égypte. — L'*Allgemeine Zeitung* donne des renseignements nouveaux sur les papyrus du Fayoum, qui complètent ceux que nous avons réunis plus haut (p. 88). On travaille à installer la collection au Musée de Vienne; deux cents papyrus ont déjà été déroulés et placés entre des plaques de verre. Parmi les papyrus grecs, on a trouvé récemment des fragments considérables de la dissertation esthétique dont nous avons déjà fait mention; on pense qu'elle dérive de l'enseignement d'Aristote. A la série des papyrus impériaux s'ajoutent des documents émanés de Marc-Aurèle, Alexandre Sévère, Gordien, Philippe l'Arabe, Carus et Licinius. Un papyrus donne la date, qui restait encore à fixer, de l'avènement de l'empereur Maximinus Thrax (fin de mars 235). Deux papyrus latins, quittances de l'actuaire Sergius, sont les plus anciens documents datés de ce genre (398 ap. J.-C.). Un

1. Ἐφημερίς, 1884, p. 100.
2. *Philologische Wochenschrift*, 16 août 1884.
3. Ἐφημερίς, 1884, p. 93.

autre texte bien conservé de la même série, datant du ve siècle, contient un permis du gouverneur de la province autorisant quatre soldats de la Ve légion à se rendre à Arsinoé (El-Fayoum), pour assister aux fêtes de Pâques. Un papyrus bilingue (gréco-latin) de la même époque se rapporte aussi à une décision du praefectus Augustalis.

L'étude des papyrus arabes a fait découvrir une proclamation révolutionnaire de 867 après J.-C., qui montre sous sa forme originale le système ancien en usage pour désigner les voyelles; la notation actuelle ne date que du VIIIe siècle. Dans dix petites lettres écrites en arabe, de 812 après J.-C., dont quelques-unes sont encore pourvues de leurs cachets en argile, un fonctionnaire préposé au recouvrement des impôts adresse une commande de rouleaux de papyrus. Cette matière, à laquelle le papier de coton et de lin faisait déjà une forte concurrence, était devenue rare et coûteuse; d'après les lettres en question, un rouleau de papyrus de 2 mètres de longueur et 0^m,60 de hauteur coûtait environ 3 francs.

RUSSIE MÉRIDIONALE. — Le gouvernement russe a confié à un jeune archéologue, M. Latischew, le soin de réunir les inscriptions grecques et latines découvertes sur la rive septentrionale de la mer Noire. La dispersion de ces documents à travers un grand nombre de recueils, dont quelques-uns ne sortent guère de Russie, rendait l'exécution d'un pareil travail très désirable. M. Latischew a fait connaître ses recherches préliminaires au Congrès archéologique d'Odessa, dans la séance du 28 août 1884 [1]. La commission de publication, dont il fait partie, comprend encore les professeurs Pomjaloswky et Sokolow. Il a été décidé que toutes les inscriptions seraient revues sur les originaux ou du moins comparées à des copies plus anciennes. Le *Corpus* doit publier ou rééditer les textes antérieurs au christianisme découverts entre le Danube et le royaume du Bosphore inclusivement; on laissera de côté les inscriptions du Caucase, qui ont récemment été réunies en un volume par M. Pomjalowsky, ainsi que les légendes monétaires et celles des inscriptions céramiques qui sont dans un rapport étroit avec les sujets représentés au point de ne pouvoir être publiées séparément. Nous regrettons cette dernière restriction, qui n'a heureusement pas arrêté les éditeurs du IVe volume du *Corpus* de Boeckh. La collection entière comprendra trois parties : 1° les inscriptions de Tyras, Olbia, Chersonnesos et d'autres localités depuis le Danube jusqu'au royaume du Bosphore; 2° les inscriptions du

1. *Philologische Wochenschrift*, 1884, p. 1558.

royaume du Bosphore; 3° les inscriptions céramiques et la *varia supellex*. M. Latischew a déjà recopié les inscriptions conservées à l'Ermitage et dans les bibliothèques impériales de Saint-Pétersbourg. Dans l'automne de 1883, il a fait une longue excursion dans la Russie méridionale, pour copier les inscriptions de Moscou, Charkow, Kertsch, la presqu'île de Taman, Theodosia, Sébastopol, Odessa, Cherson, Kichinew et Kiew. La quantité des documents recueillis par lui est déjà très considérable : il compte cent cinquante inscriptions d'Olbia, trente de Chersonnèse, etc. A l'époque du Congrès, six feuilles du *Corpus* étaient déjà imprimées.

Dans une autre séance du Congrès (29 août), le professeur Jurgewitch d'Odessa s'est prononcé pour l'identification d'Eupatorion avec Inkermann. M. Pomjalowsky a lu un mémoire (4 septembre) sur des collèges de l'ancienne Tanaïs que l'on connaît par des textes épigraphiques découverts en 1869 et 1870 à Nedwigovka. Tanaïs, dans les premiers siècles de notre ère, possédait un collège semblable aux *collegia funeraticia*, et un thiase auquel se rattachait une association éphébique. Le collège et le thiase avaient en commun le culte de la « divinité suprême », que les textes ne désignent jamais par un autre nom.

XI

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1885, t. II, p. 87-116.)

Athènes. — Le 31 mars dernier est mort à Athènes M. Stamatakis, le jeune éphore général des antiquités qui avait succédé en 1884 à M. Eustratiadis et dont nous avons fait connaître plus haut les brillantes découvertes sur l'Acropole[1]. C'est une perte vivement ressentie de tous les archéologues, qui attendaient avec impatience la suite des travaux de déblaiement dont M. Stamatakis avait pris l'initiative. Bien qu'interrompus par une fin prématurée, ils assurent à leur auteur un rang honorable, à côté de Ross, de Beulé et de Michaëlis, parmi ceux qui ont bien mérité de l'Acropole. La Société archéologique d'Athènes a résolu de lui élever un monument.

— L'architecte anglais M. Penrose, l'auteur de l'ouvrage célèbre *Athenian architecture* (1851), s'est rendu à Athènes pour présider à la construction de l'École anglaise d'archéologie. En même temps, il a commencé quelques fouilles à l'Olympiéion pour compléter ses travaux antérieurs sur les courbes des monuments grecs.

Tirynthe. — A la suite des plaintes qui se sont élevées contre M. Schliemann, accusé d'avoir, au cours de ses dernières fouilles à Tirynthe, enseveli l'ancienne muraille d'enceinte sous les terres provenant de ses travaux, M. Doerpfeld a été envoyé à Tirynthe pour procéder au déblaiement complet de cette muraille. On annonce comme très prochaine la publication du grand ouvrage de M. Schliemann sur Tirynthe.

Crète. — La grande découverte épigraphique de l'année — la plus importante, peut-être, des temps modernes depuis celle du Marbre de

1. *Revue archéologique*, 1885, I, p. 85.

Paros — est due à MM. Halbherr et Fabricius. Ces deux savants ont déblayé à Gortyne,dans le lit d'un ruisseau, un mur circulaire portant une inscription de *six cents lignes*, en caractères archaïques et écrite *boustrophédon*. C'est tout un code de droit privé et criminel crétois, dont MM. Thenon et Perrot, en 1857, et M. Haussoullier, en 1879, avaient déjà recueilli deux fragments au même endroit. Le texte, publié d'abord sans commentaires dans le *Museo Italiano*[1] et les *Mittheilungen des deutschen Instituts*[2], a été supérieurement traduit par M. Dareste dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*[3] et par M. Comparetti dans le *Museo Italiano*[4], avec un commentaire philologique et juridique très important. M. Lewy d'une part, MM. Bücheler et Zitelmann de l'autre, ont publié depuis le même texte avec commentaires et traduction en allemand. Ces travaux répandent la lumière sur un document de premier ordre, rempli non seulement de faits nouveaux, mais de mots et de formes inconnus à tous les lexicographes.

Lemnos. — L'île de Lemnos, qui est reliée à Smyrne depuis quelques années par une ligne de petits vapeurs anglais, n'a été que fort rarement explorée depuis le voyage de M. Conze[5]. Au mois d'août 1880, pendant la première année de mon séjour à l'École d'Athènes, je me rendis à Mudros, au sud de l'île, sur l'aviso *le Latouche-Tréville*, et je fis quelques excursions à Drepanidi, à Palaeo-Kastro et aux environs. Mon inexpérience de la langue grecque et la défiance des habitants, qui s'imaginaient que l'aviso français venait rançonner leur île, entravèrent mes recherches et en abrégèrent la durée. Je n'ai publié jusqu'à présent qu'un seul texte de Lemnos : c'est un décret des clérouques athéniens d'Héphestia en l'honneur de l'Aréopage d'Athènes[6].

MM. Cousin et Durrbach, membres de l'École française d'Athènes, se sont rendus à Lemnos pendant l'été de 1884 et ont fait connaître dans le *Bulletin* du mois de janvier 1885 le résultat de leurs recherches[7]. La ville de Myrina (*Castro*), que je n'avais pas visitée, leur a fourni une inscription *stoichédon* du IVe siècle, décret rendu par les habitants de Myrina qui confèrent la proxénie à Polymnestos fils de Nomon. Ce

1. 1884, 2e fascicule.
2. 1884, p. 374.
3. 1885, p. 381. *Cf. The Nation*, 30 avril 1885, où se trouve une courte analyse du document avec l'historique de la découverte.
4. 1885, 1er fascicule.
5. Conze, *Reisen auf den Inseln der thrakischen Meeres*, Hannover, 1860.
6. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, IV, p. 542; cf. Koumanoudis, Ἀθήναιον, IX, p. 369 et *Bull. de Corr. Hellén.*, IX, p. 64.
7. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1885, p. 45 et suiv.

décret est remarquable par l'absence de tout préambule : il commence *ex abrupto* par ἐπειδὴ ἀνὴρ ἀγαθός ἐστιν. Une autre stèle contient le commencement d'un décret rendu par les clérouques athéniens au IVe siècle, où se trouve pour la première fois la mention d'un épimélète ou surveillant envoyé par Athènes dans la clérouquie. Une troisième inscription est la fin d'un décret, rendu également par les clérouques de Myrina, qui accorde aux Chalcidiens fixés dans la ville (après 347 ?) une place pour élever une stèle en l'honneur de l'épimélète. Ces Chalcidiens sont des réfugiés, émigrés de la Chalcidique ou de l'Eubée après les événements qui troublèrent ces pays au IVe siècle, auxquels Athènes accorda des terres dans la colonie de Lemnos, avec des droits équivalents à ceux des métèques. L'épimélète Théophile, dont il est question dans ce texte, est mentionné comme un personnage connu à Lemnos dans le discours d'Hypéride pour Lycophron, qui avait été hipparque dans cette île.

Une inscription de *Plaka*, en l'honneur d'un amiral Neileus, fils de Pamphilos, qui paraît, d'après son nom, être un Égyptien, donne à penser que Lemnos fut occupée pendant un certain temps par les Ptolémées, dont le marbre d'Adulis (*C. I. G.*, 5127) atteste d'ailleurs la domination en Thrace.

Le travail de MM. Cousin et Durrbach contient encore un texte intéressant, que j'avais copié à Mudros en 1880. Je le publie ici avec quelques observations complémentaires. Les caractères, gravés irrégulièrement, appartiennent au IVe siècle.

Ὅρος [χ]ωρίο(υ) [π]επραμένο(υ) ἐπὶ λ[ύ]σει Ὀργ[ε]ῶσι HHHH.

Cette inscription est la borne d'un territoire vendu *à réméré* à des orgéons, c'est-à-dire à une communauté religieuse. On connaît plusieurs exemples épigraphiques de contrats de ce genre; M. Martha les a étudiés dans un article du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1877, p. 235), à propos d'une inscription de Spata (*C. I. A.*, II, 1148)[1]. Le contrat pignoratif, ἐπὶ λύσει, consiste en ce qu'un propriétaire vend un bien dont il conserve l'usufruit, et dont il redeviendra propriétaire le jour où il remboursera la somme qu'il a empruntée. M. Foucart a réuni[2] des textes épigraphiques mentionnant des ventes à réméré faites à des sociétés religieuses : Ὅρος χωρίου πεπραμένου ἐρανισταῖς τοῖς μετὰ Καλλιτέλους HHHHΔΔ[3]. — Ὅρος χωρίου πε-

1. [Voir maintenant Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, 1891, p. 113.]
2. *Associations religieuses*, 1873, p. 219 et 226.
3. *C. I. A.*, II, 1110; Foucart, p. 219.

πραμένου ἐπὶ λύσει θιασώταις Ἰσοδήμου[1]. Trois stèles trouvées l'une à Munychie[2], la seconde à Tatoi[3], la troisième à Pikermi[4], présentent la même formule : c'est encore à des éranistes que le terrain a été hypothéqué.

L'inscription de Lemnos est la première de ce genre où il soit question d'orgéons, membres de sociétés que les lexicographes grecs ont eu raison d'assimiler aux éranes et aux thiases[5]. On sait que les orgéons, les éranes et les thiases étaient consacrés, en général, au culte de divinités étrangères. Comme Lemnos a été de bonne heure un des foyers principaux du culte cabirique, on peut supposer que les orgéons mentionnés dans notre texte étaient voués au culte des Cabires. M. Foucart a établi[6] que la confrérie des Σωτηριασταί de Rhodes était placée sous le patronage des mêmes divinités non helléniques.

Nous réunissons ici quelques autres renseignements archéologiques que nous avons recueillis à Lemnos au mois d'août 1880.

A Drepanidi, j'ai retrouvé, au même endroit où l'avait dessiné M. Conze, un vase en marbre avec bas-relief funéraire (Conze, *Reisen*, p. 114 et pl. XVIII). Je l'ai acheté pour le Louvre, où il se trouve aujourd'hui.

A Paléopolis, j'ai revu Georgi, l'ami de M. Conze, un vieillard fort gai et bienveillant, dont les enfants m'ont vendu deux fragments d'inscriptions que j'ai rapportés au Louvre.

1 . . O. . . . . Ω
ΜΙΑΡΧΑΣΔΗ
ΙΗΝΒΑΣΙ
ΕΙΠΩ

2 ΑΡΙΤΟϹΤΕ
ϽΛΕΙϹΟΡω
ЄϹΤΙΕωΝω
ΛΙΟΥΕΓΓΝ
ΡΥϹΑΥΓΕϹΙ
ΑΛΗΝωΤω
ΤΙΤΡΟϹЄЄΙΓΕΝ
ΤΕ.ΚΑΛω
ΙΤΓ

1. *C. I. A.*, II, 1111; Foucart, *ibid.*
2. *Bull. de Corr. Hellén.*, V, 322; *C. I. A.*, II, 1119.
3. *C. I. A.*, II, 1147.
4. *Transactions of the Royal Society*, III, p. 395.
5. Θιασώτης ·ὁ κοινωνὸς τῶν θυσιῶν · ἐκαλοῦντο δὲ καὶ οὗτοι Ὀργεῶνες (Bekker, *Anecdota*, p. 264, 23; cf. Foucart, *op. laud.*, p. 5).
6. *Op. laud.*, p. 140.

Fragment d'une inscription en vers, avec beaucoup de ligatures. A la ligne 3, on reconnaît l'ethnique Ἡφ]αιστιέων. L'identité de Paléopolis et d'Héphestia ne peut plus être mise en doute aujourd'hui.

Un Turc d'Aipati est venu me dire qu'à Castrovouno, près de Paléopolis, il avait vu sous terre de grandes statues en marbre. Il me conduisit au sommet de la colline, à un endroit couvert de fragments de marbre, de bouts de corniche, etc., où l'on va chercher les matériaux destinés à la construction de l'église de Kontopouli. On me dit que M. Pantelidis, de Castro, y avait pratiqué des fouilles l'année précédente, sans trouver autre chose que des blocs de marbre anépigraphes. Le Turc me fit voir l'entrée d'un corridor souterrain, aboutissant à une grande salle remplie de pierres où l'on pénètre également par une sorte de puits situé un peu plus loin. Il m'assura qu'il y était descendu l'an passé, qu'il avait vu une femme en marbre couchée sur un lit, et qu'il fallait un jour plein pour parcourir toutes les allées souterraines qui communiquaient avec cette chambre centrale. Comme nous n'avions ni échelles ni torches, il fallut renoncer, à notre grand regret, à descendre dans ce labyrinthe, que la tradition locale (créée peut-être par quelque savant de l'île) identifie au labyrinthe de Lemnos décrit par Pline.

A *Paléoprétorio*, qui n'a plus qu'une dizaine d'habitants, et dont la plupart des maisons sont abandonnées, il y a quantité de marbres. Un paysan m'a raconté qu'il y a deux ans encore il existait au moulin une grande inscription en *lettres italiques*, que les ouvriers ont brisée en morceaux pour construire l'église. Les inscriptions signalées par M. Conze à Waros (*Reisen*, p. 113) ont été détruites également.

Dans l'église de *Drepanidi*, on voit une stèle de marbre longue de 1 mètre, provenant de Paléopolis. A gauche, dans une couronne, sont les traces de deux lignes effacées, dont on ne distingue plus que ΣΑΝΤΑ (νικήσαντα?); à droite est une amphore sculptée en relief.

A *Aipati*, dans les murs de l'église et tout autour, il y a de nombreuses colonnes en marbre, des chapiteaux, etc. Deux colonnes couchées à terre ont une longueur de 2m,60.

Dans un misérable petit village nommé *Go*, il y a beaucoup de marbres et de colonnes provenant de Paléopolis.

A *Kaminia*, j'ai vu un vase de marbre de style attique portant une inscription mutilée en caractères du IVe siècle.

//////// ΑΡΣΙΣ
//////// ΑΓΑΘΟΥ
(Ῥαμν;) ΟΥΣΙΟΣ

C'est un vase analogue aux vases dits *de Marathon*, qui étaient placés sur des tombeaux.

CONSTANTINOPLE. — Plusieurs personnes s'occupent de la fondation d'une Société d'archéologie locale, ayant pour but l'étude de la topographie de Constantinople. M. de Radowitz, ambassadeur d'Allemagne, a promis son concours. Le principal promoteur est M. Mühlmann, directeur d'une école allemande à Constantinople, à côté duquel on nomme MM. Mordtmann, Papadopoulos Kerameus, Foy, Müller, Millingen, etc.

— M. Pullan annonce la publication d'un recueil de 80 planches photographiques relatives aux monuments qu'il a déblayés au cours de ses quatre campagnes en Asie Mineure, à savoir le Mausolée d'Halicarnasse (1857-58), le temple de Bacchus à Téos (1862), le temple d'Apollon Sminthée en Troade (1866) et celui d'Athéné Polias à Priène (1867).

VOYAGE DE M. STERRETT EN ASIE MINEURE [1]. — Au milieu du mois de mai 1884, M. Sterrett, membre de l'École américaine d'Athènes, a quitté Smyrne pour explorer certaines régions peu connues de l'Asie Mineure. Près de Kiœsk, dans les environs de Tralles, il a découvert une inscription qui identifie l'emplacement d'Ἱερὰ Κώμη, indiqué à tort par M. Kiepert à l'ouest de Tralles [2]. Rejoint à ce moment par M. Ramsay, M. Sterrett se rendit avec lui, par Antioche sur le Méandre, à Aphrodisias. Les ruines de cette dernière ville sont si considérables et les inscriptions qu'on y voit encore si nombreuses, que les voyageurs renoncèrent à s'y arrêter, ne disposant pas du temps nécessaire pour distinguer ce qui était nouveau de ce qui est déjà connu [3]. A Makouf, ils découvrirent une inscription qui établit l'identité de cette ville avec Héraclée; on lui assignait jusqu'à présent le nom de

1. *Preliminary Report of an archæological journey made in Asia Minor during the summer of* 1884, *published by the American School of classical Studies at Athens*, Boston, 1884. — *American Journal of Archaelogy*, 1885, p. 75 et suiv.

2. Peut-être faudrait-il reconnaître l'ethnique de cette ville dans une inscription publiée par M. Le Blant (*Inscrip. chrétiennes de la Gaule*, I, 354) : ἐνθάδε κεῖται εὐσεβία ἐν εἰρήνῃ οὖσα ἱεροκωμητις ἀπὸ κώμης αδδανων (?). M. Le Blant interprète dubitativement ΙϵΡΟΚΟΙΜΗΤΗ par *sancta quiescens*.

3. Il en sera souvent ainsi jusqu'au jour où quelque homme de bonne volonté aura publié un index des inscriptions grecques de l'Asie Mineure, qui dispensera de fouiller une trentaine de volumes pour savoir si une inscription est publiée ou encore inédite.

Trapezopolis[1]. A Antioche de Pisidie, M. Sterrett copia beaucoup d'inscriptions, dont un bon nombre rédigées en latin, puis il fit une excursion à Philomelion. De retour à Antioche, il y fut rejoint par M. Haynes, pourvu d'un appareil photographique, et se rendit à Elflatoun-Bounar, où les sculptures archaïques signalées par Hamilton purent enfin être photographiées[2]. Iconion donna aussi quelques inscriptions, mais cette ville, comme la bourgade voisine, dite Sultan-Khan, paraît surtout remarquable par ses ruines de l'époque des Seldjoucides. A Selme, vers l'est d'Archelaïs, s'élève un grand rocher en tuf volcanique, dans lequel sont percés une quantité de chapelles dédiées à des saints chrétiens, des voûtes et des tombeaux. Les chambres taillées dans le roc sont encore habitées à une hauteur de 200 pieds au-dessus de la plaine. Derrière le village d'Ichlara, on remarque sur la paroi d'un rocher plusieurs façades de temples.

Au delà de Cucuse, M. Sterrett rencontra un grand nombre de milliaires romains; il en a publié quarante-deux dans son *Preliminary Report*. Ces milliaires viennent à l'appui de l'opinion de M. Ramsay, à savoir que dans le territoire anti-taurien les distances étaient comptées à partir de Mélitène.

Entre Khurman-Kalessi, où se trouvent les ruines d'un vaste château fort, et Maragos, les voyageurs copièrent trois inscriptions d'un grand intérêt, taillées dans des rochers qui bordent la route. Ces textes démontrent : 1° que Khurman-Kalessi est l'ancienne Sobagène; 2° que le torrent Korax, mentionné par une inscription, est identique au Khurman-Sou. Nous reproduisons ici ces textes d'après les transcriptions de l'éditeur[3].

I. Ἀκιλλίου Χειρισόφου Ἀλεξάνδρου τοῦ καὶ Φιλιππίου.

Τῆσδε κόρη σκοπιῆς ποτ' ἀπ' ἠλιβάτοιο θοροῦσα
ἀθανάτων βουλῇσιν ὑπέκφυγεν ἄρκτον ἀπήμων·
διχθαδίης κώμησι Φιλιππίου Ἀρσινόου τε
οὗτος ἀρίγνωτος Πρείων ὅρος ἀστυφέλικτος.
Ἔπλετο δ' Ἀρσινόῳ μὲν ἐέθλια Σαρρομάηνα,

1. [M Waddington avait déjà indiqué, d'après les monnaies, l'identité d'Héraclée et de Makouf, *Inscrip. d'Asie Mineure*, n° 1695; cf. aussi Radet, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. IX, 1885, p. 330, qui a établi définitivement cette synomymie en même temps que M. Sterrett.]

2. Cf. *Revue archéologique*, 1885, I, p. 257.

3. [Voir *Papers of the Amer. School*, t. II, p. 304. Nous suivons ici le texte de M. Sterrett, qui diffère de celui du *Preliminary report*. M. Allen lisait v. 3 ῥώμησι; v. 4 ὅρος; le sens de la première épigramme se trouvait ainsi notablement et d'ailleurs avantageusement modifié.]

τῷ δ' ἄρ' ἐπὶ προχοῇσι δύο ποταμῶν Σοβάγηνα.
Πιστοὶ δ' ἀλλήλοις ἕταροι πέλον, ὧν φιλότητα
ἀρρήκτην πάγος οὗτος ἀπαγγέλλοι καὶ ἔπειτα.

II. Τοῦ αὐτοῦ Χειρισόφου.

Ἐννέα τοι πέτρηθεν ἐπὶ κρήνην Σοβαγήνων
καλλίροον στάδιοι Κόρακος ποταμοῖο παρ' ὄχθας.

III. Τοῦ αὐτοῦ Χειρισόφου.

Ἔγγυθί τοι Σοβάγηνα καὶ αἰγλήεντα λοετρά·
ἢν δ' ὀλίγον σπεύσῃς λούσεαι ἐκ καμάτου.

« *Épigramme d'Acillius Cheirisophus, fils d'Alexandre, aussi nommé Philippius.*

« Un jour, par la volonté des Immortels, une jeune fille se précipita de ce rocher escarpé et échappa aux atteintes d'une ourse. Cette célèbre montagne de Prion est la limite immuable des deux villages de Philippius et d'Arsinoüs. Arsinoüs avait pour demeure Sarromaène; celle de Philippius était Sobagène, au confluent de deux rivières[1]. C'étaient des compagnons fidèles; puisse ce rocher perpétuer la mémoire de leur indestructible amitié! »

« *Du même Cheirisophus.*

« Il y a neuf stades de ce rocher à la source de Sobagène aux belles eaux, sur les bords de la rivière Corax.

« *Du même Cheirisophus.*

» Tout auprès est Sobagène avec ses bains d'eau claire : si tu te hâtes un peu, tu pourras aller t'y baigner après la fatigue de la route. »

Il n'est pas inutile d'ajouter que M. Sterrett a copié ces belles inscriptions au péril de sa vie, sur la paroi d'un rocher presque inaccessible. Ce sont des documents très intéressants pour la topographie d'une région hier encore presque entièrement inconnue; la forme elle-même de ces petites épigrammes n'est pas à dédaigner.

Après avoir visité et photographié la région volcanique d'Urgub et d'Udjessar, M. Sterrett traversa l'Halys et gagna Hadji-Bektach et Nefez-Keui. A ce dernier endroit, il eut la bonne fortune de découvrir la première pierre milliaire de la route de Tavium à Ancyre; on sait que Tavium est le point de jonction de sept routes indiquées par la Table de Peutinger et l'Itinéraire d'Antonin. Cette découverte démontre

1. Le Maragos-Tchaï et le Khurman-Sou actuels.

d'une manière définitive l'identité de Nefez-Keui et de Tavium [1]. Il ne reste à Nefez-Keui que des ruines insignifiantes, mais les villages à l'entour sont remplis de fragments d'architecture, et le cimetière, où se trouve le milliaire déchiffré par M. Sterrett, contient un grand nombre de cippes et de colonnes antiques.

En somme, M. Sterrett a rapporté de ce voyage 350 inscriptions, et son compagnon, M. Haynes, 320 photographies. Les itinéraires des deux voyageurs ont été remis à M. Kiepert, qui en tirera parti pour sa grande carte d'Asie Mineure, actuellement en cours de gravure. Les documents recueillis seront publiés avec les commentaires nécessaires, qui font défaut dans le *Preliminary Report*, par l'École américaine d'Athènes.

Myrina. — M. Démosthène Baltazzi nous annonce la découverte de plusieurs inscriptions de Myrina. L'une d'elles porte un bas-relief, représentant un éphèbe à moitié drapé qui tient un strigile à la main; près de lui se trouve un personnage barbu (sans doute un pédotribe), dont la tête seule est intacte. Le texte se compose de deux distiques dont M. Baltazzi nous a envoyé l'estampage. (H. 0^m,10; l. 0^m.47; lettres de 0^m,009.) Les A ont la barre brisée et les caractères semblent appartenir à l'époque romaine. Au-dessus et au-dessous de chaque ligne, on aperçoit des barres horizontales tracées par le lapicide pour marquer le sens de la gravure.

Ἐννέα τοι δεκάδων λυκαβαντίδας ἤλυθον ὥρας,
'Αγλαοφῶν γυίοις πᾶσιν ἄνουσος ἐών,
Μακρὴν γήραος οἶμον ἐνὶ θνητοῖσι πορευθεὶς
'Αβλαβέως · ὁσίων τοῖος ἔφυ βίοτος.

« J'ai accompli neuf fois dix années, moi Aglaophon, sain de tous mes membres, ayant parcouru sans souffrances le long chemin de la vieillesse parmi les mortels. Telle est la vie des hommes vertueux. »

Ce dernier vers rappelle la fin de la célèbre épitaphe de Makter en Tunisie :

Sic meruit, vixit qui sine fraude, mori.

Le début paraît être une imitation d'une épigramme de l'*Anthologie Palatine* (V, 13), dont l'auteur, Philodème, était contemporain de Cicéron.

Ἑξήκοντα τελεῖ Χαριτὼ λυκαβαντίδας ὥρας,
ἀλλ' ἔτι κυανέων σύρμα μένει πλοκάμων κ. τ. λ.

1. Cf. plus haut, 1884, II, p. 98 et 1885, I, p. 83.

Voici les autres inscriptions de Myrina dont M. Baltazzi nous a communiqué les copies.

1. ΧΑΙΡΕ
ΕΡΜΑΣ
ΓΡΥΝΕΩΣ

2. ΖΗΝΑΕΡΜΕΑΧΑΙΡΕ

3. ΕΡΜΑΙΟΣΚΕΡΔΩΝΟΣ
ΧΑΙΡΕ

4. ΔΙΟΝΥΣΟΔΩΡΟΣ
ΑΘΑΝΑΩ

5. ΧΑΙΡΕΣΤΡΑΤΩΝ
ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ

6. ΑΘΗΝΑΙΕ
ΧΑΙΡΕ

7.
ΣΩΣΤΡΑΤΕΚΛΙΤΟΦ[ωντ-]
ΟΣΓΥΝΑΔΕΑΓΟΛ[λοδω-]
ΡΩΤΩΑΘΑΝΟΔΩΡΩ [χαῖρε]

Nous recevons aussi de M. Baltazzi le commencement d'un décret du peuple de Cymé en l'honneur de la cité de Magnésie qui avait envoyé des juges à la ville éolienne pour trancher certains différends. Les documents de ce genre sont fréquents en Asie depuis la chute de la confédération athénienne jusqu'à la conquête du monde grec par les Romains. Ils ont été étudiés en dernier lieu par M. Sterrett, dans les *Papers of the American School of classical Studies at Athens*, I, 1885, p. 15 et suiv. [1].

Le marbre, dont nous possédons un bon estampage, est mutilé à droite et en bas; il semble du reste qu'il ne manque, sur la droite, qu'un petit nombre de lettres. La gravure est la même que dans plusieurs décrets déjà connus de Cymé (*C. I. G.*, 3523, 3524; Μουσεῖον, I, 124), auxquels il faudrait ajouter ceux qui ont été recueillis en 1880 par M. Pottier et par moi, mais que l'abondance des matières n'a pas encore permis de publier dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*. H. $0^m,55$; l. $0^m,30$; lettres de $0^m,055$. Les *sigma* sont à branches divergentes.

ΕΔΟΞΕΤΩΔΑΜΩΕΠΕΙΔΗΤΟΔΙΚΑΣΤΗΡΙΟΝΠΑΡΓΕΝΟΜΕ/////
ΕΓΜΑΓΝΗΣΙΑΣΚΑΤΑΤΟΔΙΑΓΡΑΜΜΑΤΩΑΝΤΙΓΟΝΩ
ΕΠΙΤΑΙΣΔΙΚΑΙΣΤΑΙΣΙΔΙΑΙΣΕΓΔΕΔΙΚΑΚΕΠΑΙΣΑΙ‾/////
ΑΥΟΙΤΕΛΕΑΣΑΝΕΓ//ΕΥΤΩΣ . . . . ΩΣΕΠΑΙΝΕ‾/////

Ἔδοξε τῷ δάμῳ· ἐπειδὴ το δικαστήριον παργενόμε[νον]
ἐγ Μαγνησίας κατὰ τὸ διάγραμμα τῶ Ἀντιγόνω
ἐπὶ ταῖς δίκαις ταῖς ἰδίαις ἐγδεδίκακε παίσαις
. . . . [καὶ δικαί]ως, ἐπαινέ[σαι.....

1. [Voir maintenant Sonne, *De arbitris externis quaestiones epigraphicae*, Göttingue, 1888.]

Le commencement de la quatrième ligne est fort embarrassant. Notre transcription est absolument certaine, et nous tenons l'estampage à la disposition de ceux qui pourraient concevoir des doutes à cet égard. Le premier mot, ΑΥΟΙ, pourrait être le datif de αὔως = ἡμέρα dans Hésychius, Sappho (18, 95, 153) et Balbilla (*C. I. G.*, 4731 *d*); le sens serait : « Attendu qu'ils ont jugé tous les différends en un seul jour d'une manière équitable. » Mais ΤΕΛΕΑΣ ne peut être l'accusatif de τέλεος; on attendrait τελέαις. L'adverbe qui suit, ΑΝΕΓ//-ΕΥΤΩΣ ne peut guère être lu que ΑΝΕΓΛΕΥΤΩΣ; le Λ est partiellement visible sur l'estampage. On connaît la forme ἀνεγκλήτως, qui signifie *sans reproche* et qui conviendrait pour le sens. Le verbe κλέω a pu avoir, dans le dialecte éolien, la forme κλεύω, comme χεύω, θεύω, νεύω, formes éoliennes de χέω, θέω, νέω [1]; de κλεύω on a pu former ἀνεγκλεύτως ou ἀνεγλεύτως, répondant à ἀνεγκλήτως. C'est un mot nouveau à ajouter aux lexiques. La restitution [καὶ δικα]ίως remplit exactement la lacune.

Τελέας est un nom bien connu en Asie, mais nous ne voyons pas le moyen de supposer un nom propre à cette place [2].

Pergame. — La *Philologische Wochenschrift* du 9 mai 1885 annonce qu'une nouvelle plaque de la *Gigantomachie*, réclamée d'abord par le gouvernement turc, puis rétrocédée gracieusement à l'Allemagne, vient d'être exposée au Musée de Berlin. Elle représente un géant vaincu, tombant à la renverse, la bouche béante, les cheveux hérissés; ses pieds et ses mains se terminent en griffes d'aigle; son dos, pourvu de deux ailes gigantesques, en queue de serpent. Ce morceau se raccorde de la manière la plus heureuse aux plaques que possédait déjà le Musée.

La *Numismatische Zeitschrift* (1885, XII, p. 366-367), a publié une monnaie inédite du Musée de Berlin attribuée à Diocésarée en Galatie : Av. Tête juvénile avec la légende ΑΥΡΗΛΙΟϹ ΚΑΙϹΑΡ; ℞. Un dieu nu, barbu, tenant la foudre dans sa main droite levée, lutte contre un géant armé d'une courte épée. Légende ΗΛΙΟϹ ΔΙΟΚΑΙ-ϹΑΡΕΩΝ. La tête du dieu est radiée; c'est donc assurément ΖΕΥϹ ΗΛΙΟϹ, et la monnaie de Diocésarée est la première qui le représente [3]. L'intérêt de cette pièce est encore accru par la figure du

1. Meister, *Die griechischen Dialekte*, t. I, 1882, p. 94.
2. Le même texte a été publié depuis par M. Papadopoulos Kerameus, dans le Παράρτημα du *Syllogue* de Constantinople, 1884, p. 61.
3. Ζεὺς Ἥλιος est mentionné dans deux inscriptions, *C. I. G.*, 4590 et *Bull. de Corr. Hellén.*, VI, 191.

géant, qui rappelle d'une manière frappante les types analogues de la *Gigantomachie* de Pergame.

Pompéiopolis. — D'après une lettre adressée à l'*Academy* (n° 673), la construction du chemin de fer entre Mersina, Tarse et Adana a pour résultat la destruction des colonnades de Pompéiopolis, qui sont exploitées comme carrières. Cela est d'autant plus fâcheux que les inscriptions de cette colonnade n'ont pas encore toutes été déchiffrées [1]. Nous signalons cet état de choses à la direction du Musée de Constantinople. M. Dumont avait prédit, dès 1868 (*Revue archéologique*, 1868, II, p. 259), que la colonnade de Pompéiopolis serait un jour la victime du vandalisme : « C'est heureux pour les monuments de l'antiquité que l'Orient soit dépeuplé. Les ruines de Pompéiopolis ont l'avantage d'être situées dans une région presque déserte, mais on peut prévoir le jour, surtout si la prospérité de Mersina continue à se développer, où le voyageur trouvera l'emplacement qu'elles occupent aussi peu encombré et aussi uni que l'esplanade des Invalides ou le Champ de Mars. » Espérons que cette prophétie ne sera vraie qu'à moitié.

Odemisch. — A 4 kilomètres au nord-ouest de la ville d'Odemisch, en Lydie, se trouve le village de *Tapaï* [2], construit auprès des ruines de l'ancienne Hypaepa, auxquelles les Grecs ont conservé le nom d'*Hypaepis*. Découvertes il y a un demi-siècle par Texier [3], les ruines d'Hypaepa n'ont guère attiré les voyageurs; c'est encore au livre de Texier qu'il faut avoir recours pour être renseigné sur leur aspect général [4].

« Hypaepa est placée sur la pente du Tmolus, aux abords d'une plaine élevée et entourée de montagnes; son enceinte est coupée par un ravin profond, dans lequel il n'y a de l'eau qu'une partie de l'année. Cinq ponts antiques étaient jetés sur ce ravin; on en voit trois qui subsistent encore. En suivant la pente de la montagne du côté du nord, on reconnaît une grande partie des murailles; elles sont construites en petits moellons de gneiss, et ne paraissent pas remonter à une haute antiquité. La ville

1. Pottier et Beaudouin, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1880, p. 75-76; Langlois, *Revue archéologique*, 1853, pl. 218 et 219; *Tour du Monde*, 1862, I, p. 328.
2. Et non *Tapoë* comme écrit Texier.
3. Leake (*Asia Minor*, p. 256) plaçait par erreur Hypaepa à *Beréki*.
4. Texier, *Asie Mineure*, collection de l'*Univers pittoresque*, p. 248 et suiv.; *Description de l'Asie Mineure*, t. III, p. 10 et suiv.

d'Hypaepa a été florissante, même sous l'empire byzantin. On y trouve quelques débris d'architecture chrétienne... Dans le voisinage du pont, on remarque l'entrée d'un souterrain taillé dans le roc, qui conduisait sans doute hors des murs; mais aujourd'hui les éboulements empêchent de le parcourir dans toute son étendue. Je remontai le ravin jusqu'au second pont, que je traversai, et j'entrai dans un vaste champ planté d'oliviers d'une grosseur prodigieuse. C'est dans cet endroit que, l'année précédente, on avait opéré des fouilles pour l'extraction des marbres; en effet, un des plus grands édifices de la ville se trouvait placé en ce lieu. Il existe encore une longue galerie souterraine, qui, par sa construction, paraît avoir appartenu à un grand temple. J'y pénétrai avec quelque difficulté, et j'observai avec étonnement un genre de construction qui paraît tout à fait étranger à l'art romain. Cette galerie se compose de deux corridors parallèles de 4m,30 de largeur; le mur de séparation a 1m,70 d'épaisseur, renfermant dans sa construction plusieurs fûts de colonnes de granit. Leur diamètre est de 1m,20; ils sont bruts à la surface et espacés de 3m,92. Ces fûts de colonnes sont reliés par une muraille également en granit, mais faite de petits moellons avec des arcs de décharge formant une sorte de niche; les colonnes entrent dans le sol, qui est couvert de décombres, et pénètrent par le haut dans l'épaisseur des voûtes de la galerie. C'est évidemment la substruction d'un portique dont les colonnes correspondaient aux fûts qui sont dans la galerie. D'après la disposition du lieu, il est à croire que cette galerie appartenait à un temple, mais d'une construction différente de ceux des Romains; l'espacement des colonnes et le soubassement sont tout à fait en dehors des règles de leur architecture. C'est peut-être là que se trouvait le temple dédié à une divinité persique, et dont Pausanias a parlé...

« Le théâtre est situé sur la colline de l'autre côté du pont. La scène n'a que 65 mètres de diamètre; les gradins, qui étaient de marbre, ont été enlevés, et les restes d'un four à chaux attestent que les Grecs ont employé jusqu'aux derniers débris de cet édifice; il ne subsiste aujourd'hui que le mur de soutènement des gradins, qui étaient en petits moellons de granit. Les ruines du proscénium ont fourni environ vingt voiturées de marbre pour l'église des Grecs. La statue de Vénus a été trouvée dans l'angle à droite de l'orchestre[1]. Les ruines d'un édifice composé de plusieurs salles existent encore au bas de la colline. Plus loin, on aperçoit un soubassement de bonne construction, sur lequel était un petit temple dont les colonnes sont cannelées en spirale; les murailles sont bien conservées. Dans cette partie, on aperçoit encore une petite poterne. L'étendue de la ville d'Hypaepa ne m'a pas paru différer beaucoup de celle d'un grand nombre de villes anciennes; il faut croire qu'elle a été beaucoup augmentée depuis le temps d'Ovide. »

1. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, t. III, p. 10 : « On trouva dans les fouilles une statue de Vénus qui a été transportée à Demich et qui sert à sou-

Texier signale encore, auprès du pont le mieux conservé de Tapaï, dont le parapet est de marbre blanc, un chapiteau corinthien et un torse de marbre qui paraît avoir appartenu à une Muse [1].

Les édifices d'Hypaepa ont été systématiquement démolis pour servir à la construction d'Odemisch et d'autres bourgades voisines [2]. Vers 1830, le sultan Mahmoud accorda aux Grecs des facilités qu'ils n'avaient pas eues jusqu'alors pour élever leurs églises, et celle d'Odemisch fut construite à cette époque avec les marbres provenant d'Hypaepa. Le même fait s'est produit sur un grand nombre de points de l'Asie Mineure. Dans un terrain de gneiss comme Odemisch, où la chaux fait défaut, les moindres fragments de marbre ont tenté la cupidité des habitants. « Toutes les inscriptions d'Hypaepa, dit Texier, ont été employées comme dallage et comme revêtement de l'église, et aucun des prêtres n'a eu la curiosité d'en copier une seule. »

Texier n'a trouvé que deux inscriptions à Hypaepa. L'une d'elles, qui date de l'époque byzantine, a été reproduite dans le *Corpus scriptionum graecarum*, t. IV, nº 8872; la seconde est ainsi conçue [3] :

Νικόπολις Ἀρτεμιδώρου σὺν καὶ Ἑρμολάῳ τῷ ἀνδρὶ ἐποίησεν Ἀπφίῳ τῇ θυγατρὶ τὸ μνῆμα.

Depuis Texier, on n'a publié, à notre connaissance, que trois inscriptions d'Hypaepa; nous les réunissons ici pour épargner des recherches fastidieuses aux voyageurs qui visiteront Tapaï.

1. Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη, 1873, p. 114 = Kaibel, *Epigrammata graeca, addenda*, nº 903 *a*, p. 537. M. Baltazzi nous en a envoyé une copie conforme.

Ἀγαθῇ τύχῃ.
Ἀνθεμίου παῖς οὗτος, ὃς ἀνθυπάτων μεγ' ἀμίνων,
ὑπάρχου πατρὸς ζηλῶν τρόπον ἠδ' ὑπάτοιο,
ἶσα Διὸς θέμιδι φαίνων χραίσμη[σιν] ἅπασιν.
Ἀγαθῇ τύχῃ.
Ἀσίδος ἀνθύπατον, μεγαλήτορος υἱὸν ὑπάρχου

---

tenir l'escalier de l'école grecque. Ce morceau de sculpture date des beaux temps de l'art. La tête et le cou manquent, et l'on voit par la coupe des épaules que la tête avait été rapportée. Les ouvriers qui ont opéré la fouille croient l'avoir trouvée, mais elle était brisée en morceaux; l'un d'eux possède encore chez lui la bouche et le menton. La pose de cette Vénus a de l'analogie avec celle de la Vénus de Milo. »

1. Texier, *Asie Mineure*, p. 249.

2. Notamment de *Birghé*, que Texier a visitée également (*Asie Mineure*, p. 249-50).

3. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, III, p. 11.

Ἀνθεμίδην Ἰσίδωρον ἐν ἰκόσιν μαρμαρέῃσιν
Ὑπαίπων ναετῆρες ἐτίσαμεν εἵνεκεν ἀρχῆς,
Προνοησαμένου τ[ῆς ἀναστάσεως] Ἀπολλωνίου ἀρχιμάγου.

2. Μουσεῖον, 1873, p. 125. Grandes lettres. Copie de M. Baltazzi.

Ἀριστ]ονείκου τοῦ Παρδ[αλᾶ
ἐγγό]νων καὶ τέκνων.

3. Μουσεῖον, 1873, p. 129. Grandes lettres de 0m,06. Copie conforme.

καὶ ὧν ἔδωκε χρημάτων καὶ κειόνων....

Dans une inscription de Teira en Lydie, Μουσεῖον, 1876, p. 115, on lit :

εἰσηγησαμένου τὸ ψήφισμα Τρύφωνος Πετρωνίου βουλευτοῦ τῆς Ὑπαιπηνῶν πόλεως[1].

M. Papadopoulos Kerameus a publié en 1876 un poids découvert à Hypaepa, qui donne 390 grammes pour la livre de cette ville[2].

Les textes anciens relatifs à Hypaepa sont si peu nombreux, et d'ailleurs si utiles à l'intelligence de ce qui suit, que nous avons cru devoir les transcrire ici.

Strabon, liv. XIII, p. 627 : Ὕπαιπα δὲ πόλις ἐστὶ καταβαίνουσιν ἀπὸ τοῦ Τμώλου πρὸς τὸ τοῦ Καΰστρου πεδίον.

Estienne de Byzance, *s. v. Hypaepa* : Ὕπαιπα, πόλις Λυδίας, κτισθεῖσα ὑπὸ τὸ παρακείμενον ὄρος, ὑπὸ τὸ Αἶπος (?) Τὸ ἐθνικὸν Ὑπαιπηνός. Καλλίστας ἔχειν γυναῖκας τὴν πόλιν, δῶρον Ἀφροδίτης.

Holstein a proposé de lire ὡς ὑπὸ τοῦ Αἶπος. Le passage est certainement altéré.

Ptolémée, V, 2, 16 (éd. Nobbe, t. II, p. 11) : Λυδίας δὲ τῆς καὶ Μαιονίας πόλεις... Αἰγάρα... Ὕπαιπα... Σάρδεις.

Pausanias, V, 27, 5 (éd. Didot, p. 272) : Καὶ ἄλλο ἐν Λυδίᾳ θεασάμενος οἶδα διάφορον μὲν θαῦμα ἢ κατὰ τὸν ἵππον τὸν Φόρμιδος, μάγων μέντοι σοφίας οὐδὲ αὐτὸ ἀπηλλαγμένον. Ἔστι γὰρ Λυδοῖς ἐπίκλησιν Περσικοῖς ἱερὰ ἔν τε Ἱεροκαισαρείᾳ καλουμένῃ πόλει καὶ ἐν Ὑπαίποις. Ἐν ἑκατέρῳ δὲ τῶν ἱερῶν οἴκημά τε καὶ ἐν τῷ οἰκήματί ἐστιν ἐπὶ βωμοῦ τέφρα· χρόα δὲ οὐ κατὰ τέφραν ἐστὶν αὐτῇ τὴν ἄλλην. Ἐσελθὼν δὲ εἰς τὸ οἴκημα ἀνὴρ μάγος καὶ ξύλα ἐπιφορήσας αὖα ἐπὶ τὸν βωμὸν πρῶτα μὲν τιάραν ἐπέθετο ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, δεύτερα δὲ ἐπίκλησιν ὅτου δὴ θεῶν ἐπᾴδει βάρβαρα καὶ οὐδαμῶς συνετὰ Ἕλλησιν· ἐπᾴδει δὲ ἐπιλεγόμενος ἐκ βιβλίου. Ἄνευ τε δὴ πυρὸς ἀνάγκη πᾶσι ἀφθῆναι τὰ ξύλα καὶ περιφανῆ φλόγα ἐξ αὐτῶν ἐκλάμψαι.

Ce texte nous apprend : 1° qu'une tribu appelée les *Lydiens persiques* possédait des temples à Hypaepa et à Hiérocésarée; 2° que les prêtres de ces temples, la tête voilée d'une tiare, lisaient devant l'autel un rituel en

1. L'ethnique Ὑπαιπηνός se rencontre encore dans une inscription d'Éleusis, *C. I. G.*, 379 (*Corp. Inscr. Attic.*, III, n° 731 ; cette inscription concerne le Julius Apellas dont il a été question plus haut, p. 96.) Il est corrompu en *Hyphemenus* dans Cicéron, *Ad Quintum fratrem*, I, 2, 4 (éd. Orelli, p. 321).

2 *Revue archéologique*, 1877, I, p. 431.

langage inconnu des Grecs et prétendaient y allumer du menu bois sans le secours du feu.

Appien, *Mithrid.*, 48 (éd. Didot, p. 232) : Ὧν πυνθανόμενοι Τραλλιανοὶ καὶ Ὑπαιπηνοὶ καὶ Μητροπολῖται καί τινες ἄλλοι, etc.

Ovide, *Métamorphoses*, VI, 11. Il est question d'Arachné :

Orta domo parva, parvis habitabat Hypaepis.

Métamorphoses, XI, 150 :

Nam, freta prospiciens, late riget arduus alto
Tmolus in adscensu, clivoque extensus utroque
Sardibus hinc, illinc parvis finitur Hypaepis.

Tacite, *Annales*, IV, 55. Les villes de l'Asie ne s'accordaient pas sur le lieu où devait être élevé le temple de Tibère. Onze villes s'étaient mises sur les rangs et faisaient valoir leurs titres. Hypaepa, Tralles, Laodicée et Magnésie furent exclues comme trop peu importantes[1]. Tacite ne dit pas que les députés d'Hypaepa aient représenté l'antiquité de son sanctuaire. Mais dans un autre passage (*Annales*, III, 62), rappelant les antiques traditions que les députés des villes grecques firent valoir auprès du sénat romain pour conserver à leurs temples le droit d'asile, Tacite mentionne les titres d'Hiérocésarée, où le culte d'Artémis était entre les mains des Lydiens persiques, comme à Hypaepa : *Hierocaesarienses exposuere, Persicam apud se Dianam, delubrum rege Cyro dicatum.*

Pline, V, 31, 9 : *Ephesum, alterum lumen Asiae, remotiores conveniunt Caesarienses, Metropolitae, Cilbiani inferiores et superiores, Mysomacedones, Mastaurenses, Briullitae*, Hypaepeni, *Dioshieritae.*

Pétrone, *Satyricon*, CXXXIII. Au début d'une prière en vers qui, suivant les commentateurs, serait adressée à Priape, on lit ce qui suit :

Nympharum Bacchique comes, quem pulcra Dione
Divitibus silvis numen dedit, inclita paret
Cui Lesbos, viridisque Thasos, quem Lydus adorat
Vestifluus templumque tuis imponit Hypaepis,
Huc ades, ô Bacchi tutor Dryadumque voluptas, etc.

La divinité invoquée dans ces vers n'est certainement pas Priape, qui n'a jamais été *Bacchi tutor*, mais Silène ou Pan, dont les traits ont pu se confondre, à une époque de syncrétisme, avec ceux de Priape, fils de Dionysos et d'Aphrodite dans la légende de Lampsaque. Le culte commun à Lesbos, Thasos et Hypaepa est celui de Dionysos et de ses compagnons. Ces vers sont, à notre connaissance, le seul passage qui mentionne Hypaepa comme un centre du culte bachique, et nous en trouverons la confirmation quand nous examinerons la numismatique de cette ville. Le Dionysos d'Hypaepa est le Bassareus lydien, représenté avec une longue robe, *vestifluus*, comme les Lydiens ses adorateurs.

1. *Verum Hypaepeni Trallianique Laodicenis ac Magnetibus simul transmissi.*

Vibius Sequester, *De fluminibus*, ed. Riese, p. 147 : *Caystros per Hypaepam decurrit proximus paludi Asiae.*

Une monnaie grecque impériale d'Hypaepa représente au droit la tête du Sénat avec ΙЄΡΑ CΥΓΚΛΗΤΟC ; au revers, on lit : ΥΠΑΙ.... ΚΑΥCΤΡ et l'on voit le Caystre couché, tenant dans la main droite un roseau, le coude gauche appuyé sur une urne renversée d'où s'échappent des eaux[1].

La Table de Peutinger place *Ypepa* entre le Caystre et l'Hermus, sur la route d'Éphèse à Philadelphie.

A l'époque byzantine, Hypaepa est le siège d'un évêché dépendant du métropolitain d'Éphèse[2].

Les monnaies d'Hypaepa sont particulièrement intéressantes pour la connaissance des cultes de cette petite ville. Nous en remettons l'étude à la fin de ce chapitre, parce que ces monuments peuvent recevoir quelque lumière des textes épigraphiques inédits que nous allons publier.

Nous avons annoncé plus haut (p. 119), en promettant d'y revenir, la découverte des fragments d'une statue de bronze à Hypaepa. M. Démosthène Baltazzi, envoyé sur les lieux par le gouvernement turc afin de procéder à quelques recherches, a bien voulu nous adresser de Smyrne la relation de son voyage, en même temps que les copies et les estampages d'inscriptions très intéressantes recueillies par lui à Odemisch. Nous reproduisons d'abord les principaux passages de sa lettre, qui, jointe aux extraits de Texier que nous avons donnés plus haut, est jusqu'à présent notre unique source d'informations sur les ruines d'Hypaepa.

« Je me suis rendu à Odemisch pour procéder à une enquête archéologique au nom du Musée impérial. Un paysan de Tapaï, en creusant la terre il y a quelques mois pour en extraire des marbres,

1. Mionnet, *Description*, t. IV, nº 267.

2. V. *Hieroclis synecdemus et notitiae graecae episcopatuum*, éd. Parthey, Berlin, 1866 ; notice 10, p. 202 (ὁ Ὑπαίπων · ἐτιμήθη εἰς μητροπολίτην παρὰ τοῦ βασιλέως κυροῦ Ἰσαακίου τοῦ Ἀγγέλου] ; cf. notice 1, p. 60 ; notice 3, p. 102 ; notice 7, p. 154 ; notice 8, p. 166 ; notice 9, p. 182 ; notice 10, p. 200 ; Hiéroclès, p. 18 (Wess., 659). Dans la notice 13 (p. 244) on lit, en tête des évêchés dépendant d'Éphèse : ὁ Ἀπάτων, καὶ ἐτιμήθη εἰς μητρόπολιν παρὰ τοῦ βασιλέως κυροῦ Ἰσαακίου τοῦ Ἀγγέλου (1186-1195). Il s'agit évidemment d'Hypaepa, dont le nom aura été corrompu en *Apatea* ; de là, peut-être, *Tapaï*, le nom sous lequel les Turcs désignent actuellement cette localité.

Hypaepa est encore nommée dans la liste des évêchés dépendant du patriarchat de Constantinople dans le catalogue publié par M. Papadopoulos Kerameus, Μουσεῖον, 1876, p. 66.

a trouvé les trois doigts du pied d'une statue colossale en bronze. L'endroit où il creusait est un terrain vague appartenant au gouvernement et situé à côté des galeries souterraines que Texier, dans son *Voyage* en Asie Mineure, suppose être des constructions perses et qui appartiennent, selon lui, à un grand édifice.

« On m'avait fait supposer qu'en donnant quelques coups de pioche, je pourrais déterrer la statue et qu'elle existait encore tout entière. J'ai réuni immédiatement des journaliers et me suis mis au travail. Suivant un mur épais, j'ai creusé à 1^{m},60 pour trouver le sol vierge qui était recouvert d'une couche de ciment et de dalles en marbre blanc. A une profondeur de 0^{m},50 j'ai trouvé des débris de briques, des cendres et de la terre brûlée; creusant plus profondément, j'ai rencontré des conduites d'eau d'une forme exceptionnelle, car elles étaient striées et enduites de ciment. Sous ces conduites, à quelques centimètres de profondeur, je trouvai le dallage en marbre, des chapiteaux, des colonnes entières ou brisées en granit et en marbre et différents autres fragments d'architecture trahissant une époque de décadence. Malheureusement, je n'ai pu découvrir aucune inscription qui fasse connaître la destination de cet édifice. Les objets antiques trouvés dans le cours des fouilles sont les suivants :

1. Statuette en marbre de Jupiter assis. Il manque la tête, les bras et les pieds.

2. Statue de femme drapée en marbre; il manque la tête, qui était rapportée, et les bras. Époque romaine.

3. Statue de femme drapée en marbre; il manque la tête et les bras. Bon travail romain.

4. Torse de Vénus pudique. Beau travail.

5. Très grand osselet en terre cuite.

6. Deux lampes en terre cuite.

7. Pierre polie préhistorique (?).

8. Deux grandes chaînes en bronze.

9. Mouchettes en bronze (?).

10. Anneau en bronze.

11. Poids en marbre historié.

12. Quarante-six monnaies romaines et byzantines.

13. Une lampe en bronze, percé de deux trous.

14. Une petite tête fruste en bronze.

15-16. Deux petits vases en bronze.

17. Une poêle en bronze.

18. Plateau carré en bronze, percé de deux trous.

19. Chaîne avec crochet.

20. Vase en terre cuite.

21. Tête en terre cuite et statuette en terre cuite sans tête.
22. Partie inférieure d'une statue en marbre.

« L'ancienne Hypaepa est actuellement en partie occupée par le village turc de Tapaï, qui renferme à peine quatre-vingts maisons. La ville était située entre deux ravins que l'on franchissait sur différents ponts, parmi lesquels on remarque celui qui est actuellement désigné sous le nom de *Djin-Kiupru* (Pont des Esprits) à cause de son arche très élancée. Il semble qu'Hypaepa n'est devenue considérable qu'à l'époque de la décadence de l'empire romain et sous les Byzantins, car les morceaux d'architecture épars dans le village et les monnaies qu'on y découvre se rapportent généralement à cette époque.

« La statue de la Nymphe sans tête et sans bras, qui se trouve actuellement dans la cour de l'église grecque, est un ouvrage digne de figurer dans les plus beaux musées. La tête de Tibère, que vous avez sans doute remarquée chez Sophokles [1] à Smyrne, provient d'Hypaepa. Le torse de la Vénus pudique, le fragment du pied de la statue colossale en bronze, le buste d'Hercule et une autre petite statuette en bronze, qui figurent au Musée impérial, proviennent également de cette ville.

« Aucun monument ne subsiste sur la surface du sol, excepté les quatre ponts et quelques vestiges du mur d'enceinte. Quant au sous-sol, on y remarque différentes galeries souterraines, et dans les endroits qui ne sont pas occupés par le village moderne, le terrain a été complètement bouleversé par les paysans en quête de matériaux pour la construction d'Odemisch. Cette ville, qui date à peine de deux cent quarante ans, étant bâtie sur un terrain sablonneux, s'est servie des ruines d'Hypaepa comme d'une carrière; tous les marbres, colonnes, chapiteaux, bases, etc., ont été extraits du sol pour construire les mosquées, les églises, les bains, les *hans* et les boutiques. On ne pourrait songer à faire des fouilles systématiques, car la dévastation a été telle qu'aucun architecte ne saurait s'y reconnaître. Le grand édifice dont parle Texier a échu en partage aux Turcs pour la construction de leurs édifices publics à Odemisch, et l'on remarque encore un magnifique four qui a servi à convertir en chaux tous les matériaux qu'ils ne pouvaient utiliser d'une autre manière. Les Grecs ont eu en partage le théâtre pour la construction de leur église; eux aussi ils ont bâti tout à côté de leurs fouilles un four à chaux, et ce qu'il y eut de plus remarquable en cette occurrence, ce fut la parfaite entente des deux peuples pour la ruine complète de la cité ancienne.

1. [Marchand d'antiquités décédé en 1886.]

« Je suis persuadé qu'en creusant on trouverait facilement des objets, car les Turcs et les Grecs ne visaient qu'à extraire des matériaux et n'attribuaient aucune importance aux antiquités. Les quelques investigations que j'ai faites à la recherche de la statue ont donné un résultat satisfaisant. Quant à la statue colossale en bronze, le peu de profondeur du terrain montre qu'elle ne peut exister en entier et qu'il reste seulement la chance de trouver quelques nouveaux fragments. Cela même paraît difficile, car la ville d'Hypaepa ayant été florissante sous les Byzantins, on a probablement fondu le bronze pour frapper de la monnaie.

« Je vous envoie les copies et les estampages des inscriptions que j'ai recueillies à Tapaï et à Odemisch. »

INSCRIPTIONS

1. Brisée en haut et en bas sur la gauche. Caractères du Ier ou du IIe siècle après J.-C. Les lettres des huit premières lignes sont un peu plus espacées et plus grandes que les autres (0m,025 et 0m,015). H. 0m,82; l. 0m,63. Actuellement à Odemisch, sur un *turbé*[1].

. . . .
ἰδίαν αὐτοῦ ἀρετὴν ἐν πᾶσιν
καὶ διὰ τὴν τοῦ γένους καὶ τοῦ
πατρὸς αὐτοῦ Θεόφρονος τοῦ[2]
Θεόφρονος Ἑρμολάου Θεόφρο-
νος ἱερέος (*sic*) διὰ γένου (*sic*) τῆς Ἀ-
ναΐτιδος Ἀρτέμιδος ἐν τῇ
Ἀ]σίᾳ καὶ πρὸς τὴν πατρίδα
λ]αμπρότητα·
Ἔ]δοξεν τοῖς ἐπὶ τῆς Ἀσίας Ἕλλησιν, γνώμῃ Γαίο[υ
Ἰ]ουλίου Παρδαλᾶ καὶ τοῦ δήμου τοῦ Σαρδι[α-
ν]ῶν υἱοῦ ,Παρδαλᾶ, ἀρχιερέος (*sic*) καὶ διὰ βίου ἀγω-

1. [M. Papadopoulos Kerameus m'a fait savoir que cette inscription a déjà été publiée par un anonyme dans un journal de Smyrne, Ἡ Πρόοδος, à la date du 23 mai 1873, avec un commentaire extravagant sur Anaïtis qui remplit quatre numéros du journal (239, 241, 242, 243). J'ai profité, pour l'établissement du texte, des observations que m'a communiquées M. Papadopoulos. La pierre a dû souffrir depuis dix ans, car la lecture du premier éditeur est plus complète. Elle était alors (1873) encastrée dans le mur du mausolée de Tzouneït-Baba-Kizil-Ali, à quelque distance vers l'est d'Odemisch.]

2. L'Y est placé à l'intérieur de l'O.

ν]οθέτου Θεᾶς Ῥώμης καὶ αὐτοκράτορος θεοῦ
τ]οῦ Σεβαστοῦ, ἀρχιερέος (*sic*) μεγίστου καὶ πατρὸς
τῆς πατρίδος, καὶ τοῦ σύμπαντος τῶν ἀνθ[ρώ-
π]ων γένους · ἐπ(ε)ὶ Θεόφρων Θεόφρονος νεώτε-
ρος, ἀνὴρ καὶ ἐν τῇ πατρίδι γένου πρώτου καὶ φιλο-
δοξοτάτου καὶ πατρὸς ἐντιμοτάτου καὶ πο[λ-
λὰ τὴν πόλιν ὠφελοῦντος, ἱερέος (*sic*) τε τῆς ἐπι-
φανεστάτης Ἀναΐτιδος Ἀρτέμιδος καὶ ἐν τῇ Ἀ-
σίᾳ λαμπροτάτου ἀξιώματος ὡς καὶ συνγε[νι-
κοῖς ἀρχιερατικοῖς στεφάνοις κεκοσμῆσθαι,
νῦν τὸν βίον μετήλλακχεν (*sic*) καθήκει οὖν διά τε α[ὐ-
τὸν καὶ διὰ τὸ τοῦ γένους πρόσχημα συνεπικε-
[κλ]ΥΣΘ[αι] μὲν αὐτὸν τῇ τῶν Ἑλλήνων συμπα-
[θείᾳ; καὶ στ]εφανῶσθαι χρυσῷ στεφάνῳ καὶ τει-
[μᾶσθαι εἰκόνι γραπτῇ] ἐν ὅπλῳ ἐπιχρύσῳ καὶ [1]
τὴν μὲν εἰκόνα] τεθῦναι (*sic*) ἐπὶ τῇ πατρίδι τῆς Ο.
[. . . . .]ης διαπεμφθῆναι τε
[τῆς ἐπιγ]ραφῆς [τὸ ἀντίγρ]αφον πρὸς Ὑπαιπηνούς.
. . . . ΣΩΡΑΓΕΙΑ [2].

Cette importante inscription, que nous publions ici à titre provisoire, aurait grand besoin d'être revue par un épigraphiste exercé. L'estampage a souffert en route et ne nous a pas permis de vérifier tous les détails de la copie. Les restitutions que nous avons admises aux dernières lignes sont douteuses. Néanmoins, le sens général nous paraît certain et nous hasardons la traduction suivante :

« (Attendu que Théophron fils de Théophron) a fait paraître sa vertu en toutes choses; en considération de l'illustration de sa race et de son père Théophron fils de Théophron, fils d'Hermolaüs fils de Théophron, prêtre héréditaire d'Artémis Anaïtis en Asie; en considération des services éclatants qu'il a rendus à sa patrie (?);

« Il a paru bon aux Hellènes d'Asie, sur la proposition de Gaïus Julius fils de Pardalas et fils du peuple des Sardiens, petit-fils de Pardalas, archiprêtre et agonothète à vie de la déesse Rome et de

1. [L'anonyme de la Πρόοδος lit ainsi la ligne 25-26 : ΤΕΘΗΝΑΙ ΑΥΤὸν ἐΠΙ ΤΗ ΕΝΟΠΛΩ ΕΠΙΧΡΥΣΩ ΚΑ.....]

2. [Ce dernier mot, à la ligne 30, n'est donné que par l'anonyme de la Πρόοδος. Faut-il lire ΚΟΡΑΓΕΙΑ (Le Bas-Fouart, n° 352 *h*) ?]

l'empereur dieu Auguste grand pontife, père de la patrie et de tout le genre humain ;

« Attendu que Théophron le jeune, fils de Théophron, homme d'une famille noble entre toutes dans sa patrie et zélé pour la gloire, fils d'un père très honoré et qui a rendu de grands services à la ville, prêtre de la très illustre Artémis Anaïtis et ayant mérité par l'éclat de son nom en Asie d'être orné des couronnes héréditaires d'archiprêtre;

« Attendu que ce jeune homme vient de quitter la vie, il convient, tant à cause de lui-même qu'à cause de l'illustration de sa famille, qu'on fasse paraître la sympathie des Hellènes à son égard; il a paru bon de le couronner d'une couronne d'or, de l'honorer d'une statue en armes dorée avec inscription et d'envoyer la copie de l'inscription à ceux d'Hypaepa. »

Nous sommes donc en présence de la copie d'un décret rendu en l'honneur de Théophron, fils de Théophron, prêtre d'Artémis Anaïtis. Celui qui a fait la proposition, Gaïus Julius, est désigné comme fils de Pardalas (κατὰ φύσιν) et fils du peuple de Sardes (καθ' υἱοθεσίαν). Les titres de υἱὸς πόλεως, δήμου, βουλῆς, γερουσίας, sont bien connus en Asie Mineure, bien qu'il reste quelque incertitude sur le genre d'adoption dont ils témoignent et la nature des liens qu'ils impliquent entre un citoyen et une ville ou un corps constitué [1]. Ces liens sont indiqués ici en seconde ligne, entre la filiation naturelle du premier degré et celle du second; c'est ainsi du moins que nous comprenons et que nous ponctuons le texte, sans nous en dissimuler la bizarrerie [2].

Οἱ ἐπὶ τῆς Ἀσίας Ἕλληνες sont les Grecs d'Asie réunis à Sardes pour célébrer les fêtes de Rome et d'Auguste. On connait, à l'époque de Tibère, un ἀρχιερεὺς τῆς Ἀσίας ναῶν τῶν ἐν Λυδίᾳ Σαρδιανῶν (*C. I. G.*, 3461) et des κοινὰ Ἀσίας ἐν Σάρδεσι (*C. I. G.*, 5918) [3].

L. 20. Συγγενικοῖς ἀρχιερατικοῖς στεφάνοις. On sait que l'exercice des grands sacerdoces entraînait des frais si considérables que l'on en

1. Cf. Waddington, *ad* Le Bas, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n[os] 53, 525, 881, 1592, 1602; Perrot, *Mémoires d'archéologie*, p. 175; Hirschfeld, *Zeitschrift für österreichische Gymnasien*, 1882; Ramsay, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1883, p. 263; Mionnet, *Phrygie*, 442, 445; Supplém. *Carie*, 131; *Phrygie*, 196.

2. On connaît déjà quelques textes où la filiation naturelle et l'adoption municipale sont indiquées en même temps : Ἡ βουλὴ ἐτείμησεν Τιβέριον Κλαύδιον Μενεμάχου καὶ τοῦ δήμου υἱὸν φύσει δὲ Ἑρμοθέστου (Waddington-Le Bas, n° 108). — Κλεόστρατος υἱὸς πόλεως φύσει δὲ Ἀπελλικῶντος (*Papers of the American School*, 1, p. 48; Waddington-Le Bas, 1033 *a*). [Cf. plus loin, 1890², p. 258.]

3. Cf. Marquardt, *Ephemeris epigraphica*, t. I, p. 209; [Guiraud, *Les assemblées provinciales*, p. 75.]

choisissait volontiers les titulaires dans les mêmes familles. Ces mots ont pour commentaire naturel le passage de Philostrate, *Vies des Sophistes*, I, 21, 2 : ἀρχιερεὺς μὲν γὰρ ἐγένετο τῆς Ἀσίας αὐτὸς τε καὶ οἱ πρόγονοι αὐτοῦ, παῖς ἐκ πατρὸς πάντες, ὁ δὲ στέφανος οὗτος πολὺς καὶ ὑπὲρ πολλῶν χρημάτων.

L'intérêt de notre inscription réside surtout dans la mention d'Artémis Anaïtis, dont le nom ne s'était encore rencontré que très rarement dans les documents épigraphiques. Voici ceux dont nous avons connaissance :

Waddington-Le Bas, *Inscriptions d'Asie Mineure*, Commentaire, nº 655 = *C. I. G.*, nº 3424 : Ἀγαθῇ Τύχῃ. Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Αὐρ. Εὐγενέτορα Ἐλπιδιανοῦ Φιλαδελφέα, ἔφηβον παγκρατιαστὴν, νεικήσαντα τὰ μεγάλα Σεβαστὰ Ἀναείτεια ἐνδόξως, etc. (Philadelphie en Lydie).

A Koula, en Lydie. Μουσεῖον, 1880, p. 127 : Ἀρτέμιδι Ἀνάειτι καὶ Μη·ὶ Τιάμου Μελτίνη ὑπὲρ τῆς ὁλοκληρίας τῶν ποδῶν εὐχὴν ἀνέστησεν.

A Divlit, près de Koula, en Lydie. Μουσεῖον, 1880, p. 164 : Ἔτους τκ', μη[νὸς] Περειτίου β', Αὐρ. Στρατόνεικος β, ἐπειδὴ κατὰ ἄγνοιαν ἐκ τοῦ ἄλσους ἔκοψα δένδρα θεῶν Διὸς Σαβαζίου καὶ Ἀρτέμιδος Ἀναείτις κολασθείς, εὐξάμενος εὐχαριστήριον ἀνέστησα.

M. le docteur Michel Tsakuroglou, qui a publié cette inscription, l'a accompagnée de l'observation suivante : « Au-dessus est représenté un homme; à côté de lui, sur la droite, deux arbres, et un seul à gauche. Il est remarquable que la défense de couper du bois dans le bois sacré de Sabazios et d'Artémis Anaïtis subsiste encore aujourd'hui, car les habitants turcs de Santal près de Divlit croient que celui qui coupe du bois est puni par quelque maladie. »

Artémis Anaïtis, seule ou unie à Mên ou à Sabazios, passait certainement pour exercer quelque influence sur les maladies du corps, puisque dans l'inscription de Koula citée plus haut une femme, Meltiné, lui offre un ex-voto ὑπὲρ τῆς ὁλοκληρίας τῶν ποδῶν. La survivance de l'idée superstitieuse interdisant de couper du bois dans l'ἄλσος est assurément très remarquable; je puis d'ailleurs alléguer un exemple parallèle qui m'a été signalé par M. Ohnefalsch-Richter. A Salamis de Chypre, près d'Hagia-Katharina, se trouve un bois composé de très vieux arbres qui s'étend sur une superficie d'environ 75 mètres carrés. La présence de ces arbres dans une île complètement déboisée étonna M. Richter, qui interrogea les paysans à ce sujet. On lui raconta que ce bois était sacré et que personne n'osait y briser une branche de peur de s'exposer à la colère de sainte Cathe-

rine, à laquelle le bois appartient. « L'essence de ces arbres, m'écrit M. Richter, est exclusivement le *Zizyphus spina Christi*, qui ressemble au *Zizyphus lotus*. Les Chypriotes aiment à manger le fruit du *Zizyphus lotus* et lui attribuent des effets merveilleux ; les Turcs espèrent que dans l'autre monde ils en seront régalés par les houris. » M. Richter a conclu très judicieusement que ce bois devait être sacré dans l'antiquité et pense qu'il y aurait lieu d'exécuter des fouilles dans le voisinage.

Remarquons enfin qu'une inscription de Citium à Chypre (Le Bas et Waddington, n° 2725) mentionne un thiase consacré à Artémis, et que cette Artémis, suivant l'observation de M. de Vogüé [1], ne peut être que la déesse lunaire Tanit ou Anaïtis. Le bois sacré de Salamine était peut-être consacré à la même divinité, aussi jalouse en Lydie qu'à Chypre de la protection de ses ombrages.

A Philadelphie en Lydie. P. Paris, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1884, p. 376 : Τύφων (?) Καλλιστράτου Μητρὶ Ἀναείτιδι γενόμενος ὅρκου μνήμων ἀνέθηκεν εὐχήν.

L'éditeur pense que le nom d'Anaïtis se rencontre ici pour la première fois dans un document épigraphique; les deux textes que nous avons reproduits d'après le Μουσεῖον prouvent que l'assimilation d'Artémis à Anaïtis en Lydie était déjà positivement attestée.

Ajoutons que le mot Παταναίαθ, interprété comme *Pat-Anaïath*, « présent d'Anaïtis », se lit sur la stèle d'une prêtresse d'Isis trouvée à Athènes et aujourd'hui à Brown-Hall [2].

L'inscription de Théophron, qui mentionne le culte d'Anaïtis à Sardes, confirme un texte souvent cité de Clément d'Alexandrie qui parle d'un temple d'Anaïtis dans cette ville. Pour Clément d'Alexandrie [3] et pour Agathias [4], Anaïtis est identique non pas à Artémis, mais à Aphrodite; c'est là, d'ailleurs, une divergence peu importante, car il est vraisemblable qu'Anaïtis, identifiée également à la *mère des dieux* (μήτηρ Ἀναεῖτις, dans l'inscription de Philadelphie) tenait à la fois de l'Artémis et de l'Aphrodite des Grecs, comme l'Artémis d'Éphèse, déesse de la fécondité. Anaïtis est la divinité persique *Anâhita* [5], invoquée dans un hymne de l'Avesta (*Jascht* 5) comme la déesse des

1. Cf. *Revue archéologique*, 1886, t. I, p. 441; Foucart, *Associations religieuses*, p. 111.

2. Michaëlis, *Journal of Hellenic Studies*, t. V, p. 154.

3. *Protrept.*, I, 5.

4. Agathias, II, 24.

5. V. l'article *Anaïtis*, par Ed. Meyer, dans le *Lexikon der Mythologie* de Roscher.

eaux et de la fertilité, celle qui augmente les troupeaux et la richesse, celle qui rend les femmes fécondes. Suivant Bérose, Artaxerxès II (404-362) aurait introduit le culte d'Anaïtis en Perse et lui aurait construit des temples à Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis, Bactres, Damas et Sardes. Ce témoignage est confirmé par les inscriptions des Achéménides : Artaxerxès II est le premier qui invoque Mithra et Anahita à côté d'Ahura Mazda, tandis que ces deux divinités ne sont jamais mentionnées dans les nombreuses inscriptions de Darius et de Xerxès. A l'époque gréco-romaine, le culte d'Artémis persique se répandit sur la côte d'Asie Mineure, après avoir envahi l'Arménie et la Cappadoce. Nous savions déjà par Pausanias qu'il était florissant en Lydie[1], où nous en trouvons des traces à Hiérocésarée, à Sardes, à Hypaepa et à Philadelphie. Le texte de Pausanias, que nous avons cité plus haut, au sujet de la fourberie des mages d'Hypaepa, ne laisse aucun doute sur la nature du culte auquel ces « Lydiens persiques » étaient adonnés.

Nous avons vu Anaïtis formant un couple divin avec Mên Tiamou ou Zeus Sabazios[2], qui sont des dieux solaires comme Anaïtis Artémis est une divinité lunaire. Ces couples ont pour prototype l'association d'Anahita et de Mithra, le dieu du soleil, invoqués ensemble dans les textes de la Perse à partir d'Artaxerxès II.

M. Paris a publié récemment (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1884, p. 378) une inscription qui paraît également se rapporter à Anaïtis.

Ἐκολάσθη Ἀμμίας οἰπὸ (= ὑπὸ) Μητρὸς Φιλείδος ἰς τοὺς μαστοὺς δι' ἁμαρτίαν λόγον λαλήσασα...

« L'épithète Φιλεΐς, appliquée à la mère des dieux, dit M. Paris, est nouvelle ; je ne puis en trouver l'origine. » Si l'on rapproche ce texte de ceux que nous avons cités plus haut, où Anaïtis paraît également comme donnant et guérissant des maladies, il semble vraisemblable que Μήτηρ Φιλεΐς n'est qu'un autre nom ou un surnom local d'Anaïtis. Cette divinité *dans morbos et adimens* paraît identifiée à Latone dans une curieuse inscription d'Orta-Keui en Phrygie : Ἀφιὰς Θεοδότου εὐχαριστῶ Μητρὶ Λητοῖ ὅτι ἐξ ἀδυνάτων δυνατὰ ποιεῖ[3]. M. Ram-

1. Paus., III, 16, 8 : Καίτοι διαμεμένηκεν ἔτι καὶ νῦν τηλικοῦτον ὄνομα τῇ Ταυρικῇ θεῷ, ὥστε ἀμφισβητοῦσι μὲν Καππάδοκες οἱ τὸν Εὔξενον οἰκοῦντες τὸ ἄγαλμα εἶναι παρὰ σφίσιν, ἀμφισβητοῦσι δὲ καὶ Λυδῶν οἷς ἐστιν Ἀρτέμιδος ἱερὸν Ἀναιίτιδος. — *Ibid.*, V, 27, 5 : Ἔστι γὰρ Λυδοῖς ἐπίκλησιν Περσικοῖς ἱερὰ ἔν τε Ἱεροκαισαρείᾳ... καὶ ἐν Ὑπαίποις.

2. Voyez Waddington, *ad* Le Bas, p. 214.

3. *Journal of Hellenic Studies*, t. IV, p. 385.

say a établi[1] que la grande déesse Cybèle-Latone est identifiée, en Lydie, à l'Artémis spartiate[2].

2. Odemisch. Copie et estampage Brisée en haut. H. 0m,60; l. 0m,69. Lettres bien gravées de 0m,02.

//////////////οα.υ.........ωλπ...αει//////////
ἐξ;] ακόσια καὶ εἰς ἐναγισμὸν δὲ τοῦ υ[οῦ
ἐὰν τάφῃ ἐν τῷ ἡρώῳ βούλομαι ταῦτα δίδ[ο-
σθαι καὶ ἀναλίσκεσθαι ἀπὸ τῆς αὐτῆς συ[γ-
κτήσεως τῆς κάτω δηλουμένης καὶ ἐπὶ
ταῖς αὐταῖς αἱρέσεσιν · ἔτι βούλομαι ἐὰν
ἐντάφῃ ὁ υἱός μου καὶ ἀνδριάντας μαρμα-
ρίνους τοῦ υἱοῦ μου ἀφροδεισιακοὺς ἀ-
ναστταθῆναι πρὸ τοῦ ἡρῴου τῆς θύρας
ἑκατέρωθεν, ἅστινας διανομὰς οὕτω
δεδόσθαι τῇ πόλει καὶ δι' ἐκείνης τῇ βου-
λῇ βούλομαι ἐὰν τὴν πρόνοιαν τοῦ ἡρῴο[υ
[τούτ]ου καὶ τῶν λοιπῶν ὡς προγέγραπται[3]
[ἐν ἀϊδ]ίῳ χρόνῳ εἰς αὐτὴν ἡ [ἐπι]μέλεια.

Une personne, dont le nom manque, lègue une certaine somme à la ville et au sénat, à charge pour eux de faire ensevelir son fils dans l'héroon de famille et de faire placer de chaque côté de la porte une statue de marbre représentant le défunt. Le texte est certain jusqu'à la ligne 14, où le verbe dont τὴν πρόνοιαν est le complément fait défaut. L'épithète d'ἀφροδεισιακός donnée aux deux statues se rencontre pour la première fois. Il faut probablement la rapporter au marbre d'Aphrodisias en Carie. Pline l'Ancien (XXXVII, 10, p. 561 de l'éd. Littré) parle d'une pierre précieuse nommée *aphrodisiace*, qui est d'une couleur rouge pâle. Rappelons aussi, mais seulement à titre d'analogie, que, dans une inscription latine du recueil de Gruter (5, 6), une femme offre à Jupiter, Junon et Minerve *scyphos II, venereum speculum*. Forcellini a pensé que *venereum speculum* signifiait simplement *pulchrum et Venere dignum*.

1. *Journal of Hellenic Studies*, t. III, p. 55.

2. [D'autres textes relatifs à l'Artémis persique ont été publiés depuis : *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XI, 1887, p. 82 (Περσικὴ Θεά), 85 (Ἄρτεμις Περσική, cf. la monnaie de Hiérocésarée dans Eckhel, t. III, p. 104), 96 (τὰ μεγάλα Σεβαστὰ Ἀρτεμείσια), 448 (Ἄρτεμις Περσική). Voir plus loin, 1886, I, p. 156.]

3. La dernière syllabe, ται, est écrite au-dessus de la ligne en caractères plus petits.

La mention de ces deux statues-portraits placées à l'entrée du tombeau n'est pas sans intérêt pour l'histoire de l'art : elle tend à confirmer la thèse de Ross, qui voyait des statues funéraires dans beaucoup d'œuvres de nos musées auxquelles on impose, plus ou moins arbitrairement, des noms de divinités [1].

3. Odemisch. Brisée à droite et en bas. H. 0m,17 ; l. 0m,19. Lettres serrées et grêles de 0m,02 avec nombreuses ligatures. L'inscription n'est pas antérieure au IIe siècle après J.-C.

Ποστουμίῳ Τιτια...
ἐν Ὑπαίποις Αὐρ. Ἀφφ (sic)...
στεφανηφόρ(ο)ν ἀσιάρχ...
πόλει καὶ βουλευταῖς...
τὴν (?) καὶ αὔταρχον ὑμῶν κατ...
ἠπιστάμην ὅτι μείζονα πα...
..[ἐ]φ' ὑμῶν μάλιστα ἀρετήν...

Une restitution nous paraît impossible. L'inscription est sans doute funéraire.

4. Une copie seulement. Maison de Jani Ascarli à Odemisch.

ЄΙΑΤΟΥ
ΚΑΙΘЄΟϹΙΒΙΟΥ

Les caractères sont semblables à ceux de l'inscription que nous avons reproduite d'après le Μουσεῖον, 1873, p. 125.

5. Une copie seulement. Odemisch.

ΚΑΤΑΤΟΚΥΡΟΘΕΝΨΗΦΙΣΜΑΥΠΟΗ

6. Copie et estampage. H. 0m,23 ; l. 0m,25. Lettres de 0m,05, d'une gravure irrégulière et d'assez basse époque.

Ἰουδαί-
ων νε-
ωτέ-
ρων.

Cette inscription est intéressante, parce qu'elle atteste l'existence, inconnue jusqu'à présent, d'une communauté juive à Hypaepa. A en

1. Cf. Ross, *Archaeol. Aufsaetze*, I, p. 61 ; cf. Conze, *Sitzungsberichte der Akademie zu Berlin*, 1884, p. 621.

juger par l'estampage, elle est complète; on peut donc sous-entendre après le positif un mot comme *offrande*, *emplacement réservé*, etc.[1].

7. Estampage seul. Fragment mutilé de tous côtés. H. 0m,26; l. 0m,25. Lettres grêles de 0m,035.

///ϽΙΝΤϹ////
//ϽΕΚΓΟΝΟΙ//
ΚΩΝΚΑΓ
ΚΑΙΑΣΙ////
ΑΤΙΚΩ\

8. Copie et estampage. Odemisch. H. 0m,25; l. 0m,25.

Ἔτους σξη
Ζήνων Ὀρφίτου ἐποί-
ησεν τὸ ἡρῷον ἑαυ-
τῷ καὶ Ἀλεξάνδρᾳ
τῇ γυναικὶ καὶ τέ-
κνοις καὶ ἐγγόνοις αὐ-
τῶν καὶ τῇ ἀδελφῇ Ε
ΛΑΤΗΛΙ μόνῃ.

L'inscription est datée de l'année 268 (ère de Sylla), correspondant à 185 après J.-C. Le nom ΕΛΑΤΗΛ est fort lisible sur l'estampage; M. Hartwig Derenbourg m'écrit à ce sujet : « *Elat* est Dieu; pour le nom de la divinité féminine *Elat*, parèdre de El, voyez l'inscription de Sulcium dans *Corpus inscr. semitic.*, n° 149, l. 3, l'inscription 1286 de Sainte-Marie citée *ibid.*, p. 190 et les nombreux parallèles indiqués dans la note au même endroit. On peut rapprocher d'אלתאל le nom biblique אֱלִיאֵל (remarquez la vocalisation par rapport à l'ε et à l'η de ΕΛΑΤΗΛ). »

9. Estampage peu distinct. Mutilé en haut et à droite. H. 0m,32; l. 0m,30. Lettres de 0m,015. Premier ou second siècle après J.-C.

///\ΙϐΠΑΙ
ΣΤΟΝΤΟΠΟΝΑΥ
ΙΘΕΜΑΙΙΝΑΠΑΡΕ
τῇ π]ΟΛΕΙΔΗΝΑΡΙΑΤΕΤ[ρακόσια

1. J'ai donné un fac-similé de cette inscription dans la *Revue des Études Juives*, 1885, p. 74.

ΔΙΔΩΜΙΥΠΟΘΗΚΗΝ
///ϽVPAN.ΤΕΤΙΣΙΝΑΛ[λοις;
ΑΤΟΥΦΙΣΚΟΥΚΑΙΤΩ
///ΟΚΕΦΑΛΑ[ιο]ΝΟΤΗΠ[όλει
/////ΣΕΚΤΟ/////Ω////ΟΣ/////
//////////ΗΣΙΝΕΝΕ////////

Ce fragment d'inscription présente quelques détails intéressants comme δίδωμι ὑποθήκην à la 5ᵉ ligne. Il mériterait d'être revu avec soin sur la pierre.

10. Copie et estampage des sept premières lignes. Brisé en haut et à gauche. H. 0ᵐ,36; l. 0ᵐ,38; lettres de 0ᵐ,025.

ΕΙΔΕΒΩ/////
ΘΕΩΝΟΔΥΝΑΩΝ
ΩΙΗΤΗΡΙ
ΡΩΗΠΡΟΔΩΡΩ
ΜΙΔΩΡΟΝ
ΡΕΤΑΙΣ ΕΥΧΗΝ
ΡΕΤΑΙΣΙΤΕΑΙΣ
.ΕΟ.ΑΝΑΝΙ
ΑΓΕΟΚΟΟΣ

Fragments d'une épitaphe métrique qui paraît fort effacée et aurait besoin d'être revue.

11. Copie et estampage. H. 0ᵐ,30; l. 0ᵐ,30. Lettres de 0ᵐ,013 à 0ᵐ,019. Nombreuses ligatures. Les six dernières lignes paraissent intactes.

ΜΝΗΜΕΙΟΝΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣ[ε
κ]ϽΔΡΑΤΟΣΑΠΟΛΛΩΝΙΟ[υ
ΛΑ·ΕΝΒΑΤ..ΗΝΟΥΣΑ
δ]ΕΞΙΑ *(vide)* ΚΑΙΔΗΜΗΤΡΙΟΣ
ΝΑΡΚΙΣΟΥ·ΤΗΝΜΕΣΗΝΚΛΕ
ΤΑΤΙΑΝΟΣΕΤΑΙΟΥΛΙΑΝ
ΤΩΝΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟ[υ
ΠΛΑΤΥΠΟΔΟΣΚΛΙ
ΝΗΝΤΗΝΟΥΣΑΝΕΞ
ΕΥΩΝΥΜΟΥΑΥΤΟΙ
ΣΚΑΙΓΥΝΑΙΞΙΝΚΑΙ
ΤΕΚΝΟΙΣΚΑΙΕΓΓΟ
ΝΟΙΣ ꞵ

Ce sont les dispositions d'une inscription funéraire assignant les différentes parties d'un caveau aux membres d'une même famille. Nous ne tentons pas de restitution.

12. Fragment brisé de tous côtés. Estampage. H. 0m,14; l. 0m,20. Lettres de 0m,02. Ligatures.

ΕΝΩΜΕ/\
μν;] ΗΜΕΙΟΥΕΜΑΥ [τῷ]
ΣΑΙΩΝΑΑΠΟ
ΤΟΙΣΤΟΙ

13. Estampage. L'inscription est intacte. H. 0m,04; l. 0m,38. Lettres mal formées de 0m,015.

ΥΠΕΡΤΗΣΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΝΕΙΚΗΣ

14. Estampage. L'inscription est intacte. H. 0m,36; l. 0m,32. Lettres de 0m,03 aux cinq premières lignes, de 0m,02 aux quatre dernières.

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟ
ΔΗΜΟΣΕΤΕΙ
ΜΗΣΑΝΑΥΡ
Μ[ε]ΝΕΚΡΑΤΗΝ
Γ//////ΡΕΙΦΟΥ Β
ΥΠΑΙΠΗΝΟΝ
ΝΕΙΚΗΣΑΝΤΑ·ΤΑ
ΜΕΓΑΛΑΑΡΤΕΜΕΙΣΙ
ΑΑΡΤΕΜΕΙΣΙΑΔΙ

Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἐτείμησαν Αὐρ(ήλιον) Μενεκράτην.... Ὑπαιπηνὸν νεικήσαντα τὰ μεγάλα Ἀρτεμείσια Ἀρτεμεισιάδι.

Le sénat et le peuple honorent Aurélius Ménécrate d'Hypaepa, vainqueur aux jeux des grandes Artémisies. Le dernier mot, Ἀρτεμεισιάδι, est le locatif d'un nom Ἀρτεμεισιάς, analogue à Διονυσιάς, mais qui ne nous est pas autrement connu. La lecture est certaine.

Il existe une série assez nombreuse de monnaies en bronze d'Hypaepa[1]; on trouve des monnaies impériales de cette ville d'Auguste

1. Mionnet, *Description*, IV, p. 51 et suiv.; *Supplément*, VII, p. 356 et suiv. Des pièces inédites d'Hypaepa ont récemment été publiées par Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, 1883, p. 386; Loebbecke, *Zeitschrift für Numismatik*, 1885, p. 337; Muret, *Revue numismatique*, 1883, p. 399.

à Salonine. Les types principaux que l'on y remarque sont les suivants :

1° *Junon Pronuba* (selon Mionnet). — La figure dite de *Junon Pronuba* occupe le revers des impériales grecques ou bien est placée sur l'avers en contre-marque. Elle présente beaucoup d'analogie avec le type hiératique de l'Artémis d'Éphèse et nous n'hésitons pas à y reconnaître l'idole d'Artémis Anaïtis.

Gallien. ℟. Simulacre de *Junon Pronuba* ; au-dessous, deux petites figures assises à terre se donnant les mains (Mionnet, IV, n° 316). De ces deux petites figures, l'une rappelle d'une manière frappante celle d'Iphiclès, tel qu'il est représenté sur un statère de Cyzique[1] et par une statuette de bronze du Cabinet des médailles[2]; on pourrait donc y reconnaître l'Hercule lydien et son frère, placés sous la protection d'Artémis Anaïtis.

Commode. ℟. *Junon Pronuba* debout (Mionnet, *Suppl.*, n° 186).

Commode. ℟. *Junon Pronuba* dans un temple tétrastyle (*ibid.*, 187).

Commode. ℟. *Junon Pronuba* debout, vue de face, avec le modius et le voile, les bras étendus (collection du Cabinet des médailles).

Septime Sévère. ℟. *Junon Pronuba* debout, dans un temple hexastyle (Mionnet, *Suppl.*, n° 188).

Julia Domna. ℟. *Junon Pronuba* dans un temple tétrastyle (194).

Etruscilla. ℟. *Junon Pronuba* couronnée par la Victoire (207).

Gallien. ℟. Femme tutulée debout, tenant de la main droite une petite figure de *Junon Pronuba* et de la gauche une corne d'abondance (213).

2° *Artémis*. — Nous citerons Artémis chasseresse au revers d'une pièce de Septime Sévère (282) et la pièce suivante décrite par Mionnet (292) : Tête de Caracalla jeune ; devant, Diane d'Éphèse en contremarque. ℟. Apollon nu avec le pallium, la main gauche sur une lyre et couronnant de la droite le simulacre de Diane d'Éphèse que tient une femme tourrelée debout, vêtue de la stola et ayant un sceptre dans la main gauche.

3° *Cybèle* (Mionnet). — Hadrien. ℟. Cybèle assise, tenant dans la main droite une patère, la gauche appuyée sur le *crotalum* ; à ses pieds un lion (Mionnet, IV, n° 274). — Trajan. ℟ Femme debout, tenant de la droite une patère et de la main gauche une corne d'abondance (collection du Cabinet des médailles).

4° *Vénus* (Mionnet). — C'est la même divinité qu'Artémis Anaïtis. —

1. *Revue numismatique*, 1863, pl. X, n° 6.
2. *Gazette archéologique*, 1875, pl. XVI.

Julia Domna ℞. Victoire conduisant un bige dans lequel est le simulacre de Vénus (291). — Gallien. ℞. Vénus debout (317). — Hadrien. ℞. Vénus debout, les bras étendus, avec le pallium tombant de la tête aux pieds (*Supplém.*, 182). Ce type dérive directement de celui de la *Junon Pronuba* ou Artémis Anaïtis; la statuaire a perfectionné ce motif qui est devenu celui de la Vénus de Cos et de la Vénus Genetrix des monnaies romaines.

5° *Hercule.* — Septime Sévère. ℞. Hercule nu debout appuyé sur la massue (283). — Tête nue et barbue d'Hercule (*Supplém.*, 175). — Type de l'Hercule Farnèse (204). — Tête laurée d'Hercule jeune (263). — Tête barbue d'Hercu'e (264).

6° *Jupiter.* — Jupiter debout tenant un foudre et une haste (*Suppl.*, 179). — Jupiter debout portant un aigle et une haste (184).

7° *Esculape.* — Gordien le Pieux. ℞. Esculape et Hygie (303). — Esculape debout (264, *Suppl.*, 175, 185). La divinité identifiée à l'époque romaine avec Esculape et associée à Hygie n'est autre que Mèn Tiamou ou Sabazios, qu'une inscription citée plus haut nous montre associé à Artémis Anaïtis comme présidant à la santé, donnant et guérissant les maladies.

8° *Apollon.* — Apollon demi-nu assis sur un rocher, tenant de la main droite le simulacre de *Junon Pronuba* et de la gauche un sceptre. Derrière lui, un cippe carré surmonté d'une lyre sur laquelle le dieu s'appuie du bras gauche (Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, 1883, p. 386).

9° *Bacchus.* — Néron. ℞. Figure nue d'un jeune homme tenant de la main droite le bipenne, le bras gauche pendant (IV, n° 272 et *Suppl.*, VII, n° 180). — Bacchus debout, tenant dans la main droite le canthare et dans la gauche le thyrse (265, 271).

La hache bipenne est bien connue comme l'attribut du Jupiter Labrandien et de Dionysos [1]. D'après le texte de Pétrone que nous avons cité, Dionysos était une des divinités principales d'Hypaepa. Il est probable qu'il formait un couple avec Artémis Anaïtis, car l'on trouve Dionysos Sabazios uni à la déesse lunaire Cotytto en Thrace et l'on a remarqué que Bacchus, à l'époque romaine, remplace partout Sabazios en Asie Mineure. Dionysos passait pour avoir été nourri sur le Tmolos en Lydie par la nymphe Hippa (*Orphica*, XLVII); la ressemblance entre les noms d'Hippa et d'Hypaepa a pu contribuer à la naissance d'une légende qui mettait cette ville en rapport avec Dionysos.

1. Longpérier, *Œuvres*, t. I, p. 170 et 218.

M. Démosthène Baltazzi a rendu un véritable service en copiant ces inscriptions d'Hypaepa qui peuvent d'un jour à l'autre être détruites ou dissimulées dans des constructions nouvelles. Nous le remercions de nous avoir communiqué ses intéressantes découvertes en nous autorisant à les faire connaître ici.

XII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1885, t. II, p. 340-364.)

FOUILLES ET DÉCOUVERTES A CHYPRE

DEPUIS L'OCCUPATION ANGLAISE

M. Newton écrivait en 1879 dans la *Revue d'Édimbourg*[1] : « Il y a un coin de l'Orient où aucun obstacle ne s'opposerait à une exploration archéologique entreprise par le gouvernement anglais. Ce coin est l'île de Chypre, une île qui, bien que n'ayant encore été examinée qu'à la hâte, s'est montrée si riche en antiquités que le Musée de New-York tout entier a pu être formé de ses dépouilles. »

Le Congrès de Berlin, par les modifications qu'il a apportées ou préparées dans la carte de l'Europe, n'a pas laissé d'exercer une influence heureuse sur les études archéologiques. La Thessalie, rendue à la Grèce (que ne lui a-t-on en même temps donné la Crète !) a pu enfin être explorée méthodiquement, et Larissa a fourni à M. Lolling le plus important monument connu du dialecte thessalien[2]. La Tunisie, que des engagements tacites mettaient à la disposition de la France, est devenue une mine si féconde en inscriptions latines que plus de trois mille textes inédits ont pu y être recueillis en moins de quatre ans. Mais c'est surtout sur l'île de Chypre, enfin soumise à un gouvernement régulier et soucieux des intérêts de l'esprit, que l'archéologie était en droit de fonder le plus d'espérances. On attendait que la Grande-Bretagne commençât, sur ce sol privilégié, une série d'explorations richement dotées, semblables à celles qui ont fait entrer au Musée Britannique, grâce à MM. Newton, Pullan et Wood, les dépouilles des plus beaux temples de l'Asie Mineure. Ce n'est pas la faute de M. Newton si cette espérance a été trompée. Les

1. Cf. Newton, *Essays on Art and Archæology*, 1879, p. 372.
2. [*Athen. Mittheil.*, t. VII, p. 64.]

études archéologiques ne sont pas en honneur en Angleterre, et si des archéologues de mérite ont pu s'y former dans ces derniers temps, c'est par l'initiative des Universités et de sociétés privées auxquelles le gouvernement n'a pas prêté son appui. Tandis que la France a déjà dépensé plus de 100,000 francs pour entretenir des missionnaires en Tunisie et y faire exécuter des fouilles, l'Angleterre n'a presque rien fait pour Chypre. Elle n'y a même pas envoyé un archéologue chargé de relever les ruines qui sont à la surface du sol. Le Musée Britannique et le Musée de Kensington ont subventionné quelques travaux de peu d'importance; toutes les autres recherches ont eu lieu aux frais de particuliers ou de la Société d'archéologie locale formée dans l'île. Mais le sol de Chypre est d'une richesse si prodigieuse qu'il suffit presque de le gratter pour en extraire des antiquités de prix; aussi, malgré l'exiguïté des ressources dont l'archéologie chypriote a pu disposer depuis 1878, la moisson a-t-elle été très abondante sur quelques points. Nous voudrions résumer ici les principaux résultats des nombreuses petites explorations dont Chypre a été le théâtre dans ces cinq ou six dernières années. Ce serait une tâche presque impossible à remplir si l'on ne voulait mettre en œuvre que des documents imprimés. Heureusement, un jeune savant allemand, M. Ohnefalsch-Richter, qui suit ou dirige avec une véritable passion les recherches archéologiques dans l'île, a bien voulu nous envoyer une série de rapports très détaillés sur les travaux qu'il a conduits ou dont il a été témoin. C'est à lui que nous devons de pouvoir présenter à nos lecteurs le tableau d'ensemble de ces efforts, auxquels les ressources matérielles ont fait défaut, mais non pas la méthode, la perspicacité et l'intelligence, qui suppléent, dans une certaine mesure, à l'insuffisance regrettable des moyens.

I

M. Richter n'est pas un archéologue de profession : il est devenu archéologue par goût et par le hasard des circonstances. De 1869 à 1872, il a étudié les sciences naturelles à l'Université de Halle. Ensuite il a passé six ans à parcourir l'Italie et l'Allemagne, s'appliquant de préférence à la peinture et à la photographie. C'est pour ce dernier art qu'il finit par se décider, sur le conseil des peintres qui avaient dirigé ses premiers essais. Il pensait, en 1877, à se fixer comme photographe en Italie et à publier un grand ouvrage illustré sur l'Italie archéologique et pittoresque. L'occupation de Chypre par

les Anglais en 1878, la lecture du livre de M. F. de Loeher sur cette île, enfin le bruit des découvertes de M. de Cesnola, le poussèrent, au mois d'avril 1878, à partir pour Chypre en qualité de correspondant de divers journaux et de revues illustrées. Arrivé à Larnaca, il commença par peindre et par exercer son métier de photographe. La chancellerie allemande l'avait recommandé aux autorités anglaises comme pouvant rendre des services à l'archéologie; MM. C.-D. Cobham, commissaire anglais à Larnaca, et M. le Dr Piéridès, un des plus intelligents collectionneurs de Chypre, avaient appelé sur lui la bienveillante attention de M. Newton. Dès 1878, M. Richter s'adressa à plusieurs reprises à sir Samuel Wolseley, gouverneur de l'île, pour lui signaler des emplacements inexplorés et obtenir l'autorisation d'y faire des fouilles. Cette autorisation se fit attendre pendant deux ans. Entre temps, M. Richter parcourait Chypre dans toutes les directions, enseignait le dessin et la peinture à l'école américaine de Larnaca, étudiait l'entomologie et l'herpétologie chypriotes, envoyait des correspondances à l'*Allgemeine Zeitung*, à la *Neue Freie Presse* et à la revue *Unsre Zeit*. Enfin, au mois d'octobre 1880, il fut chargé par le Musée Britannique de commencer des fouilles près de Larnaca, puis, en 1881, à Salamis et en d'autres endroits. Mais le manque de fonds ne permettant pas de continuer ces travaux, qui avaient été très fructueux, M. Richter se décida, une fois de plus, à changer de profession.

Du mois de juin 1881 jusqu'à la fin de mars 1882, il occupa une place dans l'administration des forêts de l'île, obligé souvent, malgré ses protestations, de planter des arbres sur des emplacements non fouillés qu'il regrettait de voir ainsi perdus pour l'archéologie. En sa qualité de *superintendent of the works for replanting*, M. Richter était toujours par voies et par chemins, et partageait son attention entre les vieux monuments et les plantations nouvelles[1].

En 1882, dernier changement : c'est l'archéologie qui réclame M. Richter et qui doit sans doute le garder. M. Newton le chargea de nouvelles fouilles à Salamis. La même année, le gouvernement local fonda le Musée de Chypre, qui commença dès 1883 à faire pratiquer des fouilles à ses frais par M. Richter. Le gouvernement anglais ne donne aucune subvention au musée, qui est entretenu par des souscriptions privées, mais, héritier des droits que la loi des antiquités de 1874 reconnaissait au gouvernement turc, il concède au Musée la propriété des objets antiques qui lui reviendraient d'après cette loi. Tan-

1. M. Richter a publié dans l'*Ausland* (17 septembre 1881, p. 744) un article sur le régime forestier de Chypre (*Cyperns Waelder und Waldwirthschaft.*)

dis que le gouvernement ottoman, obéissant aux plus funestes conseils, a remplacé la loi de 1874 par le règlement prohibitif de 1884, l'Angleterre a laissé subsister à Chypre l'ancienne loi turque rédigée par Déthier. Le gouvernement, c'est-à-dire le Musée de Nicosie, a droit au tiers des antiquités découvertes sur territoire privé et aux deux tiers de celles que l'on exhume dans un terrain public. M. Richter fut nommé *consulting archaeologist of the Cyprus Museum, superintendent of excavations at Cyprus, member of the executive Committee of the Cyprus Museum.* C'est en cette qualité qu'il a dirigé et qu'il dirige encore des fouilles, tant au nom du Musée qu'en celui des particuliers qui lui donnent commission à cet effet; il a été chargé, en outre, de rédiger le catalogue de la collection locale, que les dernières recherches ont considérablement enrichie. Au commencement de 1885, le conservateur du Musée était le capitaine Sinclair; le comité était présidé par le gouverneur de l'île, sir R. Biddulph, qui a été remplacé depuis[1]. Nous avons sous les yeux le rapport présenté au conseil dans la séance du 1er mai 1885. Les souscriptions recueillies par le Musée avaient atteint 10,000 francs et les dépenses faites s'élevaient à 9,000 francs environ. Dans le budget des dépenses figurent le traitement de M. Richter, les frais des fouilles (3,000 francs environ), l'acquisition de livres (500 francs), l'installation du Musée (600 francs). Parmi les recettes, nous trouvons le montant des souscriptions en 1883-1884 (8,800 francs), le produit de la vente des doubles du Musée (500 francs), celui du rachat, par quelques particuliers, du tiers des trouvailles revenant de droit au gouvernement (500 francs). Il est assurément très remarquable qu'une petite île comme Chypre fournisse, par voie de souscriptions volontaires, une somme relativement aussi importante pour l'entretien et l'accroissement de son Musée; plusieurs personnes ont, du reste, témoigné leur sympathie à la collection naissante en lui faisant don de livres, de dessins et d'objets d'art. Le directeur du Musée de South-Kensington a envoyé une belle collection d'ouvrages archéologiques; M. Piéridès a donné des timbres d'amphores, M. Thomson une statuette de marbre trouvée à Paphos, M. Tanos, un Chypriote établi en Égypte, deux momies et des photographies de monuments égyptiens; enfin, le gouvernement a placé dans le Musée la partie de la collection de M. A.-P. de Cesnola qui était restée à Larnaca. M. Piéridès a même commencé (1883) la pu-

1. Le comité émet des avis sur l'opportunité d'autoriser des fouilles, lorsque les particuliers en font la demande, mais le gouvernement s'est réservé le droit de prendre seul des décisions à cet égard.

blication d'un bulletin archéologique, intitulé *The Cyprus Museum*, qui doit porter à la connaissance des savants d'Europe les découvertes faites dans l'île. Mais tout le bon vouloir ne remplace pas une allocation fixe ni une première mise de fonds qui permettrait d'installer convenablement le Musée. A cet égard, la situation paraît être déplorable. En 1883, M. Richter a fait transporter au Musée une collection de grandes statues découvertes par lui à Voni. Faute de place, il a fallu les loger dans un corridor où elles ont été, à trois reprises, mutilées pendant la nuit. A une question de l'archevêque grec, Mgr Sophronios, le gouverneur général a répondu qu'il n'y avait pas un centime à espérer du gouvernement. Cela pouvait être vrai sous le régime des *whigs*, qui, malgré l'érudition archéologique de leur *leader*, ont toujours traité Chypre comme une acquisition importune; mais ne pouvions-nous pas espérer que les successeurs de Disraëli, qui a donné Chypre à l'Angleterre, tiendraient à honneur de faire pour cette île, dont le rôle dans l'histoire de la civilisation a été si grand, ce que la France a fait et continue de faire pour une autre terre phénicienne, non moins riche que Chypre en souvenirs, mais bien plus pauvre en monuments de l'art?



Nous allons énumérer successivement, et en suivant l'ordre géographique, les fouilles que M. Richter a conduites et celles qu'il a seulement pu surveiller. Les rapports qu'il a eu l'obligeance de nous adresser, et qui étaient accompagnés de nombreuses photographies, sont beaucoup trop considérables pour être reproduits intégralement : écrits d'ailleurs à la hâte, au jour le jour, parfois au milieu même des fouilles, ils ne nous ont pas toujours paru d'une intelligence facile.

M. Richter voudra donc excuser les erreurs de détail que nous pourrons commettre pour l'avoir imparfaitement compris; nous savons d'ailleurs qu'il prépare lui-même une série de publications étendues sur ses recherches, dont nous devons nous contenter de donner un très rapide aperçu [1].

La carte ci-dessus, dessinée par nous d'après un croquis de M. Richter, indique les emplacements des fouilles récentes, dont on chercherait vainement les noms sur les cartes antérieures. Le lecteur pourra aisément les reporter sur la carte de M. Kiepert annexée à l'ouvrage de M. de Cesnola [2].

II

I. *Larnaca, Citium.* — Au mois d'octobre 1880, M. Richter commença des fouilles à Larnaca aux frais du Musée Britannique. Il ouvrit des tombes dans un jardin de la ville et y découvrit, dans un sarcophage de pierre, une quantité d'amulettes en porcelaine verte de style égyptien, qui ont été gravées dans une revue illustrée de Londres, le *Graphic* (25 décembre 1880, p. 653). Un second sarcophage, voisin du premier, renfermait un miroir en bronze et des *periskélides* en argent. Tout près de là, M. Richter ouvrit un tombeau en présence de M. Sayce : il contenait également une amulette égyptienne, mais les hiéroglyphes étaient mal copiés et attestaient un travail de contrefaçon locale. Plus tard, des fouilles clandestines ont fait découvrir à Citium des figurines funéraires égyptiennes en porcelaine bleue.

D'autres tombeaux à l'ouest de Larnaca donnèrent des lampes et des monnaies romaines (*Graphic*, 1880, p. 653). Comme les résultats étaient minces, mais que les ouvriers désiraient continuer ces fouilles qui leur permettaient d'habiter dans leurs familles à Larnaca, ils profitèrent d'une absence de M. Richter pour apporter quelques vases antiques à cercles concentriques qu'ils avaient trouvés dans des fouilles antérieures et les mêlèrent clandestinement aux objets romains

1. Les vases et poteries découverts par M. Richter doivent être étudiés par M. Furtwaengler. L'Institut allemand d'Athènes a envoyé à Chypre, au mois de mai 1885, un archéologue, M. Dümmler, chargé de contrôler les résultats des fouilles entreprises dans l'île depuis les travaux de M. de Cesnola. Il est regrettable que notre École d'Athènes, absorbée par d'autres recherches importantes, n'ait pu encore prendre sa part dans cette œuvre collective d'exploration.

2. On vient de graver à Londres une carte de Chypre en quinze feuilles, à l'échelle d'un pouce au mille, dressée sous la direction du capitaine Kitchener.

qu'ils découvraient. M. Richter, étonné de trouver des vases de style archaïque à côté de lampes romaines, mais ne suspectant pas encore la fraude (il n'en fut instruit que quatre ans après), releva ce fait singulier dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand (1881, p. 194), et M. Perrot le signala à son tour (*Histoire de l'Art*, t. III, p. 732), d'après le témoignage de M. Richter. C'était la première, mais non pas la dernière fois que la fourberie des ouvriers chypriotes devait induire M. Richter en erreur; la circonspection et la méfiance sont des qualités précieuses qu'un archéologue ne peut acquérir qu'en se trompant.

Dans le jardin de Saparilla, à l'échelle de Larnaca, on a découvert au printemps de 1880 une statue en marbre d'Artémis, qui est sans doute la plus belle œuvre grecque encore exhumée à Chypre (h. 0m,80). Décrite et publiée dans divers recueils[1], elle a été transportée presque aussitôt et vendue à Vienne. M. Friedlaender y a reconnu une représentation d'Artémis s'appuyant sur sa propre idole. L'original remonte probablement à l'époque de Praxitèle. Cette statue, dont le bras droit existait au moment de la découverte, fut d'abord offerte à un Français établi à Chypre; dans la suite, le bras s'est perdu et l'on n'a pu le retrouver. Le piédestal ovale qui portait le groupe a été détruit. Des fouilles ultérieures de M. Richter ont prouvé que cette œuvre d'art ornait l'intérieur d'une salle décorée de stuc et de fresques de style pompéien. On y a recueilli également un morceau de frise en terre cuite.

Ce quartier de l'ancienne Citium a déjà fourni un grand nombre d'antiquités, parmi lesquelles une inscription grecque publiée dans un journal illustré de Vienne, *Die Heimat* (1881, p. 347) :

Βασιλέα Πτολεμαῖον θεὸν Εὐεργέτην τὸν ἐγ βασιλέων
Πτολεμαίου καὶ Ἀρσινόης θεῶν Φιλαδέλφων τὸν ἑαυτῶν προστάτην
οἱ ἀπὸ Γυμνασίου.

Cette inscription paraît rappeler l'embellissement du gymnase de Citium par Ptolémée III Évergète (246-221). Non loin de là, M. Richter a trouvé une conduite d'eau, les restes de constructions considérables (sans doute du gymnase) et le torse en marbre d'un adolescent, haut de 0m,69. La même région, indiquée par la lettre *h* sur la carte de Citium publiée dans le *Corpus inscriptionum semiticarum* (p. 35),

1. *Neue illustrirte Zeitung*, Vienne, 1881, p. 12; *Heimat*, 1881, p. 347; l'*Illustration*, 4 sept. 1881, p. 160; *Illustrirte Zeitung*, octobre 1881, p. 311; *Graphic*, 26 novembre 1880, p. 499; *Archaeolog. Zeitung*, 1880, p. 184 et pl. XVII.

a fourni une stèle assyrienne, actuellement au Musée de Berlin, et une inscription phénicienne d'abord publiée par M. Schroeder dans la *Zeitschrift der morgenlaendischen Gesellschaft* (t. XXXIV, 1880, p. 764; *Corpus inscr. semit.*, n° 40, pl. VIII). Il serait très désirable, suivant M. Richter, qu'on y entreprît des fouilles systématiques.

Aux mois de janvier et février 1881, M. Richter ouvrit pour le Musée Britannique de nouvelles tombes à Larnaca, dans le quartier dit Hagios-Ianis. Les deux objets les plus remarquables exhumés dans ces fouilles sont aujourd'hui à Londres : ce sont une œnochoé gréco-phénicienne avec deux oiseaux aquatiques et les fragments du col d'un grand vase décoré de fleurs, de palmiers et d'oiseaux. L'espace compris entre les palmiers et leurs troncs, d'où s'élèvent des fleurs, est rempli par des oiseaux et des *svastikas*. Ce décor court autour du col d'une grande amphore trouvée en fragments; les morceaux en ont été exposés au Musée Britannique.

Sur la route de Larnaca à Nicosie, entre le 6ᵉ et le 7ᵉ milliaire, M. Richter a ouvert en 1882 quelques tombes assez riches, dont le contenu a passé au Musée Britannique. Elles renfermaient beaucoup de vases gréco-phéniciens avec cercles concentriques sans point central et des vases à couverte rouge lustrée avec décorations noires. Un de ces vases (rouge avec décorations noires et cercles concentriques sans point central, presque identique à la fig. 497 de Perrot-Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III) est d'un travail soigné et tout à fait intact. Le céramiste, après l'avoir achevé, a fixé sur le col, vis-à-vis de l'anse, une tête humaine grossièrement modelée dans une boule d'argile, avec des pastillages indiquant le nez et les oreilles. La cuisson du vase n'a eu lieu qu'après cette opération accessoire. Dans le même tombeau était une petite coupe à deux anses, avec cercles concentriques et point central, qui rappelle le style des vases archaïques trouvés à Athènes au Dipylon.

Sur la pente escarpée de la colline de Kosci, au 5ᵉ mille de la route de Larnaca à Nicosie, M. Richter a étudié un sanctuaire d'Apollon qui avait été fouillé antérieurement. Il y a trouvé des fragments de statues analogues à celles d'Athiénau et de Voni, de petits cavaliers en terre cuite, des chars montés par des guerriers, etc. Mais ces objets, dont les précédents fouilleurs n'avaient pas voulu, étaient réduits en morceaux [1].

Le tombeau du jardin de Mᵐᵉ Bargili à Vieux-Larnaca a été décrit

1. Cf. Perrot, *Histoire de l'art*, t. III, pl. II; Cesnola-Stern, pl. XXXVII, 2, 3.

dès 1865[1]. Il est aujourd'hui ruiné en grande partie. Sa construction, qui paraît une imitation de l'ancien style gréco-pélasgique, est conforme à celles des tombes signalées par Pococke et Ross. La chambre intérieure, d'après les mesures de M. Richter, avait 3 mètres de large, 3m,85 de long et 3m,15 de hauteur; sur les murs latéraux la hauteur n'est que de 2m,60. Toutes les pierres sont admirablement taillées et ajustées. Le toit est formé de deux groupes de cinq pierres chacun, appuyées deux à deux en arcs-boutants. M. Richter en a donné une coupe dans le *Journal of Hellenic Studies* (1883, pl. XXXIV, 6).

La plus importante construction de ce genre, près de Larnaca, est située à l'ouest de l'échelle et porte le nom de *Panagia Phaneromeni*. Comme elle a décrite par M. Perrot[2] d'après les publications de M. Richter[3], il est inutile de nous y arrêter ici. M. Richter a déblayé ce monument au printemps de 1881 au nom du commissaire civil de Larnaka, M. Cobham. Par la découverte de la source au milieu du monument, il a établi qu'il fallait y voir un château d'eau et non pas, comme les précédents explorateurs, une construction funéraire.

Au printemps de 1881, le gouverneur de l'île donna ordre à M. Richter de lever le plan de l'Acropole de Citium. Dès 1879, M. Richter y avait signalé un sanctuaire d'Astarté[4], opinion confirmée par la découverte de deux inscriptions phéniciennes[5]. Cette année même, le lieutenant Sinclair fut chargé d'enlever la terre de la colline de *Bamboula* (l'Acropole), pour la jeter dans le marais fiévreux qui occupe l'emplacement de l'ancien port fermé de Citium. Ces travaux, qui continuent encore, ont fait disparaître de nombreux murs antiques que M. Richter a pu indiquer dans le plan encore inédit qu'il a dressé. Les constructions de l'Acropole paraissent avoir été détruites à l'époque des Ptolémées et n'avoir pas été réparées depuis, car on n'y a découvert aucun objet d'époque postérieure. En 1879, on a recueilli, dans le sanctuaire d'Astarté, neuf statuettes phéniciennes

1. Unger et Kotschy, *Die Insel Cypern*, Vienne, 1865, p. 529, 530.
2. *Histoire de l'Art*, t. III, p. 275-277.
3. *Archaeolog. Zeitung*, 1881, p. 311 et pl. XVIII.
4. *Ausland*, 1879, p. 970.
5. *Corpus inscriptionum semiticarum*, I, nos 86 *A* et *B*. M. Richter me fait observer que le plan de Citium publié dans ce recueil n'est pas tout à fait exact; on ne reconnaît plus *partout* le mur d'enceinte tel qu'il est indiqué sur ce plan. A Hagia-Katharina, et de là vers le nord et le nord-est, l'enceinte est encore parfaitement visible. En revanche, elle n'existe plus en certains points au sud et au sud-est.

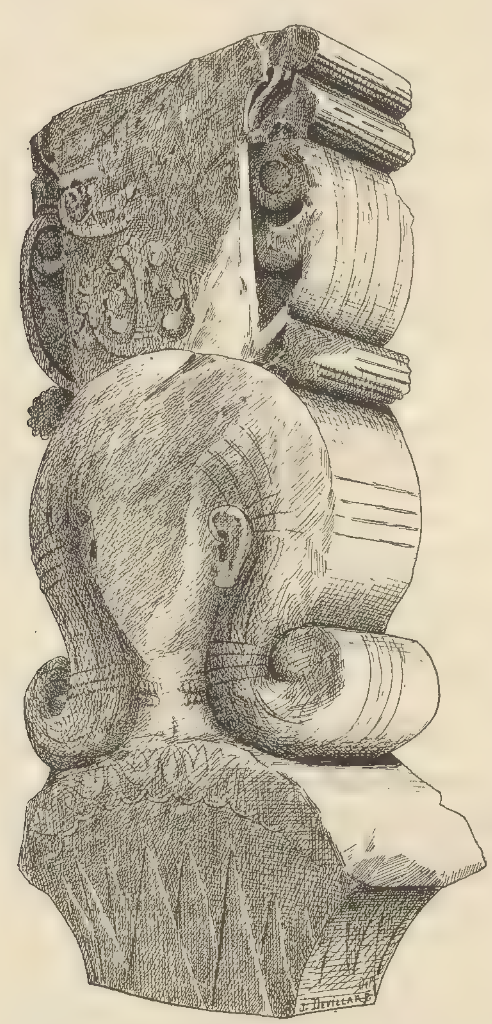
du même type, hautes de $0^m,20$, représentant la déesse-mère debout tenant un enfant dans le bras gauche. Le travail est extrêmement grossier, le nez seul étant indiqué sur le visage. D'autres fragments trouvés au même endroit appartiennent au style gréco-assyrien et marquent un progrès notable. Deux Apis et un sphinx en calcaire trahissent l'influence phénicienne. Enfin, une tête imberbe dont les cheveux sont travaillés à la manière assyrienne appartiendrait au commencement de l'époque grecque.

Bien que Larnaca-Citium ait été, avant l'occupation anglaise, le centre des recherches archéologiques dans l'île, et que les environs immédiats de cette ville aient été relativement bien explorés, M. Richter a pu découvrir sur place un nombre suffisant de fragments pour se faire une idée des caractères distinctifs de l'art et de la civilisation de Citium. Dans un mémoire étendu qu'il nous a communiqué, il s'est appliqué à marquer l'antithèse que présente la ville phénicienne de Citium comparée à la ville hellénique de Salamis. Le contraste est surtout sensible dans la poterie archaïque de ces deux localités. Les vases à ornements verticaux courant de haut en bas ou de long en large [1] et les cercles concentriques, très fréquents à Citium, sont entièrement inconnus à Salamis. Les décorations géométriques, en échiquier ou autrement, nombreuses à Citium, font défaut à Salamis. Il en est de même de l'ornement appelé *svastika*. L'influence égyptienne, qui se marque à Citium par les figurines découvertes sur l'Acropole et les amulettes des tombeaux de Larnaca, n'a pas laissé de trace à Salamis. En général, les vases de Citium sont peints, ce qui n'est pas le cas à Salamis : la couleur est le plus souvent un gris sombre; le rouge brun et le rouge, seul ou combiné avec le noir, sont plus rares [2]. D'autre part, suivant la remarque de M. Richter,

1. Ces stries horizontales paraissent dériver de l'imitation des vases en bois. comme les cercles concentriques de l'imitation des vases en métal (Richter),

2. [M. Richter m'a écrit, depuis la publication de cette *Chronique*, une lettre où je relève le passage suivant : « Jusqu'ici on n'a découvert dans la nécropole de Salamis aucun fragment de poterie phénicienne (cercles concentriques peints sans point central, fleurs et boutons de lotus); mais on n'y a pas découvert non plus de fragments appartenant à la période préphénicienne de Chypre (vases à ornements incisés, mouflons, cerfs, serpents, lunes et soleils en relief, vases avec décors géométriques peints; cf. Perrot et Chipiez, t. III, fig. 487-593). Je modifierai donc ma théorie comme il suit. On n'a encore constaté à Salamis que la présence d'objets d'époque grecque plus ou moins pure, en particulier dans la catégorie de la céramique. Les 77 fragments trouvés par moi au mois de décembre 1880 (*plus bas*, p. 163) indiquent seulement l'influence ou l'importation à Salamis des produits gréco-phénicins de l'île elle-même. »]

les antiquités d'une époque très reculée, que l'on peut attribuer à la population primitive de l'île, sont plus nombreuses à Salamis qu'à Citium. La région de Salamis, composée de plaines fertiles, est plus attrayante que celle de Larnaca. Il semble donc que les Phéniciens aient trouvé à Salamis de très nombreux indigènes et que, ne pouvant les chasser, ils se soient établis plutôt à Citium. Les Grecs, à leur tour, trouvèrent une forte population phénicienne à Citium et dans d'autres localités de la côte méridionale de l'île : aussi s'établirent-ils de préférence à Salamis.



La publication de M. Alexandre de Cesnola sur cette dernière ville paraît n'avoir pas été faite avec toute la critique désirable, et l'auteur aura sans doute plus d'une fois éprouvé la même mésaventure que M. Richter, dont les ouvriers, comme nous l'avons vu plus haut, introduisirent des objets étrangers dans les tombes qu'ils fouillaient à Larnaca. Aussi souhaitons-nous que M. Richter puisse bientôt publier intégralement le résultat des observations comparatives qu'il a faites à Salamis et à Citium.

Avant de quitter Larnaca, signalons une stèle funéraire fort intéressante, de style égyptisant et d'un travail très remarquable, trouvée à Citium et appartenant à M. Watkins (fig. à la page précédente)[1]. La hauteur totale est $1^m,33$ et la largeur *maxima* de $0^m,58$; la tête seule a $0^m,51$ de haut. C'est assurément le plus curieux objet de ce genre qui ait encore été découvert à Chypre.

II. *Salamis*. — De 1880 à 1883, M. Richter a pratiqué plusieurs fouilles partielles à Salamis pour le compte du Musée Britannique et levé un plan de l'ancienne ville qu'il compte publier prochainement[2]. Les ruines de Salamis sont peut-être les plus importantes de toute l'île. D'une des portes situées à l'ouest de l'enceinte, une avenue longue de 360 mètres et bordée de grands édifices conduit au château d'eau d'Hagia-Katharina. Parmi les débris, on remarque de nombreuses colonnes, des fragments d'architecture, des quantités de marbres divers qui doivent avoir été amenés là à grands frais, car il n'existe pas de marbre dans l'île. Tout auprès de ce champ de ruines, autour de Hagia-Katharina, se voit un bois de très vieux arbres dont nous avons parlé dans une précédente *Chronique* (1885, II, p. 108). Les habitants attachent une idée superstitieuse à la conservation des arbres de ce bois, et cette idée, qui est certainement une survivance, semble témoigner de l'existence en cet endroit d'un ancien sanctuaire très vénéré dont le bois actuel serait l'ἄλσος.

On sait que Salamis, sous le règne de Trajan, fut détruite par un tremblement de terre. Reconstruite aussitôt, elle fut détruite de nouveau sous Constantin, et une partie de la ville s'abîma dans la mer. Constantin réédifia au même endroit une ville nouvelle qu'il appela Constantia et qui se trouve à l'intérieur de l'enceinte ancienne, appuyée sur la partie de celle-ci qui fait face à la mer[3]. L'Acropole, située en dehors de Constantia, est une colline voisine de la mer, qui présente une triple rangée de murs et qui domine les vestiges des ports aujourd'hui ensablés M. Richter, d'abord envoyé à Salamis en sa qualité de forestier, a fait creuser des puits autour de l'Acropole afin de trouver de l'eau pour les nouvelles plantations. En deux endroits, à 70 et à

1. [L'original a depuis été acquis par le Louvre, où il a été dessiné par M. Devillard; ce dessin a remplacé le croquis imparfait et trop réduit que nous avions publié dans la *Revue*.]

2. M. Richter nous avertit que les descriptions de Salamis publiées jusqu'à présent (H. Lang, *Cyprus*, 1878, p. 24 et suiv.; Cesnola-Stern, p. 167 et suiv.), contiennent de nombreuses inexactitudes qu'il se propose de rectifier.

3. Cf. Pococke, *A description of the East*, 1795, t. II, p. 213, pl. XXXII.

50 mètres de l'Acropole, il a rencontré des antiquités à la profondeur de 3 mètres. Ce sont d'abord deux grossières statues en calcaire, d'époque grecque : la plus grande, haute de 0m,61, représente une déesse sur son trône, tenant un fruit (?); l'autre, haute de 0m,41, est une statue virile de prêtre, étendant la main gauche et tenant la main gauche contre sa poitrine. Deux tranchées pratiquées dans le voisinage donnèrent des chapiteaux corinthiens de marbre blanc. A 600 mètres environ de l'Acropole, on trouva un pavement de marbre, d'anciens puits, un moulin à blé et les ruines d'une maison. La ville s'étend, le long de la mer, sur une longueur d'environ 1,410 mètres; on y voit encore des restes de quais, mais la partie de Salamis qui est voisine du rivage est enterrée sous les sables. Ces dunes ont été plantées d'arbres, malgré les protestations de M. Richter, qui demandait à y faire préalablement des fouilles. Depuis, le Musée Britannique a commencé des démarches auprès du gouvernement de l'île pour obtenir que l'on arrachât les arbres afin de ne les replanter qu'après une exploration archéologique dont cette région paraît avoir grand besoin.

Les constructions restées debout sont peu nombreuses. A l'ouest de Constantia aboutit un aqueduc, construit par Justinien, dont plusieurs arches subsistent encore. A 100 mètres environ de l'angle sud-ouest de Constantia, on voit une ruine considérable avec de grandes arcades qui paraît être une vaste basilique; le ciment et l'appareil sont identiques à ceux des murs de Constantia. Au sud des murs et près de la basilique, il existe des ruines d'une autre grande construction avec des colonnes de 0m,92 de diamètre.

En 1882, M. Richter a déblayé à Salamis des thermes attenant à un gymnase. Il y découvrit une exèdre pavée d'une mosaïque dont j'ai la photographie sous les yeux. Elle représente Orphée entouré d'animaux; dans les médaillons, on voit un singe en face d'un canard et une tête de chèvre. Le travail me paraît assez fin, mais la conservation en est très défectueuse.

C'est là aussi qu'aurait été exhumé, au dire des ouvriers de M. Richter, un relief en bronze représentant Athéné, qui a été publié à Leipzig dans l'Έσπερος (1884, n° 73); M. P. Lambros, d'Athènes, a démontré que c'était un objet moderne.

M. Richter a publié, dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, deux articles étendus sur ses fouilles à Salamis (1881, p. 191 et suiv.; p. 244 et suiv.; 1883, p. 133 et suiv.) et donné, dans le *Journal of Hellenic Studies* (1883, pl. XXXIII et XXXIV), un relevé du château d'eau d'Hagia-Katharina, analogue à la *Panagia Phaneromeni*

près de Curium. Cette construction est située à 550 mètres à l'ouest de la muraille d'enceinte intérieure de Salamis. Elle tient à la fois du trésor et du château d'eau et renferme deux salles, l'une construite au-dessus de la source et l'autre placée en arrière. Ce n'est pas un véritable souterrain, puisque l'extrados de la voûte dépasse encore le sol environnant de 3m,50. A la fin du mois de décembre 1880, on a trouvé près de cette construction un fragment d'inscription grecque de l'époque alexandrine, où l'on distingue les lettres TAMEI////, que M. Richter voudrait compléter en TAMEION, *réservoir*. Les pierres employées à la construction sont énormes : un des blocs a 4m,90 sur 1m,95 et 1m,10, un autre mesure 5m,20 sur 2m,38 et 0m,65. Les blocs des murs verticaux sont carrés et réguliers, ceux de la voûte assez irréguliers ; là où l'ajustement des pierres n'était pas exact, on a rempli les vides à l'aide de petits moellons. La salle principale est rectangulaire et mesure 10m,96 sur 5m,61 à l'intérieur. Les murs, hauts de 2m,20, sont surmontés d'une coupole haute de 2m,58 et large de 5m,60. A l'angle est du monument, vers l'extérieur, il y a des traces d'un escalier en blocs gigantesques. Le toit est formé d'un seul et immense monolithe.

A 55 mètres au sud de ce trésor, s'en trouve un autre enfoui sous le sol et qui reste encore à fouiller. Le monolithe qui le couvre a 4m,50 sur 3 mètres et 1m,45.

A 520 mètres plus loin, au sud-sud-est, M. Richter a ouvert en 1881 une chambre sépulcrale qui avait déjà été violée à une époque antérieure. On y entre par une porte située à l'ouest, couverte d'un linteau long de 1m,60, La forme générale est celle d'un trapèze. La chambre a 2m,80 sur 1m,60. L'intérêt de cette construction réside dans un haut-relief placé au-dessus de la porte. C'est une figure virile monstrueuse qui se compose presque uniquement d'une tête gigantesque et des membres supérieurs. Le visage, d'une laideur repoussante, témoigne cependant d'un travail soigné. Les alentours de ce tombeau paraissent contenir des monuments analogues.

Au sud du tumulus d'Hagia-Katharina (Cesnola-Stern, p. 171), on découvrit à la fin de décembre 1880, soixante-dix-sept fragments de statuettes en terre cuite et en pierres de diverses époques, depuis l'âge le plus archaïque jusqu'aux siècles gréco-romains. La plupart des fragments archaïques représentent la déesse nourricière (cf. pour le type Cesnola-Stern, pl. XII), représentation qui n'est nullement spéciale à Chypre, mais qui se trouve aussi à Mycènes et dans un grand nombre d'îles de l'Archipel. Dans quelques figurines d'un style moins rude, les seins sont indiqués avec exagération et l'on voit

entre eux un pastillage figurant une chaîne ou un ornement circulaire. Quelquefois la main droite est repliée sur la poitrine et tient une fleur ou un fruit; ailleurs elle tient un tympanon. Les torses de femmes nues appartiennent à l'époque romaine ou gréco-romaine.

M. Richter a décrit (*Mittheilungen*, VI, p. 251-252) trois objets découverts par lui dans le voisinage du couvent d'Hagios-Barnabas, à dix minutes à l'ouest d'Hagia-Katharina (Cesnola-Stern, p. 171). Ce sont : une lampe avec inscription chypriote, un oiseau en terre cuite avec inscription, et une figure virile grotesque πόσθων. Détail singulier, ces trois objets furent trouvés dans un même tombeau gréco-romain. M. Richter en conclut qu'ils avaient été conservés dans quelque famille à la manière de reliques auxquelles on attachait un sens religieux . La preuve qu'on les a gardés comme des curiosités, c'est que l'oiseau se compose de morceaux qui ont été recollés anciennement. Ainsi s'expliquerait, comme nous l'avons supposé ailleurs [1], la présence d'objets très archaïques dans des nécropoles relativement récentes, par exemple du grand vase publié par M. Rayet (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1884, pl. VII) dans la nécropole gréco-romaine de Myrina. En février 1882, M. G. Hake a trouvé à Salamis près du même endroit une figurine grossière assise sur un cheval, de style gréco-phénicien (cf. Cesnola-Stern, pl. XXXVII, 6).

Le contraste entre Citium et Salamis, que nous avons indiqué plus haut d'après M. Richter, s'accentue lorsque l'on considère le mobilier funéraire de Salamis. A Citium, il n'y a guère que des tombes isolées; à Salamis, on trouve des rangées de sarcophages, principalement en terre cuite, peints en rouge, quelquefois avec des ornements. Les sarcophages en pierre sont rares, alors qu'ils sont fréquents à Citium. Au point de vue du style général des trouvailles, ce qui frappe d'abord à Salamis, c'est l'absence presque complète d'éléments égyptiens. La plupart des vases ne sont pas peints; quand la couleur existe, c'est le noir ou le rouge brun. Les ornements floraux, en particulier le lierre, dominent : le règne animal n'est représenté, dans les trouvailles de M. Richter, que par un vase décoré de trois poissons. Les lampes historiées sont nombreuses. Tous les caractères de la poterie de Citium, formes bizarres, ornements géométriques, oiseaux d'eau, *svastikas*, manquent à Salamis. La faïence bleue n'est représentée que par un objet qui n'est pas égyptisant de forme; par contre, on trouve fréquemment des perles de verre et de faïence colorées. Les objets d'or et d'argent sont de style grec ou gréco-romain. Une bague en or porte

1. *Manuel de Philologie*, II, p. 136, note 2.

ΕΠΑΓΑΘΩΙ en pointillé. Sur une pierre gravée, on voit Hermès psychopompe conduisant un homme barbu, deux fois plus petit que lui, qui fait mine de lui résister, dans le gouffre de l'Hadès indiqué par un creux horizontal de l'intaille. Dans les tombeaux de femmes, il y a des quantités de miroirs et d'aiguilles à cheveux. M. Richter nous signale encore une serrure avec sa clef, recueillie en même temps que des fragments de bois provenant d'un coffret. Parmi les petits objets en terre cuite, nous mentionnerons les suivants : 1° une lampe avec Athéné qui menace du fouet Marsyas jouant de la flûte devant elle ; 2° un groupe haut de 0m,16, représentant Aphrodite sur une oie, le bas du corps recouvert d'une draperie. Il existait une légende d'après laquelle Aphrodite avait abordé sur la côte est de Chypre et s'était rendue à Palaeopaphos en traversant l'île, montée sur une oie. M. Alexandre de Cesnola a trouvé des répliques du même motif ; 3° une Athéné d'excellent style, haute de 0m,21, le bras gauche appuyé sur un bouclier ovale avec des traces de coloration (détail rare à Chypre). Cette intéressante figurine a été mal gravée dans le *Journal of Hellenic Studies* (pl. XVI), dans les *Mittheilungen* (t. VI, p. 250) et dans l'*History of Greek Sculpture* de M. Murray (II, pl. 17) ; le croquis ci-joint en donnera une idée.

Il est remarquable que Salamis n'ait pas encore fourni d'inscription phénicienne, et par contre qu'on y ait recueilli beaucoup plus d'inscriptions chypriotes qu'à Citium. De même, la période grecque et gréco-romaine est mieux représentée à Salamis qu'à Citium. La raison de ces deux faits connexes a été donnée par M. Richter : nous l'avons indiquée plus haut d'après son travail inédit intitulé : *Salamis und Kition*.

Une inscription grecque découverte en 1882, à Salamis, est relative à Ptolémée Évergète :

ΣΑΡΑΠΙΔι
ΒΑΣΙΛΕΙΠΤΟΛεμαίω
καὶ βασΙΛΙΣΣΗΙΒΕρενείκῃ
ΘΕΟΙΣΕΥΕΡΓΕΤαις
ΦΙΛΙΝΟΣΦΙΛΟΤίμου
ΑΘΗΝΑΙΟς

M. Richter me signale un second fragment au même endroit, où les mots ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ ΙΕΡΑΠΥΤΝΙΟΣ (d'Hiérapytna en Crète) sont seuls visibles.

III. *Soli.* — Pendant l'été de 1883, M. Richter a dirigé plusieurs fouilles dans les environs de Soli, tant pour le Musée de Chypre qu'au nom de quelques particuliers, sir R. Biddulph, MM. Warren, Brown, Stevenson, Gordon, Fahlwas et Tyler.

Les travaux commencèrent au nord de Katidata, à l'est du couvent de Skurgotissa, voisin des anciennes mines de cuivre de Soloi. On découvrit un tombeau colossal renfermant de nombreuses niches et long de 35 pieds; il contenait des centaines de verreries parfaitement intactes. Parmi les autres trouvailles M. Richter nous signale : une bague en or, beaucoup d'anneaux en bronze doré décorés aux extrémités de têtes de lions, une serrure intacte, un masque en terre cuite, une lampe avec une tête de Méduse, des bâtonnets de verre pointus à une extrémité et pourvus à l'autre d'une sorte de palette en forme de pointe de flèche, des boucles d'oreilles en or. Ce grand tombeau appartient certainement à l'époque gréco-romaine.

Un autre emplacement, au sud-est de Katidata près de Linou, a donné des tombes appartenant à diverses périodes, depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque romaine. Dans les parties les plus anciennes de la nécropole, on a trouvé des vases avec ornements en relief (le croissant, le disque du soleil, des groupes de serpents, le cerf, le mouflon). Des motifs analogues apparaissent sur de grossiers cylindres en terre rouge découverts à Hagia-Paraskévi près de Nicosie et que M. Sayce croit hittites. Avec ces vases à reliefs, on découvrit des quantités d'armes, en bronze fortement allié d'étain ou en cuivre pur, surtout des poignards ou des pointes de lance, ainsi que de nombreux pesons en terre cuite avec ornements gravés. Il faut remarquer que dans les tombes chypriotes où se manifeste l'influence phénicienne on ne trouve plus ni vases à reliefs, ni cylindres, ni armes. Par contre, les tombes archaïques ne présentent aucune trace de fer.

Le deuxième groupe des tombeaux de Katidata-Linou offre les types de l'époque assyro-babylonienne, tels qu'on les observe à Hagia-Paraskévi et à Zarnkas, au sud-est de Marion, entre Larnaca et Limasol. A côté des pesons de terre cuite on y rencontre des pesons de pierre. Là paraissent pour la première fois des vases en terre cuite avec ornements peints et des vases en forme d'animaux divers, oiseaux, cerfs, bœufs, etc.

Le troisième groupe de sépultures est plutôt grec que phénicien. On y a trouvé des vases du style de Mycènes recouverts d'un vernis brillant que M. Furtwaengler considère comme importés. Ces poteries se sont rencontrées jusqu'à présent à Hagia-Paraskévi, à Phoenidschaes, à Zarnkas et à Katidata. Elles sont toujours isolées et peu nombreuses. Katidata-Linou n'en a fourni qu'une seule, dans un tombeau qui contenait également une idole de Mylitta. En général, comme on le sait, les engobes brillants sont restés inconnus à la céramique chypriote, et les quelques exceptions que l'on a pu signaler s'expliquent par une imitation de types importés qu'ont essayée les fabriques locales [1].

Les tombes de l'époque phénicienne ont donné des vases à cercles concentriques peints sans point central. Enfin, les sépultures gréco-romaines contenaient beaucoup de verreries, des lampes, des bagues de verre et des coupes plates de couleur rouge, dont le bord vertical est orné de masques en relief, d'Amours jouant de la double flûte ou dansant, de lièvres, de dauphins et de rosaces. On n'a pas rencontré de vases peints.

Quelques recherches ont été faites dans un ancien sanctuaire à Katidata-Skurgotissa. On y a trouvé des statuettes gréco-phéniciennes grossières, un grand nombre de joueurs de flûte et de danseurs, les fragments d'une coupe d'argent avec des fleurs incisées et les restes d'une coupe en bronze de style grec où est figurée une bataille d'Amazones.

IV. *Curium-Episcopi.* — En 1883, M. Richter a pratiqué des fouilles à Curium aux frais de plusieurs particuliers. Ses recherches ont porté sur quatre nécropoles à l'est de l'ancienne ville.

1. [M. Richter m'a fait savoir depuis que les résultats des dernières fouilles ne permettent plus d'affirmer que « les engobes brillants sont restés inconnus à la céramique chypriote ». Dès la période préphénicienne (peut-être, comme le pense M. Furtwaengler, par suite de l'importation de vases de Mycènes), on trouve à Chypre des vases à engobes brillants et polis avec grand soin qui sont les produits d'une industrie locale. Cette technique, que l'on constate souvent sur des vases formés de plusieurs récipients (p. ex. Perrot-Chipiez, t. III, fig. 490), ou sur des vases à trois pieds (*ibid.*, fig. 491, 493), *disparaît à l'époque phénicienne.* D'autre part, au IVe siècle et peut-être plus tôt, certaines nécropoles grecques de l'île présentent des quantités de vases lustrés à figures rouges et noires qui, mêlés à des vases de même genre qu'apportait le commerce, s'en distinguent, par des caractères incontestables, comme étant de fabrique chypriote. Tels sont, en particulier, les vases du Polis tis Chrysokhou.]

La première, tout auprès des ruines de Curium, avait déjà été fouillée en grande partie par les ouvriers de M. de Cesnola. Les tombes y sont très profondes. On n'y trouve que des objets grecs, et pas un seul vase à cercles concentriques. M. Richter y a découvert une coupe d'argent à deux anses, et deux bagues d'argent dont l'une avec son chaton, qui porte une intaille représentant Athéné Parthénos. Elle a été publiée dans l'*Archaeologische Zeitung* par M. Conze (1884, p. 166); c'est une des nombreuses répliques de l'Athéné de Phidias.

La seconde nécropole est un peu à l'est de la précédente. Elle se compose de tombes gréco-phéniciennes peu profondes et contient des vases à décors géométriques et à cercles concentriques. On y a encore recueilli de petits trépieds pareils à celui qui est publié dans l'ouvrage de Cesnola-Stern, planche XCII.

Le troisième groupe de sépultures est plus à l'est et près de la mer; il ne contient que des vases gréco-phéniciens.

La quatrième nécropole a été découverte en 1882 par les ouvriers de M. G. Hake, qui fouillait pour le Musée de Kensington. L'emplacement est voisin du village d'Épiscopi. Une partie de cette nécropole, à l'extrémité orientale, est occupée par un grand nombre de tombes de l'époque macédonienne et gréco-romaine; à l'ouest et au centre, les sépultures sont gréco-phéniciennes; elles sont généralement gréco-romaines au nord. On ne trouve pas de tombeaux que l'on puisse rapporter avec certitude à l'époque grecque.

Cette nécropole a fourni quelques objets fort intéressants, qui ont passé entre les mains des particuliers commanditaires des fouilles. Ce sont, notamment, deux vases à inscriptions phéniciennes; une plaque d'or archaïque sur laquelle est gravé en repoussé un prêtre devant un char (?) portant le simulacre d'une déesse les mains sur les seins; deux épées en fer, semblables pour la forme à celles de Mycènes; des boucles d'oreilles en argent doré; une plaque d'argent avec le buste d'une déesse. Dans les tombes d'époque postérieure, M. Richter a recueilli beaucoup de verreries et notamment d'intéressantes peintures, en partie fort bien conservées, sur des plaques de verre convexes ayant pu servir de couvercles. Nous regrettons de n'avoir reçu ni photographies ni dessins de ces curieux objets.

V. *Voni-Chytri.* — Le 21 mai 1883, le Musée de Chypre fit commencer des fouilles à Voni sous la direction du capitaine Sinclair et de M. Richter. Un rapport étendu sur ces fouilles, avec le catalogue des objets trouvés, a été déposé par M. Richter au Musée, et il en a

publié un extrait dans les *Mittheilungen* d'Athènes (1884, p. 127 et suiv., pl. IV et V). Comme le contrat passé avec les propriétaires du terrain obligeait M. Richter à combler les tranchées, il a dressé un plan à grande échelle de la fouille, qui a du reste été insuffisante, faute de temps et de ressources matérielles.

Les deux planches gravées au trait et les quelques vignettes publiées dans les *Mittheilungen*, d'après les photographies de M. Richter, sont malheureusement si défectueuses que les sculptures trouvées à Voni peuvent être encore considérées comme inédites. En dehors des statues en pierre, on n'y a découvert qu'une seule terre cuite et une figurine de bronze représentant un cerf. Les statues, qui étaient destinées à être placées contre des murs, ne sont pas modelées sur le revers; elles offrent des spécimens de tous les styles qui se sont succédé dans l'île et quelques-unes portaient des couleurs très vives. Les têtes étaient généralement brisées. Les plus remarquables sont un joueur de double flûte, avec la φορβεία, bandeau passé sur la bouche et fixé aux oreilles, qui sert à maintenir l'instrument; un homme couronné dont le bras gauche, appuyé sur un cippe, supporte un aigle, sans doute un mélange du type de Zeus et du type d'Apollon; un personnage debout, dont la tête manque, qui tient sur la main gauche une Victoire analogue à celle de Paeonios. Deux inscriptions : Κάρυς Ὀνυσαγόρου Ἀπόλλωνι εὐχήν et ...σίδωρος Κάρυος Ἀπόλλωνι εὐχήν, prouvent que le temple déblayé par M. Richter était consacré à Apollon. On y a aussi découvert un torse de statue portant une inscription chypriote en quatre lignes.

A l'est et tout près de Voni se trouvent des tombes romaines de basse époque, qui n'ont donné que peu de chose. Les fouilles ont été plus heureuses au nord de Voni, à l'est du village de Kythrea, sur l'emplacement de l'ancienne Chytroi. M. Richter y a trouvé un gisement de statues appartenant à des sanctuaires d'Aphrodite et deux inscriptions chypriotes, contenant des donations à Aphrodite Paphia, qui ont été publiées par M. Piéridès dans la revue locale *The Cyprus Museum* (nos I et II). Toutes les statues trouvées à Kythrea ont été classées dans le Musée sous le nom de *Chytroi-collection*; elles seront décrites en tête du catalogue actuellement en préparation. Le morceau le plus important de cette provenance est une figure de femme nue en argile avec coiffure égyptienne, *pelvis* triangulaire et nombril très accentué, qui porte, détail nouveau, un grand anneau passé dans le nez.

VI. *Achna.* — Au mois de septembre 1883, M. Richter fouillait à

Salamis pour le compte du Musée Britannique lorsqu'il fut prévenu qu'on venait de trouver à Achna, en creusant des trous pour enterrer les sauterelles, un dépôt considérable de statues. M. Richter se transporta immédiatement sur les lieux et y fit exécuter des travaux du 12 septembre au 25 octobre. Le rapport qu'il rédigea à ce sujet, trop long pour qu'on pût l'insérer aux *Mittheilungen*, sera prochainement publié à part; des extraits en ont déjà été donnés dans le *Graphic* de Londres (19 janvier 1883). Achna a fourni *plusieurs centaines* de statuettes toutes antérieures au IIIe siècle avant J.-C., qui présentent une image frappante du développement de l'art chypriote sous l'influence des modèles orientaux. Les fouilles paraissent avoir porté sur l'enceinte d'un temple d'Artémis, mais il est difficile de savoir si l'on a découvert le temple lui-même, car on n'atteignit des murs de fondation qu'à un moment où le manque de fonds empêchait de continuer les travaux.

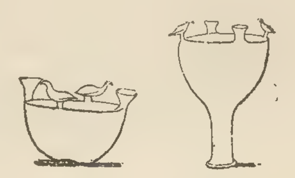
A Achna comme à Voni, on n'a pas découvert un seul fragment de poterie à cercles concentriques avec ou sans point central.

VII. *Mari.* — On croyait autrefois que Marion se trouvait au village actuel de Mari, à mi-chemin entre Larnaca et Limasol, là où l'indique encore la carte de M. Kiepert publiée dans l'ouvrage de Cesnola-Stern. M. Schroeder a le premier reconnu que Marion était située à l'extrémité ouest de l'île près du cap Akamas, opinion qui a été admise par M. Perrot (*Histoire de l'Art*, t. III, p. 482). M. Richter a pu s'assurer, en 1881, que les ruines à l'est du village de Mari ne sont pas antiques. Par contre, il a découvert au nord du village quelques tombeaux contenant des vases à cercles concentriques sans point central, une petite œnochoé verte ornée de deux oiseaux d'eau peints en noir et deux aryballes en poterie noire lustrée qui sont aujourd'hui au Musée Britannique.

VIII. *Nicosie.* — A la fin de 1884, M. Richter ouvrit onze tombeaux dans la nécropole d'Hagia-Paraskévi près de Nicosie, d'où proviennent la plupart des vases chypriotes conservés au Musée de Constantinople. Outre de nombreux vases, il y a découvert un cylindre assyro-babylonien d'un travail très fin ajusté dans une lourde monture en or. Cette monture prouve que les objets publiés dans *Ilios* par M. Schliemann comme des boucles d'oreilles (fig. 705, 706, 707, 708) sont en réalité des montures de cylindres. Un tombeau voisin contenait une boucle d'oreille archaïque en électron. Le fer et le verre font défaut, mais il y a quantité d'armes de bronze, de

pesons, de perles en terre cuite et en os ayant fait partie de colliers. Les vases appartiennent à un type très archaïque : il y a notamment des vases à reliefs, dont l'un présente l'image de deux grands cerfs et d'autres des serpents, ainsi que des vases à ornements incisés.

M. Richter a repris les fouilles dans la nécropole d'Hagia-Paraskévi aux mois d'août et de septembre 1885. Du 2 au 13 août, trente tombeaux ont été ouverts. Ils contenaient des centaines de vases ou de fragments de poterie, dont quatre seulement sont peints; tous les autres sont dépourvus de décoration, ou bien portent des ornements incisés et en relief. Les vases à reliefs, qui forment un groupe très intéressant, ne trahissent pas encore l'influence phénicienne et paraissent appartenir à une antiquité très reculée. Deux vases, que reproduit notre dessin, rappellent la « coupe aux colombes » de Nestor dans l'*Iliade* (XI, 622 sq.). Ils sont en argile rouge très grossière, faits à la main et sans l'aide du tour. Le pied du second est brisé, ainsi qu'une des colombes du premier (restaurée dans le dessin). La hauteur du vase complet est de 0m,238. La même nécropole a donné plusieurs autres vases du même type, mais sans les colombes; les plus nombreux, toutefois, sont de simples coupes sans pieds.



M. Richter croit que cette découverte peut servir d'appui à l'opinion de M. Schliemann[1], suivant lequel les deux πυθμένες de la coupe de Nestor étaient le fond du récipient et le pied, tandis que M. Helbig[2] pense (avec toute raison, selon nous) que ces mots désignent deux soutiens placés de chaque côté du vase entre le col et le pied.

A *Hagios-Janis tis Malluntas*, dans le district de Nicosie, M. Richter croit avoir retrouvé la nécropole de la ville de Tamassos, mais il n'y a fouillé que pendant fort peu de temps. Le verre fait absolument défaut; on a recueilli des bijoux en or, des diadèmes, des boucles d'oreilles. Les diadèmes sont de minces feuilles d'or ornées de palmettes en repoussé. La plupart des vases sont dépourvus de peintures; quelques-uns portent des cercles concentriques sans point central. Les recherches devraient être continuées en cet endroit.

IX. *Idalium-Dali.* — Au mois de novembre 1884, M. Richter, de passage à Paris, me signalait la nécropole de Dali comme étant, dans son opinion, une des localités de l'île qui méritaient d'être explorées.

1. *Mycènes*, fig. 346, p. 273, 275 de l'éd. allemande.
2. Helbig, *Das homerische Epos*, p. 272 et suiv.

La direction des fouilles de Dali fut proposée par M. Richter à l'École française d'Athènes, qui n'avait malheureusement pas, à ce moment, de missionnaire disponible; c'est M. Richter lui-même qui a conduit les travaux, pendant les premiers mois de 1885, aux frais de M. Watkins de Larnaca, auquel appartiennent les deux tiers des découvertes.

Nous avons reçu de M. Richter un mémoire très volumineux sur ces fouilles, accompagné d'un catalogue des trouvailles qui, bien qu'incomplet, comprend près de 600 numéros. Nous ne pouvons donner ici qu'une idée très succincte des résultats obtenus, que M. Richter se réserve de porter plus tard avec détail à la connaissance du public.

Le temple de Dali comprend trois parties : 1° le sanctuaire proprement dit; 2° le vestibule du temple, où étaient placés des ex-voto dont on a retrouvé les bases; 3° l'enceinte réservée aux sacrifices, avec l'autel. Une partie de cet emplacement avait été fouillé dès 1883 par les paysans de Dali.

Les offrandes étaient si nombreuses à Idalium qu'après quelques générations il fallait débarrasser le temple des ex-voto qui l'encombraient. On les brisait et on les employait à l'état de moellons comme bases des ex-voto plus récents. Dans les murs même du sanctuaire, M. Richter a trouvé des fragments de statues en pierre encastrés à côté de blocs informes. Dans le vestibule, il a découvert plusieurs fragments de statues percés de trous et transformés en socles. Il en a été de même à Voni.

Les murs du sanctuaire de Dali sont construits sans ciment : on a simplement comblé les interstices laissés par les pierres à l'aide de la terre argileuse des environs préalablement mouillée. Comme à Golgoï (Perrot, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 275 et 373), les bases des colonnes étaient seules en pierre et les piliers, dont on n'a pas retrouvé trace, étaient en bois. Les ex-voto étaient exclusivement placés dans la cour du temple; dans le sanctuaire lui-même, il n'y avait pas une seule statue. On a trouvé en place l'autel, avec des masses de cendres et de charbon de bois. Les statuettes découvertes tout auprès sont en petit nombre et portent des traces manifestes de l'action du feu.

Le sanctuaire de Dali a dû être détruit plusieurs siècles avant notre ère, car on n'y a rencontré ni une lampe romaine ni une monnaie romaine, objets qui sont fréquents à Voni. Les lampes que l'on a recueillies ont la forme de coquilles; c'est là un fait intéressant qui prouve, comme on le supposait déjà, que les lampes analogues découvertes à Carthage appartiennent bien à l'époque punique [1].

1. Cf. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, p. 2.

A quelques exceptions près, toutes les statues trouvées à Dali, dont le sanctuaire était consacré à Aphrodite, sont des statues féminines. Il en est de même à Achna, tandis qu'à Voni où régnait Apollon, toutes les statues sans exception sont viriles.

Les ossements mêlés aux cendres se sont rencontrés en assez grand nombre. M. Richter n'a pas reconnu d'ossements humains, mais surtout des os de moutons et, détail à noter, le crâne d'un lièvre[1].

Tandis que les sanctuaires d'Achna et de Voni, qui appartiennent plutôt à l'époque hellénique, n'ont pas donné un seul fragment de poterie à cercles concentriques et à point central, les vases de cette espèce se sont rencontrés en foule à Dali, dont le sanctuaire est surtout gréco-phénicien.

Les terres cuites sont au nombre de plusieurs centaines. Les plus communes sont d'un style fort grossier et modelées à la main. Voici, d'après M. Richter, les types qu'il a le plus fréquemment observés :



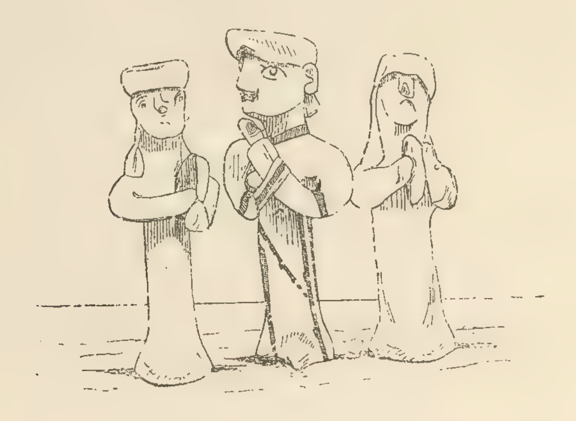
1° Des personnages en prière, tous féminins, à l'exception d'un seul et d'un petit nombre d'enfants. Ces orantes ont les bras levés ; la tête est enveloppée d'une espèce de turban très bas, plus rarement d'une mitre. Les physionomies sont caractérisées par la grosseur démesurée du nez, parfois relevé à l'extrémité ; c'est là, avec la grandeur excessive de la tête par rapport au corps, un trait distinctif des statuettes chypriotes de style phénicien. Le menton est toujours fortement marqué. Les figurines sont faites à la main, le nez, les oreilles et les attributs sont généralement des appliques. Le turban a été souvent fait à part et appliqué comme un véritable morceau d'étoffe sur la tête de la figure. La plupart des orantes sont peintes, soit avec des bandes noires, soit avec des bandes rouges et noires. Les yeux sont indiqués par des cercles noirs en forme d'amandes avec des points noirs marquant les pupilles. Le type général et la technique rappellent les figures 376, 394, 396, 403 publiées dans le troisième volume de MM. Perrot et Chipiez.

2° Des musiciennes, surtout des joueuses de tambourin, de harpe et de lyre. Les joueuses de flûte, que l'on trouve fréquemment ailleurs,

1. Cf. A. de Longpérier, *Musée Napoléon III*, pl. LIX.

et exclusivement à Katidata, font presque absolument défaut à Dali. Remarquons que le type des joueuses de lyre se retrouve sous un aspect presque identique dans la série de terres cuites carthaginoises conservées au Musée de Saint-Louis.

3° Des prêtresses, des sacrificatrices, des *dedicantes*, quelques-unes dans l'attitude de la bénédiction.



4° Des images de la mère nourricière. Très rares à Dali, ces images sont très fréquentes à Citium et à Chytroi. Quand la déesse est représentée debout, elle est le plus souvent en argile; quand elle est assise, elle est de pierre. On ne rencontre pas à Dali le type, fréquent à Citium, de la déesse nourricière debout avec une coiffure égyptienne (Perrot-Chipiez, t. III, p. 201, fig. 143).

5° Des images de la déesse portant l'une et l'autre main à ses seins.

Il n'y a pas de traces des figurines de guerriers et de cavaliers, si fréquentes dans le temple exploré à Dali même par M. Lang, dans celui que M. de Cesnola a fouillé à Athiénau, ainsi qu'à Kosci et à Chytroi. Ces figurines font également défaut à Achna.

Avant de passer à la description des statuettes d'un style plus soigné, il faut signaler une classe d'objets à part, les colombiers (cf. Perrot-Chipiez, t. III, fig. 208.) On a trouvé à Dali un très curieux monument de ce genre; M. Piéridès à Larnaca en possède un autre, où l'on voit la déesse assise devant la grande porte tandis que des colombes en relief sont placées autour des trous latéraux. Un second fragment découvert à Dali est exactement conforme à celui qui a été publié par M. Perrot.

Les arbres sacrés, les fleurs et les fruits en terre cuite sont assez nombreux. Un des fruits paraît être un coing.

La seconde classe de figurines comprend celles qui ont été faites, en partie du moins, à l'aide du moule. Les bras, les mains et les attributs sont modelés à la main et ajustés[1]. Les types sont analogues à ceux de la première série. Certaines figures sont plutôt phéniciennes de style, d'autres plutôt grecques; on trouve des motifs identiques exécutés fort différemment. Quelques statuettes sont comme la première ébauche du type de la *Spes* romaine; elles tiennent un fruit ou une fleur de la main droite étendue et soulèvent un pan de leur draperie de la main gauche.



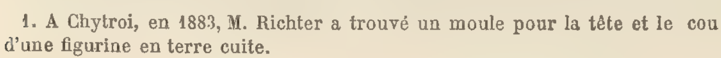
Parmi les figurines de bon style faites au moule nous signalerons les motifs suivants :

1° La déesse portant les mains aux deux seins. Remarquons que la déesse ne paraît nue qu'à une époque postérieure : les plus anciennes idoles en galette la montrent habillée. A Achna, où l'élément phénicien n'eut jamais le dessus, les idoles d'Artémis sont toujours vêtues. A Dali, il y a quelques figures nues de style phénicien. L'une d'elles, semblable aux Astartés du sarcophage d'Amathonte (Perrot, t. III, fig. 417), porte un anneau passé dans le nez.

2° La déesse nue dans l'attitude de la Vénus pudique.

3° Les figures dont la partie inférieure seule est drapée.

4° Une série très remarquable est celle des statuettes avec un grand anneau dans le nez. On n'en avait encore signalé de semblables ni à Chypre, ni dans le reste du monde antique, mais M. le professeur Christ a fait savoir récemment à M. Richter que l'*Antiquarium* de Munich possédait un aryballe en forme de tête avec des boucles d'oreilles et un anneau dans le nez. Cet ornement ne se trouve que dans les figures de style indigène ou cypro-phénicien. Le premier spécimen a été découvert en 1883 à Chytroi; c'est une figure nue, d'un type grossier et laid, dont le sexe est indiqué avec précision. Dali en a fourni un assez grand nombre.



1. A Chytroi, en 1883, M. Richter a trouvé un moule pour la tête et le cou d'une figurine en terre cuite.

5° Les figures avec des ornements au-dessus des oreilles, qui sont ainsi dissimulées (cf. Perrot, III, p. 562). Des officiers anglais venus de l'Inde à Chypre affirment que les femmes indiennes portent encore des ornements du même genre, que l'on rencontre également chez les fellahines d'Égypte.

6° Les figures avec des chaussures *à poulaine*, recourbées à l'extrémité. Cette mode, que M. Sayce croit hittite, paraît avoir dominé quelque temps à Chypre. Sur un vase remarquable trouvé à Athiénau en 1885, dont nous donnons ici un dessin d'après une photographie de M. Richter, on voit un homme chaussé de la sorte, s'approchant, comme pour la sentir, d'une fleur de l'arbre sacré. Dans le champ du vase sont figurés plusieurs *svastikas*[1]. M. Richter nous dit que la chaussure *à poulaine*, fréquente dans les terres cuites, est rare dans les statues en calcaire.



Le vase si curieux que nous venons de reproduire appartient à une variété de la céramique chypriote déjà connue par d'assez nombreux spécimens[2]; mais la représentation qu'il porte se trouve ici pour la

1. [Ce vase, qui a 0m,296 de haut, a été publié en couleurs dans le *Jahrbuch des Instituts*, 1886, pl. VIII, d'après une aquarelle de M. Richter. M. Perrot a reproduit notre dessin dans son *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 286.]

2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. III, fig. 496, 509, 511, 518. Cf. une tablette d'ivoire de Phénicie reproduite à la p. 847, fig. 611.

première fois et présente un vif intérêt si on la rapproche de quelques images analogues. Dans l'art assyro-babylonien, rien n'est plus fréquent que de voir un personnage agenouillé ou debout devant un arbre sacré[1]; les céramistes de Chypre, en imitant ce motif, l'ont interprété à leur manière, et l'attitude de l'adoration est devenue sous leur pinceau l'acte plus simple de sentir une fleur en la rapprochant de ses narines. C'est ce que l'on constate aussi sur le célèbre vase d'Ormidia (Perrot, t. III, fig. 523), sur la patère d'Amathonte (*ibid.*, fig. 547), sur celle d'Idalie (fig. 482), sur celle de Curium (*ibid.*, fig. 552), où deux sphinx disposés symétriquement de part et d'autre de l'arbre sacré sentent chacun une fleur qui s'en détache. Peut être l'imitation de ces imitations mêmes a-t-elle donné naissance, par un *processus* tout réaliste, aux figures d'animaux broutant que nous trouvons sur les cistes italiques[2], dont les rapports avec les patères phéniciennes sont incontestables, et qui paraissent déjà dans la céramique chypriote[3]. Sur la situle de Watsch, que nous avons reproduite autrefois dans la *Revue archéologique* (1883, II, pl. XXIII), on voit des hommes assis qui approchent des fleurs de leurs narines. Ce motif est très fréquent sur les vases grecs à figures noires; on le trouve également dans le monument lycien des Harpyes.

Les ornements végétaux du vase, le lotus et le bouton de lotus, trahissent l'influence d'un modèle égyptien; les mêmes motifs, figurés de même, se voient sur un vase du Musée de New-York (Perrot, t. III, fig. 521), une œnochoé également, où un personnage est représenté debout entre un grand oiseau et une fleur de lotus. Mais que signifie l'oiseau qui, sur notre vase, paraît maintenu à l'extrémité d'une baguette que le personnage tient dans la main gauche? On peut alléguer plusieurs analogies; la plus frappante peut-être est celle d'un cylindre en jaspe où l'on a reconnu la *présentation de la colombe* par deux personnages debout, les bras levés (Perrot, t. III, fig. 431), mais on songe aussi à ces oiseaux qui sont figurés au-dessus des guerriers ou des chevaux sur les coupes gravées phéniciennes[4] et les vases grecs de très ancien style[5]. Quant au costume de notre personnage, tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il n'est ni égyptien ni assyrien.

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. II, fig. 8, 21, 80, 235, 343, 443, etc.
2. Cf. Sacken, *Das Grabfeld von Hallstatt*, pl. XXI; *Revue archéologique*, 1883, II, pl. XXIII. Le même détail s'observe sur la ciste de Grandate récemment découverte près de Côme.
3. Perrot et Chipiez, t. III, fig. 514, 516, 518. Cf. fig. 552 (patère de Curium).
4. Grifi, *Monum. di Cere antica*, pl. V, 1; pl. VIII; pl. X, 1; Perrot, t. III, fig. 408, 544.
5. *Archaeolog. Zeitung*, 1881, pl. XII, XIII.

7° Les grandes figures en terre cuite, dont les différentes parties ont été moulées à part et rajustées ensuite. Les ornements y sont très nombreux ; les doigts des pieds mêmes sont couverts d'anneaux. Ces figures sont toutes richement peintes, tandis que les figures en pierre ne sont colorées qu'avec du rouge, rarement avec du jaune.

Les plus anciennes statues en pierre calcaire découvertes à Dali sont de style égyptien. M. Richter remarque que ce style caractérise les premiers produits de la sculpture en pierre, alors que les terres cuites primitives sont bien plutôt proto-babyloniennes, puis assyriennes et enfin égyptisantes ou gréco-orientales. Au VIe siècle, comme l'ont démontré les fouilles de Polis tis Chrysokhou, la sculpture chypriote trahit exclusivement l'influence grecque. A côté des sculptures en pierre de style égyptisant, on en voit bientôt paraître d'autres qui sont plutôt phéniciennes; elles sont caractérisées par la grosseur relative et la laideur de la tête, avec une recherche maladroite de la ressemblance individuelle. La grossièreté du style n'est pas un critérium d'antiquité; ainsi les figures chypriotes dues aux Phéniciens sont bien inférieures aux figures égyptisantes, bien qu'elles soient plus modernes. L'influence de l'esprit, sinon encore du style grec, se fait d'ailleurs sentir de bonne heure dans ces imitations locales, et tend à se substituer de plus en plus aux éléments orientaux qui sont la matière de la plastique chypriote à ses débuts.

Dans la série des statues découvertes à Dali, on peut suivre les transformations d'un même motif à travers les différentes phases que nous venons d'indiquer. Ainsi, nous trouvons d'abord des figures qui tiennent la main droite, ou plutôt le poing, serré contre la poitrine, en laissant pendre le bras gauche le long du corps; bientôt l'artiste place dans la main droite une fleur de lotus; enfin, la main droite avec le lotus se détache du corps et s'élève, en même temps que le bras gauche s'infléchit et que la main soulève l'extrémité de la draperie. Nous avons alors le type bien connu de la *Spes* romaine, qui doit se perpétuer jusqu'à la fin de l'art antique.

Il est remarquable que, tandis que l'on a découvert à Chypre des têtes en calcaire rappelant l'art grec immédiatement avant Phidias (M. Dümmler vient de recueillir une tête qui ressemble à celle d'un des Tyrannicides de Naples), l'art de l'époque même de Phidias n'est représenté par aucune œuvre connue : ce n'est que plus tard qu'on retrouve à Chypre l'inspiration de Praxitèle et de la jeune école attique. Cette singularité s'explique par les vicissitudes politiques de l'île, qui échappa à l'influence hellénique juste à l'époque de la plus grande

splendeur de l'art grec. D'ailleurs, Chypre est toujours en retard sur ses modèles, et ce n'est guère que sous les successeurs d'Alexandre que l'hellénisme y prévaut définitivement. C'est alors seulement, suivant M. Richter, qu'on y trouve des temples, au lieu des simples τεμένη de l'époque antérieure, enceintes murées contenant un autel et souvent dépourvues de toits[1]. Les ex-voto sont placés dans des cours, *sub divo*, et non pas dans des endroits recouverts. En général, il y a deux enceintes juxtaposées, l'une avec les offrandes, l'autre avec l'autel; parfois, comme à Voni et à Dali, on en trouve une troisième, qui paraît couverte et est entourée d'une colonnade. Ces sanctuaires proprement dits n'ont encore été signalés qu'en petit nombre, mais M. Richter espère que ses fouilles ultérieures pourront dégager ceux d'Achna et d'Athiénau. Il paraît d'ailleurs certain que les espaces clos ne sont pas un élément nécessaire du temple chypriote primitif, et que le plus grand nombre des τεμένη étaient, suivant le sens propre du terme grec, uniquement des enceintes.

Au sud de Dali, près de l'endroit où fut découverte la table de bronze du duc de Luynes, M. Richter commença des fouilles sur la colline dite Ambelleri. Il y découvrit de beaux murs grecs en grand appareil, mais dut interrompre les fouilles faute d'argent. Deux ans après, en retournant au même endroit, il s'aperçut que les murs avaient été entièrement détruits et les pierres enlevées. Le vandalisme est encore, à Chypre, ce qu'il était au temps de M. de Cesnola (cf. Cesnola-Stern, p. x.)

X. *Fouilles diverses.* — A *Tremithoussa,* la plupart des tombes ont été violées antérieurement à l'occupation anglaise; elles appartiennent à l'époque alexandrine et gréco-romaine. On y a trouvé des verreries, des lampes romaines et un grand vase grec avec le graffite ΧΑΡΗΣ. Les vases portant un nom propre au nominatif sont extrêmement rares.

Au cours d'un voyage d'exploration fait dans l'été de 1885, M. Richter s'est assuré qu'il existait à *Hagios-Tchyonos* (Amathonte) un sanctuaire encore inexploré. A *Polis tis Chrysokhou* (Marion), il y a des tombes très nombreuses, contenant des statuettes en terre cuite du style grec le plus pur. A l'entrée d'un tombeau de Polis tis Chrysokhou, on a découvert de nombreux fragments d'un groupe considé-

1. [Il existait pourtant à Chypre des sanctuaires couverts, touchant à la cour où étaient placées les offrandes, par exemple à Voni, à Dali et probablement à Tamassos (*Frangissa*), où M. Richter a fouillé au mois d'octobre 1885.]

rable en terre cuite représentant des personnages accoudés sur des lits, suivant le type connu des sarcophages étrusques. Une figure couchée, dont la tête manque, a 0m,40 de long. M. Richter m'en a communiqué une photographie qui permet de juger du travail : il est remarquablement soigné, bien que les plis des draperies soient un peu raides. Chaque figure est montée sur une base en forme de lit, surmontée à l'une des extrémités de deux coussins.

En 1883, M. Richter a fouillé pour le Musée Britannique à *Phoenidschaes* et à *Alambra*. Il a remis à M. Furtwaengler un mémoire sur ces fouilles, qui doit être utilisé dans les *Mykenische Thongefaesse* de MM. Furtwaengler et Loeschcke. M. Richter a attiré l'attention des savants allemands sur une série de vases chypriotes qui rappellent de très près les vases de Mycènes et qui précèdent les vases à cercles concentriques datant de l'époque gréco-phénicienne. On trouve également à Phoenidschaes des vases analogues à ceux du Dipylon. La plupart de ces objets sont conservés actuellement à Londres.

M. Richter nous signale, entre autres, les faits suivants, que nous enregistrons volontiers à titre de renseignements :

1° Le vase publié par M. Perrot (*Histoire de l'Art*, t. III, fig. 525) comme découvert à Amathonte, vient en réalité de Zarnkas.

2° On ne trouve jamais ni miroirs de bronze ni figurines en terre cuite avec des vases portant des ornements incisés[1]. Aussi M. Richter ne peut-il admettre l'hypothèse que l'on aurait produit à Chypre des vases à décor incisé jusqu'aux derniers jours de l'antiquité (Perrot, t. III, p. 686). Ce que l'on dit de la stagnation des procédés artistiques à Chypre provient, en grande partie, des confusions qui ont été commises par les auteurs des fouilles antérieures, qui n'ont pas marqué avec assez d'exactitude les circonstances et les lieux de leurs découvertes.

1. [On ne découvre pas non plus dans ces conditions de figurines grossières de style phénicien comme celles que M. Heuzey a attribuées à Alambra, où elles auraient été recueillies, suivant M. de Cesnola, avec des vases à ornements incisés. Les rares figurines de l'époque pré-phénicienne — la seule où l'on rencontre des vases à décors incisés — sont : 1° des galettes, où les ornements et les yeux, incisés d'abord, sont peints un peu plus tard ; 2° à la fin de cette période, des idoles du type de Perrot-Chipiez, t. III, fig. 150, 374, 375 (mais non pas fig. 149, 376). Les figurines de ce genre, très nombreuses à l'époque phénicienne (Perrot, *ibid.*, pl. III, fig. 394, 395, 403), *manquent absolument* à l'époque antérieure. La succession des types caractéristiques est donc la suivante : 1° idole en galette avec incisions ; 2° la même avec dessins géométriques ; 3° idole en ronde bosse avec une sorte de caleçon (Perrot, t. III, fig. 150, 374, 375).]

XI. *Fouilles auxquelles M. Richter n'a pas assisté.* — Sachant que de nombreuses fouilles avaient eu lieu à Chypre depuis 1878 sous la direction et aux frais de diverses personnes, j'avais prié M. Richter de me faire parvenir quelques renseignements à cet égard. Voici les indications que je dois à son obligeance :

Le 1er janvier 1882, le lieutenant Kitchener et M. G. Hake commencèrent des fouilles aux frais du Musée de South-Kensington. On trouva de nombreuses antiquités dans la plaine de Salamine et dans la nécropole voisine du couvent de Saint-Barnabas, notamment de belles statuettes gréco-romaines. A *Gastria* (presqu'île de Karpasso) on découvrit des vases de style gréco-phénicien, dont l'un porte une procession d'animaux. D'autres tombeaux furent ouverts à *Episkopi* (Curium). En 1883, le major Chard recueillit de nombreuses statuettes au même endroit ; une partie de ces objets a été réclamée par le Musée de Chypre. Il paraît que les environs de Curium ont aussi été exploités avec succès par M. J.-W. Williamson, éditeur du *Cyprus Herald*; mais ces fouilles, comme les précédentes, n'ont été exécutées qu'en vue de découvrir des antiquités et les enseignements qu'on peut en tirer sont, par suite, sujets à caution.

Des fouilles tout à fait *tumultuaires* ont été pratiquées à *Limisso* aux frais de M. R. Mitchell, commissaire du gouvernement à Limassol, à la fin du printemps de 1883. Le manque de surveillance paraît avoir été tel que les objets des époques les plus diverses furent confondus : des scarabées égyptisants ou phéniciens auraient été découverts, au dire des fouilleurs, en même temps que des lampes romaines et un vase archaïque décoré d'une procession d'animaux. Toutes les fois que l'on n'a pas surveillé de près les fouilles à Chypre, on a cru découvrir *à la fois* des objets de dates fort différentes ; par contre, quand on fait attention, on reconnaît toujours que chaque groupe de tombes a son mobilier spécial. La remarque est utile à faire pour prévenir de nouvelles confusions dues à des procès-verbaux de fouilles inexacts, ou composés après coup d'après des on-dit de paysans.

Il faut féliciter le gouvernement anglais d'avoir laissé subsister la loi des antiquités de 1874, qui, en assurant à l'explorateur une part des trouvailles, stimule le zèle et l'esprit de recherche des particuliers. Mais il semble qu'il ne serait pas excessif d'exiger que les fouilles entreprises par de simples chercheurs d'antiquités ou par des marchands fussent entourées de certaines garanties. La loi turque de 1874 imposait aux explorateurs l'obligation de rédiger des procès-verbaux détaillés, indiquant jour par jour, ruine par ruine et tombeau par tombeau, les objets découverts au cours des fouilles : il serait bon

de remettre cette partie du règlement en vigueur et au besoin de faire surveiller les chercheurs par des employés spéciaux, chargés de rédiger au fur et à mesure les inventaires et, toutes les fois que cela serait nécessaire, de dresser des plans. Ce ne sont pas les antiquités chypriotes qui manquent dans nos musées : on peut même dire qu'ils en sont encombrés, mais la plupart, arrivées sans état civil, ne sont curieuses qu'à titre de bibelots et n'autorisent pas de conclusions sur les progrès de l'art et la succession des styles. Le temps est venu d'introduire dans ces études les préoccupations d'une méthode rigoureuse. Ce n'est pas le moindre mérite de M. Richter d'avoir procédé, dans ses nombreuses recherches, avec la minutie dont témoignent les rapports qu'il nous a fait l'honneur de nous envoyer. Puisse-t-il continuer à servir ainsi, malgré les obstacles auxquels se heurte son ardeur, les intérêts de la science et de la vérité ! Puisse-t-il surtout être mis en possession, par la libéralité du gouvernement britannique, de cet indispensable *nerf des fouilles* qui lui a trop fait défaut jusqu'à présent !

XIII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1886, t. I, p. 145-170.)

Athènes. — En nommant M. Cavvadias au poste d'éphore général des antiquités, laissé vacant par la mort de M. Stamatakis, le gouvernement héllénique a fait un excellent choix. L'heureux explorateur du sanctuaire d'Esculape à Épidaure est un élève des universités de France et d'Allemagne; il a suivi les cours de M. Foucart à Paris, de M. Brunn à Munich, et a témoigné, par ses publications, d'une rare connaissance de l'histoire de l'art grec et de l'épigraphie. C'est à lui que l'on doit, entre autres, la première étude sur les fragments de Scopas conservés au Musée de Piali et la séduisante hypothèse que la Victoire de Samothrace serait l'œuvre d'Eutychidès de Sicyone. Nos lecteurs connaissent en partie les belles découvertes faites par M. Cavvadias à Épidaure, qui sont loin encore d'avoir été toutes publiées. Outre ses articles et notices dans les *Annali* de Rome, l'Ἀθήναιον, l'Ἐφημερίς et les Πρακτικά de la Société archéologique, M. Cavvadias a donné un bon manuel d'archéologie gréco-romaine sous le titre de Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς καλλιτεχνίας, 1884. Ce volume, qui ne comprend que 351 pages, mériterait d'être répandu ailleurs qu'en Grèce; il est le premier précis de ce genre qui donne partout l'indication des sources et soit parfaitement au courant des dernières découvertes. Ajoutons que nous avons connu M. Cavvadias autrement et plus agréablement encore que par la lecture de ses œuvres; nous sommes certain que les archéologues étrangers séjournant en Grèce trouveront toujours en lui un savant disposé à seconder leurs recherches et préoccupé avant tout des progrès de la science.

— On annonce que les dernières découvertes faites sur l'Acropole (comprenant des fragments d'un fronton archaïque étudiés dans l'Ἐφημερίς par M. Purgold), seront cataloguées et publiées par une

commission spéciale, formée de MM. Tsountas (inscriptions), Cavvadias et A. Koumanoudis (monuments figurés)[1].

— Les fouilles de M. Penrose sur l'emplacement de l'Olympiéion, exécutées aux frais de la Société des *Dilettanti*, ont fait découvrir de nombreuses bases de colonnes et d'immenses blocs de marbre empilés au niveau des fondations.

— On lit dans le *Messager d'Athènes* du 5 décembre 1885 :

« Dans les fouilles pratiquées à l'Acropole, on vient de découvrir une statuette en bronze représentant une femme vêtue d'une tunique dont elle relève les bords de la main droite. On vient de découvrir aussi un tableau en terre cuite dont les peintures, dans leur ensemble au moins, paraissent assez bien conservés. »

— Une Société d'archéologie chrétienne s'est formée à Athènes sous la présidence de M. Lampakis. Elle se propose de faire connaître les monuments grecs du moyen âge et d'en assurer la conservation.

— Le directeur de l'École américaine d'Athènes pour l'année 1885, M. van Benschoten, a été remplacé par M. Allen, qui doit diriger les travaux de l'École en 1886.

Éleusis. — On a découvert sous les fondations de la grande salle d'initiation à Éleusis les traces de l'ancien sanctuaire détruit par les Perses. C'est un carré, dont le côté est à peu près équivalent à la moitié du côté du temple nouveau bâti par Ictinus ; il comptait vingt-cinq colonnes sur cinq rangées. L'ancien temple occupe si exactement l'angle nord-est du nouveau, que ses murs oriental et septentrional paraissent coïncider exactement avec ceux du temple d'Ictinus. Cette découverte vient s'ajouter aux constatations analogues qui ont été faites dans ces dernières années et qui ont permis de retrouver les débris du Parthénon, du temple du Rhamnus et de celui de Sunium tels qu'ils étaient avant les guerres médiques[2].

Olympie. — Dans la séance du 7 juillet dernier de la Société archéologique de Berlin, M. E. Curtius a communiqué une nouvelle inscription découverte par M. Purgold à Olympie. Cette inscription se lit sur la base de la statue d'un vainqueur aux jeux nommé par Pausanias, le Messénien Sophios. Voici le texte du Périégète (VI, 3, 2) : Μετὰ δὲ τὸν Χαιρέαν Μεσσήνιός τε παῖς Σόφιος καὶ ἀνὴρ Ἠλεῖος ἀνάκειται Στόμιος. Καὶ τῷ μὲν τοὺς συνθέοντας τῶν παίδων παρελθεῖν... ὑπῆρξεν.

1. Nous réservons pour une prochaine *Chronique* l'exposé des découvertes de l'Érechthéion en février 1886.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1885, p. 1312.

Crète. — Le Syllogue hellénique d'Héraclée en Crète a fait exécuter des fouilles dans le sanctuaire de Jupiter, où il a mis au jour l'inscription suivante : Δὶ Ἰδαίῳ εὐχὴν Ἀστὴρ Ἀλεξάνδρου [1]. Cette inscription est gravée en cursive sur une tablette de terre cuite. M. Halbherr, qui a assisté aux fouilles de l'Ida, signale encore la découverte de trépieds de bronze et de fragments de boucliers du même métal.

Constantinople. — A la fin du mois de juillet 1885, les journaux de Constantinople ont annoncé que le sultan avait donné l'ordre de réparer le palais de Tchinli-Kiosk. Le Musée a été fermé le 3 août, et les travaux ont commencé aussitôt. La direction a publié des avis informant le public d'une importante donation d'antiquités égyptiennes, faite au Musée par Ibrahim-Pacha, fils de feu S. A. Mustapha-Fazil-Pacha. Suivant le *Phare du Bosphore* du 24 juillet, cette collection se composerait de cinq cent quarante pièces, mais aucun détail ne nous est encore parvenu sur les œuvres d'art qu'elle renferme.

Le catalogue sommaire du Musée, que nous avons publié en 1882, et qui a d'ailleurs été imprimé avec une négligence extraordinaire, se trouve complètement épuisé depuis un an. Hamdi-Bey en prépare, dit-on, une nouvelle édition, avec l'aide de MM. Théodore Baltazzi et Papadopoulos Kerameus. Ce dernier a été chargé de donner un catalogue des inscriptions, dont il a déjà fait connaître un certain nombre dans les Παραρτήματα du Syllogue de Constantinople [2]. Il est très fâcheux que l'on n'ait point conservé les nos de notre catalogue, ce qu'il eût été très facile de faire en marquant par des *bis* ou des *ter* les objets nouveaux de chaque série. En tête de notre notice de 1882, Hamdi-Bey avait publié un avis annonçant qu'un catalogue détaillé, dont j'avais déjà rédigé la plus grande partie, allait être prochainement mis sous presse. Si ce catalogue ne paraît pas, c'est que la direction du Musée, contrairement à nos conventions, s'est abstenue de me communiquer, au fur et à mesure, des dessins ou des photographies d'après les objets nouveaux qui entraient à Tchinli-Kiosk. Nous ne doutons point, d'ailleurs, que le catalogue en préparation ne soit destiné à marquer un très grand progrès sur le nôtre, et nous sommes sûr qu'il sera moins mal imprimé.

M. le Dr Koepp a passé quelques semaines à Constantinople pour dresser l'inventaire des terres cuites conservées dans le Musée, en vue du grand recueil des terres cuites que publie l'Académie de Berlin.

1. *Philologische Wochenschrift*, 22 nov. 1885 ; *Mittheilungen des d. Inst.*, t. X, p. 280.
2. Παράρτημα τοῦ ιε' τόμου, 1884, p. 55 et suiv.

— On écrit de Constantinople à la *Münchener allgemeine Zeitung* que M. de Radowitz, ambassadeur d'Allemagne à Berlin, a racheté au Musée impérial de Constantinople, pour le compte de M. Schliemann, les objets provenant de Troie qui étaient entrés dans les collections ottomanes en 1878, 1879 et 1882. M. Schliemann a l'intention d'ajouter ces précieux spécimens à la collection troyenne qu'il a si libéralement cédée au Musée de Berlin. Le gouvernement allemand a décidément la main heureuse à Tchinli-Kiosk. Après avoir obtenu, il y a peu de temps, la rétrocession des fragments de la *Gigantomachie* de Pergame [1], il vient d'éprouver de nouveau à son profit la souplesse du règlement des antiquités promulgué en 1884. Le fait est d'autant plus remarquable qu'en cédant ainsi à l'Allemagne des objets auxquels elle n'a aucun droit, le Musée continue à garder les bas-reliefs d'Assos, qui appartiennent incontestablement aux États-Unis, et les autres antiquités de même provenance, que les délégués américains ont vainement tenté de racheter en 1883.

— Un généreux Hellène, M. Théodore Mavrocordatos, a donné au Syllogue de Constantinople une somme de 600 livres turques (13,800 francs) à l'effet de publier, sous le titre de Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη, un catalogue raisonné des manuscrits grecs qui existent dans les bibliothèques de l'Orient. La direction du travail a été confiée à un jeune savant grec, autrefois bibliothécaire de l'École évangélique de Smyrne, M. Papadopoulos Kerameus, déjà bien connu par ses travaux dans le domaine de l'épigraphie, de la géographie et de la métrologie grecques. Cette excellente publication se poursuit dans les Παραρτήματα du Syllogue : voici l'indication de ce qui a paru jusqu'à présent.

ΠΑΡΑΡΤΗΜΑ ΤΟΥ ΙΕ' ΤΟΜΟΥ, 1884.

Ire partie. Page α'. Avertissement des éditeurs.

Pages δ' à κ'. Rapport de M. Papadopoulos Kerameus sur son voyage paléographique dans l'île de Lesbos.

Pages 1 à 16. Préface, par M. P. K., du catalogue des manuscrits grecs de Lesbos.

Pages 17 à 44. Commencement du catalogue raisonné des manuscrits grecs de Lesbos.

1. Nous croyons savoir que le Géant mourant et les fragments de la frise de Télèphe ont été restitués à l'Allemagne sur la demande du prince héritier, qui se serait adressé directement à Abdul-Hamid. En échange, le Musée de Berlin a cédé au gouvernement turc une statue de Jupiter Ammon et une statue d'Hermaphrodite, provenant des fouilles antérieures à la troisième campagne.

Planches A, B, Γ, Δ. Fac-similés.

2e partie. *Textes inédits publiés in extenso* (1 à 22) :

Pages 1 à 17. Ἀδήλου συγγραφέως τοῦ ὀγδόου αἰῶνος ὑπόμνημα εἰς Γερμανὸν Α' Κωνσταντινουπόλεως. — Βίος καὶ πολιτεία καὶ μερικὴ θαυμάτων διήγησις τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Γερμανοῦ ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ ὁμολογητοῦ (ms. de Lesbos).

Pages 18 à 22. Θεοφάνους Μηδείας καὶ Γεωργίου Ἀμηρούτση ἐπιστολαί (commencement).

ΠΑΡΑΡΤΗΜΑ ΤΟΥ ΙΓ' ΤΟΜΟΥ, 1885. I.

Première partie. Pages 45 à 84. Suite du catalogue des manuscrits de Lesbos.

Deuxième partie. Pages 23 à 35. Suite et fin des lettres τοῦ Μηδείας Θεοφάνους καὶ φιλοσόφου Ἀμοιρούτζη.

Pages 36 à 45. Ἰωάννου Μητροπολίτου Εὐχαϊτῶν Ἁγιολογικὴ συγγραφή.

Pages 46 à 54. Φιλοθέου Σηλυβρίας βιογραφία Μακαρίου τοῦ ἐξ Ἑῴας (commencement).

ΠΑΡΑΡΤΗΜΑ ΤΟΥ ΙΓ' ΤΟΜΟΥ, 1885. II.

Pages 1 à 8. Rapport de M. Papadopoulos sur ses recherches paléographiques à Constantinople et dans la région du Pont.

Pages 9 à 35. Six Lettres inédites de Julien l'Apostat, découvertes dans le monastère de Chalki, près de Constantinople, publiées et commentées par M. Papadopoulos Kerameus. Le texte des lettres occupe les pages 22 à 26. La troisième (p. 24), adressée à Théodore, grand prêtre d'Asie, contient la phrase suivante : Ὥστε μοι δοκεῖ τὸ μὲν πρότερον Σωκράτει προσήκειν, τὸ δεύτερον δ᾽ οἶμαι Μουσωνίῳ. Ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἔφη, ὅτι μὴ θε· ιτὸν ἄνδρα σπουδαῖον πρός του τῶν χειρόνων καὶ φαύλων βλαβῆναι. Ο ΔΕ ΕΠΕΜΕΛΕΤΟ ΓΥΑΡΩΝ ὁπηνίκα φεύγειν αὐτὸν ἐπέταττε Νέρων. Ces mots avaient été cités par Suidas (s. v. Μουσώνιος) avec la *corruptela* ὁ δὲ ἐπεμέλετο βαρῶν (τούτεστι τειχῶν · βάρεις γὰρ τὰ τείχη), ce qui a conduit les modernes à faire de Musonius tantôt un ingénieur, tantôt un vérificateur des poids et mesures. Le texte authentique, ὁ δὲ ἐπεμέλετο Γυάρων, a pour commentaire le passage de Philostrate dans la *Vie d'Apollonius* (VII, 16, 2), d'après lequel Musonius Rufus, exilé par Néron à Gyaros, avait découvert une source dans cette île aride et mérité ainsi l'admiration des Grecs, pour qui la source nouvelle était devenue un lieu de pèlerinage. Ross, en 1841, a retrouvé cette source avec la trace des travaux antiques de canalisation (*Inselreisen*, 1841, p. 171, XXVIe lettre). Nous avons communiqué l'heureuse correction du manuscrit de Constantinople à l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 6 novembre 1885.

M. Papadopoulos a publié aussi (p. 27 à 34) un manuscrit d'extraits des lettres de Julien, qui fournit quelques utiles indications pour la constitution du texte.

Pages 36 à 48. Λιβανίου ἐπιστολαί, Αἰσωπεῖοι μῦθοι καὶ αὐτόγραφοι ἐπιστολαὶ

Νικολάου Καβάσιλα, analysées par M. Papadopoulos Kerameus d'après un manuscrit de Chalki.

Pages 49 à 64. Tableaux de concordance : 1° des *Lettres de Phalaris* dans un manuscrit de Chalki avec les numéros de l'édition de Hercher; 2°-4° des *Lettres de Libanius* dans trois manuscrits de Chalki, avec les numéros de l'édition de Wolf; 3° premiers et derniers mots des fables ésopiques conservées dans un manuscrit de Chalki.

Pages 65 à 68. Ἀντιβολὴ τοῦ ὑπὸ W. Wagner ἐκδοθέντος Πουλολόγου πρὸς Λεσβιακόν τινα κώδικα. (Cf. Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, p. 179-198.)

L'indication du contenu de la Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη, qui formera un volume petit in-4° d'au moins trente feuilles, ne donne qu'une faible idée des laborieuses et savantes recherches du jeune paléographe chargé de la diriger. M. Papadopoulos Kerameus a fait preuve, dans ce travail difficile et, à tout prendre, quelque peu ingrat, d'une activité et d'une érudition dont on ne saurait le féliciter assez hautement. Le Syllogue ne pouvait faire un meilleur choix pour remplir les intentions du généreux donateur dont le souvenir sera dignement perpétué par la *Bibliothèque Mavrocordatos*[1].

Salonique. — M. de Sainte-Marie, l'explorateur de Carthage, qui a récemment été nommé consul à Salonique, vient d'adresser à M. Perrot l'estampage d'une inscription grecque découverte dans cette ville. H. 0^{m},22; l. 0^{m},20. Au registre supérieur, deux mains supines; au-dessous :

ЄΛΠΙC ΔΙΟΝΥCΙΩ
ΤΩΑΝΔΡΙΜΝΗ
ΜΗC ΧΑΡΙΝ

Ἐλπὶς Διονυσίῳ
τῷ ἀνδρὶ μνή-
μης χάριν.

Un chercheur aussi heureux et aussi infatigable que M. de Sainte-Marie, qui parle presque toutes les langues modernes de l'Orient, peut rendre de grands services à la science dans le pays si fertile en inscriptions où il réside. S'il a l'occasion de parcourir un jour son domaine du côté de Dédé-Agatch, nous nous permettons de lui recommander Baloustra et l'emplacement présumé d'Abdère, *terrae*

1. M. Padadopoulos me prie d'insérer ici les corrections suivantes au texte des lettres de Julien : P. 22, l. 32, *φησί σε*; p. 23, l. 11, ἂν ὑπόσχοι; p. 24, l. 10, ἂν ἐθέλοις; *ibid.*, l. 11, ἀτιμότεροι; p. 25, l. 16, *σημαίνω* au lieu d'ἐμμένω. La justesse de ces conjectures est évidente.

incognitae où l'on serait sûr de ne découvrir que des inscriptions inédites.

Philippopolis. — Nous devons à l'obligeance de M. Arthur Engel communication d'une lettre de M. Tacchella, conservateur de la Bibliothèque de Philippopolis, à laquelle nous empruntons les renseignements suivants :

« J'ai fait retirer d'un village voisin et transporter au Musée un joli buste en marbre qu'un paysan a déterré près d'un tumulus. Ce buste, presque de grandeur naturelle, est en parfait état. Il représente un homme d'une quarantaine d'années, la barbe courte, la tête nue, les épaules couvertes d'un *paludamentum*. Il me paraît beaucoup ressembler à Vespasien.

« Dans un autre village, j'ai relevé un bloc en marbre portant l'inscription suivante :

ΝΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΔΑΚΙΚΟΝ
ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΟC ΠΟΛΕ
ΜΑΡΧΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ

« Il paraît que cette inscription commençait sur un autre bloc semblable superposé et continuait sur un troisième placé au-dessous ; le ΝΟΝ du début compléterait ΤΡΑΙΑΝΟΝ. »

Adam-Klissi. — Nous recevons communication d'une notice de M. Chousserie, gérant actuellement le vice-consulat de France à Kustendjé, relative à la tour d'Adam-Klissi dans la Dobroudja. Voici les principaux passages de cette intéressante notice sur un monument romain encore mal connu :

« Le voyageur arrivant par le Danube et désireux de visiter cette ruine doit prendre à Cernavoda une voiture qui le conduira, en suivant la rive du fleuve, jusqu'au village de Rassova, situé à 22 kilomètres en amont. Là, faisant un coude brusque, la route devient perpendiculaire au fleuve et arrive à Adam-Klissi après avoir contourné le lac Baccio. Le trajet dure cinq heures. Quant au voyageur qui part de Kustendjé, il s'arrête à la station de Medjidieh, d'où une voiture tartare le transporte en quatre heures à Adam-Klissi, à travers une série de vallées et de collines nues.

« La tour, que l'on aperçoit d'une distance de 8 kilomètres à cause de sa situation sur un point culminant qui domine la plaine, est une

grosse masse de pierre ayant, d'après Peters[1], 35 pieds de hauteur et 55 à 60 de diamètre. M. Rémus Opréan, ancien préfet de Kustendjé, évalue les dimensions de la tour à 15 mètres de hauteur et 20 de largeur[2]. M. Michel Soutzo, dans son étude sur les monuments antiques de la Dobroudja[3], donne, pour les mêmes dimensions, 10 mètres en hauteur et 15 en diamètre, mais il avoue ne les avoir pas mesurées. Les vraies dimensions de cette tour, autrefois plus élevée, sont 15 mètres de hauteur et 16 de diamètre.

« Les pierres de revêtement, en calcaire coquillier très dur, sont superposées sans mortier ni ciment et fixées à d'énormes blocs cubiques intérieurs par un béton si résistant qu'il est presque impossible de les détacher sans le secours de la mine. Les pierres, déjà tombées et retrouvées dans les buissons au pied de la tour, ont une hauteur de $0^m,80$, une largeur de $0^m,60$ et une épaisseur de $0^m,35$. Les petites cavités en queue d'aronde que l'on observe sur chacune d'elles prouvent qu'elles étaient reliées par des coins dont on ne trouve plus trace.

« Sur le sommet de la tour, où l'on monte par un escalier taillé dans la pierre, on aperçoit un trou d'un mètre carré d'ouverture donnant accès dans l'intérieur. Cette cavité n'a pas été explorée, mais on voit dans la plaine, vers le nord-est, une ondulation de terrain commençant à quelque distance de la tour et aboutissant à d'imposantes ruines situées à 3 kilomètres plus loin. Ces ruines sont probablement celles d'un camp fortifié, qui présente encore des restes de remparts, de fossés, de murailles, et une porte cintrée sur le devant. Ne serait-il pas possible que l'ondulation de terrain dont j'ai parlé recouvre une voie souterraine établissant une communication entre la tour et le camp?

« A une distance de 15 mètres tout autour du monument, on a découvert, au ras du sol, une construction en maçonnerie que l'on suppose avoir servi à assurer le sol qui pouvait se mouvoir sous le poids énorme de la tour. Nous y verrions plutôt un mur d'enceinte. On a effectué des sondages n'ayant pas dépassé 2 mètres sans parvenir à la base du mur.

« Au sommet de la tour se trouvent des restes de statues colossales. Les pierres composant l'enveloppe extérieure sont toutes sculptées. Du côté nord, elles représentent des guerriers et des scènes militaires;

1. Peters, *Grundlinien zur Geographie der Dobrudscha*, Vienne, 1867.

2. *Farul Constantiei*, 12 mai 1880.

3. *Revue archéologique*, 1881, II, p. 287. Un croquis de la tour a été donné à la p. 288.

du côté est, des chars de triomphe et de guerre; du côté sud, des ornements d'architecture, spirales, feuilles, palmettes, oves, etc.; du côté ouest, des femmes, des enfants, des animaux. Il est à remarquer que, du côté sud, les pierres sont de plus grandes dimensions que les autres; elles atteignent jusqu'à 1^m,60 de hauteur. Enfin, parmi les pierres écroulées, on en a trouvé ayant fait partie d'une porte dont on n'a pu encore préciser la position [1].

« Un grand nombre de ces pierres ont été emportées par les paysans, qui y ont creusé des auges pour leurs bestiaux. Les Anglais qui ont construit la voie ferrée de Cernavoda à Kustendjé, en ont envoyé plusieurs en Angleterre. Les Turcs en ont dirigé quelques-unes sur Constantinople. Le gouvernement roumain a pris des mesures pour protéger celles qui restent. Il a, d'ailleurs, l'intention de démolir la tour et d'en réunir tous les matériaux à Bucharest, où l'on procéderait à la reconstruction du monument tel qu'il est actuellement. Il est à espérer que les travaux de démolition amèneront au jour quelque indice servant à fixer définitivement la nature de cette tour et la date de sa construction.

« On ne sait, en effet, ou du moins on ne savait jusqu'à ces derniers jours, à qui attribuer cette construction ni à quelle époque la faire remonter. Les opinions les plus disparates ont été soutenues sur ce dernier point. C'est ainsi que M. Opréan affirme que la tour est un ouvrage des Perses; M. Soutzo veut y reconnaître un travail des Odryses, tribu thrace qui était parvenue à un certain degré de culture, grâce à son contact avec les Grecs des villes pontiques, ce qui ferait remonter l'époque de la construction au v[e] siècle avant J.-C. L'année dernière, une commission de savants allemands, venue pour visiter la tour, n'hésita pas, après le plus sérieux examen, à la classer parmi les ouvrages de l'antiquité grecque.

« Mais M. Tocilesco, conservateur du Musée de Bucharest, s'est toujours prononcé énergiquement pour l'origine romaine de ce monument. Il affirme que le camp romain qui se trouve tout auprès est la preuve qu'une légion a séjourné dans cet endroit pendant un laps de temps assez long, et que c'est pour occuper les soldats que la construction de cette tour a été entreprise, peut-être aussi pour perpétuer le souvenir d'une victoire remportée en ces lieux. M. Tocilesco faisait observer que les pierres ayant servi à la construction du camp et à celle de la tour étaient les mêmes. Mais rien ne venait corroborer l'o-

1. [Les bas-reliefs d'Adam-Klissi ont été reproduits en photogravure dans la *Revue archéologique*, 1881, pl. XXI-XXIV.]

pinion de M. Tocilesco lorsqu'il y a deux mois une fouille a mis à nu une pierre portant gravé le mot ORDIN(*is*) dont les lettres étaient disposées de la manière suivante :

O R
D
I N

« Cette découverte résout définitivement le problème en faveur de l'opinion émise par M. Tocilesco au sujet de l'origine romaine de la tour, mais la question de date est encore pendante, et ne pourra être tranchée que par une découverte ultérieure.

« U. Chousserie.

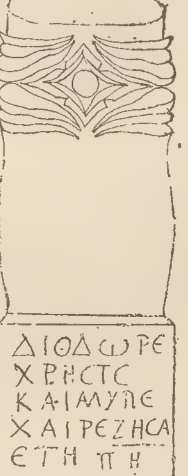
« Kustendjé, le 30 novembre 1885. »

Thasos. — Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous avons publié dans cette *Chronique* deux fac-similés de dessins de M. Christidis, exécutés en 1886 d'après des bas-reliefs archaïques découverts à Liménas et qui avaient disparu depuis[1]. Quelque grossiers que fussent ces croquis, nous devons nous féliciter de les avoir fait connaître puisqu'ils ont permis de retrouver les originaux. M. D. Baltazzi m'écrivait en effet d'Ali-aga, le 12 août 1885 : « Dans votre *Chronique d'Orient* des mois de janvier et février, vous appelez l'attention du monde savant sur deux bas-reliefs trouvés en 1866 à Thasos. Ces deux objets, ainsi que d'autres antiquités, se trouvent renfermés dans les magasins de l'amirauté à Constantinople. L'an passé, vers le mois de juin, S. E. Hamdi-Bey m'envoya à l'amirauté avec le sous-directeur du Musée, Kadri-Bey, à l'effet d'examiner les antiquités qui se trouvaient dans les chantiers et que le ministre de la Marine mettait à sa disposition. On me fit voir à l'amirauté le bas-relief d'Hercule agenouillé tirant de l'arc, ainsi que celui qui représente une procession bacchique. Dans un autre magasin, on me montra un sarcophage, un bas-relief, et dans un troisième une tête de femme en marbre, une très grande inscription byzantine et différents autres objets. A cause des réparations nécessitées par l'état de vétusté de Tchinli-Kiosk, les deux bas-reliefs de Thasos resteront encore pendant quelque temps à l'amirauté. »

Il est question de placer ces deux bas-reliefs dans les jardins du Musée, lorsque la réorganisation qu'il subit en ce moment sera terminée.

1. [Plus haut, 1885, I, p. 72 et 73]

SALAMINE DE CHYPRE. — Au mois de juillet 1870, l'aviso *le Forbin*, venant des mers du Levant, désarmait à Lorient; M. Ricoul, premier maître, découvrit, en faisant l'inventaire du bâtiment, la stèle funéraire dont nous donnons ici le dessin et qui appartient aujourd'hui à M. Roche. La copie que nous publions a été envoyée à M. Perrot par M. Guiesse; elle est certainement exacte. Le texte se lit aisément :



Διόδωρε χρηστὲ καὶ ἄλυπε χαῖρε. Ζήσα[ς] ἔτη πη.

La décoration de la partie supérieure est intéressante, et c'est pourquoi nous avons cru devoir donner un fac-similé de ce petit monument, qui appartient à une époque assez basse et dont il n'est pas possible d'établir la provenance avec certitude. M. Ricoul croit cependant se souvenir qu'au témoignage du commandant du *Forbin* la stèle de Diodore aurait été embarquée à Salamine[1].

M. STERRETT EN ASIE MINEURE. — Nous lisons dans la *Nation*, de New-York, à la date du 26 novembre 1885 : « L'expédition en Asie Mineure de M. J.-R.-S. Sterrett, de l'École américaine d'Athènes, paraît avoir donné, l'été dernier, d'excellents résultats. Il a copié six cent onze inscriptions inédites, grecques et latines, et a presque créé la carte d'Isaurie et de la Pisidie orientale. Il a découvert les emplacements d'un grand nombre de villes anciennes dont il a identifié les unes par des inscriptions recueillies sur place et d'autres par des considérations générales de topographie. Parmi ses plus importantes trouvailles est celle de la ville de Lystra, aujourd'hui Khatun (Khadyn)-Serai, à huit heures au sud d'Iconium. M. Sterrett a aussi découvert de nombreux vestiges hittites. »

SMYRNE. — Nous sommes heureux d'annoncer, après une longue interruption, la publication de deux nouveaux fascicules du Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς de Smyrne (Περίοδος τετάρτη, 1880-1884 ; Περίοδος πέμπτη, 1884-1885). S'il est une institution,

1. [J'avais attribué dubitativement cette stèle à l'île de Salamine; M. Lortet me fit remarquer qu'elle présentait le type syrien et M. Papadopoulos Kerameus en reconnut la véritable provenance.]

dans l'Orient grec, qui ait bien mérité de la science et de l'hellénisme, c'est assurément cette courageuse École de Smyrne, dont la bibliothèque et le musée s'ouvrent si généreusement à tous les savants étrangers et dont les publications sont sur la table de travail de tout épigraphiste. Le fascicule de 1880-1884 débute par une remarquable étude de M. Weber sur la chorographie d'Éphèse, écrite en un français excellent et accompagnée d'un plan à grande échelle qui est de beaucoup le meilleur que l'on possède. Il était temps qu'un topographe consciencieux portât ses recherches sur cet emplacement qui a été plutôt exploité qu'exploré par M. Wood, au cours des fouilles célèbres qu'il a entreprises pour le compte du Musée Britannique. M. Weber commence par démontrer que M. Curtius a eu parfaitement raison d'appeler *Pion*, et non *Coressus* comme le veut M. Wood, la montagne au pied de laquelle s'élève le théâtre d'Éphèse[1]. Le Coressus n'est pas seulement la montagne au sud-ouest de la ville, mais tout le massif jusqu'à la mer, où il y avait un port du nom de Coressus. Abordant la question fort controversée des synonymies d'Ortygie, du fleuve Cenchrius et du mont Solmissus, M. Weber conclut, après une discussion très serrée, que le Cenchrius est le premier affluent de gauche du Caystre, qu'il laisse le mont Solmissus à droite et traverse la vallée d'Ortygie. Il identifie la ville de Coressus avec une ruine située sur le bord de la mer, à 2,500 mètres au sud de l'embouchure du Caystre. Quant aux anciens ports d'Éphèse, qui sont aujourd'hui à plusieurs kilomètres du rivage, M. Weber a pu en déterminer l'emplacement avec exactitude ; l'un d'eux est le marais qui s'étend entre le grand gymnase et la prison de saint Paul, et dont la forme rappelle d'une manière frappante celle du port marchand de Carthage ; l'autre, port sacré ou Panormos, est un peu en amont du lac de Caystre, à un kilomètre et demi de l'embouchure actuelle du fleuve. Le lit du Caystre était un goulet naturel qui mettait la mer en communication avec les ports. Nous n'indiquons ici que les principaux résultats d'un travail qui est à lire en entier, et auquel on devra le redressement de bien des erreurs qui ont encore cours dans les livres de géographie. M. Weber a complété son étude topographique en signalant quelques monuments restés inconnus des précédents explorateurs. C'est d'abord une chambre sépulcrale taillée dans le roc sur le versant sep-

1. Le nom de la montagne est *Pion* dans Pausanias, *Prion* dans Strabon. Πρίων est un nom fréquemment porté par des montagnes (cf. Pape-Benseler, *s. v.*, et un témoignage épigraphique nouveau, plus haut, 1885, II, p. 93), mais la montagne d'Éphèse paraît bien s'être appelée Πίων, sans doute à cause de la fertilité de son sol (Weber, p. 8).

tentrional de la colline d'Ayassoulouk et deux autres sépultures du même genre qui remontent à une très haute antiquité; puis les ruines d'une villa et d'un mausolée romain découvertes en 1884, contenant un sarcophage avec l'inscription suivante :

Αὕτη ἡ σορός ἐστὶν Εὐγενίου πρεσβυτέρου κὲ κληρονόμων αὐτοῦ. Ζῶσιν.

Au-dessus du sarcophage, dans le segment que dessine la voûte sur la paroi du fond, on distingue des restes de peintures, deux paons, des branches de vignes et, détail bien singulier dans une peinture chrétienne, un grand œil prophylactique. La plupart des symboles ont d'ailleurs été détruits, depuis ces découvertes, par les sauvages des environs d'Ayassoulouk.

Le même fascicule du Μουσεῖον contient une étude de M. Carolidis sur le dialecte qu'on parle actuellement en Cappadoce et les restes de l'ancienne langue cappadocienne qui s'y sont conservés (p. 47 à 265). Tout en n'admettant pas les rapprochements très hasardés institués par M. Carolidis entre des mots cappadociens actuels et des formes sanscrites, bactriennes, slaves et germaniques, on doit reconnaître que son travail, fruit de longues recherches dans le pays même, contribuera à la connaissance d'un dialecte qui était encore à peu près ignoré des romaïstes. Il est remarquable que certains mots latins se sont conservés dans le dialecte cappadocien alors qu'ils n'existent pas dans les autres dialectes grecs modernes; tels sont κουρσάτερε, signifiant *cursator*, et τόρμόνι, signifiant *terminus agrorum*. Mais M. Carolidis ne sait pas s'arrêter à temps, et n'hésite pas à rapprocher Αβοῦκα de *avus*, πουλοῦπα de *puer*, etc. Ce sont là des hardiesses de linguistique où nous ne pouvons pas le suivre. En somme, il eût peut-être été plus utile, en même temps que plus prudent, de donner un simple lexique du cappadocien actuel, en réservant les déductions étymologiques pour une préface. C'est encore le « démon de l'étymologie » qui a rendu mauvais service à M. Carolidis, et qui nous empêche de louer sans réserves son consciencieux travail.

Le Ve fascicule (1884-1885) contient la transcription en cursive de quatre-vingt-une inscriptions, dont quelques-unes ont déjà été communiquées par M. Fontrier au *Bulletin de Correspondance Hellénique*. La plupart des textes nouveaux sont des épitaphes, mais ces épitaphes elles-mêmes ne sont pas sans intérêt. Ainsi nous avons celle d'un auteur de mimes, μειμολόγος (n° 250), d'un philologue, φιλολόγος (n° 246), d'un graveur en pierres fines, δακτυλοκοιλογλύφος (n° υνε', p. 64), d'un jardinier, κηπουρός (n° υνθ', p. 65). Une stèle tom-

bale de Magnésie du Sipyle (nº υπϐ', p. 75) a été posée par le potier Ménophile, Μηνόφιλος κεραμεύς[1]; ne serait-ce pas un membre de la famille des coroplastes Ménophile et C[ie], qui ont signé tant de statuettes de Myrina? A la fin d'une épitaphe (nº 220), on trouve une formule et un mot nouveaux pour exprimer le dépôt d'une copie de l'inscription aux archives publiques (cf. notre *Traité d'épigr.*, p. 304): Ἀπόκειτε δὲ τούτου κὲ ἐν τῷ ἀρχείῳ τὸ ἐνξειντπλάρεινον. Un relief représentant un cavalier surmonte la dédicace suivante (nº 205): Διονυσί[ῳ] τὴν ἐνοχὴν ἀνέθηκα, où ἐνοχή paraît synonyme de *debitum*, *obligatio*, à moins qu'il ne faille attribuer à ce mot un sens inconnu des lexicographes. M. Fontrier a publié (nº υμγ', p. 58) un distique qui est une dédicace du proconsul Antolios à l'empereur Arcadius, à l'occasion de la reconstruction d'une partie des murs de Smyrne :

Ἀρκαδίῳ βασιλῆϊ ἐπώνυμα τείχη ἔτευξεν
κλεινὸς ὅδ' ἀνθυπάτων πάνσοφος Ἀντόλιος.

Cet Ἀντόλιος est sans doute identique à un Anatolius qui fut préfet du prétoire en Illyrie de 397 à 399, et auquel Arcadius et Honorius ont adressé des rescrits[2]. Une base de statue trouvée à Choulouk, le port de Mylasa (nº υν', p. 61), porte une dédicace du sénat et du peuple d'Iasos à l'empereur Julien l'Apostat, τὸν ἐκ φιλοσοφίας βασιλεύοντα καὶ δικαιοσύνῃ τε καὶ ταῖς ἄλλαις ἀρεταῖς πᾶσαν διειληφότα τὴν ὑφ' ἥλιῳ Φλ. Κλαυδ. Ἰουλιανὸν τὸν μέγιστον καὶ θειότατον Αὐτοκράτορα μέγιστον. Hiérapolis en Phrygie a fourni la base d'une statue élevée à Tiberius Claudius Zoticus, πρῶτος ἐργατηγός, c'est-à-dire sans doute chef de la corporation, qualifié en outre d'agonothète, de greffier des temples d'Asie et de grand prêtre, par la corporation des foulons, ἡ σεμνοτάτη ἐργασία τῶν Ἐριοπλυτῶν (p. 79).

Une inscription découverte près de Hadji-Lar, en Lydie (nº υκθ', p. 51), est une dédicace des habitants de Tamasis, οἱ ἐν Ταμάσει κάτοικοι, et nous apprend le nom et l'emplacement de cette ville jusqu'à présent inconnue[3]. Il y avait une localité de ce nom en Inde (Ptolémée, VII, 1, 54) et une seconde dans l'île de Chypre, dont le vrai nom paraît être cependant *Tamassos*. Une autre inscription (nº υλβ', p. 53), fixe la position de la ville lydienne de *Castollos* à trois heures de Koula et à six heures de Philadelphie[4]; trois autres (p. 76, 77, 78)

1. Cf. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1885, IX, p. 398.
2. *Cod. Justin.*, X, 25, 3; *Cod. Théod.*, XVI, 8, 12; IV, 11, 8; VI, 28, 6.
3. Cette inscription a été publiée sans commentaires dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. V, p. 326.
4. Cf. Steph. Byz., *s. v.* et Xénophon, *Anab.*, I, 1, 2; *Hellén.*, I, 1, 4, 3.

font connaître, dans les environs de Magnésie du Sipyle, des localités nouvelles, Ὀρμοιτηνῶν κατοικία, Τυανωλλειτῶν κατοικία, Δαρειουκωμητῶν κατοικία[1]. M. Foucart a fait observer qu'une autre localité du nom de Δαρεῖον est nommée dans les listes des tributaires d'Athènes sous la forme Δαρεῖον παρὰ τὴν Μυσίαν[2].

Une dédicace de Tralles (n° υοζ', p. 73) est adressée à Ζεὺς Λαράσιος. Une autre, provenant de Smyrne (p. 85), est inscrite sur une base de statue vouée par Titus Flavius Pulchrianus, στρατηγὸς ἐπὶ τῶν ὅπλων, à Hercule gardien des armes : Τ. Φλαούϊος Πουλχριανὸς στρατηγὸς ἐπὶ τῶν ὅπλων θεὸν Ἡρακλέα ὁπλοφύλακα ἀνέθηκεν.

Aux inscriptions concernant le couple d'Anaïtis et de Mên Tiamou, que nous avons réunies, dans une précédente *Chronique* (plus haut, 1885, II, p. 107-109), M. Tsakouroglou a ajouté les textes suivants, découverts par lui près de Koula en Lydie (p. 54-56). Nous les reproduisons ici, pour compléter notre petit *Corpus* d'Ἀναείτεια.

1. (υλγ'). A Kiœlnté, plaque portant en relief deux seins, une jambe et deux yeux :

Θεᾷ Ἀνάειτι καὶ Μηνὶ Τιάμου
Τύχη καὶ Σωκράτης καὶ Αμ-
μιανὸς καὶ Τρόφιμος οἱ Ἀμ-
μίου καὶ Φιλήτη καὶ Σωκράτεια
αἱ Ἀμμιάδος ποιήσαντες τὸ ἱε-
ροποίημα εἱλασαμένυ (?) Μητέ-
ραν Ἀνάειτιν ὑπὲρ τέκνων καὶ
θρεμμάτων ἔνγραφον ἔστησαν.
Ἔτους τκα', μ[ηνὸς] Ξανδικοῦ.

« A la déesse Anaïtis et à Mên Tiamou. Tyché et Sokratès et Ammianos et Trophimos, fils d'Ammios, et Philété et Sokrateia filles d'Ammios, ayant accompli les cérémonies religieuses et ayant apaisé la Mère Anaïtis en faveur de leurs enfants et de leurs serviteurs (?), ont posé ce monument. L'an 321, le mois Xanthicus. »

L'an 321 de l'ère asiatique de Sylla correspond à 237 après J.-C. Anaïtis et Mên Tiamou avaient guéri les familles des dédicants de certaines maladies que rappelle le bas-relief. Le mot ἔνγραφον paraît employé ici dans un sens insolite.

2. (υδλ'). Au même endroit :

Ἔτους σιδ', μ(ηνὸς) Δίου, Μελτίνη Σεκούνδου θυγάτηρ εὐχὴν Μητρὶ Ἀζιοττηνῇ.

« L'an 214, le mois Dius, Meltiné, fille de Secundus, (a offert) cet ex-voto à la Mère Aziotténa. »

1. Cf. Foucart, *Bull. de Corr. Hellén.*, 1885, IX, p. 394-398.
2. *Ibid.*, p. 398; *Corpus Incr. Attic.*, I, 37.

Dans une autre inscription de Koula (Μουσεῖον, 1880, p. 127), au-dessus de laquelle sont gravés deux pieds, la même Meltiné (ou une homonyme) offre un ex-voto à Artémis Anaïtis et à Mèn Tiamou pour la guérison de ses pieds, ὑπὲρ τῆς ὁλοκληρίας τῶν ποδῶν. Mên Aziotténos est connu par une inscription de Gordus (Waddington-Le Bas, n° 680), où il est nommé Μὴν Ἀρτεμίδωρος Ἀζιοττηνός, par un texte de Koula (*Corpus*, 3442) et par une monnaie de Saïttae (Mionnet, *Lydie*, n° 608). M. Waddington a supposé qu'Ἀζιοττηνός est la traduction lydienne d'Ἀρτεμίδωρος. *Azizus* est le nom d'une divinité solaire à Édesse (Orelli-Henzen, n° 4986).

3. (υλε') Au même endroit :

Ἀρτέμιδι Ἀνάειτι Στρατονίκη Μελτίνης ὑπὲρ ὑγεία. τῶν ὀφθαλμῶν εὐχὴν ἀνέστησεν.

« A Artémis Anaïtis, Stratonicée, fille de Meltiné, a dédié cet ex-voto pour le salut de ses yeux. »

4. (υλϛ'). Au même endroit :

Ἀρτέμιδι Ἀνάειτι Χαρίτη
Ἀπολλωνίου, περίπτωμα
σχοῦσα καὶ ἐξασθεῖσα ὑπὸ
τῆς ἱερείας, εὐχήν.

« A Artémis Anaïtis, Charité, fille d'Apollonius, ayant eu un accident et ayant été guérie par la prêtresse, (a dédié) cet ex-voto. »

Le mot ἐξασθεῖσα (de ἐξ-ᾴδω, *decantare*) prouve que les guérisons opérées par les prêtresses d'Anaïtis étaient accompagnées de certaines cérémonies magiques semblables aux exorcismes. C'est la première fois, d'ailleurs, que l'on trouve mention du rôle de la prêtresse ; dans les inscriptions connues jusqu'à présent, Artémis semblait avoir exercé son pouvoir médical sans intermédiaire.

5. (υλζ'). Au même endroit :

Μεγάλη Ἀνάειτ-
ις ἐπεὶ ἡμάρτη-
σεν Φοῖβος ἐπε-
ζήτησεν ἱερο-
πόημα ΑΠΟΔΕΙ
·ΝΥΝ εἱλασάμε-
νος καὶ εὐχαρισ-
τῶν, ἔτους σμδ',
μ(ηνὸς) Ἀρτεμεισίου β'.

Nous avons reproduit ce texte tel qu'il est donné dans le Μουσεῖον ; à la ligne 5-6, on ne peut guère restituer qu'ἀποδείκνυν et le sens paraît être le suivant :

« La grande Anaïtis, comme Phoibos avait commis une faute, réclama une expiation (?) [Le coupable] exaucé et reconnaissant (a dédié cette stèle). L'an 244, le second jour du mois Artémisios. »

6. (υμ′). Trouvée à Gentiz :

Θεᾷ Μητρὶ εὐχὴν ἀ-
νέθηκεν Ἀμιὰς καὶ ὑ-
πὲρ τοῦ ἀνδρὸς Ἀπελλᾶ.

« A la Déesse Mère, Amias a dédié cet ex-voto (pour elle-même) et pour son mari Apellas. ».

Toutes les fois que les éditeurs du Μουσεῖον signalent une inscription surmontée d'un bas-relief, nous ne pouvons nous défendre d'un regret. Pourquoi l'art de la photographie, le plus facile de tous, cet art à la portée du premier enfant venu, n'est-il pas plus répandu parmi les archéologues ? Pourquoi ne donne-t-on pas au moins la silhouette de ces bas-reliefs dont la description pique notre curiosité sans la satisfaire ? L'École française d'Athènes possède enfin quelques jeunes savants qui ont été formés par M. Balagny à la pratique de la photographie sur papier sensible ; ce serait un beau travail pour l'un d'entre eux d'aller rechercher les textes publiés par le Μουσεῖον et d'en faire connaître des fac-similés exacts, au moyen de calques ou de copies au pantographe prise sur les clichés photographiques.



— Trois des marchands d'antiquités les plus expérimentés de la ville de Smyrne viennent de disparaître : MM. Sophokles et Leandros sont morts, M. Siméon Passadopoulos a suspendu son commerce. Ce dernier possédait, en 1880, une collection très importante de bijoux et de monnaies antiques, ainsi qu'une fort belle tête en marbre de Jupiter Sérapis que j'ai eu l'occasion de dessiner chez lui. Je reproduis ici ce dessin, ne sachant pas ce que le marbre original est devenu. La tête a $0^{m},23$ de hauteur.

Myrina. — M. Baltazzi nous signale une nouvelle statuette à Myrina avec la signature ΝΙΚΟϹΤΡΑΤΟΥ. Cette signature est à joindre à celles que nous avons déjà publiées à diverses reprises[1].

— Dans le premier fascicule de l'*Archaeologische Zeitung* de 1885,

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1883, p. 204 et suiv.; *Rev. arch.*, 1883, II, 64, 123; 1884, II, 94. Cf. *Arch. Zeitung*, XXXV, 104; XL, 280; [*Nécropole de Myrina*, p. 174, 594.]

M. de Duhn a publié un article sur les représentations de Charon dans l'art attique (p. 1-23). Le savant archéologue allemand a fait connaître par l'héliogravure un groupe en terre cuite récemment acquis par le Musée de Berlin, qui représente Hermès conduisant une jeune fille vers la barque infernale. Ce groupe, d'une beauté et d'une conservation peu communes, rappelle une célèbre composition, en terre cuite également, qui a passé, en 1883, des mains d'un amateur parisien dans la collection du prince de Liechstenstein à Vienne[1]. M. de Duhn le rapproche aussi de plusieurs peintures de lécythes blancs, déjà étudiées par M. Pottier, et de quelques peintures attiques du même genre appartenant au Musée de Berlin. Il nous semble que le parallèle le plus frappant a échappé à M. de Duhn : nous voulons parler du bas-relief sculpté sur le vase funéraire en marbre que l'on appelle ordinairement *vase de Myrrhine* et qui appartient aujourd'hui, si nous ne nous trompons, à un collectionneur athénien[2]. On dirait que l habile coroplaste qui a modelé le groupe de Berlin a eu sous les yeux, en même temps que les lécythes attiques, le vase décrit par M. Félix Ravaisson. M. de Duhn pense que le groupe de Berlin est du v[e] siècle et que celui de Vienne appartient au IV[e] ; sans vouloir discuter une question aussi délicate, nous nous contenterons de demander à quelle époque de l'art attique ou gréco-romain la draperie d'une femme a été traitée comme l'est celle de la jeune fille du groupe de Berlin? Ces groupes en terre cuite sont peut-être admirables, mais quel malheur que l'admiration qu'ils inspirent ne soient jamais exempte de quelque malaise ! L'incertitude principale porte toujours sur la question de provenance. Voici ce qu'écrit M. de Duhn au sujet du groupe de Berlin : « La provenance de ce bas-relief est inconnue ; le marchand donna simplement l'indication qu'il était venu d'Asie Mineure. Mais en tenant compte de l'avertissement de Reinach[3], on fera bien d'être sceptique à l'égard d'indications de provenances asiatiques qui ne seraient pas attestées d'une manière indubitable. Un relief en terre cuite représentant une pareille scène et de cette époque, c'est-à-dire de la fin du v[e] siècle, ou du commencement du IV[e] siècle, semble bien plutôt avoir été trouvé, ou du moins fabriqué en Attique. »

M. de Duhn a mille fois raison quand il se défie des provenances

1. Froehner, *Collection C. Lécuyer*, Paris, 1883, pl. X ; en zincogravure, *Arch. Zeit.*, 1885, p. 10.

2. Publié en photographie par M. Ravaisson, *Le monument de Myrrhine*, Paris, Chamerot, 1876. (Extrait de la *Gazette archéologique.*)

3. *Revue archéologique*, 1884, II, p. 95.

asiatiques; il a raison encore lorsqu'il refuse de considérer comme asiatique une terre cuite représentant une scène qu'on ne trouve absolument que dans l'art attique, et cela pendant une période assez restreinte, bien antérieure à l'époque où les nécropoles de l'Asie Mineure se peuplaient de statuettes en terre cuite. Mais M. Furtwängler, qui a acquis pour le Musée de Berlin le groupe de Charon, s'est inscrit en faux contre les réserves prudentes de M. de Duhn. Il s'exprime nettement à ce sujet dans un des derniers fascicules de l'*Archaeologische Zeitung* (1885, p. 153) ; je traduis littéralement sa note, en la livrant aux méditations des archéologues qui connaissent les terres cuites d'Asie Mineure pour en avoir vu sortir de terre :

« L'indication de provenance de l'excellent bas-relief représenté sur la planche I est révoquée en doute par M. de Duhn; mais l'étiquette *aus Kleinasien* que j'ai placée sur l'objet, en l'exposant dans le Musée royal, ne repose pas seulement sur l'affirmation du vendeur : les particularités techniques et stylistiques en rendent l'origine asiatique indubitable aux yeux de tous ceux qui ont eu l'occasion de se familiariser pendant ces dernières années avec les découvertes de terres cuites; elles prouvent même avec certitude (!) qu'il provient de la région si féconde en terres cuites de Myrina et de Cymé. Au point de vue du style, notre relief a bien encore un caractère propre, mais qui ne doit pas nous induire en erreur. Non seulement l'attitude sévère de la jeune fille, mais aussi la figure de l'Hermès, en particulier sa tête et sa coiffure, laissent reconnaître l'immixtion de certains traits de l'ancien style, qui sont en contraste avec la tête et particulièrement avec la figure tout à fait libre de Charon et nous semblent conscients et intentionnels. D'après son caractère général, cependant, ce relief ne peut être séparé du gros des terres cuites de cette région; c'est ce que prouvent aussi les détails, comme le costume de la figure féminine, le chiton avec double ceinture au-dessus de la poitrine et de la taille, ainsi que la disposition des cheveux. D'après ces indices, le relief ne peut guère être plus ancien que le commencement du IIIe ou au plus tôt la fin du IVe siècle. On trouve parfois des éléments archaïsants dans les terres cuites asiatiques de cette époque.

« L'autre relief de Charon, que j'ai pu autrefois examiner de près alors qu'il était entre les mains de M. Lécuyer, paraît aussi provenir indubitablement de Myrina (!!). L'indication de provenance *Tanagre* donnée par le marchand est tout à fait sans valeur; il arrive, et il arrivait surtout, avant que les découvertes d'Asie Mineure ne fussent généralement connues, que de belles terres cuites étaient désignées de préférence comme tanagréennes dans le monde des amateurs. Malgré les différences qu'elles présentent, ces deux représentations appartiennent essentiellement à la même époque.

« J'ai eu l'occasion de voir, il y a peu de temps, dans le commerce des

antiquités, un troisième groupe, Charon, Hermès et une jeune fille; ce groupe aussi vient de la même région d'Asie Mineure.

« Un autre exemple de l'emploi des motifs de l'art funéraire attique, dans le cercle des terres cuites de Myrina et des environs, est fourni par un grand et magnifique groupe en possession de M. le baron L. de Hirsch à Paris, groupe où l'on voit plusieurs figures réunies autour d'un banquet funéraire. »

Précisons un peu l'opinion de M. Furtwängler. Pour lui, le groupe ou plutôt les groupes de Charon viennent certainement de Myrina; car s'il parle une fois de *Myrina et Cymé*, et une autre fois des *environs de Myrina*, ce sont là de simples équivalents comme οἱ περὶ Ἀλέξανδρον en grec. M. Furtwängler peut savoir, puisque je l'ai écrit ici même, que la nécropole de Cymé est transformée en vignoble depuis 1880, qu'on n'y a pas fouillé depuis cette époque, et que les autres nécropoles des *environs* de Myrina n'ont donné que des terres cuites tout à fait insignifiantes. Puis donc qu'il ne peut s'agir ni de Cymé, ni de Doumanli-Dagh, ni de Pitane, ni de Sakrân, c'est bien à Myrina que l'archéologue berlinois attribue les groupes de Charon.

D'où lui viennent de tous côtés,
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés?

Si nous étions à l'époque où la prose admettait des prosopopées, je me figurerais volontiers la vénérable Nécropole de Myrina parcourant les salles de l'*Antiquarium* de Berlin et poussant un petit éclat de rire strident à l'aspect des étiquettes de M. Furtwängler :

Miraturque novas frondes et non sua poma!

De quel droit attribue-t-on ainsi à Myrina des groupes admirables, je le veux bien, mais qui ne ressemblent en rien aux œuvres authentiques qu'on y a trouvées, des groupes tout à fait attiques d'inspiration, je le veux bien encore, mais très peu attiques, à mon humble avis et encore moins asiatiques de facture :

J'ose dire pourtant qu'elle n'a mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité!

Qu'on fasse venir les groupes de Charon et consorts de telle localité inconnue d'Asie; qu'on les donne à Colophon, à Lébédos, à Claros, soit[1] ! Mais qu'on ne s'avise plus d'emprunter le nom d'une ville

1. M. Rossbach, rendant compte de l'exposition des terres cuites de Myrina au Musée du Louvre (*Deutsche Literaturzeitung*, 9 janvier 1886), exprime le

où les archéologues français ont découvert plus de six cents terres cuites *operantes manibus suis,* pour en décorer de prétendus chefs-d'œuvre que personne n'a jamais vus sortir de terre !

Je me souviens que M. Furtwängler a été admis, en 1882, à visiter la collection des terres cuites de Myrina à l'École française d'Athènes. Apparemment, il l'aura examinée un peu vite [1].

— M. D. Baltazzi m'écrit que les fouilles pratiquées à Myrina au nom du gouvernement turc, depuis l'expiration du firman de l'École française, ont donné, outre beaucoup de terres cuites, une grande amphore en bronze et un « miroir en bronze à tabatière orné sur le couvercle d'un relief représentant un Satyre enlevant une femme et repoussant de la main un jeune homme ». C'est le *premier miroir historié* qui ait été découvert en Asie Mineure; nous prions instamment ceux de nos amis qui auront l'occasion de visiter le Musée de Constantinople d'y rechercher ce précieux objet pour en faire exécuter une photographie.

Aegae. — Au mois de janvier 1881, j'ai exploré pour la première fois, avec MM. Ramsay et Baltazzi, les magnifiques ruines grecques de Nimroud-Kalessi, à quatre heures environ de Myrina. D'accord avec mes compagnons de voyage, j'ai émis l'opinion que ces ruines étaient celles de l'ancienne Aegae, placée à tort par tous les géographes à Guzel-Hissar, plus près de la côte, et qu'elles appartenaient en grande partie à l'époque des Attales [2]. Suivant les instructions de M. Foucart, directeur de l'École française d'Athènes, je rédigeai à ce sujet un court mémoire qui fut adressé au gouvernement turc, avec une demande d'autorisation à l'effet de pratiquer des fouilles. Le firman fut accordé et M. Clerc passa quelques mois à Nimroud-Kalessi pendant l'été de 1882. Il ouvrit un assez grand nombre de tombeaux et recueillit quelques objets dont plusieurs sont actuellement au Musée du Louvre; un mémoire développé sur ses travaux paraîtra dans le *Bulletin* de 1886 [3]. Mais aucun des architectes pension-

plaisant regret que l'École française n'ait pas découvert en Éolide « de ces groupes qui nous donnent souvent les éclaircissements les plus étonnants sur les ouvrages de l'ancienne plastique monumentale, groupes dont de beaux spécimens, provenant de Myrina (???), sont réunis dans la nouvelle collection C. L. et seront publiés prochainement par M. Froehner ». Mais depuis quand trouve-t-on des Padouanes à Pompéi, du strass à Golconde, ou de la margarine à Isigny?

1. [Voir l'appendice à cette *Chronique*.]
2. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1881, p. 131-136 et p. 511.
3. [*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1886, p. 275-296.]

naires de la Villa Médicis n'était venu rejoindre M. Clerc pendant qu'il fouillait à Aegae, pour dresser le plan des imposantes constructions du *Château de Nemrod*; il est apparemment plus utile de relever pour la dixième fois des monuments qui n'ont jamais cessé d'être connus et dont les photographies sont partout, que de faire connaître des édifices antiques inédits. Au commencement de 1885, je signalais ici même cette regrettable indifférence des architectes à l'égard des monuments de l'Asie Mineure[1]. Quatre ans après la découverte de Nimroud-Kalessi, nous ne possédons ni photographies des édifices, ni plan de l'état actuel des ruines. Cette lacune vient d'être comblée, mais par des savants étrangers qui n'ont pas découvert Nimroud. *Sic vos non nobis...*

M. Baltazzi nous écrit de Smyrne à la date du 29 novembre 1885 :

« Au retour de mon excursion de Pergame, j'ai dû me remettre en route, sur les instances de M. Conze, pour accompagner MM. Bohn et Fabricius à Nimroud-Kalessi. Vous savez sans doute que c'est le quatrième voyage que j'entreprends dans cette localité, mais cette visite devait être complète, car nous avions avec nous un appareil photographique et mes deux compagnons sont des architectes. D'après ces messieurs, les murs d'enceinte de l'acropole sont d'époque hellénique; quant à la grande construction, ils la rapportent à l'époque des rois de Pergame, mais ils ne peuvent en fixer la destination. Est-ce une caserne? une agora? On ne sait. Dans une des chambres que M. Clerc a déblayées, nous avons trouvé une inscription mentionnant les sommes que des particuliers ont données pour l'érection d'un temple à Apollon. MM. Bohn et Fabricius ont été très frappés de l'aspect de ces ruines; ils m'ont dit que sans avoir vu Nimroud-Kalessi on ne peut comprendre l'acropole de Pergame, comme sans connaître Pergame on ne peut comprendre Nimroud-Kalessi. Les fouilles de M. Clerc sont loin d'avoir épuisé la nécropole[2]. Elle s'étend à une heure de distance; les tombeaux ne sont pas creusés dans le tuf comme à Myrina; ils sont bâtis à l'aide de blocs de trachyte et recouverts par une seule pierre. Ceux que j'ai vus sont construits avec soin. Une chaussée antique traverse la nécropole; pavée de blocs quadrangulaires en trachyte, elle mène jusque sur les bords du Pythicus où se trouve un endroit nommé actuellement *Dikili-Tasch*. Là s'élève la porte d'entrée du temple d'Apollon, avec des tambours

1. *Revue archéologique*, 1885, I, p. 86.

2. M. Clerc, gravement atteint par la fièvre au moment où il fouillait à Aegae, fut obligé d'abandonner ses recherches plus tôt qu'il ne l'aurait désiré.

de colonnes cannelées et des fragments d'architraves avec inscriptions en grandes lettres. Comme M. Fabricius les a copiées, je dois me dispenser de vous les communiquer[1].

« De retour à Ali-aga, on m'a remis une lettre m'annonçant l'arrivée d'Hamdi-Bey. Le lendemain, nous nous sommes rendus à Pergame pour visiter les fouilles. J'ai profité de mon séjour à Pergame pour enlever de la seconde mosquée un bas-relief de Cybèle et une petite statuette en marbre représentant, à ce qu'il me semble, une Victoire. Elle est d'un fort joli travail, peut-être archaïsant, mais la tête, les bras et les pieds manquent. De Pergame, je suis revenu avec Hamdi-Bey à Nimroud. Nous avons aussitôt commencé des fouilles dans la nécropole et ouvert une quarantaine de tombeaux qui nous ont fourni des poteries élégantes, des têtes et des fragments de terre cuite ayant une grande analogie avec les objets de Myrina, mais d'une pâte et d'une couleur toutes différentes. On a encore trouvé des miroirs, des bracelets en bronze bien conservés, une bague en argent, etc. Nous avons suspendu les travaux pour les reprendre au mois de mars prochain avec un bon nombre d'ouvriers.

« Je suis de plus en plus persuadé que Nimroud est Aegae, car *toutes les monnaies* que les paysans m'y ont apportées sont à l'effigie de cette ville.

« J'oubliais de vous dire que les voûtes d'époque romaine à Nimroud sont simplement les soutiens des gradins d'un grand théâtre, dont nous avons reconnu le pourtour. »

A deux heures et demie de Nimroud-Kalessi, M. Baltazzi a découvert une nouvelle nécropole près du village de Jénidjé-Keui. « Plusieurs objets de cette provenance, nous écrit-il, sont archaïques, et

1. M. Fabricius vient de publier dans les *Mittheilungen* (X, p. 272) l'inscription du temple d'Apollon Chresterios, consacré à Aegae sous le proconsulat de P. Servilius Isauricus, consul avec César en 48 avant J.-C. et proconsul d'Asie en 46. Le temple est situé sur la rive du Khodja-Tchaï, à trois quarts d'heure de Nimroud-Kalessi. Voici l'inscription :

Ὁ δᾶμος Ἀπόλλωνι Χρηστηρίῳ χαριστήριον σωθ[είσης τῆς πατρίδος;] ὑπὸ Ποπλίω Σε[ρουιλίω Ποπ]λίω υἱῶ Ἰσαυρικῶ τῶ ἀνθυπάτω.

Ce même Servilius est loué dans une inscription de Pergame (*Ausgrabungen*, I, p. 76) pour avoir rétabli la démocratie dans cette ville (ἀποδεδωκότα τῇ πόλει τοὺς πατρίους νόμους καὶ τὴν δημοκρατίαν ἀδούλωτον).

M. Fabricius rappelle, à propos de cette inscription, que Cyriaque d'Ancône a déjà copié une dédicace à Apollon Chresterios dans le voisinage de Myrina. En second lieu, il est intéressant de trouver un temple d'Apollon à la source de la rivière Pythicus (le Khodja-Tchaï), dont Forbiger avait déjà interprété le nom comme se rapportant à Apollon Pythien.

présentent une grande analogie avec ceux d'Assos; une terre cuite rappelle les bronzes phéniciens trouvés en Sardaigne. Une bague en bronze est munie d'un chaton où l'on voit deux palmes et le mot NIKH en caractères cursifs. »

Elaea. — M. D. Baltazzi nous écrit que les fouilles entreprises à Elaea, aux frais de savants autrichiens, ont commencé dans de bonnes conditions. Au premier coup de pioche, on a découvert la nécropole chrétienne, et quelques jours après la nécropole romaine, reconnaissable à la poterie rouge à reliefs qu'on a trouvée en grande quantité dans les tombes.

Phocée. — Dans le Μουσεῖον τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς de 1876 (p. 101), et dans la *Revue archéologique* de 1885 (I, p. 132), M. Weber a décrit un tombeau monolithe dit Πελεκητή, qui se trouve près de l'ancienne Phocée. Je crois devoir faire observer, à titre de simple renseignement bibliographique, que ce tombeau a déjà été signalé et dessiné en 1830, dans un livre tiré à cent exemplaires seulement dont voici le titre exact : *Fragments d'un voyage en Italie, en Grèce et en Asie, pendant les années 1829-1830 (Sunium, Phocée, Smyrne, Égine, Athènes), par* E. Gaultier d'Arc, *consul de France, membre de la Société royale des antiquaires, du Comité central de la Société de géographie, etc.* Paris, imprimerie de Auguste Auffray, passage du Caire, nº 54. 1831. In-8 de viii et 153 pages. — Le plan, la coupe et l'élévation du tombeau sont tout à fait conformes aux dessins de M. Weber, mais nous croyons devoir reproduire la description des premiers explorateurs de ce site, perdue, comme le sont souvent des renseignements précieux, dans un livre inconnu et introuvable.

« Nous marchions depuis environ deux heures dans l'est, lorsque sur la droite de la direction que nous suivions nous aperçûmes un monument élevé au-dessus d'un léger monticule; je me dirigeai aussitôt avec empressement de ce côté; il fallut traverser le lit d'un torrent desséché. « N'approchez pas, Effendi, se mit à crier mon guide ; n'approchez pas, c'est le monument des génies. » On pense bien que cette invitation ne fit que hâter ma marche; en quelques instants j'y étais arrivé. Son aspect présentait quelque chose de mystérieux. C'était une élévation de rocher d'une pierre noire basaltique, taillée à l'extérieur de manière à présenter l'apparence de trois masses cubiques, dont deux auraient été juxtaposées, et dont la troisième, élevée sur quelques marches, aurait été placée sur la première. J'entrai dans les chambres intérieures; elles étaient complète-

ment vides. Pendant que nous étions occupés à lever des plans[1], un Arménien, qui fut fort étonné de rencontrer des Francs dans ce lieu, vint nous rejoindre. Je tâchai d'obtenir de lui quelques explications sur le nom de « monument des génies » donné à cette construction ; il ne nous répondit rien de satisfaisant. Il était évident que la partie antérieure, faisant face à l'est, avait contenu autrefois une inscription. Les tenons sculptés dans l'encadrement ne pouvaient laisser aucun doute à cet égard, mais vainement cherchâmes-nous dans les environs des débris de marbre. Il y avait beaucoup de cailloux roulés, rien qui ressemblât à une plaque pouvant conserver des fragments de lettres. Aussitôt après mon arrivée à Smyrne, je demandai à mon savant collègue, M. Fauvel, s'il connaissait ce monument ; il en ignorait l'existence. On peut donc le considérer comme entièrement neuf, et c'est ce qui me décide à en publier la coupe et l'élévation. Il y a tout lieu de présumer qu'il était destiné à servir de tombeau ; mais à quel siècle rapporter cette construction singulière ? C'est ce que je crois difficile de décider d'une manière satisfaisante ; toutefois sa nature et son caractère, la difficulté qu'a dû présenter son exécution, démontrent jusqu'à la dernière évidence qu'elle appartient à une époque extrêmement reculée. Façonné dans le roc vif, ce monument demeure impérissable[2].

Le petit livre auquel nous empruntons ce passage ne traite qu'incidemment des antiquités ; un archéologue qui serait tenté de le lire s'exposerait à une déception. Toutefois, les notes placées à la fin du volume contiennent quelques renseignements qu'il n'est peut-être pas inutile d'exhumer, car nous ne savons si on les trouverait facilement ailleurs.

P. 149. « Les tombeaux qui couvrent le sol dans la partie occidentale de l'île (d'Égine) ont été presque entièrement explorés durant ces dernières années, mais il y a beaucoup à faire dans la partie qui fait face à Athènes. Les bains découverts par les soins de M. Mustosxidi (*sic*) sont d'une construction fort peu remarquable ; ils étaient presque au niveau du sol. Mais il n'en est pas de même des fondations étonnantes du temple de Vénus, que ce savant a fait fouiller pendant notre séjour à Égine. Elles sont formées de superbes blocs de pierre, et n'ont pas moins de trente pieds de profondeur, Il est à regretter seulement que les Russes aient démoli quelques-unes de ces magnifiques constructions pour fabriquer leurs magasins de Poros. C'est ainsi que M. Paléologue a construit sa ferme modèle, dans la plaine d'Argos, avec les débris cyclopéens de Tirynthe.

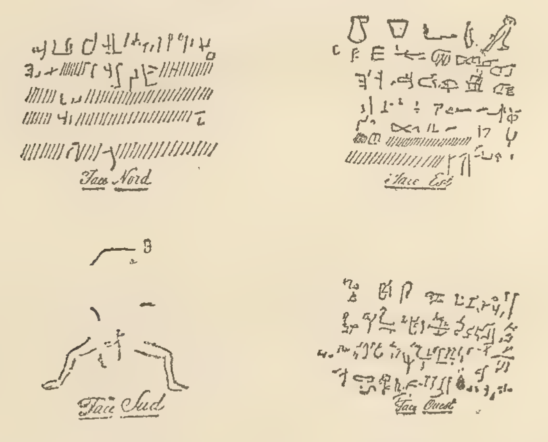
P. 153. « Le musée d'Égine contient : 1,090 vases peints de différentes

1. Longueur, 8m,65 ; hauteur, 6m,48 ; largeur, 5m,85 ; ouverture, 0m,45.
2. Gaultier d'Arc, *Souvenirs*, p. 50-54.

formes et grandeurs; 108 lampes; 24 petites statuettes en terre cuite; 16 autres pièces de poterie; 19 vases de verre; 34 vases d'albâtre; 137 patères, ustensiles et autres pièces de cuivre; 71 inscriptions; 24 statues plus ou moins bien conservées; 14 bas-reliefs; 53 fragments de sculptures; 359 médailles; une paire de boucles d'oreilles. »

Éphèse. — Mentionnons, mais pour mémoire seulement, une mauvaise plaisanterie de l'*Hebdomas*, reproduite avec les ?? convenables par la *Philologische Wochenschrift* du 4 juillet 1885. Un berger aurait découvert dans une caverne près d'Éphèse un manuscrit très ancien contenant la vie de saint Jean l'Évangéliste à Patmos et le texte de l'*Apocalypse*. Il est probable qu'il ne s'agit pas d'un faux à la Schapira, mais d'une simple mystification à la smyrniote.

Thyatire (Ak-Hissar). — M. Aristide Fontrier, correspondant de l'Institut de correspondance hellénique à Smyrne, m'a fait l'honneur



de m'envoyer la photographie d'un estampage qu'il a fait prendre à Ak-Hissar « sur une pierre qui sert comme stylobate d'une colonne à bois du khan dit Meimaroglou. » M. Fontrier a avisé le commissaire impérial, M. D. Baltazzi, de la découverte de ce curieux monument. La pierre est inscrite sur trois côtés; sur le quatrième on distingue les jambes d'un personnage dont la silhouette est gravée en creux. Quelques caractères ressemblent à des hiéroglyphes égyptiens mal copiés, mais M. Ramsay nous écrit que M. Sayce ne les considère pas comme hittites. Nous donnons les fac-similés des calques que nous

avons pris sur les photographies, malheureusement peu distinctes, et nous nous abstenons de toute hypothèse sur le contenu de ces inscriptions. *Carpent ea poma nepotes.*

Pergame. — L'architecte qui dirige avec M. Humann les fouilles de Pergame, M. Richard Bohn, a communiqué à l'Académie de Berlin une intéressante notice sur le temple de Dionysos dans cette ville [1]. L'agora de Pergame, située sur l'acropole, est antérieure au plus grand développement de la puissance des rois. Agrandie et embellie à l'époque la plus brillante de la ville, elle s'est conservée à peu près intacte jusqu'au début du moyen âge ; c'est alors que furent construites, aux extrémités sud et est de l'agora, les murailles byzantines que les fouilles ont complètement démolies. L'emplacement de l'agora a été déblayé et il a été possible d'en lever le plan. M. Bohn pense que le grand autel a été construit par Eumène II, qui aurait aussi donné son aspect définitif à l'agora. Parmi les restes de constructions qu'on y a découverts, on remarque un petit temple dont les fondations forment un rectangle de 7m,60 sur 12m,30. De nombreux fragments trouvés tout autour permettent d'en essayer la restitution. Le temple était un péristyle dorique, placé sur un stéréobate de deux marches ; les colonnes, hautes de 5m,15, ont vingt cannelures. L'acrotère du milieu était probablement une statue de femme, dont on a retrouvé des fragments, notamment des ailes. Les substructions du temple sont en tuf, la partie supérieure en marbre bleuâtre. Comme le théâtre, qui n'est pas loin de ce temple, était dédié à Dionysos Kathegemon, on a supposé que le temple lui-même était consacré à la même divinité. Cette hypothèse est confirmée jusqu'à un certain point par la forme des gouttières, qui sont des têtes de Satyres et par la découverte, dans la muraille byzantine, d'un fragment de frise représentant des grappes de raisin et des feuilles de vigne. D'après la matière et le travail de la frise, il est probable qu'elle appartenait au petit temple.

— Les fouilles de Pergame ne sont pas encore achevées. Le gouvernement allemand a obtenu du gouvernement turc un nouveau permis valable pour un an (août 1885-1886). M. Humann est arrivé à Pergame au mois de septembre 1885 en compagnie de M. Conze ; ces messieurs avaient à leur disposition un crédit d'environ soixante mille francs. Cette cinquième campagne de fouilles doit être la der-

1. *Abhandlungen der koeniglichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885 ; *Philologische Wochenschrift*, 1885, p. 1241.

nière. Il paraît que c'est seulement sur les instances pressantes du prince impérial d'Allemagne que le gouvernement s'est décidé à donner une nouvelle subvention. La campagne qui s'est terminée l'été dernier a été consacrée au déblaiement d'une partie de l'agora, du théâtre, et d'un temple en marbre d'ordre ionique situé près du théâtre et dédié à un empereur. C'est le plus vaste édifice que l'on ait encore découvert sur l'acropole, mais on n'a recueilli aucune inscription qui en indique la destination précise. La dédicace placée sur le fronton était en lettres de bronze; il ne reste que les traces des clous qui servaient à fixer les caractères sur le marbre. M. Conze, d'après ce que nous écrit M. Baltazzi, qui a eu la bonne fortune de visiter Pergame en sa compagnie, pense que le temple ionique est celui d'Auguste, tandis que celui que l'on désignait jusqu'à présent sous ce nom serait d'une époque postérieure. On a décidé de fouiller complètement le nouveau temple et de mettre à nu toute la partie comprise entre le temple de Minerve et le mur d'enceinte hellénistique.

— Dans la séance du 3 février 1885 de la Société archéologique de Berlin, M. Bohn a présenté les planches de l'ouvrage sur les *Antiquités de Pergame*, dont le second volume (le premier en date) vient de paraître. Ce volume traite du temple d'Athéné et de ses environs; M. Bohn s'est chargé de la partie architecturale, M. Droysen a décrit les trophées d'armes de la balustrade du portique. L'ouvrage entier comprendra huit volumes, à savoir : I. Rapport sur les fouilles, par M. Humann, et étude sur la topographie de Pergame, par M. Conze. II. Le sanctuaire d'Athéné Polias. III. L'agora, l'autel de Jupiter et le temple de Dionysos. IV. Les sculptures de l'autel. V. L'Augusteum et les portiques environnants. VI. Les autres constructions, en particulier les constructions d'époque romaine. VII. Les autres sculptures. VIII. Les inscriptions.

Le prix du premier volume de cette publication est de 225 francs; l'ouvrage entier coûtera donc au moins 1,600 francs. C'est dire qu'il ne sortira guère des bibliothèques publiques, et que plusieurs d'entre elles devront s'imposer, pour l'acquérir, un lourd sacrifice que rien ne justifie. Les livres d'art, en Allemagne surtout, sont d'un prix extrêmement élevé, sans que l'acheteur, comme on dit vulgairement, *en ait pour son argent*. Presque toutes les publications auxquelles on donne le format in-folio gagneraient à être réduites à des in-quarto d'un prix raisonnable. Que dire, par exemple, des *Wiener Vorlegeblætter*, dont aucune bibliothèque en France n'a pu se procurer d'exemplaire, tant à cause de l'élévation extravagante du prix

que du petit nombre d'exemplaires tirés? Mieux vaudrait presque laisser les monuments inédits que de les enfouir de nouveau dans des in-folio de luxe introuvables. Bien plus, le format in-folio devrait être absolument abandonné, car il n'y a pas d'œuvre d'art ni de plan qui ne puisse être reproduit sous forme d'une héliogravure ou d'une zincogravure in-quarto. Que les éditeurs allemands ne l'oublient point : l'Amérique n'a aucun traité limitant ses droits de reproduction, et le jour où les huit volumes sur Pergame auront paru, il pourra bien se trouver un éditeur, de l'autre côté de l'Atlantique, qui les condensera sous la forme d'un volume in-quarto en réduisant les gravures en taille douce par le procédé commode du zinc. L'in-quarto se vendra et les in-folio resteront en magasin. Ce serait une bonne leçon à l'adresse de ceux qui s'imaginent que le monde savant et les bibliothèques publiques sont taillables et corvéables à merci.

Une autre publication de luxe qui s'achève en ce moment est le *Corpus* des bas-reliefs funéraires attiques; on annonce qu'il doit paraître à Berlin chez Speeman. Le plan, conçu par M. Michaelis, a été accepté par l'Académie de Vienne en 1873, et l'exécution s'est poursuivie depuis sous la direction de M. Conze, avec le concours de MM. Michaelis à Strasbourg, Postolakka à Athènes et Schreiber à Vienne. La *Kaiserliche Reichsdruckerei* de Berlin est chargée des héliogravures et des gravures sur acier. Les monuments les plus importants sont reproduits sur des planches isolées, les autres réunis sur des planches d'ensemble ou seulement signalés. Comme dans les recueils épigraphiques, il a paru bon de placer en tête une section des œuvres archaïques, *Antiquissima* ; dans le reste de l'ouvrage, les monuments seront distribués d'après le motif du personnage principal (figures féminines assises ou debout; figures viriles assises, debout, combattant, chevauchant, chassant, couchées; banquets funéraires). La publication comprendra aussi des chapitres étendus sur la forme des stèles funéraires, la technique et l'exégèse des bas-reliefs et le développement historique de ce genre de sculpture. La première livraison de cet utile *Corpus* était annoncée pour le commencement de 1886[1].

Palestine. — Le comité du *Palestine Exploration fund* a reçu une importante communication de M. Laurence Oliphant, actuellement à Haifa. C'est une carte exécutée par M. C. Schumacher, embrassant une région d'environ 200 milles carrés située à l'est du

1. *Archaeologische Gesellschaft zu Berlin*, 3 février 1885; *Philologische Wochenschrift*, 1885, p. 798. [Cette première livraison n'a paru qu'en 1890.]

lac de Galilée, l'ancienne Gaulanitide. La Gaulanitide était une des parties les moins connues de la Palestine; elle a été traversée par plusieurs voyageurs, entre autres par M. L. Oliphant, qui en a décrit une partie dans son ouvrage *Land of Gilead*, mais elle n'avait encore été l'objet d'aucun travail topographique. Parmi les découvertes dues à M. Schumacher, on signale celle de l'antique cité de Golan. Il y a des quantités de ruines dans le pays, et toutes celles qui font partie de la région explorée ont été l'objet de plans spéciaux. Dans le nombre sont les ruines de la cité souteraine d'Ed-Dera'a, mentionnées pour la première fois par Wetzstein, qui la visita au commencement de ce siècle. La plupart des inscriptions recueillies en Gaulanitide sont grecques. Les légendes locales rassemblées par M. Schumacher se rapportent principalement à Job. On a encore signalé une grande plaine contenant plusieurs centaines de dolmens, analogues à ceux que M. Schumacher a déjà découverts dans le nord et à ceux que le capitaine Conder a vus dans le Moab. La carte est accompagnée d'une liste considérable de noms géographiques arabes.

A la dernière réunion du Comité général, sous la présidence de M. James Glaisher, il a été décidé que la carte, avec tous les dessins et les notices qui l'accompagnent, serait publiée le plus tôt possible aux frais de la Société[1].

Égypte. — Nous continuons à emprunter à la *Philologische Wochenschrift* quelques renseignements sur le déchiffrement des papyrus du Fayoum à Vienne[2]. Ce qui suit a été extrait par la *Wochenschrift* d'une correspondance adressée de Vienne à la *Münchener allgemeine Zeitung*.

Les savants qui s'occupent, à Vienne, du déchiffrement des papyrus du fonds Rénier ont découvert un petit fragment d'un Évangile inconnu, qui correspond à *Matthieu*, xxvi, 30-34, et *Marc*, xiv, 26-30. L'écriture du papyrus date du IIIe siècle de l'ère chrétienne. Plusieurs théologiens ont exprimé l'opinion que nous sommes là en présence d'un Évangile plus ancien que ceux de Matthieu et de Marc. « La conclusion qui en ressort avec évidence, écrit M. Harnack[3], c'est que le papyrus de Vienne est la première preuve *manuscrite* de ce fait que nos Évangiles de Matthieu et de Marc ne sont pas des œuvres originales. » La *Wiener Presse* a donné la traduction allemande du nouve

1. *Galignani's Messenger*, 15 juillet 1885.
2. Cf. *Philologische Wochenschrift*, 1884, p. 344, 668, 863, 1590; 1885, p. 892, 1443; *Rev. archéol.*, 1884, II, p. 101; 1885, I, p. 97 et suiv.
3 *Theologische Literaturzeitung*, 13 juin 1885.

Évangile, comparée aux textes correspondants de Matthieu et de Marc; nous reproduisons ici ce parallèle, en subtituant à l'allemand des textes en latin.

MATTHIEU	PAPYRUS	MARC
Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.	*Et post coenam, cum egrederentur:*	*Et hymno dicto, exierunt in montem Olivarum.*
Tunc dicit illis Jesus :		*Et ait eis Jesus :*
Omnes vos scandalum patiemini in me, in ista nocte.	*Omnes vos in ista nocte scandalum patiemini.*	*Omnes scandalizabimini in me in nocte ista,*
Scriptum est enim : Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis.	*Secundum scriptum : Percutiam pastorem et dispergentur oves.*	*quia scriptum est : Percutiam pastorem, et dispergentur oves.*
Postquam autem resurrexero, praecedam vos in Galilaeam.	(Manque)	*Sed postquam resurrexero, praecedam vos in Galilaeam.*
Respondens autem Petrus ait illi :	*Cum Petrus dixit :*	*Petrus autem ait illi :*
Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.	*Et si omnes, ego non;*	*Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.*
Ait illi Jesus :	*Ait illi :*	*Et ait illis Jesus :*
Amen dico tibi, quia in hac nocte antequam gallus cantet, ter me negabis.	*Gallus bis cantabit, et me prius ter negabis.*	*Amen dico tibi, quia tu hodie in nocte hac, priusquam gallus vocem bis dederit, ter me es negaturus.*

Un fac-similé de ce précieux fragment sera prochainement publié[1].

Parmi les autres découvertes récentes faites dans le fonds Rénier, on signale celle d'un manuscrit sur papyrus du *Gorgias* de Platon (p. 504), du IIe siècle après J.-C., avec des variantes notables, écrit dans la plus belle calligraphie alexandrine. C'est le plus ancien manuscrit de Platon que l'on connaisse. La collection renferme aussi le doyen des manuscrits d'Hésiode, deux cents vers des *Travaux et des Jours* et du *Bouclier d'Hercule*. Un fragment d'un manuscrit en onciale des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes est d'une importance particulière, en ce qu'il vient confirmer l'autorité du manuscrit, jusqu'à présent unique, de Florence. Un papyrus du IIe siècle contient un certain nombre de vers de l'*Odyssée*; on sait que l'on n'avait encore trouvé, sur les papyrus gréco-égyptiens, que des fragments de l'*Iliade*.

1. [*Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, I, p. 53.]

A la série déjà considérable des papyrus grecs datés par les années de règne des empereurs romains, se sont ajoutés de nouveaux fragments du temps de Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Gratien, Constantin, Licinius, Valentinien et Honorius. Un document est daté du règne éphémère des empereurs Macrianus et Quiétus (261). Le chiffre des papyrus latins, dont on sait la rareté, s'élève actuellement à trente-huit; on a recueilli encore d'assez nombreux papyrus hébraïques et arabes, parmi lesquels un fragment d'un écrit historique du VIIIe siècle concernant la vie du prophète Mahomet.

On signale comme une trouvaille de la plus haute importance un manuscrit arabe du IXe siècle dont les inscriptions et les ornements ont été obtenus par la gravure sur bois. C'est le plus ancien exemple connu de l'application des procédés xylographiques, que l'on croyait postérieurs de plus de cinq siècles à cette époque. Ce manuscrit contient des prières, entre autres d'Abou Douchâna, compagnon du Prophète, et des formules prophylactiques contre les maladies et le mauvais œil.

— L'épigraphie grecque s'est récemment enrichie de deux publications de premier ordre, l'une et l'autre impatiemment attendues depuis longtemps. La première est le recueil des inscriptions d'artistes grecs par M. Loewy, qui a réuni les fac-similés et les transcriptions de tous les textes grecs relatifs à des sculpteurs (signatures, mentions dans les textes épigraphiques, etc.)[1]. Les commentaires de M. Loewy sont extrêmement judicieux et d'une admirable érudition. Grâce à l'obligeance de plusieurs savants qui lui ont libéralement communiqué leurs estampages, il a pu accompagner la plupart des textes d'excellents fac-similés, de sorte que son ouvrage, si utile pour l'histoire de l'art, est en outre, pour le moment, le seul recueil de documents pour l'histoire de l'alphabet grec à l'époque hellénistique et gréco-romaine. Ajoutons que le format de ce livre est très commode et que l'impression, aussi élégante que correcte, fait grand honneur à la maison Teubner.

Le second répertoire que nous devons signaler est le premier volume des *Inscriptions grecques et latines de la rive septentrionale du Pont-Euxin*, publié aux frais de l'Académie de Saint-Pétersbourg par M. Basile Latischew[2]. Heureusement pour nous, et pour la grande

1. *Inschriften griechischer Bildhauer, mit Facsimiles herausgegeben von* E. Loewy. Leipzig, 1885. 410 et XL pages, petit in-4°.

2. *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae. Volumen primum. Inscriptiones Tyrae, Olbiae, Chersonesi Tauricae, aliorum locorum a Danubio usque ad regnum Bosporanum continens.* Petropoli, 1885. Petit in-4° de 243 p. avec 2 planches.

majorité des épigraphistes de tous pays, M. Latischew s'est décidé à publier les commentaires de ces inscriptions en latin; chaque texte est pourtant suivi d'une traduction en russe, mais nous n'osons pas le regretter, puisque cette concession à l'usage de la langue nationale à peut-être permis à l'auteur de donner des commentaires intelligibles pour tous. Les inscriptions grecques de la Russie méridionale étaient, juqu'à présent, tellement dispersées qu'il était presque impossible d'en avoir une connaissance exacte. Non seulement M. Latischew a reproduit toutes celles qui avaient paru, mais il en a publié pour la première fois un bon nombre d'inédites, copiées par lui dans les Musées russes, et il a fait suivre chaque inscription d'un commentaire plein de science, de clarté et de pénétration. Lui aussi a rejeté le format in-folio, cette peste de la philologie, et il a produit un volume accessible à tous, maniable, bien disposé, auquel les épigraphistes feront d'autant plus de place dans leur estime qu'il en usurpera moins dans leurs bibliothèques encombrées.

APPENDICE[1]

ASIATIC TERRACOTTAS IN THE LOUVRE MUSEUM

About half a century ago the learned German archæologist, Eduard Gerhard, directed the attention of his pupils to the interest which Greek terracottas have for the history of ancient art. If Gerhard had lived as long as his well-known Belgian friend, Baron de Witte, he might have seen a single figure from Tanagra reach, in a Paris auction, the price of \$1,200, and would gladly have acknowledged that his advice had not remained unnoticed. Indeed, the rage for Greek terracottas has been the prevailing passion of amateurs and museum officials in Europe for the last ten years, and many a fortune has already been built on these fragile and costly relics of Greek industry. It is not my purpose to relate how the Bœotian necropolis of Tanagra was discovered by some Greek peasants of Staniatais about the beginning of 1870, and with what marvellous rapidity the fame of the Tanagræan terracottas spread from Athens to Paris and from Paris to the rest of Europe. The tale of the discoveries in Tanagra would be, on the whole, a very sad one. If they have enriched most of the collections in Europe with a large number of masterpieces, justly styled by a French poet *Praxitèles de vitrine*, they have in return led to the irretrievable destruction of a far greater quantity of figures, broken to pieces by the hasty and ignorant peasants who used to dig by night secretly, for fear of attracting the notice of the Greek Government. When the Government did interfere it was too late : 3,000 tombs had been blindly plundered, nobody had taken note of the exact contents of each grave, and the few places in the necropolis which had yet remained untouched afforded but little opportunity for systematic archæological research. Ever since 1874 the necropolis has been guarded by a body of Greek soldiers, and secret digging has been absolutely

1. Articles publiés dans une Revue de New-York, *The Nation*, 24 septembre et 1er octobre 1885.

suppressed; but official digging has yielded meagre results, and the necropolis of Tanagra, the finest and richest in the Greek world, may now be considered as exhausted. The scanty information which could be gathered from the peasants as to the course of their lucrative labors has been embodied by Messrs. Rayet, Martha, Lüders, and Haussoullier in four interesting papers; but their statements are more calculated to excite curiosity and regret than to satisfy the requirements of those who, while admiring the terracottas of Tanagra, are eager to know when and how the choicest pieces have come to light.

It is only by an unexpected chance that the splendid necropolises of Asia Minor have not, or have not all, shared the fate of the Tanagræan tombs, by falling a prey to reckless *tymborychia*, as the Greeks of ancient days used to style the practice so familiar to their degenerate descendants. As early as 1842 an English gentleman in Smyrna, Mr. Borrell, possessed a few beautiful specimens of terracotta figures discovered in Ionia. In 1845 Messrs. Ainsworth and Barker enriched the British Museum with a large collection of fragments from Tarsus, where they had been found, heaped up and broken to pieces, in a kind of Monte Testaccio outside the town. A French traveller, M. Langlois, proceeded to the same place in 1852 and brought a number of valuable specimens to the Louvre. But all these, as well as a few gilded heads purchased in Smyrna by M. Piot, and described under the name of " terracottas from Sardes " by M. F. Lenormant, were only fragments and did not attract much notice. It was not until 1876, when figures from Tanagra began to get rare in the markets of Athens and of Paris, that the Asiastic terracottas made their appearance in the world of amateurs and archæologists. About fifty figures, quite different in style from the Bœotian ones, were brought to Europe, and, professedly discovered at Ephesus, found their way to the Berlin Antiquarium and the private collections in Paris. Encouraged by their success, th Greek dealers subsequently sent a large number of so-called Ephesian figures, to the great surprise of Mr. Wood, who, having digged for six years in Ephesus, had never met there with a single fragment resembling the figures which were now assigned to the metropolis of Ionia.

Meanwhile forgery had been at work, and suspicion soon began to arise both in Berlin and in Paris as to the genuineness of the new-comers. It is very interesting to follow, in the archæological periodicals of that time, the various opinions expressed by learned scholars on this most delicate matter. M. F. Lenormant remarked that some of the *Ephesian* terracottas were copies from Fogelberg and Thorwaldsen; M. Rayet maintained that the greater number of them were genuine, but that *none* had been discovered at Ephesus. Messrs. Rayet and Lenormant likewise acknowledged that the genuine figures must proceed from several necropolises in the neighborhood of Smyrna; but, as little or nothing was known about their site, many people came to think that the

several necropolises were only the *several* workshops of able forgers in Athens, Constantinople, and Smyrna. At the Paris Exhibition in 1878 a number of Asiatic terracottas appeared in the glass cases of the Trocadéro Palace beside the most admirable specimens from Tanagra; public attention was especially drawn to the latter, and the Asiatic ones were almost left aside, or considered as suspicious intruders.

The most unfriendly judge of Ephesian terracottas was, at that moment, M. Adrien de Longpérier. This illustrious scholar, who had been director of the Louvre under Napoléon III., indulged during the last years of his life in a most alarming hypercriticism. It was Longpérier who used to say that, out of a dozen engraved gems purporting to be Greek, eleven were modern and the twelfth a forgery. He never liked to state his scepticism too openly, but made no secret about it to his friends, who soon divulged his opinion and often exaggerated it with the rashness of confident admirers. A Paris dealer, M. Hoffmann, had just then received an important collection of Asiatic figures; the rumor spread that M. de Longpérier pronounced them to be forgeries. M. Hoffmann immediately appealed to M. Waddington, the then Minister of Foreign Affairs, who retained, amid the absorbing duties of politics, that enlightened taste for archæology which has given him so high a rank among European scholars. M. Hoffmann knew that M. Waddington had many friends in the Levant, and might easily secure reliable information about the discovery of terracottas in Asia Minor. Accordingly, M. Waddington wrote to M. Aristides Baltazzi, a rich merchant in Constantinople, who possessed extensive property in the neighborhood of Smyrna; in return, he received a few terracotta figures, identical in style with some of those wich had previously reached Paris, and which, M. Baltazzi asserted, had been discovered on an estate of his betwen Pergamon and Phocæa. The Greek genleman added that if such figures interested French archæologists, he willingly consented to put at their disposal the Greek necropolis included within his estate.

Such were the circumstances which fortunately led to the excavations at Myrina by the French School at Athens. But before proceeding to give an idea of these excavations, we must return te the suspected terracottas to which we are indebted for M. Waddington's intervention.

In my opinion, the great mass of Asiatic figures which existed in Paris previous to 1880 may be classified as follows : 1, wholesale forgeries, manufactured in Athens; 2, partials forgeries, consisting of genuine heads, arms, legs, or bodies, arbitrarily united, by skilful hands, to fragments of other figures or to made-up material; 3, many genuine heads and some very few entire statues from Mount Pagus, in Smyrna; 4, figures from Pergamon, Cyme, and Myrina. The Greek dealers in Smyrna and in Athens invented the legend about the necropolis of Ephesus in order to divert the attention of Turkish officials from the real headquarters of their researches. Hence it happened that a volume was pu-

blished in Berlin under the title of "Griechische Terracotten von Tanagra und Ephesos," in which the so-called Ephesian terracottas are nothing but much-restored figures from Smyrna and the neighborhood of Phocæa.

Little is known as yet about the discovery of terracottas at Pergamon and Smyrna. I myself picked up, on the slope of the acropolis of Pergamon, a few fragments of terracotta figures, and noticed many places there where graves had previously been opened; but the German archæologists who spent four years on the site, have not succeeded, so far as I know, in discovering the Pergamenian necropolis. It is reported, however, that a good number of figures were collected during the last campaign and claimed by the Turkish Government; whether they were found on the acropolis or elsewhere, I am unable to tell. Strange to say, the same uncertainty prevails about the exact origin of the terracottas found in Smyrna. The dealers in antiquities, who are very numerous in that city, are certainly very well informed about it, but if you question them, they will invariably give some vague answer or try to mislead you. I believe that only a very small number of Smyrna terracottas have been discovered in graves, most of these having been dug up by treasure-seekers in the Byzantine period; this accounts for entire figures being so exceedingly scarce. The heads and other fragments which are to be seen in museums have been picked up somewhere on Mount Pagus, among the rubbish heaped up by previous explorers, who attached no importance to terracottas. The Louvre possesses a very rich collection of heads, which was purchased in 1882 from an English gentleman in Smyrna; but no regular search whatever has ever taken place on Mount Pagus, and the recent planting of vineyards on the slope of the hill removes all hope of a methodical investigation. This is very much to be regretted, as the terracottas from Smyrna are generally copies from statues of the Alexandrine period, and surpass in beauty of style all the figures from other parts of Asia Minor.

It is useless to enumerate the different sites in the neighborhood of Smyrna which have yielded, or are said to have yielded, similar terracottas, as none of them, excepting Tarsus, has ever been seriously explored. For the last ten years archæological magazines and books on art have repeatedly published interesting terracotas as discovered in Grynium or in Cyme. In fact, the necropolis of Grynium is utterly unknown, and the greater number of figures assigned to Cyme either come from Myrina or from very modern workshops. Up to the year 1880, no mention is to be found of the burial-ground of Myrina, where diggings had, however, taken place for ten years or more. This proves how admirably the dealers in Smyrna understand keeping secrets, and accounts for most figures having been sent to Europe with quite arbitrary indications of origin. In 1880 I dug in Cyme for two months, and only found there terracottas of a very common style; the finer fragments I could collect did not bear the slightest resemblance to most of the so-called *Cymæan* terracottas

in continental collections. The latter are generally large groups, which appear to have been stuck together from very numerous fragments. Strangely enough, no fragment is missing, and the heads, especially, are always in a perfect state of preservation. Now, any one who has witnessed diggings in a Greek necropolis, knows that entire terracotta figures are very seldom to be met with, and that the greater part of them seem to have been purposely mutilated when buried in compagny with the dead. Moreover, the *Cymæan* groups are covered with a kind of yellowish varnish, alternating with large white spots and exceedingly vivid colors on the heads and attributes of the figures. Again, the draperies are quite different from what might reasonably be expected : instead of the bold and simple movements familiar to Greek sculpture, we find a mass of minute folds which recall the wrinkled surface of a troubled sea.

Now, these *Cymæan* groups are of uncommon beauty and size, some of them numbering five or six figures worked out with the utmost accuracy. For a year or two past they have been simply styled "Asiatic terracottas," and the dealers have dropped the name of Cyme, just as they had previously suppressed the suspicious name of Ephesus. One thing is, however, quite certain : the groups in question come neither from Cyme nor from Ephesus. It is whispered among dealers and amateurs that the real origin of these figures is kept a secret by some privileged diggers, who naturally wish the Turkish Government not to interfere with their business. The precious statuettes find their way to Europe in passing through Athens, but no one can tell what route they have followed on their way to Athens from Asia Minor. A German archæologist, von Duhn, recently published in the *Archäologische Zeitung* two very beautiful groups of the Cymæo-Ephesian class, representing a young maiden led by Hermes to Charon's boat — a representation not uncommon on white *lecythi* discovered in Attica. Herr von Duhn, justly struck by so close an analogy, ventures to suppose that the so-called Asiatic groups, and particulary the two specimens he describes, originate in Attica and not in Asia Minor; they are styled *Asiatic* by the dealers, on account of the severe laws existing in Greece against secret digging and the export of antiquities. The German scholar may be right, and even more so than he himself seems to believe. I agree with him in thinking that these celebrated groups come from Athens, but I am by no means certain that they were discovered in tombs.

The question remains whether *Asiatic* groups are patchwork or original achievements — whether some parts of them or the whole must be assigned to a recent period of Greek history. This difficult problem cannot be met with a general answer. I have seen groups belonging to either class. But this is only a personal and subjective view of the matter. I sincerely hope that the mysterious necropolis may yet be discovered — somewhere perhaps between Ephesus and Cyme — and that its discovery

will oblige me to confess that I am a very poor judge of Greek terracottas. I will now confine myself to the description of the burial-ground in Myrina and of the discoveries made there, *quarum pars parva fui*, and which have no mystery whatever connected with them.

Mr. Baltazzi's estate is situated on the borders of the Ægean, about half-way between Smyrna and Pergamon. The chief village within its boundaries is Ali-aga, lying five miles south of the ruins of Myrina, which are now a desert place called Kalabassary. The town of Myrina is familiar to numismatists for its fine silver coins, but scarcely anything worth notice is known about its history. It seems to have been a quiet provincial city, politically thrown into the shade by its two powerful neighbors, Cyme and Pergamon. The necropolis of Kalabassary extends over two adjacent hills, one of which is crowned with the ruins of an ancient acropolis. The site was first visited in 1861 by M. Pullan, who spent some hours there on his way from Ali-aga to Elæa. M. Pullan reports that he collected on the spot a few coins of Myrina, but says nothing about the necropolis, which had not yet been discovered. This only happened about ten years later, when the hills surrounding Kalabassary began to be ploughed. At first the peasants took no heed of the terracottas, and broke them to pieces. One man, however, carried off a little figure to Ali-aga, and gave it to his child for a doll. This attracted the notice of M. E. de Baltazzi, the proprietor's brother, who was living at the time in Ali-aga; he immediately went to Kalabassary, and proceeded to make regular excavations in the necropolis. After having collected a number of figures, he commenced digging at Cyme, the site of which was not yet, as is now the case, planted with vines, and discovered some statuettes which he told me were of archaic style. Unfortunately, he was not aware of the artistic and commercial value of Greek terracottas, which only just then began to excite interest in Europe. Some specimens from Myrina were sent to M. Aristides Baltazzi, the proprietor, at Constantinople; the rest were left unguarded in the house at Ali-aga, and, after M. E. de Baltazzi's departure, were stolen and sold at Smyrna, whence the figures made their way to Athens and Paris. When M. Waddington, as we have related before, wrote to M. Baltazzi to inquire about Asiatic terracottas, this gentleman could only send him the few figures which he had previoulsy secured in his town seat on the Bosphorus. Meanwhile, the peasants of Kalabassary, who had become acquainted with the dealers in Smyrna, began to collect terracottas on their own account; thus it happened that a great many figures were sent to Europe previous to 1880, and enriched private collections under the name of Cymæan, Grynæan, Phocæan, or Ephesian. Ever since 1883, when the French excavations were interrupted, the peasants have continued to dig secretely upon the spot, and terracottas from Myrina are by no means rare in the current traffic in antiquities.

Early in the summer of 1880 M. Pottier and myself were sent to Myrina by the direction of the French School in Athens, with the object of exploring methodically the necropolis, which had hitherto been abandoned to unscientific pillage. Our excavations lasted, with some interruptions, till the month of October, 1882, when a great misfortune put an end to them: the young archæologist, M. Veyries, to whom the continuation of the work had been intrusted, fell ill in Myrina and died at Smyrna. Our firman, too, had now expired, and a final division of our booty was effected : one third of the discoveries was given over to the Turkish Government, one third to M. Baltazzi, and the rest to the French School. M. Baltazzi most generously abandoned his share to the School, which now possessed a collection of more than 900 figures, vases, bronzes, and other objects. The unfortunate terracottas which fell into the hands of the Turks were carried off to the Tchinly-Kiosk Museum in Constantinople, where they have been treated with utter neglect and most arbitrarily restored. The rest of the collection was transferred to Athens, whence the choicest part of it, numbering about 500 pieces, was sent to the Louvre. A special room has been devoted to the spoils of Myrina and will be opened to the public about the 15th of October. Reports on the excavations, accompanied by photographs, have been published in the *Bulletin de Correspondance Hellénique*, the journal of the French School in Athens; and a volume embodying the results of the whole campaign is now in preparation, together with a general catalogue.

Our chief object during the diggings was not to discover a great many terracottas, but principally to ascertain the manner in which they were disposed in the graves. The dead were generally buried, rarely incinerated; when this was the case the terracottas seem to have been burnt on the same pyre with the body. Many tombs contained small tablets of bronze on which the name of the deceased is inscribed *en pointillé*. About nine graves out of ten yielded no objects, or nothing but paltry earthenware; others, especially children's graves, were brimful of terracottas, as many as fifty having been discovered in a single tomb. The offerings are not arranged in any order, but lie pell-mell in the pit, especially about the head and the feet of the deceased. The survivors certainly had no desire, as was the case in Etruria, to adorn the sepulchral resting-place on the model of the terrestrial dwellings. It even seems certains that they often smashed the statues before throwing them into the grave, for the head of a figure has many times been discovered at a great distance from the body. In numberless cases the head or some limb was broken off and not to be found in the grave, which proves that the mutilations had taken place before the burial.

The sepulchral furniture of the tombs comprises two classes of objects: the domestic implements which may have belonged to the deceased, and the votive offerings brought by his relations and friends. In the first class we notice strigils, bronze mirrors, vases of every shape, glass imple-

ments; in the second, which is the more important, we find terracottas, coins, very thin golden and silver jewels, amulets, beads, etc. Many of the former give us a curious insight into the perfection of Greek pottery at that period, viz.: in the three centuries which elapsed between the death of Alexander the Great and the Christian era. With the exception of a few archaic and a few late sepulchres, the 5,000 graves which we opened in Myrina all belong to the Alexandrine and Greco-Roman epoch, when the city seems to have reached the highest degree of wealth and prosperity.

The Myrinæan *coroplasts,* or manufacturers of terracottas, were certainly influenced by the models of their brethren in Tanagra. The same fact has already been noticed in Cyrenaica and in Southern Italy, and goes to prove that the moulds used in Tanagra freely travelled through the whole Hellenic world. Almost identical figures have been discovered in Myrina and in Tanagra : the difference of style is only due to the retouching and painting, which seems to have been more carefully done in Bœotia than elsewhere. Among the figures of Tanagræan style that have been discovered in Myrina, we may mention here an admirable set of fourteen draped maidens, all found in a single grave, which, when placed in a certain order, take the general aspect of a triangle, and remind one of the sculptured figures on the pediments of Greek temples.

By far the greater number of statuettes found at Myrina are quite unlike the figures of Tanagra, and belong to an entirely different school of art. In Tanagra, the prevailing type, if we consider the terracottas of the best period, is that of a draped maiden or woman, standing or sitting in the attitude of repose. The subjects generally belong to private life; nude figures of gods and goddesses are exceedingly rare. In Myrina, on the contrary, resting or sitting figures are an exception; the statues of Venus, Eros, Bacchus, Victory and Hercules are very numerous; and the influence of the Pergamenian school of sculpture may be traced with perfect certainty in nearly all the more important figures. The terracottas from Myrina stand to those of Tanagra in the same relation as the Pergamenian frieze of the great altar to the exquisite statues of the Nike temple in Athens. Again, while replicas of celebrated statues are not to be found in Tanagra, the necropolis of Myrina has yielded several copies of the Cnidian and Coan Venus by Praxiteles, of the Herakles type created by Lysippus, of athletes, hermaphrodites, and other subjects, the models of which must have enjoyed great reputation, as we possess marble copies from them of the Greco-Roman period. Most of the larger statuettes are winged, and their movements are exceedingly bold. The draperies, too, are treated in a free style very much resembling that of the Pergamenian high-reliefs. The two most frequent types — some tombs contained thirty or more specimens of each — are the Siren and Eros with folded wings: but none of these are of superior workmanship, and they seem to have belonged to the poorer sort of votive offerings. Tanagræan figu-

res rarely exceed ten inches in height; many statues from Myrina are three or four times as large. Another characteristic feature is the frequent mention of the artist's name on the basis of the terracotta or on its reverse, no signature having yet been discovered on the statuettes from Tanagra. Finally, we must mention a considerable number of large groups, banquets, scenes of love, and the like, which also betray the influence of the Rhodian and Pergamenian school of sculpture, where similar complicated arrangements had come into fashion.

Some figures might, at the first glance, be taken for works of the archaic period; but it is easy to perceive that they are only pseudo-archaic, and repeat, with intentional awkwardness or stiffness, a model of ancient times to which religious ideas were attached. Such are a beautiful bust of Demeter, with her hands pressed on her bosom, and many curious statues of naked goddesses, adorned with high gilded diadems, with heavy bracelets on their arms and thighs, who recall, by their childish and silly smile, the works of Greek sculpture befor Phidias. But these, like the imitations of Bœotian models, are only exceptions, and by far the greater part of the terracottas from Myrina bear the mark of a quite definite and particular style, intermediate betwen the noble simplicity of Athenian art and the picturesque tendency to effect of the Greco-Roman school. Indeed, there exists a close analogy between many graceful terracottas from Myrina (representing Erotes, dancers, flute-players, followers of Bacchus) and the paintings discovered on the walls of the Greco-Roman villas in Pompeii.

The charming qualities of our Asiatic terracottas are counterbalanced by many serious defects, which may be traced both in Greek literature and art after the age of Alexander the Great. Their grace is not free from mannerism, nor the boldness of their movements from violence. The heads are generally too small, the legs too long and too slender. From a purely artistic point of view, they are certainly inferior to the delightful figures found at Tanagra; but, on the other hand, they can claim a variety of motives, an appearance of vigor and physical health, which contrast with the dreamy and almost melancholy exquisiteness of their brethren from Bœotian tombs. On the whole, we may fairly admire a people among whom humble workmen, not unlike our manufacturers of paltry religious emblems, succeeded in bringing forth such charming and graceful images, to shed a ray of joy and beauty on the silent resting places of the dead. Thus every new conquest of archæology on Hellenic ground, however modest and unpretending the recovered works of art may be, adds a new lustre to the eternal radiancy of Hellenic art.

XIV

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE,** 1886, t. II, p. 77-100.)

Athènes.

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elles !

Les étonnantes découvertes du mois de février dernier sur l'Acropole ont déjà fait le tour de la presse, et nous nous dispenserions d'en entretenir nos lecteurs si tous les comptes rendus qu'on en a publiés, y compris les nôtres [1], ne contenaient des erreurs de détail plus ou moins graves. La faute en est aux archéologues qui habitent Athènes : ils se sont tus, et ont laissé la parole aux journalistes. Au moment où nous écrivons (juin 1886) un seul article concernant ces découvertes a été écrit par un témoin oculaire qui fût en même temps un homme du métier : c'est la notice de M. Walter Miller dans l'*American Journal of Archaeology* (1886, p. 61-65)[2]. Nous croyons devoir résumer très brièvement cet article et les publications antérieures, sans entrer dans des discussions qui nous obligeraient à nous copier nous-même.

1. S. Reinach, *République française* du 19 mars, et *Gazette des beaux-arts*, 1886, t. I, p. 420 et suiv. (avec trois phototypies) ; l'*Illustration* du 13 mars, avec des vignettes ; le *Times* de Londres, du 25 février et du 12 mars ; le *Courrier de l'Art* du 26 février : l'*Athenæum*, 1886, I, p. 303. La *Pall Mall Gazette* du même mois a publié des dessins des statues avec un article de M. Waldstein. Il est inutile de citer un grand nombre d'autres notices plus ou moins inexactes reproduites dans les journaux quotidiens d'Europe et de Grèce.

2. Nous recevons à l'instant le premier fascicule d'une belle publication de M. Cavvadias, intitulée *Les Musées d'Athènes*, avec phototypies de M. Romaïdes et texte en grec, allemand, anglais et français (?). Ce fascicule contient une vue des fouilles de l'Érechthéion (pl. I) et sept phototypies d'après les statues de femmes archaïques. Les notices sont malheureusement un peu trop succinctes. [Voir deux reproductions en couleurs des statues archaïques trouvées sur l'Acropole dans les *Antike Denkmäler*, I, 2, 1888, pl. XIX.]

En 1877, l'École française avait commencé, près de l'Érechthéion, des fouilles qu'il fallut bientôt interrompre, parce qu'on ne savait que faire des terres déblayées [1]. M. Blondel, architecte pensionnaire de la Villa Médicis, opéra de nouveaux sondages en 1879 pour reconnaître le niveau de la roche entre le mur d'enceinte septentrional de l'Acropole et l'Érechthéion [2]. La Société archéologique les a repris au mois de novembre 1885; les fouilles ont commencé près des Propylées et se sont prolongées, le long des fondations d'un ancien édifice en pierre calcaire reconnu par M. Blondel, jusqu'à une quinzaine de pas de l'Érechthéion, où elles ont été arrêtées par un mur transversal perpendiculaire à celui de l'Acropole. Les découvertes les plus importantes ont eu lieu le 5 février en présence du roi de Grèce. Voici l'inventaire sommaire des objets exhumés :

Bronzes. — Nombreux fragments d'animaux; quelques figurines ailées de style très archaïque; des figures de femme d'un travail très grossier.

Marbres. — 1° Petit bas-relief mutilé représentant un cheval; bon travail archaïque, avec traces vives de couleurs sur la crinière;

2° Avant-bras d'une statue archaïque de femme, portant un bracelet, au-dessus duquel pend l'himation, richement décoré en couleurs (ornements géométriques noirs, rouges, verts et blancs);

3° Torse de femme, du type des Artémis de Délos;

4° Autre torse semblable, mais plus grand; la tête, qui a été retrouvée, est ornée d'une στεφάνη. Le revers de la chevelure n'est pas modelé, mais indiqué en couleurs sur la surface aplanie. Dans la *stéphané* étaient fixés des ornements en bronze; sur le sommet de la tête est plantée une tige de bronze verticale. Le type de la tête est strictement éginétique. Nombreuses traces de couleur et méandre peint sur l'himation (gravée dans la *Gazette des beaux arts*, 1886, I, p. 417);

5° Statue équestre très mutilée, la plus ancienne de ce genre que l'on possède. Le cheval est d'un travail très supérieur au cavalier;

6° Statue de femme drapée du type des Artémis de Délos : il ne manque que les pieds et les avant-bras (gravée dans la *Gazette des beaux-arts*, 1886, I, p. 421.) Elle porte trois vêtements : un chiton en lin finement plissé, visible à la poitrine seulement; l'himation, fixé sur l'épaule droite et passé sous le bras gauche; au-dessus, une espèce de mantelet ou de châle. La tête est ornée d'une *stéphané*. Le

1. Cf. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. I, p. 51-53, 118, 359-360.
2. Cf. *Bulletin*, t. III, p. 127.

chiton est rouge, avec des ornements rouges et verts sur les bords; l'himation est frangé de lignes rouges et vertes; tout le vêtement est comme étoilé de petites croix d'un vert brillant;

7° Petite statue féminine, d'un très beau travail, sans traces de peinture;

8° Autre statue féminine d'un travail primitif et grossier;

9° Torse viril, portant un manteau peint en rouge; le col est orné d'un méandre rouge et vert;

10° Copie en marbre d'un ξόανον, dont on n'a retrouvé que la partie inférieure. Frange rouge ornée de vert sur le bord de l'himation;

11° Fragment d'une statue de Niké (le cou et la moitié de droite du torse). Le chiton est rouge, avec un col bleu; restes de vert et de rouge sur l'himation. Derrière les épaules sont pratiqués de grands trous pour l'insertion d'ailes en marbre. M. Miller considère cette statue comme la plus belle de toutes, malgré son état de mutilation;

12° Statue de femme colossale, la tête ornée d'une *stéphané*. Dans les orbites des yeux sont encastrés des corps vitreux, de composition encore indéterminée, qui figurent les cristallins. Beau style archaïque;

13° Statue de femme d'un style archaïque assez rude. Les cheveux sont peints en rouge. Les yeux présentent des cavités circulaires concaves pour l'insertion de cristallins en verre;

14° Statue de femme mutilée en marbre de Paros (du cou à la ceinture); type identique à la Héra de Samos, aujourd'hui au Louvre.

La question de savoir si ces statues représentent des prêtresses d'Athéné ou Athéné elle-même est de celles qui ne sera pas résolue de longtemps; la même difficulté d'interprétation a déjà été soulevée au sujet des Artémis de Délos. En tous les cas, ce sont des offrandes, antérieures à la prise d'Athènes par les Perses; ceux-ci les auront renversées de leurs piédestaux, et elles auront été enterrées dans l'état où on les a découvertes à l'époque des travaux de Cimon sur l'Acropole.

Inscriptions. — On signale des inscriptions métriques et des dédicaces archaïques, ainsi que des signatures de sculpteurs connus, notamment d'Anténor, auteur du groupe d'*Harmodius et Aristogiton* enlevé par Xerxès.

Céramique. — Outre une quantité de vases peints à figures noires en fragments, on a trouvé de petites tablettes votives ou πινάκια portant des peintures, semblables aux objets de la même classe découverts à Corinthe. Ces peintures représentent des scènes très variées, par exemple une femme lavant des vêtements (Nausicaa?), et la nais-

sance d'Athéné, sortant en armes de la tête de Jupiter. Les couleurs sont assez singulières : il n'y a pas de noir, mais les cheveux et les parties nues, sauf les visages, ainsi que certaines parties des vêtements sont d'un bleu léger, tandis que les visages et d'autres parties du costume sont d'un rouge sombre. Une des tablettes a plus de 0m,60 de large : on y voit, dans un cadre noir et rouge, un guerrier armé, avec casque, javelot et bouclier; l'épisème du bouclier est un Satyre noir dansant, avec une longue queue peinte en rouge. Le guerrier porte un chiton rouge et par-dessus un himation noir. Au niveau de sa tête on lit deux mots : καλός et peut-être Παλαμήδης.

Cette même peinture a été signalée dans différents journaux, d'une manière si confuse qu'on pourrait être tenté quelque jour d'en admettre plusieurs au lieu d'une seule. Le *reportage* archéologique a ses dangers, lorsqu'il n'est pas confié à des gens compétents : aussi M. W. Miller a-t-il rendu un véritable service en adressant à l'*American Journal* la correspondance sobre et pleine de faits qui nous a servi de guide.

— Depuis le mois de juin 1885, M. Cavvadias publie, comme supplément au *Journal officiel* d'Athènes, un bulletin archéologique mensuel où sont brièvement relatées les découvertes récentes, avec l'indication des objets nouveaux exposés dans les Musées athéniens. Les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes ont reproduit des extraits de cet utile compte rendu. Notre *Bulletin*, qui paraît avoir horreur des *actualités*, n'a pas encore consacré deux lignes à la découverte des statues archaïques de l'Acropole : la *Correspondance Hellénique*, bien qu'inscrite sur sa première page, ne le préoccupe guère. Nous le regrettons d'autant plus que les comptes rendus de M. Cavvadias sont un peu trop succincts, et que les articles de journaux, relatant des découvertes archéologiques, fourmillent en général de puérilités et d'erreurs. Nous avons parlé plus haut des découvertes faites sur l'Acropole ; il nous semble utile de résumer ici les bulletins mensuels de M. Cavvadias touchant les autres trouvailles ou les déplacements d'antiquités, en laissant de côté les nouvelles dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Juin 1885. — On a transporté à Athènes les objets suivants, découverts par M. Holleaux, membre de l'École française d'Athènes, au temple d'Apollon Ptoïos en Béotie :

1° Une statue archaïque d'Apollon, en marbre, de grandeur naturelle;

2° Un torse de statue virile nue, de grandeur naturelle, portant sur chaque cuisse une inscription archaïque;

3° Une tête d'Apollon (?) de grandeur naturelle, archaïque, d'une conservation et d'un travail remarquables [1];

4° La partie inférieure d'une statue très archaïque en pierre calcaire, en forme de stèle; au-dessus des pieds on lit une inscription en *boustrophédon* [2];

5° Une tête d'Apollon (?) en marbre, de style archaïque et de demi-grandeur naturelle;

6° Une statuette en bronze d'Apollon, très archaïque, avec une dédicace [3];

7° Des fragments de vases et de figurines en terre cuite;

8° Une statuette archaïque de bon style portant une inscription.

Les nos 1, 2, 3 ont été aussitôt transportés au Musée central; d'autres objets, exhumés au cours des mêmes fouilles, ont été mis en sûreté près du lieu de leur découverte, dans le couvent de Pelagia, dont l'higoumène a été institué gardien de la collection.

On a encore transporté à Athènes des statuettes et des fragments de vases découverts par M. Schliemann à Tirynthe, ainsi qu'une statue de Cybèle, appartenant à une époque assez basse, qui a été confisquée à la douane au moment où l'on s'apprêtait à l'embarquer.

Au cours de la construction d'une route entre Amphissa et Arachova, on a trouvé près de Delphes des tombeaux anciens, que les habitants ont mis au pillage. Le ministère ordonna au gymnasiarque d'Amphissa de se rendre sur les lieux pour confisquer les objets volés, mais ceux qu'il put recouvrer sont sans importance.

Auprès de Chalcis, où l'on construit également une route, on a trouvé une base triangulaire de statue avec une dédicace écrite *boustrophédon*. Sur la route entre Chalcis et Xerochori, des paysans ont découvert une statue de femme acéphale de grandeur naturelle et d'époque romaine : ils l'ont brisée en deux morceaux, espérant, comme toujours, y découvrir un trésor. Le même endroit a donné une plaque de marbre portant une inscription que le gymnasiarque de Chalcis déclare illisible, et au milieu les mots Κλεόνικος Φειδίου. Tous ces objets ont été déposés chez le démarque de Chalcis.

La construction d'une autre route près de Mantinée a conduit à la découverte d'un tombeau formé de grandes plaques de marbre qui fut mis au pillage par l'entrepreneur et ses ouvriers. Le gouvernement fit instituer des recherches dans leurs maisons et ne recouvra qu'une

1. *Bulletin*, t. X, pl. VII.
2. *Ibid*., t. X, pl. VII.
3. *Ibid*., t. X, pl. VII.

anse de bronze sans valeur. Le tombeau porte des inscriptions sur ses quatre faces.

Une grande plaque avec inscription funéraire et bas-relief a été trouvée à Domoco, près de Narthakion, et déposée à la démarchie.

Juillet 1885. — L'Éphorie générale a reçu :

1° Deux miroirs en bronze, dont l'un (diam., $0^m,083$) est parfaitement conservé et porte sur une face un excellent bas-relief représentant *Europe sur le taureau*, avec un dauphin au-dessous. L'autre miroir est en morceaux et il n'en subsiste que les deux tiers : il porte une remarquable figure de Néréide montée sur un hippocampe. Ces miroirs ont été découverts, avec quelques vases sans importance, au lieu dit κάτω Μάμουλα près d'Érétrie, où ils ont été confisqués au nom du gouvernement par le lieutenant Oiconomopoulos;

2° Un bas-relief en forme d'édicule, avec une inscription dans le fronton et sur l'épistyle. C'est un banquet funéraire (homme couché sur un lit tenant une couronne dans la main droite, un vase dans la main gauche; près de lui une femme assise, et devant le lit une table chargée de mets). Cet objet a été découvert à Varna et a été envoyé comme présent au gouvernement grec par le consul hellénique Papàdopoulos;

3° Trente-cinq monnaies, dont vingt et un didrachmes d'Alexandre et trois didrachmes de Philippe, découvertes à Cyparissia et remises au ministère par l'*inventor*;

4° Une statuette en bronze très archaïque (haut., $0^m,15$), représentant un homme coiffé du bonnet phrygien, les jambes adhérentes, une main levée, l'autre abaissée;

5° Une tête en marbre d'éphèbe, de style romain, un peu plus petite que la demi-grandeur naturelle.

Ces deux objets ont été trouvés près de Delphes au cours de la construction d'une route.

D'autres objets ont été laissés aux Musées de province. Ce sont :

1° Un bas-relief funéraire (deux figures, dont l'une tient un enfant), avec inscription, trouvé à Érétrie en même temps que les miroirs signalés plus haut et déposé au musée de la ville;

2° Deux pierres d'une base circulaire avec une inscription contenant le nom de deux sculpteurs thébains, trouvées à Atalanti[1].

Des fouilles ont été instituées à Tanagre par M. D. Giagiân, sur un terrain qui lui appartient et sous la surveillance de M. Koromantsos. On a trouvé sept inscriptions et quatre statuettes en terre cuite dont

1. Cf. Ἐφημερίς, 1885, p. 201.

deux intactes. D'autres fouilles entreprises à Tanagre par M. J. Pasali ont fait découvrir un bon nombre de tombeaux, mais aucune antiquité importante.

L'Éphorie générale a commencé une fouille près de l'Aréopage, pour retrouver les fondations du temple de Denys l'Aréopagite. Le sol du temple a été mis à nu et l'on a découvert un fragment de bas-relief d'époque grecque, un chapiteau byzantin et trois chapiteaux ioniques, dont deux proviennent d'une construction grecque ancienne. Ces chapiteaux étaient encastrés dans le mur du temple. On a trouvé en outre beaucoup de tombeaux chrétiens remplis d'ossements, avec des fragments de verres irisés. Au delà de l'entrée du temple on a exhumé une partie d'un ancien mur hellénique, faisant suite à celui dont on voit les traces au nord du temple. On se propose de suivre méthodiquement les traces de ce mur.

Août 1885. — Les objets suivants ont été déposés à l'Éphorie générale :

1° Un bas-relief de bon style grec, représentant un éphèbe nu diadémé, trouvé dans une maison sur la pente nord de l'Acropole d'Athènes ; on a recueilli au même endroit plusieurs inscriptions et fragments de statues, qui ont été offertes au ministère par l'Université, propriétaire de la maison ;

2° Une inscription terminale et une base de statue trouvées dans l'église de Saint-Luc à Patissia ;

3° Une base avec l'inscription Ἀδριανῷ Ὀλυμπίῳ, trouvée à Athènes ;

4° Deux haches et une faucille de bronze trouvées à Némée.

A Mégare, un paysan a découvert dans son champ deux statues de femmes acéphales d'époque romaine et de grandeur naturelle. A Carditza en Thessalie on a trouvé un tombeau avec une inscription et un bas-relief représentant le mort et deux porteurs d'offrandes. La construction d'une route près de Mégalopolis a fait découvrir une base avec une dédicace à M. Τάτιον Σπεδιανόν, τά τε ἄλλα πολιτευσάμενον φιλοτίμως καὶ ἀγωνοθετήσαντα τῶν Λικαίων καὶ Καισαρίων.

Les fouilles de Tanagre ont porté sur quatre-vingts tombeaux, les uns construits avec de grandes plaques de tuf, les autres en terre cuite. La plupart des tombes avaient été violées. On a recueilli en tout treize inscriptions, douze figurines de femmes, deux ornements en or en forme d'amandes, des strigiles, des lampes et des lécythes.

Septembre 1885. — On a transporté à Athènes une statue de femme archaïque et une tête barbue trouvées à Délos par l'École française en 1883 et 1885. L'Éphorie a encore reçu deux épitaphes et

un bas-relief funéraire découverts à Athènes, à l'angle de la rue Sophocle et de la rue du Parthénagogéion, une épitaphe trouvée dans une maison de la rue Colocotroni et quelques autres marbres également exhumés à Athènes.

A Sparte, on a trouvé un très beau bas-relief représentant un homme tenant une lyre et une femme tenant une coupe; deux oiseaux sont placés à leur pieds. Près d'Érétrie, on a découvert une partie d'un édifice circulaire en pierres calcaires et tout auprès une statue d'éphèbe drapé, haute de 2 mètres, avec deux dédicaces dont l'une est ainsi conçue : Κλεόνεικον Λυσάνδρου Ἀμφικράτης Λυσάνδρου τὸν ἑαυτοῦ φίλον. Ces découvertes et trois autres inscriptions (dont l'une archaïque, ὅρος θήκης), ont été transportées à la démarchie.

A Tanagre, les fouilles entreprises aux frais de quelques particuliers ont donné quinze nouvelles inscriptions et trois statuettes en terre cuite, dont la plus belle est un Satyre assis. On voit que s'il reste des tombeaux à fouiller dans la nécropole béotienne, les statuettes de prix y sont devenues assez rares pour décourager les recherches des spéculateurs.

Septembre et octobre 1885. — L'Éphorie a reçu neuf statuettes découvertes à Tanagre au cours des fouilles de M. Giagiân; cinq sont des figurines de femmes debout et l'une représente une femme assise, dans l'attitude (suivant M. Cavvadias) de la *Tyché* d'Eutychidès à Antioche. On a laissé à l'inventeur les statuettes de moindre valeur et trente-huit inscriptions, découvertes au cours des fouilles, ont été placées dans le Musée de Tanagre. L'Éphorie a fait transporter à Athènes les fragments des frontons du temple d'Athéna Aléa conservés depuis 1865 à Tégée, à savoir deux têtes viriles et une tête de sanglier, qui ont été déjà gravées plusieurs fois [1]. M. Kotsaridis, possesseur de la moitié d'une des têtes, a cédé ce marbre au gouvernement. Les Musées athéniens se sont également assuré la possession d'une belle tête de femme en marbre, de grandeur naturelle, trouvée à Lerne et déposée pendant quelque temps au Musée d'Argos [2].

Le 11 novembre, la Société archéologique a recommencé les fouilles sur l'Acropole; nous avons dit plus haut avec quel succès.

Les fouilles de l'École française à Acraephiae (temple d'Apollon Ptoïos) ont donné pendant la campagne de 1885 [3] :

1° Un lébès de bronze de grande dimension, mais mutilé, dont les

1. Cf *Mittheilungen*, 1881, t. VI, pl. XIV et XV.
2. Cf. *Mittheilungen*, 1883, t. VIII, pl. X.
3. Cf. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. IX, p. 174; t. X, p. 66 et 98.

poignées représentent des Harpyes, d'un art archaïque et d'une conservation remarquable;

2° Une statue en bronze archaïque d'Apollon ;

3° Un torse en marbre archaïque d'une petite statue d'Apollon ;

4° Une tête archaïque d'Apollon en marbre;

5° Une tête en pierre calcaire, de grandeur naturelle, représentant un vieillard barbu ;

6° Plusieurs statuettes archaïques en bronze, entre autres une panthère, un lion, un manche de miroir (Atlante?), enfin nombre d'inscriptions gravées *boustrophédon*.

Décembre 1885. — On a transporté à l'Éphorie la grande statue archaïque d'Apollon découverte à Acraephiae par l'École française (*Bulletin de Corresp. Hellén.*, t. X, pl. IV), ainsi que d'autres sculptures de même provenance : un torse d'une statue d'Apollon plus petite que la précédente et d'un type analogue ; une tête de vieillard en pierre calcaire; une statuette en bronze d'Apollon ; un manche de miroir historié; deux poignées de lébès représentant des Harpyes; trois lions en bronze ; un petit guerrier en bronze ; une lampe en bronze avec inscription; plusieurs bases de statues en bronze avec des dédicaces, etc.

MM. Bellos et Nostrakis avaient obtenu, au mois de novembre, l'autorisation de pratiquer des fouilles à Érétrie, sur un terrain leur appartenant, sous la surveillance de l'éphore Tsountas. Ils ont découvert un miroir en bronze à double couvercle avec bas-reliefs, qui paraît être un objet de grande valeur. Sur une des faces on voit une figure virile tenant un thyrse et une figure de femme derrière laquelle apparaît un thyrse appuyé contre un rocher: les deux figures forment un *symplegma* érotique. De l'autre côté est gravée une autre scène, qui se compose d'une femme ailée tenant une autre femme plus jeune sur ses genoux. Le diamètre du miroir est de 0m,182, celui des disques de 0m,09. Les mêmes fouilles ont donné plus de quarante feuilles d'or, un petit tube également en or, quatre œnochoés noires en terre cuite avec figures blanches et un lion en marbre mutilé, de travail médiocre, long de 1m,10.

Le compte rendu des mois de janvier et février 1886 mentionne encore, parmi les découvertes faites à Érétrie, une statuette de femme en terre cuite, debout sous un édicule; un lécythe blanc représentant Charon dans sa barque, avec un jeune homme drapé devant lui et une figure indistincte par derrière; une œnochoé à ouverture trilobée décorée de figures rouges (femme ? tenant une lyre, assise dans un char traîné vers la droite par deux enfants nus précédés d'un chien); deux

lécythes à moitié blancs (éphèbe vêtu d'une chlamyde marchant à droite, retournant la tête; éphèbe vêtu d'un himation et tenant un bâton, debout devant un stèle funéraire); un lécythe à figures noires mutilé (Neptune sur un char ailé traîné par des dauphins); un lécythe blanc (deux éphèbes, celui de gauche vêtu d'un himation rouge, de part et d'autre d'une stèle; celui de droite tient une bandelette rouge). Tous ces objets ont été retenus par le gouvernement.

L'Institut allemand d'Athènes a été autorisé à déblayer les soubassements du temple archaïque de Corinthe.

Janvier et février 1886. — Les habitants de Myconos s'étaient jusqu'à présent opposés à ce que l'on transportât à Athènes les statues découvertes à Délos par l'École française. Nous apprenons avec plaisir que M. Cavvadias a pu triompher de cette résistance. Les objets dont les Musées athéniens s'enrichissent par l'effet de cette mesure sont les suivants :

1° L'Artémis archaïque à inscription boustrophède;

2° La Victoire (ou Artémis?) ailée;

3° Une composition bien connue décrite par M. Homolle, comprenant le groupe de Borée et Orithye, celui d'une femme enlevant un enfant et quatre statues féminines;

4° Une tête archaïque d'Artémis;

5° La base de statue portant le nom d'Archermos ;

6° La statue d'un guerrier nu appuyé sur le genou droit que j'ai découverte en 1882, œuvre d'Agasias d'Éphèse;

7° Une admirable tête de femme en marbre découverte et publiée par M. Homolle.

Les fouilles entreprises à Corinthe sous la direction de M. Doerpfeld, aux frais de l'Institut allemand, ont complètement rendu à la lumière les soubassements du temple archaïque.

Dans le lit du Cladéos, à Olympie, on a recueilli les antiquités suivantes, qui ont été transportées au Musée local :

1° Un poids en bronze carré, pesant 880 grammes et portant l'inscription boustrophède ΔΙΟΣ ;

2° Trois statuettes de bœufs (?) en bronze, très archaïques ;

3° Un fragment d'argent mince (long. : 0^{m},073), portant des gouttes en relief, des lignes serpentines gravées et une oreille d'animal ; c'est probablement une applique ;

4° Un poids carré en plomb pesant 248^{g},30, portant en relief un aigle aux ailes déployées qui tient un serpent entre ses serres : autour, l'inscription ΔΙΟΡΟΛΥΜΠΙΩ (pour Διὸς Ὀλυμπίω, avec le rhotacisme éléen);

5° Cinquante-deux monnaies, dont une en argent, d'Égine ;

6° Un fragment en marbre d'une statue nue, appartenant aux métopes du temple de Jupiter ;

7° Un fragment d'inscription portant des noms de prêtres.

A Syra, on a trouvé sur la pente nord-ouest de la place Moraïtinis un tombeau contenant une urne cinéraire en bronze, pleine de cendres, et quatre vases de verre, qui ont été déposés au Musée local [1].

Le même compte rendu contient la mention des statues découvertes sur l'Acropole d'Athènes, dont il a été question plus haut, et une note extrêmement intéressante concernant les « groupes d'Asie Mineure » que nous reproduisons intégralement plus loin.

Constantinople. — Le *Moniteur oriental* du 11 mars 1886 a annoncé la vente aux enchères, après décès, des collections d'antiquités appartenant à feu Soubhi-Pacha, ancien ministre de l'Evkaf, qui avait beaucoup contribué, pendant qu'il était gouverneur de Syrie, à enrichir le Musée de Constantinople. Soubhi-Pacha était un numismate distingué, qui a vendu plusieurs collections formées par lui au Musée Britannique et à notre Cabinet des médailles.

Le *Phare du Bosphore* du jeudi 6 mai publie un intéressant article de M. Leval sur une découverte archéologique qui a été faite le 8 avril dernier à Constantinople. Des ouvriers employés à l'établissement du square que Blaque-Bey fait disposer sur la place du Tunnel à Péra, ont trouvé, à 0m,75 au-dessous du sol actuel, trois plaques et deux stèles en marbre mêlées à des ossements humains et à des briques byzantines. Ces objets ont été transportés à l'hôpital municipal du VIe cercle, où M. Leval les a étudiés. Jusqu'en 1867, époque à laquelle le quartier de Péra fut transformé par de grands travaux de voirie, la place du Tunnel était occupée par des tombes musulmanes, superposées à des sépultures chrétiennes. On y découvrit autrefois un sarcophage qui est conservé actuellement près de l'hôtel d'Angleterre. Le cimetière musulman des *Petits-Champs* a remplacé, dans cette partie de la ville, une nécropole antérieure à la conquête turque. Voici les inscriptions relevées par M. Leval :

1° Stèle en marbre. Hauteur : 0m,55; largeur 0m,18. Lettres négligemment gravées. † Ἔνθα | κῖντε | Ἰουλια|νὸς κὲ | Κυρί|λιος.

2° Plaque en marbre. Hauteur : 0m,32; largeur : 0m,19 en haut,

1. Le Δελτίον de l'Ἑστία (n° 481, *Phil. Wochenschrift* du 8 mai 1886) mentionne deux autres tombeaux à incinération découverts à Syra. On aurait aussi trouvé dans l'île une hache en silex, dite *pierre à foudre* ou ἀστροπελεκιών par les habitants. Le Musée de Saint-Germain en recevrait avec plaisir un moulage.

0m,14 en bas. Lettres fort mal gravées. Au-dessus, un chrisme. — Ἐνθά|δε κεῖ|τε Ἡσοι|χία ομυρ|νέα (pour σμυρναῖα).

3° Stèle en marbre. Hauteur : 0m,54; largeur : 0m,28 en haut, 0m,20 en bas. Lettres bien gravées. En bas, à droite, un petit chien lève la tête vers l'inscription. Dans le haut, un chrisme. — Μητρώ|δωρος | ὧδεὶ γα|τάκιτε (pour κατάκειται).

4° Plaque en marbre. Hauteur : 0m,69; largeur : 0m,29. Lettres ε, θ, σ carrées. — ✝✝✝ | Ἐνθάδε | κατάκιτε | Σανδάθιος | πιστὸς ὑειὸς| Φιλίππου χω|ρίου Ἀγροῦ | ὅρων Κάδων|. Il s'agit peut-être de Κάδοι en Phrygie.

5° Plaque en marbre. Hauteur : 0m,71; largeur : 0m,41. Lettres bien gravées. — ✝ | Ἐνθάδε ἀντὶ μοίρης | ὁδηγηθὶς παρατιροῦ κα[ὶ] | τοὔνομα κατέχετ[αι] Παῦλος σχολάριος | σχολῆς Β' | ξενωθὶς παρ' ἐλπι-δας | δι' αὐτοῦ πατρώων | τάφων δακρύων | ἀδελφοῦ ὀδυρμῶν | συγγενῶν προκο|μιδῆς φίλων.

L'auteur de ce galimatias a cru sans doute faire des vers. La mention d'un scholaire de la deuxième schole ou cohorte prétorienne lui donne seule quelque intérêt. M. Leval a commenté ce texte comme les précédents avec une érudition très sûre et le *Phare du Bosphore*, en insérant son article, a donné un bon exemple à ses confrères de la presse française du Levant.

Macédoine. — M. Papadopoulos Kerameus m'annonce qu'il a parcouru à cheval toute la côte entre Epibatai (près de Sélymbrie) et Gallipoli. Il a recueilli au cours de son voyage un grand nombre d'inscriptions inédites et rectifié quelques lectures de feu A. Dumont, un des seuls archéologues modernes qui aient visité sérieusement ce pays. De Gallipoli il s'est rendu à Cavalla et a exploré une partie du mont Pangée, les environs de Drama et de Philippes. Le but de son voyage, qui a duré trois mois, de septembre à novembre 1885, était surtout de recueillir des manuscrits pour la Bibliothèque Mavrocordatos dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1886, 1, p. 148). Il a pu examiner environ quatre cents manuscrits, ce qui porte à plus de quinze cents le nombre des textes inédits qu'il a dépouillés jusqu'à ce jour en vue du catalogue dont la rédaction lui a été confiée.

Thasos. — Notre excellent correspondant, le Dr Christidis, nous a communiqué quelques nouvelles de cette île, une de celles où nous pensons qu'il resterait le plus de découvertes à faire si l'on pouvait obtenir l'autorisation d'y pratiquer des fouilles. Non loin du bourg de

Théologos, on a trouvé, au mois de décembre 1885, un grand tombeau que les paysans bulgares se sont hâtés de mettre en pièces pour construire une chapelle dans les environs. De nombreux menus fragments d'inscriptions, dont il n'est plus possible de tirer un sens, ont été encastrés dans les murs[1]. A l'intérieur de la chapelle, la dalle de la sainte table repose sur une colonnette portant l'inscription suivante :

ΑΥΡΗΛΙΑ · ΑΡ	Αὐρηλία 'Αρ-
ΤΕΜΕΙϹΙΑ	τεμεισία
ΖΩϹΙΜΟΥ	Ζωσίμου
ΕΤѠΝ · ΙΑ	ἔτων ια'
ΧΑΙΡΕ ❦	χαῖρε.

Le nom de Zozime est particulièrement fréquent à Thasos

M. Christidis m'adresse le fac-similé d'une inscription datée de 1708 qui se trouve à Théologos, au-dessus d'une fontaine desséchée depuis longtemps. Les documents de cette espèce sont assez nombreux, mais on ne prend généralement pas la peine de les recueillir, bien qu'ils ne manquent pas d'intérêt pour l'histoire locale. Nous reproduisons ici le fac-similé de M. Christidis avec la transcription dont il l'a accompagné.

+ΒΑCΙΛΙΚΌC Τ ΓΈΝΗΜΑ Τ	Βασιλικὸς τὸ γένημα τοῦ
ΠΑ ΙΩ ΕΚ ΓΕΝΟC ΚΤΑΓΌΜΕΝΟC	παπᾶ 'Ιωάννου ἐκ γένος καταγόμενος
Τ ΠΑ CΩΤΡΆΔΩΝ Τ ΒΡΎCΙΝ	τῶν παπᾶ Σωτηράδων τὴν βρύσιν
ΤΑΎΤΗΝ ἘΚΤΙCΕ ΜΈ ἜΞΟΔΑ	ταύτην ἔκτισε μὲ ἔξοδα
ΔΙΚΤΥ ΕἸC ΕΑΥΤ ΜΝΗΜΌ	δικὰ τοῦ εἰς ἑαυτοῦ μνημό-
CΥΝΟΝ Κ ΧΡΕΙ ΩΝ ΟΙΚΟ	συνον καὶ χρεῖαν τῶν οἰκο-
ΥΝΤΩΝ 1708	ύντων[2]. 1708.

M. Christidis m'annonce encore la découverte d'une belle tète de marbre parfaitement intacte, dont les cheveux sont ceints d'une couronne de feuillage, avec les trous destinés à l'insertion d'ornements en métal. Le possesseur actuel de cet objet prétend, en effet, avoir trouvé des feuilles d'or en même temps que le marbre : il n'en a gardé qu'une seule et a vendu les autres à un fondeur.

1. M. Christidis a déchiffré les fragments suivant : ΠΙ . . . . Ρ◇ΝΗ. . . ΧΗΛΛ◇. .·. ΙΑΤѠΝ. . . ΙΙΔΥ. . . Τ◇Ν. . .

2. L'inscription est accentuée, suivant la mode byzantine, mais le lapicide a écrit οἰκοῦντων pour οἰκούντων.

Au mois d'avril 1886, on a trouvé, dans un jardin de Liménas (le port de Thasos), un bas-relief représentant un foudre surmonté de l'inscription ΔΙΟΣ ΚϾΡΑΥΝΙΟΥ. L'E du second mot a la forme d'un petit ε cursif gravé horizontalement.

La succession de feu E. Miller comprend quelques marbres de Thasos que j'ai eu l'occasion d'examiner grâce à l'obligeante autorisation de Mme Miller. Le premier est une petite stèle à fronton portant une coloration rouge encore vive, sur laquelle on lit l'inscription suivante, en bons caractères du IVe siècle. Les Σ sont à branches divergentes.

ΛΟΚΡΙΩΝ	ΛΥΣΙΣΤΡΑΤΟΣ
ΤΟΞΟΤΑΣ	ΕΥΚΛΕΟΣ
ΚΟΡΙΝΘΙΟΣ	ΚΟΡΙΝΘΙΟΣ

Je suis certain que cette inscription provient de Thasos, car M. Christidis m'en a autrefois communiqué une copie pendant le séjour que j'ai fait dans l'île. Je suis moins sûr de la provenance du second fragment, qui peut aussi avoir été trouvé sur la côte de Macédoine. Lettres de 0m,03; époque assez basse.

FILI*o dul-*
CISS*imo Pam-* (?)
PHILO *parentes* (?)
ET · CI\ *es eius* (?)

Roumélie. — Les environs de Philippopolis et la Roumélie tout entière sont encore, si l'on peut dire, une terre vierge pour l'archéologie. Feu Dumont et quelques autres voyageurs n'en ont parcouru qu'une petite partie, et nulle part on n'a encore exécuté de fouilles. Il faut espérer que la constitution nouvelle donnée à ce pays par son union avec la principauté bulgare va être le début d'une période de prospérité et de calme qui permettra de l'explorer méthodiquement.

Le doyen de la colonie italienne à Philippopolis, M. Tacchella, a bien voulu nous transmettre quelques informations touchant l'état actuel du pays au point de vue des recherches archéologiques : nous nous empressons de les communiquer à nos lecteurs, dans l'espoir de pouvoir prochainement les compléter.

Avant la guerre de 1877, la ville d'Eski-Zaghra, située entre les vallées de l'Hèbre et de la Toundja à 80 kilomètres au nord-est de Philippopolis, comptait près de trente mille habitants et était le chef-lieu du kaïmanlik du même nom. Au mois de juillet de cette année, elle fut complètement saccagée et détruite par Soliman-Pacha. Lors de

la constitution de la Roumélie orientale, cet amas de décombres encore fumants devint le chef-lieu d'un des départements de la nouvelle province : depuis, Eski-Zaghra a commencé à se relever et compte aujourd'hui de dix à douze mille habitants. En 1880-81, le gouvernement rouméliote, après avoir tracé le plan de la nouvelle ville, fit construire un hôtel de ville, un grand gymnase, des écoles primaires, des casernes et des prisons. En creusant les fondations de ces édifices, le hasard fit mettre à découvert un certain nombre d'inscriptions ainsi qu'une tête d'Apollon, une statue en marbre du même dieu [1], des sarcophages, les restes d'un amphithéâtre, etc. On ne connaissait encore d'Eski-Zaghra que les inscriptions recueillies par M. Dumont : le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, tenu au courant des découvertes nouvelles, en a publié un grand nombre qui ont permis de déterminer l'ancien nom d'Eski-Zaghra [2]. Cette ville s'appelait *Ergissa*, et porta plus tard le nom de *Traianè*. M. Tacchella m'a envoyé des copies nouvelles des inscriptions d'Ergissa, qui auraient besoin d'être estampées. Dans l'une (*Bulletin*, t. II, p. 403), M. Tacchella lit ΟΥΛΠΙΑ/ΠWΛΙWΝΟΣ (ΠW liés), au lieu de Βωλιώνος qu'a donné Dumont et qui paraît incorrect Une épitaphe métrique est inédite, mais la copie que j'en ai reçue est très défectueuse. M. Tacchella m'apprend que cette inscription a donné lieu à une discussion orageuse entre un savant bulgare et un savant grec, le Bulgare affirmant que le texte est en langue slave (il l'a transcrite en caractères cyrilliens et l'a traduite), l'Hellène affirmant qu'elle est en grec et se laisse comprendre au prix de quelques retouches. C'est l'Hellène qui a raison, mais je suis loin de tout comprendre, et je ne me permettrai les *retouches* que lorsque j'aurai reçu un estampage. Beaucoup de letrres sont liées.

ΒΩΜΟΝΑΤΕΙΛΙΑΝΩΓΑΜΕΤΙ..Γ..
ϹΕΤΕΚΟΥΝΔΑΕΙΝΕΚΑΚΟΥΡΙΔΙΟ
ΜΟΥΤΕΚΟΙΟΥΤΕΝΙΓΑϹΤΡΙ
ΠΡΩΙΑΤΕΙΛΙΑΝΩΡΩΜΟΝΤΟΙϢ
ΚΟΥΝΔΑΜ..ΕΜΑΝΕΝΕϹϹΟΜΕΝΟΙϹϹΕ
ΤΩΝΕΚΥΙ.

1. Elle a été publiée par le *Bulletin de Corresp. Hellén.* d'après un dessin de M. Montani (t. V, p. 178).

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. II, p. 402; t. V, p. 128 et t. VI, p. 181. Cf. quelques autres textes donnés par Jirecek, *Monatsberichte der Berliner Akademie*, 1881, p. 440 et suiv.; Dittenberger, *Rheinisches Museum*, t. XXXVI, p. 463; Kaibel, *ibid.*, t. XXXIV, p. 212; Schoell, *Satura phil. Sauppio obtulit amicorum decas*, p. 180.

On reconnaît Βωμὸν Ἀτειλιανῷ γαμετή... Σεκοῦνδα εἵνεκα κουριδίου... τέκοι οὔτ' ἐνὶ γαστρί, πρῶϊ Ἀτειλιανῷ βωμόν... ἐσσομένοις. C'est l'épitaphe d'Atilianus par sa femme Secunda, et cette épitaphe est en mauvais vers. Encore serait-il agréable de pouvoir les déchiffrer complètement.

M. Tacchella a obtenu du gouvernement que l'on adjoignît à la bibliothèque provinciale de Philippopolis un musée archéologique. Il a déjà catalogué le médaillier, qui compte environ trois mille pièces, dont plus de deux cents manquent au répertoire de Mionnet. M. Tacchella porte le titre de conservateur honoraire adjoint du musée; la direction appartient naturellement au bibliothécaire en chef.

Dans l'été de 1885, le gouvernement rouméliote avait alloué un crédit annuel de 400 livres (9,200 francs) à l'effet d'entreprendre des fouilles dans les innombrables *tumuli* des environs de Philippopolis. La révolution et la guerre ont tout interrompu. M. Tacchella a bien voulu m'envoyer un article sur les *tumuli* de cette région, qu'il a publié dans une feuille locale *L'Écho des Balkans* (mai 1885). Il pense que les *tumuli* se divisent en deux classes: ceux qui recèlent un caveau en maçonnerie et des sarcophages, qu'il attribue à l'époque romaine; ceux qui contiennent simplement le corps du mort avec ses ustensiles et ses armes, qui remontent à l'époque thrace. Nous serions bien curieux de connaître des spécimens des armes découvertes dans les *tumuli* rouméliotes.

En 1860 et 1865, M. Champoiseau, vice-consul de France, a fouillé quelques *tumuli*, dont il a, dit-on, envoyé le contenu à Paris. En 1870-71 (toujours suivant M. Tacchella), des ingénieurs autrichiens occupés à la construction du chemin de fer ont ouvert deux *tumuli*, l'un dans les environs de Yéni-Mahallé, l'autre près de Pazardjik. Ces *tumuli* ne contenaient pas de caveau. Dans le premier on trouva des des armes en silex, dans l'autre des vases en argile et des armes en fer qui auraient pris le chemin de Vienne.

En 1878, lors de l'occupation russe, un tumulus à caveau a été ouvert dans le Sernena-Gora; les trouvailles comprenaient une couronne de laurier en or, une cuirasse, des armes et les fers d'un char. Après une courte exposition à Philippopolis, ces objets ont été envoyés à Saint-Pétersbourg.

En 1880, les paysans de Mardjan (village du Ovtché-Helme), voulant construire leur église, se mirent à extraire des moellons d'un tumulus voisin. Ils découvrirent un caveau dont la porte était scellée par une soudure en plomb. La préfecture de Plovdiv, informée du fait, envoya un de ses employés pour ouvrir le caveau, mais les pay-

sans avaient pris les devants. Outre trois sarcophages, ils trouvèrent dans l'hypogée des lampes et des vases en argile, des fioles en terre et en verre et des ossements. La porte en arc du caveau portait des ornements d'un style assez correct : le panneau se composait d'une plaque en marbre représentant « une femme en pleurs soutenue par un guerrier » (?). Les paysans remirent à l'employé du gouvernement trois boucles d'oreille en bronze ; un témoin affirma que l'un des sarcophages contenait une monnaie byzantine (?).

En somme, presque tout reste à faire dans cette vaste agrégation de *tumuli*. Les origines thraces sont tellement importantes pour l'ethnographie européenne qu'on ne saurait trop conseiller au gouvernement bulgare de former sans retard une commission archéologique spécialement chargée de la fouille des *tumuli* rouméliotes. Il n'y perdra ni sa peine ni son argent.

Crète. — Le 479e Δελτίον de l'*Hestia* annonce la découverte, à Gortyne, d'une statue de femme colossale en marbre pentélique, haute de 2 mètres et ayant 2m,50 de circonférence à la poitrine. La tête n'a pas été retrouvée. Le nom de l'artiste est donné par une inscription : Εἰσίδοτος Ἀθηναῖος ἐποίει. Le nom d'Εἰσίδοτος suffit à nous avertir qu'il s'agit d'une statue de l'époque gréco-romaine.

L'Expédition du comte Lanckoronski en Pamphylie. — Dans la séance du 20 janvier 1886, M. Hartel a communiqué à l'Académie de Vienne[1] des détails sur cette expédition, qui doit faire pendant à l'exploration de la Lycie exécutée en 1884. Le voyage a commencé dans l'automne de 1884. Outre le comte Lanckoronski, qui en a supporté les frais, la mission comprenait MM. Hartel, Eugène Petersen, Georges Niemann, Maryan Sokolowski, Luschan, le lieutenant du génie Knesche, le peintre Malczewski, un jeune architecte et un photographe. On se sépara en plusieurs colonnes pour visiter une étendue de pays plus grande : les uns poussèrent jusqu'à Iconium, tandis que les autres limitaient leurs recherches à la Pamphylie. Une seconde expédition partit dans l'été de 1885 sous la conduite de MM. Petersen et Niemann, accompagnés d'un médecin, de deux architectes, d'un photographe et d'un mouleur. On travailla d'abord à relever les monuments de Termessos, puis ceux de Cremna, Perge, Sagalassos, Aspendos, Sidé, déjà visités en partie l'année précédente. Les résultats de ce double voyage sont très

1. *Philologische Wochenschrift*, 1er mai 1886. Cf. la communication de M. de Luschan à la *Société archéologique de Berlin* (*ibid.*, 17 avril 1886, p. 511).

considérables : une carte générale de la Pamphylie, des plans des principales villes, une vaste collection de dessins et de relevés, trois cents inscriptions inédites. Le tout doit être publié dans un ou plusieurs volumes qui paraîtront à la fois en allemand, en français et en polonais [1]. Le généreux Mécène qui a fait tout les frais — pourquoi l'Angleterre et la France n'ont-elles pas de Lanckoronski ? — s'est chargé d'écrire l'introduction générale ; Petersen doit rédiger la partie archéologique et topographique, Niemann s'occupera de l'architecture. Puissent les auteurs du bel ouvrage qu'on nous fait espérer se proposer un autre modèle que le *Voyage en Lycie et en Carie* ! Puissent-ils, au risque de déplaire à quelques bibliophiles qui n'ouvrent jamais leurs livres, renoncer à la séduction de l'in-folio et nous donner un livre maniable qui soit plein de choses et peu coûteux ! C'est alors seulement que le comte Lanckoronski aura pleinement atteint le but qu'il s'est proposé, qui est de rendre service à la science et non d'encombrer les tables de ses amis.

Éolide. — L'Académie de Berlin, dans sa séance du 4 février 1886, a mis une somme de 3,000 marks à la disposition d'un premier-lieutenant de hussards, M. W. von Diest, chargé de lever le plan topographique des environs de Pergame et de la vallée du Caïcus.

M. Fabricius a annoncé à la *Société archéologique* de Berlin (séance du 2 mars 1886) [2] qu'il vient de découvrir au nord-est de Pergame, près du village d'Aschaga-Beikeui, une ville bien fortifiée dont les murailles appartiennent à la même époque que celles de Pergame et de Nimroud-Kalessi (Aegae). On y a trouvé de petits temples et un théâtre. En dehors de la ville est la nécropole, avec des sarcophages en pierre de grandes dimensions ; au sud est un petit temple dorique. On y voit aussi les restes d'un aqueduc d'époque romaine et une église byzantine, qui est seule en marbre, alors que les monuments antérieurs sont en pierre. Au nord s'élève un château du moyen âge avec une tour ronde et les ruines d'une autre église. On n'a pu découvrir aucune monnaie. M. Fabricius ne pense pas que cette ville soit l'Attaleia de la Table de Peutinger, dont le nom ne serait qu'une corruption de celui d'Atarnea (Dikeli) ; il inclinerait plutôt à l'identifier à l'une des villes de Perpérène et de Triaron, dans le voisinage des mines de cuivre signalées par Strabon (XIII, 1, 51, p. 607), et qui ont été reconnues près Aschaga-Beikeui par M. Humann.

1. [Le premier volume de cet admirable ouvrage a paru en 1890, à la librairie Firmin-Didot.]

2. *Philologische Wochenschrift*, 1886, p. 510.

Aegae. — M. Clerc a publié dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. X, p. 275-296) la première partie de son rapport sur les ruines d'Aegae et les fouilles qu'il y a pratiquées en 1882. On trouve, à la page 281, un plan de la grande façade avec un spécimen très fidèle de l'appareil. Une inscription recueillie par M. Clerc est particulièrement intéressante : elle porte les mots θεῶν ἀνομφαίων, dont le second est tout à fait nouveau. Ces dieux *sans voix* sont-ils des dieux sans nom, des *dii ignoti*? Une idée mystique ou philosophique se cache certainement sous cette épithète, qu'il faut signaler aux méditations des mythologues.

Pergame. — Les pluies torrentielles du mois de février 1886 ont fait écrouler un pan de mur entre le théâtre et le nouveau temple ionique. A l'est du temple de Minerve on a trouvé les soubassements en marbre d'un grand édifice qui paraît être un palais. Le firman de l'Allemagne expirait le 1er juin, mais elle a obtenu qu'il fût prorogé jusqu'au mois de septembre. A moins de découvertes inattendues, les travaux seront alors suspendus pour une période de cinq ans.

Cymé. — M. Meister, bien connu par ses travaux de dialectologie grecque, a repris l'examen de l'inscription publiée par nous (plus haut, 1885, II, p. 94) à l'aide d'un estampage que nous lui avons communiqué[1]. Voici sa lecture, qui diffère peu de la nôtre, mais qui donne deux mots nouveaux :

> Ἔδοξε τῷ δάμω · ἐπειδὴ τὸ δικαστήριον, παργενόμε[νον]
> ἐγ Μαγνησίας κατὰ τὸ διάγραμμα τὸ Ἀντιγόνω
> ἐπὶ ταὶς δίκαις ταὶς ἰδίαις, ἐγδεδίκακε παίσαι[ς]
> αὐοιτέλεας ἀνεγ[δ]εύτως [καὶ δικα]ίως, ἐπαίνε[σαι]...

M. Meister admet une forme αὐοιτέλεας, accusatif pluriel d'αὐοιτέλης, signifiant « rapidement achevé » et composée à l'aide de αὖοι, locatif de αὔως, aurore »; cf. les composés analogues θηβαιγενής, χαμαιγενής, etc. Αὖοι a signifié d'abord « tôt dans la journée », puis « bientôt, rapidement », changement de sens que l'on observe aussi dans πρωΐ. — Ἀνεγ[δ]εύτως (j'avais proposé ἀνεγλεύτως = ἀνεγκλήτως, en admettant la chute du κ par une erreur du lapicide) serait, suivant M. Meister, un nouvel adverbe formé de ἀνεγδεύτος, « sans défaut », qui contient le mot ἔγδευτος = attique ἐκδεής.

L'Antigone qui a prescrit aux Cyméens de faire venir des juges de

1. *Philologische Wochenschrift*, 17 avril 1886.

Magnésie ne peut être qu'Antigone Monophthalme : or, il n'est pas encore nommé roi, ce qui place l'inscription avant 306. D'autre part, comme Antigone n'a conquis la satrapie de Lydie et la côte de la mer Égée qu'en 319, la date de notre texte doit être placée entre 319 et 306. Les inscriptions dialectales datées sont assez rares pour que ce résultat des recherches de M. Meister soit à signaler.

Myrina. — M. Démosthène Baltazzi m'annonce qu'on vient de découvrir à Myrina une terre cuite représentant un éphèbe jouant de la lyre avec la signature ΜΗΝΟΦΙΛΟΥ ΥΜΝΩΔΟΥ. Cette signature, si M. Baltazzi l'a bien lue, est assez singulière : nous connaissons beaucoup de figurines signées ΜΗΝΟΦΙΛΟΥ, on a un exemple de ΠΥΘΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΜΗΝΟΦΙΛΟΥ, mais que peut signifier le nom d'ΥΜΝΩΔΗΣ accolé à celui de Ménophile? Faudrait-il y voir une allusion au sujet même de la statuette ? Nous avons réuni, M. Pottier et moi, dans le premier fascicule de notre ouvrage sur la nécropole de Myrina, toutes les signatures de terres cuites qui nous étaient connues jusqu'au mois de mars 1886 : et voici que nous allons être obligés de publier, à la fin du second fascicule, un appendice à ce petit *Corpus*[1]. L'appendice comprendra notamment les figurines signées de la collection de M. Gréau, récemment publiée par M. Froehner, et celles que M. Froehner a signalées dans le catalogue de la collection de M. Hoffmann, qui a été vendue au mois de mai dernier.

Puisque j'ai été amené à parler de la *Collection Gréau* et de son éditeur, qu'on me permette de renvoyer mes lecteurs à l'article que j'ai publié dans la *Revue critique* du 21 juin 1886, en réponse à certains propos de M. Froehner touchant les fouilles de l'École française à Myrina. Je ne veux point perdre mon temps à réfuter les erreurs d'un archéologue qui présente sérieusement au public, comme d'inimitables chefs-d'œuvre, les produits d'une récente fabrique. Il me suffit, puisque cet archéologue m'a pris à partie, de signaler ici l'ἀντίδωρον que j'ai cru légitime de lui offrir.

Pompéiopolis. — Le Musée du Louvre a récemment reçu en cadeau deux briques ornées de masques trouvées à Pompéiopolis (Soli), dans les murs de la ville du côté de la mer. Elles étaient, dit-on, posées à plat l'une sur l'autre et séparées avec du ciment, comme les briques ordinaires qui servent à la construction des murs. Il est possible que ces briques aient fait partie de la décoration d'un théâtre.

1. [*Nécropole de Myrina*, p. 594.]

Asie Mineure. — (*Groupes en terre cuite soi-disant trouvés en*). — Je traduis littéralement, sans plus ample préface, la note insérée par M. Cavvadias dans le *Bulletin archéologique* des mois de janvier et février 1886 (supplément n° 117 au *Journal officiel* d'Athènes).

ANTIQUITÉS CONFISQUÉES

« Sur le paquebot de la Compagnie Fraissinet en partance pour Marseille, les douaniers du Pirée Georges Kossaras et Démétrios Kopidès ont confisqué deux caisses contenant des antiquités, que l'on expédiait à Paris.

« La première caisse renfermait un vase funéraire en marbre (haut. 0m,83), avec une représentation funéraire de travail commun : c'est un homme vêtu, debout, qui serre la main d'une femme debout également et derrière laquelle se tient une autre femme : au-dessus, quelques lettres d'une inscription. Cette caisse était adressée à MM. ***[1], 24, rue Croix-des-Petits-Champs. Le bas-relief confisqué a été déposé au Musée du Pirée.

« La seconde caisse était adressée à MM. ***[2]. Elle contenait deux groupes en terre cuite brisés en un grand nombre de fragments et pourtant tout à fait complets, conservant des traces notables de coloration et de dorure. L'un des groupes représente Aphrodite couchée sur un lit (long. 0m,30; larg. 0m,08; haut. 0m,10), avec trois Amours assis à ses pieds; l'autre (haut. 0m,30) est une Victoire ailée conduisant un taureau, précédée d'un Amour avec une torche allumée. Ces objets, déposés d'abord au Musée du Pirée, ont été ensuite envoyés à l'Éphorie générale. D'après l'examen de la terre dont ils sont faits, de leur enduit et du style même du travail, il apparait qu'ils sont apocryphes. On ignore encore qui en est le fabricant et qui en était le possesseur, bien qu'une enquête ait été ouverte pour éclaircir cette affaire. »

Les groupes faux confisqués par l'Éphorie générale sont pour nous de vieilles connaissances. Des répliques de l'un et de l'autre existent dans des collections parisiennes. Ils appartiennent à la série très connue des « groupes d'Asie Mineure », successivement attribués par certains industriels à Éphèse, à Cymé, à Myrina, puis à l'Anatolie *in genere*. Dès 1880, mon excellent ami Gabriel Charmes, dont la mort prématurée n'est pas seulement un deuil pour la politique, me signalait chez un marchand athénien que je ne fréquentais pas, des groupes de ce genre attribués à Cymé. Un peu plus tard, c'était sous le pavillon de

1. Je laisse le nom en blanc.

2. Je suprime les noms et l'adresse. Il s'agit d'antiquaires parisiens d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon, qui ont été dupés par des correspondants peu scrupuleux.

Myrina que l'on offrait, à un prix très élevé, le groupe de la femme au taureau qui a été publié depuis dans la *Gazette archéologique* de 1882 (pl. XVI). Ce groupe était le premier qui osât affronter l'épreuve de l'héliogravure; il conservera, de ce fait, l'intérêt d'un document historique dans les annales de la mystification et de la fraude[1]. Les publications de MM. Froehner, Cartault et von Duhn accrurent bientôt, dans des proportions inquiétantes, la liste de ces chefs-d'œuvre sans état civil qui bravaient le scepticisme des connaisseurs. A ceux qui osaient exprimer des doutes, on répondait en montrant les nombreuses cassures de la terre et l'on affirmait, très justement d'ailleurs, que ces groupes arrivaient en France à l'état de fragments. Quelques gens difficiles à satisfaire n'en hochaient pas moins la tête et objectaient : 1° que le style de ces groupes rappelait Canova plutôt que l'antique; 2° qu'on les disait asiatiques alors qu'aucun collectionneur de Smyrne ou de Syrie n'en avait jamais vu de semblables; 3° que l'on ne trouvait dans le commerce ni têtes, ni fragments de torses du même style, alors que les vitrines sont remplies de fragments de Smyrne, de Myrina ou de Tarse; 4° que les cassures portent toujours sur le socle et les parties peu importantes, mais qu'elles épargnent religieusement les têtes et les accessoires; 5° que les draperies féminines de ces groupes présentent des plis crêpelés qui n'ont rien d'antique; 6° qu'ils sortent évidemment d'une même officine et se ressemblent extraordinairement, malgré la différence des sujets traités[2].

Le problème soulevé par ces groupes aurait été discuté plus tôt et sans réticences si les collections publiques avaient consenti à les accueillir; mais Paris, Londres et Vienne se tenaient sur la réserve, et l'on comprend qu'il soit délicat d'attaquer l'authenticité d'objets qui font partie de collections particulières ou sont à vendre chez des marchands. En 1885, le Musée de Berlin ayant acquis une réplique du célèbre groupe de Charon (aujourd'hui chez le prince Liechtenstein à Vienne), la polémique trouva enfin le terrain qui lui manquait. M. de Duhn publia ce groupe dans l'*Archaeologische Zeitung* (1885, pl. I, p. 1-23), en l'attribuant à Athènes et non à l'Asie Mineure; M. Furtwaengler répliqua qu'il provenait indubitablement de Myrina.

1. Je crois que cette terre cuite, d'un travail fort remarquable, est une imitation d'un bas-relief de Florence publié par d'Agincourt, *Histoire de l'Art*, t. IV, pl. I, n° 23.

2. En publiant le groupe de la *Femme au taureau*, dans la *Gazette archéologique* de 1882 (pl. XVI), M. Babelon, qui connaissait les autres groupes récemment arrivés à Paris, signalait très justement l'air de famille qui existe entre ces produits.

C'est alors que je crus pouvoir donner à la *Nation* de New-York (24 septembre 1885, plus haut, p. 234) et à la *Revue archéologique* (1886, I, p. 158) deux bouts d'articles qui n'ont pas été les bienvenus, mais où je me suis simplement fait l'interprète des meilleurs juges qui pensaient depuis longtemps ce que je me suis décidé à écrire. Entre temps, Hamdi-Bey avait demandé à M. Démosthène Baltazzi un rapport sur les *groupes d'Asie Mineure*, dont un spécimen était entré dans une collection particulière de Constantinople. Hamdi-Bey, qui est artiste et homme de goût, quoique partisan et même auteur de la loi turque contre les antiquités, considérait le groupe comme faux; M. Baltazzi lui affirma qu'aucun fragment de groupe de ce genre n'avait jamais été vu à Smyrne, ni chez les marchands du bazar, ni chez M. Lawson, ni chez M. Humann. Son rapport, dont je possède une copie, contient quelques détails intéressants sur la fabrication ou le *truquage* des terres cuites. Ainsi l'an dernier, lors de la faillite d'un marchand d'antiquités de Smyrne, on trouva chez lui nombre de moules; plus récemment, un marchand du bazar ayant vendu à un marchand d'Athènes une tête d'Hercule de fabrique smyrnéenne, fut très étonné quelques semaines après de voir cette tête, dans l'officine de son confrère athénien, artistement posée sur un corps intact. M. Baltazzi nommait aussi un individu du Pirée qui, ayant commis un meurtre, s'expatria il y a quelques années en Crète et y *commit* des terres cuites dont M. Lawson lui-même fut dupe. Quant aux auteurs des groupes, il ne pouvait les désigner, par la bonne raison que ces objets sont probablement fabriqués en Italie[1], expédiés de là en fragments à Athènes et envoyés ensuite d'Athènes à Paris, comme le prouve le compte rendu de M. Cavvadias que nous avons traduit plus haut. Mais ces groupes ne sont pas les seules terres cuites fausses mises en circulation dans ces dernières années. Il y a les fausses figurines de Smyrne, généralement dorées et d'une terre très cuite, qui ne sont pas, en général du moins, entièrement modernes, ce qui en rend la critique fort difficile[2]; il y a des figurines de femmes isolées, Muses ou Victoires, tantôt debout et tantôt assises, dont les draperies rappellent le style des fameux groupes; il y a de grands masques, parfois copiés sur des masques authentiques; il y a

1. [Ou à Athènes par des Italiens.]
2. Le type dominant est celui d'Hercule au repos. Je crois que ce sont les premières terres cuites asiatiques qu'on ait fabriquées : on les vendait, en 1878, sous le nom de terres cuites d'Éphèse, et le Musée de Berlin, en ayant acheté tout un lot, força le marchand à le reprendre en échange d'une statuette de bronze archaïque.

les groupes crétois, dont j'ai vu des spécimens en 1880 au bazar de Smyrne, contrefaçons grossières qui ne pouvaient guère induire en erreur; il y a enfin, à ce que m'apprend M. Baltazzi, beaucoup de figurines grotesques du type de celles que M. Rayet attribuait à Pergame, mais dont je n'ose contester l'authenticité sur la foi de quelques photographies que j'en ai reçues. Dans la plupart de ces figurines, l'intérieur est artificiellement sali avec une sorte de boue jaune; on trouve des cailloux, mais point de radicelles adhérentes aux parois. Voilà du travail pour les archéologues de l'avenir : il faudra vingt ans de recherches patientes et peut-être d'analyses chimiques pour débarrasser les collections privées et quelques collections publiques des figurines apocryphes dont elles ont été *enrichies* depuis cinq ans. Mais la justice exige que les fabricants de ces objets et leurs complices n'échappent point aux peines légitimes inscrites dans tous les codes contre les faussaires. Quant aux dupes — marchands, amateurs ou archéologues — ils recevront une rude leçon de méfiance, et se hâteront peut-être de l'oublier[1].

Hypaepa. — En attribuant avec d'autres à Texier l'identification d'Hypaepa et de Tapaï (plus haut, 1885, II, p. 97), je m'aperçois que j'ai fait tort à Cousinéry, qui écrit ce qui suit, par manière d'épisode, dans son *Voyage dans la Macédoine* (Paris, 1831, t. I, p. 202) : « Le mot de *Tapoï*, qui n'a aucune signification en turc, pourrait provenir du nom de cette ville ancienne (*Hypaepa*), à cause de la difficulté qu'ont dû éprouver les musulmans à prononcer le mot d'Hypaipa, surtout en y ajoutant l'article. Nous remarquâmes dans les ruines de cette ville beaucoup de restes de bâtisses, mais très informes. Nous vîmes aussi, gissante au coin d'une rue, une statue antique de femme, plus grande que nature, qui nous parut bien drapée et d'un beau travail, mais dont la tête avait disparu. »

Quand donc se trouvera-t-il un *oisif* de bonne volonté pour dresser la bibliographie de la géographie ancienne? Il est à peu près impossible, dans l'état actuel de nos répertoires, de savoir au juste quels voyageurs ont visité tel ou tel site ancien. L'essai de bibliographie géographique que j'ai donné dans le second volume de mon *Manuel* et la *Bibliotheca geographica* d'Engelmann, qui s'arrête d'ailleurs en 1858, sont l'un et l'autre tout à fait insuffisants. M. G. Hirschfeld a publié récemment, dans les *Geographische Jahrbücher* (t. VII, p. 553 et suiv.), le modèle de ce que devrait être une bibliographie raisonnée

1. [Voir l'appendice à cette *Chronique*.]

de ce genre, contenant d'abord les ouvrages généraux, livres et cartes, puis les provinces et les villes avec les différentes mentions ou monographies que les voyageurs modernes leur ont consacrées. Le travail de M. Hirschfeld, malgré tout son mérite, est fort incomplet : beaucoup de travaux français et grecs lui sont restés inconnus. Si un des plus savants connaisseurs de la géographie antique se montre ainsi imparfaitement renseigné, n'est ce pas la meilleure preuve qu'il est très difficile d'être au courant et qu'un répertoire bibliographique de la géographie ancienne serait un livre utile et bienvenu entre tous?

Chypre. — L'île de Chypre vient d'avoir un procès archéologique, *Watkins versus Warren*, à propos d'un permis de fouilles à *Frangissa* (Tamassos), obtenu par l'un et usurpé par l'autre. Pendant des semaines, il n'a été question que d'antiquités dans le *Cyprus Herald*, ou plutôt de querelles d'argent à propos d'antiquités.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Nous nous sommes interdit, pour ne pas provoquer des réponses, d'entretenir les lecteurs de la *Revue* de ces affaires, non plus que de l'éternelle polémique, où l'invective tient plus de place que les arguments, au sujet du fameux trésor de Curium[1]. Qu'il nous suffise d'indiquer brièvement où en sont les fouilles de Chypre et les résultats qu'elles ont continué de donner, malgré les difficultés de tout genre qui les entravent et dont le gouvernement britannique devrait bien finir par s'émouvoir.

Voici d'abord quelques renseignements complémentaires sur la plaque en or estampée découverte par M. Richter à Curium. Il nous en a communiqué une photographie d'après laquelle nous avons exécuté, le plus fidèlement possible, le dessin ci-joint; l'original est dans un état déplorable qui laisse à peine reconnaître le motif. C'est une bractée ayant probablement servi de pectoral, découverte au milieu d'un sarcophage en terre cuite avec une statuette d'Astarté et un petit cavalier peint en rouge. Le sarcophage, de petites dimensions et de forme quadrangulaire, était au milieu d'une fosse profonde. Trois squelettes étaient couchés dans la terre autour de celui que renfermait le sarcophage. L'entrée était fermée par une double porte en pierre. On a encore trouvé, en dehors du sarco-

1. Nous écrivons ceci à l'adresse d'un correspondant anonyme qui nous a envoyé un journal de New-York, *The Mail and Express* (5 décembre 1885), contenant une lettre très violente signée *The Phantom of Curium.* Le principal argument du « fantôme » est que les plus récents explorateurs de Curium étaient ivres. C'est une assertion que nous n'avons pas les moyens de contrôler.

phage, une feuille d'or, deux rondelles en or, une fibule de même métal (περόνη, cf. Helbig, *Homer. Epos*, p. 190), une pointe de lance en bronze à douille et des vases de style phénicien.



La bractée était tendue au moyen de baguettes de bronze passées dans les saillies qui forment le cadre. A droite on voit un cartouche avec des signes symboliques. Le motif principal est une déesse, dans l'attitude d'Astarté, debout sur un char traîné par un ou deux animaux (lesquels?). Le conducteur du char est vu de profil et rappelle, par son type d'oiseau, les plus anciennes représentations humaines sur les vases du Dipylon. L'espèce de peigne que l'on voit sur la tête est peut-être la partie inférieure d'un casque. Le vêtement du conducteur est orné de rosaces, analogues à des rondelles en métal trouvées dans la même sépulture. La coiffure de la déesse est celle de plusieurs idoles grossières recueillies dans le *téménos* d'Artémis à Achna. Les caractères gravés dans le cartouche à droite sont malheureusement peu distincts, mais ils se rapprochent certainement des signes hittiques ou asianiques.

J'avais exprimé le regret (plus haut, 1885, II, p. 353) de n'avoir reçu que des renseignements insuffisants sur les verres historiés découverts par M. Richter à Curium dans plusieurs tombeaux gréco-romains. M. Richter m'a envoyé des photographies et des aquarelles de ces objets, que repro-



duit le dessin ci-joint. Le rouge est la couleur qui s'est le mieux conservée ; sur la plaque qui représente Aphrodite pudique, on ne voit plus que les contours tracés en noir. L'exécution est assez grossière, à grands

coups de pinceau. La couleur a été appliquée sur les revers après la cuisson et paraît par transparence sur la partie supérieure. M. Richter a trouvé une seconde réplique du dernier motif (2e rangée sur la droite) à Episkopi et en a acquis une troisième à Lanarka. La même nécropole a fourni une plaque de verre sur laquelle sont peints des animaux courants. Parmi les objets analogues, très peu nombreux, du reste, qui sont conservés dans les collections, on signale, au Musée de Conpenhague, quelques plaques où figure ce dernier motif. Enfin, on a découvert à Chypre une grande plaque de verre avec une tête d'Apollon bien dessinée.

Au mois d'octobre 1885, M. Richter a déblayé un four de vitrier contenant des quantités de scories et de perles de verre. Il semble donc que Chypre, comme la côte syrienne, ait été le centre d'une fabrication de verreries très active. Les verreries ont toujours formé une des principales richesses des collections d'antiquités recueillies à Chypre. On en a récemment vendu à Paris plus d'un millier, ayant fait partie de la collection de de M. Pensicher « attaché au gouvernement de l'île »[1]. Le catalogue très sommaire de cette vente mentionnait un objet fort intéressant qui a passé, si nous sommes bien informé, en Allemagne. C'est une œnochoé en terre verte émaillée portant la légende ΒΑCΙΛΕΩC ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟC.

Les fouilles de Polis tis Chrysokhou ont été poursuivies par M. Richter, aux frais de quelques particuliers et sous la surveillance d'un nouvel inspecteur nommé par le gouvernement, M. Foot. Nous nous réservons d'en rendre compte avec détail lorsque M. Richter aura terminé un mémoire qu'il rédige actuellement à ce sujet.

Égypte. — Parmi les papyrus grecs du fonds Rénier[2], M. Wessely a récemment découvert les fragments d'un manuscrit d'Eschine, du ve siècle, qui contient en huit colonnes les chapitres CLXXVIII-CLXXXVI du 3e discours. On signale aussi des morceaux du 5e discours d'Isocrate (chap. XLVIII et XLIX), datant du Ier siècle avant l'ère chrétienne, un lexique de la *Midienne* de Démosthène et un fragment d'un grammairien inconnu. De nouveaux documents privés de l'époque romaine portent les noms des empereurs Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Commode et Aurélien. Parmi les découvertes de l'époque musulmane, les plus importantes sont une pièce du 25 avril 643, 22e année de l'hégire, et un ordre qui porte le sceau d'Omar (Amru), le prétendu destructeur de la bibliothèque d'Alexandrie. On affirme que les dates fournies par ces textes, dont l'étude est confiée au pro-

1. Vente à l'hôtel Drouot, 28 avril 1886.
2. Cf. plus haut, 1884, II, p. 101; 1885, I, p. 97; 1886, I, p. 168.

fesseur Karabacek, modifieront profondément la chronologie adoptée jusqu'à ce jour pour l'histoire des débuts de l'administration musulmane en Égypte [1].

Un des papyrus du même fonds Rénier a fourni à M. Gomperz la matière d'une jolie découverte [2]. Il a prouvé que la *Scylla* mentionnée dans la *Poétique* d'Aristote (c. XV et XXVI) n'est pas une tragédie perdue d'Euripide, mais un dithyrambe, œuvre de Timothée de Milet, et que le *thrène d'Ulysse* fait partie de cette composition. Une découverte n'arrive presque jamais seule. M. Koehler vient en effet de démontrer, grâce à une inscription choragique d'Athènes [3], que ce même Timothée est l'auteur d'un second dithyrambe intitulé *Elpénor*.

1. *Philologische Wochenschrift*, 5 juin 1886.

2. Gomperz, *Eine vermeintliche Tragoedie des Euripides und ein Papyrus der Sammlung Erzherzog Rainer* (*Anzeiger der philosophisch-historischen Classe* de l'Académie de Vienne, 10 février 1886). J'ai rendu compte de cet opuscule dans la *Revue critique*, 1886, I, p. 421.

3. Koehler, *Mittheilungen des deutschen Instituts*, t. X, p. 231.

APPENDICE

Dans une lettre adressée à M. A. Bertrand et publiée dans la *Revue archéologique* (1887, I, p. 361), M. Cartault, éditeur de la *Collection Lecuyer*, protesta contre le jugement porté par moi sur les fameux groupes en terre cuite *dits* d'Asie Mineure. Il annonça en même temps la publication prochaine de son pamphlet *Sur l'authenticité des groupes en terre cuite d'Asie Mineure* (Mâcon, Protat frères, 1887, 30 pages et 7 planches). En ce qui touche les groupes saisis au Pirée par M. Cavvadias, M. Cartault fit observer que MM. Sophoulis et Dragatsis avaient, à la séance du 20 décembre 1886 de la Société athénienne *Le Parnasse*, soutenu l'authenticité de ces groupes.

Voici la réponse que nous avons faite à M. Cartault, sous forme d'une lettre adressée à M. Bertrand (*Revue archéol.*, mai-juin, 1887, t. II, p. 363.)

Paris, 19 mai 1887.

Monsieur le Directeur,

J'attends avec curiosité le mémoire de M. Cartault sur l'authenticité des terres cuites dites d'Asie Mineure. J'espère qu'il l'établira par des preuves solides et qu'il nous donnera aussi quelques renseignements sur la provenance. Pour le moment, je persévère dans mon scepticisme et ne vois encore aucun motif de m'en départir.

Je professe beaucoup d'estime pour la Société *Le Parnasse*, dont j'ai l'honneur d'être membre depuis six ans. Mais j'avoue que le savoir archéologique de MM. Froehner et Cartault me paraît supérieur à celui de MM. Sophoulis et Dragatsis. Or, comme l'autorité de MM. Froehner et Cartault ne me convainc pas de l'authenticité des groupes, on conçoit que je reste rebelle aux avis de MM. Sophoulis et Dragatsis. M. Cavvadias m'écrivait il y a quelque temps : « Quant aux terres cuites que j'ai saisies au Pirée, je suis convaincu qu'elles sont fausses. En voici les raisons : 1° la disposition des groupes et de diverses figures, qui est bien moderne. En voyant les Amours autour de la Vénus, on croit reconnaître de petits anges autour de la Madone ; 2° la terre est extrêmement molle ; 3° la manière ridicule et pour ainsi dire enfantine avec laquelle la terre adhère aux figures : elle est encore attachée en grande quantité ;

4° les figures sont toutes brisées en petits morceaux ; cependant il n'en manque rien. »

M. Cartault a peut-être tort de citer des autorités : le suffrage des connaisseurs ne lui est pas favorable. Les groupes d'Asie Mineure sont en quarantaine presque partout Aucun grand Musée n'en veut acquérir ; aucun archéologue ne les cite. L'abstention des conservateurs est la leçon des faussaires. On m'objectera le Musée de Berlin, mais voici ce que m'écrivait M. Furtwaengler à la date du 18 février dernier : « En ce qui concerne les groupes d'Asie Mineure dont il a été question, j'en suis arrivé, moi aussi maintenant, à la conviction que la plupart doivent être faux. Mais il faut qu'il y en ait dans le nombre d'authentiques qui furent le point de départ des faux; ce sont ceux-là qu'il importe de distinguer. » Je profite de l'occasion pour transcrire quelques lignes d'une lettre d'Olivier Rayet, datée du 25 juin 1885 : « La lettre que vous me communiquez ne fait que confirmer, avec quelques détails plus précis, ce qui avait toujours été ma conviction. Cela m'a brouillé avec tous les amateurs que je connaissais. Je n'en suis que plus enchanté d'avoir un récit aussi probant en faveur de ce que j'ai toujours dit. »

Mais qu'importent les autorités quand les pièces sont là sous mes yeux? Or l'authenticité des groupes d'Asie Mineure a contre elle des raisons bien fortes que je vais rappeler une fois de plus sous quatre chefs :

1° Provenance. — Indications d'abord mensongères (Éphèse, Cymé, Myrina), puis vagues (Asie Mineure). On dit maintenant que le lieu de leur provenance est infesté de brigands ; ce mot est un peu dur pour des faussaires.

2° Importation. — Complètement ignorées des archéologue de Smyrne, par exemple de M. Dennis, consul général de Grande-Bretagne, et de M. Humann, l'auteur des fouilles de Pergame, qui habitent Smyrne depuis plus de quinze ans. Inconnues des membres de l'École française d'Athènes, de M. Ramsay, de l'École évangélique de Smyrne. C'est d'ailleurs à Athènes et non à Smyrne qu'elles sont embarquées à l'état de fragments. On concevrait qu'on les envoyât d'abord à Athènes, mais ce serait alors pour les restaurer.

3° Caractères généraux. — Uniformité de style qui se dissimule mal sous la variété des sujets. Ce style ne ressemble pas à ce que nous connaissons de l'antiquité. Sujets mythologiques ou héroïques d'une transparence singulière, empruntés à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Sujets funéraires imités des lécythes attiques, alors que la longueur exagérée des figures (8 ou 9 têtes) trahit une basse époque. Sujets conçus et traités à la moderne, par exemple la femme au bain épiée par un Satyre. Facture molle, draperies modelées sans parti pris, avec de petites ondulations capricieuses, quelquefois entremêlées de morceaux où se révèle une imitation de style archaïque. En somme, tous les caractères de faux, dus probablement à des artistes italiens.

4° Caractères particuliers. — Intégrité absolue de l'ensemble, malgré la multiplicité des fragments ; intégrité inadmissible des têtes et des plus petits attributs ; cassures nettes et franches, qui se rejoignent exactement, sans trace d'usure comme dans les cassures vraiment anciennes ; absence de dendrites et de radicelles ; boue jaunâtre entremêlée de cailloux à l'intérieur, distribuée d'une manière suspecte à la surface. Cassures portant sur les parties secondaires ; toujours la même cassure à la base. Si l'on peut éprouver des scrupules en présence des groupes réduits à l'état de fragments, il n'en peut être de même lorsqu'on les voit recollés. Au cas où l'on démontrerait, par impossible, que ces choses-là sont antiques, il faudrait en conclure que l'archéolo-

gie et l'histoire de l'art sont des vanités. Il y a des nouveautés qui étonnent la science, mais dont elle s'éclaire ; celles-ci la scandalisent, et elle les rejette

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Salomon Reinach.

Post-scriptum. — J'ai lu la brochure de M. Cartault. Elle ne m'a ni offensé ni convaincu. Je me dispenserai d'y répondre.

XV

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1887, t. I, p. 61-107.)

Athènes. — L'Éphorie générale a publié un recueil complet des lois et ordonnances relatives aux antiquités depuis la fondation du royaume hellénique jusqu'en 1886[1]. Cette intéressante brochure mériterait d'être analysée en détail, ce que le manque de place ne nous permet pas de faire ici. Signalons seulement quelques dispositions nouvelles. Toutes les antiquités importantes trouvées en Grèce doivent être réunies au Musée central, sauf les statues découvertes sur l'Acropole, qui seront placées dans le Musée de l'Acropole ; les inscriptions seront toutes transportées au Musée central (p. 70). On exposera au Musée central des moulages des œuvres d'art antiques dispersées dans les galeries de l'Occident. Chacun pourra copier et reproduire les inscriptions et les monuments déposés dans les Musées ; mais le gouvernement se réserve le droit de faire exécuter lui-même les moulages, qui faciliteront les échanges avec les gouvernements étrangers.

Quand un particulier, muni d'une autorisation, entreprendra une fouille, cette fouille sera dirigée à titre exclusif par l'éphore du gouvernement, qui seul aura le droit de retirer des tranchées les objets rendus à la lumière. Les trouvailles seront transportées à l'Éphorie générale pour être partagées entre le propriétaire du terrain et l'État (p. 85, circulaire du 12 mai 1886).

Il nous semble qu'il eût été bon d'établir une distinction, dans cette circulaire, entre les particuliers qui font des fouilles en leur nom propre et les représentants de gouvernements étrangers. Ceux-ci ne peuvent évidemment pas admettre que les fouilles soient dirigées par

1. Συλλογὴ ἀρχαιολογικῶν νόμων, διαταγμάτων καὶ ἐγκυκλίων. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ ἐθνικοῦ τυπογραφείου, 1886, 98 p. in-8.

d'autres qu'eux-mêmes. Si l'éphore est intelligent, il les laissera faire; mais s'il ne l'est pas — et cela peut arriver — il en résultera des conflits et des récriminations désagréables. Nous soumettons cette observation au jugement éclairé de M. Cavvadias, qui se souvient peut-être, comme nous, des faits et gestes d'un éphore nommé Skokkos.

L'an dernier, l'Éphorie générale avait établi un tourniquet à l'Acro pole : le nouveau règlement du 19 juillet 1886 supprime tout péage. Seule l'entrée de nuit à l'Acropole pendant la pleine lune est soumise à une taxe de 5 drachmes; le billet est valable pour cinq personnes. Pour dessiner ou photographier les antiquités, il faut une permission écrite de l'Éphorie. Les enfants de moins de douze ans non accompagnés, les ivrognes et les chiens ne pourront entrer à l'Acropole. Enfin, par mesure de prudence, tout groupe trop nombreux de visiteurs ne sera admis que par fractions de dix personnes à la fois. Espérons que ces mesures mettront fin aux actes scandaleux de vandalisme que des touristes imbéciles commettaient presque journellement sur l'Acropole.

— M. Cavvadias a terminé le classement des marbres du Musée de l'Acropole; il travaille en ce moment à la réorganisation du Musée central. Ces remaniements étaient nécessaires, mais ils ne contribueront pas à faciliter l'usage des catalogues publiés jusqu'à présent.

M. Dörpfeld a commencé des sondages au théâtre de Dionysos afin de préparer la restauration de l'orchestre et de la scène (avril 1886).

La Société archéologique a continué les fouilles de l'Acropole et de l'ancienne agora ; elle a également poursuivi ses recherches à Érétrie et a repris celles d'Éleusis dans les derniers jours d'avril. Aux mois de mai et de juin, elle a fait pratiquer de nouvelles fouilles à Épidaure, à Mycènes et au sanctuaire d'Amphiaraos à Orope.

L'῞Ωρα du 1er août 1886 annonce la découverte, près du mur septentrional de l'Acropole et non loin des Propylées, d'un ancien escalier de vingt-trois marches taillées dans le roc et conduisant à une porte située juste vis-à-vis de l'Aréopage. Les murs, de part et d'autre de l'escalier, sont construits en *opus isodomum*, et la porte, surmontée de deux pierres formant angle aigu, présente l'aspect des plus anciennes portes grecques. Au moyen âge, on l'a bouchée avec de petites pierres mêlées de mortier. L'῞Ωρα suppose que l'escalier nouvellement découvert est celui par lequel montaient les Arréphores et peut-être celui que suivirent les Perses pour pénétrer dans l'Acropole. Il faisait partie du sanctuaire d'Aglaure, dont le déblaiement sera désor mais facile.

Nous traduisons la note de l'῞Ωρα en lui laissant la responsabilité

de ses hypothèses. Il serait intéressant de savoir quel rapport existe entre cet escalier et celui qui a été découvert en 1873 par M. E. Burnouf En tous les cas, il ne peut être question de le faire remonter à l'époque des guerres médiques ; d'après des informations plus sûres, il daterait de l'époque de Cimon.

Au mois de juillet 1886, on a trouvé sur l'Acropole, dans les environs des Propylées, une tête virile en bronze de grandeur naturelle dont le style rappelle celui des sculptures éginétiques. C'est la plus grande tête en bronze que l'on ait encore découverte en Grèce.

Entre l'Érechthéion et le Parthénon, on a continué à déblayer les fondations d'un édifice où M. Dörpfeld reconnaît le temple d'Athéné Polias brûlé par les Perses[1]. Entre l'Érechthéion et les Propylées, on a trouvé douze vases en bronze de différents modèles, dont le plus grand a $0^{m},29$ de hauteur. Au même endroit on a recueilli une statuette en bronze haute de $0^{m},27$, représentant une femme d'un type analogue aux statues de marbre découvertes en 1885. Ces trouvailles donnent à penser que l'on n'est pas loin du magasin des bronzes ou Chalcothèque[2].

Mars et avril 1886[3]. — On a déposé à l'Éphorie générale un bas-relief votif du IVe siècle représentant Hadès assis sur un trône, tenant de la main droite un sceptre, de la main gauche une corne d'abondance. Auprès de lui est Perséphone, tenant également un sceptre de la main droite et appuyant sa main gauche sur l'épaule droite de Déméter, qui tient une coupe de la main droite et une grande torche de la main gauche. Derrière elle marchent deux jeunes filles, dont l'une porte une hydrie sur sa tête et tient une œnochoé dans la main gauche ; l'autre, tenant de la main gauche un kalathos, étend la main avec un geste d'adoration. Au-dessus de la figure d'Hadès on lit ΚΛΕ... Ce bas-relief, qui paraît fort intéressant, a été trouvé à Tégée (Palaia Episkopi).

1. Δελτίον τῆς Ἑστίας, 20 juillet (2 août) 1886 ; *Phil. Woch.*, 4 septembre 1886. MM. Boetticher et Christian Belger ont publié un utile résumé des dernières recherches faites sur l'Acropole et des résultats qu'elles ont donnés tant pour l'architecture que pour la sculpture (*Philologische Wochenschrift*, 1er, 8 et 15 janvier 1887). Le fait capital, établi avec certitude, c'est que le Parthénon actuel n'occupe pas l'emplacement de l'ancien temple détruit par les Perses, qui était situé plus au nord. Cf. Collignon, *Phidias*, p. 19.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1886, p. 1619.

3. Les renseignements qui suivent sont empruntés à l' Ἀρχαιολογικὸν δελτίον que M. Cavvadias publie, depuis le mois de juin 1885, comme supplément au *Journal officiel* d'Athènes. Voir l'analyse des premiers *Bulletins* de cette série dans notre précédente *Chronique* (*Revue*, 1886, II, p. 79-85).

L'Éphorie a encore reçu une statue plus grande que nature, à laquelle manquent les avant-bras, le pied droit et la jambe gauche ; elle représente un éphèbe, dans l'attitude d'un athlète prenant son élan. Il porte une courte chlamyde qui, agrafée sur l'épaule droite, cache le côté gauche de la poitrine et s'enroule autour du bras gauche. La tête est un peu inclinée sur l'épaule gauche; la chevelure est abondante sur le front et le cou ; les pupilles des yeux sont sculptées.

Mai-juin 1886. — On a déposé à l'Éphorie les antiquités suivantes :

1° Une tête archaïque de femme, de grandeur naturelle, trouvée par M. Holleaux au temple d'Apollon Ptoïos à Acraephiae. Cette tête est presque identique à celles que l'on a découvertes sur l'Acropole d'Athènes les 24 et 25 janvier 1886; elle porte de même des traces de coloration, entre autres un méandre sur le diadème, et présente aussi au sommet de la tête un trou destiné à l'insertion d'une pièce métallique (sorte de parasol destiné à préserver les couleurs des œuvres exposées en plein air?)[1] ;

2° Une tête archaïque d'Apollon, de grandeur naturelle et parfaitement conservée (même provenance). « Cette tête, écrit M. Cavvadias, est la plus belle tête archaïque de notre Musée et ressemble à celle de l'Apollon de Piombino au Musée du Louvre, copie de l'Apollon de Canachos » ;

3° Une tête archaïque d'Apollon (?), de grandeur naturelle, où l'imitation du travail du bois est manifeste (même provenance) ;

4° Une tête archaïque d'Apollon en pierre calcaire, de grandeur naturelle, médiocrement conservée (même provenance) ;

5° Une statue d'Apollon plus grande que nature, ressemblant à l'Apollon de Ténéa ; la tête manque (même provenance) ;

6° Une statuette de femme en bronze, de style archaïque (haut. $0^{m},13$), avec son piédestal. Elle est debout, les jambes rapprochées, la tête ornée d'un diadème, vêtue d'un chiton talaire collant au corps. Les mains, portées en avant, tiennent l'une une fleur, l'autre un objet indistinct et mutilé (même provenance) ;

7° Une stèle funéraire trouvée dans la rue de Lycurgue à Athènes avec l'inscription

ΝΙΚΩΝ ΗΡΑΙΟΥ ΚΥΖΙΚΗΝΟΣ.

— M. Penrose a été nommé directeur du nouvel Institut archéologique anglais à Athènes, dont la construction est tout à fait terminée[2].

1. Cf. Cavvadias, *Les Musées d'Athènes*, notice de la pl. I.

2. Le *Temps* du 19 janvier 1887 a publié un article sur l'organisation de l'École anglaise d'Athènes.

L'École américaine sera dirigée en 1887-88 par M. Merriam, qui a récemment publié une très remarquable édition de la loi de Gortyne avec traduction anglaise et commentaire. Le directeur actuel (1886-87) est M. Martin L. d'Ooge, de l'Université de Michigan. L'École compte sept élèves; elle tient des réunions hebdomadaires où l'on discute des questions archéologiques, et une soirée par semaine est consacrée à l'explication d'un auteur grec (*les Acharniens, Oedipe à Colone*). La construction de l'École a commencé le 4 novembre 1886, sur un terrain du Lycabette donné par le gouvernement grec, à proximité de l'École anglaise. Les deux écoles se sont entendues pour que les livres de fonds qu'elles acquièrent pour leurs bibliothèques se complètent mutuellement au lieu de faire double emploi[1].

Attique. — La série des cartes de l'Attique, publiées sous la direction de M. Curtius, est aujourd'hui terminée, à l'exception de la section d'Éleusis et de Rhamnonte. M. Milchhoefer, actuellement professeur à Münster, s'est rendu en Attique au mois de novembre 1886, afin de s'occuper spécialement de la topographie des dèmes[2].

Thoricos. — L'École américaine d'Athènes a commencé au mois d'avril 1886 des fouilles dans le théâtre de Thoricos, dont elle se propose de publier le plan[3]. On a constaté que le théâtre de Thoricos n'avait pas de scène; l'orchestre est limité par un simple mur. Près du mur occidental de la *parados*, on a trouvé les fondations d'un petit temple *in antis* faisant face à l'orchestre, avec des fragments d'un entablement ionique, des tuiles en terre cuite et des antéfixes polychromes. La seule inscription découverte comprend un mot unique, ΔΙΟΝΥΣΩΙ, en caractères de l'époque macédonienne. L'Éphorie a promis à l'École la permission de fouiller le théâtre de Sicyone.

M. Petersen a succédé à M. Koehler comme directeur de l'Institut allemand d'Athènes. M. Koehler est professeur d'histoire ancienne à l'Université de Berlin.

Lébadée et Orchomène. — M. Schliemann a recommencé, au mois de mars dernier, les travaux de déblaiement du sanctuaire de Trophonios à Lébadée et du trésor de Minyas à Orchomène. Dans le trésor de Minyas il a découvert, au milieu de la construction, une base

1. *The Nation*, New-York, 16 décembre 1886.
2. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 27 novembre 1886.
3. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον τῶν μηνῶν Μαρτίου καὶ Ἀπριλίου; *The Nation*, 16 décembre 1886.

archaïque où étaient placées trois statues et un grand nombre de fragments de vases du plus ancien style[1].

Corinthe. — Au lieu dit *Athékia*, des fouilleurs de tombes ont trouvé soixante-dix vases qui, confisqués par le ministère, ont été déposés provisoirement à Nauplie (avril 1886).

Épidaure[2]. — La Société archéologique ayant fait reprendre les fouilles au mois de mai, on a découvert, dès le début, trente petites statues, deux bas-reliefs, quatre têtes et quarante inscriptions. Ces trouvailles se décomposent comme il suit :

1° Sept statues d'Esculape, de demi-grandeur naturelle ou plus petites, toutes bien conservées, sauf une seule dont la tête manque. Le type est celui d'Esculape debout, appuyé sur son bâton autour duquel s'enroule le serpent;

2° Trois petites statues de Minerve (haut. : 0m,75; 0m,66; 0m,55) d'une excellente conservation. L'une d'elles représente la déesse courant rapidement vers la gauche, la tête tournée à droite, comme si elle se croyait poursuivie; elle porte le bouclier avec la Gorgone ailée sur le bras gauche. La tête est coiffée d'un casque présentant au milieu un sphinx, de part et d'autre un cheval ailé. Le travail date de l'époque romaine et paraît médiocre. Sur la base on lit : ΑΘΗΝΑΙ ΥΓΙΕΙΑΙ Ο ΙΕΡΕΥΣ, etc. La seconde statue offre à peu près le même type; la troisième est toute différente, la déesse étant représentée au repos, portant sur sa poitrine l'égide sans gorgonéion;

3° Trois statues d'Hygie (haut. : 0m,60; 0m,55; 0m,30). La déesse est debout, vêtue d'un chiton talaire noué sous les seins; un serpent s'enroule autour d'elle;

4° Une statue de Pan (haut. 0m,40), aux pieds de bouc, enveloppé d'un ample himation et tenant une flûte dans la main gauche;

5° Une statuette de Cybèle (haut. 0m,25);

6° Une statuette de Télesphore enfant; le nom du dieu est donné par l'inscription de la base (haut. 0m,50);

7° Une statuette d'Apollon (?) rappelant le type du Sauroctone (haut. 0m,25);

8° Trois statuettes d'Aphrodite (0m,35; 0m,20; 0m,18);

9° Quatre statuettes représentant des éphèbes nus, portant seulement

1. Παράρτημα τῆς Ἐφημ. τῆς Κυβερνήσεως, ἀρχαιολ. δελτίον τῶν μηνῶν Μαρτίου καὶ Ἀπριλίου.

2. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον τῶν μηνῶν Μαΐου καὶ Ἰουνίου 1886.

un himation sur l'épaule gauche avec un bandeau autour des cheveux (haut. 0m,50);

10° Une statuette en terre cuite, du plus beau style grec, représentant un jeune homme nu;

11° Le torse d'une Victoire ailée, trouvé auprès d'un piédestal en forme d'avant de navire (à rapprocher de la Victoire de Samothrace);

12° Un bas-relief représentant Esculape assis sur son trône.

Les inscriptions, pour la plupart votives, sont toutes d'époque romaine [1].

Ces découvertes ont toutes été faites dans le grand édifice romain situé au nord-est du portique ionique : une partie de la face occidentale et trois chambres attenant au portique avaient été déblayées l'année précédente [2].

Plus récemment, on a signalé [3] la découverte d'une *Venus genitrix* de grandeur naturelle, assez semblable à celle du Louvre et vêtue d'un chiton transparent, *miroir du corps*, suivant la jolie expression d'Achille Tatius (σώματος κάτοπτρον). Les répliques de cet admirable motif, où l'on est fondé à reconnaître la Vénus drapée achetée par les habitants de Cos à Praxitèle, sont aujourd'hui très nombreuses; nous nous proposons de les énumérer prochainement dans la *Gazette archéologique*.

Érétrie. — On a découvert l'été dernier dans cette ville une statue d'éphèbe, en marbre, qui a été envoyée au Musée central d'Athènes; c'est un très bon travail de l'époque romaine et parfaitement conservé.

Mycènes-Tirynthe. — Nous devons signaler, mais sans pouvoir y insister, une très intéressante polémique entre MM. Stillman et Doerpfeld au sujet de la date des constructions découvertes par M. Schliemann, tant à Tirynthe qu'à Mycènes [4]. M. Stillman, d'accord avec MM. Stephani, Schulze et Westropp, avait contesté, dès l'origine, la haute antiquité des découvertes de Mycènes [5] : la réfutation de M. Percy

1. Rapport de l'éphore B. Staïs, chargé des fouilles depuis la nomination de M. Cavvadias à l'Éphorie générale.

2. Voir le plan du sanctuaire dans les Πρακτικά de la Société archéologique de 1884.

3. Δελτίον τῆς Ἑστίας, 4 (15) août 1886; *Berliner Philologische Wochenschrift*, 11 septembre 1886.

4. Stillman, *Times* du 24 avril et *The Nation*, 20 mai 1866; Doerpfeld, *Times* du 29 mai; Goodwin, *The Nation*, 8 juillet 1886.

5. Stephani, *Compte rendu de la Commission impériale*, 1877, p. 31-52; E. Schulze, *Mykenai*, 1880 (voir la réfutation de ce livre par M. Benndorf,

Gardner[1], les fouilles subséquentes de Menidi et de Spata ne l'avaient pas convaincu de ce qu'il nous permettra, en attendant des objections décisives, d'appeler son erreur. Après avoir sommeillé pendant quelque temps, la discussion a repris avec ardeur, l'été dernier, à la suite d'une visite faite par M. Penrose, le célèbre architecte anglais, aux ruines de Mycènes et de Tirynthe. M. Penrose était accompagné de M. Stillman, qui déclare, dans sa lettre au *Times*, exprimer l'opinion à laquelle ils sont arrivés en commun. Ceci a été contesté par M. Doerpfeld, et M. Penrose a depuis traité la question en son nom propre devant la *Society of Hellenic Studies*, où il a été combattu par MM. Doerpfeld et Schliemann, venus exprès à Londres pour assister au débat[2]. La présence de M. Schliemann paraît avoir gêné M. Penrose, qui ne s'est pas exprimé d'une façon très nette. Il a pourtant déclaré qu'il n'y avait rien de commun entre le palais de Tirynthe et la véritable architecture pélasgique telle que le Trésor et la Porte des Lions de Mycènes nous l'ont fait connaître; il a insisté — nous ne comprenons pas à quel titre — sur la ressemblance des armes de Mycènes avec les armes celtiques, sur celle des masques d'or trouvés par M. Schliemann avec un masque de plomb découvert dans une tombe celtique (?) de Bath. M. Schliemann a répondu avec beaucoup de modération; il a rappelé que les peintures murales de Tirynthe présentent les mêmes dessins que le *thalamos* d'Orchomène. M. Newton a ensuite donné lecture de la traduction d'un mémoire de M. Doerpfeld et M. Pelham a communiqué un nouvel exposé des objections de M. Stillman, que nous connaissons déjà par le *Times* de Londres et la *Nation* de New-York.

Selon M. Stillman, le tombeau d'Atrée, les murs de Mycènes et la *Porte des Lions* appartiennent bien à l'époque préhistorique, c'est-à-dire à celle de la pierre polie, mais il n'en est pas de même des tombeaux où M. Schliemann a découvert ses trésors. Ceux-ci sont entourés d'un mur elliptique construit dans un style barbare, mêlé de débris de l'époque préhistorique et de pierres taillées à la belle époque de l'art grec. M. Stillman trouve de l'analogie entre les sépultures explorées par M. Schliemann et les *tumuli* celtiques; il n'hésite pas à conclure que l'emplacement de Mycènes a été occupé du temps de Pyrrhus par

Deutsche Literaturzeitung, 20 novembre 1880); Westropp, *The Athenaeum*, 18 septembre 1898. Dans un sens un peu différent, cf. Murray, *Nineteenth Century*, janvier 1879. Je regrette de ne pas avoir l'indication exacte des articles plus anciens de M. Stillman.

1. Percy Gardner, *Journal of Hellenic Studies*, t. I, p. 94-106.

2. Cf. le compte rendu de cette séance dans l'*Academy*, n° 740, p. 30-32 (10 juillet 1886).

quelque tribu de Gaulois, enrichis du pillage des temples voisins, et que les prétendues tombes des Atrides ne sont que le dernier asile de chefs barbares vagabonds.

Tirynthe est encore plus maltraitée. Le palais prétendu homérique serait byzantin et peut-être du xe siècle[1]. Les fragments des époques les plus diverses sont mélangés dans sa construction. On y a découvert non seulement une chapelle byzantine, mais de la poterie vernissée avec des emblèmes chrétiens, le lion, le cerf, le lièvre, que M. Schliemann n'a pas reproduits dans son ouvrage; ces fragments sont conservés à l'Éphorie générale d'Athènes. Voici la conclusion de M. Stillman : « Le palais préhistorique de Tirynthe est une des plus extraordinaires hallucinations de l'enthousiasme antiscientifique dont l'histoire ait gardé le souvenir. »

Le *Times*, dans un *leader* fort développé, s'est associé aux conclusions de son correspondant athénien : « M. Schliemann, dit le grand journal anglais, a fouillé un tumulus celtique en croyant y trouver les ossements et les trophées des héros d'Homère... Il y a quelque chose de presque tragique dans ce dénouement d'une croisade archéologique dont le triomphe avait été annoncé au monde à grand fracas de trompettes. »

M. Doerpfeld, dont le témoignage a été appuyé par M. Goodwin, répond que la maçonnerie du *tumulus* de Mycènes est encore beaucoup plus récente que ne le croit M. Stillman, ayant été refaite presque entièrement, il y a quelques années, par la Société archéologique d'Athènes, afin de mieux protéger les tombes. M. Goodwin affirme que le mur elliptique de l'agora a été complètement démoli par les indigènes après le départ de Schliemann, dans l'espoir que l'on pourrait y trouver de l'or. Il fut ensuite reconstruit avec les matériaux antiques, auxquels on mêla naturellement des pierres plus récentes. Il y a là un acte de vandalisme sur lequel on voudrait être mieux renseigné. M. Doerpfeld, dont la réponse n'est pas tout à fait claire, dit que les matériaux d'époque classique vus par M. Stillman sont tombés d'une ancienne construction dorique élevée sur le haut de la citadelle.

En ce qui concerne Tirynthe, M. Doerpfeld affirme formellement que les seuls murs construits avec des matériaux hétérogènes sont ceux qu'il a lui-même, sur son plan, désignés comme byzantins, à savoir ceux de l'église et des tombeaux. Il pense que M. Stillman a dû

1. M. Sterrett, qui accompagnait MM. Stillman et Penrose, déclare qu'il aurait considéré cette ruine comme turque s'il l'avait rencontrée en Asie Mineure (*The Nation*, 1886, p. 423).

prendre les murs de l'église pour ceux du palais. En terminant, il s'offre à accompagner M. Stillman à Mycènes et à Tirynthe pour le convaincre de sa double erreur.

Ne connaissant malheureusement pas les lieux, nous ne voudrions pas exprimer une opinion personnelle dans le débat que nous venons de résumer. Mais l'hypothèse celtique de M. Stillman nous séduit aussi peu que l'hypothèse hérule de M. Stephani[1]. Les tombes royales de Mycènes et leur contenu restent pour nous, jusqu'à nouvel ordre, des monuments fort antérieurs à Homère. Attendons le mémoire développé de M. Penrose.

— M. Schliemann avait eu l'intention de reprendre lui-même les fouilles de Mycènes; il calculait qu'il faudrait cent ouvriers pendant trois ans pour enlever les débris accumulés sur l'acropole et dans la ville basse. La Société archéologique d'Athènes a préféré se charger elle-même des travaux, qui ont commencé au mois de juin 1886 avec seize ouvriers seulement. On a trouvé, dès le début, quelques objets, entre autres un fil d'or en spirale (cf. *Mycènes*, fig. 529). M. Schliemann s'est rendu lui-même sur les lieux, et, d'après une lettre insérée dans l'*Academy* du 11 décembre, il s'est convaincu qu'il existait un édifice très ancien sur le sommet du rocher. Cet édifice a été ensuite transformé en un temple d'ordre dorique. Le monument primitif serait — toujours d'après M. Schliemann — le palais des Atrides. Du côté sud, au-dessous du sommet, on a déblayé la moitié d'un vestibule et une petite chambre qui paraissent appartenir à l'ancien palais; le vestibule contenait la moitié d'un foyer circulaire, comme à Hissarlik et à Tirynthe. « Les murs sont du même style que ceux du palais de Tirynthe; ils se composent d'une assise inférieure de pierres de taille et de mortier, surmontée de briques séchées au soleil... Ce palais a aussi été détruit par le feu; dans les décombres, on a recueilli des morceaux de revêtement peint comme j'en ai découvert à Mycènes en 1876. »

Sur une terrasse inférieure au sommet, à droite des fouilles de M. Schliemann, on a trouvé une petite maison avec trois chambres. Les autres découvertes à signaler sont quelques fragments de vases et d'idoles en terre cuite, ainsi qu'un chapiteau dorique appartenant à une époque postérieure.

Olympie. — A la suite d'un accord intervenu entre M. Ernest Curtius et le gouvernement hellénique, le sculpteur Grüttner a été appelé à Olympie pour procéder au rajustement et à la restauration des fron-

1. Stephani, *Compte rendu de la Commission impériale*, 1877, p. 31 et suiv.

tons du temple de Jupiter. On sait que M. Grüttner s'occupe depuis quatre ans au Musée de Berlin de réunir les moulages des frontons, dont la restauration définitive peut être considérée comme fort avancée. Nous voudrions cependant qu'on ne touchât point aux originaux avant d'avoir soumis à une commission spéciale les divergences de vue qui existent encore au sujet de l'agencement des figures entre MM. Curtius, Lœschcke, Kekulé et Treu.

— Plusieurs savants allemands, entre autres MM. Treu et Furtwaengler, se sont rendus à Olympie au mois d'octobre 1886 pour compléter l'étude du terrain déblayé et des collections découvertes au cours des fouilles. Un télégramme de M. Treu, en date du 15 novembre, annonce une découverte importante : dans le monument anonyme du sud-ouest de l'Altis, on a découvert une inscription d'après laquelle cet édifice aurait été construit par Léonidas, fils de Leotos. Dès 1882[1], M. Adolphe Boetticher avait proposé d'y reconnaître le Léonidaion, hypothèse qui vient d'être confirmée d'une manière aussi brillante qu'inattendue.

Le Léonidaion est le plus grand édifice que les Allemands aient déblayé à Olympie. Les côtés mesurent respectivement 81^{m},20 et 74^{m},51 ; la surface qu'il couvre est donc plus que triple de celle du temple de Jupiter.

Cette découverte de M. Treu est d'une haute importance pour la topographie d'Olympie. Qu'on se rappelle, en effet, le texte de Pausanias (*Élide*, chap. xv) : « En retournant sur ses pas pour aller vers l'Altis (après avoir visité l'atelier de Phidias en dehors de l'Altis), on a devant soi le Léonidaion, édifice situé en dehors de l'enceinte sacrée, auprès du chemin que suivent les processions (πομπικὴ ὁδός). Cet édifice a été consacré au dieu par un Éléen nommé Léonidas ; il sert actuellement à loger les magistrats romains qui gouvernent la Grèce ; une ruelle le sépare de la porte d'entrée des processions. »

Le Léonidaion et, par suite, la porte d'entrée des processions se trouvant au sud-ouest de l'Altis, l'itinéraire de Pausanias s'explique très clairement. Il en est de même de la route suivie par les théories qui, après avoir longé le sud de l'Altis de l'ouest à l'est, s'infléchissait vers le nord à la hauteur du Bouleutérion pour gagner le grand autel de Jupiter. C'est à ce tournant de la route qu'étaient précisément rassemblés les ex-voto les plus importants, entre autres le Jupiter élevé par toute la Grèce avec le butin de la victoire de Platées[2].

1. *Philologische Wochenschrift*, 23 septembre 1882.
2. Adolf Boetticher, *Philologische Wochenschrift* du 4 déc. 1886, p. 1523-24.

On a récemment annoncé la découverte d'une *voie des Tombeaux* à Olympie et celle d'une tête archaïque en haut relief très bien conservée[1].

Le tremblement de terre qui a dévasté l'été dernier une partie de la Grèce a été ressenti assez vivement à Olympie : quatre colonnes de l'église byzantine et deux colonnes dans la palestre ont été renversées. Les collections n'ont éprouvé aucun dommage.

Oropе. — M. Léonardos a repris, au nom de la Société archéologique, les fouilles de l'Amphiaraion (août 1885). On a travaillé à déblayer le théâtre, où l'on a découvert un portique de dix colonnes doriques ; l'un des sièges porte le nom de Nikon, prêtre d'Amphiaraos. Une stèle avec un relief (?) de bon travail mentionne le nom, jusqu'à présent inconnu, du sculpteur Strombychos d'Athènes[2].

Carditza. — L'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον des mois de mai et juin 1886 nous apprend que l'École française d'Athènes a obtenu la permission de fouiller pendant quinze jours dans l'enceinte de l'église de Carditza, en Béotie. Ces fouilles, qui n'étaient que de simples sondages, n'ont pas donné de résultats importants.

Acraephiae. — Les fouilles de M. Holleaux au temple d'Apollon Ptoïos, dont l'auteur a récemment rendu compte à l'Académie des inscriptions[3], ont pris fin au mois de juin 1886. On sait quelles découvertes de premier ordre ont été faites sur cet emplacement[4]. Il est déplorable qu'aucun des architectes de la Villa Médicis ne se soit décidé à venir en lever le plan. Nous avons déjà plus d'une fois protesté contre cette indifférence de nos architectes, qui ont laissé à des Allemands l'honneur de lever le plan de Nimroud-Kalessi, ruines découvertes et explorées par des Français. Veut-on encore réserver à M. Doerpfeld l'étude architecturale du sanctuaire d'Acraephiae ?

Peu de jours avant la suspension des fouilles, M. Holleaux a trouvé une construction en tuf longue de 25 mètres sur 2m,10 de large et 5m,50 de profondeur. Elle est divisée en sept compartiments, dont l'un contenait 0m,80 d'eau. En explorant les abords de cette construction, on a découvert les deux belles têtes archaïques d'Apollon mentionnées

1. *Philologische Wochenschrift*, 1886, p. 1555.
2. Δελτίον τῆς Ἑστίας, 24 août (6 septembre) 1886; *Philologische Wochenschrift*, 2 octobre 1886.
3. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 5 novembre 1886.
4. Cf. la *Revue archéologique*, 1886, II, p. 83, et plus haut, p. 63 [277].

plus haut (p. 277). Les trouvailles de moindre valeur faites au cours de cette fructueuse campagne ont été réunies dans le monastère voisin de Pélagia ; les plus importantes ont été transportées au Musée central [1].

Sparte. — On a trouvé à Sparte une stèle funéraire représentan un jeune homme portant un pétase. L'inventeur, M. Papagianopoulos, l'a offerte au Musée de Mistra (avril 1886).

Thessalie. — A Zarkos, on a déblayé les fondations d'un édifice quadrangulaire en marbre, long de 9 mètres et large de 6. Auprès de cet édifice est un tombeau voûté construit en briques, long de $0^m,90$ sur $0^m,70$ de largeur. Dans le voisinage du tombeau, on a découvert une statue de marbre plus grande que nature, représentant un homme debout, vêtu d'un chiton podère et d'un himation qui descend presque jusqu'aux pieds en couvrant les deux mains. D'après le rapport de l'inspecteur Kouzis, la conservation de la statue est très bonne : le nez seul est endommagé. Le travail serait soigné et daterait des premiers temps de l'époque romaine (avril 1886).

D'autres découvertes ont été faites sur l'acropole de Larissa, mais les renseignements que nous avons reçus à ce sujet sont insuffisants.

Rhodope. — Au cours d'une excursion sur le mont Rhodope, au mois de mai 1886, M. Papageorgios de Salonique (qui signe *Peter Papageorg* dans les journaux allemands), a découvert au couvent de Bastkovo, datant du temps d'Alexis Comnène, une partie de l'*Ajax* de Sophocle dans un manuscrit de 1460. Le texte nouveau ne paraît pas très important ; on en publiera prochainement une collation [2].

Eski-Zaghra. — Au moment même où nous avons publié ici (plus haut, p. 257), une inscription métrique inédite d'Eski-Zaghra, M. Jirecek l'a fait connaître de son côté, avec quelques autres, dans les *Archaeologische-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich* (1886, p. 103). La copie qu'il a eue à sa disposition ne vaut guère mieux que la nôtre ; à certains égards, elle est même plus mauvaise. M. Gomperz, qui excelle à tenter l'impossible, et réussit parfois à force d'audace et de science, avait proposé une restitution plausible, que l'on peut maintenant compléter avec certitude d'après une nouvelle copie de M. Montani (*Arch. Mittheil.*, 1886, p. 209) :

Βωμὸν Ἀτειλιανῷ γαμέτις μ' ἔστησε Σεκοῦνδα

1. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον τῶν μηνῶν Μαΐου καὶ Ἰουνίου 1886.
2. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 6 novembre 1886.

Εἵνεκα κουριδίο[υ θαλά]μου τέκνου τ' ἐνὶ γαστρί.
Ἥρωι Ἀτειλιανῷ βωμὸν τόνδ' [εἷσε Σε]κοῦνδα
Μνῆμα μὲν ἐσσομένοις, σ[ῆμα δὲ τ]ῷ νέκυι.

Nous serions en présence de trois hexamètres suivis d'un pentamètre, ce qui n'est pas très rare dans les épitaphes [1].

Dobroudja. — Au mois de juillet dernier, on a découvert à Babadagh, dans la Dobroudja, des restes de monuments romains. Le gouvernement a envoyé sur les lieux M. Tocilesco, conservateur du Musée de Bucharest, chargé de faire un rapport.

Kustendjé. — On travaille en ce moment à l'érection d'une statue d'Ovide sur la place publique de cette ville : les littérateurs des pays latins seront convoqués à la cérémonie d'inauguration, qui aura lieu, dit-on, au mois de juillet 1887. Kustendjé, comme l'on sait, est l'ancienne Tomi, la *patrie d'exil* d'Ovide :

Naso Tomitana flebilis exsul humo [2].

Constantia, qui a donné son nom à Kustendjé, fut élevée ou rebâtie par Constantin le Grand un peu au sud de l'emplacement de Tomi. M. Chousserie, qui a géré en 1886 le vice-consulat de France à Kustendjé, m'apprend que les anciens auteurs russes et italiens ne confondent point Constantia et Tomi. Cette confusion, souvent commise depuis, paraît déjà dans la Γεωγραφία de Mélétios (1728). Les deux villes ont existé séparément jusqu'au xe siècle.

Parmi les inscriptions découvertes à Kustendjé, et qui ont définitivement prouvé que cette ville est identique à Tomi — honneur qui lui a été contesté par Tomiswar en Roumélie et par Ovidiopol — les unes ont été transportées à Londres et au Musée du Louvre, d'autres ont été encastrées dans les murs d'une maison de Kustendjé par M. Kogalniceano, ancien ministre de Roumanie à Paris. La cour de la préfecture contient un fragment de corniche, des bas-reliefs, une statue sans tête et des textes épigraphiques mutilés.

Une inscription, qui se trouvait dans le mur d'un café situé sur la

1. Kaibel, *Epigrammata graeca*, nos 156, 309, 316, 356, 357, 598, 683, 844, 850, 909.

2. Sur l'identité de Kustendjé et de Tomi, voir Perrot, *Mémoires d'archéologie*, 1875, p. 181 et suiv.; Christ, *Sitzungsberichte der bayrischen Akademie*, 1875, t. I, p. 74; t. II, p. 516; Mordtmann, Σύλλογος de Constantinople, 1881, p. 64.

place de Kustendjé, a été transportée au Musée de Bucharest dans des circonstances assez curieuses que me fait connaître M. Chousserie. Le propriétaire de cet établissement avait promis la pierre à M. Kogalniceano, mais M. Tocilesco, conservateur du Musée roumain, qui était venu passer quelques jours à Kustendjé, en eut envie et la demanda au propriétaire. Celui-ci refusa, alléguant la parole donnée. De retour à Bucharest, M. Tocilesco, muni de pleins pouvoirs par le ministère, donna ordre au préfet de Kustendjé de lui procurer l'inscription Le propriétaire ayant refusé toutes les offres d'argent, il se passa, en plein midi, un spectacle étrange sur la place de Kustendjé : quatre maçons, autour desquels des agents de police formaient la haie, enlevèrent prestement la pierre de discorde et la remplacèrent par une autre tout unie. M. Kogalniceano protesta, mais le Musée de Bucharest tient son inscription et il n'est pas probable qu'il la rende.

M. Mommsen, dans le *Corpus*[1], avait identifié Tomi à Anadol-Keui, petite localité à dix minutes de Kustendjé. M. Chousserie me fait observer que cette bourgade n'a jamais donné qu'une seule inscription, tandis que l'emplacement de Kustendjé a fourni des quantités de marbres et de monnaies. Anadol-Keui n'était qu'un faubourg de Tomi.

Au delà d'Anadol-Keui, sur la route de Babadagh, on rencontre un village tartare nommé Pallas, sur le versant méridional d'une colline au pied de laquelle on a trouvé des débris de colonnes et les ruines d'un temple dédié à Minerve avec une inscription au nom de Titus Cripsus (?). Au delà de Pallas se trouve un autre village tartare nommé Canara, situé auprès d'un lac que les Turcs appellent Sulghiol, c'est-à-dire *lac de lait*, à cause de la douceur de ses eaux. Le terrain de pâturage qui s'étend entre le village et le lac est appelé *Tomis* par les paysans ; il paraît que les eaux du lac, lorsqu'elles se retirent pendant l'été, laissent souvent à sec des monnaies antiques, et les habitants se rappellent avoir vu transporter de Canara à Kustendjé deux grandes pierres portant des inscriptions. Les maisons du village seraient, dit-on, construites avec des pierres antiques. Dans le lac se trouve une petite île plantée de saules que la tradition populaire désigne comme le tombeau d'un homme illustre : les savants du pays n'ont pas manqué d'y reconnaître le tombeau d'Ovide.

C'est à Canara, et non à Kustendjé, que plusieurs archéologues

1. *Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, p. 144. Dans les *Additamenta* du même volume (p. 995), M. Mommsen retire cette identification sur l'avis de M. Kiepert : *Kiepertus monet Tomos fuisse ubi nunc est Kustendje ad ipsum litus, non in colle Anadolkoï semihora* (?) *inde remoto.*

roumains voudraient placer Tomi. Ils s'appuient sur un passage de Strabon (VII, 7) qui, suivant la côte à partir de l'embouchure du Danube, nomme Istros à 500 stades (90 kilomètres) et Tomi à 250 stades plus loin (45 kilomètres). Or, Kara-Harman, équivalent certain d'Istropolis, est à 89 kilomètres de l'embouchure du Danube (Soulina), mais Kustendjé est à 59 kilomètres de Kara-Harman tandis que Canara en est à 45 kilomètres. A cela on objecte qu'Arrien compte 300 stades et la *Table* 40 milles romains (54 ou 59 kilomètres) entre Istropolis et Tomi, ce qui militerait en faveur de l'identification de Tomi avec Kustendjé. Comme le fait remarquer M. Chousserie, dans un très intéressant travail qu'il a envoyé au Ministère des Affaires étrangères, les chiffres d'Arrien, qui a étudié spécialement cette région, méritent plus de créance que ceux de Strabon. On pourrait d'ailleurs supposer qu'il existait deux villes homonymes à 14 kilomètres de distance l'une de l'autre ; la plus ancienne, Canara, serait la colonie de Milet, et l'autre la ville romaine.

Terminons par quelques détails sur la statue d'Ovide. Œuvre du sculpteur italien Hector Ferrari, cette statue de bronze, haute de 2m,50, représente Ovide écrivant les *Tristes*, les yeux fixés sur l'horizon. Elle est restée longtemps sous séquestre parce que la municipalité de Kustendjé ne pouvait en payer le prix à l'auteur. L'affaire du payement a enfin été réglée, mais le poète attend toujours, dans une caisse perdue au milieu des ballots de marchandises, que la municipalité de Kustendjé, qui est très obérée, puisse subvenir aux dépenses de son piédestal. Si l'on réussit à inaugurer la statue en 1887, ce sera une belle occasion, pour ceux qui n'ont pas dit adieu aux Muses latines, d'aligner quelques distiques touchants en l'honneur du trop aimable exilé.

Panticapée. — On a récemment découvert à Kertch, en construisant une maison, les restes d'un édifice en marbre avec le piedestal d'une statue qui, d'après l'inscription, a été élevée par Tibère Jules Sauromate en l'honneur de l'empereur Marc Aurèle [1].

Constantinople. — On n'ira guère chercher une épitaphe grecque de Constantinople dans les *Annales de la Société pour la connaissance des antiquités de Nassau.* Il y en a pourtant une, publiée par J. Becker en 1874[2], que C. Curtius est bien excusable de ne pas avoir

1. *Philologische Wochenschrift*, 9 octobre 1886, d'après le *Journal de Moscou.*

2. J. Becker, *Roemische-Fraenkische Alterthümer vom Mittelrhein*, extrait des

mentionnée dans son *Compte rendu sur les découvertes épigraphiques* inséré au *Jahresbericht* de Bursian en 1874-1875. C'est une inscription sur marbre blanc, autrefois encastrée dans le mur d'enceinte de Constantinople, qui a été rapportée au Musée germanique de Nuremberg par M. Essenwein Il en existe un moulage au Musée germano-romain de Mayence. Le texte est intéressant à cause du nom gothique qu'il contient; je le reproduis ici, sans garantir, du reste, qu'il n'ait pas été publié ailleurs.

+ ΕΝΘΑΔΕ	Ἐνθάδε
ΚΑΤΑΚΙΤΕ	κατάκιτε (κατάκειται)
ΟΔȢΛΟΣ	ὁ δοῦλος
ΤȢ ΟΥΑΡ.	τοῦ Οὐαρ[ι]-
ΦΡΙΔ . . .	φριδ[ίου].

Warfried est un nom évidemment gothique; l'inscription paraît dater de 450 à 480 après J.-C.

— Le *Levant Herald and Eastern Express* du 13 octobre 1886 a publié la note suivante[1] : « Une grande quantité de monnaies anciennes se trouvant au dépôt du Musée impérial de Tchinli-Kiosk seront prochainement mises en vente par les soins du Ministère de l'Instruction publique. Cette vente sera faite dans le local même de ce département. »

Nous ne savons si cette vente a vraiment eu lieu, mais nous pouvons affirmer que les *sacs à monnaies* de Tchinli-Kiosk contiennent une très respectable quantité de pièces fausses, en particulier de la Macédoine. Le Musée possédait encore, en 1882, un grand nombre d'Alexandres d'or provenant d'une même trouvaille ; le Ministère de l'Instruction publique les vendait au prix de 2 livres turques chacun (46 francs). Une ambassadrice de Russie, Mme de Novikoff, en avait à elle seule acheté deux cents, dans le dessein, dit-on, de les faire monter en collier. La trouvaille, qui a été ainsi dispersée, se composait de près de deux mille statères.

— On a récemment fait transporter à Tchinli-Kiosk un baptistère byzantin, à moitié enfoui jusque-là dans la cour de la petite mosquée dite *Zeineb Sultane Djamissi*. « Cette mosquée, m'écrit M. Leval, s'élève sur l'emplacement de la Panagia Chalcopratia, qui elle-même avait occupé la place d'une synagogue. On y a aussi découvert récemment un sarcophage et plusieurs briques avec inscriptions. »

Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung, Bd. XIII, 1874, p. 32 du tirage à part (Wiesbaden).

1. Je dois la communication de cet extrait à l'obligeance de M. André Leval.

— Au moment où allait se réunir, le 27 août dernier, le congrès littéraire international convoqué par le Syllogue grec, les journaux byzantins ont publié la note suivante :

« Sur l'ordre de la Sublime Porte, le Ministère de l'Instruction publique a informé ces jours derniers le Syllogue littéraire grec que le gouvernement se voyait obligé d'empêcher la réunion du congrès littéraire qui devait se tenir à Constantinople le 27 courant. Les restrictions qui nous sont imposées ne nous ont pas permis de parler plus tôt de cette décision administrative. »

On s'est demandé le motif de cette bizarre interdiction, fort peu gracieuse pour les savants étrangers qui avaient fait le voyage de Constantinople. Nous ne répéterons pas les racontars qu'on a mis en circulation à ce propos. L'essentiel, au point de vue de la science, c'est que les articles et mémoires destinés au congrès vont être réunis en un volume par les soins du Syllogue ; la déception n'aura pas été complète.

Un séance solennelle du *Syllogos* a eu lieu le 5 septembre, sous la présidence de M. Basiadès. Après un discours du président, M. Kiepert a parlé en grec et en français de ses travaux récents relatifs à la géographie de l'Asie Mineure. D'autres savants étrangers ont successivement pris la parole et le grand-logothète Aristarchi a fini par une communication sur les manuscrits grecs de l'Escurial. Cette réunion a été comme une image en raccourci de ce qu'aurait pu être le congrès projeté par le Syllogue et interdit par un mystérieux caprice de la Sublime Porte. Le correspondant de l'*Allgemeine Zeitung* à Constantinople, auquel nous empruntons les détails qui précèdent, en sait peut-être sur ce point plus long que nous.

Amorgos. — On a trouvé dans cette île trois inscriptions funéraires et une dédicace à Artémis ὑπὸ Παγκρίτου υἱοῦ Παγκρίτου (avril 1886).

Délos. — MM. Durrbach et Fougère ont repris le fouilles de l'École française à Délos le 5 avril 1886. Cette campagne paraît avoir été très fructueuse. Dans l'Artémision, on a trouvé huit dédicaces, vingt-trois décrets de proxénie, quatorze fragments divers de vingt à quarante lignes, une grande inscription de cent soixante-quatre lignes (sans doute un inventaire), un buste viril et un bras colossal, qui a très probablement appartenu au célèbre Apollon des Naxiens. Auprès du lac sacré, les explorateurs auraient exhumé trois statues archaïques d'Apollon; c'est un renseignement que nous ne sommes pas en me-

sure de contrôler. Enfin, MM. Durrbach et Fougère ont encore fouillé l'emplacement du gymnase, situé au nord-est de l'île, à l'endroit appelé *Kalybakia*; ils ont déblayé la palestre et trouvé six inscriptions éphébiques, neuf dédicaces et plusieurs sièges en marbre portant des graffites ou des inscriptions. On signale aussi, parmi leurs découvertes, deux têtes de femmes, dont une archaïque, et trois têtes viriles.

C'est à des publications grecques, l'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον (mars et avril 1886) et l'Ἑστία (Δελτίον du 24 octobre 1886) que nous sommes obligé d'emprunter les informations qui précèdent, dont on chercherait vainement la trace dans les *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions. Entre cette modestie presque dédaigneuse de l'École et les télégrammes à sensation de M. Schliemann, il y a un juste milieu qui est la publicité discrète, et nous avouons ne pas comprendre un système qui consiste à mettre ses découvertes sous le boisseau.

Crète. — On nous apprend que M. Schliemann avait pris des mesures pour fouiller un tumulus près de Cnossos, mais le paysan avec lequel il s'était abouché est mort, et les tuteurs des enfants de cet homme ne veulent autoriser les fouilles qu'à la condition que M. Schliemann acquerra préalablement l'ensemble de leur domaine, c'est-à-dire à peu près tout le territoire de Cnossos. Ces prétentions ont été considérées comme inacceptables, et l'entreprise est restée en suspens. On assure cependant que M. Schliemann compte commencer des fouilles en Crète au printemps de 1887; il vient de partir pour l'Égypte, où il doit remonter le Nil jusqu'à la seconde cataracte.

De nouvelles et très intéressantes découvertes épigraphiques, faites par M. Halbherr dans les environs de Gortyne, à l'endroit appelé Βίγλαις (*Vigle*), ont été portées à la connaissance du public par M. Comparetti, dans le dernier fascicule du *Museo Italiano* (1886, p. 190 et suiv.)[1]. Ce sont des fragments juridiques, écrits dans un alphabet très ancien qui présente plusieurs caractères tout à fait nouveaux. Il semble que ce soit là une première rédaction du code de Gortyne, dont nous possédons une version lapidaire gravée à une époque postérieure. Comme les fragments des *Vigle* ne mentionnent pas l'usage de la monnaie, mais celui de *trépieds* et de *bassins* (τριπόδες, λέβητες) tenant lieu des sommes d'argent monnayé, M. Comparetti suppose que l'introduction de la monnaie en Crète, vers l'an

1. M. Baunack a commencé l'étude grammaticale de ces textes dans la *Philologische Wochenschrift*, 1er, 8, 15, 22 et 29 janvier 1887.

650 avant J.-C., a été le motif déterminant qui a fait rédiger à nouveau le code de Gortyne. On sait que dans celui que nous possédons, grâce à MM. Halbherr et Fabricius, les mentions d'argent monnayé sont nombreuses, alors qu'elles font entièrement défaut dans les fragments des *Vigle*. L'hypothèse de M. Comparetti est très séduisante, mais nous ne pouvons que la rappeler en passant. Elle s'autorise notamment des passages d'Homère où les trépieds et les bassins (λέβητες) sont offerts à titre d'indemnité (*Iliade*, IX, 120 et suiv.) ou de rançon (*ibid.*, XXIV, 228). Ajoutons que depuis la découverte des fragments des *Vigle*, l'histoire de l'alphabet grec archaïque paraît être à récrire une fois de plus. Les auteurs de *Manuels d'épigraphie* sont peu enviables par le temps qui court : à peine ont-ils imprimé une feuille que des découvertes imprévues les obligent à la recommencer.

Chypre. — M. Ohnefalsch-Richter a publié dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft* de 1886 trois articles très instructifs intitulés : *Le Musée de Chypre et les fouilles depuis 1878*. Bien que la polémique y tienne une grande place, on y trouvera bien des renseignements curieux, qui feront seulement regretter le manque absolu d'illustrations.

Les explorations archéologiques n'ont pas été interrompues à Chypre[1] et ont fourni, pendant l'année 1886, un beau contingent de découvertes. Ce ne seront certainement pas les dernières. Nous avons même lieu d'espérer que ce sol merveilleusement fertile va être prochainement l'objet de recherches tout à fait systématiques et régulières, auxquelles la France ne restera pas indifférente. Le nouveau gouverneur de l'île, sir Henry Bulwer, porte un nom illustre qui oblige et paraît animé des intentions les plus libérales[2]. Il est décidé à encourager les fouilles sérieuses, qui doivent profiter au Musée de Chypre et à la science, mais non les explorations tumultuaires qui n'ont d'autre mobile que le lucre. Sir H. Bulwer peut compter sur la reconnaissance de l'Europe savante s'il réussit à protéger les richesses archéologiques de Chypre contre les caprices et les ravages des spéculateurs en antiquités. Entre le système turc de la prohibition absolue et le régime du laisser-faire, il existe un juste milieu auquel il ne paraît pas bien difficile de s'arrêter.

1. Cf. *Revue archéologique*, 1885, II, p. 340-364; 1886, II, p. 96-100.
2. Voir une lettre de M. Richter dans la *Philologische Wochenschrift* du 20 novembre 1886, rapportant un entretien qu'il a eu avec sir H. Bulwer et son secrétaire le major T. Chamberlain.

C'est encore à l'obligeance de M. Ohnefalsch-Richter que je dois de pouvoir renseigner nos lecteurs sur les fructueuses explorations de Tamassos et de Polis tis Chrysokhou, dont il a déjà été brièvement question dans cette *Chronique*[1]. M. Richter m'a envoyé un très grand nombre de photographies d'après les objets découverts, en même temps que de volumineux rapports sur l'histoire et les péripéties des fouilles. Je ne puis donner ici qu'un aperçu sommaire de toutes ces richesses, que M. Richter se propose de faire connaître intégralement dans une grande publication en allemand et en anglais.



Les ruines de Tamassos, aujourd'hui *Frangissa*, ont été explorées par M. Richter en 1885. Nous avons dit que ces fouilles avaient donné lieu à un procès archéologique peu édifiant, sur lequel nous nous dispenserons de revenir. Heureusement, elles ont eu d'autres conséquences plus dignes d'arrêter notre attention : la découverte d un vase

1. *Revue*, 1885, II, p. 362; 1886, II, p. 99.

archaïque extrêmement curieux et celle d'une belle inscription bilingue phénicienne et chypriote.

L'emplacement de Tamassos et de sa nécropole[1] s'étend à l'ouest, au nord-est et au nord du village actuel de *Politiko*, construit en grande partie avec les débris de la ville antique. Vers l'ouest, on peut encore suivre distinctement la trace des murs. Les premières découvertes de M. Richter furent une fabrique de verreries à l'intérieur de l'enceinte et un tombeau gréco-romain taillé dans le roc, adjacent au mur occidental. A quelques centaines de pas plus loin, en dehors de la ville, il eut la chance de rencontrer un groupe compact de tombeaux phéniciens datant des premiers temps de l'influence grecque à Chypre. Ce sont de simples fosses creusées dans la terre et qui sont, en général, d'autant plus profondes que le contenu en est plus riche. Les pauvres, à ce qu'il semble, étaient ensevelis à fleur de terre, n'ayant pas à redouter les τυμβωρύχοι.

Le tombeau où l'on a découvert le grand vase qui portera désormais dans la science le nom de *vase de Tamassos*, est une fosse très profonde avec une galerie ou couloir d'accès fermé par un mur grossier de petites pierres. A droite de l'entrée était une petite coupe commune, puis les ossements de plusieurs squelettes. Au fond gisaient entassés plusieurs vases, un aryballe à une anse, un vase à deux anses, sans couvercle, avec cercles concentriques peints, et trois autres qui méritent d'être décrits avec plus de détail : 1° vase sans couvercle (forme Perrot-Chipiez, t. III, fig. 497, p. 691), décoré de cercles concentriques noirs et d'ornements géométriques ; sur la panse est représentée une figure humaine extrêmement grossière, formée de deux cônes opposés remplis par des lignes noires parallèles, auxquels sont attachés des bras terminés par des doigts écartés (cf. A. de Cesnola, *Salaminia*, fig. 235, p. 249) ; 2° espèce de *prochous* à une anse, présentant un déversoir latéral ; à l'intérieur du vase s'élève un conduit vertical qui communique avec le déversoir (cf. *Salaminia*, p. 275, fig. 269). On fabrique encore des récipients de ce genre à Varoschia, près de Famagouste. Celui qu'a découvert M. Richter est sans couvercle, orné de cercles concentriques et d'un oiseau aquatique peints en noir (cf. Cesnola-Stern, pl. XCIV). Le troisième vase, malheureusement assez dégradé, est celui dont nous avons essayé de reproduire les peintures d'après les photographies très défectueuses et deux calques un peu rapides de M. Richter. Nous pensons toutefois que

1. Tamassos est indiquée sur la carte de Chypre publiée par M. Perrot, *Histoire de l'Art*, t. III, p. 482.

l'étude directe de l'original ne modifierait rien d'essentiel à nos dessins.

Le vase a la forme d'une urne apode; comme beaucoup de produits de la céramique chypriote, il a été cuit avant d'être peint. L'argile est grise et travaillée au tour. Les contours des figures sont noirs, l'intérieur rouge; les boucliers, les armes, les cheveux, la barbe et le cris-

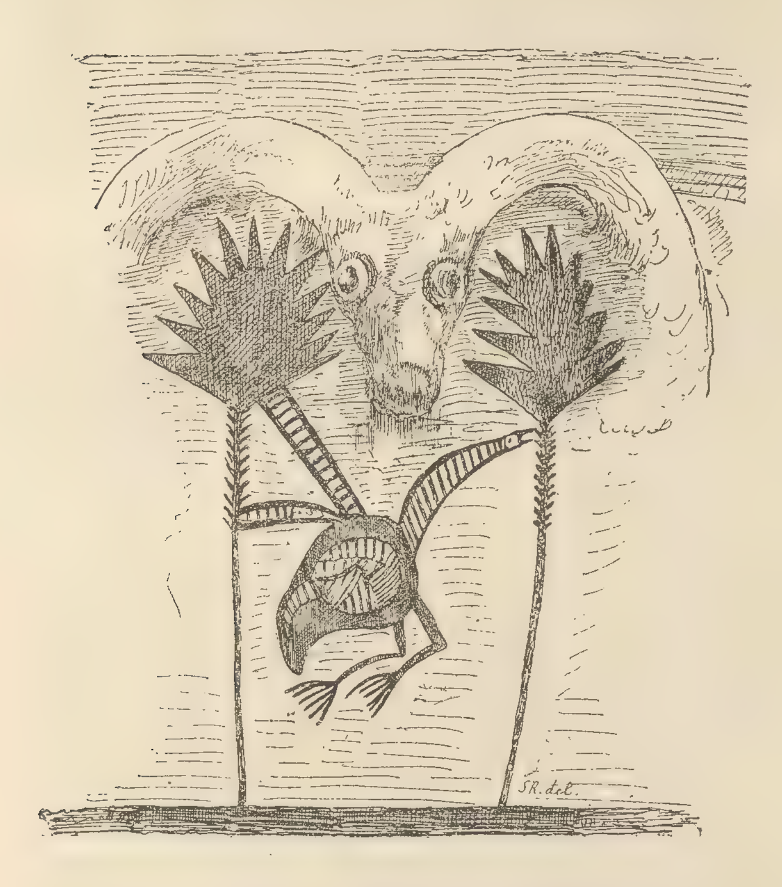


tallin des yeux des personnages sont peints en noir. Les têtes sont toutes rouges, excepté celles de la Gorgone et du lion (?); les arbres eux-mêmes sont rouges. Cette coloration capricieuse est une singularité dont on n'avait pas encore rencontré d'exemple à Chypre.

De chaque côté du vase est une tête de mouflon[1] en relief, dont les

1. Le mouflon est encore fréquent à Chypre. Un correspondant du *Cyprus Herald* (4 décembre 1886) se plaint que les chasseurs anglais en détruisent un

cornes — autre détail exceptionnel — forment deux petites anses géminées. Au-dessus et au-dessous des figures, courent des bandes parallèles peintes en noir.



Décrivons maintenant les compositions qui ornent la panse. Au-dessous des têtes de mouflon, qui sont peintes, on voit, d'une part, un oiseau au vol, d'un type fréquent dans la céramique de Chypre, et de

trop grand nombre; il raconte que M. Williamson s'est vanté d'en avoir tué seize en 1886. Le correspondant demande qu'une loi fixe annuellement le nombre des mouflons laissés à la merci des Nemrods de l'île.

l'autre, un cerf entre deux arbres, probablement des cyprès ou des pins (cf. Cesnola-Stern, pl. XCIV; Perrot-Chipiez, t. III, fig. 513). Plus loin, nous trouvons une scène de chasse : un personnage, sans doute un prince, accompagné de son écuyer, debout sur une voiture à un cheval : le cheval est attaqué par un monstre, peut-être un lion, qu'un chasseur à pied saisit par les oreilles et qu'il s'apprête à frapper d'une hache bipenne. Au-dessus de l'attelage vole l'oiseau, destiné, suivant M. Clermont-Ganneau, à marquer la direction de la marche[1]. Le dessin de cette scène est d'une extrême grossièreté. Les corps sont vus de face, les têtes, d'une laideur presque grotesque, sont de profil.



La coiffure des personnages suffirait à prouver que le vase a été peint par un céramiste indigène, qui connaissait mal les chevaux et n'avait jamais vu de lion que sur des cylindres hittites ou assyriens. Une chasse au lion, dont l'analogie avec la peinture de Tamassos est tout à fait frappante, figure sur une des pierres de Saktché-Gheuzkou (Perrot-Chipiez, t. IV, fig. 279). Un chasseur, armé d'une hache bipenne, attaque le lion par derrière, tandis qu'un autre lui enfonce un pieu dans la tête. Ce bas-relief pseudo-assyrien est très probablement hittite. Il y a là une preuve nouvelle de l'influence de cet art asiatique sur l'art gréco-chypriote à ses débuts.

A cette scène correspondent, de l'autre côté du vase, une chasse aux chèvres sauvages et l'épisode de Persée. Le premier motif est d'origine assyrienne : on le retrouve sur un bas-relief du Musée Bri-

1. Nous avons cité d'autres exemples de ce motif, *Revue archéologique*, 1885, II, p. 361; cf. Clermont-Ganneau, *Imagerie phénicienne*, 1880, p. 42.

tannique (Perrot-Chipiez, t. II, fig. 313). Quant au second, il présente un intérêt tout particulier; c'est la plus ancienne apparition d'une légende grecque sur un monument de la céramique chypriote. Malheureusement, la figure de la Gorgone est fort effacée, mais l'ensemble de la composition ne peut pas prêter au doute. Un compagnon de Persée enfonce un clou dans le cou de la Méduse, tandis que le héros a saisi la tête du monstre, qui porte, détail singulier, la coiffure chypriote indigène. L'épisode du *fichement du clou* doit correspondre à quelque détail de la légende que les auteurs ne nous ont pas transmis



on qui s'est modifié de bonne heure[1]. Remarquons que la représentation du mythe de Persée paraît aussi sur un sarcophage d'Athiénau

1. C'est peut-être le plus ancien exemple de la *clavi fixio* (γομφοῦν) considérée comme prophylactique. Cette superstition, qui parvint à Rome par l'emtremise des Étrusques, est certainement d'origine orientale (cf. Marquardt, *Roemisches Staatswesen,* t, III, p. 105; Müller-Deecke, *Die Etrusker*, t. II, p. 307 et suiv.). M. Stephani a cité, entre autres monuments analogues, une cornaline où l'on voit Éros clouant un papillon (Psyché) contre un tronc d'arbre. Voir le *Compte rendu de la Commission impériale* pour 1862, p. 157-168, pl. VI; 1877, p. 116; Unger, *Philologus*, t. XXXII, p. 531-540. [M. Clermont-Ganneau a étudié la même scène dans son *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 172-175. Il pense qu'il a pu y avoir une étymologie populaire rapportant le nom de Πήγασος, né du sang de la Gorgone, à πήγνυμι, synonyme de γομφοῦν]

(Cesnola-Stern, pl. XVIII); Persée s'éloigne, portant dans un sac la tête de la Méduse, dont le torse mutilé donne naissance au cheval Pégase et à Chrysaor[1].

La même nécropole a encore fourni beaucoup de petites coupes en bronze, des poignards en fer à manche de bois, des boucles d'oreilles en électre et en or, un scarabée phénicien en pierre, quelques grossiers cavaliers en terre cuite, etc. M. Richter me signale aussi un fragment de vase orné d'écailles et des fusaïoles de pierre en forme de doubles cônes opposés, que l'on a déjà rencontrées en grand nombre dans les tombes d'Agia-Paraskévi, où elles sont souvent accompagnées de cylindres assyriens.

L'inscription bilingue de Tamassos a été découverte par M. Richter au mois de novembre 1885, au cours des fouilles qu'il conduisait pour le compte du colonel Warren. Elle était encastrée dans le mur d'enceinte de l'autel adjacent au *téménos* d'Apollon. Comme les caractères étaient tournés vers l'intérieur, la double inscription s'est conservée presque intacte. M. Richter a recueilli au même endroit une autre inscription bilingue plus petite et mutilée, mais des motifs de discrétion l'ont empêché d'en prendre copie.

La première bilingue a été publiée par M. Piéridès dans une petite brochure imprimée à Chypre qu'il a bien voulu nous faire parvenir[2]. M. Piéridès n'a donné que la traduction anglaise de la partie phénicienne et la transcription grecque de la partie chypriote. Ne pouvant contrôler ses lectures, je me contente de les reproduire ici.

Traduction de la partie phénicienne : « Cette statue a été élevée et dédiée par Menahim, fils de Benhodesh, fils de Menahim, fils d'Arek, à son seigneur [Reshep] Elyith, dans le mois Ethanim, dans la trentième année du règne de Melekiaton, roi de Kition et d'Idalion. Puisse-t-il entendre sa prière et le bénir ! »

Le mot *Reshep* est une restitution de M. Piéridès, la pierre présentant une fissure à cet endroit. L'éditeur propose d'identifier *Reshep Elyith* à l'Apollon *Hylates* de Curium; il rappelle que M. de Vogüé a déjà signalé la juxtaposition de *Reshep Mekal* et d'Apollon *Amy-*

1. On a fait observer récemment que le nom de Chrysaor est très fréquent sur la côte de Carie (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. X, p. 489.)

2. Cf. Deecke, *Philologische Wochenschrift*, 16 octobre 1886, p. 1322. M. Deecke a fait de vains efforts pour se procurer des estampages des deux inscriptions. — Ce qui précède était déjà imprimé lorsque j'en ai reçu une photographie, que j'ai transmise à la Commission du *Corpus inscriptionum semiticarum.* J'apprends de M. Berger que les deux textes bilingues doivent être incessamment publiés par M. Wright.

cléen. La date de la trentième année du règne de Melekiaton serait environ 350-360 avant J.-C.[1]. Le mois *Ethanim* est déjà mentionné dans une inscription de Larnaca (*Corpus inscr. semitic.*, n° 86).

Voici maintenant la transcription du texte syllabique chypriote[2] :

Τὸν ἀ(ν)δριά(ν)ταν τόν(ν)υ ἔδωκεν
κὰς ὀνέθηκεν Μανασ(σ)ῆς
ὁ Νωμηνίων τῷ θεῷι
τῷι Ἀπείλωνι τῷι Ἑλει-
ται ἰ(ν)τύχα.

Ἀδριάταν pour ἀνδριάντα, avec aphérèse du ν médian et addition d'un ν final, est conforme au dialecte grec actuel de Chypre. Νουμηνίος s'était déjà rencontré dans une bilingue athénienne comme équivalent du phénicien *Benhodesch*. La forme Ἀπείλων est à remarquer. Quant à l'identification d'Éleitas avec Hylates, elle nous semble bien contestable; M. Deecke fait d'ailleurs observer que l'Ἀπόλλων Ὑλάτας de Chypre doit son nom à la localité chypriote Ὕλη ou Ὕλαι. Ἑλείτας, d'après Étienne de Byzance, est l'ethnique de la ville laconienne d'Hélos ; l'Ἀπόλλων Ἑλείτας paraît ainsi, suivant une ingénieuse remarque du savant allemand, comme la contre-partie de l'Apollon Amycléen, également originaire de Laconie. Le phénicien *Elyith* n'est qu'une transcription du grec Ἑλείτας. M. Deecke vient à se demander si l'île de Chypre n'a pas été colonisée à l'origine par des Achéens de Laconie fuyant devant l'invasion dorienne. La fondation de Paphos était attribuée à une colonie d'Arcadiens, qui auraient émigré après la guerre de Troie sous la conduite d'Agapénor de Tégée; or, Tégée était une ville royale achéenne, comme le prouve l'histoire de la découverte des ossements d'Oreste. Mais laissons la parole à M. Deecke : « Expliquera-t-on aussi par cette émigration achéenne la part importante que Chypre a prise de bonne heure dans la poésie homérique et cyclique, qui n'est que la mise en œuvre de la tradition héroïque des Achéens? Que l'on songe seulement au Ve chant de l'*Iliade* et aux Κύπρια de Stasinos ! J'ai déjà indiqué dans les *Studien* de Curtius (t. VII, p. 262) les traces de la langue épique dans le dialecte chypriote. Faut-il encore expliquer de même cette notice d'Hésychius : Ἀχαιομάντεις· οἱ τὴν τῶν θεῶν ἔχοντες ἱερωσύνην ἐν Κύπρῳ? Enfin, le

1. Cf. Six, *Classement des séries chypriotes*, p. 335.

2. Je profite des observations de M. Deecke, *Philologische Wochenschrift*, 1886, p. 1323. [Cf. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 198-200.]

dialecte chypriote ne ressemble-t-il au dialecte arcadien que parce que l'un et l'autre sont achaeo-laconiens et que la population achéenne de la Laconie était proche parente de sa voisine, la population arcadienne? Ce sont là des problèmes fort intéressants. » — Le premier établissement des Achéens à Chypre pourrait remonter à une époque plus ancienne que l'invasion des Doriens, puisque nous les trouvons guerroyant dans la Haute-Égypte au XII[e] siècle avant J.-C. Vaincus par Ramsès et par Ménephtah, les *peuples de la mer* ont dû refluer en partie sur les îles de l'Archipel[1].

— Les fouilles de Polis tis Chrysokhou, l'ancienne Arsinoé, ont été faites aux frais de trois Anglais, MM. C. Watkins et G. Christian, de la Banque ottomane, et M. J.-W. Williamson, propriétaire du *Cyprus Herald*. Leur succès paraît dû en grande partie à la persévérance de M. Watkins, qui n'a pas reculé devant les sacrifices considérables qu'elles entraînaient. Commencées au mois de mars 1885 et poussées avec beaucoup d'activité — on a employé jusqu'à cent ouvriers à la fois — elles ont porté sur deux nécropoles, situées l'une au sud, l'autre à l'est de la ville. Les produits de ces fouilles seront probablement exposés à Paris au printemps de 1887 : MM. Froehner et Hoffmann en préparent, dit-on, le catalogue.

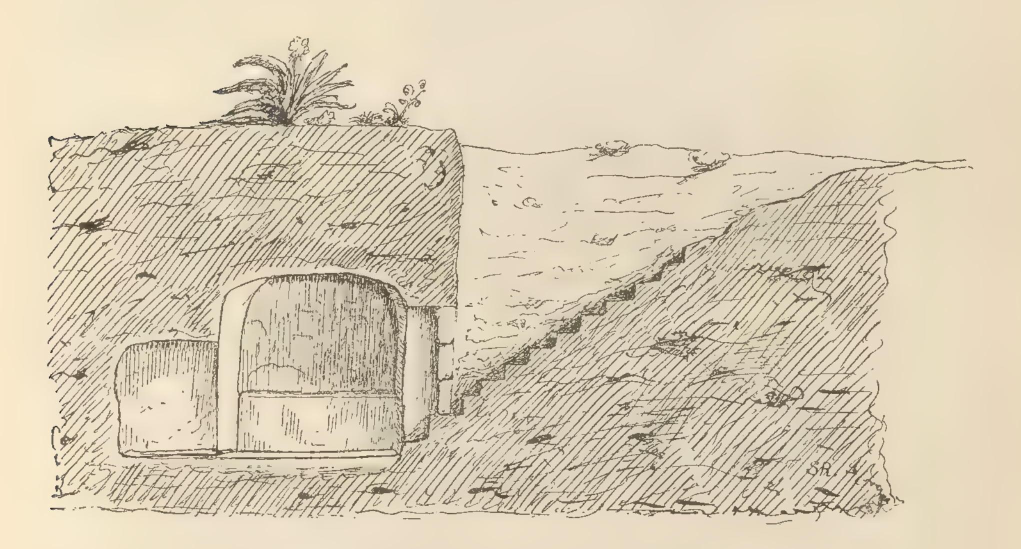
Ce qui frappe d'abord dans l'ensemble des découvertes de Polis, ce sont les rapports qu'elles présentent avec Athènes et Vulci, d'une part, avec Camiros de l'autre. On a trouvé deux coupes à figures rouges de style sévère portant la signature ΗΕΡΜΑΙΟΣ ΕΠΟΙΕΣΕΝ, qui s'est rencontrée à Vulci (Klein, p. 115-116), et une troisième avec l'inscription ΚΑΧΡΥΛΙΟΝ ΕΠΟΙΕΣΕΝ, qui a déjà été signalée en Italie et en Attique (Klein, p. 124-130)[2]. Par contre, une ceinture d'argent doré, formée de quatre plaques minces avec pendeloques unies par des charnières, rappelle exactement les bijoux archaïques de Camiros découverts par M. Salzmann. Les plaques, ornées de granulé, portent des reliefs au repoussé représentant : 1° l'Artémis persique vue de face, tenant de chaque main un cerf ou un mouflon; des soleils remplissent le champ et les bords sont décorés de méandres,

1. Cf. Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 18. Après l'invasion dorienne, une partie des Achéens sera revenue vers le sud, notamment à Lesbos et à Chypre.

2. Voir Klein, *Griechische Vasen mit Meistersignaturen*, 2[e] édition, 1887. Le nom d'Hermaios doit être ajouté à la liste des céramistes dont les noms se sont retrouvés sur des vases découverts en Grèce et en Italie (*Traité d'épigraphie grecque*, p. 450). Celui de Nicosthènes, déjà connu en Grèce et en Italie, se lit sur un vase récemment découvert à Naucratis en Égypte (Klein, p. 220).

de fleurs et de boutons de lotus; 2° deux lions ailés accroupis et adossés, motif fréquent sur les stèles chypriotes.

Les tombeaux de Polis sont généralement des fosses, mais quelques-uns offrent l'aspect de cryptes funéraires construites avec soin où l'on descend par un escalier. Nous reproduisons ici la coupe de l'un d'eux, d'après une aquarelle de M. Richter. Le couloir qui conduit dans la tombe renferme généralement des statuettes en terre cuite jetées pêle-mêle et *brisées intentionnellement*. Une fois on a trouvé dans le



couloir plus de vingt figurines dont les têtes avaient été cassées. Ces observations sont de M. Richter[2] et concordent parfaitement avec celles que nous avons faites, M. Pottier et moi, à Myrina[3]; un archéologue a donc eu tort de se fonder sur nos constatations pour prétendre que la nécropole éolienne avait été violée dès l'antiquité.

M. Richter nous a communiqué la description de plus de cent tombeaux; nous en choisirons deux seulement à titre de spécimens. Dans le premier (nécropole du sud), le couloir contenait deux statuettes et une tête haute de 0m,12, d'un très beau style grec sévère. Le

2. « *Eine absichtliche Zertrümmerung und Koepfung der Figuren hat stattgefunden... offenbar absichtlich abgeschlagene Koepfe.* »

3. *La Nécropole de Myrina*, t. I, p. 102; cf. Rayet, *Monuments de l'art antique*, t. II, pl. LXXVII, p. 8, qui a observé le même fait à Tanagra.

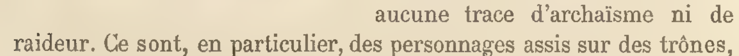
tombeau renfermait quinze vases à couverte noire portant des caractères chypriotes gravés sur le fond, une quantité de vases communs, des pointes de flèche en fer et en bronze, des ornements d'or. L'objet capital était une grande amphore ornée de peintures polychromes sur la panse (réseaux et palmettes); le col est couvert d'un vernis noir et la partie supérieure de la panse présente un petit déversoir latéral en forme d'urne. Entre le déversoir et le col sont deux figures debout, une femme drapée avec un chapeau rouge, un chiton rouge et un himation bleu, et un Éros également peint en rouge.

Le second tombeau (nécropole de l'est) est une fosse simple, de forme rectangulaire; elle contenait un grand nombre de vases à couverte noire et à figures rouges, deux panthères, deux oies, etc. Onze vases portaient des caractères chypriotes incisés. Une amphore avec déversoir latéral est ornée de peintures rouges et brunes représentant deux taureaux cornupètes, ayant chacun devant lui une fleur; entre le déversoir et le col est une figure drapée coiffée d'un grand chapeau triangulaire et tenant dans sa main gauche la petite urne qui sert de déversoir.

Nous ne savons si la présence de graffites chypriotes sur des vases à figures rouges autorise à supposer que ces vases auraient été fabriqués dans l'île; nous serions tenté plutôt d'y voir des produits athéniens importés, sur lesquels les marchands indigènes ou les possesseurs auraient pu graver quelques caractères à la pointe. Une phiale noire avec trois Δ incisés rentre dans la catégorie intéressante des vases avec indication de prix[1].

Outre les vases que nous venons de signaler, on a découvert beaucoup de lécythes reproduisant des types grecs connus, des urnes ornées de têtes de bœuf en relief, plusieurs vases à déversoir, dont nous avons dessiné le plus remarquable d'après une photographie de M. Richter. Il y a quelques statues en pierre calcaire, notamment un Hercule et un homme couché sur une kliné. Les terres cuites sont nombreuses et souvent d'un excellent style, sans aucune trace d'archaïsme ni de




raideur. Ce sont, en particulier, des personnages assis sur des trônes,

1. Cf. notre *Traité d'épigraphie grecque*, p. 450.

des hommes couchés sur des lits, des femmes au type de la *Spes* ou voilées. Une figure assise sur un trône a 0m,40 de haut; une main de statuette atteint 0m,07 de longueur. On a aussi recueilli quelques fragments de groupes, malheureusement mutilés; un seul, parfaitement intact, reproduit le motif connu d'Éros et Psyché, dont il existe une autre réplique dans la collection Piéridès à Larnaka. Éros et Psyché sont l'un et l'autre ailés[1]. Les têtes présentent souvent une expression individuelle qui ferait songer à des portraits.

Les lampes en forme de coquilles plates à bords relevés sont nombreuses; fréquentes à Chypre (Achna, Dali, Tamassos) et dans les anciens tombeaux de Carthage, elles font absolument défaut dans les sépultures d'époque romaine. Parmi les petits objets, signalons un miroir de bronze avec son manche, de grands clous en bronze et des verreries. Mais ce qui est particulièrement digne d'attention, c'est le grand nombre d'inscriptions en caractères chypriotes; l'une d'elles, malheureusement fort courte, présente quatre caractères incrustés de bronze. M. Deecke a publié, dans la *Berliner Philologische Wochenschrift* du 9 octobre 1885 (p. 1289 à 1292), une première série de ces inscriptions chypriotes; il possédait, à cette date, les copies et les estampages de cent trente et un textes, dont dix sur pierre, un sur topaze et cent dix sur des vases. Nous reproduisons ici les plus importants, suivant les transcriptions de M. Deecke[2].

1. Sur pierre : Ἄριστος [τᾶι?] Ἀριστοκύπρω παιδί. On connaît le roi Ἀριστόκυπρος de Soloi, mort en 498 avant J.-C. (Hérodote, V, 113).

2. Sur un lion de pierre : Τιμόκυπρός ὁ Τιμοκρέτεος ἐπέστασε Γιλ(λ)ίκαϝι τῶι κασιγνήτωι. Le nom Γιλ(λ)ίκας est déjà connu à Chypre. Ἐπέστασε pour ἔστασε est exceptionnel, mais s'est aussi rencontré dans l'épigraphie chypriote.

3. Sur pierre : Ὄναιός ἠμι.

4. Sur pierre : Στασαγόραυ ἠμὶ τῶ Στασά(ν)δρω. Stasandros est le nom d'un prince chypriote au service d'Alexandre; il se rencontre aussi sur des monnaies de Chypre.

1. Le type est le même que celui du groupe publié par M. Stephani en tête du *Compte rendu* pour 1877.

2. Les mêmes inscriptions ont aussi été communiquées par M. Sayce à la *Society of Biblical Archaeology*, mais je n'ai pas eu cette publication entre les mains. M. Deecke a encore publié des inscriptions de Polis tis Chrysokhou dans la *Philologische Wochenschrift* du 18 et du 25 décembre 1886. Celles qu'il a données en dernier lieu proviennent d'une troisième nécropole de Polis tis Chrysokhou et portent au chiffre de 290 le nombre des textes chypriotes de cette localité.

5. Sur pierre : Τιμά(ν)δρω ἠμὶ τῶ Ὀνασαγόραυ. Le nom *Onasagoras* se lit deux fois sur la table de Dali.

6. Sur pierre : Ἀριστοκύπρας ἠμί · ἔστασε Ἄριστος.

7. Sur un pilier de pierre, avec caractères incrustés de bronze (voir plus haut) : Ἀρὰ Διί. Le mot Ἀρά est synonyme d'εὐχή et s'est déjà trouvé dans ce sens à Chypre.

8. Bague avec chaton de topaze, où est gravé un taureau luttant contre un cerf. L'inscription, courant de droite à gauche au-dessus des animaux, va de gauche à droite à la dernière ligne. M. Deecke lit : Ἀριστοϝάναξ, syllabiquement *a-ri-si-to-va-na-xe*.

Au commencement du mois de novembre, M. Richter a découvert une grande amphore à figures rouges dont le sujet principal est Aphrodite avec Héraclès et Charis ; l'inscription, qui est difficile à lire, contient le mot **ΚΑΛΟΣ**. En même temps, il a trouvé une pyxis d'un dessin très soigné, malheureusement en morceaux, ornée de nombreuses figures accompagnées de leurs noms, **ΘΕΜΙΣ, ΝΕΜΕΣΙΣ, ΕΡΩΣ**.

Pergame. — On lit dans le *Levant Herald* des 13 et 14 octobre 1886 :

« Le ministère de l'Instruction publique a envoyé à Pergame un certain nombre de gardiens pour veiller sur les ruines du nouveau temple récemment découvert dans cette localité et afin d'empêcher le pillage que les indigènes avaient déjà commencé à y commettre.

« On sait que le Musée de Berlin avait obtenu du gouvernement impérial l'autorisation de faire des fouilles à Pergame, où un temple avait été dernièrement mis à jour, et qu'une convention réglant le partage des découvertes était intervenue entre les deux parties. Le terme de cette convention ayant expiré et la direction du Musée de Berlin jugeant que les fragments restés en sa possession étaient sans aucune valeur, des démarches sont faites en ce moment auprès du ministère de l'Instruction publique en vue de renouveler la convention et mettre ainsi les explorateurs allemands à même de découvrir les pièces archéologiques devant compléter celles qui ont été mises à jour jusqu'ici. »

Les fouilles de Pergame ont été suspendues dès le mois de juillet 1886. On a déblayé l'acropole de l'époque hellénistique, mais on n'a découvert que les fondations en marbre d'un grand édifice situé au sommet. L'ambassade d'Allemagne à Constantinople a demandé un nouveau permis pour continuer les travaux, qui ont été repris au mois d'octobre en présence de M. Conze. On espérait, en terminant le déblayement, pouvoir établir, par quelque découverte épigraphique, que



PERGAME

PLAN DES FOUILLES

(Août 1886)

le temple dit jusqu'à présent d'Auguste est celui de Jupiter et de Trajan. Il est prouvé aujourd'hui, m'écrit M. D. Baltazzi, que le temple d'Auguste se trouve dans la partie basse de l'Acropole. M. Baltazzi m'a communiqué un plan des fouilles dressé par M. Humann, qui montre avec beaucoup de clarté le progrès des travaux. Nous l'avons fait reproduire à l'échelle de 1/3200e, mais comme nous ne pouvions employer des teintes, nous avons eu recours aux indications conventionnelles que voici. Les espaces de terrain entourés d'un pointillé noir restent encore à déblayer; ceux qui sont entourés d'étoiles ont été fouillés du 6 septembre 1878 au 13 août 1881 ; enfin, ceux qui ont pour limites des petits cercles ont été explorés du 13 avril 1883 au 13 juin 1886. Le théâtre est compris parmi ces derniers.

M. Démosthène Baltazzi m'a envoyé la copie d'une intéressante inscription trouvée à Poiradjik, près de Pergame. Mon frère Théodore Reinach l'a publiée dans la *Revue historique* (sept.-oct. 1886), d'après la copie de M. Baltazzi ; bientôt après, il en a reçu un estampage qui lui a permis de modifier sur quelques points la transcription du texte (*Revue historique*, nov.-déc. 1886). Je renvoie aux articles cités pour les détails du commentaire; qu'il me suffise de dire que cette inscription, malheureusement mutilée, prouve entre autres : 1° qu'à Pergame, comme ailleurs, les prytanes ont succédé à un état monarchique; 2° qu'Oronte le Bactrien, s'étant révolté sous Artaxerxès Mnémon, vers 363 avant J.-C. vainquit les Pergaméniens et les établit de nouveau dans leur ancienne ville, c'est-à-dire probablement à Teuthrania. — On le voit, c'est une page d'histoire, d'autant plus intéressante que nous connaissons encore mal les origines de Pergame. L'inscription appartient au IIIe ou au IVe siècle avant J.-C. ; en voici le texte, revu sur l'estampage :

[μοναρ]χία ...διδ...
κατ'] ἔτος ἕκα[στ]ον. Καὶ πρῶτος ἐπρυτ[άνευσεν
....ας καὶ ἐξ ἐκείνου μέχρι νῦν πρυτά[νεις ἀεὶ
διατελοῦσιν. Ὀρόντης δὲ Ἀρτασύ[ρου......
...]ὸς Βάκτριος ἀποστὰς ἀπὸ Ἀρταξέρ[ξου τοῦ
Περ]σῶν βασιλέως ἐκράτησεν τῶν Περγα[μηνῶν
καὶ μ]ετῴκισεν αὐτοὺς πάλιν ἐπὶ τὸν κοι[.....
εἰς] τὴν πα[λαι]ὰν πόλιν. Εἶτα Ὀρόντης.....
...τρε... [Ἀρτα]ξέρξῃ ἀπέθανεν......... [1]

1. [Cf. *Ausgrabungen zu Pergamon. Dritter Bericht*, p. 56; *Revue des Études grecques*, 1890, p. 365.]

Jérusalem. — Le *Daily News* a consacré un *leading article*, dans son numéro du 19 juillet 1886, à une découverte importante faite récemment à Jérusalem. En creusant les fondations de l'*hôtel de la Méditerranée*, près de la porte de Jaffa, à l'extrémité de la rue qui mène à la Tour de David, on a trouvé, à la profondeur de 15 pieds, les restes d'un vieux mur que l'on croit être la « seconde muraille » de Josèphe. Il reste deux ou trois assises de grandes pierres sur un espace de 25 mètres. Or, on sait que l'identification du Saint-Sépulcre avec le Golgotha est fortement contestée depuis Robinson. Gordon, qui a séjourné à Jérusalem avant de se rendre à Khartoum, expressément pour étudier cette question, concluait avec Conder à placer le Calvaire sur une éminence rocheuse près de la porte de Damas. Le crucifiement a eu lieu « en dehors de la porte. » Mais le prétendu Saint-Sépulcre est au milieu même de Jérusalem. Si l'on pouvait suivre le second mur et que le Saint-Sépulcre se trouvât compris dans son enceinte, la sainteté de ce lieu ne reposerait plus que sur une erreur. « Les croisades, dit le *Daily News*, ne seraient plus qu'un long combat pour une coquille de noix vide. » Malheureusement, les maisons modernes d'une part, la loi turque de l'autre, empêchent de continuer des fouilles dont l'Angleterre serait prête à faire les frais.

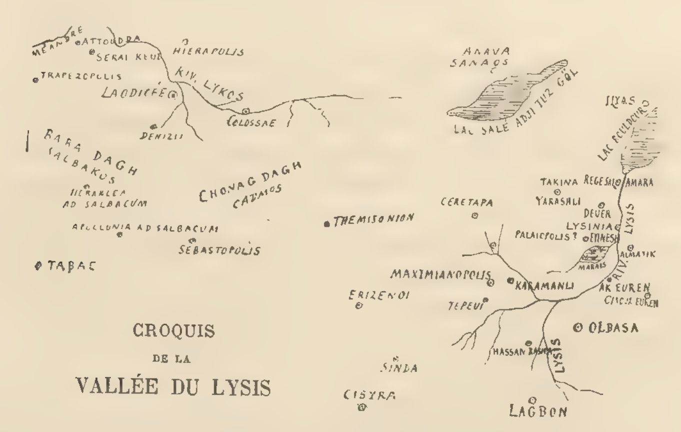
Sinaï. — M. Gardthausen a récemment publié à Oxford[1] le catalogue des manuscrits grecs conservés dans les couvents du mont Sinaï, suivi d'une description des manuscrits les plus importants de Patmos et d'Alexandrie. Ce volume est le fruit d'une mission remplie par l'auteur pendant l'hiver de 1880 à 1881. Les résultats sont plus importants pour la paléographie que pour la littérature. Ainsi M. Gardthausen a signalé le plus ancien bombycin (?) daté, un *Euchologe* de 1153 après J.-C., et quatre feuillets d'un *Asceticum*, écrits sur papier de coton en lettres onciales, qui paraissent appartenir au xe ou au xie siècle. Il y a beaucoup de manuscrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aucun n'est comparable, pour l'importance, au *Codex Sinaiticus* étudié par Tischendorf. Parmi les textes nouveaux, on peut citer un feuillet de *Sententiae*, quelques écrits de théologie et des lexiques de basse époque. Un manuscrit d'Apollonius de Rhodes, écrit en Crète, remonte au xve siècle; deux manuscrits d'Euripide appartiennent au xive et au xve; enfin, un lexique du xve siècle contient un fragment des *Grenouilles* d'Aristophane. Les palimpsestes

1. *Catalogus codicum graecorum sinaiticorum*, Oxonii, 1886. Cf. un intéressant compte rendu dans l'*Academy*, 1886, p. 381.

sont sans intérêt. En somme, c'est une déception pour ceux qui attendaient la résurrection de quelque chef-d'œuvre. M. Lindsay, dans l'*Academy*, exprime l'opinion que l'on trouverait davantage, sans aller bien loin, si l'on pouvait décider les grands seigneurs anglais à ouvrir plus libéralement leurs bibliothèques au public studieux.

Éphèse. — Dans une *Chronique* de l'an passé (1886, I, p. 164), j'avais signalé, à titre de mystification, la découverte annoncée par un journal grec du manuscrit original de l'*Apocalypse*. M. Papadopoulos Kerameus m'écrit qu'il s'agit bien d'un manuscrit de cet ouvrage, qui se trouve dans l'église de Kirkintjé et qui a déjà été mentionné par M. Wood dans ses *Discoveries at Ephesos*; mais il n'a pas été découvert dans une caverne, et — bien entendu — il n'est pas de la main de saint Jean.

Asie Mineure. — M. Ramsay, qui a récemment passé de l'Université d'Oxford à celle d'Aberdeen, s'est acquitté avec succès, pendant l'été de 1886, d'une nouvelle mission en Asie Mineure. Sur ma demande, il a eu l'obligeance de me tenir au courant de ses découvertes par une série de lettres écrites en voyage qu'il m'a remises toutes ensemble à son retour, en les accompagnant d'un croquis topogra-



CROQUIS
DE LA
VALLÉE DU LYSIS

phique que je reproduis ici. Nos lecteurs ont accueilli avec trop d'intérêt les détails que nous leur avons donnés à diverses reprises sur les explorations antérieures de M. Ramsay pour que nous ne nous fassions pas un devoir de traduire aussi complètement que possible les importantes communications de notre ami.

« *Environs de Koniah, juillet 1886.* — En quittant le chemin de fer, je me suis d'abord proposé pour but d'éclaircir la seule difficulté sérieuse que présente encore la topographie de la Phrygie méridionale, l'identification de Trapezopolis. La situation de cette ville est déterminée, d'une manière générale, par deux considérations : 1° elle était sur la frontière de la Carie et de la Phrygie, c'est-à-dire au sud-ouest de la Phrygie ; aussi l'attribuait-on tantôt à la Phrygie, tantôt à la Carie ; 2° elle faisait partie du *conventus* d'Alabanda et doit, par suite, avoir été située à l'ouest de la route conduisant de Cibyra à Laodicée, car toute ville placée sur cette route doit avoir appartenu au *conventus* qui comprenait Laodicée et Cibyra. Par suite, la position assignée à Trapezopolis par M. Waddington (*Kizil-Hissar*) est inadmissible, Kizil-Hissar, est, en effet, sur la route de Cibyra à Laodicée.

« La Carie et la Phrygie sont limitrophes sur un assez court espace suivant les deux versants nord et sud du Baba-Dagh (mont Salbacus, suivant l'identification proposée en premier lieu par M. Waddington). Trapezopolis peut donc avoir été au nord ou au sud de cette montagne. J'examinai d'abord le pays dans la région du nord et je me convainquis qu'il avait existé deux villes anciennes dans un district où l'on n'en avait encore signalé qu'une seule, Attoudda. Une de ces villes était près de Serai-Keui, actuellement la tête du chemin de fer ottoman ; l'autre était à Assar ou Hissar, à quatre heures de Serai-Keui, sur la route d'Aphrodisias. Jusqu'à présent, on a placé sans hésitation Attoudda à Hissar, sur la foi d'une inscription publiée dans le *Corpus*. Je ne veux point entrer dans l'examen de ce témoignage : qu'il me suffise de dire que si j'ai raison de reconnaître le site d'une ville gréco-romaine près de Serai-Keui, cette ville n'a pu être qu'Attoudda. Le temple de Men-Karou appartenait à Attoudda (la légende **MHN KAPOY** se lit sur les monnaies de cette ville) et le temple en question était dans la plaine un peu à l'ouest de Serai-Keui. Hissar est à une hauteur considérable dans la montagne, et le seul nom antique qu'on puisse lui attribuer est Trapezopolis. Sa situation à mi-route entre la ville phrygienne d'Attoudda et la ville carienne d'Aphrodisias explique pourquoi les Romains l'assignèrent à la Carie et au *conventus* d'Alabanda, tandis que les Byzantins la mettent en Phrygie sous la métropole de Laodicée.

« En second lieu, j'ai examiné le pays montagneux entre les villes cariennes bien connues de Heracleia (Makuf) et de Sebastopolis (Kizilje) à l'ouest, la route de Cibyra à Laodicée à l'est. Il me semble qu'aucune cité antique n'a pu exister dans cet espace de terrain.

« En un mot, l'ancienne ville de Hissar réclame un nom, et le seul

qui lui convienne est Trapezopolis ; Trapezopolis réclame un emplacement, et aucun ne remplit les conditions voulues, si ce n'est Hissar.

« Pendant les dix jours suivants, nous explorâmes le pays montagneux au nord et au sud-est de Colossae, à l'effet de corriger la carte de la Pisidie. Kayadibi doit représenter l'emplacement de Ceretapa Diocaesareia, comme je le pensais en 1884 : l'inscription Δ(ε)ὶ [Κ]αίσαρι sur un autel dans le bazar de Kayadibi indique une forme locale du culte impérial qui justifie le nom de Diocaesareia. Le lac de Kayadibi est l'Aulindenos mentionné par les monnaies. La frontière entre la Phrygie et la Pisidie sur ce point est la ligne de partage des eaux entre Kayadibi et Gebren. Toute la vallée du Gebren-Sou avec ses nombreuses cités antiques appartient à la Pisidie. Le cours supérieur du Gebren-Sou traverse de grands domaines impériaux ; les cités des environs datent leurs documents suivant le procurateur impérial (ἐπὶ ἐπιτρόπου) et les locataires de ces domaines (ἐπὶ μιστωθῶν). Tout le territoire d'Ormelion paraît avoir formé un grand domaine impérial.

« Cette ville a été étudiée d'abord par MM. Duchesne et Collignon, mais je dois contester sur bien des points la lecture et l'interprétation qu'ils ont données de ses nombreuses inscriptions. Le nom d'Ormelion (je l'écris ainsi d'après l'analogie de *Philomelion*), n'est connu que par les inscriptions. Cette localité paraît avoir été élevée au rang de πόλις vers l'époque de Dioclétien ; à l'époque byzantine, elle s'appelle toujours Maximianopolis. Hiéroclès, dans sa liste de cités pamphyliennes, qui nous est parvenue fort altérée, la nomme deux fois : 1° *Maximianoupolis* ; 2° *Ktéma Maximianoupoleos*, c'est-à-dire le « domaine impérial de Maximianoupolis ».

« Gebren marque l'emplacement d'une cité antique, probablement d'Ariassos, qui est mentionnée par Hiéroclès à côté de Maximianopolis. L'ère employée dans une inscription de Gebren paraît être l'ère asiatique d'octobre 85 avant J.-C.

« A Ormelion, deux ères étaient usitées concurremment, l'ère asiatique et une autre remontant à 37 après J.-C., qui donne peut-être la date où le domaine impérial fut organisé.

« Une borne milliaire à Ormelion marque la distance de cette ville ἀπὸ Κιβύρας.

« L'emplacement de Gebren a été d'abord étudié par M. Hirschfeld, qui reconnaît dans le nom moderne celui d'une ancienne ville hypothétique de Kebrene.

« A Eyinesh, sur un affluent du Gebren-Sou, il y avait une autre cité antique, découverte par MM. Duchesne et Collignon. L'ordre

suivi par Hiéroclès me fait croire que cette ville est Palaiopolis ou Alieros ; le dernier nom est le nom indigène qui fut remplacé pour un temps par le nom grec, mais qui reparaît dans les listes ecclésiastiques byzantines de basse époque. Les noms proposés par les explorateurs récents (Sanaos, par M. Duchesne ; Themissonion, par M. Sterrett), ne sont pas d'accord avec les données topographiques. Palaiopolis a frappé quelques rares monnaies, si toutefois j'ai raison de lui attribuer les pièces données jusqu'à présent à une ville supposée de Palaiopolis en Lycie ou en Carie.

« Olbasa a été découverte, il y a longtemps, par Schoenborn à Belenli : c'est, à mon avis, la seule ville antique qui eût été identifiée d'une manière certaine avant mon voyage dans la vallée du Gebren-Sou.

« Hassan-Pacha, au sud d'Ormélion, dans la vallée du Gebren, est aussi un site antique et pourrait disputer à Gebren le nom d'Ariassos ; l'un et l'autre de ces emplacements conviennent à l'ordre suivi par Hiéroclès. Strabon donne la forme Aarassos, qui paraît n'être qu'une transcription grecque différente du même nom indigène.

« Ainsi, les résultats de notre voyage de 1884 se trouvent confirmés dans leur ensemble par nos explorations plus minutieuses de cette année. J'avais été aussi conduit à la pensée que Lysinia doit être cherchée sur le Lysis (Gebren-Sou), dans la partie supérieure de son cours, mais à quelque distance au-dessus de son embouchure, et que Colbasa, Corbasa, Cormasa ou Colbassos (quatre transcriptions grecques d'un nom pisidien), est située à l'extrémité septentrionale du passage par lequel Manlius traversa le Kestel-Dagh, entre la vallée du Taurus et celle du Lysis, dans sa célèbre campagne contre les Galates.

« Nous avons passé beaucoup de temps et pris beaucoup de peine pour arriver à éclaircir ces questions, et bien que nous ne soyons pas parvenus à des résultats indiscutables, je crois avoir définitivement résolu le problème de l'itinéraire de Manlius et déterminé l'emplacement des cités susdites.

« La rivière appelée aujourd'hui Gebren-Sou a deux branches principales : celle du nord commence près de Gebren, celle du sud près d'Ali-Fakhreddin-Yaila (l'ancienne *Lagbon*, la *Lagon* de Tite-Live). La branche du sud était considérée dans l'antiquité comme la principale. Les sources du Lysis sont sur la route de Manlius, et c'est à ce fait que nous devons d'en connaître le nom.

« La situation de Lysinia est déterminée par trois conditions : 1° nous pouvons inférer de son nom même qu'elle était sur le Lysis ou près de cette rivière ; 2° elle est dans le voisinage, mais non sur le

tracé même de la route de Manlius; 3° elle n'était pas voisine de l'embouchure du Lysis, car ce territoire appartenait à Sagalassos et n'était pas une cité indépendante.

« Cela posé, pour découvrir Lysinia, il nous suffisait d'étudier le cours du Lysis. A Elmadjik, nous trouvâmes une inscription dédiée par le sénat et le peuple, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος; le possesseur du marbre m'informa qu'elle avait été apportée là d'un ancien site placé sur la rivière à 3 milles de distance environ. Nous nous y rendîmes et trouvâmes un pont romain avec quelques ruines *in situ*.

« Colbasa est presque certainement représentée par les ruines étendues de Giaour-Euren, près de Geuldé, à six heures au sud de Bouldour, près de la route directe de Bouldour à Termessos. Quelques rares monnaies, dont deux sont au Musée Britannique, portent la légende ΚΟΛΒΑΣΣΕΩΝ.

« De la vallée du Gebren, nous fîmes une courte excursion par delà les montagnes dans la vallée du Taurus (Istanoz-Tchai). Mon but était de voir la route par laquelle Manlius passa dans son *raid* en Galatie. La vallée de l'Istanoz-Sou a été si complètement explorée au cours de notre expédition de 1884, et les inscriptions recueillies ont fourni tant de noms anciens, que la topographie de cette région pouvait être considérée comme fixée. Dans les *Mittheilungen* de 1885[1], j'ai montré que les cités d'Isinda, Pogla, Andeda, Berbe, Colonia, Comama et le dème des Perminodeis se partageaient ce district. Je me rendis en hâte à Comama et j'y trouvai trois ou quatre inscriptions qui m'avaient échappé dans une visite précédente. Je crois qu'aucun autre Européen n'a jamais visité Comama et le nom même en était ignoré, jusqu'à ce que les inscriptions que j'y découvris en 1884 justifièrent la lecture de certaines monnaies et permirent de le retrouver dans un texte corrompu de Ptolémée. Mais en 1885 l'éditeur des *Mittheilungen* n'a pas cru devoir accepter le nom de Comama et l'a corrigé partout en Comana.

« Je crois qu'il ne peut plus y avoir de doute aujourd'hui sur ce point : Manlius, dans sa marche de Termessos en Galatie, suivit partout la route directe. En parcourant aujourd'hui cette route, on trouve une série de points qui tantôt ont certainement été touchés par lui, tantôt s'accordent le mieux avec le récit de Tite-Live. Les identifica-

1. Ramsay, *Mittheilungen des deutschen Instituts*, 1885 (t. X), p. 334 et suiv. Je profite de l'occasion pour signaler l'excellent index des tomes VI à X des *Mittheilungen*, qui vient d'être publié à Athènes, et celui de l'*Archaeologische Zeitung*, 1843 à 1885, qui est un monument de patience et d'exactitude.

tions les plus certaines sont Synnada (Cassaba) et le Metropolitanus Campus (Tchal-Ova), puis les *Rhotrini fontes* (les grandes sources à 10 milles à l'est d'Apamée). En identifiant les deux derniers points (l'identification de Synnada est due à M. Perrot en 1876) dans le *Journal of Hellenic Studies* de 1882, je négligeai de faire remarquer que le nom latin *Rhotrini fontes* (généralement changé, par une conjecture malheureuse, en *Obrimae fontes*), n'est guère qu'une légère altération du nom grec Αὐροκρηνοὶ πηγαί ou Αὐλοκρήνη et devait s'écrire *Rhocrini Fontes*. M. Hirschfeld a identifié Aporidos Komè avec la moderne Paradis ou Baradis, voisine également de la route directe. Darsa doit être Darsila, c'est-à-dire Darzela ou Zarzela, la moderne Bouldour. Cormasa et Lysinia sont l'une sur le chemin de Manlius, l'autre à peu de distance de la route directe, d'après les positions que je leur ai assignées, et les *fines Sagalassensium* se trouvent près du lac de Bouldour (la Λίμνη de Polybe, improprement appelé *paludes* dans Tite-Live). Si l'on cherchait le plus court chemin praticable entre Termessos et Synnada, on n'en trouverait pas de plus direct que celui que j'indique[1].

« Le passage à travers les montagnes s'ouvre au sud entre Foulla (Pogla) et Urkudlu; au nord, il s'ouvre vers le petit village d'Azizié. C'est un passage facile, excepté là où la route, autrefois parfaitement aménagée sur le versant plus rapide du côté sud, a été ruinée par suite de la négligence des Turcs.

« L'identification de Bouldour (le nom officiel est Bourdour) avec l'ancienne Zorzila, Zarzela ou Durzela, et de celle-ci avec Darsa (pour Dar[si]la) de Tite-Live, peut sembler un peu téméraire. J'ai d'abord été amené à croire, en étudiant la liste des cités de Pisidie dans Hiéroclès, que le groupe des villes de Mallos, Adada et Zorzila devait se trouver sur le lac de Bouldour, et que l'ordre suivi autorisait l'identification de Bouldour avec Zorzila. La ressemblance qui existe entre ces deux noms était un argument de plus. Puis, je remarquai que la Darsa de Tite-Live devait être dans le voisinage, et je ne mettais pas en doute que l'ἅπαξ εἰρημένον Darsa ne fût un nom corrompu par les copistes.

« Il reste dans la vallée du Gebren-Sou trois sites de villages ou de villes : un près d'Akschè-Euren (petite ville, une seule inscription), un autre à Azizié (simple village), un troisième à Ak-Euren. Dans cette dernière localité, nous trouvâmes une curieuse inscription men-

1. Cf. un récent article de M. Ramsay dans l'*American Journal of Archaeology*, 1886, p. 128-131.

tionnant le dème τῶν Μακροπεδειτῶν. Le Μακρὸν πεδίον est la longue vallée étroite qui longe le Lysis au-dessus de Lysinia. L'inscription porte une double date, ἔτους βρ' ρν', qui indique l'emploi de deux ères. Si l'une est de celle de Cibyra, 22 après J.-C., l'autre serait 70 après J.-C., probablement celle de la formation par Vespasien de la province de Pamphylie.

« Le long du lac de Bouldour, il y a de nombreux sites antiques : à l'extrémité sud et sur la rive du sud-est, jusqu'à Bouldour et au delà, le territoire appartenait à Sagalassos. A l'époque byzantine il était probablement séparé de Sagalassos et peut-être identique à la Regesalamara (Regio Salis Amara) d'Hiéroclès. Le lac de Bouldour est, en effet, un lac salé et produit du salpêtre.

« Près de l'extrémité sud du lac, à Kilij, se trouve une ville découverte en 1885 par M. Sterrett : c'était probablement Mallos ou Malos de Pisidie. De l'autre côté du lac est le village d'Ilias, que les Turcs prononcent *Illes* ou *Elles*. MM. Duchesne et Collignon entendirent parler de ruines sur ce point : M. Smith, qui m'accompagnait en 1884, visita le village et y copia quelques inscriptions; en 1885, M. Sterrett découvrit le site de l'ancienne cité à un mille environ vers l'est du village moderne. Je suis arrivé à la conclusion que cette cité doit être Adada et que le nom moderne dérive de saint Élie, auquel une chapelle aura été consacrée dans le voisinage.

Il y a toutefois une objection sérieuse à cette identification. Un milliaire du consul M'. Aquilius (130 av. J.-C.), trouvé à Yarashli, l'ancienne Takina ou Tagina, donne la distance d'Éphèse sous la forme CCXXIII ou ΣΚΓ. Cette distance est évidemment mesurée sur la grande route orientale d'Éphèse par Tralles, Laodicée ad Lycum et Apamée; en cet endroit une route secondaire doit s'être détachée et avoir longé la frontière méridionale de la province d'Asie en passant le long des rivages nord et ouest du lac de Bouldour à travers les villes que j'ai nommées par conjecture Mallos et Adada. La conséquence naturelle est que ces deux cités étaient asiatiques, puisque la route qui longeait la frontière sud de la province devait se tenir en deçà de cette frontière. Or, Adada ne paraît pas avoir été une cité asiatique : comme Termessos, c'était une ville autonome et Ptolémée la place en Pamphylie. Il y a, il est vrai, une monnaie d'Adada avec un nom de magistrat, citée par Mionnet d'après Sestini; mais c'est là une médiocre autorité. Si la monnaie est authentique et a été bien lue, il faudrait admettre qu'Adada faisait partie de la province d'Asie; mais jusqu'à ce que cette pièce ait été étudiée de près, il faut laisser Adada en Pamphylie là où la place Ptolémée. On n'est pas autorisé à sup-

poser que les frontières de l'Asie varièrent entre l'époque de Manlius et celle de l'Empire, bien qu'une grande partie de la Pisidie ait été détachée de la Galatie et incorporée dans la nouvelle province de Pamphylie.

« Nous avons suivi les rivages des lacs d'Egerdir et d'Hoiran sur une moitié de leur développement. La véritable forme de ces lacs diffère beaucoup de celle que leur assignent les cartes. Comme l'a conjecturé M. Hirschfeld, ils s'appelaient probablement *Limnai* dans l'antiquité.

« Je suis allé examiner de nouveau la longue inscription du village de Gondanli[1] que j'ai publiée en 1882 dans le *Journal of Hellenic Studies* (IV, p. 25). L'en-tête peut être approximativement restitué ainsi : ['Ἀγαθῇ Τ]ύχῃ... ἔτους ερ'? τύχης, μεγάλη Ἄρτεμις. [Ξένοι Τεκμό]ρειοι ἐποίησαν φιάλην [καὶ ... καὶ ἀνδ]ρείαντα καὶ χάλκωμα καὶ πατέλλας καὶ λιβανωτρίδα ἐκ τῶν ἰδίων ἀναλωμάτων. Pour la seconde ligne j'ai pensé également à lire εὐτυχὴς μεγάλη ; ὑπὲρ τύχης *n'est pas* sur la pierre.

« Les *Xenoi Tekmoreioi* sont une corporation bien curieuse. M Sterrett a découvert le même nom en 1885 dans une inscription de Saghir, village situé à 9 milles environs au nord-nord-est de Gondanli. Il suppose que Saghir s'appelait autrefois Tekmorion. C'est ce que je ne puis admettre; ayant rencontré la mention des *Xenoi Tekmoreioi* dans deux inscriptions de Gondanli, je suis arrivé à croire que les *Xenoi* étaient un corps qui existait également dans les deux localités. Elles sont d'ailleurs toutes deux des sites antiqnes, et rien n'autorise à penser, comme le fait M. Sterrett, que des pierres aient été transportées de l'une à l'autre. Je maintiens donc mon explication de 1882. Artémis, dont le culte est si souvent associé à celui de lacs et de marécages, était adorée aux *Limnai.* Le pays alentour des extrémités est et nord-est des *Limnai* était organisé en villages, ᾤκεῖτο κωμηδόν ; à l'origine, il était gouverné par les prêtres d'Artémis, mais sous l'Empire romain ce régime théocratique fut remplacé par une sorte d'union fédérale dont le centre était le temple d'Artémis. Aujourd hui encore, il y a une église de la Vierge dans une petite île à l'extrémité nord-est des. Limnai; cette église est particulièrement vénérée de toutes les communautés chrétiennes à 100 milles alentour, et beaucoup de chrétiens y viennent en pèlerinage le jour de la fête, qui tombe le 30 septembre. Cette fête de la Vierge chrétienne a remplacé une fête de l'Artémis Parthénos, célébrée à la même époque de l'an-

1. Dans le *Journal of Hellenic Studies*, cet endroit est appelé *Gondâne.*

née. Je ne pus me rendre dans cette île, qui passe pour contenir beaucoup d'antiquités, parce que le seul bateau existant sur le lac était brisé. L'île est voisine du petit village de Kaziri ou Ghaziri.

« Les membres de ce κοινόν, unis par le culte d'Artémis, adoptèrent le nom de Ξένοι Τεκμόρειοι. Ils admirent parmi eux des étrangers de Synnada, Julia, Mallos de Pisidie, Adada, Metropolis de Phrygie, etc. Vers la fin du IIe siècle, ce devint une habitude parmi eux d'élever des statues votives et d'autres œuvres d'art en l'honneur d'Artémis et de l'empereur régnant. Les frais de ces dédicaces étaient supportés par les Ξένοι. Une des statues votives dédiées à un empereur est appelée ἥλιος ἔφιππος; plusieurs autres dédicaces mentionnent des statues de Tyché. Les fonctionnaires du κοινόν étaient un ἀναγραφεύς et deux βραβευταί. L'ensemble de ces inscriptions offre la plus instructive peinture de l'ancienne vie municipale des villages anatoliens; il est à souhaiter que le rapport de M. Sterrett les porte bientôt à la connaissance du public. Je les ai toutes relues à mon tour et j'en ai ajouté quelques-unes qui lui avaient échappé. Je dois vous exprimer ici mon admiration pour le savoir et la minutie dont M. Sterrett a fait preuve en 1885 dans sa chasse aux inscriptions de ce pays[1]. J'ai déjà voyagé sur les traces de bien des explorateurs, et n'ai jamais trouvé difficile de corriger leurs lectures ou de glaner après eux. Mais quand je suis venu après M. Sterrett, dans le dessein arrêté de contrôler ses lectures, j'ai eu peine à découvrir à mon tour tout ce qu'il avait vu; c'est à Saghir seulement que j'ai pu mettre la main sur quelques *inedita* qu'il avait laissés de côté. Dans cette lettre j'ai évité avec soin d'exprimer un jugement sur les localités que M. Sterrett a découvertes, excepté lorsque j'avais des faits nouveaux à signaler, par exemple dans le cas des emplacements où je reconnais Adada et Mallos, noms que M. Sterrett ne leur avait pas attribués.

« En publiant la longue inscription de Gondanli, j'avais exprimé l'opinion qu'Amblada ou Ampelada, qui y est souvent nommée, devait avoir été située près de Gelandos. Plus tard, M. Sterrett ayant affirmé, dans son *Report* de 1884, qu'il n'y avait pas de ruines à Gelandos, je crus devoir changer d'opinion. Mais, maintenant, je vois que des inscriptions et des ruines se trouvent à 2 milles de Gelandos et que les environs de ce village sont plantés de vignes (*ambelia*) : j'en conclus qu'il est très probable qu'Amblada et Gelandos sont bien identiques.

1. M. Sterrett a rapporté de son voyage en Asie Mineure *plus de mille inscriptions inédites ou imparfaitement copiées avant lui.*

« Les trois localités nommées le plus souvent dans ces inscriptions sont Amblada, Oinia et Kinnaborion. Oinia a conservé son nom, sous la forme d'Oinan, dans les montagnes au nord-ouest de Gondanli; Kinnaborion est presque certainement Karamuk-Ova, au nord-est de Gondanli, et Amblada est dans le voisinage immédiat de Gelandos au sud de Gondanli. J'ai visité Oinan et j'y ai découvert un fragment, malheureusement fort court, d'un décret du sénat romain.

« Je ne vois pas de raison pour modifier mon ancienne opinion que Misthia était située près de Kirili (M. Sterrett a découvert l'emplacement exact un peu au nord de Kirili) et que Pappa Tiberiopolis, l'autre cité des Orondeis, était un peu au nord-ouest de ce point; mais je n'ai pu déterminer l'exacte situation de cette dernière ville. Anaboura était dans le voisinage de Karagatch, comme je l'ai prouvé en 1882 : M. Sterrett a trouvé que le nom ancien s'était conservé à l'endroit même sous la forme *Enevre*. Néapolis de Pisidie, fondée probablement à l'époque de Tibère ou de Claude, paraît avoir pris la place d'Anaboura, dont le nom ne se rencontre dans aucun écrivain après Strabon. La survivance du nom indigène Anaboura et la disparition complète du nom grec, Neapolis, est un phénomène commun en Anatolie; de même, Diocaesarea en Isaurie reprend son nom indigène *Pracana* au VIIIe siècle après J.-C.

« Nous avons visité Khadyn-Khan, le site de l'ancienne Sinethandos ou Siniandos, et y avons copié, dans une matinée, soixante-quatre inscriptions funéraires, en laissant de côté beaucoup de fragments effacés ou illisibles. A Ladik (Laodiceia Katakekaumene), ou dans les environs de cette ville, j'ai recueilli, tant en 1882 qu'en 1886, environ soixante-quinze inscriptions. Entre Khadyn-Khan et Ilghyn, j'ai examiné la curieuse pierre décrite par M. Solokowski dans la *Revue archéologique* de 1885 (t. I, p. 257 et suiv.). C'est un des meilleurs spécimens que j'aie vus des hiéroglyphes cappadociens ou hittites; l'inscription est écrite sur trois lignes, comme à l'ordinaire en *boustrophédon*. Les deux tiers des caractères sont faciles à lire. La pierre se trouve sur un petit mamelon dans la plaine, à 2 milles environ de la *yaila* appelée Koelitolu. De l'éminence où elle est placée on peut voir Khadyn-Khan et Koelitolu, mais Ilghyn est dissimulé par un pli de terrain; les visées obtenues au compas prismatique sont Khadyn-Khan à 116°, Koelitolu à 139°, la colline conique qui domine Ilghyn à 275° (180° étant le sud magnétique, et 270° l'ouest). Ces indications suffisent pour que tout voyageur, disposant d'une bonne boussole prismatique, puisse retrouver la pierre en question, qui n'a été exhumée que depuis peu. Elle faisait plus anciennement partie d'un mur ou

d'une construction; ses dimensions sont 5 pieds 9 pouces de long sur 2 pieds 11 pouces de large.

« Nous observâmes à cet endroit une élévation courant à travers la plaine. J'en suivis la crête sur une longueur de plusieurs centaines de mètres : l'aspect est celui d'un ancien rempart, recouvrant un mur de pierres intérieur. Une colline éloignée d'environ 3 milles (orientation 320°) passe pour contenir des fortifications et des *pierres écrites*. Cet emplacement récompensera quelque jour ceux qui prendront la peine de l'explorer. Je croirais volontiers que c'est l'ancienne Tyriaion, que Xénophon et Cyrus ont traversée.

« J'ai aussi visité le remarquable monument découvert en 1885 par M. Sterrett à Fassiller, à quatre heures vers l'est de Beisheher sur la route de Konieh[1]. Bien qu'il ne présente pas d'hiéroglyphes, il appartient sans aucun doute au même ancien art cappadocien ou hittite. C'est une espèce de grand obélisque élevé sur le dos de deux lions; lions et obélisque sont taillés dans un seul bloc trachytique. Les lions ne sont pas sculptés en ronde bosse, mais seulement dégagés en partie du bloc central. Sur une face de l'obélisque, entre les lions, on voit une grossière figure humaine, sans doute une femme, sculptée en relief; les mains sont croisées sur la poitrine, exactement comme dans la *Niobé* de Magnésie. Notre figure porte ce qui, dans l'intention de l'artiste, devait représenter une couronne murale. Au-dessus d'elle est un dieu, plus grand de taille, qui semble sortir de l'obélisque en avançant le pied gauche; il pose ce pied sur la tête de la déesse, tandis que sa jambe droite n'est indiquée que vaguement en bas-relief. Il porte le grand chapeau conique particulier aux sculptures cappadociennes. Les trois autres faces de l'obélisque paraissent être sans figures; la face postérieure est profondément enterrée. Je pris quatre ouvriers qui, après une journée de travail, dégagèrent complètement une des faces de l'obélisque et du lion et creusèrent une tranchée au-dessous d'une partie du revers. Cela me convainquit que le revers ne portait pas de sculptures continues, mais il est bien possible qu'il y ait une inscription sur la partie encore enterrée. Je dois d'ailleurs laisser à M. Sterrett le soin de décrire d'une manière complète ce monument qu'il a découvert.

« J'ai également observé diverses sculptures rupestres appartenant à l'époque romaine. L'une d'elles, qui a échappé à l'attention de M. Sterrett, est un relief représentant les Dioscures avec l'inscription : Διὸς κόροι Σαμοθράκων θεοὶ ἐπιφανεῖς. J'ai trouvé aussi une tombe

1. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 739.

creusée dans le roc avec une inscription latine; les autres monuments de ce genre seront décrits par M. Sterrett. La ville dont ils font partie est peut-être la capitale des Homonades, qui paraissent avoir possédé ce district.

« J'ai visité le monument d'Eflatun-Bounar qui a été inexactement décrit par M. Sokolowski dans la *Revue archéologique*[1]. *Eflatun-Bounar*, « la source de Platon », ou, d'après la prononciation vulgaire, *Elfatun-Bounar*, est une belle fontaine qui s'élève au milieu d'un petit bassin demi-circulaire dans la plaine à l'est du lac de Beysheher, le long de la grande route de Beysheher à Kirili et Yalowadj (Antioche de Pisidie), près du point où une route s'embranche à droite dans la direction du village de Selki, éloigné de 4 milles. Le bassin a l'aspect d'une *cavea* de théâtre et la *scène* est formée par une digue artificielle, qui a refoulé l'eau de la fontaine dans un petit espace. Le trop-plein des eaux s'écoule par un trou pratiqué dans la digue et arrive au lac de Beysheher. A côté de la fontaine actuelle, sur le bord même de l'eau, un édifice, qui avait probablement la forme d'une simple *cella*, a été construit à une époque ancienne. Un bloc au moins, long de 17 pieds, a été employé à contenir la digue; d'autres, sans doute, sont dissimulés dans la construction. Le mur de l'édifice, qui est presque complet, mesure 22 pieds et demi de long et 12 de haut. Derrière l'édifice on voit deux grands fragments qui faisaient autrefois partie d'un même bloc. Ce bloc présente les deux faces d'une porte ou d'une fenêtre, pratiquée dans la partie postérieure de l'édifice. Au-dessous de la porte, il reste une partie d'un grand animal, probablement un lion, sculpté en haut relief. »

On ne regrettera certainement point la place considérable que nous donnons, dans cette *Chronique*, aux lettres de M. Ramsay. Grâce à son obligeance, les lecteurs de la *Revue* ont la primeur de découvertes topographiques et archéologiques du plus grand intérêt, clairement exposées par celui qui les a faites, écrivant sur le théâtre même de sa féconde et intelligente activité.

— L'inscription hittite découverte par M. Sokolowski entre Iconium et Ilgün, et copiée plus exactement par M. Ramsay, a été l'objet d'une très intéressante notice de M. Sayce dans l'*Academy* du 23 octobre 1886[2]. Ce texte est gravé sur trois lignes, en caractères identiques à

1. Voir maintenant Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 730-739, 810. M. Perrot a pu tirer parti des photographies de M. Haynes, d'une lettre de M. Ramsay sur le même sujet et d'un mémoire inédit de M. Radet.

2. Cf. la lettre de M. Cheyne dans le même recueil, 30 octobre 1886.

ceux des pierres de Carchémish et de Hamath. Depuis la seconde édition du livre de M. Wright, *The empire of the Hittites*, M. Sayce croit avoir fait un pas de plus dans le déchiffrement de ces mystérieux hiéroglyphes. Un des titres portés par le roi de Carchémish est *roi du pays de la tête de taureau*. Or, la tête de taureau est un idéogramme qui permute avec les trois caractères *e-me-er*, dont les deux derniers sont connus par l'inscription bilingue de Tarkondémos. La valeur phonétique de ce signe serait donc *Emer* ou *Emeris*. D'autre part, les Assyriens appellent *Gar-Emeris*, la contrée située au nord de Damas; M. Sayce traduit cette expression par *le gar* (district?) *des Amorites*. Dans les textes égyptiens, suivant une remarque de M. Maspero, la région hittite au sud de Carchémish s'appelle *pays des Amorites*. Ces rapprochements paraissent confirmés par des textes de la Bible. Hébron, dans l'Ancien Testament, est à la fois une ville hittite et une ville amorite. Ézéchiel dit que la mère de Jérusalem était hittite et son père amorite. Suivant Manéthon, Jérusalem aurait été fondée par les Hycsos après leur expulsion d'Égypte; si donc Mariette a eu raison d'identifier les Hittites et les Hycsos, Ézéchiel et Manéthon sont presque d'accord.

M. Sayce a encore fait observer, avec l'assentiment de M. Deecke, que la tête de taureau hittite, équivalent de *e-me-er*, est le prototype du caractère chypriote *me*. On sait que M. Deecke, après avoir soutenu l'origine cunéiforme du syllabaire chypriote, s'est entièrement rallié à l'opinion de M. Sayce qui le fait dériver des hiéroglyphes hittites. Il nous semble que cette manière de voir est aujourd'hui tout à fait inattaquable. Elle n'empêche pas, du reste, de reconnaître un lien de parenté entre les alphabets *asianiques* de M. Sayce et le groupe des alphabets phéniciens. Si les Hittites ont été en Égypte, leur écriture peut être, comme l'alphabet phénicien, un dérivé plus ou moins direct des hiéroglyphes. Ainsi s'expliquerait le caractère égyptien du monument de Nymphi et du cartouche qu'il porte, où l'on a si longtemps cru reconnaître des hiéroglyphes.

Le syllabaire chypriote serait un *cousin germain* de l'alphabet phénicien auquel on le trouve réuni dans les textes bilingues de Chypre. De la sorte, la doctrine du *monogénisme alphabétique*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, doctrine que les progrès de la science des alphabets n'ont fait que confirmer, ne recevrait aucune atteinte par l'existence de ce groupe asianique, dont le chypriote indigène est encore le seul représentant auquel la philologie contemporaine ait arraché son secret.

Asie Mineure (*Terres cuites prétendues trouvées en*). — Les groupes de terre cuite dits d'Éphèse, de Cymé, de Grynium et d'autres lieux continuent à dissimuler leur origine ; les défenseurs de leur authenticité observent le silence de Conrart. Nous avons eu récemment l'occasion d'étudier un beau groupe de cette classe, une scène de lécythe attique, l'*offrande à la stèle*, exécutée en haut relief. Notre interlocuteur [1] croyait fermement à l'authenticité, et, comme de juste, après deux heures de discussion, nous avons conservé chacun notre manière de voir. L'avenir prononcera ; nous attendons son verdict sans inquiétude. Disons seulement qu'il ne faudrait pas essayer, à cause du caractère attique de ces groupes, de les attribuer à quelque île de clérouques, comme Salamine, Imbros ou Lemnos ; ces îles sont bien connues, nous avons été une fois à Lemnos, deux fois à Imbros, et n'y avons pas vu le moindre fragment de ce genre. Il ne faut pas non plus faire le silence sur les groupes faux confisqués par l'Éphorie d'Athènes, ni surtout — *quod quibusdam placet* — substituer, dans une question aussi délicate, les injures aux arguments. Il est d'ores et déjà certain pour nous que la *grande majorité* des groupes sont fabriqués à Naples ou près de Naples [2], mais il reste toujours à en déterminer les prototypes, c'est-à-dire les modèles authentiques dont les faussaires se sont inspirés. C'est une étude qui vaut la peine d'être poursuivie avec un peu de sang-froid et un esprit scientifique exempt de toute prévention.

Myrina. — Les terres cuites de Myrina sont aujourd'hui extrêmement répandues dans les collections publiques et privées ; la concurrence des fameux groupes d'*Asie Mineure* a pour heureux résultat d'en maintenir le prix dans des limites raisonnables. Nous venons de publier, M. Pottier et moi, le catalogue de celles du Louvre, qui comprennent la collection découverte par l'École d'Athènes et celle qui a été acquise depuis d'un antiquaire anglais. Il serait bien désirable que l'on possédât un inventaire des terres cuites de Myrina qui figurent aux Musées de Constantinople, d'Athènes et de l'École évangélique de Smyrne. Le Musée Britannique n'en avait qu'un très petit nombre au printemps de 1886 ; j'ai publié ici la plus remarquable, le groupe des *Derniers conseils*. Au cours d'un récent voyage en Allemagne, j'ai pu cataloguer sommairement les figurines de Myrina

1. [C'était M. Furtwaengler ; la discussion avait lieu dans son cabinet au Musée de Berlin.]
2. [A la vérité, je n'en sais rien.]

acquises récemment par les musées d'outre-Rhin ; comme elles n'ont encore été l'objet d'aucune publication, je crois devoir les signaler brièvement ici. J'indiquerai à la même occasion quelques petits objets grecs intéressants qui risqueraient de rester inaperçus.

1. Bonn, *Akademisches Kunstmuseum* (conservateur : M. Kekulé). — A côté d'une série de figurines de Chypre, quelques bons spécimens de Myrina : danseuse *phénoméride* ; danseuse voilée ; Bacchant debout, couronné de pampres, ailé, le bras droit levé, l'himation jeté sur l'épaule gauche. Dans la même collection, il y a un beau fragment de vase du Dipylon (mort étendu sur un char orné de deux *svastikas*, avec un homme debout à gauche) et trois lécythes blancs attiques (*offrandes à la stèle*).

2. Francfort-sur-le-Mein, *Historisches Museum* (conservateur : M. O. Cornil). — Deux κόραι de Tanagre; une chaussure surmontée d'un bombylios peint en rouge; quelques bonnes terres cuites de Sélinonte.

3. Worms, *Pauluskirche* (conservateur : M. Weckerlin). — Objets chypriotes, entre autres une lampe en forme de coquille plate (voir plus haut, p. 305), donnés par M. Naue.

4. Carlsruhe (conservateur : M. Wagner). — Cette collection contient, outre de nombreuses terres cuites italiennes, en partie décrites dans le catalogue de M. Froehner, une excellente série de figurines grecques et asiastiques récemment acquises[1]. — B. 1527 (achetée en juillet 1879), petite tête de Myrina (*Kleinasien* sur l'étiquette), remarquable par une coiffure dont je ne connais pas d'autre exemple. — B. 611. Éros lyricine monté sur un dauphin, provenant d'Italie ; le même motif s'est rencontré plusieurs fois à Myrina. — B. 456. Groupe dont j'ignore la provenance ; une femme porte un personnage dont le dos présente des amorces d'ailes. Le sexe de la figure portée, qui est nue jusqu'à mi-corps, est incertain. On voit que c'est une réplique du motif de la κατάγουσα, que la présence des ailes rend curieux. — Un autre groupe analogue (B. 458) montre une femme drapée portant un Éros ailé couronné de feuillages. Je ne sache pas que ces deux terres cuites aient encore été publiées. — B. 370. Artémis debout, une jambe croisée sur l'autre, comme dans la statue de Constantinople que j'ai publiée (*American Journal of Archaeology*, 1885, pl. IX), tenant une torche (?) à la main, avec un chien à côté d'elle. — B. 839, 840, 863. Grossières statuettes cariennes (?) en marbre,

1. Je n'ai malheureusement pu les étudier qu'au travers des vitrines.

analogues à celles que l'on a trouvées à Naxos et à Amorgos (cf. Koehler, *Mittheilungen*, 1884, t. IX, p. 156); l'une d'elles est une femme qui tient un enfant sur sa tête.

Une grande vitrine porte l'étiquette suivante : *November 1885. Griechische Figuren aus Graebern von Myrina.* Indiquons-en rapidement le contenu.

Première rangée en haut. — (2130) Éros bachique. — (2213) Partie supérieure d'une grande statuette de femme rappelant le groupe de *la Mère et la Fille* au Louvre. — (2227) Éros avec une haute couronne, bon style. — (2226) Éros appuyé sur une colonne, couleur rose. — (2229) Éros lyricine assis, réplique d'une statuette de la collection Lawson acquise par le Louvre [1]. — (2228) Éros debout. — (2223-2225) Trois danseuses *phénomérides*, mutilées et grossières. — (2202) Danseuse voilée. — (2212) Femme debout, dans l'attitude d'une Muse. — (2199) Femme appuyée sur un cipe de la main gauche, tenant la main droite sur sa hanche ; bon style. — (2201) Éphèbe debout de style romain. La plus intéressante statuette de cette série est une femme debout, nue à mi-corps et tenant une pomme de la main droite. Le motif, qui est nouveau, n'est pas sans analogie avec celui de la Vénus de Milo. Je donne, à titre de renseignement, le calque d'un méchant croquis fait sur le pouce, qui vaut cependant mieux qu'une éloquente description.

Deuxième rangée. — (2108) Sirène très bien conservée, belles couleurs. — (2191) Deux enfants avec une oie sur un pan de mur, motif identique à celui d'un groupe du Louvre. — (2237) Éros funéraire marchant. — (2203) Jolie figure de Vénus drapée, marchant en avant, tenant un double miroir ouvert, avec un petit Éros sur son épaule. — (2200) Petite figurine de style tanagréen, le poing sur la hanche. — (2207) Figurine de style tanagréen, marchant. — (2240) Éros enfant dansant. — (2236) Éros funéraire. — (2217) Petite femme assise. — (2195) Éros lyricine sur le dauphin, réplique médiocre du type connu. — (2235, 2249) Deux Éros nus, mauvais style. — (2215) Femme nue assise. — (2231) Enfant ailé conduisant un char, motif connu. — (2214) Femme à haut diadème assise, drapée, avec bras articulés ; couleur rouge vive, très bonne réplique du type connu. — (2233) Bac-

1. Le Musée de Carlsruhe possède une seconde réplique de la même figurine, où les ailes de l'Éros sont conservées.

chant et lion, bonne réplique avec couleurs vives. — (2192) Éros avec cygne, motif connu.

Sur le devant, une trentaine de têtes sans intérêt particulier; l'une d'elles (2220) est une tête d'Hercule qui me paraît porter à tort l'étiquette *Myrina.*

Au revers d'une statuette d'éphèbe drapée, d'un mauvais style romain, on lit la signature connue :

ΜΗΝΟ
ΦΙΛΟΥ

Troisième rangée. — (2204) Éros debout. — (2209) Femme assise. — (2243) Enfant drapé. — (2195) Jeune fille avec un livre sur ses genoux. — (2194) Éros ailé avec un livre (?) à la main, type connu. — (2232) Femme drapée. — (2251) Très belle tête de Bacchus, couronnée de pampres; la main droite repose sur sa tête, comme dans le type connu de la sculpture qui paraît remonter à Praxitèle. — (2219) Hercule au repos appuyé sur sa massue, intact, mais grossier. — Deux Éros funéraires, une femme assise, un Éros jouant avec un chien et des fragments.

Au milieu des terres cuites italiennes, j'ai remarqué une figure du type des danseuses voilées (n° 1465), avec l'étiquette : *December 1877. Griechische Taenzerin. Terracotta. Original gefunden 1872 in einem Grabe zu Merina* (sic) *bei Smyrna in Klein-Asien, in Besitz des Hrn. von Cancrin, Carlsruhe*. L'exemplaire exposé est un moulage. J'apprends de M. Wagner que l'original a été donné, en 1872, par M. Épaminondas Baltazzi, à un sculpteur, M. H. Schaeffer, et qu'il a passé depuis entre les mains de M. de Cancrin, capitaine en retraite. C'est donc une des premières figurines qui aient été découvertes à Myrina.

Quelques lécythes blancs ont été envoyés d'Athènes par M. Furtwaengler : (790) éphèbe assis devant un stèle; (1510) jeune fille agenouillée devant une stèle, dans le haut un εἴδωλον; (1528) deux jeunes filles faisant des libations sur une stèle, beau travail; (788, 789) offrandes à la stèle.

Le n° F. 1058, acquis en 1879, est une tête de griffon très archaïque formée d'une feuille de bronze repoussée. La provenance indiquée était le Pirée, mais on soupçonne que la provenance véritable est Olympie.

Le n° F. 1059 est un petit bronze archaïque provenant de Clitor (Arcadie); il représente un homme trapu courant, les bras écartés, une main posée sur chaque cuisse (acquis en 1879).

Le n° B. 834 est un curieux groupe en terre cuite de l'île de Nysi-

ros, représentant Éros ou Adonis debout à gauche d'Aphrodite assise. L'éphèbe est nu, Aphrodite est nue jusqu'à mi-corps et écarte du bras droit la draperie qui forme un nimbe derrière elle.

5. Dresde (conservateur : M. Treu). — Deux bonnes statuettes féminines de Tanagre; une danseuse *phénoméride* de Myrina. — Une statuette en plomb haute de 0m,05, sur un socle orné de spirales, représente un cornac sur un éléphant; elle a été acquise par M. Dressel à Rome et mérite d'être signalée à cause de la rareté du motif (cf. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1885, t. IX, p. 485).

Œil d'une statue en marbre très fin; la partie antérieure de l'œil est en marbre noir, en marbre rouge et en verre.

6. Berlin (conservateur des terres cuites : M. Furtwaengler)[1]. — J'ai revu le groupe de Charon publié par M. de Duhn et ne puis que maintenir l'opinion que j'ai exprimée ici à son endroit (*Revue archéologique*, 1886, I, p. 159). Je ne voudrais pas être aussi affirmatif pour le groupe de la jeune fille enlevée par l'aigle, que M. Curtius a attribué à Myrina, et qui a été depuis publié par M. Furtwaengler dans la *Collection Sabouroff*; mais le travail et la terre rappellent singulièrement ceux des groupes dits d'Asie Mineure dont je ne puis admettre l'antiquité.

Voici quelques-unes des terres cuites les plus remarquables que j'ai notées; je ne m'occupe, bien entendu, que des pièces peu connues ou inédites.

Quatre danseuses voilées, achetées à Athènes. — Aphrodite du type de la *Venus genetrix*, avec diadème élevé (Athènes)[2]. — Acteurs comiques (Athènes). — Petit laraire, boîte rectangulaire ouverte sur un côté, contenant un Hermès et deux déesses. — Homme conduisant un âne chargé de raisins (Tanagre.) — Amour sur un dauphin (Capoue). — Nombreuse série de têtes (caricatures) provenant de Pergame, Lesbos, Éphèse (?) et Assos. Les spécimens de Pergame ressemblent beaucoup à ceux de Myrina. — Léda semblant se dérober aux caresses du cygne, terre noirâtre (Smyrne; travail médiocre). Une figurine semblable a été acquise à Athènes. — Base en terre cuite d'Éphèse ornée d'un relief médiocre, Iphigénie avec Oreste et Pylade. — Beaucoup de têtes et de torses de Smyrne, entre autres un admirable torse d'Éros, haut de 0m,20 environ du cou jusqu'à la naissance des cuisses. — Grand masque de femme en terre cuite rapporté de Délos par Ross.

1. Je tiens à remercier ici M. Furtwaengler des facilités qu'il m'a données pour l'étude de cette belle collection.

2. Ce mot indique seulement que l'objet a été acheté à Athènes.

J'ai trouvé à Délos deux petites têtes en terre cuite d'un style plus grossier. — Femme coiffée d'un chapeau tanagréen, assise à droite sur un mulet. — Revers d'une terre cuite avec l'inscription ΝΙΚΩΝΟϹ (8708 *b*). — Buste d'Aphrodite, provenant de Crète, fort semblable à une terre cuite analogue provenant de Cyrène. — Deux bonnes danseuses *phénomérides*, dont l'une tient des crotales (Myrina). — Danseuse voilée, plus grande et meilleure que les spécimens analogues du Louvre (Myrina). — Grotesque de Myrina, genre *pêcheur*; manquent les bras et la jambe droite. — Femme assise donnant le sein à un enfant, avec couleurs très vives, d'un bon travail (Kirkagatch, acquise en 1879). — Enfant assis avec manteau bordé de fourrures et capuchon (Crète). — (7741) Jeune fille assise, avec couronne bachique, tenant une pomme, une jambe croisée sur l'autre qui s'appuie sur un *hypopodion*. Signée au revers en graffite ЄΡΜΟΚΡΑΤΟΥϹ. L'étiquette porte *Myrina*, avec un (?) ajouté au crayon. La signature ЄΡΜΟΚΡΑΤΟΥϹ s'est rencontrée à Myrina (*Nécropole*, t. I, p. 117) et le type est fort semblable à celui de la femme assise dans le groupe restauré par M. Chapu (*ibid.*, pl. XL); mais le bras avancé qui tient la pomme est suspect et le tout paraît avoir été retouché par un marchand trop habile.

Deux Éros bachiques (Myrina, 1885). — (7736) Artémis assise à droite sur un coq, peinte de vives couleurs (le Pirée?) — (7808) Femme pleurant, assise près d'une stèle peinte, le visage appuyé sur le bras. L'étiquette porte *Kleinasien* (?). M. Furtwaengler a publié cette curieuse terre cuite, dont la coloration est très vive, dans la *Collection Sabouroff*; je ne sais trop que penser de sa provenance. — (7652) Éros bachique debout, dans le style des terres cuites de Myrina; l'étiquette porte *Kyme, 1879*. — (7066) Femme conduisant un enfant (Myrina). — (7605) Personnage chauve et ventru marchant. Pas de trou d'évent; au revers, la signature

ΝΟΙΔ
ΥΟΙϽΥ

L'étiquette donne comme provenance l'Asie Mineure; je ne crois pas que l'objet vienne de Myrina. — (7675) Aphrodite au bain, travail très fin (Smyrne?). — (7946) Femme portant un enfant, type connu (Myrina). — (7963, 7964) Jeunes filles debout, style tanagréen (Myrina, 1885). — (7533) Aphrodite dorée entrant au bain. L'étiquette donne comme provenance Éphèse, suivant l'ancienne terminologie des marchands (Smyrne?). — (7962) Homme portant un enfant, style grossier (Myrina). — (7956) Éros conduisant un char,

motif connu (Myrina, 1885). — Éros bacchant accompagné du lion sur lequel est un chien ; bonne réplique du type connu (Myrina, 1885). — (7612) Déméter debout tenant une torche (Nisyros).

(7947) Éphèbe couronné de feuillage, la chlamyde rejetée sur le dos : au revers ΑΓΑ (Myrina, 1885). — (7264) Petit groupe de Myrina analogue à celui du Louvre (*Nécropole*, I, pl. LX ; cf. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1886, t. X, p. 324) ; il a été rapporté de Myrina par M. Hirschfeld (*Nécropole*, I, p. 7). Sur un lit sont assis deux personnages qui semblent engagés dans un entretien amoureux ; à leur droite, une petite servante debout ; à gauche, un Éros nu qui paraît s'appuyer sur une torche. — (7959) Éros assis jouant de la lyre, motif connu (Myrina). — (7635). Acteur avec grand ὄγκος (Pergame). — (7695, 7696). Deux très intéressantes figures de Pergame, représentant l'une un guerrier avec casque pointu étendu mort sur son bouclier, l'autre deux guerriers avec grands boucliers ovales combattant ; l'un des guerriers tient de la main gauche une courte épée. Le casque et les boucliers rappellent l'armement gaulois.

Esclave ; acteur sans masque étendant les bras ; acteur masqué ; Éros debout ; femme debout drapée ; deux Sirènes ; trois Éros funéraires ; vieille femme conduisant une petite fille (Myrina).

Comme la publication des figurines en terre cuite des musées d'Allemagne est réservée aux volumes à venir du *Corpus* de M. Kekulé, elles risquent de rester encore inédites pendant longtemps ; c'est ce qui m'a déterminé à signaler ici celles qui m'ont particulièrement frappé, au cours d'un voyage entrepris d'ailleurs en vue des antiquités celtiques et mérovingiennes plutôt que pour l'étude des terres cuites grecques.

L'ARCHÉOLOGIE ET LES JOURNAUX. — L'ancienne *Revue archéologique* racontait parfois à ses lecteurs, *ridendi causa*, les bévues commises par les journalistes quand ils se mêlent d'archéologie. Si nous voulions en faire autant, cette *Chronique* entière n'y suffirait pas. Citons du moins quelques exemples qui ne laissent pas d'être assez divertissants.

Au mois de septembre dernier, M. de Villefosse eut l'excellente idée de remanier la salle archaïque du Louvre. Il donna des places d'honneur à la *Junon* de Samos et à la *Philis* de Thasos, fit transporter ailleurs quelques sculptures archaïsantes, et modifia, pour les éclairer le mieux possible, l'ordonnance des bas-reliefs d'Assos. Nous lûmes alors dans le *Figaro*, et bientôt après dans la *Chronique de l'Art*, la singulière nouvelle que voici : « On a commencé à placer, dans la

section des Antiques du Musée du Louvre. des bas-reliefs en pierre provenant du *soubassement des barrières du Parthénon.* Bien qu'usés par le temps, les sujets gravés sur les pierres, représentant des animaux, des lutteurs et autres sujets empruntés à l'histoire ou à la mythologie, ont pu être reconstitués en leur entier. »

Les Athéniens de Paris et ceux d'Athènes ont bien ri du *soubassement des barrières du Parthénon.* J'ai profité de l'occasion pour présenter les bas-reliefs d'Assos, transportés sur l'Acropole par la fantaisie d'un reporter, aux lecteurs de la *République française*[1]. Il est inutile de transcrire ici cette notice d'archéologie élémentaire. Je dirai seulement que je ne puis me résoudre à accepter l'opinion de M. J.-T. Clarke, l'architecte américain qui a dirigé les fouilles d'Assos, d'après lequel les bas-reliefs et le temple lui-même seraient postérieurs aux guerres médiques. M. Clarke compte en donner la démonstration dans la grande publication qu'il prépare sur Assos. J'attends ses preuves, mais je doute fort qu'elles me persuadent. Le temple d'Assos me paraît antérieur au Parthénon de près d'un siècle.

Passons à l'*Intransigeant* du 24 août dernier. Ici l'ignorance se complique de calomnie; mais contentons-nous de regretter l'ignorance : « Ce jeune archéologue (*c'est de moi qu'il s'agit*) s'est fait donner il y a quelque temps, par le gouvernement, une mission en Grèce et dans le golfe Cymmérien (*sic*), pour y rechercher des antiquités et, notamment, ces délicieuses figurines de Tanagra, si recherchées aujourd'hui et qu'on trouve dans les tombeaux. Or, après avoir dépensé des sommes considérables, il est revenu les mains à peu près vides, les fouilleurs de là-bas ayant pour habitude de tromper et d'égarer sciemment les étrangers. Furieux de son insuccès, il a écrit dans une revue spéciale (*il s'agit de la nôtre*), que la plupart des terres cuites qu'on offrait comme provenant de Tanagra ou de Cymé étaient fausses, et il a notamment signalé comme contenant des figurines toutes modernes l'admirable galerie d'un de nos plus savants collectionneurs... Indigné d'une pareille audace panachée d'une pareille incapacité, M. F..., sur le conseil de ses amis, a pris la résolution d'intenter une action judiciaire au pseudo-archéologue, dont l'ignorance va être traînée ainsi en plein prétoire. »

Cymé sur le golfe *Cymmérien* est une belle trouvaille; mais on n'attend sans doute pas de moi que je réponde à de pareilles billevesées. Bien entendu, je n'ai reçu d'assignation de personne. Si les défenseurs des groupes pseudo-asiatiques n'ont pas d'autres alliés que

1. *République française* du 14 octobre 1886.

les érudits de l'*Intransigeant*, je crains fort que leur cause ne soit compromise.

— Je voudrais, pour terminer, appeler l'attention sur un article de M. E.-J. Marey dans la *Revue scientifique* du 27 novembre 1886 (p. 679), intitulé *La Locomotion animale*. Bien qu'il n'y soit pas question d'archéologie, il me semble que l'archéologie peut y trouver un curieux enseignement. Grâce au perfectionnement des méthodes de la photographie instantanée, M. Marey a réussi à fixer l'image d'un cheval ou galop, d'un sauteur franchissant un obstacle, aux différentes phases de leurs mouvements instinctifs. En jetant les yeux sur la photogravure (fig. 33), qui représente un sauteur franchissant une barrière, j'ai été vivement frappé de l'analogie qu'offre le second temps, lorsque le sauteur relève les pieds au moment de franchir l'obstacle, avec certaines figures de l'art archaïque que M. E. Curtius a étudiées dans une dissertation célèbre[1]. L'archéologue allemand a prouvé que ces figures, représentant des personnages appuyés sur un genou fléchi, ont été généralement mal interprétées; loin d'exprimer le repos ou la prière, l'artiste a voulu donner l'idée de la course très rapide qui relève à la fois un genou et le bas de l'autre jambe. Cette attitude est devenue presque classique, dans l'ancien style, pour les Gorgones et les Érinnyes ; ainsi s'expliquent les épithètes καμψίπους (Eschyle, *Les Sept*, v. 772) et καμπεσίγουνος (Hésychius) données aux Érinnyes, épithètes que l'on a traduites à tort par « qui fait fléchir les genoux des coupables ».

En étudiant ces figurines agenouillées, M. Curtius a finement observé que leur type, bien qu'étrange au premier abord, n'était pas en contradiction avec l'entente de la réalité qui caractérise l'art grec.



Les photographies de M. Marey démontrent d'une manière frappante à quel point M. Curtius a eu raison. J'ai juxtaposé, dans le dessin ci-joint, deux silhouettes empruntées à la publication de M. Marey — le sauteur prenant son élan et franchissant l'obstacle — et un Éros sautant sur les vagues,

1. E. Curtius, *Die knienden Figuren der altgriechischen Kunst*. Berlin, 1869.

d'après un miroir étrusque gravé dans le recueil de Gerhard (LXX) et reproduit par Curtius (fig. 12). L'analogie parfaite entre l'Éros et le sauteur n'a pas besoin d'être signalée. Nous tirerons de là deux conclusions. D'abord, que les *figures agenouillées* de l'ancien art grec représentent moins des personnages courant que des personnages sautant, ce qui est, d'ailleurs, le genre de course attribué aux Érinnyes ; en second lieu, que les Grecs, sans connaître les merveilleux résultats de la photographie instantanée, étaient si familiarisés par la pratique du saut, ἅλμα, avec l'attitude que prend le corps humain en franchissant un obstacle, qu'ils ont très exactement représenté cette attitude, quitte à produire des images assez étranges au premier aspect. La photographie instantanée nous en fait connaître de plus singulières encore. C'est ainsi que parmi les différentes attitudes d'un cheval lancé au grand galop, il n'en est pas une seule qui concorde, même approximativement, avec le modèle classique adopté par l'art depuis Géricault pour représenter ce mouvement rapide dont les détails échappent à la vision.

XVI

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1887, t. II, p. 69-108.)

Athènes. — Un membre de l'École américaine d'Athènes adresse à la *Nation* de New-York (14 avril 1887) une intéressante correspondance sur les travaux en cours. La Société archéologique poursuit, avec un soin minutieux, le déblaiement si heureusement commencé de l'Acropole. Le sol a été nettoyé jusqu'au roc sur toute une moitié de la région septentrionale de la colline ; on examine soigneusement la terre, puis on jette les débris par-dessus le mur. L'espace entre l'Érechthéion et le Parthénon laisse maintenant voir à nu les fondations du temple antérieur à l'invasion persique[1]. Le mur oriental du *crepidoma* du Parthénon est déblayé jusqu'à la profondeur de 30 pieds, point où le roc de l'Acropole se dérobe vers le sud en faisant un angle de 45°. La partie inférieure de cette substruction ne présente aucune trace des courbes signalées à un niveau plus élevé par M. Penrose.

1. M. Doerpfeld a publié un intéressant article sur l'Acropole avant l'invasion persique, *Mittheil. des d. Instituts*, 1887, p. 162-169. M. Studniczka a essayé de restituer, à l'aide de fragments récemment découverts, un des frontons de l'ancien Parthénon, représentant la lutte de Minerve contre les Titans (*ibid.*, p. 185-199, pl. à la p. 188 ; cf. p. 352-354). Nous signalerons tout particulièrement le travail de M. Doerpfeld sur le Parthénon antérieur aux guerres médiques (*Mittheil.*, 1887, p. 337-351, avec planche). La restitution, le plan et les détails de cet édifice ont été donnés par le même architecte dans les *Antike Denkmaeler*, 1886, pl. I et II. — Les *Antike Denkmaeler*, qui remplacent les *Monumenti dell' Instituto* de Rome, sont malheureusement une publication incommode, mal conçue et coûteuse. Le format mesure 60 centimètres sur 45 ! Il n'y a pas *une seule planche* de la livraison parue qui n'eût gagné à être réduite de moitié. Nous ne nous lasserons pas de protester contre cette manie des grands formats qui encombre les bibliothèques et empoisonne la vie des archéologues.

Au mois de mars, trois découvertes importantes ont été faites à l'angle du mur septentrional, près de l'Érechthéion. Sous une pierre, à 10 pieds de profondeur, on a trouvé une grande statue archaïque de femme, avec traces de peinture très vive[1]; on a recueilli aussi un relief en bronze partiellement doré, formé de deux plaques travaillées à jour et réunies à l'aide de rivets, qui représente Minerve debout, avec l'égide, tenant peut-être le casque d'une main et une patère de l'autre[2]; enfin, on signale un fragment d'une inscription choragique, avec les noms d'Eschyle, de Xénoclès chorège et de Philoclès archonte, ce qui confirme le témoignage du scoliaste[3] sur la date de la représentation de l'*Agamemnon* (459 av. J.-C.). Le déblaiement de la partie postérieure des tambours de colonnes faisant partie du mur septentrional montre que cette partie du mur a été construite très rapidement, avec les matériaux qu'on avait sous la main.

On a découvert un assez grand nombre de fragments de vases du style de Mycènes[4]. Près de l'Érecthéion a été recueillie une tête en marbre qui présente de la ressemblance avec celles d'Alexandre le Grand[5].

L'École allemande d'Athènes a pratiqué des tranchées aux alentours du Théséion, afin de chercher quelque vestige de l'existence d'une agora dans ce quartier. Les résultas ont été peu importants[6], mais on a pu se rendre compte de la grande accumulation de terres récentes au-dessus de l'ancien niveau du sol entre le Pnyx et l'Aréopage.

L'École anglaise, sous la direction de M. Penrose, a étudié les colonnades extérieures de l'Olympiéon. On a lieu de croire maintenant que la façade comprenait huit colonnes au lieu de dix, ce qui concorderait avec l'allusion de Vitruve : *Athenis octastylon templo Olympio*[7]. Au mois de mars, on a découvert le pavé du temple com-

1. *Mittheil. des d. Inst.*, 1886, p. 452; *Philol. Wochenschrift*, 30 avril 1887, p. 547. Haut. 1m,80.

2. Ἀρχαιολογ. δελτίον, janv. fév. 1887; *Mittheil.*, *loc. laud.* Haut. 0m,37. Le Δελτίον de l'Ἑστία (10/22 mai 1886) a signalé la découverte, sur l'Acropole, de deux statuettes archaïques en bronze de Minerve, dont l'une représente la Promachos.

3. Dans l'*Eschyle* de Wecklein, t. I, p. 254.

4. Cf. *Mittheil. des d. Instit.*, 1886, p. 452.

5. *Ibid.*, p. 456.

6. Cf. *Mittheil. des d. Instit.*, 1886, p. 455.

7. « L'hypèthre, dit Vitruve (III, 2), a dix colonnes devant et autant derrière... Le milieu est ouvert, sans couverture. Cette espèce de temple ne se trouve point à Rome, mais Athènes en possède un, celui de Jupiter Olympien, qui

mencé par Pisistrate à 7 pieds au-dessous du sol de celui que fit élever Antiochus[1].

L'École américaine se prépare à fouiller le théâtre de Sicyone. La première pierre du bâtiment qui doit recevoir la nouvelle école a été posée le 12 mars 1887 par M. Walker Fearn, ministre des États-Unis en Grèce, Serbie et Roumanie. M. Martin L. d'Ooge, le directeur actuel, prononça un discours, qui fut suivi de deux allocutions par MM. Petersen et Leaf, au nom des écoles allemande et anglaise. M. Fearn adressa les remerciements de l'École au roi de Grèce et à ses ministres; M. Dragoumis répondit au nom du gouvernement grec. C'est sans doute par suite d'une omission du correspondant de la *Nation* qu'il n'est pas fait mention de l'École française dans la relation de cette petite solennité.

— En construisant une route auprès du temple de Jupiter olympien, on a découvert, dans le mur du péribole septentrional de l'enceinte du temple, un portique de quatre colonnes analogue au propylée de la prétendue *Stoa* d'Hadrien[2]. Il se trouve juste à l'endroit où la ligne prolongée de la façade orientale du temple atteint le mur d'enceinte septentrional. Peut-être existait-il une seconde construction semblable, disposée symétriquement sur le prolongement de la façade ouest du temple. La Société archéologique a fait déblayer tout le mur nord de l'enceinte; l'on a découvert, au cours de ces fouilles, des constructions grecques, romaines et byzantines. On est aujourd'hui en mesure d'affirmer que le mur d'enceinte tout entier fut construit sous Hadrien. Le temple commencé par Pisistrate et presque terminé par Antiochus n'a eu, à l'origine, qu'un petit péribole; peut-être même n'en avait-il pas du tout.

— La Société archéologique a continué les fouilles à Épidaure, à Mycènes, au sanctuaire d'Amphiaraos; on a interrompu les travaux à Éleusis à cause d'un empêchement personnel de M. Philios, qui est chargé depuis le début de les conduire (juillet-août 1886).

— L'escalier dont nous avons parlé (1887, I, p. 62) date bien de l'époque de Cimon; il mettait en communication l'Acropole et le sanctuaire d'Aglaure[3].

— M. Lolling, dont l'opinion est acceptée par M. Doerpfeld[4], identifie

n'a que huit colonnes à la façade. » (Traduction Maufras, Paris, 1847, tome I, p. 253.) A l'époque où écrivait Vitruve, l'Olympieion était encore inachevé.

1. *The Nation*, 14 avril 1887; *Mittheil. des d. Instit.*, 1886, p. 332.
2. Doerpfeld, *Mittheill. des d. Inst.*, 1886, p. 331.
3. *Mittheil. des d. Inst.*, 1886, p. 333.
4. *Ibid.*, p. 333.

au magasin des bronzes ou *Chalcothèque* un édifice situé au nord-est des Propylées, commencé par Cimon et peut-être achevé par Périclès. Au-dessous de cet édifice on a trouvé une grande citerne qui date de l'époque antérieure aux Perses.

— Aux mois de juillet et d'août 1886, l'Éphorie générale a reçu les objets suivants [1] :

1° Une statue haute de 2 mètres, trouvée à Érétrie et représentant un adolescent debout, vêtu d'une tunique qui recouvre son corps et ses bras [2]. Le travail n'a rien de remarquable, mais la tête, qui paraît inspirée de celle de l'Hermès de Praxitèle, est fort belle. La statue et sa base se sont conservées intactes ;

2° Un vase funéraire en marbre, avec la représentation de deux hommes se serrant la main et l'inscription ΕΠΙΓΕΝΗΣ ΚΑΛΛΙΑΣ. L'un des personnages est assis sur un siège, l'autre est debout ;

3° Une tête barbue de grandeur naturelle, de travail médiocre, découverte, comme le relief qui précède, à Athènes ;

4° Une colonnette funéraire, trouvée au même endroit, avec l'inscription : ΑΡΤΕΜΩ ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ ΜΙΛΗΣΙΟΥ ΘΥΓΑΤΗΡ.

Les fouilles de l'Acropole ont donné deux pièces de grande valeur : une tête virile barbue en bronze, plus grande que nature [3], de style archaïque, et des inscriptions portant les noms de deux artistes célèbres, Archermos de Chios et Onatas d'Égine [4]. Cet Archermos est probablement le petit-fils de l'auteur de la Niké ailée découverte par Homolle à Délos.

En construisant une petite bâtisse de la compagnie des tramways près d'Haghia-Triada, on a trouvé une colonne funéraire avec l'inscription : Φιλουμένη Ἀμμωνίου Λαοδίκισσα Θεογένου Κικυννέως γυνή [5].

— Du mois de septembre 1886 jusqu'à la fin de l'année, l'Éphorie générale a reçu les objets suivants [6] :

1° Les plus importantes statues découvertes à Épidaure au cours des fouilles précédentes ; elles ont été placées au Musée central. Ce sont : sept statues d'Esculape, dont l'une de grandeur naturelle ; un bas-

1. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον, supplément au *Journal officiel* d'Athènes, Ἰουλ. καὶ Αὐγ. 1866. Cf., pour l'analyse des feuilles précédentes, la *Revue archéol.*, 1887, I, p. 63 et suiv. ; 1886, II, p. 79 et suiv.

2. Cf. notre dernière *Chronique*, *Revue archéol.*, 1887, I, p. 66.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 62.

4. Ἀρχαιολ. δελτίον, Ἰουλ. καὶ Αὐγ., 1886. Cf. Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1886, p. 133 ; *Mittheil. des d. Inst.*, 1886, p. 389 ; *Philol. Wochenschrift*, 26 février 1887, p. 288.

5. Ἀρχαιολ. δελτ., *loc. dict.*

6. Ἀρχαιολ. δελτίον, ἀπὸ 1 Σεπτεμβρίου ἕως 31 Δεκεμβρίου 1886.

relief représentant Esculape sur un trône, analogue à celui qui a été publié dans l' 'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1885, pl. II, 6 ; quatre statues d'Aphrodite, dont l'une de grandeur naturelle (*Venus genetrix*); trois statuettes d'Athéna ; trois statuettes d'Hygie avec bases inscrites ; quatre statuettes représentant des éphèbes drapés, dont l'un porte une sphère; un jeune enfant debout sur une base circulaire ; cinq petites têtes féminines ; un petit torse d'adolescent nu (Apollon ?), appuyé sur un tronc d'arbre ; une statuette représentant une femme drapée, acéphale, assise sur un rocher ; une statuette de Pan sur une base inscrite ; un torse de Niké ailée presque de grandeur naturelle, d'un type analogue à celui de la Niké de Paeonios ; un bas-relief où figurent Esculape assis sur un trône, Hygie debout, un jeune homme conduisant un cheval et un enfant nu ; un fragment de bas-relief avec un homme s'appuyant sur un bâton et devant lui Athéna portant un casque dans la main droite, le bouclier à ses pieds ; la partie supérieure d'un bas-relief votif avec une femme et trois hommes ; un fragment de bas-relief avec Esculape (?) debout, et, derrière lui, un éphèbe ayant à ses pieds un chien (un autel et deux petits suppliants devant le dieu) ; une petite tête d'Esculape, à moitié brisée ; une statue acéphale d'Hygie drapée, nourrissant le serpent, presque de grandeur naturelle ; un grand bas-relief en pierre dure et noirâtre (base d'un monument votif), où l'on voit Esculape assis avec Hygie debout sur une face, une femme et une Niké ailée sur les autres ;

2° Une pierre tombale découverte sous le mur septentrional de l'Acropole, avec l'inscription ΑΡΧΕΣΤΡΑ(τη) ΚΙΧΗΣΙΠΠΟΥ ΣΚΑΜΒΩΝΙΔΟΥ. Du même endroit provient un bas-relief surmontant un décret ; il représente une femme en chiton talaire serrant la main d'Athéna debout devant elle. La déesse est casquée, tient sa lance dans la main gauche et un objet indistinct dans la main droite ;

3° Une stèle funérai.e trouvée à Sepolia avec l'inscription 'Ἐπιχάρης, 'Ἐργοχάρης 'Ἀγγελῆθεν, Δημοστράτη, Καλλιστράτη ;

4° Un bas-relief funéraire de même provenance, où l'on voit une femme assise serrant la main d'un homme debout devant elle ; derrière la femme on distingue au fond la tête d'un enfant ;

5° Une tête d'adolescent demi-nature, très bien conservée et du plus beau travail grec, trouvée en Thessalie, près de Pharsale.

On ne saurait trop féliciter M. Cavvadias de la promptitude et du soin avec lesquels il fait installer à Athènes les plus beaux objets découverts dans les provinces, non moins que de la régularité d'une publication modeste et utile qui porte sans délai à la connaissance du public les trouvailles et les enrichissements des Musées. La Grèce a

son Δελτίον, l'Italie a ses *Notizie degli Scavi*; quand aurons-nous quelque chose d'analogue en France, à la place de trente six recueils qui dispersent et égrènent au lieu de centraliser ?... Nous voudrions seulement que le Δελτίον, qui n'est pas facile à consulter sous la forme de feuilles volantes, fût réimprimé chaque année à la fin de l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική. Ces bulletins des petites et grandes victoires de la science méritent d'être conservés pour l'avenir, qui regrettera sans doute les beaux jours où il restait tant de découvertes à faire, tant de monuments de l'art antique à exhumer.

— Les antiquités suivantes sont arrivées à l'Éphorie aux mois de janvier et février 1887[1] :

1° Un bas-relief de beau travail, représentant un éphèbe nu, avec casque et bouclier, montant sur un char que conduit une femme. Trouvé à l'Amphiaraion;

2° Un bas-relief de même provenance, représentant un suppliant marchant à droite, suivi d'une femme et de deux enfants conduisant un bélier et un porc. Par derrière, une petite esclave portant sur sa tête un panier;

3° Une base de style égyptisant, ornée sur trois faces de reliefs archaïques, ἀσιατιζούσης τέχνης. On voit un cavalier armé marchant à droite; un homme barbu, vêtu d'une longue tunique, appuyé sur un bâton et levant la main gauche comme avec un geste de douleur; enfin, deux figures drapées élevant les mains. Ce curieux monument se trouvait près de Coropi en Attique à l'endroit dit *Lambrica* et servait de support à la sainte table dans une chapelle; il a été découvert par M. Milchhoefer, au cours de ses récentes excursions topographiques aux environs d'Athènes[2];

4° Un fragment de base avec relief archaïque représentant Hercule tuant le lion de Némée. Même provenance que l'objet précédent;

5° Une très belle figurine en terre cuite représentant une Niké ailée, la jambe gauche avancée, la main droite levée. Sur le revers des ailes on lit en graffite κρατη κρατηρα. Le chiton et la chevelure portent des traces de couleur bleue et de rouge. Cette statuette, découverte à Myrina, a été offerte à M. Tricoupis, président du conseil des ministres, qui l'a donnée à son tour au Musée central;

6° Un bas-relief représentant un hoplite casqué, avec bouclier, qui renverse un homme nu. De part et d'autre de l'hoplite on distingue les lettres φαρτ-ελες. Trouvé à Pylos.

1. Ἀρχαιολογ. δελτίον, Ἰαν. καὶ Φεβρ. 1887.
2. Cf. *Revue*, 1887, I, p. 64; *Philol. Wochenschrift*, 30 avril 1887, p. 546.

Pirée. — On a trouvé, en creusant un fossé, une plaque tombale portant l'inscription ΔΕΙΝΟΜΕΝΗΣ ΔΕΙΝΙΟ(υ) ΠΑΙΑΝΙΕΥΣ[1].

M. Foucart a publié, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1887, p. 129-144), une très importante étude sur les fortifications du Pirée en 394-393. A la suite de ce travail, fondé sur deux inscriptions nouvelles, l'École française, aidée par l'équipage de la frégate *La Victorieuse* et par M. le lieutenant de vaisseau Bernay, a commencé des fouilles aux environs du mur d'Héétioneia, dans l'espoir de retrouver l'Aphrodision de Thémistocle[2]. Les recherches, interrompues après dix jours par le départ de la frégate, devaient être reprises à son retour. La question de l'emplacement du temple est restée incertaine, mais le déblayement du mur a fait connaître un nouveau et curieux spécimen de fortification attique. Parmi les petits objets recueillis, il en est deux qui méritent d'être signalés. C'est d'abord une anse d'amphore qui se lit de droite à gauche, mais où la disposition des lettres, restées *à l'endroit*, démontre d'une manière définitive l'emploi de caractères mobiles pour frapper les timbres amphoriques. Quand on songe qu'il n'y avait plus qu'un pas à faire pour découvrir l'imprimerie, et que ce pas, les anciens ne l'ont pas fait! Le second objet est un disque en cuivre muni d'un axe, qui servait de suffrage aux juges, avec la formule ΨΗΦΟΣ ΔΗΜΟΣΙΑ et la lettre A de l'autre côté. Ces petits monuments sont encore extrêmement rares[3].

— Le Musée du Pirée a reçu, aux mois de janvier et de février 1887, onze inscriptions funéraires et deux inscriptions archaïques — celles que M. Foucart a publiées dans le *Bulletin* (1887, p. 129) et qui avaient été découvertes par M. le lieutenant de vaisseau Bernay[4].

Coropi. — Sur l'ordre du ministère, le scholarque de Coropi en Attique, Thémistocle fils de Polycrate, a réuni douze bas-reliefs et inscriptions du voisinage dans l'église de Coropi; quelques objets plus importants ont été envoyés à Athènes (cf. page précédente).

Thoricos. — Entre la colline de Viglaturri et une autre élévation voisine vers le nord, M. Milchhoefer[5] signale un tumulus de cent

1. 'Αρχαιολ. δελτ., 'Ιουλ. καὶ Αὐγ. 1886.

2. Lechat, *Bulletin de Corresp. Hellén.*, 1887, p. 201-211, avec un plan du terrain; cf. 'Αρχαιολ. δελτ., 'Ιαν. καὶ Φεβρ. 1887.

3. Cf. Rhousopoulos, 'Εφημ. ἀρχαιολ., 1862, p. 305; Papadopoulos, *Revue archéol.*, 1862, II, p. 231.

4. 'Αρχαιολ. δελτίον, 'Ιαν. καὶ Φεβρ. 1887.

5. Lettre à M. Christian Belger, dans la *Philologische Wochenschrift* du 11 juin 1887, p. 739.

cinquante pas de tour, qui a été percé en trois endroits. L'intérieur, rempli de décombres, est une coupole ogivale construite en encorbellement. Ce type, jusqu'à présent unique en Grèce, rappelle le tombeau étrusque dit *Regulini-Galassi*. On se propose d'y entreprendre des fouilles[1].

Icarie. — Sur la route de Marathon à Kephisia, auprès d'une église byzantine construite avec des fragments antiques, M. Milchhoefer[2] a découvert le sanctuaire de Dionysos à Icarie. Une inscription du IVe siècle, qui se trouve là parmi beaucoup d'autres débris, porte :

Κηφίσιος Τιμάρ(χου) Ἰκαριεὺς
εὐξάμενος ἀνέθηκε τῷ Διονύσῳ.

Un autre fragment prouve qu'au même endroit s'élevait un monument choragique. L'emplacement du dème d'Icarie avait déjà été indiqué en ce point par Leake. Il est désirable qu'on y pratique des fouilles.

Éleusis[3]. — M. Petersen, le nouveau directeur des *Mittheilungen*, a eu l'heureuse idée de publier, dans le troisième cahier de 1886 (p. 328), un résumé des découvertes faites à Éleusis au cours de l'année 1885[4]. Après le déblayement du grand temple et des édifices plus anciens qu'il a remplacés, on a mis au jour deux colonnades d'époque romaine tout près du mur sud du péribole. Celle de l'est, séparée de la seconde par une porte qui était déjà connue, recouvre

1. La même livraison de la *Wochenschrift* (p. 752) contient un intéressant compte rendu par M. Furtwaengler du livre de Ch. Belger, *Beitraege zur Kentniss der griechischen Kuppelgraeber* (programme du Friederichsgymnasium de Berlin, 1887).

2. *Philologische Wochenschrift*, 18 juin 1887, p. 770.

3. Voici l'indication des publications les plus récentes sur Éleusis : *Gazette archéologique*, 1883, p. 248, pl. XLII ; *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1884, p. 254 et 1885, pl. I ; Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολ. ἑταιρ., 1883, p. 51, πιν. Ε ; 1884, p. 64, πιν. Δ ; 1885, p. 25 ; Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1883, pl. I, V ; IX-XI, p. 1, 75, 109, 133, 194, 253 ; 1884, pl. VIII, IX, p. 70, 135, 179, 213 ; 1885, pl. VIII, IX, p. 149, 169 ; 1886, pl. III, p. 19, 185, 257, 272 ; *Revue archéol.*, 1886, t. I, p. 146. Les historiens de l'art auront fort à faire pour se retrouver dans cette vaste littérature, que les découvertes nouvelles accroîtront encore. Espérons qu'il se trouvera un archéologue à l'École d'Athènes pour donner un travail d'ensemble sur Éleusis et la voie Sacrée ; le livre inachevé de F. Lenormant est une œuvre de jeunesse dont on peut faire abstraction.

4. Ce résumé est dû à M. Doerpfeld.

les restes d'un grand édifice grec qui était détruit ou fut détruit intentionnellement lors de la construction du portique. Cet édifice comprend trois salles communiquant entre elles : celle du milieu se termine par une abside demi-circulaire. On croit y reconnaître le Bouleutérion. Au nord du grand temple, entre celui-ci et les petits Propylées, M. Philios a fait déblayer une partie de la voie pavée avec de grandes plaques de marbre. On n'a pu encore fouiller à l'est de cette voie, parce que le terrain est occupé par une maison moderne dont l'expropriation est actuellement l'objet d'un procès. A l'ouest on a découvert plusieurs constructions antiques. D'abord, tout auprès des Propylées, un sanctuaire de Pluton, avec les restes d'un petit temple et de plusieurs grottes Au sud du sanctuaire se trouve un escalier taillé dans le roc, près duquel on rencontra un petit temple, peut-être un des *Trésors* d'Éleusis. Plus loin au nord, près du grand temple, M. Philios a constaté l'existence d'un grand édifice, en partie taillé dans le roc. Enfin, au-dessus de ces monuments, à l'endroit où est actuellement l'église moderne, on a trouvé les fondations d'un temple romain auquel conduit un escalier monumental partant de la terrasse qui domine le grand temple. Il faudra encore un ou deux ans de travail pour que le sanctuaire de Déméter soit entièrement déblayé.

Parmi les marbres découverts à Éleusis et récemment publiés, il y a un véritable chef-d'œuvre : c'est le buste d'un jeune homme à la chevelure abondante et *léonine*, qui rappelle le type d'Alexandre le Grand et la manière de Lysippe. M. Philios en a donné une phototypie dans l' Ἐφημερίς (1886, pl. 10) et M. Benndorf, qui l'a fait mouler pour le Musée de Vienne, doit prochainement lui consacrer un travail sur lequel nous serons heureux de revenir.

Laurium. — M. Hirst annonce dans l'*Athenæum* (p. 751) que deux membres de l'École française ont découvert, dans les mines du Laurium, des inscriptions chrétiennes, un marteau et différents outils de mineur.

Marathon. — Le capitaine Eschenburg a communiqué à la Société des antiquaires de Berlin (4 décembre 1886) un travail topographique sur la bataille de Marathon. L'exiguïté du terrain l'amène à la conclusion, déjà adoptée par M. Curtius, que les Athéniens n'ont eu devant eux qu'une petite partie de l'armée perse; le reste était déjà embarqué et se dirigeait sur la baie de Phalère[1].

1. *Philologische Wochenschrift*, 15 janvier 1887, p. 95.

ÉPIDAURE[1]. — Outre la statue de la *Venus genetrix* dont nous avons annoncé la découverte (*Revue*, 1887, I, p. 65) et dont une photographie vient de paraître dans l'’Εφημερὶς ἀρχαιολογική (1886, pl. 13), on a trouvé une statue d'Esculape de grandeur naturelle (*ibid.*, pl. 11) et une inscription *stoichédon* d'environ cent lignes, concernant une délimitation de frontières entre les habitants d'Épidaure et ceux de Corinthe. Le texte contient les noms de cent cinquante arbitres de Mégare qui avaient été appelés pour juger le différend.

ÉRÉTRIE. — En transportant des terres pour combler un marais voisin de la ville, on a découvert une statue en marbre représentant un éphèbe drapé; la tête et les mains manquent (haut. 0m,90). On signale aussi un bas-relief funéraire de basse époque où sont figurés trois personnages[2].

OROPE[3]. — Aux mois de juillet et d'août 1886, on a achevé le déblayement de la scène du théâtre près du sanctuaire d'Amphiaraüs[4]. Le mur de l'hyposcénion est orné de dix demi-colonnes doriques, dont la partie inférieure est conservée par endroits; autour de l'orchestre on a découvert des sièges avec inscriptions. La scène est encore mieux conservée qu'à Épidaure. Les architraves de la colonnade supérieure portent des inscriptions importantes pour la terminologie de l'architecture théâtrale.

On annonce que l'Institut américain prépare une publication sur le théâtre de Thoricos[5].

MYCÈNES. — L'exploration du sommet de l'acropole a fait découvrir une série de murs qui, par leur disposition, leur construction et leur décoration en couleurs, rappellent ceux du palais royal de Tirynthe[6]. On a aussi fouillé à un niveau inférieur auprès d'une grande tour en pierres polygonales. Beaucoup de murs d'époque romaine ont été mis au jour en cet endroit; on a recueilli quelques objets pré-

1. ’Αρχαιολογικὸν δελτίον, ’Ιουλ. καὶ Αὐγ. 1886. Sur les statues de Minerve, *Mittheil. des d. Inst.*, 1887, p. 309-321 (Petersen). Sept statues d'Épidaure ont été publiées en phototypie par l'’Εφημερίς, 1886, pl. 11-13.

2. ’Αρχαιολογ. δελτίον, ’Ιουλ. καὶ Αὐγ. 1886.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 69; *Mittheil. des d. Inst.*, 1886, p. 329; Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολ. ἑταιρ., 1884, p. 88, πιν. E.

4. ’Αρχαιολ. δελτίον, ’Ιουλ. καὶ Αὐγ. 1886.

5. Cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 64.

6. Cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 68; *Mittheil d. d. Instit.*, 1886, p. 330.

cieux, notamment une statuette de femme en bronze, avec chiton et diploïdion, qui appartient à l'art archaïque (haut. 0m,093). C'est M. Tzountas qui est chargé de la direction des travaux[1].

Tirynthe. — Je reçois la lettre suivante de M. Stillman et me fais un devoir de la traduire *in extenso* :

Tivoli, le 20 juin 1887.

Cher Monsieur,

Dans le résumé de la discussion sur le *palais royal* de Tirynthe qui a occupé les colonnes du *Times* et la *Société des Études helléniques* de Londres, résumé que vous avez publié dans votre dernière *Chronique*, l'aperçu de mes arguments était beaucoup trop incomplet pour donner une idée exacte de la question en litige. Permettez-moi de l'exposer brièvement à mon point de vue.

La discussion du *Times* et celle de la *Société* doivent être soigneusement distinguées. Dans la première, je pouvais lutter à armes égales avec mes contradicteurs ; dans la seconde, je me trouvais dans une situation défavorable à tous égards. Mes devoirs ne me permettant pas d'y assister, on m'avait demandé d'envoyer une note contenant l'expression de mon sentiment, qui est en substance celui de M. Penrose, mais on m'avait averti que la discussion serait limitée à Tirynthe, la question de Mycènes ne devant pas être abordée. Je consentis à cette exigence, mais mes adversaires se servirent librement des matériaux fournis par Mycènes pour affaiblir mes arguments — alors que je ne pouvais pas répondre en les suivant sur ce terrain.

Mes arguments, les voici : M. Schliemann prétend avoir découvert les ruines d'un palais archaïque, celui de Proetus le fondateur de Tirynthe. Je maintiens que cette hypothèse est une fantaisie, et cela pour les motifs suivants :

1° Les murs de Tirynthe appartiennent à une classe de monuments communs en Italie, en Grèce, dans l'Archipel et sur les rives orientales de la Méditerranée, monuments qui sont bien antérieurs aux constructions grecques proprement dites et se rattachent à l'époque néolithique. Là où ils n'ont pas été habités d'une manière continue comme à Mycènes, Tirynthe, etc., jusqu'à la véritable époque hellénique, on n'y trouve aucune trace d'outils autres que la hache de pierre et le foret plein (*solid drill*). La scie (*stone-saw*) n'apparaît jamais et resta inconnue en Grèce jusqu'au VIIe siècle avant J.-C. Jusqu'à la dernière phase du style grec archaïque on ne connaît l'usage ni du ciment ni de la brique ; celle-ci ne paraît dans le monde classique qu'à l'époque de la dynastie lydienne en

1. 'Αρχαιολ. δελτίον, 'Ιουλ. καὶ Αὐγ. 1886.

Asie Mineure. Dans la Grèce propre, brique et mortier ne se trouvent dans aucun édifice touchant à la période archaïque ; la scie ou le foret creux (*tubular drill*) ne se rencontrent pas antérieurement à l'an 800 avant J.-C. Or, dans les ruines de la citadelle de Tirynthe explorée par M. Schliemann, non seulement il y a beaucoup de matériaux provenant d'une construction plus ancienne qui attestent l'usage de la scie, du foret creux et du ciseau (*mortised with the chisel*), mais dans le mur du prétendu palais on trouve beaucoup de mortier et par endroits des briques d'une espèce connue seulement dans les constructions byzantines. M. Schliemann répond que c'étaient des briques séchées au soleil, qui, par l'effet de la conflagration où le palais a péri, furent changées en briques cuites, en même temps que le calcaire avec lequel le mur était construit devenait de la chaux et du mortier par la même cause. Et cependant, M. Schliemann a pu retirer des murs les restes des peintures en stuc qui ornaient le *palais*, peintures que la conflagration aurait épargnées en laissant également intacte la mosaïque du sol ! M. Dörpfeld, par contre, nie l'existence des briques, en admettant celle du mortier ; mais cela est contraire au témoignage de mes yeux ainsi qu'à celui des archéologues anglais qui m'accompagnèrent à deux reprises sur les lieux. Ils ont comme moi vu les briques qui, je puis l'affirmer, étaient visibles sur deux points au moins du mur du palais. M. Dörpfeld répond qu'il y a eu un établissement byzantin en cet endroit et que les briques ne se sont rencontrées que dans la partie de la ruine désignée comme byzantine sur son plan. *J'oppose à cette assertion un démenti formel.* Les murs de l'établissement byzantin, comprenant la chapelle, ne diffèrent de ceux du *palais* que par leur construction plus hâtive et moins soignée ; par leur caractère général et leurs matériaux, ils sont identiques, le palais ayant seulement comporté l'emploi des matériaux de ruines plus anciennes qui étaient trop massifs pour les petites constructions avoisinantes. Non seulement je maintiens que les murs, désignés dans le plan de M. Dörpfeld comme ceux du palais, contenaient des briques et du mortier, mais j'ajoute que les briques étaient de celles que l'on rencontre dans les constructions byzantines du XIe siècle après J.-C. Elles étaient d'ailleurs peu nombreuses, comme si elles n'avaient pas été un élément essentiel dans la construction, mais apportées là de quelque autre endroit. L'ensemble du mur était en pierres de carrière cassées, avec du mortier en quantité par endroits ; le mortier même était de mauvaise qualité, friable, ne ressemblant en rien au ciment que nous trouvons quelquefois à l'intérieur de très anciennes citernes.

2° On a recueilli dans les fouilles des fragments de poteries byzantines, grecques archaïques, gréco-romaines, mais le tout était confondu dans un puits où l'on avait évidemment jeté ces débris après que l'emplacement avait été fouillé ou cultivé. Toutes les époques étaient absolument mêlées et tous les fragments avaient été déposés là en même temps. Je tiens ce détail d'un des auxiliaires de M. Schliemann. Les témoignages de l'occu-

pation byzantine sont incontestables et couvrent toute la colline de la citadelle, formant le dernier *stratum* de débris. Mais dans le palais comme ailleurs cette couche est la plus élevée et n'a été recouverte par rien; le palais lui-même est la dernière en date des constructions faites à cet endroit.

Si les Byzantins ont construit sur toute la colline, pourquoi auraient-ils respecté les ruines du palais qui occupait la position la plus élevée et la plus désirable? Il y a bien des années, le site a été examiné et les plates-formes aujourd'hui visibles ont été déblayées, mais comme on reconnut qu'elles étaient byzantines, on les abandonna comme dénuées d'intérêt.

3° Toute la construction connue sous le nom de *palais* repose sur des débris auxquels M. Schliemann n'a pas touché. Le sol s'est même affaissé par endroits, parce que les matériaux inférieurs ont cédé; il serait nécessaire d'examiner ces cavités pour se rendre compte de l'époque à laquelle les constructions peuvent appartenir. C'est ce que M. Schliemann aurait dû faire avant d'émettre une opinion touchant l'antiquité du « palais de Proetus ».

4° Les bases de pierre des colonnes qui formaient la grande salle sont incontestablement d'un travail barbare et de basse époque; dans certains cas elles sont superposées à des débris, ce qui serait inadmissible dans une construction primitive.

5° Le sol est pavé en mosaïque. Il est vrai que cette mosaïque est très simple et grossière, mais le procédé lui-même était inconnu à l'époque grecque archaïque ou même à l'époque classique.

6° Les fragments de peintures murales n'ont rien d'archaïque, mais sont d'un travail byzantin pauvre et hâtif avec quelques traces affaiblies de la tradition classique.

Tels sont les motifs généraux sur lesquels nous nous sommes fondés — cinq archéologues anglais et américains, parmi lesquels M. Penrose et moi-même — pour nier le caractère antique du *palais* de Tirynthe. Malheureusement j'avais quitté la Grèce avant le commencement de la discussion, et je n'ai pu revenir sur les lieux pour y chercher des arguments nouveaux. Je ne voudrais pas contredire M. Dörpfeld sur une question d'architecture classique; mais ici il s'agit de savoir si les ruines sont préhistoriques ou byzantines. Je me suis occupé pendant de longues années, surtout au point de vue technique, des restes de monuments préhistoriques qui subsistent en Grèce et en Italie; c'est une question sur laquelle je suis en droit d'avoir une opinion. On ne me répond pas en disant que les briques, les scies, etc., étaient connues en Égypte à une époque plus ancienne que celle où nous les rencontrons en Grèce; bien d'autres procédés, inconnus à la Grèce, étaient pratiqués en Égypte, en Mésopotamie, peut-être aussi en Chine. Jusqu'au jour où l'on pourra signaler des briques, du mortier, de la mosaïque et des peintures murales dans une construction *incontestablement archaïque*, nous n'aurons pas le

droit d'attribuer les édifices de Tirynthe à une époque très ancienne. Admettre cette attribution sans autres preuves, c'est renverser tout ce que nous savons sur la technique de l'art dans l'antiquité.

Bien à vous,

W.-J. Stillman.

Larissa. — La démolition d'une mosquée a fait découvrir deux fragments d'architrave avec une inscription où l'éphore des antiquités de Thessalie, M. Kousis, a lu ces mots : Μάκων 'Ομφαλίωνος τὸν να[ὸν] Διί Μειλιχίῳ[1].

Bardarion. — A Bardarion, en Thessalie, on a découvert un sarcophage en marbre décoré de sculptures : un homme et une femme entourés d'Éros, un homme avec deux couronnes, entre deux aigles et des têtes de lions; les petits côtés sont ornés de sphinx. A l'intérieur du sarcophage on a trouvé différents bijoux et une monnaie en or[2].

Olympie. — Au sujet de l'identification définitive du Léonidaïon avec le grand monument du sud-ouest de l'Altis, dont il a été question dans notre dernière *Chronique* (plus haut p. 284), M. Gust. Hirschfeld veut bien nous faire observer que cette identification avait été proposée par lui dès 1882 (*Archaeol. Zeitung*, 1882, p. 120). Combattu sur ce point par M. Chr. Scherer dans la dissertation *De Olympionicarum statuis* (Gottingue, 1885, p. 45 et suiv.) et par M. Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, p. 93), M. Hirschfeld a persévéré dans son opinion, qui vient de recevoir une confirmation éclatante.

Nous devons dire aussi que M. Laloux, ancien pensionnaire de la Villa Médicis, et auteur d'une restauration encore inédite d'Olympie, était arrivé au même résultat en 1884 par l'étude comparée du terrain et de la périégèse de Pausanias.

Volo. — Une très importante découverte a été faite en 1887 (26 janvier-26 février) près de Dimini, à une heure de Volo, sous la direction de MM. Kondakis, nomarque de Larissa, et Kousis, éphore des antiquités. MM. Lolling et Wolters, qui ont assisté aux fouilles,

1. 'Αρχαιολογ. δελτίον, 'Ιούλ. καὶ Αὐγ. 1886.

2. Δελτίον τῆς 'Εστίας, 8 (20) mars 1887 ; *Philologische Wochenschrift*, 23 avril 1887, p. 514.

ont décrit les trouvailles dans un intéressant article que nous résumons [1].

Le tombeau à coupole de Dimini ressemble à celui de Menidi ; la *tholos* a 9 mètres de haut (8^{m},74 à Menidi), le diamètre inférieur est de 8^{m},50 (8^{m},35 à Menidi). Le mode de construction — petites pierres calcaires superposées sans mortier — est identique dans ces deux tombeaux. L'intérieur était comblé par l'éboulement du sommet On commença par déblayer le corridor d'accès ou *dromos*, long de 13^{m},30, où l'on trouva des ossements d'hommes et d'animaux, des plaques d'or et des tessons de vases de type mycénien. Les fouilles à l'intérieur furent plus fructueuses. Il y avait des corps incinérés et des ossements humains mêlés à des ossements d'animaux. Voici l'énumération des principales trouvailles.

1° *Objets en or.* — Une bague de 0^{m},022 de diamètre, avec gravure indistincte (un ou deux chevaux ?). Deux pendeloques en forme de coquille, analogues à Schliemann, *Mycènes*, fig. 162. Un ornement en forme de petite cruche, analogue à un objet de Menidi. Perles, coquilles et spirales analogues à celles de Menidi. Sept ornements en forme de lis. Quatorze rosaces. Un grand nombre de feuilles d'or. Des objets analogues se sont rencontrés à Menidi, Mycènes et Spata.

2° *Objets en pâte de verre.* — Baguettes, coquilles, plaques, ornements en forme de lis, rosaces, perles, pendeloques, analogues à des objets de Menidi et de Spata.

3° *Objets en os.* — Boutons, dont quelques-uns ornés de rosaces. Plaquette carrée avec deux rosaces. Analogues à Menidi.

4° *Objets en bronze.* — Cinq pointes de flèches. Rosaces à douze feuilles.

5° *Objets en pierre.* — Cône en pierre noire (cf. Schliemann, *Tirynthe*, fig. 15). Cachet en lapis-lazuli, percé dans le sens de la longueur ; dans l'ouverture est passé un fil de métal. La représentation est indistincte (chien couché ?). Perle cylindrique en pierre bleue. Perle d'agate.

6° *Objets divers.* — Vingt coquillages du genre *Conus*, dont deux percés d'un trou. On en a trouvé également à Nauplie et dans un grand nombre de gisements néolithiques. Les fragments de vases sont tantôt sans ornements, tantôt décorés seulement de larges bandes.

1. *Mittheilungen des d. Instit.*, 1886, p. 436-443. Cf. *Miltheil.*, 1885, p. 99. Des renseignements fort inexacts ont été publiés dans divers journaux : *Evening Standard*, 2 mars 1887 ; *Classical Review*, 1886, p. 83 ; *The Academy*, 30 avril 1887, p. 314. Cf. l'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον des mois de janvier et février 1887.

Philippopolis. — M. Papageorgios a signalé la découverte d'un manuscrit d'Aristote, datant du xiii[e] siècle, dans la bibliothèque d'un nommé Johannis Schiagunis, magasinier aux chemins de fer orientaux. Le manuscrit, composé de 180 feuillets in-4, contient περὶ οὐράνου, βιβλίον α', β', γ'; περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, βιβλ. α', β'; περὶ ψυχῆς, λόγος α', β', γ'. Le texte diffère notablement de celui de l'édition Didot. Des scolies à l'encre rouge sont écrites en marge[1].

Amorgos. — M. Dümmler a publié un important travail sur les nécropoles préhelléniques de cette île[2]. Les tombes, formées de plaques de marbre, où les morts paraissent avoir été ensevelis dans la position accroupie, ont été découvertes jusqu'à présent sur douze points de l'île, Κώκινα χώματα, Ζωστῆρα, Κάπρος, Δωκαθίσματα, etc. Les objets recueillis sont des outils en obsidienne, des poteries plus ou moins grossières rappelant les types d'Hissarlik, de Tirynthe et de Mycènes, des coupes de marbre, des perles et des amulettes, des fibules, des pointes de lance, des poignards en bronze, etc. A la différence de Mycènes, les épées font complètement défaut. Les fibules ressemblent à celles d'Olympie, du Dipylon à Athènes et de la grotte de l'Ida en Crète[3]. La nécropole de Phylakopi à Milo a donné des objets analogues. Tant à Amorgos qu'à Milo on a trouvé de ces petites idoles plates en marbre, où Thiersch a reconnu le premier l'œuvre d'une population préhellénique répandue sur une partie de l'Archipel[4]. M. Dümmler serait disposé à croire, comme M. Koehler, que la

1. *Philologische Wochenschrift*, 16 avril 1887, p. 482. Il a été question de ce manuscrit à l'Académie des inscriptions (A. Croiset).

2. *Mittheil. des d. Instit.*, 1886, p. 15-46, avec deux planches. M. Dumont avait déjà signalé des objets néolithiques à Amorgos dans la collection du papas Prasinos (*Revue archéol.*, 1867, II, p. 143). Dans le même travail, que M. Dümmler n'a pas cité, M. Dumont appelait l'attention (p. 147) sur une pierre en forme de table, dite τράπεζα θεοῦ, qui est l'objet d'une vénération superstitieuse dans l'île; elle est à droite de la route de Castro aux ruines d'Aegialée.

3. Cf. *Mittheil. des d. Instit.*, 1885, p. 67; Studniczka, *Beitraege z. altgriech. Tracht*, p. 100.

4. Thiersch, *Abhandl. der münch. Akad.*, *philol. Classe*, 1836, p. 585; cf. Ross, *Arch. Aufsaetze*, t. I, p. 53; Koehler, *Mittheil. des d. Inst.*, 1884, p. 166; *Journ. of Hell. Stud.*, t. V, p. 50; t. VI. p. 235. Une idole semblable a été signalée à Delphes par J. Schmidt (*Mittheil. d. d. Inst.*, 1881, p. 361); une autre, provenant, dit-on, de Tégée, a été gravée dans le *Voyage archéologique* de Le Bas, *Monuments figurés*, pl. 123, n° 1; je ne possède d'ailleurs aucune renseignement sur cette statuette, qui n'a pas été mentionnée depuis. Il est inexact qu'on n'en ait trouvé de semblables à Naucratis, comme le dit M. Dümmler (*Mittheil.*, 1887, p. 81).

civilisation de Mycènes est carienne; mais il pense que celle des Cyclades appartient aux Lélèges, qui auraient été asservis par les Cariens, puis rejetés avec les Cariens sur la côte asiatique par les envahisseurs doriens et ioniens. Il repousse par conséquent l'identification des Cariens et des Lélèges, proposée par Deimling et acceptée par plusieurs archéologues. La civilisation des Cyclades serait l'intermédiaire entre celle d'Hissarlik et celle de Mycènes, dont la céramique a été influencée directement par celle des îles, née elle-même de cette industrie très ancienne et presque barbare qui a été découverte sous la colline d'Hissarlik.

De nouvelles inscriptions grecques d'Amorgos ont été publiées par MM. Halbherr[1] et Dümmler[2]. Trois d'entre elles appartiennent à l'époque la plus archaïque et contiennent des formes qui se rencontrent pour la première fois[3].

Scyros. — Dans une localité de cette île appelée *Kampos* on a trouvé une colonne funéraire haute de 1ᵐ,50 avec l'inscription : Θαυμαρέτη, Εὐμήλου Ῥαμνουσίου θυγάτηρ, Θεοδώρου Ῥαμνουσίου γυνή[4].

Thasos. — M. Théodore Bent, l'auteur d'un bon livre sur les Cyclades et de plusieurs articles relatifs aux îles de la mer Égée publiés par le *Journal of Hellenic Studies*, est arrivé au mois de mars à Thasos avec un firman du khédive d'Égypte l'autorisant à y faire des fouilles. Les travaux ont commencé dans les environs du port de Liménas; on a découvert dès le début quelques tombeaux et des textes épigraphiques, entre autres une inscription en l'honneur de Flavia Vibia Sabina, grande prêtresse, et une longue dédicace de la ville des Thasiens, ἡ Θασίων πόλις, à Caracalla, Julia Domna et Septime Sévère. L'inscription appartient à l'architrave d'un édifice situé au nord du port, là où M. Miller inclinait à placer le temple d'Esculape. M. Bent a aussi fait le tour de l'île en caïque et pratiqué des sondages en divers endroits. A la fin du mois d'avril il a quitté Thasos, annonçant des fouilles plus considérables pour l'hiver prochain.

M. Christidis me communique quelques fragments d'inscriptions de Thasos. Des estampages de ces textes m'ont été remis par M. de Launay, ingénieur chargé d'une mission dans l'Archipel.

1. *Mittheil. des d. Inst.*, 1887, p. 81.
2. *Ibid.*, 1887, p. 97 et suiv.
3. Voir les fac-similés donnés dans les *Mittheil.*, 1887, *Beilage* à la p. 97.
4. Ἀρχαιολ. δελτίον, Ἰαν. καὶ Φεβρ. 1887.

1. Brisée de tous côtés. Caractères romains avec *apices*.

ΘΕΣΙΚΑΙ
ΥΠΕΜΠΨΑΙ
πρ]ΙΩΤΟΝΑΝΕ
ΟΙΚΤΡΑΔΕΚΩΚ'
ΘΝ...ΩΤΗΝΤC
Ζ ω Π Υ Ρ
ΟΚΑΙΛΟ
ΛΟΥ

La quatrième ligne ferait penser à une épitaphe métrique.

2. Fragment qui paraît intact en haut et en bas. Haut. 0m,15; larg. 0m,17. Les caractères sont archaïques (haut. 0m,01 à 0m,015). Je donne ce fragment en fac-similé, parce que trois lettres présentent des formes qui manquent dans l'alphabet de Thasos des *Studien* de M. Kirchhoff (4e édition, 1887, pl. I). Ce sont le χ, le φ et le ρ.

ΣΤΙΣΜΗΓΑΙ
ΥΝ+ΑΝΩΤΕ
.ΕΦΕRΩΝΜΕΟ
ΩΝΤΑΝΥΝΜΩ
ΦΥRΑΣΘΟΜΛ
ΑΔΕΤΗΓΕΦ
ΩΣ

3. Grand fragment récemment trouvé par un cultivateur, près de l'emplacement des fouilles de M. Miller à Liménas. Brisé en haut et à gauche; intact à droite à partir de la 4e ligne. Haut. 0m,32; larg. 0m,24; haut. des lettres 0m,008. Caractères du IIIe ou du IVe siècle avant J.-C.; Σ à branches divergentes; Θ, Ο et Ω plus petits que les autres lettres; Π à branches inégales.

ΙΟΝΠΑΡΑ
ΕΙΣΗΣΤΕΟΛΙΓΑΡ[χίης
ΡΗΘΗΕΝΟΛΙΓΑΡΧΙΗΙ
ΜΙΣΘΟΝΟΦΕΙΛΟΝΤΩΝΤ
ΟΣΙΟΙΤΕΦΕΥΓΟΝΤΕΣΥΓ
ΠΟΛΙΤΑΙΕΣΤΩΝΕΝΗΜΕΡ[αις
πΡΟΣΤΑΤΗΣΜΗΤΕΤΩΝΑΛΛ[ων
ἀπαλ]ΛΑΓΕΙΝΠΡΩΤΟΝΑΛΛΑΚΑ.Ε...
ΑΙΠΟΛΙΤΑΙΕΣΤΩΝΟΣΔΑΝΟΛΙΓ[αρχίην
ΕΝΗΘΕΙΣΗΣΤΡΙΗΚΟΝΤΑΜΝΑΣΦ..

ΚΗΡΥΧΘΕΙΣΕΥΕΡΓΕΤΗΣΤΗΣΠΟΛ[εως
ΕΙΩΣΑΝΙΩΗΙΚΑΙΑΤΕΛΗΣΕΣΤΩΚΑ
ΔΕΨΗΦΙΣΜΑΜΗΔΕΟΡΚΟΣΜΗΔΕΙΣ
ΤΟΨΗΦΙΣΜΑΤΟΤΟΑΛΛΟΤΙΑΝΕΠΙ
ΙΗΙΗΟΡΚΟΝΟΜΝΥΗ.ΠΑΝΤΑΑΚΡΑ
ΑΙΙ...ΓΡΑΨΑΝΤΕΣΕΙΣΛΙΘΟΝΘΕ[ῖναι
ΥΟ...ΑΝΤΙΓΡΑΦΑΤΕΤΩΝΓΡΑΜΜ[άτων
ΕΙΟ..ΤΑΣΑΝΑΓΡΑΨΑΝΤΕΣΕΛΛΙ
..Σ ΩΟΡΚΟΝΔΕΟΜΟΣΑΙΠΑΝΤΑΣΑ
ΟΛΙΓΑΡΧΙΗΝΚΑΤΑΣΤΗΣΑΝΤΑΣΚ
.ΜΟΥΟΝΑΝΗΒΟΛΗΣΥΝΓΡΑΨΗΙΑΡΧ
.ΕΝΔΕΘΑΣΩΙΗΡΟΦΩΝΘΡΑΣΩΝΙΔΗ[ς
.ΟΧΟΣΚΛΕΟΔΗΜΟΥ.[1]

La collection de M. Christidis à Panagia s'est enrichie, dans le courant de l'année 1886, de deux statuettes en marbre acéphales représentant Esculape et d'un *banquet funéraire* haut de 0^m,35 sur 0^m,50 de large. M. Christidis m'a envoyé un croquis de ce bas-relief, que je regrette de ne pouvoir publier à cause de l'imperfection du dessin. Du moins la scène est-elle suffisamment claire. A droite, le mort couronné étendu sur un lit, tenant de la main droite levée une corne à boire, de la main gauche un petit vase ; derrière lui on distingue les replis d'un serpent (?). Sur le devant, une table chargée de gâteaux en forme de pyramides et de demi-sphères. Plus loin, assise sur le lit, les pieds sur un tabouret, une femme drapée tenant de la main gauche un coffret (?). A sa droite, posée à terre, une grande amphore. Les personnages qui suivent, de taille plus petite, occupent la gauche du relief ; ce sont trois femmes et trois enfants. L'une des femmes porte sur la tête un objet de grande dimension mais indistinct (coffre, panier ?). A gauche, dans le haut, la tête du cheval paraît à travers la lucarne. Les détails de ce relief sont connus : on sait combien l'interprétation est encore obscure[2]. Je me souviens d'avoir vu plusieurs reliefs analogues à Thasos : ils sont particulièrement fréquents dans le voisinage des sanctuaires d'Esculape : or ce dieu, comme le prouvent entre autres les statuettes acquises par M. Christidis, avait certainement un temple à Thasos.

1. [Cf. Hicks, *Journal of Hellenic Studies*, t. VIII, p. 401, qui a publié un texte plus complet de la même inscription, avec un essai de restitution.]

2. Le dernier travail à ce sujet est celui de M. Michhoefer, *Jahrbuch des deutschen Instituts*, 1887, p. 24-32.

Calymnos [1]. — Un Anglais établit à Smyrne, M. Paton, a récemment procuré au Musée Britannique une intéressante série de vases archaïques découverts il y a cinq ou six ans dans des tombes de l'île de Calymnos près de Pothia [2]. Par le style et la forme, ces vases rappellent ceux d'Ialysos, mais ce sont en partie des imitations maladroites de types archaïques, comme on en rencontre fréquemment à Chypre. L'archaïsme factice, qu'on a trop souvent cru reconnaître dans les œuvres de la sculpture et les inscriptions, est certainement très ordinaire dans les produits de la céramique. Les amphores panathénaïques sont les premiers exemples que l'on ait cités de cette manie, mais voici que l'on en trouve un peu partout, tant dans la céramique proprement dite que dans les produits des coroplastes. Une étude sur les œuvres d'art archaïsantes serait un travail bien méritoire et bien utile, pour lequel les matériaux ne manquent pas; il faudrait distinguer le pastiche du style traditionnel, l'archaïsme voulu de l'archaïque subi. Le premier est plus fréquent dans les œuvres de l'art, le second dans celles de l'industrie.

Les vases de M. Paton sont généralement sans figures, mais le septième de la série est orné de deux cerfs opposés à un cerf et à une chèvre de part et d'autre d'un palmier; de l'autre côté on voit encore deux couples de deux cerfs de part et d'autre d'un arbre semblable. Les corps des animaux sont mouchetés de points, les cous marqués de hachures. Un autre vase présente deux oiseaux aquatiques et quatre dauphins avec un grand ornement végétal.

Carpathos. — Cette île, située en dehors des routes que l'on suit à l'ordinaire, a été fort peu visitée par les archéologues; celui qui l'a étudiée avec le plus de soin, depuis Ross, est un ancien membre de l'École d'Athènes, M. Mondry-Beaudouin [3]. M. Bent en a rapporté ré-

1. *Classical Review*, 1887, p. 80.

2. Cf. Newton, *Travels*, t. I, p. 285.

3. Cf. Manolakaki, Δωρικὸν ψήφισμα Καρπάθου ὑπὸ C. Wescher (publié *Revue archéol.*, nov. 1863), μεταφρασθὲν ἐκ τῆς γαλλικῆς, μετὰ γενικῆς περιγραφῆς τῆς νήσου, Athènes, 1878; Ross, *Inscript. graecae ineditae*, n[os] 264-266; *Inselreisen*, t. III (1843), p. 50-69, avec une carte de l'île à la p. 62; Beauduoin, *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. IV, 1880, p. 261-284 (archéologie), p. 364-369 (langue parlée dans l'île); *ibid.*, t. VIII, 1884, p. 353-361 (décret de Bryconte); Theod. Bent, *Rockcut tombs of Carpathos*, dans l'*Athenæum* du 9 mai 1885; le même, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. VI, 1885, p. 235-242. L'auteur, qui est un amateur, ignore les travaux de M. Beaudouin. L'inscription de Bryconte avait été transportée de Carpathos à Rhodes, où elle fut copiée par M. Wescher (*Revue archéol,*, 1863, II, p. 469; cf. Vercoutre, *ibid.*, 1880, I, p. 317);

cemment différents objets qui sont entrés au Musée Britannique [1]. Ce sont : 1° une idole primitive en calcaire noir, haute de 26 pouces, représentant une figure féminine dont les bras et les jambes ne sont pas indiqués ; le style est celui des anciennes statues de l'Archipel que l'on croit être l'œuvre des Cariens. Elle a été achetée à Pegadia, l'ancienne Poseidonia, où M. Bent signale des ruines *préhistoriques* ; 2° une série d'objets découverts par M. Bent dans les tombeaux taillés dans le roc à Bryconte, au nord de Carpathos ; ces tombeaux ont servi à plusieurs générations successives. On signale un *lebes* de couleur brune, avec deux anses verticales et deux horizontales, deux grands *imbrices* cylindriques, un vase décoré de lierre et d'oiseaux grossièrement dessinés, dans le genre de certaines poteries de Rhodes (Furtwaengler, *Jahrbuch des Instituts*, 1886, p. 152), une amphore de style analogue, une œnochoé trilobée à figures rouges, une poterie à couverte noire avec le graffite ΚΛΕ, un lécythe à figure rouge avec une panthère couchée. Les autres vases sont de style gréco-romain ; quelques-uns sont blanc avec ornements polychromes. M. Cecil Smith fait observer que la date de ces objets est fixée par une série acquise en 1859 par le British Museum et provenant d'un même tombeau de Carpathos. Cette tombe contenait un grand *lebes*, semblable à celui qu'a découvert M. Bent, deux œnochoés, de la verrerie, de la bijouterie romaine commune et trois monnaies de bronze d'Antonin le Pieux, Faustine et Caracalla.

Puisque l'occasion s'en présente, nous publions ici la partie géographique du chapitre XII de Bondelmonte relatif à l'île de Carpathos. Le texte que nous donnons est celui de la version grecque inédite du *Liber Insularum*, découverte et copiée à la Bibliothèque du Sérail par feu Emmanuel Miller [2].

Ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ καὶ φρούρια ἦν ἑπτά, ὧν τὰ τρία ἔτι καὶ νῦν ἐν τοῖς ὄρεσι σώζονται. Ταύτης ἡ περίμετρος μιλίων ἐστὶν ἑβδομήκοντα · πρὸς μὲν οὖν τὸ ἑῷον μέρος Ὄλυμπος πόλις ἐστὶ μετὰ λιμένος Τριστόμου καὶ Σκοπέλου [3] · πρὸς δὲ τὸ ἑσπέριον περὶ τὸν λιμένα τὸν καλούμενον Θέατρον ἐν τῷ ἀκρωτηρίῳ δύο ὑπῆρχον φρούρια, Τοῦρκον δηλονότι καὶ Ἀρκασᾶς, ὅπου νῦν ὁ ἅγιος τιμᾶται Θεόδορος [4] · ἀπαντικρὺ δὲ Κρησὼ λεγομένη νῆσος

elle a été déposée depuis au Musée Britannique et rééditée par M. Newton, *British Museum Inscriptions*, t. II, n° 364, p. 138.

1. *Classical Review*, 1887, p. 27.

2. Sur cette copie et les questions qu'elle soulève, cf. notre article dans la *Revue archéol.*, 1883, I, p. 75-88.

3. *Cum portu Tristomosque scopulo Sario* (éd. Sinner, p. 71).

4. *Ad occiduum in portu Theatros duo erant oppida in acrotiri, i. e. punta*,

ἐστὶ καὶ Μενέτης καὶ Κόρακες φρούρια ἐγγὺς τοῦ Γομάλου λεγομένου καταφαίνοντος ὄρους[1] · ἀπὸ δὲ τοῦ ἀρκτώου μέρους ἐγγὺς τῆς θαλάσσης Φράντου πόλις μεγαλοπρεπὴς ἦν[2]. Οὐ πόρρω δὲ ταύτης περίπου τὸ μέσον τῆς νήσου καὶ τὸ καλούμενον Ἀγκινάρα ὄρος καὶ ὁ τοῦ Ἁγίου Ἠλία ὄρος ὁρᾶται[3]. Ἀπ' αὐτοῦ δ' ἔτι τοῦ ἀρκτώου μέρους πεδιὰς ἐξαπλοῦται, ἧς ἐν τῇ κεφαλῇ λιμὴν ἐστιν Ἀγαθὴ λεγόμενος. Πάντες οὖν οἱ τὴν νῆσον ταύτην οἰκοῦντες ἄνθρωποι αἰσχροὶ ταῖς ἰδέαις εἰσὶν, ὅτι τὴν πίσσην ἐργάζονται, ἀφ' ἧς καὶ μολύνονται, διαζῶσι δὲ μόνῳ τῷ γάλακτι τρεφόμενοι[4]. Εἰς ταύτην ποτὲ οἱ Τοῦρκοι λάθρα ἐν νυκτὶ παρεγένοντο, κέρδους χάριν · οὓς ἐννοήσαντες οἱ πρὸς φυλακὴν τεταγμένοι ἀνδρείως τε κατ' ἐκείνων ἀντέστησαν, καὶ τὴν τριήρη κατέκαυσαν[5] · ὑποστρέψαντες δ' ἐκεῖνοι περίλυποι, ἐπλανῶντο γὰρ ἐν τῇ νήσῳ λαφυραγωγεῖν προθυμούμενοι, ἐπεὶ ταύτην εὗρον κεκαυμένην, τὴν μὲν λείαν κατέλιπον, φεύγοντες δὲ εἰς τὰ ὄρη πλείους τῶν ἑκατὸν ἐφθάρησαν[6].

Ce texte, rapproché des extraits du *Liber Insularum* que nous donnons dans les notes, prouve une fois de plus combien le manuscrit du Sérail peut servir à éclaircir le mauvais latin de Bondelmonte ou de son traducteur. Là où le latin est presque inintelligible, le grec se comprend sans peine, excepté là où la source commune était déjà altérée, comme dans les phrases du début.

Rhodes. — Aux fibules en or et en bronze ornées de dessins incisés sur les côtés que M. Furtwaengler a récemment énumérées (*Archaeol. Zeit.*, 1884, p. 102), M. Cecil Smith ajoute cinq spécimens provenant de Rhodes, dont deux sont au Musée Britannique[7]. Les trois premiers ont été signalés dans le catalogue de la vente Biliotti publié par M. Smith (1885, nos 607-8). Nous regrettons de ne pas posséder cette

videlicet Thuetho et Archassas, ubi nunc sanctus Theodorus dominatur (*ibid.*). Cf. Ross, *Inselreisen*, t. III, p. 61. *Archassas* paraît être l'ancienne *Arcésine*.

1. *In conspectu Casso insula est, Venetesque Corachi oppidum prope montem Gomali apparent in alto* (*ibid.*).

2. *Fianti civitas ampliata est* (*ibid.*) Selon Ross, ce serait *Aphané*. (*Inselreisen*, t. III, p. 64.)

3. *Mons Anachimara et Oros et Sancti Eliae manifestantur ubique* (*ibid.*).

4. *Per totam denique tanquam bruti habentur, qui, laborantes in pice, cum lacte sustentantur* (*ibid.*). Cf. Ross, *Inselreisen*, t. III, p. 59.

5. *Carpathi ergo vigilantes, super eos viriliter biremem incendere* (*ibid.*).

6. *Illi vero redeuntes contristati nimis, dimissa praeda, in montibus plusquam centum fame periere* (*ibid.*).

7. *Classical Review*, 1887, p. 115.

brochure et nous exprimerons à la même occasion le regret que les catalogues de ventes archéologiques faites à Londres soient aussi parcimonieusement distribués sur le continent. Il faut dire que la plupart d'entre eux sont très sommaires et que la rédaction en est souvent confiée à de simples manœuvres, alors qu'en France MM. de Witte, Longpérier, Lenormant et Froehner nous ont familiarisés avec des catalogues qui sont eux-mêmes des œuvres d'archéologie et des œuvres d'art.

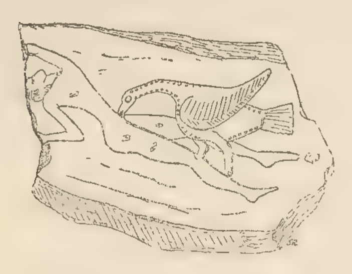
Le Musée Britannique a récemment acquis un fragment de stuc trouvé à Rhodes, contenant cinq lignes d'une inscription peinte en caractères grecs de basse époque : c'est un fragment d'une liste de noms sans intérêt, mais les inscriptions grecques peintes sont très rares[1].

Délos. — Le rapport officiel de l'éphore Scordilis, surveillant des fouilles conduites par M. Fougères aux mois de mai, juin et juillet dernier, résume ainsi les trouvailles de cette campagne : 1° dans le portique des Taureaux, treize bases carrées avec signatures; 2° dans l'Artémision, huit dédicaces, vingt-trois décrets de proxénie, quatorze fragments d'inventaires de vingt à quarante lignes, un grand inventaire bien conservé de cent soixante-quatre lignes, un buste viril, une main colossale, peut-être celle de l'Apollon des Naxiens; 3° près du lac sacré, trois statues archaïques d'Apollon plus ou moins bien conservées; 4° dans le portique de Philippe, six bases avec inscriptions. La palestre a été déblayée à l'endroit appelé καλυβάκια : on y a trouvé six inscriptions éphébiques, neuf dédicaces, beaucoup de plaques et de sièges en marbre portant des dessins en graffite, œuvres des éphèbes oisifs ou attendant leur tour d'exercice. Enfin, deux têtes de femmes et trois têtes viriles[2].

Le n° d'avril du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (p. 244-275) contient un article développé de M. Fougères sur la campagne d'avril-août 1886, précédé d'un résumé général de ses trouvailles. Quand les découvertes des membres de l'École française ont été enregistrées par le *Bulletin*, elles passent dans le domaine de l'archéologie consolidée et sortent du domaine flottant de la chronique. Il suffira donc de signaler cet excellent article; j'ai fait ailleurs mes réserves sur le prétendu Ζεὺς Μερκνός dont on a cru lire le nom dans une inscription de Myconos[3].

1. *Classical Review*, 1887, p. 117.
2. 'Αρχαιολογικὸν δελτίον τῶν μηνῶν 'Ιουλίου καὶ Αὐγούστου 1886.
3. *Revue critique*, 4 juillet 1887; *Revue archéol.*, 1887, I, p. 366.

Ténos. — M. Studniczka a publié un intéressant bas-relief en terre cuite qui a été donné au *Polytechnicon* d'Athènes, en 1883, par un étudiant de Ténos[1]. On peut y voir une des représentations les plus anciennes du supplice de Prométhée, ou plus simplement l'imitation d'un motif fréquent sur les bas-reliefs assyriens, celui du mort ou du blessé dévoré par un oiseau de proie, οἰωνοῖσι δαῖτα. Le style rappelle celui des vases de Dipylon[2]. Une pierre gravée de l'Archipel, appartenant à la classe des *Inselsteine* étudiés par M. Milchhoefer[3], présente un motif presque identique[4]. M. Milchhoefer y avait reconnu Prométhée, mais MM. Furtwaengler et Studniczka ont combattu cette interprétation mythologique. Si leurs objections trouvent créance, il faudra admettre que les représentations du même genre, imitées de modèles réalistes orientaux, ont dû exercer quelque influence sur la formation de la légende du Titan grec.



Crète. — Les dernières découvertes sur le sol de la Crète, dues principalement à MM. Halbherr et Fabricius, ont produit un grand nombre d'objets qui ont trouvé place dans un petit musée local, celui du Φιλεκπαιδευτικὸς Σύλλογος, fondé en 1875 sur le modèle du *Syllogue* de Constantinople. Le gouverneur de l'île vient de demander à la Porte un subside annuel de 5,000 francs en faveur de cette société, dont le musée, devenu insuffisant, doit être remplacé par une construction plus spacieuse[5].

— M. Schliemann a rendu compte de son voyage en Crète dans la *Zeitschrift für Ethnologie* (1886, p. 376)[6]. Il était accompagné de M. Doerpfeld.

1. *Mittheilungen des d. Instit.*, 1887, p. 87, avec un croquis que nous reproduisons. La longueur du tesson original est d'environ 0m,20.

2. Cf. notamment *Monum. dell' Instit.*, t. IX, pl. 40; Conze, *Anfaenge der griech. Kunst*, pl. X, 4.

3. Milchhoefer, *Die Anfaenge der griechischen Kunst*; cf. notre article dans la *Revue archéol.*, 1883, t. II. p. 366-381. De nouvelles gemmes de cette série, provenant de Milo, ont été publiées dans les *Mittheilungen des d. Inst.*, 1887, p. 170-179, et pl. VI.

4. *Revue archéol.*, 1878, pl. XX, 2.

5. J. Hirst, *Notes from Crete*, dans l'*Athenæum*, 1887, p. 230.

6. *Philologische Wochenschrift*, 2 avril 1887, I, p. 418.

— M. Sp. P. Lambros signale dans l'*Athenæum* (19 mars 1887, p. 391) d'importantes sculptures récemment découvertes à Gortyne, notamment une statue d'orateur, de grandeur naturelle, qui rappelle le prétendu *Germanicus* du Louvre, une statue colossale qui n'avait pas encore été complètement exhumée, un torse de statue féminine drapée, deux torses et une tête d'empereurs romains. A Settia, M. Halbherr a découvert un sarcophage en pierre, où est représenté en relief un char de guerre; deux guerriers sont debout sur le char, deux autres courent à côté. Le même archéologue a recueilli des haches en bronze et de nombreuses inscriptions.

Constantinople. — Dans l'inscription grecque que nous avons publiée (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 73), MM. Leval et Neroutsos-Bey pensent qu'il faut lire : ὁ δοῦλος τοῦ θεοῦ 'Αφρίδ[ος] au lieu de ὁ δοῦλος τοῦ Οὐαριφρίδου, restitution de Becker (*Annalen des Vereins*, 1874, p. 210).

Chypre [1]. — On a vendu à l'hôtel Drouot, le 27 et le 28 mai de cette année, les antiquités découvertes par M. O. Richter à Polis tis Chrysokhou (*Arsinoé*) au cours des fouilles dont nous avons rendu compte ici même (*Revue*, 1887, I, p. 83 sqq.) et dans la *Gazette des beaux arts* (1887, I, p. 332). Le catalogue comprenait 442 nos, plus un grand nombre d'objets non inventoriés. Nous signalerons les vases d'ancien style ornés de figurines en relief, Aphrodite et Éros (nos 82-84); un lécythe avec un dessin au trait noir sur fond blanc mat, représentant une Amazone attachant ses sandales, avec une pelte en forme de croissant derrière elle (n° 86); une amphore panathénaïque, représentant d'un côté Minerve armée d'un bouclier rond et brandissant sa haste, de l'autre deux discoboles (n° 89); une coupe à figures noires, portant une Sirène et un sphinx affrontés sur chaque face, avec l'inscription fréquente Χαῖρε καὶ πίει εὖ au-dessous (n° 103). Parmi les vases à figures rouges, on remarquait la coupe décorée d'une joueuse de crotales et signée Χαχρυλίων ἐποίησεν (n° 117); une coupe avec Bacchus barbu, tenant un cep de vigne et une corne à boire, marchant vivement vers la droite, signée HEPMAIOΣ EΠOI-

1. Cf. *Revue archéol.*, 1885, II, p. 340-364; 1886, II, p. 96-100; 1887, I, p. 76-87. Nous devons signaler un très important article de M. Dümmler sur les nécropoles archaïques de Chypre (*Mittheil. des d. Instit.*, 1887, p. 209-262, avec trois planches). Dans le même recueil (p. 325), M. Rossbach est revenu sur le vase d'Athiénau, que nous avons publié ici-même (*Revue*, 1885, II, p. 360); il y voit un simple tableau de genre, opinion que nous ne pouvons partager.

EΣEN[1] (n° 119); le beau rhyton à tête de bélier dont j'ai donné une gravure dans la *Gazette des beaux-arts*, 1887, I, p. 333 (n° 139). Le n° 140 était un lot de cent-six morceaux de poterie portant des graffites pour la plupart chypriotes; quelques-uns seulement sont en grec.

Vases sans décor : n° 145, lécythe en forme d'osselet; n° 147, patère munie d'une anse, à couverte noire; sur le pied trois graffites ΔΔΔ, EAPH, XΔΔΔΔIII. D'autres patères portaient des graffites chypriotes qui ont été publiés par M. Deecke (*Philol. Wochenschrift*, 1886, p. 1612, 1643, 1644); n° 159, plateau romain portant le nom du potier : SEX MA (liés) F, inscrit dans une semelle de chaussure; n° 166, amphore pointue par le bas; sous le col, un nom grec en graffite : ΔΙΦΛΟΥ (*sic*, pour Διφίλου); n° 172, grande anse d'amphore avec la partie attenante de la panse, qui porte les lettres grecques archaïques ϘV peintes en rouge.

Parmi les terres cuites, il y a un véritable colosse, une femme assise sur un siège à dossier et à escabeau, la main droite appuyée sur l'épaule d'une jeune fille drapée placée debout et posant sa main gauche sur le genou de la femme assise (n° 252, haut. 0m,66). Diverses autres statuettes funéraires de grandes dimensions représentent des femmes assises, drapées et voilées (nos 253, 254, 263); un autre type est celui d'une femme à demi couchée sur une kliné et accoudée sur un double oreiller (n° 267).

Le seul bronze intéressant (n° 277) est un manche de miroir orné d'un bas-relief : Éros accroupi, de face, sur un chapiteau d'ordre ionique. L'Éros est accroupi à la façon des petites statuettes chypriotes en calcaire qui représentent l'Adonis-Pygmée.

La collection de bijoux (nos 299 et suiv.) était assez riche, mais sans une seule pièce de premier ordre. Signalons une bague d'or à chaton ovale, avec les trois lettres chypriotes *a-ta-sa* tracées au pointillé à l'intérieur (n° 315), un collier composé d'un beau masque de Méduse d'ancien style et d'une plaque d'or estampé, représentant l'œil *oudja*, de rosaces et de pendeloques d'or, de cornalines, d'un barillet en agate rubanée, de deux petits lions couchés, l'un en calcédoine, l'autre en pâte de verre (n° 328).

Un scarabéoïde en calcédoine, perforé dans le sens de la longueur, porte une gravure (lion dévorant cheval) et l'inscription chypriote Ἀριστοϝάναξ, déjà publiée par M. Deecke (n° 350).

Les objets en pierre calcaire comprenaient un très beau couronnement d'autel de style grec (n° 367); un sphinx femelle en haut relief,

1. Klein, *Meistersignaturen*, p. 221.

d'ancien style, aux ailes recoquillées (n° 369); des inscriptions chypriotes, les premières, dit-on, qui aient été vendues à Paris (n°s 372-378, publiées par M. Deecke); une stèle portant l'inscription grecque Τιμαγόρα [Ὀ]νασαγόρου Τύχων ἐπέστησε (n° 380).

Dans le *Supplément* (n°s 391-442), nous remarquons le n° 399, ainsi décrit par le catalogue : « Guttus, la plus belle pièce connue de cette classe de poterie, et d'une grande fraîcheur de conservation. La femme qui tient le goulot sur ses genoux est habillée de rouge et ses chairs sont peintes en blanc. La panse est toute couverte de dessins : oiseaux, arbustes, une couronne de feuilles, cercles perlés, treillis, rondelles et dentelures. Peinture noire et blanche sur fond rouge. H. 0^m,35. » Le n° 404 est une coupe à figures rouges, à l'intérieur de laquelle on voit une femme nue penchée en avant et déposant un bassin à quatre anses sur un petit trépied. Le catalogue avait omis d'indiquer que cette peinture est signée HEPMAIOΣ EΠOIEΣEN[1], mais les amateurs s'en sont bien aperçus, et le vase a été poussé jusqu'à 1,900 francs.

La vente, faite à l'Hôtel Drouot le 27 et le 28 mai de cette année, a produit de brillants résultats, ce dont on peut féliciter les commanditaires des fouilles; mais, au point de vue scientifique, il n'y a pas lieu de s'en réjouir. D'une part, en effet, la dispersion de la collection découverte à Arsinoé est très regrettable; de l'autre, les prix élevés obtenus par quelques objets, notamment par les vases peints[2] et les grandes terres cuites, auront pour résultat d'encourager les fouilles hâtives, sinon clandestines, inspirées uniquement par l'appât du gain. M. Richter ne peut se trouver partout pour dresser le procès-verbal des découvertes; bien des gens, d'ailleurs, qui veulent fouiller à leur aise, se passent volontiers du contrôle d'un archéologue. Il est impossible que le gouvernement ou, à défaut, le public anglais ne finisse point par s'émouvoir d'un état de choses que l'on ne manquerait pas d'appeler scandaleux si la Porte était encore la maîtresse de Chypre.

— De nouvelles inscriptions chypriotes ont été communiquées par M. Richter à M. Deecke et publiées par lui dans la *Philologische Wochenschrift* du 19 mars 1887 (p. 380)[3]. Des inscriptions phéniciennes de même provenance ont été signalées par MM. Berger et Derenbourg à l'Académie des inscriptions.

1. Klein, *Meistersignaturen*, p. 221.
2. Coupe de Kakhrylion, n° 117, 500 francs; coupe d'Hermaios, n° 119, 1,025 francs; rhyton à tête de bélier, n° 139, 800 francs; deuxième coupe d'Hermaios, n° 404, 1,900 francs. L'ensemble a produit environ 20,000 francs.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 82.

— Je suis obligé, fort à regret, de revenir sur le vase de Tamassos, que j'ai publié dans ma dernière *Chronique*. (*Revue*, 1887, I, p. 77-81). Ce vase, peu de temps après ma publication, est resté déposé pendant quelques semaines au Musée du Louvre, puis il a été renvoyé en Angleterre à son possesseur, qui n'avait pu s'entendre sur le prix avec la Direction des musées. Mon étonnement a été grand lorsque j'ai constaté que le vase, dans son état actuel, ne répondait pas exactement aux photographies que j'avais reçues de M. O. Richter et d'après lesquelles j'ai exécuté mes dessins. Des trois chèvres sauvages (p. 77), il ne restait guère que la moitié d'une; l'oiseau volant (p. 79) était défiguré par d'évidents repeints; la scène de chasse (p. 80) n'avait pas été moins maltraitée; enfin, la Gorgone(?) et la figure qui enfonce le clou (p. 81) avaient disparu presque totalement[1]. Comme cet épisode est de beaucoup le plus curieux, je désirais établir la sincérité de mes dessins à l'encontre des dénégations qui pourront se produire; j'ai donc immédiatement écrit à M. Richter pour lui redemander des épreuves photographiques, qu'il a eu l'obligeance de m'envoyer sans retard et que je montrerais, s'il était nécessaire, aux sceptiques. Deux points sont bien établis : 1° que M. Richter a photographié le vase alors que les peintures étaient relativement en bon état; 2° que le vase a depuis souffert très sérieusement et qu'on s'est efforcé, d'une manière peu heureuse, de réparer à l'aquarelle les injures du temps, sans toutefois réussir à les réparer toutes. M. Richter, sur ma demande, m'a donné de nouveaux détails relatifs à l'histoire de ce vase, détails que je crois nécessaire de résumer ici. Trouvés par M. Richter lui-même, les fragments ont été retirés par lui (*eigenhändig*) de la fosse et transportés sous sa tente. Au moment de la découverte, le vase était couché sur le flanc, la chasse au lion en haut, l'épisode de Persée en bas. M. Richter nettoya lui-même les morceaux, qui présentaient par endroits un dépôt calcaire. Puis il les fit porter à son domicile, au couvent d'Hagios-Heraklidis. C'est alors qu'il recolla le vase, avec l'aide d'un ouvrier expérimenté : ce travail difficile lui prit plusieurs jours. Pour assurer la solidité de l'objet, M. Richter boucha les lacunes avec de l'argile et y passa de la couleur pour donner de l'uniformité à l'aspect. Il nie absolument avoir repeint

1. J'avais averti (p. 79) que mes dessins, exécutés d'après des photographies mal venues, ne pouvaient être considérés que comme des approximations. Parmi les erreurs que j'ai commises, la plus importante est l'omission d'un licou au moyen duquel le cerf (p. 78) est attaché à un arbre. Le casque du Persée (p. 81) paraît aussi avoir été inexactement rendu, mais il est presque complètement effacé sur l'original.

d'autres parties que les sutures et les lacunes (*Ritzen und Fehlstellen*) qui sont faciles à reconnaître. Les photographies furent prises par lui dans la cour du couvent qu'il habitait.

Un peu plus tard, comme le vase était à Nicosie dans la maison de M. Richter, le colonel Warren, possesseur de la trouvaille, demanda que l'intérieur du vase fût garni de plâtre. Ce travail fut exécuté par deux ouvriers de Dali, Lovsos et Similis; mais comme ils étaient maladroits et que la colle employée par M. Richter ne tenait guère, le résultat de l'opération fut que le vase tomba en morceaux. On se mit à le recoller une seconde fois, sous la surveillance de M. Richter : le dommage avait été insignifiant.

A ce moment commença le procès Watkins-Warren, où M. Richter se trouva en lutte avec le colonel. La police mit les scellés sur la chambre de la maison de M. Richter où était déposé le vase, dont la réparation n'était pas encore achevée. De là, il fut transporté dans la maison du colonel Warren : les renseignements de M. Richter ne vont naturellement pas plus loin. En 1886, le vase figura à la *Colonial exhibition* de Londres; en 1887, on l'envoya à Paris; aujourd'hui, il est sans doute en Angleterre, mais je ne sais entre les mains de quelle personne.

J'ajoute que le 13 avril 1886, à la réunion du *Conseil des antiquités* de Chypre, le colonel Warren a déclaré que le vase avait été *partiellement restauré en Angleterre*. D'autre part, dans une seconde lettre datée de Larnaka, 19 avril 1887, M. Richter, répondant à une nouvelle *mise en demeure* amicale que j'avais cru devoir lui adresser dans l'intérêt de la vérité et de la science, écrivait ce qui suit : « Quand le vase en fragments a été découvert par moi, *on voyait intégralement la Gorgone, l'homme avec le clou, l'homme avec le casque élevé, le bouclier, la lance et l'épée. Les deux hommes sur le char étaient aussi visibles que sur la photographie. Mes retouches ont exclusivement porté sur les sutures et les trous.* Dans cette classe de vases chypriotes, la peinture a été appliquée d'une manière très peu solide; la cuisson consécutive a souvent été insuffisante, d'autres fois elle a entièrement fait défaut. En frottant avec de l'eau ou avec tout autre liquide, on fait aisément disparaître les couleurs. Enfin, je dois dire qu au moment d'exécuter les photographies, j'ai mouillé toute la surface du vase, pour faire mieux ressortir les figures, dont la reproduction était difficile. »

L'histoire du vase de Tamassos n'est sans doute pas terminée; nous essayerons de le suivre dans ses futures pérégrinations. Mais, avant de savoir ce qu'il deviendra, nous tenions à établir, pour l'édi-

fication des archéologues, que s'il n'est plus conforme aux photographies et à nos dessins, ce n'est ni la faute de M. Richter, ni la nôtre.

— M. Cecil Smith nous apprend[1] que depuis 1881, époque de l'occupation de Chypre par les Anglais, d'incessantes demandes de fonds ont été adressées par les archéologues à la *Treasury* afin de pouvoir commencer des fouilles. On n'a rien obtenu ; les quelques travaux exécutés en 1881, à l'instigation de M. Newton, ont été payés par une souscription privée. Tout ce que le British Museum peut faire, c'est d'acheter les objets que l'on découvre dans l'île lorsqu'il dispose de fonds suffisants. Ainsi, dans le courant de 1886, cet établissement a acquis trois importantes antiquités provenant de Polis tis Chrysokhou. Ce sont : 1° une bague d'argent portant une mouche d'or en guise de chaton, chef-d'œuvre d'orfèvrerie grecque ; 2° un charmant petit alabastron en terre cuite décoré de deux Ménades polychromes sur fond blanc et signé *(P)asiades*, nom d'un céramiste jusqu'à présent inconnu, qui paraît avoir été contemporain de Polygnote[2] ; 3° un lécythe à figures rouges avec ornements blancs et dorés ; le sujet représenté Œdipe perçant le Sphinx avec une lance, en présence d'Athéné et d'autres personnages. C'est la première fois que ce motif ainsi traité paraît sur un vase. L'Athéné est toute pareille (sauf qu'elle ne supporte pas de Niké) à la statue chryséléphantine de Phidias ; le casque, l'égide, le bouclier, la lance sont dorés et le reste de la figure avec la draperie est peint en blanc. En face de l'Athéné on voit un Apollon assis ; dans le champ, Castor et Pollux d'un côté, Aineias de l'autre. L'attribution de toutes ses figures ne souffre pas de doute, les noms étant inscrits à côté des personnages.

La liste des monuments représentant Œdipe et le Sphinx a été dressée par O. Jahn[3], Overbeck[4] et Heydemann[5], mais ces catalogues partiels comporteraint déjà bien des additions. Outre le vase inédit de Chypre, que nous venons de décrire, nous signalerons un lécythe attique à figures noires qui est entré récemment au Musée du Louvre. Il avait été donné, en 1883, à M. La Fuente, inspecteur des succursales de la Banque de France, alors en mission à Athènes. Comme il était brisé en une vingtaine de fragments, M. La Fuente

1. *Classical Review*, 1887, p. 25.
2. Le nom est cité par Klein, *Vasen mit Meistersignaturen*, 2° éd., 1887, p 222, sous la forme moins correcte *Iasiades*.
3. Jahn, *Archaeologische Beitraege*, p. 112.
4. Overbeck, *Heroische Galerie*, p. 30.
5. Heydemann, *Annali dell' Instit.*, 1867, p. 377.

nous le confia pour le réparer. Après l'avoir oublié au fond d'un tiroir pendant quatre ans, nous l'avons fait recoller par l'atelier du Musée de Saint-Germain et le possesseur a bien voulu en faire hommage aux collections nationales. On voit Œdipe debout devant le Sphinx, aux pieds duquel est étendue une de ces victimes. Deux autres personnages et des guirlandes dans le champ complètent la composition, qui s'est déjà rencontrée plus d'une fois dans la céramique.

Samos. — Le Musée Britannique a acquis en 1886 quelques intéressantes terres cuites provenant de cette île [1] : 1° un masque de Satyre, de style archaïque, les narines percées, avec des trous pour l'insertion de ficelles auprès des oreilles et au-dessus du front ; c'est un *oscillum* ; 2° un bateau avec deux compartiments ; 3° un vase en forme de chameau agenouillé, avec des paniers entre lesquels est l'embouchure du vase ; dans le panier de gauche on voit un coq et une tête de sanglier ; dans celui de droite, deux cruches.

A la Société des Antiquaires de Berlin, M. Fabricius a fait une communication sur les antiquités de Samos et l'Héraion (4 décembre 1886) [2]. Il demande que les fouilles, commencées par MM. P. Girard et Clerc, soient continuées ; malheureusement, les plantations de vignes rendent les recherches très difficiles et le gouvernement local ne se prête point aux mesures d'expropriation qui seraient nécessaires.

Smyrne. — Dans la nécropole de la vieille Smyrne, M. Paton a observé que toutes les tombes sur les pentes inférieures de la colline ont été violées depuis peu par les chercheurs de trésors [3]. Ces tombes sont des puits perpendiculaires entourés de cercles de pierres. Parmi les débris accumulés alentour, il y a de nombreux fragments de *pithoi* et de sarcophages en terre cuite ornés de peintures, comme ceux de Clazomène qui sont actuellement au Musée de Constantinople (*Monumenti dell' Instit.*, t. XI, pl. 53; Baumeister, *Denkmaeler des klass. Alterth.*, t. I, p. 853.) Le Musée de l'École évangélique de Smyrne possède un fragment d'un sarcophage semblable découvert également à Clazomène [4].

1. *Classical Review*, 1887, p. 117.
2. *Philologische Wochenschrift*, 22 janvier 1887, p. 126.
3. Paton, *Classical Review*, 1887, p. 82.
4. D'autres morceaux, de même provenance, sont au Musée Britannique ; cf. *Classical Review*, 1887, p. 117.

ASSARLIK[1]. — M. Paton a pratiqué des fouilles dans la nécropole d'Assarlik près de Myndos, qui avait déjà été signalée par M. Newton[2]. Les tombes sont situées sur une crête en face de l'acropole de la ville antique, que M. Newton identifie à Souagela, mentionnée dans les listes des tributaires athéniens. Elles sont de deux sortes : 1° un mur circulaire de maçonnerie polygonale, d'environ 3 pieds de diamètre, au milieu duquel s'élève un tumulus de pierres détachées. Le centre du tumulus est occupé par une chambre sépulcrale, fermée en haut par deux pierres et accessible vers le nord-ouest par une allée couverte en maçonnerie polygonale. La porte est un bloc rectangulaire faisant office de linteau, qui repose sur deux autres blocs servant de montants ; 2° un enclos rectangulaire de maçonnerie polygonale, sans trace de tombe, mais contenant parfois une petite cavité superficielle limitée par quatre plaques de terre cuite et couverte par une grande pierre circulaire; la cavité contient des cendres. Plus loin, sur la même colline, les rectangles sont, au contraire, de grands sépulcres ayant contenu un sarcophage ou un *pithos*, tandis que les cercles renferment de petites *ostothékai*. M. Paton croit que ces tombes, placées sur des sommets élevés, sont celles que Strabon mentionne en Carie et qu'il attribue aux Lélèges. Il a remarqué deux tombes analogues près du village de Gheresi qui contenaient de la poterie lustrée noire et rouge ; cela ferait penser que ce mode de sépulture s'est continué assez longtemps parmi les populations de même race. Sur un sommet voisin est un tombeau très remarquable, entouré d'un mur à la distance de 8 mètres et couvert par cinq énormes pierres. Le tout est entouré d'un second mur, à 24 mètres plus loin, et l'on voit une porte vis-à-vis l'entrée du tombeau. La tombe contenait quelques fragments de marbre qui ont pu faire partie d'une porte ou d'un sarcophage et un petit fragment d'un vase attique du v[e] siècle. Serait-ce là, comme le suppose M. Paton, la sépulture d'un prince carien ?

Les objets découverts dans les tombes d'Assarlik ont été envoyés au British Museum. Les vases portent tous des dessins géométriques ; on trouve la même décoration sur des plaques d'or. Les fibules ont toutes le même type ; les armes sont en fer et les corps ont toujours été incinérés. Voici le contenu de deux tombes qui peuvent servir de spécimens : 1° grande amphore circulaire pleine d'ossements et de

1. *Classical Review*, 1887, p. 80; *The Academy*, 30 avril 1887, p. 313. [Cf. l'article de M. Paton dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. VIII, p. 64.]
2. *History of discoveries*, p. 580.

cendres, bol à deux anses, cruche, amphore avec cercles concentriques, fragments d'armes en fer, une pointe de lance et un couteau recourbé ; 2° vase cinéraire, fragments d'une mince plaque de bronze qui avait été fixée à du bois, deux spirales en or ; armes de fer. Parmi les objets les plus remarquables des autres tombes, on signale une *bulla* circulaire en électrum avec trous tout autour pour la fixer, bossette repoussée au centre, triangles mouchetés de points ; un bandeau d'or avec double rangée de zigzags (cf. *Archaeol. Zeit.*, 1884, pl. XI, 4) ; des fibules de bronze (*ibid.*, pl. IX, 3) ; des fragments de sarcophages en terre cuite avec dessins incisés et estampés ; un *askos* en forme d'oiseau.

Les vases sont faits au tour, mais mal cuits ; les fibules sont d'un très beau travail. Les dessins des sarcophages ont des analogues à Corneto (*Monum. dell' Inst.*, t. X, 2.) M. Cecil Smith fait observer que la seule poterie qui lui rappelle celle d'Assarlik est une série de fragments de Sardes actuellement au Musée Britannique, qui ont été découverts en 1869 par M. Dennis, dans un des nombreux *tumuli* de cette plaine. Le tombeau fouillé par Spiegelthal dans la même localité (Olfers, *Abhandl. der Akad. zu Berlin*, 1858, p. 539) marque, suivant M. Smith, un développement du type d'Assarlik. L'importance de ces constatations pour l'ethnographie de l'Asie Mineure et les rapports les plus anciens entre l'Asie et l'Europe méridionale, fait attendre avec quelque impatience la publication promise de M. Paton dans le *Journal of Hellenic Studies.*

Assim. — On lit dans le *Moniteur oriental* du 22 avril 1887 :

« La frégate *Rehbéri-Tevfik* avait été envoyée dernièrement, dit le *Hakikat*, au golfe d'Assim pour y prendre des pierres pour l'Amirauté impériale. Les travaux pour l'extraction de ces pierres ont fait découvrir des vestiges d'une construction ancienne. Le commandant de la frégate fit travailler son équipage à dégager la construction et il arriva à mettre à découvert les ruines d'un temple de l'antiquité grecque.

« Le commandant fit procéder immédiatement aux fouilles, qui ont déjà eu d'heureux résultats. Quelques statues et un grand nombre de colonnes du plus beau style ont déjà été découvertes et embarquées à bord de la frégate pour Constantinople. »

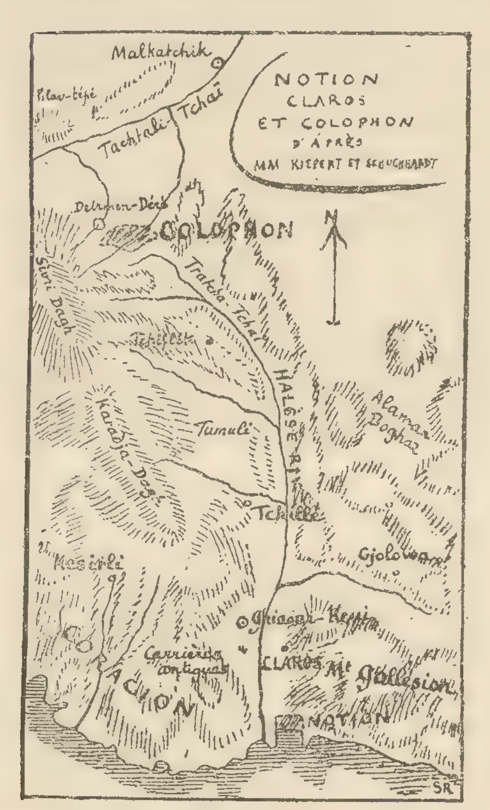
Le même journal, à la date du 18 mars, publie l'information suivante, qui est curieuse à plus d'un titre :

« Sa Majesté le Sultan a daigné décerner les insignes de 3e classe (commandeur) de l'ordre du Medjidié à M. Bernard Maimon en

récompense de services signalés rendus à la science archéologique et de son dévouement à l'empire.

« On sait que M. Maimon avait déjà présenté à Sa Majesté une copie des inscriptions chaldéennes qu'il a pu retirer pendant sa première expédition en Babylonie. Une de ces inscriptions contient trois cents lignes environ tracées sur un cylindre de terre cuite trouvé dans les fouilles du temple du Soleil à Sipparah, sur l'Euphrate. Cette inscription commence : « Je suis « Nabuchodonosor, fils « légitime de Nabopo- « lassar, etc. »

« La copie de cette inscription a été imprimée sur soie pour être offerte à Sa Majesté. »



Colophon. — M. Schuchhardt a publié, dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand (1886, p. 398-434), le récit d'une exploration des ruines de Colophon, Notion et Claros, accompagné d'esquisses topographiques de cette région jusqu'à présent peu explorée[1], de dessins des murs de Colophon et de Notion construits en bel appareil polygonal. Le croquis ci-dessus donnera une idée des résultats géographiques de ce voyage, entrepris avec MM. Kiepert et Paul Wolters; l'échelle est au 1/200000ᵉ.

1. Cf. A. Fontrier, Περὶ Κλάρου, Κολοφῶντος, Νοτίου, dans le Μουσεῖον de Smyrne, 1880, t. III, p. 187-214.

Troade. — Des renseignements assez confus sur une ou plusieurs découvertes faites en Troade sont donnés par le *Moniteur oriental* des 4, 14 et 29 avril 1887. Nous reproduisons ici ces découpures, que nous devons à l'obligeance de M. André Leval.

4 avril : « Moustapha Niazi-Effendi, chef comptable du sandjak de Bigha[1], et Ismaïl-Effendi, commandant de la gendarmerie de la même localité, sont arrivés à Constantinople apportant avec eux des objets d'antiquité trouvés à Kaz-Dagh dans une tombe très ancienne. Ces objets sont : une riche ceinture, des plats en or, une coiffure de femme en or imitant des roses. »

12 avril : « Trente villageois sous la conduite d'un derviche se sont rendus de nuit aux environs du village de Bounarbachi, à trois heures de Troie, et là, sans aucune autorisation, ont pratiqué des fouilles pendant plusieurs nuits et ont découvert à une profondeur de 3 mètres un tombeau très ancien. Aussitôt que le derviche a vu le tombeau, il a donné à ses hommes le conseil de se retirer pour ne pas se trouver aux prises avec les esprits méchants qui hantent la demeure des morts. Les villageois, saisis de terreur, prirent la fuite; aussitôt après le bon derviche revint avec trois compagnons, ouvrit le tombeau et enleva tout ce qu'il contenait.

« L'autorité locale, ayant eu vent de cette découverte, a procédé à l'arrestation du derviche et a repris tous les objets soustraits par lui. Ces objets consistent en une couronne en or ornée de feuilles de chêne avec fruits, une ceinture de 8 centimètres de largeur, une chaîne assez longue et deux bâtons, le tout en or pur et d'un poids considérable. Une commission, composée du mouhassébedji, du chef de la police et de trois officiers supérieurs, a été instituée pour faire parvenir ces objets à Constantinople. Le derviche et ses amis ont été mis sous jugement.

« Cette découverte est de la plus haute importance. Elle est destinée à soulever de nouveau des discussions archéologiques sur l'emplacement de Troie, et créer des contradicteurs à M. Schliemann, d'après lequel le village d'Hissarlik se trouve sur les ruines de Troie. »

29 avril : « Quatre archéologues, parmi lesquels M. Schliemann, dont la personnalité est bien connue, sont arrivés dimanche, 24 courant, aux Dardanelles, attirés par le bruit mené autour des fouilles et découvertes faites par un certain Ismaïl-Hodja.

« Prévenues de l'arrivée de ces messieurs, les autorités locales ne

1. Le sandjak de Bigha comprend la Troade.

leur permirent pas de continuer leur route vers Troie avant l'arrivée d'instructions demandées à Constantinople.

« Ces instructions arrivèrent; elle se traduisaient en une défense catégorique de laisser les archéologues visiter les fouilles.

« M. Schliemann se l'est tenu pour dit et se rembarque aujourd'hui sur le bateau italien à destination du Pirée. Quant à ses trois compagnons, ils y ont mis plus d'obstination et, sous prétexte de visiter la forêt, ils se sont dirigés à pied et sans guide vers le lieu des fouilles, du moins on le pense, car leur visite à la forêt se prolonge plus que de raison. Quoi qu'il en soit, des *souvaris* ont été envoyés à leur recherche avec ordre de les ramener en ville. »

Éolide. — Les ruines d'Aschaga-Beikeui, au nord-est de Pergame, ont été décrites dans les *Mittheilungen* par M. Fabricius[1]. L'article est accompagné d'un plan du théâtre et d'un croquis du terrain par M. Bohn.

Lydie. — Bien que nous n'ayons pas l'habitude de résumer le *Bulletin de Correspondance Hellénique* qui est, ou qui devrait être, entre les mains de tout archéologue[2], nous devons cependant signaler, à cause de son importance exceptionnelle pour la géographie antique, l'article intitulé : *Exploration de la plaine de l'Hermus*[3]. C'est la seconde édition, donnée par M. Foucart, d'un remarquable mémoire épigraphique et géographique publié par M. Fontrier dans le Μουσεῖον de Smyrne[4]. Les textes des inscriptions ont été revus sur les estampages de M. Fontrier. Nous reviendrons peut-être une autre fois sur quelques-uns des plus curieux. Contentons-nous d'indiquer ici que l'un des résultats de cette féconde exploration a été l'identification des villes d'Apollonidea (*Palamout*), Mosteni (*Tchoban-Isa*)[5], Hyrcani (*Papasli*), Hiérocésarée (*Sasoba*), ainsi que celle du Lycus avec le *Gurduk-Tchaï*. Toute la région immédiatement au nord de Sardes se trouve ainsi parfaitement connue. M. Radet, dans un article ultérieur[6], a encore déterminé la position d'une ville lydienne, Attaleia (*Yénidjé-Keui*), et déchiffré sur une inscription du même village

1. *Mittheil. des d. Instit.*, 1886, p. 1-14 et pl. I. Une des tours d'Aschaga-Beikeui a été reproduite d'après une photographie de M. Bohn, *ibid.*, pl. XII. Nous avons annoncé la découverte de ces ruines, *Revue arch.*, 1886, II, p. 90.
2. [Nous nous sommes départi de ce principe dans les *Chroniques* suivantes.]
3. *Bulletin*, 1887, p. 79-107, avec une carte.
4. Μουσεῖον, IV, 1885-1886, p. 1-88, avec une carte de M. Weber.
5. [Cf. Ramsay, *Hist. geogr. of As. Min.*, p. 124.]
6. *Bulletin*, 1887, p. 168-177.

l'ethnique Ἀκρασιώτης, se rapportant à une ville lydienne, Acrasos, qui devait être voisine d'Attaleia.

Magnésie. — Le *Moniteur oriental* du 28 mars 1887[1] annonce que l'on a découvert à l'est de Magnésie, non loin de la statue de Niobé, trois statues, un bas-relief et divers objets d'une haute antiquité. La première statue représente Vénus. Elle est en marbre et presque intacte; la main droite seule en est détachée. La seconde statue, moins bien conservée que la première, est en bronze et haute de 0m,50. Elle représenterait Lunus ou Mên, une des principales divinités asiatiques, sous les traits d'un cavalier. La troisième statue, en marbre, représente Cybèle; elle est en très bon état. Le bas-relief figure deux petits Éros donnant à boire à des cygnes ou à des oies. On a encore recueilli au même endroit un grand chandelier (?) en bronze, d'une hauteur de plus d'un mètre. Le gouvernement turc a donné l'ordre d'envoyer ces objets au Musée de Constantinople.

D'après une communication de M. Contoléon à M. Benndorf, le temple d'où proviendraient ces statues serait celui de la Mère Plastène. Une dédicace Μητρὶ Πλαστήνῃ, gravée sur l'une d'elles, a déjà été publiée dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1887, p. 300). Une autre inscription, gravée sur une stèle haute d'un mètre, est en l'honneur d'un nommé Apollonios, fils d'Alexandre, qui avait réparé et dédié le temple (τὸν ναὸν κατασκευάσας ἐκ βάθρων σὺν τῷ παντὶ κόσμῳ τῇ θεῷ καθιέρωσεν).

— A l'Académie des sciences de Vienne (séance du 9 mars 1887), M. Benndorf a annoncé qu'un jeune archéologue luxembourgeois, M. Schweisthal, venait de découvrir la *vraie Niobé,* dans les environs du *souret* bien connu dont il a été tant question dans ces dernières années. C'est un accident naturel du roc, situé près de Magnésie, à l'entrée du Jarikkaia, où M. Humann avait déjà reconnu l'Achéloos d'Homère (Ω, v. 615). De loin, l'effet produit est celui d'une femme drapée assise, qui regarde vers la droite et lève le bras droit comme avec un geste de douleur. La *fausse Niobé* est l'image de Cybèle mentionnée par Pausanias (III, 22, 4)[2] sur le flanc nord du Sipyle;

1. Extrait communiqué par M. André Leval, qui veut bien faire profiter cette *Chronique* des nouvelles archéologiques publiées par les journaux de Constantinople. La même découverte a été signalée dans le *Moniteur oriental* des 30 et 31 mars et du 2 mai 1887.

2. « La plus ancienne de toutes les statues de la Mère des dieux est celle qu'on voit sur la roche Coddine, chez les Magnésiens qui habitent le côté septentrional du mont Sipyle. »

la *vraie*, celle de M. Schweisthal, concorderait avec l'autre description de Pausanias (I, 21, 5) : « J'ai été moi-même au mont Sipyle et j'ai vu cette Niobé; c'est un rocher escarpé qui, vu de près, ne ressemble nullement à une femme, mais en vous éloignant un peu, vous croyez voir une femme ayant la tête penchée et en pleurs. » A ce compte, les *vraies Niobés* peuvent être nombreuses.

Tralles. — Dans les environs de cette ville, on a récemment découvert un trésor de 90 écus du xvie siècle, portant les uns le poinçon autrichien, d'autres celui des villes hanséatiques, quelques-uns celui de princes archevêques indépendants. Ces monnaies, dit le *Moniteur oriental*, ont été envoyées à Tchinli-Kiosk.

— Le dernier volume de l'*Archaeologia* (49, IIe partie, p. 318 et pl. XIX) contient un court mémoire de l'amiral Spratt sur une statue en marbre de Bacchus qu'il a acquise en 1865 à Aïdin. C'est un torse acéphale, haut de 32 pouces, dont le motif est suffisamment expliqué par le croquis ci-joint. A en juger par la phototypie, qui reproduit la statue sous deux aspects, le travail en est assez médiocre; c'est une copie romaine d'un type du ive ou du iiie siècle. Les rapprochements institués par le possesseur entre ce Bacchus et le Dionysos thébain de Praxitèle n'ont pas la moindre valeur.



Le même volume de l'*Archaeologia* (p. 345-365) nous apporte un travail de l'amiral Spratt sur la péninsule dorique, accompagné d'une bonne carte des golfes de Cos, de Doride et de Symi, où les ruines antiques sont indiquées avec soin. L'amiral décrit un temple de Latone qu'il a visité en 1860, au nord du village de Kiervasili, sur l'Arin-Dagh, au fond de la baie d'Ariny. Une statue féminine drapée, censée représenter Latone, est reproduite à la page 352; elle paraît assez vulgaire, mais comment un recueil aussi coûteux que l'*Archaeologia* peut-il donner d'aussi mauvaises gravures? Signalons encore une broche en argent, fabriquée à une époque récente dans l'île de Symi (gravée p. 354) : le travail de filigrane en est fort curieux et ne peut guère être expliqué que par une *survivance* industrielle.

Nous avons aussi lu avec intérêt dans le même recueil (p. 382-390) un court mémoire de M. Edwin Freshfield sur le palais des empereurs grecs à Nymphi, près de Smyrne. Les ruines encore debout de

ce palais sont figurées sur deux planches en phototypie assez convenables.

Les Hittites. — Durant les premiers mois de l'année, les journaux anglais ont annoncé à plusieurs reprises que le capitaine Conder, avantageusement connu par des travaux de topographie, avait découvert la clef des inscriptions hittites. Seulement, cette clef était tenue secrète; M. Conder se contentait de traduire les inscriptions, se réservant d'expliquer son système dans un ouvrage sous presse. On devait alors être étonné de la simplicité du problème et édifié sur la certitude de la solution. Tout cela, avouons-le, n'est guère conforme à nos habitudes scientifiques, mais le public français est naturellement prévenu en faveur des révélations qui arrivent de loin. La découverte de M. Conder, annoncée dans le *Times* d'après M. Glaisher, président du Comité d'exploration de la Palestine, fut saluée aussitôt dans les journaux parisiens; les *Débats* lui consacrèrent une demi-colonne dans leur numéro du 28 avril. « Le capitaine Conder, est-il dit dans cet article, donne la traduction de trois textes pris sur des socles d'idoles. Ce sont des invocations au Soleil, au dieu de l'Océan et au dieu du Ciel, qui sont précisément, d'après une inscription égyptienne, avec le dieu Seth, les principales divinités des Hittites. »

La lettre de M. Conder au *Times* a été reproduite par l'*Academy* (5 mars 1887) : c'est là que nous avons eu le plaisir de lire pour la première fois les révélations de l'Œdipe anglais devinant l'énigme du Sphinx hittite. Voici quelques-unes des traductions proposées : « Puisse l'Être sacré, puissant et redoutable, écouter les prières qui montent vers lui. J'invoque le Très-Haut. J'adore mon Seigneur. Brille, Seigneur. Grand Esprit, ainsi soit-il. Il me donne la pluie du Ciel. » Cela s'adresse au Soleil; ce qui suit est une prière au dieu de l'Eau : « Je pris mon dieu de l'Eau, le majestueux seigneur de l'Eau, le dieu du Ciel. Je fais une inscription en son honneur. Je le glorifie. Je fais faire une grande libation en guise d'offrande. Je fais une offrande au Très Saint le roi de l'Eau, etc. » M. Conder ajoutait modestement que les études ultérieures amélioreraient sans doute ses lectures, mais il ne pensait pas que les principes fondamentaux sur lesquels elles reposent pussent jamais être révoqués en doute[1].

Ces interprétations de textes hittites m'ont rappelé un joli passage de M. Bréal, dans un des derniers fascicules des *Mémoires de la Société de linguistique* (1885, t. VI, p. 89) : « On ne peut trop le répé-

1. *The Academy*, 30 avril 1887, p. 312.

ter dans l'intérêt du renom de ces études, qui paraît depuis quelques temps assez compromis : plus l'épigraphie osque donnera des lectures conformes à ce qui se trouve habituellement sur les monuments latins, plus elle aura de chances de se rapprocher de la vérité. Mais quand elle parlera en style lyrique, quand elle offrira au lecteur des exhortations à la piété, des serments prêtés ou des vœux de nouvel an, elle attestera seulement l'ingéniosité des traducteurs et la difficulté de cet ordre d'études. »

Ce qui est vrai de l'osque comparé au latin a bien des chances d'être également vrai du hittite comparé à l'assyrien ou au phénicien lapidaires. Il faut descendre jusqu'à l'époque musulmane pour trouver des inscriptions comportant des traductions analogues à celles que M. Conder propose pour les textes des Khétas. C'est l'observation que lui a faite M. Sayce, dans le compte rendu où le savant orientaliste résume et condamne l'ouvrage impatiemment attendu de M. Conder, *Altaic hieroglyphs and Hittite inscriptions*[1]. La méthode de l'auteur est bien simple : exagérant une des heureuses inspirations de M. Sayce, il déchiffre les inscriptions hittites à l'aide du syllabaire chypriote et des plus anciens caractères babyloniens ; quant à la langue, elle n'est pas sémitique, c'est tout bonnement de l'accadien. Que la langue ne soit pas sémitique, c'est ce qu'admet également M. Sayce[2]. Les quelques mots hittites que nous connaissons et que nous comprenons — *tarku*, chèvre ; *me*, quatre ; *kamru*, maison ; *mâqur*, ciel — n'ont pas d'analogue de même signification dans les idiomes apparentés à l'hébreu. Mais si l'hittite n'est pas sémitique, il n'est pas davantage « accadien »[3]. M. Sayce refuse absolument d'admettre cette hypothèse dont il montre le caractère tout gratuit. M. Conder l'a adoptée en se fondant sur des faits inexacts ; son accadien n'a, paraît-il, qu'une ressemblance lointaine avec l'accadien des accadisants. Cela établi, M. Sayce juge inutile de discuter les traductions de M. Conder. N'aurait-il pas mieux valu, avant l'impression du livre, les soumettre au jugement de quelque orientaliste autorisé? On nous aurait épargné le bruit d'une découverte imaginaire et l'ennui d'une déception qui laisse le problème intact, avec une publication fantaisiste de plus.

— D'une toute autre importance est un mémoire de M. Gustave Hirschfeld, *Les bas-reliefs rupestres en Asie Mineure et le peuple*

1. *The Academy*, 21 mai 1887, p. 364.

2. Le Rév. Dunbar Heath et le Rév. Ball ont soutenu le contraire ; nous croyons que M. Joseph Halévy partage leur opinion.

3. M. Hyde Clarke, en 1880, avait déclaré que l'écriture hittite était syllabique, et que la langue était probablement touranienne.

des Hittites[1]. Dans un premier mémoire, *Les tombes rupestres de Paphlagonie* (1885), l'auteur avait essayé de distinguer, parmi les monuments préhelléniques de l'Asie Mineure, un groupe du nord (tombeaux de la Paphlagonie et de la Phrygie) et un groupe du sud (reliefs rupestres). C'est à l'analyse de ce second groupe qu'il a consacré son nouveau travail. Sur ce terrain aussi, il croit nécessaire de distinguer, de reconnaître des influences diverses, des centres de rayonnement déterminés, et il s'inscrit en faux contre l'hypothèse séduisante des Hittites, de cet empire et de cette civilisation qui se seraient étendus, à une époque très ancienne, sur la Syrie du nord et l'Asie Mineure. Là où les premiers archéologues, suivant les inspirations de M. Sayce, ont entrevu une unité grandiose, il s'applique, au contraire, par l'étude et par l'analyse des monuments, à mettre en lumière les variétés et les différences. Entre le groupe syrien des monuments hittites et le groupe paphlagonien auquel on attribue la même origine, il ne peut admettre qu'une communauté d'aspiration assez lointaine. Avec M. Perrot[2], il pense que l'alphabet hittite a été employé pour écrire plusieurs langues; avec nous[3], il est surtout frappé, dans l'art indigène de l'Asie Mineure, de dialectes très marqués à côté de ressemblances générales. L'art cappadocien forme un groupe à part, qu'on ne peut rattacher à celui de la Syrie. M. Hirschfeld, cependant, ne méconnaît pas leur parenté, mais il cherche à la définir en l'atténuant. « L'art de la Mésopotamie, dit-il, a été le soleil commun de la Syrie et de l'Asie Mineure, mais tandis que ses rayons, en Syrie, tombaient sur un sol infécond et froid, ils ont développé, d'autre part, d'une manière remarquable, les germes enfouis dans le sol fertile de l'Asie Mineure... Les monuments de ce dernier pays n'ont, avec ceux du groupe syrien, qu'un petit nombre d'analogies résultant d'une destination semblable; pour le contenu (*inhaltlich*), ils n'ont rien de commun; pour le style, ils n'ont de commun que ce qui relève de leur point de départ, Babylone. La Cappadoce est un centre artistique indépendant, dont le développement s'est prolongé au moins pendant tout l'intervalle qui sépare les monuments d'Eyuk de ceux de Boghaz-Keui... Le problème de l'art préhellénique en Anatolie ne comporte pas une solution d'une simplicité excessive; au nom d'*art hittite* il faut substituer celui d'*art anatolien*, sans oublier

1. G. Hirschfeld, *Die Felsenreliefs in Kleinasien und das Volk der Hittiter* extrait des *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1887. Avec gravures.
2. Perrot, *Revue archéol.*, 1882, t. II, p. 336.
3. *Revue archéol.*, 1885, t. I, p. 59. [Cf. Ramsay, *Arch. Zeit.*, 1885, p. 208.]

que cet art ne peut certainement pas être considéré comme quelque chose d'uniforme et le produit de la même civilisation. » Telles sont, en résumé, les conclusions de ce mémoire, conclusions plutôt négatives que positives : elles se présentent dans leur ensemble comme une réaction contre le *panhittitisme*, qui risquerait d'égarer les recherches par le fantôme d'une unité trompeuse. M. Sayce répondra sans doute à M. Hirschfeld ; nous croyons qu'il n'a jamais professé, sans l'atténuer par quelques réserves, la thèse que son contradicteur a combattue. L'extension plus ou moins considérable de l'empire hittite est la question capitale sur laquelle devra porter désormais la discussion, en attendant que l'on ait déchiffré les hiéroglyphes.

Sidon. — D'importantes découvertes archéologiques ont récemment été faites à Sidon [1]. Voici d'abord en quels termes elles sont annoncées par le *Levant Herald and Eastern Express* du 19 avril 1887 ; on verra que l'on se fait encore, à Constantinople, bien des illusions sur la valeur vénale des antiquités :

« Nous avons parlé jeudi dernier, dans notre partie anglaise, des antiquités découvertes à Sidon (vilayet de Syrie) et qui, d'après les archéologues et numismates qui les ont examinées, ont une valeur de plus de 30,000 livres turques. On est généralement d'avis que des fouilles considérables, pratiquées au même endroit, mettraient à nu des trésors historiques d'un prix inestimable. C'est pourquoi la Sublime Porte a chargé S. E. Hamdi-Bey, directeur du Musée impérial, de se rendre à Sidon pour surveiller et diriger les fouilles qui vont y être entreprises, prendre livraison des antiquités et objets d'art qui seraient découverts et les envoyer bien conditionnés à Constantinople. Hamdi-Bey est parti hier à bord du *Sumatra*, de la Compagnie italienne, en emportant avec lui des machines et instruments, nécessaires pour les nouvelles excavations. Il s'arrêtera tout d'abord à Smyrne pour y toucher ses frais de déplacement et les frais que nécessitent les travaux. Après un séjour de quarante-huit heures dans cette ville, il se rendra à Beyrouth et de là à Sidon. »

Le *Moniteur oriental* du 19 avril confirme ces renseignements :

« Sur des avis transmis par l'autorité du vilayet de Syrie que des objets d'antiquité avaient été découverts à Saïda, la Sublime Porte a

1. Des renseignements inexacts sur ces trouvailles ont été donnés par plusieurs journaux, p. ex. : *The Times*, 20 mars et 7 avril 1887; *Classical Review*, 1887, p. 117; *The Academy*, 9 et 23 avril 1887; *Philologische Wochenschrift*, 21 mai 1887.

chargé S. E. Hamdi-Bey, directeur du Musée impérial, de se rendre sur les lieux et d'y surveiller les fouilles.

« Une délégation a été donnée à Hamdi-Bey sur le vilayet d'Aïdin, pour y puiser les sommes nécessaires aux travaux. Son Excellence part aujourd'hui. »

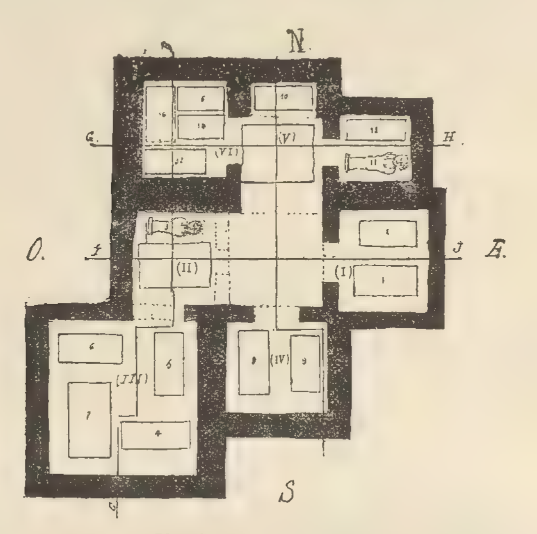
L'ingénieur du vilayet de Syrie, Bechara Deb, a adressé au sujet de ces fouilles un rapport détaillé à M. de Petiteville, consul général de France à Beyrouth, qui l'a transmis au ministère des Affaires étrangères (24 mars 1887). Ce rapport, très clairement rédigé, est venu entre nos mains grâce à l'obligeance de M. Perrot. Nous en reproduisons ici les principaux passages. On trouvera ci-dessous un plan sommaire de Saïda et de ses environs, dessiné d'après un croquis de M. Bechara, qui servira à orienter le lecteur (échelle de 1/24000e).



Carte des environs de Saïda.

« Les fouilles, opérées au début sans discernement, écrit M. de Petiteville, ont été conduites ces jours derniers d'une manière intelligente par l'ingénieur du vilayet, Bechara Deb. Ce fonctionnaire a compris que les sarcophages romains mis à jour avaient dû prendre la place de sépultures phéniciennes, et en creusant le sol jusqu'au

tuf en certains endroits il s'est facilement rendu compte de la réalité. Deux sarcophages anthropoïdes ont déjà été mis à jour. Pour le moment (24 mars), les travaux sont suspendus à Saïda, et il est interdit de pénétrer dans les caveaux. M. Deb va à Damas rendre compte au vali de sa mission ; il reprendra les fouilles selon toute apparence a son retour et je tâcherai d'aller moi-même sur les lieux. »



Plan de la nécropole de Saïda.

M. Bechara Deb s'était rendu le 12 mars à Saïda, sur l'ordre du gouverneur du vilayet. La découverte qu'il avait mission d'étudier et de continuer est due au hasard. Un propriétaire nommé Mohamed Chérif, demeurant près du petit village de Halalier (Hélélié), à 500 mètres de ce village et à 1,200 mètres de la mer, occupait des ouvriers à extraire des pierres taillées du sol pour construire une bâtisse. Voyant que l'excavation était assez profonde, il eut l'idée de profiter des travaux déjà faits pour creuser un puits. C'est alors qu'il aperçut une ouverture à peu près quadrangulaire, de 3^{m},80 de côté et descendant à une profondeur de 12 mètres. Au bas des quatre parois paraissaient des ouvertures donnant accès à des caveaux taillés dans le calcaire tendre. La grotte artificielle était parfaitement orientée, la direction de chaque paroi répondant à l'un des points cardinaux. Malheureusement, tous les sarcophages avaient été anciennement violés.

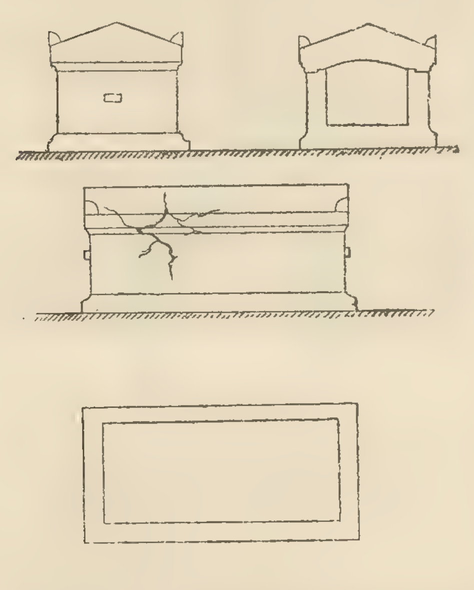
Le caveau de l'est contenait deux sarcophages en marbre blanc :

1° Long., 2m,60; larg., 1m,31; haut., 1m,28. Sur les deux grands côtés, six pleureuses habillées à la grecque, en relief de 0m,06; entre chaque pleureuse, une colonne ionique. Sur les deux petits côtés, trois pleureuses séparées par des colonnes de même ordre. Le couvercle a 0m,45 de hauteur; on trouve sur ses deux grands côtés une femme debout qui pleure, deux hommes conduisant deux chevaux, une voiture à roues massives traînée par quatre chevaux et portant un sarcophage. Le convoi est précédé d'un homme à pied, de deux chevaux conduits par deux hommes et d'une pleureuse. Sur les deux petits côtés, on remarque sept personnes, les unes assises, les autres debout. Le dos du couvercle, imitant l'ardoise, est admirablement sculpté à 0m,005 de relief;

2° Long., 2m,40; larg., 0m,95; haut., 1m,14. Pas de sculptures.

En creusant à une profondeur de 2 mètres dans le caveau de l'ouest, M. Bechara Deb a trouvé vers le nord un sarcophage anthropoïde de 2m,20 de long sur 0m,90 de large. « La tête porte une barbiche et de chaque côté se rabattent deux grands collets. » A l'intérieur du cercueil était une planche en bois de sycomore longue de 1m,80 sur 0m,30 de large et 0m,02 d'épaisseur; il y avait aussi un crâne entier et les principaux ossements d'un squelette. Un peu plus loin, on arriva à une chambre contenant quatre sarcophages. Les trois premiers ressemblent aux précédents (long., 2m,94; larg., 1m,15; haut., 1m,34); ils ne sont pas ornés de figures, mais les pieds des sarcophages et les corniches sont sculptés. Autour des couvercles il y a des feuilles de vigne et des arabesques. Le quatrième sarcophage est colossal (long., 3m,20; larg., 1m,70; haut., 1m,30). Le couvercle seul a 0m,70 de hauteur. Le grand côté, malheureusement fort endommagé, représente une bataille : on distingue six cavaliers, cinq fantassins et cinq morts. Les combattants sont divisés en deux camps. Ceux du premier camp portent un casque, une cotte de mailles, un bouclier et une lance; quelques-uns sont complètement nus. Ils ont les cheveux frisés et n'ont point de barbe. Leurs adversaires, entièrement vêtus, portent une sorte de blouse avec ceinturon; les manches sont serrées dans toute la longueur du bras jusqu'au poignet. Ils portent également une sorte de caleçon collant qui se termine un peu au dessus de la cheville. Un manteau, jeté sur les épaules des combattants, flotte par derrière. La chaussure est très fine et enserre étroitement le pied. Le petit côté nord représente encore une bataille, à peu près identique à la première; seulement il n'y a qu'un cavalier et cinq piétons. Sur le côté ouest est figurée une scène de chasse : on

voit trois cavaliers, cinq piétons, trois lévriers, un lion et un cerf. Le côté sud est décoré d'un cavalier, de quatre piétons, d'une hyène(?) et d'un lévrier. Les chasseurs sont armés de lances, de haches et de flèches. Les reliefs sont bien conservés et exécutés avec soin. Les deux grands côtés du couvercle ne portent pas de sculpture, mais sur le petit côté nord est figurée une nouvelle bataille entre six fantassins divisés en deux camps. Le petit côté sud porte cinq fantassins et un cavalier. Sur les quatre angles du couvercle, on remarque quatre lions; une arabesque suivie d'une rangée de feuilles de vigne court autour du couvercle.



Le caveau sud est plus remarquable encore. D'abord, les deux sarcophages qu'il contient sont plus bas de 1m,70 que le niveau du vestibule. Les figures sont plus grandes que dans les autres tombeaux. Un des sarcophages (long., 2m,62; larg., 1m,20; haut., 1m,26) est en marbre noirâtre, sans sculpture. Le second (long., 2m,30; larg., 1m,20; haut., 1m,30) porte sur le grand côté est « cinq cavaliers au galop, ayant des casques et de grands chapeaux; à leurs pieds se trouve un sanglier. » Le côté ouest représente « deux femmes qui courent après quatre chevaux et ensuite deux autres femmes qui courent après quatre chevaux ». Sur le côté nord, qui est endommagé, on remarque deux Centaures élevant des coupes à la hauteur de leur tête; à leurs pieds est un homme nu tenant un bouclier. Le côté sud présente deux Centaures barbus « tenant un lévrier qu'ils semblent se disputer ». Le couvercle, haut de 1m,40, porte deux figures que M. Bechara s'est contenté de dessiner; à en juger par son croquis, qui n'est pas net, ce seraient un sphinx et un aigle.

Au fond du caveau nord, on remarque deux ouvertures. Dans la

grotte supérieure est l'emplacement d'un sarcophage; un second sarcophage en marbre noir se voit au-dessous. A l'est du caveau, à $2^m,25$ plus bas que le sol, on a découvert la porte d'une chambre sépulcrale creusée dans le roc calcaire qui contenait deux sarcophages, l'un anthropoïde à tête de femme, l'autre en marbre noir sans sculpture. Au même niveau du caveau, du côté opposé, une autre chambre sépulcrale contenait quatre sarcophages, dont trois en marbre blanc sans sculpture. Le quatrième, dont nous donnons ici un croquis d'après M. Bechara (p. 378), est en marbre blanc. Le seul côté sculpté représente « un homme avec une grande barbe, coiffé d'un bonnet pointu d'une hauteur double de la figure. Il est assis sur une chaise et tient à la main un sceptre. Une femme le regarde d'un air courroucé et tend vers lui ses deux mains. Après la femme viennent deux hommes suivis de deux chevaux. Cette composition a beaucoup souffert. »

Sur les boucliers et les selles des cavaliers du sarcophage représentant des scènes de combat, M. Bechara a remarqué « plusieurs dessins de différentes couleurs, mais assez ternis ». Cette constatation de la polychromie des reliefs est bonne à noter.

Des renseignements ultérieurs au sujet de ces fouilles ont été publiés par le *Moniteur oriental* (25 mai 1887). Ils sont empruntés par ce journal au *Hadikat-el-Akhbar* de Beyrouth.

Nous avons déjà signalé l'arrivée en Syrie de S. E. Hamdi-Bey, directeur du Musée impérial et des Beaux-Arts à Constantinople, pour présider aux travaux nécessaires au déblaiement de superbes antiquités mises dernièrement à jour à Saïda et pour aviser à leur transport et à leur expédition à la capitale.

Hamdi-Bey a pour adjoint dans cette mission scientifique et délicate Démosthène-Bey Baltazzi, directeur du Musée de Smyrne. Bechara-Effendi, ingénieur en chef du vilayet de Syrie, a été également envoyé par l'autorité supérieure pour assister aux travaux.

Les découvertes ont été faites dans une grotte taillée dans le roc, située à une demi-heure à l'est de Saïda. Sa profondeur au-dessous du niveau de la terre est d'environ 15 mètres. Cette grotte paraît n'avoir eu aucune porte ou issue, ses parois formées par le roc même étant intactes. Découverte par hasard, on y descendait d'abord en s'aidant de cordes que Hamdi-Bey fit enlever en établissant des échelles en bois.

Le fond de la grotte présente une sorte de salle carrée entourée de tous côtés de plusieurs niches taillées dans le roc aussi et dans lesquelles ont été trouvés dix-huit superbes sacorphages en marbre blanc et d'un travail infini. Hormis quelques-uns qui remontent aux Phéniciens, ils sont pour la plupart grecs. Trois d'entre ces sarcophages sont les plus remarquables et ils appartiennent à l'art grec : le premier a été trouvé

dans la niche orientale et il a la forme d'un mausolée en marbre blanc ayant sculptées en relief sur les côtés dix-huit femmes larmoyantes; sur le couvercle on aperçoit également sculpté le cérémonial de l'enterrement du défunt; les deux autres sarcophages ont été trouvés dans les niches méridionales. L'un d'eux se distingue par sa sculpture artistique d'une beauté incomparable : on voit sur ses quatre côtés des groupes de cavaliers armés dans l'élan du combat; plus haut on voit également, mais de moindre dimension, d'autres groupes de cavaliers et de piétons, quelques-uns admirablement coloriés au rouge, mais tellement beaux et artistiquement disposés en relief que l'on ne peut que s'extasier dans la contemplation de ces sculptures que le plus grand maître ne réussirait d'imiter sur la cire même. Le troisième sarcophage représente un grand mausolée d'un poids de 15 tonnes environ dont aucun musée au monde ne possède de pareil jusqu'ici; son couvercle est de forme convexe et représente en sculpture différents groupes de coursiers dans l'ardeur de la course et divers types de femmes. Sur un côté du sarcophage, on voit des sphinx.

Chaque sarcophage est formé d'un seul bloc de marbre et le couvercle de même.

Dans l'impossibilité de soulever ces immenses sarcophages pour les mettre sur terre, et la grotte se trouvant au pied d'une colline, Hamdi-Bey a fait opérer le percement d'un tunnel de la largeur de 15 mètres, qui, taillé dans le roc au niveau du sol, traverse un jardin pour aboutir à la route carrossable.

Les travaux de percement seront terminés dans quinze jours et les sarcophages seront alors extraits et embarqués sur un navire spécial pour Constantinople.

Hamdi-Bey, dont l'érudition est vaste en matières scientifiques et artistiques, se propose de publier un ouvrage qui donnera une description détaillée de ces antiquités avec les notions historiques qui s'y rattachent.

Nous avons reçu depuis la dépêche suivante de M. Démosthène Baltazzi, datée de Beyrouth, le 2 juin 1887 :

« Hamdi-Bey et moi en mission à Saïda avons découvert un sarcophage anthropoïde en marbre noir couvert d'inscriptions hiéroglyphiques et phéniciennes dans caveau non violé. Continuons les fouilles.

« Démosthène. »

Cette dépêche, communiquée à l'Académie des inscriptions (séance du 3 juin 1887), a été confirmée par un télégramme adressé à M. Clermont-Ganneau. Il s'agit d'un sarcophage en diorite dont le couvercle est couvert d'hiéroglyphes; vers les pieds du couvercle anthropoïde est gravée une inscription phénicienne de huit lignes. L'analogie avec le sarcophage d'Eschmounazar est évidente. Hamdi-Bey a eu l'obli-

geance d'envoyer les estampages accompagnés d'un mémoire à l'Académie des inscriptions. C'est donc dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie que nos lecteurs doivent chercher l'épilogue de cette brillante découverte, à laquelle la *Revue archéologique* consacrera une étude développée [1].

Égypte. — M. Naville, agissant au nom de l'*Egypt Exploration fund*, a commencé au mois de février dernier l'exploration d'une nécropole gréco-romaine à Tell-el-Yahoudièh [2]. Dans le *tell* lui-même, qui avait été complètement bouleversé par les fellahs, il n'a découvert qu'un bloc en granit portant le nom d'un roi inconnu de la XXIIe dynastie [3]. La nécropole se compose de tombes taillées dans le roc, généralement sur un plan uniforme. Deux ou trois marches conduisent à une petite porte qui s'ouvre sur une chambre carrée, dont les parois sont percées de niches horizontales assez grandes pour recevoir des cercueils. Presque toutes les tombes auraient été anciennement violées. M. Naville a recueilli une longue épitaphe grecque mutilée et d'autres inscriptions funéraires qui rappellent les noms de Juifs hellénisés.

ΜΙΚΚΟϹ ΝεΘΑΝεωϹ
ΠΑϹΙ ΦΙΛε ΧΡΗϹΤε ΑωΡε
ΧΑΙΡε ωϹ εΤωΝ Λε
LΙε ΦΑωΦΙ ΙΔ
εΛεΑΖΑΡε
ΑωΡε ΧΡΗϹΤε
ΠΑϹΙ ΦΙΛε

D'autres noms, comme ϹΑΛΑΜΙϹ, ΒΑΡΧΙΑϹ, peuvent bien aussi avoir été portés par des Juifs. M. Naville est disposé à croire que le nom de cette localité, *Tell-el-Yahoudièh*, est l'écho d'un fait historique confirmé par les épitaphes qu'on y recueille. Avec M. Brugsch, il pense qu'elle marque le site de la ville donnée aux Israélites par Ptolémée Philométor.

Une nécropole voisine, à un quart de mille plus loin dans le désert, contenait des tombes violées : les cercueils en terre cuite, affectant la forme de momies, sont couverts de peintures grossières imitant le

1. [Voir *Revue archéologique*, 1887, II, p. 1-10, pl. XI, XII.]
2. *The Academy*, 23 avril 1887. Des fragments de même provenance sont entrés au British Museum dès 1874 (*Revue archéol.*, 1874, II, p. 63.)
3. *The Academy*, 19 février 1887.

style égyptien et d'hiéroglyphes très incorrectement écrits. M. Griffith, étudiant attaché à l'*Exploration fund*, a recueilli dans cette nécropole des lampes plates en forme de coquilles, comme celles que l'on trouve à Naucratis, à Carthage et en Phénicie, des poteries de type chypriote, des perles de porcelaine, etc. Il croit la nécropole contemporaine des Ramessides, alors que M. Naville la considère comme romaine; attendons, pour prendre parti, la publication des découvertes. Les arguments de M. Griffith paraissent assez faibles.

Le 19 février 1887, l'infatigable M. Schliemann était à Thèbes, en Égypte. Il écrivait de là à la Société d'anthropologie de Berlin au sujet de la céramique égyptienne et de la survivance des anciens procédés de fabrication à l'époque actuelle. M. Schliemann a également recueilli de nombreux objets en pierre et étudié la question de l'éclairage dans les temples égyptiens [1].

Égypte. — Le *Moniteur oriental* du 25 mars 1887 publie la note suivante :

« Des ouvriers arabes ont récemment découvert, à moitié chemin entre les gares d'Alexandrie et de Moustapha-Pacha, sur la ligne d'Alexandrie à Ramlèh, un cimetière qui était évidemment consacré à la sépulture des premiers chrétiens. Il a été accidentellement découvert par des indigènes qui ont l'habitude de chercher dans les monticules des pierres pour les convertir en chaux dans les fours situés à droite et à gauche de la ligne. En arrivant au premier mur parallèle au chemin de fer, qui avait à peu près 4 pieds de hauteur, on a trouvé un puits près d'un portail.

« Plus loin et en entrant dans ce qui doit avoir été une salle, qui devait être recouverte autrefois, on vit les restes de deux murailles, bien construites, d'environ 30 pieds de hauteur. En dedans de la muraille, sur la droite, se trouvaient quinze tombes taillées dans le roc. A gauche, il y en avait vingt-trois autres semblables. Dans chacune de ces tombes, on a découvert dix crânes, établissant que dix corps y avaient été enterrés. Un de ces crânes fut mesuré; il avait 24 pouces de circonférence et toutes les dents étaient saines et fermement fixées. Les os des différents squelettes étaient fort grands.

« Les portes de ces tombes étaient fermées par de grandes dalles solidement cimentées; quelques-unes portaient des inscriptions grecques; elles étaient sur plâtre à l'encre ou à la couleur rouge; quelques-unes des inscriptions étaient indéchiffrables. La profondeur des tombes est

1. *Philologische Wochenschrift*, 16 avril 1887, p. 510-512.

d'environ 9 pieds ; la longueur de quelques-unes est de 4 pieds, et d'autres de 6 pieds. A partir du mur de séparation, à droite, il y a un passage conduisant à angle vers la gauche; les tombes sont disposées par trois l'une au-dessus de l'autre, et, autant qu'on a pu le constater, les corps appartenaient à des hommes.

« On croit que derrière ces sépultures il y a une autre série de tombes, car il se trouve un grand seuil fermé de dalles cimentées, qui n'a pas encore été ouvert. Cette nécropole mérite d'être visitée par les savants. Il paraît probable qu'elle était destinée à des personnes de distinction, si l'on en juge par les soins, le travail et la dépense que sa construction a dû nécessiter. »

Naucratis. — L'espace nous a malheureusement fait défaut pour suivre, dans cette *Chronique*, les progrès des fouilles de M. Flinders Petrie en Égypte. Les découvertes faites à Naucratis sont déjà célèbres et ont donné lieu à de nombreuses publications [1]. Ne pouvant les résumer ici, nous nous contenterons d'indiquer, d'après M. Cecil Smith [2], les principaux objets que la campagne archéologique de Tell-Nebirèh a fait entrer au Musée Britannique; la plupart ont été publiés dans le premier rapport de M. Petrie sur Naucratis.

Fragments en pierre calcaire du temple archaïque d'Apollon, avec restes de couleurs (*Naukratis*, pl. III); fragment en marbre du second temple d'Apollon, avec couleurs (*ibid.*, pl. XIV, XIV *a*).

Inscription grecque archaïque sur pierre calcaire, Τεάω ἐμὶ σῆμα (*ibid.*, pl. XXX, 1); dédicace de la palestre à Apollon, par Kleainetos et Maiandrios, marbre (pl. XXX, 4); dédicace d'un bélier à Zeus Thebaios (Ammon), par Ampellion (pl. XXX, 2); épitaphe en cinq distiques sur pierre calcaire (pl. XXXI, 2).

La collection des vases comprend des spécimens de presque toutes les phases de la céramique grecque. Beaucoup de tessons archaïques, trouvés à côté du temple d'Apollon, portent des dédicaces à ce dieu; par exemple, sur le bord d'un grand cratère : Φάνης με ἀνέθηκε τὠπόλλων[ι τῷ

1. Cf. Flinders Petrie, *Naukratis*, Ire partie, 1884-85; *Quarterly Review*, 1887, n° 327 (*Naucratis and the Greeks in Egypt*); B. Head, *Coins discovered on the site of Naucratis*, dans la *Numismatic Chronicle*, 1886, p. 1-18; Hirschfeld, *Die Gründung von Naukratis*, dans le *Rheinisches Museum* de 1887, p. 209-225; E. Gardner, *The early Ionic alphabet*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. VII, 1886, p. 229-239 (cf. sa réponse à Hirschfeld dans l'*Academy* du 14 mai 1887, p. 347); Flinders Petrie, dans le même recueil, t. VI, 1885, p. 202-206 *The Academy*, 1886, nos 713, 717, 718, 725, etc.

2. *Classical Review*, 1887, p. 26.

Μι]λησίῳ ὁ Γλαύϙο ; ce Phanès a été identifié à celui que mentionne Hérodote, III, 4 (*Naukratis*, pl. XXXIII, 218).

Parmi les vases avec dessins on signale surtout : 1° une série de fragments avec peintures brunes ou orangées sur fond blanc crème, variété jusqu'à présent inconnue (*Naukratis*, pl. V) ; 2° une cylix de style cyrénéen (pl. VIII-IX) ; 3° une cylix à figures noires où l'on voit, de chaque côté, Ulysse attaché sous le bélier.

Les terres cuites comprennent des masques, des moules pour des figurines et des scarabées. Il y a des statuettes en albâtre et en pierre calcaire, entre autres une Aphrodite nue, avec ornements en rouge, du meilleur style alexandrin (*Naukratis*, pl. I-II, p. 33). Ajoutons, toujours d'après M. Smith, trois fragments du coquillage appelé *Tridakna squamosa*, portant gravés un lotus et l'arbre sacré assyrien (pl. XX), un bandeau d'or avec figures au repoussé d'Hygie, Déméter et Héra, la tête d'Helios en médaillon et une dédicace en lettres grecques au nom de Tiberius Claudius Artemidorus (*ibid.*, pl. XXVII) ; de nombreux ornements en or et en argent (pl. XXVII-XXVIII).

Parmi les antiquités grecques provenant d'Égypte que le Musée Britannique a acquises en 1886 [1], nous remarquons : 1° une coupe samienne d'Alexandrie, avec le nom estampé Κλευβούλου ; 2° un bol à ornements linéaires bruns, trouvé, dit-on, à Saqqara, et identique au n° 80 des *Mykenische Vasen* de MM. Furtwaengler et Loeschcke ; 3° une statuette en ivoire de femme drapée appuyée sur un cippe ; sur son épaule gauche est agenouillé un enfant ; provenance Bubastis. Ce type est connu et très répandu dans le monde romain [2].

1. *Classical Review*, 1887, p. 118.
2. Cf. Kekulé, *Archaeol. Mittheil. aus Oesterreich*, t. III, p. 8-24.

XVII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1887, t. II, p. 350-358.)

C'est par une parole d'adieu que nous devons commencer cette *Chronique*. M. Aristide-Bey Baltazzi, frère de M. Démosthène Baltazzi, et propriétaire de l'emplacement de Myrina, est mort subitement à Marseille, le 14 octobre 1887, au moment où il allait s'embarquer pour Constantinople après un séjour de quelques semaines à Paris. On sait avec quelle générosité, quel désintéressement, M. Baltazzi offrit à M. Waddington, en 1879, de laisser explorer la nécropole de Myrina par des membres de l'École française d'Athènes. Non seulement il n'a rien négligé pour faciliter nos recherches sur ses domaines, mais, les fouilles terminées, il a gracieusement cédé à la France le tiers des trouvailles qui lui revenait de droit. Il reçut à cette occasion, de notre gouvernement, la croix de la Légion d'honneur. Son nom figure et figurera toujours dans la salle du Musée du Louvre où sont exposées les terres cuites de Myrina; il restera cher aux amis de la science et de notre grand Musée national, respecté surtout de ceux qui ont pu apprécier, en toutes circonstances, la sympathique droiture de son caractère et l'élévation de ses sentiments.

Voyage de M. Ramsay en Asie Mineure. — Dans une de nos précédentes *Chroniques* (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 90-99), nous avons traduit une longue lettre de M. Ramsay relative à la première partie de la mission dont il s'est acquitté en 1886, dans les vallées phrygiennes du Lykos et du Lysis. Notre infatigable ami est reparti pour l'Asie Mineure au printemps de 1887; de retour à Aberdeen après plusieurs mois de voyage, il a bien voulu nous adresser un nouveau rapport résumant les découvertes de sa dernière campagne et complétant sa lettre publiée au commencement de l'année courante. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous avons dressé et fait repro-

VOYAGE DE M. RAMSAY EN ASIE MINEURE (1887)

CROQUIS D'UNE PARTIE DE LA PHRYGIE

Échelle
Kil. 0 5 10 15 20 25 30 35 40 45 50

duire ici, d'après un croquis à grande échelle de M. Ramsay, une carte sommaire de la région qu'il a parcourue.

« Pour commencer, quelques détails sur la fin de ma campagne de 1886. Suivant M. Sterrett (*Preliminary Report of a Journey in 1884*, Boston, 1885, p. 16), SAVATRA était à Obrukli. Tout ce que nous savons de Savatra se réduit à deux renseignements : 1° d'après Strabon (p. 568), la ville n'avait d'autre eau que celle des puits; 2° la Table de Peutinger paraît indiquer (en admettant une correction nécessaire) qu'elle était située sur la grande route orientale d'Éphèse à Archelaïs et Césarée par Laodicée Katakékaumène. Or, Obrukli emprunte son eau à un lac voisin et se place sur une route toute différente, celle qui mène directement de Konièh à Ak-Seraï (Archelaïs). Cette dernière route prit de l'importance à l'époque seldjoucide, quand Konièh devint la capitale de l'empire et que Ak-Seraï (la Τάξαρα des écrivains byzantins de basse époque) en fut une des principales cités. C'est sur cette route que sont construits les *khanis* et la route ancienne a si peu servi dans les temps modernes que nos *arabadjis* (charretiers), qui avaient passé leur vie sur les routes de cette région, commencèrent par nous affirmer qu'il n'existait aucune voie directe entre Laodicée (*Ladik*) et Ak-Seraı.

« A quatre heures environ vers le sud-ouest d'Eskil, nous traversâmes l'emplacement aujourd'hui désert d'une ancienne ville qui remplit toutes les données du problème et me paraît représenter Savatra.

« Passons à la localité d'ARGOS, mentionnée par Strabon. En gravissant un éperon rocheux à l'extrémité occidentale du Hassan-Dagh, je découvris les ruines d'une forteresse antique. Or, le second feu de la ligne de signaux qui annonça, des portes Ciliciennes à Constantinople, la nouvelle de l'invasion sarrasine, était placé sur le mont Ἀργέου; il serait simplement absurde de supposer que cette montagne soit identique au mont Argée (Ἀργαῖον) près de Césarée, qui est à une grande distance vers le nord du tracé vraisemblable de cette ligne. J'avais toujours pensé que le Hassan-Dagh devait être situé sur la ligne des signaux byzantins. Arrivé à la forteresse, je contemplais la longue chaîne du mont Taurus, qui semblait toute voisine de nous, bien que séparée par une plaine de 40 milles, tandis que, dans la direction de Constantinople, notre vue embrassait une immense étendue de plaines salées jusqu'à une rangée de sommets à l'horizon. J'ai la conviction que le point où nous étions est l'*Argéou* des écrivains byzantins[1]

1. Const. Porphyrog., *De Cérim.*, I, p. 492 (Ἀργέας); *Theoph. Contin.*, p. 197 (Ἀργέου). [Cf. Ramsay, *Hist. geogr. of Asia Minor*, p. 340.]

et que l'*Argos* de Strabon, ἔρυμα ὑψηλὸν πρὸς τῷ Ταύρῳ (p. 357), est identique à la forteresse du Hassan-Dagh. Cette forteresse est voisine du village nommé *Kara-ang-Kapou*, à huit heures environ vers le nord-ouest de Tyane.

« Quant à NORA, que nous cherchions d'abord sur le Hassan-Dagh, je ne sais vraiment où la placer. M. Sterrett, d'accord avec Hamilton, croit la retrouver sur le sommet le plus élevé de Zengibar-Kalessi. A cela on peut objecter que Nora, au témoignage du seul texte topographique qui la concerne, était située sur les frontières de la Lycaonie; or, Zengibar-Kalessi est loin de cette frontière, ce qui contredit l'identification proposée.

« Le reste de notre tournée, — par Nigde vers l'est jusqu'à la route directe de Césarée aux portes Ciliciennes, de là par Nev-Scheher et le long de l'Halys jusqu'à Ancyre en Galatie, — a été plutôt géographique qu'archéologique[1]. Je me suis convaincu de plus en plus que PARNASSOS était sur l'Halys près du pont de Kessik-Keupru, comme j'ai déjà essayé de l'établir dans un appendice à la traduction de l'*Itinéraire à Jérusalem* publiée par le *Palestine Exploration fund.* Je corrigerai à cette occasion une erreur extraordinaire relative à l'ancienne rivière CARMALAS, que M. Kiepert lui-même, dans les cartes jointes au dernier volume de l'*Histoire romaine* de M. Mommsen, fait déboucher dans l'Euphrate. Le Carmalas se jetait dans la Méditerranée, débordant dans le pays qui dépendait de Mallos, et est certainement identique à la grande rivière nommée aujourd'hui Zamanti-Sou. Le nom moderne est dérivé de la forteresse TSAMANDOS, située sur le cours supérieur de ce fleuve, laquelle, suivant toute vraisemblance, se place à Azizié, localité remarquable par une très grande fontaine. Tsamandos est peut-être identique à la DASMENDA de Strabon (p. 540), bien que le texte du géographe, tel qu'il nous est parvenu, paraisse reléguer Dasmenda dans la partie la plus occidentale de la Cappadoce.

« D'Ancyre nous retournâmes à Smyrne par Orcistos. Il a déjà été question de nos recherches à Orcistos dans le deuxième fascicule de l'*Hermès* de 1887 (article de M. Mommsen).

« En 1887, j'eus pour compagnons de voyage M. A.-H. Brown, qui avait déjà fait route avec moi l'année précédente, et M. D.-E. Hogarth,

1. M. Ramsay a fourni des documents entièrement inédits à M. Kiepert pour la nouvelle carte à grande échelle de l'Asie Mineure que prépare depuis plusieurs années le savant géographe de Berlin. [La publication de cette carte, impatiemment attendue, a commencé en 1889.]

récemment pourvu de la *Craven travelling fellowship* (bourse de voyage). Je priai M. Hogarth, qui se trouva prêt à quitter Smyrne deux jours avant moi, de visiter les villages de Mastavro et de Billara dans la vallée du Méandre; le premier est connu depuis longtemps pour occuper l'emplacement de Mastaura, le second conserve le nom de l'ancienne Brioula. M. Hogarth découvrit à Mastavro une inscription et près de Billara les restes distincts d'une ancienne ville, évidemment la Brioula connue par les monnaies.

« Nous passâmes trois jours à Hiérapolis et y copiâmes environ trente inscriptions inédites. Mais nous avons été dans l'impossibilité d'explorer complètement cet endroit, dont l'accès est d'ailleurs facile : des archéologues allemands, qui y sont allés après nous, ont pu recueillir *trois cent vingt* textes à Hiérapolis et dans ses environs immédiats[1].

« Une inscription découverte à Sazak, Διὶ Μοσσυνεῖ καὶ τῷ δήμῳ κ. τ. λ., confirme l'hypothèse que j'avais émise dans mon travail sur les évêchés de Phrygie : c'est bien là qu'était situé le δῆμος ὁ Μο[σσυνέων], Mossyna.

« La ville de Dionysopolis, fondée par les rois de Pergame, était probablement à Orta-Keui. Nous découvrîmes l'emplacement du temple d'Apollon Lairbenos, à 2 milles environ d'Orta-Keui, sur un éperon du plateau qui s'avance dans la large et profonde dépression au fond de laquelle coule le Méandre, à 250 mètres au-dessous du niveau de la plaine. Le temple d'Apollon était ionique, et, à en juger d'après un fragment de frise orné, de construction romaine : il suffirait d'une petite fouille pour retrouver la plupart des détails d'architecture et sans doute aussi pour exhumer une curieuse série épigraphique. Nous copiâmes bon nombre d'inscriptions relatives au temple dans les villages environnants. Ce sont : 1° des actes d'affranchissement d'esclaves consacrés à Apollon ; 2° des dédicaces au même dieu à la suite de châtiments infligés par lui pour des délits spécifiés. Dans un des textes, le délit est remarquable : le dédicant

1. Dans l'importante inscription publiée par MM. Le Bas et Waddington (*Voyage archéol.*, *Asie Mineure*, n° 1687), le texte comporte les corrections suivantes : au lieu de [βωμῷ], lire βαθρικῷ; au lieu de Κορήσκου, lire Κοριάσκου; au lieu de 'Ασβέ[στ]ηρ lire 'Ασβόλου Ν [peut-être Ν(εωτέρου)]; au lieu de γερουσίᾳ [τ]όσον. Ἂν lire γερουσίᾳ ✱ φ. ὅσον ἄν; au lieu de [ἐπε]τέ[λ]ε[σε], lire κατέλειψα; au lieu de τῷ συνεδρίῳ τῆς προσδείας, lire τῷ συνεδρίῳ τῆς προεδρίας, c'est-à-dire le conseil des proèdres de la corporation des teinturiers en pourpre. La lecture προσδείας, qui paraissait ajouter à l'intérêt du texte, doit être définitivement écarté

reconnaît avoir mangé τὸ ἱερὸν ἄθυτον αἰγοτόμιον. Cela semble prouver que la chèvre ne devait pas être sacrifiée à Apollon Lairbenos, et que cet animal était considéré comme sacré dans le culte local. Des fragments d'inscriptions appartenant aux deux catégories dont je viens de parler sont disséminés à l'entour des ruines du temple. J'ai vu bien peu d'emplacements où 1,500 francs dépensés à remuer le sol donneraient, à mon idée, une moisson épigraphique aussi abondante.

« Le mot ἱερός se rencontre dans beaucoup d'inscriptions de cette provenance et paraît désigner des ministres du culte ou des hiérodules à titre temporaire.

« Les inscriptions de Dionysopolis sont d'une grécité détestable : j'ai commencé par croire que la langue n'était même pas du grec. Il y a encore certains passages qui restent tout à fait inintelligibles pour moi. L'ensemble de ces textes sera prochainement publié par M. Hogarth dans le *Journal of Hellenic Studies*[1]. Voici un spécimen, qui est complet : ce que je ne comprends point est transcrit en majuscules.

Αὐρήλιος
Σωτηρ⟨ι⟩χος
Δημοστράτου Μοτελ-
ηνὸς κολαθὶν ἐπὸ το⟨ῦ⟩ θε- (*id est* κολασθεὶς ὑπὸ, etc.)
οῦ παραγέλων πᾶσι μη[δ]ί- (*id est* παραγγέλω ;)
ς ἀνάγιον ἀναβῆτε ⟨ἐ⟩πὶ τὸ χ-
ωρίου **ΕΠΡΟΚΗΣΙΗ**κην[ή]σ- (*id est* κιν[ή]σ-εται.)
ετε τὸν ὅρχις ἐγὼ **ΓΕ**
Α ἠκηνησάμην ἐπὶ τὸ χ- (*id est* ἐκινησάμην.)
ωρίων (*sic*)

« Metellopolis se trouve à Motella. En publiant mon travail sur les cités et les évêchés de Phrygie, j'ai remarqué trop tard que la Metellopolis byzantine équivaut à la Motella des inscriptions. J'avais juxtaposé ces deux villes sur la carte, alors que leur identité est certaine. Un indigène de Medele, village dont le nom reproduit assez exactement l'appellation antique, nous montra une inscription dans sa maison, mais nous défendit de la copier. Je trouvai moyen de le faire bavarder pendant quelques minutes; M. Hogarth et moi nous profitâmes de ce répit pour lire l'inscription sans en avoir l'air et l'apprendre par cœur. L'indigène fut aussi surpris que mécontent lorsque,

1. [*Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 376-400.]

retournant sa pierre contre le mur, il nous vit en écrire le texte dans nos carnets. L'inscription porte la date de 221 (136-137 ap. J.-C.); c'est la dédicace d'une exèdre et d'un portique (Στουά, *sic*) à Zeus Sôter, les *Theoi Sebastoi* et les *Motellenoi*.

« Nous traversâmes ensuite la vallée d'Ishekli, où notre récolte épigraphique fut si abondante que nous pûmes porter à cent dix-huit le nombre des textes connus jusqu'à présent d'EUMENEIA. Je compte publier sous peu une étude d'ensemble sur les antiquités de cette ville.

« Dans la vallée du Glaukos, où j'ai déjà placé la pentapole phrygienne, à savoir les villes d'EUCARPIA, HIÉROPOLIS, OTROUS, BROUZOS, STECTORION, nous n'avons rien trouvé de nouveau, si ce n'est deux monnaies inédites de basse époque que l'on aurait autrefois attribuées à Hiéropolis près de Laodicée, mais qui doivent maintenant être données à Hiéropolis sur le Glaukos.

« Nous avons passé environ quinze jours dans la région des monuments phrygiens, dessinant et dressant des plans. M. Hogarth réussit à découvrir un escalier taillé dans le roc et put s'élever ainsi jusqu'à une vieille acropole phrygienne au sommet d'un rocher que j'avais jugé inaccessible. Cette acropole est dans le voisinage immédiat du tombeau avec les Lions que j'ai publié dans le *Journal of Hellenic Studies* (pl. XVII). La découverte de M. Hogarth fait connaître l'emplacement de la ville à laquelle appartenait la nécropole qui entoure le tombeau des Lions.

« Notre plus importante trouvaille sur ce point fut celle de la sculpture qui décorait la façade occidentale du tombeau avec le lion mutilé (*Journ. of Hell. Stud.*, pl. XVIII-XIX). Nous exhumâmes cette façade en pratiquant une fouille et nous vîmes qu'elle est ornée de deux guerriers armés chacun d'un bouclier circulaire, d'un casque avec grand cimier, nasal et garde-joue, d'une cuirasse et d'une longue javeline. Le style et l'armement sont grecs archaïques ou cariens. Ces gardiens du sépulcre sont debout de part et d'autre de la porte qui conduit à la chambre funéraire; ils sont tournés vers elle et paraissent frapper de leur javeline un monstre grotesque placé entre eux. Ce monstre est probablement une Gorgone; il a une tête énorme avec de hautes oreilles, presque pointues, un nez retroussé, une bouche béante relevée aux coins. Les yeux ne sont pas indiqués et l'on ne voit pas la langue, comme dans les représentations grecques de la Gorgone. La pierre est brisée un peu au-dessous des épaules entre lesquelles s'ouvre la porte du tombeau, mais la hauteur indique que la Gorgone n'était pas debout; elle était probablement figurée dans l'attitude de la course rapide, fréquente dans l'art archaïque. Si je ne me trompe

pas en qualifiant ce monstre de Gorgone, c'est peut-être la plus ancienne représentation connue de ce type. M. Furtwaengler écrit avec raison, dans l'article *Gorgone* du *Lexikon der Mythologie* de Rocher, que le type de la Gorgone est arrivé en Grèce par l'Asie Mineure; nous en avons maintenant une nouvelle preuve.

« Un détail remarquable dans ce monument, que je crois de la fin du VIIIe siècle, c'est que les yeux des guerriers, comme ceux des lions, sont figurés de profil. A cela près, nos dessins des deux guerriers pourraient être considérés comme des copies d'après quelque vase grec archaïque. L'armement est tout à fait conforme à celui des Grecs; j'ajoute que le cimier est réuni au casque par une tête de cygne. J'incline à penser que les rapports les plus anciens ce sont établis entre la Phrygie et la ville de Cymé en Éolide : une fille d'Agamemnon de Cymé épousa Midas. Ce fut probablement l'alphabet archaïque de Cymé, dont nous n'avons aucun spécimen, qui se répandit en Phrygie et fut la souche de l'alphabet phrygien. J'expliquerais, par l'hypotèse de ces rapports, la singulière analogie entre la Gorgone phrygienne que je viens de découvrir et celle qui a été trouvée à Orvieto (*Archaeol. Zeit.*, 1877, pl. XI). Je pense aussi que le type des lions sculptés sur la porte de Mycènes passa d'Asie Mineure en Grèce vers la même époque, ce qui placerait la porte mycénienne au temps des rois argiens, c'est-à-dire vers 700 avant J.-C.

« Il est aujourd'hui à peu près inutile, pour un archéologue en quête d'inscriptions, de parcourir à la hâte une région quelconque du plateau anatolien[1]. Il faut qu'il marche lentement, qu'il passe quelque temps dans chaque canton, qu'il visite soigneusement chaque village. Partout il doit examiner avec attention les cimetières, les fontaines, les mosquées; cela fait, quand il a noué des relations amicales avec les indigènes, en leur offrant des cigarettes ou en causant avec eux, il doit promettre une petite récompense pour chaque inscription nouvelle qu'on lui fera voir. Les mêmes individus qui, interrogés brusquement par le voyageur au moment de son arrivée, jureraient, tant par ignorance que par méfiance, qu'ils n'ont jamais vu une inscription dans le village, passeront des heures à chercher des *pierres avec lettres* dans les maisons particulières, s'ils ont été traités amicalement par le *moussafir*. Mon expérience me permet d'affirmer que, dans les

1. Je suis heureux de voir que M. Ramsay, dans ce qui suit, approuve, avec toute l'autorité que lui donne son expérience, ce que j'ai dit sur le même sujet dans mes *Conseils aux voyageurs archéologues*, Paris, Leroux, 1886, p. 43 et suiv.

environs d'une ancienne ville, presque tous les villages possèdent des inscriptions provenant du site antique ; elle m'a prouvé également que la majorité de ces textes reste inaccessible au voyageur qui ne fait que traverser rapidement le pays.

« Un archéologue ne devrait jamais voyager sans lever la carte du district qu'il parcourt. Une simple boussole de poche est suffisante, si l'on procède avec soin et sans ménager sa peine, pour dresser un croquis assez exact qui rendra service. Avec un compas prismatique, tout voyageur qui se donne un peu de mal et cherche à être exact lèvera une carte non seulement utile, mais digne de foi.

« *P. S.* Permettez-moi de contester ici l'exactitude de quelques corrections qui ont été proposées récemment au texte d'inscriptions publiées par moi.

« 1° Dans la série des documents relatifs aux jeux Tralliens, célébrés, d'après mon comput des dates, en 153 de notre ère, j'ai lu et transcrit Ὀλυμπιάδα νϛʹ. M. Foucart observe (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1887, p. 299) que « le chiffre de l'Olympiade ΝΓ paraît plus exact que ΝΕ, le trait du bas n'étant probablement qu'une fissure de la pierre ». A cela je réponds que j'ai lu avec certitude ΝΕ sur deux pierres ; le jambage inférieur du Ε, qui est recourbé, pouvait être facilement négligé par un épigraphiste novice, mais je ne l'ai noté sur ma copie qu'à bon escient.

« 2° Dans une inscription de Sagalassos, publiée dans le *Bulletin* d'après la copie d'un certain Constantinos-Effendi, on lit Τερέντιον Ἀφρικανόν. M. Foucart écrit à ce propos (*Bulletin*, 1887, p. 222) : « Cette inscription a déjà été publiée par M. Ramsay, qui avait mal lu le nom du personnage et avait restitué Μαρκιανόν. » Je réponds que ma lecture est correcte, bien que deux lettres du nom propre fussent effacées, et je suis certain que M. Constantinos a lu de travers.

« 3° Le n° 18 de la même série épigraphique publié par le *Bulletin* (1887, p. 222) se trouve dans le cimetière du village d'Eski-Yéré, à une heure vers le nord-est de Bouldour, et non pas, comme cela est imprimé, à Τσεκίν, οὐ μακρὰν τοῦ Βουλδουρίου.

« 4° La dernière ligne du n° 16 est incorrecte : ma copie porte ἀνέθηκα.

« 5° Le n° 15 est au village de Kishla (*village d'hiver* par opposition à *résidence d'été*), tout près de Eski-Yéré.

« 6° Le n° 13 a déjà été publié par moi dans le *Bulletin* de 1883 ; je l'avais copié en 1881, au prix de grands efforts, dans un coin obscur et malpropre. La nouvelle transcription complète la mienne et

la confirme sur presque tous les points ; elle montre seulement que j'ai omis la syllabe ΤΩΝ à la troisième ligne. La pierre, dit l'éditeur grec, M. Contoléon, a été apportée d'Afioum-Kara-Hissar à Smyrne : si ce renseignement est exact, il faut en conclure que l'inscription appartient à Prymnessos, car la vieille opinion, suivant laquelle Kara-Hissar serait Synnada, a été définitivement écartée dès 1876 par M. Perrot. En publiant ce texte pour la première fois, j'avais écrit qu'au dire du propriétaire à Kara-Hissar elle aurait été apportée là de Cassaba, située à cinq heures de chemin au delà des collines. Or, Cassaba marque l'emplacement véritable de Synnada. »

Magnésie du Méandre. — M. Démosthène Baltazzi, profitant de la sécheresse de l'été passé, a exploré les marais voisins du temple d'Artémis Leucophryne. On sait que la frise du temple d'Artémis, représentant, dans une longue série de plaques, une bataille de Grecs contre les Amazones, fut étudiée par Texier en 1836, et qu'une grande partie de ce riche ensemble décoratif appartient depuis 1842 au Musée du Louvre. M. Baltazzi a été assez heureux pour recueillir onze plaques nouvelles, signalées par MM. Winter et Judeich, ainsi que de nombreuses inscriptions. Des photographies de ces bas-reliefs ont été communiquées à l'Académie des inscriptions par les soins de M. Champoiseau, consul de France à Smyrne [1].

Sidon. — S. M. le Sultan a promulgué un iradé impérial aux termes duquel une somme de 1,500 livres turques et la décoration du Medjidié de 4e classe sont accordées à Hadji Chériff-Effendi, propriétaire du terrain où a été découverte la nécropole. La continuation des fouilles, sous la direction de Hamdi-Bey, doit avoir lieu au mois de février 1887. Il est accordé, en outre, une somme de 2,500 livres turques pour la construction d'une salle annexe du Musée de Tchinli-Kiosk et l'installation dans cette salle des grands sarcophages qui ont été rapportés de Saïda. Le transport, le débarquement et le camionnage de ces sarcophages au Musée se sont effectués sans accident [2].

1. [Une des plaques nouvelles a été publiée dans la *Revue archéologique*, 1887, II, pl. XVIII ; cf. *ibid.*, pl. XVII.]

2. Une intéressante correspondance sur le commencement des fouilles de Sidon, due à M. Eddy, a été publiée dans l'*American Journal of Archaeology*, 1887, pp. 97-101.

XVIII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1888, t. I, p. 61-97.)

Le *Corpus*. — M. Kirchhoff a publié un second fascicule du supplément au *Corpus inscriptionum atticarum* (volume IV), contenant les inscriptions antérieures à Euclide découvertes depuis 1877 jusqu'en 1886. L'abondance des trouvailles faites sur l'Acropole a singulièrement compliqué la numérotation des textes nouveaux; il a fallu recourir au système des indices, après avoir épuisé les lettres de l'alphabet, et c'est ainsi que nous remarquons, dans le nouveau fascicule, un n° 373^{227}. Beaucoup de fragments, encore inédits, ont été publiés d'après les copies de M. Lolling. Tous les textes intéressants pour la paléographie ont été, suivant l'usage, reproduits en fac-similé.

M. Koehler ayant quitté Athènes pour professer à l'Université de Berlin, l'impression du *Corpus inscriptionum atticarum*, II, 3, que l'on attend depuis longtemps avec les index, a subi de nouveaux retards. M. Lolling a entrepris, au mois de novembre 1886, de revoir les inscriptions de la Mégaride en vue du volume projeté des *Inscriptions de la Grèce du nord*; arrêté par une attaque de fièvre, il a dû remettre à l'automne de 1887 la continuation de son travail. L'impression du volume contenant les inscriptions grecques de l'Italie et de la Grèce avance lentement, mais sans interruption[1]. Il n'est pas encore question du *Corpus* des îles, qui ne peut évidemment pas être commencé avant que M. Homolle ait fait connaître la bibliothèque lapidaire trouvée par lui à Délos. Et qui donc, mieux que M. Homolle, serait en état de publier le *Corpus* des îles?

Bibliographie orientale. — Notre *Chronique*, qui doit se borner,

1. *Sitzungsberichte der Akademie zu Berlin*, 17 mars 1887 (*Philol. Wochenschrift*, 1887, p. 927).

ne s'occupe guère que de l'Orient hellénique; mais celui qui l'écrit, et bon nombre de ceux qui la lisent, voudraient bien être tenus au courant des recherches si variées dont l'Orient tout entier est le théâtre. Sur ce terrain, la concentration paraît aussi difficile que sur d'autres, bien qu'elle n'y présente que des avantages. Le beau temps des rapports de Mohl à la *Société asiatique* est déjà loin; les successeurs de Mohl, MM. Renan et Darmesteter, se sont bornés à la bibliographie française, et voici deux ans qu'on ne nous a plus donné aucun rapport. En Allemagne, la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* a publié des comptes rendus généraux, tardifs mais à peu près réguliers, de 1846 à 1881. En 1881, paraît-il, le zèle se refroidit : on s'aperçut, suivant l'expression de M. Gildemeister, que si les rapports devaient être publiés rapidement, ils ne pouvaient pas être complets, et que, si on les voulait complets, ils ne pouvaient être publiés qu'avec retard. En 1876 le petit annuaire de Friederici, la *Bibliotheca orientalis*, avait commencé sa publication, qui se poursuivit jusqu'en 1883. Mais, comme les *Jahresberichte* de la Société orientale allemande semblaient définitivement abandonnés en 1884, on fonda un *Literaturblatt für orientalische Philologie* et la *Bibliotheca* de Friederici disparut. Voici maintenant, avec la fin de 1886, que le *Literaturblatt*, à son tour, suspend sa publication. Il doit être remplacé par une *Orientalische Bibliographie*, revue trimestrielle placée sous la direction du professeur A. Müller, de Koenigsberg, aidé de nombreux correspondants étrangers. Un article anonyme de la *Nation* [1], auquel nous empruntons ces détails, demande que la nouvelle bibliographie, et celles qui sont destinées éventuellement à lui succéder, soient intitulées *Le Phénix*, d'abord parce que le phénix est un oiseau d'Orient, et puis, surtout, parce qu'il renaît de ses cendres.

Le premier fascicule de l'*Orientalische Bibliographie* a paru au mois de novembre 1887. Il comprend 69 pages et les divisions suivantes : *Généralités, Asie septentrionale et centrale, Europe, Asie orientale, Océanie, Indo-Germains, Sémites, Afrique*. Comme dans la *Bibliotheca classica* de Calvary, on trouve, avec chaque ouvrage, l'indication des comptes rendus sérieux dont il a été l'objet.

Athènes. — On dit que M. Schliemann a fait un testament d'après lequel les antiquités qu'il possède dans son Ἰλίου μέλαθρον, à Athènes, appartiendront après lui au Musée ethnologique de Berlin [2].

1. *The Nation*, 13 octobre 1887, p. 296.
2. *The Nation*, 27 octobre 1887, p. 325.

— M. Zographos a donné une somme de 200,000 francs pour subvenir à la publication d'une série de chefs-d'œuvre de la littérature grecque, pourvus de commentaires abondants en grec moderne. Le premier volume, l'*Antigone* de Sophocle avec notes de M. Semitellos, a déjà paru[1]; on annonce les *Phéniciennes* d'Euripide par M. Bernadakis et *Hésiode* par M. K. Sittl (de Munich). Il est singulier que l'on ne trouve pas en Grèce assez de philologues sachant la langue antique pour se dispenser de recourir à des étrangers; mais l'archéologie est tellement à la mode, il est si facile de publier médiocrement des monuments nouveaux, que la philologie κατ' ἐξόχην, celle de G. Hermann et de Cobet, paraît singulièrement compromise un peu partout. Il n'y a pas que le « préhistorique » qui soit la science des *illiterati*, suivant le spirituel et méchant propos de M. Mommsen.

— La Société archéologique d'Athènes a donné au Cabinet des médailles de cette ville (installé à l'Université) les monnaies antiques qu'elle possédait par suite de différents legs. La collection nationale s'est ainsi enrichie de 289 monnaies d'or, 1,244 monnaies d'argent, 21,407 de bronze et 8 d'autres métaux. Ce nouveau fonds a été inventorié par MM. Koumanoudis, Postolakka et Svoronos[2].

— M. Petersen, premier secrétaire de l'Institut allemand d'Athènes, a été nommé secrétaire de l'*Instituto* du Capitole, en remplacement de feu Henzen. Le successeur de M. Petersen est un savant architecte, déjà célèbre par ses beaux travaux à Olympie, à Tirynthe et à Athènes, M. Wilhelm Dörpfeld[3].

M. Ernest Gardner, frère de M. Percy Gardner, est nommé directeur de l'École anglaise d'Athènes, en remplacement de M. Penrose. M. E. Gardner a travaillé à Naucratis, et s'est particulièrement occupé des inscriptions de cette provenance; il a donné de nombreux articles dans le *Journal of Hellenic Studies*, l'*Academy* et d'autres recueils.

M. Merriam prend, pour un an, la direction de l'École américaine d'Athènes. On doit à cet archéologue d'excellents travaux sur les inscriptions de l'obélisque de New-York et sur la loi de Gortyne; la nouvelle École ne saurait être confiée à de meilleures mains.

1. Le commentaire de l'*Antigone* pèche par une prolixité vraiment excessive (717 pages grand in-octavo); les anciens éditeurs anglais et hollandais sont bien dépassés! Nous le regrettons d'autant plus que M. Semitellos est un excellent helléniste; il ne lui a manqué que de savoir se borner et de supprimer résolument les conjectures plus ou moins invraisemblables qu'il a présentées ou recueillies *au nombre de plusieurs centaines*.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 1427.

3. *Philologische Wochenschrift*, 20 août 1887.

— M. P. Lambros, le numismatiste et antiquaire bien connu, est mort à Athènes le 24 octobre 1887, à l'âge de soixante-sept ans. C'était un connaisseur des plus experts, qui a joué, dans le commerce des antiquités, un rôle analogue à celui d'Alexandre Castellani. Le Musée de Berlin lui doit une partie de ses récentes acquisitions en céramiques et en bronzes de la Grèce propre. S'il avait laissé des mémoires, on y trouverait de curieuses révélations, et peut-être la solution de plus d'un problème qui exerce encore la sagacité des archéologues.

— On savait déjà par Cyriaque d'Ancône qu'il avait existé sur l'Acropole d'Athènes un temple de Rome et Auguste. Les fouilles de la Société archéologique viennent d'en faire reparaître les fondations, à 25 mètres vers l'est du Parthénon. C'était un petit édifice circulaire en marbre blanc, entouré de neuf colonnes ioniques, dont le diamètre ne dépassait pas 7 mètres. Il s'élevait dans l'axe oriental du Parthénon, exactement vis-à-vis de l'entrée principale [1]. Sous les fondations de ce temple, on a recueilli de nouveaux fragments des frontons archaïques en calcaire, représentant le combat d'Hercule contre l'Hydre et la défaite d'un Triton par Hercule ; les morceaux découverts appartiennent au second fronton [2].

— On a récemment trouvé sur l'Acropole une tête de marbre, tout à fait analogue à celle de l'Apollon du fronton ouest d'Olympie [3]. Cette découverte semble favorable au témoignage souvent contesté de Pausanias, qui attribue le fronton en question a un sculpteur de l'école attique, Alcamène. C'est, du reste, l'opinion qui a été de nouveau soutenue par Flasch dans l'excellent article *Olympia* des *Denkmaeler* de Baumeister. Nous avons signalé, à l'appui de la même thèse, la ressemblance frappante entre la tête de la *Venus genetrix* du Louvre, écho d'une œuvre attique du v[e] siècle, et celle d'une Lapithesse du fronton occidental [4].

1. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 1523.

2. *Ibid.*, 1888, p. 4. Cf. A. Boetticher, *Die Akropolis*, Berlin, 1887, gravure à la p. 77. Nous saisissons l'occasion de recommander ce livre, qui est le seul tableau d'ensemble donnant l'histoire et l'état actuel de l'Acropole. Il a cependant deux graves défauts : les planches gravées sur cuivre sont mauvaises et le prix en est trop élevé pour un ouvrage de vulgarisation.

3. Une tête en bronze du même style, publiée dans les *Musées d'Athènes* (pl. XVI), avait été découverte en 1886.

4. *Gazette archéologique*, déc. 1887. Cf. Loeschcke, *Die westliche Giebelgruppe am Zeustempl zu Olympia*, Dorpat, 1887. M. Loeschcke admet que le fronton occidental est bien d'Alcamène, mais ce serait, d'après lui, un Alcamène l'*Ancien*, oncle ou grand-père de l'Alcamène auteur de la Vénus ἐν κήποις. Nous avons déjà eu, avec M. Klein, Praxitèle l'ancien, Scopas l'ancien ; M. Furtwaengler

— On a découvert sur l'Acropole trois sculptures en tuf calcaire, antérieures aux statues de marbre exhumées depuis deux ans, et la base du célèbre *Hermès Moschophore*, connu depuis 1864 et déjà plusieurs fois publié (Wolters, n° 109).

— Près du Μεταξουργεῖον (fabrique de soie) et de l'usine à gaz, on a trouvé récemment, en posant des tuyaux, cinq tombes d'époque romaine contenant de petits objets en or et huit verreries [1]. A 3 mètres de profondeur, on a découvert un tombeau plus ancien où l'on a recueilli, entre autres objets, une terre cuite représentant une femme à demi nue, qui tient un miroir dans une main. D'autres sépultures ont donné dix lécythes blancs avec peintures, une lance brisée en deux morceaux, un miroir de bronze, des fragments de vases peints, de feuilles d'or, quelques objets en os, etc. Les fouilles ont été conduites par M. l'éphore Kténas et par M. N. Gaïtanos.

— On a l'intention de construire un second Musée sur l'Acropole pour y placer les objets de petite dimension. Un projet a été présenté aux Chambres pour la construction d'un Musée de moulages, dont le plan a été dressé par M. Ziller.

— Un Candiote, M. Triphyllis, a légué au Cabinet des médailles d'Athènes sa riche collection de monnaies crétoises; le Syllogue d'Héraclée a autorisé M. Postolakka à choisir dans son médaillier les pièces qui lui sembleraient intéressantes [2]. Dans quel autre pays du monde voit-on des actes de libéralité plus intelligents?

PIRÉE [3]. — L'École française d'Athènes a repris ses fouilles au Pirée ; on fait dégager les deux tours d'Hééioneia, qui présentent un intéressant spécimen d'architecture militaire. Aux cours des travaux, M. Lechat a découvert des poteries archaïques avec inscriptions et deux tombeaux creusés dans le roc, dont l'un contenait un lécythe et un *alabastron*, l'autre deux *kalpés* en argile avec des ossements. Les recherches en vue de retrouver l'Aphrodision n'ont pas encore donné le résultat que l'on espérait.

ÉLEUSIS. — Nous avons déjà signalé ici (*Revue*, 1887, II, p. 76) et publié dans la *Gazette des beaux-arts* (1888, I, p. 69), la magnifique

avait émis, puis abandonné, l'hypothèse d'un Alcamène *senior*, et voilà que M. Loeschcke la ressuscite. [Je partage aujourd'hui l'opinion de M. Loeschcke.]

1. Ἐφημερίς, 24 et 31 décembre 1887; *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 66.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 4.

3. Ἐφημερίς, 1er et 3 janvier 1888.

tête juvénile découverte en 1885 à Éleusis[1]. L'honneur d'en avoir reconnu le mérite et d'en avoir deviné l'auteur revient à MM. Benndorf et Furtwaengler[2]. Voici, en résumé, d'après l'article publié par M. Benndorf, la curieuse histoire de cette sculpture, dont les moulages sont déjà répandus dans les Musées d'Allemagne, et qui occupera désormais une place éminente parmi les chefs-d'œuvre de l'art grec au IV[e] siècle.

Le buste d'Éleusis a été découvert dans l'automne de 1885. On l'avait d'abord pris pour un Antinoüs, mais les archéologues n'ont pas tardé à reconnaître qu'il appartient à une époque bien antérieure au règne d'Hadrien. Le lieu précis de la découverte est un édicule avec pronaos et péribole, situé à l'ouest des petits Propylées, sur le devant d'une grande caverne qui a certainement joué un rôle dans le culte chthonien d'Éleusis. Tout auprès du buste, en avait trouvé une dédicace à Eubouleus, en caractères du IV[e] siècle avant J.-C. :

ΕΥΒΟΥΛΕΙ
ΒΑΥΚΙΔΕΥΣΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥΕΚΚΕΡΑΜΕΩΝ
ΔΙΟΦΑΝΤΟΣΔΙΟΠΕΙΘΟΥΣΜΥΡΡΙΝΟΥΣΙΟΣ
ΑΝΕΘΗΚΑΝ

On savait, d'autre part, par une inscription du V[e] siècle découverte à Éleusis[3], que le culte d'Eubouleus, autrement dit Euboulos, était associé à ceux de Triptolème et d'un couple chthonien innomé, ὁ Θεὸς καὶ ἡ Θεά[4]. Enfin, une inscription nous avait appris que le sanctuaire où a été trouvé le buste était consacré à Pluton, et qu'il fut l'objet de travaux d'architecture en 329/8 avant J.-C.[5]. Or, Eubouleus, comme Euklès, Klymenos et même Pluton, n'est qu'une désignation *euphémistique* d'Hadès, analogue au nom des Euménides donné aux Furies. La légende d'Éleusis en faisait un frère de Triptolème, ou un berger dont le troupeau fut englouti dans le gouffre où Hadès fit disparaître Coré. Nous ne possédions jusqu'à présent aucune image où l'on pût, avec certitude, reconnaître cette divinité éleusininienne. Mais, *a*

1. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1886, p. 258, pl. X.
2. Benndorf, *Anzeiger der phil. hist. Classe der Akad. zu Wien*, 16 novembre 1887; Furtwaengler, *Arch. Gesellsch. zu Berlin*, juillet 1887 (*Philol. Woch.*, 1887, p. 1295).
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1886, p. 262.
4. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1880, t. IV, p. 225, pl. XV (Foucart); *Corp. inscr. attic.*, IV, n° 27 *b*.
5. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1883, p. 110; *Bull. de Corr. Hellén.*, 1883, t. VII, p. 387. (Foucart.)

priori, il pouvait sembler vraisemblable que le buste récemment découvert, avec l'expression rêveuse et sombre qui le distingue, représentait Eubouleus. Cette hypothèse est devenue presque une certitude, grâce aux faits suivants que M. Benndorf a fait valoir :

1° On possédait à Rome, au siècle dernier, un piédouche de buste retrouvé depuis peu au Vatican, avec l'inscription, longtemps incomprise, ΕΥΒΟΥΛΕΥΣ ΠΡΑΞΙΤΕΛΟΥΣ [1]. Rapprochée d'une autre inscription sur la base d'une statue, ΓΑΝΥΜΗΔΗΣ ΛΕΩΧΑΡΟΥΣ (Loewy, n° 505), elle ne peut se traduire qu'ainsi : « Copie de l'*Eubouleus* de Praxitèle. » Donc, Praxitèle avait sculpté un Eubouleus, ce qui n'est pas autrement surprenant, cet artiste ayant choisi dans le cycle d'Éleusis le sujet de plusieurs de ses statues [2] ;

2° Le style du buste d'Éleusis est celui d'un très grand sculpteur ; c'est, d'autre part, incontestablement un original ; il est donc permis d'y reconnaître l'Eubouleus de Praxitèle, qui ne pouvait guère avoir été placé qu'à Éleusis. Assurément, cette tête ne ressemble pas beaucoup à celle de l'Hermès d'Olympie, mais l'Hermès est un œuvre de de la jeunesse de Praxitèle (de 362, à ce qu'il me semble), tandis que l'Eubouleus appartient à la maturité de l'artiste, à l'époque de sa liaison avec Phryné, de ses Aphrodite et de ses Éros (355 à 340, si je ne me trompe) ;

3° La preuve que le buste d'Éleusis était célèbre dans l'antiquité, c'est que nous en possédons des répliques, que M. Benndorf a signalées. Les prétendus *Virgile* de Mantoue et du Capitole y répondent presque trait pour trait. Des archéologues contemporains avaient voulu reconnaître, dans ces figures, un des Dioscures ou Hélios ; d'autres avaient songé à Alexandre le Grand, et il existe, en effet, une certaine analogie entre la tête d'Éleusis et celle du prétendu *Inopos* du Louvre, qui paraît bien être un portrait *libre* d'Alexandre [3]. M. Benndorf a indiqué d'autres répliques plus éloignées du même type, par exemple le buste de la collection Nicaise, récemment publié dans la *Gazette archéologique* [4]. Disons, en passant, que l'archéologue autrichien a tort de citer ce buste comme provenant du Châtelet près de Saint-Dizier ; en vérité, l'on n'en sait absolument rien, et le posses-

1. Loewy, *Inschriften griechischer Bildhauer*, n° 504 ; Kaibel, *Hermes*, t. XXII, p. 151.

2. Overbeck, *Schriftquellen*, n°s 1195 (Déméter, Coré, Iacchos) ; 1198 (Triptolème, Cérès, Coré) ; 1199 (la *Katagousa* ou *Bastazousa*, c'est-à-dire Déméter portant Coré).

3. Reinach, *Gazette archéol.*, 1886, pl. 22.

4. Nicaise, *Gazette archéol.*, 1886, pl. 32.

seur, qui a indiqué cette provenance, n'a pas allégué un seul motif sérieux à l'appui.

Il y aurait bien à dire sur la statue ou l'*hermès* d'Eubouleus, dont le buste d'Éleusis a pu former la partie supérieure [1]; on pourrait aussi marquer l'influence de ce beau marbre sur les sculpteurs de l'époque suivante, sur Léochares et son Ganymède, sur Bryaxis et son Zeus-Sérapis d'Alexandrie, enfin sur le type plastique d'Antinoüs, où M. Dietrichson signalait très justement, en 1885, comme un souvenir des éphèbes rêveurs de Praxitèle. Mais il faut nous arrêter après avoir résumé la notice de M. Benndorf et constaté avec lui que le petit musée des chefs-d'œuvre attiques vient de s'enrichir, grâce aux fouilles de M. Philios, d'un chef-d'œuvre de plus, qui est très probablement de Praxitèle.

— On vient de découvrir à Éleusis le propylée d'une grande construction romaine qui, d'après l'inscription dédicatoire, était voué *aux dieux et à l'empereur* [2].

— Un nommé Joannès Sakellariou, en labourant un champ situé près de la nécropole et de la route qui conduit à Thèbes, a trouvé un bas-relief représentant un guerrier de grandeur naturelle qui donne son casque à un petit serviteur placé auprès de lui. Le travail en est, dit-on, archaïque [3].

Épidaure. — Les fouilles d'Éleusis, d'Épidaure et de Mycènes ont été interrompues par l'hiver. A Épidaure, on a découvert une riche maison romaine qui paraît avoir servi de thermes. Cette indication est donnée par l'Ἐφημερίς du 3 janvier 1888, mais il me semble que la découverte de ces thermes d'Épidaure est plus ancienne.

Mycènes. — M. Adler, qui a récemment visité Mycènes, a fourni à la Société archéologique de Berlin [4] quelques détails sur la découverte du palais [5]. Dans l'angle sud-est de l'acropole inférieure, on a trouvé des maisons disposées en terrasses, avec des escaliers, des corridors, de petites cours et des magasins. A 26 mètres plus haut, on a déblayé les restes du palais. Un escalier de pierre conduit à la cour,

1. M. Furtwaengler croit reconnaître Eubouleus vêtu d'un chiton, comme dans le buste d'Éleusis, sur des vases attiques de la fin du vᵉ siècle, où il paraît à côté de Déméter et de Coré. (*Phil. Woch.*, 1887, p. 1295.)

2. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 4.

3. Ἐφημερίς, 11-23 décembre 1887.

4. Séance du mois de juin (*Philol. Wochenschrift*, 1887, p. 1071).

5. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 76.

dont la partie orientale est limitée par le *Megaron*, semblable à celui de Tirynthe. A l'intérieur est un foyer circulaire, à deux degrés, dont le bord est décoré d'une frise; les ornements appartiennent au même style que ceux des vases mycéniens. A l'ouest du *Megaron*, un second escalier, presque entièrement de bois, conduisait, suivant M. Adler, à un étage supérieur, aujourd'hui effondré, au-dessus duquel a été construit plus tard un long périptère dorique, dont on a retrouvé des fragments. Ainsi, à Mycènes comme à Tirynthe, un édifice du culte s'est élevé sur les ruines de la vieille demeure royale.

Tirynthe. — Nous avons publié, dans une précédente *Chronique* (*Revue*, 1887, II, p. 76-78), une intéressante lettre de M. Stillman relative aux édifices déblayés par M. Schliemann à Tirynthe. M. Doerpfeld, actuellement directeur de l'École allemande d'Athènes, veut bien nous adresser à ce sujet la lettre suivante, que nous traduisons *in extenso* :

Athènes, 26 novembre 1887.

Monsieur,

Vous publiez dans votre *Chronique d'Orient* une lettre de M. Stillman sur l'ancienneté du palais de Tirynthe. Comme votre correspondant a cru devoir s'inscrire en faux contre quelques-unes de mes allégations à ce sujet, vous me permettrez sans doute d'y répondre brièvement.

M. Stillman donne six raisons pour prouver que le palais, déblayé par M. Schliemann et moi à Tirynthe, appartient à l'époque byzantine, et non à l'époque homérique. De ces six raisons, aucune ne me paraît soutenir l'examen. En effet :

1° On reconnaît clairement dans la construction du palais l'usage de la scie et du foret, instruments qui, au dire de M. Stillman, étaient inconnus en Grèce avant l'an 800. C'est là, j'en suis convaincu, une erreur complète. La célèbre *porte des Lions* à Mycènes, la grande porte de la citadelle à Tirynthe, les tombeaux à coupoles de Mycènes et d'Orchomène, constructions dont personne n'a encore contesté la haute antiquité, témoignent de l'emploi des instruments en question.

M. Stillman dit que j'ai nié l'existence de briques dans les murs du palais. Loin de là ; car dans le volume intitulé *Tiryns*, j'ai exposé en détail comme quoi une grande partie des murs se composaient de briques ; mais ces briques sont des briques d'argile (*Lehmziegel*) séchées à l'air, et non pas des briques cuites avant leur emploi dans la construction. C'est l'existence des briques de cette dernière espèce, dans les murs du palais, que j'ai contestée, et je maintiens que j'ai eu raison de le faire. Des briques ordinaires (*kiln-burnt bricks*) et des tuiles cuites ne se trouvent

que dans les murs de fondation de l'église byzantine et dans les tombeaux de la même époque.

2° Il n'est pas exact, comme le dit M. Stillman, que l'on ait trouvé pêle-mêle les fragments de vases d'époques différentes. Les tessons byzantins ne se sont rencontrés qu'auprès de l'église et des nombreux tombeaux byzantins. L'église s'élève au-dessus de certains murs du palais et, en divers endroits, les tombeaux coupent les anciens murs, de manière à laisser clairement reconnaître que l'église et les tombeaux ont été construits alors que le palais était détruit depuis longtemps et que ses murs étaient déjà complètement ensevelis.

3° M. Stillman dit que nous n'avons pas exploré la couche de terre au-dessous du sol du palais; c'est là qu'il suppose que le palais véritable pouvait exister. Ce reproche paraît montrer que M. Stillman ne connaît qu'imparfaitement les résultats de nos fouilles. S'il avait lu attentivement le volume *Tiryns*, il saurait que nous avons fouillé en plusieurs points les masses de débris accumulées sous le sol du palais et qu'un chapitre spécial de notre livre est précisément consacré aux constructions plus anciennes, dont on rencontre les vestiges sous le palais.

4° Suivant M. Stillman, les bases de colonnes découvertes par nous appartiennent à une époque récente et barbare. Cette allégation est absolument réfutée par de nouvelles découvertes. Dans le palais de Mycènes, déblayé il y a peu de temps, qui se trouve à une grande profondeur sous un temple grec, on a trouvé exactement les mêmes bases de colonnes en pierre; plus récemment encore, sur l'Acropole d'Athènes, à côté de vieux murs pélasgiques et à plusieurs mètres au-dessous du sol de l'Érechthéion, deux bases de colonnes identiques ont été rendues à la lumière. Ces bases là seraient-elles aussi byzantines?

5° Toujours d'après M. Stillman, l'époque grecque archaïque et l'époque classique auraient ignoré les pavés en mortier et en petites pierres, pareils à ceux qui ont été trouvés à Tirynthe. Je réponds que je puis montrer à M. Stillman toute une série de pavés grecs qui sont composés des mêmes matériaux.

6° M. Stillman dit encore que les peintures murales sont un méchant travail d'époque byzantine. Il suffit, pour s'assurer du contraire, de comparer les chromolithographies publiées dans *Tiryns* aux ornements découverts dans les tombes à coupoles, incontestablement très anciennes, de Mycènes et d'Orchomène. Faut-il penser que M. Stillman n'ait point vu les peintures de Tirynthe? On serait tenté de recourir à cette hypothèse pour expliquer son étrange allégation.

En terminant, M. Stillman invoque le témoignage de ses compagnons de voyage, en particulier celui du célèbre architecte anglais, M. Penrose. Mais, entre temps, M. Penrose a visité de nouveau Tirynthe et, après en avoir soigneusement examiné les ruines, il a reconnu publiquement son erreur dans une lettre publiée par l'*Athenaeum* (n° 3133, 12 novembre 1887). M. Penrose déclare que sa visite à Tirynthe et à Mycènes, en com-

pagnie de M. Stillman, a été rapide et superficielle ; que, depuis, il a examiné de nouveau les deux emplacements en ma compagnie et qu'il est maintenant convaincu de la très haute antiquité du palais de Tirynthe et des tombeaux mycéniens. M. Penrose indique même les preuves principales qui l'ont conduit à modifier son opinion.

J'espère que M. Stillman, à son tour, voudra abandonner ses théories et suivre en cela l'exemple de M. Penrose, une haute autorité dans le domaine de l'architecture antique. Si, pourtant, M. Stillman ne se déclarait pas convaincu, je suis toujours encore prêt à l'accompagner sur les lieux et à lui prouver, pièces en mains, l'inexactitude de ses allégations.

Dr Wilh. DOERPFELD, architecte.

La lettre de M. F.-C. Penrose, adressée à M. Walter Leaf, est datée du 8 octobre 1887 ; c'est une rétraction complète de sa première opinion et un hommage rendu à la perspicacité de M. Doerpfeld[1].

SICYONE. — M. Mac Murtry, membre de l'École américaine d'Athènes, envoie à la *Nation*[2] un compte rendu des fouilles de Sicyone qu'il a dirigées. Les ruines apparentes sont encore nombreuses à Sicyone : on y voit un théâtre, un stade, des thermes romains, des aqueducs, des traces de rues, une partie du mur d'enceinte de l'Acropole construit par Démétrius Poliorcète. Les églises du village de Vasilika contiennent beaucoup de colonnes antiques. La mission américaine confina ses recherches au théâtre, qui est un des plus grands de la Grèce. Le déblaiement a été exécuté d'une manière méthodique. On voit aujourd'hui trois murs appartenant aux fondations de la scène ; celui qui est le plus voisin de l'orchestre a environ 72 pieds de long sur 3 de haut. Au pied de ce mur, sur le devant, s'étend une bordure en marbre ornée, dont les blocs portent des lettres d'appareillage. M. Mac Murtry pense que le mur en question, percé de trois ouvertures, dont une double porte au milieu, date de l'époque romaine ; on y trouve des briques mêlées à des pierres de médiocre dimension. Le second mur présente un caractère différent : il est construit en grands blocs, bien ajustés, et semble de travail grec. Sa longueur est d'environ 48 pieds ; il est percé d'une seule porte. Le troisième mur a la même longueur que le second et présente deux portes. A la distance d'environ 21 pieds de l'extrémité orientale de la scène, un mur

1. Cf. *The Academy*, n° 816, 24 décembre 1887, p. 431, où M. Karl Blind triomphe de cette conversion, au nom de son ami M. Schliemann, qu'il appelle *a much wronged man*. M. Blind est difficile !

2. *The Nation*, 18 août 1887, p. 132.

transversal s'étend entre le second et le troisième mur, faisant avec eux un angle droit.

L'orchestre est de forme elliptique. Cinq rangées de sièges ont été déblayées; on a reconnu quatorze escaliers partant de l'orchestre, qui divisent l'emplacement réservé aux spectateurs en quinze *kerkides*. Les sièges sont taillés dans le roc; ceux du premier rang sont des fauteuils, avec dossier et appuis. Tout autour de l'orchestre règne un canal d'écoulement : un aqueduc conduit du centre de l'orchestre à la scène, puis au dehors, par la porte médiane du premier mur. Un autre s'étend de la partie ouest de l'orchestre jusqu'au précédent. On a découvert çà et là des tuyaux en terre cuite, qui servaient à l'écoulement des eaux.

Deux arcades donnaient accès aux rangées supérieures des sièges; elles sont incontestablement de construction romaine, sans trace de ciment ni de briques. Il est probable que le devant du théâtre était orné d'une colonnade. M. Mac Murtry signale encore une grande fontaine monumentale; mais il est difficile, en l'absence de plan, de suivre les détails de sa description. On a trouvé un petit nombre de fragments de statues sans importance, plusieurs fragments d'architecture d'ordre ionique et dorique avec traces de polychromie, des monnaies de cuivre et des lampes en terre cuite. Une inscription d'époque romaine concerne des honneurs rendus à certains ambassadeurs; une autre, d'époque hellénistique, rappelle les victoires remportées aux jeux par Kallistratos, fils de Philothales.

La reprise des fouilles, à la fin de 1887, a donné une belle tête de femme, de grandeur naturelle, et une tête virile de bon style, qui ont été découvertes dans l'orchestre. Un rapport détaillé sur les fouilles de Sicyone, avec un plan du théâtre, paraîtra prochainement dans les *Papers of the American School.*

Mantinée[1]. — C'est à M. Fougères qu'il appartient de faire connaître en détail les beaux résultats des fouilles de l'École française à Mantinée. Mais comme les bas-reliefs attribués à Praxitèle ont été transportés à Athènes aussitôt après leur découverte, il est naturel que l'on se soit occupé de les étudier et que les impressions des premiers visiteurs aient trouvé accueil dans les revues. L'Académie des

1. Olivier Rayet écrivait dans la *République française* du 4 juillet 1876 : « Il s'en faut de beaucoup que la liste des points où des trouvailles sont certaines soit épuisée : Tégée, *Mantinée*, Argos, Samos, Sardes, Cos, bien d'autres villes encore attendent toujours des explorateurs. »

inscriptions en a été entretenue à son tour. Nous reproduisons ici la communication de M. Foucart à la séance du 11 novembre 1887[1] :

Fouilles de Mantinée. — M. Foucart, directeur de l'École d'Athènes, expose les principaux résultats des fouilles que l'École française a commencées à Mantinée. Il a confié la direction des travaux à M. Fougères, membre de l'École. M. Fougères a relevé le plan de l'enceinte avec ses portes et ses tours, dégagé le théâtre et la scène, retrouvé l'emplacement de l'agora et des portiques qui l'entouraient, un autre portique dédié à Antinoüs, le favori d'Adrien. Au moyen de sondages, il a reconnu, sur une longueur de 300 mètres, une rue pavée en grandes dalles où les roues des chars ont tracé une ornière. Cette rue, qui part de la porte méridionale, conduira, sans doute, à des édifices importants.

La ville, maintenant déserte, a été longtemps occupée par les Byzantins. Plusieurs églises avaient été construites sur l'emplacement des monuments anciens. M. Fougères a trouvé dans leurs ruines un grand nombre de morceaux d'architecture, de sculptures et d'inscriptions, celles-ci au nombre d'une trentaine. Parmi les plus intéressantes, il faut citer : deux colonnes d'une inscription archaïque (quarante lignes environ), fragment d'une loi ou d'un règlement religieux ; une dédicace faite par Philopoemen et les officiers de son armée, probablement après la bataille de Mantinée, où fut tué Machanidas, tyran de Sparte.

Les petits objets en bronze ou en terre cuite, briques avec estampilles, tessères avec noms propres, ont été recueillis en grande quantité, surtout dans le théâtre. M. Fougères a rencontré, au milieu de ces débris de l'époque grecque et romaine, deux haches en pierre polie. Les fouilles ont mis également au jour beaucoup de fragments de sculptures qui appartiennent à la période comprenant l'époque archaïque et l'époque romaine. M. Foucart présente à l'Académie les photographies de quelques morceaux mieux conservés, qui seront publiés dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* : ce sont trois bas-reliefs contenant neuf personnages. Ils proviennent d'un monument signalé par Pausanias. Le voyageur, après avoir parlé d'une statue de Latone, œuvre de Praxitèle, ajoute que la base est ornée de bas-reliefs qui représentent les Muses[2] et Marsyas jouant de la flûte. Les trois panneaux découverts par M. Fougères répondent exactement aux indications de Pausanias ; le quatrième n'a pas encore été retrouvé. Il serait téméraire d'attribuer ces bas-reliefs à Praxitèle lui-même, mais on pourrait supposer qu'ils ont été exécutés sur ses dessins par ses élèves.

M. Foucart annonce que les fouilles seront reprises l'année prochaine.

1. *Chronique des Arts*, 19 novembre 1887. Cf. le résumé donné par le *Messager d'Athènes* et reproduit par le *Temps*, 13 octobre 1887; la *Kunstchronik* du 13 octobre, la *Philologische Wochenschrift* (1887, p. 1490), etc.

2. Il y a Μοῦσα dans le texte. [La correction Μοῦσαι ne doit pas être pro-

Un article du *Messager d'Athènes*, reproduit par le *Temps* (13 octobre 1887), signale encore une stèle archaïque représentant une jeune femme de grandeur presque naturelle, debout et tenant dans la main droite une feuille et une fleur. C'est un remarquable travail du v[e] siècle.

M. Wolters, dans la *Classical Review* [1], dit que la forme des scellements de la base indique une époque postérieure à Praxitèle ; il ajoute que le travail des sculptures conduit à la même conclusion. Comme il n'existe pas encore, que je sache, de recueil de *trous de scellement datés*, et comme la qualité du travail est une affaire d'appréciation, la question est loin d'être résolue dans le sens indiqué par M. Wolters.

— Le *Bulletin de Correspondance Hellénique* de décembre 1887 (p. 485-489) publie, sous la forme d'une lettre à M. Foucart, un exposé sommaire des trouvailles de M. Fougères auquel nous renvoyons nos lecteurs. L'auteur signale, comme l'avait déjà fait M. Foucart à l'Académie, la présence de deux petites haches polies en serpentine dans un édifice d'époque romaine. Le fait n'est point extraordinaire, et l'on serait mal venu à l'alléguer pour rajeunir l'époque néolithique; tous les préhistoriciens savent que les haches polies ont passé et passent encore pour des amulettes [2].

Olympie. — Au mois de mai 1887, l'*Hermès* de Praxitèle a enfin été dressé sur sa base antique ; dix ans s'étaient écoulés depuis la dé-

posée; Pausanias a évidemment pris pour une Muse l'Apollon *in longa veste* qui est assis devant Marsyas.]

1. *Classical Review*, 1887, p. 317.

2. Cf. Cartailhac, *L'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, Paris, 1878. Dans les fondations du palais de Khorsabad, on a trouvé des couteaux de silex déposés avec d'autres amulettes (*Congrès de Paris*, p. 114, 119). Les haches polies du théâtre de Mantinée sont des *céraunies*, des *pierres de foudre*, noms que les Grecs actuels, et avec eux la plupart des peuples du monde, leur donnent encore; il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'une très ancienne inscription de Mantinée, autrefois publiée par M. Foucart, fait précisément mention d'un *Jupiter-foudre*, Διὸς Κεραυνοῦ. (*Inscrip. antiquiss.*, n° 101.) Les silex recueillis dans les tombes romaines, mérovingiennes, saxonnes et chrétiennes sont également des amulettes. (Cf. *Revue arch.*, 1866, I, p. 296; 1867, I, p. 356; 1876, I, p. 367; 1877, II, p. 183; *Bull. Soc. anthr.*, mars 1875; Baudot, *Sépultures de Charnay*, p. 77; Moreau, *Album Caranda*, I, pl. 21, pl. B, C, D, E : II, pl. 1, 12, 35, etc.; Beaulieu, *Archéol. de la Lorraine*, t. II, p. 79 ; *Bonner Jahrbücher*, t. LXXVIII, p. 225; *Congrès de Norwich*, p. 177; *Matériaux*, t. X, p. 371 ; XIII, p. 120; XVII, p. 421 ; XXI, p. 214, 267; Nadaillac, *Premiers hommes*, t. II, p. 263, etc.)

couverte de ce chef-d'œuvre, et pendant dix ans il était resté couché sur le sol. Heureusement, à ce qu'on assure, le marbre n'a rien perdu de la fraîcheur de son épiderme. Un sculpteur allemand, M. Grüttner, a également terminé la mise en place des deux frontons du temple de Jupiter ; le roi et la reine de Grèce sont venus présider à l'inauguration du Musée Zingros, où toutes les merveilles d'Olympie ont trouvé place [1].

Thèbes. — Le Musée Britannique a récemment acquis les objets suivants, provenant de tombes thébaines : huit fibules de bronze, dont trois avec gravures archaïques (cygne et dauphin, oiseau aquatique, rosace à quatre pétales) ; un bracelet de bronze ; un ornement de bronze en S ; un miroir de bronze orné de cercles concentriques et d'une rosace; des vases à décors géométriques ; un scarabée de stéatite, avec un sphinx assis et la lettre X, etc. [2].

Vers le 20 décembre 1887, M. Cavvadias, éphore général des antiquités, apprit que certains marchands d'Athènes offraient en vente de petits bronzes représentant des taureaux et portant l'inscription **ΙΕΡΟΝ ΚΑΒΕΙΡΩΝ**. Avec la promptitude et la résolution qu'on lui connaît, M. Cavvadias n'hésita pas à confisquer ces objets et fut assez heureux pour apprendre qu'ils étaient envoyés à Athènes par des marchands d'antiquités thébains. M. Cavvadias, accompagné de M. Doerpfeld, partit pour Thèbes, opéra une *descente archéologique* chez les personnes qu'on lui avait désignées, s'empara de leurs statuettes et fit comparaître les ouvriers fouilleurs. Ceux-ci déclarèrent que les bronzes avaient été découverts au lieu dit *Ampélosalési*, près de Thespies, à la distance d'une heure et demie de Thèbes. Des fouilles régulières furent immédiatement entreprises sur ce point par deux membres de l'École allemande d'Athènes, sous la direction de M. Doerpfeld. On découvrit les soubassements du sanctuaire des Cabires thébains, décrit par Pausanias (IX, 25, 5), plusieurs tambours de colonnes et une des portes du temple. La récolte en objets de petite dimension a été très riche : citons, d'après l' Ἐφημερίς d'Athènes, près de cent taureaux de bronze, dont plusieurs portent des inscriptions, un taureau de bronze doré, au moins cent vingt taureaux de plomb, une

1. *Philol. Wochenschrift*, 1887, p. 1071. M. Emerson a décrit le Musée Zingros à Olympie, *Amer. Journ. of Archaeol.*, 1887, p. 95. M. Grüttner a récemment rajusté plus de trente fragments encore ἀδέσποτα du fronton occidental. Pour le fronton de l'est, il a suivi l'arrangement proposé dès l'origine par M. Curtius et combattu depuis plusieurs années par M. Treu.

2. *Classical Review*, 1887, p. 316.

statuette acéphale haute de 0m,30, trois masques satyriques, dont un orné de couleurs, des fusaïoles, plus de cinq cents figurines d'animaux en terre cuite, quelques-unes avec inscriptions, de très nombreux fragments de vases inscrits, une statuette en terre cuite haute de 0m,25 représentant un Cabire et portant l'inscription : Καβείρῳ καὶ τῷ υἱῷ αὐτοῦ. On mentionne encore quatre monnaies de bronze et d'argent, une base de statue avec inscription, de grands fers de lance, un bas-relief sur os représentant un Cabire, des statuettes de Pan, des Cabires, de Dionysos, un vase avec une femme jouant de la cithare, etc. [1]. Une correspondance adressée au *Standard* de Londres, et traduite par un journal allemand [2], cite parmi les trouvailles « une statuette en bronze représentant une des divinités féminines ou Cabeirides, portant une couronne de lierre, avec un masque derrière la tête, tandis que son fils lui sert d'échanson (*während ihr Sohn ihr Wein kredenzt*) ». Il faudrait être plus malin qu'un Cabire pour comprendre quelque chose à cette description [3].

Delphes. — Nous espérons que le jour n'est pas éloigné où nous pourrons annoncer à nos lecteurs le commencement des fouilles de Delphes, que doit entreprendre, sitôt que la question des terrains aura été réglée, l'École française d'Athènes, aux mêmes conditions que l'exploration d'Olympie accomplie par l'Allemagne, et que les recherches de l'École française elle-même à Délos. Malheureusement, tandis que l'Altis d'Olympie et le rocher délien étaient inhabités, il y a un village grec sur les ruines du temple de Delphes : c'est de là seulement que proviennent les retards apportés depuis dix où quinze ans à l'exécution d'un projet si cher à tous les archéologues. Mais l'heure approche où ces derniers obstacles seront écartés. Il n'en est que plus nécessaire de bien connaître à l'avance tout ce qui concerne la topographie de Delphes. Aux travaux considérables, mais déjà anciens, de MM. Ulrichs et Foucart, s'ajoute maintenant celui d'un savant allemand, M. Pomtow, qui a été communiqué à la Société archéologique de Berlin (juillet 1887), et dont nous donnons une analyse d'après la *Philologische Wochenschrift* [4].

1. Cf. Ἐφημερίς, 1er et 3 janvier 1888; *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 66.
2. *Frankfurter Zeitung*, 11 janvier 1888.
3. En réalité, il s'agit d'une scène figurée sur un vase à figures noires : un homme barbu assis (ΚΑΒΕΙΡΟΣ) tient un canthare que remplit un enfant (ΠΑΙΣ). Cf. *Philol. Woch.*, 1888, p. 130.
4. *Philologische Wochenschrift* 1887, p. 1326-1328.

Le but principal de M. Pomtow et de l'architecte qui l'accompagnait était de lever un plan exact du village de Castri, afin de pouvoir faire figurer sur ce plan les découvertes ultérieures. Une carte à l'échelle de 1/750e a été dressée, avec l'indication de toutes les maisons et des noms de leurs possesseurs actuels. On a aussi dessiné, à l'échelle de 1/50e, le célèbre mur polygonal, en y marquant toutes les inscriptions, au nombre de plus de six cents, qui ont été dégagées jusqu'à présent par O. Müller, Curtius, MM. Foucart, Wescher et Haussoullier. Ces textes doivent être réunis par l'Académie de Berlin dans le volume, actuellement en préparation, des inscriptions de la Grèce du nord. Les explorateurs ont pris vingt-quatre vues photographiques de Delphes et des antiquités qui y sont conservées. Ils ont retrouvé la nécropole occidentale, qui longe la nouvelle route carrossable venant de Chryso, et où l'on a découvert récemment une inscription boustrophédon de trois lignes, gravée dans l'alphabet de Sélinonte (fin du VIe siècle)[1]. Il a été impossible de relever dans toute son étendue le plan de l'ancienne ville, tant à cause de son immense développement que de l'extrême inégalité du terrain; mais on a pu étudier complètement l'enceinte du territoire sacré dont le péribole (le mur appelé *Helleniko*) est conservé en grande partie au nord et à l'ouest.

Le centre de ce territoire est la terrasse du temple, supportée par un beau mur polygonal très ancien. On n'en connaissait jusqu'à présent qu'une longueur de 77 mètres, à partir de l'extrémité orientale; de nouvelles recherches en ont fait découvrir l'extrémité ouest, à une distance d'environ 75 mètres plus loin. Cette partie du mur paraît ne point contenir d'inscriptions. Le segment oriental a été déblayé sur un espace encore inexploré de 2 mètres, où l'on a copié des inscriptions inédites.

Le κρηπίδωμα du temple est apparent du côté sud; une tranchée de 3 mètres ne put atteindre le niveau de ses énormes fondations. L'escarpement du terrain a rendu nécessaire, pour soutenir le sol, la construction d'un certain nombre de murs parallèles, courant de l'est à l'ouest et reposant sans doute sur le roc vif. Entre les murs parallèles se trouvent des chambres souterraines, δωμάτια ὑπόγαια; le plan de trois d'entre elles a pu être relevé à l'échelle de 1/100e. Les toitures de ces souterrains forment en même temps le sol du temple. Les seuls vestiges visibles de cet édifice sont environ trente tambours de colonnes en pierre du Parnasse, et quinze tambours de colonnes ioniques en marbre; c'est aux fouilles à faire connaître le reste.

2. Cf. *Monatsberiche der berl. Akad.*, juillet 1887.

M. Pomtow a encore levé les plans du théâtre et du stade, mais il n'a pu faire de même pour la *lesché* et le tombeau de Néoptolème, bouleversés par des constructions récentes.

Au devant de la partie du mur polygonal qui a été déblayée en dernier lieu, se trouvent le portique des Athéniens, l'ancien pavé de la route et les bases des ex-voto. On ne connaissait qu'une colonne du portique, brisée en deux morceaux. M. Pomtow en a déterré une seconde, qui est bien conservée, et qu'il a fait poser debout à côté de la première, dont les deux tronçons ont été réunis par des crampons de fer.

La découverte du portique des Athéniens, en un point tout différent de celui où l'on s'attendait à le trouver, avait déjà éveillé des soupçons sur la disposition des édifices à l'intérieur du ἱερόν, telle qu'elle était généralement admise jusqu'à présent. Les dernières recherches ont prouvé qu'elle était, en effet, erronée à tous égards. On pensait que la Voie sacrée conduisait tout droit de la fontaine Castalie à la porte orientale du temple, et que les ex-voto, les trésors, etc., étaient pittoresquement répartis de part et d'autre de la Voie. Mais la situation du portique au sud du mur polygonal et la direction de l'ancienne route prouvent que l'entrée dans l'enceinte devait avoir lieu du côté sud, et qu'ensuite, faisant un détour le long de l'angle sud-est du mur, on montait au temple du côté de l'est. C'est cette route que suit le cortège pythique dans le bas-relief bien connu qu'a publié Welcker[1]. On y voit le mur polygonal figuré derrière les personnages; la partie supérieure du mur est ornée d'un trépied; au-dessus on aperçoit le haut des colonnes et la toiture du temple (angle sud-est). La voie sacrée est désignée assez clairement par la présence d'un autel au premier plan.

A l'angle sud-est du mur du péribole, M. Pomtow a constaté un nouveau détour du mur oriental vers l'ouest. En cet endroit, il y a trois ans, on a découvert une grande base, un piédestal portant l'inscription latine autrefois copiée par Cyriaque (*Corp. inscr. lat.*, I, 562; III, 1, 566), enfin, une construction en pierres demi-circulaire, qui paraît avoir servi de base à un groupe important de statues. Chacun de ces objets est éloigné du précédent d'environ 20 pas, mais toujours en ligne droite et dans la direction de la fontaine Castalie. De ces indices, on peut conclure que la ἱερὰ ὁδός, partant de la fontaine Castalie, se dirigeait directement vers l'angle sud-est du mur du péribole, où se trouvait l'entrée principale dans le sanctuaire, puis gravissait l'escarpement jusqu'au mur polygonal, en décrivant trois

1. Welcker, *Alte Denkmaeler*, t. II, p. 37, pl. II, 3.

ou quatre courbes au-dessus des terrasses découvertes par O. Müller et E. Curtius, entre le mur polygonal et le péribole. A l'angle sud-est du mur polygonal, le chemin tournait vers le nord, puis enfin s'infléchissait vers l'ouest, en gravissant la terrasse du temple.

Les fouilles récentes ont précisément mis à nu, à l'angle sud-est du péribole, les degrés et les pavés antiques, qui forment l'entrée dans le ἱερόν, coupant le mur exactement dans la direction de Castalie et des trois bases mentionnées plus haut. Sur les degrés, on a découvert une base en calcaire noir, qui porte, avec d'autres inscriptions plus récentes, une dédicace en cinq distiques presque entièrement conservés. Ces vers ont été lus par Pausanias et mis à contribution par lui pour ses commentaires mythologiques, ce qui a permis de compléter l'épigramme d'après la prose du Périégète (Paus., X, 9, 2). C'est donc en cet endroit qu'était la porte d'entrée du péribole, et c'est en partant de ces ex-voto que Pausanias décrit les autres objets situés de part et d'autre de la route jusqu'à ce qu'il arrive au portique et puis au temple. Cette détermination du point de départ de Pausanias donne, suivant M. Pomtow, la clef de la topographie de Delphes.

L'auteur, en terminant, a exprimé l'opinion que des fouilles méthodiques sur ce point produiraient des résultats « qui, par leur variété et leur intérêt, leur importance et leur richesse, surpasseraient probablement ceux-mêmes des fouilles d'Olympie. » Nous en acceptons volontiers l'augure. Τύχῃ ἀγαθῇ !

Élatée. — M. P. Paris a publié, dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique,* un remarquable article sur ses fouilles au temple d'Athéna Cranaia à Élatée[1]. Il a décrit une collection de nombreuses figurines en terre cuite découvertes aux alentours du sanctuaire; les plus importantes ont été reproduites par l'héliogravure. Comme le dit avec raison M. Paris, ce dépôt de terres cuites confirme l'opinion émise par M. Pottier dans sa thèse latine, à savoir que les mêmes statuettes se trouvent dans les tombeaux et dans les temples, que leur « destination funéraire » tient moins à leur nature et aux motifs figurés qu'à l'intention de ceux qui les ont offertes comme ex-voto. Il étend la même conclusion à ce qu'on a désigné sous le nom de « mobilier funéraire » des tombes; ce même mobilier se rencontre dans les sanctuaires et comporterait la désignation plus générale de « mobilier religieux ». Il me semble cependant que M. Paris va trop loin lorsqu'il refuse de reconnaître, à un certain nombre de pièces, le caractère

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1887, p. 405-444, pl. III-V.

d'objets *substitués*. Notre jeune école d'archéologie tend à diminuer le plus possible ou même à nier tout le symbolisme cher aux contemporains de Panofka. Il y a là une réaction salutaire, mais qui est déjà tombée dans l'excès. M. Paris m'expliquera-t-il pourquoi le type de Jupiter n'est, pour ainsi dire, jamais figuré par les coroplastes? Me dira-t-il pourquoi la céramique (je ne parle pas de celle de Smyrne, exceptionnelle à tous égards), ne représente que très rarement des hommes faits? Il faut que le symbolisme ait sa part dans l'exégèse : c'est aux gens de goût de savoir la limiter.

Parmi les figurines qu'a publiées M. Paris (pl. III, nº 9), il en est une qu'il décrit ainsi (p. 9) : « Bonhomme debout... Au-dessous du ventre s'enroule une ceinture d'où tombe une sorte de caleçon formé de langues qui se recouvrent les unes les autres. Il y en a une triple rangée. C'est un accoutrement de mime ou de baladin. » Je ne sais sur quoi se fonde M. Paris pour qualifier ainsi ce costume, dont le caractère comique m'échappe absolument. M. Paris aurait pu signaler une particularité tout analogue dans une statue découverte à Carthage et publiée, en 1885, par M. Babelon et moi[1]. C'est une œuvre qui n'a rien de comique, bien qu'il soit difficile de décider si le personnage ainsi vêtu est un dieu marin ou Melkarth. Pour faciliter la comparaison et vu la rareté de ce genre d'accoutrement, nous donnons ici un croquis de la statuette et de la statue réduites à la même échelle[2]. Ce rapprochement a d'autant plus d'intérêt que plusieurs fragments publiés par M. Paris ont incontestablement une allure phénicienne[3]. Le marbre de Carthage est de travail romain, mais reproduit sans nul doute un motif punique.



Statuette d'Élatée et statue de Carthage.

Céphallénie. — Le musée fondé par l'archevêque Calligas à Ar-

1. *Gazette archéologique*, 1885, pl. 19.

2. Nous avons supprimé les deux divinités plus petites placées de part et d'autre de la statue de Carthage, ainsi que le pilier contre lequel elle est appuyée.

3. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1887, p. III, nos 3, 4, 5. Comparez avec les terres cuites de Carthage reproduites dans nos *Esquisses archéologiques*, Paris, Leroux, 1888.

gostoli, musée auquel est jointe une bibliothèque, s'est augmenté d'importantes donations; le docteur Miliaresis (d'Athènes) lui a fait présent de 109 monnaies d'or, 876 monnaies d'argent et 1,597 monnaies de cuivre, qui proviennent d'un trésor découvert à Samé[1].

Cythère. — M. Schliemann a passé le mois de décembre 1887 à Cythère, occupé à déblayer, sous la surveillance de M. l'éphore Staïs, l'emplacement présumé du temple d'Aprhodite Uranie. Les fouilles n'ont pas donné les résultats attendus, le temple antique ayant été détruit pour bâtir l'église de Saint-Cosmas, située au centre des anciens murs de la ville. Il était construit en tuf, avec deux rangées de colonnes doriques au nombre de quatre sur chaque côté. Quelques chapiteaux archaïques et fûts de colonnes sont conservés dans l'église de Saint-Cosmas. Sur une hauteur voisine, plus élevée d'environ 30 mètres il y a des restes de fortifications cyclopéennes. Le mur d'enceinte de la ville présente des segments construits dans le même système. M. Schliemann a envoyé un rapport sur ses fouilles à la *Société d'anthropologie* de Berlin et doit publier un rapport dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes[2].

A la fin de janvier 1888, M. Schliemann est reparti pour l'Égypte, où il doit voyager en compagnie de M. Virchow. On lui prête l'intention d'étudier, entre autres problèmes, ceux que soulève la topographie d'Alexandrie.

Constantinople. — M. André Leval me communique l'extrait suivant du *Phare du Bosphore,* en date du 17 octobre 1887 : « Avant-hier, en creusant un puits dans la maison du barbier Hadji-Hassan, aux environs d'Oun-Capan, à Stamboul, on a découvert certains objets datant de l'époque byzantine, entre autres deux statues de femmes. La police a pris des mesures nécessaires pour le transport de ces antiquités au Musée impérial. »

Voyage archéologique de l'*Assir*. — Un navire de guerre turc, *l'Assir*, a récemment accompli une véritable campagne archéologique, sur laquelle les journaux du Levant nous apportent quelques détails curieux[3]. Ce bâtiment avait été chargé de transporter à Beyrouth les

1. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 1331.
2. *The Academy*, 24 décembre 1887, 21 janvier 1888; *Philologische Wochenschrift,* 1887, p. 1331, 1396, 1554; 1888, p. 67.
3. Cf. le *Quarterly statement* (*Palestine exploration*), 1887, p. 212.

cadeaux que le Sultan envoie annuellement à La Mecque par la caravane de Damas. Lors de la découverte du sarcophage de Tabnit par Hamdi-Bey, il fut mandé télégraphiquement à Saïda et vint jeter l'ancre, le 13 juin 1887, entre l'îlot de Djezireh et la côte. L'état de la mer entrava d'abord les opérations; le navire talonna et l'on eut quelque peine à le dégager. Le 16, la mer redevint belle et l'on put commencer l'embarquement des sarcophages, au moyen d'un énorme radeau construit par Bechara Deb. Les sarcophages furent hissés à bord à l'aide de poulies, manœuvrées sous la direction du capitaine Hassan-Bey; le plus grand, pesant 13,000 kilogrammes, fut embarqué en dernier lieu; un coup de canon annonça aux habitants de Saïda que tout s'était terminé sans accident. Les frais de ces opérations difficiles et dangereuses n'ont pas excédé 10,000 francs.

De Saïda, l'*Assir* regagna Beyrouth, où il fêta le Baïram et embarqua plusieurs antiquités qui avaient été confisquées et déposées dans la cour du konak. Ce sont : une belle tête d'Hadrien; une inscription cunéiforme de vingt lignes; une meule à bras, dont la pierre supérieure porte des caractères qu'on croit hittites [1], et un cône symbolique de marbre blanc, haut d'un demi-mètre.

Poursuivant sa route, l'*Assir* vint mouiller à Rhodes; là il reçut une dépêche du ministre de la Marine lui enjoignant de se rendre à Thasos, au port de Liménas. Il y chargea dix caisses d'antiquités récemment découvertes par M. Bent, ainsi que celles qui avaient été déposées, il y a longtemps, dans le konak de Liménas [2]. Parmi ces dernières il y a une très belle tête virile de style attique et un excellent bas-relief funéraire que j'avais vus en 1882, et dont M. de Launay a bien voulu, tout récemment, me communiquer des photographies. Il est utile de rappeler que l'île de Thasos est un fief héréditaire du khédive d'Égypte, mais il paraît que S. M. le Sultan n'a pas renoncé à ses droits sur le sous-sol. La question est pourtant litigieuse, puisque de grands bas-reliefs découverts à Thasos, en 1866, sont à Tchinli-Kiosk, tandis qu'un aigle gigantesque en marbre, trouvé dans l'île vers la même époque, a été transporté en Égypte [3].

Suivant un journal arabe de Beyrouth, *Le Bachir*, l'*Assir* se serait rendu à Chuluk, le port de Mylasa, et y aurait embarqué deux statues grecques « qui avaient été achetées à condition par le Louvre, au prix

1. Une gravure de cette pierre a été publiée dans le *Quarterly statement*, 1887, p. 225. Quelques caractères ressemblent, en effet, à des hiéroglyphes hittites.

2. Cf. *République française*, 19 juillet 1887.

3. Maspero, *Guide au Musée de Boulaq*, n° 6002, p. 7.

de plusieurs milliers de francs. » Cela n'est pas exact : voici la vérité à se sujet. Au mois de juillet 1880, MM. Hauvette-Besnault et Dubois, membres de l'École d'Athènes, se rendirent à Mylasa et y étudièrent un monument récemment découvert dans la cour de la maison d'un nommé Méhémet-Effendi [1]. Parmi les trouvailles, il y avait deux statues de femmes drapées, sans bras ni tête, d'un bon travail gréco-romain, quelques bas-reliefs et une dédicace à Némésis. Au mois de septembre de la même année, j'arrivai à Chuluk sur l'aviso *le Latouche-Tréville*, à bord duquel je m'étais fait embarquer, dans l'espoir naïf de rapporter quelque Vénus de Milo. Mes camarades m'avaient prévenu de l'existence des statues de Mylasa : j'allai les voir, les trouvai intéressantes et convins de donner 2,400 francs du tout, au cas où la Porte autoriserait l'exportation. On voit que le Louvre n'a été mêlé en rien à cette affaire. Si je n'ai pas eu le plaisir de lui procurer ces sculptures, ce n'est pas faute d'avoir sollicité, à cet effet, l'intervention de Charles Tissot, qui était alors notre ambassadeur à Constantinople ; mais cet archéologue, en qui je regrette un ami, ne voulait pas demander à la Porte de menues faveurs et n'était curieux, à ce moment de sa carrière, que des voies romaines de la Tunisie.

A Iasos, quelques mois avant le voyage de l'*Assir*, un bâtiment de guerre turc en croisière sur le littoral a chargé des blocs de marbre provenant d'un ancien mur, parmi lesquels Hamdi-Bey découvrit de nombreuses inscriptions, qui furent dirigées sur Constantinople. M. Cecil Smith a vu depuis, dans la cour de Tchinli-Kiosk, des marbres provenant de Iasos, mais il n'a pu les examiner [2]. La publication de ces textes épigraphiques a été confiée à M. Carathéodory, conseiller d'État.

Thasos. — Un archéologue danois, M. Kinch, à découvert au mois d'août 1887, dans un mur de l'acropole de Liménas, une inscription dont il n'a pu lire qu'une partie, le reste étant encore dissimulé dans l'épaisseur du mur. C'est un décret qui paraît fort intéressant et qui nous fait connaître, entre autres, l'existence du mois d'Hécatombéon dans le calendrier thasien. On comprend que le respect des droits de l'inventeur ne me permette pas d'en donner le texte. Je dirai, à ce propos, que M. Bent a revendiqué la découverte du fragment épigraphique thasien que j'ai publié dans la *Revue* (1887, II, p. 82) [3] ;

1. Cf. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1881, t. V, p. 31 et suiv.
2. *Classical Review*, 1887, p. 317.
3. Cf. *Classical Review*, 1887, p. 318.

je croyais, au contraire, que cette inscription avait été trouvée par M. Christidis et je me serais gardé d'en publier une ligne si j'avais pu soupçonner les droits de l'archéologue anglais. Ayant formulé moi-même ce que je crois être la jurisprudence à cet égard [1], je serais fort mal venu de m'en écarter.

Le *Journal des Débats* du 4 septembre 1887 [2] a publié, d'après l'*Athenaeum* (n° 3113), quelques renseignements complémentaires sur les fouilles de M. Bent à Thasos ; nous en extrayons ce qui suit :

L'arc de triomphe (découvert à Liménas), dont il n'existe plus que les débris à 10 pieds au-dessous du niveau du sol, était un magnifique édifice en marbre, large en tout de 54 pieds et percé de trois baies dont la plus grande, au centre, a 20 pieds. Il est dédié par la ville de Thasos à l'empereur Marc-Aurèle-Antonin, le Germanique ; mais des inscriptions postérieures font hommage de l'édifice successivement à Julia Domna, à Septime Sévère, à Pertinax. L'arc était surmonté d'un groupe colossal en marbre, représentant Hercule luttant contre un lion. On put en rassembler les débris ; Hercule, le genou droit en terre, le genou gauche appuyé sur le corps de la bête, en presse la tête contre sa poitrine du bras gauche et lève le bras droit pour la frapper, tandis que le lion lui déchire la chair de ses griffes de devant. Le lion est long de 7 pieds 1/2 ; la cuisse du demi-dieu a 3 pieds 1/2 de circonférence. Ce groupe était flanqué de deux statues, dont l'une est parfaitement conservée ; elle représente une jeune femme gracieusement drapée qui est probablement l'impératrice Sabine, la femme d'Hadrien.

Le théâtre de Thasos était situé, selon l'usage, devant la ville, sur le penchant d'une colline dans laquelle sont creusés une partie des gradins disposés comme d'habitude en un hémicycle, divisé en coins par des escaliers et bordé en haut et au milieu de deux larges couloirs. Les sièges sont des blocs de marbre fort étroits et profondément usés, tout entaillés de noms et d'initiales. Comme on sait, les Grecs ne s'asseyaient pas dans l'endroit que nous appelons l'orchestre, où évoluait le chœur. A l'époque romaine, au contraire, toute l'action se passait sur la scène et le fond du théâtre, à Thasos comme ailleurs, fut rempli de sièges dont il est facile de reconnaître la moindre antiquité. On a trouvé aux murs du théâtre trois bas-reliefs qui représentent Némésis, tenant en main une balance et le pied sur une roue qui fuit.

Les carrières de marbre de l'île sont au sud et ne tiennent à la terre ferme que par un isthme assez étroit. Sur cet isthme, M. Bent a trouvé les restes d'une ville assez considérable, qui était reliée à Thasos par une

1. *Conseils aux voyageurs archéologues*, 1887, p. 45.

2. Cf. *Chronique des Arts*, 24 septembre 1887 ; *Philologische Wochenschrift*, 10 septembre 1887 ; *Athenaeum*, n° 3117.

chaussée en blocs de pierre, dont quelques tronçons sont encore visibles M. Bent n'a complètement déblayé ensuite qu'un temple situé sur cinq gradins dont le plus bas est au ras des flots et qui sont formés de blocs de marbre vraiment énormes, ayant jusqu'à 17 pieds de long, sur 5 de large et 3 d'épaisseur. Au fond du temple on découvrit les débris d'une grande statue archaïque d'Apollon, les cheveux divisés en quinze tresses et d'une musculature tout à fait herculéenne. On trouva également de nombreuses tables votives de marins que le dieu avait sauvés du naufrage, une statue de Minerve, un autel dédié à Bacchus, le « héraut de l'amour », et des inscriptions intéressantes.

M. Bent a décrit, dans la *Classical Review*[1], la nécropole de l'ancienne Thasos, remarquable par ses grands sarcophages en marbre et les ruines de plusieurs mausolées. Au cours d'une fouille, il a découvert deux nouveaux sarcophages, dont l'un porte l'inscription suivante :

ΦΙΛΟΥΜΑΙΝΗΚΩΜΕΙΔΟΣΠΡΟΣΦΙΛΗΣΧΑΙΡΕ
ΤΡΥΓΗΤΙΟΝΚΩΜΙΔΟΣΠΡΟΣΦΙΛΗΣΧΑΙΡΕ

Un troisième sarcophage, de dimensions plus petites et brisé, était orné d'une Niké en relief, de têtes de béliers et d'une guirlande soutenue par un Éros. Un quatrième, également décoré de têtes de béliers, porte l'inscription :

ΕΡΜΗΣΘΕΟΔΩΡΟΥΠΡΟΣΦΙΛΗΣΧΑΙΡΕ

Ces tombes sont groupées autour d'un grand mausolée, construit sur une plate-forme à laquelle on accède par cinq degrés de marbre. Il y a un sarcophage sous le mausolée, mais M. Bent n'a pas cru devoir l'extraire, après s'être aperçu qu'il avait déjà été violé. Parmi les ruines du mausolée en question, on signale un lion de marbre et plusieurs tambours de colonnes doriques.

Les célèbres carrières de marbre étaient situées au sud de l'île de Thasos. Sur l'étroite langue de terre qui rattache le promontoire de marbre à l'île, existait une ville qui paraît avoir été considérable. M. Bent y trouva des fragments de beaux sarcophages avec sculptures ; il pense que des fouilles sur ce point donneraient des résultats intéressants pour l'épigraphie.

La *Royal Society* a accordé un subside à M. Bent, qui devait retourner à Thasos au mois de janvier 1888.

Rhodes.— Une lutte homérique est engagée depuis quelque temps

1. *Classical Review*, 1886, p. 210-211.

entre hellénistes anglais. M. Paley maintient, avec plus d'énergie que jamais, la date récente de notre Homère, qui serait postérieur aux Tragiques grecs[1]; il est secondé par sir W.-M. Cox, qui paraît être un apôtre passionné du *paleyisme*. Le professeur Jebb, qui ne craint pas la polémique, maintient l'opinion traditionnelle sur l'ancienneté d'Homère; de là des controverses et même des injures, *more homerico*. Nous n'avons pas à entrer ici dans ce débat, mais comme on fait appel au témoignage de l'archéologie, il est bon de consigner les rares données chronologiques que l'archéologie des temps les plus reculés peut nous fournir[2].

Une chambre sépulcrale, découverte à Ialysos, contenait des objets du style de Mycènes avec un cartouche d'Amenhotep III. Le règne de ce prince se place en 1500 avant J.-C., mais M. Torr pense que le scarabée en question, aujourd'hui au Musée Britannique, appartient à la renaissance égyptienne, qui commence vers 660 avant J.-C. On voit que la date de la civilisation mycénienne se trouverait ramenée au VIIe siècle. A ce propos, nous pouvons rappeler que M. Ramsay place également vers 700 avant J.-C. la porte des Lions de Mycènes[3].

CHYPRE. — Dans une lettre adressée à M. Perrot, M. Ohnefalsch-Richter signale à l'attention des archéologues les anciens mythes chypriotes sur les serpents à cornes et les hommes cornus, mythes qui, suivant quelques auteurs, auraient valu à l'île le nom de Κεράστεια ou de Κεραστία (d'autres l'expliquaient par ses nombreux promontoires)[4]. Des serpents cornus sont figurés sur les vases à reliefs que l'on découvre à Chypre dans les couches archéologiques les plus an-



Cylindre de Haghia-Paraskévi.

1. Paley, *The truth about Homer, with some remarks on professor Jebb's « Introduction to Homer »*, Londres, 1887. Cf. *Classical Review*, 1887, p. 269 (Snow); *The Academy*, n° 794, 23 juillet 1887 (Cox); *ibid.*, n° 795, 30 juillet 1887 (Leaf); *ibid.*, n° 796, p. 93 (Cox). M. Léonh. Schmitz a pris le parti de M. Paley dans l'*Academy* du 10 septembre (p. 170); M. Oberdick en a fait autant dans la *Wochenschrift für class. Philol.*, 1888, p. 73.

2. Cf. Cecil Torr, *Classical Rewiev*, 1887, p. 250.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 356.

4. Cf. le *Wörterbuch der griechischen Eigennamen* de Pape, *s. v.*, et Engel, *Kypros*, t. I. p. 18.

ciennes, antérieures à l'influence sémitique. Un de ces vases a été recueilli par M. Richter à Polis tis Chrysokhou en 1885. Aujourd'hui encore, les Chypriotes croient à l'existence d'un serpent cornu à deux têtes. Cette conception est due sans doute à l'importation des objets d'art chaldéens. On peut citer comme exemple un curieux cylindre en jaspe noir, trouvé à Haghia-Paraskévi et appartenant à M. Costantinidès de Nicosie. Nous en donnons ici le dessin en grandeur naturelle d'après une empreinte communiquée par M. Richter; on y voit deux divinités cornues et une tête de bœuf qui reparaît sur certains monuments hittites.

Dans les mêmes couches pré-phéniciennes, on rencontre souvent de petits bœufs en terre cuite d'un travail très grossier, dont M. Richter a photographié quelques spécimens.



Centaure en terre cuite (Curium).

Le Centaure portant un veau que nous reproduisons ici a été trouvé en 1884 dans une tombe phénicienne de Curium, voisine de celle où a été découvert le pectoral d'or gravé dans la *Revue* (1886, II, p. 98). Il a été vendu à Paris en 1885 et nous ne savons où il a passé depuis. Nous publions également, d'après une aquarelle de M. Richter, le torse d'un Centaure cornu tirant la langue; la peau du Centaure est jaune, zébrée de stries noires; sa langue est d'un rouge incarnat. Il porte une sorte de casquette que surmontent deux cornes. Des centaines de figurines analogues ont été recueillies au cours de fouilles clandestines exécutées récemment près des villages de Leuka, de Loutro et de Xerovouno, dans une vallée voisine de la ville d'Aipeia. La vallée elle-même s'appelle *Limniti*. Pendant l'hiver de 1886, les paysans ont détruit en cet endroit une grande partie d'un *téménos* d'Apollon. M. Richter nous signale dans ce *téménos*, qui est plus vaste que celui de Frangissa, des statues en terre cuite *de grandeur naturelle*, entre autres une belle tête archaïque d'Apollon de style grec, une tête de nègre peinte, plus grande que nature, des statuettes de bronze, etc. Quand M. Richter arriva sur les lieux avec M. Oberhummer, le *téménos* venait d'être bouleversé. M. Richter et M. Cos-



Centaure cornu (Limniti).

tantinidès ont pu acquérir un diadème en bronze de cette provenance, qui a probablement servi de parure à une grande figure en terre cuite. Les paysans ont apporté leur butin au bazar de Nicosie où M. Costantinidès, le scholarque, s'est efforcé d'en racheter une partie. On dit que MM. Williamson, Christian et Watkins sont disposés à reprendre les fouilles sur cet emplacement si indignement dévasté. Pourquoi le gouvernement de l'île ne fait-il pas explorer Limniti par M. Richter, en se réservant de rentrer dans ses frais par la cession d'une partie des trouvailles au British Museum? Il est grand temps que les *dilettanti* britanniques s'en mêlent et mettent fin à des ravages que les Turcs n'auraient jamais tolérés.

— Nous avons sous les yeux la copie d'une lettre ou circulaire de sir H. Bulwer, en date du 16 juin 1887, relative à la question des recherches archéologiques dans l'île. Le gouverneur se déclare opposé aux fouilles de spéculation, entreprises par les particuliers : il signale la nécessité de les placer sous la conduite de savants de profession, et reconnaît que l'intérêt de la science et de l'histoire doit, pour le moment, légitimer la cession d'une partie des antiquités que l'on pourra découvrir aux musées étrangers et aux institutions scientifiques qui voudront supporter la dépense des fouilles. Ce langage est excellent : nous n'avons jamais demandé autre chose. Le pillage du sous-sol de Chypre doit prendre fin.

Le colonel Warren a donné sa démission de directeur du Musée de Chypre; c'est une bonne inspiration. Sir H. Bulwer a fait cadeau au musée d'une somme de 22 livres, dont dix ont été employées à l'acquisition de l'inscription phénicienne de Dali.

Un savant bavarois, connu par une étude sur l'Acarnanie, le docteur Oberhummer, a parcouru Chypre pendant l'été de 1887. M. Ohnefalsch-Richter a travaillé à lever deux grandes cartes archéologiques de Salamis et de Citium, en collaboration avec MM. Oberhummer, Piéridès et Cobham. M. Piéridès, le doyen des archéologues de Chypre, a pu fournir pour ce travail bien des indications qui sont connues de lui seul, touchant le lieu exact de la découverte des inscriptions phéniciennes et d'autres antiquités qui ont quitté l'île depuis longtemps. Ces renseignements sont consignés sur des cartes à grande échelle, dont la publication rapide est fort désirable.

— M. Sayce a passé une partie de la mauvaise saison à Chypre, en compagnie de M. Fr. Percival[1].

— Nous apprenons que les trois vases de Polis tis Chrysokhou,

1. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 1522.

avec les signatures d'Hermaios et de Kakhrylion[1], ont été acquis pour le compte de M. van Branteghem, de Constantinople[2].

— Il s'est formé à Londres, sous les auspices de la *Society for the promotion of Hellenic Studies*, un comité pour l'exploration de Chypre (*Cyprus Exploration fund*). Le comité comprend vingt-quatre membres, parmi lesquels une majorité de savants, quelques artistes et des hommes politiques. Une première somme de 150 l. st. a été votée par la *Society of Hellenic Studies*; l'École anglaise d'Athènes en a offert autant, à la condition que les explorateurs appartinssent à l'École et que la direction des fouilles fût confiée à M. Ernest Gardner, directeur de l'École anglaise en remplacement de M. Penrose. Un architecte sera adjoint à la mission; on cite aussi, comme devant y prendre part, MM. Hogarth, Guillemard et R. James, le premier appartenant à l'Université d'Oxford, le troisième à celle de Cambridge. Le Musée Britannique doit recevoir une partie des objets découverts; d'autres seront attribués aux musées des Universités dont les représentants prendront part aux fouilles. Outre les 300 l. st. assurées par la Société et par l'École, une première liste de souscription a donné un total de 356 l. st., ce qui fait 656 l. st., ou environ 16,000 francs. C'est plus qu'il ne faut, à notre avis, pour obtenir des résultats remarquables, surtout si l'on ne commence point par un des grands centres, déjà explorés en partie, mais par une des nombreuses localités jusqu'à présent négligées des archéologues, comme le téménos près d'Aipeia dont il a été question plus haut. Le public anglais ne tardera pas à comprendre l'intérêt national de cette entreprise, dont la réputation scientifique de l'Angleterre ne doit pas moins profiter que ses collections. Nous avons été parmi les premiers à signaler ici la plaie des fouilles de spéculation à Chypre, et nous espérons ne pas être les derniers à rendre justice aux effets de la réforme.

Cos. — On annonce la découverte d'un autel, d'un serpent en marbre et d'une corne d'abondance en marbre également[3]. Cos, comme le pensait Rayet, est une des îles de l'Archipel où il y aurait de belles fouilles à faire; il n'en est guère où l'on ait découvert plus d'inscriptions.

Crète. — Un correspondant de l'*Athenaeum*, M. Joseph Hirst,

1. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 89.
2. *Classical Review*, 1887, p. 209.
3. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 1554.

annonce[1] la découverte, à Phaistos près de Gortyne, d'une statue de marbre représentant une femme nue, analogue aux idoles dites *cariennes* que l'on a déjà signalées dans différentes îles de l'Archipel[2]. On a trouvé une seconde figurine du même genre sans bras, une tête de marbre sans yeux ni bouche, où le nez seul est indiqué par une forte saillie, une parure en or pesant 12 grammes en forme de sèche, une plaque de bronze avec un liseré d'or, une boule en bronze doré, un cylindre en terre cuite avec figures gravées, un galet taillé en forme de tête humaine, une pointe de lance en bronze, etc. Tous ces objets ont été donnés au Syllogue grec de Candie qui, sous la direction de M. Chatzidakis, tend à devenir un centre scientifique important. Le Syllogue vient d'acquérir le produit des fouilles de M. Halbherr au temple d'Apollon Pythien à Gortyne et une vingtaine de marbres divers ; il a aussi conduit, à ses frais, l'exploration des cavernes crétoises de Psychro et d'Ilythie.

De nouvelles inscriptions ont été découvertes sur la côte à Ledia, au sud de Messava, emplacement de la ville de Lebena qui servait de port à Gortyne et possédait un temple d'Esculape. Les textes exhumés rappellent des cures miraculeuses, comme ceux de l'Asclépieion d'Épidaure que nous avons autrefois fait connaître ici. Le plus long est la dédicace d'un Romain, Publius Granius, qui, après avoir été tourmenté pendant des années par une toux opiniâtre, relate les détails du traitement auquel il a dû sa guérison. Ces inscriptions doivent être publiées prochainement dans le *Museo Italiano*.

Magnésie. — Nous avons déjà annoncé (*Revue*, 1887, II, p. 96) la découverte d'un temple de la Mère Plastène, à l'est de Magnésie, au-dessous de la statue de la roche Coddine mentionnée par Pausanias. Dans l'*Amalthée* de Smyrne (nº 1152, 3-15 juin 1887), M. Contoléon publie quelques détails nouveaux à ce sujet. Sur la base d'une statuette en bronze, haute de $0^m,50$, on lit :

Μητρὶ Θεῶν Πλαστήνῃ
Καλβείσειος Ὀρφεὺς
ἀνέθηκεν.

Dans le texte connu de Pausanias (V, 13, 7 : Πέλοπος δὲ ἐν Σιπύλῳ μὲν θρόνος ἐν κορυφῇ τοῦ ὄρους ἐστὶν ὑπὲρ τῆς Πλαστήνης μητρὸς τὸ

1. *The Athenaeum*, nº 3135, 26 novembre 1887.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 80, note 4, où nous avons donné la bibliographie de ces étranges sculptures.

ἱερόν), le mot Πλαστήνης était douteux : on avait proposé Πλαιζηνῆς (Porson), Μοστήνης (Nibby), Πλακιανῆς (Siebelis). Aujourd'hui la lecture Πλαστήνης est définitivement assurée.

La dédicace déjà connue par le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1887, p. 300) : Μητροδώρα Ἀπολλᾶ μητρὶ Πλαστήνῃ εὐχήν, est gravée sur la base d'une sculpture en marbre blanc, haute de 0m,50, qui représente Cybèle assise sur un trône, chaque main appuyée sur la tête d'un lion placé de part et d'autre de la déesse[1]. Tout auprès on a trouvé une tête d'un bon travail, où M. Contoléon reconnaît Aphrodite ou Artémis.

M. Martin Schweisthal a publié dans la *Gazette archéologique* (1887, p. 213-232) un long article, fort pénible à lire, intitulé : *L'image de Niobé et l'autel de Zeus Hypatos au mont Sipyle*. Voici, en résumé, la thèse de cet archéologue[2] : 1° M. Schweisthal croit avoir retrouvé la Niobé d'Homère dans la vallée de l'Achéloos (Jarik-Kaïa) : c'est un *lusus naturae* haut de 25 à 30 mètres. Ce *lusus*, paraît-il, concorde fort bien avec ce que les auteurs anciens ont dit de la Niobé du Sipyle :

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien;

2° vis-à-vis du rocher de Niobé, de l'autre côté de l'Achéloos, un des contreforts du Sipyle s'élève à près de 1,000 pieds, et porte sur son sommet l'acropole de Tantale, découverte par M. Humann. Dans un bloc prismatique où M. Humann avait vu le trône de Pélops, M. Schweisthal reconnaît un autel de Ζεὺς Ὕπατος, divinité que Nonnus (*Dionys.*, XIII, 534) place sur le sommet du Sipyle; 3° le tombeau de Tantale est bien là où l'a placé M. Humann, à vingt minutes vers l'est de la Niobé; 4° une dynastie royale, d'origine assyrienne, aurait occupé le Sipyle et gouverné de là les Phrygiens de la plaine avoisinante; 5° M. Schweisthal a cherché, dans les monuments figurés de l'époque classique, des répliques du type de Niobé, et il s'est imaginé en reconnaître dans quelques terres cuites de Cyrénaïque et de Myrina. Ici, je m'insurge : c'est de la fantaisie pure, et les deux figurines publiées par M. Schweisthal protestent avec moi contre la désignation de Niobé qu'on leur inflige. Ce sont de jeunes et coquettes

1. M. Schweisthal, qui dit avoir vu cette sculpture chez le vali de Magnésie (*Gaz. archéol.*, 1887, p. 219), l'appelle « une plaque de marbre représentant Cybèle tourrelée, tenant d'une main la patère et de l'autre le tympanon, avec deux lions à ses pieds et accompagnée d'Hermès... Ce monument peut être attribué au ɪvᵉ siècle avant notre ère. »

2. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 97.

personnes qui, fort heureusement pour elles, n'ont rien de commun avec la *Mater dolorosa* du paganisme.

Tralles. — Dans la partie supérieure de la ville, des paysans ont trouvé une statue de femme plus grande que nature, sans tête ni bras, et un buste de grandeur naturelle ressemblant, dit-on, à Alexandre le Grand. M. Démosthène Baltazzi s'est transporté sur les lieux.

Cymé. — M. Démosthène Baltazzi me donne avis d'une découverte très importante qui a été faite à Cymé au mois de novembre 1887. En 1881, j'avais pratiqué des fouilles auprès d'une petite cabane appartenant à un nommé Perganli, qui, en labourant son champ, avait trouvé, quelques années auparavant, une inscription grecque intéressante. La présence d'un petit chapiteau ionique et d'un assez grand nombre de colonnes, employées dans la construction de la maisonnette, signalait cet endroit à mon attention. Je réussis à dégager le soubassement d'un petit édifice, dont le pavé était formé de carreaux de marbre et où les bases des colonnes et la naissance des montants d'une porte étaient encore reconnaissables. Il me sembla que cette construction avait dû être transformée, à l'époque chrétienne, en une chapelle byzantine avec abside. N'ayant découvert qu'une monnaie de Licinius et deux fragments épigraphiques, je fus obligé d'interrompre mes recherches pour ne pas endommager les récoltes sur pied et les vignes.

A quelques mètres de là est une colline basse, voisine d'une autre colline plus élevée, qui a peut-être été autrefois l'acropole de la ville. Un cultivateur, voulant enlever des pierres qui encombraient son vignoble, découvrit en cet endroit un mur qui fait le tour de la colline. Ce mur est construit en pierres de grand appareil, ajustées par des crampons en fer. En dedans du mur était une masse de moellons, au milieu desquels on découvrit d'intéressantes sculptures, que la lettre de M. Baltazzi décrit brièvement. Il y a d'abord un bas-relief en marbre dont le fond est peint en rouge foncé : on voit au milieu un bucrâne, de part et d'autre une guirlande, sur cette guirlande un Éros endormi et un autre becquetant un cygne. Les sculptures sont parfaitement conservées et peintes de couleurs vives. Les autres objets sont en ronde bosse, à savoir : 1° un buste de femme, en marbre, de grandeur naturelle ; elle porte un diadème percé d'un trou au milieu ; les oreilles sont aussi percées pour recevoir des pendants ; les cheveux sont ondulés et peints en rouges ; le type rappelle celui des figures de Junon ; 2° un buste viril (Tibère, suivant M. Baltazzi), également de grandeur naturelle. Il est voilé en pontife ; détail singulier,

la face serait en marbre de Paros et le revers de la tête en marbre bleuâtre. Une partie du nez manque; 3° un buste viril en marbre de Paros, d'un beau caractère, d'une parfaite conservation; les cheveux sont courts; grandeur naturelle; 4° un buste viril, de grandeur naturelle, très bien conservé. La tête est ceinte d'un bandeau coloré en pourpre et percé de trous; les cheveux sont bouclés; couleur rouge sur le haut de la draperie; type semblable à celui d'Apollon; 5° une statue de femme drapée, parfaitement conservée, aux trois quarts de la grandeur naturelle. La tête, en marbre de Paros, est rapportée; traces de rouge sur le chiton et de dorure sur l'himation; 6° différents morceaux d'une statue d'empereur romain, de grandeur naturelle, à savoir : les jambes jusqu'au haut du genou ; les brodequins historiés et peints en rouge, bleu et ocre; le bras droit levé tenant un bâton de commandement; un autre bras sans poignet, etc.; 7° une jambe d'une autre statue.

Ces premières fouilles n'ont porté que sur un espace de 30 mètres carrés environ. M. Baltazzi, qui a immédiatement averti le Musée impérial, se propose de déblayer toute l'enceinte lorsqu'il aura reçu des instructions à cet effet.

Les sculptures découvertes à Cymé paraissent avoir figuré dans quelque *Augusteum*, analogue à celui qu'on a trouvé en 1777 à Otricoli. Comme M. Baltazzi croit reconnaître les traits de Tibère dans un des bustes, on peut se demander s'il n'y a pas quelque rapport entre cet *Augusteum* et la généreuse intervention de Tibère, restaurateur de plusieurs villes asiatiques, entre autres de Myrina et de Cymé, à la suite du terrible tremblement de terre qui les détruisit[1]. Cette hypothèse me paraît confirmée par un texte épigraphique. Il existe, en effet, à Ali-Aga, un fragment d'inscription latine qui a été copié par M. Hirschfeld et publié, d'après sa copie, par M. Mommsen, dans l'*Ephemeris epigraphica*[2]. M. Mommsen l'attribue à *Myrina Mysiae*, mais c'est là une légère erreur : les gens d'Ali-Aga, en 1881, savaient que ce texte avait été apporté de *Namourt* (Cymé), et je suis en mesure d'ajouter qu'il provient de l'endroit même où l'on

1. Tacite, *Annales*, II, 47; cf. les textes cités dans *La nécropole de Myrina*, p. 50 et suiv.

2. *Ephemeris epigraphica*, t. II (1875), p. 473, n° 1045. Cette inscription est certainement identique à celle dont une mauvaise copie a été publiée dans l'*Ephemeris*, t. IV (1879-1881), p. 35, n° 55, avec l'indication : *in agro Pascha Tschiflik rep. ubi Cyme fuit; est Myrinae.* Pacha-Tchiflik est à dix minutes de marche de la cabane de Perganli. On sait d'ailleurs, depuis nos fouilles, qu'Ali-Aga n'est pas l'emplacement de Myrina.

a découvert maintenant les bustes d'empereurs. J'ai déjà parlé de la cabane de Perganli, située tout près des nouvelles fouilles. Or, dans le mur de cette cabane, j'avais observé, dès 1880, le fragment épigraphique suivant (*litterae apicatae*) :

IVII
ΛA/
VII

En 1881, j'eus l'idée d'emporter ce fragment pour voir s'il ne s'ajustait pas à l'inscription d'Ali-Aga, publiée par M. Mommsen. Il s'y ajustait à merveille. L'inscription doit donc se lire ainsi :

TI · CAES////////
DIVI · AVG · F · DI////IVLI *n.*
*aug*VSTVS · PONTIF/////MAX *trib.*
*pot*EST · XXXVI · IM////////VII*i cos v*

Cette inscription date de l'an 34/35 après J.-C. Or, l'inscription de la base de Pouzzoles, dédicace à Tibère ornée de bas-reliefs qui représentent les villes asiatiques restaurées[1], est de l'an 30. On voit qu'il y a tout au moins de fortes présomptions en faveur de l'hypothèse qui rattacherait aux mêmes événements notre inscription, la base de Pouzzoles et les sculptures signalées par M. Baltazzi.

Les fouilles de Cymé ont encore fourni trois fragments épigraphiques dont M. Baltazzi m'a envoyé des estampages.

1° Petits caractères fins :

ΑΣΚ

2° Beaux caractères romains avec *apices*, hauts de 0^m,03. Larg., 0^m,30 ; haut. 0^m,185 ; épais. 0^m,03 :

ΟΤΟΥΑΔΕΛΦΟΥ
ΙΑΛΛΩΝ ΘΕ (καὶ ἄλλων θεῶν)
ΛΑΡΚΟΥ (Μάρκου)

3° Fragment mutilé de tous côtés ; bonnes lettres de l'époque alexandrine, avec Σ à branche divergentes (haut. des lettres : 0^m,013). Le marbre a malheureusement été martelé et la lecture en est très

1. *Corpus inscr. lat.*, t. X, 1, p. 201 ; *La nécropole de Myrina*, p. 52.

difficile. Le peu qu'on distingue fait regretter ce qui manque. Larg. 0m,13 ; haut. 0m,29 ; épais. 0m,018.

Λ . . .
ΙΑΝΤΑΝ
ΑΦΑΝΤΑΝΙΙ
////ΤΗΜΑΤΩ
\ΚΑΛΛΥΞΙΝ
ΔΕΝΑΜΗΤΕΑ·Λ
\ΑΦΟΝΘΗΡΑΙΗ
ΑΤΗΡΑΣΕΚΑΤΟΝ
ΞΡΟΙΣΧΡΥΣΩΣΤΑΤ
ΣΕΝΕΝΤΑΣΤΑΛΛ
ΤΑΙΡΑΧΡΗΜΜΑ
ΙΜΑΝΤΟΣΠΙ
ΣΑΠΕΛΥ
ΝΕΝ
Λ

Myrina. — Le Musée des beaux-arts de Boston a récemment acquis une collection de vingt-neuf terres cuites provenant de Myrina. Quelques-unes ressemblent aux statuettes de Tanagre, d'autres sont d'un style plus libre où se reflètent les tendances de l'art hellénistique. Espérons que l'*American Journal* ne tardera pas à nous faire connaître ces figurines[1].

Pergame. — A la Société archéologique de Berlin (avril 1887)[2], M. Bohn a exposé les résultats des dernières fouilles de Pergame. Le plus important a été la découverte des palais royaux, mais, comme ils étaient construits en un point très élevé et n'ont pas été protégés par une couche épaisse de débris, on n'en a retrouvé que peu de vestiges. Les célèbres pavés en mosaïque avaient été sciés et détachés dès l'antiquité.

MM. Kiepert et Conze ont présenté trois cartes à l'Académie de Berlin[3], savoir : les environs de Pergame, levés par M. Walter von Diest, le plan de Pergame par M. Humann et celui de l'acropole de Pergame par M. A. Senz. Ces trois cartes seront gravées dans le grand ouvage *Alterthümer von Pergamon*. Nous avons déjà eu l'occasion de dire ici ce que nous pensons de cette publication, dont le prix total sera d'environ 2,000 francs. Nous lui souhaitons peu d'acquéreurs et encore moins d'imitateurs.

1. *The Nation*, 17 novembre 1887.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1887, p. 862.
3. *Sitzungsber. der Akad. zu Berlin*, 5 mai 1887 (*Philol. Woch.*, 1887, p. 1390).

MYSIE. — A la Société archéologique de Berlin[1], M. C. Schuchhardt a donné quelques détails sur les environs de Pergame qu'il a étudiés en 1886. Au pied du Kara-Dagh, entre Atarnée et Pitane, le voyageur allemand a retrouvé l'emplacement de Kane, entouré de tours de garde et joint à Pergame par une ligne de petits castels qui sont des postes de signaux. Des tours analogues se voient à Lesbos et à Colophon. Plusieurs de ces castels laissent entrevoir l'installation et la vie des petites garnisons isolées dans les montagnes : la tour est placée au milieu d'un plateau, ayant d'un côté une citerne et de l'autre une petite nécropole; un peu plus bas on reconnaît les restes de maisonnettes construites sur un plan uniforme.

A l'est, depuis les sources du Caïcus jusqu'à la plaine hyrcanienne, on trouve les colonies macédoniennes de Thyateira, Nacrasa, Apollonis, Mosteni, Hyrcani. Sauf Nacrasa, elles n'appartinrent au royaume de Pergame qu'après la bataille de Magnésie. Suivant une inscription d'Apollonis, elles existaient dès l'époque d'Eumène II ; il semble que la fondation en remonte à Lysimaque, qui voulut assurer les frontières de son royaume dans la plaine hyrcanienne à la suite de la bataille d'Ipsus (301). Comme les nouvelles villes fondées par les Attales se trouvent principalement dans le même pays (Apollonis, Stratoniké, Attaléia), M. Schuchhardt pense que les Attalides essayèrent de créer ainsi un contrepoids national à l'élément macédonien si fortement établi par Lysimaque.

HÉRACLÉE PONTIQUE. — Dans un journal quotidien d'Athènes, l' Ἐφημερίς (1887, n° 213, 1er août 1887), M. Dragatsis, éphore des antiquités du Pirée, publie et commente l'inscription suivante, trouvée à Héraclée du Pont :

Ἰοῦστος Βικτωρίῳ
Σαβίνῳ τῷ πάτρωνι
ἑαυτοῦ κατεσκεύασα[ς]
τὸ λατομίον ἐκ τῶν
ἑαυτοῦ. Λε[γε]ῶνος
πρώτης Μεινερβ[ί]ας
φρουμεντάρις[2], Αὔ-
γουστος χώρας Λου-
βούνου. Χαῖρε πολῖτα
πόλεως Οὐλοκασ-
σίνου.

1. Séance du 9 décembre 1887 (*Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 94).
2. Φρουμεντάρις = *frumentarius* me paraît nouveau ; je connais φρουμεντάριος, *Bull. della Comm. munic. di Roma*, 1881, p. 15; *Corp. inscr. graec.*, 2802.

M. Dragatsis, qui a étudié ce texte avec M. Svoronos, pense que Λούδουνος est un nom galatique identique à Lugdunum (*Lugu-dunum*), et rapproche la πόλις Οὐλοκασσίνος des *Véliocasses* qui faisaient partie de la Gaule lugdunaise. La corruption de *Lug-dunum* en Λού-βουνος est intéressante, puisque βουνός, en grec, a le même sens que *dun* dans les langues celtiques.

Les Hittites. — M. Conder a essayé de répondre aux critiques de ses *Altaic hieroglyphs*[1] publiées dans l'*Academy* et dans l'*Athenaeum*; il a fait savoir au monde qu'il poursuivait ses études[2], que les Hittites sont des Tartares, que soixante-dix mots hittites, recueillis par lui dans les textes égyptiens, s'expliquent à merveille par le turco-tartare, le turc, le finnois et l'ougrien. L'assurance de M. Conder est vraiment admirable; il n'éprouve pas le moindre vertige sur cette plate-forme d'où il domine toute la linguistique touranienne, et où les garde-fous font malheureusement défaut. Après tout, les étymologies absurdes sont jeux innocents, et l'on ne peut empêcher personne de s'y amuser. M. T. de Lacouperie, qui a montré récemment d'une manière si frappante l'analogie entre le syllabaire assyrien et l'écriture chinoise, a publié dans le *Babylonian and Oriental record* (1887, p. 85-90) un intéressant résumé des tentatives faites jusqu'à ce jour pour le déchiffrement des hiéroglyphes hittites. Combien pèseront ces tentatives le jour où le Champollion futur aura parlé?

— M. Th. Tyler annonce à l'*Academy*[3] que M. Greville Chester a acheté en Asie Mineure un sceau cubique, découvert près de Tarse, qui porte des gravures sur cinq faces. Quatre côtés présentent une figure les jambes écartées, avec la pointe des pieds relevée comme dans d'autres représentations hittites. Suivant M. Tyler, cette figure serait une modification du triangle équilatéral, que l'on trouve gravé sur le sceau de Yûsgad acquis, en 1886, par le Musée Britannique[4]; ce triangle rappelle à M. Tyler le triangle équilatéral des Pythagoriciens, auquel ils donnaient le nom d'Athénée (Τριτογένεια et Κορυφαγένης)[5]. Un symbole trinitaire analogue, le trident, est figuré trois fois sur le sceau de Tarse. Sur une autre face, un personnage debout tient verticalement dans la main droite une verge, et deux

1. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 99.
2. Conder, *The Academy*, n° 811, 19 novembre 1887, p. 339.
3. *The Academy*, n° 797, 13 août 1887, p. 107; 12 novembre 1887, p. 321.
4. *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, novembre 1886 (Budge).
5. Plutarque, *De Iside*, c. LXXV.

verges parallèles dans la main gauche. N'y aurait-il pas là, demande M. Tyler, une confirmation indirecte des traditions qui font dériver de l'Orient les doctrines pythagoriciennes [1], où le cube et le nombre trois, l'unité et la dualité jouent un si grand rôle ? — Le sage Thurot disait que la métaphysique est la peste de la grammaire; il eût ajouté, s'il avait daigné s'occuper de notre science : *et de l'archéologie.*

A la théorie du pythagorisme hétéen, M. Sayce répond [2] qu'étant malheureusement peu au courant des principes primordiaux des choses, il regrette de ne pouvoir suivre M. Tyler dans ce règne mystérieux de la nature ; il relève plaisamment les erreurs du correspondant de l'*Academy* et lui conseille d'étudier exactement les faits avant de s'aventurer aussi loin. M. Tyler a naturellement répliqué [3], mais M. Sayce venait de partir pour l'Orient et le dialogue s'est trouvé interrompu. Je ferai remarquer que dans cette discussion, où il a été question de personnages à jambes écartées, ni M. Tyler ni M. Sayce ne se sont souvenus du monument de Thyatire, publié par nous ici-même d'après des photographies [4]. L'authenticité de ce curieux objet, dont j'ai déposé un moulage à l'Institut, me semble absolument incontestable; je pense que M. Sayce ne doit pas en douter non plus.

Dans un autre numéro de l'*Academy*, M. Sayce écrit [5] qu'il a reçu les empreintes d'un sceau en hématite, qui a passé dans le commerce à Constantinople et qui ressemble d'une manière frappante à celui de Yûsgad ; on dirait deux œuvres du même graveur. Des symboles analogues à ceux de ces monuments se voient sur des sceaux découverts à Aïdin, récemment acquis par le Louvre, et sur le sceau de Tarse appartenant à M. Greville Chester. Parmi les symboles que M. Sayce considère comme spécifiquement hittites, il y a le triangle, puis un signe particulier qui serait l'image de la ceinture à nœuds portée autour de la taille [6]. Cette ceinture peut prendre la forme de la croix ansée, symbole de la vie en Égypte ; M. Sayce y reconnaît *the knotted girdle worn by primitive Egyptians over the seat of life.* Quelques figures de la tombe de Ti (V[e] dynastie) ne portent pas d'autre

1. Signalons un travail récent sur les relations du pythagorisme avec la sagesse orientale : Howorth, *Pythagoras and India*, dans le *Manchester Quarterly*, juillet 1887. Le sceau de Tarse a été publié par Th. Tyler dans l'*Oriental Record* du mois d'août 1887.

2. *The Academy*, n° 811, 19 novembre 1887, p. 338.

3. *The Academy*, n° 812, 26 nov. 1887, p. 355; n° 814, 10 déc. 1887, p. 391.

4. *Revue archéol.*, 1886, I, p. 165.

5. *The Academy*, 5 novembre 1887, p. 303.

6. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, fig. 331, 332.

vêtement que cette ceinture. Enfin, sur les sceaux de Yûsgad et de Constantinople, on voit la « botte hittite » figurée sur l'*apex* de l'idéogramme qui représente « un roi » ; cette botte est souvent combinée avec un symbole qui, suivant M. Boscawen, figure le sourcil. Dans les inscriptions, ce dernier signe doit répondre à l'idée de supériorité, de puissance (*cuncta supercilio movens*, dit le poète). Or, à Boghaz-Keui, le prêtre, qui porte le disque solaire ailé sur sa tête, est debout sur la botte; d'autre part, sur un des sceaux de M. Schlumberger, le sourcil et la botte accompagnent une divinité debout sur le dos d'un animal. M. Sayce en conclut que le sourcil représente le ciel et que la botte est la terre. Ce résultat lui semble confirmé par un passage d'une inscription de Carchémis[1], où il croit lire « celui qui est dessous et celui qui est dessus », proposition exprimée par les deux hiéroglyphes susdits, entre lesquels figure une tête d'âne. Ailleurs, la tête d'âne paraît permuter avec un hiéroglyphe circulaire, qui marque probablement la conjonction, par exemple dans un des textes de Carchémis (Wright, pl. X, l. 3), où le roi est nommé, d'après la lecture conjecturale de M. Sayce, « le carchémisien et le hittite ».

— De l'examen des moulages et des photographies rapportés par M. F. Petrie (documents relatifs aux types ethnographiques figurés par l'art égyptien), M. Isaac Taylor conclut[2] : 1° que les Hycsos n'étaient pas des Sémites, mais des Mongols ou des Tartares ; 2° que Mariette avait raison de penser qu'une des dynasties des Hycsos était hittite. Il paraît, d'après M. Taylor, que les chefs des Khétas, représentés sur les monuments égyptiens, ont le type hycso-mongolique, tandis que les simples Khétas, *fruges consumere nati*, ont un type tout différent. D'où cette conclusion que des envahisseurs mongols, partis de l'Asie centrale, ont soumis, sur leur passage, la Syrie et l'Égypte, puis ont régné, comme une aristocratie conquérante, sur les indigènes asservis. M. Taylor ne manque pas de hardiesse; il l'a montré de reste dans ses récents articles de l'*Academy* (1887) sur le mythe d'Éros et Psyché et sur l'étymologie du nom d'Apollon. Nous apprenons que ce savant va passer l'hiver en Égypte. Souhaitons-lui de découvrir quelques crânes brachycéphales d'Hycso-Tartares, à joindre aux *Mongoloïdes* de feu Prüner-Bey.

1. Wright, *Empire of the Hittites*, pl. XI, fig. 4.

2. *The Academy*, n° 802, 17 septembre 1887, p. 188. Les 150 moulages rapportés par M. Petrie ont été exposés dans les derniers mois de 1887 à South-Kensington; des photographies, exécutées d'après ces moulages, sont déposées chez M. Browning-Hogg, 75, High-Street, Bromley, Kent, où l'on peut se procurer des épreuves. (*The Academy*, 5 novembre 1887, p. 303.)

Antioche. — M. Greville John Chester écrit de Ladikiyèh[1] pour signaler la destruction des fortifications d'Antioche, considérées comme un des plus beaux spécimens d'architecture militaire au temps des Croisades. Les tours et les murs servent de carrières aux habitants, et les autorités turques laissent faire. M. Chester rappelle que lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie, eut l'honneur autrefois de sauver les murs byzantins de Constantinople, qu'un sultan avait donnés à sa mère pour qu'elle les débitât comme matériaux de construction. Il demande que sir E. White veuille bien intervenir, à son tour, en faveur des murs d'Antioche. *Bakaloum!* Mais est-on bien sûr qu'il ne faille pas faire au vandalisme sa part? Il serait bon pourtant qu'on fît surveiller la destruction des murs d'Antioche, ne fût-ce que pour recueillir les inscriptions et les sculptures qui peuvent y être encastrées. C'est à cela que se borneront nos vœux.

Sidon. — Au mois de novembre 1887, on a découvert à Saïda, dans un jardin situé non loin de la grotte dite d'Apollon (*Magharat-Abloun*), un puits conduisant à plusieurs caveaux, dont l'un renfermait un sarcophage anthropoïde en marbre blanc, non encore violé. Hamdi-Bey, immédiatement averti, donna ordre par télégraphe de combler le puits et d'y poster des soldats afin d'éloigner les curieux. Il se propose de faire procéder à des fouilles régulières sur ce point lors de la reprise des travaux, au mois de février ou de mars 1888.

Les résultats de la première campagne, que nous avons fait connaître à nos lecteurs, doivent être publiés avec détail dans une monographie actuellement en préparation. C'est là qu'on trouvera reproduits les sarcophages à bas-reliefs polychromes, qui ont été transportés à Tchinli-Kiosk. Il est fort désirable que l'on indique très exactement toutes les traces de couleur avant que l'humidité de Constantinople les ait fait disparaître.

— Le *Bosphore égyptien* du 19 août 1887 a publié l'article suivant, qui a eu l'honneur d'être traduit dans le *Diario oficial de avisos de Madrid*. Un si beau spécimen d'archéologie fantaisiste mérite de ne pas tomber dans l'oubli. Trois lignes de cet article sont certainement conformes à la vérité, bien qu'elles se rapportent à des faits déjà anciens; nous reproduisons le reste sans garantie, en souhaitant que ce puisse être la vérité même.

Le culte de Mithras est d'origine persane. Mithras est le dieu Ormuzd

1. *Quarterly Statement*, 1887, p. 15.

des Perses. Son culte, qui a suivi les armées triomphantes des rois perses, s'est implanté dans les pays conquis et s'y est quelque peu transformé, empruntant aux cultes indigènes quelques-uns de leurs caractères. Jusqu'à ce jour, aucun temple de Mithras n'a été trouvé intact ; car la rage de Constantin a passé comme un ouragan dévastateur sur tous les monuments de l'idolâtrie. Le temple de Sidon seul a pu échapper à la destruction.

Il est à plusieurs mètres sous terre, entièrement enfoui dans les décombres. Si l'on disait au passant, sur le terrain qui recouvre ce temple, que sous ses pieds sont des salles splendides, remplies de trésors archéologiques, on le jetterait dans un légitime étonnement, car rien, à la surface du sol, ne révèle l'existence de ces caveaux mystérieux. Il m'a été donné de visiter ce sanctuaire, et en voici la description :

Il paraît que les adeptes du culte de Mithras de la ville de Sidon, à l'apparition du premier édit de Constantin, se seraient empressés de murer la porte de leur temple secret. Peut-être même auraient ils été les victimes de la politique qui poussait Constantin à sévir contre les idolâtres. Le fait est que ce temple est resté caché et inconnu jusqu'à ce que mes recherches, dans le sein des décombres de la Phénicie, m'ait conduit à son entrée mystérieuse.

La porte en bois a été anéantie par l'humidité ; elle donnait sur un long corridor encombré par la terre qui l'a envahi en partie. A hauteur d'homme, des deux côtés latéraux du corridor, dans quatorze niches, sont placées des statues en marbre de $1^{m},10$, représentant des prêtres ou plutôt des guerriers de tout âge, armés de toutes pièces, dans des allures offensives.

Au bout de ce corridor, est une vaste salle ronde, dont le dôme est soutenu par vingt-quatre colonnes formant douze angles. Chacun de ces angles contient une sorte d'autel ; au pied de ces autels, des lits en marbre de formes bizarres gardent encore les traces des mystères qui s'y accomplissaient. Sur ces douze autels sont de grands bas-reliefs en marbre où sont sculptés les signes du zodiaque, et dans l'espace libre on voit peintes sur la muraille des figures extraordinaires qu'il est impossible de décrire ici, à cause de leur obscénité ; des candélabres ou porte-torches, en marbre et en bronze, véritables chefs-d'œuvre d'exécution, sont posés sur des piédestaux d'un travail admirable ! Cette salle est pavée de mosaïques en verres de couleur incrustés d'or ; au milieu est un gigantesque taureau en marbre ayant les cornes plaquées d'or ; devant ce taureau est une ouverture étroite conduisant, par un escalier de douze marches, à sept salles souterraines, creusées dans le roc vif et donnant l'une dans l'autre ; leurs portes de fer, toutes rouillées, détachées de leurs gonds, jonchent les seuils ; la grandeur de ces salles va diminuant de plus en plus jusqu'à n'atteindre, dans la septième et dernière, qu'un espace où une vingtaine de personnes seraient à l'étroit ; les murailles de ces salles se dérobent derrière un grand nombre d'autels en marbre supportant

des groupes de statues disposées en scènes étonnantes, tant par la variété des figures que par l'ensemble. Sur tous ces autels, la Vénus orientale domine, et les personnages qui composent la scène portent les têtes de différents animaux. Le marbre blanc, l'ivoire, le bronze, l'argent et l'or surtout, sont employés à profusion. Je n'ai expédié de tous ces trésors qu'une douzaine de statues qui sont en ce moment chez M. de Clercq à Paris.

Quand le gouvernement turc se décidera à tenir compte de ses engagements à mon égard, les savants pourront avoir le bonheur d'étudier et d'admirer ce temple superbe.

Edmond DURIGHELLO.

PALESTINE. — Le *Palestine Exploration fund* a publié en 1886, chez Bentley, sous le titre de *Twenty one years of work*, une histoire de la Société et de ses travaux depuis 1865. On y trouvera l'exposé des fouilles pratiquées à Jérusalem, des grands levés cartographiques commencés en 1868 et poursuivis jusqu'à ce jour, des recherches sur la géologie, la flore et la faune, avec un grand nombre de dessins et de plans, et la bibliographie des ouvrages récents touchant la Syrie et la Palestine. Ce volume fait partie de la même série que les livres du capitaine Conder, *Tent work in Palestine*, *Heth and Moab*, *Syrian stone lore*[1], et celui de M. Schumacher, *Across the Jordan*.

Pendant ces vingt et une années, de 1865 à 1886, la Société, qui a pour patronne la reine Victoria, n'a pas dépensé moins de 1 million 700,000 francs ; elle a environ 12,000 francs de revenus. Son grand ouvrage est l'exploration, aujourd'hui achevée, de la Palestine occidentale[2]. Dans un intéressant discours, où il a résumé les résultats

1. Sur ce dernier ouvrage, cf. F. Brown, *American Journal of Archaeol.*, 1887, p. 127-130. La conclusion du critique est que le livre de M. Conder, impropre à l'instruction du public, est pis qu'inutile au but apologétique qu'il poursuit.

2. *The Survey of western Palestine*, comprenant : 1° *The memoirs*, en 3 vol., d'après les notes des capitaines Conder et Kitchener, avec des milliers de gravures d'après des ruines, des tombeaux, etc. ; 2° *The name lists*, toponymie avec transcriptions par E.-H. Palmer ; 3° *The volume of special papers*, où sont réimprimés les principaux travaux publiés dans le *Quarterly Statement*, par sir Ch. Wilson, sir Ch. Warren, MM. Conder, Clermont-Ganneau, Greville-Chester, etc. ; 4° *The flora and fauna of Palestine*, par Canon Tristram ; 5° *The Jerusalem volume*, avec un atlas de 60 planches, par sir Ch. Warren et le capitaine Conder ; 6° *The geological memoirs*, par E. Hull ; 7° les cartes, à savoir 26 feuilles à l'échelle d'un pouce par mille, comprenant toute la Palestine occidentale. Un index général de la *Survey* vient d'être terminé en manuscrit par M. Stewardson (*Quarterly Statem.*, 1887, p. 72). La grande carte de la Palestine occidentale se vend à part (2 guinées) ; on peut aussi se

acquis[1], sir Charles Wilson a exprimé le regret qu'on n'eût guère encore fouillé qu'à Jérusalem ; il a ajouté que certaines localités, comme Capharnaüm, Jezréel, Samarie, réclament instamment la pioche des archéologues. « Pourquoi, a-t-il dit en terminant, ne se trouve-t-il pas des millionnaires anglais pour suivre l'exemple de M. Schliemann? » M. Newton a déjà posé la même question il y a dix ans; nous ne pensons pas qu'on y ait encore répondu.

A côté de la Société anglaise (*Palestine Exploration fund*), fondée en 1865, il y a la *Society of Biblical Archaeology* (1870) et trois autres sociétés proprement *palestiniennes*, une américaine (1870), une allemande (1870) et une russe (1885). La Société allemande publie un recueil périodique depuis 1871. Enfin, la *Palestine Pilgrims text Society*, établie à Londres, fait paraître des traductions annotées des descriptions anciennes de la Palestine; elle a déjà donné Antonius Martyr, Procope *De Aedificiis*, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, etc.

— Au mois de décembre 1885, en construisant un hôtel élevé par l'archimandrite Ethimius, on a découvert à Jérusalem, du côté de la porte de Jaffa, une inscription latine qui a été aussitôt copiée, mais qui a disparu peu de temps après. M. Zangemeister, qui a étudié les copies, propose la transcription suivante[2] : *M. Iunio Maximo legato Augustorum legionis X Fretensis Antoninianae. C. Domitius Sergianus et Julius Honoratus, stratores ejus*. Ce Junius Maximus, d'ailleurs inconnu, a donc commandé la légion dixième *Fretensis*, qui, pendant des siècles, a été stationnée en Judée; il a été aussi légat impérial de la province de Syrie Palestine. Le surnom de la légion, *Antoniniana*, a été ajouté postérieurement sur la pierre; on le retrouve, appliqué à la même légion, dans une inscription en l'honneur de Caracalla (*Corp. inscr. lat.*, t. III, n° 3472). Les deux Augustes sont sans doute Caracalla et Géta (211-212); on sait que Caracalla donna le surnom d'*Antoniniana* à la plupart des légions. Les *stratores* sont de simples soldats ou des centurions qui servaient d'ordonnances aux gouverneurs[3]. L'objet dédié par eux était probablement un buste : la colonne portait, à sa partie supérieure, un trou pour le scellement.

La liste des gouverneurs de la Palestine, telle qu'elle a été dressée par P. von Rohden[4], s'enrichit du nom de M. Iunius Maximus.

procurer une feuille contenant la partie de la Palestine orientale qui a été relevée jusqu'à présent (1 s. 6 d.)

1. Wilson, *Quarterly Statement*, 1887, p. 14 et suiv.
2. Zangemeister, *Zeitschrift des deutchen Palaestina-Vereins*, 1887, p. 49-53.
3. Cf. Cauer, *Ephem. epigr.*, t. IV, p. 405 et suiv.
4. P. von Rohden, *De Palaestina et Arabia*, Berlin, 1885, p. 33 sqq.

— Il y a quelques années, le terrain situé à l'ouest et au nord de la grotte dite de Jérémie devint la propriété des Dominicains ; on y construisit des maisons et l'on éleva un mur de clôture sur la route du côté de la grotte. En creusant les fondations de ce mur, on découvrit quelques tombes taillées dans le roc ; comme les croix sculptées sur les parois prouvaient qu'elles étaient chrétiennes, les Dominicains résolurent de les conserver. C'était, à l'origine, une nécropole judaïque ; violées une première fois, les tombes servirent dans la suite à des chrétiens. Les croix étant quelquefois sculptées en relief, il faut admettre que certaines tombes furent creusées seulement à l'époque chrétienne. La plus grande est un caveau funéraire, long de 5^{m},30, avec des chambres latérales. En général, la place de la tête du mort est marquée par une saillie, en forme de coussin, réservée dans le roc. On n'a découvert aucun objet intéressant [1].

— Au mois de février 1887, M. Schick, architecte allemand établi à Jérusalem, a pratiqué des fouilles dans un amphithéâtre qu'il croit être celui d'Hérode mentionné par Josèphe (*Antiq. jud.*, XV, 8, 1). Cette construction, dont le demi-diamètre mesure 66 pieds, est située sur le versant nord d'une colline abrupte nommée Er-Ras. Les fouilles, assez sommaires d'ailleurs, ont eu lieu au frais du *Palestine Exploration fund* [2].

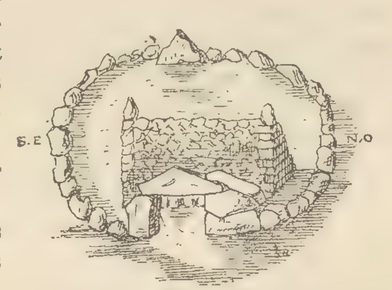
JOPPÉ. — L'archimandrite russe de Jérusalem a récemment fait l'acquisition d'un terrain situé au nord de Joppé, à une heure de chemin de cette ville, pour y établir une station destinée aux pèlerins. Les fouilles ont amené la découverte d'une série de tombeaux avec inscriptions hébraïques et grecques. Sur ces pierres tombales, on ne lit que les noms du défunt, de son père et de sa famille, mais point de date. La mention Cohen et Lévi y figure quelquefois. Plusieurs de ces pierres portent la représentation du chandelier à sept branches, et la plupart ont à la suite du nom le mot *Schalom*. La plus grande, qui mesure 1 mètre de longueur sur 0^{m},50 de large, porte l'inscription suivante : « Ici est le tombeau de R. Juda, fils de R. Tarphon. Que son âme repose en paix, que son souvenir soit béni ! Paix [3] ! »

TIBÉRIADE. — Dans les derniers mois de 1886, M. Schumacher a visité les rives du lac de Tibériade. Il a pu, à cette occasion, confirmer

1. Schick, *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, 1886, p. 71, pl. I et II. Traduit en anglais dans le *Quarterly Statement*, 1886, p. 155-157.
2. *Quarterly Statement*, 1887, p. 101.
3. *Archives israélites*, 24 novembre 1887.

une découverte faite en 1868 par M. Macgregor, à savoir qu'il existe encore des crocodiles dans cette partie de la Palestine. Le même explorateur a trouvé le cimetière juif de Tibériade et étudié les grandes ruines de Kasr-Bint-el-Melek, que le colonel Kitchener n'avait pu relever qu'imparfaitement en 1887. M. Schumacher a retrouvé les traces de la muraille de Tibériade, datant de l'époque d'Hérode, sur une longueur de 3 milles; il signale aussi l'emplacement de l'acropole et les restes du palais royal[1].

Gaulanitide. — La Gaulanitide ou *Djolan* a été l'objet d'une étude très minutieuse de M. Schumacher[2], qui a dressé un véritable inventaire topographique et archéologique de cette région, accompagné de nombreuses gravures. Nous signalerons surtout (p. 267 et suiv.) ce qui se rapporte aux dolmens[3], qui couvrent littéralement des hectares de terrain et se rencontrent groupés par centaines. L'un des champs de dolmens les plus importants est celui d'Aïn-Dakar, appelé par les indigènes *Kbour Beni Israel* (tombeaux des Juifs), où les monuments mégalithiques sont souvent entourés de cercles de pierres. M. Schumacher a publié (p. 271), et nous reproduisons d'après lui, un tombeau de Bédouin à Kalat el-Housn, qui est un exemple frappant de la survivance du type des sépultures mégalithiques dans un pays où les traditions ont la vie dure. Quant aux sépultures judéo-romaines et autres, la Gaulanitide n'en a guère fourni d'intéressantes : notons un chandelier à sept branches, avec l'*étrog* et le *loulab*, à El-Ahmedidjé (fig. 34); une statue féminine de basalte d'El-Al (fig. 42); un assez joli chapiteau ionique à El-Iéhoudidjé (fig. 60); une statue de basalte en haut relief à Kefr el-Ma, représentant un homme debout, cuirassé, dont la main gauche tient un sceptre autour duquel s'enroule un ser-



Tombeau de Bédouin en Gaulanitide.

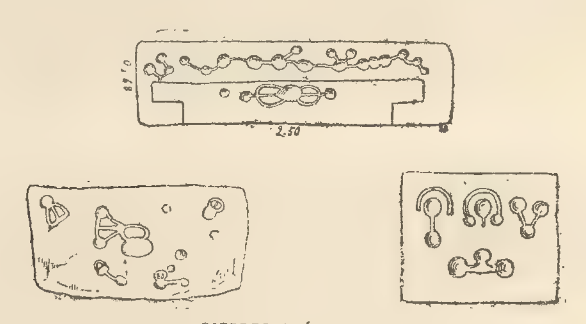
1. *Quarterly Statement*, 1887, p. 1, 65, 78-90. Cf. la carte archéologique des environs de Tibériade publiée par A. Frei, dans la *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, 1886, pl. III, p. 81-145.

2. Schumacher, *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, 1886, p. 167-368. On en annonce une traduction anglaise.

3. Cf. l'ouvrage du même auteur, *Across the Jordan*, 1886, p. 62 et suiv.

pent. M. Schumacher a aussi dressé le plan d'un théâtre antique situé à El-Hammi (fig. 52).

Artouf. — M. Schik, chargé en 1883 d'installer une colonie de juifs russes dans les environs d'Artouf, à 5 lieues de Jérusalem, au sud de la route de cette ville à Jaffa, a donné une intéressante description des antiquités qu'il a découvertes sur le territoire de la colonie nouvelle[1]. Artouf est dans le voisinage de la ville biblique de Sara. Or, il est question dans les *Juges* (xiii, 19) d'un sacrifice offert sur un autel taillé dans le roc par Manué, natif de Sara. M. Schick a découvert un autel de ce genre, dont la surface, parfaitement horizontale, présente des dépressions singulières qui rappellent immédiatement les *pierres à cupules* ou *pierres à écuelles*, répandues dans l'ancien monde depuis l'Inde jusqu'en Écosse, pour le tourment des archéologues qui ont vainement cherché à les expliquer[2]. Une seconde pierre d'autel, à Chirbet-Marmîta, éloignée de 3 kilomètres vers l'est de la première, présente des cupules analogues sur sa surface hori-



PIERRES A ÉCUELLES

I et II. Environs d'Artouf (Palestine). — III. Comté de Rosshire (Écosse).

zontale. Nous reproduisons ici les dessins publiés par M. Schick, qui peuvent intéresser les préhistoriciens familiers avec les pierres à écuelles de l'Europe centrale[3]. Non loin du second autel, on voit un

1. *Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins*, 1887, p. 131-156, avec 6 pl.

2. Voir un récent article de M. de Nadaillac, *Revue d'anthropologie*, t. XV, p. 93 et suiv., où l'on trouvera l'indication d'un certain nombre de travaux antérieurs.

3. Nous donnons en regard le calque d'écuelles qui ont été signalées en Écosse (Simpson, *Archaic sculptures*, Edinburgh, 1867, pl. XIV, n° 4). Dans un appendice au travail de Schick, M. Guthe suppose (p. 158) qu'on répandait du vin et de l'huile sur les tables d'autel et que les rigoles creusées dans la

cercle très régulier de quatorze pierres avec un autre cercle intérieur de huit pierres. Ce cromlech est le second que l'on découvre à l'ouest du Jourdain ; ils sont, en revanche, très nombreux à l'est de cette rivière. On a aussi trouvé à Artouf un colombaire romain, des tombes taillées dans le roc et un pressoir à huile, dont un des montants serait, suivant M. Schick, un ancien menhir.

Égypte. — L'*Egypt Exploration fund* annonce deux publications nouvelles : un volume sur les fouilles de Daphné (Tell-Defenneh)[1] et de Tanis (2e partie) ; un autre sur la seconde année des fouilles de M. Petrie à Naucratis[2]. M. Petrie doit publier, au printemps prochain, un très grand nombre de *graffiti* qu'il a recueillis dans la haute Égypte ; il en donnera des fac-similés et des transcriptions.

L'*Athenaeum* du 17 septembre 1887 déplore le triple danger qui menace le Musée de Boulaq : l'incendie, les voleurs, les crues du Nil[3]. Les chances d'incendie pourraient être écartées si l'on achetait les constructions qui confinent au Musée, mais les voleurs et le Nil? Combien il vaudrait mieux — c'est l'*Athenaeum* qui parle — transférer le Musée de Boulaq à Londres ! Cette conclusion mérite d'être signalée ; ne pourrait-on pas aussi, pour empêcher les touristes d'y graver leurs noms, transporter à Hyde-Park, sur les bords de la *Serpentine*, les Pyramides et le Sphinx de Gizeh ?

Babylonie. — Pénétrons, par exception, jusqu'à la vallée de l'Euphrate pour annoncer une découverte très intéressante : les Babyloniens du temps de Goudéa brûlaient leurs morts. Ce résultat a été mis hors de doute par MM. Moritz, Koldewey et L. Meyer, membres d'une expédition en Babylonie dont M. L. Simon a fait les frais (1886-1887)[4]. C'est le plus ancien exemple des pratiques anaryennes

pierre devaient empêcher l'écoulement des liquides. Ni M. Guthe ni M. Schick n'ont songé aux pierres à écuelles, si nombreuses cependant en Allemagne sous le nom de *Schalensteine*.

1. Le Musée Britannique vient d'acquérir une collection de poteries grecques archaïques de cette provenance ; cf. *Classical Review*, 1887, p. 316 et Cecil Smith, *Illustrated London News*, 11 septembre 1886.

2. La discussion entre M. Hirschfeld et M. E. Gardner sur les inscriptions de Naucratis a continué dans l'*Academy* (nos 792, 793, 796, 798, 799). Nous croyons savoir que M. Hirschfeld compte prochainement traiter cette question dans notre langue. [Cf. *Revue des Études grecques*, 1890, p. 221.]

3. [Le Musée de Boulaq a été transporté en 1889 à Gizeh.]

4. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 95 (Erman, *Altbabylonische Nekropolen*, note lue à la Société archéologique de Berlin, 9 décembre 1887).

de la crémation, condamnées par les livres saints de l'Iran et inconnues en Europe jusqu'à l'arrivée du bronze. Or, c'est précisément en Babylonie que les plus anciens objets de bronze ont été trouvés. Il y a là une double constatation et une coïncidence que l'archéologie préhistorique doit enregistrer.

XIX

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1883, t. I, p. 357-391.)

Je ne saurais mieux commencer cette *Chronique* qu'en signalant quatre récents ouvrages, qui méritent de figurer sur la table de travail de tout archéologue s'occupant de l'Orient grec : 1° le résumé de la géographie ancienne du monde hellénique, dû à M. Lolling, dans le *Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft* d'Iwan Müller ; 2° la seconde édition, très augmentée et améliorée, du volume de la collection Baedeker relatif à la Grèce, dû également à M. Lolling ; 3° la seconde édition du petit guide de la collection Meyer, *Türkei und Griechenland*, qui renferme aussi quelques bons chapitres sur Smyrne, Pergame, Hissarlik, etc. La deuxième édition du Guide de Baedeker est fort en progrès[1] ; au risque d'être soupçonné de réclame, je dirai que les possesseurs de la première édition ne peuvent se dispenser d'acquérir la seconde. M. Lolling y a inséré une description de Délos, accompagnée d'un plan, qui est jusqu'à présent le seul tableau d'ensemble au courant des dernières fouilles pratiquées par l'École française ; 4° le volume *Athènes*, dans la collection des Guides Joanne (Hachette), dû à M. Haussoullier. L'ancien travail d'Isambert (1873) se trouve ainsi très avantageusement remplacé ; les catalogues sommaires des Musées, la description de l'Acropole, ont été rédigés avec grand soin. Il est fâcheux seulement que les cartes soient médiocrement gravées et que l'exécution typographique du volume soit inférieure à celle des Guides Meyer et Baedeker. A cela

1. Quelques inadvertances méritent à peine d'être relevées (double mention du *Léonidaion* sur la carte d'Olympie ; erreurs dans la carte de Delphes). Un voyageur revenant de Grèce m'affirme que les distances évaluées en heures de chemin sont très souvent inexactes. Il y aurait lieu aussi d'améliorer la carte générale de Grèce, où l'indication des montagnes est assez confuse.

près, le livre est fort bon et, qualité precieuse, il ne se lit pas sans agrément.

ATHÈNES. — On lit dans le *Journal des Débats* du 11 mars 1888[1] :

« C'est à M. Cavvadias que reviendra l'honneur de la conquête scientifique de l'Acropole, qui ne fait pas dans le public lettré tout le bruit qu'elle devrait faire. Les très anciennes statues de l'Acropole, prêtresses ou déesses, si inquiétantes et si jolies, avec le mystère subtil de leur sourire fixe et le regard étonné de leurs yeux obliques, attendent encore le savant passionné, l'écrivain pénétrant et rare qui les décrira comme elles le méritent. C'est une antiquité nouvelle qui ressuscite, étrange et très lointaine, avec une pointe d'exotisme, qui plaît à nos raffinements et à nos recherches. Ces idoles peintes, dont le costume est fleuri d'ornements bizarres, et dont la raideur hiératique, avivée de coquetterie précieuse, offre un singulier mélange de mièvrerie et de naïveté, égayent notre conception de l'antique et la rajeunissent, nous révèlent une Grèce inconnue, bien reculée, encore orientale, tout à fait différente de la Grèce classique, en casque et en chlamyde, que l'art gréco-romain nous habitue à concevoir. Quel charmant livre nous aurions, et quels jolis tableaux, si Loti était archéologue, et si Gustave Moreau se décidait à faire le voyage d'Athènes! Chaque semaine est marquée par de nouvelles trouvailles. Pendant ces trois derniers mois, les fouilles menées dans la partie comprise entre le coin sud-est du Parthénon, le rempart du sud (mur de Cimon) et le Musée, ont mis à jour un grand nombre d'objets en tuf et en pierre tendre. Je signalerai principalement une tête d'homme, à qui de gros yeux verts, très saillants, une bouche retirée en un sourire placide, et une barbe assyrienne, peinte en bleu, donnent une expression de vie intense et puissante. Comme un des frontons en tuf, trouvés en 1882, représente le combat d'Hercule contre Triton, on a supposé que cette tête appartient peut-être à un corps de Triton que l'on pourra reconstituer, en partie, avec des fragments rouges et bleus trouvés dans les déblais. On peut penser aussi à un second exemplaire du combat d'Hercule contre l'Hydre, car on a de nombreux débris d'un corps de serpent curieusement enluminé. J'emprunte à un compte rendu, récemment publié par M. Lechat dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*[2], les détails suivants sur les autres fragments en tuf les plus dignes d'intérêt : « Partie supérieure d'un haut relief qui représente une femme de « grandeur naturelle. Elle est attenante à une plaque peu épaisse, peinte « en rouge. Les cheveux tombent par devant, divisés, de chaque côté, en « quatre tresses. Le costume se compose d'un chiton bleu, terminé sur

1. [Article de M. Gaston Deschamps.]
2. Cet excellent compte rendu inaugure une série de petits articles où nous serons heureux de puiser, à l'avenir, nos informations sur les fouilles de l'Acropole; cf. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1888, p. 239 et 332.

« le cou par un large rang de méandres rouges. — Tête et poitrine d'une « statue (où d'un haut relief) représentant Hercule. Ce fragment a perdu « toute trace de couleur. Hercule porte au cou un collier fait d'ornements « très simples, en forme de dents. Il est vêtu et coiffé de la peau de « lion : les pattes de la bête sont nouées par devant; le crâne et la « mâchoire supérieure forment le casque, la mâchoire inférieure est « fendue en deux, pour servir de couvre-joues. La sculpture offre les « caractères de l'archaïsme le plus franc : l'œil, énorme, très en saillie, « est fortement relevé vers les tempes ; les coins de la bouche remontent « suivant une ligne parallèle à la ligne des yeux. Les fragments d'architec- « ture provenant d'édifices en tuf ont cet intérêt particulier, que les « couleurs dont tous les ornements étaient peints sont parfaitement « conservées, et l'on en peut faire une étude complète. Rosaces, palmettes, « oves, rais de cœur, etc., sont sculptés d'abord, et ensuite revêtus de « peinture, — ou bien sont légèrement indiqués sur la pierre à l'aide du « ciseau, et, dans ce creux à peine sensible, on étend les couleurs habi- « tuelles, le bleu et le rouge. Certains morceaux ont gardé un éclat « remarquable. » Parmi les petits bronzes, M. Lechat signale une statuette d'une conservation irréprochable : « C'est un personnage nu, « debout, la jambe gauche portée en avant, les bras détachés du corps « et parallèles. Chacune des deux mains tenait un attribut, — probable- « ment l'arc, dans la main droite, et, dans la gauche, une flèche ; — car, au « premier coup d'œil, on est frappé de l'analogie avec certains types « archaïques d'Apollon. Quoi qu'il en soit, le modelé est excellent; un « examen de la poitrine et du dos suffit à prouver chez l'artiste une « connaissance précise de l'anatomie ; le détail du visage est traité avec « délicatesse ; la chevelure, finement peignée, fait sur le front un léger « bourrelet, et, par derrière, s'arrondit sur la nuque, — arrangement « d'une élégance simple. — Une certaine raideur d'attitude, la symétrie « voulue dans la position des bras, quelques autres particularités indiquent « encore l'archaïsme. Cette statuette devra prendre place parmi les plus « remarquables bronzes d'ancien style. »

— L'Éphorie générale cesse de publier ses Bulletins dans le *Journal officiel* d'Athènes; elle les donne désormais aux curieux sous forme de fascicules mensuels indépendants. Nous résumons ici les quatre premières livraisons de 1888, à l'usage de ceux qui ne lisent pas facilement le grec, en supprimant, ou en nous contentant d'indiquer très sommairement, les faits que l'on trouvera signalés dans d'autres parties de cette *Chronique*.

Janvier. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Bas-relief funéraire d'Éleusis : guerrier barbu debout avec petit serviteur. Travail hellénistique. — Statue mutilée de Bacchus (?) trouvée par l'École améri-

caine à Sicyone, gr. nat. Travail hellénistique (M. Merriam a bien voulu nous communiquer une photographie de ce marbre, qui présente des particularités intéressantes). — Tête de femme, d'un bon travail, trouvée à Sicyone. — Six têtes de lion de la Tholos d'Épidaure. — Petite tête féminine archaïque, trouvée à Éleusis. — Onze inscriptions funéraires du Céramique extérieur. — Dix-sept vases provenant des mêmes fouilles, parmi lesquels dix lécythes blancs à représentations funéraires (barque de Charon, offrandes à la stèle) ; un petit lécythe à figure rouge représente une Sirène jouant de la double flûte. — Bijoux d'or, entre autres une boucle d'oreille terminée en tête de lion et une agrafe d'or ; monnaies d'or, d'argent et de bronze découvertes à Égine. — Objets découverts au temple des Cabires, près de Thèbes.

2° *Fouilles de l'Acropole.* — On a fouillé entre la face orientale du Parthénon et l'angle nord-est du Musée. Le sol, à cet endroit, présente deux couches de débris, l'une avec des fragments de marbre, l'autre avec des sculptures et des morceaux d'architecture en tuf. La *couche tufière* est naturellement la plus ancienne : parmi les fragments recueillis, on cite une figure de femme en haut relief, avec draperie décorée d'ornements en zigzag à la fois sculptés et peints ; une tête de femme très archaïque, coiffée d'une espèce de polos ; un fragment de statuette féminine ; des débris du corps d'un grand serpent ; des morceaux d'architecture très archaïques.

Dans la couche superposée à la précédente, on a trouvé des objets variés. *Marbres* : statuette de femme du type des Athénas ; tête féminine du même type ; bas-relief singulier, avec traces de couleur, représentant un personnage serré dans un chiton, coiffé du bonnet phrygien, la main droite contre la poitrine et tenant une lyre, le tout de style très archaïque ; tête de lion avec traces de peinture. — *Vases* : très nombreux débris à figures rouges et noires, quelques-uns avec inscriptions ; πίναξ avec trous de suspension où l'on voit encore des clous de bronze ; parmi les représentations sur les vases, Athéna en armes (fig. noire), Poseidon tenant le trident (fig. rouge), Héraklès combattant le lion avec Athéna auprès de lui (fig. noire). — *Inscriptions* : un fragment de marbre portant :

ΤΕΙΣΙΚΛΕΕΣ ΔΕΚΑΤΕΝ
[ἀνέθεκ]ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΑ[ι]

3° *Fouilles du Céramique extérieur.* — Ce sont les fouilles de tombes dont il a déjà été question dans cette *Chronique.* On a ouvert plus de cent cinquante sépultures dont un grand nombre étaient vides. Une découverte importante faite à cette occasion est celle de la voie battue, large de 3 mètres, qui conduisait à l'Académie et à Colone.

4° *Fouilles du temple des Cabires à Thèbes.* — Nous en avons déjà rendu compte. Une curieuse inscription, découverte dans le sanctuaire, contient une liste de *cabiriarques*, membres de la *cabiriarchie.* Les fouilles, interrompues le 4 janvier, doivent être reprises prochainement.

5° *Fouilles de l'École française au Pirée.*

6° *Fouilles de l'École américaine à Icaria.*

7° *Accroissement de la Collection du Pirée.* — Deux bases d'Hermès, dont l'une avec une dédicace des ἐφηβεύσαντες ἐπὶ Ἀγαθοκλέους ἄρχοντος, l'autre avec celle d'un ἐφηβεύσας ἐπὶ Ἡρακλείδου ἄρχοντος. — Bas-reliefs funéraires, etc.

8° *Découverte au village de Barbasaini en Élide.* — Une lionne égorgeant un bélier, groupe de bon travail, d'époque hellénistique, presque de grandeur naturelle.

9° *Nouvelles des Musées.* — Un second Musée va être construit sur l'Acropole; destiné aux spécialistes seulement, il contiendra des objets divers, à l'exclusion des œuvres d'art d'un intérêt général. Le Musée central sera agrandi par les soins de l'architecte Ziller. Une collection de petites antiquités (vases, bronzes, etc.) sera établie au Musée central sous la direction de l'éphore Staïs. On a publié la première partie d'un petit catalogue des marbres du Musée central, en grec et en français, et l'on prépare un catalogue analogue du Musée de l'Acropole.

Une bonne nouvelle pour terminer : l'abominable cabane du surveillant, construite au milieu de l'orchestre du théâtre de Bacchus, a été remplacée par une maisonnette en brique placée dans la partie ruinée de la *cavea*. Des postes de surveillance seront élevés, d'après le même modèle, sur plusieurs points de l'ancienne Athènes.

Février. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Quatorze inscriptions funéraires provenant des fouilles du Céramique extérieur. — Huit lécythes blancs, vases et objets divers provenant des mêmes fouilles. Il faut remarquer un moule en terre cuite pour miroirs de bronze (?) portant d'un côté un homme ailé avec talonnières, tenant des couronnes dans ses mains et courant vers la gauche; de l'autre côté une rosace. — Une grande amphore de style géométrique, retrouvée dans les caves du Musée central.

2° *Antiquités fausses.* — On a confisqué au Laurium, entre les mains d'Antonios Marangos, qui les tenait d'un nommé Théodore Moustakis d'Athènes, une plaque de bronze avec figures, un miroir avec couvercle historié (Satyre et Dionysos), une statuette en bronze d'Aphrodite nue, une tête de bronze en relief (Héra?) et trente-six monnaies diverses; tous ces objets ont été reconnus apocryphes. Il y a longtemps qu'on nous avait mis en garde contre les couvercles de miroirs : il sera bon d'examiner de près ceux qui sont entrés à une époque récente dans nos collections.

3° *Fouilles de l'Acropole.* — Les fouilles ont continué entre la face orientale du Parthénon, la face occidentale du Musée et le mur sud de l'Acropole. Non loin du mur du sud, on a rencontré des fondations de maisons en appareil cyclopéen, rappelant celles de Mycènes et de Tirynthe, dont les matériaux sont des pierres grossières et des briques cuites. Dans un des murs on a découvert une cachette de haches et de disques en

bronze ; un peu au-dessus étaient des fragments de vases du style de Mycènes. La trouvaille de sculpture la plus importance est celle d'une tête colossale barbue, en pierre poreuse ; elle est remarquablement conservée, la peau peinte en rouge, la barbe et la chevelure en bleu foncé, les sourcils et les pupilles en noir, l'iris en vert ; la pupille et l'iris sont d'ailleurs indiqués aussi par la sculpture, suivant un procédé que l'on croyait propre à l'art gréco-romain de la décadence. En même temps, on a recueilli de nombreux fragments d'un serpent. Près de la tête, on a trouvé la partie supérieure d'un torse d'Héraklès vêtu de la peau du lion, en demi-grandeur naturelle et en haut relief. — Intéressants fragments de vases, entre autres d'une cylix à fond blanc et à figures violettes, sur laquelle on distingue la tête d'un jeune homme avec l'inscription Ὀρφευ[ς] : devant lui sont une lyre et la partie supérieure d'une femme ; style d'Euphronios. — Cylix à figures rouges, avec Héraklès tuant l'Hydre, de travail très soigné. — Fragment de phiale portant sur le bord l'inscription [ἐποίησ]ΕΝ ΑΠΑΡΧΕ[ν] ΕΡΓΟΝ ΑΘΕΝΑΙΑ. — Fragment à figures rouges avec l'inscription : Ἀ]θεν[αί]αι Ὑγιεί[αι Κ]άλλις ἐποίεσ[εν] καὶ ἀνέ[θεκεν]. — Fragment de *pinax* avec l'inscription : ...δες ἀ[νέθεκε Διὸς κ]ρατερό[φρονι κούρῃ]. — Fragment de grand vase avec zone de figures *imprimées en relief* (char, aurige, guerrier) ; ce fragment a été trouvé dans un amas de débris qu'on croit provenir des fouilles faites à l'ouest du Parthénon en 1882.

4° *Fouilles du Céramique.* — Suite et fin de cette exploration, dont les résultats ont été signalés plus haut. Un certain nombre de tombes paraissent avoir servi deux fois.

5° *Fouilles d'Amorgos.* — Voir plus bas.

6° *Fouilles de Tanagre.* — On a eu le bonheur de trouver une série de tombeaux intacts près de Kokkali. La plupart sont en briques ; quelques sarcophages sont en argile. Deux tombes voisines portaient des stèles où sont gravés les noms ΜΙΔΑΣ et ΠΙΣΤΑ en caractères de bonne époque. Un très petit nombre de tombes sont formées de grandes plaques de tuf ; les incinérations sont fréquentes. Parmi les trouvailles, M. Koromantsos, directeur des fouilles, signale quatre lécythes peints, un grand vase peint, un scyphos avec ornements d'applique en relief, trois canthares, dont l'un plein de coquilles, dix statuettes archaïques, deux coqs, deux chevaux, un bœuf, un singe en terre cuite et un très grand nombre de vases ordinaires.

7° *Tombeau du Pirée.* — C'est un ossuaire contenant quatorze squelettes, dont les crânes présentent des blessures profondes ; les objets placés auprès d'eux sont de travail commun et dénotent une époque tardive.

8° *Inscription d'Égine.* — Sur une stèle de marbre carré, en caractères archaïques (village d'Asômatou) :

ΗΟΡΟΣ
ΤΕΜΕΝΟΣ
ΑΘΕΝΑΙΑΣ

9° *Trouvaille de monnaies romaines en Acarnanie.*

10° *Trouvaille de quatre-vingt-huit monnaies byzantines à Tyrnavo* (monnaies très légères et de forme polygonale).

11° *Nouvelles des Musées.* — L'intérieur du Parthénon va être converti en Musée ; on y placera les plus belles parties de la frise conservée à Athènes. Quelques nouvelles stèles funéraires sont entrées au Musée du Pirée. On a confisqué chez un paysan de Thespies trois béliers archaïques, dont l'un en plomb et deux en bronze, et un bœuf de bronze ; ces antiquités, provenant probablement du sanctuaire des Cabires, ont été envoyées à Thèbes.

Mars. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — On a découvert, dans les magasins du Musée, une caisse portant l'inscription Χαλκίς qui contenait des vases et des terres cuites, probablement de Tanagre. — Fragments de sculptures et inscriptions funéraires découvertes dans les fouilles de l'Olympiéion. — Bague d'argent trouvée dans un tombeau d'Haghia-Triada. — Très belle statuette de bronze représentant une femme du type des Athénas de l'Acropole, tenant de la main droite avancée un sistre (?). Trouvée à Corcyre, au village de Kassiopé, elle a été confisquée au Pirée.

2° *Fouilles de l'Acropole.* — Les découvertes de vases peints ont été très nombreuses : il est digne de remarque que les fragments à figures rouges sont de beaucoup plus fréquents et qu'ils se sont rencontrés à une grande profondeur. Même sur le roc vif, on a recueilli un fragment de vase à figure rouge et une tuile en marbre provenant d'un édifice. Il est désormais absolument certain que la technique des vases à figures rouges est antérieure aux guerres médiques, mais on se demande jusqu'à quel point il peut être question d'une *stratigraphie archéologique* dans un sol aussi profondément bouleversé. — Avec les morceaux de vases, on a trouvé des terres cuites représentant des femmes, une tête de griffon en bronze, une très belle statuette en bronze du type dit : « Apollon de Ténéa ». Plus au sud, on a recueilli une tête de femme en marbre (type des Athénas); une plaque de marbre fragmentée avec l'inscription en lettres rouges ΛΥΣΙΑΣ ΚΑΛΟΣ ; une statuette en bronze de Zeus lançant la foudre, d'un type fréquent à Olympie ; un fragment de grand vase (*pinax* ?) avec deux zones de figures imprimées en relief (cf. plus haut, p. 360) ; le rebord d'un vase noir avec l'inscription ΣΟΣΤΡΑΤΟΣ en grandes lettres rouges ; un fragment d'un autre vase plus grand avec l'inscription :

ΟΡΕΙΒΕΛΟΣ ΕΠΟΙΕΣΕΝ ϜΙΕΡΟΣ ΤΗΣ ΑΘΗΝΑΙΑΣ

La même fouille a donné un objet extrêmement curieux : c'est un petit rectangle de pierre (0^{m},055 ; 0^{m},02 ; 0^{m},018) où se lit l'inscription suivante :

ΛΥΣΙΘ|ΕΟΣ ΜΙΚΙ|ΩΝΑ ΦΙΛΙ|Ν ΦΕΣΙ ΜΑ|ΛΙΣΣΤΑ | ΤΟΝ ΕΝ | ΤΕΙ ΠΟ|ΛΕΙ ΑΝ|ΔΡΕΙΟΣ | ΓΑΡ ΕΣΤ|Ι

C'est-à-dire : Λυσίθεος Μικίωνα φιλεῖν φησι μάλιστα τῶν ἐν τῇ πόλει· ἀνδρεῖος

γάρ ἐστι. Cette déclaration d'amitié est d'une simplicité vraiment charmante et l'on peut prédire de nombreuses citations à l'ἀνδρεῖος γάρ ἐστι qui la termine. La date de l'inscription n'est pas exactement fixée; M. Cavvadias hésite entre 450 et l'époque immédiatement antérieure aux guerres médiques.

Au cours de la même fouille, à la distance d'un mètre vers le nord du mur sud de l'Acropole, on a découvert une nouvelle tête barbue colossale en calcaire poreux, travaillée et peinte comme celle dont il a été question plus haut. Il devient évident qu'elles ont fait partie l'une et l'autre d'un groupe représentant Hèraklès combattant Triton ; celle qu'on a découverte en premier appartient à Hèraklès. Il faut noter que la seconde tête est la seule en calcaire poreux qui ait été découverte en dehors de la *couche poreuse* mentionnée dans le *Bulletin* du mois de janvier (plus haut, p. 359).

3° *Fouilles de Tanagre.* — On découvre beaucoup de statuettes et de vases; le nombre des inscriptions funéraires s'élève maintenant à neuf.

4° *Fouilles à Icarie, en Attique et à Amorgos.*

5° *Fouilles à Mycènes.* — Déblaiement d'un tombeau à coupole anciennement violé (cf. plus bas).

6° *Nouvelles des Musées.* — Les inscriptions trouvées sur l'Acropnle seront transportés au Musée central, à l'exception de celles qui ont quelque importance pour la topographie locale ou l'architecture.

Avril. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Grand bas-relief confisqué chez M. Skarvouris (voir plus bas); grande tête en marbre d'un Apollon au repos, la main posée sur le sommet du crâne, travail du IVe siècle dans le style de Praxitèle (sculpture inachevée, découverte dans la mer au Laurium); deux têtes de marbre de grandeur naturelle trouvées à Arcésine d'Amorgos par le P. Prasinos (IIIe siècle) : l'une représente Hygie, l'autre Esculape. Cette dernière est tout à fait semblable à la fameuse tête de Milo, autrefois chez Blacas, aujourd'hui, hélas ! au Musée Britannique, où M. Brunn avait reconnu avec raison Esculape, tandis que M. Overbeck y voyait Zeus. — Une tête de femme, intéressant portrait découvert à Minoa d'Amorgos par M. Deschamps. — Bas-relief votif représentant un éphèbe, tenant de la main droite une phiale où une femme verse une libation, et conduisant un cheval par la bride; derrière lui, un homme, une femme, deux petits serviteurs, enfin une jeune fille portant un objet circulaire sur sa tête. Confisqué chez le marchand d'antiquités Petros Rousos. — Tête en marbre d'homme barbu trouvée à Delphes.

2° *Fouilles de l'Acropole.* — On a trouvé une grande tête en bronze de griffon, une petite statue représentant un éphèbe nu sur un dauphin (Taras ou Polémon). Les fouilles à l'est du Musée ont fait reparaître des fondations de maisons et une partie d'un grand mur cyclopéen; parmi les décombres, on a recueilli nombre de vases peints, des fragments de statuettes en terre cuite, deux têtes de griffons en bronze, des tessons

du style de Mycènes, enfin une curieuse plaque de bronze avec quatre œillets aux coins, sur laquelle on lit en caractères archaïques (le ϙ est employé) :

Ηοι ταμίαι τάδε χαλκία
συλλέξαντες Διὸς κρατερ...
'Αναξίων καὶ Εὔδιϙος καὶ Σ...
καὶ 'Ανδοκίδης καὶ Λυσίμα...

3° *Fouilles de Tanagra.* — M. Koromantsos a recueilli, dans le voisinage des ruines de la ville antique, quantité de vases et de figurines; on s'était trop hâté, semble-t-il, d'annoncer que les nécropoles tanagréennes étaient épuisées.

— On signale la découverte, sur l'Acropole, d'un bas-relief en marbre représentant la tête d'un cheval; le mors, en bronze, est encore intact. Le 17 mai dernier, on a exhumé une Amazone en pierre calcaire, d'un tiers plus petite que nature, peinte de couleurs admirablement conservées, une tête d'homme barbu de même grandeur et un aurige en bronze de style archaïque.

— M. Kawerau a publié, dans la *Deutsche Bauzeitung* (1888, n° 1), un résumé[1] des dernières fouilles faites sur l'Acropole, accompagné d'un plan qui indique les découvertes les plus récentes, le temple de Rome et Auguste, un palais pélasgique (?) situé au nord-ouest du temple dorique déblayé entre le Parthénon et l'Érechthéion, la Chalcothèque au nord des Propylées, etc. M. Kawerau regrette (p. 154) que l'on n'ait pu retrouver aucune trace de l'ancien Érechthéion; la lettre de M. Laloux, insérée dans la *Revue archéologique*[2], est peut-être faite pour lui donner satisfaction.

— Sous la signature de *M. Théoxenou*, la *Gazette archéologique* publie une série d'articles relatifs aux fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes[3]. Écrites par un homme qui a vu ce dont il parle et qui n'est pas étranger à l'archéologie, ces pages méritent d'être signalées; mais nous regrettons de voir reproduire par l'héliogravure, en même temps que ces articles, des sculptures déjà publiées nombre de fois, tant dans les *Musées d'Athènes* et l''Εφημερίς que dans les *Antike*

1. Reproduit dans la *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 122 (avec plan à la p. 123), p. 154-156. Cf. dans le même recueil, p. 282, le résumé d'un travail présenté par M. Wachsmuth à la Société académique de Saxe, sur le palais de Tirynthe comparé aux plus anciennes constructions de l'Acropole d'Athènes (*Berichte der sächs. Gesellsch. der Wissenschaften*, 1887, p. 402-405).

2. *Rev. archéol.*, 1888, I, p. 398-400.

3. *Gazette archéologique*, 1888, p. 28 et suiv.; 82 et suiv. [Théoxénou est un pseudonyme de M. Doublet.]

Denkmaeler, la *Gazette des beaux-arts*, les nouveaux *Denkmaeler* de M. Brunn[1] et d'autres recueils. La bibliographie des monuments figurés va devenir véritablement effrayante ! Si encore on variait les points de vue des objets que l'on reproduit pour la dixième fois ! Mais c'est toujours le même cliché qui sert : on modifie seulement le procédé d'impression typographique. Franchement, il est temps de s'arrêter dans cette voie ; assez de monuments inédits sollicitent encore l'objectif des photographes.

— La Société archéologique d'Athènes travaille à aplanir le terrain au nord du péribole du temple de Jupiter Olympien, le long duquel s'étendra bientôt une nouvelle promenade. Dans les fouilles pratiquées cet effet, on a trouvé de nombreuses fondations de maisons du moyen âge et de tombeaux, construits avec des matériaux empruntés à l'Olympiéion. Il y a, parmi les découvertes, quelques morceaux d'architecture importants, des fragments de sculpture et des inscriptions, entre autres les piédestaux de deux statues d'Hadrien. L'un d'eux porte le nom de Statius Quadratus, consul en 142 ; l'autre a été dédié par les habitants d'Apollonie en Cyrénaïque[2]. On a aussi découvert, près de l'Olympiéion, les restes de thermes romains.

— L'*Athenaeum* du 12 mai annonce qu'on a découvert à Athènes, près de la tête de l'égout d'Haghios-Daniel (?), un tombeau construit en briques, contenant un squelette dont la tête et la poitrine étaient recouvertes de feuilles d'or battu.

— En travaillant à l'entour du réservoir public (Δεξαμένη), on a mis au jour quatre tombeaux contenant des vases, dont un d'albâtre, et la tête admirablement conservée d'un squelette qui a été confiée à l'étude de M. Klon Stephanos, directeur du Musée d'anthropologie à l'Université[3].

— On a retrouvé la route antique conduisant d'Athènes à l'Académie, dans le voisinage de la fabrique de soie (Μεταξουργεῖον). La route n'est pas pavée, mais elle présente une surface battue et parfaitement conservée. Dans le voisinage, on a découvert plusieurs tombeaux avec des lécythes archaïques et un disque en terre cuite, sur lequel est figuré un Hermès avec des ailes et des talonnières[4].

1. Je signale, mais sans la recommander, cette publication grand in-folio, dont le prix de souscription est de... 2,000 francs ! Aucune livraison ni aucune planche ne pouvant être vendue à part, on voit que l'éditeur de cet ouvrage *veut le bien du public* ; mais le public sera-t-il assez naïf pour céder son bien a cet éditeur ?

2. *The Athenaeum*, 29 avril, 12 mai 1888.

3. *The Athenaeum*, 19 mai 1888.

4. *The Athenaeum*, 17 mars 1888.

— L' Ἐφημερίς du 21 avril (3 mai) raconte que M. Cavvadias vient de confisquer un bas-relief funéraire dans la maison de M. Épaminondas Skarvouri ; c'est une énorme stèle, haute de 2 mètres environ, représentant deux femmes se donnant la main à côté d'un homme barbu et d'une petite servante. Bien qu'elle soit brisée en sept morceaux, la sculpture est complète et la conservation du marbre est très remarquable. Au moment de la confiscation, deux grands fragments étaient emballés dans la cour de M. Skarvouri, et les autres avaient été placés en sûreté dans une maison voisine. M. Skarvouri avait eu la maladresse de montrer son trésor à quelques étrangers bavards : l'un d'eux en avait informé un Anglais qui, peu au courant de la législation grecque, alla tout naïvement demander à M Cavvadias de lui faire voir le bas-relief à vendre !... Cette visite inattendue mit en émoi les limiers de l'Éphorie générale, qui eurent bientôt fait de découvrir le vendeur. M. Skarvouri affirme qu'il a acheté sa stèle à deux célèbres fouilleurs de tombes, les nommés Giagia et Pasali ; il ajoute qu'un étranger (je le connais bien, cet ἕνας ξένος des marchands grecs !) en avait offert 60,000 francs, mais qu'il avait refusé l'affaire, trouvant la somme trop faible. Bref, après nombreuses contestations et criailleries, M. Skarvouri a livré le bas-relief à M. Cavvadias. D'après les renseignements qui me parviennent, c'est un grand et beau morceau de sculpture, mais qui ne mérite pas tout à fait les éloges enthousiastes de l' Ἐφημερίς.

— M. Cavvadias a confisqué, chez un nommé Giannoula, une tête d'Hadrien, un torse de Bacchus et une belle statue d'Antinoos trouvés dans les environs de l'Olympiéion[1].

— L'*Academy* du 24 mars 1888 annonce gravement que M. G.-A. Rogers expose au public, dans le *Woodcarving Studio* de *Maddox Street*, à Londres, un buste en marbre pentélique, récemment découvert à Athènes. C'est une tête féminine, « avec une couronne montrant l'Acropole et ses temples ; elle représente, sans doute, la cité d'Athènes personnifiée, bien que nous pensions qu'aucun arrangement semblable ne soit connu. »

De deux choses l'une : ou cette description est absolument inexacte, ou il s'agit d'une de ces têtes de marbre censément trouvées à Athènes et fabriquées n'importe où, dont M. Furtwaengler a fort judicieusement traité dans l'*Archaeologische Zeitung* de 1885 (p. 275)[2]. La seconde alternative me paraît beaucoup plus vraisemblable.

1. 'Εφημερίς, 29 mai 1888.
2. M. Furtwaengler s'est seulement trompé en suspectant dans le même

Ceci était écrit lorsque nous avons appris par le *Temps* (26 mai 1888) que le vice-consul de Grèce à Paris, M. Manolopoulos, avait été chargé de commencer une enquête au sujet de l'exportation de ce buste et de celle d'autres antiquités faite au mépris de la loi. On assure que M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires, a saisi des statuettes de Tanagre chez un M. C..., des bijoux et des vases chez un M. A..., enfin qu'un M. G... a spontanément renvoyé au consulat grec trois caisses d'œuvres d'art antiques. Voilà bien des affaires et je me demande si M. Dulac ne s'y perdra point. Comment distinguera-t-il les antiquités vraies des attrape-nigauds portant une étiquette hellénique? Mais, dans cette enquête féconde en incidents, le tragique se mêle malheureusement au comique. Voici un télégramme que tous les journaux ont publié :

> M. P..., avocat, impliqué dans le commerce des antiquités grecques découvert par M. Dulac, commissaire aux délégations judiciaires à Paris, s'est suicidé hier.
>
> Les nouvelles des journaux parisiens relatives à ce commerce causent ici une vive impression. Les journaux demandent des poursuites exemplaires pour mettre un terme à ce trafic honteux.

Quand les journaux quotidiens — *annales Volusi* — s'occupent d'une question touchant à l'antiquité, on peut être sûr que les bêtises vont pleuvoir dru. Un des plus beaux spécimens du genre est l'article intitulé : *Le commerce des antiquités*, qui a paru dans le *Figaro* du 13 juin. L'auteur a découvert que le Louvre possède des œuvres d'art exportées de Grèce ; on lui a même assuré que M. Waddington en collectionnait aussi. C'est vers 1834, ajoute-t-il doctement, qu'on a commencé à faire ce trafic. Puis il dénonce un sieur R..., exportateur d'antiquités, qui « s'est fait bâtir un palais tout en marbre », fruit de son commerce illicite. Il est question aussi de M. P..., l'avocat, qui aurait apporté à Paris, lors de son dernier voyage, au mois de janvier, « une statue de Minerve, fort remarquable, trouvée en 1811 (!!). Cette statue en marbre pentélique est coiffée d'une couronne formée des monuments les plus remarquables d'Athènes : sur le milieu du front, l'Acropole ; sur un côté, le Parthénon ; sur l'autre un autre temple. [C'est le pastiche dont nous avons parlé tout à l'heure et qui a été exposé à Londres.] Il avait également un buste d'adolescent, en marbre de Paros, attribué à Polycratès (*sic*), contemporain de Phidias ».

article l'authenticité de la Héra de Girgenti. Mais on ne saurait trop conseiller aux amateurs de se méfier des têtes de marbre dont l'état civil n'est pas exactement établi.

Parmi les objets soustraits aux Musées grecs « il y avait des ciselures d'une pureté admirable, notamment un Pégase qui est exactement celui de Mercié que tout le monde admire aux Tuileries. C'est au point qu'un des magistrats se demandait si ce n'était pas un pastiche. » Suit le récit du suicide de P... Notre auteur termine en posant un grave problème : le Musée du Louvre sera-t-il obligé de rendre les objets volés dont il s'est rendu acquéreur ? Assurément, un journaliste qui traite de questions qu'il ignore a le droit de se tromper sur les détails ; mais il passe les bornes de la légèreté lorsqu'il se permet de mêler, à des racontars sans queue ni tête, le nom de notre Musée national. Le Louvre n'a jamais acquis un objet volé ; il ne possède pas une seule antiquité qu'un Musée quelconque soit en droit de revendiquer ; est-il besoin, vraiment, de le déclarer à nos lecteurs ?

— Les journaux annoncent la construction à Athènes, par les soins de M. Doerpfeld et Kawerau, d'un théâtre destiné à la représentation des anciennes pièces grecques[1]. On demande des spectateurs pour comprendre et pour n'applaudir qu'aux bons endroits.

— Extrait de l'*Athenaeum*, 3 mars 1888, p. 283 : « *In the excavations at the South East corner of the Parthenon... has been found a marble figure in form of a Zoanon* (*a tree-like animal*) *with in its right hand a* cithera. » *Zoanon* pour *Xoanon*, avec la glose « un animal ressemblant à un arbre », doit être recommandé aux paléographes conchyliologistes.

— La Bibliothèque nationale d'Athènes possède depuis deux ans un nouveau manuscrit de Sophocle, don du patriarche d'Alexandrie ; c'est un *chartaceus* de 180 feuilles, avec gloses inédites à l'encre rouge, contenant *Ajax* et *Électre*. Les gloses, suivant M. Constantin Damiralis[2], sont de la main de Moschopule. Le texte dérive de la même source que celui du *Laurentianus*, mais présente cependant quelques variantes, par exemple *Électre*, v. 360 : ἐφ' οἷς σὺ νῦν χλιδᾷς τούτοις ὑπεικάθοιμι.

Le vol des monnaies. — La numismatique aura bientôt sa *cause célèbre*, et l'on s'entretiendra longtemps, dans le monde des collectionneurs, du très illustre Périclès Raftopoulos. Voici les faits, brièvement résumés. Le 11 novembre 1887, le Cabinet des médailles d'Athènes était l'objet d'une spoliation nocturne parfaitement con-

1. *The Athenaeum*, 11 février 1888 ; *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 644.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 291.

duite; les pièces attiques les plus rares, des monnaies précieuses d'Asie Mineure et d'autres provenances, disparaissaient sans que l'auteur du larcin pût même être soupçonné. L'émotion, comme cela arrive d'ordinaire en pays grec, fut encore plus grande que le dommage. Ce vol, suivant l'expression d'une feuille athénienne, prit les proportions d'une question d'État[1]. Le conservateur du dépôt, M. Postolacca, fut l'objet d'une mesure très rigoureuse; son attaché, M. Svoronos, ne fut pas moins malmené. On se mit à récriminer contre la négligence des uns et des autres, faute de pouvoir sévir contre le voleur. L'éphore général déposa une plainte au parquet contre les exportateurs d'objets d'art anciens, comme si ce petit commerce était resté, jusqu'alors, inconnu des différents ministres qui se sont succédé au 88 de la rue d'Hermès! « On a aujourd'hui la certitude, écrit naïvement le *Messager*, que des marbres d'une grande valeur, des terres cuites remarquables, qui sont l'ornement des Musées de l'Europe occidentale, ont été vendus par des Grecs à l'étranger. » C'est là, on l'a répété souvent ici, une conséquence inévitable de la loi draconienne « qui régit et prétend prohiber », comme disait Lenormant, le commerce des antiquités; pour l'avoir déclaré sans ambages dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1883, je passe encore, après six ans, pour un mishellène aux yeux de quelques estimables Athéniens. Aujourd'hui, l'on fait semblant de s'apercevoir des résultats d'une loi impuissante et nuisible, mais on parle de poursuivre les coupables au lieu de chercher à améliorer la loi! A quoi serviront les rigueurs que l'on médite? A ce que des antiquités grecques seront vendues en Europe sous le nom de campaniennes et *vice versa*. On augmentera les ennuis des archéologues et l'on ne découragera pas les exportateurs.

M. Périclès Raftopoulos fut imprudent; après avoir fait un bon coup à Athènes, il voulut en faire un meilleur à Paris, chez MM. Rollin et Feuardent, 4, rue de Louvois. Cette fois, il réussit à s'emparer d'un véritable trésor valant au bas mot 500,000 francs; mais sur une indication du consulat grec, notre police prit ses mesures et Raftopoulos fut appréhendé à Paris. On retrouva la presque totalité des pièces volées rue de Louvois; pour celles du Cabinet d'Athènes, c'était plus difficile, puisqu'on n'en possédait pas d'inventaire exact. Toutefois, un des éphores des antiquités, M. Staïs, a pu en recouvrer un certain nombre à Paris, entre les mains de gens à qui Raftopoulos les avait vendues. D'autres se trouvent, dit-on, en Italie, où Raftopoulos a fait

1. *Messager d'Athènes*, 7 mars 1888.

un petit voyage à la suite de son premier exploit. Les journaux de Grèce et les nôtres se sont beaucoup occupés de cette affaire et Raftopoulos est devenu du coup plus célèbre que s'il avait donné une seconde édition de Mionnet.

Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire une page bien spirituelle d'une correspondance d'Athènes publiée par le *Journal des Débats*[1] :

Athènes, le 28 avril.

L'émotion causée par l'arrestation de Périclès Raftopoulos, le voleur présumé du Cabinet des médailles, commence à se calmer. De temps en temps, une correspondance, datée de Paris et insérée dans l'*Éphéméris* ou l'*Acropole*, avertit encore la nation hellénique qu'un frère indigne, arrêté par la police parisienne, regrette, à Mazas, dans une cellule morose, les mers souriantes, le ciel de satin bleu, le profil lointain des Cyclades couleur d'or et l'eau des sources de l'Hymette, si douce à boire au café de la Belle-Grèce, pendant les soirées tièdes, entre deux liasses de journaux. Et c'est tout. — Raftopoulos, toutefois, n'a rien à regretter; il a eu cette satisfaction, qui, pour un Grec, est une volupté suprême : on a beaucoup parlé de lui. Pendant une quinzaine, il a été, sur toute la surface du royaume, le sujet de toutes les conversations et le héros du jour. Sa biographie s'est vendue à des milliers d'exemplaires. Les journaux donnaient son portrait et vantaient sa beauté, qui n'était pas justifiée par leurs images. A cause de lui, les Grecs ont à peine vu le défilé d'ombres chinoises qui est, maintenant, la scène principale de notre comédie politique.

A Athènes, la curiosité naturelle était aiguisée par ce fait, que tout le monde, ou à peu près, l'avait connu. Quiconque avait fréquenté, dans ces dernières années, les salles de l'Université ou de la Bibliothèque nationale, retrouvait, dans ses souvenirs, ce rusé compère, dont l'inclination naturelle était de voler, et qui avait joué à sa propre famille de fort bons tours, avant de tomber aux mains implacables de M. Goron. Il volait, fort calme et très digne, pour rien, pour le plaisir. La police le savait, et même, un beau jour, avait fait mine de se fâcher. Mais de hautes protections implorèrent sa grâce ; il en fut quitte pour une verte semonce, et, depuis cette brouille passagère, on se contentait de le surveiller de loin, avec une paternelle indulgence.

Raftopoulos était poète à ses heures ; il jouait de la cithare et célébrait sur le mode lyrique, avec des mots éthérés, les charmes très matériels d'une beauté locale, l'opulente Phrosô. Il l'appelait « sa petite perdrix » (*perdicoula*) ; il comparait son regard à une épée flamboyante

1. [L'auteur de cette correspondance est M. Deschamps, membre de l'École française, aujourd'hui sécrétaire à la rédaction des *Débats*.]

qui traversait le cœur de l'amoureux, il refusait de vivre loin de ses cheveux « noirs comme le feuillage d'un cyprès ».

Quand il publia le recueil de ses poésies, quelqu'un fit l'inventaire de ces tendresses passionnées, et déclara que l'auteur les avait « empruntées » à plusieurs de ces amis, amoureux et poètes comme lui, et qui revendiquèrent bruyamment leurs droits de propriété littéraire.

Raftopoulos était journaliste. Sa copie, abondante et facile, alimentait plusieurs recueils périodiques et beaucoup de feuilles quotidiennes. Il fut un reporter sublime : le lendemain du vol du Cabinet des médailles, il interviewa le sous-directeur, M. Svoronos, et se fit raconter l'événement par le menu. Enfin, Raftopoulos faillit devenir diplomate; il s'était fait inscrire au concours pour un poste d'attaché ; sûr du succès, il avait déjà commandé son épée, son frac et son tricorne. Malheureusement, la veille de l'examen, il s'attira une méchante affaire; pour un petit vol, pour une peccadille sans importance, l'astynomie se mit décidément en colère, et le jeta en prison, justement ce jour-là, pendant quelques heures. Le roi Georges frémit encore en pensant qu'il aurait pu être représenté auprès des cours étrangères par cet habile homme, trop aventureux.

A ce moment, Périclès Raftopoulos, ennuyé du séjour d'Athènes, et désireux de se produire sur un plus vaste théâtre, résolut d'aller à Paris. La grande ville le fascinait; il voulait dépayser sa mauvaise réputation ; il espérait se perdre dans cette cohue d'hommes et de choses, où les coffres-forts sont plus impersonnels et les porte-monnaie plus anonymes. Comme il jugea nécessaire, avant d'aller à Paris, de se munir d'un titre retentissant, il prépara, en quelques nuits, l'examen du doctorat en droit. Il connaissait les lois mieux qu'un juge d'instruction ; le Code pénal, qu'il avait étudié comme un ennemi dont il faut connaître toutes les ruses, n'avait pas de mystères pour lui. L'Université d'Athènes, avec une admirable philosophie, lui donna la mention *lian kalos* (très bien), et lui délivra un diplôme signé de tous les prytanes et de tous les cosmètes. Ce fut le dernier succès de cette rapide et brillante carrière.

Je ne sais si M. le préfet de police et M. le chef de la sûreté ont pris le temps de lire, dans les journaux grecs, le récit de leurs prouesses. Pour ma part, j'ai trouvé à ces récits une saveur imprévue et très rare. Cela prenait, sous la traduction en langue byzantine, une couleur lointaine et un parfum de Bas-Empire, qui faisait songer aux temps de Jean Zimiscès et de Nicéphore Phocas. Nos fonctionnaires en habit noir apparaissaient, déguisés en dignitaires des chancelleries impériales. Le préfet de police était *archège de l'astynomie* ; le brigadier Rossignol était *décarque* et *archiphylaque* ; nos commissaires de police étaient *astynomes*; les gamins de Paris n'auraient pas reconnu, sous ce travestissement historique, la silhouette coutumière des gardiens de la paix. Je passe d'autres titres plus retentissants encore. Il est à souhaiter que M. Victorien Sardou consulte ce catalogue de dignités. Il y trouvera, pour la reprise de *Théodora*, des titres encore plus étranges que ce fameux « centurion des

gardes scholaires » qui a fait la joie des chroniqueurs érudits et le ravissement des petites comédiennes fortes en histoire.

Maintenant que tout ce bruit s'apaise, il est intéressant d'analyser le sentiment qui a fait ici, pendant quelques jours, la grande célébrité de Raftopoulos. Ce sentiment était composé des éléments les plus contraires. On y trouvait, avec la satisfaction d'avoir un voleur célèbre, un certain dépit de voir aux mains de la police parisienne un maître fripon pour qui la police athénienne avait eu de grandes indulgences et presque des égards. La vanité nationale n'admettait pas que M. Goron fût un limier plus exercé que l'excellent major Staïkos, astynome d'Attique. Cette arrestation en pays étranger satisfaisait la morale et de justes ressentiments, mais elle froissait la bonne opinion que les Grecs ont d'eux-mêmes. La *Néa Ephiméris*, dans son numéro du 23 mars, déclara sans détours que sans doute la police parisienne avait des qualités, mais qu'enfin le premier mérite de cette capture appartenait aux magistrats athéniens qui, les premiers, avaient porté leurs soupçons sur Raftopoulos.

Nous tenons aussi à reproduire la lettre suivante, publiée par le même journal, parce que l'on semble avoir singulièrement exagéré, dans cette triste affaire, les torts de M. Postolacca :

Paris, le 18 mai 1888.

Le *Journal des Débats* a annoncé dernièrement que, parmi les médailles du Cabinet d'Athènes volées par Raftopoulos, il s'en trouve de fausses, échangées *avant* le vol contre de véritables antiques.

Mon vieil ami, M. Postolacca, ex-directeur du Cabinet d'Athènes, me charge de protester de sa part contre cette insinuation : les fausses médailles en question proviennent sans doute de la série spéciale formée par lui dans un but d'instruction, et publiée dans sa *Synopsis numorum veterum*, pages 154 et suivantes.

« Dans l'espoir que vous voudrez bien insérer cette rectification dans un de vos prochains numéros, je vous prie d'agréer, etc.

Arthur Engel,
Ancien membre de l'École française d'Athènes.

— Un élève de M. Mommsen, M. B. Pick, a été chargé de réorganiser ce qui reste de la collection numismatique d'Athènes et d'en dresser promptement le catalogue. M. Lolling, passant au service du gouvernement grec, doit cataloguer les inscriptions du Musée central.

Le Pirée. — M. Dragatsis a publié dans la *Philologische Wochenschrift* (1888, p. 163) plusieurs inscriptions funéraires récemment découvertes au Pirée. L'une d'elles, trouvée dans le quartier Καραβᾶ, se lit Ὄλυμπος αὐλητής ; une autre, exhumée sur la πλατεῖα τοῦ ἀμα-

ξοστασίου (traduction élégante de *station des fiacres*), porte *suivant M. Dragatsis :*

D · M ·
SOSIA E GALLIS TE
LIA BENE MERENTI

Les inscriptions latines numérotées 3880 et 3883 dans le recueil de M. Koumanoudis, proviennent du même endroit[1].

ICARIE[2]. — Nos lecteurs se souviennent que M. Milchhoefer découvrit, en 1887, sur la route de Marathon à Kephisia, le sanctuaire de Dionysos à Icarie (*Revue archéol.*, 1887, II, p. 74). L'archéologue allemand exprima le vœu que l'on y pratiquât des fouilles, et nous fûmes heureux de nous en faire l'écho ici-même. Dans l'été de 1887, M. Merriam, le nouveau directeur de l'École américaine, passa par Berlin en se rendant à Athènes : M. Curtius l'engagea à faire explorer l'emplacement d'Icarie, et M. Merriam, aussitôt arrivé en Grèce, sollicita l'autorisation nécessaire. Les fouilles ont commencé au mois de février 1888 et le succès en a été considérable, comme on le verra par le résumé suivant.

Le point initial des excavations est une église byzantine ruinée, qui a conservé, dans le langage populaire, le nom de *Sto Dionyso*, frappant exemple de la survivance des vocables mythologiques en Grèce. L'église est au pied de la colline de Stamatovouni, d'où l'on jouit d'une très belle vue sur la plaine et sur la baie de Marathon; le regard s'étend, au loin, jusqu'aux montagnes de l'Eubée. Les premières recherches eurent pour objet de dégager un monument choragique qui semblait avoir été engagé dans l'abside de l'église. L'architrave de ce monument était visible, portant les noms des chorèges; l'inscription avait été lue par Chandler et rééditée par Boeckh, mais avec une légère erreur (ΑΙΝΙΑΣ pour ΑΓΝΙΑΣ). On fouilla d'abord derrière l'église, à l'est de l'abside, et l'on retrouva bientôt tous les éléments d'une restauration du monument choragique, mais on s'assura que cet édicule avait dû être situé à quelque distance de l'église et non pas à l'endroit même où elle fut construite. Au nord de l'église, on découvrit plusieurs inscriptions portant le démotique ΙΚΑΡΙΕΥΣ, notamment un

1. La *Philologische Wochenschrift* a aussi publié un plan des environs d'Héétioneia (1888, p. 226), avec une notice sur les fouilles de l'École française. Cf. *ibid.*, p. 451, article sur *les noms de lieux modernes au Pirée*.

2. *The Nation*, 1887, p. 202, 233-236, 241, 262; *Revue des Études grecques*, 1888, p. 125.

décret fort long et parfaitement conservé (IIIe ou IVe siècle), par lequel les Icariens couronnent le démarque Nicon pour avoir présidé avec zèle à la fête de Dionysos.

Parmi les autres textes épigraphiques, on signale une stèle hypothécaire. A l'ouest de l'église, on a trouvé un siège de marbre et trois bas-reliefs funéraires parfaitement conservés, dont l'un surtout — une femme assise à laquelle une servante tend une cassette — paraît être d'un excellent travail. Un torse viril, plus grand que nature, a peut-être appartenu au Dionysos du sanctuaire; notons encore une jolie tête féminine et le torse d'une statue finement drapée.

M. Buck, qui dirigeait les fouilles, apprit de ses ouvriers qu'il existait des πέτραις με γράμματα à environ 2 milles de là. S'y étant transporté, il découvrit l'inscription suivante :

[Π]ΑΝΤΑΚΛΗΣ
[Π]ΑΝΤΑΙΝΕΤΟΥ
ΠΛΩΘΕΙΕΥΣ
ΧΑΙΡΑΜΕΝΗΣ
ΔΙΟΔΟΤΟΥ
ΙΚΑΡΙΕΥΣ

Cette inscription donne à penser que la bourgade de Plotheia devait être dans les environs d'Icaria. Plotheia, comme on sait, est une des trois bourgades épacriennes; les deux autres seraient Semachides et Icarie (cf. Bursian, *Geogr. von Griechenland*, t. I, p. 342).

Les fouilles subséquentes autour de l'église byzantine ont fait découvrir deux œuvres de sculpture de la plus haute importance : une tête colossale de Bacchus barbu, appartenant sans doute au VIe siècle, avec les cheveux et la barbe indiqués à la manière orientale, et une longue stèle qui porte une réplique fort exacte du *guerrier de Marathon*, où il ne manque que la tête. Un torse de jeune Satyre, un torse colossal de statue virile drapée, deux stèles ornées de reliefs représentant des processions et des sacrifices, deux inscriptions du Ve siècle avant J.-C., dont l'une est relative au culte rural de Dionysos, sont bientôt venues s'ajouter aux découvertes faites dès le début. Puis on a commencé le déblaiement d'un nouveau temple, le Pythion ou sanctuaire d'Apollon à Icarie : on y a trouvé un joli relief qui représente Apollon, assis sur l'*omphalos*, tenant des rameaux d'une main et une patère de l'autre; derrière le dieu est une femme debout, sur le devant est un autel avec un adorant. Un autre relief représente Apollon jouant de la lyre. Non loin de là, on croit avoir reconnu quelques degrés d'un théâtre. Le

propriétaire du terrain fouillé se propose de doter Icarie d'un musée local.

Oropos[1]. — Les fouilles de l'Amphiaraïon sont terminées et l'on attend la publication d'ensemble des résultats (cf. les Πρακτικά de 1884 et *Mittheil. des d. Inst.*, 1886, p. 329; les inscriptions sont données dans l' Ἐφημερίς ἀρχαιολογική). Le grand portique placé au-devant du temple s'étend sur une longueur de 110 mètres; il servait à abriter, en cas de mauvais temps ou pendant les entr'actes, les spectateurs du théâtre voisin. La face principale était ornée de cinquante colonnes doriques; une longue inscription était gravée dans les métopes, singularité dont nous ne connaissons pas d'autre exemple. Contre les murs étaient appuyés des fauteuils de marbre, dont plusieurs portent des noms propres. La grande halle centrale du portique était divisée en deux parties par une rangée de colonnes ioniques et séparée des deux ailes par des murs percés chacun d'une porte. Parmi les monuments figurés, peu nombreux d'ailleurs, qui ont été découverts au cours des fouilles, on cite une statue et un bas-relief représentant Amphiaraos dans l'attitude et avec les attributs d'Asklépios. Sur le relief, Amphiaraos est accompagné d'Hygie, assise auprès de lui; une tête de Pan, jouant de la double flûte, paraît à travers une lucarne dans le champ.

Thèbes[2]. — Les fouilles de l'École allemande au sanctuaire des Cabires ont pris fin. On a encore trouvé vingt-cinq vases, quatre figurines en terre cuite et six statuettes votives d'animaux, dont trois en plomb et trois en argile. Tous les objets découverts ont été transportés à Athènes.

Tanagre[3]. — On a découvert une tombe d'enfant contenant treize terres cuites; toutes ces statuettes, de type identique, représentent un éphèbe nu tenant un coq de la main gauche contre sa poitrine. La même fouille a donné d'assez nombreux vases, une très grande terre cuite représentant une femme debout, une vieille femme portant un enfant, des femmes assises, un enfant nu assis sur ses talons, etc.[4]. Les fouilles subséquentes n'ont pas été moins fructueuses[5]; on men-

1. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 257.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 71.
3. Voir plus haut, p. 361-363 [p. 448-451.]
4. *The Athenaeum*, 5 mai 1888.
5. *Ibid.*, 12 mai 1888.

tionne parmi les trouvailles deux canthares peints, une cylix avec la représentation d'une Centauromachie, une figurine de Satyre assis avec coloration noire et rouge, des statuettes de femmes, de cavaliers et d'animaux.

Acarnanie. — A Katokhi (Acarnanie), on a trouvé, en creusant les fondations d'une maison, un millier de monnaies anciennes d'or et d'argent que l'entrepreneur et ses ouvriers se sont partagées, à l'exception d'une soixantaine que la gendarmerie a pu retrouver et saisir[1].

Tripolitza. — Grâce à une généreuse donation, on a pu entreprendre la construction d'un Musée qui renfermera les objets d'art découverts à Tégée, Mantinée et autres localités environnantes[2].

Mantinée. — L'École française a recommencé les fouilles le 19 avril dernier, sous la direction de M. Fougères.

Olympie. — Dans son dernier programme de Dorpat (1887), l'ingénieux archéologue M. Loeschcke a établi que les deux femmes âgées, placées à l'angle du fronton de Paeonios et considérées autrefois comme des esclaves des Lapithes, étaient bien plûtôt des Dryades, mères des Centaures engagés dans la lutte. Dans la séance du mois de janvier de la Société archéologique de Berlin (*Wochenschrift für klassische Philologie*, 8 février 1888), M. Treu a présenté d'intéressantes observations sur la restitution du fronton occidental. Éclairé par une observation de M. Doerpfeld, il a trouvé nécessaire de remanier l'arrangement qu'il avait proposé d'abord lui-même et qui a été adopté au Campo Santo de Berlin. Les recherches de M. Grüttner à Olympie même ont prouvé qu'il était inadmissible. Il est difficile d'expliquer, sans figures à l'appui, les modifications recommandées par M. Treu; nous nous contenterons de renvoyer aux résumés qui ont été publiés de son mémoire ceux qui s'intéressent à cette importante question. M. Treu a également établi que trois des figures du fronton ouest, les deux femmes âgées et la nymphe locale à gauche, étaient sculptées en marbre pentélique et non pas, comme le reste, en paros; ce sont des restaurations faites à une époque qu'il est difficile de préciser et qui trahissent un style différent. Beaucoup de plaques en marbre de la toiture sont également de marbre pentélique et portent des marques

1. *Messager d'Athènes*, 25 février 1888.
2. *The Athenaeum*, 19 mai 1888.

d'appareillage d'époque romaine. M. Furtwaengler a fait observer que les statues du fronton en marbre pentélique semblent pourtant antérieures à cette époque.

Mycènes. — M. Tsountas a fouillé quinze tombes d'époque mycénienne, dont douze au nord et trois à l'ouest de l'ancienne ville; l'une d'elles, en forme de coupole, a été anciennement violée; les autres ressemblent aux tombes creusées dans le roc à Nauplie. Les trouvailles consistent en objets d'or et en pâtes de verre, auxquels s'ajoutent quelques ivoires sculptés, un bon nombre de *gemmes des îles* et deux fibules de bronze très simples, les premières que l'on ait découvertes à Mycènes[1].

1. Je ne peux que signaler ici un travail de M. Schuchhardt sur les tombes royales de Mycènes, lu à la Société archéologique de Berlin au mois de mars 1888 (*Phil. Woch.*, 1888, p. 542). La conclusion la plus importante est que les fragments de vases des tombeaux ne sont pas de la même époque que les tessons *aus dem Schutt*, comme l'ont admis MM. Furtwaengler et Loeschcke. Une seconde lecture de M. Schuchhardt sur le même sujet (*Archaeol. Gesellsch.*, mai 1888; *Philol. Woch.*, 1888, p. 703) présente un intérêt encore supérieur. L'auteur a montré des copies de peintures murales relevées dans le palais de Mycènes au cours des fouilles de 1886 à 1887. Un fragment présente trois figures *à tête d'âne* marchant à la file et portant sur leurs épaules une longue planche. Sur une autre, on voit à droite et à gauche une femme étendant ses mains au-dessus d'un autel; le milieu de la composition est occupé par une idole portant un grand bouclier. La forme de l'autel rappelle celle de la colonne sculptée sur la porte des Lions. Chose plus remarquable, le vêtement des femmes est identique à celui que l'on remarque sur la grande bague d'or de la sixième tombe (Schliemann, *Mykenae*, p. 402). Ainsi tomberait, en partie du moins, la théorie de l'importation et il faudrait attribuer au même art, non plus carien mais achéen, le palais de Mycènes et le contenu des tombeaux. A Mycènes, comme à Tirynthe et à Athènes, le temple principal de l'acropole occupait le milieu de l'ancien palais, d'où il ressort qu'à l'époque royale le siège du culte divin était le palais des Anactes et qu'il n'existait pas encore de temples proprement dits. Ainsi s'explique le passage célèbre de l'*Odyssée* (η, v. 79), si souvent allégué par les Paleyens à l'encontre de l'ancienneté d'Homère, d'après lequel Pallas Athéné se rend à Athènes « dans la forte maison d'Érechthée. » Les acropoles primitives comprennent tout à la fois le palais royal, la « chapelle » royale et le caveau royal. On peut voir dans ces combinaisons une brillante confirmation des vues exposées dans le chef-d'œuvre de M. Fustel de Coulanges. — Au sujet de la date de la civilisation de Mycènes (*Revue archéol.*, 1887, II, p. 356), M. Torr nous fait observer qu'une gemme des îles trouvée à Ialysos (*Rhodes in ancient times*, p. 108) porte une représentation fort semblable à la porte des Lions : ce fait viendrait à l'appui de la date proposée par M. Ramsay (VIIIe siècle av. J.-C.).

Delphes. — On annonce qu'un cultivateur a trouvé une tête d'homme barbu, en marbre et du meilleur style, qui a été expédiée à Athènes [1].

Corfou. — Un important travail sur cette île a été publié par M. Partsch, comme 88e *Ergänzungsheft* des *Mittheilungen* de Petermann. Cette étude est accompagnée d'une carte à l'échelle du cent millième.

Syra. — Un Musée central des Cyclades a été fondé à Syra; on y a déjà transporté les objets découverts par l'École française d'Athènes à Amorgos [2].

Paros. — Sous le titre *Antike Sculpturen aus Paros*, M. Emmanuel Loewy, l'auteur bien connu des *Inschriften griechischer Bildhauer*, vient de publier un excellent inventaire des richesses archéologiques de cette île [3]. Les croquis donnés par M. Loewy sont très sommaires, mais parfaitement suffisants pour permettre d'apprécier l'intérêt *iconographique* des monuments qu'il figure. Je noterai en particulier une idole de style carien (p. 152), un groupe archaïque d'un homme et d'une femme debout (p. 151), plusieurs fragments archaïques de statues assises (p. 156, 157), un torse du genre de l'Apollon Strangford (p. 161), deux masques en terre cuite (p. 183, 184). Sur les planches annexées à ce travail, on remarque deux reliefs archaïques, à savoir : un personnage assis et une Gorgone ailée qui rappelle celle de Délos (pl. V), un torse féminin analogue aux Athénas de l'Acropole (pl. VI), enfin des sculptures de sarcophages (pl. VII-IX). Il est fort à désirer que ce travail soit imité, l'inventaire archéologique des îles de l'Archipel restant encore presque entièrement à faire, sauf en ce qui concerne l'épigraphie. Cependant, même sur ce terrain bien exploré, M. Loewy a pu glaner encore quelques textes intéressants (p. 179 à 188).

Milo. — M. Stillman vient de publier à Boston, sous le titre *On the track of Ulysses*, un in-quarto de luxe illustré, où il raconte ses impressions de voyage dans l'Archipel. On y trouve une description d'Ithaque et de Corfou, un essai sur la géographie de l'*Odyssée*, et un

1. *The Athenaeum*, 19 mai 1888.
2. *The Athenaeum*, 28 avril 1888.
3. *Archaeologische epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich*, 1887, p. 147-188, pl. V-IX.

curieux article sur la *Vénus de Milo*, qui avait déjà paru dans la revue américaine *The Century* (*Scribner's Monthly*), en novembre 1881. Nous en avions donné ailleurs une courte analyse (*Manuel de Philol.*, t. I, p. 77). M. Stillman reproduit les renseignements qui lui ont été fournis, en 1865, par M. Brest, le fils du consul auquel le Louvre doit la statue de Milo. Ce témoignage (p. 78) est à ajouter aux autres déjà réunis par M. Goeler de Ravensburg et par les archéologues qui ont traité le même sujet. Pour M. Stillman, la prétendue Vénus est une Victoire, celle même qui occupait le temple de la Niké Apteros à Athènes ; comme Millingen en 1816, et se fondant sur des expériences faites à l'aide du modèle vivant, il pense qu'elle appuyait un bouclier sur son genou gauche et y inscrivait quelque chose à l'aide d'un style qu'elle tenait de la main droite. Cette hypothèse n'est pas inadmissible ; mais il faut absolument renoncer à reconnaître dans la statue de Milo la Niké Apteros du sanctuaire athénien. Une autre restitution vient d'être proposée par M. Heydemann, dans son programme de Halle *Pariser Antiken* (1887) : la Vénus aurait appuyé sa main gauche, tenant la pomme, sur un trophée placé à côté d'elle, tandis que sa main droite aurait tenu un casque ou tout autre objet qu'elle se disposait à ajouter au trophée. Cela n'est-il pas de la dernière invraisemblance ?

Notre-Dame de Milo, comme disait Henri Heine, a le privilège, entre toutes les statues du Louvre, d'occuper de temps en temps les journalistes. Que de gens se mêlent de parler d'elle sans y être autorisés par leurs études ! C'est ainsi qu'au mois de décembre 1887, un amateur de Rouen a écrit au *Matin* pour annoncer qu'il avait découvert la restitution du groupe dont la Vénus de Milo faisait partie ; cette restitution se fonde sur le groupe de Mars et Vénus du Musée de Florence, dont l'amateur rouennais parle comme d'un trésor inédit, sans se douter qu'il en existe au moins six publications. Deux mois après, un anonyme résume dans le *Temps* l'ouvrage de M. Stillman, et écrit gravement que les Victoires de la balustrade du temple de Niké Apteros sont des œuvres authentiques de Scopas. Là-dessus, un autre anonyme, qui signe *Agnostos*, adresse au directeur du *Temps* la singulière lettre que voici (13 mars 1888) :

Au directeur du TEMPS.

Marseille.

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt, dans votre journal, la nouvelle identification par M. Stillman de la *Vénus de Milo*.

A mon humble avis, ce marbre radieux n'est ni une Aphrodite, ni

une Niké; son vrai nom se trouve dans Euripide, dans le récit fait par Talthybios à Hécube de la mort de sa fille :

« Ayant saisi son *peplum* du sommet de ses épaules, elle le déchira (le laissa tomber) jusqu'au milieu de ses hanches, au-dessous du nombril, elle montra ses seins et sa poitrine beaux comme ceux d'une statue, et « quand posé le genou en terre... »

C'est donc une Polyxène. Elle en a l'attitude et le caractère, la bravade héroïque.

Euripide a pu décrire la statue existant de son temps, ou bien le démiurge, l'artiste, s'est inspiré des vers du poète pour réaliser le type. Il aurait saisi le moment où Polyxène, se portant en avant, allait mettre genou en terre.

Je livre cette hypothèse à de plus savants que moi.

A ce propos, pourquoi laisse-t-on frissonner cet idéal de beauté dans un humide caveau? Ce chef-d'œuvre ne peut s'épanouir dans l'atmosphère lumineuse de sa patrie; mais pourquoi ne le placerait-on pas, pour le moins, au centre du salon carré du Louvre?

Agréez, etc.

AGNOSTOS.

Le baroque ou, pour mieux dire, l'absurdité de cette hypothèse passe la mesure ; et, cependant, je l'ai entendu discuter par des gens instruits. Cela prouve combien il reste à faire pour que les éléments de l'archéologie grecque soient mis à la portée de ceux qui prennent intérêt aux questions d'art.

A la suite de la lettre de l'amateur rouennais, dont nous avons parlé tout à l'heure, un rédacteur du *Matin* est allé trouver M. Ravaisson, qui lui a fourni d'intéressants détails sur l'historique de la statue et sur l'hypothèse du groupement dont il s'est fait depuis vingt ans le défenseur (*Matin*, 24 décembre 1887). Nous ne pouvons pas reproduire ici cette longue conversation; qu'il nous suffise d'en détacher quelques lignes :

J'ai connu, a dit M. Ravaisson, un gardien du Louvre, qui avait assisté à la réception solennelle de la statue... C'était le jour de la rentrée des Chambres. L'ouverture de la session avait lieu en présence du roi dans la grande salle du Louvre, qu'on appelle aujourd'hui la salle Lacaze. Comme le roi était impotent, et était obligé de se faire charrier dans une petite voiture, on avait monté la statue jusqu'au premier étage afin qu'il la rencontrât sur son chemin. Le souverain se fit conduire jusqu'aux pieds de la Vénus, la considéra longuement, d'abord avec l'attention d'un critique, ensuite avec l'admiration d'un artiste, puis il se tourna vers ses courtisans : « Voilà qui est vraiment très beau, Messieurs, dit-il. La place d'un pareil chef-d'œuvre est dans notre Musée du Louvre. Qu'on

l'y porte immédiatement. » Et voilà comment la Vénus, offerte tout d'abord au roi, finit par appartenir à la France.

Pour en finir avec la Vénus, j'ajoute qu'un sculpteur allemand, le professeur A. Zur Strassen, a sculpté un modèle restauré du groupe hypothétique qui a été gravé dans l'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig (10 septembre 1887)[1]. Dans cette restauration, la main droite abaissée de Vénus saisit la partie inférieure du bras droit de Mars; cela est certainement faux, car le bras droit de la Vénus était relevé, comme le démontre la trace d'un support. Du reste, plus j'y réfléchis, plus l'hypothèse de Quatremère et celle de M. Ravaisson me semblent insoutenables, plus aussi je me sens porté vers l'hypothèse de Millingen; la question est de celles que l'on peut espérer voir résoudre un jour par la découverte d'une réplique fidèle. Jusque-là, les discussions continueront sans convaincre personne; mais elles seraient certainement plus fécondes et moins aventureuses si nous possédions en France un ouvrage d'ensemble bien au courant sur la Vénus de Milo. M. Ravaisson nous l'a promis, il tiendra parole.

AMORGOS. — Les fouilles entreprises dans l'île d'Amorgos, au nom et aux frais de l'École française d'Athènes, ont commencé le 16 février et ont été closes le 11 avril 1888. La direction des travaux était confiée à M. Gaston Deschamps. Par suite de chômages forcés, cette période n'a compris que trente-six jours de travail, avec une moyenne de trente-six ouvriers.

Les recherches ont porté successivement sur trois points différents : 1° l'acropole de Minoa et le village de *Katapola*, où plusieurs voyageurs avaient remarqué des vestiges antiques; 2° l'acropole d'Arcésiné, à *Castri*; 3° le lieu dit *Vighla*, près du village de *Tholaria*, emplacement supposé de l'ancienne Aegialé.

MINOA. — *Architecture.* — Un petit monument (larg. $5^m,25$), bâti en pierre dure et grise. Un perron de cinq marches donne accès dans un étroit vestibule, d'où l'on passe dans une chambre rectangulaire, munie d'une plate-forme. Tout autour, le rocher a été évidé, et, à droite, les terres ont été revêtues d'un mur de soutènement, pour faire à cet édicule une sorte de niche. Par une particularité bizarre, la face postérieure, qui n'est séparée du rocher que par un étroit couloir, est d'un appareil très soigné.

1. Cette gravure a été communiquée à l'*Académie des beaux-arts* le 7 décembre 1887; cf. *Gazette des beaux-arts*, 1888, t. I, p. 74.

Dans le village de Katapola, une tranchée, ouverte près de l'église de la Παναγία Καταπολιανή, le long d'une rangée de trois colonnes encore debout, a mis au jour, sur deux points différents, un dallage de mosaïque ayant appartenu à une église byzantine, ou peut-être à un édifice romain. M. Deschamps a trouvé, au même endroit, un chapiteau dorique, en marbre noir, dont le coussinet est très aplati, une base ionique et deux chapiteaux de même ordre.

Sculpture. — 1° Une tête d'homme, en marbre, de proportions colossales ; 2° une tête d'homme, en marbre, un peu plus grande que nature, ceinte d'une couronne de feuillage ; 3° une tête de femme, en marbre blanc, ornée de colliers et de boucles d'oreilles ; 4° une tête de femme, en marbre blanc, d'un travail soigné, très bien conservée. L'expression est individuelle et fine. C'est évidemment un portrait ; 5° la partie inférieure d'une statue drapée ; 6° un grand nombre de pieds, de mains, etc. ; 7° cinq bas-reliefs mutilés, répétant, en des dimensions diverses, le type uniforme d'un cavalier, debout, tenant par la bride un cheval, près d'un arbre autour duquel s'enroule un serpent ; 8° un bas-relief bien conservé, représentant un homme à cheval et une scène de sacrifice. Tous ces marbres appartiennent à l'époque romaine.

Épigraphie. — 1° Décret des Samiens établis à Minoa (ὁ δῆμος ὁ Σαμίων κατοίκων ἐν Μινώᾳ), en faveur d'Hégésarété, fille d'Aenésicrate. Ce texte contient des renseignements nouveaux au sujet du calendrier et des affaires religieuses de la cité : 62 lignes ;

2° Décret des ἱερουργοί d'Athéna Itonia (ἐπὶ δημιόργου Παγκρίτου, μηνὸς Κρονίωνος), en l'honneur d'Épinomidès, fils de Théagénès. Caractères de bonne époque : 30 lignes ;

3° Décret rendu par le Sénat, le peuple et le κοινὸν τῶν ἀλειφομένων en faveur d'Eunomidès, fils d'Aristéas, et spécifiant les honneurs qui seront rendus au titulaire pendant la fête des Ἑρμαῖα : 29 lignes ;

4° Inscription votive en l'honneur d'un certain Aristogénès « mythographe d'Apollon et des Muses » : 4 lignes ;

5° Deux dédicaces à Hermès ;

6° Décret honorifique du peuple d'Arcésiné, en faveur d'une femme : 32 lignes ;

7° Fragment d'un décret de proxénie : 9 lignes ;

8° Deux signatures d'artistes, Protogénès et Théophilos ;

9° Une quinzaine de textes funéraires et plusieurs inscriptions byzantines, dont l'une, malheureusement peu lisible, a 40 lignes.

Objets divers. — Sur l'acropole de Minoa, au-dessus de l'édicule mentionné plus haut et près des restes d'un mur hellénique, M. Des-

champs a trouvé un grand nombre de menus objets, fragments de figurines, vases, anses d'amphores avec inscriptions, lampes funéraires, verreries, pesons et pyramides de terre cuite, fusaïoles, clous, aiguilles en os et en ivoire. Signalons spécialement un masque de terre cuite, d'un bon travail, et une plaque ronde représentant, en relief, le combat d'un guerrier contre une Amazone. En outre, un tombeau contenant des fibules, des bracelets en bronze et une fibule en or.

Arcésiné. — L'état des cultures n'a pas permis d'explorer un terrain où M. Radet, membre de l'École française, a dégagé, l'année dernière, un autel tétragonal et deux têtes de marbre qui seront prochainement publiées dans le *Bulletin*. Les recherches ont été presque exclusivement restreintes à l'étroite plate-forme de l'acropole, où M. Deschamps a trouvé quelques textes épigraphiques :

1° Fragment de décret du sénat et du peuple, en faveur d'un personnage qui aura la présidence ἐν τῇ συνόδῳ τῶν Ἰτωνίων : 16 lignes ;

2° Fragment de décret. Petites lettres, de bonne époque : 9 lignes ;

3° Inscription archaïque, gravée en caractère βουστροφηδόν.

Il faut encore mentionner deux dédicaces à Ilithye et deux inscriptions votives à Déméter et Koré, recueillies à *Vroutzi* et dans la chapelle d'*Haghios-Ioannis*, sur la montagne aux environs d'Arcésiné. Soixante monnaies byzantines en or ont été trouvées à *Kastri*, aux pieds de l'église de la Παναγία Καστριανή.

Aegialé. — A *Vighla*, près du village de *Tholaria*, M. Deschamps a dégagé onze degrés demi-circulaires, qui indiquent probablement l'emplacement d'un petit théâtre. Ce détail pourra servir à fixer un point de la topographie d'Aegialé, qui est encore complètement à faire. Un bloc de marbre, portant la mention d'Apollon Προφύλαξ, la partie inférieure d'une statue drapée, des anses d'amphores avec cachets et inscriptions, des monnaies, un petit hermès de terre cuite, deux kylix, des fragments de vases, dont l'un présente une petite représentation figurée et dont les autres, à couverte orange, rouge ou noire, sont décorés d'ornements peints ou de fleurs épanouies, ont été trouvés au même endroit. M. Deschamps a copié également une dédicace à Ilithye et deux listes d'*éphèbes* et de gymnasiarques.

En somme, comme on le voit par ce court aperçu, les recherches de M. Deschamps ont été fort heureuses[1] et font augurer très favora-

1. Cf. *The Athenaeum*, 12 mai 1888 ; l'auteur de cette courte notice a commis plus d'une bévue.

blement des fouilles plus étendues qui pourront être entreprises l'an prochain dans la même île. Nous espérons qu'il en sortira non seulement d'intéressantes notices pour le *Bulletin*, mais une monographie de l'île d'Amorgos, travail qui embrasserait également la période antique et l'histoire, si mal connue encore, des îles de l'Archipel grec au moyen âge[1].

Crète. — M. Joseph Hirst publie dans l'*Athenaeum* (24 mars 1888) des renseignements complémentaires sur les découvertes faites au mois d'octobre 1887 à Haghios-Onuphrios, près de Phaestos. Le tertre fouillé était un véritable amas de squelettes; les ossements les mieux conservés ont été déposés au Musée du Syllogue grec à Candie.

A Gortyne, M. Halbherr a reconnu que l'édifice semi-circulaire, où il a copié la grande inscription juridique, se compose de pierres qui portent des lettres d'assemblage, de formes beaucoup plus récentes que celles de l'inscription elle-même. Il est donc certain que l'hémicycle est de construction postérieure à la gravure du code. M. Halbherr a également montré que cet hémicycle a subi plus tard une reconstruction et a été utilisé comme un petit théâtre ou un

2. On peut consulter sur Amorgos : Bondelmonte, *Liber Insularum*, éd. Sinner, c. xxiv; Tournefort, *Voyage*, t. I, p. 89; Dapper, *Description de l'Archipel*, p. 184; Fiedler, *Reisen*, t. II, p. 325; Ross, *Inselreisen*, t. I, p. 173, t. II, p. 39 (citadelle hellénique, pl. à la fin du t. I; cf. un tombeau, *ibid.*, t. II, p. 41 et Guhl et Koner, *Leben der Griechen*, fig. 147); Lacroix, *Iles de la Grèce*, p. 480; Pasch van Krienen, *Beschreibung*, éd. Ross, p. 50; Bursian, *Geogr. von Griechenland*, t. II, p. 512; Neumann et Partsch, *Physikalische Geogr. von Griech.*, p. 130, 210, 392; Miliarakis, Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολ. ἑταιρ. τῆς Ἑλλάδος, 1884 (cf. du même, Τὰ Κυκλαδικά, 1874); Th. Bent, *The Cyclades*, p. 469; Villoison, *Notices et extraits des mss.*, t. VIII, 2, p. 31 (bibliothèque); *Mittheil. des deutschen Instit.*, t. I, p. 328 (description de l'île, inscriptions), t. IX, pl. 6 (sculptures de style carien), t. XI, p. 15 (tombeaux); *Revue archéol.*, 1867, t. II, p. 143; 1887, t. II, p. 80. — Pour les inscriptions, voir *C. I. G.*, n° 2264; *Add.* vol. II, p. 1031; Roehl, *Inscript. antiquiss.*, p. 109, 183; Ross, *Arch. Aufs.*, t. II, p. 633; *Inscr. graec. ined.*, II, n°s 112-144; III, n°s 314-316; Leontieff, *Monatsb. d. berl. Akad.*, 1854, p. 684; Baumeister, *Philol.*, IX, p. 383; Lenormant, *Rhein. Mus.*, nouv. sér., t. XXII (cf. *ibid.*, t. XXXIX); *Annali dell' Instit.*, t. XIV, p. 153, t. XXXVI, p. 95; Ἐφημ. τῶν Φιλομαθῶν, 24 mars 1866; Ἐφημ. ἀρχαιολ., περ. β′, n° 77; Ἀθήναιον, t. X, p. 533; *Arch. Zeit.*, 1843, p. 107; *Museo Italiano*, t. I, p. 255; *Mnemosyne*, 1887, art. 3; *Mittheil. des d. Inst.*, t. I, p. 328; t. XI, p. 81, t. XII, p. 97; *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. VI, p. 187, t. VIII, p. 438, t. XII, p. 224. — Pour les monnaies, voir, outre Mionnet, Head et le catalogue des monnaies des îles par Wroth, P. Lambros, Ἐφημ. ἀρχαιολ., περ. β′, p. 352; P. Becker, *Numismatische Zeitschrift* de Vienne, t. II (1871). Quelle interminable bibliographie! Et, dans tout cela, pas un livre!

odéon ; c'est le troisième théâtre connu à Gortyne. Dans le voisinage immédiat était l'agora, comme l'ont prouvé de récentes découvertes épigraphiques. Une fouille tout accidentelle, sur l'emplacement présumé de l'agora, a donné cinq fragments de grandes statues romaines en marbre, deux bustes d'empereurs et quatre têtes ; tous ces objets, avec d'autres sculptures de même provenance, sont entrés au Musée d'Héraclée[1]. A l'époque byzantine, l'agora devint une nécropole. Dans la quatrième livraison (vol. II, *puntata* II) du *Museo Italiano*[2], M. Halbherr a donné un compte rendu de ses nouvelles recherches (p. 561-592), avec un plan de l'odéon et des ruines voisines (pl. VII), les détails du théâtre (pl. VIII) et un hermès de style archaïque, portant des traces de polychromie (pl. IX) ; M. Comparetti a publié et commenté de nouveaux fragments de la grande inscription et d'autres ayant appartenu à des textes de caractère analogue (p. 593-668) ; enfin, sous le titre d'*Iscrizioni di varie città cretesi,* le même savant a réuni des fragments épigraphiques archaïques, parmi lesquels un singulier texte de Praesos qui paraît être rédigé en langue phrygienne (p. 674)[3]. M. Comparetti l'attribue aux Étéocrétois, c'est-à-dire aux barbares qui faisaient le fond de la population de l'île avant l'arrivée des Grecs.

— Le Syllogue d'Héraclée en Crète a bien voulu m'envoyer une petite brochure qu'il vient de publier et dont je transcris le titre complet : Κατάλογος τῶν ἐν τῷ μουσείῳ τοῦ φιλεκπαιδευτικοῦ Συλλόγου Ἡρακλείου ἀρχαιοτήτων οὗ προετάχθη ἡ κατὰ τὸ λῆξαν ἔτος 1887 λογοδοσία τοῦ προέδρου Ἰώσηφ Χατζιδάκη καὶ περιγραφὴ τοῦ ἐν Ἀμνισῷ σπηλαίου τῆς Εἰλειθυίας (Héraclée, typographie Alexios, 1888). Cette brochure, qui fait le plus grand honneur à l'excellent Syllogue crétois, contient :

1° Un discours du président Chatzidakis, avec l'énumération des objets nouveaux acquis dans l'année par le Musée du Syllogue, vases peints, marbres et terres cuites, inscriptions, petits bronzes ;

2° Un exposé des fouilles pratiquées dans la grotte d'Ilithye (στῆσε δ' ἐν Ἀμνισῷ, ὅθι τε σπέος Εἰλειθυίης, *Odyssée*, XIX, v. 188). Strabon et Pausanias mentionnent encore cette caverne-sanctuaire, que Pashley et Spratt ont cherchée en vain. On croit l'avoir découverte à 4 milles

1. Cf. *Revue archéol.*, 1887, t. II, p. 87.

2. La 3e livraison du tome II vient de paraître : elle contient des travaux de MM. Halbherr et Orsi sur les découvertes d'objets archaïques dans les cavernes crétoises.

3. Cette langue est peut-être identique à celle de l'inscription de Lemnos, qui a été considérée (sans motif valable) comme étrusque.

vers l'est d'Héraclée, près de l'embouchure de la rivière Karteros, dans le flanc d'une colline qui porte les traces d'une très ancienne occupation (vases du style mycénien). La caverne a 55 mètres de long sur 12 de large; elle renferme de remarquables stalagmites. On a recueilli, en fouillant le sol, des fragments de vases d'époques diverses, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'occupation romaine. — Une autre caverne, à Lasithios, a été fouillée par le Syllogue; elle a fourni quelques antiquités décrites dans l'Ἑστία (nº 558). Comme la précédente, elle avait été complètement ravagée par des pillards;

3º Le catalogue du Musée, où nous signalerons les numéros suivants : 33, une tête d'Athéna casquée (Gnosse); 38, une statuette d'Hygie; 57-60, bustes de Germanicus, d'Agrippine, de Tibère et de Caligula; 64, Hermès avec tête de style chypriote et traces de polychromie, publié en couleurs dans le *Museo Italiano* de 1887 (Gortyne); 65, tête féminine archaïque avec traces de couleurs (Phaestos); 21-35, vases de style géométrique; 116, tête virile en terre cuite avec traces de couleur; 119, cinquante statuettes de bœufs ornés de lignes noires et rouges tracées au pinceau (caverne d'Amarios). Les terres cuites et les vases communs sont en assez grand nombre. Parmi les objets métalliques, nous remarquons une Victoire en or, découverte à Gnosse dans un tombeau (nº 1); une statuette en or d'Éros (7); huit haches de bronze (11-18); des bijoux en or et en bronze de Phaestos (25-36); une statuette en bronze de guerrier, trouvée dans la caverne d'Amarios (37), etc.

Nous sommes heureux d'applaudir aux efforts du Syllogue d'Héraclée, qui marche si courageusement sur les traces de ses aînés de Constantinople et de Smyrne. Un certain nombre d'objets de sa collection paraissent mériter une étude approfondie; nous les recommandons aux voyageurs photographes.

Gnosse. — On a découvert une inscription funéraire en vers, relative à un nommé Tharsymachos, fils de Leontios, qui s'était distingué par un exploit guerrier extraordinaire. L'inscription mentionne une montagne de Crète encore inconnue, τὸ Ἐδαῖον, et un démotique également nouveau, Ἐρταῖοι[1].

Gortyne. — M. Perdikaris, de Candie, et M. Comparetti, de Florence, préparent chacun une nouvelle édition du code de Gortyne. Il faudra bientôt une brochure spéciale pour consigner la bibliographie de cette inscription !

1. *The Athenaeum*, 19 mai 1888.

Chypre[1]. — MM. Ernest Gardner, Hogarth et James, chargés par le *Cyprus Exploration fund* de commencer les fouilles, sont arrivés dans l'île au commencement de l'année courante. Les recherches ont porté sur trois points :

1° M. James a étudié la colline dite Leontari-Vouno, à 4 milles sud-est de Nicosie (7-24 janvier). Il y a relevé les traces d'une très ancienne acropole avec de nombreuses citernes, quelques tombes creusées dans le roc et dans la terre, ces dernières contenant des vases de très ancien style, des instruments en bronze, des spirales en cuivre et en argent (?). Un perçoir en bronze, trouvé dans une tombe, est encore muni de son manche de bois. Il faut ajouter aux découvertes de cette courte exploration de nombreuses fusaïoles en argile, quelques perles de porcelaine et une pointe de lance en bronze, longue de 26 pouces (?) qui a été recueillie en dehors d'une tombe ;

2° Aux environs de Paphos, on a examiné plusieurs nécropoles où la plupart des tombes avaient été antérieurement violées. On a cependant découvert des poteries ornées de cercles concentriques, une inscription chypriote, une stèle peinte et d'importantes verreries ; l'une d'elles porte un dessin gravé qui représente un enfant dansant et un aigle. Deux jolis flacons affectent la forme assez rare de grappes de raisins[2] ;

3° Le principal effort a porté sur les ruines du temple de Paphos, à Kouklia, où M. Gardner a dirigé les fouilles, tandis que M. Elsey Smith travaillait à en lever le plan. Cette dernière tâche était fort malaisée, les vestiges du temple archaïque, peu nombreux d'ailleurs, se confondant avec ceux du temple reconstruit à l'époque de Tibère. M. Smith a dressé un plan à l'échelle de 1 pouce par 5 pieds. L'édifice ruiné, dont une restitution semble difficile, comprend trois grandes salles parallèles entourées de portiques ; l'un d'eux conserve encore son pavé de mosaïque.

On a découvert plus de cent cinquante inscriptions, dont quelques-unes chypriotes ; la plupart appartiennent à des bases de statues et sont intéressantes pour l'époque hellénistique et romaine (statue élevée par les Paphiens à Tibère qui avait reconstruit leur temple ; lettre d'Antiochus à Ptolémée, au sujet des Séleuciens ; liste des souscripteurs à l'ἐλαιοχριστίον ; inscription en distiques se rapportant à la for-

1. *The Athenaeum*, 3 mars, 10 mars, 7 avril, 14 avril, 21 avril, 5 mai 1888.

2. On a trouvé deux beaux flacons de même forme dans la nécropole romaine de Poitiers (*Musée de Saint-Germain, salle de la verrerie*). Cf. *Revue archéol.*, 1858, p. 538 ; Deville, *Histoire de la verrerie*, pl. LII ; Froehner, *Collection Charvet*, p. 58 et pl. IV.

tification de Paphos par le roi Nicoclès; inscription relative à un bibliothécaire du Musée d'Alexandrie; piédestal d'une statue d'un prêtre d'Aphrodite; piédestal d'une statue d'un ἀρχισωματοφύλαξ et professeur de tactique à Alexandrie; piédestal de la statue d'un κινύραρχος). En monuments de sculpture, la récolte a été plus maigre; on ne peut guère citer qu'une tête grecque archaïque, en marbre, une tête en marbre d'Éros et quelques têtes en terre cuite de bon style. Signalons encore deux cônes votifs, analogues à ceux qui sont figurés sur les monnaies;

4° Avant le commencement les fouilles de Paphos, MM. Guillemard et Hogarth ont découvert au village d'Anoyira, parmi des restes de poterie grossière, un monolithe perforé, émergeant du sol à une hauteur de 8 pieds; ce monolithe est analogue aux deux pierres de Paphos représentées dans le livre de Cesnola. Vingt-huit autres *menhirs* ont été trouvés aux environs; la plupart sont placés sur de petites éminences. M. Guillemard n'admet pas que ce soient des monuments phalliques; il les rapporte à l'époque romaine, et pense qu'ils avaient quelque relation avec les pressoirs à l'huile dont on trouve souvent les ruines tout auprès. Ces pierres sont d'ailleurs, à Chypre, l'objet de pratiques superstitieuses. M. Hogarth s'est expressément associé à l'opinion exprimée par son collègue, et nie que ces monolithes aient aucune analogie avec les fameux cônes sacrés figurés sur les monnaies de Paphos.

Dans l'*Academy* du 11 février 1888, M. Sayce a publié une lettre assez pessimiste, d'où il ressort que l'île d'Aphrodite a été une déception pour lui. L'Angleterre, dit M. Sayce, n'a presque rien fait pour Chypre, et il constate, non sans amertume, le contraste entre l'état de choses qu'elle y laisse subsister et ce que la domination ou le protectorat de la France ont fait en Algérie et en Tunisie. Routes, ports, auberges, tout est encore dans l'état le plus primitif. Les habitants sont accablés d'impôts et, par surcroît, mal administrés. Quant aux antiquités, il n'en reste que de maigres vestiges à la surface du sol. L'emplacement qui serait le plus fécond, si on l'exploitait d'une manière méthodique, est la nécropole de Paraskevi, près de Nicosie. De là sont venus beaucoup de cylindres intéressants : l'un portant un aigle à deux têtes, symbole connu des monuments de la Ptérie, est au Musée local, et la même nécropole a récemment fourni un cylindre babylonien avec une inscription cunéiforme en deux lignes. M. Sayce n'osait pas recommander de tenter des fouilles à Paphos (*Kouklia*), à cause des dépenses considérables qu'elles devaient entraîner; ce qui l'a frappé surtout, c'est le grand nombre d'emplacements déjà

bouleversés par les chercheurs de trésors. Le savant voyageur nous apprend que M. de Castillon, vice-consul de France à Larnaka, a fait récemment quelques découvertes heureuses à Curium, notamment celle d'un beau vase hellénique, avec les mots Μεγακλῆς καλός, à l'intérieur duquel était placé un second vase qui contenait à son tour un casque de bronze. M. de Castillon aurait aussi recueilli des bijoux d'or, notamment une bague avec chaton gravé, des verreries et d'autres objets intéressants. Nous regrettons de n'avoir reçu aucun renseignement complémentaire sur ces découvertes, qui mériteraient d'être mieux connues.

— On a vendu à Londres, au mois de mars 1888, une nouvelle portion de la collection chypriote formée par le major di Cesnola et appartenant à M. E.-H. Lawrence. Un certain nombre d'antiquités de même provenance ont été récemment acquises par le Musée de Munich.

— Pendant que le *Cyprus Exploration fund* poursuit sa première campagne, des doléances continuent à nous arriver sur le régime des antiquités à Chypre. A en juger d'après les faits qu'on nous signale, ces doléances ne sont pas sans fondement. Les vieux Chypriotes affirment que les explorateurs anglais ne se soucient nullement du Musée local et qu'ils veulent transporter à Londres toutes les trouvailles qui vaudront le transport ; ils ajoutent que l'administration laisse le Musée sans ressources, qu'elle ne se préoccupe pas de donner à ses collections une installation moins défectueuse. N'est-il pas visible — ce sont toujours les vieux Chypriotes qui parlent — que le pillage des antiquités de l'île, par les fonctionnaires et les antiquaires anglais, va s'exercer désormais en toute liberté et sans le moindre contrôle? On se propose d'interpeller à ce sujet le gouverneur dans une des prochaines sessions du parlement local. Il y a, croyons-nous, des mesures à prendre pour sauvegarder les intérêts du Musée de Chypre; nous comprenons l'émotion des insulaires patriotes en présence des fouilles nouvelles dont ils risquent de ne tirer aucun profit.

Voyages de M. Sterrett en Asie Mineure. — La bibliothèque de l'École américaine d'Athènes vient de s'enrichir de deux beaux volumes contenant les inscriptions recueillies en Asie Mineure par M. Sterrett, au cours de fructueuses expéditions dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de cette *Chronique*. D'excellentes cartes, dessinées par M. H. Kiepert, permettent d'embrasser d'un coup d'œil les résultats de premier ordre que la géographie de l'Asie Mineure doit à ces voyages si intelligemment conduits. M. Sterrett comptera désor-

mais, à côté de Le Bas, de MM. Waddington et Ramsay, parmi les savants auxquels l'épigraphie et la géographie anatoliennes sont redevables des enrichissements les plus précieux. Ses recherches ont porté sur la Cilicie, la Lycaonie, l'Isaurie, la Pisidie et la Cappadoce : il y a copié plus de mille inscriptions, identifié une vingtaine de villes, et décrit, pour la première fois, de nombreux monuments figurés. Nous ne pouvons donner même une idée sommaire de l'abondance des matériaux nouveaux que les épigraphistes, en particulier, trouveront dans ces deux volumes : qu'il nous suffise de les signaler chaudement à l'attention et de rendre hommage, une fois de plus, au courage, au dévouement et à la science du jeune explorateur qui, pourvu d'un modeste viatique de 1,000 dollars, a trouvé moyen de nous rapporter tant de bonnes choses [1].

Alep. — On disait à Smyrne, au mois de février, que M. Humann devait prochainement partir pour faire des fouilles près d'Alep, dans un endroit où l'on a signalé des monuments hittites. Les dépenses de la campagne sont supportées par une société d'amateurs qui s'est formée récemment en Allemagne, à l'effet de faire pratiquer des fouilles en Orient. M. Humann dispose, dit-on, de 50,000 francs.

Cymé. — Nous publions une héliogravure d'après les statues découvertes à Cymé par M. Démosthène Baltazzi (*Revue*, 1888, I, p. 85) [2]. S. M. le Sultan s'est, paraît-il, vivement intéressé à ces dernières fouilles et a demandé à voir les photographies des statues; l'heureux archéologue qui les a fait sortir de terre a reçu le titre d'Excellence et un grade civil correspondant à celui de général de brigade. Toutes nos félicitations à notre ami et correspondant, avec nos meilleurs souhaits pour les campagnes archéologiques qu'il entreprendra encore, au plus grand profit de la science, sur les côtes et dans les îles de son beau pays.

A la *Société archéologique* de Berlin (mai 1888), M. Böhlau a présenté les dessins d'une amphore de Cymé qui appartient à un parti-

1. On peut voir à ce sujet un excellent article anonyme dans la *Nation*, 1888, 10 mai, p. 388. Les frais de l'exploration étaient faits par une dame américaine, miss Wolfe, qui est morte avant la publication de M. Sterrett.
2. [Voir le frontispice du présent volume.] La tête en haut de la planche est celle de Tibère; je doute fort que les quatre autres soient des portraits. Il est à peine besoin de dire que les têtes reproduites sur les côtés sont figurées chacune sous deux points de vue et qu'il y a donc, en tout, cinq marbres seulement. La statue féminine du milieu est un charmant spécimen de la sculpture gréco-romaine du Haut-Empire.

culier de Smyrne; sur un des côtés figure une scène de banquet, sur l'autre un cavalier. Le dessin est noir avec des rehauts blancs; le style rappelle celui des sarcophages de Clazomène et des vases de Caere[1].

— M. Kiepert est arrivé à Smyrne avec M. Fabricius au mois de mai 1888; il est parti pour l'intérieur du pays en quête de documents topographiques. M. Ramsay s'est rendu en Phrygie au mois d'avril; nous comptons faire connaître bientôt le résultat de sa nouvelle mission. Un appel vient d'être adressé au public par l'*Asia Minor Exploration fund*, à la fin de mettre notre vaillant ami en mesure d'entreprendre deux nouveaux voyages d'exploration et de publier une carte à grande échelle du centre de l'Asie Mineure.

Myrina. — M. Dém. Baltazzi nous a communiqué une plaque de bronze circulaire, munie de deux œillets, qui a été trouvée dans une tombe à Myrina. Cette plaque porte, en lettres pointillées, l'inscription suivante (diam. 0^m,056) :

ΑΝΑΞΙΓЄ
ΝΗϹΚΑΙΚω///
('Αναξιγένης Καίκω)

Ce petit monument appartient à la série des plaquettes sépulcrales que nous avons découvertes à Myrina (*Nécropole*, p. 206-210), mais toutes celles que nous connaissions jusqu'à présent, au nombre de vingt-neuf, affectaient une forme plus ou moins rectangulaire.

— Je reçois de M. Baltazzi les estampages de deux inscriptions funéraires sur marbre, qui ont été récemment découvertes dans la nécropole de Myrina :

ΗΡΑΙΙΣ
ΑΡΙΣΤΟΝΙΚΩ ΓΥΝΑ

(Lettres bien gravées, hautes de 0^m,01 à 0^m,018 ; Α à barre droite, Ω plus petit que les autres lettres, Σ à branches presque parallèles.)

2° Stèle en marbre, haute de 0^m,73, large de 0^m,36. Au milieu, une couronne de feuillages entremêlés de baies, entourée d'une circonférence tracée au compas. Au-dessus de la couronne, en lettres hautes de 0^m,015 :

ΗΡΑΙΕ ΔΙΟΦΑΝΤΟΥ ΧΑΙΡΕ

(Α à barre brisée, Ο plus petit que les autres lettres.)

1. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 670.

Au-dessous de la couronne :

ΣΤΕΦΑΝΟΙΣΙΝ ΟΙ ΣΥΓΓΕΝΕΕΣ
ΠΛΕΥΡΕΑΔΑΙ

(Lecture tout à fait certaine; Σ à branches parallèles; Π à crosse débordante et jambage de droite presque aussi long que celui de gauche).

Les συγγενεῖς Πλευρεάδαι ne me sont connus ni à Myrina ni ailleurs.

— Nous lisons dans le *Journal des Débats* du 17 mars 1888 :

On a vendu mercredi (14 mars) à l'hôtel Drouot une intéressante collection d'antiquités, comprenant notamment de remarquables spécimens de figurines en terre cuite. Une statuette de Vénus assise sur un rocher, de Myrina, a été adjugée 740 francs; une autre, de même provenance, et représentant deux femmes drapées debout, s'est vendue 800 francs; une statuette en terre cuite d'Asie Mineure, représentant Thétis assise sur un dauphin et tenant le casque qu'elle va porter à son fils Achille, 1,300 francs; une femme agenouillée devant un vieillard qui conduit un jeune homme par la main, 1,725 francs; enfin, une jeune fille assise de face sur un dé oblong, un éventail à la main gauche, appuyée sur le siège, la tête penchée contre la main droit levée qui soulève le pan du manteau pour essuyer une larme, 1,580 francs. Ces deux dernières pièces ont été acquises par un amateur de Rouen, M. Bellon.

Le catalogue illustré publié à l'occasion de cette vente comprend 176 numéros, à savoir : 1° dix-huit objets égyptiens; 2° vingt et une verreries chypriotes, treize objets divers, sept vases et une statuette en calcaire de même provenance; 3° neuf verreries, six bijoux d'or et onze objets divers de Phénicie; 4° vingt-neuf objets de Rhodes; 5° quatorze terres cuites de Myrina; 6° vingt-quatre terres cuites de Myrina, de Smyrne, etc.; 7° six verreries, trois bronzes et un poids de plomb envoyés de Smyrne; 8° trois terres cuites *dites* d'Asie Mineure; 9° cinq vases polychromes trouvés à Apollonia de Thrace; 10° cinq lots de verreries. Parmi les phototypies, les plus remarquables sont la pl. I (*éléphant portant sur son dos un groupe de deux jeunes filles*, Myrina, n° 126), et la pl. IV (*groupe de deux femmes*, Myrina, n° 147, le meilleur exemplaire connu de ce motif, dont il existe une réplique médiocre au Louvre). Nous énumérons ici rapidement ceux des objets vendus qui présentent un intérêt sérieux pour les études archéologiques :

Nos 17, 18. Tableaux gréco-égyptiens sur bois de sycomore (*Comptes*

rendus de l'Acad. des inscr., 1887, p. 229). — 40. Deux feuilles d'or estampées de Chypre, de style primitif, représentant chacune un dieu debout sur un quadrupède. — 55. Askos chypriote en forme de chèvre couchée. — 56. Amphore à figures rouges de Chypre : un jeune homme coiffé d'un pétase présente un coffret à une jeune fille assise; derrière, une femme debout tenant deux rameaux fleuris. Deux éphèbes, dont l'un tient un strigile, près d'un cippe palestrique. — 57. Coupe à figures rouges, de Chypre : Amazone nue et accroupie. — 58. Askos chypriote à figures rouges, cygne et panthère ; autre avec faon couché et faon paissant; autre avec enfant nu jouant avec un bélier. Le catalogue énumère ces objets avec l'indication de provenance : *Chypre*; l'origine exacte est Polis tis Chrysokhou, où les vases en question ont été découverts par M. Richter.

Nos 68. Urne cinéraire en pâte de verre verdâtre, avec couvercle en plomb. Phénicie. — 69. Masque scénique en verre doublé, vert et blanc avec irisation dorée; cinq osselets en pâte verte, bleue et blanche. Phénicie. — 71. Bague d'or avec une pierre gravée en sardonyx, représentant un paysage; sur le premier plan, deux barques de pêcheurs; sur le second plan, une montagne, une jetée et deux temples. Phénicie. — 73. Pendeloque en or estampé. Plaque circulaire, représentant des fleurs plantées dans un vase et, de chaque côté du vase, un lapin(?). Phénicie. — 77. Amulette en bronze phénicienne avec saint Georges à cheval combattant le dragon et l'inscription : ЄIC ΘEOC O NIKΩN TA KAKA. — 82. Deux dents fossiles ayant servi d'amulettes. Phénicie. — 105. Poids en verre verdâtre portant une légende coufique. Rhodes. — 109. Balle de fronde en forme d'olive; de chaque côté, un foudre et les lettres PO, initiales du nom de Rhodes. On peut rapprocher de cet objet une pointe de flèche en bronze avec la marque ME (Μεσσηνίων), recueillie près de l'Ithôme par le voyageur Bartholdy (*Voyage en Grèce*, trad. franç., Paris, 1807, t. II, p. 258 et gravure).

Nos 117. Léda debout avec le cygne à gauche; au revers de la base, signature ΠΑΠΙΟΥ. — 123. Muse Uranie, assise de face et les jambes croisées, regardant un globe posé sur une base carrée à sa droite ; plus loin, à droite, une statuette d'acteur, au masque satyresque, supportant un cadran solaire (?). — 125. Éros debout caressant un faon ; à sa gauche, une figurine de déesse drapée sur un piédestal (cf. *Nécrop. de Myrina*, p. 457, fig. 53). Au revers, CΩ. — 127. Jeune fille conduisant un vieillard; au revers NIKOCTPAT[ου]. Ces quatre figurines viennent de Myrina.

Nos 140. Jeune fille agenouillée, les bras étendus (Psyché?). — 141. Vénus debout, déliant une de ses sandales. J'ai donné une liste de soixante-dix répliques de ce type (*Nécropole de Myrina*, p. 286); je pourrais en ajouter dès maintenant au moins une douzaine, parmi lesquels d'admirables statuettes en bronze de la collection de Clercq. — 142. Petit apoxyomène (cf. *Nécropole de Myrina*, p. 164); au revers un Φ. Myrina. —

144. Hercule nu, debout, couronné de feuilles ; au revers ΔΙΦΙΛΟΥ. Myrina. — 145. Grande figure de Vénus drapée (h. $0^m,29$), portant un Amour sur son épaule gauche. Myrina. — 146. Vénus assise sur un rocher, les jambes croisées. Myrina.

Nos 158. Verre envoyé de Smyrne: panse carrée; dessous, rectangle à trois compartiments, avec la marque du verrier S · I · L · en relief et à rebours. — 162. Sceau oblong, portant la légende ΜΑΓΝΟΥ : sur la poignée, un dauphin gravé en creux. Venu de Smyrne. — 163. Poids carré portant les légendes ΑΡΤΕ et ΜΝΗ, autour d'un carquois et d'un arc. Éphèse.

On nous excusera de ne pas insister sur les nos 164-166 (cf. la *Classical Review*, 1888, p. 119, 153 et suiv.)[1]. Les vases polychromes trouvés à Apollonia de Thrace (nos 167-171) sont des aryballes d'un style curieux rehaussés de dorure et de couleurs vives (blanc, bleu, pourpre): les sujets se rattachent au cycle d'Éros.

— Un autre vente d'antiquités a eu lieu le mercredi 30 mai à l'Hôtel Drouot; on en a publié un bon catalogue avec six planches. Signalons (no 30) une grande intaille sur améthyste, représentant la Victoire assise écrivant sur un bouclier; (no 32) un singulier médaillon ovale en chrysolithe portant le buste casqué et cuirassé de Romulus Augustule, avec la légende ROMVLVS MOMILLVS. Parmi les cylindres orientaux, il y en a un (no 58, pl. I) qui est de travail hittite : on voit un dieu posant son bras gauche sur l'épaule d'un homme vêtu d'un manteau; derrière ce groupe, un adorant, puis deux petits sphinx affrontés (motif grec) et un oiseau les ailes éployées entre deux bouquetins. Un autre cylindre (no 65, pl. I) porte une légende phénicienne. Parmi les vases, signalons une tasse en verre violet (no 92), munie dans le haut d'une petite rigole et de deux appendices qui se terminent en pointe ; un fragment de coupe en verre blanc jaunâtre (no 109) orné de dessins et d'inscriptions gravés à la meule, entre autres d'un buste drapé de l'apôtre Paul avec la légende PAVLVS. Un médaillon ovale en pâte blanche doublée de bleu, de style alexandrin comme le vase Portland, offre une tête de profil qui ressemble à celle d'Auguste. Parmi les terres cuites, nous remarquons un couvercle en poterie trouvé à Rhodes (no 127, pl. II), avec des figures d'hommes et de chevaux d'un dessin grossier accompagnées de quelques caractères grecs. Citons aussi une fibule en or (no 145) d'un admirable travail, un manche de strigile (no 159) orné d'un dessin niellé qui repré-

1. [Cet article sera reproduit plus loin.] Voir aussi une lettre de M. Cecil Torr dans l'*Athenaeum* (19 mai 1888, p. 639), au sujet des terres cuites actuellement exposées au *Burlington Fine Arts Club*.

sente un jeune lutteur debout levant les deux bras, un beau masque d'Hercule en ambre (n° 176), acquis par le Musée du Louvre. Les planches III-VI reproduisent des figurines de terre cuite; les deux dernières (n°s 134 et 135) sont une femme assise groupée avec un Éros. Si l'on compare la figure de la planche V avec la planche VI du catalogue du 14 mars, dont nous avons parlé plus haut, on attribuera sans hésitation ces deux statuettes au même atelier : or, la planche VI du premier catalogue porte l'indication de provenance : *Asie Mineure*, tandis que les deux groupes publiés dans le catalogue du 30 mai sont attribués à Tanagra. Serait-ce une faute d'impression?

— Dans un méchant catalogue anglais d'une vente faite chez MM. Sotheby, à Londres, le 7 juin dernier, je trouve la mention d'un bon nombre de terres cuites sans indication de provenances. Les descriptions sont insuffisantes et il n'y a pas de gravures : aussi ne puis-je que signaler en passant, à cause de l'intérêt des sujets, un groupe d'Éros et Psyché (n° 118), un acteur comique sous les traits d'un pêcheur, portant un panier au bras (n° 119), un jeune guerrier armé de pied en cap (n° 122). Le n° 132 est un groupe *recently discovered in Boeotia*, représentant une femme sur un rocher avec un cygne auprès d'elle. Citons encore le n° 138, une belle coupe de Mégare avec reliefs, et un *celt* de bronze provenant, au dire du catalogue, d'Alexandrette (n° 259). On assigne la même provenance à un certain nombre de haches polies en jadéite (*mottled jadite*), ce qui ne laisse pas de surprendre. Nous ne saurions trop regretter la négligence avec laquelle sont publiés les catalogues des antiquités vendues à Londres ; qui donc charge-t-on de les rédiger[1]?

Tralles. — Les trouvailles faites à Tralles, que nous avons mentionnées dans notre dernière *Chronique*[2], sont d'une réelle importance : une statue de femme drapée, deux fois plus grande que nature, à laquelle manquent la tête et les bras, et un buste colossal, admirablement conservé, que nous nous dispensons de décrire avec détail, M. Collignon s'étant chargé de le faire connaître aux lecteurs de la *Revue* (1888, pl. XIV.) Le sexe du personnage représenté est d'une ambiguïté singulière, qui fait songer à ces jolis vers d'Ausone (*Epigr.*, CVII) :

Dum dubitat natura marem faceretne puellam,
Factus es, ô pulcher, paene puella, puer.

1. La partie principale du même catalogue est une importante collection de vases formée en Étrurie par J. Hamilton Gray.
2. *Revue archéologique*, 1888, t. I, p. 84.

La statue drapée a été laissée à l'École de Tralles, sur la demande de la communauté grecque; le buste a été envoyé à Tchinli-Kiosk.

— M. Dém. Baltazzi m'a adressé la copie de l'inscription suivante, gravée en grands caractères sur une seule ligne :

ΦΛΑΒΙΑ ΣΕΚΟΥΝΔΑ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΜΕΝΕΚΡΑΤΟΥΣ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ

Héraclée pontique. — M. Dragatsis a publié dans l'Ἐφημερίς[1] de nouvelles inscriptions de cette provenance[2]. Ce sont des épitaphes suivies d'une menace d'amende en cas de violation de la tombe : l'une se rapporte à un nommé Maxime, soldat de la XI[e] légion; l'autre à un certain Αὐρ. Ἀφροδείσειος Ὑπεπηνός (*sic*, ethnique d'Hypaepa). Le style de ces textes est absolument barbare.

Saïda. — A la fin d'avril 1888, Hamdi-Bey et Démosthène Baltazzi ont recommencé les fouilles de Saïda à cinq endroits différents. Les premières recherches ont donné un sarcophage anthropoïde en marbre blanc, anciennement violé, mais en parfait état de conservation, et des anneaux de fer ayant appartenu à des cercueils.

Le sarcophage de Saïda. — La *Correspondance politique* a publié l'article suivant, qui, après avoir été reproduit par le *Daily News* et le *Times* (2 mars), a fait le tour de la presse. Nous le donnons à titre de curiosité :

On nous écrit de Constantinople, 3 mars : Nos archéologues ont fait dernièrement une découverte qui ne manquera pas d'intéresser vivement le monde scientifique européen. Hamdi-Bey, archéologue impérial, a découvert l'année dernière dans les fouilles qu'il pratiquait à Saïda en Syrie, un caveau où, après les plus minutieuses recherches, il trouva un tombeau contenant plusieurs sarcophages admirablement conservés. Ces sarcophages étaient peints et en outre sculptés avec la plus grande perfection. En même temps Hamdi-Bey mit la main sur un autre sarcophage qui, dans la finesse des bas-reliefs, surpasse, à ce qu'il paraît, tout ce qui a été découvert jusqu'à présent. Ces sarcophages furent transportés dans un navire spécial à Constantinople où l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Radowitz, M. Mordtmann, docteur en médecine et savant archéologue, ainsi qu'un amateur, M. Carabella, les ont examinés dans tous leurs détails. Au commencement, on crut que le dernier sarcophage était celui d'un des généraux d'Alexandre le Grand, mais sur un rapport présenté à Hamdi-Bey par M. Carabella, M. de Radowitz, le D[r] Mordtmann et Hamdi-

1. Cf. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 418.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 88.

Bey en arrivèrent à conclure que ce sarcophage n'est autre que celui d'*Alexandre le Grand*. Il sera peut-être intéressant de donner un résumé de ce rapport. M. Carabella dit que ce qui fait présumer à première vue que le sarcophage représentant les victoires d'Alexandre contre les Perses n'est pas celui de l'illustre roi de Macédoine, c'est la croyance qu'Alexandre le Grand lui-même a été enterré à Alexandrie. Mais il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs hésitent à croire que le héros ait été inhumé dans cette ville. Ce doute des savants, le caractère du travail, l'exquise beauté du sarcophage, le fait qu'il était placé à côté de celui d'un roi de Phénicie ami du grand roi macédonien, tout donne lieu de croire que c'est bien là celui d'Alexandre le Grand. En outre, il n'est pas probable qu'Alexandre eût placé sur le tombeau d'un de ses généraux ses propres emblèmes et permis qu'on inscrivît comme dues à ce guerrier, « *à lui seul* », des victoires qui étaient sans précédents. Ces mots « à lui seul », inscrits à un endroit où d'habitude on ne sculptait que les plus brillantes actions, suffiraient pour prouver que c'est celui d'Alexandre même [1]. Dans un second rapport, M. Carabella donne encore d'autres preuves à l'appui de son assertion. Les sculptures représentant les Perses symbolisaient la conquête de l'Asie Mineure, et la chasse d'Alexandre près de Suse, où on le voit servi par des Grecs et des Perses, doit être l'emblème de la paix et de l'assimilation de la conquête. Le cadavre est en outre entouré de bandelettes, ce qui n'est pas le fait pour ceux d'autres généraux découverts tout près. M. Carabella explique longuement comment Ptolémée a été trompé et comment le corps du héros se trouve en Phénicie. Ces rapports ont frappé Hamdi-Bey, MM. de Radowitz et Mordtmann, qui sont convaincus maintenant que le sarcophage est vraiment celui d'Alexandre. Sur la demande de Hamdi-Bey, qui est directeur du Musée archéologique, le Sultan a autorisé la construction dans cet édifice d'une salle spéciale où sera placé ce précieux sarcophage. »

Nous pouvons garantir l'exactitude du résumé publié par la *Correspondance politique* — sauf en ce qui touche l'existence de la prétendue inscription « à lui seul » — ayant sous les yeux la copie du rapport même de M. Carabella. M. Tito Carabella n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue archéologique* : il a autrefois communiqué à M. Perrot, qui les a publiés ici-même, des inscriptions et des monuments figurés découverts par lui à Cyzique. Vers 1868, il était secrétaire du pacha de Tripolitaine, Riza-Pacha; il eut alors l'occasion

1. Il n'y a aucune inscription de ce genre sur le sarcophage; c'est une énorme bévue de la *Correspondance politique*, qu'a reproduite sans sourciller la *Frankfurter Zeitung* (10 mars 1888), mais qui a mis en éveil la critique de M. Christian Belger (*Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 387). M. Carabella, dans son rapport à Hamdi-Bey, n'a pas parlé de cette inscription, dont la *Correspondance politique* est seule responsable.

d'envoyer au Musée de Constantinople des sculptures de Bérénice et de Leptis Magna que j'ai inventoriées en 1882[1]. Je rappelle ses états de services à dessein : l'invraisemblable hypothèse émise par cet amateur au sujet d'un des sarcophages de Sidon, hypothèse qu'il a eu le tort de proclamer *urbi et orbi*, ne doit pas faire oublier qu'il a été plus heureux jadis comme fouilleur qu'il ne l'est aujourd'hui comme exégète. J'ajoute que S. E. Hamdi-Bey a déclaré nettement que les rapports de M. Carabella, loin de le convaincre, l'avaient extrêmement égayé. Je n'ai pas reçu les confidences de MM. Mordtmann et de Radowitz, mais je veux douter, jusqu'à preuve du contraire, qu'ils se soient laissés convaincre même un instant.

Jérusalem. — M. Sayce signale une inscription, déterrée dans le Haram, qui porte ce seul mot : Γενεθλίου[2]. Il insiste sur l'importance du récent travail de M. Schick : « *Beit el-Makdas oder der alte Tempelplatz zu Jerusalem.* » C'est la première description complète de l'emplacement du temple et des constructions modernes qui l'ont recouvert.

Égypte. — M. Schliemann a fouillé à Ramlèh : il y a mis à nu les fondations d'un palais (celui de Cléopâtre, d'après l'opinion du fouilleur) et trois marches d'un grand escalier[3]. Puis, en compagnie de M. Virchow, il a remonté le Nil jusqu'à la seconde cataracte à Wadi-Halfa, au milieu de tribus insurgées qui ont fait courir de sérieux dangers aux deux voyageurs[4]. De retour à Thèbes, il a écrit à un ami d'Angleterre pour se plaindre qu'on l'eût empêché de pratiquer à Alexandrie les grandes fouilles dont il avait conçu le projet, notamment près de la mosquée Nebi-Daniel, où il comptait retrouver le tombeau d'Alexandre, et sur l'emplacement des deux obélisques, où il pense qu'a été le Caesareum[5].

Après avoir passé le mois de janvier à Chypre, M. Sayce s'est rendu en Syrie et de là, par terre, en Égypte. Une lettre qu'il adresse à l'*Academy*[6] contient des renseignements sur Raphia, Rhinokoloura

1. *Catalogue du Musée impérial*, nos 39, 80, 101, etc.
2. *The Academy*, 18 février 1888.
3. *Chronique des Arts*, 1888, p. 84.
4. *The Academy*, 21 avril 1888.
5. *The Academy*, 26 avril 1888.
6. *The Academy*, 18 et 25 février 1888; cf. Robertson Smith, *ibid.*, 25 février 1888, qui conteste quelques assertions de M. Sayce et fait observer que l'identification du mont Kasios avec Kas a été faite depuis longtemps. M. Sayce a

(El-Arish)[1], Péluse et le mont Kasios (Kas). « Farama ou Péluse, écrit-il, est le plus bel emplacement pour un fouilleur que j'aie jamais vu; il est absolument vierge et inhabité dans un cercle de 15 milles. » Les collines de débris sont très grandes, couvertes de poteries et de verreries romaines; vers l'ouest, il y a une enceinte rectangulaire presque aussi vaste que celle du temple de Louqsor. M. Sayce recommande chaudement cet emplacement aux explorateurs anglais.

Onion. — M. Naville a communiqué à l'*Academy* (21 janvier et 25 février 1888) une notice sur la cité d'Onion, lue par lui à la *Society of Arts* le 23 décembre 1887. Le site exploré s'appelle aujourd'hui Tell-el-Yahoudièh, « le monticule de la Juive »[2]. M. Émile Brugsch avait pensé qu'il devait ce nom à une colonie de Juifs, qui s'y réfugièrent pour éviter les persécutions d'Antiochus Épiphane et furent accueillis par Ptolémée Philométor et sa sœur-épouse Cléopâtre. Le roi donna à leur chef, le grand prêtre Onias, un territoire dans le nome héliopolitain; ce territoire prit alors le nom d'Onion (Brugsch, *On and Onion*, 1887). Les fouilles conduites par M. Naville dans le *tell* lui ont permis de vérifier cette opinion. Nous ne mentionnons ici ses découvertes qu'en tant qu'elles intéressent l'archéologie gréco-romaine. Le nom hiéroglyphique du *tell* est resté inconnu; son identification avec la ville construite par Onias est probable, sans être certaine. Mais il est bien prouvé que le *tell* a été habité par des Juifs hellénisants. Dans un très grand nombre de tombes qu'a examinées M. Naville, on trouve une brique placée sous la tête du squelette, caractère des sépultures juives. Sur les tablettes qu'on a pu recueillir se lisent des noms hébraïques tels que Éléazar, Mikkos, Salamis, Nethaneus, Barchias, ou des noms particulièrement recherchés par les Juifs, tels qu'Aristoboulos, Agathoclès, Onesimos, Truphaina. Le seul ornement sculpté qui paraisse de loin en loin est la grappe de raisin. Les formules usuelles sont χαῖρε, χρηστέ, φιλότεκνε, ἄλυπε, ἄωρε. Une tablette porte huit mauvais vers, évidemment écrits par un homme qui savait mal le grec; il y est question de la πίστις καὶ χάρις du défunt, traduction d'une formule hébraïque fréquente. Le nom Ὀνίου, qui s'est également rencontré, vient à l'appui de l'hypothèse de M. Brugsch.

répondu dans le numéro du 24 mars et a insisté de nouveau sur l'identification proposée par lui, mais contestée par M. Smith, de Khan-Yûnas avec Jenysos.

1. Une description détaillée d'El-Arish par M. Griffith a paru dans l'*Academy* du 12 mai 1888.

2. Cf. *Revue archéologique*, 1887, t. II, p. 106.

Le *Tell-el-Yahoudièh* exploré par M. Naville est voisin d'un autre *tell* du même nom près de Belbeis, qui paraît être le *Vicus Judaeorum* de l'Itinéraire d'Antonin : en ce cas, comme l'a supposé M. Griffith, le premier *tell* serait la *Scenae veteranorum* de l'Itinéraire.

Bubastis. — Les fouilles de M. Naville à Bubastis, pour le compte de l'*Egypt Exploration fund*, ont donné un résultat fort imprévu[1]. Bubastis, comme Tanis, a été une ville des Hycsos. Une tête colossale en granit noir qu'on y a découverte présente exactement le même type que les sphinx de Tanis à Boulaq. Une seconde tête de Hycsos a été déterrée le 9 avril. L'une et l'autre ont appartenu à des colosses placés devant l'entrée du temple. Sur une architrave du même édifice, on a reconnu le cartouche du roi hycsos Apepi. Une inscription gravée sur un trône voisin, partie inférieure d'une grande statue assise, nomme le roi *Raian,* fils de Ra; or, remarque M. Naville, une tradition arabe donne le nom de *Raian ibn Welîd* au pharaon dont Joseph fut le ministre. Mais quelle est la source de cette tradition arabe? Voilà ce qui reste à examiner. M. Tomkins a fait observer[2] que Ra-ian doit être identique au Ἴαννας ou Ἰανίας de la XVe dynastie des Pasteurs dans Manéthon ; il se demande si l'élément *an,* qui se retrouve dans les noms de plusieurs rois pasteurs, ne serait pas l'accadien *an* (*anna*), c'est-à-dire le titre divin et royal. Le Janas de Manéthon vient immédiatement après Apophis ; or, suivant Georges Syncelle, c'est sous le roi Apophis que Joseph était venu en Égypte. Le reste de la lettre de M. Tomkins contient des exercices d'acrobatie étymologique devant lesquels nous ne croyons pas nécessaire de nous arrêter.

M. Sayce a écrit à l'*Academy*[3], à la suite de la communication de M. Tomkins, qu'il possédait un scarabée portant le nom *Set-an* ; il l'a acquis autrefois au Caire dans la pensée que ce nom était identique à celui du roi hycsos Staan. Quant à Ra-ian, il ne pense pas que ce puisse être un nom hycsos, à cause de la première syllabe qui est le nom du dieu solaire égyptien *Ra.* En ce qui touche la question d'exégèse biblique soulevée par M. Naville, M. Sayce fait observer que les historiens arabes font de Raian, ou Er-Reian, le fils d'El-Welid l'Amalécite : or, les Amalécites des historiens arabes représentent précisément les Hycsos de Manéthon.

1. *The Academy*, 14 avril 1888; cf. *ibid.*, 17 mars 1888, pour le résumé des travaux de la précédente campagne.
2. *The Academy*, 23 avril 1888.
3. *The Academy*, 5 mai 1888.

Hycsos et Mongols. — M. Taylor a montré au colonel Stewart, consul d'Angleterre en Perse, les sphinx hycsos du Musée de Boulaq, et M. Stewart a déclaré qu'ils présentaient le type mongolique le plus pur[1] : il y a reconnu sans hésiter le *facies* des *Hazaras* de l'Afghanistan et de la Perse orientale. M. Taylor, *quâ est audaciâ*[2], rappelle que les Hycsos sont appelés *Men* et *Menti*, nom qui peut renfermer la même racine que *Mon-gol* (!). M. Thomas Tyler réplique[3] qu'il tient encore pour l'origine sémitique des Hycsos et que leur divinité principale, Set, n'était nullement inconnue, comme le dit M. Taylor, au panthéon des Sémites (cf. *Gen.*, iv, 7 ; *Exod.*, vi, 3). A la vérité, nous n'en savons rien du tout, mais cette considération n'arrête pas les braves. M. H.-G. Tomkins, intervenant dans le débat[4], rappelle que F. Lenormant a signalé le premier l'élément *touranien* du type hycsos (*Prem. civilis.*, I, p. 208), que M. Flower en a fait autant dans le *Journal of the Anthropological Institute* (vol. XVI, p. 377), enfin qu'il a traité lui-même ce sujet dans son livre *Studies on the times of Abraham* (Bagster, 1878). M. Tomkins prépare un nouveau mémoire pour l'*Anthropological Institute*, d'après les moulages de Hycsos rapportés par M. Flinders Petrie, et l'on assure que M. Virchow, revenu d'Égypte, va également prendre la parole sur cette question[5].

1. *The Academy*, 10 mars 1888 (cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 91).

2. Sur les audaces étymologiques de M. Taylor, on peut voir une lettre récente de M. Mayhew dans l'*Academy* du 21 avril 1888. Il s'agit du récent travail de ce polygraphe touchant l'origine finnoise des Aryens (*Journal of the Anthropological Institute*, février 1888).

3. *The Academy*, 17 mars 1888.

4. *Ibid.*, 24 mars 1888.

5. Le problème de l'origine des Hycsos se rattache étroitement à celui du cheval domestique : il y a bien longtemps que les savants français (entre autres Prisse d'Avennes, dès 1852) avaient attribué aux Hycsos l'importation du cheval domestique en Égypte et soutenu l'origine *touranienne* de cet animal. Combattue par Chabas dans ses *Études sur l'antiquité historique* (1873), cette opinion a été soutenue à plusieurs reprises par un hippologiste très distingué, M. Piétrement (cf. *Revue d'ethnographie*, t. III, p. 369). M. Piétrement désigne ainsi les Hycsos : « un mélange de Mongols et de Sémites, dominé par une aristocratie mongole. » La théorie de M. Taylor n'est donc rien moins que neuve.

XX

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1888, t. II, p. 214-226.)

Athènes. — Le 26 juin dernier est mort à Athènes l'ancien éphore général des antiquités, M. Eustratiadis, qui avait exercé ses fonctions depuis le 19 août 1863 jusqu'au 24 février 1884. Avec lui disparaît un des derniers représentants de cette vieille école des archéologues athéniens à laquelle on doit les deux premières séries de l' Ἐφημερίς. Eustratiadis était un très bon épigraphiste : ses Ἐπιγραφαὶ ἀνέκδοτοι (Athènes, 1851 et suiv.) témoignent de connaissances étendues et d'une grande justesse d'esprit. Comme éphore général, il était quelquefois brusque et grognon, très méfiant à l'endroit des étrangers, qu'il envoyait promener avec délices ; au demeurant, dévoué à sa tâche, d'une irréprochable probité, estimé de ceux-mêmes qui l'auraient souvent voulu plus aimable. Si quelqu'un de ses amis voulait écrire sa biographie, il en ferait une plaquette intéressante.

— Grand émoi à l'Éphorie générale, au mois de juin dernier : on apprend qu'une réplique merveilleuse du célèbre bas-relief d'Éleusis, autrefois signalé et décrit par F. Lenormant, est offerte en vente au prix de 40,000 drachmes. Les gendarmes se précipitent, confisquent le trésor et le transportent au Musée central. Là on s'aperçoit que c'est un chef-d'œuvre récent du sculpteur L. Phytalis ; le possesseur de ce relief, qui l'avait fait voir à un archéologue étranger, prétendait l'avoir déterré dans un champ à Éleusis. Peut-être y avait-il fait un stage pour prendre de la patine. Mais alors, il n'y a ni fraude, ni dérogation à la loi de 1834, et le bas-relief doit être rendu à son possesseur.

— Le Δελτίον du mois de juin annonce qu'on a confisqué chez le marchand B. Nostrakis toute une série d'antiquités, parmi lesquelles des statuettes en terre cuite qui paraissent d'une authenticité douteuse. L'Éphorie générale ne va-t-elle pas trop loin dans son zèle, et ne se

trouvera-t-il pas des juges à Athènes pour couper court à cette fièvre de confiscations?

— Périclès Raftopoulos, l'auteur des vols commis au Cabinet des médailles d'Athènes et chez MM. Rollin et Feuardent à Paris, vient d'être condamné à cinq ans de prison par les tribunaux français.

Le commerce des antiquités grecques. — Le *Temps* du 5 juillet a publié l'excellent article suivant, dont l'origine officieuse est évidente :

Nous avons relaté dernièrement les réclamations du gouvernement hellénique à propos des œuvres d'art antiques mises en vente à Paris, à Londres, à Berlin, etc. Quelques mots sont peut-être nécessaires pour expliquer l'importance exceptionnelle qu'a prise cette question et comment elle a motivé une communication de M. Lockroy au conseil des ministres. Nous disions qu'à la suite des vols de monnaies commis au Musée d'Athènes par Raftopoulos, la justice française avait immédiatement envoyé le dossier de l'affaire et les monnaies saisies au gouvernement grec. Celui-ci, profitant des dispositions excellentes où semblait se trouver notre magistrature, fit observer que non seulement Raftopoulos, mais de nombreux Hellènes s'étaient rendus coupables de « vols », et que ceux-ci avaient « volé » non pas seulement des monnaies, mais aussi de fort belles œuvres antiques d'une grande valeur. Et, pour motiver un envoi de commission rogatoire qui amena récemment à Paris la saisie, chez plusieurs négociants grecs, d'une certaine quantité de ces œuvres d'art, il excipa d'une loi que nous avons expliquée déjà. Cette loi, décrétée en 1834, déclarant *a priori* que tout objet d'art antique trouvé sur le sol hellénique appartenait à l'État, assimilait au simple vol l'acte de les exporter. Nous avions soin d'ajouter que néanmoins, avec la complicité de certains fonctionnaires, cette exportation se faisait dans des proportions considérables. Le commerce des antiquités ne se chiffre en effet pas à moins de 5 à 6 millions par an[1]. La révélation de ces faits eut à Athènes un grand retentissement et détermina même l'un des notables exportateurs d'antiquités, M. Psymoulis, avocat, à se suicider il y a quelques semaines.

Mais ce qu'il est intéressant de connaître, c'est ce qui se passa en France lors des réclamations du gouvernement hellène, fondées sur la loi que nous avons mentionnée. Ces réclamations, transmises par voie diplomatique au ministère des Affaires étrangères, qui les accueillit avec son habituelle bienveillance, furent communiquées au ministère de la Justice. Dès lors elles suivirent la marche normale, et M. Dulac, commissionnaire aux délégations judiciaires, fut chargé d'y satisfaire. A ce moment, il s'a-

1. Je crois ce chiffre très exagéré; il est peut-être dix ou vingt fois trop fort!

gissait uniquement de pratiquer chez quelques négociants désignés et établis à Paris des perquisitions et des saisies qui purent être faites, bien que les « vols » d'antiquités ne pussent être assimilés qu'à des fraudes douanières. Bref, ces perquisitions et ces saisies furent pratiquées, sans que les négociants ainsi malmenés invoquassent les traités et la procédure établie du droit international. L'un d'eux même, convaincu du bien fondé de ces réclamations, prévint l'action judiciaire et fit déposer au consulat de Grèce les œuvres d'art qu'il détenait.

Mais le gouvernement hellène ne se borna pas à ces premières réclamations. Le ministère des Affaires étrangères reçut de nouvelles notes et la magistrature fut nantie d'une nouvelle commission rogatoire. Cette fois-ci, et c'est ce qui éveilla l'attention des intéressés, on demandait à la direction des Musées et aux négociants français de dénoncer : 1° les objets d'art de provenance grecque qu'ils avaient acquis ; 2° les noms des intermédiaires dont ils les avaient reçus.

M. Gustave Larroumet, directeur des Beaux-Arts, dans une note envoyée au ministre de l'Instruction publique, énuméra les inconvénients que présentaient les prétentions du gouvernement grec. Cette note, développée avec force au conseil des ministres par M. Édouard Lockroy, rappelait le point de départ de la question : le vol de monnaies au Musée d'Athènes, délit qualifié de droit commun dont la justice française avait recherché et arrêté l'auteur. Mais il n'en était pas de même, assurément, de cette prétention extraordinaire du gouvernement hellène, de faire appliquer par la magistrature française la loi de 1834, qui est une simple mesure de police, et il ne pouvait appartenir à la France de suppléer à l'insuffisance de l'administration judiciaire et des douanes grecques.

La note rappelait spirituellement que les Grecs anciens, désireux de manger eux-mêmes leurs figues, avaient, quelque deux mille ans auparavant, décrété une loi analogue, par laquelle l'exportation des figues était interdite. Seulement — et c'est ici que s'arrête la similitude du cas — les Grecs anciens avaient en même temps chargé les sycophantes de surveiller les frontières... Si les Grecs modernes veulent manger eux-mêmes les figues, ou plutôt, garder leurs précieuses antiquités, qu'ils chargent leurs douaniers de ce soin. Lorsqu'en France nous avons à nous défendre contre les produits étrangers nuisibles ou frelatés, c'est à notre administration que nous confions le soin de nous protéger.

L'administration des Beaux-Arts faisait valoir aussi que la courtoisie dont avait fait preuve la magistrature française aurait pour résultat de détruire un commerce important, dont le marché se tenait à Paris, et qui, maintenant, commençait à se transporter à l'étranger, — à Berlin, croyons-nous.

Un fait intéressant à citer, c'est qu'un député au Parlement d'Athènes, accusé par un journal grec, l'*Éphéméris*, d'avoir ainsi « exporté » une statuette d'Hercule, — qui se trouve maintenant au Louvre, — a prié le ministère hellène des affaires étrangères de demander au gouvernement

français les éléments nécessaires à sa justification et que cette demande a été faite. Le gouvernement grec ne désirait plus seulement de pouvoir suppléer à l'insuffisance de sa police et de ses douanes : il réclamait maintenant de la justice française qu'elle sauvegardât les intérêts électoraux des députés au Parlement d'Athènes.

M. Édouard Lockroy aurait terminé sa communication par un appel énergique à la patriotique attention des ministres dont, directement ou indirectement, le département était intéressé à cette question.

L'affaire en est là.

Bulletin de l'Éphorie. — Voici l'analyse de l'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον du mois de juin 1888 :

Antiquités transportées au Musée central. — Portrait viril de grandeur naturelle, couronné de lierre, découvert par l'École française à Amorgos. — Buste d'Antinoos, plus grand que nature, trouvé à Patras et conservé précédemment au Gymnase de cette ville. — Petite tête en relief d'Apollon (?) découverte à Athènes dans les fondations de la maison de M. Schliemann (rue des Muses), qui l'a donnée au Musée. — Portrait de femme de grandeur naturelle, mal conservé, exhumé près de l'Olympiéion. — Pied de miroir en bronze : homme nu du type de l'Apollon de Ténéa, d'un travail commun, découvert en Thessalie. — Trouvailles faites à Tanagra, au cours des fouilles récentes, entre autre un scyphos noir sous la poignée duquel on lit l'inscription suivante gravée en caractères archaïques : Λευκέτους εἰμί ; différents vases peints de style commun ; un grand bombyle (haut. $0^{m},24$) avec ornements géométriques ; un scyphos décoré d'une Centauromachie à figures noires ; un grand canthare (haut. $0^{m},17$) portant l'inscription archaïque Μαφυταέα ἐμί deux fois répétée ; un aryballe sur lequel est représenté Dionysos assis, tenant un canthare, en face d'Athéna assise, avec égide et casque. — Terres cuites de provenance inconnue, probablement béotiennes, contenues dans une caisse anépigraphe qu'on a retrouvée dans la cave du Musée central ; on y remarque une Victoire, deux danseuses et d'autres statuettes féminines de travail commun.

Fouilles de l'Acropole. — On a recueilli de nouveaux fragments du combat d'Héraklès contre Triton, notamment une partie d'une tête barbue dont la coloration est remarquable. On signale encore un torse de statue féminine du type des Athénas, au quart de la grandeur naturelle, avec une décoration peinte d'une merveilleuse fraîcheur ; à ce torse s'adapte, dit-on, une tête découverte en 1886. Deux statuettes en bronze d'Athéna-Promachos sont d'un travail et d'une conservation médiocres. Les fragments de vases sont beaucoup plus intéressants : 1° Athéna armée debout devant un autel ; inscription ΑΘΕΝΑΙΑΣ ; deux femmes et un homme s'avancent en sacrificateurs vers l'autel ; 2° fragment de pinax avec les lettres ΤΙΜΑΡΧΟΣ Μ ; 3° fragment de kylix avec l'inscription [ΝΙΚΟΣ?]

ΘΕΝΕΣ ΜΕΠΟΙΕ[ΣΕ]. Si la restitution Νικοσθένης est exacte, on voit que M. Pottier a eu raison (*Céramiques de la Grèce propre*, p. 363, note 3) de placer Nicosthènes au VIᵉ siècle, contrairement à Rayet (*Céramique grecque*, p. 112) qui voyait en lui un *archaïsant* de la seconde moitié du Vᵉ siècle ; 4° fragment de vase à figures noires : deux personnages armés, dont l'un porte une lance, avec l'inscription boustrophède

ΑΦΡΟΔΙΤ
ΣΟΜΙ

C'est un fragment d'une Gigantomachie ; on sait qu'Aphrodite prit part à cette lutte, et nous avons donc là, semble-t-il, la plus ancienne représentation de l'Aphrodite armée, ἔνοπλος ; 5° fragments de pinax : Athéna armée assise sur un *diphros*, avec deux autres personnages assis également.

A l'endroit où ont été faites ces trouvailles, entre le côté nord du Parthénon et le mur de l'Acropole, on a retrouvé les fondations d'un grand édifice en tuf qui a peut-être servi de dépôt provisoire lors de la construction du Parthénon de Périclès. Dans le mur de cette construction on a recueilli un beau bas-relief haut de 0ᵐ,53, brisé en deux morceaux qui se rajustent ; il représente Athéna debout, casquée et armée, la tête inclinée vers le sol, dans une attitude encore inexpliquée de mélancolie et de deuil (ἐν μελαγχολίᾳ καὶ λύπῃ, écrit M. Cavvadias). Devant elle est une stèle quadrangulaire avec des traces d'ornements peints sur le bord. La facture de ce curieux bas-relief n'est pas assez archaïque pour qu'on le considère comme antérieur à Salamine : il date plutôt de la génération qui précède immédiatement Phidias. Le sujet, dit M. Cavvadias, reste un mystère. Cette Athéna mélancolique vient à point pour les archéologues sensibles qui ont déjà découvert le *Weltschmerz* dans l'Hermès d'Olympie.

Une seconde exploration a eu pour objet le couloir étroit situé entre le Musée et le mur de l'Acropole ; on y a découvert un torse de Niké de grandeur naturelle, du type de la Niké de Délos, et une tête en marbre qui s'adapte au torse juvénile publié par M. Furtwaengler dans les *Mittheilungen* (t. V, p. 20, pl. I). Cette découverte prouve qu'on a eu tort, au Musée de Berlin, d'ajuster au torse en question une tête trouvée il y a longtemps déjà et conservée au Musée de l'Acropole. La nouvelle tête est d'un travail archaïque très remarquable : les yeux étaient composées d'une substance vitreuse insérée dans des cavités ménagées à cet effet. La disposition de la chevelure est également très particulière.

Une troisième fouille a été conduite au-dessous du Musée lui-même, dont la construction, effectuée en 1865, ne paraît pas avoir été accompagnée, malgré les dires de Pervanoglu (*Bullett. dell' Instituto*, 1867, p. 73), d'une étude assez approfondie du terrain sous-jacent.

Inscriptions de l'Acropole. — Dans les murs qui entourent la porte dite

de Beulé, on a recueilli un nouveau fragment du traité conclu en 423 entre Athènes et le roi de Macédoine Perdiccas (*Corp. inscr. attic.*, I, 42 et 43). Un autre fragment permet de compléter l'inscription métrique publiée dans le premier volume du *Corp. inscr. attic.*, sous le n° 482. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est une plaque fragmentée en marbre pentélique qui porte une liste de villes tributaires, parmi lesquelles la cité carienne d'Amos, nommée par Étienne de Byzance, qui faisait partie de la Chersonèse cnidienne; les autres cités sont Astypalée, Nisyros, Anaphé, Myndos, Clazomène, Érythrée, etc. Cette liste paraît dater de l'époque comprise entre 425 et 413. Signalons encore une petite plaque de marbre qui complète l'inscription *Corp. inscr. attic.*, I, n° 37, où sont énumérés les nouveaux tributs établis en 425. Ce curieux morceau fait connaître une liste des villes de Thrace dont l'appartenance à l'empire athénien était entièrement ignorée jusqu'à présent : Κλεοναί, Οθόριοι, Ἴστασος, Αἰολῖται, Ζερεία, Φαρβέλιοι, Σέρμε, Ἑράκλειον, Σίγγιοι, Μεκυβερναῖοι, Γαλαῖοι, Τραΐλος, Βόρμισκος, Ζόνε παρὰ Σέρρειον, Δρὺς παρὰ Σέρρειον, Σάλε, Ποτειδαιᾶται. De l'autre côté sont gravés les noms de quelques villes asiatiques, Ἄντανδρος, Ῥοίτειον, Νε͂σος Πορδοσελένε, Ἀμάχσιτος, Λάρισα, Ἀχίλλειον.

Enfin, voici une nouvelle stèle hypothécaire : Ὅρος χωρίο πεπραμένο ἐπὶ λύσει θιασωταῖς Ἰσδημότο II [1].

M. Lolling travaille avec zèle à classer et à cataloguer le musée épigraphique. Il a retrouvé, entre autres, un nouveau fragment du plus ancien décret athénien connu, le règlement de la clérouquie envoyée à Salamine (Foucart, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XII, p. 1) et a proposé, dans le Δελτίον, une restitution de l'ensemble, différente de celles qui ont été données jusqu'à présent. M. Lolling signale aussi un nouveau fragment des comptes relatifs à la construction de l'Érechthéion et le complément de l'inscription archaïque publiée sous le n° 373 (indice 174), dans le 2e supplément au *Corpus inscriptionum atticarum.*

Le Musée de Syra a reçu une tête en marbre de Cybèle, don du professeur de français au Lycée de l'île, M. Ernest Nonnotte (Ἐρνέστος Νοννότη). Elle provient, suivant le donateur, de Leptis Magna, en Tripolitaine.

Fouilles de Tanagre. — M. Koromantsos a continué ses recherches dans la nécropole béotienne et a découvert une nouvelle série de statuettes et de vases. Ses rapports sont assez confus et ne se prêtent pas à l'analyse. On signale une femme assise sur un trône, la tête appuyée sur la main droite, une Sirène peinte de vives couleurs et des figurines appartenant aux types connus. En somme, beaucoup de tombes ont été antérieurement violées et beaucoup d'autres ne contiennent que des objets communs : les fouilleurs clandestins de 1870 à 1874 ont découvert et exporté ce qu'il y avait de meilleur à prendre.

Fouilles de Mantinée. — MM. Fougères et Bérard, fouillant au nom de

1. Cf. notre *Traité d'épigraphie grecque*, p. 422, et *Bull. de Corresp. Hellén.* t. XII, p. 303.

l'École française, ont trouvé une inscription archaïque, des sculptures d'époque romaine et les fondations d'un temple. La récolte, comme on pouvait le prévoir, a été moins abondante que celle de l'année passée.

Korythios en Arcadie. — Sur la route de Tripolitza à Lerne, un paysan a découvert des bases de statues en marbre, une stèle avec les inscriptions **ΑΡΤΕΜΙΣ** sur une face et **ΚΛΕΙΝΙΑΣ ΑΝΕΘΗΚΕ** sur l'autre, un torse de statue féminine assise sur un trône, de style archaïque, et une très belle statuette en bronze d'Artémis. Ces trouvailles ont été transportées à Tripolitza.

Avarika. — On a confisqué et déposé à la démarchie de Thaumaci (Domoco) une stèle de travail archaïque, trouvée par un paysan à Avarika, près de Mélitée, en Thessalie, sur laquelle est représentée en relief un serpent mordant un oiseau (ὄφις δάκνων πτηνόν).

Voyage de M. Ramsay en Asie Mineure. — Pour la cinquième fois depuis que je rédige cette *Chronique* [1], j'ai le plaisir de céder la parole à mon ami Ramsay qui, dans une longue lettre écrite à l'intention de nos lecteurs, m'a renseigné sur les principaux résultats de son dernier voyage archéologique en Anatolie. Si tous les explorateurs avaient autant de zèle et de complaisance que M. Ramsay, la *Chronique* deviendrait un magasin d'excellents matériaux au bas desquels je pourrais me contenter d'écrire : *Certifié conforme*. Tout le monde y gagnerait, même les voyageurs qui me confieraient leurs notes. Cela dit, et M. Ramsay remercié une fois de plus, je commence ma traduction.

« Je voudrais faire appel aux lecteurs de votre *Chronique* pour obtenir quelques éclaircissements sur la question que voici. Un point reste incertain dans la topographie de la Pisidie. Mionnet, dans son *Supplément*, a publié une monnaie avec la légende **ЄΠΙΑΡΧΜΕΝΑΝΡѠϹΠΡΙΜΟΥΑΔΑΔΑΤѠΝ**. Cette pièce est-elle authentique ? Est-elle apocryphe ou seulement retouchée? La pièce dont il s'agit appartenait à la collection Chaudoir, et personne n'a pu me dire où elle se trouve aujourd'hui. Mionnet affirme expressément qu'elle est authentique, mais il est clair que l'inscription a été lue de travers ou qu'elle est fausse. Dans la première hypothèse, il s'agit de savoir si les lettres **ΑΡΧ** ont été bien lues. Si la monnaie les porte en effet, Adada est une cité d'Asie et doit être placée à Elles ou Elyes sur la côte asiatique du lac Ascanius (*Bouldour-Goel*). Mais si la transcription **ΑΡΧΜЄΝΑΝΔΡѠϹ** cache un nom romain, le fonctionnaire mentionné doit

1. Cf. *Revue archéol.*, 1883, t. II, p. 192; 1885, t. I, p. 75; 1887, t. I, p. 90; 1887, t. II, p. 352.

être un gouverneur de Lycie-Pamphylie, et alors Adada, d'après une inscription publiée par M. Sterrett (*Wolfe Expedition*, n° 420), serait identique à Kara-Baulo. Ceci s'accordait mieux avec Ptolémée et avec les maigres documents que nous possédons au sujet de cette ville.

« Cette année, j'ai fait en Phrygie deux courtes excursions, principalement en vue d'éclaircir quelques points obscurs de topographie et pour vérifier le témoignage d'un Turc d'après lequel une série de monuments encore inexplorés, analogues à ceux qui entourent le tombeau de Midas, existerait à quelques heures vers l'ouest de Kumbet. Vérification faite, il s'agit simplement des monuments que j'ai publiés dans le *Journal of Hellenic Studies* de 1884. Voici quelques-uns des résultats nouveaux auxquels je suis arrivé :

1. La route romaine de Synnada à Métropolis ne fait pas le circuit que je lui ai attribué dans ma carte publiée par le *Journal of Hellenic Studies* de 1887. Elle suivait une ligne plus droite à travers les montagnes par Mahmout-Keui et Baljik-Hissar. Le tracé en est facilement reconnaissable, non que les dalles soient encore en place, mais par l'existence de tranchées et de coupures à des intervalles rapprochés. La route traverse une chaîne de montagnes d'accès difficile et a été admirablement disposée pour éviter les pentes trop raides; il n'en reste pas moins extraordinaire que des colonnes monolithes aient pu être transportées par une telle voie de Docimia à la côte (Strabon, XII, 8, 14, p. 577). J'avais l'intention de parcourir cette route tout entière, mais nous en fûmes détournés par un indigène qui promit de nous montrer une « pierre écrite » à quelque distance de là. Après une course de plusieurs heures dans la montagne, nous atteignîmes un pic élevé de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer où nous trouvâmes un rocher... avec quelques éraflures. Comme il était trop tard pour revenir à la route romaine, nous traversâmes les montagnes par un autre col situé à 5,000 pieds d'altitude. Métropolis et Synnada sont à environ 3,600 pieds.

2. Sur cette route, entre Synnada et Métropolis, était Melissa, où Hadrien et Athénée (p. 574) virent le tombeau d'Alcibiade. A Baljik-Hissar il y a des restes antiques, avec un *kalé* sur le sommet d'une petite colline que contourne la route. *Bal*, en turc, signifie « miel », et *jik* est le suffixe du diminutif; il peut donc y avoir quelque rapport toponymique entre l'ancien nom de Melissa et le nom moderne. Je ne connais pas d'autre point de la route où Melissa pourrait être placée et je n'hésite pas à l'identifier à *Baljik*, bien que l'épigramme suivante, gravée sur une stèle encastrée dans la fontaine,

puisse, au premier abord, rendre cette hypothèse invraisemblable :

> Ἀρχιερεὺς Ἀσίης Δημήτριος οὗτος ἐκεῖνος,
> ὃν πάντω[ν] φωναί φασι πολυστέφανον,
> Θυνναρίδαι δ' ἔστησαν ἐν εἰκόνι δόγματι κοινῷ
> βουλῆς καὶ δήμου κλεινὸν ἄγαλμα πάτρης.

« Mais il est probable que Θυνναρίδαι, au lieu d'être un ethnique, désigne la famille à laquelle appartenait ce Démétrius et qui lui érigea une statue suivant un décret du sénat et du peuple de Synnada. Baljik-Hissar doit avoir fait partie du territoire de Synnada, et si Melissa était bien située là, les Melisséens devaient être des *Synnadeis*.

« 3. Sur la route d'Apamée à Apollonie, un peu au delà de la fameuse fontaine d'Aulocrène (*Rhocrini fontes* de Tite-Live, où les manuscrits donnent *Rhotrinos*), appelée aujourd'hui *Bounar-Bachi*, il y a un petit village du nom de *Tchapali*. La route s'élève par une pente rapide au sommet de laquelle est un monument en ruines, qui consistait autrefois en un petit piédestal sur lequel était placé un pilier haut de 6 pieds et demi et large de 2 pieds et demi. En 1882, quand je voyageais avec sir Ch. Wilson, je vis cette pierre et je remarquai qu'elle portait une inscription, mais dans une position telle qu'elle était indéchiffrable. Cette année, avec l'aide de six habitants du village voisin et de dix-sept passants que nous recrutâmes sur la route, nous réussîmes à déplacer la pierre au moyen de leviers en bois. C'est une borne d'Apollonie, datée de 135 après J.-C., portant la dédicace suivante : Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ὁ Ἀπολλωνιατῶν Λυκίων καὶ Θρᾳ[κῶν κολ]ώνων θεοῖς [Ἐ]νορίοις. Dans les *Éthiopiques* d'Héliodore (cap. XI), on trouve l'expression θύσας τῷ Νείλῳ καὶ θεοῖς Ἐνορίοις, qui peut être rapprochée de ce texte épigraphique. Notre borne marque la limite entre Apollonie de Galatie et Apamée en Asie, cité à laquelle appartenaient les habitants d'Aulocra ou Aurocra (*Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 510).

« 4. J'ai visité Dionysopolis une fois de plus et j'y ai découvert quelques nouveaux textes qui éclairent les étranges inscriptions dont un spécimen a été donné ici même [1]. Le n° 13 de la publication de M. Hogarth doit se lire comme il suit : Ἀπέ[λλης Ἀπολλ]ωνίου Μοτελληνὸς ἐξομολογοῦμε κολασθεὶς ὑπὸ τοῦ θεοῦ ἐπεὶ ἠθέλησα μεῖνε μετὰ γυνεκός · διὰ τοῦτο οὖν παραγγέλ(λ)ω (π)ᾶσιν μηδένα καταφρονῆ τῷ θεῷ

1. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 355. L'ensemble de ces textes a été publié par M. Hogarth, *Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 381 et suiv.

ἐπ(ε)ὶ ἕξει τ[ὴν σε]ίλην ἐξενπλάριον μετὰ τῆς ἐμῆς γυνεκὸς Βλειδίδος. Le mot latin ἔξενπλος ou ἐξενπλάριος (toujours du féminin) se rencontre plusieurs fois; σείλην, mot qu'on retrouve dans une autre inscription de la même série, est peut-être une corruption du latin *similis*, à moins que cela ne soit un vocable phrygien, car les auteurs de ces textes presque inintelligibles savaient certainement très peu de grec. Une inscription inédite de même provenance montre que la mère et le fils, Léto et Lairbenos, étaient adorés comme σύνβωμοι θεοί. Je renouvelle expressément le vœu que des fouilles soient entreprises sur l'emplacement de ce temple, où l'on a grand'chance de retrouver les vestiges d'un culte phrygien très original, n'ayant encore subi aucune influence hellénique.

« 5. D'autres inscriptions m'ont appris qu'une série de petits *demoi*, Θιουντεῖς, Καγυεττεῖς, Σαλουδεῖς, Μηλοκωμῆται (les deux derniers peut-être appartenaient au dème des Καγυεττεῖς), ont été réunis avec celui des Μοσσυνεῖς dans la cité et l'évêché de Mosyna nommé par les listes byzantines.

« 6. Dans mes *Cities and Bishoprics* (*Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 89), j'ai admis à tort l'existence d'une ville phrygienne de *Bennisoa*. En étudiant de nouveau la pierre, je me suis assuré qu'il faut y voir une dédicace Διὶ Βεννίῳ; à la fin, dans une ligne séparée, on trouve le nom indigène du dieu Βεννεῖ Σοηνῶν, le *Benni* des *Soenoi*. Une autre inscription de la même localité prouve que les habitants s'appelaient *Soenoi*; on trouve une dédicace Διὶ βροντῶντι καὶ Βεννεῖ. Les prêtres du dieu se nommaient βεννεῖται et la dédicace Διὶ καὶ τῷ Ἑρμαβεννεῖ s'adresse peut-être au dieu et à son prêtre principal, à moins qu'il ne faille lire τῷ Ἑρμᾷ Βεννεῖ.

« 7. Apamée, où j'ai passé de nouveau l'an dernier, sera probablement accessible par chemin de fer à la fin de 1889. Voici quelques-unes des inscriptions que j'y ai copiées :

Ἡ βουλὴ κ[αὶ ὁ δῆμος καὶ
οἱ] κατοικοῦ[ντες Ῥωμαῖ-
οι ἐτείμησα[ν Τ]ιβέριον
Κλαύδιον Τιβερίου Κλαυ-
δίου Πείσωνος Μιθρι-
δατιανοῦ ὑὸν Κυρείνα
Γρανιανὸν γυμνασιαρ-
χοῦντα δι' ἀγορχίας ἐκ
τῶν ἰδίων τῇ γλυκυτά-

τῇ πατρίδι δίχα τοῦ πό-
ρου τοῦ ἐκ τοῦ δημοσίου
διδομένου, τὴν ἀνάσ-
τασιν ποιησαμένων
ἐκ τῶν ἰδίων τῶν ἐν τῇ
Σκυτικῇ Πλατείᾳ τεχνει-
τῶν.

« En face, sur la droite de la même pierre :

[Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος καὶ οἱ]
[κατοικοῦντες Ῥωμαῖοι ἐτείμησαν]
Τι. Κλαύδιον Τι. Κλαυδίου Κυρείνᾳ Πείσωνα
Μιθριδατιανὸν ἱερέα διὰ βίου
Διὸς Κελαινέως, ἐφηβαρχήσαντα
καὶ γυμνασιαρχήσαντα καὶ ἀγορα-
νομήσαντα διὰ ἀγοραίας καὶ ὑπεσ-
χημένον ὑπὲρ τοῦ υἱοῦ Κλαυδίου
Γρανιανοῦ γυμνασιαρχίαν δι' ἀγο-
ραίας ἐκ τῶν ἰδίων δίχα πόρου τοῦ
διδομένου ἐκ τοῦ δημοσίου δηνα-
ρίων μυρίων πενταχ. χειλίων,
τὴν ἀνάστασιν ποιησαμένων
ἐκ τῶν ἰδίων τῶν ἐν τῇ Σκυτικῇ
Πλατείᾳ τεχνειτῶν.

« Au bas de ces deux inscriptions :

Ἐπιμεληθέντων Παπίου Λείδα τοῦ Αἰδούχου καὶ Τυράννου Μύτα
καὶ Λουκίου Μουνατίου Ἄνθου καὶ Τρύφωνος Διογᾶ [1].

« Les noms bizarres de ces dernières lignes sont d'une lecture certaine ; peut-être faudrait-il les accentuer autrement. L'inscription n° 3960 du *Corpus* mentionne un Ti. Claudius, fils de Ti. Mithridates, grand prêtre d'Asie, qui était évidemment le père de notre Mithridatianus. Le Jupiter de Celaenae n'était, jusqu'à présent, connu que par des monnaies ; la très ancienne église chrétienne dont les ruines se voient sur le sommet de la colline de Celaenae a probablement pris

1. [En caractères épigraphiques dans la *Revue des Études grecques*, 1889, p. 30.]

la place du temple de ΖΕΥϹ ΚΕΛЄΝЄΥϹ (cf. Head, *Hist. nummorum, s. v.*)

« 8. M. Sterrett a copié à Ulu-Borlu une inscription qu'il transcrit ainsi (*Wolfe Expedition*, nº 545) :

. . . ονσοροπόλεος ἐπ(ὶ) Ῥομανοῦ
[Δ]ι(ο)γένους ἐν ἔτῃ τῷ ϛφοη.

« Il me semble que le premier mot de la première ligne doit se lire Σωζοπόλεως ou Σοζοπόλεως. M. G. Hirschfeld a lé premier montré qu'Apollonia doit être identique à la Sozopolis des Byzantins. En vérité, il y aurait quelque inexactitude à dire qu'Apollonia prit le nom de Sozopolis. Apollonia était une cité de la plaine, ayant tous les caractères des fondations pacifiques dues aux rois de Pergame : le site exact en a été découvert par M. Sterrett au tumulus nommé *Olukmun*. Dans la période de troubles qui commence au vᵉ siècle, l'ancien emplacement fut abandonné et l'on établit la ville nouvelle, Sozopolis, sur une colline rocheuse et abrupte du voisinage Nicétas Choniate a raconté le siège de cette ville par Jean Comnène. J'ai montré de même que Colossae fut abandonnée pour Khonae, Prymnessos pour Nikopolis-Akraenos, Pessinus pour Justinianopolis-Palias, etc.

« 9. J'ai copié près de Yéni-Ali (appelé *Yendjeli* sur les cartes) une inscription assez curieuse :

Αὐρ. Μεννέας Τιμοθέου Ναραζιτηνός
ἱερεὺς Διὸς Εὐρυδαμηνοῦ καὶ ἡ σύμβιος αὐτοῦ Αὐρ. Τροφίμ[η]
πρώταυλος Διὸς Οὐρυδαμηνοῦ ζῶντες.

« Le mot πρώταυλος « chef des joueurs de flûte » ou « première flûte » paraît ici pour la première fois. Je me demande si l'ethnique ne devrait pas se lire (Μ)αρα(λ)ιτηνός, nom connu par les listes des Ξένοι Τεκμόρειοι. L'épithète de Jupiter est écrite une fois par E et à la ligne suivante par un O ; on peut donc admettre que ce lapicide était sujet à commettre des erreurs.

« 10. Voici une des nombreuses épitaphes que j'ai copiées à Kilij :

Αὐρ. Χρηστὸς Χρηστοῦ ἐποίη-
σεν ἡρῶον ἐκ τῶν ἰδίων ἀναλω-
μάτων ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικὶ Αὐρ. Ἀμμιᾳ
Ἀρτέμωνος κὲ τοῖς υἱοῖς ἑαυτῶν
εἰς ὃν τόπον ἠγόρασεν.

« La dernière ligne a été ajoutée en caractères plus petits, comme une pensée venue après coup.

« 11. Je vous signalerai un détail intéressant relatif à deux inscriptions d'Éphèse qui ont été publiées, l'une dans le *Journal of Philology*, 1877, p. 145, l'autre dans le Μουσεῖον de Smyrne, 1880, nº τξζ', et qui font mention du proconsulat de M. Fulvius Gillo. J'ai copié la dernière au mois d'avril 1884. L'une et l'autre sont des dédicaces Αὐτοκράτορι θεῷ Καίσαρι Σεβαστῷ Οὐεσπασιανῷ ; mais on n'a pas encore fait observer que les mots θεῷ et Οὐεσπασιανῷ sont gravés au-dessus d'autres noms qui ont été anciennement martelés. Il s'ensuit que les inscriptions en question étaient originairement dédiées Αὐτοκράτορι Δομιτιανῷ Καίσαρι Σεβαστῷ Γερμανικῷ, comme dans le texte du *Corpus* latin, t. III, nº 36.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ//////
//////////ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕ
ΒΑΣΤΩΙ////////////////

« Le mot Οὐεσπασιανῷ, inséré à la fin de la 3e ligne, a dû être gravé en lettres plus serrées que le reste, étant trop long pour la place qu'il occupait.

« M. Roehl, dans son *Jahresbericht über griechische Epigraphik* pour 1878-82, dit que ces deux inscriptions attribuent des noms différents à l'ἀρχιερεὺς τῆς Ἀσίας ; il en conclut, mais bien à tort, qu'elles ont été mal lues. En effet, l'année proconsulaire commençant en juillet, tandis que le point de départ de l'année asiatique était l'automne, probablement l'équinoxe, il en résulte qu'il pouvait y avoir deux ἀρχιερεῖς sous un seul proconsulat.

« J'ajoute que si j'ai eu raison d'admettre que l'ἀρχιερεύς était un fonctionnaire pentétérique, nous pouvons fixer la date exacte du proconsulat de Gillo. Suivant ma manière de voir, un nouvel asiarque ou ἀρχιερεὺς Ἀσίας entra en fonction à la fin de septembre des années 87, 91 et 95 après J.-C. Gillo était consul en 76; l'intervalle de quinze ans entre le consulat et le proconsulat nous mène à juillet 91-juin 92. Or, c'est précisément en cette année proconsulaire que deux asiarques se sont succédé.

« L'opinion que je viens d'exprimer sur l'asiarchat a été d'abord indiquée par moi dans une note des *Papers of the American School of Athens* (t. I, 1885, p. 103) ; Mgr Lightfoot y est arrivé de son côté, et à la même époque, dans son livre intitulé : *Ignatius and Polycarp* (Londres, 1885). M. Monceaux, dans sa thèse *De communi Asiae* (1885), admet que les jeux auxquels présidait l'asiarque étaient pentétériques, mais que la fonction même de l'asiarchat était annuelle.

« 12. Une importante inscription de Tralles a été publiée deux fois d'après la copie de M. Michel Pappaconstantinos, avec des restitutions différentes mais également erronées, par M. Sterrett (*Papers of the American School*, t. II, p. 333) et par M. Contoléon (*Bull. de Corresp. Hellén.*, 1886, p. 455). J'ai copié cette inscription au mois d'avril 1884; elle ne doit pas être postérieure au Iᵉʳ siècle après J.-C.

ΑΣΙΑΚΑΙΟΔΗΜΟΣΚΑΙΟΙΠ//////	ἡ] Ἀσία καὶ ὁ δῆμος καὶ οἱ π[ερὶ
ΙΟΝΥΣΟΝΤΕΧΝΙΤΑΙΕΤΙΜ//////	Δ]ιόνυσον τεχνῖται ἐτίμ[ησαν
ΠΟΛΛΩΝΙΟΝΔΗΜΗΤΡΙΟΥΛ/////	Ἀ]πολλώνιον Δημητρίου Λ[...[1]
ΟΝΠΡΟΑΝΑΓΓΕΛΕΝΤΑΤΗΣΣΥΝ////	τ]ὸν προαναγγελέντα τῆς συν[όδου
ΑΡΧΙΕΡΕ////Ι	ἀρχιερέ[αν?][2]

« La forme de la pierre prouve qu'il ne manque qu'une lettre à gauche et que l'inscription est complète en haut. Comparée à un autre texte publié au même endroit par M. Sterrett (p. 330), cette inscription semble montrer que Tralles était un lieu de réunion du κοινὸν Ἀσίας, comme l'a déjà supposé M. Monceaux (*De communi Asiae*, p. 38), bien que l'inscription sur laquelle il fondait son opinion (Le Bas-Waddington, n° 609) ne la démontre nullement. Ce dernier document a été publié plus correctement par M. Sterrett (*Papers*, t. I, p. 106); il faut lire à la première ligue [Κλ(αυδιανὸς) Δα]μᾶς et à la fin [τὴν] να' Ὀλυμπιά[δα]. Ce Damas est un bienfaiteur connu de Tralles, qui légua de l'argent pour les jeux publics et en fit les frais sa vie durant. La date est 133 après J.-C.

« 13. Il n'est pas probable que je retourne de nouveau en Phrygie, à moins qu'on ne me mette en mesure d'y travailler dans de meilleures conditions. L'an prochain, je compte aller plus loin vers l'est. Mes voyages ont eu spécialement pour but de fixer la topographie ancienne du pays et je crois que mes articles à ce sujet (*Journal of Hellenic Studies*, 1883 et 1887; *American Journal of Archaeology*, 1887 et 1888) ont établi sur une base solide les traits généraux de la géographie comparée de la Phrygie, de la Pisidie occidentale et de la Pamphylie. Mais je n'ai jamais eu l'idée de copier *toutes* les inscriptions d'une région quelconque et j'avertis mes successeurs qu'il leur reste beaucoup de textes inédits à découvrir s'ils ont du temps devant eux et s'ils savent se faire bien venir des Turcs. Comme spécimen des inscriptions qui restent à copier en Phrygie, je citerai la suivante, qui se trouve dans le village d'Erjish; j'avais souvent traversé cet endroit

1. Λ[ογγῖν]ον, ou bien un ethnique, comme Λ[ωρην]όν.
2. [Cf. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 28.]

dans mes précédents voyages, mais sans avoir le loisir de m'y arrêter. La pierre paraît complète en haut :

Τὸν κατασκευασθέ[ντ]α οἶκον ὑπ[ὸ] | Ἰουλίας Σεουήρας Γ. Τυρρώνιος Κλά|δος ὁ διὰ βίου ἀρχι[συν]άγωγος καὶ | Λούκιος Λουκ[. . . . .] καὶ Ποπίλιο[ς . . . .] κατεσ]|κεύασαν ἐκ τ[ῶν ἰδίων ἀναλωμάτων] | καταθεμε[λί]ω[ν τὴν. . . . καὶ τοὺς τοί]|χους καὶ τὴν ὀρο[φὴν καὶ] ἐποίησαν| τὴν τῶν θυρίδων ἀσφάλειαν καὶ τὸν | λυπὸν (*sic*) πάντα κόσμον · οὕστινας κ[αὶ] | ἡ συνναγωγὴ [ἐ]τείμησεν ὅπλῳ ἐπιχρύ|σῳ διά τε τὴν ἐνάρετον αὐτῶν Γ. . Ωσιν καὶ τὴν π[ρ]ὸς τὴν συναγωγὴν εὔνοιαν | τε καὶ σπουδήν.

« Julia Severa était une personnalité importante d'Acmonia sous le règne de Néron; elle est mentionnée par des monnaies et par des inscriptions. Tyrronios Rapon, qui est nommé avec elle dans un autre texte, est peut-être le frère de Tyrronios Klados. Sur les monnaies, elle paraît à côté de l'archonte L. Servenius Capito. Ce Capito était probablement le père de L. Servenius L. F. Cornutus, qui fut légat propréteur d'Asie sous le proconsulat de M. Aponius Saturninus, dans la dernière partie du Iᵉʳ siècle. Servenia Cornuta appartenait à la même famille, nous ne savons à quel titre. On retrouve encore cette famille en Galatie, à Ancyre (Mordtmann, *Marmora Ancyr.*, p. 19) et un monument fut élevé à Acmonia en l'honneur de L. Servenius Cornutus par le *koinon* des Galates. Nous rencontrons encore une famille Julia Severa à Acmonia et à Ancyre; sur les monnaies d'Acmonia, Julia Severa et Servenius Capito sont associés de telle sorte qu'on est disposé à admettre entre eux quelque lien de parenté. Le fait qu'ils furent archontes la même année ne suffit pas à expliquer leur association sur les types monétaires, car il est probable qu'à Acmonia, comme ailleurs, il y avait un collège d'au moins trois archontes

« Les deux familles étaient-elles juives? Cette hypothèse me paraît plausible. De même, en effet, que certaines monnaies sont datées par la mention de Julia Severa et de Servenius Cornutus, une inscription porte les mots ἐπὶ Ἰουλίας Σεοήρας καὶ Τυρρωνίου Ῥάπωνος; or, comme ces deux derniers personnages sont des juifs, au témoignage de l'inscription citée plus haut, il est vraisemblable que les deux premiers le sont aussi.

« Tiberius Julius Severius, consul vers 140, descendant de rois et de de tétrarques, appartient probablement à la même famille que Julia Severa, et nous trouvons là un nouveau point de similitude entre les deux familles, car Servenia Cornuta descendait également de rois. Un autre Julius Severus est marié à *Karakylaia* (lecture douteuse de Tournefort), qui est également une descendante de rois. Il faut obser-

ver que tandis que Franz, MM. Waddington et Mordtmann font de Tib. Julius Severus un Galate, descendant des rois de Galatie, Aristide, son ami personnel, dit qu'il appartenait à une famille de la Phrygie supérieure. Ce témoignage ne permet pas de voir en lui un Galate et indique, à mon avis, une connexion avec la famille d'Acmonia. En résumé, je pense que nous avons là deux familles riches et nobles, l'une et l'autre de race judaïque, se mariant avec des personnes de même descendance, et remontant, ou croyant remonter, aux vieilles maisons royales, les rois et les tétrarques de la Palestine. Ils sont cependant citoyens romains et appartiennent, les Servenii à la tribu Aemilia, les Julii à la tribu Fabia. Pour d'autres détails sur l'histoire de ces deux familles, on peut se reporter aux inscriptions *Corpus inscriptionum graecarum*, nos 4029, 4931-5; Le Bas et Waddington, p. 226 (Acmonia) et *American Journal of Archaeology*, 1885, p. 146 (*Journal of Hellenic Studies*, 1887, p. 465). »

Je ne veux pas terminer cette *Chronique* sans signaler un excellent résumé des dernières recherches sur la géographie comparée du monde grec, que M. Hirschfeld vient de publier dans le *Geographisches Jahrbuch* de Behm (t. XII, 1881). Ce travail complète celui que le même auteur avait donné dans un volume précédent du même recueil (t. X, 1886), et se termine par un index des deux fascicules. M. Hirschfeld est parfaitement au courant de ce qui s'écrit en France et en Grèce; on pourrait presque regretter parfois que son zèle de bibliographe l'entraîne trop loin, s'il n'était vrai que les plus méchants livres contiennent toujours quelque chose à relever. Je tiens à le remercier particulièrement des termes dans lesquels il s'est exprimé sur cette *Chronique d'Orient*, qui n'a certes pas beaucoup de lecteurs aussi attentifs que lui. Elle n'en a guère non plus dont l'approbation soit plus précieuse et plus encourageante pour celui qui en est l'objet.

XXI

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1889, t. II, p. 81-143.)

Bibliographie orientale. — L'*Orientalische Bibliographie*, dont nous avons annoncé les débuts[1], a tenu toutes ses promesses; c'est désormais un répertoire presque indispensable à ceux qui s'occupent de l'Orient hellénique. Le rapport de M. Darmesteter à la *Société asiatique* de Paris, embrassant les années 1885 à 1888, a paru l'été dernier sous forme d'un fascicule de 159 pages. Enfin, dix anciens membres de l'École française d'Athènes se sont réunis pour publier un index des dix premières années du *Bulletin de Correspondance Hellénique*; cet index est fort complet, disposé avec méthode, et rendra les mêmes services que ceux des *Mittheilungen*, de l'*Archaeologische Zeitung* et du *Journal of Hellenic Studies*. Pour la bibliographie courante, nous sommes aujourd'hui très bien pourvus; il n'y a guère d'article de revue ou même de journal qui échappe aux rédacteurs de l'appendice bibliographique publié à la suite de chaque livraison du *Jahrbuch des archaeologischen Instituts*[2]. Le même recueil donnera désormais en supplément, sous la vieille rubrique d'*Archaeologischer Anzeiger*, de petits mémoires et des nouvelles archéologiques; nous espérons avoir l'occasion d'y faire souvent des emprunts.

Bulletin de l'Éphorie. — Le *Bulletin de l'Éphorie* (Δελτίον) pour 1888 forme maintenant un volume in-8 de 248 pages, avec figures,

1. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 61.
2. Les analyses des périodiques données par le *Jahrbuch* commencent quelquefois par le mot *Darin*, c'est-à-dire *Ibi* (*legitur*). Ce *Darin* a été pris pour un nom d'archéologue par un rédacteur de la *Classical Review* (1888, p. 266), qui indique ainsi le premier article de la *Revue archéologique* (n° de mars-avril 1888) : « 1. *Darin and Héron de Villefosse : Statuette in white clay.* » Moralité : il est dangereux de ne pas voir soi-même les recueils dont on indique le contenu!

index épigraphique et tables analytiques; il y a même un supplément paginé à part sur lequel nous reviendrons plus loin[1]. En revanche, l'Ἐφημερίς ἀρχαιολογική semble malade; au mois de mai 1889 le premier fascicule de 1888 n'avait pas encore paru. Il serait déplorable que cet excellent recueil vînt à nous manquer, car le Δελτίον, pour bien dirigé qu'il soit, ne peut pas en tenir lieu.

Fidèle à notre habitude, nous allons résumer brièvement les fascicules du Δελτίον qui n'ont pas encore été analysés dans cette *Chronique*[2].

Juillet 1888. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Une statuette en bronze (haut. 0m,15) d'Artémis marchant, dans l'acte de décocher une flèche; beau style grec. La provenance est Korythios, en Arcadie[3]. — Portrait de jeune homme en terre cuite, demi-grandeur naturelle, trouvé à Kritsini, près de Triccala en Thessalie; bon travail. — Fragment de sarcophage représentant une Amazonomachie (?); travail commun, découvert à Némée. — Quatre-vingt-six tessères théâtrales (?) en terre cuite, portant chacune un nom propre; fouilles de l'École française d'Athènes à Mantinée.

2° *Fouilles et découvertes.* — Le Δελτίον reproduit (p. 123), d'après un médiocre dessin de M. Kawerau, l'*Athéna mélancolique* dont nous avons annoncé la découverte (*Revue*, 1888, II, p. 217). Cette figure a fait évidemment partie de l'en-tête d'une stèle où était gravé quelque traité d'alliance ou décret honorifique; on en connaît dont le mouvement est analogue (Schoene, *Griechische Reliefs*, pl. XXII, n° 94), mais la forte inclinaison de la tête dans celle-ci est assurément un caractère remarquable.

Les fouilles exécutées le long du Parthénon ont donné une stèle en marbre pentélique sur laquelle est gravé un décret des Athéniens en date de 405-4, qui accorde le droit de cité aux Samiens ὅσοι μετὰ τοῦ δήμου τοῦ Ἀθηναίων ἐγένοντο. L'inscription est surmontée d'un bas-relief qui représente Athéna serrant la main d'une divinité qui personnifie Samos, sans doute Héra (croquis dans le Δελτίον, p. 124)[4].

On a encore trouvé sur l'Acropole des fragments d'une tête colossale de taureau en tuf et un tambour de colonne du vieux Parthénon, avec vingt cannelures, le seul que l'on possède dont le travail soit presque achevé (diam. 1m,79).

1. Δελτίον ἀρχαιολογικὸν ἐκδιδόμενον ὑπὸ τῆς γενικῆς ἐφορείας τῶν ἀρχαιοτήτων. Ἔτος 1888. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Σ. Κ. Βλάστου, 14 ὁδὸς Νίκης, 63 ὁδὸς Ἑρμοῦ.

2. Cf. *Revue archéologique*, 1886, II, p. 79; 1887, I, p. 63; 1887, II, p. 71; 1888, I, p. 399; 1888, II, p. 216.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1888, II, p. 218.

4. Cf. plus loin, p. 89.

A Tanagra[1], les fouilles poursuivies par M. Koromantsos ont donné d'importants résultats, en particulier un magnifique lécythe à figures rouges où sont représentés Artémis, Apollon, Hermès et Latone, avec la signature du peintre : Μῦς ἔγραφσεν (*sic*). Une phiale à figures rouges, de même provenance, porte un hoplite d'un très beau dessin et la signature : Φιντίας ἐποίεσεν. Ce céramiste était déjà connu (Klein, *Meistersignaturen*, p. 192); le *Figaro* et d'autres autorités en matière archéologique ne se sont pas fait faute d'annoncer la découverte d'une peinture de Phidias!

Parmi les terres cuites recueillies à Tanagra par M. Koromantsos, je n'en vois pas qui s'écartent des types connus, à en juger du moins par les descriptions. Notons quelques exemples d'ensevelissements secondaires à l'époque romaine (Δελτίον, p. 128). Ces fouilles du Tanagra, dont on fait peu de bruit, sont cependant fort importantes : en fournissant au Musée d'Athènes une très ample collection de figurines trouvées sur place par un homme digne de foi, qui prend la peine de dresser les *procès-verbaux* des tombes qu'il explore, elles permettront enfin à la critique de commencer son travail de révision sur les milliers de statuettes dites tanagréennes qui sont dispersées dans les collections de l'Europe. Cette révision sera féconde en surprises et celui qui l'entreprendra fera bien d'être indifférent aux injures. Les faussaires, restaurateurs et *peinturlureurs* s'en sont donné à cœur joie dans cette province, comme dans les domaines voisins; pendant ces dernières années surtout, la confusion est devenue extrême, car les fabricants des groupes dits d'Asie Mineure paraissent avoir consacré leurs loisirs à *faire du Tanagra!* C'est un sujet sur lequel nous reviendrons.

A Mycènes, où M. Tsountas a repris les fouilles au mois d'août 1888, on a déblayé trois tombeaux qui contenaient les objets suivants : huit pierres gravées, dont sept avec des représentations d'animaux, la huitième avec celle d'un homme; beaucoup d'objets en ivoire, entre autres deux têtes humaines; la moitié d'un vase en pierre noire portant un polype en relief; deux bagues en or; une phiale en argent ornée de petites plaques d'or figurant des têtes humaines, etc. Si le Δελτίον pouvait donner quelques petites gravures de plus, les descriptions très laconiques des éphores deviendraient d'une intelligence plus facile.

Au Pirée, on a découvert, près du théâtre d'été, une statue d'Esculape, plus grande que nature, dont la tête est très bien conservée. L'Éphorie ayant institué une fouille sur le lieu de cette trouvaille, on mit au jour les fondations d'un Asclépiéion et bon nombre d'objets, entre autres plusieurs fragments de statues en marbre, une Hygie assise en relief et quelques ex-voto à Esculape.

Grâce à la collaboration de M. Lolling, le Δελτίον est aujourd'hui en mesure de publier rapidement et exactement les découvertes épigraphiques faites sur l'Acropole. Je me demande seulement pourquoi on les transcrit

1. Cf. *Revue archéol.*, 1888, II, p. 218.

sans les accentuer; cela n'est commode que pour l'éditeur. Parmi les fragments exhumés au mois de juillet, il y a un catalogue d'archontes de l'époque d'Auguste et une dédicace du vᵉ siècle à Athéna Ergané (trouvée à l'ouest du Parthénon).

On continue à nettoyer le Parthénon en faisant disparaître les murs et platras de basse époque; un travail analogue se poursuit dans l'enceinte d'Athéna Ergané. M. Lolling, en mettant en ordre le Musée épigraphique, a réussi de nouveau à rapprocher plusieurs fragments qui se complètent. On a transporté au Musée du Pirée les trouvailles de l'Asclépiéion et au Musée de Tripolitza celles de Mantinée.

Chez le marchand B. Nostrakis, l'Éphorie a fait confisquer un certain nombre de terres cuites recollées, restaurées et repeintes, un vase à figures rouges également *arrangé* et plusieurs autres objets de peu d'importance, entre autres une amphore à figures noires représentant une *prothesis*.

L'éphore G. Lampakis a été remplacé, dans la circonscription de Laconie, par M. P. Kastromenos, jusque-là éphore des îles.

Aout 1888. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Grande stèle funéraire du IIIᵉ siècle, où l'on voit un jeune homme nu tenant un strigile et une fiole d'huile, accompagné de son chien. Cette stèle a servi une seconde fois à l'époque romaine, et l'on y a gravé alors l'inscription Ἀγαθοκλῆ χαῖρε (provenance : Thespies, 1884). — Autre stèle de même provenance, représentant une femme assise qui tient un oiseau; elle a, comme la précédente, servi de nouveau à l'époque romaine. — Quinze vases de type mycénien trouvés dans de très anciens tombeaux à Épidaure (fouilles de M. Staïs). — Miroir en bronze, avec figure de femme en relief, confisqué à Patras. — Bas-reliefs, inscriptions, figurines et vases de Tanagre, etc. Le Δελτίον enregistre aussi, bien que ce ne soit pas un objet antique, un exemplaire de la médaille d'or frappée en commémoration de l'incendie de la flotte égyptienne devant Méthone, le célèbre exploit d'André Miaoulis (don de M. Théodore Mavrocordatos à M. Tricoupis).

2° *Fouilles et découvertes.* — Les fouilles ont porté sur le terrain situé entre le Parthénon et le mur méridional de l'Acropole. Les trouvailles ont été rares : une tête barbue en tuf, de grandeur naturelle; une statuette en bronze de danseur : une tête archaïque en bronze de Méduse; des fragments de vases peints avec inscriptions, entre autres la suivante : Σμικρὸς ἀνέθεκεν τεῖ Ἀθενάαι.

A Mycènes, on a trouvé une pierre gravée où sont figurés deux lions, de petits objets en ivoire et une fibule de bronze. Il serait bien à désirer qu'un dessinateur ou un photographe de bonne volonté nous donnât le recueil des fibules en bronze des Musées d'Athènes, de celles du moins dont la provenance est connue; les renseignements que nous possédons sur cet important sujet sont malheureusement encore fort maigres.

M. Staïs a fouillé à la vieille Épidaure (παλαιὰ Ἐπίδαυρος) sept tombeaux creusés dans le roc, dont le mobilier et la disposition rappellent beaucoup ceux de Nauplie et de Mycènes. Parmi les objets, on signale des vases de style mycénien, une belle pointe de lance en bronze, des fusaïoles en argile, etc.

A trois quarts d'heure de la villa du Roi à Décélie (Tatoï), M. Munter, intendant du domaine royal, a découvert une inscription de la plus haute importance, qui complète un texte déjà publié dans le *Corpus inscriptionum atticarum*, t. II, nº 841 *b*. M. Lolling, qui en a donné la transcription, fait remarquer qu'elle enrichit singulièrement nos connaissances au sujet des dèmes et des phratries attiques. La place nous manque pour y insister ici[1].

SEPTEMBRE. — 1º *Antiquités transportées au Musée central.* — Une tête en marbre (grandeur naturelle) de Marsyas attaché à l'arbre ; provenance : Tralles (don du Dr Apostolidès). — Deux boucles d'oreilles en or terminées par des têtes de lion, objets confisqués chez un marchand d'antiquités à Lamia. — Lécythes blancs trouvés en 1887 à Érétrie.

2º *Fouilles et découvertes.* — Sur l'Acropole, les fouilles ont avancé vers l'enceinte d'Artémis Brauronia. On a trouvé fort peu de choses sur ce point. Les travaux exécutés sous le Musée actuel[2] ont fait reparaître au jour une partie du mur cyclopéen de l'Acropole. On a aussi découvert trois tombeaux reposant sur le roc ; l'un d'eux contenait un vase du type mycénien.

A Mycènes, dix nouveaux tombeaux ont été fouillés : on signale, parmi les trouvailles, deux figurines en terre cuite peintes, d'un travail grossier mais curieux ; un couteau et quatre pointes de flèche en bronze ; une bague en or ; treize pierres gravées analogues à celles que M. Milchhoefer a étudiées sous le nom d'*Inselsteine* ; l'une d'elles porte deux lions qui rappellent, par leur attitude, ceux de la célèbre porte de Mycènes ; une autre, où est figuré un homme qui tient un taureau (?) par les cornes, ressemble à une des peintures murales trouvées à Tirynthe ; des pointes de lance et de flèche et des vases en bronze, dont l'un est orné de vingt et une têtes de bœuf en relief, etc. Ces découvertes sont-elles destinées à jeter quelque lumière sur l'obscure question de la civilisation mycénienne ?

A Akraephiae en Béotie, M. Holleaux a déblayé une construction circulaire qui paraît être la *Tholos* d'Apollon, mentionnée par Plutarque. Il a

1. Cette inscription a été rééditée avec de longs commentaires par M. Buermann dans la *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 225 et suiv., 258 et suiv. ; par M. Pantazidès dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1888, p. 1-20 ; cf. Haussoullier, *Revue des Études grecques*, 1888, p. 363.

2. Cf. *Revue archéol.*, 1888, II, p. 217.

découvert une statuette d'éphèbe en bronze et deux têtes archaïques, dont l'une reproduit le type usuel dit d'Apollon.

Parmi les inscriptions recueillies sur l'Acropole d'Athènes, il y a quelques fragments très archaïques qui sont publiés en fac-similé dans le Δελτίον. On a trouvé deux nouveaux morceaux de l'inscription *Corp. inscript. attic.*, t. II, nº 49, qui se rapporte à la formation de la seconde ligue athénienne.

On continue à détruire les murs du moyen âge et de l'époque turque qui existent encore sur l'Acropole. Ce travail, commencé il y a dix ans par la destruction de la tour des Propylées, sera achevé avant la fin de l'année courante; il ne restera plus alors sur l'Acropole d'autres vestiges des Barbares (Perses, Italiens, Turcs, etc.) que ceux des dégâts qu'ils y ont faits.

Octobre. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Fragment de statue représentant le Palladium (?), l'égide d'Athéna, un Gorgoneion et un serpent, avec l'inscription Πραξιτέλης Ἀθηναῖος ἐποίει[1]. Il ne s'agit pas du grand Praxitèle, mais d'un de ses descendants ou homonymes, déjà connu par d'autres inscriptions (Loewy, *Inschriften griech. Bildhauer*, nºˢ 318-319). Provenance : Lamia. — Sculptures découvertes dans les fouilles d'Éleusis. — Statue de Dionysos nu, plus grande que nature, mais mal conservée et de travail romain; trouvée à Athènes, près de l'Olympieion. — Buste d'homme barbu, de même provenance. — Objets trouvés par l'École française à Akraephiae. — Collection de médailles frappées en 1887 pour commémorer le jubilé de la reine Victoria ; don de lord Jersey (la description de ces médailles était peut-être superflue dans un Δελτίον archéologique!)

2° *Fouilles et découvertes.* — Sur l'Acropole, les fouilles avancent le long du mur méridional, autour de l'angle sud-ouest du Parthénon. Le terrain est formé sur ce point de terres et de pierres rapportées après les guerres médiques, à l'époque de la construction du mur de l'Acropole dit de Cimon. On y a trouvé deux statues de femmes en marbre, du type et de la coloration ordinaires, un torse d'Athéna avec l'égide, une tête d'homme barbu, avec couleurs assez vives. Tous ces morceaux sont de style archaïque. On a encore recueilli, dans une partie du remblai qui avait été remaniée postérieurement, un fragment de bas-relief représentant une femme assise, qui fait partie de la frise de l'Érechthéion.

A Mycènes, un tombeau a donné de nombreux objets en ivoire, notamment des cylindres de destination inconnue, la partie supérieure d'une femme tenant une fleur, sculptée en relief, et une plaque bien conservée

1. Le fac-similé de cette inscription a été publié dans le Δελτίον de 1889 (p. 32) ; la forme des caractères indique le 1ᵉʳ siècle après J.-C.

portant un sphinx[1]. Il est presque inutile de signaler l'étroite analogie de ces découvertes avec celles qui ont été faites jadis à Spata.

M. Jamot, membre de l'École française d'Athènes, a commencé à fouiller le 4 octobre sur l'emplacement du sanctuaire des Muses à Thespies. Il a trouvé de nombreuses inscriptions votives et les fondations du temple, avec des fragments d'architecture d'ordre ionique[2].

M. Lolling a recueilli plusieurs inscriptions encastrées dans le bastion dit d'Odysseus sur l'Acropole. Un bas-relief du IIIe siècle représente Pan, dont la grotte se trouvait près de là : il porte, suivant la restitution de l'éditeur, une dédicace au dieu chèvre-pieds. Entre le temple de la Victoire Aptère et la porte de Beulé, on a trouvé dans un mur une inscription *stoichédon* en l'honneur de Médéios, conseiller d'Antigone et de son fils Démétrios. Ce Médéios est probablement identique au Μηδίας de Larisse qui fut un compagnon du grand Alexandre. Sur une plaque de marbre trouvée au même endroit, on a lu un fragment d'un catalogue de villes du tribut hellespontique ; la πόλις τῶν Σεριοτειχιτῶν, qui y est mentionnée, n'était pas encore connue ; c'est peut-être la ville actuelle de Serres. La découverte la plus importante est celle d'un décret concernant le temple d'Aphrodite Pandème, qui paraît prouver que le sanctuaire de la déesse se trouvait bien près de cette entrée de l'Acropole[3]. Le décret est daté de 284/3 avant J.-C.

En construisant une maison près du Portique de l'Agora, on a trouvé une arcade en marbre de l'Hymette avec une inscription qui se traduit ainsi : « A l'Empereur T. Aelius Hadrien Antonin le Pieux, Hérode Atticus a dédié l'*agoranomion*, étant agoranomes Antipatros et Leukios, etc. » Cette découverte vient fort à propos confirmer l'opinion des topographes d'après lesquels la place située près du Portique d'Athéna Archégétis servait d'agora à l'époque romaine.

Au même endroit, on a découvert la base d'une statue de l'orateur Lycurgue, avec l'inscription Λυκοῦργος Λυκόφρονος Βουτάδης. Mentionnons encore un petit autel avec dédicace latine : *Jovi optimo maximo et Veneri et Mercurio Heliupolitanis ;* cette dernière épithète locale est intéressante.

A Akraephiae, M. Holleaux a découvert, dans une vieille église, une plaque de marbre portant copie du dicours de Néron, prononcé par ce fou[4] à Corinthe en 67, lorsqu'il prétendit donner la liberté à la Grèce. Ce texte a déjà été publié et traduit plusieurs fois[5] ; l'article que M. Holleaux

1. *Chronique des Arts*, 1889, p. 60.
2. Voir plus loin sous la rubrique *Thespies*.
3. Cf. Lolling, dans le *Handbuch* d'Iwan Mueller, t. III, p. 330, et Foucart *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 156.
4. « César décadent », dit M. Holleaux (*Bull. Corr. Hellén.*, t. XII, p. 517.)
5. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. XII, p. 510 et suiv. ; *Revue des Études grecques*, 1888, p. 465 ; *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, oct. 1888 ; *Revue critique*, 1888, p. 276, etc. M. Holleaux en a donné depuis une édition spéciale, avec fac-similé de l'inscription (Lyon, Pitrat, 1889).

lui a consacré dans le *Bulletin* est aussi savant que spirituellement tourné; aussi nous dispenserons-nous d'y insister ici. A vrai dire, c'est un peu une déception ; on se serait attendu à quelque chose de plus extravagant, de moins solennellement cadencé[1]. Quoi qu'il en soit, c'est une jolie découverte, et qu'on est heureux d'avoir vu faire par un membre de l'École française d'Athènes.

NOVEMBRE. — 1° *Antiquités transportées au Musée central.* — Un M. Michel Albanopoulos a été spolié par l'Éphorie d'un certain nombre de figurines en terre cuite ; l'une d'elles, qu'on dit charmante, est une réplique du motif de l'*ephedrismos*[2]. Dans ce lot d'objets confisqués, il y a aussi des vases, un pied de miroir en forme de femme drapée le bras étendu (type archaïque fort connu), et un couvercle de miroir en bronze.

Le Musée s'est encore enrichi d'une quantité de figurines provenant des fouilles de Tanagra, d'un casque corinthien en bronze trouvé à Lamia et de deux statues de femmes drapées, découvertes à Théra ; on les dit de style commun et d'époque romaine.

2° *Fouilles et découvertes.* — Sur l'Acropole, les vaches maigres se succèdent. On a cependant déblayé près du mur méridional les fondations d'un édifice carré, long de 41 mètres sur 15 de large. Dans le remblai dont nous avons parlé plus haut, on a recueilli une tête barbue en marbre, avec traces de couleurs, une tête de femme du type archaïque ordinaire, mais avec un *polos* sur la tête, et une petite Niké acéphale en marbre analogue à celle de Délos[3]. Une plaque de marbre porte, en lettres rouges du VIe siècle, l'inscription ΚΑΛΟΣ ΑΡΧΙΑΣ ; une base en marbre contient une dédicace de même époque par un artiste dont le nom se termine en -ΠΙΟΣ.

Dans la couche remaniée qui surmonte celle où ont été faites ces découvertes, on a eu la chance de retrouver un morceau d'angle de la frise du Parthénon, comprenant une très belle tête de femme sur laquelle nous reviendrons plus bas (p. 94).

On a commencé à rapprocher et à réunir les nombreux fragments trouvés dans la *couche de tuf*[4] ; ce travail a permis de reconnaître trois grands groupes, à savoir : 1° Hercule luttant contre Triton (les têtes manquent) ;

1. M. Holleaux aurait pu rapprocher de cette prose « décadente » quelques vers tout à fait « déliquescents » insérés dans la première satire de Perse (v. 99 et suiv.) et que l'on attribue avec vraisemblance à Néron.

2. Je crois qu'on s'est mis, dans ces derniers temps, à fabriquer des groupes de ce type-là ; du moins en ai-je vu qui m'ont paru bien suspects, bien *asiatiques* de facture.

3. Cf. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1888, gravure à la page 89.

4. Cf. Lechat, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XII, p. 430 et suiv. ; t. XIII, p. 132 et suivantes.

2° un taureau abattu, terrassé par deux lions à pieds de griffons ; 3° un groupe de trois géants ou un monstre à trois corps, dont l'interprétation est encore obscure[1]. Ces groupes sont d'un style tout à fait étrange, bizarre et brutal, qui rappelle celui de la frise d'Assos, où l'on rencontre d'ailleurs des motifs semblables[2]. Deux d'entre eux ont dû servir de frontons à un temple. Quel était ce temple? Nous l'ignorons encore. Mais il semble bien qu'avant les guerres médiques, ou plutôt même, comme le dit M. Cavvadias, avant l'époque des Pisistratides, il a dû exister sur l'Acropole un grand temple en tuf de style asiatique. La conclusion de l'éphore général mérite d'être citée[3] : « Si nous rapprochons de là, dit-il, ce que nous ont appris les découvertes épigraphiques récentes, à savoir qu'Archermos de Chios et peut-être Théodore de Samos ont travaillé sur l'Acropole, qu'Endoios, le célèbre sculpteur d'Athènes, était ionien d'origine (voir plus bas), nous arriverons à la conclusion que la plastique est venue à Athènes de l'Asie Mineure; par l'entremise des îles de l'Archipel. »

Les fouilles de Tanagra et de Mycènes ont été interrompues. Celle de Thespies ont fait reparaître la scène du théâtre, analogue, semble-t-il, à celle d'Épidaure. Le mur du proscénium était orné de demi-colonnes doriques dont quatorze sont encore en place; la longueur de la scène est de $18^{m},10$.

M. Fougères, au nom de l'École française, a repris les fouilles de Mantinée. M. I. Kophiniotis a commencé des recherches sur le mont Lycone, près de Lerne, où il a découvert les restes d'un péribole, peut-être du temple d'Artémis Orthia, avec de nombreux fragments de décoration en terre cuite et des morceaux d'une statue colossale[4].

De belles inscriptions ont été exhumées sur l'Acropole. C'est d'abord une stèle en marbre pentélique avec la dédicace : Ἀθηνάαι Μενεία ἀνέθηκεν ὄψιν[5] ἰδοῦσα ἀρετὴν τῆς θεοῦ. M. Foucart, qui a savamment commenté ce texte, a bien voulu faire remarquer que le mot ἀρετή y est employé dans un sens inconnu des lexiques, mais que j'avais mis en lumière il y a plusieurs années dans un travail sur les *arétalogues* (ἀρετή = vertu miraculeuse, miracle, comme dans l'Évangile : *et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem eorum*)[6].

Un décret en l'honneur d'Oiniadès de Palaesciathos, daté de l'archontat d'Euctémon, nous apprend l'existence d'un archonte annuel (?) institué par les Athéniens à Sciathos. L'auteur de la proposition, Diitréphès, est

1. M. Lechat y reconnaît (avec réserves) Typhon assistant en spectateur au combat d'Hercule et de Triton (*Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 136 et suiv.).
2. Cf. Lechat, *ibid.*, p. 139.
3. Δελτίον, p. 204.
4. Cf. plus bas, p. 105.
5. Ὄψιν = κατὰ ὄψιν? J'avais pensé qu'on pourrait corriger ὄφιν (ἀνέθηκε), mais le verbe suivi du nom de l'objet dédié serait insolite.
6. Cf. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. IX, p. 257.

peut-être celui qu'a mentionné Thucydide (VII, 29). Ce texte nous fait aussi connaître que Sciathos possédait deux villes, une du même nom, l'autre appelée Palaesciathos [1]. Bien que rendu sous l'archontat d'Euctémon (408 av. J.-C.), il est gravé dans l'alphabet ionien, qui ne fut officiellement adopté que cinq ans plus tard, sous l'archontat d'Euclide. Il est probable qu'une copie en caractères attiques, faite en 408, a été transcrite sur marbre postérieurement à l'archontat d'Euclide : cette hypothèse est confirmée par l'amendement qui termine le décret et qui demande qu'on remplace le mot Σκιάθιος par celui de Παλαισκιάθιος, alors que c'est ce dernier ethnique qui est employé dans la copie que nous possédons.

Mais voici une des plus belles trouvailles de l'année. Deux fragments d'une colonne cannelée en marbre pentélique ont été rapprochés par M. Lolling : on y lit en caractères *ioniens archaïques* : Ἔνδοῖος ἐποίεσεν, Ὄφσιος ἀνέθεκεν, Φίλερμος ἐποίεσεν. Les caractères ressemblent tout à fait à ceux de l'inscription de Théodore de Samos découverte sur l'Acropole (*Corp. inscrip. attic.*, IV, 2, nº 37⁹⁰). Ainsi se confirme l'hypothèse de M. Loeschcke (*Mittheil. des d. arch. Inst.*, t. IV, p. 305), d'après laquelle Endoios, dont on voyait des œuvres à Érythrée et à Milet, était originaire d'Ionie. La même conclusion s'impose pour Philermos, mentionné dans la même inscription ; ce dernier sculpteur était encore inconnu. L'un et l'autre artiste étaient contemporains de Pisistrate ; M. Lolling suppose que le second était l'élève du premier.

Décembre. — 1º *Antiquités transportées au Musée central.* — Figurines en terre cuite et autres objets trouvés à Tanagra. Une collection de quatre cent soixante monnaies d'Asie Mineure et de cent figurines en terre cuite de même provenance, données au Musée par le premier ministre Tricoupis qui les a reçues de deux anonymes.

2º *Fouilles et découvertes.* — Les fouilles ont été poursuivies le long du mur méridional de l'Acropole, jusqu'auprès des Propylées ; ainsi le grand travail de déblaiement de l'Acropole, si heureusement conduit par M. Cavvadias, touche à sa fin. On signale la trouvaille d'une curieuse couronne (?) en bronze de 0m,77 de diamètre, à l'intérieur de laquelle est représentée, en relief, une figure de Gorgone. (J'avoue ne pas me faire une idée nette de cet objet, d'après la description du Δελτίον.) Un torse de jeune homme en marbre et une tête plus grande que nature de Méduse, cette dernière de travail archaïque, complètent les trouvailles assez maigres de cette fin de fouilles.

A Mantinée, M. Fougères a exhumé une statuette en marbre qui paraît

1. Cette inscription a été publiée par M. Mylonas dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. XIII, p. 152, avec un bon commentaire.

représenter Télesphore. Les fouilles de Mantinée ayant été interrompues, l'École française a commencé des travaux à Tégée, près de la petite église de Saint-Jean à Piali ; on y a découvert deux statues drapées acéphales un peu plus petites que nature.

L'Acropole a fourni un nouveau fragment des comptes du Parthénon, où l'on trouve mention de la couronne d'or que Lysandre offrit à Minerve après la prise d'Athènes par les Spartiates (cf. *Corp. inscr. attic.*, II, 652). On a aussi recueilli et publié plusieurs décrets et deux dédicaces archaïques à Athéna.

Des travaux de réparation ont été entrepris dans l'église byzantine de Daphni, sur la route d'Éleusis, qui a légèrement souffert par suite d'un tremblement de terre récent. Un ouvrier italien a été engagé par le gouvernement grec pour consolider la célèbre mosaïque qui orne cette église.

Un certain nombre de *doubles*, provenant des fouilles d'Olympie, ont été remis à l'Institut allemand pour être transportés à Berlin.

Le même n° du Δελτίον contient des instructions pour la conservation des objets en bronze et des marbres peints. Les auteurs de ces instructions citent le petit livre récemment publié à Berlin : *Merkbuch Alterthümer auszugraben und aufzubewahren*, mais ils auraient pu rappeler aussi la notice de M. de Reffye sur la conservation des objets en fer qui a paru dans la *Revue archéologique* de 1865 (t. I, p. 392). Le nettoyage des bronzes à l'acide chlorhydrique (procédé déjà indiqué dans la préface de mon *Traité d'Épigraphie grecque*, p. XXIII, et dans mes *Conseils aux voyageurs*, p. 102), a permis de déchiffrer quelques inscriptions découvertes au cours des fouilles récentes de l'Acropole.

— A partir du mois de janvier 1889, la distribution des matières a été modifiée dans le Δελτίον; M. Cavvadias annonce que cette publication deviendra plus importante et qu'on y joindra une section rétrospective, contenant des notices sur des monuments découverts à une époque antérieure.

Janvier 1889. — *Fouilles de l'Acropole.* — Ces fouilles, dont les frais étaient jusqu'à présent supportés par la Société archéologique, continuent par les soins du ministère. On a déblayé tout l'emplacement du téménos d'Artémis Brauronia, sans y découvrir aucune fondation de temple. La plus importante trouvaille est celle d'un bas-relief archaïque représentant un homme jouant de la double flûte, suivi de trois femmes dansant qui se tiennent par les mains ; la dernière conduit un enfant par la main droite. Les couleurs sont bien conservées, ce qui est assez rare sur les bas-reliefs.

2° *Inscriptions de l'Acropole.* — Fragments des comptes de l'Athéna chryséléphantine de Phidias (cf. plus loin, p. 99). — Dédicace très archaïque à Athéna, une des plus anciennes inscriptions attiques que l'on connaisse.

— Inscriptions éphébiques (cf. plus bas p. 100). — Partie manquante de l'inscription *Corp. inscr. attic.*, t. II, n° 477, relative aux *ergastines* (cf. Koehler, *Mittheil.*, t. VIII, p. 65). — Signatures d'Εὔφρων, artiste parien, et du sculpteur Πύθις. — Dédicace des prytanes de la tribu Pandionis, etc. [1].

3° *Musée central.* — Parmi les sculptures transportées dans ce Musée, nous mentionnerons une statuette de Télesphore (Mantinée), plusieurs terres cuites découvertes à Élatée et une figurine en bronze représentant un éphèbe nu tenant un coq qui, découverte à Mégalopolis, a été confisquée chez le marchand J.-P. Lambros.

4° *Fouilles et nouvelles diverses.* — Sous la direction de M. Othon Rousopoulos, professeur de chimie, on travaille à fixer les couleurs qui décorent les statues en marbre et en tuf récemment découvertes sur l'Acropole ; le procédé employé a été décrit dans le Δελτίον (1888, p. 232). La construction de la nouvelle aile orientale du Musée central est presque terminée ; on s'occupe de l'installation d'un *Antiquarium*, collection qui comprendra les vases, les terres cuites et les petits bronzes et sera placée sous la surveillance de M. Staïs.

5° *Découvertes anciennes.* — M. Lolling publie, avec un long commentaire, trois décrets concernant les Samiens, dont le premier, encore inédit, a été découvert en 1888 : les deux autres étaient connus depuis 1876 (cf. Dittenberger, *Sylloge*, n° 48). Le sénat et le peuple d'Athènes honorent les ambassadeurs, le sénat, les stratèges et beaucoup d'autres citoyens de Samos pour les services qu'ils leur ont rendus et leur accordent le droit de cité athénienne, avec l'usage des galères qu'ils avaient laissées dans le port de Samos avant la bataille d'Aegos Potamoi (405-4 av. J.-C.). On sait que la démocratie samienne avait chaudement épousé la cause d'Athènes et qu'elle la défendit contre Lysandre même après la prise de cette ville (cf. Xénophon, *Helléniques*, II, 3, 6).

— La figure de Héra (personnification de Samos), sculptée au-dessus de l'inscription dont nous venons de parler, ressemble, comme l'a reconnu M. Petersen [2], à celle d'une divinité qui serre la main d'Athéna sur un bas-relief attique bien connu (Le Bas, *Mon. Fig.*, pl. 42). M. Petersen croit que le motif de cette figure est celui de la Héra d'Alcamène, signalée par Pausanias (I, 1) dans un temple sur la route de Phalère. Cette supposition est aussi ingénieuse que vraisemblable. L'auteur rapproche de ce type celui de l'*Aphrodite* ἐν κήποις d'Alcamène, que plusieurs archéologues ont cru reconnaître dans la statue

1. Voir *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1889, p. 346, où M. Foucart a publié et commenté ce texte.

2. Petersen, *Mittheil. des d. Inst.*, *röm. Abtheilung*, 1889, p. 65. J'essaye vainement de comprendre suivant quel principe ce recueil insère des travaux qui n'ont rien de commun avec l'archéologie romaine.

souvent copiée dite *Venus genetrix*; il est surprenant qu'il ignore jusqu'à l'existence du long travail que nous avons publié sur le même sujet (*Gazette archéol.*, 1887, p. 250-262, 271-285).

Février 1889[1]. — 1° *Fouilles de l'Acropole.* — On s'est assuré que le pavé du Parthénon repose sur cinq fortes assises de tuf; aucun temple grec connu jusqu'à présent n'a été construit avec autant de solidité.

2° *Inscriptions de l'Acropole.* — Un fragment archaïque mentionne Φάϋλος, peut-être le Crotoniate dont parle Hérodote et qui, seul entre les Grecs occidentaux, prit part à la bataille de Salamine. On a découvert aussi une partie de la base d'une statue de Périclès par Crésilas, une signature du sculpteur Hégias et d'autres fragments remontant au vᵉ siècle.

3° *Antiquités transportées au Musée central.* — Bas-relief funéraire découvert à Anthédon ; dans le fronton, une Sirène entre deux pleureuses; dans le champ, un enfant portant deux oiseaux ; il serre l'un d'eux contre sa poitrine et tend l'autre à un petit chien placé à sa droite. — Fragment d'un bas-relief funéraire confisqué à Markopoulos dans la Mésogée ; on y voit une tête d'homme et une tête de femme sculptées dans le meilleur style du ivᵉ siècle. Un certain nombre de vases archaïques de type mycénien ont été saisis au même endroit. L'Éphorie a encore confisqué à Corinthe toute une série de poteries peintes et deux figurines en terre cuite. — Bas-relief provenant du Laurion et représentant un cavalier vers lequel s'avancent des suppliants. — Statuette en bronze drapée très archaïque, découverte près de Lycosura.

La collection du Pirée s'est enrichie de trois ex-voto à Cybèle, du type connu, et de quelques autres fragments. Celle de Syra a acquis une ancre de plomb trouvée dans la mer près de Délos.

Athènes. — Les *Mittheilungen*[2] et le *Bulletin de Correspondance Hellénique*[3] ont publié d'intéressants articles sur les fouilles de l'Acropole, mais comme nous résumons plus haut le compte rendu officiel, nous n'avons que peu de choses à leur emprunter. Les haches et autres objets de bronze découverts à l'ouest du Musée, à une grande profondeur [plus haut, p. 448], ont été reproduits dans un journal d'Athènes, l'Ἄστυ (1888, n° 137)[4]; il faut espérer qu'on les fera con-

1. Ce fascicule n'a été distribué qu'à la fin du mai. Il serait utile de donner cette indication à la dernière page, comme le réclame une note très juste publiée par le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1889, t. XIII, p. 368.

2. *Mittheil. des d. Inst.*, t. XIII, p. 106, 224, 431 (coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble des fouilles par M. Doerpfeld).

3. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XII, p. 238, 332, 430 (Lechat); cf. *ibid.*, t. XIII, p. 130.

4. Le même journal a publié des esquisses d'après les statues trouvées à l'Olympiéion.

naître dans quelque périodique plus accessible aux archéologues. L'architecte allemand Kawerau a dressé un plan à grande échelle de la partie nord de l'Acropole; M. Cavvadias doit en publier une réduction. On a découvert un fragment de vase à figures noires où sont représentées des femmes puisant de l'eau à une fontaine monumentale; le motif concorde tout à fait avec celui du vase bien connu qu'a décrit Gerhard (*Auserl. Vasenb.*, IV, pl. 307), mais les inscriptions diffèrent (**ΚΑΛΙΡΟΕ, ΕΠΑΝΘΙΣ** et deux mots mutilés)[1]. Sur un fragment de plat on a déchiffré une nouvelle signature du céramiste χαΧΡΥΛΙον[2].

— Nous appelons l'attention sur un plan de l'ancienne Athènes publié par M. Doerpfeld, où le cours du ruisseau Éridanos se trouve pour la première fois nettement indiqué, depuis sa source dans le Lycabette jusqu'à son confluent avec l'Ilissus sur la route d'Athènes au Pirée[3]. Il est aujourd'hui complètement couvert, excepté près de Haghia-Triada.

— Dans la troisième livraison des *Antike Denkmaeler*, publiée en 1889, on trouve un plan et une restitution du temple de Rome et d'Auguste sur l'Acropole[4], des reproductions en couleurs parfaitement exécutées de chapiteaux polychromes trouvés à Athènes[5] et de la curieuse tête en tuf de Triton ou d'Héraklès, qui avait été publiée une première fois par Mlle Harrison dans le *Journal of Hellenic Studies* (1888, p. 122)[6]. La vive coloration de la barbe et des moustaches a valu à ce singulier morceau le surnom de *Barbe-Bleue*; le visage et le cou sont peints en rouge, les globes des yeux en vert. La planche des *Denkmaeler* ne laisse rien à désirer, mais comme toutes celles du même fascicule elle aurait *pu* et *dû* être publiée dans le format in-4°. Je ne me fatiguerai pas de faire la guerre à ces monstres qui encombrent nos tables et viennent porter le désordre dans nos fiches, quand ils ne renversent pas nos encriers.

— Pausanias, en montant à l'Acropole, mentionne le théâtre et le temple de Dionysos, le temple de Thémis, le tombeau d'Hippolyte, les temples d'Aphrodite Pandémos, de Déméter Chloé et de Gé Kouro-

1. *Mittheil. des d. Instit.*, t. XIII, p. 228.
2. *Ibid.*, t. XIII, p. 441.
3. *Mittheil. des d. Instit.*, t. XIII, p. 211, pl. VI.
4. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 63.
5. Cf. Le Bas, *Mon. Fig.*, p. 132 de mon texte explicatif, et Borrmann, *Jahrb. des d. Instit.*, 1888, p. 269-285.
6. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 360; Δελτίον, 1888, p. 31, 203; *Bull. Corr. Hellén.*, 1888, p. 239; *Mitth. des d. Inst. in Athen*, 1887, p. 386; 1888, p. 107, 227, 436.

trophos. Dans un compte des trésoriers du vᵉ siècle, il est question du temple d'Ἀφροδίτη ἐπὶ Ἱππολύτῳ. Ce temple, comme l'a montré M. Foucart, devait être distinct de celui d'Aphrodite Pandémos et situé sur la même terrasse que l'Asclépiéion, tandis que le second doit être cherché sur le flanc méridional de l'Acropole, dans la direction de l'ouest[1]. Quant à l'épithète même de Pandémos, M. Foucart est disposé à y voir un nom sémitique de la déesse transformé par l'étymologie populaire. Ainsi la distinction faite par les philosophes entre l'Aphrodite céleste et l'Aphrodite vulgaire ne reposerait pas sur une conception mythologique primitive[2]. Une inscription de l'Acropole, publiée par M. Foucart, prouve bien que Πάνδημος n'était pas une désignation populaire, comme l'a cru M. Koehler, mais l'épithète officielle de la déesse. Cette inscription est gravée sur une architrave où sont représentées trois colombes, d'où l'hypothèse très vraisemblable qu'une statue féminine de l'Acropole, portant une colombe sur le bras gauche, est une représentation d'Aphrodite Pandémos.

Une autre inscription trouvée dans les fouilles de 1888 est une dédicace à Déméter Chloé, dont le temple était en dehors de l'Acropole, mais tout près de l'entrée. Un siège spécial réservé à sa prêtresse a été découvert au théâtre de Dionysos[3].

— M. Lechat a signalé, parmi les trouvailles de l'Acropole, une plinthe circulaire en marbre, sur le bord de laquelle dansent en rond des personnages féminins du style le plus archaïque; c'est, comme il le dit spirituellement, un χορός de ξόανα[4]. Il a donné aussi une description vive et ingénieuse, un peu raffinée même, de quelques nouvelles statues archaïques du type des Athénas et des Artémis[5]; une de ces œuvres, assez mutilée, lui a inspiré les lignes suivantes : « Ses yeux, dans le cercle noir de leurs paupières, au lieu de regarder droit devant eux, fixement et gaiement, ainsi que font les autres statues voisines, paraissent être à demi baissés, comme par modestie; les épais bandeaux de la chevelure qui couvrent les tempes jettent sur les joues une ombre légère; enfin, si les lèvres sourient, ce n'est pas

1. Foucart, *Inscriptions de l'Acropole,* dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique,* t. XIII, p. 156 et suiv.

2. C'est ce qui a déjà été soutenu par Stephani, *Compte rendu de Saint-Pétersbourg,* 1859, p. 126; cf. ma notice dans *La Nécropole de Myrina,* p. 293.

3. *Bull. de Corresp. Hellén.,* t. XIII, p. 168.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.,* t. XIII, p. 143.

5. Cf. le livre de M. C. Jorgensen, *Kvindefigurer,* Copenhague, 1888, avec illustrations. L'auteur croit que les grandes statues représentent des déesses et les petites des mortelles, hypothèse qu'il est bien difficile d'accepter. Voir le compte-rendu de ce livre par M. Boehlau, *Philol. Woch.,* 1889, p. 856.

ce n'est pas du sourire sec, un peu dur, presque ironique, qu'ont la plupart des têtes analogues, c'est d'un sourire fort doux, attendri et attirant, qui se trouve être en complète harmonie avec la placidité recueillie du regard et l'expression candide, imperceptiblement attristée de la physionomie. » Le sourire *fort doux, attendri et attirant* rappelle un peu trop la grâce faisandée de Pierre Loti. Attendons l'effet des *Japoneries d'automne* ! Comme elles ont aussi les yeux bridés et obliques, on nous parlera des *Mousmés* de l'Acropole.

— Une lettre anonyme sur les Musées d'Athènes, publiée dans le *Temps* du 28 novembre 1888, contient quelques observations fines et judicieuses sur les « Athénas » de l'Acropole. Nous en reproduisons un long passage, en le faisant suivre de la signature de l'auteur.

Droites et cambrées sous leurs robes de lin, figées dans une immobilité de marbre, dix jeunes déesses se dressent sur leurs piédestaux, les unes en pied, les autres affermissant sur une base leurs troncs d'héroïques suppliciées qui continuent à sourire. Toutes sont parées comme des châsses ; d'éclatantes couleurs, que le temps n'a pas encore réussi à flétrir, soulignent les traits de leurs visages et les sinueuses flexions de leurs draperies. Le diadème en croissant, posé sur leurs cheveux rougeâtres, cache la blancheur de son marbre sous des paillettes bleues, noires ou vertes, rehaussées par endroit d'un trait d'or. Aux oreilles pendent de lourdes boucles en forme de disques, étoilés de rosaces. De longues tresses se détachent du front et viennent reposer symétriquement sur chaque épaule. La fine chemisette, aux plis minutieusement ondulés, laisse entrevoir à l'échancrure du col un large méandre de pourpre ou de sombres arabesques. Le manteau, jeté sur le corps avec une savante et féminine coquetterie, est moucheté de croix vertes ou bleues.

Les têtes ont une expression étrange : un feu s'allume dans leurs prunelles teintées de carmin ; le regard est fixe, plein d'une vie qui n'est pas humaine, inoubliable. Une surtout attire longuement l'attention par la douceur un peu dédaigneuse de son sourire et la candeur de ses grands yeux ouverts. Quelle fleur d'innocence et quel enchantement de la vie dans ce regard étonné ; quelle création poétique de la vierge qui ignore la vie et qui l'aime, de la déesse-femme que charme l'adoration du monde prosterné à ses pieds[1] !

Le grand artiste qui a fait ce chef-d'œuvre nous est inconnu, mais on peut s'imaginer que Phidias, enfant, a dû venir contempler longuement ce qui restait de lui.

Nous ne convierons pas au voyage d'Athènes, pour voir ces premières-nées d'une Grèce orientale, ceux dont les préférences secrètes vont à l'Apollon du Belvédère dans l'antiquité, au Guide en peinture et au Bernin

1. *Tenerum et laxâ cervice legendum est* (Perse, I, v. 98).

en sculpture. Ils risqueraient fort d'être désappointés. Ceux-là mêmes qui élèvent leurs adorations jusqu'à la Vénus de Milo ou la Victoire de Samothrace, à Raphaël et à Michel-Ange, seront, je le crains, un peu scandalisés devant ce chœur de jeunes femmes peintes comme des idoles asiatiques, et plus semblables aux prêtresses d'un Walhalla inconnu qu'à des déesses grecques. Ce mélange de marbre transparent et de couleurs, de jeunesse radieuse et de fard, de bienveillance souriante et de raideur fixe, jette l'esprit dans un désordre dont il est quelque temps à se remettre. Que nous voilà loin des blanches nudités de nos marbres aimés! Est-ce bien la Grèce qui a produit ces fleurs étranges, cet Olympe fantastique, peuplé de houris aux cheveux de pourpre, au corps de neige couvert de bijoux scintillants et d'étoffes bariolées? Ceux qui aiment à rêver aux gestes gauches et aux figures émaciées des madones byzantines dans leur nimbe doré, ceux que ravissent les tons sanglants des vieux christs de bois sculpté ou les éclatantes polychromies des mosaïques, ceux-là apporteront un esprit mieux préparé à l'adoration des Athénas grecques, telles que les a enfantées le cerveau des vieux sculpteurs du VIe siècle. Ils comprendront que la même ardeur de piété, la même sincérité dans le travail et le même souci de la réalité, la même désespérance devant les difficultés du modèle vivant ont tour à tour enthousiasmé et tourmenté les âmes des artistes primitifs, à de longs siècles d'intervalle : ils ont encore pour trait commun d'avoir passé pour la plupart sans laisser leur nom, sans nous léguer autre chose, avec les débris de leur œuvre, qu'une énigme biographique irritante.

Ces marbres grecs ont bien pris leur temps pour reparaître à la lumière, car mieux qu'aucune autre, notre époque doit les comprendre et les aimer. Compliqués à l'excès et fatigués de nos subtilités, nous avons soif des œuvres naïves. Endormis dans leur rêve de sculpture blanche et incolore, nos artistes ont besoin de heurter leurs yeux aux puissants contrastes des marbres peints; ils y découvriront ce que le scribe accroupi d'Égypte aurait pu leur apprendre depuis longtemps, que la plastique colorée n'est pas un simple trompe-l'œil, qu'elle a de tout temps existé, qu'elle a produit en tout pays des œuvres saines et fortes, que dans l'histoire générale de l'art, la sculpture incolore est elle-même un accident et une exception.

Les Grecs, en peignant leurs statues, n'ont fait que suivre l'exemple de leurs prédécesseurs, les Égyptiens, les Assyriens, les Perses. Ce qui eût été étrange et paradoxal pour un contemporain de Pisistrate, c'eût été la statue sans couleurs. Mais comme les Grecs ont toujours eu le goût original, la personnalité point chez eux par un endroit. Ayant une admirable matière entre les mains, le marbre de Paros ou du Pentélique, qui n'a rien des tristesses du granit ou de l'argile, ils n'ont pas dû se résigner à cacher entièrement sous des badigeons la blancheur des surfaces.

Sur les marbres d'Athènes, on ne distingue pas de peinture à l'endroit des chairs nues, tandis qu'elle apparaît très nettement sur la chevelure,

les yeux et les sourcils, les bijoux et les draperies. Sans doute, les nudités blanches devaient faire un contraste voulu avec les tons chauds des parties peintes. Là est l'originalité du génie grec, là est le secret de la séduction qui émane de ces marbres. Ils n'ont pas la froideur des fresques égyptiennes ou des frises émaillées de l'Orient, qu'on admire surtout pour l'exactitude de l'effet rendu et pour l'habileté de la technique. Ceux-ci ont une vie qui circule dans les chairs transparentes et fermes; ce sont de vrais corps qu'on a habillés. Il ne leur manquera plus que d'acquérir la souplesse des gestes pour marcher et s'asseoir comme les statues de Phidias.

A autre chose encore on reconnaît la marque de la Grèce : c'est au sourire ébauché sur ces lèvres de divinités. Il est gauche et fait grimacer assez niaisement la figure; il a l'air de demander grâce; il a quelque chose de comique, mais il est touchant, et on le sent profondément sincère et bon. Quand on y pense, c'est une grande nouveauté dans l'art que ce sourire : c'est l'avènement d'un sentiment encore inconnu à l'humanité.

Les dieux, avant les Grecs, n'ont jamais souri. Monothéistes, panthéistes ou polythéistes, les religions orientales ont toujours placé Dieu dans une région inaccessible à l'homme. On l'adore en tremblant; on se soumet à ses arrêts justes ou iniques, toujours souverains; on tâche de gagner ses faveurs. Pendant des siècles et des siècles, les pauvres mortels ne regardent le ciel qu'avec terreur, s'efforçant d'en détourner la menace et le mal qui y règnent suspendus sur leurs têtes. Dès la naissance de la littérature grecque, dès Homère, tout change : c'est une aurore. Les dieux sont bien encore fantastiques et violents, querelleurs entre eux et friands des grandes tueries. Mais ils s'humanisent; ils daignent frayer avec le monde des mortels; chacun d'eux y a son pied-à-terre qu'il a établi dans une ville préférée.

Ils ont leurs protégés qui peuvent compter sur leur bienveillance, quoique jalouse et exclusive. Ce n'est pas encore le règne de la justice; c'est déjà celui de l'affection, ce qui est un grand progrès, même avec des formes brutales. Il y a dans l'*Odyssée* des dialogues adorables entre Minerve et Ulysse : elle lui sourit, elle lui caresse la tête, elle lui porte ses armes, elle l'éclaire dans un escalier. C'est une amie, volontaire et despotique, mais une amie. Les naïfs artistes des Pisistratides ont ressenti cette influence. Cette détente heureuse de l'esprit humain s'est traduite sous leur ciseau par le sourire malhabile qui éclôt aux lèvres de la divinité accueillant le dévôt au seuil de son temple. La religion est transformée et purifiée par la plus grande pensée qu'on y ait mise, celle de l'amour; la haute parole de Jésus ne fera que donner une dernière et définitive sanction à ce dogme bienfaisant, placé désormais à la base de toute croyance religieuse. Voilà ce qu'il y a dans le sourire divinement gauche des déesses de l'Acropole : il annonce au monde que l'entente est faite entre le ciel et la terre.

Edmond Pottier.

On conviendra qu'il y a de jolies choses dans cette correspondance, dont je suis heureux d'avoir retrouvé l'auteur. Son lyrisme, car lyrisme il y a, n'exagère après tout que des idées justes. La théorie des dieux souriants fera fortune et je crois que ce modeste article de journal passera dans les gros livres. Décidément, un vent poétique souffle de nouveau sur l'École d'Athènes; c'est un curieux phénomène que ce retour à la manière de Beulé, après le règne de l'atticisme sec de Rayet. Mais gardons-nous de l'archéologie sentimentale!

— On sait aujourd'hui qu'après les guerres médiques Cimon nivela le sol de l'Acropole et combla les parties où le roc se dérobait avec tous les matériaux disponibles. Ces matériaux, retrouvés au cours des fouilles qui ont été conduites le long du mur de Cimon, sont tous antérieurs à l'invasion des Perses. Au-dessus du mur de Cimon, construit en grands blocs soigneusement ajustés, il y a un second mur d'époque byzantine qui se compose de pierres, de briques romaines et de terre. Au point où ce mur rejoint celui de Cimon, on a découvert un fragment de marbre pentélique, large de $0^{m},275$ sur $0^{m},22$ de hauteur *maxima* et épais de $0^{m},155$. Ce fragment porte une tête féminine en relief tournée vers la gauche et touchant presque à la partie latérale supérieure d'une grande aile. MM. Cavvadias et Staïs virent immédiatement que cette tête appartenait à la frise du Parthénon, et prièrent M. Waldstein, actuellement directeur de l'École américaine à Athènes, d'en déterminer la place exacte. Celui-ci n'eut pas de peine à reconnaître que c'était la tête de l'Iris, qui manque à la plaque de la frise orientale aujourd'hui à Londres, où l'on voit cette déesse debout, à côté de Zeus et d'Héra assis sur des trônes[1]. Le style en est admirable et la conservation presque parfaite.

Dans la restauration des frises du Parthénon faite par Stuart, la tête d'Iris est tournée à droite; on voit maintenant qu'elle était dirigée vers la gauche. Or, en 1885, M. Waldstein avait appelé l'attention sur une série de moulages réduits de la frise, existant à Rome depuis 1840 au moins, qu'il inclinait à considérer comme des réductions de moulages originaux faits à Athènes par ordre de Choiseul-Gouffier, alors que la frise n'avait pas encore été maltraitée par Elgin. Comme, dans ces réductions, la tête d'Iris est tournée à droite, M. Waldstein reconnaît à présent que les moulages romains n'ont pas d'autre valeur que celle d'un essai de restauration moderne. M. Waldstein avait en même temps et très longuement insisté sur

1. Waldstein, *The newly discovered head of Iris*, extrait (*preprint*) de l'*American Journal of Archaeology*, 1889, pl. II.

des fragments de bas-reliefs en terre cuite conservés au Louvre (collection Campana), à Copenhague et au Musée Kircher de Rome, qui reproduisent à une échelle réduite des motifs de la frise du Parthénon. Bien qu'il se fût assuré lui-même que la dimension de ces bas-reliefs concordait avec celle des moulages étudiés par lui à Rome, il avait développé l'hypothèse singulière que les bas-reliefs de Paris, de Copenhague et de Rome pouvaient être les « esquisses originales de Phidias. » Dès le commencement de 1886, je m'inscrivis en faux, dans la *Revue critique*, contre une manière de voir aussi dépourvue de vraisemblance. Voici ce que j'écrivais à ce propos : « J'ai examiné avec le plus grand soin la plaque du Louvre, qui peut donner vraiment le change aux plus experts; mais quand le moule est fourni par la réduction mathématique d'un chef-d'œuvre, quand la terre est la même que celle des anciennes terres cuites italiennes, comment veut-on que le travail du faussaire laisse des vestiges apparents? Je ne comprends pas qu'après avoir exposé les faits que j'ai résumés d'après lui, M. Waldstein puisse conclure ainsi : « Je suis obligé de dire que « l'opinion qui présente le moins de difficultés sérieuses à mon sens « est celle qui admet l'authenticité des plaques[1]. »

Aujourd'hui, M. Waldstein incline à l'opinion contraire. La parfaite concordance des bas-reliefs en terre cuite avec les moulages romains l'éclaire sur la valeur des premiers, puisque celle des seconds est bien établie. « Quoique cela ne prouve pas encore définitivement que les terres cuites trouvées par moi[2] soient des faux, *it goes far to make this probale.* » Je transcris la phrase suivante en anglais, me déclarant incapable de traduire la langue surchargée et byzantine de l'auteur : « *It is by such discoveries that this question will finally be decided, and not by mere assertions on the part of those who have not carefully studied all the points and have in no way contributed by unwarrantable expression of opinion to the settling of the problem.* »

Voilà une pierre dans mon jardin, où je la ramasse avec beaucoup d'indifférence. M. Waldstein, dans ses *Essays on the art of Phidias*, a commis une lourde, une très lourde erreur. Au milieu d'un concert d'articles de complaisance que ce gros et inutile volume a suscités, il s'est trouvé quelqu'un pour reconnaître, *sine ira et studio*, que, si M. Waldstein est un homme de quelque talent, il avait fait

1. *Revue critique*, 1886, I, p. 406.

2. M. Waldstein oublie que, sur les trois terres cuites en question, une a été signalée par M. Petersen et une autre par M. Smith; il a seulement appelé l'attention sur celle du Louvre et ne peut donc pas parler des *terracottas I found*.

fausse route dans cette question comme dans plusieurs autres, et que ses *Essays*, par leur ton sentimental et précieux, étaient d'un mauvais exemple. Obligé maintenant d'avouer que j'avais raison sur ce point, que les terres cuites présentées par lui comme des « esquisses originales de Phidias » sont l'œuvre de faussaires ou plutôt d'un seul faussaire, M. Waldstein essaie de faire croire qu'il s'est éclairé lui-même et que mes objections ne lui ont rien appris du tout. Et voilà où un galant homme, un archéologue qui a eu des inspirations heureuses, peut en arriver par la crainte de donner raison à ceux qui lui ont très courtoisement prouvé qu'il avait tort.

— M. Studniczka a montré, dans le *Jahrbuch des Instituts* de 1887 (p. 135), que le Musée de l'Acropole possédait une statue d'Anténor, dont on ne connaissait encore que le torse et la tête (pl. VI des *Musées d'Athènes*). Depuis, à l'aide de nombreux fragments, on est parvenu à restituer la statue presque entière, à l'exception de l'avant-bras droit. « On a rendu à la statue la base antique qui porte la signature de son auteur, et maintenant, dressée sur un haut piédestal, elle se présente à nous telle à peu près (moins la netteté première du marbre et l'éclat des couleurs) qu'elle se présentait aux Athéniens du VIe siècle... Gracieuse malgré la raideur de sa pose, vivante quoique immobile, à la fois maniérée et majestueuse — union singulière de l'élégance féminine, comme on l'entendait alors, et d'une noblesse de divinité... A l'avantage d'être presque entière, à celui d'être signée du nom d'un artiste célèbre, elle joint encore celui d'être de beaucoup la plus grande, par ses dimensions, entre les statues de l'Acropole[1]. »

M. Winter a publié un croquis restauré du *Moschophore*, avec la base récemment découverte où on lit Κόμβος ἀνέθηκεν ὁ Πάλου en caractères attiques de la première moitié du VIe siècle[2]. L'auteur pense que cette statue, en marbre de l'Hymette, est une œuvre de l'école attique indigène, qui a précédé la floraison de l'école de Chios; c'est à cette dernière qu'appartiennent la Niké de Délos et les Athénas de l'Acropole, toutes sculptées en marbre de Paros. La première école de sculpture attique employa surtout le tuf poreux, d'où certains procédés de travail dont on retrouve les traces dans le *Moschophore* et qui paraissent très clairement dans les statues de Chypre, sculptées dans une matière peu dure. Le travail de M. Winter est remarquable et ses conclusions concordent avec celles qu'a indiquées récemment M. Cavvadias[3].

1. Lechat, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 151.
2. *Mittheil. des d. Inst. in Athen*, t. XIII, p. 113.
3. Cf. plus haut, p. 87 [513].

— Les Athéniens modernes n'aiment pas les Chiotes et M. Sophoulis s'est inscrit en faux contre l'influence attribuée par M. Winter aux Chiotes d'autrefois[1]. Pour lui, la Niké d'Archermos elle-même est une œuvre attique; attiques aussi, et de l'école de Critios, deux belles têtes archaïques trouvées sur l'Acropole qu'il a publiées dans l' 'Εφημερίς[2], dont l'une rappelle l'Apollon du fronton d'Alcamène, tandis que l'autre ressemble à l'un des Tyrannicides de Naples. La sculpture en marbre dite *insulaire* ne s'oppose pas à la sculpture attique en calcaire : elle n'en est que le développement et la continuation. Si l'on veut se faire une idée des différences profondes qui existent entre l'art attique et l'art véritablement insulaire de la même époque, il faut jeter les yeux sur une réplique de la Héra de Samos (celle du Louvre), découverte récemment sur l'Acropole[3]. Cette statue ne présente aucune trace de polychromie et M. Sophoulis est disposé à expliquer ce fait par l'emploi presque exclusif du métal dans les ateliers des vieux maîtres samiens.

Le travail de M. Sophoulis est fort intéressant; s'il ne convainc pas les partisans d'une influence asiatique et insulaire, il leur donnera du moins à réfléchir et les obligera à modérer leurs prétentions. Je crois cependant qu'il y a du vrai dans leur théorie et que M. Sophoulis va beaucoup trop loin.

— On sait que M. Doerpfeld reconnaît la Chalcothèque dans l'édifice dont on a déblayé les fondements entre les Propylées et le Parthénon et qu'il nie l'existence d'un temple d'Athéna Ergané en cet endroit. M. E. Curtius[4] pense que ce temple a pourtant pu exister entre la Chalcothèque et le Parthénon. Revenant sur un passage fort obscur de Pausanias (I, 24, 3), il s'est déclaré partisan de la correction d'Otfried Müller, suivant lequel il faut lire 'Ιουδαίων pour Σπουδαίων. Pausanias vient de dire que les Athéniens sont les premiers qui aient donné le surnom d'Ergané à Minerve et qui aient fait des Hermès ἀκώλους ; il ajoute : ὁμοῦ δέ σφισιν ἐν τῷ ναῷ Ἰουδαίων δαίμων ἐστίν. Si la correction est bonne, faut-il mettre ce texte en rapport avec le célèbre passage de saint Paul : Διερχόμενος γὰρ καὶ ἀναθεωρῶν τὰ σεβάσματα ὑμῶν, εὗρον καὶ βωμὸν ἐν ᾧ ἐπεγέγραπτο · Ἀγνώστῳ θεῷ? (Πράξ. Ἀποστ., XVII, 23.)

1. 'Εφημερὶς ἀρχαιολογική, 1888, p. 81 et suiv.
2. *Ibid.*, pl. II et III.
3. *Ibid.*, pl. VI.
4. *Société archéologique de Berlin*, février 1889; cf. *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 331.

— Tout en rendant hommage au zèle et au soin avec lesquels ont été conduites les fouilles de l'Acropole, M. Furtwaengler[1] a exprimé le regret que l'on n'ait pas toujours noté exactement les circonstances et le lieu des découvertes. « Ainsi, dit-il, j'ai vainement essayé d'apprendre quelque chose de précis touchant quelques curieux fragments de vases, alors qu'il eût été intéressant de savoir s'ils provenaient de la *couche médique.* » C'est là une négligence assurément fâcheuse et dont les effets sont irréparables. Espérons que celle qu'a signalée M. Furtwaengler constitue seulement une exception.

— Tout le monde répète que le théâtre de Dionysos à Athènes pouvait contenir trente mille spectateurs. M. Mahaffy a voulu vérifier cette assertion et il est arrivé à la conclusion mathématique que le nombre des spectateurs ne pouvait pas dépasser quinze mille[2]. Recommandé aux auteurs de manuels.

— Les Πρακτικά pour 1886, publiés en 1888, contiennent un exposé et un plan des fouilles de l'Olympieion; quatre fragments de tambours de colonnes en tuf, découverts au nord du péribole, paraissent appartenir à l'ancien temple commencé par Pisistrate. On trouve dans le même volume un plan du théâtre de l'Amphiareion à Orope, un travail sur Mycènes dont il sera question plus loin et le plan d'une partie du Pirée d'après les fouilles récentes[3].

Les Πρακτικά pour 1887, qui ont paru au commencement de l'année courante, contiennent les rapports des différents éphores sur les fouilles de l'Acropole, d'Éleusis (avec plan), d'Orope, de Tanagra, de Mycènes et d'Épidaure.

Je ne comprends pas la nécessité des Πρακτικά lorsque l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική a tant de peine à vivre ; ne pourrait-on pas fondre en un ces deux recueils ?

— Au nord et au nord-ouet des Propylées de l'Olympieion, on a rencontré des murs romains qui paraissent avoir fait partie de thermes

1. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 1482. Dans le même article, M. Furtwaengler se déclare d'accord avec M. Fougères au sujet des bas-reliefs de Mantinée, qui sont certainement du IVe siècle, et il émet l'hypothèse que la belle tête de marbre, trouvée en 1876 sur la pente sud de l'Acropole (*Mittheil. des d. Inst.*, t. I, pl. XIII), est un ouvrage original de Praxitèle. (Il serait désirable qu'on en eût une meilleure publication.) Contrairement à M. Furtwaengler, M. Overbeck prétend que les bas-reliefs de Mantinée n'ont rien de commun avec l'art de Praxitèle (*Berichte über die Verhandlungen der Säch. Gesellschaft des Wiss.*, 1888, p. 284-294) ; son opinion a été adoptée par M. F. Hauser (*Neuattische Reliefs*, p. 151).

2. *The Academy*, mai 1889, p. 313.

3. Cf. Belger, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 345.

ou d'une riche villa. On a retrouvé dans quelques salles des pavés en mosaïque, dans d'autres des hypocaustes[1]. M. Koumanoudis a fait connaître dans l'Ἐφημερίς[2] un curieux groupe en marbre inachevé, représentant, suivant lui, Dionysos et Ampelos, qui a été découvert près de l'Olympieion. L'éditeur insiste avec raison sur l'intérêt que présentent ces œuvres inachevées pour la connaissance des procédés techniques de la sculpture grecque.

— M. Doerpfeld, contrairement à MM. Koehler et Milchhoefer, identifie le portique d'Eumène avec les restes de colonnade qui se voient entre le théâtre d'Hérode et celui de Lycurgue[3].

— A signaler : Crow, *The Athenian Pnyx, with a survey and notes by* J. Th. Clarke. Ce travail a été publié dans le IV[e] volume des *Papers* de l'École américaine d'Athènes (1888, p. 205-260), qui contient encore un utile et excellent mémoire de M. F.-D. Allen sur la versification des inscriptions grecques (p. 35-204). Les Américains sont des tard-venus dans la science, mais ils rattrapent allègrement le temps perdu. S'ils continuent, dans quelques années, c'est de l'Occident au delà de l'Atlantide que nous viendra la lumière sur l'Orient!

— Des travaux ont été entrepris en vue de niveler les terrains qui entourent le monument de Lysicrate et le portique d'Athéna Archégétis. On se propose aussi de protéger par des grilles le théâtre de Dionysos, celui d'Hérode, l'arc d'Hadrien, etc. Le ministère des Cultes a nommé une commission chargée de rechercher les moyens de décorer la nécropole d'Haghia-Triada et de préserver les monuments funéraires qu'elle contient[4].

La *Nation* de New-York a publié, dans son n° du 31 janvier 1889, une longue correspondance sur les fouilles archéologiques en cours. Nous y apprenons que M. Waldstein, le directeur de l'École américaine, considère la fameuse « Athéna mélancolique » (cf. plus haut, p. 82) comme apparentée à la Pallas de Velletri et remontant à la deuxième partie du v[e] siècle.

L'École américaine a continué, mais sans obtenir de grands résultats, les fouilles entreprises par elle à Icarie[5]. La découverte de la cuisse gauche d'une statue archaïque exhumée en 1888, prouve que cette statue était assise. L'auteur de la correspondance croit avoir retrouvé le dème d'Hékale à une demi-heure vers le nord du village de

1. *Mittheilungen des d. Inst.*, t. XIII, p. 111.
2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1888, pl. I, p. 67.
3. *Mittheil. des d. Inst. in Athen*, t. XIII, p. 100.
4. *L'Orient* (revue hellénique paraissant à Paris), 24 mars 1889, p. 365.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 369 [p. 460].

Stamata; l'ancienne Stamata, au sud du village actuel, serait le dème de Semachidae. Des fouilles commencées sur cet emplacement, par les soins et aux frais de M. Washington, ont prouvé depuis que c'était le centre principal du dème de Plothéia. Les Américains ont bien raison d'explorer les dèmes de l'Attique, qui ont été beaucoup trop négligés jusqu'à présent[1].

— Au mois de janvier 1889, dans la maçonnerie adossée au mur de Cimon, on a trouvé une plaque de marbre gravée στοιχηδόν, contenant un fragment de comptes qui fait suite à un document déjà publié dans le *Corpus inscriptionum atticarum* (t. I, n° 298). « Les épistates chargés de veiller à la confection de la statue (c'est la Minerve chryséléphantine de Phidias) constatent qu'ils ont reçu des trésoriers une somme de 100 talents et ils marquent les sommes qu'ils ont dépensées pour acheter de l'or et de l'ivoire. » Comme 526,652 drachmes d'argent ont été employées à l'achat de 37,500 drachmes d'or, il en résulte ce fait très intéressant que le rapport de l'or à l'argent vers l'an 438 était de 14,044, chiffre sensiblement égal à celui qui s'est maintenu jusqu'à nos jours et fort différent du rapport de 10 à 1 qui avait été admis par Boeckh. En Perse, vers la même époque, la valeur de l'or était, suivant François Lenormant, de 13 1/3. Le poids de l'ivoire n'étant malheureusement pas indiqué, on ne peut en calculer la valeur. La date de l'inscription ne saurait être exactement déterminée, car les noms des trésoriers qu'elle mentionne nous sont inconnus[2].

Le même document a été commenté par M. Koehler dans une séance de l'Académie de Berlin (14 mars 1889)[3]. M. Koehler croit que Phidias a commencé la statue au moment même où commençait la construction du Parthénon, c'est-à-dire en 447, et qu'il y a travaillé pendant l'espace de neuf ans.

— Des inscriptions récemment découvertes ont permis à M. Foucart[4] de déterminer exactement deux dates importantes pour l'architecture athénienne. Le Parthénon a été commencé en 447; les travaux de l'extérieur n'étaient pas encore terminés en 432. Les Propylées, commencés en 437, furent achevés en cinq ans, mais la guerre du Péloponèse empêcha d'y mettre la dernière main. Peut-être dut-on alors réserver tous les fonds disponibles à l'achèvement du Parthénon.

1. Cf. Sittl, *Spaziergänge um Athen*, dans la *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 738, 801.
2. Foucart, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 173.
3. *Philol. Wochenschrift*, 1889, p. 490.
4. Foucart, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 174 et suiv.

— L'inscription des comptes de l'Érechtheion, publiée dans le Δελτίον du mois de mai et dans les *Mittheilungen* (1888, p. 229), a été rééditée avec un court commentaire dans la *Philologische Wochenschrift* par M. F. Baumgarten[1]. Le résultat capital de cette découverte épigraphique est de prouver que l'Érechtheion, loin d'avoir, comme on le supposait, un toit plat, était pourvu d'un toit à dos d'âne et de deux frontons (αἰετὸς πρὸς ἕω, αἰετὸς πρὸς τοῦ Πανδροσείου). Beaucoup de détails de l'inscription sont encore obscurs.

— M. Foucart a réussi à déchiffrer complètement la stèle contenant un traité d'alliance entre Corcyre et Athènes (375 av. J.-C.), dont une partie seulement avait été lue et publiée par M. Koehler (*Corp. inscr. attic.*, II, 49 *b*)[2].

— A l'époque où Dumont publiait son *Essai sur l'éphébie attique*, les plus anciens textes éphébiques que l'on possédât remontaient au IIIe siècle avant J.-C. M. Foucart a donné au *Bulletin de Correspondance Hellénique*[3] des décrets récemment découverts sur l'Acropole qui sont contemporains de l'administration de Lycurgue. Ils nous apprennent qu'à cette époque les éphèbes étaient placés sous la direction des sophronistes et qu'il n'y avait pas encore de cosmète. En 306, on trouve un cosmète avec douze sophronistes; c'est la période de transition. Après 303, il n'est plus questions des sophronistes, dont le cosmète avait absorbé les fonctions. Les sophronistes reparaissent cependant à l'époque impériale, mais avec des fonctions différentes et une importance bien diminuée. M. Foucart a encore établi, dans son commentaire de ces textes, que les éphèbes étaient tout à fait distincts des περίπολοι, soldats mercenaires chargés de la police de l'Attique et commandés par les péripolarques. « Le service de gendarmerie n'avait rien de commun avec les courses en armes des éphèbes à travers l'Attique ou avec leur séjour dans les forteresses; nous voyons en particulier que, pendant le temps qu'ils restèrent à Éleusis, ils étaient sous les ordres non d'un péripolarque, mais du sophroniste de leur tribu. »

— Le Musée Britannique a acquis une statuette en marbre haute de 0m,23, que l'on dit avoir été découverte à Athènes. C'est une nouvelle réplique, plus fidèle que celle de Naples, du *Doryphore* de Polyclète; malheureusement, la plus grande partie des jambes et des bras fait défaut[4].

1. *Philol. Wochenschrift*, 1888, p. 1258-1260.
2. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1889, t. XIII, p. 354.
3. *Bull. de Corr. Hellén* , t. XIII, p. 253.
4. *Classical Review*, 1888, p. 232.

— Vers la fin de l'hiver dernier, M. Delyannis, ministre de Grèce à Paris, m'invita à aller voir deux statues en marbre qui venaient d'être achetées par la chancellerie du consulat de Grèce à Paris. Le vendeur était un Grec qui, alarmé par les articles de certains journaux, s'imaginait que son gouvernement pouvait faire confisquer à Paris même, et sans indemnité, les antiquités exportées en fraude. La provenance indiquée pour ces deux statues est Corinthe, mais il ressort des explications du vendeur qu'elles ont pu y être apportées de quelque autre endroit (peut-être d'Alexandrie). Leur hauteur est d'environ un mètre : l'une représente une Artémis debout, avec le croissant lunaire sur le front, l'autre un homme barbu, sans doute un orateur ou un philosophe, qui tient un rouleau. Ce sont de bons marbres gréco-romains, parfaitement authentiques et bien conservés. Ils ont été expédiés au Musée d'Athènes, où ils tiendront une place honorable. C'est le cas de rappeler le proverbe γλαῦκ' εἰς Ἀθήνας, mais ce n'en est pas moins une bonne affaire pour la ville des chouettes.

— Le 51[e] volume de l'*Archaeologia* contient un très intéressant mémoire de M. Westlake, accompagné de nombreuses photographies, sur les anciennes peintures byzantines dans les églises d'Athènes. Je signale ce travail, publié dans un recueil peu répandu, à tous les historiens de l'art médiéval.

— Un correspondant de l'*Athenaeum* (7 juillet 1888)[1] s'est donné la peine de décrire une patère phénicienne du Musée d'Athènes, sans s'apercevoir que cet objet, étudié par M. Euting dès 1872, a été reproduit dans l'*Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez (t. IV, p. 732, fig. 550). La provenance d'Olympie, indiquée par le correspondant de l'*Athenaeum*, repose sur un *on-dit* sans valeur.

— On lit dans la *Chronique des Arts* du 8 juin 1889 :

Le gouvernement grec a fait saisir et mettre sous séquestre, au Pirée, un certain nombre de caisses remplies d'antiquités, et destinées à être secrètement exportées à Marseille. En outre de statuettes de terre cuite, de chapiteaux de marbre, de marbres polychromes et d'inscriptions tombales, on a mis la main sur un objet de grande valeur et d'un caractère exceptionnel : un disque de marbre, sur lequel était peint un portrait et autour duquel s'enroulait, en lettres archaïques, l'inscription suivante : « *mnéma tod Ainéou sophias iatrou aristou* ». C'est probablement le même personnage que cite Stephanus Byzantinus (en parlant de l'île de Cos et des descendants d'Esculape) ; il était l'un des trois fils du médecin Gnosidicus, et vivait aux temps des guerres persiques.

1. Passage reproduit dans l'*American Journal of Archaeology*, 1888, p. 357.

Le vol du Cabinet des médailles. — Je commence par déclarer que j'aimerais autant ne plus m'occuper de cette affaire, mais puisque j'en ai déjà fait connaître les débuts [1], je crois devoir, le plus brièvement possible, en résumer les péripéties ultérieures.

Une fois le célèbre Périclès Raftopoulos pris et condamné par la justice française [2], il restait au gouvernement grec la tâche d'établir les responsabilités et d'empêcher le retour de pareils désordres. M. Postolakka était toujours sous le coup d'une arrestation dont nous avons dès le début fait pressentir l'injustice; M. Svoronos, son auxiliaire, non moins injustement soupçonné, avait été destitué et se trouvait à Paris, travaillant pour le *Corpus nummorum*, que prépare, dit-on, M. Imhoof-Blumer d'accord avec l'Académie de Berlin. Comme il n'y avait d'autres numismates à Athènes que M. Mélétopoulos, qui ne tenait pas à s'immiscer dans la bagarre — il est d'ailleurs le parent et l'ami de M. Svoronos — et des marchands auxquels on ne voulait pas se fier, on fit venir de Berlin, comme nous l'avons annoncé [3], un jeune savant, auteur de quelques mémoires de numismatique romaine, M. Pick. Il devait rédiger le catalogue de la collection et procéder à son classement [4]. Mais M. Pick, qui paraît moins diplomate que numismate, ne tarda pas à se brouiller avec les fonctionnaires de l'Éphorie générale. Pourquoi et comment, c'est ce qu'on a raconté fort diversement et ce que nous n'avons pas à rechercher ici. Finalement, après une scène bruyante, M. Pick fut remercié et retourna à Berlin. Sur ces entrefaites parut à Athènes un pamphlet d'une extrême violence, rédigé par M. Jean Svoronos et adressé par lui à un avocat d'Athènes, M. Costi, mais imprimé, d'après ce que l'on assure, à son insu [5]. La brochure en question est surtout dirigée contre MM. Cavvadias, Comnos et Staïs; ces deux derniers, qui ne sont pas numismates, avaient été envoyés à Paris par le ministère grec pour rechercher les monnaies volées par Raftopoulos et, faute d'informa-

1. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 366; 1888, II, p. 214.
2. *Revue archéol.*, 1888, II, p. 214.
3. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 369.
4. Une commission, composée de MM. Pick, Cavvadias, Staïs et Lolling, fut chargée par la justice hellénique de comparer l'état du Cabinet d'Athènes avec les catalogues existants et de signaler les pièces qui manquaient. On voulait s'assurer par là si d'autres monnaies n'avaient pas disparu avant l'époque du vol de Raftopoulos.
5. Ἡ κλοπὴ τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου, ἔκθεσις Ἰωάννου Σβορώνου, πρώην βοηθοῦ τοῦ Μουσείου, καὶ νῦν ὑπαλλήλου τῆς Αὐτοκρατορικῆς Πρωσσικῆς Ἀκαδημίας τῶν Ἐπιστημῶν. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν ἀδελφῶν Πέρρη. 1889, 28 p. in-8.

tions ou de connaissances suffisantes, n'en avaient pu découvrir qu'un petit nombre. D'après M. Svoronos, M. Pick se serait brouillé avec l'Éphorie parce qu'on voulait se servir de lui pour compromettre M. Postolakka. L'auteur a cité une lettre de M. von Sallet, directeur du Cabinet de Berlin, où l'Éphorie serait traitée d'« affreuse clique » (φρικώδης συμμορία ῥαδιούργων, traduit M. Svoronos) et une autre de M. Imhoof-Blumer, où il est dit que M. Cavvadias aurait voulu se servir de M. Pick contre M. Postolakka. Il ajoutait qu'il avait retrouvé à Paris, chez M. Feuardent, un bon nombre de monnaies rares provenant du vol, qui avaient échappé aux recherches superficielles de MM. Comnos et Staïs; enfin, chose grave, si elle était vraie, que MM. Rollin et Feuardent lui auraient tenu le propos suivant : « Depuis des années, nous savons que le Musée des sculptures d'Athènes (celui qui est confié à la garde de l'Éphorie) est mis au pillage. » M. Svoronos annonçait à son avocat l'envoi d'une attestation écrite de MM. Rollin et Feuardent, confirmant cette singulière accusation (Ἡ κλοπὴ τοῦ ἐν Ἀθήναις Μουσείου, p. 28).

Naturellement, cette brochure produisit un énorme scandale à Athènes. Une interpellation, provoquée par M. Carapanos, eut lieu à la Chambre des députés ; le ministre de l'Instruction publique, M. Manétas, fit interroger MM. Rollin et Feuardent par le ministre de Grèce à Paris, et ceux-ci nièrent formellement le propos que leur avait prêté M. Svoronos. M. von Sallet nia également qu'il eût traité l'Éphorie d' « affreuse clique »; seul, M. Imhoof-Blumer répondit qu'il n'avait pas à s'expliquer sur le contenu d'une lettre particulière publiée à son insu. M. Cavvadias a résumé les faits et présenté la défense de l'Éphorie dans l' Ἀκρόπολις du 15 janvier, la Νέα Ἐφημερίς du 16 janvier 1889 et dans un supplément du Δελτίον (p. 1-8). Un procès en diffamation serait intenté à M. Svoronos.

Dans sa brochure, dont la publication est assurément regrettable, M. Svoronos a reconnu (p. 18) que plusieurs des accusations portées contre M. Postolakka étaient fondées. Il paraît que c'est là une nouvelle erreur, car, par un jugement en date du 5 avril, la cour d'assises d'Athènes a déclaré que M. Postolakka était innocent. Nous ne pouvons que nous réjouir de ce jugement, qui met fin aux tristes épreuves de ce vétéran de la numismatique. M. Svoronos, non moins que son ancien directeur, a droit à une complète réhabilitation. Après cela, et l'affaire du vol Raftopoulos une fois liquidée, on pourra continuer ou non à échanger des insinuations malveillantes et des injures : la querelle perdra toute importance au point de vue scientifique. Le temps de M. Cavvadias est en général trop bien employé pour que les

archéologues du dehors, juges désintéressés de l'affaire, ne souhaitent pas de voir cesser promptement une polémique dont ni la science ni personne ne tire profit.

— On lisait dans la *Gazette de Francfort*, à la date du 8 septembre 1888 :

Les autorités du Musée Britannique et les conservateurs du Musée de South-Kensington se trouvent dans une situation embarrassante. Il y a peu de temps, ils acquirent à grands frais un magnifique buste de l'empereur Hadrien, et ils invitèrent un diplomate bien connu à venir examiner leur acquisition. Ce dernier, qui est grec, se souvint d'avoir vu le buste au Musée d'Athènes; une enquête fut immédiatement ouverte et l'on acquit la conviction que non seulement ce buste, mais d'autres sculptures encore, avaient été dérobées au Musée athénien avec la connivence de personnages haut placés dans la capitale de la Grèce.

J'ai communiqué cet entrefilet à M. Cavvadias; l'éphore général m'a répondu que c'était une pure et simple invention. Mais qui donc a intérêt à faire croire au public que les Musées athéniens sont mis au pillage? La chose vaudrait la peine qu'on s'en occupât.

Pirée. — On annonce la découverte d'un fragment des comptes de la marine, en trente lignes, où sont énumérés les σκεύη κρεμαστά de la galère Νίκη [1].

Éleusis. — On a découvert à Éleusis une villa ornée de peintures murales qui ont été copiées par M. Gilliéron et puis de nouveau recouvertes de terre en attendant que l'on puisse les détacher [2]. Une excellente publication de ces peintures a été faite dans l'Ἐφημερίς par M. Philios (1888, p. 77, pl. IV et V). On y remarque notamment des animaux d'un beau caractère et une figure de Jupiter assis sur un trône, qui est désormais un des documents à consulter pour la restitution du chef-d'œuvre de Phidias.

Le même recueil a publié, avec des commentaires de M. Philios, plusieurs inscriptions d'Éleusis, entre autres l'inventaire des richesses du temple en 332 avant J.-C. [3]. Un important passage du premier de ces textes (l. 22-45), dont l'éditeur grec n'avait donné qu'une lecture défectueuse, a été restitué par M. Foucart, *quo est ingenii et oculorum*

1. *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 425, 489 (transcription du texte en caractères cursifs).
2. *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 583.
3. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1888, p. 20 et suiv.

acumine, dans l'Ἐφημερίς quotidienne du 31 mai. Il est ordonné, dans cette partie du décret, que l'on consultera l'oracle de Delphes pour savoir s'il vaut mieux pour le peuple athénien qu'un territoire consacré aux divinités éleusiniennes, entre Éleusis et Mégare, soit affermé ou laisssé inculte. Le décret fixe le procédé d'après lequel on doit consulter l'oracle. On demandera à la Pythie de choisir entre deux vases, l'un en or, l'autre en argent; ces vases contiendront deux inscriptions gravées sur plomb, dont chacune formulera une des alternatives entre lesquelles on désire être fixé. Des précautions infinies sont prises en vue d'empêcher toute fraude. C'est un des textes les plus instructifs qu'on ait trouvés depuis longtemps et la restitution en est aussi certaine qu'ingénieuse.

— La belle tête d'Eubouleus, attribuée à Praxitèle [1], a été publiée avec toute la perfection désirable dans la troisième livraison des *Antike Denkmaeler* (pl. XXXIV). Il existe au Louvre, dans la salle du Niobide de Soissons, une tête en marbre d'époque romaine qui ressemble assez à l'Eubouleus [2].

— Les mystères d'Éleusis — sujet qu'on ne traite plus guère — ont été l'objet d'un travail de A. Uebe (*De Eleusiniorum administratione mysteriorum*) et d'un ouvrage d'ensemble par M. N. Novosadski, qui a eu la malencontreuse idée de l'écrire en russe. On trouvera d'intéressants détails sur la *noblesse sacerdotale* d'Éleusis dans un récent livre de M. Toepffer intitulé *Attische Genealogie* (Berlin, 1889).

Icarie. — L'*American Journal of Archaeology* étant devenu l'organe officiel de l'École américaine d'Athènes, a commencé la publication des découvertes faites par les membres de cette école à Icarie [3]. Parmi les textes épigraphiques, il faut signaler plusieurs ὅροι qui ont été fort bien commentés par M. Buck [4]. Le même archéologue a publié un intéressant article sur une stèle presque identique au prétendu *Guerrier de Marathon*, qui est la perle des trouvailles américaines à

1. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I. p. 64.

2. Dans une séance de la *Société archéologique* de Berlin (*Philolog. Woch.*, 1889, p. 551), M. Furtwaengler est revenu sur ce marbre. Il pense que c'était un buste placé dans une niche et qu'il n'a jamais appartenu à une statue. Au sujet de la question de priorité pendante entre M. Benndorf et lui, M. Furtwaengler a reconnu, avec sa loyauté habituelle, que la première idée d'attribuer l'*Eubouleus* à Praxitèle était venue à M. Benndorf; il est arrivé peu après à la même conclusion, indépendamment du savant viennois.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 369.

4. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 423 et suiv.

Icarie[1]. M. Buck fait beaucoup d'honneur à la *Revue archéologique* en disant que la meilleure reproduction en couleurs du *Guerrier de Marathon* est celle qui a été donnée dans ce recueil (1844, pl. I). Celle du *Museo Español* (t. II, pl. 179) est bien supérieure; il est vrai que cet ouvrage, qui vaut plusieurs milliers de francs, ne se trouve que dans de rares bibliothèques.

On doit encore à M. Buck la publication de trois textes relatifs à la chorégie, qui jettent quelque lumière sur les représentations tragiques dans les dèmes. L'auteur a repris toute la question de la chorégie, après MM. Koehler, Brinck et Reisch, mais sans arriver à des résultats bien satisfaisants; M. Merriam a même cru devoir protester en note contre la hardiesse de quelques-unes de ses conclusions. Son article n'en est pas moins instructif et bien propre à donner une idée de l'état actuel des recherches à ce sujet.

Kephisia. — M. Buck a copié à Kephisia l'inscription suivante :

ὅ]ρος τεμένους
Ἀπόλλωνος
πατρῴο(υ) Ἐλα-
σιδῶν.

Cette inscription fait reconnaître la *gens* ou phratrie des Ἐλασίδαι, dont le nom ne s'était pas encore rencontré[2].

Thoricos. — MM. W. Miller et C. Cushing ont publié deux mémoires[3] sur les fouilles de l'École américaine au théâtre de Thoricos, dont il a déjà été question ici (1887, I, p. 64).

Corinthe. — Le Musée Britannique a récemment reçu de M. Macmillan un petit lécythe de style « proto-corinthien » qui surpasse, suivant M. C. Smith, par le fini du travail et la richesse de la décoration, le vase de même style conservé au Musée de Berlin (*Arch. Zeitung*, 1883, p. 154). C'est un « chef-d'œuvre lilliputien » où l'on voit

1. *Amer. Journ. of Archaeol.*, 1889, pl. I. Le travail de M. Buck a été publié sous la forme d'un *preprint*, avec pagination spéciale, avant le fascicule du *Journal* où il doit paraître à nouveau. L'École américaine a adopté ce système pour assurer les droits de priorité de ses membres. Mais qui donc aurait été assez mal élevé pour publier, avant les Américains, un des monuments découverts par eux à Icarie?

2. *Classical Review*, 1889, p. 188.

3. *Papers of the American School*, vol. IV (Boston, 1888), p. 10, 23-34, pl. I-VII.

figurer, sur trois frises, dix-huit guerriers combattant, une course de six chevaux et une scène de chasse. Celle-ci, où l'on compte huit figures, n'a pas 0m,004 de haut !

Argolide. — Pausanias (II, 24, 6) mentionne un temple d'Arthémis Orthia sur le mont Lycone, en Argolide ; ce temple contenait des statues d'Apollon, de Latone et d'Artémis, que la tradition attribuait à Polyclète. Le directeur du gymnase de Nauplie, M. J. Kophiniotis, a retrouvé et déblayé le péribole du temple signalé par Pausanias[1]. Il y a découvert des tuiles en terre cuite, les fragments d'une très grande statue en marbre, un beau torse d'une divinité féminine et trois statues de Muses appartenant à l'époque romaine.

Pityonnésos. — Cette petite île, située sur la côte de l'Argolide, a été visitée par M. Paul Jamot, qui y a découvert une inscription très archaïque. Pityonnésos s'appelle aujourd'hui Angistri ; l'île voisine de Kyra est la Kékryphalia des anciens ; telles sont du moins les identifications vraisemblables auxquelles s'est arrêté M. Jamot[2].

Mycènes. — Une inscription publiée dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική de 1887 (p. 156) et reproduite dans la *Philologische Wochenschrift* (1889, p. 129), atteste l'existence, à l'époque du tyran spartiate Nabis, d'une κώμα τῶν Μυκανέων ; il n'est donc pas exact de dire, comme on le fait généralement, que la ville resta déserte après sa destruction par les Argiens.

Les Πρακτικὰ τῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας pour 1886, qui n'ont paru qu'à la fin de 1888, contiennent un plan (dressé par M. Doerpfeld) des fouilles récentes exécutées à Mycènes[3]. On distingue les fondations d'un temple dorique bâti en partie sur les restes du palais royal et datant peut-être de l'époque des guerres médiques. Le plan du palais achéen est très analogue à celui du μέγαρον de Tirynthe ; la construction même de ces deux édifices est presque pareille. Les murs, dans leur partie inférieure, se composent de grandes pierres ; les assises supérieures sont en petites pierres dont les interstices étaient comblés avec de la terre ; la paroi extérieure était recouverte de chaux. Comme à Troie et dans les villes gauloises contemporaines de César, les murs

3. *The Athenæum*, 23 juin 1888, 19 janvier 1889 ; *Amer. Journ. of Archaeol.*, 1888, p. 360.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 185.
5. Ce plan a été reproduit dans la *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 131.

étaient traversés par de grandes poutres horizontales. Les murs intérieurs étaient décorés de peintures. M. Doerpfeld pense que l'ensemble de cette construction ressemblait au temple de Salomon tel qu'il a été restitué par M. Chipiez.

Plus bas vers le sud, auprès du mur d'enceinte de l'Acropole, on a trouvé, parmi des ruines de maisons, le fragment de peinture avec personnage à tête d'âne dont il sera question plus bas.

— Le quatrième numéro du *Journal of the British and American Archaeological Society* de Rome contient un mémoire de M. W. J. Stillman sur les « murs préhistoriques en Grèce et en Italie ». L'auteur, qui a fait de ces murs dits *cyclopéens* l'objet de longues études, en indique la distribution dans la péninsule italienne, le Péloponèse, les Iles et l'Asie Mineure. Pour lui, les plus anciens en Grèce sont ceux de Tirynthe; puis viennent ceux de Mycènes, d'Argos et de Corinthe. La théorie de M. Stillman, qui ne laisse pas d'exciter quelque surprise, est celle-ci : la civilisation caractérisée par les murs cyclopéens est originaire d'Italie; elle se répandit de là vers le sud-est et il faut renoncer à admettre un courant en sens contraire venant de la Phénicie ou de l'Égypte. « En effet, dit M. Stillman, cette dernière hypothèse ne permet pas d'expliquer pourquoi les pierres des murs cyclopéens ne portent aucune trace de l'emploi d'outils en métal. » Je ne connais d'ailleurs ce mémoire que par une courte analyse publiée dans une revue américaine[1].

Épidaure. — M. Furtwaengler, qui a visité Épidaure en 1888, dit que les publications de l'Ἐφημερίς et des Πρακτικά ne donnent pas une idée exacte de l'importance des découvertes qu'on y a faites. Les sculptures du temple sont d'un style exquis; elles rappellent celles de la Balustrade de la Niké Aptéros à Athènes, et M. Furtwaengler[2] n'hésite pas à les placer, ainsi que la construction du temple, vers 420 avant J.-C. Il admire très vivement les ruines de la *Tholos* de Polyclète; à son avis, l'auteur de ce monument doit être le grand Polyclète lui-même, et non pas un homonyme plus jeune. La ressemblance du style de la *Tholos* avec l'Érechtheion d'Athènes l'a frappé, mais il préfère encore la *Tholos*... Quant au beau chapiteau corinthien qu'on

1. *The Nation*, 10 janvier 1889, p. 32. Il y a un article sur le même sujet dans l'*Academy*, 6 avril 1889, p. 244, où l'on trouve cette idée extravagante que la pratique du décharnement des corps doit s'expliquer par le cannibalisme! Ni l'auteur de cet article, ni, à ce qu'il semble, M. Stillman, ne connaissent les nombreux travaux qui ont été publiés en France sur cette question.

2. *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 1484.

a trouvé enseveli tout auprès (Ἐφημ. ἀρχ., 1885, pl. X), M. Furtwaengler soutient que c'est une copie de l'époque romaine des chapiteaux que Polyclète avait sculptés. Je sais un habile artiste qui a ressenti une impression toute différente en présence de ce remarquable morceau [1].

— Deux figurines en bronze découvertes à Épidaure, un guerrier de style archaïque et un Silène, ont été signalées par M. Helbig à l'Académie dei Lincei (1888, p. 59, 166). Ces *Atti* de l'Académie de Rome sont très peu répandus et l'on se demande vraiment s'il est opportun d'aller y enfouir des notices qui seraient bien mieux à leur place dans d'autres recueils.

— M. Staïs a publié [2] un décret honorifique du *synédrion* d'Épidaure en l'honneur d'un certain Aristoboulos, fils de Xénodochos. Il y est dit que l'on placera sa statue équestre ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Μαλεάτα καὶ τοῦ Ἀσκλαπιοῦ ἐν τῷ ἐπιφανεστάτῳ τόπῳ. M. Staïs en conclut que le temple d'Asclépios à Épidaure était aussi consacré à Apollon Maleatas (cf. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1885, p. 80).

Hermione. — M. P. Jamot a découvert à Hermione deux catalogues de θεαροδόκοι, c'est-à-dire de citoyens chargés de recevoir chez eux et d'héberger les théores envoyés par une ville amie pour prendre part à quelque solennité religieuse [3]. Ce sont les premiers documents de ce genre que l'on ait encore signalés.

Sicyone. — Une intéressante inscription archaïque de Sicyone a été publiée par M. Carle dans l'*American Journal* (1888, p. 427). Il a montré que l'E en forme de deux triangles opposés par le sommet fait partie de l'alphabet de cette ville ; ce caractère avait été jusqu'à présent attribué à l'alphabet corinthien, sur la foi d'un vase de Caere où il revient à quatre reprises [4].

1. Cf. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 22 juin 1888.

2. ΑΘΗΝΑ, σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν Ἀθήναις ἐπιστημονικῆς ἑταιρείας, τόμος α', Ἀθήνησιν, Perris frères, 1889, p. 289. Encore une nouvelle revue athénienne, où vont se disperser des inscriptions ! Et cela, lorsque l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική est mourante, lorsque tout le zèle de M. Koumanoudis n'a pas pu faire durer l'Ἀθήναιον ! — Le même volume (sans table des matières ni index) contient, entre autres, des notes critiques de MM. Kontos et Papabasileios et un travail de M. Chatzidakis, περὶ τονικῶν μεταβολῶν ἐν τῇ νεωτέρᾳ ἑλληνικῇ.

3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 195.

4. Roberts, *Introd. to greek epigraphy*, n° 95.

Tégée. — Au mois de décembre 1888, MM. Bérard et Fougères ont commencé des fouilles dans l'enceinte du temple d'Athéna Aléa à Tégée. Parmi les inscriptions qu'ils ont découvertes, il en est une, datant de la fin du ve siècle, qui offre un grand intérêt : c'est un règlement relatif au temple d'Athéna Aléa, aux droits de pâture dans les champs de la déeese, à la police des marchés, etc. [1]. Le dialecte est arcadien : on y trouve la forme πλός, comparatif de πόλυ, qui présente une curieuse analogie avec le latin *plus*, et la préposition ἰν pour ἐν. M. Bérard a donné (p. 289 et suiv.) un essai de traduction du texte, qui comporte de sérieuses difficultés.

— On a signalé depuis longtemps, comme des sculptures dues peut-être à Scopas lui-même, les fragments des frontons du temple d'Athéna Aléa à Tégée. Assez mal gravés dans plusieurs recueils, ils viennent d'être reproduits en photogravure — malheureusement d'après des moulages — dans les *Antike Denkmaeler* (3e fascicule, pl. XXXV).

— La *Chronique des Arts* publie les lignes suivantes, traduites de la *Kunstchronik* de Leipzig (21 mars 1889) :

Le gouvernement saxon a proposé au Bundesrath que les morceaux importés en Allemagne et provenant des fouilles d'Olympie fussent laissés en toute propriété au gouvernement prussien, à la condition pour ce dernier de faire donner gratuitement à chacune des universités allemandes non prussiennes un exemplaire de la grande publication consacrée à Olympie, et de faire, sur un certain nombre d'autres exemplaires, un rabais de 40 pour 100. Les résultats des dernières fouilles, d'ailleurs, n'ont pas répondu à l'espérance qu'on avait eue d'abord. On n'a guère trouvé qu'une demi-douzaine de torses de statues de l'époque romaine impériale, une table de marbre portant une inscription relative au culte olympique, une centaine de petits bronzes, parmi lesquels une seule statuette intéressante représentant un guerrier. Tout le reste des choses découvertes consiste en statuettes votives à peu près informes, d'hommes, de bœufs et de chevaux, en petits trépieds de bronze, fragments en or, débris décoratifs provenant de grands trépieds, pointes de lance et de flèche, morceaux de gouttières peintes et ornées avec des têtes de lion, dont quelques-unes en marbre, etc. Il faut y joindre des chapiteaux, des architraves, des triglyphes, des bases de colonnes, faites d'une matière calcaire, et gardant des traces de peinture. Le gouvernement saxon a jugé avec raison que ces divers objets, répartis dans les Musées, perdraient toute valeur, tandis qu'ils seraient capables de donner une idée intéressante de la civilisation grecque si on les réunissait dans un même ensemble.

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1889, p. 281 et suiv.

— M. Treu a proposé un arrangement nouveau, plus symétrique que celui qu'il avait adopté d'abord, du fronton occidental d'Olympie (*Jahrbuch*, 1888, p. 175, pl. 5 et 6). J'ai fait reproduire la planche qui accompagne son travail dans la *Gazette des beaux-arts* (1889, I, p. 57). M. Brunn s'est occupé aussi des frontons d'Olympie dans un travail relatif aux frontons des temples grecs en général (*Sitzungsber. der bay. Akademie*, 1888, p. 171-200).

— L'inscription qui a permis d'identifier au Leonidaion le grand édifice situé au nord-ouest de l'Altis [1] vient d'être publiée par M. Treu; à la suite de cet article, M. Doerpfeld a donné un tracé rectifié du mur de l'Altis, accompagné d'une planche où les constructions du temps de Néron sont marquées en couleur rouge [2].

— M. Furtwaengler reconnaît maintenant [3], avec M. Treu, que les deux vieilles femmes et la nymphe à gauche du fronton occidental sont des copies d'époque postérieure, qui ont remplacé on ne sait trop quand les originaux disparus ou mutilés.

— M. W.-K. Malmberg a publié un travail avec planche sur le trésor des Mégariens à Olympie, dans les *Mémoires de la Société russe d'archéologie* (1887, p. 215-237, 274-276). Ce travail étant en russe, je ne le connais que par l'analyse du *Jahrbuch* (1888, p. 167).

Thèbes. — Nous avons déja parlé du temple des Cabires près de Thèbes, qui a été exploré par l'Institut allemand [4]. Une publication fort intéressante du résultat des fouilles, comprenant notamment des fragments de vases du style le plus curieux — quelques-uns sont de vraies caricatures — a été faite dans les *Mittheilungen* d'Athènes, par MM. Doerpfeld, Judeich et Winnefeld [5].

— Le Musée de Berlin a acquis une riche collection de vases et de bronzes provenant d'anciens tombeaux des environs de Thèbes. Parmi les vases, on trouve des spécimens du type du Dipylon, des lécythes proto-corinthiens et des produits des fabriques locales de la Béotie, auxquels M. Boehlau a consacré un travail spécial [6].

1. Λ[ε]ω[ν]ίδ[η]ς Λεώτου [Ν]άξιος ἐποί[ησε]. Léonidès est l'architecte du monument; cf. Paus., II, 27, 5, Πολύκλειτος... θέατρον... ὁ ποιήσας.
2. *Mittheil. des d. Instit. in Athen*, t. XIII, p. 317, 327, pl. VII; cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 69.
3. *Philol. Wochenschrift*, 1888, p. 1515.
4. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 71, 371.
5. *Mittheilungen des d. Instit.*, t. XIII, p. 81, 87, 412; pl. II, IX, X, XI, XII.
6. Furtwaengler, *Jahrbuch des Instituts*, 1888, p. 248; Boehlau, *ibid.*, p. 325 et suiv.

Thespies[1]. — Aux mois d'octobre et de novembre 1888, M. Jamot, membre de l'École française, a commencé des fouilles au sanctuaire des Muses à Thespies, dont l'église d'Haghia-Trias occupe l'emplacement. Le temple avait 12^m,50 de long sur 6^m,50 de large ; il était amphiprostyle, avec quatre colonnes ioniques sur le devant. A l'époque romaine il a été remanié et allongé de manière à former un carré de 12^m,50 de côté. Parmi les découvertes faites au cours de la première campagne, on signale des monnaies, un vase portant une tête de Gorgone entourée de dauphins et d'oiseaux, et un assez grand nombre d'inscriptions (entre autres des dédicaces de statues élevées par les Thespiens à Sylla, à Agrippa et aux membres de sa famille). Les fouilles ont aussi porté sur le théâtre qui doit être l'objet d'excavations plus complètes.

Platées. — Au cours des fouilles entreprises par l'École américaine à Platées, on a découvert un fragment du préambule de l'édit de Dioclétien qui sera prochainement publié par M. Mommsen. Ce texte comble la plupart des lacunes que laissaient subsister l'*Exemplum stratonicense* et l'*Exemplum aegyptiacum*[2].

Delphes. — Nous avons rendu compte ici-même des recherches exécutées à Delphes par M. Pomtow (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 72). Ce jeune archéologue vient de les exposer dans un volume in-4°, accompagné de planches phototypiques, de cartes et de plans[3]. Toutes les maisons du village moderne ont été numérotées, de manière à faciliter l'indication des découvertes qui pourront se produire au cours de fouilles ultérieures. Je regrette de dire que M. Pomtow s'est exprimé d'une manière aussi injuste qu'inconvenante au sujet des travaux poursuivis à Delphes par M. Foucart, Wescher et Haussoullier. Il prétend (p. 3) que les fonctionnaires du gouvernement grec l'ont engagé à parler ainsi ; en ce cas, l'inconvenance serait partagée, mais elle n'en reste pas moins très grossière. J'ajoute que parmi les reproches que M. Pomtow adresse à ses prédécesseurs, les uns sont frivoles et les autres peu fondés ; si on voulait le traiter avec la même

1. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1888, p. 463; *The Athenaeum*, 5 janvier 1889, p. 22.

2. *Classical Review*, 1889, p. 285. J'ai eu récemment l'occasion d'étudier avec M. Mommsen l'estampage d'un fragment latin, du même édit, trouvé à Samos et transporté de là au Musée de Tchinli-Kiosk; il donne un passage tout à fait nouveau.

3. H. Pomtow, *Beiträge zur Topographie von Delphi*, Berlin, Reimer, 1889.

rigueur, on pourrait lui faire un crime d'avoir attribué à Delphes (p. 64) un bas-relief qui se trouve à Thèbes, comme cela a été observé depuis longtemps dans les *Mittheilungen* (t. III, p. 414, nº 194). Mais il vaut mieux ne pas discuter avec un homme assez dépourvu d'éducation pour accuser de plagiat (p. 4), de mensonge (p. 5) et même de détournement (p. 45) des gens qui ont rendu à la science de bien autres services que lui[1].

— Un assez long travail sur le temple d'Apollon à Delphes a été publié par M. Middleton dans le *Journal of Hellenic Studies* (1888, p. 282-322); on y remarquera (p. 295) un essai de restitution de l'*omphalos* d'après les monuments figurés. M. Middleton a visité Delphes en 1875 et y a pris des mesures; son essai repose donc en partie sur des recherches personnelles. Il est d'ailleurs peu au courant de ce qui a été déjà écrit sur le même sujet.

On ne lira pas sans intérêt un article de M. W.-R. Thayer dans la *Nation* du 24 janvier 1889, intitulé *A trip to Delphi*; il se termine naturellement par un appel aux millionnaires américains, que l'on conjure de rendre à la lumière les restes du sanctuaire d'Apollon. Sous le titre bien *yankee* de *Delphi in the market*, la même revue a résumé une conférence faite à New-York, au mois de janvier 1889, par le professeur Norton d'Harvard, à la fin d'obtenir des souscriptions pour l'achat du territoire sacré[2] : « Nous ne voulons pas dire Delphi dans l'État de New-York, ni Delphi dans le Tennessee, ni Delphi dans l Indiana, ni Delphi dans le Montana, mais *the original Delphi in Greece.* » Le gouvernement grec, au dire de M. Norton, aurait offert ces fouilles aux États-Unis lorsque le rejet du traité de commerce franco-grec eut interrompu les négociations avec la France[3], mais il demandait, pour l'expropriation du village de Castri, la modique somme de 400,000 francs — de quoi permettre à tous les *bakals* castriotes de faire leur *tour de stade* en victoria. Quatre-vingt mille dollars ne se trouvent pas si aisément, même dans le pays des Jay Gould et des Vanderbilt, mais le projet de M. Norton suscite encore des difficultés plus sérieuses qu'il était réservé à un Américain de lui faire sentir.

— M. Stillman a écrit à la *Nation* de New-York (28 mars 1889, p. 267) une lettre très sensée et très loyale, rappelant que l'École

1. Le même M. Pomtow prétend (p. 3) que les « fouilles françaises » de Délos, de Myrina et du Ptoïon ont été mal conduites, mais il n'apporte pas l'ombre d'un argument à l'appui de cette triple impertinence.
2. *The Nation* (New-York), 17 janvier 1889, p. 47.
3. Cf. *Revue des Études grecques*, 1888, p. 358, 472.

française d'Athènes possède des droits incontestables sur l'emplacement de Delphes et que les Américains agiraient d'une façon peu courtoise en essayant de l'y supplanter aujourd'hui. Il ajoute que le seul bruit de cette intervention des millionnaires du Nouveau-Monde a eu pour effet d'augmenter au delà de toute mesure la valeur attribuée à leurs terrains par les Castriotes. « Lors de la dernière campagne de M. Foucart, écrit M. Stillman, les Castriotes calculèrent qu'il avait gagné 14,000,000 de francs (*sic*) en publiant les inscriptions découvertes par lui. » Je ne sais qui a donné ce renseignement à M. Stillman, mais s'il le tient de bonne source, il y a là un exemple bien amusant de la formation des *légendes dorées* en pays grec.

— On avait annoncé que la *Société archéologique* d'Athènes allait émettre, de concert avec l'*Unionbank* de Vienne, un emprunt à lots de 4 millions, dont une partie serait consacrée aux fouilles de Delphes. Le gouvernement autrichien ayant interdit l'émission de cet emprunt, la Société devra chercher ailleurs des ressources, si elle veut absolument *far da se.*

Démétrias (Volo). — En démolissant l'enceinte turque de cette ville, on a découvert une importante inscription du IIe siècle avant J.-C., décret honorifique rendu par la confédération des Magnètes, qui fait connaître pour la première fois l'hipparque et le navarque de la ligue[1].

J'ai copié autrefois à Volo, chez M. Robert, consul de France, deux courtes inscriptions que je donne ici, sans être certain qu'elles n'aient pas été publiées ailleurs :

I. Stèle avec fronton, en marbre. — H. 0m,65; L. 0,m31.

ΓΕΝΝΑΙΑ
ΤΕΙΜΟΞΕΝΟΥ
ΘΗΒΑΙΗ

II. Tombeau en forme d'urne cylindrique en pierre calcaire, avec couvercle. Reliefs : un serpent, une tête de cheval, un serpent, une tête de cheval, un serpent, l'inscription, une tête de cheval. H. 0m,50; diam. 0m,38. Les caractères sont d'une forme assez bizarre, se rapprochant de la cursive :

Β
ΗΡΩΙΩΝ
ΗΡΩΙΙϹΩΝ
ΚΤΙϹΤΩΝ

1. Fougères, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 271; *Chronique des Arts*, 1889, p. 100; Δελτίον, 1889, p. 40.

Je suppose qu'il faut lire : Ἡρώων ἡρωισσῶν κτιστῶν.

Le même collectionneur possédait une figurine en terre cuite trouvée à Pharsale, représentant une femme assise tenant un chevreau (H. 0m,125). La terre est rouge et le style assez grossier. Un sarcophage découvert près de Pharsale lui avait fourni une grande tête de femme diadémée en terre cuite. Il me montra encore, entre autres intailles, une amulette en calcédoine achetée par lui près de Larissa : on y voyait, gravé en creux, le groupe d'un roi perse combattant un lion ailé, représentation commune dans la glyptique orientale[1].

— On a encore découvert à Volo un relief en marbre représentant un cavalier au galop avec l'inscription Ἀβισόνας Ἰμβρότου ἥρως χαῖρε et une plaque mutilée avec l'inscription : **ΗΡΩΙΣΣΕΙ ΠΑΡΜΕΝΙΣΚΑ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ ΜΕΛΙΒΟΙΣΣΑ**[2].

Mont Athos. — M. Spiridion Lambros a fait paraître en 1888 à Athènes la première partie de son Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγίου ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων. Ce catalogue est fait pour dissiper bien des illusions : ce n'est décidément pas à la Montagne Sainte qu'on retrouvera Ménandre ni Sappho. Mais les papyrus d'Égypte et d'Herculanum ont encore beaucoup de jolies choses à nous apprendre. Quand on pense à l'immense réputation des poésies de Sappho dans l'antiquité et jusqu'au xie siècle, on ne peut se figurer que le xixe doive finir sans avoir la joie de retrouver ce trésor.

Roumélie. — Un des lecteurs de cette *Chronique* pourrait-il nous fournir des renseignements exacts sur les peintures byzantines et autres objets précieux conservés dans le couvent de Bastkhovo, à quatre heures de Philippopolis? M. Musaeus, qui a écrit une intéressante dissertation sur Grégoire Pakourianos[3], le fondateur de ce couvent au xie siècle, dit que le σκευοφυλάκιον est inaccessible. Le serait-il à quelque homme éclairé de l'entourage du prince de Bulgarie, qui, muni d'un appareil photographique, voudrait rendre service à la science en se promenant?

1. Cf. Duruy, *Histoire des Grecs*, t. II, p. 35.

2. *Philol. Wochenschrift*, 1889, p. 425; Δελτίον, 1889, p. 42. D'autres inscriptions de Volo sont publiées dans ce dernier recueil.

3. Γρηγόριος Πακουριανὸς, μέγας δομέστικος τῆς δύσεως, καὶ τὸ ὑπ' αὐτοῦ τυπικὸν τῆς Μονῆς τῆς Θεοτόκου τῆς Πετριτζονιτίσσης. Dissertatio... quam scripsit... G. Musaeus Stenimachites. Leipzig, Teubner, 1888. Cf. le compte rendu que j'en ai donné dans la *Revue critique*, 1888, II, p. 451.

Salonique. — M. Papageorgios a publié dans l'Ἀριστοτέλης, recueil bimensuel de Salonique, une inscription en l'honneur de Marcus Aurelius Verus; le texte, reproduit par la *Philologische Wochenschrift*, paraît incorrect sur plusieurs points[1]. La même *Revue* a fait connaître, d'après les copies du même Grec, quelques autres épitaphes inédites de Thessalonique, dont l'épigraphie est aujourd'hui bien disséminée[2].

Édesse. — Des inscriptions grecques et latines de Wodena (Aegae ou Édesse en Macédoine) ont été publiées par M. Bormann dans les *Archaeologische-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich* (1888, p. 186-195). Comme les copies que l'éditeur a eues sous les yeux sont mauvaises, il serait utile qu'un voyageur prît des estampages ou des photographies de ces textes.

Constantinople. — Le *Gaulois* du 23 janvier 1889 a publié, sous la signature X, un article élogieux sur l'École des beaux-arts et le Musée de Constantinople. Cet article ne contient pas d'erreurs de fait, quoique imprimé dans un journal quotidien. *Rara avis!*

— Autre note. M. Th. Bent signale, dans la *Classical Review* (1888, p. 329), l'état déplorable (*sic*) où le Musée de Tchinli-Kiosk se trouvait en 1888. « Le vestibule du Musée est encombré de bas-reliefs et d'autres objets d'art qui viennent s'y accumuler incessamment et dont on oublie complètement la provenance. Les antiquités récemment découvertes à Thasos, à savoir : un torse archaïque d'Apollon, une belle statue romaine, etc., ont été abandonnées pendant tout l'hiver dernier dans le jardin, alors que le marbre de Thasos ne supporte pas les intempéries. J'apprends que pour la restauration de la jetée de Bebek, sur le Bosphore, des cargaisons de marbres sont apportées de Iasos en Carie. » Peut-être ces plaintes sont-elles exagérées, mais la meilleure manière d'y couper court serait de porter à la connaissance du public les différentes acquisitions et transformations du Musée, comme le fait l'Éphorie générale d'Athènes. Il ne manque pas de Revues qui accueilleraient avec plaisir ces *Bulletins de l'Éphorie ottomane*, si elle voulait bien les publier.

— Hamdi-Bey écrit à la *Revue des Études grecques*, à la date du 10 décembre 1888, que le nouveau pavillon du Musée de Tchinli-Kiosk a été commencé au mois de septembre 1887 et que cette cons-

1. *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 329.
2. *Ibid.*, p. 556, 587.

truction, de 64 mètres de façade, était presque achevée à la fin de l'année suivante. C'est là que doivent prendre place les sarcophages découverts à Saïda, dont on attend toujours la publication.

— Un fragment d'un dessin italien représentant la colonne dite de Théodose, détruite par un tremblement de terre en 1719, a été publié dans la *Revue des Études grecques* par M. Müntz[1]. Le dessin est si beau que son infidélité n'est pas douteuse, mais l'ensemble du rouleau dont il fait partie, conservé au Louvre depuis le XVIIIᵉ siècle, mériterait bien d'être reproduit par l'héliogravure.

— M. Furtwaengler, qui a visité récemment le Musée de Tchinli-Kiosk[2], déclare que la statue d'athlète trouvée à Tarse (*Gazette archéol.*, 1883, pl. I) a été mal restaurée et que le bras gauche, dont l'explication est si difficile, ne lui appartient même pas. Il se plaint aussi des rapprochements erronés faits dans la riche série des sculptures de Chypre, où des torses ont été complétés par des têtes qui leur étaient étrangères. Parmi les belles pièces qui manquent à mon catalogue. il signale une grande tête de Persan, datant du vᵉ siècle, dont le type rappelle les bas-reliefs de Persépolis.

— M. Lechat a publié en héliogravure deux sarcophages du Musée de Tchinli-Kiosk[3]; l'un, déjà connu, est celui où le Dʳ Déthier voulait voir le « tombeau d'Euripide »; l'autre, provenant de Tripolitaine, représente aussi une scène de la légende de Phèdre. Comme travail, il est inférieur au premier, mais la comparaison de ces deux bas-reliefs est fort instructive. Il est regrettable que M. Lechat n'ait pas publié aussi les petits côtés du sarcophage d'« Euripide ».

Odessa. — Le Musée d'Odessa, que M. Furtwaengler a visité en 1888[4], contient d'intéressants objets provenant de la Russie méridionale, entre autres une petite Aphrodite drapée, de travail archaïque, serrant une colombe contre sa poitrine; un bas-relief archaïsant où figurent Artémis, Apollon, Hermès et Peitho, dans le style du *puteal* de Corinthe; une petite idole féminine en marbre, tout à fait analogue aux *idoles cariennes*, mais dont la provenance bosporane ne paraît pas suffisamment établie.

— J'ai déjà dit, et je tiens à repéter, que, ne sachant pas un mot de russe, je serais fort heureux de recevoir des renseignements sur les fouilles de la Russie méridionale par l'entremise d'un des attachés de

1. *Revue des Études grecques*, 1888, pl. à la page 318.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 1515.
3. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1889, pl. IV, V.
4. *Philol. Woch.*, 1888, p. 1516.

la Commission impériale archéologique. Les résultats de ces recherches sont vraiment moins connus chez nous que si elles se poursuivaient en Californie.

Thasos. — M. Christidis m'envoie la copie d'une inscription qui a été récemment découverte à Thasos; elle est gravée sur une stèle à fronton ornée de palmettes.

ΦΑΡΝΑΚΗΣ ΤΙΜΟΚΛΕΙ
ΔΟΥ ΕΡΜΑΙΣ ΦΑΡΝΑΚΟΥ
ΦΙΛΟΤΡΟΦΕ ΧΑΙΡΕ
ΕΛΕΝΗ ΤΙΜΟΚΛΕΙΔΟΥ

Délos[1]. — Dans le téménos d'Apollon à Délos, M. Homolle a découvert une base de statue encore en place, qui porte sur le côté gauche une inscription très archaïque :

Ϝι[φ]ικαρτίδης ⁝ μ' ἀ ⁝ νέθεκε ⁝ *h*ο ⁝ Νά*h*σιος ⁝ ποιέσας[2].

C'est la seconde fois que l'on trouve le *digamma* dans une inscription naxienne. D'après les restes des pieds encore adhérents au piédestal, on voit que la statue appartenait au type archaïque de l'homme nu, comme l'Apollon colossal consacré par les Naxiens et d'autres fragments également recueillis à Délos. On a nié que ces statues représentassent des Apollons, mais la découverte de M. Homolle prouve qu'on est allé trop loin dans cette réaction contre l'opinion anciennement admise. Sur la base sont sculptés une tête de bélier, animal qu'on trouve souvent en rapports avec Apollon, et deux *Gorgoneia* de type archaïque; c'est le plus ancien exemple connu de la réunion de la Gorgone avec Apollon. M. Homolle pense que l'inscription d'Iphicartidès est la plus ancienne signature d'artiste que nous possédions.

— M. Paris a publié[3] une statue archaïque de la série des Artémis, qui diffère par le costume de celles qui étaient connues jusqu'à présent. L'auteur de la découverte et de l'article se trompe certainement en la croyant plus archaïque que les statues exhumées par M. Homolle; les rapports qu'il croit trouver entre cette œuvre et le fameux *xoanon* de Nicandra ne me paraissent pas du tout évidents.

1. Il a paru deux nouveaux ouvrages sur Délos : G. Attinger, *Beiträge zur Geschichte der Insel Delos*, 1888, et Valerianus de Schœffer, *De Deli insulae rebus*, 1889.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XII, p. 463 et pl. XIII.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, pl. VII, p. 229.

— On doit à M. Fougères la publication d'une série de proxénies et de décrets honorifiques qu'il a découverts à Délos en 1886[1]. L'un de ces textes est fort intéressant : c'est un décret voté par un synode d'Égyptiens établis à Délos, en l'honneur de deux bienfaiteurs. M. Fougères a aussi retrouvé la seconde partie du décret des clérouques de Délos en l'honneur du poète Amphiclès, dont le début avait été publié par M. Homolle. Un décret d'Oropos, découvert par M. Léonardos dans le téménos d'Amphiaraos, donne des détails complémentaires sur Amphiclès, qui avait aussi fait des *lectures* (ἀκροάσεις) dans cette ville. Le commentaire de M. Fougères est riche en faits nouveaux et très habilement présenté.

Antiparos.— Le Musée Britannique a acquis un vase très archaïque fait à la main, percé de trous de suspension sur le pourtour, qui a été découvert dans une tombe d'Antiparos[2].

Amorgos. — M. Collignon a fait connaître dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* trois têtes en marbre trouvées à Amorgos par les membres de l'École française et récemment entrées au Musée central d'Athènes[3]. Les deux premières, découvertes ensemble à Arcésiné, représentent sans doute Esculape et Hygie; mais M. Collignon, fidèle à l'opinion d'Overbeck qu'il a soutenue dans les *Monuments* de Rayet à propos de l'Esculape Blacas, considère la tête virile comme un Zeus et ne se prononce pas sur l'attribution de la tête féminine. Il semble pourtant bien certain que cette seconde tête est celle d'une Hygie, ce qui rend infiniment probable que la première est celle d'Esculape. M. Collignon n'a pas exprimé d'avis sur le style de cette tête féminine, qui, à en juger par l'héliogravure, est fort belle. Quant à la troisième tête, qui provient de Minoa, où elle a été découverte par M. Deschamps, elle est remarquable par la couronne de lierre dont la chevelure est ceinte; c'est vraisemblablement un portrait, peut-être celui d'une poétesse ou d'une femme qui avait bien mérité de Dionysos[4].

— M. Ernest-A. Gardner écrit dans l'*Athenaeum* (12 janvier 1889, p. 57) : « Les lecteurs anglais apprendront avec intérêt qu'on a trouvé à Amorgos et transporté au Musée central une tête en marbre (avec

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 229; cf. t. XI, p. 244.
2. *Classical Review*, 1889, p. 86.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 40, pl. X et XI.
4. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 216, où nous avons signalé deux de ces têtes.

torse) qui rappelle d'une manière frappante le « Jupiter de Milo » au Musée Britannique. Mais comme la main droite de cette statue tient un serpent et que la physionomie est très semblable à celle d'une des meilleures statues d'Esculape découverte à Épidaure, nous devons considérer la tête de Melos comme représentant le même dieu. La tête d'Amorgos sera probablement publiée par M. Cavvadias. »

Cette tête est-elle identique à celle que M. Collignon a fait connaître dans le *Bulletin*? Il est permis d'en douter, puisque l'on ne mentionne pas de torse en connexion avec celle-ci ; je crois également que M. Gardner n'aurait pas manqué de dire que le marbre signalé par lui avait été découvert par l'École française.

— MM. Paris et Radet publient des inscriptions hypothécaires d'Amorgos ; l'une d'elles, qui offre un exemple d'hypothèque *conventionnelle*, appartient à une classe dont on ne possédait encore qu'un seul spécimen[1].

Melos. — Encore un travail sur la Vénus ! L'auteur, M. O.-A. Hoffmann[2], croit au groupement de cette statue avec Mars et pense que le groupe original se trouvait dans le temple de Mars Ultor construit par Auguste, hypothèse qui n'est pas nouvelle, mais qui ne gagne pas à être réchauffée.

— Le *Bulletin de Correspondance Hellénique* a enfin publié une héliogravure du Neptune de Milo[3], statue qui, découverte il y a dix ans, est restée pendant sept ans en morceaux, étendue à terre dans le Musée central. Lors de la découverte de ce colosse, en 1879, Tissot, alors ministre de France à Athènes, était allé le voir à bord du *Sané* et l'avait qualifié, un peu ambitieusement, de « frère de la Vénus de Milo. » Il faut en rabattre, mais ce n'en est pas moins une excellente sculpture de l'époque hellénistique, supérieure à toutes les représentations en marbre du même dieu qui sont énumérées dans la *Griechische Kunstmythologie* de M. Overbeck.

Crète. — L'*American Journal* a reproduit, d'après le *Museo Italiano*, les curieux bronzes gravés de style assyro et égypto-phénicien

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1889, p. 345.
2. O.-A. Hoffmann, *Die Venus von Milo und Mars Ultor*, dans l'*Allgemeine konservative Monatsschrift*, 1888, p. 637-650. — Dans l'ouvrage de V. Valentin, *Ueber Kunst, Künstler und Kunstwerke* (Francfort, 1889), se trouve un chapitre sur la Vénus de Milo (p. 220-247), avec un appendice sur les récents travaux qui concernent cette statue.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, pl. III.

qui ont été découverts par M. Halbherr dans la caverne du mont Ida en Crète [1]. Sur un des nombreux fragments du bouclier brisé où figuraient des scènes de chasse, on voit la silhouette d'un lion bondissant, fort analogue à celui d'un des poignards inscrustés de Mycènes. « La comparaison est intéressante, dit M. Frothingham, non seulement parce qu'elle offre une indication nouvelle sur l'origine crétoise de l'art mycénien, hypothèse suggérée par M. Milchhoefer, mais parce qu'elle peut contribuer à dater toute la série des antiquités de Mycènes, qui se placeraient vers le VIII[e] siècle avant J.-C., si l'on admet l'analogie des poignards avec les bronzes crétois. » Quatre boucliers votifs en bronze, provenant de Van en Arménie, ressemblent, comme les trois boucliers de Caere, aux disques de la caverne de l'Ida; or, les boucliers de Van sont approximativement datés par la mention sur l'un d'eux d'un roi d'Arménie, Rushas, contemporain d'Assurbanipal. Nous ne négligerons jamais de signaler ici les indices qui peuvent jeter quelque lumière sur l'obscure question de la chronologie mycénienne.

— Les frères Baunack préparent, assure-t-on, un *Corpus* des inscriptions crétoises, comprenant les textes récemment découverts près de Gortyne. Sous le titre *De dialecto cretica,* M. E. Herforth a réuni et étudié toutes les formes de ce dialecte qui nous sont connues par les inscriptions et les auteurs [2].

Sirina. — M. Th. Bent a découvert dans cette île, située entre Astypalée et Carpathos, une forteresse quadrangulaire où il a recueilli beaucoup de couteaux en obsidienne [3], dont quelques spécimens sont entrés au Musée Britannique [4].

Rhodes. — Une intéressante épitaphe, récemment découverte dans une chambre sépulcrale près de la ville moderne, a été publiée par M. Foucart [5] d'après les estampages de M. Aublé, ancien receveur des postes françaises dans l'île. Ce monument fait connaître de nouvelles

1. Frothingham, *American Journal*, 1888, p. 431, pl. XVI-XX. Nous avons donné aussi une réduction du disque de style assyrien (Melquarth foulant aux pieds un taureau entre deux génies ailés), dans la *Gazette des beaux-arts*, 1889, I, p. 59. Rien ne montre mieux que ces réductions in-8 l'inutilité, pour ne pas dire l'absurdité, du format grand in-folio de la publication italienne.

2. E. Herforth, *De dialecto cretica*, dans les *Dissertationes Halenses*, t. VIII, p. 192-292. Cf. Meister, *Philol. Wochenschrift*, 1888, p. 852.

3. *Classical Review*, 1888, p. 329.

4. *Ibid.*, 1889, p. 86.

5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1889, p. 363.

associations religieuses de Rhodes, les *Isiastes*, les *Rhodiastes*, les *Hermaïstes Thesmophoriastes* et une κτοῖνα (phratrie?) des Μάτιοι.

Léros. — On annonce la publication d'une monographie sur cette île : Διον. Τ. Οἰκονομοπούλου Λεριακά, ἤτοι χωρογραφία τῆς νήσου Λέρου (Athènes, 1888). L'ouvrage comprend un lexique du dialecte actuel à Léros et un chapitre consacré à l'archéologie. Il est accompagné d'une carte de l'île fondée sur celle de l'amirauté anglaise.

Chios. — Bien que cette île ait déjà souvent occupé les archéologues[1], M. Studniczka a pu faire une récolte intéressante pendant une exploration de neuf jours qu'il a consacrée à la partie méridionale[2]. La *Daskalopetra* ou « École d'Homère », à trois quarts d'heure vers le nord de la ville principale, a été exactement décrite et dessinée par M. Conze (*Philologus*, t. XIV, p. 156); M. Studniczka a donné seulement une nouvelle esquisse, malheureusement très sommaire, de la face antérieure de cette niche, où l'on distingue une image de Cybèle portant un lion sur ses genoux et dont le trône est flanqué à droite et à gauche d'un lion debout[3]. Le voyageur autrichien a publié le croquis d'une tête en terre cuite extrêmement grossière, rappelant les sculptures primitives dites cariennes, qu'un entomologiste, M. Eberhard d'Oertzen, a récemment découvertes dans une caverne près de Volissos et données au Musée de Berlin. Dans le musée du gymnase de Chios, il a dessiné une mine en plomb qui porte un sphinx en relief; le poids est de 416 grammes, c'est-à-dire environ d'une mine attique. On connaît depuis longtemps un objet analogue (Le Bas, *Mon. Fig.*, pl. 106, 4), dont le poids est de 547 grammes, répondant à peu près à la mine du système perse et babylonien. La collection particulière de M. Chorémis contient une belle tête en marbre, de grandeur naturelle, dont M. Studniczka a publié un croquis (est-il donc si difficile

1. Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque*, t. I, p. 87; Fustel de Coulanges, *Archives des Missions*, t. V (1858), p. 481; Conze, *Philologus*, t. XIV, p. 155; Μουσεῖον, 1875, p. 33; 1876, p. 11, 34; *Bull. Corr. Hellén.*, 1879, p. 45, 230, 316; Alimonakis, Χῖος ἡ νῆσος ἐν τῇ ἀρχαιότητι, Erlangen, 1882; *Academy*, 4 septembre 1886 (Tozer); *Tour du Monde*, 1878, II, p. 337, etc. Il n'y a rien à tirer de l'article de M. H. Houssaye sur l'île de Chio, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1881. Les inscriptions de l'île ont récemment été réunies par Paspatis, Τὸ Χιακὸν γλωσσάριον, Athènes, 1888 (en appendice); cf. *Mittheil.*, t. XIII, p. 223.

2. *Mittheil. des d. Instit.*, t. XIII, p. 160.

3. M. Studniczka ne mentionne pas un travail sur la *Daskalopétra* ou *Dascali*, publié dans le Παρνασσός d'août 1880.

de voyager avec un appareil photographique? M. Studniczka dessine élégamment, mais d'une manière un peu conventionnelle). M. M. Zitelli possède un hermès surmonté d'une tête d'Apollon qui a été apporté de Calymnos à Chios (p. 189). Parmi les bas-reliefs, il y a plusieurs banquets (p. 192) et une curieuse stèle funéraire, où une femme debout serre la main d'un homme assis (p. 194). Comme l'inscription est ainsi conçue : Ἐπάγαθος Ἐπαφροδείτῳ τῷ ἀδελφῷ χρηστὲ χαῖρε, il est évident qu'Épagathos a acheté la première stèle venue, sans se soucier de la scène figurée par le sculpteur. M. Studniczka aurait pu rappeler d'autres monuments qui suggèrent une explication analogue, par exemple Le Bas, *Monuments figurés*, pl. 130,2 et Kaibel, *Epigrammata*, nº 133. Parmi les sculptures funéraires de Chios, il y en a deux qui sont vraiment importantes pour l'histoire de l'art. Les figures qui les décorent sont gravées en creux comme sur les miroirs et non pas exécutées en relief[1]. La première (nº 16) est historiée sur trois faces; peut-être l'était-elle aussi sur la quatrième. Sur le devant, on voit la morte assise jouant de la harpe; sur les deux autres côtés sont des Sirènes, l'une jouant de la harpe, l'autre de la double flûte. Le second monument, portant l'inscription Μητρόδωρος Θεογείτονος en caractères de la première moitié du IIIᵉ siècle, était, à l'époque du voyage de M. Studniczka, engagé dans un mur; depuis on a pu dégager le marbre et constater qu'il était orné sur ses quatre faces[2]. Les sujets représentés sur la face principale sont une Centauromachie, des biges conduits par des Victoires et des Sirènes dans des attitudes variées; c'est une œuvre décorative d'un très beau style dont il serait à désirer que l'on possédât une reproduction complète. Le dessin publié a été exécuté d'après un estampage qu'on aurait mieux fait de photographier après avoir rempli les creux avec de la mine de plomb. — Nous apprenons que l'original vient d'être acquis par le Musée de Berlin.

DÉLOS. — M. Six a étudié de nouveau l'œuvre capitale de l'ancienne école de Chios, la Niké découverte à Délos par M. Homolle[3]. Il propose de lire l'inscription ainsi : Μικκιά[δης τὸδ' ἄγαλ]μα καλὸ[ν πετεεινὸν ἔτευξεν] Ἀρχέρμου σο[φ]ίησιν, Ἑκηβό[λῳ αὐτ' ἀνέθηκαν] οἱ Χῖοι, Μέ[λαν]ος πατρώιον ἄσ[τυ νέμοντες][4]. M. Six rappelle que les

1. M. Studniczka dit ne point connaître de marbres décorés ainsi; on en a pourtant découvert un à Athènes (Le Bas, *Mon. Fig.*, pl. 89, 1).
2. Brückner, *Mittheilungen des d. Inst. in Athen.*, t. XIII, p. 363.
3. *Mittheil. des d. Instit.*, t. XIII, p. 143.
4. Melas serait un héros local de Chios, et non pas un sculpteur, malgré le témoignage de Pline. Cette explication est due à M. Schoell.

habitants de Chios conduisirent contre Alyattes une guerre heureuse, qui se termina vers 600; la Niké de Délos aurait été sculptée pour célébrer leur victoire. Archermos serait l'inventeur du motif de la *posture agenouillée*, destiné à représenter l'action du saut[1] ; les vers du *Bouclier d'Hercule* (217, 218, 223), qui font allusion à cette attitude, ne seraient pas antérieurs à la fin du VIIe siècle. Si la restitution de M. Six est exacte, il faut renoncer à considérer Archermos comme l'auteur de la Victoire de Délos, qui serait l'œuvre de son fils Mikkiadès. M. Lolling a combattu la lecture de M. Six et proposé la suivante[2] : Μικκιά[δης τὸδ' ἄγαλ]μα καλὸν [μ' ἀνέθηκε καί υἱὸς] Ἄρχερμος (σ)ο[φ]ίησιν Ἑκηβό[λῳ ἐκτελέσαντες], οἱ Χῖοι, Μέλανος πατρώιον ἄσ[τυ νέμοντες]. Le véritable texte est encore, croyons-nous, à découvrir.

— Dans un bon vieux livre intitulé : *Voyages en Orient de l'année 1821 à l'année 1829*, par V. Fontanier (Paris, Librairie universelle, 1829)[3], je trouve à la page 279 le passage suivant, qui est bien curieux; je voudrais que l'on pût m'expliquer les lignes que j'imprime en italiques, car je ne connais pas de découverte faite au début de ce siècle qui les justifie :

Nous demandâmes à Nio s'il ne serait pas possible d'acheter quelques antiquités, et l'on nous conduisit chez un habitant qui en possédait bon nombre. C'étaient des camées et des pierres gravées de la plus grande beauté; malheureusement, nous ne pûmes nous entendre sur le prix. *Cet homme nous montra en outre de petites statues en terre cuite qu'il avait extraites de tombeaux situés près de la ville. Ces statues ressemblaient à celles que l'on découvre encore à Délos, mais elles ne portaient pas comme plusieurs de ces dernières des hiéroglyphes égyptiens*; elles représentaient des figures humaines habillées d'une longue robe qui serrait leurs bras autour du corps; les pieds étaient l'un contre l'autre sur un piédestal ; la tête était couverte d'un voile tombant sur la poitrine : on ne voyait que la figure, dont le nez était très proéminent. Toutes étaient d'ailleurs d'un travail fort grossier, de différentes grandeurs, mais dépassant rarement un pied-de-roi.

La page suivante (260) contient encore quelques détails intéressants :

Pendant que j'étais à Santorin, un homme vint m'offrir deux têtes de statues qu'il avait trouvées à Amorgo ; l'une était fort belle, de demi-

1. Cf. ce que j'ai dit à ce sujet dans la *Revue archéologique*, 1887, I, p. 106.
2. Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1888, p. 76.
3. La Bibliothèque du Musée de Saint-Germain doit un exemplaire de ce rare ouvrage à la libéralité de Mme la générale Callier.

grandeur, et représentait un vieillard portant une barbe et la tête ceinte de lauriers. Il était du plus beau marbre de Paros ; l'autre était d'un dessin moins correct et représentait un enfant. On avait également trouvé à Nymphia plusieurs statues de grandeur naturelle, et M. Albi en possédait dans son cabinet. Un marin me dit qu'ayant relâché à Sikino, il avait vu une statue nue, couchée sur le rivage, mais qu'il n'avait pas cru utile de l'enlever.

Où est cette statue de Sikinos? Où sont les têtes d'Amorgos? Récompense honorable à qui les retrouvera.

Lesbos. — M. Curtius a présenté à la Société archéologique de Berlin des plans d'Arisba et d'Éresos dressés par M. Koldewey, qui a soigneusement étudié les fortifications de ces deux villes [1].

— Sous le titre *Rom und Mytilene* (Leipzig, 1888), M. C. Cichorius a publié et commenté deux importantes inscriptions trouvées par lui dans la citadelle de Mételin, un sénatus-consulte et un rescrit impérial, qui éclairent les relations de l'île avec l'empereur Auguste. Il a remarqué dans la citadelle turque toute une série de blocs, appartenant au même ensemble de textes, dont la partie inscrite est dissimulée et que les autorités locales ne lui ont pas permis de dégager des murs. Il serait sans doute facile à Hamdi-Bey d'obtenir que ce petit travail fût fait aux frais de son Musée, qui s'enrichirait ainsi et enrichirait la science de documents historiques intéressants.

— De nouvelles inscriptions, entre autres un cadastre déjà publié en partie dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (t. IV, p. 415-22), ont été communiquées aux *Mittheilungen* d'Athènes (t. XIII, p. 42-80) par M. Cichorius. D'autres textes se rapportent au rhéteur Potamon, fils de Lesbonax, bien connu déjà par l'épigraphie lesbienne [2]. Il y a aussi plusieurs dédicaces en l'honneur du grand Pompée.

O nimium felix aeterno nomine Lesbos !
Sive doces populos regesque admittere Magnum,
Seu praestas mihi sola fidem !

Le nom de Πρώτα, qui se rencontre dans une inscription, est intéressant, car il se trouve aussi dans les poésies de Crinagoras de Mitylène, où l'on avait supposé à tort qu'il s'agissait d'une Romaine nommée *Prima*. Peut-être la Πρώτα de l'inscription publiée par M. Cichorius est-elle même identique à celle de Crinagoras [3].

1. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 952.
2. Cf. Newton, *Ancient inscriptions*, t. II, CCXI et CCXII.
3. Cf. Rubensohn, dans la *Philol. Wochenschrift*, 1888, p. 1570.

Chypre. — Un long rapport sur les fouilles anglaises à *Kouklia* (Paphos) a paru dans le *Journal of Hellenic Studies* (1888, p. 147-271) [1], avec plusieurs vignettes et héliogravures Dujardin. Une de celles-ci est exquise : c'est la reproduction, sur deux faces, d'une tête d'enfant en marbre découverte dans les fouilles, un des plus jolis morceaux que nous possédions de la sculpture néo-attique du IIe siècle [2]. Les inscriptions grecques sont des dédicaces d'une importance médiocre; il y a un certain nombre d'inscriptions chypriotes, qui ont été lues et commentées par M. Deecke [3]. En somme, les résultats de cette première campagne sont restés bien au-dessous de l'attente qu'elle avait provoquée. Le rapport des explorateurs est consciencieusement fait; on s'étonnera cependant que dans leur exposé historique des fouilles pratiquées depuis dix ans à Chypre, ils aient passé sous silence les travaux de M. Ohnefalsch-Richter. Nos précédentes *Chroniques* suffiraient à attester l'injustice de cette singulière omission [4].

A la fin du mémoire qui nous occupe sont mentionnés quelques disques de verre avec sujets peints qui ont été découverts à Paphos; l'un d'eux, dessiné à la page 271, ressemble beaucoup à la peinture analogue trouvée à Curium et que nous avons reproduite ici même (1885, II, p. 99), mais les auteurs anglais ont négligé de faire cette observation.

— Sous le titre *The Owl* paraît à Chypre, depuis le 1er septembre 1888, un journal rédigé en anglais et contenant un feuilleton archéologique dirigé par M. Ohnefalsch-Richter. Nous donnons en note l'indication des principaux articles qui ont été publiés dans ce recueil,

1. Voir aussi *The temple of Paphian Aphrodite*, intéressante correspondance publiée dans la *Nation* de New-York (6 septembre 1888, p. 189-192); l'*American Journal of Archaeology*, 1888, p. 488; la *Classical Review*, 1888, p. 155, 186, etc.

2. Suivant M. Cecil Smith, cette tête serait *graeco-roman work of no special merit or interest* (*Classical Review*, 1888, p. 329). A en juger par l'héliogravure, ce jugement est bien trop sévère; mais on sait qu'il y a des héliogravures qui flattent leur modèle.

3. Il est étrange que des savants anglais soient obligés de s'adresser en Allemagne pour faire déchiffrer quelques inscriptions chypriotes. A-t-on préféré M. Deecke à M. Sayce?

4. Signalons les passages suivants : p. 150, appréciation des travaux de M. de Cesnola; p. 175, collection des textes antiques relatifs à Paphos; p. 193, étude de l'architecture du temple d'Aphrodite, avec un bon plan; p. 218, description de la tête d'enfant; p. 220, vases peints; p. 222 et pl. XI, épingle en bronze doré avec dédicace à Aphrodite Paphia; p. 225 et suiv., inscriptions, dont quelques-unes palimpsestes; p. 264, tombeaux.

dont la disposition ne nous a pas semblé heureuse; elle doit, nous assure-t-on, être prochainement modifiée[1].

— Dans le village d'Amargetti (Paphos), M. Hogarth a découvert un grand nombre de terres cuites et dix bases d'ex-voto avec la dédicace Ὀπάονι Μελανθίῳ; il en conclut (à tort, je crois) que l'ancien nom de cette localité était Melantha ou Melanthos. Sur la jambe droite d'un statuette, il a déchiffré une dédicace à Apollon Μελάθιος; il considère donc comme probable que la divinité topique de Melantha était Apollon Opaon[2].

— Le 16 novembre 1888, on a découvert à Idalion, dans le sanctuaire d'Aphrodite, un groupe important, représentant Aphrodite sur un trône avec deux enfants; le piédestal porte une inscription phénicienne en lettres peintes. Tout auprès on a trouvé quatre chapiteaux d'un beau style et un fragment d'un très grand sphinx. Toutes ces œuvres archaïques sont en pierre calcaire[3].

— Le Musée Britannique a reçu de M. le colonel Warren trente-quatre vases provenant de Chypre, entre autres des spécimens appartenant au *type d'Hissarlik*. Il y a aussi des vases à couverte noire brillante qui paraissent apparentés à la céramique de Mitylène, récemment découverte à Naucratis[4].

— Le bruit a couru que l'Allemagne se disposait à entreprendre des fouilles à Idalion[5], ce qui a fort mécontenté les archéologues anglais. M. Smith s'est même demandé, dans un entrefilet assez aigre de la *Classical Review*[6], à quoi servait donc l'École anglaise d'Athènes. *Non nostrum inter vos...*, mais nous croyons qu'il y a place à Chypre pour bien des archéologues d'écoles différentes!

— Au commencement de 1889, le *Cyprus Exploration fund* a entrepris des fouilles dans la nécropole de Polis tis Chrysokhou[7]. La

1. P. 5-8, *The alabastron of Pasiades*, avec pl. (Dümmler); p. 6-15, 17-23, 25-29, *The copper, bronze and iron weapons of Cyprus*, avec 2 pl. (Naue); p. 29-32, *Homeric studies in Cyprus*, avec 2 pl. (Konstantinidès s'y occupe de la forme des casques); p. 34-40, *The wandering of art and religion in the Mediterranean* (O.-Richter); p. 41-47, *Idalion*, avec 2 pl. (O.-Richter); p. 65-68, *Ancient Idalion* (Oberhummer); p. 76-80, *Excavations for sir Ch. Newton*, 1882 (O.-Richter).

2. *The Athenaeum*, 16 juin 1888; *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 349.

3. *The Owl*, nº 7; *Philol. Wochenschrift*, 1889, p. 43.

4. *Classical Review*, 1888, p. 266.

5. *The Times*, 22 février 1889.

6. *Classical Review*, 1889, p. 141.

7. *The Athenaeum*, 30 mars 1889, p. 416; 6 avril 1889, p. 446; 4 mai 1889, p. 575.

plupart des tombes ont déjà été explorées, ce qui rend la tâche des archéologues anglais bien ingrate. Les objets découverts, qui sont en petit nombre, comprennent plusieurs inscriptions nouvelles en caractères chypriotes. Un autre quartier de la nécropole, plus à l'est, a donné un *askos* à figures rouges avec quatre têtes féminines, un *askos* noir avec une tête de nègre en relief et des vases d'époque ptolémaïque, outre quelques bijoux d'or et d'argent. On signale encore les fragments d'un grand diota *avec signature d'artiste en caractères chypriotes* (objet certainement unique s'il n'y a pas erreur sur l'inscription) et une coupe de verre portant le mot Εὐφροσύνη en relief. Les résultats ne sont pas sans intérêt, mais on ne peut pas dire non plus qu'ils soient encourageants pour les souscripteurs du *Cyprus fund.*

— Dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (1888, p. 62 et suiv.), M. Ohnefalsch-Richter a traité la difficile question des influences pré-babyloniennes et babyloniennes sur les civilisations d'Hissarlik et de Chypre. M. Oberhummer a publié, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich (1888, p. 305-348; p. 523-526), deux articles sur des inscriptions grecques recueillies à Chypre.

— M. Dümmler pense que le style géométrique des vases de Chypre a été introduit dans l'île par les Arcadiens et qu'il y a subsisté jusqu'au IVe siècle. Dans le même travail[1], il s'est occupé des tombeaux archaïques d'Halicarnasse (*Journ. Hell. Stud.*, t. VIII, p. 66) et de la nécropole athénienne du Dipylon. M. Dümmler me permettra de lui dire que, de tous les archéologues allemands contemporains, il n'en est pas un seul qui écrive avec aussi peu de clarté et compose avec moins de méthode que lui; il faut *robur et aes triplex* pour aller au bout d'un de ses articles. C'est d'autant plus à regretter qu'il ne manque ni d'idées personnelles ni de savoir.

— Nos lecteurs connaissent la nécropole d'Arsinoé ou de Marion, explorée par M. Ohnefalsch-Richter en 1886 (cf. *Revue arch.*, 1887, I, p. 83; 1887, II, p. 87). M. P. Herrmann, qui a écrit une dissertation sur cette nécropole à l'aide des notes de M. Richter[2], a feint d'ignorer que nous en eussions parlé avant lui et ne s'est pas gêné pour publier comme inédits des monuments qui avaient paru d'abord ici-même. Si ces procédés-là se généralisaient en Allemagne, nous finirions par user de représailles et ce ne sont peut-être pas nos livres qui en pâtiraient le plus. Cela dit, je reconnais que le travail de M. Herrmann est fait

1. *Mittheil des d. Inst. in Athen*, t. XIII, p. 273-303.
2. P. Herrmann, *Das Gräberfeld von Marion auf Cypern*, 48e Winckelmanns-programm, Berlin, Reimer, 1888.

avec soin et que les planches photographiques qui l'accompagnent rendront service. L'auteur a signalé, dans le δρόμος d'un hypogée du VIe siècle, une statuette en marbre du type de l'*Apollon de Ténéa*; cette découverte montre une fois de plus que le type en question a servi, quoique non exclusivement, pour les statues funérairos.

— M. Claude Delaval Cobham a fait paraître à Nicosie la seconde édition d'une utile *Bibliography of Cyprus*, où les indications archéologiques sont assez complètes.

ITHAQUE. — On doit à M. de Warsberg un ouvrage de grand luxe sur Ithaque (Vienne, 1887), avec cinq chromolithographies, une carte et quarante photogravures. Je ne l'ai point vu.

— L'inscription archaïque d'Ithaque publiée par MM. Comparetti, Roehl et Roberts (*Introd. to Greek epigraphy*, p. 30), inspire à M. le comte d'Orcet les réflexions suivantes, dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs :

La photographie de cette épigraphe a été envoyée au professeur Comparetti, de Florence, qui n'a pas même réussi à l'épeler. Si on l'avait trouvée en Italie, on n'aurait pas manqué de l'attribuer à un dialecte touranien, mais en Grèce, on n'ose pas dire que ce ne soit pas du grec, et en effet, c'est de l'éolien, pas des plus anciens, écrit à l'ancienne mode. Il est divisé en mots sensiblement trilitères, auxquels il faut ajouter les voyelles absentes. On a alors, en grec très intelligible :

DANA*ë* ST*e*G*e* . S*a* R*e* l*e* l*e* K*e*LT*a*
M*ai*E · RAS*se* · TAF*e* · F*oi* N*on*.
T*u*F*e* · R*ó* · OZE · RE*e* A*i*M*a*

« Danaë, sous son toit, frictionne le cavalier lanceur de traits (Phébus). »
« Il désire qu'elle recolore son *pourpre* (sang) qui s'est arrêté. »
« Ce sang qui s'est putréfié dans la stagnation, elle l'agite, il coule. »

Du moment qu'on a traduit une de ces épigraphes, on les a traduites toutes, car elles roulent constammment sur le même sujet : le bain quotidien que prend le *Celte lanceur de traits*, ou Phébus, chez Danaë qui l'héberge la nuit et lui rend sa vigueur première par un massage. Cette scène est représentée au naturel à Versailles, dans les fameux bains d'Apollon. Elle est le symbole de la résurrection de l'homme et variée à l'infini ; elle servait de devise maçonnique à chaque *fratrie* ou tribu ; aussi la retrouve-t-on dans tous les cimetières celto-grecs de la Grèce, d'Italie et des Gaules.

Ces belles choses ont paru dans la revue intitulée *L'Orient* (Paris, 19 mai 1889, p. 624). M. le comte d'Orcet s'est déjà rendu célèbre

dans le monde scientifique par sa collaboration à la « Mission archéologique en Tunisie », publiée en 1881 par M. le comte d'Hérisson[1].

Pylos. — On lit dans la *Chronique des Arts* du 16 février 1889 :

Le docteur Schliemann vient de rentrer à Athènes, sans avoir pu découvrir le palais de Nestor à Pylos, ni aucune trace d'édifices anciens sur le Koryphasion ou Acropole de cette ville. En revanche, il a trouvé vers le nord-est de la montagne une excavation qu'il croit être celle qui est mentionnée dans les mythes d'Hermès et d'Apollon. Au sommet de la colline de Sphacteria, il a trouvé un mur polygonal d'une époque indéterminée, et qui doit avoir eu une hauteur colossale, à en juger par l'énormité des pierres.

M. Schliemann a aussi exploré, mais sans succès, les emplacements de Kalamae, Amyclée et Thérapnée[2].

Malte. — Au mois de février 1888, on a découvert à Malte les fondations d'une *villa* grecque qui ont été relevées et publiées par M. Caruana dans l'*American Journal* (1888, p. 450). Un détail intéressant est un pressoir à huile, analogue à ceux dont on a trouvé les restes dans l'Afrique du nord.

— Comme les publications épigraphiques de M. Sterrett[3] s'adressent surtout à un public d'érudits, l'auteur a eu la bonne idée d'exposer, à l'usage des profanes, les principaux résultats des récentes explorations en Asie Mineure, en les faisant précéder de quelques sages conseils sur la manière de voyager en pays turc[4]. On ne lira pas sans plaisir ces pages vivantes, écrites dans une langue tantôt familière et semée de *yankismes*, tantôt élevée jusqu'à l'éloquence. M. Sterrett a raconté la découverte, ou plutôt la re-découverte, de l'édit d'Orcistus à Alikel, celle de l'épitaphe de saint Abercius, des sites de Lystra et d'Isaura Nova, etc. Il insiste avec raison sur l'honneur qu'il y aurait pour un Musée à s'assurer la possession de cette pierre de Lystra, vue et peut-être touchée par saint Paul, où est inscrite une dédicace à Auguste. Ce qu'il dit des milliaires romains dans le désert entre Pal-

1. Cf. *Revue archéol.*, 1881, II, p. 227.
2. *Philol. Woch.*, 1889, p. 421.
3. *Papers of the American School*, t. II et III. Je ne sais quel savant disait qu'il faudrait pendre de temps en temps, pour l'exemple, les auteurs de livres qui n'en font pas les index. M. Sterrett est de ceux-là, et si je ne demande pas qu'on le pende, j'insiste du moins pour qu'il ne récidive pas.
4. *Leaflets from the notebook of an archaeological traveler in Asia Minor*, Austin (Texas), 1889. Extrait du *Bulletin of the University of Texas.*

myre et Hama fait honneur à son enthousiasme d'épigraphiste. Il a parcouru des régions où pas un *giaour* n'avait mis les pieds avant lui ; il a dix fois risqué sa vie pour copier quelques inscriptions nouvelles et si l'on peut dire que d'autres ont mieux commenté les textes qu'ils ont découverts, on reconnaîtra que personne n'a fait avec plus de courage et de conscience son métier de voyageur archéologue. Et puis, n'y a-t-il pas quelque chose de touchant à voir les citoyens du Nouveau Monde se passionner de la sorte pour les vestiges de la vieille civilisation gréco-romaine ? Il ne manquait plus que cet hommage venu de très loin à la reine sans couronne dont nous sommes les dévoués serviteurs.

— M. Henry Haynes a montré[1] que deux épigrammes publiées par M. Sterrett (*Papers*, t. II, p. 243 et 245), d'après les copies d'un médecin grec, sont purement et simplement empruntées à l'*Anthologie Palatine* (XIV, 5, 35, 58). Ce médecin s'est gaussé du μιλόρδος, qui a le droit de le tenir désormais pour un μασκαρᾶς.

— La *Nation* de New-York[2] a publié une bonne analyse des voyages de M. Sterrett en Asie Mineure. Quelle est celle de nos revues à l'usage du grand public où l'on trouverait des comptes rendus analogues? L'écrivain anonyme de la *Nation* a pourtant eu grand tort de condamner *in globo* comme « superficielles et inexactes » les recherches des archéologues français en Asie Mineure au cours de ces dix dernières années. Cette accusation est une mauvaise plaisanterie. Que MM. Sterrett et Ramsay aient mieux lu certaines inscriptions que ne l'avaient fait avant eux MM. Collignon et Duchesne, cela n'a rien qui doive surprendre, car il est bien rare qu'un texte difficile puisse être copié d'une manière définitive par ceux qui le copient les premiers. Méconnaître cela, c'est grimper sur les épaules des gens pour leur donner des coups de pied dans les reins. Mommsen ὁ πάνυ s'est très justement moqué de ceux qui croient devoir annoncer au monde, *tibiis tubisque concinentibus*, qu'ils ont lu un R là où leurs prédécesseurs ignares avaient lu un B[3]. Épigraphistes, le plus malin d'entre nous pèche sept fois

1. *The Nation* (New-York), 1888, p. 376. Voir aussi un bon compte rendu critique du même ouvrage dans l'*Athenaeum*, 1888, p. 704. L'auteur anonyme de ce compte rendu, qui est M. Ramsay, fait observer que l'identification de Lystra avec Khatyn-Seraï est due à une heureuse conjecture de Leake. Le critique corrige en passant beaucoup d'erreurs de détail dans les transcriptions de M. Sterrett, mais il sait et dit mieux que personne que ces quelques taches n'affectent en rien le mérite du jeune voyageur américain.

2. *Ibid.*, 1888, p. 340-341.

3. Mommsen, *Ephem. epigraphica*, t. II, p. 356.

par jour; ne nous lançons pas nos mauvaises lectures à la tête et, comme l'enseignait Molière:

N'apprêtons pas à rire aux hommes
En nous disant nos vérités [1].

Comana. — Quelques missionnaires américains d'Adana en Cilicie, qui ont passé l'été de 1888 à Comana de Cappadoce, ont découvert dans un tumulus un caveau funéraire en pierre; c'est une salle longue de 10 pieds, large et haute de 8 et précédée d'un long corridor. La construction en est, dit-on, très soignée. Malheureusement, la sépulture avait été violée et ne contenait plus aucun objet[2].

Bithynie et Paphlagonie. — M. G. Hirschfeld a communiqué à l'Académie de Berlin soixante-treize inscriptions, dont la plupart ont été recueillies par M. W. von Diest au cours d'un voyage dans le nord de l'Asie Mineure ; d'autres avaient été copiées par M. Hirschfeld en 1882[3].

— En parcourant le vilayet de Kastambolou, M. Doublet a découvert d'assez nombreuses inscriptions à Eukhaïta, Sinope, Pompeioupolis, Sora, le temple de Zeus Βονιτηνός, etc.[4]. — D'Eukhaïta provient une dédicace de l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II, à saint Étienne, qui l'avait guérie d'une entorse. M. Doublet a aussi publié, d'après une bonne copie de M. Contoléon, l'inscription d'Héraclée Pontique que nous avons donnée ici-même d'après M. Dragatsis (*Revue*, 1888, I, p. 88): il faut lire ainsi les dernières lignes :

λεγεῶνος
Πρώτης Μεινέρβα[ς
φρουμεντάρις Αὐ-
γούστο[υ] χώρας Λουγ-
δούνου. Χαῖρε πολεῖτα
πόλεως Οὐλοκασσείνου.

Le texte porte bien φρουμεντάρις ΑὔγουστοΣ ; M. Doublet suppose

1. Voir les corrections faites par M. Ramsay lui-même aux publications épigraphiques de M. Sterrett, *Revue des Études grecques*, 1889, p. 17 et suiv., et dans l'article précité de l'*Athenaeum*.
2. *The Nation* (New-York), 1888, p. 316 (18 octobre).
3. *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1888, p. 863-892.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 293-319.

que les *frumentarii*, qui servaient de police secrète à Hadrien (Spartien, *Had.*, III), ont pu s'appeler *frumentarii Augusti*. « Celui-ci était attaché à la Legio I Minervia qui campait dans les Germanies ; il était citoyen de la cité des Vélocasses...; il semble qu'il était attaché à une sorte de district (χώρα), dont le centre était la ville de Lyon. » Cette explication est-elle tout à fait satisfaisante?

Cyzique. — Un travail sur les ruines de Cyzique a été publié par M. Makris dans le fascicule du Σύλλογος de Constantinople paru en 1888 (p. 25-33).

— Une liste de prytanes de Cyzique, donnée d'après une copie de M. Michaelis, a fourni à M. Lolling des renseignements nouveaux sur le calendrier de cette ville[1].

Troie. — Dans une série d'articles insérés d'abord au *Muséon* de Louvain (1888-1889) et dont la réunion forme un assez gros fascicule[2], M. le capitaine E. Boetticher a repris la thèse soutenue par lui depuis 1883[3] : la Troie de M. Schliemann n'est pas une *acropole* avec palais, temples, fortifications, etc., mais une *nécropole* à terrasses ayant servi à des incinérations. Se fondant sur les propres témoignages de M. Schliemann, M. Boetticher prétend : 1° que les soi-disant fortifications d'Hissarlik sont une fantasmagorie ; 2° que toutes les couches, et non pas seulement la deuxième ou la troisième, sont brûlées ; 3° que les soi-disant palais ne sont que les débris d'enceintes de foyers; 4° que les *pithoi* sont des urnes cinéraires où les squelettes étaient brûlés tout entiers[4]. Un nouvel argument lui est fourni par les récentes explorations de M. Koldewey en Babylonie, qui a découvert de nombreux débris d'édifices à terrasses destinés à l'incinération des morts. Le mémoire de M. Boetticher est fort important ; je ne veux pas dire que sa thèse soit démontrée, mais je pense qu'*aucun savant de bonne foi* ne pourra la négliger désormais. Les archéologues sentent

1. *Mittheil. des d. Inst. in Athen*, t. XIII, p. 304.

2. *La Troie de Schliemann; une nécropole à incinération à la manière assyro-babylonienne*, par le capitaine E. Boetticher, avec préface par C. de Harlez, Louvain, 1889. In-8 de 115 p., avec 12 planches. M. Boetticher a écrit son livre en français — ou du moins il le croit, comme disait Ernest Desjardins.

3. *Schliemanns Troja, eine urzeitliche Feuer-Nekropole*, dans l'*Ausland*, 1883. nos 51 et 52. Nous avons déjà mentionné ici les écrits de M. Boetticher, *Revue archéol.*, 1885, I, p. 80.

4. Des vases de grandeur naturelle et de destination analogue ont été signalés dans différents pays, notamment (ce que M. Boetticher paraît ignorer) dans le sud-est de l'Espagne et en Corse.

d'instinct, et depuis longtemps, que les livres de M. Schliemann sur Troie sont destinés à être refaits par la critique ; trop heureuse si elle possédait du moins, pour procéder à ce travail difficile, des documents qui ne fussent pas contradictoires !

Troade. — Il paraîtrait que M. Frank Calvert, consul aux Dardanelles, a retrouvé « l'emplacement des mines d'or d'Astyra, tout près de celui de l'ancienne Troie. »[1] On ajoute qu'une société, au capital de 4 millions, s'est formée pour exploiter ces mines. Sous toutes réserves, n'est-ce pas ?

— M. J. Th. Clarke place Gargara sur le Kozlou-Dagh, Lamponia sur le Kojekia-Dagh et Pionia sur la rivière Touzla (Satnioeis). Son article à ce sujet[2] contient des recherches très bien conduites sur l'histoire et les ruines de ces trois cités.

Mysie. — M. C. Schuchhardt a communiqué à l'Académie de Berlin les résultats d'une exploration des environs de Pergame, qui doivent faire l'objet d'un fascicule supplémentaire du *Jahrbuch*[3]. L'auteur identifie Perperene à Bergas (dans la région appelée aujourd'hui Kosak) ; il a relevé le plan des ruines d'Atarnée, où il a reconnu une triple enceinte avec des traces de portes, exploré le Kara-Dagh entre Atarnée et Pitane et retrouvé Kane à Adjano, où subsistent des ruines importantes. Dans le Kara-Dagh, il a découvert quatorze postes fortifiés appartenant à l'époque hellénistique. Entre Dikeli et Pergame, il a déterminé le tracé d'un ancien aqueduc qui apportait à la ville les eaux du Geikli-Dagh. A Mamourt-Kalessi (distinct de Nimroud-Kalessi), M. Schuchhardt a étudié les ruines d'un temple dorique qu'il croit être celui de la Mère des dieux mentionné par Strabon dans l'Asporène. A Pitane, il a relevé le théâtre et les murs de la ville, dont la constrution est identique à celle des murs de Myrina. Comme nous, il place Grynium dans la petite presqu'île de Tchifout-Kalèh, où il serait bien à désirer que l'on fît des fouilles.

Pergame. — Au pied de l'Acropole de Pergame, dans la vallée du Keteios, on a découvert un sarcophage contenant trois squelettes, avec une quantité de bijoux, de verreries et d'autres objets[4]. Toute la trouvaille a été expédiée au Musée de Tchinli-Kiosk.

1. *L'Orient*, revue franco-hellénique, 10 février 1889, p. 174.
2. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 291-319.
3. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 830. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 88.
4. *Mittheil. des d. Instit.*, t. XIII, p. 442.

MM. Graeber et Schuchhardt ont publié, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin (1887), un travail sur les aqueducs de Pergame, accompagné de deux planches.

— L'ouvrage de M. Thraemer sur Pergame (Leipzig, 1888) est un gros volume de 424 pages qui ne traite guère que des origines de la ville. La prolixité est décidément une terrible maladie ; moins les hommes ont de temps pour lire, plus on leur impose la lecture de livres qui n'en finissent pas. Résultat : on ne lit que des analyses et c'est le règne de la *seconde main*[1].

Hyrcanie. — M. C. Schuchhardt a étudié, dans les *Mittheilungen* d'Athènes (t. XIII, p. 1-17), les colonies macédoniennes situées entre l'Hermus et le Caicus, à savoir : Thyatire, Nakrasa, Apollonis, Mostène et Hyrkani (Ak-Hissar, Bakyr, Palamout, Saritscham (?), Papasli)[2]. Il a montré que c'étaient des colonies militaires établies sous les Séleucides, par la garde royale qui était composée de Macédoniens, et destinées à protéger le pays contre les incursions des Galates. Ce résultat avait déjà été pressenti par M. Droysen[3]. Au cours de son étude, M. Schuchhardt identifie Attaleia avec Seldjikli, dans les environs de Gordük-Kalessi où l'avait placée M. Radet[4], et rend vraisemblable l'identité d'Apollonis avec Doidye, ce dernier nom étant celui de la ville avant l'époque des Attales.

Thyatire — Une série d'inscriptions de Thyatire, de Moughla et d'autres localités anatoliennes, sans grand intérêt d'ailleurs, ont été publiées dans la *Classical Review* par M. Hicks (1889, p. 136-138).

Myrina. — Le Musée de Berlin a acquis en 1887 vingt-quatre figurines de cette provenance, parmi lesquelles un Hercule avec la signature Διφίλου et un Éros signé Ἀρτέμωνος[5]. Quatre jolies statuettes de Myrina, aujourd'hui au Musée de Tchinli-Kiosk, ont été publiées par nous dans l'*American Journal of Archaeology*[6]. J'ai reçu d'un Anglais

1. Un travail important de M. Schuchhardt, sur la *Gigantomachie* de Pergame et l'ordre dans lequel doivent être placés les bas-reliefs du grand autel, a paru dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1888, p. 1209-1229).

2. M. Schuchhardt dit avec raison que l'identification de Saritscham avec Aegae, proposée par M. Radet (*Bull. Corresp. Hellén.*, t. XI, p. 391), est une erreur; je l'ai déjà combattue dans la *Revue critique* (1888, I, p. 271).

3. Droysen, *Hellenismus*, 2e éd., t. III, 1, p. 260.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, 1887, p. 397.

5. Furtwaengler, *Jahrbuch des Instituts*, 1888, p. 253.

6. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 413, pl. XIV-XV

résidant à Leipzig, M. P. Herfurth, les photographies de quelques très beaux spécimens de Myrina, acquis par lui à Constantinople; ces photographies sont déposées au Musée de Saint-Germain [1].

TERRES CUITES D'ASIE MINEURE (ci-devant dites d'). — Le 15 et le 16 février 1889, on a vendu à l'Hôtel Drouot une collection d'antiquités comprenant un bon nombre de terres cuites; voici quelques-uns des prix atteints par ces objets [2] :

115. Grande figurine de Tanagra, jeune fille assise sur un rocher et jouant de la flûte traversière; cheveux ornés d'une triple bandelette, chiton sans manches, manteau replié autour des jambes croisées: 1,720 fr. — 116. Jeune fille assise sur un rocher et tenant dans sa main gauche abaissée une cithare : attitude penchée, chiton talaire dont la spallière glissant le long du bras découvre le sein gauche; manteau en écharpe : 870 fr. — 117. Pan et Bacchante, assis côte à côte sur un rocher; la Bacchante, la tête couronnée de fleurs et de feuilles, se penche sur l'épaule de Pan. Elle tient un masque de Satyre; près du rocher, la syrinx et une amphore cannelée : 700 fr. — 118. Papposilène portant une Bacchante sur son dos : 1,500 fr. [3].

Les n°s 115 et 116, donnés comme provenant de Tanagra et photographiés dans le catalogue publié chez M. l'expert Hoffmann, ne ressemblent guère aux figurines béotiennes dont l'origine est connue avec certitude. Quant aux n°s 117 et 118, ils appartiennent à la série des groupes autrefois dits asiatiques. J'écris *autrefois*, parce que, dans le catalogue en question, la description de ces objets n'est suivie d'aucune indication de provenance. Singulières vicissitudes des choses figulines! Le même éditeur-expert a publié en 1888 deux catalogues que j'ai sous les yeux; dans chacun sont reproduits plusieurs groupes de style et de facture identiques. Or, dans le catalogue du 14 mars 1888, les groupes (p. 25 et 26) sont attribués à l'*Asie Mineure*; dans celui du 30 mai, ils sont donnés comme *tanagréens* (p. 26); enfin, dans celui du 14 février 1889, ils sont dépourvus de toute étiquette. En 1887, dans une brochure qui fit quelque bruit, on affirmait que les groupes étaient asiatiques et qu'on connaissait leur provenance exacte sans avoir le droit de l'indiquer; maintenant, on va répétant que l'Asie Mineure et les groupes n'ont rien de commun et que la né-

1. [Cf. *Jahrb. des Instit.*, 1891, p. 27.]
2. *Chronique des Arts*, 22 mars 1889, p. 89.
3. Dans la même vente, on a payé 305 francs une « tête de Périclès, coiffée d'un casque corinthien, marbre de Paros, très belle sculpture du IVe siècle avant notre ère. » C'est trop cher ou trop bon marché.

cropole d'où ils sortent est située dans la Grèce continentale. C'est l'histoire du pays fabuleux des Hespérides, qui recule et se déplace sans cesse devant les progrès de la science mieux informée.

— M. Hoffmann a fait une nouvelle vente à l'Hôtel Drouot le le 4 juin 1889. Le catalogue, publié dans le même format que les précédents, porte le titre : *Terres cuites de Tanagra et de Myrina, marbres, bronzes, etc.* D'Asie Mineure, il n'est plus question, mais le groupe nº 153, dont le style « asiatique » est trop évident, figure simplement comme « terre cuite grecque », sans aucune indication d'origine. Parmi les objets reproduits sur les planches du catalogue illustré, il y a de fort bonnes choses, notamment deux groupes de Myrina (nos 121 et 123), d'une authenticité incontestable et bien conservés; quant aux figurines qui sont publiées en phototypies sous les nos 149, 150, 151, 152, je ne puis que répéter à leur sujet ce que j'ai dit plus haut sur les statuettes vendues comme tanagréennes le 16 février 1889. Voici, d'après les *Débats*, quelques-uns des prix obtenus par les antiquités de cette collection :

Une petite tête de Vénus, marbre antique de l'époque d'Alexandre, les cheveux ondulés sur le front et retombant en chignon sur la nuque, très bien conservée : 1,500 fr. ; une grande figurine de jeune fille en deuil, assise sur un rocher et pleurant, une des plus belles trouvailles des fouilles de Tanagra : 1,120 fr. ; une jeune femme donnant le sein à son enfant, portant des traces de peinture et charmante d'expression : 2,100 fr. ; une jeune fille assise sur un rocher et lisant une lettre qu'elle tient des deux mains, en curieux vêtements (?) et très gracieuse d'attitude : 830 fr.

— Une publication de grand luxe, due à M. Froehner, a fixé le souvenir de l'exposition de produits céramiques grecs qui a eu lieu à Londres, au *Burlington fine arts club*, pendant l'été de 1888[1]. Ce catalogue illustré, qui est vraiment fort beau, n'a pas été mis dans le commerce et j'ai eu toutes les peines du monde à m'en procurer un exemplaire. Les deux principaux exposants étaient M. Branteghem et le marquis de Northampton. Parmi les vases que M. Branteghem a prêtés, se trouve une coupe avec l'inscription singulière : ἐκεράμευσεν ἐμὲ Οἰκωφέλης, Οἰκωφέλης ἔμ' ἔγραψεν (avec des fautes). Les caractères sont attiques, du VIIe siècle avant J.-C.[2]. D'autres vases appartenant au même amateur sont signés des noms de Xénoclès, Hermogène,

1. Cf. *Jahrb. des Instit.*, 1888, p. 153; *Phil. Woch.*, 1888, p. 1075, 1105. Voir aussi E. Pottier, dans la *Gazette archéologique* de 1888, p. 168.

2. Les doutes qu'a soulevés l'authenticité de cette coupe (*Philol. Woch.*, 1888, p. 1075) ne me paraissent nullement justifiés.

Hermaios, Kachrylion, Euphronios, Hiéron, Xénotimos; le marquis de Northampton en possède trois de Tléson, deux d'Hermogène, deux de Nicosthène, un d'Andocide, un de Pamphaios, un d'Épiktetos, etc. Cette énumération de signatures ne peut pas donner une idée exacte de la belle réunion de pièces rares qui décorèrent pendant quelques mois les salons du Burlington club.

Malheureusement pour eux, ces vases grecs n'étaient pas seuls, et parmi les figurines en terre cuite qui les escortaient, bon nombre appartenaient à cettre tribu sans état civil qu'on peut nommer le demi-monde de la céramique. C'est à propos d'elles que M. Froehner écrivait, dans une introduction d'ailleurs vive et spirituelle (je traduis l'anglais de M. Froehner) : « Arrivons maintenant à l'Asie Mineure, c'est-à-dire aux terres cuites qui ont eu la fortune d'accroître de la manière la plus étonnante le patrimoine de la science et d'embarrasser les savants. Nous ne soulèverons pas de discussions irritantes. Nos visiteurs iront tout droit à la vitrine qui contient ces grands groupes. Ils y verront une merveille : Dionysos conduisant un taureau (214)[1], puis, à côté, une Néréide assise sur un hippocampe (220), l'enlèvement d'Europe (218), le joli groupe d'Éros poursuivi par un cygne (230), Éros assis sur un dauphin (240)... Ces splendides spécimens n'ont rien de commun avec l'art de la Grèce propre... En Asie, les sculpteurs appartiennent à l'école romantique; ils empruntent leurs figures à la vie, telles qu'ils les voient marcher et gesticuler; ils froissent en mille plis les draperies qui flottent au vent... L'endroit précis où ces terres cuites ont été découvertes est inconnu, car la loi turque interdit la recherche et l'exportation des antiquités, *mais il est certain qu'elles viennent des environs de Myrina*[2]. Les doutes qu'elles ont soulevés ne sont pas sérieux. D'ailleurs, les adversaires de leur authenticité sont rares et la forme adoptée par ces critiques est tellement contraire à la dignité des questions scientifiques qu'il n'est pas aisé d'y répondre scientifiquement. »

Quelques protestations se sont pourtant élevées, pendant la durée même de l'exposition[3]. M. Froehner y a répondu dans l'*Athenaeum*

1. Nous connaissons depuis longtemps cette « merveille »; cf. *Revue archéol.*, 1886, II, p. 94. Ce groupe était alors à Constantinople, dans la collection de M. Branteghem.

2. Je traduis intentionnellement ce long passage écrit par M. Froehner en 1888; on comprendra pourquoi, si on a lu avec attention ce qui précède (au sujet des ventes faites à l'Hôtel Drouot). *The italics are mine*, comme disent les critiques anglais.

3. M. Mayer, *Philol. Wochenschrift*, 1888, p. 1107; Cecil Torr, *Athenaeum*,

(1888, I, p. 734), mais sans autre argument que des insinuations malveillantes à l'égard d'un tiers, M. Ravaisson, lequel n'avait rien à voir dans ce débat. Le dernier mot resta à M. Torr (*Athenaeum*, 1888, I, p. 769), qui fit remarquer à son adversaire que mes articles de la *Classical Review* sur cette question n'avaient pas encore trouvé de contradicteur[1]. Ce qui était vrai en juin 1888 l'est encore en juin 1889, et M. Ramsay a pu écrire depuis[2] que le monde des archéologues avait été convaincu par mes arguments. Il m'est permis de redire ici — je l'ai déjà imprimé dans une revue américaine (*The Nation*, 20 sept. 1888), — que M. Kekulé est de ceux qui partagent tout à fait mon sentiment sur ce point : « Je n'ai pas cru un instant à l'authenticité des groupes en terre cuite dits asiatiques », m'écrivait-il en réponse à l'envoi de mon travail de la *Classical Review*. Y croit-il davantage depuis qu'ils ont été rendus à la Grèce propre? Cela est plus que douteux.

Le Sipyle. — On doit à M. Carl Humann[3] une étude accompagnée d'une planche et de vignettes sur la forteresse de Tantale dans le Sipyle[4]. M. Humann pense que les anciens ont réservé le nom de Sipyle au Manissa-Dagh, l'un des trois massifs qui forment le Sipyle actuel, dont le nom a été abusivement étendu. Il identifie l'Acheloos à la gorge profonde dite Jarik-Kaia, mais refuse d'admettre, avec M. Schweisthal[5], que la *Niobé homérique* se retrouve sur un rocher voisin : « Ni moi ni personne, dit-il, n'avons pu reconnaître-là une figure de femme. » A 300 mètres de hauteur, il a découvert une acropole très ancienne parsemée de cavités taillées dans le roc et présentant notamment une

1888, p. 639 et 769. M. Murray a écrit dans l'*Academy* (28 juillet 1888, p. 58) en parlant des groupes du Burlington Club : « So far as artistic conception is concerned, I would reject them unhesitatingly as foreign in spirit to all that is known of ancient Greek art. On the other hand, so far as concerns the material aspect of these figures, the state of the surface and such like details... I have, at present, been unable to convince myself adversely. We must wait. » M. Murray dit ailleurs que le groupe de « Dionysos et le Taureau », vanté comme un chef-d'œuvre par M. Froehner, lui paraît « repulsive in style and quite feeble in execution », à tel point qu'il ne peut pas croire qu'un ancien Grec se soit rendu coupable d'un pareil travail.

1. [Voir les articles en appendice à la présente *Chronique*.]

2. *Classical Review*, 1888, p. 235.

3. *Mittheilungen des d. Inst. in Athen*, t. XIII, p. 22 et suiv. Cf. Humann, *Westermanns Monatshefte*, 1881, p. 462.

4. La planche photographique représente la prétendue Niobé; c'est la première bonne publication qu'on en possède.

5. *Gazette archéologique*, 1887, p. 213; cf. *Revue archéologique*, 1887, II, p. 97.

sorte de grande niche qu'il identifie au *trône de Pélops*; la ville voisine représenterait la vieille Tantalis. Ces résultats sont en désaccord avec ceux auxquels s'est arrêté M. Weber dans un travail spécial sur le Sipyle (1880) et provoqueront sans doute de nouvelles recherches de la part des archéologues de Smyrne. Aujourd'hui encore, il n'y a qu'une petite partie du Sipyle qui ait été scientifiquement explorée. La difficulté de l'ascension est telle qu'on n'obtiendrait de bons résultats qu'en confiant l'étude de ce massif à une compagnie de marins, bien pourvus d'échelles, de haches, etc. Recommandé à l'escadre du Levant — quand on l'aura rétablie.

— M. Schweisthal dit avoir découvert une grande forteresse pélasgique au Yamanlar-Dagh près de Smyrne, ainsi que les restes d'un vaste système de fortifications préhistoriques sur le Sipyle [1].

MAGNÉSIE DU SIPYLE. — Nous avons annoncé (*Revue*, 1887, II, p. 96) la découverte de plusieurs sculptures à l'est de Magnésie, dans un sanctuaire de la Μήτηρ Πλαστήνη. M. Conze a publié (*Mittheil.*, XIII, p. 202) un bas-relief votif de cette provenance, représentant Cybèle debout accompagnée d'un lion et d'Hermès Kadmilos coiffé du pétase [2]; il en a rapproché deux bas-reliefs analogues qui se trouvent à Smyrne dans la collection de M. Purser et un bas-relief en terre cuite provenant de Calymnos, aujourd'hui au Musée Britannique, où la petite figure placée à la gauche de Cybèle tient un caducée très nettement indiqué. C'est donc bien Hermès qui accompagne la déesse dans ces représentations, et non pas Attis, comme l'avait cru M. Furtwaengler (*Collection Sabouroff*, pl. CXXXVII).

SARDES. — M. G. Dennis a donné au Musée Britannique une collection de vases découverts par lui en 1882 dans un des *tumulus* de Bin-Tépé à Sardes. Quelques-uns rappellent ceux du Dipylon, d'autres les types de Mycènes [3].

TRALLES. — Nous trouvons dans la *Chronique des Arts* du 16 février 1889 la note suivante, que nous reproduisons en corrigeant quelques erreurs manifestes [4].

1. *Amer. Journal of Archaeology*, 1888, p. 348.
2. Cf. Conze, *Archaeol. Zeitung*, 1880, p. 1; 1881, p. 59.
3. *Classical Review*, 1888, p. 329.
4. Cf. *Philol. Woch.*, 1889, p. 422. — M. Contoléon a publié un article sur les antiquités de Tralles dans le Νεολόγος de 1888, n° 5842.

Dans la fouille qu'il a entreprise à Tralles avec M. Humann, en 1888, le docteur Doerpfeld a découvert une partie du théâtre, le seul édifice de cette ancienne cité qui se soit conservé. C'est une construction assez incohérente, qui a été très altérée par les Romains. Les sièges sont formés de deux pierres, dont l'une sert de tabouret. On a trouvé des colonnes d'une forme particulière supportant le proscénium.

M. Dém. Baltazzi m'a envoyé la photographie d'un beau torse d'adolescent en marbre qui a récemment été découvert à Tralles et transporté à Tchinli-Kiosk. Il appartient probablement à la statue dont M. Collignon a fait connaitre la tête dans la *Revue archéologique* de 1888 (pl. XIV).

Koula. — Deux nouvelles dédicaces de cette provenance, à Anaeitis et à Mên Tiamou, ont été publiées par M. Hicks dans la *Classical Review* (1889, p. 69).

— M. Mommsen a fait connaître dans les *Mittheilungen* d'Athènes (t. XIII, p. 18) un curieux bas-relief de Koula, qui représente un cavalier, la lance en arrêt, s'avançant vers une femme debout audessous de laquelle est écrit le mot ΓΕΡΜΑΝΙΑ. L'inscription est, à ce qu'il semble, une dédicace à Germanicus, mais la rédaction en est singulièrement incorrecte. L'original a été acquis à Smyrne pour le Musée de Trieste.

Iasos. — MM. Cousin et Diehl ont donné au *Bulletin de Correspondance Hellénique* (t. XIII, p. 23 et suiv.) deux nouveaux décrets de Iasos. L'un d'eux confère la proxénie à un certain Olympichos, qui paraît être le fils et le successeur d'un dynaste d'Asie mentionné par Polybe (V, 90); le second remercie les Rhodiens pour l'envoi de juges à Iasos. On trouvera encore de nouvelles inscriptions de cette provenance dans le *Journal of Hellenic Studies* (1888, p. 338); les originaux sont au Musée de Tchinli-Kiosk [1].

Panamara. — MM. Deschamps et Cousin ont continué la publication du trésor épigraphique qu'ils ont découvert à Baïaca, dans les ruines du temple de Zeus Panamaros [2]. Beaucoup de dédicaces qu'ils ont fait connaître indiquent que tel ou tel fidèle a consacré au dieu sa chevelure; à ce propos, ils ont dressé la liste des villes antiques où l'on trouve des traces du même usage.

1. Une de ces inscriptions (*ibid.*, p. 342) fait connaître le mois Ἀδωνιών du calendrier d'Iasos.

2. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XII, p. 479; cf. t. XI, p. 373; t. XII, p. 82, 249.

THEANGELA. — M. Newton avait supposé que Theangela se retrouvait à Assarlik. Des fouilles récentes ont permis à M. Paton d'établir que le site de cette ville ancienne est Keneir, localité décrite dans les *Mittheilungen* (t. XII, p. 335) par M. Judeich. M. Smith nous apprend qu'un torse archaïque en marbre, représentant une femme qui presse une colombe sur sa poitrine, a passé récemment de Theangela au Musée Britannique[1].

LYCIE[2]. — Le deuxième volume des *Reisen in Lykien* (expédition autrichienne de 1882) a été publié en 1889 par les soins de MM. E. Petersen et E. von Luschan, assistés de MM. Loewy, Studniczka, Schneider et Benndorf[3]. Il est accompagné de vignettes et de planches d'héliogravure qui sont presque toutes ce que l'on peut rêver de plus parfait. L'ouvrage renferme un bon nombre de textes inédits, notamment ceux de Rhodiapolis. Spratt, Forbes et Daniell, qui ont découvert cette ville, y avaient signalé une grande inscription dont ils n'avaient pu prendre copie. M. Loewy a été plus heureux ; il a déchiffré et transcrit des textes disséminés sur une trentaine de gros blocs qui appartenaient à la façade d'un édicule *in antis*, restauré en élévation par M. Petersen (vignette à la p. 76). Cette collection, dont l'impression en caractères épigraphiques n'occupe pas moins de 20 pages (p. 82-101), comprend 64 documents, entre autres 12 lettres impériales, 19 lettres de gouverneurs et de procurateurs romains et 33 décrets de l'assemblée des Lyciens, tous en l'honneur d'un seul bienfaiteur, Opramoas, déjà connu par d'autres inscriptions lyciennes, et réunis, comme les pièces d'un dépôt d'archives, sur les parois extérieures de l'édifice construit à cet effet par Opramoas. Le monument ainsi élevé à sa gloire devait, sans doute, lui servir d'*héroon*. Ce petit *Corpus* a été très savamment commenté par M. Loewy ; on y trouve quantité de détails nouveaux et importants, entre autres sur l'organisation mal connue du κοινὸν Λυκίων.

— M. Benndorf a publié, dans le *Jahrbuch* des Musées autrichiens (t. XI, p. 1-134), le commencement d'un travail sur l'héroon de Gjölbaschi (Trysa), dont les sculptures ont été transportées à Vienne

1. *Classical Review*, 1889, p. 139. Les inscriptions de Theangela ont été publiées par M. Hicks dans le même recueil, p. 234-237.

2. Voir Treuber, *Geschichte der Lykier*, avec une bonne carte, Stuttgart, 1887, et les *Beitraege zur Geschichte der Lykier*, du même, Tubingue, 1888.

3. *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis*, Vienne, Gerold's Sohn, 1889, petit in-fol. de 248 p. avec 40 planches d'héliogravure. Prix : 187 fr. 50 (!!!) — Cf. mon compte rendu dans la *Revue critique*, 1889, I, p. 107.

il y a quelques années. Ce mémoire, que l'on attendait depuis assez longtemps, est accompagné de 34 planches et de 134 vignettes. L'exécution des planches est fort belle et fait honneur aux graveurs viennois.

— Une note sur la carte de la Lycie-Pamphylie, rectificative de la carte de M. Kiepert, a été lue par M. Ramsay à la Société géographique de Londres (mars 1888).

— M. Hirschfeld a montré que la Lycie, le pays des tombeaux κατ' ἐξοχήν, a fourni le modèle des inscriptions funéraires avec indications d'amendes, exigibles de celui qui aurait violé une sépulture ou contrevenu en quelque manière aux volontés du défunt [1]. Il a donné à ce propos une liste très utile de 340 inscriptions qui forment la série étudiée par lui et un classement des inscriptions suivant le chiffre des amendes, qui varie de 100 deniers à 3,000,000. Ce dernier chiffre est celui d'une épitaphe de Gallipoli ; il s'agit sans doute de 500 *solidi* à 6,000 deniers chacun.

LYDAE. — M. Th. Bent a retrouvé l'emplacement de cette ville lycienne [2] et en a rapporté plusieurs objets qu'il a donnés au Musée Britannique, entre autres des fragments d'un sarcophage en marbre représentant les travaux d'Hercule et des morceaux d'un autre sarcophage où figurent des perdrix au milieu de fleurs [3].

PHRYGIE. — M. Ramsay a publié un plan et une restauration du *tombeau des Lions* découvert par lui en 1881 près de Bey-Keui [4]. La face extérieure du sud était décorée de deux lions affrontés debout, tout à fait analogues à ceux de la porte de Mycènes, bien que d'un travail fort supérieur. Celle de l'ouest portait le bas-relief que nous avons déjà décrit (plus haut, 1887, II, p. 355) ; il nous semble que la Gorgone qui forme le centre de ce tableau (*Journ. Hell. Stud.*, 1888, p. 363), présente elle-même quelque analogie avec le motif central d'une peinture murale découverte à Mycènes (Ἐφημ. ἀρχ., 1887,

1. Hirschfeld, *Ueber die griechischen Grabschriften welche Geldstrafen anordnen*, dans les *Koenigsberger Studien*, 1887, p. 83-144. Cf. mon compte rendu de ce travail dans la *Revue critique*, 1888, I, p. 269, et celui de M. Hager dans l'*Academy*, 1889, I, p. 223. Voir aussi O. Treuber, *Wesen der Gräberbussen Lykiens, ihr Verhältniss zu den übrigen in griechischer Sprache und zu den roemischen*, programme du Gymnase de Tubingue, 1888.
2. *Journal of Hellenic Studies*, 1888, p. 88.
3. *Classical Review*, 1888, p. 266.
4. *Journal of Hellenic Studies*, 1888, p. 350 et suiv.

pl. X)[1]. La restauration que M. Ramsay propose pour la face du sud est confirmée par un tombeau voisin qui porte un motif tout semblable (*Journ. Hell. Stud.*, 1888, p. 368). Voici, en quelques mots, les conclusions tirées par M. Ramsay de ces frappantes analogies. Les Phrygiens sont une race européenne qui entrèrent en Asie Mineure en traversant l'Hellespont; ils étaient apparentés aux Cariens et se distinguaient comme eux des populations qu'ils subjuguèrent par la supériorité de leur armement. Les peuples soumis par les Phrygo-Cariens appartenaient à une race qui se répandit sur une partie de la Grèce, de l'Asie Mineure et de l'Italie; elle a laissé comme traces de son passage des noms de lieux terminés en *-sa* et en *-nda*[2]. Au point de vue social, elle ne connaissait que la descendance maternelle; sa religion admettait une déesse mère et son fils, adorés sous différents noms comme σύνδωμοι θεοί. Les conquérants introduisirent le culte d'un dieu suprême, le *Père* (Papas) et le *Tonnant* (Bronton), aussi nommé Bennis ou Benneus, du mot thraco-illyrien *Benna* signifiant *char*[3]. La Lydie et la Lycie furent aussi soumises par une caste conquérante apparentée aux Phrygiens, qui se mêla dans une proportion plus ou moins forte aux populations indigènes. Les Phrygiens, au VIIIᵉ siècle avant J.-C., étaient en relations suivies avec les Grecs de Cymé et de Phocée; aux yeux des Grecs de cette époque, les Phrygiens étaient les Asiatiques par excellence; leur langue était la langue primitive (Hérod., II, 2), leur pays était celui des grandes cités fortifiées (Φρυγίης εὐτειχήτοιο, Hom., *Hymn. Aphr.*, 111 sqq.) et leurs rois étaient les compagnons des dieux. Damodiké, fille d'Agamemnon roi de Cymé, épousa le roi phrygien Midas et il est probable que l'alphabet archaïque de Cymé fut adopté par les Phrygiens. Grâce à ses rapports avec la ville éolienne, la Phrygie entra en relations avec les rois d'Argos, les plus puissants de la Grèce continentale au VIIIᵉ siècle; la porte des Lions de Mycènes serait un motif phrygien contemporain de la suprématie argienne (800-700 av. J.-C.). Les monuments

1. Un autre fragment de peinture découvert à Mycènes (Ἐφημ. ἀρχ., 1887, pl. X), représentant des personnages à tête d'âne portant une poutre, rappelle la légende phrygienne de Midas, le seul personnage à tête d'âne dont les traditions antiques fassent mention (cf. *Gazette des beaux-arts*, 1888, I, p. 60, où j'ai donné un croquis de cette peinture). D'autre part, ce curieux morceau ressemble beaucoup à certaines intailles crétoises (Milchhoefer, *Anfänge der Kunst*, p. 55), qui doivent appartenir à l'époque de la *thalassocratie* des Phrygiens, c'est-à-dire à l'an 900 environ avant J.-C.

2. Théorie de M. Pauli adoptée par M. Ramsay.

3. M. Ramsay rappelle que son maître Benfey considérait *Jupiter Stator* comme « le dieu qui se tient debout sur un char ».

phrygiens appartiennent eux-mêmes au IXe et au VIIIe siècle avant J.-C.; en effet, le royaume de Phrygie fut détruit vers 675 par l'invasion cimmérienne et le caractère progressif de l'art phrygien interdit de supposer qu'il puisse être resté immobile pendant des siècles, comme celui d'autres peuples orientaux. L'invasion des tribus conquérantes phrygiennes en Asie Mineure ne peut guère être antérieure au IXe siècle; elle se serait produite après leur hégémonie maritime, placée par Diodore vers 905-880 avant J.-C. Les types principaux de l'ancien art phrygien persistèrent cependant dans le pays jusqu'à l'époque de la domination romaine. Dans son ensemble, l'art phrygien primitif ressemble surtout à celui des anciens bronzes d'Olympie, de Bologne et de Hallstatt; ce n'est pas un dérivé de l'art grec, mais un art qui s'est formé parallèlement et sous des influences analogues. De ces influences, la plus prononcée est celle de l'art hittite, dont M. Ramsay a découvert des vestiges au milieu même des vieux monuments phrygiens.

Tout ce qui précède est de la plus haute importance, non seulement pour l'ethnographie primitive de la Grèce, mais pour la question si obscure, si décourageante même, de la civilisation mycénienne dans ses rapports avec les poèmes homériques. M. Ramsay, qui place la porte des Lions et les fortifications de Mycènes vers 750 avant J.-C.[1], déclare (p. 371) que les tombes découvertes par M. Schliemann doivent être antérieures et que les hommes qui construisirent la porte des Lions considérèrent le péribole renfermant les tombes comme un emplacement sacré. Voilà ce qu'on n'admettra pas aisément. D'autre part, si M. Ramsay a montré que la porte des Lions est un motif phrygien, M. Milchhoefer a revendiqué avec raison le même caractère pour un bon nombre d'objets découverts dans les tombes de l'agora (*Anfaenge der Kunst*, p. 24). Ces objets eux-mêmes ne peuvent pas être séparés des stèles en pierre qui, à leur tour, ne sauraient guère être plus anciennes que la porte des Lions. On en arriverait ainsi à placer au VIIIe siècle tout l'ensemble de la civilisation mycénienne. Mais alors, que de difficultés! La date de 1100 avant J.-C. environ, attribuée à l'invasion dorienne, ne paraît pas pouvoir être sérieusement contestée; trop de témoignages précis sont d'accord ou presque d'accord à ce sujet. Ainsi les princes ensevelis dans les tombeaux de Mycènes seraient des Doriens? Cette conclusion paraît pour l'instant bien problématique. Si ce sont des Phrygo-Cariens, comme l'a pensé M. Koehler et comme nous avons tout lieu de le croire avec lui, il faut de toute

1. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 356; 1888, I, p. 80.

nécessité choisir entre deux hypothèses : ou bien l'invasion dorienne a été placée beaucoup trop haut, ou bien M. Ramsay se trompe en insistant sur le caractère *progressif* de l'art phrygien et la porte des Lions de Mycènes, plus ancienne peut-être que le tombeau de Bey-Keui, appartiendrait non pas au VIIIe, mais au XIe ou au XIIe siècle avant J.-C.

La légende du Phrygien Pélops traversant la mer dans son chariot et celle de l'Égyptien Danaüs s'établissant à Argos semblent prouver à M. Ramsay que des rapports suivis existèrent, au VIIIe et au VIIe siècle, entre Argos et la Phrygie d'une part, l'Égypte et Argos de l'autre. Mais les objets de style égyptien trouvés dans les tombes de Mycènes sont bien antérieurs au VIIIe siècle. M. Montelius a récemment publié un glaive égyptien en bronze, portant le nom d'Amenhotep (vers 1600 av. J.-C.), où sont incrustés des motifs tout à fait analogues à ceux des célèbres poignards de Mycènes[1], entre autres des lions bondissant. D'après M. Furtwaengler[2], ce serait donc au XVIIe siècle avant J.-C. qu'il faudrait rapporter les tombes découvertes par M. Schliemann! Cette conclusion peut paraître prématurée, car rien ne prouve que les poignards en question ne soient pas fort antérieurs à la tombe où ils ont été placés. Mais entre le VIIIe et le XVIIe siècle, quel *grande mortalis aevi spatium!* Rien ne prouve mieux que ces divergences d'opinion à quel point nous sommes encore ignorants et combien les monuments seuls, sans le secours des textes, sont incapables de fixer la chronologie.

— On doit encore à M. Ramsay une série d'intéressants articles dans l'*Expositor* de 1888 sur l'établissement du christianisme en Phrygie[3] et un mémoire sur les inscriptions phrygiennes d'époque romaine inséré dans la *Zeitschrift* de Kuhn (t. XXVIII, p. 381-400).

— MM. Cousin et Diehl ont donné au *Bulletin* (1889, p. 332) trois inscriptions de Cibyra et un long texte de Karayuk-Bazar, qu'ils ont cru pouvoir attribuer à la ville d'Ériza[4].

Celaenae Apamée. — Cet emplacement a été l'objet d'une étude de M. Hogarth (*Journal of Hellenic Studies*, 1888, p. 343-349), qui

1. Beaumeister, *Denkmaeler*, p. 987, fig. 1190.
2. Cf. *Philol. Wochenschrift*, 1889, p. 491, 550. L'ouvrage de M. Montelius est intitulé *Bronsaeldern in Egypten*, 1888. Le poignard qu'il a publié est celui de la tombe d'Aah-Hotep, déjà reproduit en couleurs, mais à trop petite échelle, dans la *Revue générale de l'Architecture*, 1860, pl. IV-VI.
3. M. Ramsay a repris en détail toutes les questions soulevées par l'épitaphe de saint Abercius, qu'il a découverte en 1881.
4. [Voir Ramsay, *American Journal*, 1887, p. 365. Eriza est près d'Ishkian-Bazar, entre Phylakaion et Cibyra.]

a joint à son travail une intéressante discussion sur les petites rivières dont est formé le Méandre.

LAODICÉE BRULÉE. — M. Ramsay a publié dans les *Mittheilungen* d'Athènes (t. XIII, p. 233) cent-quarante et une inscriptions, pour la plupart funéraires, recueillies par lui à Ladik (Laodicée), à Serai et à Khadyn-Khan (peut-être Sinethandos). Les inscriptions chrétiennes présentent des formules nouvelles et intéressantes ; il y a aussi des noms propres curieux.

SIDON. — Extrait d'une lettre de Hamdi-Bey à M. Perrot, en date du 1er septembre 1888 :

On vient de découvrir à Saïda un grand caveau romain contenant deux sarcophages en marbre portant des inscriptions en grec. Sur les murs de ce caveau on voit, m'écrit-on, des portraits de femme en mosaïque et des inscriptions. J'ai immédiatement donné l'ordre de fermer l'entrée du caveau, et de le garder ainsi jusqu'à ce que nous puissions aller de nouveau à Saïda.

M. Waldstein écrit à l'*Athenaeum* (8 juin 1889, p. 736)[1] qu'Hamdi-Bey lui a récemment montré à Constantinople les photographies des fameux sarcophages qui sont toujours inaccessibles au public. Un de ces monuments a surtout frappé l'archéologue américain : on y voit représentée une chasse au lion, où le chasseur serait Alexandre le Grand, et l' « exécution de quelques guerriers ou prisonniers » où figurerait un autre portrait d'Alexandre. M. Waldstein proclame que ces œuvres d'art sont, avec l'Hermès de Praxitèle et les marbres d'Elgin, ce que la sculpture antique nous a légué de plus parfait. Quoi qu'il en soit de ce lyrisme[2], on ne saurait trop recommander à M. Waldstein de refléchir plus attentivement à ce qu'il écrit. Après avoir dit que le tableau de la chasse contient un portrait incontestable d'Alexandre, et que ce tableau lui-même ressemble à la mosaïque de Naples, il ajoute : « *A head on the right in this relief reproduces the head on the gold stater of Philip.* » M. Waldstein en serait-il encore à croire que la tête figurée sur les statères de Philippe est un portrait? Il n'est point besoin d'être numismatiste pour savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

JÉRUSALEM. — M. Schick croit avoir découvert le mur occidental de la basilique de Constantin et le fossé du second mur de la ville.

1. Cf. *Chronique des Arts*, 22 juin 1889.
2. [Il est pleinement justifié.]

Trois colonnes de granit, trouvées *in situ*, seraient les restes d'un propylée byzantin de l'église constantinienne. Le *Palestine Exploration fund* se dispose à continuer les fouilles de concert avec la Société russe de Jérusalem[1].

— De nouvelles pierres milliaires ont été signalées dans les environs de Jérusalem par MM. Clermont-Ganneau et Cagnat[2].

Les Hittites. — Des fouilles fructueuses, mais sur lesquelles nous sommes encore mal informés, ont été entreprises par MM. Humann, von Luschan et F. Winter dans un tumulus de la Syrie septentrionale près de Sindjirli. On aurait découvert de grands propylées avec quarante bas reliefs hittites encore en place et les restes d'une statue colossale d'Assarhadan (667-600), dont l'inscription relate les guerres de ce roi contre l'Égypte. Ces objets ont été transportés à Alexandrette[3].

Dans un cimetière turc près de Sindjirli, la même mission allemande a découvert une statue portant une longue inscription dont les caractères seraient araméens.

— M. J. Krall, après M. Hirschfeld[4], s'est inscrit en faux contre la conception de l'*empire* hittite[5]. Pour lui, le pays des Chétas est une région peu étendue du nord de la Syrie et sa désignation répond à une conception non pas ethnographique, mais géographique. Il n'admet pas que l'influence de cette région se soit étendue sur le reste de l'Anatolie et distingue, avec M. Hirschfeld, l'art cappadocien de celui de la Syrie du nord.

— La revue anglaise *Nature* a publié une série de conférences sur les monuments hittites, faites au British Museum en 1888 par M. Thomas Tyler[6]. L'auteur s'est particulièrement occupé des inscriptions de Djérablous (aujourd'hui à Londres), du sceau bilingue de Tarkutimme (perdu) et des deux sceaux de Yusgât et de Tarse dont il a

1. *Athenaeum*, 9 juin 1888; *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 345. Un important ouvrage de M. T. Hayter Lewis, *The holy places of Jerusalem* (1888), a été l'objet d'un compte rendu détaillé dans l'*Athenaeum*, 1888, II, p. 740.

2. *Athenaeum*, 7 juillet 1888; *Revue des Études juives*, 1889, I, p. 95.

3. *Philologische Wochenschrift*, 1888, p. 1201; *The Academy*, 21 juillet 1888; *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 483.

4. Cf. *Revue archéologique*, 1887, II, p. 99.

5. *Sitzungsberichte der Akad. der Wiss. zu Wien*, 1888, p. 664-672.

6. *Nature*, 1888, p. 511, 536, 539, 590, 609 et suiv., avec de nombreuses et médiocres gravures (p. 560, sceau de Yusgât; p. 610, sceau de Tarse). Nous signalerons encore un article de sir G. Birdwood : *The empire of the Hittites in the History of art*, publié dans l'*Asiatic Quarterly Review*, 1888, p. 190-212.

déjà été question ici (plus haut, 1888, I, p. 89)[1]. L'authenticité du sceau de Tarse est elle hors de doute? C'est une question que nous nous contentons de poser; mais ce dont nous croyons être certain, c'est que les développements qu'il a inspirés à M. Tyler sur le « mystère du triangle » et le « pythagorisme hittite » appartiennent au domaine de la fantaisie. Pour M. Tyler, les Hittites sont une population sémitique soumise à une aristocratie mongole; comme preuves de ce mongolisme, on nous allègue la tresse portée par certains personnages et l'analogie du nom hittite *Suki-Beki* avec des noms comme *Usbeg*. Δός μου τὴν λεκάνην, disait Coraï.

Égypte. — Athribis. — J'ai exhumé de l'*Homéros* de Smyrne (1876, p. 365) deux inscriptions intéressantes qui font connaître l'existence d'une communauté juive à Athribis sous un des Ptolémées, probablement sous Ptolémée V Épiphane, mort en 181[2]. Dans le premier de ces textes, Ptolémée, fils d'Épicyde, surveillant des gardes (ἐπιστάτης τῶν φυλακιτῶν) et les juifs d'Athribis, consacrent un lieu de prière (προσευχή) au Dieu Très-Haut (Θεῷ ὑψίστῳ). On sait par Aristéas que Ptolémée I[er] arma trente mille (?) juifs et leur fit tenir garnison dans ses places fortes; il est vraisemblable que les φυλακῖται d'Athribis et leur chef appartiennent à cette gendarmerie sémitique, dont l'organisation aura été maintenue par les successeurs du premier Ptolémée. Les originaux des inscriptions que j'ai reproduites ont été acquis en 1876 par un Anglais; il serait bien désirable que l'on pût dire où ils se trouvent aujourd'hui.

Une προσευχή juive d'Alexandrie est mentionnée dans une inscription bilingue de cette ville, qui a été acquise par le Musée de Berlin[3].

Bubastis. — Le roi dont le cartouche a été découvert à Bubastis (cf. plus haut, 1888, I, p. 390) ne s'appelait pas *Raian*, mais *Khian*. Cette nouvelle lecture de M. Flinders Petrie met à néant tous les rapprochements de M. Naville[4] entre le nom de *Raian* et le *Raian ibn Welid* des traditions arabes. *Khian* peut cependant, non moins que *Raian*, être considéré comme identique au ΙΑΝΝΑΣ de Mané-

1. Sur le sceau de Tarse, cf. Sayce, *The Archaeological Journal*, vol. XLIV, p. 347-350, avec une planche.

2. *Revue des Études juives*, 1888, II, p. 235; *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. XIII, p. 179, 279.

3. *Ephemeris epigraphica*, t. IV, p. 25.

4. *The Academy*, 1888, II, p. 109, 124, 142, 425; cf. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 194, 335.

thon, en supposant, comme l'a fait M. Sayce, que ce nom grec soit précédé de l'aspiration.

— M. Sayce a publié, dans la *Revue des Études grecques* (1888, p. 311 et suiv.), d'importantes inscriptions grecques et latines copiées par lui dans les anciennes carrières de Ptolémaïs. Quelques nouveaux textes de même provenance ont été recueillis par lui en 1889[1]. Un curieux graffite, qu'il n'avait expliqué qu'en partie, a été lu comme il suit par M. Birks[2] :

(ε)ἶς Ζεὺς Σέραπις καὶ Ἠλ (ε)ἶς Ἑρμάνουβις.

Si cette explication trouvait créance, on aurait là un exemple singulier de l'identification de l'El sémitique avec Hermanoubis ; malheureusement, il semble qu'il faut lire tout simplement Ἥλιος, comme M. Haussoullier l'a suggéré dans la *Revue des Études grecques*. La formule Εἷς Ζεὺς Σέραπις s'était déjà rencontrée sur des monuments gnostiques.

Naucratis. — La deuxième partie de l'ouvrage sur Naucratis, par MM. E.-A. Gardner et Griffith, a paru dans les derniers jours de 1888[3]. Elle contient le récit des découvertes faites en 1885 et 1886 dans le *téménos* des Dioscures, les temples d'Aphrodite et d'Héra et une partie de la nécropole. La nécropole archaïque n'a pas été retrouvée ; les plus anciennes tombes qu'on ait fouillées remontent au IVe siècle. C'est surtout l'enceinte d'Aphrodite qui a fourni en grand nombre les fragments de terres cuites et de vases. Une coupe (pl. VI) est peut-être le plus bel exemplaire connu de la céramique indigène de Naucratis à couverte blanche laiteuse, avec motifs égyptiens et orientaux ; bien que brisée en un très grand nombre de morceaux, on est parvenu à la reconstituer presque entièrement. Une curieuse série de vases à couverte noire portent des dédicaces de Mityléniens et paraissent être les spécimens, jusqu'à présent uniques, d'une ancienne fabrique de Lesbos contemporaine de Sappho. Les inscriptions et graffites, quoique découverts en grand nombre, n'apportent pas d'éléments nouveaux à la controverse qui a été récemment exposée dans la *Revue archéologique* par M. Mallet[4].

1. *The Academy*, 4 mai 1889, p. 313.
2. *Ibid.*, 18 mai 1889, p. 343.
3. *Naukratis*, part II by E.-A. Gardner, with an appendix by L. F. Griffith. London, Trübner, 1888, in-4 de 92 p. avec 45 planches. Cf. le compte rendu que j'ai publié de ce livre dans la *Revue critique*, 1889, I, p. 305.
4. *Revue archéol.*, 1889, I, p. 84 et 204 ; cf. Hirschfeld, *Rheinisches Museum*, 1888, p. 461.

— Le Musée de Boston a acquis, en 1888, un assez grand nombre de marbres et de terres cuites antiques [1]. L'*Egypt Exploration fund* lui a cédé une partie des objets découverts au cours des fouilles de Naucratis [2], entre autres les décorations en terre cuite d'un sarcophage qui paraît appartenir au IVe siècle avant J.-C. Un fragment des plus intéressants recueilli dans le *téménos* d'Aphrodite est un torse haut de 0m,15, en albâtre oriental, qui reproduit exactement le type de l'Apollon de Théra. M. Robinson a signalé avec raison l'importance de cette sculpture pour l'histoire de l'art : elle semble prouver, en effet, que le type des statues viriles debout a été introduit en Grèce par l'importation de petits modèles, sculptés à Naucratis sous l'influence de la statuaire égyptienne. On s'aperçoit de jour en jour plus clairement que la théorie de l'*autochtonie*, chère à Otfried Müller, doit être définitivement sacrifiée et que les origines de l'art grec doivent bien être cherchées tant en Égypte qu'en Asie Mineure. Seulement, à la différence et à l'avantage des anciens archéologues qui ont soutenu la même opinion, on attribue aujourd'hui une importance prépondérante, dans cette éducation des artistes grecs, aux petits objets d'un transport facile, terres cuites vernissées, figurines en bronze et en albâtre, gemmes, bijoux et tapisseries. Peut-être faut-il aussi, avec M. Pottier [3], insister plus qu'on ne le fait d'ordinaire sur l'immigration d'ouvriers étrangers à Athènes ; ce sont en effet les hommes, et non les choses, qui sont, en bien comme en mal, les agents les plus actifs des *contagions*.

TELL-EL-AMARNA. — Bien que l'étonnante trouvaille des tablettes assyriennes de Tell-el-Amarna (entre le Caire et Louqsor) ne rentre pas dans le domaine propre de cette *Chronique*, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots. Faite pendant l'hiver de 1887-1888, elle a déjà provoqué, notamment en Allemagne et en

1. *Trusties of the Museum of fine arts. Thirteenth annual report*, Boston, 1889. La partie du rapport qui concerne l'antiquité est due à M. E. Robinson. Annonçons, à ce propos, que le Musée de Baltimore vient d'acquérir une très importante collection de vases à figures rouges, sur lesquels on lit les noms des céramistes Épiktetos et Philtias, ceux des éromènes Leagros, Épidromos, Panaitios, Chairestratos, Chairias et Lysis. Cette collection a été décrite par P. Hartwig dans les *Römische Mittheilungen*, t. II, p. 167-170 ; cf. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 385.

2. Les objets de Naucratis attribués au Musée Britannique sont énumérés dans la *Classical Review*, 1888, p. 232.

3. *Revue archéologique*, 1889, I, p. 35.

Angleterre, de nombreuses publications[1]. La plupart des tablettes sont entrées au Musée de Berlin par l'entremise de M. Théodore Graf et grâce à la libéralité du banquier berlinois L. Simon ; d'autres sont allées au Musée Britannique et à Boulaq. Il s'agit de toute une collection de documents diplomatiques, dont quelques-uns ont plusieurs centaines de lignes, écrits en langue et en caractères assyriens, qui ont fait partie des archives d'Aménophis III et d'Aménophis IV au xv[e] siècle avant J.-C. On y trouve une partie de la correspondance de ces rois avec les princes babyloniens et syriens, avec des vassaux de l'Égypte, des généraux et des fonctionnaires égyptiens résidant en Syrie et en Palestine. Il est bien singulier que l'assyrien fût, au xv[e] siècle, ce que le français est de nos jours, la langue diplomatique internationale, et que les fonctionnaires égyptiens eux-mêmes se servissent de cet idiome pour les rapports qu'ils adressaient à leurs rois. Bien plus, une tablette de Berlin contient des instructions du roi d'Égypte à l'adresse d'un fonctionnaire égyptien en Palestine, et ces instructions sont aussi rédigées en assyrien ! Cela rappelle, à 3,200 ans d'intervalle, la correspondance française du grand Frédéric. L'assyrien des tablettes est, paraît-il, souvent incorrect ; on voit que ce n'est pas la langue maternelle de ceux qui l'écrivent. Quelques textes, bien que gravés en caractères assyriens, sont rédigés dans des langues inconnues ; l'un d'eux, suivant M. Winckler, serait en hittite. Nous ne nous arrêterons pas sur les faits et les synchronismes nouveaux que ces curieux documents fournissent à l'histoire ; disons seulement qu'ils sont de la plus haute importance pour l'archéologie elle-même, parce qu'ils attestent des échanges nombreux de présents, en ivoire et autres matières, entre l'Égypte, la Syrie, et la grande cité babylonienne.

Arsinoé. — On a beaucoup écrit et discuté dans ces derniers temps[2] sur la collection de 92 portraits peints à l'encaustique ou *a*

1. Erman, *Sitzungsber. der berl. Akad.*, 1888, n° xxiii; Winckler, *ibid.*, n° li; *Philologische Wochenschrift*, 1889, p. 578, 609; Budge, *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, 1888, p. 540; Delattre, *Revue des questions scientifiques*, janvier 1889; Sayce, *Contemporary Review*, août 1888 ; Brown, *Presbyterian Review*, juillet 1888, etc. Voir aussi un article publié dans le *Temps* du 4 août 1888. Les orientalistes anglais ont échangé à ce sujet des aménités dont on trouvera un spécimen dans l'*Athenaeum*, 1888, I, p. 554-555.

2. Virchow, *Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie*, 1889, p. 33-44; Wilcken, *Philol. Wochenschrift*, 1889, p. 331, et *Archäologischer Anzeiger*, 1889. p. 1-7; Ebers, *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 1888, n[os] 135-37 (et à part); Heydemann, *Sitzungsber. der Sächs. Gesellschaft*, décembre 1888 ;

tempera sur bois de sycomore, qui, découverts près de Rubayat dans le Fayoum, ont été acquis par M. Théodore Graf de Vienne et exposés par lui à la fin de 1888 dans le palais de l'Académie à Berlin. Depuis le mois de mai 1889, on a pu les étudier à Paris (44, rue de Rennes). Vivement admirés par les uns, entre autres par M. Ebers et le peintre Menzel, ils ont été attribués par d'autres à un faussaire, opinion vraiment obsurde à laquelle on fait trop d'honneur en la discutant. Des spécimens de peintures analogues existent d'ailleurs depuis longtemps dans plusieurs collections, au Cabinet des médailles à Paris, au Louvre, à Dresde, à Londres, à Berlin, à Florence, à Boulaq [1]. M. Virchow en a vu découvrir de semblables dans une autre nécropole du Fayoum, celle de Hawâra, explorée en 1888 par M. F. Petrie [2]. D'accord avec M. Wilcken, il les attribue non pas à l'époque ptolémaïque, mais aux premiers siècles de l'ère chrétienne et il fait avec raison ressortir les analogies de ces portraits avec les monuments les plus anciens de la mosaïque byzantine. Du reste, tout en reconnaissant qu'il en est de fort bons, il convient que la plupart sont des œuvres d'art assez médiocres, du genre de ces portraits à 50 francs que l'on exécutait un peu partout avant l'invention de la photographie. C'est l'impression que font également les spécimens existant au Louvre, dont un seul est vraiment remarquable, et que les visiteurs de la collection de M. Graf auront partagée. Mais cette galerie, dont le sort est encore incertain, contient au moins une demi-douzaine de chefs-d'œuvre qui font penser aux peintres florentins du xve siècle et sont supérieurs à tous les portraits grecs que l'on connaissait jusqu'à présent. La *Revue archéologique* en a publié d'ailleurs deux spécimens (1889, I, pl. XII et XIII) qui ont été choisis parmi les meilleurs.

— Quelques mots seulement pour recommander l'excellent travail de M. Th. Schreiber sur deux bas-reliefs du palais Grimani à Venise

Graul, *Die antiken Porträtgemälde aus den Grabstätten des Fayum*, avec illustrations, Leipzig, 1888. Un catalogue de ces peintures, avec introduction de M. Donner von Richter, a été publié par M. Graf; il en existe des éditions en allemand, en anglais et en français. Mentionnons encore un excellent album d'héliogravures, où chaque portrait est parfaitement reproduit.

1. [Un portrait de même provenance appartient à Mme de Lamartine, la nièce du poète.]

2. Voir l'article de M. Forbes dans le *Magazine of art* de mars 1889, et la *Gazette des beaux-arts*, mai 1889, gravures aux p. 438 et 439. Hawâra est peut-être la nécropole de l'ancienne Arsinoé. Cf. *American Journal of Archaeology*, 1888, p. 337 et suiv.

(aujourd'hui à Vienne)[1], à propos desquels il a présenté des vues nouvelles sur l'originalité de l'art gréco-alexandrin. Le bas-relief alexandrin rivalise avec la peinture : il est le père du bas-relief romain tel que nous le trouvons sur les arcs de triomphe et les colonnes. M. Schreiber travaille à la publication d'un *Corpus* de ces *tableaux en relief* dont il a donné, à titre provisoire, une liste très consciencieusement dressée.

— On trouvera des renseignements utiles et de bonnes cartes dans l'étude de M. Néroutsos-Bey : *L'Ancienne Alexandrie*[2]. La nécropole occidentale de cette ville a fourni des figurines en terre cuite dont l'auteur a publié quelques jolis spécimens. Dans la nécropole orientale, on a découvert en 1885 un grand hypogée avec des centaines de *columbaria*, fermés, pour la plupart, par une tablette ou par une stèle peinte avec inscription. Parmi ces stèles, quelques-unes sont restées à Alexandrie, d'autres ont passé au Louvre, au Musée de Saint-Germain et en Amérique (voir *American Journal of Archaeology*, 1887, p. 261). L'hypogée était affecté à la sépulture de mercenaires crétois, thraces et galates qui tenaient garnison, avec leurs femmes et leurs enfants, à l'est d'Alexandrie. Les stèles de ces derniers sont précieuses à cause des enrichissements qu'elles apportent à l'onomastique gallo-grecque. Sur une de celles qui ont passé en Amérique, on lit Βίτος Λόστοιεκ (?) ὁ Γαλάτης; les deux spécimens qu'a publiés M. Néroutsos portent les inscriptions Φιλείστα γυνὴ Σισόνωνος Ἀναξίμου Γαλάτου et Αἰδεάρατος Αἰδοσότιος. *Bitos*, *Lostoiek*, *Sisonon*, *Aedearatos* et *Aedosotis* sont des noms galatiques, tous nouveaux, à ce qu'il semble, sauf le premier. Sur plusieurs de ces stèles, on voit des peintures représentant des guerriers debout, armés du grand bouclier ovale ; c'est là un détail important que M. Néroutsos a omis de signaler.

— M. Revillout a acquis pour le Musée du Louvre un papyrus égyptien contenant un fragment du discours d'Hypéride contre Athénogène. Cette belle découverte a été l'objet dans le *Temps* du 22 janvier 1889 d'un article où l'on trouve cette phrase : « Les marchandises

1. Th. Schreiber, *Die wiener Brunnenreliefs aus Palazzo Grimani, eine Studie über die bildende Kunst in Alexandrien*, Leipzig, Seemann, 1888. Cf. le compte rendu que j'ai publié de ce livre dans la *Revue critique*, 1888, II, p. 390. M. Assmann a communiqué à la *Société archéologique de Berlin* (février 1889, cf. *Philolog. Woch.*, 1889, p. 391) un intéressant travail sur les bas-reliefs du palais Spada, les meilleurs peut-être de la série qu'a étudiée M. Schreiber. Il a reconnu à différents indices, notamment à la forme du vaisseau dans le bas-relief de Paris et d'Œnone, que ces compositions dérivent d'originaux grecs appartenant au IIIe siècle avant J.-C.

2. Paris, Leroux, 1888. Cf. *Revue critique*, 1888, t. II, p. 419.

qui garnissent cette boutique (de parfumerie) valent bien davantage, les parfums, les vases *à la Bastroi*, les *Smyrna*, etc. » Le vase « à la Bastros » (comme on dit une veste « à la française »), ne mérite-t-il pas de rester classique?

Une partie du nouveau texte, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire, a été publiée par M. Revillout dans la *Revue des Études grecques*[1]; le savant égyptologue a joint à son travail une excellente planche de photogravure, dont l'utilité sera fort appréciée des hellénistes.

1. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 1-16; cf. les corrections évidentes faites dans la *Revue critique* (1889, I, p. 481, 24 juin) et dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin (1889, p. 663, 27 juin).

APPENDICE

THE SO-CALLED ASIATIC TERRA-COTTA GROUPS

(*Reprinted from* The Classical Review, *April and May* 1888, p. 110-123, 153-155.)[1]

If an archaeologist ever attempts to retrace the history of antiquarian forgery, one of the most interesting and attractive chapters of his book will be devoted to terra-cottas, especially to those much admired and, in our opinion, much over-rated groups which have been known since 1880 as Cymaean, Myrinaean, Ephesian, Asiatic *in genere*, &c. I have already written a good deal on this subject, but the day is yet far when it can be treated in a definitive form, as M. Clermont-Ganneau has done in the case of the antiquarian forgeries in Palestine. The reason is that many important points remain yet obscure and unsettled; we know very little concerning the origin and the authorship of the forged groups, and that very little cannot be put down in print until it is proved beyond discussion. For motives easy to understand, the mention of proper names of dealers — *pereant nomina!* — must, as much as possible, be avoided. However, in a matter of that kind, disdainful or over-prudent silence might lead to the same result as silent complicity; it is the duty of those who are convinced of the existence of forgeries to warn the public and the museums against them. That duty I have never sought to escape, and I have recently had the pleasure of converting some scholars to my opinion — a compensation for the abuse which I have occasionally met with from others. Still, a great many amateurs and artists, and also a certain

1. [Cet exposé de la question des terres cuites *dites* d'Asie Mineure revient sur beaucoup de faits déjà connus des lecteurs de nos *Chroniques;* mais il a paru utile d'en rendre le tableau d'ensemble plus accessible et de résumer une fois de plus les arguments d'ordre divers que l'on trouve disséminés plus haut. Inutile de dire que M. Cartault, dans son récent ouvrage intitulé *Terres cuites grecques* (Paris, Collin, 1891; cf. *Rev. crit.*, 1891, I, p. 424), fait semblant d'ignorer entièrement les articles de la *Classical Review*; ils ont le tort de gêner un commerce qu'il a pris avec tant de zèle sous sa protection.]

number of professional archaeologists, uphold the antiquity and the excellence of the groups in question. The majority of them are unacquainted with the *literature* of the matter, which has become rather considerable and is not of easy access. The purpose of the present paper is to give an historical review of the controversy from the beginning, with the indication of the *published* groups which are the elements of any objective judgement, and of the pamphlets or minor articles which refer to them. The motives for suspecting the *Asiatic* groups will be stated in the review of the literature. Although the groups are the most important elements of the problem, I shall be obliged to mention now and then other counterfeits which stand in close relation to them ; but I will not enter here into close discussion as to the authenticity of the isolated statuettes which seem equally subject to much doubt.

The *vogue* of Greek terra-cottas began in Paris about 1873, when the Tanagraean figures made their triumphant appearance in the market. The first terra-cottas from Myrina were discovered about 1874, and studied at Ali-Aga by M. G. Hirschfeld (*Nécropole de Myrina*, p. 3); among them were two remarkable groups, one of which, now belonging to M. Waddington, has been published by M. Froehner (*Terres cuites d'Asie Mineure*, pl. 24). Up to that date, the only Asiatic terra-cottas known to scholars were : 1. The fragments discovered in Tarsos (Ainsworth & Barker, *Lares and Penates*, London, 1853 ; Heuzey, *Gazette des beaux-arts*, Nov. 1876; Froehner, *Terres cuites d'Asie*, pl. 15 ; *Musées de France*, pl. 30-34) ; 2. Some statuettes from the environs of Smyrna, mentioned, but not published, by Welcker (*Alte Denkm.*, 1864, v., p. 483); 3. Fragments from Smyrna belonging to M. Piot in Paris (Lenormant, *Catal. de la Collection de M. Eugène P.*, Paris, 1870, Nos. 220-231). About 1877, gilt terra-cottas, said to have been discovered at Ephesos, reached the museums of Berlin and the Parisian collections (cf. *Griechische Terracotten aus Tanagra und Ephesos*, Berlin, 1878); some of them were groups, for instance, that of Eros and Psyche (*Revue archéol.*, 1878, ii., pl. xix.). These gilt terra-cottas were mostly retouched and much completed, but they cannot be looked upon as wholesale forgeries. Many gilt heads and fragments from Smyrna entered the collections at the same time. The real *provenance* was not indicated, and the attribution to Ephesos was a falsehood. Very few terra-cottas indeed have been discovered at Ephesos, and those we know of are of a trivial style (*e. g.*, one Satyr in the Bristish Museum, with a Φ engraved on the *reverse*, from Mr. Wood's excavations)[1]. — Discussion on the subject began in 1878, when a number of Asiatic terra-cottas appeared in the *Exposition rétrospective* at the Trocadéro in Paris. M. Bode expressed the opinion that the gilt terra-cottas were pasticcios (*Beiblatt zur Zeitschrift f. bild. Kunst*, 29 Aug. and 5 Sept.

1. M. Ramsay's statement on the non-existence of Ephesian terra-cottas (*Classical Review*, 1888, p. 90, note 1), is not to be taken quite literally.

1878; translated in *Revue archéol.*, 1879, i., p. 95). F. Lenormant warned the public against the forgeries of Asiatic terra-cottas (*Revue archéol.*, 1878, ii., p. 137), and quoted some of these as being imitations of Thorwaldsen and Fogelberg, in the style of Canova and his school (*Contemporary Review*, 1878, p. 858 and foll.; *Gazette archéol.*, 1878, p. 201 and foll.), adding that Rayet denied the *provenance* to be Ephesos (*Gazette archéol.*, 1878, p. 201). That very same year the Berlin Museum had received from Athens a number of so-called Ephesian terra-cottas, which were soon proved to be pasticcios and sent back to the dealer. Lenormant (under the name of Liénard)[1] alluded to the fact (*Gazette archéol.*, 1879, i., p. 189-192), indicating (but not naming) Longpérier as one of the archaeologists who most strongly suspected the figures from Ephesos. In fact, Longpérier, who had been intrusted with the care of organizing the *Exposition rétrospective,* had rejected as forgeries several terra-cottas which were presented to him, but I have been unable to ascertain whether those figures belonged to the Ephesian class or to the — then almost unknown — fabric of Myrina.

Next to Lenormant, O. Rayet took a part in the debate. In 1878 (*Gazette des beaux-arts*, Sept. 1878, p. 362, reprinted in *L'art grec au Trocadéro*, 1879, i., p. 92 foll.), he mentioned the fabrics of Smyrna, Magnesia, Pergamon, Miletos, Mylasa and Tarsos, and protested against the designation of *Ephesian* terra-cottas; he also discussed, but without coming to a conclusion, the authenticity of a large Pan's head in the Gréau Collection (published by Froehner, *Terres cuites d'Asie Mineure, Collection Gréau*, pl. i., ii.). In the catalogue of his own collection (*Catal. de la collection de M. O. Rayet,* Paris, 1879, p. 30), he briefly stated all that was known at the time concerning Asiatic terra-cottas. He believed the majority of the so-called Smyrnaean and Ephesian terra-cottas to be genuine, but added that he had only seen a small number of them, the principal dealer in statuettes of that class not being his friend (an allusion to a wellknown antiquary, with whom Rayet had quarrelled at Athens). That same year (1879), M. Hoffmann, the Parisian dealer, having received terra-cottas from Aeolis, and wishing to settle the debate about their genuineness, wrote to M. Waddington, who was then minister, in order to obtain some information. M. Waddington, as we have stated elsewhere in detail (*Nécrop. de Myrina*, p. 13), appealed to A. Baltazzi (died Oct. 1887), the possessor of the site of Myrina, and received in return some of the specimens which had been discovered in 1874. The best results of this enquiry were the excavations of the French School of Athens at Myrina (1880-1883), together with my investigation in the necropolis of Kyme (1880-1881; cp. *Nécrop. de Myrina*, p. 506); these scientific excavations have been followed by many others of a more doubtful

1. Liénard, Fivel, Mansell, Papayannakis, Y, are all pseudonyms of Fr. Lenormant.

character, but certainly attended with success, so that almost all the museums in Europe now possess authentic terra-cottas from Myrina (cf. *Revue archéol.*, 1887, i., p. 100 ; 1886, ii., p. 8, &c.). The first terra-cottas from our excavations were published in 1881 (*Bull. Corr. Hellén.*, v., pl. 6 and fol.), but no article relating to them appeared before 1883 (*Bull.*, vii., p. 81). We had good reason for being cautious, knowing that Greek dealers had already sent emissaries to Ali-Aga in order to corrupt our workmen.

Meanwhile, the fabrication of the celebrated groups had begun — no doubt in imitation of some authentic ones which have hitherto remained unknown. As early as 1880, a couple of them were exposed for sale at Athens, and the dealer asserted confidentially that they originated from Myrina, having been stolen by our workmen. I have reason for believing, from the description given by a friend, that one of the groups in question was the *Woman with the bull*, published by M. Babelon in the *Gazette archéologique*, 1882, p. 145, pl. 16, when it had become the property of Mme. Darthès (collection Basilewsky in Paris). At the time that group was engraved, the two first issues of the *Collection Camille Lecuyer*, *terres cuites antiques* (Paris, 1882) had just appeared. The *Woman with the bull* was said to come from Kyme. M. Babelon justly remarked that the style closely resembled that of the groups in the Lecuyer collection. 'On devine la même main, le même artiste, ou au moins la même école, dans les traits de ces visages féminins, dans l'agencement des plis des vêtements'. Nor did M. Babelon overlook the *Attic* character of the composition, which he aptly compared to the *Nike with the bull* from the Athenian balustrade, and to a cognate bassorelievo found in Italy (Kekulé, *Die Balustrade*, pl. i., *d.*).

From 1879 to 1881, M. Froehner published his *Terres cuites d'Asie Mineure* (Paris. Hoffmann, with forty plates). Pl. 2 is a funeral banquet which reappeared in the Castellani sale (cp. *Bullettino dell' Instituto* , 17 Jan. 1879); it is certainly genuine, although the heads affixed to the small figures do not belong to the original. On pll. 17 and 24 are two genuine groups from Myrina. The group on pl. 30, from the Basilewsky collection, seems also genuine, but the *Pan and Bacchante* on pll. 39-40 (Basilewsky collection) is, to say the least, very doubtful, and must stand in close relation to the pseudo-Asiatic series we are dealing with.

The Lecuyer collection has been published in six folio issues, chiefly by the care of M. Cartault (Paris, 1882 foll., Rollin and Feuardent). The following groups, reproduced in phototype, must be briefly enumerated here, as they are the main representatives of the so-called *Asiatic* class. The names inscribed in parenthesis indicate the *provenance* assigned to them by the editor. — 1re livr. Pl. O. Dionysos et Méthé (Cymé). — 3e livr. Pl. T². Barque de Charon (Cymé). — X². Pan et Bacchante (Myrina). Resembles the Basilewsky group, *Terres cuites d'Asie Mineure*, pl. 39. — Y². Satyre et joueuse de cithare (Cymé). — 4e livr. Pl. M³. Pan et Nymphe (As. Min.). — N³. Pan et Bacchante (As. Min.). — O³. Silène et Dionysos

enfant (As. Min.). — U³. Éros couché près d'une jeune femme (As. Min.). — Y³. Jeune femme et éphèbe assis sur un rocher (As. Min.). — 5e livr. Pl. J⁴. Achille, Athéné, Agamemnon (As. Min.). A ridiculous forgery, sufficient to throw discredit on the whole series. — K⁴. Priam et Hélène (As. Min.). — M⁴. Enfance d'Éros (As. Min.). — N⁴. Aphrodite et Éros sur un dauphin (As. Min.). — O⁴. Scène de toilette (As. Min.). — Q⁴. Femme surprise au bain par un Satyre (As. Min.). Ridiculous. — R⁴. Scène bachique après la vendange (As. Min.). — S⁴. Génie ailé enlevant une femme (As. Min.). — X⁴. Centaure enlevant une femme (As. Min.). — A⁵. Satyre et Bacchante conduits par Éros (As. Min.). — B⁵. Scène pastorale (As. Min.). Very awkward. — 6e livr. Pl. M⁵. Éros et Pan (As. Min.). — N⁵. La rencontre au tombeau (As. Min.). An evident imitation of the well-know *plaque estampée* which equally belonged to the Lecuyer collection and had been purchased at Athens by Ol. Rayet An Attic *stèle* is figured in the middle. — O⁵. Une partie d'osselets à la fontaine (As. Min.). — P⁵. Triomphe de Dionysos (As. Min.).

We mention separately three groups of a rather different style : 5e livr. Pl. L⁴. Hermès et Kalypso (As. Min.) ; U⁴. Héraclès terrássant le lion ; V⁴. Thésée domptant le Taureau crétois (As. Min.). Of course they may originate from the same modern workshop as the others : quite as much can be said about the large masks published in the second issue (D², E², E² *bis*, F²), which are by no means free from suspicion. The reader will observe that, while the names of Kyme and Myrina appear in the two first issues, they are replaced, in the four last ones, by the vague indication : *Asie Mineure*. At the end of the sixth issue, M. Cartauld very justly remarks : 'Les indications recueillies sur la provenance ne doivent être acceptées qu'avec réserves.' The authentic statuettes from Myrina, which had become known in the interval, dissuaded the Greek dealers from indicating that origin and the Parisian ones from accepting it. Nevertheless, the dilettanti and the public at large continued to ascribe those pasticcios to Kyme, Myrina or Ephesos — indeed, as we shall soon see, archaeologists occasionally did the same.

A part of M. Lecuyer's collection — comprising many genuine and first-class terra-cottas — was sold by auction in Paris (April, 1883). A quarto catalogue was published at the time by M. Froehner, with many illustrations and twenty-nine phototypes. Several groups of the *Asiatic* species are to be found on pll. iii., vi., viii., x. (Charon), xviii., xxi. Pl. vi. (No. 56) and pl. xviii. (No. 166) are said to come from Myrina; the group of Charon (No. 119) is called 'un des chefs-d'œuvre de la plastique grecque.' The results of the sale were highly encouraging : the Charon group fetched 8,000 francs and was purchased for Prince Liechtenstein in Vienna.

As early as the end of 1881, I had visited the Lecuyer collection in company with the late Olivier Rayet. We vere much puzzled by the Bark of Charon (one of the few groups that M. Lecuyer then possessed), but,

as it was yet unedited and shown to us in a private collection, we naturally kept our uneasiness to ourselves. At the epoch of the Lecuyer sale, our suspicion with regard to the groups was already shared by a great many archaelogists. The British Museum and the Louvre equally rejected the specimens which were offered to them for purchase in 1883. The Vienna Museum acquired but one from a ' bekannter griechischer Kunsthaendler ' (engraved in the *Arch. epigr. Mittheil. aus Oesterr.*, vii., pl. iv., with an article by M. Klein, p. 196). It is a careful specimen of the Asiatic class, but it is a forgery, as has since been acknowledged at Vienna. The Berlin Museum was less cautious. At the Lecuyer sale, M. Furtwaengler purchased the group of Pan with a Nymph (Froehner, *Catal.*, pl. xviii, and Cartault, *Coll. Lecuyer*, pl. x[2]) and, from another source, a second group representing the Bark of Charon (*Archaeol. Zeit.*, 1884, p. 66). In 1884, the same museum bought a group representing a female Ganymeda carried off by an eagle (' aus der Gegend von Myrina ' *Arch. Zeit.*, 1885, p. 156.) The latter group (a curious forgery) has been published by M. Furtwaengler in the *Sammlung Saburoff*; it is an imitation of the celebrated engraved mirror which belonged to the same collection. We shall return in a moment to the Bark of Charon.

At the end of 1884, in one of my *Chroniques d'Orient* (*Revue archéol.*, 1884, ii., p. 93), I ventured to write a few lines on the subject of the groups ascribed to Kyme : ' Nous ne perdrons jamais une occasion de protester contre cette attribution fantaisiste. L'origine de ces groupes nous est entièrement inconnue, bien que nous les croyons asiatiques. Mais nous sommes certain qu'ils ne proviennent pas de Cymé. Ajoutons d'ailleurs que leur authenticité ne peut être raisonnablement mise en doute.' This last phrase was added to avoid the outbreak of a polemic which I still wished to defer. In the same article (p. 95), I mentioned the Berlin group of Ganymeda, wich E. Curtius had presented to the *Archaeologische Gesellschaft* in Berlin, as discovered in Myrina. ' Le nom de Myrina sert aujourd'hui, comme celui d'Éphèse il y a sept ou huit ans, de pavillon à des marchandises d'origine et de valeur très diverses.' In a footnote, I protested against the name of ' terracottas from Ephesos,' which was given, on a label in the Louvre, to some heads coming evidently from Smyrna.

My suspicion as to the non-genuineness of the groups had now risen to a subjective certitude. Not only had I never seen in Asia Minor the smallest fragment resembling them, but my friends in Smyrna, to whom I repeatedly wrote about the matter after my return to Paris, unanimously declared that no such terra-cottas existed. I was acquainted with the forgeries which were current in Smyrna, viz. : 1. casts of genuine terra-cottas ; 2. patchwork from genuine fragments ; 3. so-called Smyrna figures, consisting of a genuine gilt head and a more or less patched up body : many *Hercules* of that class exist in collections (see *Revue archéol.*, 1886, ii., p. 94, 95 and note) ; 4. large terra-cottas, single figures and groups, said to originate from Crete, in general quite valueless and only

capable of deceiving innocent tourists. I knew that no man in Smyrna nay, that no Greek artist, was (nor is) capable of modelling a group like that of Charon, which deceived the most clever amateurs in Paris and Berlin. Authentic or not, the groups could not be *Asiatic*.

Early in 1885, M. von Duhn published the Charon of the Berlin Museum (*Arch. Zeit.*, 1885, pl. i.), together with a sketch of the Liechtenstein (formerly Lecuyer) group representing the same scene (p. 10). I seized the occasion to state my opinion in the New-York *Nation* (24 September, 1885) : the principal passage of my article runs as follows (p. 266)[1] :

' In 1880 I dug in Cyme for two months, and only found three terracottas of a very common style; the finer fragments I could collect did not bear the slightest resemblance to most of the so-called *Cymæan* terracottas in continental collections. The latter are generally large groups, which appear to have been stuck together from very numerous fragments. Strangely enough, no fragment is missing, and the heads, especially, are always in a perfect state of preservation. Now, any one who has witnessed diggings in a Greek necropolis, knows that entire terra-cotta figures are very seldom to be met with, and that the greater part of them seem to have been purposely mutilated when buried in company with the dead. Moreover, the *Cymæan* groups are covered with a kind of yellowish varnish, alternating with large white spots and exceedingly vivid colours on the heads and attributes of the figures. Again, the draperies are quite different from what might reasonably be expected : instead of the bold and simple movements familiar to Greek sculpture, we find a mass of minute folds which recall the wrinkled surface of a troubled sea.

' Now, these *Cymæan* groups are of uncommon beauty and size, some of them numbering five or six figures worked out with the utmost accuracy. For a year or two past they have been simply styled " Asiatic terracottas, " and the dealers have dropped the name of Cyme, just as they had previously suppressed the suspicious name of Ephesus. It is whispered among dealers and amateurs that the real origin of these figures is kept a secret by some privileged diggers, who naturally wish the Turkish government not to interfere with their business. The precious statuettes find their way to Europe in passing through Athens, but no one can tell what route they have followed on their way to Athens from Asia Minor. A German archæologist, von Duhn, recently published in the *Archaeologische Zeitung* two very beautiful groups of the Cymæo-Ephesian class, representing a young maiden led by Hermes to Charon's boat — a representation not uncommon on white *lecythi* discovered in Attica. Herr von Duhn, justly struck by so close an analogy, ventures to suppose that the so-called Asiatic groups, and particularly the two specimens he describes, originate in Attica and not in Asia Minor; they are styled *Asiatic* by the

1. Some passages from my article have been reprinted in *American Journ. of Archaeol.*, 1885, p. 429.

dealers, on account of the severe laws existing in Greece against secret digging and the export of antiquities. *The German scholar may be right, and even more so than he himself seems to believe. I agree with him in thinking that these celebrated groups come from Athens, but I am by no means certain that they were discovered in tombs.*

'The question remains whether *Asiatic* groups are patchwork or original achievements — whether some parts of them or the whole must be assigned to a recent period of Greek history. This difficult problem cannot be met with a general answer. I have seen groups belonging to either class. But this is only a personal and subjective view of the matter. I sincerely hope that the mysterious necropolis may yet be discovered — somewhere perhaps between Ephesus and Cyme — and that its discovery will oblige me to confess thas I am a very poor judge of Greek terracottas.'

M. Furtwängler replied to M. von Duhn in the *Archæologische Zeitung* (1885, p. 153), affirming — strangely enough — that the 'vorzügliche Relief' of Charon certainly originated from the 'so ergiebige Gegend von Myrina und Kyme.' He added that the Liechtenstein group, which had formerly been looked upon as Tanagraean, undoubtedly belonged to Myrina. A third group of Charon, said M. Furtwängler, is now in the hands of a dealer, and comes from the same region of Asia Minor. The imitation of Attic sepulchral reliefs and vases, which had struck M. von Duhn, had nothing astonishing for M. Furtwängler, who quoted, as a parallel instance, a 'splendid' group belonging to Baron L. de Hirsch, where several figures are assembled around a tomb. M. Furtwängler has since disavowed his article, but it was necessary to mention it in our historical review of the debate.

In my answer to M. Furtwängler's note (*Revue archéol.*, 1886, i., p. 159), I insisted upon the resemblance of the Charon group with Attic lecythi on the one hand, and, on the other, wih the marble vase of Myrrhina published by M. Ravaisson in 1876 (now in Athens). 'Nous nous contenterons de demander à quelle époque de l'art attique ou gréco-romain la draperie d'une femme a été traitée comme l'est celle de la jeune fille du groupe de Berlin... M. de Duhn a raison lorsqu'il refuse de considérer comme asiatique une terre cuite représentant une scène qu'on ne trouve absolument que dans l'art attique, et cela pendant une période assez restreinte, bien antérieure à l'époque où les nécropoles de l'Asie Mineure se peuplaient de statuettes en terre cuites... De quel droit attribue-t-on ainsi à Myrina des groupes admirables, je le veux bien, mais qui ne ressemblent en rien aux œuvres authentiques qu'on y a trouvées, des groupes tout à fait attiques d'inspiration, je le veux bien encore, mais très peu attiques, à mon humble avis, et encore moins asiatiques de facture...' I added in a footnote (p. 160) : 'La provenance d'Héraclée en Crète ne serait pas non plus à dédaigner, mais il ne s'agit pas de la Crète du temps d'Épiménide. M. Rossbach, rendant compte de l'exposition des

terres cuites de Myrina au Musée du Louvre (*Deutsche Literaturzeitung*, 9 janvier 1886) exprime le plaisant regret que l'École française n'ait pas découvert en Éolide " de ces groupes qui donnent souvent les éclaircissements les plus étonnants sur les ouvrages de l'ancienne plastique monumentale, groupes dont de beaux spécimens, provenant de Myrina (???), sont réunis dans la nouvelle collection C. L..." Mais depuis quand trouve-t-on des Padouanes à Pompéi, du strass à Golconde, ou de la margarine à Isigny ? '

My allusion to a Cretan origin was caused by a letter from M. Dem. Baltazzi, where my valued friend, who has always shared my opinion as to the groups, mentioned a man from the Piraeus who, having committed a murder, fled to Herakleia, and was supposed to be a clever forger of antiquities (see *Revue archéol.*, 1886, ii., p. 94). English readers must, perhaps, be told that *margarine* is a kind of adulterated butter, and that Isigny is a place in Normandy where the best genuine butter is produced.

M. Cartault soon protested against my article (*Revue archéol.*, 1886, i., p. 368), arguing that the suspected groups reached Paris in fragments, and that the clay they were made of was so old that it often fell to pieces. He concluded thus : ' Franchement, la plaisanterie est excellente, mais il est temps qu'elle meure de sa belle mort.' I replied in the same number (p. 369), and pointed out the following facts : 1. the small radicles and dendrites which are to be found inside the genuine broken groups do not exist inside the pseudo-Asiatic ones, which I styled *groupes de Naples*, adding a query ; 2. I quoted a passage from the Ἐφημερὶς τῆς κυβερνήσεως, Athens, No. 117, March, 1886, which I must here transcribe : ' Sur un vapeur en partance pour Marseille, les douaniers du Pirée ont saisi deux caisses d'antiquités. L'une d'elles, à l'adresse de MM. ***, antiquaires à Paris, contenait deux groupes en terre cuite brisés en de nombreux morceaux, mais néanmoins complets, avec des traces de coloration et de dorure : l'un représente Aphrodite sur un lit avec des Amours (a replica of this [?] appeared in the Castellani sale, and is now in the South Kensington Museum), l'autre une Victoire conduisant un taureau et précédée d'un Amour qui porte une torche (identical with the Basilewsky group, *Gazette archéol.*, 1882, pl. 16). A l'Éphorie générale, on a constaté, par la qualité de la terre, la coloration et le style, que ces objets sont apocryphes. Une enquête est ouverte sur leur origine[1].' My conclusion was directed against the whole series of cognate counterfeits. ' Je regrette de ne pouvoir renoncer à la *plaisanterie* que M. Cartault m'attribue. Tous les groupes qu'il a publiés (the Lecuyer collection) sont rapiécés ou faux.'

1. M. Cavvadias soon discovered the name of the dealer who had sent those parcels to Paris. One of them was wrapped up in a number of a French periodical which chanced to have only one subscriber at Athens — the well-known dealer we have often alluded to.

Next follows (*Revue archéol.*, 1886, i., p. 370) a letter from M. Lecuyer himself : ' Eh bien ! qu'il se présente, cet artiste inconnu ; il a fait preuve de tant de talent, je dirai même de génie, qu'il peut être certain de trouver beaucoup d'indulgence chez ceux qu'il a trompés.' I replied (p. 370) that M. Lecuyer was too lenient, and that the ' artiste inconnu ' — a gifted scoundrel — ought to be prosecuted with well-deserved severity.

In the *Revue archéologique* of the same year (1886, ii., p. 92 and foll.), I translated *in extenso* the passage of the Ἐφημερίς alluled to above, and gave a short history of the controversy, thus resuming briefly the several motives of my judgment : 1. the style of the groups recalls Canova ; 2. no collector in Smyrna nor in Syria has ever seen such groups ; 3. no heads nor fragments of the same style are to be met with in the dealers' shops ; 4. the fractures always affect unimportant parts, such as the base, and invariably spare the heads with all the attributes ; 5. the draperies have nothing antique about them ; 6. all the groups originate from the same workshop and betray the same hand.

I stated in addition that Hamdi-Bey, the director of the Museum at Constantinople, had requested M. Dem. Baltazzi to send him a report on the question of the Asiatic groups, a specimen of which, representing a man with a bull (very like *Gazette archéol.*, 1882, pl. 16), had been purchased by a collector in Constantinople, and declared false by Hamdi-Bey as well as by several German scholars. M. Baltazzi had favoured me with a copy of his report, where he absolutely asserted that no such terra-cottas are to be found in Asia Minor. I took occasion to add, that, besides the groups, there were many forged terra-cottas in European collections : 1. gilded patchwork from Smyrna ; 2. isolated female figures, such as Muses and Victories (also, as I have seen more recently, ἀστραγαλίζουσαι) ; 3. large masks ; 4. Cretan groups ; and 5. grotesque figures resembling those which have been published on plate I[s]. of the *Collection Lecuyer*, (the published ones seem to be quite good). 'Dans la plupart de ces figurines, l'intérieur est artificiellement sali avec une sorte de boue jaune ; on trouve des cailloux, mais point de radicelles adhérentes aux parois.' I had, in fact, seen several groups reduced to fragments and filled with mud, and the aspect of those fragments, which adjusted marvellously when put together, had not disarmed, but corroborated my scepticism.

At the end of May, 1886, M. Hoffmann's collection of terra-cottas, jewels, and glass, was sold by auction in Paris. The catalogue, published by M. Froehner, gives the photographs of several groups accompanied with the vague mention ' Asie Mineure. ' The subjects are as follows : pl. iv. No. 36, Venus, Eros and a girl ; pl. ix. No. 52, a girl presenting a vase to a young man ; pl. xii. No. 58, Venus and Eros ; pl. xv. No. 63, a Nereid on a hippocamp ; pl. xvi. No. 73, a young man carrying a girl ; pl. xvii. No. 74, a woman and a child ; pl. xviii. No. 77, the rape of Ganymedes ; pl. xix. No. 71, Leda and the swan. A couple of separate figures, such as an ἀστραγαλίζουσα (pl. xi.) and a woman holding a white Attic

lecythus (pl. xiv.), clearly betray the same origin. Two huntsmen and a wild boar (pl. vii., No. 47) are rather like the group V. in the *Collection Lecuyer*, and *may* contain some genuine fragments. But all the other groups, with the exception of pll. xvi. and xvii., belong to the worst sort of *Asiatic* counterfeits. Apparently the forger, rendered bolder by his astonishing success, more and more neglects the study of the genuine antique, and works as fast as he can to satisfy unrelenting demands and mistaken credulity. It does little credit to the taste of our time that such monsters as pll. xv., xviii., and xix. of the Hoffmann collection can have been published in phototype, unsparingly praised by such a scholar as Froehner, and last, but not least, sold at higher prices than the best genuine terra-cottas have ever fetched.

Until 1886, the tone of the controversy had generally been courteous; I am not responsible for the disagreeable change which then took place. M. Froehner published, in two large volumes, the terra-cottas of the Gréau collection, containing many valuable and sound specimens, especially from Myrina and Smyrna, but also some very detestable ones of the *Asiatic* class (Nymph and Bacchant, pll. 70 and 104; an absurd scene with three figures, pl. 119; a Centaur carrying off a girl, pl. 120). The two hunters with a wild boar (pl. 111) are very much like *Collection Hoffmann*, pl. vii., and *may* not be a wholesale forgery. Several other groups of the collection look like patchwork, and *one* at least of the single figures (pl. 41) belongs to the *Asiatic* set. M. Froehner, in his commentary, praised the groups very highly, bestowing upon them the most flattering epithets, such as *précieux, prodigieux, admirable*, and the like. But, not content with praising forgeries, he wrote an introductory notice to the first volume, where he violently attacked M. Pottier and myself, accusing us of having done bad work in Myrina, and directed the diggings 'in the Cesnola style.' With reference to the question of genuineness, he wrote (p. xv.): 'Le nombre de ceux qui, dans un but évidemment intéressé, déclarent fausses les terres cuites trouvées en dehors de Myrina se réduit à quelques juges sans autorité.' And further (p. xvi.): 'L'auteur des groupes serait à la fois le plus grand artiste et le plus savant antiquaire du monde. Qu'il vienne donc se faire connaître, s'asseoir à la table des rois et dans les fauteuils de nos académies!' That argument, more rhetorical than scientific, which I have too often heard, is of no value whatever: many skilful sculptors are nowadays condemned to misery, and may offer their services to unscrupulous dealers familiar with archaeological research (see *Revue crit.*, 1886, i., p. 484). The story of Michelangelo's Cupid suffices to show that pretended antiquity is and was a very high commendation for works of art.

I answered M. Froehner's attack in the *Revue critique*, where I published a review of the *Collection Gréau* (21th June, 1886, p. 481). I stated my arguments for believing that the groups were forgeries, gave the story of the forged groups confiscated at the Piraeus, and lastly, convinced M. Froehner

of having committed a certain number of mistakes with regard to the excavations of Myrina. M. Froehner replied in the number of August 2nd (p. 93). His answer, published with foot-notes added by myself, deals exclusively with secondary and personal questions ; on the principal one, viz. the authenticity of the groups, he is content with saying (p. 95) : 'Quand M. Reinach aura répondu à mes questions, je parlerai de l'authenticité des groupes d'Asie. Là aussi, il est temps de rentrer dans le sérieux et dans le vrai.' Not a word more ! My sincere belief was that M. Froehner had silently acknowledged his error and desired to avoid all further debate. This was an error of mine, as I soon perceived. In the *Gazette des beaux-arts* of 1887 (plate on p. 294 of vol. ii.), M. Froehner republished, with admiring comments, the *Woman with the bull* of the Darthès collection (*Gazette archéol.*, 1882, pl. xvi.) ; and, in the *Gazette archéologique* of 1887 (pl. 40), he gave a splendid phototype of an outrageous forgery belonging to the celebrated collector, M. Spitzer. His articles, published with the plates in question, do not contain a syllable about the much-vexed problem of authenticity. No doubt, M. Froehner abstained from touching that sore point for fear of displeasing the possessors of the forged groups. But science has the right and the duty to disdain all such considerations, and M. Froehner's silence must seem all the more astonishing, as his former ally, M. Furtwängler, had, in the interval between October 1886 and 1887, declared himself openly in favour of my opinion.

During the autumn of 1886 I went to Germany. I spoke at Dresden with Dr. Treu, who completely agreed with me ; at Berlin I spent several hours discussing with Dr. Furtwängler, who had just then on his table in the Museum a large group representing a funeral offering, with a *stèle* of Attic character in the middle. Dr. Furtwängler was not to be persuaded for the moment, but he did not try to conceal his embarrassment. He suggested that the Attic motives in the groups might be accounted for by their having been made in some island inhabited by Attic *clerouchoi*, such as Imbros or Lemnos. But I have visited both these islands, and never saw there any fragment of the kind ! The results of my tour in Germany were published in the *Revue archéologique*, 1887, i., pp. 100-105. Meanwhile, the upholders of the forgeries had poured abuse upon me in Rochefort's paper, the *Intransigeant* (24th Aug., 1886), and it was confidently asserted that a collector was going to prosecute me for libel (cf. *Revue archéol.*, 1887, i., p. 106). It is a pity that the scheme in question was not carried out.

But the reign of falsity and falsehood must come to an end. I was not a little pleased and surprised, on the 18th of January, 1887, by receiving a letter from Dr. Furtwängler, where my learned opponent expressly stated that he had, in his turn, recognized the falsity of the groups, and only vindicated the genuineness of a few which had served as models to the others. I published his letter in the *Revue archéologique*, 1887, i., p. 363, together with a fragment of a letter from Rayet, dated 25th June,

1885, where my lamented friend expressed his distrust in the matter of the *Asiatic* groups. ' Cela m'a brouillé avec tous les amateurs que je connaissais,' he wrote. But Rayet preferred the interests of truth and of science to the friendship of wealthy dilettanti.

In the *Gazette archéologique* of 1886, M. Cartault, unchecked by my criticism, had published four groups of the worst possible description (pll. 18, 19, 37, 38). In a foot-note on p. 293, he wrote disdainfully : ' Je n'insiste pas sur l'authenticité de ces objets : ce qui a été imprimé récemment contre l'authenticité des groupes d'Asie en général est dénué de fondement et dépourvu de tout caractère scientifique. ' Hard words are not arguments. In the *Revue archéologique* of June 1887, M. Cartault printed a letter in reference to my criticisms published the year before (*Revue archéol.*, June, 1886, p. 369) He objected that at a sitting of the Hellenic Society Παρνασσός, MM. Sophoulis and Dragatsis had maintained the authenticity of the groups confiscated by M. Cavvadias (see above). If Hamdi-Bey and Baltazzi knew nothing about the groups, that was, said M. Cartault, because the dealers were interested in concealing from them their excavations. I replied in the same number (p. 363), 1 : that MM. Sophoulis and Dragatsis were but slight authorities when compared with MM. Froehner and Cartault, whom I had ventured to contradict ; 2. that Cavvadias had written to me a detailed letter, where he declared with very good reasons against the authenticity of the groups ; 3. that M. Furtwängler had become converted to my opinion. Lastly, as MM. Perrot and Bertrand, the editors of the *Revue*, wished the subject to be dropped for the present, I resumed once more under four heads the various arguments which condemn *Asiatic* groups. Our readers are aware of most of them ; I will only transcribe a short passage which affords a new one. ' Sujets mythologiques ou héroïques d'une transparence singulière, empruntés à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Sujets funéraires imités des lécythes attiques (ivth century), alors que la longueur exagérée des figures trahit une basse époque. Sujets conçus et traités à la moderne, par exemple la femme au bain épiée par un Satyre (*Collection Lecuyer*, pl. Q[4]). Facture molle, draperies modelées sans parti pris, avec de petites ondulations capricieuses, quelquefois entremêlées de morceaux où se révèle une imitation du style archaïque. En somme, *tous les caractères de faux dus probablement à des artistes italiens.*' My conclusion was as follows : ' Au cas où l'on démontrerait, par impossible, que ces choses-là sont antiques, il faudrait en conclure que l'archéologie et l'histoire de l'art sont des vanités. Il y a des nouveautés qui étonnent la science, mais dont elle s'éclaire ; celles-ci la scandalisent, et elle les rejette.'

Some days previously to the publication of this letter, M. Cartault had edited a short 4to pamphlet entitled *Sur l'authenticité des groupes en terre cuite d'Asie Mineure* (Mâcon, imprimerie Protat, 1887). This pamphlet is accompanied with Dujardin plates reproducing seven groups (the seventh comprising seven figures), which seem to have been selected in order to

prove the falsity of the whole series to which they belong. Not one of them cam be looked at without laughter by a man who knows anything about ancient art : the *Sappho* on plate 2 is a real marvel of absurdity, and evidently belongs to a period when the forger was either indisposed or over-confident.

Of the text which accompanies these plates I will say very little. M. Cartault speaks of my ' gamineries ' in the *Revue-critique*, but does not give a single argument of any weight. With regard to the origin of the groups he writes mysteriously (p. 21) : ' Notre ignorance n'est pas aussi absolue que M. S. Reinach le suppose. J'ai vu des lettres d'Orient contenant des renseignements arrachés aux fouilleurs eux-mêmes par quelqu'un qui leur achète leurs groupes, mais qui n'a pas été lui-même sur les lieux... Une ville antique importante était dans le voisinage. Le nom moderne de la localité est écrit en toutes lettres. Je regrette de ne pas être autorisé à le donner ici.' It is evident that M. Cartault has been deluded by some cunning friend of the forgers, and that he took Athenian humbug for solid gold. The Berlin Academy sent out MM. Winter and Judeich to Asia Minor, in the autumn of 1887, with the purpose of ascertaining if M. Cartault's statement had any foundation : they returned with the conviction, which they have expressed in their report, that the ' ville importante ' could only be Athens. I have never answered M. Cartault's pamphlet, to wich Voltaire's words may be applied : ' La moitié se compose d'erreurs et le reste d'injures.' M. Cartault, I am glad to say, has written a most excellent book on the Athenian Navy, but he certainly misjudged his own faculties when he undertook the study of ancient art. There are many scholars who are fitted for archaeological but not for artistic research, because nature has not endowed them with a keen eye for beauty. Those scholars may be occasionally reminded of the Venetian girl's advice to Jean-Jacques Rousseau : ' *Lascia le donne e studia la matematica.*'

M. Cartault's pamphlet was presented to the Archaeological Society of Berlin by M. Furtwängler (June, 1887). It seems as if the glaring forgeries published along with it had dispelled the last doubts of the German scholar. M. Furtwängler openly declared that most of the groups were modern, in particular all those which M. Cartault had just made known (*Philol. Wochenschrift*, 1887, p. 1071 ; *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1887, p. 937). His new opinion was founded on several non-antique details in the treatment of the dress, weapons, and attributes ; also on the imitations of Attic *lecythi* by supposed artists belonging to a much later period of Hellenism. A Berlin collector, M. von Kauffmann, protested against M. Furtwängler's words, but the previous speaker montained his judgment. Again, in the *Jahrbuch des deutschen Institutes* for 1887, M. Furtwängler declared (p. 199) that the genuine terra-cotta groups from Asia Minor are but very few in number : among the latter he reckons *Collection Hoffmann*, pls. vii. and xvi., both purchased by himself, before his *conversion*, on behalf of the Berlin Museum. He thus abandons to their fate all the other

groups, including that of Charon which had previously been made so much of. I am unwilling to admit the entire genuineness of the two groups vindicated by M. Furtwängler, but they certainly demand further discussion, while almost all the others are to be rejected *sans phrases*. In the same journal I have had the pleasure of seeing M. von Duhn abandon his group of Charon, the publication of which, in the *Archaeologische Zeitung* of 1885, was the signal for the storm in which others than myself have got shipwrecked. He writes (p. 240, note 1): 'Die von Reinach erhobene Bedenken *werden von den am meisten competenten deutschen Fachgenossen nunmehr geteilt.*' Accordingly, as I hear from my friends, all the Asiatic groups have disappeared from the glass cases in the German museums. But, says M. von Duhn, the place where the groups are fabricated is not Naples : *eher ist es Athen.* This I will readily grant, having already said the same in the *Nation* (see the extract given above); but I maintain that the authorship should not be ascribed to an *Athenian* artist. In the Vienna Charon group, and other pasticcios of equal cleverness, I recognize the hand of a trained Italian sculptor, who may very well, for all I can guess, have established his temporary abode somewhere about the Acropolis of Athens. The minute drapings of the groups are quite in the modern Italian taste. Now it is probable that the author of Charon became the master of a small school, and that his pupils, far inferior to himself, are to be made responsible for the ugly counterfeits published in the pamphlet of M. Cartault and in the *Collection Gréau* by M. Froehner.

Sapienti sat. Our historical review is at an end, but the scandal and mischief created by the forgers are unfortunately not. Amateurs in general do not read archaeological magazines, and the echo of our scholastic debates dies out before reaching their ears. I am informed that the *Asiatic* ware is being sold in England and elsewhere as Tanagraean, Korinthian, &c. If a better informed amateur suspects Asiatic groups, why should he distrust Korinthian ones? Such is the power of words on too impressible minds. The scheme of the forgers is indeed a clever one. But the very cleverest schemes, when founded on fallacy, must, sooner or later, come to grief. My confidence in the verdict of the future remains unshaken : μεγάλη ἡ ἀλήθεια καὶ ὑπερισχύει.

Salomon Reinach,

Assistant-Keeper in the Museum of Saint-Germain, Seine-et-Oise.

XXII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1890, t. I, p. 254-304.)

Bibliographie générale. — La troisième partie du tome II du *Corpus inscriptionum atticarum* a paru, malheureusement sans les *addenda* et les index, que l'on promet de publier bientôt[1]. L'impression du tome Ier des inscriptions du nord de la Grèce continue régulièrement et l'on prépare en même temps les matériaux du tome II. Les inscriptions de l'Italie et de la Sicile doivent être publiées en 1890. M. Mommsen a fait paraître le premier fascicule du supplément au troisième tome du *Corpus inscriptionum latinarum*, comprenant l'Égypte, l'Asie, la Grèce d'Europe et la Mésie inférieure; les textes de cette dernière provenance ont été édités par M. de Domaszewski. La seconde partie de ce supplément sera publiée par MM. Hirschfeld et de Domaszewski dans le courant de 1890. Enfin, sous la direction de M. Imhoof-Blumer de Winterthur, et aux frais de l'Académie de Berlin, on a commencé le recueil des monnaies antiques de la Macédoine et de la Thrace, avec la collaboration de MM. Svoronos (pour le Cabinet de Paris) et Pick (pour le dépouillement des ouvrages imprimés). Ce volume est destiné à être le premier d'un *Corpus numorum*. Nous réprimons non sans peine les réflexions que nous suggère cette entreprise, l'essentiel étant, après tout, que les intérêts de la science soient bien servis.

— Je signalerai ici deux intéressants articles sur d'anciens voyageurs qui ont parcouru l'Orient hellénique. Le premier, de M. E. Montégut, concerne sir John Mandeville[2]; le second, de M. Gaffarel, est relatif au cosmographe André Thevet[3]. Il est évident pour moi —

1. *Philol. Woch.*, 1889, p. 710.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1889, p. 277-312.
3. *Bulletin de géogr. historique et descriptive*, 1888, p. 166-201.

ce dont les auteurs sus-nommés n'ont pas fait la remarque — que Thevet a lu Mandeville et lui a emprunté plus d'un conte. On ferait bien de réunir en un *Corpus* les passages de ces voyageurs peu connus qui peuvent jeter quelque lumière sur le *folk-lore* ou la condition matérielle des pays grecs jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

— Nous attendons toujours l'ouvrage d'ensemble sur Cyriaque d'Ancône, que M. de Rossi promet au monde depuis vingt ans[1]. M. E. Reisch, auteur d'excellents travaux sur les concours de musique et sur les ex-voto dionysiaques, a donné en attendant quelques informations nouvelles sur le ms de Giulano di San Gallo, conservé à la Bibliothèque Barberine de Rome, et qui renferme, comme on sait, des copies des dessins perdus de Cyriaque[2]. Sur le fol. 27 de ce ms. se voit une esquisse du prétendu Atlante du portique des Géants (Le Bas-Reinach, *Mon. Fig.*, pl. 27). Le fol. 29 présente une construction de style corinthien où est inséré un croquis de la statue du monument de Thrasyllos (*Athen. Mitth.*, t. XIII, p. 398). Au même endroit, il y a un intéressant dessin du monument de Philopappos, avant la dévastation dont il a été l'objet.

ATHÈNES. BULLETIN DE L'ÉPHORIE[3]. — MARS, AVRIL, MAI 1889. — *Antiquités transportées au Musée central.* — Le Musée, dont on vient d'achever la deuxième aile, continue à s'enrichir par suite des fouilles, des confiscations et des dons faits par des particuliers. Parmi les objets nouveaux, nous mentionnerons une belle stèle funéraire (femme assise, femme debout, homme barbu), avec l'inscription ΧΟΙΡΙΝΗ ΤΙΤΘΗ; elle a été découverte à Patissia. Le Musée a acquis une autre stèle funéraire d'un bon style, provenant, suivant le vendeur, de la Cappadoce. Il s'est encore augmenté d'une nombreuse série de vases et de terres cuites découvertes à Tanagra et à Érétrie, d'une collection confisquée à Corfou[4], etc.

— Les travaux exécutés sur l'Acropole ont surtout eu pour but de

1. Voir, pour l'instant, le beau travail de M. de Rossi dans les *Inscriptiones christianae urbis Romae*, t. II, p. 360 et suiv.

2. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 217.

3. Cf. *Revue archéol.*, 1886, II, p. 79; 1887, I, p. 63; 1887, II, p. 71; 1888, I, p. 399; 1888, II, p. 216; 1889, II, p. 81. Toutes les parties du Δελτίον qui ne concernent pas les musées d'Athènes ou les découvertes faites en Attique seront analysées plus loin, sous la rubrique des régions et des villes auxquelles elles se rapportent.

4. Lécythe orné de deux figures en relief enlacées, une femme et un Éros, avec traces de couleur et de dorure ; plusieurs figurines de beau style tanagréen, etc.

nettoyer certains emplacements et de régulariser l'aspect des dernières fouilles. Un plan de l'Acropole, avec l'indication de toutes les découvertes récentes, a été donné par M. Kawerau dans le Δελτίον du mois de mars [1]. Parmi les inscriptions que continue à publier M. Lolling, il en est plusieurs de fort intéressantes : 1° un ὅρος χωρίου πεπραμένου ἐπὶ λύσει (p. 56); 2° un décret en l'honneur d'Ariarathe fils de Mithraxidès (p. 57); 3° le supplément de l'inscription *C. I. A.*, II, n° 949 (p. 58); 4° un décret en l'honneur d'Héracleitos d'Athmonée, agonothète des Panathénées (p. 58). Ce texte mentionne des bas-reliefs ou des peintures offerts à Athéna en souvenir de la victoire remportée sur les Galates en 278 (πρὸς τοὺς βαρβάρους), par les Athéniens alliés aux Étoliens pour le salut des Grecs (ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων σωτηρίας). Cette mention, malheureusement trop sommaire, vient s'ajouter au peu que l'on sait touchant les ex-voto de ce que nous avons appelé ailleurs le *Cycle Delphique* [2]; 5° la suite et la fin de l'inscription *C. I. A.*, II, n° 270 (p. 90); 6° un fragment daté de l'archontat de Diognète, bien connu par le marbre de Paros (p. 93); 7° un texte relatif à un arbitrage entre Athènes et le κοινόν des Béotiens, sans doute pour un règlement de frontières, où la ville de Lamia fournit des arbitres (p. 95).

Juin-juillet. — *Antiquités transportées au Musée central.* — Outre d'admirables vases découverts à Érétrie, le Musée a acquis une statuette de femme très archaïque confisquée au Pirée et une collection d'antiquités, notamment de bas-reliefs, formée depuis longtemps dans cette localité par un certain Dokas [3].

Fouilles de l'Acropole. — On a déblayé les fondations de la Pinacothèque, construite en 438, et reconnu à cette occasion qu'elle n'avait pas de pavé en pierre. La fouille a mis au jour des murs d'appareil cyclopéen auprès desquels étaient des fragments de vases de style mycénien. Aux angles et sur les bords de l'édifice, on a recueilli des vases et des bronzes antérieurs aux guerres médiques et un torse de

1. Ce plan a déjà été reproduit plusieurs fois : *Philologische Woch.*, 1889, p. 1123; *Ami des Monuments*, 1889, p. 331. Le *Journal of Hellenic Studies* en a publié un autre, dû à M. Schultz (1889, pl. VIII). On trouve dans le même article des photogravures d'après le *Typhon*, dont on a vu une magnifique reproduction en couleurs à l'Exposition du Centenaire (p. 261), une belle tête archaïque (p. 264), une curieuse tête de Gorgone en marbre (p. 266), et la prétendue *Athéna mélancolique* (p. 268).

2. S. Reinach, *Les Gaulois dans l'art antique* (tirage à part en vente), p. 41. [Voir l'appendice de cette *Chronique*.]

3. Δελτίον, 1889, p. 145.

femme du type des *Athénas*, auquel s'adapte une tête découverte avant 1885. Les travaux de nettoyage ont continué aux abords de la porte de Beulé et près du temple de la Victoire Aptère; en ce dernier point on a trouvé une partie d'une chouette votive de dimensions colossales, dont la tête et la moitié du corps avaient été découverts en 1840[1].

— La démolition des murs modernes voisins des Propylées a fourni d'assez nombreuses inscriptions, parmi lesquelles nous relèverons les suivantes : 1° fragment d'une liste des tributs, paraissant dater de l'an 413 (p. 108); 2° décrets de 168 en l'honneur de Diodore, ami du roi Eumène et de ses frères (p. 110); le roi Eumène (197-159) est celui qui a construit à Athènes le portique entre les deux théâtres[2]; 3° fragment en vers d'une dédicace archaïque à Aphrodite (p. 127); 4° corniche en deux morceaux (p. 129), portant deux fragments de dédicaces à Aphrodite Pandème (cf. *Bull. Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 160); 5° base d'une statue du proconsul Claudius Illyrius, personnage déjà connu par un autre texte (*C. I. A.*, III, 399) et qui répara peut-être, sous le règne de Valérien, les fortifications d'Athènes (p. 133); 6° inscription relative à la fête des Theseia (p. 147, cf. *C. I. A.*, II, 444). Enfin M. Lolling a pu compléter ainsi, par la découverte d'un nouveau fragment, l'inscription contenant la signature d'Archermos (p. 119) : Ἄρχερμος ἐποίεσεν ὁ Χῖος. Ἰφιδίκε μ' ἀνέθεκεν Ἀθεναίαι πολιόχοι.

— En exécutant un travail de voirie le long de la rue du Stade, on a découvert un grand nombre de tombeaux du ve et du IVe siècle, renfermant des lécythes blancs, des vases à figures rouges et des inscriptions[3]. L'une d'elles, gravée sur le long côté d'une sorte de sarcophage, est d'une paléographie singulière, dont l'archaïsme a paru factice au rédacteur du Δελτίον.

— La construction d'une maison près de la place de l'*Homonoia* a fait découvrir deux vases à figures rouges que l'*inventor*, M. Pagka, a données au Musée central[4].

Août-septembre. — *Fouilles de l'Acropole.* — Il ne reste plus à étudier que la tour sur laquelle repose le temple de la Victoire Aptère et l'espace compris entre la porte de Beulé et les Propylées. Cela fait, le plateau de l'Acropole aura été exploré d'une manière complète et les successeurs de M. Cavvadias n'y trouveront même plus à glaner.

1. Le Bas-Reinach, *Mon. Fig.*, pl. 62, n° 3.
2. Cf. *Revue. archéol.*, 1889, II, p. 98.
3. Δελτίον, 1889, p. 125, 141.
4. Δελτίον, 1889, p. 144.

— M. Lolling a publié dans le Δελτίον (1889, p. 179-200) un long travail sur deux bases en marbre pentélique, découvertes près de l'angle sud-ouest du Parthénon, où il reconnaît les socles des deux statues de cavaliers mentionnées par Pausanias à l'entrée de l'Acropole; on sait que le Périégète était tenté de prendre ces statues pour celles des deux fils de Xénophon (I, 22,4). L'étude des fragments épigraphiques appartenant à ces bases et d'autres considérations font penser à M. Lolling que c'étaient des ex-voto dédiés par les chevaliers athéniens à la suite de la conquête de l'Eubée par Périclès en 446, Lakedaimonios (fils de Cimon), Xénophon (d'où l'erreur de Pausanias) et Pronapès étant hipparques. Les statues étaient l'œuvre de Lycios fils de Myron; si donc l'hypothèse de M. Lolling est admise, nous avons là une date approximative pour l'ἀμκή de ce sculpteur.

Octobre-novembre. — *Fouilles de l'Acropole.* — Entre les Propylées et la porte de Beulé on a découvert un torse d'éphèbe du ive siècle, presque de grandeur naturelle. Les travaux commencés au pied du temple de la Victoire Aptère ont été remis à l'été prochain.

Antiquités transportées au Musée central[1]. — Nombreux vases d'Érétrie, parmi lesquels une représentation de l'enlèvement d'Orithyie par Borée. — Objets découverts par l'École française à Thespies. — Objets recouvrés à Paris par la légation hellénique (vases, terres cuites).

Inscriptions de l'Acropole[2]. — Décret surmonté d'un bas-relief en l'honneur d'Hébrytémis, roi des Odryses (386 av. J.-C.); le nom de ce roi est nouveau. — Réplique de l'inscription *Corp. inscr. attic.*, II, 74 *a*, où il est question d'Androtion. — Deux signatures du sculpteur Δημήτριος (Loewy, *I. G. B.*, n° 62).

Athènes. — La revue anglaise *The Builder* a publié un article accompagné de gravures sur les fragments d'architecture les plus archaïques découverts au cours des dernières fouilles sur l'Acropole[3].

— Les mesures prises en vue d'assurer la conservation des couleurs sur les sculptures archaïques en tuf ont donné, paraît-il, d'excellents résultats[4]. En revanche, on se plaint que les objets en bronze aient pris un aspect désagréable, par suite du traitement chimique que leur conservation a nécessité.

1. Δελτίον, 1889, p. 212, 226.
2. Δελτίον, 1889, p. 203.
3. *The Builder*, 1889, n° 2409, p. 253-255.
4. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 273.

— En nettoyant le terrain au nord du Parthénon, on a découvert plusieurs grandes citernes taillées dans le roc, placées symétriquement par rapport au temple. Cette constatation est importante, parce qu'elle montre que les citernes en question, loin d'être pélasgiques ou *cranaennes*, ne sont pas antérieures au v[e] siècle [1].

— Pour expliquer la présence, sur l'Acropole, de grands bas-reliefs archaïques se rapportant à Héraklès, M. Brückner a émis l'hypothèse que Crésus y aurait fait édifier un temple de ce dieu, détruit pendant la seconde guerre médique [2].

— M. Brückner a publié [3] une intéressante restitution, accompagnée d'une photogravure et de gravures, du curieux fronton en poros où il reconnaît Zeus combattant Typhon et Héraklès combattant Échidna. Nous donnons ici une esquisse sommaire de l'ensemble; rappelons que le corps entier de Zeus, sauf la tête et une partie du foudre, les



jambes et les bras d'Héraklès, une partie du serpent à gauche sont des restitutions de M. Brückner. Celle du côté droit de la composition se fonde sur l'image d'un vase de Munich (*Auserl. Vasenb.*, pl. 237), qui représente aussi le combat de Zeus contre Typhon, ἑκατοντακάρανος ἑρπετός (Pind., *Pyth.*, VIII, 15; I, 25; Esch., *Prom.*, 352, 353; *Sept.*, 474). Le groupe qui lui fait face, Héraklès luttant contre un serpent énorme, peut-être Échidna, rappelle la part prise par le héros au combat du maître des dieux contre Typhon (Eurip., *Herc. fur.*, 1272). A ce fronton correspond exactement celui dont on a recueilli les fragments dans la même fouille, et qui représente Héraklès terrassant Triton (*Revue archéol.*, 1888, I, p. 350; 1888, II, p. 216; 1889, II, p. 86).

M. Brückner a insisté sur la vivacité de la polychromie, dont la tête publiée dans les *Antike Denkmaeler* (3[e] fasc., pl. 30) donne une idée nette même à ceux qui n'ont pas vu les originaux. Moins le tuf qui

1. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 325.
2. *Philol. Woch.*, 1889, p. 1288.
3. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 67 et pl. II, III.

servait aux sculpteurs se prêtait aux raffinements du modelé, plus la couleur devait entrer en jeu pour en compenser les insuffisances.

— A la dernière fête de Winckelmann (9 décembre 1889), M. Puchstein a émis une idée intéressante[1]. Constatant que les sculptures des frontons et de la frise du Parthénon sont les plus anciennes de celles que nous connaissons en Grèce où se révèle l'usage du foret, lequel n'a pas été employé par l'auteur des métopes, il propose de les attribuer à Callimaque qui, au dire de Pausanias, aurait le premier adopté cet instrument. Pausanias dit expressément (I, 26) que Callimaque, très habile praticien, était inférieur aux grands artistes de son temps, ἀποδέων τῶν πρώτων ; il aura donc bien pu être chargé par Phidias d'exécuter des sculptures d'après les dessins ou les maquettes du maître. M. Puchstein paraît aller plus loin et considérer les frontons et la frise comme l'œuvre personnelle de Callimaque ; c'est ce que nous ne sommes nullement disposé à admettre avec lui. Les copies de la Parthénos sont d'ailleurs un mauvais document sur la manière de Phidias, puisqu'une statue chryséléphantine ne pouvait pas être sculptée avec la liberté de style que comporte le marbre. Phidias n'est pas l'auteur de toutes les sculptures du Parthénon, mais il en a certainement été l'inspirateur.

M. Doerpfeld a motivé, avec un plan à l'appui, son opinion sur l'emplacement de la Chalcothèque, qu'il retrouve entre l'enceinte d'Artémis Brauronia et le Parthénon, le long du mur méridional de l'Acropole[2]. Quant au temple et à l'enceinte d'Athéna Ergané, dont l'existence avait d'abord été mise en doute par M. Robert[3], M. Doerpfeld les rejette au rang des fables ; on sait qu'Ulrichs avait été conduit à cette hypothèse, généralement adoptée depuis, par quelques dédicaces à Ἀθηνᾷ Ἐργάνῃ (Jahn-Michaelis, p. 60) et une inscription en vers (*Corp. inscr. attic.*, t. III, n° 1330). Ἐργάνη et Ἐργόπονος ne sont que des épithètes d'Athéna Polias. Reste, il est vrai, le passage corrompu de Pausanias, I, 24, 3, où Jahn admet une lacune ; mais il n'est vraiment pas admissible de la combler avec la mention d'un temple d'ailleurs inconnu. *Corruptis locis nihil probatur*, disaient les vieux grammairiens. Là où l'on s'attendait à rencontrer ce temple d'Athéna Ergané, les fouilles ont mis au jour les restes d'un grand édifice avec vestibule qui ne pouvait pas être un temple et où M. Doerpfeld reconnaît la Chalcothèque dont il est question dans un décret du VIe siècle (*Corp. inscr. attic.*, t. II, n° 61).

1. *Phil. Woch.*, 1890, p. 194.
2. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 304 ; cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 97.
3. Robert, *Hermes*, t. XXII, p. 135 ; cf. Doerpfeld, *Athen. Mitth.*, XII, p. 55.

— En fouillant l'intérieur du Parthénon on a trouvé de nombreux tombeaux d'époque byzantine (peut-être d'évêques d'Athènes)[1].

— Le travail de M. Strzygowski sur l'Acropole à l'ancienne période byzantine est très intéressant pour l'histoire de l'architecture chrétienne[2]. L'auteur pense que le Parthénon a été transformé en église vers 435, probablement sous le vocable de sainte Sophie; c'est au VII[e] siècle, lors de la translation d'une vieille image de la Vierge dans cette église, qu'elle fut vouée à la Θεοτόκος. Les fragments d'architecture et de sculpture byzantines sont très nombreux sur l'Acropole. mais on n'a encore rien fait pour les classer chronologiquement. M. Strzygowski établit que la feuille d'acanthe trapue et dentelée marque une époque intermédiaire entre Théodose II et Justinien ; avec le chapiteau surmonté d'un reste d'architrave (imposte), cette forme est une des premières transformations subies par l'architecture antique dans le *processus* d'où le style byzantin devait sortir. On a trouvé sur l'Acropole beaucoup de fragments qui se placent ainsi vers la fin du V[e] et au VI[e] siècle; M. Strzygowski en a donné de bons dessins et les a rapprochés des chapiteaux de l'église d'H. Paraskevi à Chalcis, de Prevesa, d'Acrocorinthe et d'Argos. Quant aux chapiteaux de l'Acropole d'Athènes, l'auteur pense cependant qu'ils n'ont pas fait partie d'édifices chrétiens construits en cet endroit, mais qu'ils y ont été apportés d'autres parties de la ville par les habitants de l'Acropole au moyen âge. Cette conclusion ne laisse pas de surprendre, car les matériaux de construction, grands ou petits, n'ont jamais manqué sur l'Acropole même.

— M. Doerpfeld propose de placer le monument choragique de Nicias, dont les fragments ont servi à construire la porte dite de Beulé[3], au nord-est du théâtre d'Hérode Atticus[4]; le monument en question aurait été détruit lors de la construction de ce théâtre.

— Un bas-relief votif d'un style bien lourd, représentant Hermès et les Charites[5], a été découvert sur l'Acropole et fort bien commenté par M. Lechat[6]. Les traces de polychromie y sont nombreuses. M. Lechat s'est trouvé dans l'embarras pour justifier la présence, sur l'Acropole, d'une œuvre aussi peu attique tant par le sentiment que par le travail;

1. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 119.
2. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 270-296.
3. *Athen. Mitth.*, t. X, p. 219.
4. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 63.
5. Un cinquième personnage, de taille plus petite, paraît représenter le dédicant.
6. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 467, pl. XIV.

il se tire d'affaire en disant qu'à la fin du VIe siècle il y avait sans doute de médiocres artistes à côté des bons. Je crois qu'il faut aller plus loin et déclarer carrément que ce bas-relief n'a pas été sculpté par un Athénien, mais par quelque marbrier de la côte d'Asie ou d'une des îles voisines.

— On ne cherchera guère un bas-relief grec, provenant suivant toute vraisemblance de l'Acropole, dans les *Jahrbücher* des Antiquaires du Rhin. C'est ce qui m'oblige à signaler ici l'article que M. Urlichs a consacré à ce morceau de sculpture, article accompagné d'une des plus déplorables gravures qu'il soit possible d'imaginer. Le sujet représente Esculape et les divinités d'Éleusis[1].

— M. Treu reconnaît des personnifications de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dans deux statues féminines *thoracatae* qui ont été découvertes en 1869 près du Portique d'Attale[2]. Il est amené à cette intéressante conclusion par l'étude des bas-reliefs sur la cuirasse de la seconde figure, où l'on distingue nettement Scylla, les Sirènes et Polyphème. Cette statue est signée du nom inconnu d'Iason d'Athènes (Loewy, *I. G. B.*, n° 329); M. Treu suppose qu'elle a orné, avec la figure qui lui fait pendant, le prétendu gymnase d'Hadrien, où M. Koumanoudis a vu qu'il fallait reconnaître une bibliothèque. Peut-être étaient-elles placées de part et d'autre d'une statue d'Homère, comme dans le groupe de Colophon que mentionne une épigramme de l'*Anthologie* (XVI, 292, éd. Dübner). Il est très probable que ce sont des copies d'originaux alexandrins, et cela tend à prouver, comme l'avaient déjà fait penser les reliefs de la balustrade d'Athéna trouvés à Pergame, que les statues *thoracatae* des empereurs, loin d'être une invention de l'art romain, sont, ni plus ni moins que les prétendues autres innovations de cet art, des imitations de modèles hellénistiques.

— M. Gomperz a proposé une nouvelle restitution du plus ancien décret attique que nous possédions, celui qui concerne les clérouques de Salamine (*Bull. de Corr. Hellén.*, t. XII, p. 1)[3].

— M. Koumanoudis signale la découverte à Athènes d'un autel cylindrique avec une dédicace Ἀπόλλωνι γεφυραίῳ. L'épithète d'Apollon est nouvelle[4]. L'auteur de la dédicace est un certain Κλ(αύδιο)ς Θησεὺς Ψαφιάδης; cette forme du démotique Ψαφίδης est nouvelle également[5].

1. *Jahrbücher des Vereins... im Rheinlande*, t. LXXXVII, 1889, p. 1 et suiv
2. *Athen. Mitth.*, 1889, p. 160, pl. V.
3. *Arch. epigr. Mitth.*, t. XII, p. 61.
4. Ch. Toepffer, *Attische Genealogie*, p. 293.
5. Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1889, p. 200.

— M. Winter a publié en couleurs, dans les *Mittheilungen* d'Athènes[1], les fragments d'un beau vase du céramiste Sophilos, découverts en plusieurs fois sur l'Acropole. Le style est celui des vases à figures noires, avec un emploi très libéral des rehauts blancs. La scène représente une procession de divinités qui se dirigent vers un temple. Tant par le style que par la composition, ces fragments offrent des analogies remarquables avec le célèbre *vase François* (bien publié enfin dans les *Wiener Vorlgeblaetter*, 1888, pl. II)[2], mais M. Winter est bien hardi en supposant que Sophilos a eu sous les yeux le chef-d'œuvre même de Klitias.

— L'Institut allemand a pratiqué des fouilles entre le théâtre de Dionysos et le mur méridional de l'Acropole. La plus belle découverte a été celle d'une œnochoé noire avec scène bachique, signée du nom de deux artistes de la fin du VIe siècle, Xénoclès et Klésophos (Ξενοκλέες ἐποίεσεν, Κλέσοφος ἔγρασεν).

— Si l' Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική a le grand tort de paraître en retard, elle publie du moins d'admirables planches ; telles sont, dans les derniers fascicules de 1888 (distribués dans l'automne de 1889), celles qui représentent un *pinax* attique avec les restes d'une épitaphe métrique du VIe siècle[3], surmontant quatre couples de figures viriles levant les mains comme dans une *conclamatio* (pl. 11) — les fragments d'un *pinax* et d'un vase archaïque découverts à Éleusis, ce dernier avec la signature d'un céramiste inconnu : Κλείμαχός μ' ἐποίεσε κεμικε...[4] (pl. 12) — les pierres gravées de type insulaire découvertes à Mycènes (pl. 10).

— M. P. Wolters signale à la méfiance des archéologues les fragments de vases authentiques, avec graffites apocryphes, que l'on vend actuellement à Athènes[5].

— Sur un tesson de vase découvert à Haghia-Triada et conservé au musée de la Société archéologique, M. Szanto croit avoir reconnu un fragment d'un contrat de louage[6], au sujet duquel il est entré dans des développements instructifs.

— M. N. Blümner[7] a fait connaître deux peintures de vases, l'une

1. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 1 et pl. I.
2. Cf. Reichel, *Arch. epigr. Mittheil.*, t. XII, p. 38.
3. Cette inscription recouvre les traces d'une autre ; il y a donc là un *palimpseste céramique*, c'est-à-dire, je crois, un *unicum*.
4. On n'a pas trouvé de restitution satisfaisante pour ce dernier mot.
5. *Jahrb. des Instit.*, 1889, p. 112.
6. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 137.
7. *Ibid.*, p. 150.

trouvée à Abae, l'autre sur l'Acropole, toutes deux aujourd'hui conservées à Athènes, qui représentent des ateliers de céramistes. Par la même occasion, il a publié un bas-relief de Larissa où l'on voit, au-dessus de l'épitaphe d'un affranchi (*Bull. Corr. Hellén.*, t. X, p. 448), un menuisier travaillant une planche avec un σκέπαρνον. Le sistre représenté sur la gauche semble indiquer, suivant l'éditeur, que cet artisan était membre de quelque corporation religieuse gréco-égyptienne; je ne crois pas cette hypothèse nécessaire, les attributs d'Isis n'étant pas rares sur les stèles funéraires (*sistra jubentia luctus*, Luc., *Phars.*, VIII, 832).

— Je me contente de signaler, en la recommandant à tous les lecteurs de cette *Chronique*, l'*Histoire d'Athènes au moyen âge* récemment publiée par M. Gregorovius[1]. Écrit dans un style brillant et chaud qui rappelle celui de notre Ozanam, ce livre est de ceux dont on peut dire qu'il contredit le préjugé si répandu et trop souvent vérifié sur l'absence d'art chez les historiens allemands. Un travail de proportions plus modestes, mais très nourri et bien composé, sur Athènes à l'époque chrétienne, a été récemment publié en grec par M. le Dr Démétrios Néroutsos[2].

— Dans un résumé, d'ailleurs assez exact, des travaux archéologiques exécutés en 1888-1889, M. E.-A. Gardner dit que les monnaies de la collection athénienne « ont été arrangées et examinées par M. le Dr Pick, envoyé à cet effet de Berlin »[3]. Nos lecteurs savent que ce renseignement est erroné[4] : l'état du Cabinet numismatique d'Athènes est encore tout à fait précaire et M. Pick n'est plus à Athènes depuis longtemps.

Au cours de la même revue, M. E.-A. Gardner a fait valoir des arguments contre l'appartenance d'une statue archaïque découverte sur l'Acropole à la base signée du nom d'Antenor[5]. L'adaptation de ces deux morceaux, proposée par M. Studniczka, a été effectuée au Musée central, mais l'on a heureusement gardé un moulage de la plinthe avec les pieds qui rendra possible une nouvelle étude de la question. Les raisons alléguées par M. Gardner ne paraissent pas être sans valeur.

1. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, 2 vol., Stuttgart, 1889 (24 mark).

2. Χριστιανικαὶ Ἀθῆναι, ἱστορικὴ καὶ ἀρχαιολογικὴ μελέτη, ἀπόσπαμα ἐκ τοῦ δελτίου τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, ὑπὸ Τάσσου Δημητρίου Νερούτσου. Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογραφείου Πέρρη, 1889.

3. *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 276.

4. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 101.

5. *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 278; cf. *Athen. Mittheil.*, 1888, p. 226.

— M. Ch. Waldstein conserve la direction de l'École américaine Athènes et renonce à celle du Fitzwilliam Museum de Cambridge[1].

Pirée. — On a transporté à Athènes la partie supérieure de la rande statue d'Asklépios découverte dans l'Asklépieion du Pirée[2]. M. Gardner dit que la tête, où les yeux sont creusés, est un beau spécimen du type placide prêté par l'art grec au dieu guérisseur[3]. On a recueilli, dans les fouilles ultérieures, la main du dieu et une partie du serpent.

— Une statuette trouvée au Pirée, que M. Conze a fait récemment connaître[4], avait été signalée à tort comme une réplique du type connu dit *Venus genetrix*; en revanche, M. Conze a pu ajouter, à la liste que j'ai dressée de ces répliques[5], quatre exemplaires en marbre provenant d'Athènes (deux statuettes), de Pergame et de l'Archipel (un fragment au Musée de Myconos). M. Conze se rallie à l'hypothèse qui reconnaît dans ce type souvent répété celui de l'Aphrodite ἐν κήποις d'Alcamène. La première statuette athénienne, dont il a donné un croquis sommaire[6], est importante à cause du caractère archaïque de la tête : c'est une preuve nouvelle que celle de la statue du Louvre appartient bien au torse où elle a été ajustée.

— Les confiscations vont leur train au Pirée et accroissent continuellement le Musée local. Chez un nommé Sein, forgeron de son état, on a saisi le 17 avril un disque en marbre portant l'image *peinte* d'un homme barbu assis sur un trône; tout autour est tracée l'inscription archaïque : Μνεμα τόδ' Αἰνέου σοφίας ἰατροῦ ἀρίστου[7]. Avec ce curieux médaillon, qui remonte au ve siècle, on a confisqué une stèle

1. Le catalogue des moulages de ce Musée, récemment publié par M. Waldstein (Macmillan, 1889), a été l'objet, dans la *Classical Review* (1889, p. 420), d'un compte rendu sévère, dû à la plume compétente de M. Cecil Torr. Partout où l'auteur n'a pu modeler son travail sur celui de Friederichs-Wolters, il accumule les inexactitudes et les erreurs. Je transcris quatre lignes de M. C. Torr : « *The descriptions themselves have been drawn up very carelessly : some are bald, some are diffuse, and some are nonsense. The introductions are beyond criticism, for it is generally impossible to understand the meaning.* » Cf. *Revue critique*, 1886, I, p. 406.

2. *Revue archéol.*, 1889, I, p. 83.

3. *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 271.

4. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 199, pl. IV.

5. *Gazette archéol.*, 1887, p. 250, 271.

6. L'original était dans le commerce à Athènes en 1885; on ne sait où il a passé depuis.

7. Cf. *Revue archéol.*, 1889, t. II, p. 101. Un court article sur ce disque a été publié par M. Dragatsis dans le Δελτίον, 1889, p. 151-2.

cylindrique en terre cuite, portant l'inscription Ἀθηναὶς Σωσθένου Ἡρακλεῶτις, plusieurs figurines en terre cuite, archaïques et de bon style, deux statuettes fausses, quelques vases peints, une statuette en bronze d'un éphèbe portant une hydrie, des stèles avec inscriptions funéraires, etc. Chez un autre particulier, employé de la Compagnie des mines de Laurium, on a saisi une vingtaine d'objets, vases peints, lampes, terres cuites (parmi lesquelles plusieurs sont fausses), une statuette de Pan en bronze, une inscription funéraire Λάμαχος Παιών.

Daphni. — Un artiste envoyé par le gouvernement italien, le mosaïste Carlo Novelli, a été chargé de réparer les mosaïques byzantines conservées dans le couvent de Daphni[1]. La lettre adressée à ce sujet au ministre de l'Instruction publique de Grèce par M. Novelli contient des renseignements précieux.

Éleusis. — M. Doerpfeld a résumé les derniers travaux faits à Éleusis[2]. Sous le Propylée d'Appius Claudius, on a trouvé les restes d'une grande tour, qui protégeait l'enceinte sacrée; en dehors des grands Propylées, on a déblayé en partie une vaste cour pavée, ornée de deux portes triomphales dédiées par les Grecs à l'empereur et aux déesses. Près de la porte située à l'est se trouve un grand réservoir, sans doute destiné aux ablutions des mystes. Au milieu de la cour sont les fondations du temple connu d'Artémis Propylaea. Au sud-ouest des grands Propylées, M. Philios a découvert les restes de maisons particulières, ornées de peintures murales (Ἐφημ. ἀρχ., 1888, pl. IV et V). Certains indices permettent d'affirmer que l'enceinte sacrée a été agrandie au IVe siècle avant J.-C. Près de la chapelle de Saint-Zacharie, où l'on croyait qu'avait existé un temple de Triptolème, on n'a rencontré que les restes d'une maison romaine et d'une grande église byzantine. Il faut donc renoncer à placer en cet endroit le temple en question.

— M. Michaelis a pu étudier avec M. Doerpfeld les chapiteaux d'antes ornés de figures de griffons que Boetticher (*Tektonik*, I, 2e éd., p. 315) voulait expliquer comme des supports de trépied; il conclut, comme il l'avait déjà fait en 1860, qu'ils doivent être rapportés au Propylée d'Appius Claudius Pulcher (*Corp. inscr. lat.*, III, n° 547)[3].

— Nous avons déjà fait mention[4] de ce décret athénien de 352 qui,

1. Δελτίον, 1889, p. 68.
2. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 123; cf. t. XII, p. 268.
3. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 9-14.
4. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 103.

publié d'abord par M. Philios, a trouvé le plus perspicace des Œdipes dans le directeur de l'École française d'Athènes. Le travail de M. Foucart a paru dans le *Bulletin*[1]; il montre une fois de plus, et d'une manière saisissante, ce qu'on doit entendre par la *mens divinior* en épigraphie. Parmi les résultats nouveaux, je signalerai particulièrement ceux-ci : le titre de στρατηγὸς κεχειροτονημένος ἐπὶ τὴν φυλακὴν τῆς χώρας, qui atteste une division du travail entre les stratèges dès le milieu du IVe siècle; la construction du portique à douze colonnes qui précédait la grande salle d'initiation (le *prostylon* de Vitruve, VII, *praef.*, 12) doit avoir commencé dans la seconde moitié du IVe siècle; il existait, à la même époque, des Propylées qui disparurent lors de la construction du Portique de Philon. M. Foucart, a insisté sur l'intérêt politique de ce document, « qui nous montre sur le vif et en action le gouvernement démocratique, c'est-à-dire la gestion des affaires par l'intervention directe de l'ensemble des citoyens ».

— Parmi les antiquités d'Éleusis qui ont été transportées récemment à Athènes, il y a une belle tête de bélier, avec des traces de couleurs, et une intéressante série de petites figures en marbre. L'une d'elles est un groupe, représentant un homme assis dont la main est passée autour du cou d'une femme agenouillée, motif tout à fait analogue à celui du groupe resté en place dans le fronton occidental du Parthénon. Il y a aussi une femme drapée assise, tenant un enfant sur ses genoux, qui rappelle beaucoup une des figures des dessins de Carrey. M. E. Gardner nous assure que ces sculptures ont été découvertes *under proper supervision* et que leur authenticité est au-dessus de tout soupçon[2]; souhaitons-le, mais ne le garantissons pas.

— Le buste d'Eubouleus a donné lieu, dans le *Jahrbuch*, à une polémique assez désagréable entre MM. Furtwaengler et Benndorf[3]. Cela m'a d'autant plus étonné que j'avais signalé ici même (*Revue archéol.*, 1889, p. 204, n. 2) la correction des termes dans lesquels M. Furtwaengler reconnaissait les droits de priorité du savant viennois. Puisqu'ils ne font de doute pour personne, à quoi bon récriminer sur l'opportunité de la publication de M. Furtwaengler en 1887 ? Je ne mentionnerais même pas ici cette petite querelle si elle ne soulevait une question de *déontologie* scientifique. Il me semble qu'il faut la résoudre par le principe que les droits de la science passent avant tout, et qu'on est parfaitement autorisé à prendre en main l'étude d'un

1. *Bull. Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 433-467.
2. *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 271.
3. *Jahrb. des Instit.*, 1889, p. 83-84.

monument *découvert par un tiers* alors qu'on sait qu'une autre personne s'en occupe déjà.

Décélie. — L'inscription de Décélie, relative aux phratries attiques, a été rééditée, traduite et commentée par M. Tarbell dans l'*American Journal of Archaeology* (1889, p. 135-153). C'est un travail très distingué et qui nous révèle un excellent épigraphiste.

Icarie. — La suite du rapport de M. Buck sur les fouilles d'Icarie[1] contient bien des choses intéressantes : une topographie détaillée de la région, accompagnée d'une bonne carte ; une étude sur les monuments d'architecture dont on a retrouvé les fragments, notamment un monument choragique (p. 167) et le temple dit Pythion (p. 175). Les planches, exécutées d'après un procédé photographique imparfait, laissent fort à désirer.

Dans un article subséquent[2], M. Buck a communiqué quelques inscriptions d'Icarie datant de la fin du ve siècle; l'une d'elles, malheureusement très mutilée, est un fragment d'un décret où il est question de la chorégie et de l'antidose.

Velanidéza[3]. — Cette localité de l'Attique, célèbre par la découverte de la stèle d'Aristion, a été l'objet de recherches nouvelles de la part de M. Staïs. Le jeune éphore y a exploré un tombeau de famille, qui paraît avoir servi pendant plusieurs générations ou même plusieurs siècles. On en a retiré une inscription, des vases à figures noires, des urnes cinéraires en argile et en bronze, une jolie statuette en terre cuite représentant un acteur comique, etc.

— A Vourva, près de Velanidéza, on a fouillé un grand tumulus: il contenait une sépulture à incinération surmontée d'une sorte de sarcophage en briques divisé en trois compartiments. A 2 mètres au-dessus, on a trouvé une seconde tombe à inhumation avec quelques vases de type mycénien, ce qui permet d'attribuer une très haute antiquité à la sépulture inférieure[4]. Plusieurs tombes à incinération étaient dispersées à la surface du tumulus. Dans le tumulus lui-même, on a recueilli des vases à figures noires très archaïques et une base de

1. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 154-181, pl. III-V. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 369; 1889, II, p. 104.
2. *American Journal*, 1889, p. 304-319.
3. Δελτίον, 1889, p. 122.
4. Δελτίον, 1889, p. 169, 201; cf. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 326.

statue funéraire avec la signature de l'artiste Φαίδιμος; malheureusement, de la statue elle-même, il ne reste que les pieds.

— On a commencé l'exploration d'un autre tumulus à une demi-heure de celui de Vourva, sur la route qui conduit à Marathon, au lieu dit *Petreza*[1].

Attique. — A la demande de l'Académie des sciences de Berlin, le ministre de l'Instruction publique de Prusse a mis à la disposition de l'Institut archéologique allemand les fonds nécessaires pour étendre à toute l'Attique le travail cartographique commencé en 1881. En conséquence, la maison Reimer promet de publier des cartes de Salamine et de la côte qui lui fait face, d'Éleusis, de Phylé, d'Orope et de Rhamnus. Celles de Marathon et de Décélie sont gravées et doivent paraître incessamment[2].

Patras[3]. — Dans la partie élevée de la ville, on a découvert par hasard une grande construction romaine en briques, que M. Cavvadias a identifiée à l'Odeion mentionné par Pausanias[4]. Les fouilles ont mis au jour des rangées de sièges et un pavé de mosaïque.

Olympie. — L'important travail que M. Six a publié sur le fronton oriental du temple de Jupiter[5] se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première, s'inspirant de quelques fines observations de M. Brunn[6], il propose un nouvel arrangement de la composition, beaucoup plus agréable à l'œil que celui où l'on s'était arrêté jusqu'à présent; il rétablit les chars de bronze traînés de part et d'autre par les attelages des concurrents[7] et place un petit autel devant Jupiter[8]. Comme un croquis vaut toujours mieux qu'une description, nous donnons ici la restitution de M. Six; on peut la rapprocher de celle qui a été publiée dans le récent ouvrage de MM. Laloux et Monceaux sur

1. Δελτίον, 1889, p. 225.
2. *Phil. Woch.*, 1889, p. 1418.
3. Δελτίον, 1889, p. 62; *The Athenaeum*, 29 juin 1889.
4. Pausanias, VII, 20, 6. On y avait reconnu d'abord des thermes. Pouqueville et Dodwell avaient vu une partie de cet édifice au commencement du xixe siècle (Ἑστία, 2 juin 1889).
5. *Journ. Hell. Studies*, 1889, p. 98-116, pl. VI.
6. *Sitzungsber. der bayer. Akademie*, 7 juillet 1888, p. 183 et suiv.
7. Déjà proposé par M. Flasch, art. *Olympia* des *Denkmaeler* de Baumeister, p. 1104 aa.
8. Proposition de M. Brunn, *loc. laud.*, p. 198.

Olympie et dans la *Revue archéologique* (1889, pl. XX-XXI)[1]. M. Six se demande ensuite s'il faut continuer à attribuer ce fronton à l'auteur de la *Victoire* et conclut par une dénégation absolue. Mais comme, avec M. Loeschcke, il admet deux Alcamène[2], et que l'attribution du fronton occidental à Alcamène l'ancien lui paraît incontestable, il croit que le même artiste, le Lemnien, distinct de son homonyme athénien, est l'auteur aussi du fronton oriental et qu'il a exécuté ce travail entre 480 et 457[3]. Il faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour discuter ces vues; nous nous sommes contenté de les résumer fidèlement[4].



— A la suite de l'article de M. Six, M. Treu a fait observer que l'existence des chars avait été constatée par lui depuis longtemps et a donné des indications nouvelles sur les traces qu'ils ont laissées sur les figures[5]. Il a aussi présenté de nombreuses objections à la restauration de M. Six, objections qu'il compte développer dans un prochain article du *Jahrbuch*. M. Kekulé a répondu que, contrairement à M. Treu, il avait l'impression que la restauration en question était très heureuse. La discussion reste ouverte.

— MM. Sauer et Studniczka ont publié deux notes sur le fronton occidental d'Olympie[6]. Le premier a montré que Pausanias, dans les descriptions qu'il donne d'œuvres d'art complexes, ne s'astreint nullement à énumérer les figures suivant la place qu'elles occupent; le second fait des objections à l'arrangement proposé par M. Treu dans le *Jahrbuch* de 1888 (p. 175). Il persiste à placer à droite du person-

1. Laloux et Monceaux, *La restauration d'Olympie*, gr. in-4° avec planches. Paris, Quantin, 1889.

2. Loeschcke, *Die westliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia*, Dorpat, 1887, p. 7. Je partage aujourd'hui l'opinion de M. Loeschcke.

3. M. Six affirme que les sculptures des deux frontons ne présentent aucune différence de style; je proteste absolument contre cette assertion.

4. Deux travaux d'une portée générale sur les sculptures de frontons dans l'art grec ont été récemment publiés en Allemagne : l'un est d'Aug. Herzog (*Studien zur Geschichte der griechischen Kunst*, Leipz., 1888); l'autre de M. Ohlrich (*Die florentiner Niobegruppe*, Berl., 1888).

5. *Philol. Woch.*, 1889, p. 1573 (*Soc. archéol. de Berlin*, nov. 1889).

6. *Jahrb. des Instit.*, 1889, p. 163, 166.

nage central, qu'il considère comme Apollon, la femme vêtue du long chiton ionique où il reconnaît Hippodamie; cette observation est confirmée par la comparaison qu'il institue entre les deux groupes de femmes enlevées par les Centaures et les métopes 3, x et xii (Michaelis) du Parthénon, disposées symétriquement de part et d'autre de la métope n° xi.

— M. E. Petersen[1] explique les nombreux trous qu'on a signalés dans les figures des métopes d'Olympie comme les points d'insertion de tiges métalliques, peut-être de fourches, destinées à écarter les oiseaux (cf. Jos., *Ant. Jud.*, V, 5, 6; VI, 5, 1). Ces « chasse-moineaux » subsistent encore sur quelques briques faîtières découvertes en Italie. C'est là, comme l'a finement remarqué M. Petersen, l'équivalent des flèches dont l'Ion d'Euripide menace les oiseaux de Delphes, πτηνῶν ἀγέλας αἳ βλάπτουσιν σέμν' ἀναθήματα.

— Il a été nécessaire de procéder à un déblaiement du terrain de l'Altis, où la végétation avait pris des proportions presque menaçantes depuis la conclusion des fouilles[2]. Quatre-vingt-six objets en bronze du Musée d'Olympie ont été transportés à Athènes pour y être l'objet d'un nettoyage et d'un traitement chimique, destinés à empêcher les progrès de l'oxydation.

Corythios. — M. Bérard, membre de l'École française, a commencé des fouilles à Corythios, en Arcadie, où l'on avait trouvé en 1888 une statuette en bronze d'Artémis[3]. Les premiers coups de pioche ont donné une autre statuette de la même déesse en bronze, et une figurine en terre cuite qui, d'après la description, fait un geste analogue à celui de la Baubo éleusinienne.

Lycosura[4]. — Les fouilles de l'éphore Leonardos à Lycosura ont fait découvrir les fondations en marbre d'un grand édifice dorique, qui, au témoignage d'une inscription, était le temple de Despoina mentionné par Pausanias (VIII, 38, 2). Beaucoup de bases avec inscriptions y ont été recueillies, ainsi que des fragments de statues colossales, notamment deux têtes de femmes, une tête d'homme barbu et une main tenant une torche. Quelques-uns de ces morceaux ont probablement appartenu aux statues de Damophon de Messène, que Pausanias

1. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 233-239.
2. Δελτίον, 1889, p. 67.
3. Δελτίον, 1888, p. 121; *Revue archéol.*, 1888, II, p. 218.
4. Δελτίον, 1889, p. 122, 153, 170; *Phil. Woch.*, 1889, p. 1610.

vit dans ce sanctuaire. On a aussi trouvé de petites figures en relief servant de décoration à une draperie, et cinq petites statues de femmes dont le corps se termine par des queues de serpent. M. Cavvadias a publié dans le Δελτίον (1889, p. 159-163) un court article sur les fouilles de Lycosura ; il y donne un plan du temple découvert, quelques extraits des textes épigraphiques les plus importants, et une intéressante notice sur les morceaux de sculpture que l'on peut attribuer avec lui à Damophon.

Sicyone[1]. — Le rapport général sur les fouilles de Sicyone, dû à M. M.-L. Earle, a paru dans l'*American Journal of Archaeology* (1889, p. 267-292, pl. VI, VII, IX) ; il est suivi d'un article du même archéologue sur une statue d'éphèbe nu (pl. VIII), d'un travail assez médiocre, que l'éditeur voudrait attribuer au IIIe siècle avant J.-C. Les plans et les vues du théâtre de Sicyone sont d'un réel intérêt.

Mycènes. — Dans le dernier cahier de l' Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική de 1888, qui a paru dans l'automne de 1889, M. Tsountas a rendu compte avec détail des fouilles faites par lui aux alentours de Mycènes en 1887 et 1888[2]. L'Acropole est la πόλις proprement dite, autour de laquelle sont disséminées des κῶμαι ayant chacune leur nécropole (M. Tsountas en a déjà découvert huit). Un nouveau tombeau θολωτός, pillé dans l'antiquité, est signalé au sud-ouest de Mycènes, près de la petite chapelle de la Panagia. Les sépultures sont analogues à celles de Nauplie ; ce sont des chambres circulaires ou carrées creusées dans le roc et précédées d'un δρόμος qui se rétrécit vers le haut. L'entrée de toutes les tombes était murée. Parmi les objets recueillis, M. Tsountas a publié un vase en argent orné de têtes gravés, des ciselures en ivoire (entre autres des griffons et des femmes avec le vêtement à *volants* comme sur la célèbre pierre gravée découverte par M. Schliemann), et deux fibules, les premières qui aient encore été trouvées à Mycènes. Sur une planche spéciale sont reproduites en phototypie quarante-trois gemmes de style insulaire ; deux d'entre elles (nos 34-35) montrent un homme essayant d'attraper une antilope et qui, vu l'inexpérience du graveur, paraît planer au-dessus d'elle. C'est là l'explication de la peinture de Tirynthe où M. Schliemann avait vu d'abord un

1. Cf. *Revue. archéol.*, 1888, I, p. 69 ; 1889, II, p. 107.
2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1888, p. 119 ; cf. *Phil. Woch.*, 1889, p. 1409 et suiv., où est aussi reproduite, p. 1411, la carte de Mycènes et de ses environs, publiée par M. Tsountas. Voir aussi Doerpfeld, *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 125.

acrobate montrant son agilité au-dessus d'un taureau en pleine course. Des représentations analogues ont été découvertes depuis à Vaphio.

— Dans l'intérieur de l'Acropole, M. Tsountas a déblayé une nouvelle section du palais royal, qui était caché par les ruines du temple grec construit au-dessus. L'enduit des murs, avec des traces de peintures, s'est encore conservé sur quelques points; les peintures sont du même style qu'à Tirynthe. Le mur de la cour se compose d'une couche de pierres régulières au-dessus desquelles était placée une longue poutre noyée dans du mortier et entourée de petites pierres formant remplissage. Cinq nouvelles couches de pierres régulièrement taillées sont superposées à la poutre longitudinale, dont il reste encore quelques fragments entièrement carbonisés[1].

— De très intéressantes fibules en bronze provenant de Mycènes, d'Olympie et d'Athènes ont été gravées, avec un remarquable article de M. J. Undset, dans la *Zeitschrift für Ethnologie* (1889, p. 205-234). Nous comptons en reproduire quelques-unes dans l'*Anthropologie*[2], qui remplace les anciens *Matériaux*, la *Revue d'ethnographie* et la *Revue d'anthropologie*.

— La dissémination de l'art mycénien en Grèce est une étude du plus grand intérêt pour l'archéologie comme pour l'histoire. On ne connaissait encore, dans la Grèce du nord, que les découvertes faites dans la coupole de Dimini (inédites)[3]; M. Wolters vient de publier une série de vases mycéniens provenant de tombes aux environs de Volo[4]. Un de ces vases (pl. XI, 8) appartient au style géométrique, richement représenté dans la tombe de Dimini (distincte de la coupole). On a aussi rencontré des poteries mycéniennes en Phocide, non loin d'Anticyre, peut-être sur l'emplacement de l'ancienne Médéon (Paus., X, 36, 6). M. Paton en a récemment signalé sur deux points de l'île de Carpathos[5].

— M. Flinders Petrie a découvert à Hawara des poteries du style de Mycènes et de Santorin, à côté d'objets égyptiens qui appartiennent incontestablement au XIIIe siècle. Il y avait là un établissement d'étrangers, car on y a trouvé la tombe d'un homme nommé Antursha,

1. Comme l'a déjà fait observer M. Doerpfeld (*Mittheil.*, t. XIV, p. 126), ce système de construction est tout à fait analogue à celui dont il est question dans le livre des *Rois* (I, VII, 12). Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 106.

2. [Cf. L'*Anthropologie*, 1890, p. 610.]

3. Cf. *Athen. Mitth.*, t. XI, p. 435; t. XII, p. 136.

4. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 262, pl. IX-XI, avec une carte des environs de Volo, pl. X.

5. *Classical Review*, 1889, p. 333.

et tous les poids recueillis sont étrangers au système égyptien. Sur d'autres tessons, on a constaté la présence de caractères gravés appartenant aux alphabets de Chypre et de Phénicie (?), alphabets qui auraient donc été en usage dès le XIIIe siècle avant J.-C. ou même à une époque antérieure[1]. Une partie de ces objets sont entrés à l'Ashmolean Museum d'Oxford[2].

— M. Stillman a publié dans la *Nation* du 13 juin quelques observations intéressantes sur la construction du *Trésor d'Atrée* et sur les outils qu'on a dû employer à ce travail. Il croit qu'il a été l'objet d'une restauration à l'époque de la domination achéenne, vers le VIIIe siècle avant J.-C. Dans le même article, il maintient son opinion sur la basse époque du prétendu palais de Tirynthe et ajoute que « les principales autorités grecques en archéologie ont toujours admis le caractère byzantin de cette ruine. » Signalons encore des remarques sur les *gemmes insulaires* qu'il considère, avec M. Milchhoefer, comme le produit d'un art crétois primitif. Un *Corpus* de ces gemmes, reproduites par la photogravure, serait, aujourd'hui, très intéressant à publier.

— M. Doerpfeld a longuement répondu à M. Stillman dans l'*American Journal of Archaeology* (1889, p. 331-336). Il affirme que M. Stillman se trompe en attribuant au VIIe siècle, sur la foi d'un passage mal compris de Pausanias (V, 10, 3), l'invention de la scie à pierres (*stone-saw*). Ici, M. Doerpfeld a incontestablement raison. Il ajoute que M. Stillman, admettant aujourd'hui la haute antiquité du palais de Mycènes, ne peut plus se refuser à la même conclusion en ce qui touche celui de Tirynthe, dont le mode de construction est identique. Enfin, M. Doerpfeld invite son contradicteur à venir visiter avec lui les ruines de Tirynthe, comme l'a fait autrefois M. Penrose, qui est revenu désabusé de son excursion.

— M. Stillman écrit à la *Nation* de New-York (n° 1272, nov. 1889) pour signaler deux arguments nouveaux à l'appui du « caractère barbare » attribué par lui aux tombes découvertes par M. Schliemann. M. Ossowski a trouvé dans l'Ukraine un vase décoré d'animaux du même style que plusieurs objets mycéniens (?), en compagnie de poterie grecque qu'il rapporte à l'art de Panticapée (650-480). Dans la même fouille, on a recueilli des boutons en or et des parures de vêtements d'un style identique à celui des bijoux mycéniens du

1. *The Academy*, 20 juillet et 30 novembre 1889.

2. Dans un gisement qu'il place vers 2500 avant J.-C., M. Petrie dit avoir découvert des graffites cypriotes sur des tessons d'une poterie d'un style différent.

même genre. « Comme à Mycènes, il y a deux catégories d'objets, l'une purement grecque, l'autre de provenance barbare. » Je ne connais pas les antiquités exhumées par M. Ossowski et m'abstiens de toute appréciation.

Le second argument fait sourire. Un dentiste américain de Dresde, M. N.-S. Jenkins, a écrit à M. Stillman qu'en examinant, à Athènes, la mâchoire inférieure du squelette dit (par M. Schliemann) d'Agamemnon, il a immédiatement constaté le type slave de cette mâchoire et reconnu qu'elle n'a pu appartenir qu'à une femme! J'avoue que la hardiesse de ce dentiste m'effraie, et m'effraierait surtout si j'avais à le consulter pour mes dents.

— En pesant des spirales et des bagues en or découvertes par M. Schliemann, M. Ridgeway est arrivé à penser que l'unité de poids, à Mycènes, équivalait à 135 grains, soit, à peu près, le sicle babylonien de 130 grains et (suivant l'auteur) le talent d'or homérique, devenu plus tard l'unité du système attique et eubéen[1]. M. Ridgeway est extrêmement savant et ingénieux; nous souhaitons qu'il nous donne un jour le traité *lisible* de métrologie antique qui reste un des *desiderata* les plus sensibles de notre littérature d'érudition.

TÉGÉE[2]. — Des fouilles entreprises par l'École française ont donné un certain nombre d'inscriptions, entre autres un catalogue d'éphèbes et une grande mosaïque avec nombreuses figures, où l'on voit notamment trois personnages allégoriques désignés par l'inscription ΚΑΛΟΙ ΚΑΙΡΟΙ (les belles Saisons). La découverte capitale, faite par M. Bérard dans l'été de 1889, est celle d'une statue archaïque en tuf, du type de celles des Branchides, représentant une divinité féminine assise, les bras collés au corps, Une héliogravure en paraîtra dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*.

— Les murs de Tégée, déchaussés sur plusieurs points par les fouilles de l'École française, se composent d'une assise inférieure en pierre sur laquelle reposent des rangées de briques. Les murs de Mantinée et celui de Thémistocle à Athènes présentent exactement la même construction[3].

— M. Fougères a publié en héliogravure[4] un bas-relief autrefois signalé par Ross, qui représente un lion montrant ses crocs avec une

1. *Journ. Hell. Studies*, 1889, p. 92.
2. Δελτίον, 1889, p. 172; *Revue des Études grecques*, 1889, p. 275.
3. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 327.
4. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 476, pl. VI.

singulière vérité d'allure. L'éditeur pense que ce bas-relief a pu appartenir à la frise du temple d'Athéna Alea due à Scopas; je le croirais volontiers plus ancien.

— Dans une note communiquée le 18 mai 1889 à la Société d'Anthropologie de Berlin[1], M. Schliemann écrit que « l'École française d'Athènes, à Mantinée comme à Délos, a fouillé sur plusieurs centaines de points sans rien découvrir d'intéressant. » Cette critique n'aurait pas dû être recueillie, même sous une forme atténuée, dans la *Philologische Wochenschrift*, feuille dont les rédacteurs, qui sont des archéologues, ont le devoir de connaître le *Bulletin de Correspondance Hellénique*. M. Schliemann a, du reste, fort gracieusement reconnu son erreur, dans une lettre qu'il m'a écrite d'Athènes, le 11 février 1890, en réponse à une protestation que je lui avais envoyée[2] : « Ἄρτι τὴν σὴν ἀπὸ κα' ἐνεστῶτος κομισάμενος ἐπιστολήν, σφόδρα ἄχθομαι εἰ ἀδίκως τὰ ἐν Μαντινείᾳ τε καὶ Δήλῳ ἔργα τῆς ἐνθάδε γαλλικῆς Ἀκαδημίας ἠτίμασα. Ἀτὰρ ἴσθι με ἀρξαμένου τοῦ ἔτους αωπθ' τὴν Πελοπόννησον περιπορευόμενον ἐν ᾧ χρόνῳ αἱ ὑπὸ τῶν ἑταίρων σου ἐν Μαντινείᾳ εὑρημέναι τοῦ Πραξιτέλους ἀναγλυφαὶ ἢ οὔκετι ἢ ἄρτι μόνον ἐς τὸ Μουσεῖον εἰσήχθησαν, ᾗ μὴν πάντως ἐμοὶ ἄγνωστοι ἦσαν τὴν ἐμὴν περιοδείαν ἐν ταῖς « *Verhandlungen* » περιγεγραφότι. Εἰς δὲ τὰς ἀναγλυφὰς ἐκείνας ἀπιδών, οὐδεὶς ἂν ἐξαρνοῖτο μὴ οὐκ εἶναι μεγαλοπρεπεστάτας καὶ μὴ οὐκ ἀποκαθίστασθαι τὸ μέγα τοῦ Μουσείου κόσμημα. Τῶν δὲ ὑπό σου τε καὶ τῶν ἑταίρων σου ἐν Δήλῳ ἐξωρωρυγμένων τὰ πλεῖστα, ὡς οἶσθα, ἐν Μυκόνῳ κατελελείπετο, οὕτως δὲ ἐμοίγε ἄγνωστα διέμεινεν. Ἔναγχος μὲν εἶδον ὅσα ἐξ αὐτῶν εἰς τὸ ἐνθάδε μουσεῖον μετηνέχθη, οὐκ ὀκνῶ δὲ διαρρήδην ἀποφαίνεσθαι, ὅτι καὶ τοῖς ἐν Δήλῳ ἔργοις καὶ τὴν Ἑλλάδα ἐπλουτήσατε καὶ τὴν ἐπιστήμην μεγάλως ὠφελήσατε. Οἴομαι δήπουθεν συγγνωστόν μοι εἶναι εἰ, τῶν ἐν Δήλῳ τε καὶ Μαντινείᾳ ἀνασκαφῶν γεγενημένων, οὐκ αὐτίκα τὰ καθέκαστα τῶν εὑρημένων ἀρχαιολογικῶν θησαυρῶν ἐμεμαθήκειν, καὶ γάρ, ὡς οἶσθα, πραγμάτων ὄχλῳ περιεσχημένος ὢν διατελῶ, ὅταν δὲ ὀλίγην ἄγω σχολήν, μάλιστα κινεῖ με τὸν νοῦν τὰ ἐρείπια τῆς ἀπομεμαυρυσμένης ἐκείνης ἀρχαιότητος τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους,

1. *Verhandlungen der berliner Gesellschaft*, 1889, p. 415.

2. Je publie quelques passages de cette lettre de M. Schliemann, pour montrer avec quelle familiarité l'heureux explorateur manie la langue grecque. Bien des hellénistes de profession seraient embarrassés pour en faire autant. On trouvera un jour, dans les archives du Musée de Saint-Germain, une grosse liasse de lettres grecques écrites par M. Schliemann et on les publiera peut-être à une époque où personne ne sera plus capable de l'imiter.

ἡν, δυσδιακρίτως ψηλαφῶντες ἐν τῷ λυκαυγεῖ ἀχανοῦς παρελθόντος, προϊστορικὴν προσαγορεύειν εἰώθαμεν καὶ πρὸς ἧς τὴν διαλεύκανσιν ἥδιστον μοί ἐστι διατρίβειν. »

Je comprends tout cela et me contente d'adresser à M. Schliemann le conseil évangélique : Πορεύου καὶ μηκέτι ἁμάρτανε.

SPARTE. — Dans un jardin de Sparte, on a découvert une mosaïque où est représenté un buste de femme couronnée d'un travail remarquable; l'inscription ϹΑΦΦΩ placée tout auprès prouve que c'est un portrait de la divine poétesse de Lesbos[1]. Non loin de cette tête, on lit l'inscription ΑΛΚΗΒΗΑΔΗϹ (*sic*), mais le buste d'Alcibiade qu'elle accompagnait a malheureusement disparu[2]. La suite des fouilles a montré que le reste de la mosaïque était détruit; on a cependant découvert une troisième inscription, ΚΑΛΛΙΟΠΗ.

VAPHIO[3]. — Dans son ouvrage sur les Minyens, publié en 1820, Otfried Müller écrivait (p. 319) : « Je ne sais pas si je fais une supposition téméraire en pensant qu'Amyclées a été l'ancienne résidence principale des Pélopides et qu'elle est la ville appelée *Lacédémone* par Homère. Là était le monument d'Agamemnon, car il passait pour y avoir été tué, et les Amycléens disputaient aux habitants de Mycènes la possession du tombeau de Cassandre; là aussi vivait Tyndare, et les Tyndarides sont appelés *dieux amycléens*; même dans les poèmes postérieurs, on trouve des traces de la tradition qui plaçait à Amyclées la tragique histoire des Pélopides. *Je me demande si des recherches plus exactes ne feraient pas découvrir près d'Amyclées des monuments semblables à ceux de Mycènes.* »

O. Müller ignorait, en écrivant ces lignes, que dès 1805 le consul Gropius avait trouvé près du village désert de Vaphio une construction avec coupole analogue aux prétendus trésors de Mycènes[4]. La pre-

1. On possédait déjà le portrait de Sappho sur des monnaies de Lesbos (*Zeitschrift für Numismatik*, t. XI, p. 114) et sur des vases (*Museo Italiano*, t. II, p. 41).

2. Δελτίον, 1889, p. 74.

3. Belger, *Beitraege zur Kentniss der griechischen Kuppelgraeber*, Berlin, 1887; Tsountas, Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, Athènes, 1883, p. 198; Wolters, *Athen. Mittheil.*, 1889, p. 113; Stillman, *The Nation*, 8 août 1889; *The Athenaeum*, 27 juillet 1889, 19 octobre 1889; *American Journal of Archaeol.*, 1889, p. 380; *Philologische Wochenschrift*, 7 septembre 1889.

4. Vaphio marque peut-être l'emplacement de l'ancienne Pharis, située sur la route d'Amyclées à la mer (Paus., III, 20, 3). Cf. Mure, *Tour in Greece*, t. II,

mière description exacte de ce monument fut publiée par le colonel anglais Mure dans le *Rheinisches Museum* (t. VI). MM. Conze et Michaelis, en 1861 (*Annali dell' Instituto,* 1861, p. 49), précisèrent un peu la description de Mure en publiant un plan sommaire de la colline. Mais ces renseignements étaient encore bien maigres et M. Chr. Belger, dans son excellent opuscule sur les *Tombeaux à coupole* de la Grèce préhistorique, publié en 1887, insistait avec raison pour que l'on étudiât plus exactement la tombe de Vaphio.

Ce travail a été entrepris en 1889 aux frais de la Société archéologique d'Athènes. Les fouilles, dirigées par M. Tsountas, durèrent environ quarante jours, du 23 au 31 mars et du 1[er] mai au 3 juin. La coupole (*tholos*) a de $10^m,15$ à $10^m,35$ de diamètre; comme les murs du couloir d'entrée, elle est construite en petites plaques, qui se sont conservées jusqu'à une hauteur de 3 mètres environ. Le sol, qui est formé par le roc naturel, était presque partout recouvert de terre noire et de fragments de bois carbonisé qui attestent la présence de foyers; c'est dans cette couche qu'on a recueilli les offrandes funéraires qui étaient dispersées un peu partout, sauf dans le tiers du tombeau voisin de l'entrée. Ces objets sont très importants pour l'archéologie : il y a notamment quatorze pierres gravées, du type insulaire; deux bagues en or, dont l'une porte une représentation figurée, un homme devant un arbre, tendant les mains comme dans l'acte de l'adoration, avec une femme auprès de lui; deux petits poissons découpés dans une mince lame d'or; des clous en argent et en bronze; de petits ornements, en particulier des rosaces et des feuilles d'or; des grains de collier en pierre et en ambre; des restes d'assez nombreux objets en ivoire, etc. On a découvert très peu d'ossements; la plupart avaient subi l'action du feu, mais M. Tsountas déclare ignorer s'ils appartenaient à des hommes ou à des animaux.

Dans la moitié septentrionale de la *tholos*, on a déblayé une fosse quadrangulaire creusée dans le roc, longue de $2^m,25$, large de $1^m,10$ et profonde de 1 mètre. On n'y a recueilli ni ossements ni charbon, ce qui fait supposer à M. Tsountas que c'était une tombe à inhumation, où les ossements se sont complètement réduits en poussière. A une des extrémités de cette fosse, on a trouvé une épée qui était fixée à sa poignée par trois clous en or; cinq poignards et couteaux de différentes grandeurs; deux pointes de lance; un disque en bronze; quatre disques épais en plomb; deux vases en albâtre; quatre vases en terre

p. 246; Leake, *Morea*, t. III, p. 3; *Peloponnesiaca*, p. 354; Curtius, *Peloponnesos*, t. II, p. 248.

cuite; un petit vase en argent; un autre de même forme en bronze. Vers le milieu du tombeau, on a recueilli quatre-vingts grains de collier en améthyste, deux pierres gravées et un poignard de bronze recouvert de feuilles d'or. Tout auprès étaient deux vases en or ornés de représentations en relief extrêmement curieuses (des hommes chassant des taureaux), deux vases en argent sans décoration, une phiale d'argent dont le rebord et le manche sont dorés, treize pierres gravées, trois bagues, dont l'une est sans décoration, la seconde en bronze avec des gravures que M. Tsountas ne décrit pas, la troisième *en fer*. Enfin, à l'autre extrémité du tombeau, on a trouvé un couteau, deux haches (dont l'une présente un caractère tout particulier) et deux disques épais en plomb.

Entre Slavochori et la colline d'Haghia Kyriaki, où l'on suppose qu'était placé le temple d'Apollon Amycléen, à quelques minutes vers le sud du hameau de Godena, M. Tsountas a découvert deux autres tombeaux de la même époque, sans coupole, il est vrai, mais creusés dans le roc, comme ceux qu'on a explorés à Nauplie et à Mycènes. On compte procéder le plus tôt possible à l'étude minutieuse de ces sépultures, qui paraissent être restées intactes.

Dans une notice ultérieure sur les trouvailles de Vaphio, M. Wolters nous apprend que les épées découvertes sont tout à fait semblables à celles de Mycènes. Un des poignards montre des traces d'une ornementation en or analogue à celle des poignards mycéniens qui ont été publiés en couleurs dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1886, pl. I, II, III). Les pierres gravées sont d'un admirable travail : outre les représentations d'animaux, si fréquentes sur les objets de cette classe, on y voit un certain nombre de figures humaines, tantôt vêtues de longues et larges draperies, tantôt presque nues. M. Wolters n'a pas assez d'éloges pour les deux vases à boire en or munis d'anses, dont l'extérieur est entièrement couvert de sujets en repoussé. Ces sujets se rapportent à des scènes de la vie ordinaire, probablement à la capture de taureaux que nous devons nous représenter comme vivant à l'état demi-sauvage. Sur une des coupes on voit un taureau, se précipitant vers la gauche, qui a saisi un homme par ses cornes et le jette à terre. Auprès du taureau est un second personnage au moment de tomber, comme si le taureau furieux venait de le renverser en passant. Plus loin, sur la droite, un taureau, pris dans une sorte de filet fixé à deux arbres, s'est abattu; enfin, plus loin, un taureau s'enfuit vers la droite. Sur la seconde coupe, un taureau passe à gauche devant un arbre : un homme l'a attaché par le pied gauche et marche derrière lui. Puis on aperçoit deux taureaux

debout à côté l'un de l'autre, et un troisième qui s'avance la tête baissée. Ces reliefs sont remarquables, non seulement par leur intérêt archéologique, mais par l'excellence de l'art dont ils témoignent. Ce sont les premiers produits de l'art mycénien où la figure humaine soit représentée avec soin et dans des dimensions suffisamment grandes pour qu'on en puisse étudier le style. Le costume des hommes est très singulier. Ils portent de longs cheveux et sont presque nus, avec une épaisse ceinture qui passe autour de leurs reins et se prolonge de part et d'autre par un petit tablier. Ils portent aussi des chaussures avec des extrémités un peu relevées et qui montent en bandes horizontales jusqu'au milieu du mollet. L'ensemble de ces scènes rappelle d'une manière frappante la peinture murale découverte à Tirynthe par M. Schliemann (*Tirynthe*, pl. XIII), où l'on avait d'abord reconnu une sorte d'acrobate se livrant à de périlleux exercices au-dessus d'un taureau lancé au galop. Il faut renoncer à cette interprétation et expliquer la peinture de Tirynthe d'après l'analogie des scènes de chasse de Vaphio [1].

— M. Stillman a décrit les trouvailles de Vaphio dans le *Times* du 10 octobre et dans la *Nation* du 8 août 1889. Il insiste sur le fait que, dans la tombe inviolée de Pharis, on a trouvé *in situ* des objets appartenant à une même période, tandis que dans celles de Mycènes des objets analogues apparaissent mélangés à d'autres d'une époque plus tardive. « Je crois, ajoute-t-il (dans le *Times*), que nous avons là clef de cette difficulté dans le passage de Diodore de Sicile qui raconte comment les Galates de Pyrrhus, ayant appris que les tombes royales de la Grèce contenaient des trésors, commencèrent à les piller, et que le roi, ayant besoin de ces mercenaires, fut impuissant à arrêter leurs déprédations. » C'est toujours la même thèse, que nous avons déjà plus d'une fois exposée ici [2]. Dans son article de la *Nation*, M. Stillman écrit : « Le petit cercle druidique au-dessus des tombeaux indique une intervention celtique ». Mais il faudrait commencer par prouver que les Celtes du Danube et de l'Asie Mineure ont construit des cromlechs ! L'absence de *gemmes insulaires* dans les tombes fouillées par M. Stillman est une objection de plus de valeur, mais j'avoue qu'elle me semble aussi peu propre que les autres à jus-

1. M. Marx a rapproché du taureau de Tirynthe quelques monnaies archaïques de Catane (*Jahrb. des Instit.*, 1889, p. 118) et a voulu y reconnaître l'image d'une rivière de l'Argolide au-dessus de laquelle plane un démon local. Cette hypothèse doit être abandonnée; cf. Wolters, *ibid.*, p. 121.

2. Voir notamment *Revue archéol.*, 1887, I, p. 66.

tifier la théorie de son adversaire. Les paradoxes ont vraiment la vie bien dure!

Épidaure. — Quelques bronzes archaïques, entrés récemment dans la collection du comte Tyskiewicz, ont été publiés par M. Wernicke dans les *Römische Mittheilungen* (1889, p. 116 et suiv. avec gravures)[1]. Le plus archaïque montre un type italique si prononcé qu'on est tenté de douter de la provenance. Le second représente Hercule marchant, avec une inscription rétrograde **HVBPIΣTAΣ—EΠOIEFE** (*sic*). Le troisième est un Satyre versant le contenu d'une fiole (absente) de la main droite levée (et non pas ἀποσκοπεύων, comme le dit M. Wernicke). L'auteur signale encore un fragment d'armure de la même collection avec l'inscription archaïque [ὁ δεῖνα ἀνέ]θηκε Δὶ Κρονίωνι...

Trézène[2]. — M. Staïs a fouillé, à Trézène, quelques tombeaux qui ont donné des vases de style mycénien et un curieux bandeau en or, décoré d'ornements géométriques, d'un oiseau et d'une croix gammée[3]. La même exploration a fait découvrir un fragment de bas-relief archaïque où l'on distingue une femme nue assise sur un cheval.

Corinthe. — Parmi les récentes acquisitions du British Museum, M. Cecil Smith signale le modèle en terre cuite d'un vaisseau de guerre grec; on y voit cinq guerriers armés de boucliers; celui du milieu paraît jouer de la double flûte[4].

— L'admirable petit lécythe récemment donné au Musée Britannique par M. Malcolm Macmillan[5] a été publié dans le *Journal of Hellenic Studies* (1889, pl. V).

— L'Éphorie a confisqué, entre les mains de trois Corinthiens, une série de vases de style archaïque et des monnaies.

Mégare. — M. Philios, fouillant au nom de la Société archéologique, a exploré un petit sanctuaire qu'on croit être celui de *Zeus Aphesios*, à 1 mille 1/2 de Mégare, au-dessus de la route menant à Corinthe[6].

1. Ce sont les mêmes bronzes que M. Helbig avait soumis à l'Académie dei Lincei le 22 janvier et le 19 février 1888.
2. Δελτίον, 1889, p. 107, 145, 163.
3. Gravé dans le Δελτίον, 1884, p. 164.
4. *Classical Review*, 1889, p. 379.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1889, I, p. 105.
6. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1887, p. 201; *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 327.

— On a découvert récemment une base de statue portant une dédicace à Hadrien et, sur un des côtés, une dédicace en dialecte mégarien à Q. Caecilius Metellus Macedonicus, le consul de 143 avant J.-C.[1].

— M. Winnefeld a fait connaître[2] un *alabastron* de cette provenance, appartenant à une collection particulière, où sont figurés deux nègres et une panthère; c'est un travail attique d'environ 470 avant J.-C., étroitement apparenté à des vases de Camiros, de Thèbes, de Tanagre, etc. qui présentent des motifs analogues. Cette série avait été autrefois attribuée à quelque atelier de l'Italie méridionale.

Anticyre. — Le hasard ayant fait découvrir en cet endroit une statue virile, M. Staïs y a commencé quelques fouilles qui ont dégagé un sanctuaire archaïque dédié à Apollon Égialée[3]. M. Lolling a signalé au même endroit les traces du sanctuaire d'Artémis, avec une paroi rocheuse percée de niches pour recevoir des ex-voto[4].

Delphes. — Je vois avec plaisir que tous les critiques allemands qui se sont occupés du livre de M. Pomtow ont fortement désapprouvé le ton de sa polémique contre l'École française[5]. Il est d'autant plus regrettable qu'un Américain, écrivant dans la *Nation* (29 août 1889, p. 170), ait paru prendre ces balourdises au sérieux et les ait invoquées comme un argument.

— M. Koldewey a répondu à des objections de M. Pomtow au sujet de la restitution du Portique des Athéniens (*Athen. Mitth.*, t. IX, p. 205). Dans une note du même article[6], M. Wolters a fait remarquer qu'une pointe ou un talon de lance avec inscription, découvert à Delphes par M. Haussoullier (*Bull. de Corr. Hell.*, t. V, p. 18), se trouve depuis 1880 au Musée d'Athènes. Usant d'un aimable euphémisme, M. Wolters ajoute que M. Pomtow avait admis « la perte » de cet objet (*Beitraege zur Topogr. von Delphi*, p. 45). Rétablissons la vérité toute crue : M. Pomtow n'a pas craint d'accuser le savant français d'avoir *volé* le morceau de bronze en question. Tout lecteur

1. Δελτίον, 1889, p. 199.
2. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 45.
3. Δελτίον, 1889, p. 171.
4. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 229, pl. VII.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 109.
6. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 207.

impartial du passage visé des *Beitraege* conviendra que notre interprétation est la bonne.

— To dig, or not to dig, that is the question!
Whether 'tis nobler...

Oui, c'est bien ainsi que la « question des fouilles de Delphes » se pose aujourd'hui aux archéologues américains. M. Stillman continue à soutenir très courageusement qu'il ne serait pas correct d'entreprendre ces fouilles, tant que la France n'y aura pas renoncé [1]; MM. Waldstein, Norton et d'autres affirment le contraire [2]. M. Norton, président de l'Institut archéologique américain, ajoute qu'en 1876 le ministre des États-Unis à Athènes, Gen. John Meredith-Read, fut chargé de sonder le gouvernement grec au sujet des fouilles de Delphes et qu' « il reçut une réponse entièrement favorable». Le général Read s'est sans doute contenté de paroles vagues. M. Eustratiadis, alors éphore général, et M. Koumanoudis, secrétaire de la Société archéologique, étaient entièrement opposés à tout projet de ce genre et auraient bien trouvé moyen d'en rendre l'exécution impossible. Aujourd'hui comme alors, aux yeux de toute personne impartiale, les fouilles de Delphes ne peuvent être faites que par l'École française ou par la Société archéologique. — Si l'École américaine veut entreprendre un beau travail, comme elle en est tout à fait digne, pourquoi ne se tournerait-elle pas vers la Crète, le pays des grandes surprises à venir?

Béotie [3]. — Au printemps de 1889, l'École américaine d'Athènes a commencé des fouilles à Anthédon, Thisbé et Platées [4]. A Anthédon, on a déblayé les fondations d'un édifice de destination inconnue, pris à tort pour un temple par Leake [5], ainsi que ceux d'un petit temple, peut-être celui de Dionysos; on a trouvé quelques objets en bronze, quelques terres cuites et des inscriptions pour la plupart funéraires. La récolte épigraphique a été beaucoup plus abondante à Thisbé et à Platées.

Akraephiae. — Une borne frontière des territoires de Kopae et d'Akraephiae a été publiée par M. Jamot [6].

Thespies. — L'École française d'Athènes a recommencé ses fouilles

1. *The Nation*, 1er août 1889. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 110.
2. *The Nation*, 9 mai et 29 août 1889.
3. Δελτίον, 1889, p. 50.
4. Sur les découvertes faites à Platées, cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 109.
5. Voir Leake, *Northern Greece*, t. II, p. 272.
6. *Bull. de Corr. Hellén.* t XIII, p. 407

au temple des Muses près de Thespies[1]. On a découvert un portique, dans un coin duquel étaient entassés de nombreux bronzes, entre autres un bras de statue d'homme armé, plus grand que nature, et des figurines d'applique provenant de la cuirasse de la même statue. Les dernières semaines de fouilles ont donné deux bas-reliefs, un vase avec inscription et un grand nombre de textes épigraphiques.

— Les fouilles ont aussi porté sur le théâtre, où une partie de la scène a encore été trouvée debout. Il n'y a pas de λογεῖον, mais seulement un προσκήνιον orné de demi-colonnes en dehors de l'orchestre circulaire. Le théâtre de Thespies vient donc s'ajouter, par cette disposition, aux théâtres sans λογεῖον qu'on a signalés à Épidaure, à Athènes, au Pirée, à Orope et à Assos[2].

Thèbes. — Les curieuses découvertes céramiques faites dans le temple des Cabires près de Thèbes[3] auront-elles pour effet de remettre en honneur l'interprétation mystique des vases grecs, chère aux archéologues du commencement de ce siècle? M. Kern a fait à ce sujet des observations intéressantes dans une séance de la Société archéologique de Berlin[4] : il a insisté sur les liens que laissent apercevoir les vases récemment découverts entre les mystères cabiriques et l'orphisme. Le Cabire d'un de ces vases (*Mittheil.*, t. XIII, pl. IX) est représenté sous les traits du Dionysos thébain ; mais Dionysos, dans la religion orphique, est aussi l'enfant Zagreus et cet enfant, désigné par la simple inscription ΠΑΙΣ, paraît sur le même vase. On y voit aussi (pl. IX à gauche) une scène d'amour entre Mitos et Krateia, à laquelle assiste le jeune Pratolaos ; les noms sont inscrits au-dessus des figures. Il suffit de rappeler à ce propos un passage connu de Clément (*Stromates*, V, p. 676) : Ἐπιγένης, ἐν τῷ Περὶ τῆς Ὀρφέως ποιήσεως, τὰ ἰδιάζοντα παρ' Ὀρφεῖ ἐκτιθέμενος, φησί... μίτον δὲ τὸ σπέρμα ἀλληγορεῖσθαι. Nous espérons avoir l'occasion de revenir sur cet important sujet, lorsque la publication spéciale relative aux fouilles des Cabires aura paru[5].

1. Δελτίον, 1889, p. 86, 107, 123. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. [illegible]9.
2. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 328.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 71, 371 ; 1889, II, p. 109. — Dans la *Philologische Wochenschrift* (1889, p. 843), M. K. Wernicke a combattu l'opinion de M. Boehlau (*Jahrb. des Instit.*, 1888, p. 325 et suiv.), d'après laquelle les vases thébains et les terres cuites en galette de Tanagre proviendraient d'une fabrique locale à Aulis.
4. *Philol. Woch.*, 1889, p. 838.
5. Cette publication est annoncée comme prochaine, *Philol. W h.*, 1889, p. 1192.

THERAPNAE[1]. — On a dégagé complètement la construction archaïque en grosses pierres que Ross avait déjà étudiée en 1883 (*Arch. Aufs.*, t. II, p. 342), mais sans parvenir à en élucider la destination. Les seuls objets découverts sont cinq petites figurines en plomb représentant des hommes armés et casqués, ainsi qu'une tête féminine en bronze.

TANAGRA[2]. — Les fouilles de Tanagra ont été reprises et ont donné de nouveau une cinquantaine de figurines. Un motif curieux est celui d'une vieille femme debout, devant une table qui paraît porter des pâtisseries.

THESSALIE. — On doit à M. Fougères la publication d'une série d'inscriptions thessaliennes provenant de Larissa, Phalanna, Kierion, Pharsale, Phères, Halos, etc. Signalons entre autres un décret de la ville de Ptéléon, une liste d'affranchissements de Larissa, la dédicace d'une statue élevée par la confédération des Athamanes au légat Quintus Braetius Sura, une dédicace à Zeus Meilichios et Enodia (Hécate), un décret de Phalanna conférant la proxénie aux citoyens de Métropolis en Thessaliotide, une inscription funéraire donnant le nom d'*Harmyra*, ville établie à l'époque romaine sur le site d'Halos, d'intéressantes épitaphes métriques, etc.[3].

— M. Wolters a publié un certain nombre d'inscriptions de cette province, entre autres le décret des Magnètes (déjà donné par M. Fougères, *Bull. Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 271) et une liste d'affranchis de Velestino, où se trouvent pour la première fois les formes ἀπελευθερεσθές, ἀπελευθερεσθένσα[4].

DÉMÉTRIAS (Volo)[5]. — On a découvert dans la citadelle de Volo les restes d'une ancienne église byzantine, dont on se propose de lever le plan.

SPALAUTHRA. — M. J.-H. Mordtmann a publié un intéressant décret du δῆμος ὁ Σπαλαυθρέων (Spalauthra au sud de Méthone) en l'honneur d'un stratège des Magnètes[6]. L'original, découvert il y a

1. Δελτίον, 1889, p. 172.
2. Δελτίον, 1889, p. 123, 154.
3. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 378 et suiv.
4. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 51.
5. Δελτίον, 1889, p. 210.
6. Cf. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 276.

longtemps sur un point de la presqu'île de Magnésie, se trouve aujourd'hui dans une collection particulière à Constantinople[1].

Salonique. — En dehors de la porte *Kassandriotiké,* à gauche de la route, on a découvert une nécropole antique ; un des tombeaux porte l'inscription suivante : Γάϊος Ἰούλιος Εὐτυχὴς τὴν ἐντομίδα ἑαυτῷ ζῶν suivie de la menace d'une amende de 5,000 deniers en cas de violation de sépulture. On a aussi recueilli beaucoup de petits sarcophages où avaient été inhumés des enfants[2].

— M. Mordtmann annonce qu'un archéologue danois, M. Kink (lire *Kinch*), prépare un travail sur les inscriptions de Salonique ; il en a publié lui-même quelques-unes, dont la plus intéressante est une copie nouvelle de l'épitaphe métrique *Corp. inscr. graec.*, II, 1988 = Kaibel, nº 522 [3].

Édesse. — En signalant, dans notre dernière *Chronique*[4], les inscriptions d'Édesse publiées par M. Bormann, nous avons omis de donner à nos lecteurs un renseignement qui a son importance. M. Bormann avait reçu ces copies de M. Jirecek, qui les tenait lui-même d'un de ces anciens élèves de Sophia, G. Petrov de Wodena. « A ma connaissance, écrit M. Bormann, cinq seulement sur ces dix-neuf inscriptions ont été publiées. » Or, il se trouve que *dix* autres de ces textes avaient déjà été imprimés *deux* fois : d'abord dans un petit livre grec publié en 1874 à Constantinople, puis par M. l'abbé Duchesne (*Archiv. Miss.*, 1876, p. 298 et suiv.), qui dit expressément : « Les inscriptions comprises sous les nᵒˢ 135-155 sont tirées de la brochure, etc. » Nous donnons en note la concordance[5]. Les restitutions de M. l'abbé Duchesne sont parfois très heureuses (p. ex. nº 145, dernière ligne), là où l'éditeur allemand renonce à tirer un sens de la même copie. Il ne peut donc être question d'un emprunt déguisé, mais seulement d'une inadvertance qu'il n'était pas inutile de signaler aux épigraphistes.

Mont Athos. — Dans un ouvrage publié par l'Université d'Athènes à l'occasion de son jubilé. M. Sp. Lambros a donné une étude sur les

1. *Athen. Milth* , t. XIV, p. 195.
2. *Philol. Woch.*, 1889, p. 1290.
3. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 192.
4. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 112.
5. A. E. M. 8 = D. 135; 10 = 145; 12 = 140; 13 = 141; 14 = 143; 15 = 144 (moins complète) 17 = 136; 18 = 148; 19 = 147 ; 20 = 139.

palimpsestes des bibliothèques de l'Athos et sur des extraits de Plutarque conservés dans un manuscrit de même provenance[1].

Constantinople. — Dans mon *Catalogue du Musée impérial,* j'ai décrit sous le n° 163 une stèle de bon travail provenant de Cyzique, où le commencement d'un décret[2] est surmonté d'un médaillon présentant une tête énergique vue de profil. A mon avis, cette tête était celle d'un prince barbare en l'honneur duquel le décret a été rendu, et j'avais même supposé depuis que ce prince pouvait bien être un Galate[3]. M. Lechat[4] croit y reconnaître la tête de Pan qui figure sur les monnaies de Panticapée. Si, comme le dit l'éditeur, on aperçoit la longue oreille pointue de Pan *parmi les mèches éparses de cheveux,* il est évident que son interprétation est exacte; mais je ne distingue pas cette oreille sur l'héliogravure, comme je ne l'ai pas non plus remarquée autrefois sur l'original. J'ajoute que le vêtement du personnage, sorte de paletot à collet, ne ressemble guère à une peau de bête. Par ces motifs, je crois que la question n'est pas résolue, mais les arguments donnés par M. Lechat sont assurément fort ingénieux. Il admet que le décret de Cyzique concerne un citoyen de Panticapée, peut-être Leucon Ier, et qu'on aura fait figurer en tête, comme cela s'est fait sur d'autres monuments, les « armes » de sa ville natale.

M. Lechat a aussi publié un bas-relief inédit du même Musée qui, trouvé à Pergame, est un ex-voto en l'honneur d'un héros local, peut-être de ce héros Pergamos dont Lenormant s'est autrefois occupé. Le travail en est très remarquable et, comme le dit M. Lechat, c'est un morceau de choix dans une série de sculptures de second rang[5].

— Un article de M. E.-A.-W. Budge sur le Musée de l'École des beaux-arts contient quelques renseignements précis sur cette dernière institution, mais la demi-colonne consacrée au Musée de Tchinli-Kiosk est d'une singulière insignifiance[6].

1. Τὰ κατὰ τὴν ἑορτὴν τῆς πεντηκονταετηρίδος τοῦ ἐθνικοῦ πανεπιστημίου ἐκδιδόμενα. Ἀθήνησι, 1888. Cf. un article de M. Krumbacher sur le 1er fascicule du *Catalogue des bibliothèques de l'Athos* publié par M. Lambros, *Phil. Woch.*, 1889, p. 894.

2. M. Mordtmann s'était imaginé (*Athen. Mitth.*, t. VI, p. 121) qu'une autre inscription plus récente gravée au revers était la continuation de celle-là; j'ai signalé l'erreur dans mon *Catalogue.*

3. *Revue archéol.*, 1889, I, p. 320.

4. *Bull. de Corr. Hellén*, t. XIII, p. 514, pl. IX.

5. L'éditeur aurait pu le rapprocher de celui qui est publié dans les *Monuments figurés* de Le Bas (pl. 129) et qui provient également de Pergame.

6. *The Athenaeum,* 13 juillet 1889.

— M. Ehrhard a communiqué à l'Institut allemand de Rome l'esquisse d'un travail, qui promet d'être intéressant, sur l'épigraphie chrétienne de Constantinople[1].

Corcyre[2]. — M. Constantin Carapanos a fait en partie les frais d'une exploration, conduite sur les terres qu'il possède près de l'ancienne ville par M. Lechat, membre de l'École française. Après avoir déraciné un arbre et quelques vignes, on a rencontré un énorme dépôt de figurines en terre cuite, dont le style est celui de l'archaïsme déjà mûr[3]. A côté des statuettes il y des plaques d'un curieux travail qui accusent des influences orientales.

Érétrie. — Des fouilles instituées dans une nécropole d'Érétrie par M. B. Nostrakis ont donné des résultats fort remarquables[4]. Parmi les antiquités de cette provenance qui ont été transportées au Musée central, on signale les objets suivants, tous d'un style excellent et destinés, sans doute, à être bien souvent reproduits : 1° femme assise sur un rocher tenant, sur ses genoux, un miroir (?) ouvert ; coloration très vive ; 2° pyxis à figures rouges avec inscription obscure, ornée de deux groupes de deux femmes, l'une assise, l'autre debout, avec une troisième qui marche vers un autel ; 3° lécythe blanc haut de 0m,40 ; on y voit deux femmes richement vêtues, entre lesquelles est une cigogne. Au-dessus, en caractères archaïques : Δίφιλος καλὸς Μελανόπω. Un autre lécythe, trouvé dans le même tombeau, porte la même inscription. Sur d'autres sont figurées des scènes diverses : un guerrier, une offrande à la stèle, une *prothesis*, Charon sur sa barque avec Hermès psychopompe et une jeune femme (cette peinture est, dit-on, un chef-d'œuvre), une pleureuse sur une tombe, une morte richement vêtue entre Hypnos et Thanatos, Athéna en armes dans une attitude pensive, Ulysse entre les Sirènes, etc. Il faut signaler à part deux lécythes blancs qui paraissent d'une beauté et d'une conservation tout à fait extraordinaires[5]. Le premier, haut de 0m,49, porte le mo-

1. *Roem. Mittheil.*, 1889, p. 186.
2. Δελτίον, 1889, p. 124 ; *Comptes rendus de l'Acad. des inscrip.*, 20 juillet 1889 ; *Chronique des Arts*, 1889, n° 27 ; *The Academy*, 17 août 1889 ; *The Athenaeum*, 27 juillet 1889 (article important et bien informé de Sp. Lambros).
3. Une très belle pièce est tout à fait dans le style de Phidias.
4. Δελτίον, 1889, p. 74, 98, 115, 136, 150, 155, 171, 173, 213. Les inscriptions funéraires découvertes au cours des fouilles ont été publiées dans le Δελτίον, *ibid.*, p. 166 sq. Cf. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 27 juillet 1889.
5. Δελτίον, 1889, p. 136.

tif ordinaire de l'offrande à la stèle ; le second, haut de $0^m,40$, est orné, au milieu, d'une stèle surmontant trois marches, sur l'une desquelles on voit un enfant diadémé tenant une baguette terminée par un cercle (peut-être un jouet). Il lève la main vers une femme vêtue d'un chiton transparent qui tient dans la main droite un ou deux javelots ; à ses pieds est un casque et un bouclier. A droite de l'enfant est placée une jeune fille, tenant une corbeille, qui étend la main droite au-dessus de la tête de l'enfant. La composition est complétée sur la droite par un homme barbu qui porte un objet indistinct.

Tous les objets de beau style ont été retenus par le gouvernement grec, qui a payé à M. Nostrakis une indemnité correspondante à leur valeur[1].

Dans un tombeau romain d'Érétrie, construit avec des pierres taillées à une époque antérieure, on a découvert une inscription honorifique où il est question du temple d'Apollon Daphnéphore à Érétrie[2]. L'Éphorie a aussi confisqué à Érétrie un bas-relief de grandeur naturelle représentant une tête de Satyre, en pierre de poros, une stèle portant un décret en l'honneur d'Arrhidée, fils d'Alexandre, et un grand nombre d'inscriptions diverses[3].

— Frappée des brillants résultats des fouilles conduites par M. Nostrakis, l'Éphorie en a entrepris à son tour dans un champ voisin[4]. Elles ont fourni quelques objets très remarquables : un lécythe orné d'une peinture représentant Circé et Ulysse, de style archaïque ; un autre où l'on voit Héraklès et Atlas ; un troisième avec une scène de chasse ; un couvercle en bronze d'une boîte de miroir avec un bas-relief représentant Aphrodite Épitragia ; un autre avec un bas-relief représentant l'enlèvement d'Orithyie par Borée, etc.[5]. De nouvelles recherches ont été instituées depuis sous la direction de M. Koromantsos et ont donné des vases et des figurines de prix[6].

1. Δελτίον, 1889, p. 83.
2. Δελτίον, 1889, p. 104. Cf. Eustratiadis, Ἐφημ. ἀρχ., 1869, p. 317.
3. Δελτίον, 1889, p. 84.
4. Δελτίον, 1889, p. 85, 123, 139, 202.
5. La part revenant à M. Tzotzis, le propriétaire de ce terrain, a été payée 1,735 drachmes par le Musée central. Celle de M. Nostrakis avait été rachetée 3,200 drachmes, conformément à l'avis d'une commission spéciale (Δελτίον, 1889, p. 150).
6. Δελτίον, 1889, p. 171.

Thasos. — M. Christidis a l'obligeance de me communiquer quelques inscriptions qu'il a découvertes près de Panagia.

I.

ΜΟΥΛΠΙΟΣΜΕΣΣΑΛΑΣ
ΠΥΘΙΩΝ
ΑΒΕΤΟΥΗΔΙΑΣΑΠΟΛΛΙΝΑΡΙΟΣ
ΕΠΙΤΙΝΝΙΟΣΜΙΚΚΟΣ
ΧΑΡΗΣΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ
ΖΩΣΙΜΟΣΓΕΡΟΝΙΔΟΥ
ΔΙΟΣΚΟΡΟΣΣΖΩΣΙΜΟΥ
ΗΡΩΔΗΣΣΑΜΟΥΟΜΟ
ΖΩΣΙΜΟΣΣΕΡΑΠΙΟΥ

D'après la copie de M. Christidis, le Λ a une forme presque cursive; l'E de ΜΕΣΣΑΛΑΣ (l. 1) a celle d'un Σ retourné avec barre horizontale au milieu, assez fréquente dans l'épigraphie gréco-romaine de la Grèce du nord; la forme de l'Υ se rapproche beaucoup de celle du V latin. A la l. 7, les lettres ΟΜΟ, que je ne comprends pas, sont plus petites que les autres.

II. Brisé en haut à gauche.

ΣΙΚΑ
ΠΕΜΨΑ
ΩΤΟΝΑΝΕ
ΟΙΙ · ΤΑΔΕΚΩΝ
ΟΝ . . . . ΩΤΗΝ
Ζ · Ι · Π V Γ
Ο Κ Α Ι · C

D'après la copie, les lettres des deux dernières lignes sont plus grandes que les autres.

III.

Α Ρ Τ Є Μ Α C
ΚΟΡΑCΠΡΟ
ϐ Λ Η · Χ Α Ι

IV.

ΗΡΟΔΟΤΟΣ
ΗΡΟΔΟΤΟΥ
ΦΙΛΟΦΡΩΝ
ΕΥΦΡΙΛΛΟΣ
ΠΑΝΚΡΑΤΙ
ΔΟΥΟΚΑΙ
ΘΕΟΔΩΡΟΣ
⅂ΤΑΔΙΟΣ
ΒΡΟΤΩΝ
. ΝΤΙΦΩΝ
ΘΑΣΟΥ

Les E des lignes 4 et 6 ont la forme d'un Σ retourné avec barre horizontale au milieu.

Imbros. — Un fragment d'inscription στοιχηδόν de cette île et une dédicace du peuple athénien d'Imbros à Julia Augusta ont été publiés par M. Durrbach[1].

Lesbos. — M. C. Cichorius a communiqué à l'Académie de Berlin, dans sa séance du 7 novembre, d'importantes inscriptions découvertes par lui et provenant du temple d'Asklépios à Mitylène, où étaient réunies les archives épigraphiques de la ville. Il les a trouvées dans la forteresse turque qui avait déjà fourni plusieurs textes du même genre[2]. Parmi ces documents nouveaux, il y a des fragments de sénatus-consultes et de lettres impériales émanant d'Auguste. Quelques lignes d'une lettre de Jules César sont le premier spécimen authentique que nous possédions de son style grec[3]. En voici la transcription : [Γάιος Ἰούλιος Καῖσαρ αὐτοκράτ]ωρ δικτάτωρ τ[ὸ τ]ρίτον καθε[σταμένος Μυτιληναίων ἄρχουσι βου]λῇ δήμῳ χαίρειν καὶ ἔρρωσθαι καὶ [ὑγιαίνειν. Ἐπεὶ ἀεὶ βούλομαι] εὐεργετεῖν τὴν πόλιν καὶ οὐ μό[νον φυλάττειν τὰ φιλάνθρωπα, ἃ διεπράξ]ασθε δι' ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ συναυ[ξάνειν αὐτά..... ἡσύχ]ως τὴν ἡγεμονίαν φιλίας δόγ[ματός τε ὑμῖν συγκεχωρημένου δι]απέπομφα πρὸς ὑμᾶς τὸ ἀ[ντίγραφον][4]. La date de ce fragment est octobre-décembre 709. Il est bien regrettable qu'il nous soit parvenu si mutilé.

La disposition originale des blocs portant les inscriptions a donné lieu à des hypothèses divergentes émises par MM. Cichorius et Th. Mommsen.

M. Cichorius a aussi montré que l'inscription publiée par M. Conze, *Reise auf der Insel Lesbos*, pl. XI, 3, est le fragment d'un traité d'alliance entre Rome et Methymna[5].

Chios. — L'Ἐφημερίς quotidienne d'Athènes[6] a publié deux articles sur des inscriptions de Chios découvertes à Cardamyle, au nord-est de l'île, et déchiffrées par le gymnasiarque Zolòtas. La première, dont Vlastos avait à peine lu quelques mots (*Corp. inscr. graec.*, 2214 *c*),

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 430.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 119.
3. Cf. la lettre donnée par Josèphe, *Ant. Jud.*, XIV, 10, 2.
4. Les restitutions sont celles de M. Cichorius.
5. *Rheinisches Museum*, XLIV, p. 440.
6. Ἐφημερίς, 22 et 23 août 1889.

est transcrite comme il suit dans le journal grec : Ἐπὶ Τ]έλλ[ι]ος πρ[υταν]έος, βολῆς γνώμ[η. Ἐν τ]οῖς ἄλσεσιν μ[ὴ ποιμ]αίνεν μηδὲ κοπρ[εόε]ν· ἢν δὲ ποιμαίνηι [ἢ ὑ]φορβῆι ἢ βοκολῆι, [ὁ ἰ]δὼν κατειπάτω πρ[ὸς] τὸς βασιλέας ἀγ[νῶς] πρὸς το θεο· τῶι δὲ [πο]ιμαίνοντι ἢ ὑφορβέοντι ἢ βοκολεόντι ἡμίεκτον ἴθυνα ἔστω κατὰ κτῆνος ἕκαστον· ἢν δὲ κοπρεόων ἀλ[ί]σκηται πέντε στατῆρας ὀφειλέτω ἀγνῶς πρὸς το θεο· ἢν δὲ ὁ ἰδὼν μὴ κατείπει πέντε στατῆρας ὀφειλ[έτ]ω [ἱ]ερὸς τῶι θεῶι..... Les cinq dernières lignes sont très mutilées et n'offrent aucun sens. On voit qu'il s'agit d'un règlement relatif à la protection des bois sacrés. La seconde inscription a été découverte au port de Cardamyle (Μάρμαρον) ; c'est encore un fragment de règlement, d'une lecture très difficile, où il est question des Καυκασεῖς, c'est-à-dire sans doute des habitants du port chiote de Καύκασα dont parle Hérodote (V, 33). La troisième inscription, trouvée au même endroit, est sans importance : Φιλίωνος το Κρίτων[ος].

Patmos. — M. Sp. Lambros annonce à l'*Athenaeum*[1] que les copies de documents inédits faites autrefois par M. Sakkélion à Patmos vont paraître dans le IVe volume des *Acta et diplomata* publiés par MM. Müller et Miclosich. Le catalogue des manuscrits de Patmos, préparé par le même savant, sera publié par le Syllogue Παρνασσός à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. M. Lambros dit que les précieux travaux de M. Sakkélion ont, jusqu'à présent « attendu un éditeur. » Cela n'est pas tout à fait exact, car en 1881, étant à Patmos, j'offris à ce savant, avec le consentement du directeur du *Bulletin*, l'hospitalité du recueil de l'École française d'Athènes, auquel il avait déjà donné quelques articles. Nous sommes heureux d'apprendre que l'impression des manuscrits de M. Sakkélion a commencé dans l'été de 1889.

Délos. — La continuation des fouilles a été confiée en 1889 à MM. Doublet et Legrand. Les travaux ont porté sur le portique de Philippe et plusieurs endroits de l'enceinte d'Apollon ; on a découvert des inscriptions nombreuses, entre autres les comptes et inventaires de 274, immense inscription gravée des deux côtés et sur les tranches d'une dalle de 1m,20 sur 0m,92, deux grands décrets de clérouques datés de 140 et de 130 environ, des décrets de proxénie, un bas-relief

1. *The Athenaeum*, 17 août 1889.

votif à Asklépios, un pied gauche d'une statue en bronze qui devait être de grandeur naturelle, une dédicace des Pisidiens à M. Antonius, une signature du sculpteur *Héphestion*, etc. Une base de statue élevée à Hérakleidès, fils d'Aristion de Tarente, par son épouse et ses enfants, porte la signature du sculpteur *Polianthe*[1]. On a aussi découvert une statue archaïque de femme de grandeur naturelle, deux têtes viriles et de nombreux objets en terre cuite.

— M. Homolle a fait connaître une série de décrets du peuple athénien de Délos[2], dont l'un est relatif aux libéralités d'un gymnasiarque nommé Gorgias. Un autre permet de distinguer pour la première fois les deux collèges chargés de la garde des trésors et des cérémonies du culte (οἱ καθεσταμένοι ἐπὶ τὴν φυλακὴν τῶν ἱερῶν χρημάτων, οἱ ἐπὶ τὰ ἱερά). Le même article contient des recherches sur la chronologie de archontes sur lesquelles il serait trop long d'insister ici.

— Le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (t. XIII, p. 369 et suiv., pl. XII et XIII) a publié un article sur les antiquités que j'ai découvertes en 1882 au théâtre de Délos. Les plus importantes sont une inscription qui donne le nom d'un poète tragique inconnu, Dionysios fils de Démétrios, et de curieux graffites tracés, avec une dextérité merveilleuse, sur les faces d'un petit Hermès acéphale. Des moulages de ces graffites, exécutés d'après mes estampages, sont déposés au Musée de Saint-Germain. J'ai honte de n'avoir pu donner un plan et un essai de restitution du théâtre de Délos, mais le manque d'instruments et aussi de connaissances techniques m'a empêché de faire ce travail il y a sept ans. Je souhaite qu'il se trouve bientôt quelqu'un pour l'entreprendre.

— M. B. Graef a constaté que la Niké d'Archermos porte des traces de polychromie, notamment d'un ornement en écailles au-dessus de la ceinture[3].

— On trouvera des indications intéressantes sur les trésors sacrés de Délos et d'autres sanctuaires dans un travail récent de M. Swoboda, qui a été inséré aux *Wiener Studien*[4].

Mélos. — M. Collignon n'est pas trop indulgent pour les monuments qu'il publie[5]. Au Poseidon colossal découvert en 1877 à

1. Δελτίον, 1889, p. 74.
2. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 408 et suiv.
3. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 327.
4. Swoboda, *Ueber griechische Schatzverwaltung*, in *Wiener Studien*, XI, p. 65-87.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 115.

Milo[1], il trouve « une attitude conquérante et quelque peu tapageuse », une « pose voulue et cherchée », une « majesté de commande », une « attitude emphatique et déclamatoire ». C'est peut-être aller bien loin. Assurément, Tissot avait tort d'appeler « frère de la Vénus de Milo » ce marbre qu'il rêvait de faire arriver au Louvre; mais cette statue est encore de celles dont tout Musée pourrait être fier, même s'il possédait la Vénus de Milo par surcroît. Le torse et le bras droit sont d'un excellent modelé, sans la sécheresse du travail romain. Épris des élégances de l'archaïsme et de l'atticisme, M. Collignon me rappelle ces fanatiques du *cinque-cento* auxquels la vue d'un tableau bolonais soulève le cœur. Je respecte ces dégoûts du délicat historien de Phidias, mais je me garde de les partager.

Amorgos. — M. E. Szanto a restitué, d'après une inscription déjà connue et de même provenance (*Bull. Corr. Hellén.*, t. VIII, p. 23), un texte relatif à un emprunt de la ville d'Arcésiné qui avait été publié sans commentaires par M. Dümmler (*Athen. Mittheil.*, t. XI, p. 107)[2].

Carpathos. — L'inscription de Tristoma, publiée par M. Beaudouin (*Bull. Corr. Hellén.*, t. VIII, p. 356) et étudiée depuis par M. Schumacher (*Rhein. Mus.*, 1887, p. 635), a été rééditée avec quelques variantes par M. Paton[3]. Les noms qu'elle donne sont fort importants pour la géographie de la Carie.

Crète (Gortyne). — Sous le titre de *Monumenti antichi*, l'Académie romaine dei Lincei a commencé une série qui semble devoir faire suite aux défunts *Monumenti dell' Instituto*. Les fascicules paraîtront à intervalles indéterminés, ce qui est une excellente chose. Le choix du format in-4°, au lieu de l'odieux in-folio, en est une autre. La première livraison contient une description illustrée du temple d'Apollon à Gortyne, découvert en 1888 par M. Halbherr. On y a trouvé plusieurs statues, entre autres un torse colossal d'Apollon, une grande statue de femme, un Triton, un buste d'empereur, etc. Le texte a été rédigé par M. Halbherr et Comparetti ; ce dernier s'est occupé particulièrement des documents épigraphiques, faisant suite à ceux qui ont été publiés dans le *Museo Italiano*.

— On signale à Gortyne la découverte d'une coupe en marbre où

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, pl. III, p. 498.
2. *Arch. epigr. Mitth.*, t. XII, p. 74.
3. *Classical Review*, 1889, p. 333.

sont représentés en relief Dionysos couché sur un rocher, Pan, un Satyre, une femme portant des fruits, un éphèbe avec une hache, un second Satyre tenant un bélier par les cornes, etc. La description donnée de cet objet est insuffisante[1].

LEBENA. — Trois inscriptions provenant de l'Asklépiéion de Lebena ont été déposées au Musée de Candie; il y est question des biens du temple et des fonctions remplies par les néocores[2].

CHYPRE. — On annonce que le *Cyprus Exploration fund* se dispose à commencer des fouilles à Salamis, emplacement exploré en partie par M. A. de Cesnola[3]. Ce choix ne me paraît pas très heureux, à cause de la très grande étendue du terrain sur lequel sont disséminés les vestiges antiques (cf. *Revue archéol.*, 1885, II, p. 348). En tous les cas, on n'y fera rien sans beaucoup d'argent. Le Comité demande, par l'organe de M. Sidney Colvin, une somme de 1,000 livres sterling pour commencer.

— Une campagne de fouilles conduite à Tamassos par M. O.-Richter, dans l'automne de 1889, a donné, paraît-il, des résultats de la plus grande importance, en particulier pour l'histoire de l'architecture ionique. Nous attendons des informations complémentaires à ce sujet.

— Nous avons brièvement signalé, d'après M. Sayce, les découvertes faites par M. de Castillon à Curium (1886-87). On nous a fourni depuis quelques nouveaux renseignements sur ces trouvailles, qui comprennent notamment de beaux bracelets, ornés de têtes d'animaux, une magnifique bague en or avec une gravure représentant un navire, un grand vase panathénaïque avec inscription et la représentation d'une course de chars, admirablement conservé, de nombreux bijoux en or et en argent, etc. Le contenu des tombes était exclusivement hellénique; on affirme cependant que l'explorateur n'a pas recueilli la poterie commune. Nous espérons que ces découvertes ne tarderont pas à être transportées au Louvre, où elles devraient figurer depuis longtemps[4].

— Le feuilleton archéologique du journal chypriote *The Owl*[5] a été

1. *Philol. Woch.*, 1889, p. 779.
2. *The Athenaeum*, 31 août 1889.
3. *The Academy*, 3 août 1889.
4. [Elles y sont arrivées en 1891.]
5. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 121, nº 1, où nous avons indiqué le con-

remplacé par une revue spéciale dirigée par M. O.-Richter, *The Journal of Cyprian Studies* (vol. I, n° 1, avril 1889)[1]. Cette revue contient des articles en français (?), en anglais et en allemand. Le premier, dû à M. Richter, concerne l'âge du cuivre et du bronze à Chypre; il est accompagné de planches un peu confuses, mais qui reproduisent beaucoup d'objets inédits et curieux. Le travail de M. Dieck, intitulé: *Cyprus, réveille-toi!* est plus amusant que ne l'a voulu l'auteur. M. O. Hoffmann a traité deux questions de dialectologie cypriote et le fascicule se termine par deux petits articles de MM. Cobham et Konstantinidès. On ne peut que souhaiter bonne chance à cette revue, qui mériterait d'être patronnée par le gouvernement local de Chypre, si indifférent jusqu'à présent à tout ce qui touche l'archéologie et l'histoire.

— Le joli (et coûteux) volume de M. Hogarth, *Devia Cypria* (Londres, 1889), contient une description de la pointe septentrionale de l'île, l'ancien royaume de Salamis, accompagné d'une bonne carte et de photogravures. L'auteur a également insisté sur les ruines de l'antiquité et sur celles du moyen âge, mais toutes ses informations sur cette dernière période sont dues aux ouvrages de M. de Mas-Latrie. Il y a quelques inscriptions intéressantes, par exemple, à la page 24, une dédicace à Apollon Μυρτάτης. A ce propos, M. Hogarth retire sa conjecture au sujet d'une ville de Melantha[2], et explique le surnom d'Apollon Μελάνθιος par l'herbe médicinale dite μελάνθιον, une variété du pavot. Nous avons donné ailleurs nos raisons pour croire que l'épithète Μελάνθιος se rapporte à une ville arcadienne nommée Μελαιναί[3]. L'explication suggérée par M. Hogarth est ingénieuse et il l'appuie du nom d'Aphrodite μυκηρόδις (de l'amandier), qui paraît dans une inscription de Mélusha publiée par M. de Cesnola ; mais il n'y a pas lieu d'admettre que toutes les épithètes d'Apollon à Chypre doivent s'expliquer par le règne végétal, et ce qui peut être exact d'Apollon μυρτάτης ne l'est pas nécessairement d'Apollon μελάνθιος. M. Hogarth rappelle lui-même la curieuse épithète μαγίριος donnée à Apollon sur une inscription de Pyra (*Dialektinschriften*, n° 120). Il n'essaie pas de l'expliquer; pour ma part, je serais assez disposé à y

tenu des premiers numéros. Ajouter : *Excavations for sir Ch. Newton* (O.-Richter, fin); p. 88, *The copper, bronze and iron weapons of Cyprus* (J. Naue, fin).

1. Cf. le compte rendu du fascicule par M. R. Meister, *Philol. Woch.*, 1889, p. 1500-1502.

2. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 121, où nous avions déclaré cette conjecture inadmissible.

3. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 225.

voir la grécisation d'un mot sémitique analogue à מאיר, *lumineux*, (d'où le nom propre Meïr), de אור, *lumière*[1]. Il y a aussi dans le livre de M. Hogarth quelques inscriptions en caractères chypriotes, par exemple à la page 32. A la page 63 est publiée une dédicace grecque à des χρεοφύλακες par un chef de bureau et son commis; l'éditeur semble ne pas connaître le travail de M. Dareste à ce sujet (*Bull. de Corr. Hellén.*, t. VI, p. 241), sans quoi il ne dirait pas que le mot χρεοφύλακες est nouveau (cf. *ibid.*, p. 244). Une inscription de Soli (p. 114) paraît mentionner le proconsul Sergius Paulus dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (XIII); c'est là une rencontre très intéressante. A Larnaca tis Lapithou (p. 113), M. Hogarth s'est assuré que l'épithète de Poseidon sur une inscription connue (Le Bas-Waddington, n° 2779) se lit Ναρν[ά]κιος et non Λαρν[ά]κιος. « Cela dissipe, ajoute-t-il, l'illusion agréable que Larnaca serait un nom antique. » Pas du tout! Ναρνάκιος donne Λαρνάκιος par dissimilation comme *Bononia* a donné *Bologna*.

— Le *Journal of Hellenic Studies* (1889, p. 281) a publié une notice très sévère sur le programme de M. P. Herrmann, dont il a déjà été question ici[2]. L'auteur, qui signe J.-A.-R. M.[unro] et qui connaît évidemment les lieux dont il parle, nie que l'on soit en droit de distinguer deux nécropoles, celle de Marion et celle d'Arsinoé, dont l'une contiendrait des objets archaïques et l'autre des objets récents[3]. Il s'insurge avec raison contre la tendance dangereuse qui consiste à fixer, d'après leur aspect, la date des terres cuites et des poteries de Chypre, où le style traditionnel est si longtemps resté en honneur.

Asie Mineure. — M. Contoléon a publié dans les *Mittheilungen* d'Athènes une longue série d'inscriptions asiatiques, dont quelques-unes sont mal copiées, déjà connues ou insignifiantes[4]. Je me con-

1. Cf. le grec μέγαρον et l'hébreu מְעָרָה (Robertson Smith, *The religion of the Semites*, 1889, p. 183). Il est vrai qu'il s'agit ici d'un *aïn* et non d'un *aleph*; mais on peut admettre que le mot μάγειρος n'a pas été sans influence sur la forme du vocable grec.

2. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 122. Voir un compte rendu du même travail par M. Dümmler dans la *Philol. Woch.*, 1889, p. 1113.

3. Cette manière de voir a été indiquée d'abord par M. Dümmler, *Jahrb. des Instit.*, t. II, p. 168.

4. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 88-114. Provenances : Pergame, Myrina (déjà publiée ici-même), Bazar-Kioï en Mysie, Pordoseléné, Cadoi, Baglitza, Thyatira, Vorlos, le Sipyle, Smyrne, Lébédos, Colophon, Coloé (?), Kilbia, Hypaepa, Érythrée, Samos, Magnésie du Méandre, Tralles, Philadelphie, Simav, Laodicée, Iasos, Chuluk (port de Mylasa), Mylasa, Sykiné, Antioche de Pisidie.

tente de signaler ici les plus importantes : p. 98, dédicace Διὶ Κραμψηνῷ (épithète nouvelle); p. 91, dédicace des Ὀρκιστηνοί; dédicace d'un ξόανον à l'époque romaine; p. 93, ὅροι des Μορμόνδεις, d'Ἕλος et de Συκουινός (?) sur le Sipyle; p. 95, ψήφισμα Κόρης μυστῶν σηκοῦ καὶ ἐνβατῶν τῶν ἐν Σμύρνῃ (*quid?*); p. 95, Διονύσιος Ἀνδρέου Περπερήνιος εἰρηναρχῶν (à Smyrne); p. 96, liste de noms, entre autres Μύρισμος (cf. Mowat, *Revue archéol.*, 1888, II, p. 145); dédicace à Apollon Κισαλαυδηνός (Smyrne; on connaissait déjà, par une autre inscription de Smyrne, un Apollon Κισαυλοδδηνός); dédicace de la Κολοηνῶν πόλις, trouvée à Keles, à cinq heures d'Odemisch[1]; p. 99, inscription mentionnant le Κιλβιανῶν δῆμος et les Ἀρτεμείσια d'Hypaepa (cf. *Revue archéol.*, 1885, II, p. 114); p. 101, dédicace des Romains, des Smyrniotes, des Colophoniens, des Éphésiens, des Magnésiens du Sipyle, des Cyméens, des Myrinéens, des Clazoméniens, des Téiens, des Lébédiens à un Romain dont le nom est écrit en latin et en grec (*Ephem. epigr.*, V, p. 58, avec des différences); p. 102, épitaphe d'un nommé Μανασᾶς à Samos; p. 105, mention des Βασίλεια τὰ ἐμ Βοιωτοῖς, fêtes instituées après Leuctres; p. 106, dédicace à Anaïtis (Tralles); p. 108, dédicace à Artémis Astias (*Journ. Hell. Stud.*, t. VIII, p. 114); p. 113, dédicace de Basile, évêque de Mylasa, à la gloire de Jésus-Christ et du protomartyr Étienne; comme on sait que le sanctuaire de ce martyr, où l'inscription a été découverte, était situé au lieu dit Λευκὴ Κώμη, près de Συκίνη, on peut désormais placer ces localités près de *Sech-Keuï*, à une heure vers l'est de Mylasa (cf. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XII, p. 24, 28).

— Une seconde série d'inscriptions asiatiques a été publiée par M. Cichorius[2]. L'une d'elles, une épitaphe de Nicomédie, est le premier exemple d'une inscription métrique funéraire en anapestes; une autre identifie définitivement Milétopolis à Mouhalitch. Dans un texte de Mitylène, il est question d'un φοινικογράφος; M. Cichorius y voit *eine unbekannte Würde*, mais il me semble plus raisonnable d'y reconnaître un écrivain ou secrétaire *rubro scribens* (cf. le *Thesaurus*, s. v. ἐρυθρογράφος)[3]. Signalons encore une longue inscription en dialecte éolien, engagée dans la forteresse de Mitylène, qui paraît méri-

1. La même inscription est dans le Μουσεῖον, I, p. 136, mais avec la lecture Κολοσινῶν.

2. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 240-261. Provenances : Nicomédie, Nicée, lac Ascanius, Cius, Daskylion (?) Apollonie en Mysie, Miletopolis, Lopadium, Germe (?), Sardes, Mytilène, Éresos.

3. Dans une autre inscription lesbienne (*Athen. Mitth.*, t. XI, p. 288), il semble y avoir φοινικογράφος γραμματεύς.

ter une étude sérieuse d'après les fragments que M. Cichorius a pu en donner. Enfin, une inscription gréco-latine d'Érésos, dédicace à Julie l'aînée, nous apprend que cette princesse était identifiée à *Venus genetrix* et nous donne l'équivalent grec Ἀφροδίτη Γενέτειρα.

— M. C. Cichorius a communiqué à l'Académie de Berlin (séance du 2 mai 1889) cinq inscriptions d'Apollonia ad Rhyndacum, d'Ouloubad (Lopadium), de Sardes, de Mitylène et d'Érésos.

— Un officier allemand, M. W. von Diest, a publié, dans les *Mittheilungen* de Petermann [1], le récit d'un voyage de Pergame jusqu'au Pont à travers le Didyme, avec deux cartes à grande échelle : 1° la région du Caïcus et du bas Hermus ; 2° itinéraires en Phrygie et en Bithynie. Un voyage en Bithynie de M. B. Schwartz, publié sous forme d'articles dans l'*Ausland*, a été réuni en un volume avec une carte [2].

— M. Gurlitt a donné dans la *Philologische Wochenschrift* deux articles critiques, avec des corrections intéressantes, sur les recueils épigraphiques de M. Sterrett [3]. D'autres articles sur le même sujet ont été insérés dans la *Classical Review* par MM. Ramsay et Weir Smyth [4].

Amisus. — Quelques inscriptions de cette provenance ont été reproduites sans transcription par M. Dimitsas; les mauvaises copies qu'il en a données sont dues à l'évêque actuel d'Amasia [5]. On peut se demander si une pareille publication était digne des *Mittheilungen* d'Athènes.

Troie. — Au mois d'août 1889, pendant le *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique* tenu au Collège de France, je fus chargé de résumer à l'une des séances un nouveau mémoire de M. Boetticher sur les découvertes d'Hissarlik [6]. M. Schliemann, qui était présent, répondit avec vivacité et offrit de faire procéder sans délai à de nouvelles recherches en présence de M. Boetticher et de *témoins*. Après un long échange d'aménités par la voie de la presse allemande et autrichienne, les fouilles promises purent avoir

1. *Ergaenzungsheft* n° 94, Gotha, 1889.
2. B. Schwartz, *Quer durch Bithynien*, Berlin, 1889.
3. *Philol. Woch.*, 1889, p. 23, 727. Voir aussi même recueil, p. 1414, 1446, 1478 (Larfeld).
4. *Classical Review*, 1889, p. 325-333.
5. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 209.
6. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 126. Dans ce mémoire, encore inédit, M. Boetticher a indiqué des rapprochements curieux entre les antiquités d'Hissarlik, de l'Égypte et de la Babylonie.

lieu pendant la première semaine du mois de décembre. Outre MM. Schliemann, Boetticher et Doerpfeld, M. Niemann, l'architecte viennois bien connu, et le topographe prussien major Steffen, s'étaient donné rendez-vous à Hissarlik. M. Boetticher retira les accusations injurieuses qu'il avait lancées contre la sincérité de M. Doerpfeld, mais refusa de lui donner raison sur le fond du débat. En revanche, MM. Niemann et Steffen déclarèrent que la colline d'Hissarlik était bien, à leur avis, une acropole et non pas une nécropole à incinération. La fin de cette petite campagne fut agitée, comme on devait le prévoir, par une scène violente entre MM. Schliemann et Boetticher. Les fouilles recommenceront sans doute au printemps prochain[1].

Pergame. — M. D. Baltazzi a fait pratiquer des fouilles pour dégager le riche sarcophage dont nous avons parlé dans notre dernière *Chronique*[2]. Il est en marbre de Kosak et décoré d'une manière assez curieuse[3]. Tout auprès, on a découvert d'autres tombeaux en marbre et en brique, qui ne contenaient que des poteries sans importance. M. Contoléon a publié dans les *Mittheilungen*[4] la liste des quarante-quatre objets que renfermait le grand sarcophage; dans le nombre, il y a une belle agate gravée, avec le buste d'Héra, des bijoux d'or, un bracelet d'or orné de gemmes, une bague en or avec un chaton sur lequel est gravée une tête d'Athéna, une autre avec une représentation d'Athéna en pied, des verreries, une plaque en ivoire avec un Éros en relief, six boules, dont trois en cristal, une en électrum et deux en sardoine, un petit bas-relief en argent représentant un Centaure et un Éros, un autre représentant Aphrodite avec des Éros, une tortue, des cigales et des massues votives en électrum, un œuf en jaspe, un petit vase en onyx, une monnaie d'un empereur romain, une autre de Pergame (?), une tessère portant d'un côté un buste viril, de l'autre l'inscription XIIII | (M)ЄNANΔPO(Σ) | Δ. Ce dernier objet, qu'il serait intéressant de publier, s'ajoute à la série que M. Blanchet a fait connaître dans la *Revue archéologique* (1889, I, p. 255, 369; II, p. 64, 243 et suiv.). Toutes ces antiquités ont été transportées à Constantinople.

1. J'ai publié dans la *Revue critique* (1889, II, p. 324; 1890, I, p. 20) deux notes qui contiennent tout ce qui est essentiel à ce sujet. Quant à la *bibliographie* de cette querelle, il me faudrait au moins vingt lignes pour l'indiquer; elle ne les mérite pas.

2. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 127.

3. Voir la gravure donnée dans les *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 127.

4. *Ibid.*, p. 129.

— MM. Bohn, Humann, Gräber et Schuchhardt ont étudié les conduites d'eau qui alimentaient Pergame à l'époque des Attalides et sous la domination romaine [1].

Aegae. — Le *Jahrbuch des Instituts* a publié un second *Ergaenzungsheft*, qui est consacré tout entier aux antiquités d'Aegae en Éolide, décrites par MM. R. Bohn et C. Schuchhardt [2]. Le prix de ce fascicule de 68 pages, avec 9 photogravures, est ridiculement élevé; c'est d'ailleurs à peu près le seul reproche que nous ayons à lui faire. L'emplacement d'Aegae (Nimroud-Kalessi) a été visité pour la première fois en janvier 1881 par M. Ramsay et par moi [3]; je n'ai cessé de demander qu'un architecte de la Villa Medici allât étudier ces belles ruines [4], où M. Clerc a pratiqué des fouilles en 1882 [5], mais personne ne s'est dérangé et l'on a laissé à des architectes allemands le soin et l'honneur de ce travail. L'identité de Nimroud-Kalessi et d'Aegae, contestée par M. Radet, a été justement admise par MM. Bohn et Schuchhardt [6] (p. 58). En tête de leur monographie figure une bonne carte de la région entre Cymé et Pergame, d'après les relevés de M. de Diest; je remarque que le plateau entre Klissé-Keui et Ismailar y est indiqué comme une tache blanche et paraît être resté inexploré. Les plans de Nimroud-Kalessi, les dessins et les photogravures d'après la grande ruine (un marché, et non pas une forteresse), sont d'une exécution excellente; les auteurs ont institué d'intéressantes comparaisons entre ces constructions de l'époque hellénique et d'autres analogues situées en Carie qui ont été relevées autrefois par M. Landron. Cette publication enrichit notre connaissance de l'architecture civile des Grecs après Alexandre de documents et d'observations d'un grand intérêt [7].

1. *Philol Woch.*, 1889, p. 870.
2. *Alterthümer von Aegae, unter Mitwirkung von Carl Schuchhardt, herausgegeben von R. Bohn. Mit 75 Abbildungen.* Berlin, G. Reimer, 1889.
3. *Bull. de Corr. Hellén.*, 1881, p. 131, 511; *Revue archéol.*, 1886, I, p. 161.
4. Cf *Revue archéol.*, 1885, I, p. 86; 1886, I, p. 161.
5. Cf. *Bull. de Corr. Hellén*, 1886, p. 275; *Revue archéol.*, 1886, II, p. 91. MM. Bohn et Schuchhardt n'ont pas dit un mot de ces fouilles, bien qu'ils aient mentionné l'article en question d'une manière vague (p. 3). Pourquoi faut-il avoir à formuler des reproches de ce genre? J'ai aussi le droit de m'étonner que les auteurs, en identifiant le Titanus de Pline et le Kodja-Tchaï, aient oublié que tout ce qu'ils ont dit à ce sujet, texte et notes, se trouve dans la *Nécropole de Myrina*, p. 35.
6. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 127, n° 2.
7. Les auteurs ont encore décrit à Aegae des temples, une stade, un théâ-

MYRINA. — Le British Museum, qui ne possède presque rien de cette provenance, vient d'acquérir une statuette de femme assise, tenant un miroir dans la main droite[1].

TERRES CUITES D'ASIE MINEURE (ci-devant dites d'). — Au mois de juillet 1889, la douane grecque a confisqué au Pirée, entre les mains d'un nommé Jean Petropoulos qui les envoyait à Marseille, un groupe en terre cuite représentant une « rencontre au tombeau », imité de la plaque bien connue où figurent Électre et Oreste (*Monumenti dell' Instit.*, t. VI, p. 57), et une statuette d'Aphrodite assise tenant un miroir doré de la main gauche, tandis qu'elle porte la main droite à sa chevelure. Ces objets, dont on a déjà publié des répliques, ont été incorporés par l'Éphorie à la collection des monuments faux[2]. Le Δελτίον ne met pas en doute leur caractère apocryphe[3]. C'est très bien, mais pourquoi l'Éphorie n'étend-elle pas la main pour écraser *dans son repaire*, qui ne doit pas être hors de son atteinte, cette fabrication qui discrédite l'archéologie et qui a déjà discrédité des archéologues ?

— Tout en continuant à fabriquer des groupes dont le sujet est quelquefois ridicule (par exemple *Ulysse naufragé se débattant au milieu des flots*)[4], nos amis les faussaires ont imaginé de coller des groupes *ejusdem farinae* sur le devant de petits vases à palmettes qui rappellent les célèbres spécimens publiés par M. Treu (*Griechische Thongefaesse in Statuetten und-Büstenformen*, Berlin, 1875). Deux vases de ce genre ont passé sous mes yeux il y a quelques mois et ont été acquis par MM. van Branteghem et Edmond de Rothschild. M. Cartault les a publiés dans une brochure spéciale[5] et a raisonné à leur sujet comme il suit : 1° ces vases ornés de groupes sont de fabrication attique ; 2° les groupes qui les ornent ressemblent aux fameux groupes d'Asie Mineure (je le crois bien !) ; 3° donc, les groupes *dits à tort asia-*

tre, etc. Une curieuse inscription (p. 42) mentionne un temple τᾶς τε Δώματρος καί τᾶς Κόρρας. On connaissait déjà le nom Δωμάτριος = Δημήτριος sur une monnaie de Cymé.

1. *Classical Review*, 1889, p. 379.

2. Δελτίον, 1889, p. 139.

3. Cf. *ibid.*, p. 150 : ἅ εὐχερῶς δύναται τις νὰ διακρίνῃ ὡς κίβδηλα.

4. Sans préjudice des figurines isolées, qui se sont multipliées depuis trois ans et se vendent communément comme tanagréennes. A l'Exposition universelle de 1889, on voyait à l'étalage d'un de nos premiers orfèvres une jolie statuette en argent copiée sur une de ces pseudo-tanagres.

5. Cartault, *Vases grecs en forme de personnages groupés*, Paris, Hachette, 1889, in-4° avec 2 pl.

tiques sont *attiques*, et leur authenticité est indiscutable. — Je réponds que les groupes avec vases sont aussi faux que les groupes sans vases, et que si les uns comme les autres viennent d'Athènes, c'est qu'on les y fabrique pour tromper le monde [1]. Il est bien singulier que M. Cartault abandonne aussi lestement l'hypothèse de la provenance asiatique, après avoir écrit en 1887 (*Sur l'authenticité des groupes en terre cuite d'Asie Mineure*, p. 21) : « J'ai vu des lettres d'Orient contenant des renseignements arrachés aux fouilleurs eux-mêmes par quelqu'un qui leur achète leurs groupes, mais qui n'a pas été lui-même sur les lieux. Or, la description de la nécropole, des tombeaux, de la façon dont on y trouve ces objets, de l'endroit lui-même, dont je me suis beaucoup approché dans mes voyages, ne me paraît pas pouvoir être de pure imagination : elle a un grand caractère d'authenticité. Une ville antique importante était dans le voisinage. Le nom moderne de la localité est écrit en toutes lettres. Je regrette de n'être pas autorisé à le donner ici. » Maintenant, cette discrétion n'est plus de mise. M. Cartault a le droit et le devoir de nommer le correspondant qui a si bien réussi à le mystifier. Quand on a écrit les lignes que j'ai citées, on ne peut plus recourir à des faux-fuyants... Je tends la perche à M. Cartault : qu'il la prenne !

Cymé. — J'ai découvert en 1881, dans la nécropole de Cymé, une statue et cinq bas-reliefs archaïques représentant Cybèle, qui ont malheureusement passé au Musée de Tchinli-Kiosk. L'intérêt de ces sculptures, appartenant à la fin du VIe siècle, est fort augmenté par l'analogie qu'elles présentent avec des statues analogues exhumées en 1863 à Marseille, qu'on avait bien à tort considérées comme romaines [2]. M Heuzey avait reconnu qu'elles sont archaïques et probablement phocéennes [3] ; le rapprochement avec les monuments découverts à Cymé rend cette opinion plus que vraisemblable. Il serait toutefois utile d'obtenir un fragment de calcaire des statues éoliennes pour le rapprocher de la matière des ex-voto marseillais [4].

Phocée. — MM. Graef et Szanto ont étudié l'emplacement de l'an-

1. Si la provenance asiatique était déjà inadmissible, à cause de la surveillance que le gouvernement turc exerce depuis six ans sur les antiquités de ce pays, l'hypothèse d'une origine attique est simplement ridicule, à moins qu'on ne veuille faire une sanglante injure à l'Éphorie !

2. Conze, *Archaeol. Anzeiger*, *Hülfstafel* B, 1886, n° 216, p. 303.

3. *Catal. des figurines du Louvre*, p. 239.

4. S. Reinach, *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 543-561, pl. VIII. A la fin de cet article, j'ai publié quelques épitaphes inédites de Cymé.

cienne ville de Phocée, mais ils se plaignent que les fonctionnaires turcs leur aient interdit d'y prendre des notes, même de déployer leurs cartes[1]. Cette ville aurait occupé la montagne dite du prophète Élie, où ils ont remarqué des traces de murs et d'édifices. Il est à désirer qu'on y donne quelques coups de pioche.

Smyrne. — D'après la Νέα Σμύρνη[2], il est question de fonder un Musée local pour le vilayet d'Aïdin, où l'on réunirait notamment les inscriptions dispersées dans les différents *konaks* de la province. Plusieurs antiquités du sandjak de Mentesche ont récemment été envoyées à Smyrne ; on cite les fragments d'un grand *pithos* à reliefs, où sont figurés des chèvres, des chevaux et des guerriers d'un style très archaïque ; un bœuf archaïque en terre cuite, des monnaies, etc. On parle aussi d'ornements en or qui auraient été découverts dans le même arrondissement et vendus en partie à un employé de l'administration des monopoles.

Sardes. — Le British Museum vient d'acquérir deux bas-reliefs archaïques en marbre découverts par M. Dennis près du tombeau d'Alyatte[3]. Les sujets sont un cerf paissant et trois cavaliers passant à droite, traités dans un style qui rappelle celui des sarcophages peints de Clazomènes.

Colophon. — Nous avons publié dans la *Revue des Études grecques* l'inscription gravée sur le col d'un vase en bronze appartenant à M. van Lennep de Smyrne et qui, suivant M. D. Baltazzi, avait été découvert à Notion[4]. Dans le même article, nous signalions une seconde inscription analogue, que M. Contoléon a communiquée depuis aux *Mittheilungen* d'Athènes comme trouvée à Malkatzic près de Colophon. En voici le texte : Ἐπὶ Λεωφάντου Λάμπρου, ἆθλον ἐγ Λαμψάκου. L'éditeur n'indique même pas à quel siècle appartiennent les caractères ; il est cependant probable qu'ils sont archaïques, puisque l'on a partout O = OY. Souhaitons que le monument soit publié ailleurs avec plus de soin.

Priène. — D'après une note découverte dans les papiers de Tho-

1. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 134.
2. Νέα Σμύρνη, 1889, nº 3851; *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 131.
3. *Classical Review*, 1889, p. 423; gravés dans Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, t. V, p. 903-4.
4. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 177.

mas Burgon, il faut restituer à Priène le célèbre lièvre en bronze portant une dédicace à Apollon qu'on avait attribué jusqu'à présent à Samos (*Brit. Mus. Inscr.*, n° 230)[1].

Éphèse. — M. Murray a essayé de reconstituer, à l'aide de fragments archaïques découverts par M. Wood, une partie de la corniche du vieux temple d'Éphèse[2]; il y avait là des groupes importants de bas-reliefs, disposés entre des têtes de lion formant gouttières. Le seul motif que l'on puisse reconnaître est une Centauromachie. Le style rappelle celui de la tombe des Harpyes, qui remonte à 450 environ avant J.-C. M. Murray a aussi restitué une colonne ornée d'une sculpture en haut relief qui figure un personnage viril en marche; c'est peut-être une des colonnes qui avaient été dédiées par Crésus (Hérod., I, 92). M. Elsey Smith a également réussi à rétablir le chapiteau ionique d'une des colonnes du vieux temple (fig. 5 dans l'article de M. Murray). M. Murray suppose que le sculpteur qui collabora avec l'architecte Chersiphron était Boupalos, le fils d'Archermos; j'ai peine à croire que le fils de l'auteur de la *Niké* délienne ne fût pas plus habile que celui de la colonne sculptée, car le bas-relief qui la décore est bien médiocre[3].

Deïrmendjik (route de Tralles à Magnésie). — Le Musée du Louvre a reçu une précieuse inscription découverte en 1886 par MM. Cousin et Diehl dans la maison d'un paysan turc. C'est la copie, faite à l'époque impériale, d'une lettre de Darius, fils d'Hystaspe, à Gadatas son serviteur, qui avait eu le tort de soumettre à l'impôt et à la corvée les jardiniers sacrés d'Apollon. Ce document de premier ordre[4] présente malheureusement de nombreuses obscurités, mais il est précieux même pour l'histoire de la botanique, car nous y apprenons que Gadatas a transplanté dans la basse Asie des arbres indigènes de l'autre côté de l'Euphrate. La seconde colonne, dont il ne reste que quelques mots, suffit à expliquer pourquoi l'inscription a été gravée. A l'époque romaine, les « jardiniers sacrés d'Apollon » s'en sont servis pour revendiquer leurs privilèges. Mais quel est le sanctuaire auquel ils étaient attachés? Les éditeurs ont pensé à celui d'Artémis

1. *Classical Review*, 1889, p. 423.
2. *Journal of Hellenic Studies*, 1889, p. 1-10, pl. III et IV.
3. Les fragments de la corniche (pl. IV) me semblent d'un travail bien supérieur et j'hésite à croire qu'ils puissent être de la même main.
4. *Bull. de Corr. Hellén*, t. XIII, p. 529-542. M. Contoléon en a donné une mauvaise copie dans les *Athen. Mitth.*, t. XIV, p. 103.

Leucophryène à Magnésie et cette hypothèse nous paraît très vraisemblable.

Magnésie du Méandre. — M. Contoléon a publié une copie, qu'il dit meilleure, d'un décret de cette provenance déjà donné par le *Bulletin* (t. XII, p. 328)[1].

Iasos. — Une inscription de cette ville, relative à un vainqueur dans différents jeux publics, a été publiée par M. Paton. Elle est analogue à un texte de même provenance copié autrefois par Le Bas (n° 300)[2].

Tabae. — Cette petite ville carienne a fourni à MM. Doublet et Deschamps un fragment de sénatus consulte qui ressemble beaucoup à celui de Lagina[3]. « On peut penser que c'est un fragment d'un sénatus-consulte adressé aux gens de Tabae par l'intermédiaire de Sylla. » Il y est question d'une petite ville de Thyessos en Pisidie, qui, mentionnée par Étienne de Byzance (pourquoi M. Doublet l'appelle-t-il *Stéphane* ?), n'était pas encore connue par d'autres textes.

Pérée rhodienne. — M. Hicks a publié, d'après les copies et les estampages de M. Th. Bent, une série d'inscriptions provenant de Casarea, Lydae, Patara et Myra[4]. L'emplacement de Casarea, découvert par M. Bent, est situé sur l'isthme, entre les baies de Saranta et de Prinari. Il a aussi identifié Lydae (Ptol., V, 3, 2) à une acropole au nord du cap Souvelah (*Artemisium promontorium*). Une inscription prouve que Lydae possédait des autels dédiés à Apollon, à Jupiter, aux Dioscures, à Pan et aux Ἀγρότεροι θεοί. Une autre fait connaître un dème de Lydae nommé Κρήνη ou Κρῆναι. Une troisième nous apprend l'existence d'un Ἀρυμαξέων δῆμος, à un mille de Lydae. Il y a aussi une dédicace en l'honneur de C. Julius Heliodorus, qui fut ἀρχιερεὺς τῶν Λυκίων de 140 à 141. Signalons encore une inscription en l'honneur d'un médecin, Ameinias Aristoboulos, qui est aussi qualifié de φιλολόγος. Un texte curieux de Patara mentionne un θεὸς Σωτὴρ Ἑδραῖος Ἀσφαλής, variante locale de Poseidon.

1. *Athen. Mitth.*, t. XIV, p 317.
2. *Classical Review*, 1889, p. 333.
3. *Bull. de Corr. Hell.*, t. XIII, p. 503.
4. *Journ. Hell. Studies*, 1889, p. 46-85. L'article est accompagné de bonnes cartes de la presqu'île qui limite au sud le golfe de Syme et de celle où se trouvent Lissae et Lydae.

Lycie. — La belle découverte de M. Imbert sur l'identification du *Homrχχa* de la stèle de Xanthos avec le révolté Ἀμόργης fils de Πισσούθνης (Thuc., VIII, 5), suivie bientôt de l'identification de *Ratapata* avec Ὀροντοβάτης, ouvre la voie à des recherches sérieuses dont il a déjà été question ici[1]. Il est d'autant plus déplorable de voir un topographe consciencieux, qui est en même temps, pour son malheur, un linguiste de l'école antédiluvienne, M. le major Conder, remplir trois colonnes de l'*Academy* avec le plus absurde fatras sur les analogies du lycien, qu'il ne sait pas, avec le zend, où il entend moins encore[2]. Je crois qu'il y a peu de revues sérieuses en Europe qui accueilleraient de pareilles billevesées ; pourquoi l'*Academy* se montre-t-elle par moments si indulgente ?

Phrygie. — Le second article de M. Ramsay sur l'art phrygien[3] comprend une série d'intéressantes remarques relatives au Ve volume de l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité* de MM. Chipiez et Perrot. M. Ramsay réitère son opinion que la porte des Lions à Mycènes appartient à l'époque des rois doriens d'Argos (800-750) et que les tombes découvertes par M. Schliemann sont prédoriennes[4]. Reprenant ensuite la question de la chronologie relative des monuments phrygiens, il place la tombe de Bey-Keui au IXe siècle, celle de Midas au VIIIe, celle de Bakshish au commencement du VIIe. Puis il maintient, contre M. Perrot, le caractère sépulcral du monument de Midas, dont il regrette qu'il n'existe pas encore de publication satisfaisante. La partie la plus intéressante de son travail est celle où il allègue des arguments paléographiques nouveaux à l'appui de son hypothèse que l'alphabet phrygien serait originaire de Cymé[5]. On sait que M. Hirsch-

1. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 129 ; cf. Imbert, *Babylonian and Oriental record*, 1888, p. 210 sq., 279 sq. ; *Le Muséon* (Louvain), 1889, p. 319 sq., 419 sq., 617 sq.
2. *The Academy*, 25 janvier 1890.
3. *Journal of Hell. Stud.*, 1889, p. 147-189. Tout ce fascicule du *Journal* est d'un grand intérêt ; je m'étonne seulement qu'on y ait inséré une traduction, fort médiocrement écrite, d'un article de M. Michaelis sur l'Institut archéologique allemand, déjà publié dans les *Preussische Jahrbücher*. Je relève dans cet article (p. 191) une étrange erreur : M. Michaelis dit que le duc de Luynes était appelé souvent « le dernier gentilhomme de la France ». J'ignore s'il s'est trouvé un sot ou un impertinent pour écrire cela, mais je crois bien que M. Michaelis a cité de mémoire le mot (du reste un peu *snobish*) de Victor Cousin, qui appelait le duc de Luynes « le dernier des grands seigneurs », ce qui n'est pas du tout la même chose.
4. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 134.
5. Le manque de caractères spéciaux m'empêche d'insister sur cette discussion.

feld considère aujourd'hui Milet comme le centre de formation et de dispersion de l'alphabet ionien [1].

M. Ramsay se plaint à plusieurs reprises de n'avoir pu faire connaître tous les dessins des monuments phrygiens étudiés par lui, faute d'avoir trouvé le concours nécessaire chez ceux dont dépendait l'exécution des gravures. Il faut souhaiter qu'il se rencontre un éditeur intelligent pour lui faciliter la publication intégrale qu'on attend de lui.

— M. Ramsay est aussi revenu sur les inscriptions de Badinlar [2], écrites dans un grec barbare par des Phrygiens mal hellénisés, que M. Hogarth a publiées dans le *Journal of Hellenic Studies* (1887, p. 376 et suiv.) [3]. Les textes nouveaux que commente M. Ramsay ont été découverts par lui au mois de juin 1888 ; il y est question d'un couple divin, composé d'une déesse-mère, Artemis Leto, et de son fils Apollon Lairbenos. Ce dernier a pour symbole la hache bipenne, comme le dieu solaire lydo-phrygien. Une inscription contient le mot ἐξενπλάριον, dont la présence dans les épîtres d'Ignace avait été alléguée contre leur authenticité (M. Ramsay place au IIe siècle le texte où il a relevé ce latinisme). Une autre fait connaître le δῆμος Καγυεττέων, sur les confins des territoires de Dionysopolis et de Mossyna. Signalons encore deux épithètes nouvelles de Zeus, Νωνουλεύς et Γοώσου (p. 224). La plupart des inscriptions de Badinlar appartiennent à une classe de dédicaces que l'on pourrait appeler *édifiantes*. Le thème général est celui-ci : une personne, physiquement ou moralement impure, s'est approchée de l'*hiéron*; elle a été punie de sa témérité par quelque maladie, mais elle a confessé sa faute, a été guérie, et elle relate les faits pour l'instruction — nous dirions pour l'*édification* — des fidèles. Ces curieux documents sont surtout abondants en Méonie, dans les environs de Koula; M. Ramsay en a cité de nombreux exemples (p. 225 et suiv.).

— L'École française a acquis l'original de l'édit d'Antiochus II, instituant un culte officiel en l'honneur de la reine Laodice. Découvert en 1884 à Durdurkar [4] en Phrygie, l'édit en question a déjà été publié dans le *Bulletin* de 1885 (t. IX, p. 324). M. Holleaux a pu l'étudier de nouveau à loisir, et il en a donné une seconde édition modifiée sur un certain nombre de points [5]. Ce document serait à sa place au

1. *Rheinisches Museum*, 1889, p. 461 et suiv.
2. *Journ. of Hell. Stud.*, 1889, p. 216-230.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 355.
4. M. Ramsay me dit qu'il faut écrire *Dodurga* ou *Todurga*.
5. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 523.

Musée du Louvre, non moins que la grande inscription d'Iasos que j'ai rapportée en 1880 à l'École française.

Syllion. — Cette ville pamphylienne a fourni à MM. Radet et Paris plusieurs intéressantes inscriptions[1]; l'une fait connaître un mot nouveau, κτιστρία, féminin de κτίστης; une autre donne le vocable ἀκρελεφάντινος, qui est également inédit[2]; enfin, nous apprenons quelques détails sur la constitution de Syllion. Les auteurs ont rendu service en dressant (p. 494) une liste des villes asiatiques où l'on rencontre la division en tribus.

Sidon. — Nous ne reviendrons pas sur les sarcophages découverts à Sidon en 1887 et qui ont été décrits assez exactement ici même[3]. Mais nous pouvons ajouter quelque chose à ces descriptions, grâce à des photographies qu'il nous a été donné de voir à Paris entre les mains d'Hamdi-bey : c'est que si jamais le mot de *chef-d'œuvre* a trouvé un emploi légitime, c'est lorsqu'on l'a appliqué à ces merveilles dont la publication — prochaine, espérons-le — sera un événement dans le monde de l'art et de la science.

Palestine. — Le major Conder vient de faire paraître, dans la collection de *World's great Explorers* (Philip and son), une histoire de l'exploration de la Terre sainte, *cujus pars magna fuit*. Ce livre est accompagné d'un grand nombre de cartes modernes et de reproductions en fac-similé de cartes anciennes.

Jérusalem. — Extrait d'un journal quotidien[4] : « On a découvert à Jérusalem, au milieu de débris d'architecture de toutes les époques, une plaque de marbre (*oh !*) couverte de caractères cunéiformes, que l'on cherche en vain à déchiffrer. On suppose qu'elle a été gravée par quelques artistes babyloniens qui auront suivi les Hébreux lors de leur retour de captivité. »

Les Hittites. — M. Ramsay a donné un croquis du monument de

1. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIII, p. 486-497.
2. Un troisième mot nouveau, οὐινδικτάριος (*vindictarius*), désigne, à ce qu'il semble, une catégorie d'affranchis.
3. *Revue archéol.*, 1887, II, p. 102 et suiv. Cf. *Revue des Études grecques*, 1889, p. 276.
4. *Le Parti national*, 21 novembre 1889.

Fassiler[1], découvert par M. Sterrett (*Wolfe Expedition*, p. 164); nous le reproduisons ici d'après lui, M. Perrot n'ayant pu le faire figurer dans le quatrième volume de son *Histoire de l'Art* (p. 740)[2]. La sculpture, qui est fort laide, rappelle par certains détails celles de Ptérium, mais il faut attendre, pour en apprécier le style, qu'on en possède une image photographique. M. Ramsay incline à croire que Fassiler occupe l'emplacement de Dalisandos, ville mentionnée par les listes byzantines.



L'auteur s'occupe aussi de la théorie de M. Hirschfeld, qui a cru pouvoir établir une ligne de démarcation entre les monuments syro-cappadociens du groupe oriental et ceux du groupe occidental[3]. Il pense que cette distinction ne se vérifie ni pour les monuments de l'art ni pour les inscriptions. M. Ramsay publie ensuite (p. 180) une copie plus correcte de l'inscription hiéroglyphique de Kölitolu (Tyriaion), déjà donné par M. Hirschfeld, et une inscription inédite de Bey-Keui, sur la route de Koutaya, qui est voisine du fameux *monument des Lions*. Un bas-relief du même style, dont il reproduit un meilleur dessin (cf. *Journ. Hell. Stud.*, 1882, p. 9; Perrot, *Hist. de l'art*, t. IV, p. 722), se trouve tout auprès du tombeau de Midas. Cette juxtaposition de monuments hittites et phrygiens est fort remarquable et tend à prouver que l'art de la Phrygie est une continuation de celui de la Cappadoce, dans un esprit plus libre et se rapprochant déjà de l'art grec[4].

— Le nouveau Musée asiatique de Berlin est entré en possession

1. *Athen. Mitth.*, 1889, p. 171.
2. Nous avons déjà signalé le monument de Fassiler, *Revue archéol.*, 1887, I, p. 93.
3. M. Ramsay se sert de l'expression *syro-cappadocien*, au lieu de *hittite*, pour ne pas préjuger la question du centre primitif de cette civilisation.
4. Parmi les autres points traités par M. Ramsay dans cet article, nous signalerons brièvement les suivants : 1° les symboles placés près des personnages de la double procession de Ptérium sont bien des hiéroglyphes; 2° la figure Perrot, t. IV, p. 645, fig. 321, est féminine, non virile; 3° réédition de l'inscription d'Eyouk en caractères grecs archaïques, autrefois copiée par Hamilton; 4° les sphinx d'Eyouk sont de sexe différent; 5° le cartouche de la *Niobé* du Sipyle renferme bien des hiéroglyphes cappadociens et la tête de cette statue portait probablement une couronne murale. Notons enfin une explication précise, mais trop longue pour être transcrite ici, de la confusion qu'on a longtemps faite entre les deux sculptures rupestres signalées dans le Sipyle par Pausanias (III, 22, 4; VIII, 2, 6).

des sculptures découvertes à Sindjirli [1], qui sont exposées auprès des moulages des bas-reliefs de Boghaz-Keui. De Sindjirli est venu aussi un bas-relief colossal représentant Asarhaddon, où le roi est figuré en compagnie des mêmes symboles que sur le monument de Nahr-el-Kelb en Syrie. Devant lui sont deux prisonniers, l'un syrien, l'autre éthiopien (le prince Tirhakah). Une inscription gravée des deux côtés de la stèle parle de la défaite de ce dernier roi. Une autrestèle colossale de Sindjirli porte une inscription en vingt-deux lignes, gravées en relief, en langue et en caractères araméens ; elle nous apprend qu'elle a été élevée à Panammu, roi de Samahla, contemporain de Tiglath-Pileser. M. Sayce considère ce monument comme le plus important que l'on ait encore découvert dans le domaine de l'épigraphie sémitique [2].

Le Musée de Berlin a encore acquis un vase en bronze des environs de Van, dont le rebord porte des caractères hittites, un bracelet d'argent de même provenance se terminant par des têtes de serpent, des outils en fer, une statuette en bronze émaillée et des boucliers de bronze, pareils à ceux du British Museum qui portent le nom de Rushas, roi de Van, vers 650 avant J.-C.

— M. Berlioux, connu par d'aventureuses recherches sur les Atlantes, reprend l'ancienne opinion de Champollion d'après laquelle les Chétas seraient des Scythes. Il n'admet pas que les Chétas des Égyptiens et les Chattis des Assyriens soient identiques aux Hittites de la Bible. Son travail, qui n'est d'ailleurs qu'une esquisse en quinze pages, contient des rapprochements étymologiques très audacieux ou même extravagants [3].

— Il suffit de signaler les nouvelles rêveries de M. Conder sur l'altaïsme des Hittites, publiées dans le *Journal of the Anthropological Institute* (1889, p. 30-49). L'auteur donne cent noms hittites qui se retrouveraient, avec des significations analogues, en accadien, médique, susien, étrusque, turc, mongol, etc. C'est de la philologie comme on en faisait il y a longtemps.

Golfe Persique. — Des *tumuli* contenant des tablettes d'ivoire gravées, des œufs d'autruche et des instruments en cuivre, ont été explorés par M. Th. Bent [4] dans la plus grande des îles Bahrein (golfe

1. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 137.
2. *The Academy*, 7 septembre 1889. Cf. *Classical Review*, 1889, p. 478.
3. E.-F. Berlioux, *Les Chétas sont des Scythai*, Lyon (chez l'auteur), 1888; cf. F. Justi, *Philol. Woch.*, 1889, p. 767.
4. *The Athenaeum*, 6 juillet 1889.

Persique), là où Hérodote (VII, 89)[1] plaçait l'ancien habitat des Phéniciens. Il est remarquable que les gravures sur ivoire ressemblent à celles qu'on a trouvées à Camiros et à Nimroud, tandis que les œufs d'autruche sont communs à Naucratis. La découverte de M. Bent est donc très importante, et il faut souhaiter que ses fouilles soient reprises par un archéologue de profession.

Égypte. — Un nouveau volume de l'*Egypt Exploration fund*[2], intitulé *Hawara, Biahmu and Arsinoë*, a été publié par M. Flinders Petrie en 1889. MM. Sayce et Leaf y ont donné en fac-similé un papyrus de l'*Iliade* (pl. XXIII et XXIV), qui a été découvert à Hawara sous la tête d'une momie : il contient une partie du IIe livre, en caractères du ve siècle après J.-C., avec accents et scolies. L'importance de cette découverte pour le texte homérique a été appréciée par M. A. Ludwich[3]. Un autre papyrus de même provenance, très mutilé, où M. Sayce avait cru reconnaître le fragment d'une histoire perdue de la Sicile, a fourni à M. Wilcken l'occasion d'une bien jolie découverte[4]. Il a remarqué que les mots des lignes 11 et 12, lus par M. Sayce comme il suit :

11. εν δε τη μουν[η]. . .
βοητον εστιν αρτιμιας

devaient être restitués ainsi :

ἐν δὲ τῇ Μουν[ιχία τὸ δια-]
βόητόν ἐστιν Ἀρ⟨τε⟩μι⟨δο⟩ς [ἱερόν. . .

Ainsi le fragment découvert appartient à une *périégèse* inédite du Pirée. Tous nos compliments à M. Wilcken[5]!

— Dans le même volume, M. Cecil Smith a traité des portraits peints, analogues à ceux de la collection Graf, que M. Petrie a découverts dans le Fayoum ; neuf de ces portraits sont reproduits par l'héliogravure.

1. M. Bent écrit à tort II, 89; l'index de l'édition Didot renvoie à tort à V, 89 (s. v.: *Phœnices*), erreur qu'a respectueusement copiée l'index de l'édition Dietsch (Teubner). Les fautes d'impression ont la vie dure!

2. On trouvera un très intéressant résumé des travaux de cette Société en 1888-89 dans l'*Academy* du 14 décembre 1889. Le manque de place nous empêche d'y insister.

3. *Philol. Woch.*, 1889, p. 1069.

4. *Ibid.*, p. 1546.

5. Dans le reste du texte, il est question des νεώσοικοι, d'un ὡρολόγιον, des murs, etc.

— M. Wilcken, qui fait depuis plusieurs années une étude particulière des ὄστρακα, a signalé deux tessons appartenant au Musée de Berlin sur lesquels sont inscrits des textes littéraires, à savoir Eurip., *Hippol.*, 616-624 (du IIe siècle av. J.-C., avec τέχνα au lieu de τόδε au v. 619) et une épigramme inédite de la même époque sur la patrie d'Homère, œuvre sans valeur de quelque écolier alexandrin [1].

Naucratis [2]. — Quelques archéologues avaient eu l'idée de considérer comme originaires de Naucratis, et non de Cyrène, les vases dont la coupe d'Arcésilas est le spécimen le plus célèbre. Cette opinion parait devoir être entièrement abandonnée depuis que M. Studniczka a reconnu, sur une coupe fragmentée découverte à Naucratis par M. Petrie [3], la déesse Cyrène debout, tenant le silphium et un rameau de l'arbre des Hespérides [4]. C'est là une preuve nouvelle que les vases de cette classe doivent bien être attribués à la Cyrénaïque, comme M. Puchstein l'avait d'abord proposé [5].



Un fragment d'un vase de Naucratis a été découvert dans les fouilles récentes sur l'Acropole d'Athènes [6].

1. *Phil. Woch.*, 1889, p. 839.
2. Je signale un résumé très clair et très exact, donné par M. Roberts dans l'*Academy* du 14 septembre 1889 (p. 174), de la controverse pendante entre MM. Hirchsfeld et Gardner sur la question des inscriptions archaïques de Naucratis (cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 139).
3. Flinders Petrie, *Naukratis*, I, pl. VIII et IX.
4. Studniczka, *Philol. Woch.*, 1887, p. 1647; *Kyrene, eine altgriechische Goettin*, Leipzig, 1890, p. 18; E.-A. Gardner, *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 133.
5. Puchstein, *Arch. Zeit.*, 1880, p. 185; 1881, p. 215; cf. Dumont-Pottier, *Céram. de la Grèce*, I, 4, p. 295.
6. *Journ. Hell. Stud.*, 1889, p. 269.

— M. A. Higgins a reproduit dans l'*Archaeologia* (vol. LI, 2e partie, pl. XIII) un curieux *cottabos* en bronze découvert à Naucratis; le disque supérieur est orné de têtes bachiques assez sommairement gravées [1]. L'article qui accompagne cette publication (p. 383-398) est un bon résumé de ce que l'on sait sur le jeu du cottabe, d'après les dernières recherches de MM. Robert et Helbig. Une planche en couleurs (no XIV) fait connaître pour la première fois un vase attique du IVe siècle, à figures rouges, où les apprêts de ce jeu sont représentés. L'auteur se demande si la nudité de la jeune femme n'indique pas que la scène se passe aux Champs-Élysées; je crains qu'il ne faille plutôt la mettre dans le monde où l'on ne se gêne pas. Le dessin de ce vase est si curieux et le recueil où il a paru si peu répandu en France, que j'ai cru devoir en donner ici un croquis sommaire; il ne dispensera pas les céramographes de recourir à la publication originale.

Tel-el-Amarna. — Nous avons traduit dans la *Revue archéologique* le charmant essai de M. Sayce sur les tablettes conservées au Musée de Boulaq [2]. Celles de Berlin ont été l'objet de publications nombreuses, dont l'énumération sortirait de notre cadre. Parmi celles qui sont entrées au Musée asiatique de Berlin, M. Sayce signale deux lettres dans les langues inconnues de Mitanni et de la région hittite voisine [3]; la plus longue a été publiée par MM. Abel et Winckler.

— M. Sayce a constaté des analogies frappantes entre l'assyrien des tablettes de Tel-el-Amarna, et celui des tablettes cappadociennes que M. Golénischeff possède à Saint-Pétersbourg [4].

Le même savant remarque que la lettre du souverain de Mitanni, conservée à Berlin parmi les tablettes de Tel-el-Amarna, présente un mot *ammat-ippi* comme équivalent à l'assyrien « sœur ». D'autres vocables indiquant des relations de parenté se terminent par le même suffixe. De là viendrait le nom d'Alep, égyptien *Khalip* ou *Khilbu*, assyrien *Khalman*, mitanni *Khal-ippi*. La forme *Khalman* de l'assyrien

1. Un autre cottabe découvert près de Corchiano, et actuellement au Musée de Munich, est publié pour la première fois dans le même article, p. 395.

2. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 342-362. M. Sayce a publié et traduit en anglais la collection des tablettes de Boulaq dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, juin 1889.

3. *The Academy*, 7 septembre 1889.

4. *The Academy*, 21 septembre 1889. Dans un article tout à fait extravagant (*The Academy*, 23 novembre 1889, p. 343), M. C.-J. Ball essaie de montrer que le « hittite » de Tel el-Amarna s'explique à merveille par le chinois!

s'explique par le suffixe *-man*, que l'on trouve, à côté du suffixe *-ippi*, dans la langue encore incomprise de Mitanni[1].

MUSÉES. — L'*Archaeologischer Anzeiger*, supplément du *Jahrbuch des Instituts*, a publié un précieux tableau des acquisitions des Musées de Berlin, de Munich et de Dresde en 1888, accompagné d'un grand nombre de gravures[2].

1° *Berlin.* — Tête en marbre d'Athéna Parthénos (*Ant. Denkm.*, 1, pl. III). — Décret en l'honneur d'Apollonis, épouse d'Attale Ier; Pergame (remarquer à la l. 7 ἄνδραν pour ἄνδρα). — Moulage d'une réplique de la tête de la Vénus de Cnide; l'original, qui est inédit, appartient à M. de Kaufmann, de Berlin. Il y a quelque incertitude sur la provenance (peut-être de Tralles?). — Nombreuses terres cuites provenant du téménos de Limniti à Chypre (fouilles O.-Richter), entre autres deux têtes archaïques plus grandes que nature. — Deux sarcophages dans le genre de ceux de Clazomènes (*Monum. dell' Inst.*, XI, pl. LIII), dont on n'a pas cru devoir indiquer la provenance. — Groupe en terre cuite : une sorte d'Atys portant dans chaque main un Éros; fabrique béotienne (?). — Atys Hermaphrodite volant, terre cuite de Myrina; autres terres cuites de même provenance, entre autres Aphrodite sur un dauphin avec la signature ΑΡΤΕΜΩΝΟΣ. — Fragment d'une théoxénie des Dioscures; terre cuite de Tarente. — Vases d'Ergotimos, de Tleupolemos et Sakonidès, de la collection Fontana à Trieste; autres beaux vases de même provenance, dont le plus remarquable offre la représentation de guerriers perses. — Fragments de vases de Naucratis, donnés par l'*Egypt Exploration fund.* — Éphèbe debout, bronze de beau style grec. — Belle tête en bronze d'Athéna casquée. — Figure archaïque en bronze : pleureuse (Troade?). — Poids en plomb avec l'inscription en relief : ΠΕΡΓΑΜΗΝΟΝ.

2° *Munich.* — Chapiteau en marbre corinthien, qu'on prétend avoir été découvert au mois d'août 1831 près de la porte des Lions à Mycènes. — Lécythes blancs; l'un d'eux présente un motif curieux, un sphinx auprès d'un arbre pressant une figure humaine contre le sol. — Coupe de Cervetri (*Journ. Hell. Stud.*, t. VIII, p. 439). — Fibule attique avec gravures. — Groupe de Triton avec Éros « d'excellent travail, provenant d'Asie Mineure, autrefois en la possession de M. Castellani ». Cette dernière notice est de M. Christ; je ne suis pas sûr que M. Brunn l'eût signée.

3° *Dresde.* (Acquisitions depuis 1882.) — Collection de trois cents spécimens de marbres antiques, formée par M. E. Kuhn et donnée par lui. — Collection formée à Rome par M. H. Dressel, de 1871-1885[3]. — Hercule

1. *The Academy*, 25 janvier 1890.

2. *Jahrb. des Instit.*, 1889, p. 85-107. Suit (p. 107-110) une liste, sans illustrations, des acquisitions du Musée Britannique.

3. Plusieurs monuments que nous signalons ici proviennent de cette collection.

et la biche cérénytide, bas-relief de beau style, analogue à l'Hercule de la collection Carapanos dont l'authenticité a été contestée par Emerson (*Amer. Journ. of Archaeol.*, t. I, pl. V, p. 153). — Hermès d'Euripide. — Tête polychrome d'Aphrodite, avec enduit de cire sur le visage. — Belle tête d'éphèbe (type d'Alexandre). — Tête grimaçante de vieille femme, d'un curieux réalisme. — Tête de vieux paysan, avec chapeau. — Disque en marbre avec Apollon lyricine et Marsyas suspendu à l'arbre. — Beau relief avec masques bachiques. — Bas-relief bachique de style archaïsant. — Bas-relief inachevé représentant Jupiter et Ganymède. — Atys debout, les bras levés, avec de curieux attributs. — Relief funéraire d'un charcutier, très curieux (gravé, p. 102). — Œil de statue en marbre polychrome (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 103). — Artémis très archaïque et éphèbe de style archaïque mettant une jambière, bronzes. — Fragment d'un bas-relief en bronze représentant une scène de combat; ve siècle. — Apollon en bronze, du type archaïque, et Apollon en bronze analogue à Overbeck, *Kunstmythol.*, IV, p. 198, fig. 11; style de Praxitèle. — Jupiter avec l'égide et Esculape, bronzes. — Deux jeunes musiciennes sur un socle où est représentée une scène rustique; bronze. — Squelette articulé, bronze. — Collection de trente-quatre fibules formée par M. Dressel. — Très remarquable pointe de lance avec douille ornée de gravures dans le style du Dipylon (p. 107).

4° *Musée Britannique.* — Nombreux objets provenant de Naucratis. — Trente-quatre vases de Chypre, style archaïque. — Trois fragments d'un sarcophage en marbre avec reliefs représentant les travaux d'Hercule; Lydae. — Vase en terre cuite découvert dans le Fayoum et destiné à contenir le breuvage des crocodiles sacrés (Strab., p. 812), avec l'inscription ἱεροῦ σούχ(ου). — Portraits peints trouvés dans le Fayoum. — Tête d'enfant et épingle d'or avec inscription, provenant des fouilles de Paphos. — Ciste de bronze avec gravures relatives à la guerre de Troie. — Boîte de miroir de Corinthe (?), avec la représentation d'Éros et de Phèdre à l'extérieur, d'une nymphe jouant à la *morra* avec un Satyre à l'intérieur. Très beau style. — Vingt et un moules de terre cuite; Tarente.

— Le Musée de Berlin a récemment acquis un grand nombre de vases à reliefs où sont représentées des scènes de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, des cycles épique et thébain, avec des inscriptions qui se rapportent aux épisodes figurés. Ces *vases iliaques*, dont on connaissait déjà quelques spécimens, donneront lieu à une publication intéressante [1].

L'ARCHÉOLOGIE ET LES AMATEURS. — Le VIe volume de l'*Histoire universelle* de M. Marius Fontane, intitulé *Athènes*, montre une fois de plus comment un homme intelligent peut écrire des choses bizarres

1. *Philol. Woch.*, 1890, p. 104.

lorsqu'il discourt sur l'antiquité sans être antiquaire. Je prends pour exemple le passage reproduit avec éloges dans le *Temps* du 16 octobre 1889 et relatif aux figurines en terre cuite. Il y est question des « fabricants de statuettes dont la liberté d'imagination était sans frein et qui reproduisaient, avec tous les types, toutes les scènes de la vie divine et de la vie humaine ». Mais si M. Fontane avait pris la peine d'étudier son sujet, il n'aurait pas écrit cette phrase, car il est précisément remarquable que les coroplastes ont laissé de côté, pour des motifs que nous ignorons, beaucoup de types qu'affectionnait la sculpture, par exemple ceux de Zeus et de Poseidon. Plus loin, M. Fontane nous dit que « les figurines des habitants de Rhodes étaient célèbres », affirmation gratuite qu'il ne pourrait étayer d'aucun texte. — « Corinthe, qui s'essaya dans l'art des figurines, ne sut trouver que des modèles disgracieux, alourdis, aux chairs grasses. » Encore une affirmation en l'air, mais ce qui suit est bien pire : « Les figurines de Rhodes, de Chypre, de Thèbes, de Corinthe, de Tanagra et de Myrina résultaient du mercantilisme phénicien (!!) exploitant l'art hellénique; les artistes, inconscients, s'amusaient à ce labeur dissolvant. » Ce que l'on peut dire de mieux à la décharge d'une pareille phrase, c'est qu'elle ne signifie rien. Je souhaite que le reste du volume de M. Fontane soit meilleur, mais ce spécimen ne me donne pas le goût d'y aller voir.

— Voici un autre homme d'esprit qui, parlant de la *Céramique* de MM. Rayet et Collignon dans la *Revue bleue* [1], découvre que les stations lacustres du lac de Morat sont « peut être tout simplement contemporaines d'Auguste », que « l'âge de la pierre, finement ou grossièrement taillée, » existait sur certains points de l'Europe au temps des Romains, que « l'ère des poteries à dessins creusés » a duré « vingt mille ans, cinquante mille, peut-être davantage », que « le style des objets de métal (de Mycènes) décèle sans conteste une origine phénicienne. » Tout en commettant ces erreurs de dilettante, l'auteur écrit *Sin-Akhé-Irib* pour Sennachérib : voilà de l'érudition qui est aujourd'hui à la portée de tout le monde et qui me touche peu ! L'essentiel serait de se persuader que l'archéologie, comme tout autre science, a besoin qu'on l'étudie sérieusement avant qu'on n'en parle; c'est ce dont beaucoup de personnes ne sont pas encore convaincues.

— Le mot de la fin — car il en faut à toute *Chronique* — nous est fourni par M. Auguste Vitu [2]. Il s'agit d'une grande pièce à tableaux,

1. *Revue bleue*, 15 juin 1889, p. 759.
2. *Le Figaro*, mardi, 21 janvier 1890.

Le Voyage de Suzette, représentée au théâtre de la Gaîté. « Le navire qui portait Verduron et Suzette fait relâche au Pirée. Un voyageur aussi savant que Verduron ne pouvait manquer de visiter Athènes et d'admirer, comme nous-même, *la superbe perspective des ruines illustres du Parthénon, couronnées par l'Acropole.* » Pourquoi M. Vitu, dans son récent ouvrage sur Paris, n'a-t-il pas dit que l'église du Vœu national était couronnée par la Butte Montmartre?

L'idée que l'Acropole serait un édifice paraît d'ailleurs assez répandue. On lit, en effet, dans le *Dictionnaire bibliographique* de Dantès, parmi les titres des travaux de l'archéologue Thiersch : « *Erechtheum auf der Akropolis zu Athen* (Érection de l'Acropole d'Athènes), 1850-57 [1]. »

1. Le même dictionnaire, à l'article *Gerhard*, nous fournit ces traductions réjouissantes : « Metallspiegel der Etrusker (*Métaux brillants des Étrusques*), 1860. Bilderkreis von Eleusis (*Tableaux arrondis d'Éleusis*), 1863-64. »

APPENDICE

(**REVUE CELTIQUE**, 1890, p. 80-85.)

INSCRIPTION ATTIQUE RELATIVE A L'INVASION DES GALATES EN GRÈCE (279-278)

Dans le récit détaillé que Pausanias nous a laissé de l'invasion des bandes galatiques en Grèce, il est question de la part glorieuse que prirent les troupes athéniennes à la défense du passage des Thermopyles[1]. Mais, lorsque le défilé eut été forcé, les Athéniens se rembarquèrent et Pausanias ne fait plus mention d'eux en racontant la défense de Delphes, où figurèrent seuls les Phocidiens, quatre cents Locridiens d'Amphissa et douze cents Étoliens[2]. Ce n'est qu'après la défaite des Gaulois que les Athéniens, au dire de Pausanias, revinrent, de concert avec les Béotiens, pour harceler les Barbares dans leur retraite.

Nous savions cependant, par une inscription découverte à Athènes en 1860[3], que les Athéniens avaient contribué, avec les Étoliens, à la défense du sanctuaire commun de l'Hellade. Ce texte contient une proposition de Kybernis K..ιου du dème d'Halimuse ; M. Koumanoudis[4] a proposé de restituer K[υδί]ου et de reconnaître dans l'auteur de la proposition un fils de ce Kydias qui tomba vaillamment aux Thermopyles en combattant les Gaulois[5]. « Attendu, dit le texte, que le *koinon* des Étoliens, montrant sa piété envers les dieux, a résolu par décret de consacrer la fête des Sotéries

1. Paus., X, 22.
2. Paus., X, 23; Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. franç., t. II, p. 633 (où l'on a écrit par erreur *200* Étoliens). Nous n'entrons pas ici dans l'étude des témoignages contradictoires relatifs à la campagne des Gaulois contre Delphes; on les trouvera exposés et discutés dans le spirituel mémoire de M. Foucart, *Archives des Missions*, 1865, p. 205 et suiv.
3. *Corpus inscr. attic.*, t. II, n° 323.
4. Koumanoudis, Ἐπιγρ. ἑλλην. ἀνεκδ., 1860, n° 75; Foucart, *Mém. sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 207 ; H. van Gelder, *De Gallis in Graecia*, p. 66.
5. Paus., X, 21.

à Zeus Sôter et à Apollon Pythien[1], comme souvenir du combat livré aux Barbares qui avaient fait une expédition contre les Hellènes et le temple d'Apollon commun aux Hellènes, et contre lequel le peuple [athénien] a envoyé les soldats d'élite et les chevaliers pour prendre part à la lutte qui a eu pour objet le salut commun ; attendu que le *koinon* des Étoliens et le stratège Charixénos ont envoyé à ce sujet une ambassade au peuple [athénien]... » Le reste de l'inscription est mutilé[2], mais M. Haussoullier a pu le restituer d'une manière certaine à l'aide des formules d'un décret analogue de Chios[3]. Nous traduisons : « ont envoyé à ce sujet une ambassade au peuple [athénien] pour prier le peuple [athénien] de prendre part aux concours ; le concours musical est égal aux jeux Pythiques pour les âges et pour les honneurs[4], le concours gymnique et hippique est de même assimilé aux jeux Néméens. »

Le décret de Chios, qui a été découvert à Delphes en 1880 par M. Haussoullier, est une réponse à l'ambassade étolienne qui avait prié les Chiotes, comme les Athéniens, de reconnaître les Sotéries et d'y prendre part. Voté la même année que le décret d'Athènes traduit plus haut, il présente avec lui des analogies frappantes ; seulement, comme l'a finement remarqué le premier éditeur, tandis que le décret de Chios parle d'une *victoire* (τῆς νίκης, l. 6), les Athéniens emploient l'expression τῆς μάχης et rappellent qu'eux aussi ont combattu pour le salut commun. « Il est probable que les députés étoliens, dans le discours qu'ils tinrent à l'assemblée, après avoir remis le décret de leurs concitoyens, insistèrent sur la part que les Athéniens avaient prise à la défense commune, et que l'éloge des deux peuples avait tenu la plus grande place dans leurs développements oratoires. A Chios, les Étoliens, plus libres dans leur langage, avaient seulement parlé des exploits de leur nation et présenté leur résistance comme une victoire décidée. Ainsi commençait à se former la légende sur le désastre de l'expédition gauloise[5]. »

Nous possédons maintenant un second texte qui atteste l'intervention des Athéniens à côté des Étoliens dans la série des engagements qui eurent lieu en 278 près de Delphes. C'est une inscription gravée στοιχηδόν sur deux morceaux de marbre pentélique ; ils ont été découverts en 1889 près de l'entrée de l'Acropole d'Athènes et publiés par M. Lolling dans l'Ἀρχαιολογικὸν δελτίον (*bulletin archéologique*), où la Direction des Anti-

1. L'institution des Sotéries est postérieure de deux ans à la retraite des Gaulois; cf. Haussoullier, *Bull. de Corr. Hellén.*, 1881, p. 302.

2. M. Droysen avait renoncé à en rien tirer, *op. laud.*, trad. franç., p. 638.

3. Haussoullier, *Bull. de Corr. Hellén.*, 1881, p. 307; Dubois, *Les ligues étolienne et achéenne*, Paris, 1885, p. 217.

4. Il s'agit de l'âge exigé de ceux qui concouraient dans les jeux pythiques et des honneurs décernés par les villes à leurs concitoyens vainqueurs (Haussoullier, *loc. laud.*, p. 311).

5. Haussoullier, *loc. laud.*, p. 308. M. Foucart avait déjà insisté sur ce mot μάχη, *Mém. cité*, p. 210.

quités grecques fait connaître au fur et à mesure les principales trouvailles archéologiques[1]. Il s'agit d'un décret du peuple athénien en l'honneur d'Hérakleitos fils d'Asclépiade du dème d'Athmonée[2], qui s'était acquitté avec zèle de ses fonctions d'agonothète dans la célébration des Panathénées. Mais il avait fait plus encore, et c'est ici que le texte est assez intéressant pour qu'on le transcrive dans la langue originale ; nous adoptons les restitutions excellentes de M. Lolling :

l. 3 : καὶ ἀνατίθησιν τῆι Ἀθηνᾶι τῆι [Νίκηι γραφ]ὰς ἐχούσας ὑπομνήματα (5) τῶν [(μετ' Αἰτωλῶν π)]επραγμένων πρὸς τοὺς βαρβάρους ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων σωτηρίας.

« [Attendu qu'Hérakleitos] dédie dans le temple d'Athéna (Niké? des peint?)ures rappelant le souvenir des actions [d'éclat] accomplies (de concert avec les Étoliens) contre les Barbares pour le salut des Hellènes... »

Les Barbares sont incontestablement les Galates ; l'expression πρὸς τοὺς βαρβάρους... ὑπὲρ τῆς... σωτηρίας se rencontre dans le nouveau texte comme dans l'inscription attique que nous avons traduite en commençant. Les ex-voto qu'Hérakleitos consacrait à Athéna peuvent avoir été des stèles, c'est-à-dire des bas-reliefs (στήλας) ou des peintures (γραφάς) ; M. Lolling s'est décidé pour la seconde restitution, qui est de beaucoup la plus vraisemblable. L'inscription étant gravée στοιχηδόν, nous connaissons exactement l'étendue de la lacune, qui est parfaitement remplie par les mots [Νίκηι γραφ]άς ; c'est donc dans le petit temple d'Athéna Niké sur l'Acropole que ces peintures auront été déposées. On peut rappeler que la frise de ce temple était précisément décorée de bas-reliefs représentant, au nord et au sud, les combats des Athéniens contre les Perses pour le salut de l'indépendance hellénique[3]. L'inscription a d'ailleurs été découverte dans le voisinage immédiat du temple d'Athéna Niké (celui qu'on appelle vulgairement « de la Victoire Aptère »).

En dehors des lacunes que présente ce texte par suite de la brisure du marbre, il y en a plusieurs qui ont été produites par un martelage intentionnel. Ainsi, à la ligne 5, les lettres (μετ' Αἰτωλῶν π) ont été effacées ; il en est de même à la ligne 13, où revient la mention du peuple étolien. M. Lolling a supposé que ces martelages remontent à une époque où Athènes eut à se plaindre des Étoliens, mais on ne saurait rien affirmer à ce sujet. Il présente d'ailleurs trop peu d'intérêt pour que nous y insistions ici.

En résumé, la nouvelle inscription de l'Acropole confirme ce que nous savions sur la coopération des Athéniens avec les Étoliens et rend d'autant plus singulier, au premier abord, le silence de Pausanias. Mais Pau-

1. Ἀρχαιολογικὸν δελτίον, Athènes, 1889, p. 58.

2. Cet Hérakleitos est probablement identique à un archonte athénien de la seconde moitié du IIIe siècle avant J.-C. (*Corp. inscr. attic.*, II, n° 859). Ce rapprochement est dû à M. Lolling (Δελτίον, 1889, p. 61).

3. Le Bas-Reinach, *Architecture*, *Athènes*, 1re série, pl 9-10, p. 127.

sanias a-t-il altéré la vérité ? Nous ne le croyons pas et nous pensons plutôt que la vanité des Athéniens est ici en cause. Pausanias, après avoir raconté la terreur panique dont les Gaulois furent victimes [1], les montre en butte aux attaques des Phocidiens et souffrant d'une grande disette, qui les faisait périr par milliers. Il ajoute que des Athéniens, venus à Delphes pour voir ce qui se passait, étaient retournés chez eux et avaient annoncé les désastres infligés aux Barbares par les dieux. Alors, dit Pausanias, les Athéniens se mirent aussitôt en campagne ; en traversant la Béotie, ils prirent avec eux les Béotiens ; *ils commencèrent alors tous ensemble à poursuivre les Barbares* et, s'embusquant sur leur passage, ils tuèrent les retardataires. Brennus s'étant donné la mort, les Galates regagnèrent avec peine le Sperchius ; là ils furent attaqués vigoureusement par les Étoliens et anéantis.

Ainsi, d'après le récit de Pausanias, les Athéniens ont bien participé à ce qu'on pouvait appeler la *campagne de Delphes*, et ils sont entrés en ligne au moment où les Gaulois n'avaient pas encore quitté la Phocide. De là à dire qu'ils avaient lutté avec les Étoliens pour la défense du sanctuaire commun de la Grèce, il n'y avait assurément pas loin, et les Athéniens ne se sont fait aucun scrupule de faire valoir après coup une coopération qui, pour être tardive, n'en a pas moins été, semble-t-il, assez efficace. Il n'y a donc pas contradiction entre le témoignage des inscriptions et celui de Pausanias. Droysen [2], croyant que l'envoi de soldats d'élite et de chevaliers athéniens, dont il est question dans l'inscription citée au début de cet article, se rapportait à la défense des Thermopyles, s'est étonné que ce texte passât sous silence l'envoi des trirèmes athéniennes qui est attesté par Pausanias [3] ; mais c'est là une erreur de l'illustre historien, car l'inscription en question, comme celle que l'on vient de découvrir, concerne seulement, à notre avis, l'envoi de troupes athéniennes en Phocide à la suite du premier échec des Gaulois devant Delphes, postérieurement à l'épisode des Thermopyles.

Dans un travail récent sur les *Gaulois dans l'art antique* [4], nous avons énuméré les œuvres d'art connues jusqu'à présent où les Grecs ont représenté la défaite des Gaulois devant Delphes (p. 41 du tirage à part). Il faut maintenant y ajouter les peintures du temple d'Athéna Niké dédiées vers 250 par Hérakleitos d'Athmonée ; elles rappelaient sans doute une des escarmouches heureuses où une fraction de l'armée gauloise en retraite avait été battue par les Étoliens et les Athéniens.

1. Paus., X, 23.
2. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, trad. franç., t. II, p. 630, note 3.
3. Paus., X, 20, 3.
4. *Revue archéol.*, 1888-89, et à part (Leroux, éditeur, 1889).

XXIII

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1890, t. II, p. 225-273.)

Bibliographie générale. — Le premier fascicule du recueil des bas-reliefs funéraires, publié par M. Conze[1], et le premier volume du *Corpus* des sarcophages, publié par M. C. Robert[2], ont paru à Berlin dans le premier semestre de l'année courante. Si les planches du second de ces ouvrages prêtent à la critique, et si l'on peut trouver qu'ils sont tous les deux beaucoup trop chers, il faut remercier sans réserves les deux savants éditeurs du soin et de la patience avec lesquels ils ont réuni, classé et commenté une pareille masse de matériaux encore dispersés ou inédits. Souhaitons qu'ils puissent l'un et l'autre mener leur grande entreprise à bonne fin[3] !

— M. E. Pottier a terminé la publication du second volume des *Céramiques de la Grèce propre*, ouvrage commencé par MM. Dumont et Chaplain[4]. Ce volume contient la réimpression d'un certain nombre d'articles d'Albert Dumont, plus une notice rédigée par M. Pottier sur des terres cuites, bronzes et marbres trouvés en Grèce, que Dumont y avait fait dessiner pendant ses divers séjours à Athènes. Parmi les nombreuses et excellentes additions dues à M. Pottier, je signalerai surtout la liste des miroirs avec gravures ou reliefs (p. 243-254), qui annule tous les catalogues précédents. M. Pottier élève des doutes

1. Conze, *Die attischen Grabreliefs*, fasc. I, Berlin, 1890 (25 pl., 16 p., 60 mark !!).

2. C. Robert, *Die antiken Sarkophag-Reliefs*, t. II (le premier paru), *Mythologische Cyklen*, Berlin, 1890, avec 65 planches et nombreuses vignettes (225 mark !!).

3. Les élèves et amis de M. Carl Robert viennent de lui offrir un volume d'essais en souvenir de son enseignement à Berlin ; il est intitulé *Aus der Anomia* (pourquoi?) et contient trois planches.

4. A. Dumont et J. Chaplain, *Les céramiques de la Grèce propre*. Seconde partie, *Mélanges archéologiques*. In-4. Paris, Didot, 1890.

sur l'authenticité d'un grand nombre de miroirs qui affluent, depuis quelques années, sur les marchés de l'Europe occidentale.

— Le quatrième fascicule des *Antike Denkmaeler*, portant le millésime de 1890, contient plusieurs planches qui intéressent directement l'archéologie du monde hellénique : une nouvelle série de sarcophages en terre cuite peinte découverts à Clazomènes (pl. 44-46) ; des fragments d'architecture polychrome trouvés à Athènes, très bien reproduits en couleurs (pl. 38) ; une admirable reproduction en photochromie d'un torse féminin archaïque de l'Acropole d'Athènes (pl. 39) ; une réplique, découverte à Tralles (?), de la tête de l'Aphrodite de Cnide, actuellement dans la collection von Kaufmann à Berlin (pl. 41).

— Le volume publié par le Syllogue de Constantinople, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation (1861-1886), porte le millésime de 1888, mais n'a été distribué qu'au cours de l'été de 1890. Nous indiquons en note les titres des principaux articles d'archéologie et de philologie qu'il contient [1].

— Le livre de M. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce* [2], promène agréablement ses lecteurs à travers les emplacements des fouilles récentes, Mycènes, Délos, Athènes, Olympie, Éleusis, Épidaure, Dodone, Tirynthe, Acraephiae, Tanagre. C'est un ouvrage qui manquait à notre littérature archéologique et qui, bien que s'adressant surtout aux amateurs et aux touristes, sera consulté avec une égale reconnaissance par les savants. M. Diehl connaît et cite nos *Chroniques d'Orient*, ce dont nous le remercions ; peut-être aurait-il pu se montrer moins avare de guillemets, ces *dieux termes* de la propriété littéraire [3].

1. L. Bachelin, *La légende de Daphnis* (p. 63-80) ; Rangabé, *L'Eleusinion d'Athènes* (p. 80-83) ; R. Dareste, *L'ἀποκήρυξις dans l'empire romain* (p. 95-97) ; Erbitsianos, *Mss. des bibliothèques de Roumanie* (p. 97-102) ; Harkavy, *Ce que les Arabes ont dit de Thulé* (p. 171-180) ; S. Reinach, *La description de Constantinople par Bondelmonte* (p. 181-187) ; D. Chabiaras, *Kasareia en Carie* (avec inscriptions) ; Papageorgios, *Conjectures sur Sophocle* (p. 293-307) ; L. Schwabe, *L'Aurige de Tubingue, statuette de bronze* (p. 387-389) ; Psichari, *Questions d'histoire et de linguistique* (p. 441-497) ; Sittl, *La vie des Grecs au temps d'Hésiode* (p. 498-504) ; E. Zomaridis, *Opinions diverses sur Homère et la poésie homérique* (p. 505-574, très utile résumé) ; F. Susemihl, *Le Phèdre de Platon et le discours d'Isocrate contre les sophistes* (p. 575-591) ; Ch.-Em. Ruelle, *Bibliographie des écrits inédits de Psellus, suivie de trois morceaux inédits* (p. 591-614) ; A. Leval, *Variétés archéologiques* (p. 615-620, inscriptions byzantines de Prinkipo et de la collection Millingen).

2. Paris, Colin, 1890, avec 8 plans.

3. Cf. par exemple *Excursions*, p. 323-325 et *Revue archéol.*, 1884, I, p. 79-

— M. Schuchhardt nous a donné un très bon livre de vulgarisation sur les fouilles de Troie, de Tirynthe, de Mycènes, d'Orchomène et d'Ithaque[1]; on y trouve toute la partie utile des volumineuses publications de M. Schliemann, sans les redites et les contradictions qui en rendent parfois la lecture si difficile. L'auteur n'admet pas la théorie de M. Boetticher sur la *Feuernecropole* d'Hissarlik et attribue aux Achéens d'Homère, entre 1500 et 1000 avant J.-C., la civilisation mycénienne que d'autres ont revendiquée pour les Cariens.

— Au réquisitoire de M. Kalkmann (*Pausanias der Perieget*, Berlin, 1886)[2], M. Gurlitt a opposé un plaidoyer très serré et nourri de science (*Ueber Pausanias*, Graz, 1890)[3]. Ces deux livres ensemble remplissent 790 pages in-8° de petit texte. La réponse de M. Gurlitt paraît décisive : Pausanias n'était pas le géographe en chambre qu'on a voulu faire de lui. Le volume de M. Gurlitt est désormais indispensable à ceux qui étudient la géographie de la Grèce et l'auteur qui nous l'a surtout fait connaître[4].

— L'*Association pour l'encouragement des Études grecques* a décerné un prix de 1,000 francs à l'ouvrage de M. Miliarakis, Νεοελληνική γεωγραφική φιλολογία, qui est un catalogue des livres et articles sur la géographie publiés par les Grecs de 1800 à 1889. M. G. Hirschfeld a consacré à cet ouvrage deux intéressants comptes rendus, où il a donné une précieuse esquisse de l'histoire de la géographie chez les Grecs modernes[5].

— Le même savant a publié, dans le t. XIV du *Geographisches Jahrbuch*, un troisième compte rendu des progrès de la géographie antique, plus court que les deux précédents (t. VII et t. XII), mais non moins rempli d'observations judicieuses et de renseignements

81. M. Diehl est d'autant plus excusable que son livre était, à l'origine, un cours de Faculté et qu'on peut très bien, en rédigeant une leçon, faire des emprunts textuels à l'auteur qu'on consulte. Je désire seulement qu'on ne m'accuse point un jour de l'avoir copié, lorsque les présentes *Chroniques* auront été réimprimées en volumes portant le millésime de 189?

1. C. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, Leipzig, 1890, avec 6 plans, 2 portraits (M. et Mme Schliemann) et 290 gravures.

2. Cf. Hauvette, *Revue critique*, 1887, II, p. 193.

3. Cf. Hauvette, *Revue critique*, 1890, I, p. 202.

4. Cf. Gurlitt, *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 842, où l'auteur insiste sur l'inscription Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1884, p. 166, et donne ses raisons pour la considérer comme postérieure à l'empire. Cette inscription mentionne de travaux publics faits au Pirée et contredit l'assertion de M. Kalkmann, d'après lequel le Pirée de Pausanias serait *vorsullanisch*.

5. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 288, 322.

choisis avec goût. L'auteur marque d'un astérisque les ouvrages qu'il cite sans les avoir vus lui-même ; dans le nombre, il y a quelques brochures à mettre au panier, mais c'est là un inconvénient inévitable des bibliographies. En revanche, les lacunes sont bien peu nombreuses ; je citerai cependant, comme ayant échappé à M. Hirschfeld, l'ouvrage de MM. Tolstoï et Kondakoff sur les *Antiquités de la Russie méridionale* (en russe), dont je prépare une édition française[1].

— Plus de cent photographies, prises récemment en Grèce par M. de Stillfried, ont été mises dans le commerce par la maison E. Quaas. Ce sont des vues d'Olympie, d'Athènes, de Corinthe, Argos, Tirynthe, Mycènes, Épidaure, l'Arcadie, la Messénie, la Laconie, Delphes, etc.[2].

— D'excellentes héliogravures forment le principal attrait du *Voyage en Grèce* de M. E. Cabrol[3], un amateur qui sait bien employer ses loisirs et qui a le sentiment de l'art antique.

— Les épigraphistes trouveront d'utiles collections d'exemples et quelques résultats nouveaux dans la *dissertatio inauguralis* d'un élève de M. Hirschfeld, M. Ed. Loch (*De titulis graecis sepulcralibus*, Koenigsberg, 1890)[4].

— Nous devons à M. Hussey deux intelligents travaux de statistique, qui lui assurent la reconnaissance des archéologues. Le premier concerne la distribution des temples helléniques, tant de chaque divinité, tant dans chaque ville[5] ; il est intéressant de voir qu'Apollon et Artémis tiennent la tête, distançant Athéna, Zeus et Aphrodite. Celui des dieux inférieurs qui a le plus de sanctuaires est Esculape. Le second travail du même auteur[6] concerne les couronnes sculptées sur les bas-reliefs grecs et les inscriptions qui les accompagnent ; les principaux types sont figurés sur deux planches et donnent lieu à une classification très instructive[7].

— MM. Schultz et Barnsley s'occupent à lever le plan des églises byzantines subsistant en Grèce ; ils projetaient de poursuivre leurs travaux au Mont Athos pendant l'été de 1890[8].

1. [La première livraison a paru en 1891 ; Leroux, éditeur.]
2. *Arch. Anzeiger*, 1890, p. 54.
3. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890.
4. Cf. H. Gutscher, *Die attischen Grabschriften*, Leoben, 1890.
5. *American Journal of Archaeology*, 1890, p. 59-64.
6. *Ibid.*, p. 69-95, pl. XII, XIII.
7. M. Hussey a montré que la couronne pendante reste exclusivement en usage jusque vers l'époque de Trajan.
8. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 215.

Athènes, Bulletin de l'Éphorie[1]. — Décembre 1889. — *Antiquités transportées au Musée central.* — Le Musée a reçu d'autres antiquités découvertes à Érétrie sur les terrains Nostrakis ; il y a dans le nombre des lécythes ornés de peintures fort intéressantes (Amphiaraüs sur son char ; Hermès devant un char sur lequel monte Artémis, avec Apollon lyricine auprès d'elle ; une femme assise sur un trône, à laquelle un jeune homme tend une lettre dans une enveloppe (*sic*) ; plusieurs lécythes blancs à sujets funéraires). — M. Philémon a cédé au Musée deux inscriptions, dont l'une archaïque et comptant dix-sept lignes, qui ont été découvertes à Athènes. — Fragment de l'édit de Dioclétien découvert à Platées (*Amer. Journ.*, 1889, 428) et inscription d'Éleusis (*Bull.*, 1889, p. 433). — Inscriptions découvertes à Haghia-Triada, dont deux chrétiennes (κυμητήριον Ἔρωτος καὶ Ἀνασοτασίας : κυμητ. Ἔρωτος). — Vingt-sept épitaphes découvertes dans la maison Banca près de la place de la Concorde[2]. — Les deux statues qui ont été achetées à Paris par la légation hellénique (cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 100) ; je crois que M. Cavvadias a tort d'en suspecter l'authenticité (Δελτίον, 1889, p. 252). — Quatre cent soixante-une monnaies d'Asie Mineure données par un anonyme.

Janvier 1890. — *Antiquités transportées au Musée central.* — Objets provenant de Velanidéza (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 265), à savoir des vases de bon style, quelques bronzes et deux figurines en terre cuite, dont l'une représente un acteur comique, l'autre un Silène assis. — Objets provenant de Vourva (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 265) : grande amphore à figures noires, décorée de Sirènes et d'animaux divers ; plusieurs autres vases avec figures analogues, de style archaïque ; scyphos à figures noires avec scène de banquet, etc. — Sept figurines de plomb, dont deux représentent l'Artémis dite persique et les cinq autres des guerriers et des animaux, provenant de Therapnai.

Le Musée a encore reçu en don quatre cent vingt-neuf monnaies, neuf pierres gravées du type des îles, une bague en or portant un buste d'Artémis, etc.

On a transporté au Musée les fragments des sculptures de Damophon découverts à Lycosura (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 268).

Février, mars, avril 1890. — *Antiquités transportées au Musée central.* — Objets provenant des fouilles faites dans le Céramique extérieur (cf. plus bas, p. 234). — Tête de femme de grandeur naturelle (type d'Hygie), découverte près d'Aegion. — Statue archaïque de femme (type de Milet), découverte près de Tripolitza. — Vases d'Érétrie, parmi lesquels des

1. Cf. *Revue archéol.*, 1886, II, p. 79 ; 1887, I, p. 63 ; 1887, II, p. 71 ; 1888, I, p. 399 ; II, p. 216 ; 1889, II, p. 81 ; 1890, I, p. 255. Le Δελτίον de 1889 forme un volume de 275 pages, avec de bons index. Il est regrettable qu'on ne réimprime pas, comme on avait promis de le faire, le début de cette utile publication, qui a paru en feuilles volantes de format inégal.

2. Publiées dans le Δελτίον, 1890, p. 45-48. Nos 24, 25 : ὅρος μνήματος. N° 27 : ὅρος σήματος.

pièces de premier ordre, entre autres une amphore haute de $0^m,90$ sur laquelle on voit Dionysos conduisant un char à quatre chevaux, avec Ariane auprès de lui, au milieu d'une procession de femmes couronnées. — Un vase en argent trouvé au Laurium. — Bas-reliefs, marbres, inscriptions, vases et bronzes, le tout formant une série de trente-huit pièces, achetée par l'Éphorie au prix de 7,650 drachmes à M. Alexandre Meletopoulos, le collectionneur bien connu du Pirée.

Athènes. — Après un long intervalle de près de vingt ans, M. Wachsmuth a commencé la publication du second volume de son grand ouvrage sur Athènes. La première partie de ce volume, qui comprend 527 pages, traite des ports, des murs, des rues et de l'agora[1].

— Deux doctes anglaises, MMmes Jane Harrison et Margaret Verrall, se sont réunies pour publier un livre à l'usage du grand public : *Mythology and Monuments of ancient Athens*[2]. On y trouve une traduction des passages de Pausanias relatifs à Athènes, d'amples développements sur les légendes de l'Attique et une riche collection de gravures. Cet ouvrage, au courant des dernières découvertes, témoigne d'une solidité d'érudition que l'on louerait chez des hommes et qui semble tout à fait digne d'admiration chez des *authoresses*. J'ajoute expressément que ce n'est pas une simple compilation et que les aimables antiquaires ont des vues personnelles, bien qu'elles s'inspirent volontiers (et avec raison) des écrits et de l'enseignement de M. Doerpfeld.

— Les Πρακτικά de la Société archéologique d'Athènes pour 1888, publiés en 1889, contiennent des rapports sur les fouilles entreprises au nord du péribole de l'Olympiéion (p. 15-23), à Éleusis (p. 23-27), à Mycènes (p. 28-29). On y trouve aussi une liste d'antiquités diverses données à la Société ou achetées par elle (p. 60-72). Le fascicule se termine par un plan des thermes découverts près de l'Olympiéion[3].

— M. Collignon a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1890, un article d'ensemble sur les fouilles de l'Acropole d'Athènes. Comme on pouvait s'y attendre, c'est un exposé à la fois très attachant et exact. L'auteur pense (p. 851) que l'attitude agenouillée de la Niké de Délos est destinée à représenter le mouvement d'un vol rapide; je croyais avoir montré qu'il s'agit de la représentation du saut (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 107).

— Nous apprenons avec le plus grand plaisir que M. Jean Svoronos

1. C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen im Alterthum*, zweiter Band, erste Abtheilung. Leipzig, Teubner, 1890.
2. Londres, Macmillan, 1890. Cf. Talfourd Ely, *The Academy*, 1890, I, p. 431.
3. Cf. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, I, p. 218-219.

vient d'être mis à la tête du Cabinet numismatique d'Athènes[1]. Aucun juge impartial et bien informé n'a jamais mis en doute sa parfaite innocence dans la regrettable affaire dont nous avons entretenu nos lecteurs[2]. M. Svoronos n'avait donc pas besoin d'une réhabilitation, mais il avait droit à une réparation et l'on ne peut que féliciter le gouvernement grec de la lui avoir accordée. M. Tricoupis, président du conseil, en recevant M. Svoronos, lui a exprimé tous ses regrets de ce qui s'était passé et son entière confiance dans l'avenir de la collection que M. Svoronos est chargé de réorganiser. Le bâtiment où elle a été conservée jusqu'à présent ne présentant pas toutes les garanties de sécurité désirable, il est question de la transporter dans une des ailes du Musée central. Malgré le vol commis par Raftopoulos, elle est encore extrêmement riche et l'on doit être heureux pour la science que le classement en soit confié à M. Svoronos[3].

— Il y a eu cinquante ans, le 1er août dernier, qu'Otfried Müller rendit le dernier soupir à Athènes, au retour de sa fatale excursion à Delphes. A l'occasion de ce triste anniversaire, le gouvernement hellénique a fait nettoyer le monument de Colone, où les archéologues allemands ont suspendu des couronnes et des bandelettes, semblables à celles que l'on voit sur les lécythes funéraires. MM. Rangabé, Koumanoudis et Cavvadias ont assisté, avec d'autres savants grecs, à cette cérémonie touchante et M. Koumanoudis, qui a connu O. Müller chez Thiersch à Munich, a pris la parole au nom de la Société archéologique. Le nom d'O. Müller est de celui qui n'appartient pas à une nation, mais à l'humanité tout entière; nous nous associons de grand cœur à l'hommage public qui vient d'être rendu à sa mémoire.

— M. Ch. Normand, de passage à Athènes, a étudié avec soin les ruines de l'ancien Parthénon (?) et y a découvert, sur la marche inférieure, un revêtement en stuc portant des traces certaines de polychromie[4].

— Le *pyrgos* du temple d'Athéna Niké est l'œuvre de Cimon, mais le temple actuel n'a été construit qu'après les Propylées; telles sont les conclusions d'un article de M. Wolters inséré dans les *Bonner Studien*, volume d'études dédié à M. R. Kekulé[5].

1. 'Ακρόπολις, 27 juin (v. s.) 1890.
2. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 366; 1888, II, p. 214; 1889, II, p. 101.
3. M. Svoronos a publié récemment la première partie de sa *Numismatique de la Crète ancienne* (Athènes, Beck, 1890) et un supplément à ce travail dans l''Εφημερὶς ἀρχαιολογική, 1890, p. 194, pl. XI-XIII.
4. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 189-190.
5. Wolters, *Bonner Studien*, 1890, p. 92-101. Cf. Curtius, *Philol. Woch.*, 1890, p. 904.

— Au nord-est de la porte dite de Beulé, on a découvert en place un autel de poros [1].

— M. Doerpfeld a eu l'occasion de développer ses idées sur la construction des théâtres antiques, en particulier de celui de Dionysos à Athènes, dans un long compte rendu du livre récent de A.-E. Haigh, *The Attic Theatre* (Oxford, 1889)[2]. Le même système a été exposé par M. Kawerau dans l'article *Theaterwesen* des *Denkmaeler* de Baumeister, M. Doerpfeld a aussi critiqué l'ouvrage de M. K. Dumon (Hollandais), intitulé *Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module* (1889), dont l'auteur a essayé de montrer que toutes les dimensions du théâtre d'Épidaure, attribué par lui à Polyclète l'ancien, reposent sur le module $3^{m},416$ qui serait égal à 11 pieds grecs de $0^{m},310$ [3].

— La revue anglaise *The Builder* a publié un article sur les églises byzantines d'Athènes (nº 2443, p. 379-383).

— Éclairé par les avis d'un sculpteur, M. W. Goscombe John, M. E.-A. Gardner a écrit un très bon mémoire sur les procédés techniques de la sculpture grecque, tels qu'on peut les reconnaître par l'étude de statues inachevées, conservées dans les collections athéniennes [4]. Son article renferme aussi d'intéressantes observations concernant les ξόανα et l'influence de la sculpture en bois sur le travail du marbre.

— Comme pendant au fronton représentant la lutte de Zeus contre Typhon et d'Héraklès contre Échidna[5], M. Brueckner a fait connaître la restitution d'un autre fronton en tuf qui appartenait sans doute au même temple[6]. On y voit Héraklès terrassant Triton à gauche; l'angle

1. Δελτίον, 1889, p. 243.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 461. M. Haigh a répondu à M. Doerpfeld, *Classical Review*, 1890, p. 277. La question de la scène attique au temps d'Eschyle a été traitée, après M. de Wilamowitz (*Hermès*, t. XXI, p. 597), par MM. B. Todt (*Philologus*, 1889, p. 505), Weil (*Journal des Savants*, 1890, p. 52), Verrall (*Classical Review*, 1890, p. 225). M. Oehmichen a donné un travail d'ensemble sur le théâtre grec et romain dans le 5ᵉ volume du *Handbuch der Alterthumswissenschaft* d'I. Müller, p. 181-304. Je ne connais pas le récent livre de R. Opitz, *Schauspiel und Theaterwesen der Griechen und Römer*, Leipzig, 1889 (328 p. avec gravures); M. Oehmichen assure (*Philol. Woch.*, 1890, p. 540) que ce n'est qu'une habile compilation.
3. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 733. Voir, dans le même sens, Kawerau, *Deutsche Literaturzeitung*, 1890, p. 787.
4. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 129-142, avec photogravures (p. 130, statue archaïque de Naxos, Ross, *Inselreisen*, t. I, p. 41; p. 136, statue de Rhénée; p. 141, réplique du *Jason* au Musée de l'Acropole).
5. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 258.
6. Brueckner, *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 84-125, pl. II.

de droite est occupé par une figure anguipède, peut-être Cécrops[1], qui tenait un aigle sur sa main droite. La main, l'oiseau et une partie de la queue de serpent sont tout ce qui reste de cette figure ; les têtes d'Hèraklès et de Triton ont également disparu. Comme tous ces fragments portent des traces vives de polychromie, il est à souhaiter qu'on les publie en couleurs.



— M. Lechat a continué ses élégantes et ingénieuses études sur les statues archaïques d'Athènes[2]. L'admirable figure dont on a publié l'ensemble et la tête sur les planches VI et VI *bis* du *Bulletin* est peut-être la plus intéressante de toute la série ; la tête présente une analogie tout à fait frappante avec certains chefs-d'œuvre de la sculpture française du temps de saint Louis. M. Lechat est à la fois très érudit et très artiste ; même pour de simples dilettanti, la lecture de ce qu'il écrit est pleine de charme. Les pages que je signale comptent parmi les meilleures qui aient jamais été publiées dans notre langue sur l'archaïsme grec. L'auteur a successivement étudié le costume, la chaussure, la coiffure, les bijoux et ornements divers, le μηνίσκος ou parasol protecteur, le travail du marbre de ces statues ; sur tous ces points, il a présenté des observations originales, fondées sur une connaissance minutieuse des originaux. M. Lechat, comme M. Sophoulis[3], attribue à l'art samien les statues publiées Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1888, pl. VI et *Musées d'Athènes*, pl. IX et les rapproche de celle que M. P. Girard a fait venir de Samos (*Bull. Corr. Hellén.*, t. IV, pl. XIII-XIV) ; il admet aussi que les particularités de style de ces deux statues s'expliquent par l'influence de la technique du métal et par celle de modèles égyptiens, que les sculpteurs samiens du VIe siècle ont dû connaître. Il est intéressant de constater que MM. Lechat et Sophoulis sont arrivés indépendamment et simultanément aux mêmes conclusions.

1. La présence de Cécrops prouverait que la lutte d'Hèraklès et de Triton a eu pour théâtre une partie de l'Attique ; cette opinion n'est pas partagée par J. Escher, *Triton und seine Bekämpfung durch Herakles*, Leipzig, 1890.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 121-154 ; pl. VI et VI *bis* ; p. 301-362.
3. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 96.

Le dernier article de M. Lechat sur les statues archaïques de l'Acropole[1] est consacré à l'étude de deux questions difficiles : la polychromie et l'interprétation des sujets. Sur le premier point, l'auteur est affirmatif : il distingue nettement la polychromie *intransigeante* des sculptures en tuf, de la polychromie plus discrète des ouvrages en marbre ; il n'admet pas que, dans ces dernières, les parties nues fussent coloriées comme le veut M. Treu ; il insiste sur le caractère conventionnel et décoratif de la polychromie, qui ne vise nullement à l'illusion. Peut-être n'a-t-il pas tenu assez compte des phénomènes chimiques qui ont altéré les couleurs, ou même fait disparaître les teintes supérieures pour ne respecter que les gros badigeonnages formant *dessous*[2]. Pour l'interprétation des statues, M. Lechat est plus réservé : il expose les différents systèmes, en montre les difficultés et ne conclut pas. Je persiste à croire que le moins *objectionable* est celui qui reconnaît des Athénas dans les statues féminines de l'Acropole.

— Dans un travail très important, mais qui n'est pas facile à lire[3], M. Botho Graef a essayé d'établir les points suivants : 1° le groupe des Tyrannicides n'est pas d'Anténor, mais de Critios ; 2° ce groupe est sorti d'une école péloponésienne dont les œuvres se rencontrent dans le Péloponèse, en Sicile, ainsi qu'en Attique et en Béotie ; elle attribue aux têtes des proportions caractéristiques que l'auteur appelle le *canon olympien*. L'expression sévère et presque triste qui les distingue est une réaction contre le maniérisme de l'école de Chios ; 3° cette école est peut-être d'origine argivo-sicyonienne ; son influence sur l'art attique indigène donna naissance au style de Phidias.

Pourquoi M. Graef et ses confrères ne publient-ils pas eux-mêmes, à la suite de leurs articles, des résumés analogues à celui-ci ? Craignent-ils que le résumé empêche les paresseux de lire le mémoire ? Mais ce serait plutôt un moyen de leur en donner envie.

— Tout ce que M. Graef dit d'Anténor se fonde sur l'hypothèse de M. Studniczka (*Jahrb. d. Inst.*, t. II, p. 135), d'après lequel la base portant le nom d'Anténor serait celle d'une des statues archaïques trouvées sur l'Acropole. On sait que cette hypothèse a été fortement contestée par M. E. Gardner (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 262). La question a été examinée sur place par une commission composée de MM. Gardner, Wolters et Heberdey. Ce dernier a publié dans les

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 552-586.

2. M. Lechat critique quelques-unes des planches en couleurs publiées dans les *Antike Denkmaeler* ; ses observations, fruit d'une étude très prolongée, sont dignes d'attention, mais paraissent sévères.

3. *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 1-39.

Mittheilungen (t. XV, p. 126-132) un article où, après avoir discuté les arguments de M. Gardner, il conclut à la *grande vraisemblance*, sinon à la *certitude*, de l'hypothèse due à M. Studniczka. M. Gardner a répondu dans le *Journal of Hellenic Studies* (t. XI, p. 215); il y maintient énergiquement son opposition. Pour lui, la restitution de M. Studniczka est *possible*, mais il est à peine permis de la qualifier de *probable*. Je dois dire que, sans avoir vu l'original, je conserve, de la lecture des pièces du procès, une impression favorable à la réserve toute scientifique de M. Gardner.

— Nous avons déjà résumé (*Revue archéol.*, 1890, 1, p. 258) les idées de M. Puchstein sur les sculptures du Parthénon, qu'il *abjuge* sans hésiter à Phidias. On trouvera dans le *Jahrbuch des deutschen Instituts* (1890, p. 79-117) le développement de cette partie négative de sa thèse, qui mérite d'être sérieusement examinée. L'article tout entier est de la plus haute valeur.

— L'étude des débris de la frise de l'Érechthéion et des inscriptions qui la concernent fait penser à M. C. Robert que cette frise comprenait au moins deux épisodes, le départ d'Érechthée marchant contre Eumolpos et une scène d'oracle indéterminée [1].

— M. Schultz, membre de l'École anglaise d'Athènes, soutient dans *The Builder* (22 mars 1890) que la grande porte du portique nord de l'Érechthéion est tout entière postérieure à l'époque de la construction du temple. Il compte développer sa démonstration dans le *Journal of Hellenic Studies* [2].

— M. Michaelis a étudié [3] les nouveaux fragments épigraphiques relatifs au fronton de l'Érechthéion; il pense que les travaux de reconstruction du temple prirent fin dans l'été de 408, après une interruption de quatre ans à la suite des désastres de Sicile. Reprenant la thèse soutenue en 1869 par M. Kekulé, M. Michaelis attribue à la même époque la balustrade du temple d'Athéna Niké, dont les Victoires feraient allusion aux succès d'Alcibiade dans l'Hellespont.

— M. Percy Gardner, qui s'est déjà occupé des courses nautiques chez les Grecs (*Journ. Hell. Stud.*, t. II, p. 90 et 315), publie une stèle athénienne ornée de deux bas-reliefs dont l'un représente un personnage couronné par un autre et le second une barque avec huit rameurs [4]. L'interprétation du premier groupe est très obscure; M. Gard-

1. C. Robert, *Hermes*, 1890, p. 431-445.
2. *American Journal*, 1890, p. 200.
3. Michaelis, *Athenische Mittheilungen*, t. XIV, p. 349-366.
4. *Journ. Hell. Stud.*, t. XI, p. 146-150.

ner y reconnaît le κελευστής couronnant le λειτουργός, en présence d'un rameur qui se couronne lui-même. La barque figurée, dont les formes sont assez lourdes, est peut être un ὑπηρετικόν.

— M. Fowler a publié un bronze archaïque, autrefois acquis à Athènes par M. Stillman et entré, depuis, au Musée de Boston[1]. C'est une figure du type d'Apollon, portant deux lions accroupis sur ses épaules et qui a évidemment servi de poignée à un vase. L'éditeur la rapporte à la première moitié du VIe siècle.

— Une charmante statuette en bronze de Dionysos, découverte, dit-on, sur l'Acropole d'Athènes, a passé récemment de la collection Photiadès dans celle d'un antiquaire italien, M. Jules Sambon. M. Milani, qui l'a publiée[2], y reconnaît une réplique du Dionysos en bronze de Praxitèle, décrit avec tant d'emphase par Callistrate. Dans le même travail, rempli d'observations intéressantes, M. Milani a repris l'étude du texte controversé de Pline (XXXIV, 69) : *Fecit ex aere Praxiteles et Liberum patrem Ebrietatem nobilemque una Satyrum quem Graeci periboeton cognominant.* Au lieu d'*Ebrietatem,* il écrit *ebriolatum,* épithète de *Liberum patrem* et propose d'appliquer la désignation de *periboetos* non pas, comme on le fait généralement, à une statue de Satyre, mais au groupe formé d'un Satyre et de Dionysos ivre. Les répliques de ce groupe sont assez nombreuses et l'on en a découvert une à Athènes même ('Εφημ. ἀρχαιολ., III, pl. I, p. 67).

— M. Lechat a fait connaître deux mors de bronze[3], l'un recueilli sur l'Acropole, l'autre de provenance inconnue et appartenant à M. Carapanos. Le second mors présente des dispositions singulières qui en font une sorte de « mors torturant », applicable exclusivement, sans doute, aux chevaux d'un caractère très vicieux.

— On a découvert en 1888, dans un tombeau du Céramique extérieur, une statuette en terre cuite représentant une femme qui porte sur sa tête un escabeau couvert d'un coussin. M Waldstein, qui l'a publiée, la rapproche d'une figure féminine de la frise du Parthénon (Michaelis, pl. XIV, n° 31), où Mrs. Harrison (*Class. Rev.*, 1889, p. 378) a proposé de reconnaître Τραπεζώ, ἱερειά τις 'Αθήνησιν (Hésychius). Voilà tout ce que j'ai pu comprendre à son article[4], écrit dans une langue dont je ne possède pas la clef.

— Le vase de Xénoklès et Kleisophos[5] a été publié par M. Schnei-

1. Fowler, *Bonner Studien*, 1890, p. 176-178.
2. *Museo Italiano*, t. III, p. 752-789 et pl. VII.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 385-388.
4. Waldstein, *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 143-145.
5. Cf. *Revue archéol.,* 1890, I, p. 261.

der[1]. La peinture est une scène de banquet traitée avec un mépris tout aristophanesque du décorum. Les œuvres de Xénoklès que l'on connait jusqu'à présent offrent un tout autre caractère; l'originalité de celle-ci est attribuée par l'éditeur à Kleisophos. Le style des figures noires qui le composent est celui des plus anciens vases à figures rouges, où l'on trouve aussi plus d'un motif analogue.

— L'Éphorie a fouillé, dans le Céramique extérieur, dix tombeaux de la bonne époque grecque; on y a recueilli de beaux vases, entre autres une grande amphore à figures noires où l'on voit quatre Gorgones et Héraklès tuant Nessos; ce vase était en dehors des tombes, brisé en de nombreux fragments qu'on a pu rajuster[2].

— M. Jan Six a fait connaître deux beaux lécythes blancs conservés à Bonn[3]. L'un d'eux est particulièrement intéressant, puisqu'on y voit représentée une stèle surmontée de la statue d'un éphèbe; c'est un des rares exemples certains de l'emploi de statues funéraires au v[e] siècle[4]. Le même article est accompagné d'une bonne gravure en couleurs d'après un lécythe blanc récemment découvert à Érétrie, où l'on voit une femme assise devant laquelle se tient un jeune homme armé[5]; je connais peu de peintures attiques d'un style plus exquis.

— Sur un autre lécythe d'Érétrie[6], M. Weisshäupl signale une stèle surmontée d'une pyramide à degrés qui lui rappelle le Mausolée d'Halicarnasse. Ce type architectural, où l'on a reconnu des influences asiatiques, était donc répandu en Attique dès le milieu du v[e] siècle avant J.-C.

— M. Stchoukareff a acquis à Athènes et conserve aujourd'hui à Saint-Pétersbourg un nouveaux fragment d'un des plus anciens décrets attiques (*Corp. inscr. attic.*, I, 1, = IV, 1), dont la partie principale est au British Museum. Le morceau inédit a été publié avec une notice en latin par M. Novossadsky[7].

— Un nouveau-venu, M. A. Wilhem, a complété, au moyen d'un fragment inédit, un décret attique de 332 (Ἀθήναιον, II, p. 131) en l'honneur du poète comique Amphis[8].

— Au nord-est d'Athènes, à l'endroit dit Ἀμπελόκηποι, on a dé-

1. A. Schneider, *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 329, pl. XIII-XIV.
2. Δελτίον 1890, p. 4-5.
3. Six, *Bonner Studien*, 1890, p. 154-157, pl. X, XI.
4. Cf. Furtwaengler, *Sammlung Saburoff*, I, p. 50.
5. *Bonner Studien*, p. 157, pl. XII.
6. Weisshäupl, *Athen. Mittheilungen*, t. XV, p. 40-3, pl. 1.
7. *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 410.
8. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 219-222.

couvert une stèle carrée portant une inscription archaïque très intéressante : Ηιερὸν Διὸς Μιλιχίο αης (*sic*) Ἀθηναίας[1]. Il y avait donc là un temple commun à Zeus Meilichios et Athéna. Les lettres αης, gravées à la place de καί, sont un détail curieux ; il faut signaler encore la présence de l'H dans Ἀθηναίας, alors que l'inscription est bien antérieure à Euclide.

M. Foucart avait autrefois exprimé l'avis (*Bull. Corr. Hellén.*, 1883, p 506) que le culte de Zeus Meilichios était celui de quelque Moloch oriental grécisé. Cette opinion, fondée sur la découverte de nombreux ex-voto à Zeus Meilichios au Pirée, peut encore être maintenue après la découverte que nous rapportons[2] ; une forme grecque et une forme orientale, distinctes à l'origine, ont été confondues par le même syncrétisme qui a assimilé Héraklès à l'Hercule latin.

— Un curieux fragment d'un décret attique du v[e] siècle, découvert dans l'église d'Ἅγιος Ἀνδρέας, a pour objet d'éloigner de l'Acropole les esclaves fugitifs et les λωποδύται ou voleurs de vêtements. La construction qui doit être élevée à cet effet (peut-être un corps de garde), est confiée à l'architecte Callicratès ; les entrepreneurs doivent la terminer en soixante jours[3]. M. Lolling, qui a publié ce texte après M. Foucart, pense que l'architecte Callicratès est celui auquel on doit le Parthénon et les Longs Murs[4].

— M. Lolling a complété, au moyen de nouveaux fragments, l'inscription *C. I. A.*, I, 52, 53[5] ; c'est un traité entre les Athéniens et les Bottiéens de Macédoine, vers 420 avant J.-C. Le même savant a restitué l'inscription *C. I. A.*, IV, n° 373[90], qui est probablement une dédicace du célèbre Théodore de Samos[6].

— Pausanias a vu dans l'Altis un autel à Zeus καταιβάτης. Un autel portant la dédicace [Δ]ιὸς [κ]αταιβάτου a été découvert au cours des fouilles près de l'Olympiéion d'Athènes[7]. Au même endroit on a trouvé une base carrée avec l'inscription : Ἰταλικὸς ξενίωι Ἀσκληπιῶι. Cette épithète se rencontre pour la première fois associée au nom d'Asklépios[8].

1. Koumanoudis, Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1889, p. 53 (fascicule distribué en juin 1890).
2. Sur l'ancienneté du culte de Zeus Meilichios à Athènes, cf. Thucyd., I, 126, texte rappelé par M. Koumanoudis.
3. Foucart, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 177-180.
4. Δελτίον, 1889, p. 254. Cf. *Jahrb. d. Instit.*, 1890, p. 80, n. 5.
5. Δελτίον, 1890, p. 37.
6. *Ibid.*, p. 42.
7. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1890, p. 61 (Koumanoudis).
8. M. Lambros parle, dans l'*Athenaeum* du 12 juillet 1890 (p. 70), d'une dé-

— De nouveaux fragments sont venus s'ajouter aux textes épigraphiques qui rappellent la dédicace de phiales d'argent par des esclaves affranchis ou des métèques, ayant échappé à une accusation ἀπροστασίου ou ἀποστασίου (*C. I. A.*, II, nos 768 et suiv.)[1].

— M. Foucart a déchiffré, sur un marbre palimpseste, les signatures de deux sculpteurs inconnus du IVe siècle, Xanthias et Ariston[2].

— Deux spécimens de *dirae*, analogues à celles qui ont été publiées dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* (1889, p. 79), sont entrés au Musée Britannique et ont été l'objet d'une notice de M. Murray[3].

— Une inscription du Pirée, publiée par M. Bérard, révèle l'existence d'un Asklépieion à Munychie[4].

Daphni. — M. Lampakis, dont on connaît le zèle pour les antiquités byzantines de la Grèce, a publié une monographie accompagnée de nombreuses figures sur le couvent de Daphni[5].

Éleusis. — M. Brueckner a publié un bas-relief du Ve siècle, découvert à Éleusis, dont les deux registres représentent des combats entre cavaliers et fantassins. Avec M. de Wilamowitz, M. Brueckner restitue ainsi l'inscription : [Πυθόδωρο]ς Ἐπιζήλο(υ) ἱππαρχέ[σας τοῖν θεοῖν]. Ce Pythodoros, fils d'Épizelos, est connu (*C. I. A.*, II, 3, 1250 ; Diog. Laert., IX, 8, 54). Le style du bas-relief s'éloigne de celui des sculptures du Parthénon et rappelle la frise du temple d'Athéna Niké[6].

— M. Philios a fait connaître une charmante statuette féminine du VIe siècle et deux têtes archaïques découvertes à Éleusis[7]. Le contraste entre le style des deux têtes est extrêmement frappant ; l'une se rattache à la tradition des sculptures en tuf de l'Acropole, l'autre à ce qu'on est convenu d'appeler l'*école de Chios*. La première (pl. V)

dicace à Zeus *Krataibates* découverte par M. Kophiniotis près d'Argos ; le même marbre est orné d'un bas-relief qui représente Jupiter lançant la foudre. Voir aussi *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 233, où l'inscription est reproduite.

1. Δελτίον, 1890, p. 58-64 ; Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 60.
2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 515-516 ; cf. Lolling, Δελτίον, 1890, p. 41.
3. *Classical Review*, 1890, p. 187.
4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 649-650.
5. Γ. Λαμπάκης, Χριστιανικὴ ἀρχαιολογία τῆς Μονῆς Δαφνίου, Athènes, 1889.
6. *Athenische Mittheilungen*, t. XIV, p. 398-408, pl. XII.
7. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 117, pl. III-VI.

présente une certaine analogie avec la tête archaïque de la collection Rampin [1].

Le même archéologue a publié une relation de ses fouilles dans les tombeaux archaïques d'Éleusis [2].

— M. Winter a appelé l'attention sur une tête en marbre du Vatican, sculptée dans le style du ve siècle, où il reconnaît le dieu éleusinien Iacchos et qu'il considère comme un des prototypes de l'*Eubouleus* découvert à Éleusis. Il serait disposé à voir dans cette tête une réplique de celle du dieu Iacchos, qui faisait partie du groupe signalé par Pausanias (I, 2, 4) et généralement attribué, depuis un travail de M. Benndorf, à Praxitèle l'ancien, grand-père du célèbre sculpteur d'Athènes [3].

Icarie [4]. — M. Buck a publié les morceaux de sculpture découverts par l'École américaine à Icarie. Ce sont : une tête virile colossale, de travail archaïque (*Am. Journ.*, 1889, p. 463, fig. 43) ; les fragments d'une statue colossale assise, également archaïque, appartenant peut-être à une figure de Dionysos tenant un canthare, dont le numéro précédent serait la tête ; torse archaïque de la série dite de Ténéa ; fragment d'une stèle funéraire représentant un vieillard tenant un bâton, travail du ve siècle (pl. XI, 2) ; femme assise, très beau relief du ve siècle dans le style de la frise du Parthénon (pl. XIII) ; Héraklès et les Muses, relief du ive siècle (fig. 48) ; Apollon sur l'omphalos entre deux figures, relief du ive siècle (pl. XI, 3) ; Apollon sur l'omphalos jouant de la lyre, suivi de deux Muses, même époque (pl. XI, 1). Parmi les autres sculptures, appartenant à l'époque gréco-romaine, il y a plusieurs morceaux intéressants qui auraient mérité de meilleures images. Signalons encore (p. 475, fig. 55) une belle figure féminine tenant un sceptre, gravée au trait dans le style du ve siècle sur un ex-voto de bronze.

Velanidéza [5]. — M. Staïs a publié dans le Δελτίον (1890, p. 16-28), un rapport détaillé, accompagné de deux planches, sur les fouilles qu'il a dirigées à Vélanidéza. Les fragments d'inscriptions qu'il y a recueillis appartiennent à des épitaphes antérieures aux guerres médiques.

1. Rayet, *Monuments de l'art antique*, pl. XVIII.
2. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 171.
3. Winter, *Bonner Studien*, 1890, p. 143-153.
4. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 460, pl. XI, XIII ; cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 265.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 265.

Petreza. — Dans une sépulture du tumulus de Petreza [1], on a découvert un fragment de vase à figures noires portant cette intéressante inscription de la fin du VI[e] siècle : Μνεσ[ικλε]ιδες : εδοκεν : Φοχι : Κεαλτες : εγραφσεν [2].

Marathon. — La Société archéologique a fait fouiller le grand tumulus de Marathon ; on y a découvert une quantité d'ossements incinérés, qui sont certainement ceux des 192 soldats athéniens morts en 490. Avec les ossements, on a trouvé de petits vases et des lécythes communs à figures noires, qui appartiennent sans aucun doute au V[e] siècle [3].

Rhamnus. — M. Rossbach a donné une photogravure du fragment de tête colossale autrefois découvert à Rhamnus et que l'on rapporte avec vraisemblance à la *Némésis* d'Agoracrite [4]. La restitution de l'ensemble de la statue est encore très incertaine, malgré les prétendues copies qu'on en a signalées sur les monnaies de Chypre.

Orope [5]. — Les nouvelles inscriptions de l'Amphiaréion que M. Leonardos a publiées dans l' Ἐφημερίς [6] sont, pour la pluspart, des décrets de proxénie en l'honneur de bienfaiteurs d'Orope (Hermogène de Myrina, p. 22; Κλεόνικος ὁ τραγῳδός, p. 47); mais il y aussi un très intéressant catalogue d'objets en argent appartenant au sanctuaire (p. 7), et deux signatures des sculpteurs Thoinias de Sicyone et Strombichos d'Athènes (p. 1). Cette dernière est gravée sur un Hermès acéphale découvert dans l'orchestre du théâtre; les caractères appartiennent à la première moitié du V[e] siècle.

Attique. — M. Washington a conduit des fouilles sur l'emplacement d'une église ruinée à Stamata, entre Kephisia et Marathon ; il y a découvert un torse de statue féminine en marbre pentélique, un torse d'éphèbe et plusieurs fragments [7]. Le premier torse, qui est d'un

1. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 265.
2. Δελτίον, 1890, p. 49.
3. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, II, p. 70; Δελτίον, 1890, p. 65-71 ; *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 186-187; *Athenische Mittheilungen*, t. XV, p. 233-234. Le même tumulus avait été fouillé sans succès en 1884 par M. Schliemann, qui n'avait pas poussé assez profondément ses tranchées d'essai.
4. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 64. Voir aussi, sur le temple de Rhamnus, H. Posnansky, *Nemesis und Adrasteia*, p. 92 et suivantes.
5. Cf. Dürrbach, *De Oropo et Amphiarai sacro*, Paris, 1890, avec 2 pl.
6. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 1-50 (fascicule distribué en juin 1890).
7. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 423-425 et pl. XII.

beau travail archaïque, a été excellemment reproduit par M. Dujardin (pl. XII); il mérite autre chose que les lignes insignifiantes qui lui ont été consacrées dans le *Journal*, où M. Waldstein se demande si c'est une sculpture archaïque ou archaïsante, comme si la science n'avait pas fait un pas depuis quinze ans!

— M. Koumanoudis a publié[1] un curieux fragment d'un décret de δημόται, trouvé dans une région non indiquée de l'Attique, où il est question d'une attaque nocturne repoussée à main armée par la garde nationale de l'endroit. Les caractères sont du IVe siècle avant J.-C.

Anthédon. — Les inscriptions découvertes par l'École américaine d'Athènes à Anthédon ont été publiées par MM. Buck et Tarbell[2]. La plupart sont funéraires, mais il y a aussi un catalogue de conscrits (p. 443), deux dédicaces à Arthémis Eileithuia (p. 445, 447) et une liste de magistrats (p. 448). Une inscription archaïque donne le Θ carré, forme nouvelle en Béotie. Signalons enfin deux inscriptions bilingues, dont l'une présente l'ellipse rare du mot ἀπελεύθερος.

Platées. — Le fragment de l'édit de Dioclétien (texte latin), découvert par l'École américaine à Platées, a été publié par MM. Rolfe et Tarbell avec une traduction et un commentaire[3]. A la suite vient un court rapport de M. Waldstein sur l'historique des fouilles. Les autres inscriptions sont peu importantes[4]; la plus curieuse, trouvée dans une église, porte Ὑς (*sic*) τὸν [τῶν] κανκέλλων κόσμον[5]. Les éditeurs croient qu'elle n'est pas antérieure au IXe siècle[6].

— Dans les fouilles subséquentes, l'École américaine a découvert un nouveau fragment, cette fois en grec, de l'édit de Dioclétien[7]; il

1. Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889, p. 57.

2. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 443-460. L'historique et les plans des fouilles ont été publiés dans le même journal, 1890, p. 96-106 (J. Rolfe). Notons (p. 100) un σήκωμα en tuf et (pl. XV) une curieuse collection d'instruments en bronze, découverts dans les ruines d'un atelier ou d'un magasin de bronzier.

3. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 428-439.

4. *Ibid.*, 1890, p. 108-111.

5. Cf. l'inscription africaine *Virginum cancellus* (*Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1889, p. 417). Pour un spécimen de *cancellus*, voir Bosio, *Rom. sotterr.*, pl. 429.

6. M. Allen s'est montré de nouveau excellent helléniste en restituant avec beaucoup d'esprit et d'élégance une épitaphe métrique de Platées (*ibid.*, p. 110).

7. Δελτίον, 1890, p. 29. Voir, sur les exemplaires découverts depuis la pu-

contient une colonne et demie de prix qui n'était encore représentée par aucun exemplaire[1].

Akraephiae. — M. Holleaux a publié une nouvelle série d'inscriptions découvertes au cours de ses fouilles sur l'emplacement du temple d'Apollon Ptoios[2]. Dans les mêmes articles, il a donné une très intéressante étude sur la constitution de la ville d'Akraephiae d'après l'épigraphie et prouvé qu'il ne fallait pas conclure de la phrase de Pausanias (IX, 23, 6) à l'abandon du sanctuaire du Ptoïon après la destruction de Thèbes par Alexandre.

Thespies. — Parmi les objets découverts par M. Jamot près du temple des Muses à Thespies, figure une stèle votive très singulière; on y voit le buste en relief d'un vieillard aux cheveux hérissés et, tout autour, des inscriptions malaisées à lire où il est question d'Hésiode et de son père Dios. Le vieillard aux cheveux hérissés est-il Pan, Thamyris, Hésiode lui-même? Il est d'autant plus difficile de se prononcer que cette sculpture est, jusqu'à présent, unique en son genre[3].

Thèbes. — M. E. Fabricius a montré que l'enceinte de Thèbes s'étendait beaucoup plus vers l'ouest que ne l'ont admis Ulrichs et Forchhammer; la découverte de fragments de tuiles faîtières lui a permis de suivre presque entièrement le tracé de l'ancienne enceinte. Il a pu aussi établir que le mur de la Cadmée, loin d'être enveloppé par celui de la ville, se confondait avec celui-ci au sud et venait s'y appuyer[4].

— M. O. Kern a donné dans l'*Hermès* (1890, p. 1-16) un article

blication du *Corp. inscr. lat.*, t. III, l'article de M. Mommsen dans l'*Hermes*, 1890, p. 17-35.

1. Waldstein, *The Academy*, 1890, I, p. 317; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 578; *The Nation*, 8 mai 1890.

2. *Bull. de Corr. Hellén.*, t. XIV, p. 1-64, p. 181-203 (dédicace de la ville de Thespies, p. 2; signature de Simalos, p. 6; décret du conseil amphictionique de Delphes, p. 21; décret d'Akraephiae en l'honneur d'arbitres envoyés par la ville thessalienne de Larissa, p. 36; décret des villes béotiennes en réponse à des théories venues d'Akraephiae pour les inviter à prendre part aux jeux Ptoïa, p. 52 et suivantes; reddition de comptes par un fonctionnaire du temple, p. 182; inscriptions agonistiques, p. 189, 191, 192).

3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 546-551, pl. IX et X.

4. E. Fabricius, *Theben*, Fribourg, 1890, avec une carte en couleurs. Cf. *Revue crit.*, 1889, II, p. 41.

développé sur le sanctuaire des Cabires découvert près de Thèbes par l'Institut allemand (cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 277).

Thisbé. — M. J.-C. Rolfe a publié une relation des sondages pratiqués à Thisbé par l'École américaine; cette notice est suivie d'un certain nombre d'inscriptions dont l'une, déjà connue en partie (Ἐφημ. ἀρχ., n° 3061), paraît très intéressante[1].

Tanagra. — Les fragments Περὶ τῶν ἐν Ἑλλάδι πολέων publiés par C. Müller (*F. H. G.*, II, p. 254), qui contiennent une description souvent citée de Tanagra, doivent être attribués non à *Dicéarque* mais à *Héraclide le Critique,* mentionné par Apollonius (Westermann, Παραδοξογράφοι, p. 109, 3), comme l'auteur d'un livre du même titre. Après Wachsmuth, Unger et Wilamowitz, M. Fabricius a essayé de fixer la date de cet écrivain : il s'arrête à l'époque comprise entre 260 et 247 avant J.-C.[2].

— Deux terres cuites archaïques de Tanagre, représentant l'une un cavalier et l'autre une divinité féminine émergeant d'une gaine peinte, ont été publiées et longuement étudiées par M. Jamot, qui s'est efforcé de leur assigner un rang chronologique dans la série des statuettes analogues[3]. Plusieurs figurines marquant les diverses étapes dans l'histoire de ces types ont été reproduites par la zincogravure au cours de son article (p. 208, 210, 213-215, 218-220).

Delphes. — M. Pomtow croit qu'il y avait à Delphes une réplique de l'ex-voto placé par les Messéniens à Olympie. On connaît aujourd'hui seize fragments de la base en marbre triangulaire qui le portait; ce qui reste des inscriptions se rapporte aux Messéniens et aux Naupactiens. Les deux monuments appartiendraient à la période comprise entre 430 et 421 avant J.-C.[4].

Corinthe. — Le beau lécythe protocorinthien, donné par feu Malcolm Macmillan au Musée Britannique, a été publié une seconde fois, mais en couleurs, dans le *Journal of Hellenic Studies*, aux frais de la famille du défunt[5].

1. *American Journal of Archaeology*, 1890, p. 112-120.
2. Fabricius, *Bonner Studien*, 1890, p. 58-66.
3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 204-223, pl. XIII et XIV.
4. *Société archéologique de Berlin*, juillet 1890.
5. C. Smith, *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 167-180, pl. I, et II. Cf.

PATRAS. — On annonce la découverte d'un sarcophage en marbre, sur lequel est figurée la chasse de Calydon[1]. C'est un beau travail gréco-romain.

TIRYNTHE. — M. G. Perrot a consacré, dans le *Journal des Savants*, trois articles aux monuments de Tirynthe, qu'il a récemment eu l'occasion de visiter[2]. M. Puchstein a institué une comparaison entre le palais de Tirynthe et les constructions de l'acropole d'Hissarlik[3]; il est disposé à considérer ces dernières comme le résultat d'un emprunt fait par l'Asie à la civilisation mycénienne.

— Une gemme en hématite, récemment acquise par le Musée Britannique, offre le dessin archaïque de deux figures saisissant un taureau par les cornes. Un des hommes est représenté couché dans l'espace au-dessus du taureau, preuve nouvelle que, dans la peinture de Tirynthe, il ne s'agit pas d'un acrobate[4]. Un argument dans le même sens avait déjà été fourni par la découverte de Vaphio[5].

TRÉZÈNE. — M. Legrand, fouillant au nom de l'École française, a mis au jour un monument d'ancien style, que M. Ch. Normand considère comme un autel, une statue de Mercure de grandeur naturelle et un édifice qui est peut-être un gymnase[6].

ÉPIDAURE. — M. Foucart a établi[7] : 1° que les frontons du temple d'Asklépios sont de Timothée, un des sculpteurs qui travaillèrent au Mausolée, résultat d'une importance capitale pour l'histoire de l'art; 2° que la *tholos* est bien de Polyclète le jeune et fut construite après le temple, vers 360 avant J.-C. M. Lechat, collaborant avec un architecte, M. Defrasse, a donné de bonnes raisons pour faire admettre que la *tholos* abritait la source sacrée d'Asklépios, et que l'autel du

Revue archéol., 1889, I, p. 105; 1890, I, p. 275. Les nouvelles planches sont admirablement exécutées.

1. Δελτίον, 1889, p. 5; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 251.
2. *Journal des Savants*, 1890, p. 165, 233, 335.
3. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 870, 902 (*Société archéologique de Berlin*).
4. La gemme en question est gravée dans l'*Archaeologischer Anzeiger*, 1890, p. 69.
5. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 274. Une pierre gravée analogue a été publiée par Heydemann, *Archaeologischer Anzeiger*, 1889, p. 190.
6. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 184.
7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 589.

dieu se trouvait au sud du temple, où subsiste une plate-forme de grandes dimensions[1].

— M. Jean Baunack a publié, sous le titre *Aus Epidauros* (Leipzig, 1890), un programme contenant de nombreuses observations critiques sur les inscriptions découvertes à Épidaure, entre autres les *stèles des guérisons*, que M. Baunack a récemment collationnées. M. A. Ludwich a proposé des corrections au texte de l'inscription métrique d'Isyllos[2].

— Dans la revue hebdomadaire intitulée : *La Médecine moderne*, j'ai donné la première traduction française de l'inscription d'Épidaure relative à la guérison de Julius Apellas[3].

M. Charles Normand a publié, dans l'*Ami des Monuments*, un article d'ensemble illustré sur les ruines d'Épidaure[4].

Lycosura. — Les trouvailles faites sur ce point[5] ont été transportées en partie à Mégalopolis, où il est question de construire un Musée[6], en partie au Musée central d'Athènes. M. Leonardos a publié dans le Δελτίον cinq inscriptions de cette provenance[7], entre autres un long texte en l'honneur de Nicasippe et de sa femme Timasistrata. Nicasippe avait accepté le sacerdoce de Despoina à un moment où personne ne voulait s'en charger et avait fait preuve d'une grande libéralité envers la ville.

Dans une correspondance adressée à l'*Athenaeum*, M. Waldstein vante la beauté des fragments de statues découverts à Lycosura et n'hésite pas à y reconnaître celles de Damophon de Messène, signalées à Lycosura par Pausanias[8].

Mantinée. — M. Fougères a commencé, dans le *Bulletin*, la publication de son rapport général sur les fouilles de Mantinée (1887-1888), accompagné d'un plan de la ville antique dressé par M. Félix de Billi, de plans du théâtre et de l'agora dressés par M. Bérard et par luimême[9]. Les monuments qu'il a décrits sont l'enceinte (p. 66), le

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 631-642.
2. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 419, 449.
3. *La Médecine moderne*, 1890, p. 127.
4. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 140-157.
5. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 268.
6. Δελτίον, 1889, p. 252.
7. *Ibid.*, 1890, p. 43.
8. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 377.
9. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 65-90, pl. I; p. 245-271, pl. XVII,

théâtre (p. 248) et les édifices voisins (p. 252), le Bouleutérion (p. 256, avec plan), l'agora (p. 261), les rues (p. 269). C'est la première monographie de ce genre publiée par le *Bulletin*; elle mérite de servir de modèle à tous ceux qui auront l'occasion de poursuivre des fouilles étendues parmi les ruines d'une ville antique.

— Le même archéologue a fait connaître une statuette de Télesphore[1], découverte par lui à Mantinée, qui vient s'ajouter à la liste des monuments énumérés récemment par M. Schenk[2].

— M. Fougères a répondu, avec une vivacité spirituelle[3], aux attaques inconsidérées de M. Schliemann, dont il a déjà été question ici[4]. Le *Journal des Débats* du 13 mai 1890 s'est associé à cette légitime protestation. L'incident doit être considéré comme clos.

Tégée. — La statue archaïque d'Hagiorgitica près de Tégée, dont nous avons annoncé la découverte[5], a été publiée par M. Bérard[6], qui l'a rapprochée d'une figure analogue trouvée autrefois à Franko-Vrysi, non loin de Tégée (Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1874, pl. 71). Cette dernière est en marbre, tandis que celle d'Hagiorgitika est en tuf. M. Bérard y reconnaît une œuvre de l'École d'Argos, que la tradition met en rapport avec l'Égypte (Hérod., II, 171).

— Un bas-relief de Tégée, représentant une lionne[7], paraît à M. Fougères l'œuvre d'un animalier de second ordre qui se sera inspiré du bas-relief représentant un lion qu'il a attribué à l'école de Scopas[8].

— M. R. Meister a réédité avec un commentaire l'importante inscription arcadienne découverte par M. Bérard dans le temple d'Athéna

XVIII. Voir aussi, dans *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 158-162, une notice anonyme sur les fouilles de Mantinée.

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 595-601, pl. VIII. Sur la pl. VII est figurée une tête de femme de même provenance, qui paraît être un portrait.

2. Schenk, *De Telesphoro deo*, diss. inaug. Göttingen. 1888. Voilà une de ces thèses courtes et précises comme on devrait en présenter à nos Facultés des lettres, au lieu des énormes volumes qu'elles ont le tort de solliciter!

3. *Bull. de Corrp. Hellén.*, 1890, p. 271. Au moment où cette réponse a été imprimée à Athènes, M. Fougères ignorait la rétractation de M. Schliemann, que j'ai publiée dans ma dernière *Chronique* (*Revue archéol.*, 1890, I, p. 271).

4. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 271-272.

5. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 271.

6. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 381-384, pl. XI.

7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 512-515, pl. XII.

8. *Ibid.*, t. XIII, p. 477, pl. VI.

Aléa (*Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIII, p. 281)[1]. La même inscription a été l'objet d'un travail de M. O.-A. Danielsson[2].

Mégalopolis. — L'École anglaise a commencé des fouilles à Mégalopolis. Partant de l'emplacement de l'agora, on a découvert un grand portique qui la longe au nord; puis on a travaillé au théâtre, dont la scène a été retrouvée en bonne condition. Il y a des inscriptions (noms de tribus, etc.) gravées sur les sièges des rangées inférieures. Derrière la scène s'élève un portique carré, dans les environs duquel on a trouvé deux autels. Les fouilles ont aussi porté sur un tumulus à l'est de la ville qui contenait de nombreuses sépultures, la plupart de basse époque. Le travail a été exécuté sous la direction de MM. Loring, Richards et Woodhouse; l'éphore délégué était M. Castromenos[3].

Vaphio.— Quels chefs-d'œuvre que ces deux vases en or découverts dans le tumulus de Vaphio[4]! Maintenant que nous pouvons en apprécier toute l'importance, grâce aux admirables gravures publiées dans l' Ἐφημερίς[5], nous n'hésitons pas à les mettre bien au-dessus de tous les objets d'art achéen découverts dans les tombes royales de Mycènes. Paul Potter et Brascassat n'ont jamais dessiné des taureaux d'un galbe plus pur, d'une allure plus fière. Mais tous les éloges seraient superflus : regardez la planche de l' Ἐφημερίς, si vous n'êtes pas assez heureux pour pouvoir aller admirer les originaux.

— M. Winter a signalé[6] les analogies que présentent les décou-

1. R. Meister, *Tempelrecht von Alea* (extrait des *Berichte der koenigl. Saechs. Gesellschaft der Wissenschaften*, 1889, p. 71-98). Cf. Larfeld, *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 735.

2. O.-A. Danielsson, *Epigraphica*, Upsala, 1890 (cf. *Revue crit.*, 1890, II, p. 42).

3. *Journal of Hellen. Studies*, t. XI, p. 215; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 507, 538, 807; *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 183-184; Loring, *Bristish School at Athens, report of the committee*, 1890, p. 13-19; Δελτίον, 1890, p. 80, avec les inscriptions gravées sur les sièges. Je regarde comme indiscrète la publication de ces textes par l'éphore Castromenos, alors que les auteurs des fouilles n'en avaient encore rien fait connaître.

4. Cf. *Revue archéol*,, 1890, I, p. 272. Voir aussi une lettre de M. Stillman dans l'*Athenaeum*, 1890, I, p. 777.

5. Tsountas, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1889 (distribué en juin 1890), p. 129-172, pl. VII (poignard, vase mycénien, bagues, poisson); pl. VIII (objets divers en métal); pl. IX (les deux vases en or). A la p. 436 sont donnés un plan et une coupe du tumulus. Les gemmes de style insulaire découvertes à Vaphio sont reproduites en phototyphie sur la pl. X; il y en a d'admirables, du même style que les reliefs des vases aux taureaux.

6. *Societé archéologique de Berlin*, juillet 1890.

vertes de Vaphio avec les bas-reliefs hittites de Sindjirli d'une part, les monuments égyptiens de l'autre. Il croit que la civilisation mycénienne est originaire de Syrie et admet qu'elle a fleuri entre 1600 et 1200 avant J.-C. Je ne vois pas pourquoi les mêmes influences n'auraient pu s'exercer sur une civilisation ayant son centre en Crète, d'autant plus qu'il y a trace d'anciens rapports entre cette île et la côte syrienne. Le mémoire de M. Winter contient des observations très intéressantes; ainsi il rapporte à l'art mycénien un vase gravé de Chypre considéré à tort comme phénicien (Perrot et Chipiez, t. III, p. 794) et explique les figures fantastiques qu'on trouve à la fois sur cet objet, sur des gemmes insulaires et sur un fragment de peinture murale de Tirynthe comme des imitations de la divinité égyptienne Thueris (l'hippopotame).

Olympie. — M. Furtwaengler publiera prochainement un ouvrage avec gravures sur les bronzes découverts par l'expédition allemande à Olympie[1].

M. Treu[2], contrairement à M. Six, n'admet pas la restitution d'un autel aux pieds de Zeus dans le fronton oriental; en revanche, il donne raison à MM. Laloux et Monceaux, qui ont reconnu les traces d'une cuirasse en bronze sur le torse de Pélops (*Restauration d'Olympie*, p. 87), bien qu'il ne s'accorde pas avec eux sur la restitution de cette cuirasse. Le sculpteur Possenti a retrouvé une partie de la main gauche de l'homme assis à terre (L), qui doit avoir tenu les rênes de l'attelage d'Oenomaüs, alors que M. Six le représente appuyant sa main élevée contre sa joue. Guidé par des considérations techniques, M. Treu n'admet pas non plus, comme l'a fait M. Six, la disposition des chevaux sur deux rangées. Ayant donné précédemment un croquis du projet de M. Six, nous reproduisons ici, à titre de comparaison, celui qui a été proposé par M. Treu (*Jahrb. d. Inst.*, 1889, pl. 8-9, nº 1).



On a retrouvé, sur les indications du sculpteur Hartmann, la main gauche du vieillard assis qui fait partie du fronton oriental; cette

1. *Philol. Wochenschrift*, 1890, p. 455.
2. *Jahrbuch des Instituts*, 1889, p. 264-311, avec gravures (voir surtout

main avait été jusqu'ici attribuée à tort à la figure d'Oenomaüs. Comme cette main est percée d'un trou, il s'ensuit que le vieillard s'appuyait sur un bâton et non pas, comme on le croyait, directement sur le sol[1].

M. Weizsaecker propose d'expliquer comme il suit la métope d'*Héraklès et Atlas*[2]. Ce n'est point Héraklès qui s'est chargé de la voûte du ciel, tandis qu'Atlas lui apporte les pommes des Hespérides; c'est Héraklès qui s'est emparé des pommes et qui prend ironiquement congé d'Atlas, écrasé sous son fardeau. La jeune fille présente à la scène serait une fille d'Atlas[3]. Cette explication ne me semble pas admissible.

— Un beau torse viril découvert à Olympie en 1878[4] serait, suivant M. Treu[5], celui d'un Esculape, œuvre de quelque artiste attique du ve siècle. Peut-être faut-il y reconnaître une réplique de l'Esculape d'Alcamène[6]; en tous les cas, M. Treu voit dans cette statue une confirmation nouvelle de la théorie de M. Overbeck, d'après lequel le type classique d'Asklépios est sorti de l'école de Phidias.

Gythium. — La Société archéologique d'Athènes a acquis un autel provenant de cette ville, qui porte une dédicace Ἀσκληπιῷ Ὑπηκόῳ.

Alos. — M. Giannopoulos a publié une inscription d'Alos en Thessalie, décret de proxénie en l'honneur d'un citoyen de Larissa, qui nous donne pour la première fois quelques renseignements sur la constitution de cette ville[7].

— M. Carapanos a fait connaître[8] une nouvelle série d'inscriptions de l'oracle de Dodone et six statuettes en bronze de même provenance, dont la plus intéressante est un Héraklès, assez semblable à celui de

p. 304 et suiv.); *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 710. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 266.

1. Treu, *Société archéologique de Berlin*, juillet 1890.
2. Friederichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 280.
3. *Korrespondenzblat für die würtembergische Schulen*, t. XXXVI, p. 427 (*Philol. Woch.*, 1890, p. 772).
4. *Ausgrabungen zu Olympia*, t. III, p. 17 *b* 2.
5. *Soc. archéol. de Berlin*, juillet 1890.
6. Pausanias, IX, 9, 1.
7. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 240-244.
8. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 155-161, pl. IV et V. L'ensemble des inscriptions dialectales de Dodone se trouve aujourd'hui dans la *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften* (IIe vol., 2e fascicule, publié par M. O. Hoffmann, Goettingen, 1890).

l'ancienne collection Oppermann (aujourd'hui au Cabinet des Médailles).

— Plusieurs bas-reliefs archaïques, découverts en Thessalie, ont été publiés et étudiés par M. Heberdey[1]. Il conclut, avec M. Brunn, à l'existence d'une école de sculpture thessalienne, ayant ses traditions et son individualité propre.

Salonique. — D'après une inscription récemment découverte à Salonique, l'empereur Alexandre aurait régné en même temps que son frère Léon le Philosophe de 886-912[2]. On savait seulement qu'Alexandre avait succédé à Léon en 912 et régné jusqu'en 913, époque de sa mort.

Constantinople. — M. Pélopidas Kouppa, un des plus savants architectes de l'Orient, qui avait récemment dirigé la restauration de la mosquée dite *Kahrieh Djamisi*, vient de mourir à Constantinople, victime d'un accident. Il laisse une description de la mosquée et une histoire de l'architecture byzantine[3].

Belgrade. — MM. Kalinka et Swoboda ont décrit, dans les *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich* (t. XIII, p. 29-43), les antiquités conservées à Belgrade et ont donné (pl. I) la photogravure d'une statue iconique de femme conservée au Musée de cette ville. Un sarcophage chrétien du même Musée, découvert en 1885, présente l'histoire du prophète Jonas, symbole de la résurrection.

Archipel. — Le livre du Rév. F. Tozer intitulé *The islands of the Aegean* (Oxford, 1890) est très agréable à lire, mais ne donne pas ce que le titre promet[4]. La vieille compilation de Lacroix reste indispensable, non moins que les *Reisen* de Ross. Nous n'en attendons qu'avec plus d'impatience la suite de la nouvelle édition du *Guide-Joanne*.

Eubée. — La démolition de la forteresse de Chalcis a mis au jour une vieille église byzantine, dont les murs sont ornés de peintures bien conservées représentant des saints[5].

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 199-216, pl. IV-VII.
2. Sp. Lambros, Ἑστία, 1890, p. 305-308.
3. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 106.
4. Nous en avons parlé dans la *Revue critique*, 1890, I, p. 251. Il y a des observations de détail intéressantes dans un compte rendu sévère de cet ouvrage publié par la *Nation* de New-York, 22 mai 1890, p. 417.
5. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 73.

Thasos. — M. Michaelis a proposé une restitution du petit sanctuaire que décoraient les bas reliefs découverts par M. Miller à Thasos; il admet que deux blocs ont été perdus et que l'ensemble formait une niche, ornée de sculptures au fond et sur les deux petits côtés intérieurs [1].

— M. le docteur Christidis m'a adressé l'estampage d'une inscription archaïque qui se trouve dans une maison récemment construite à Liménas. Les caractères de ce texte sont identiques à ceux du fragment que j'ai publié dans la *Revue* de 1887 (t. II, p. 82). Je reproduis le nouveau fragment en fac-similé.

ʽΗΚΑΓΩΝΤΩΜΝΗΜΑ
ΤΗΡΕΣΤΗΙΕΟΑΝΩΣ·
ΓΕΑΡΕΤΗ·ΙΩΥΛΑΡ
ΙΞΟΣΑΝΕΣΩΦΣΩΜ

Une autre inscription de même provenance, dont je n'ai reçu qu'une copie, porte simplement :

ΑΘΗΝΑΙΣ
ΔΗΜΗΤΡΙ(ου)

— M. Szanto a repris l'étude de l'inscription thasienne publiée ici même (*Revue archéol.*, 1887, II, p. 82) et par M. Hicks dans le *Journal of Hellenic Studies* (t. VIII, p. 401). Il est entré à cette occasion dans d'intéressants détails sur la constitution et l'histoire de l'île au ve siècle [2].

Lesbos. — M. Démosthène Baltazzi a recueilli dans cette île un certain nombre d'antiquités que l'autorité locale avait saisies : ce sont des stèles funéraires (un chien, un cavalier avec l'arbre et le serpent), deux têtes, un étalon pour les mesures liquides (Éressos), des inscriptions, des vases, et des figurines en terre cuite. Les statuettes sont très nombreuses à Mételin, mais on ne les trouve guère que brisées.

La monographie de R. Koldewey sur les anciens monuments de Lesbos, accompagnée de 29 planches et de deux cartes de M. Kiepert, a paru en 1890 sous le patronage de l'Institut allemand [3].

1. *American Journal of Archaeology*, 1889, p. 417-422 et fig. 41.

2. Szanto, *Zur Geschichte von Thasos*, dans les *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 72-83. Que M. Szanto écrit donc mal!

3. R. Koldewey, *Die antiken Baureste der Insel Lesbos*, Berlin, Reimer, 1890. In-folio (!) avec 90 pages de texte. On vend à part les itinéraires dans l'île de Lesbos, rédigés par MM. Kiepert et Koldewey.

Chios. — M. Latyschew a publié, d'après des copies de M. Papadopoulos Kérameus, quelques inscriptions inédites de Chios dans les *Mémoires de la Société impériale d'archéologie russe* (1889). Le même auteur a donné, dans le même recueil, des additions et corrections au premier volume de ses *Inscriptiones orae septentrionalis Ponti Euxini*. Ces articles, écrits en russe, sont malheureusement lettre close pour moi.

D'intéressantes inscriptions découvertes à Chios ont été publiées ou rééditées par M. Haussoullier dans la *Revue des Études grecques* (1890, p. 206-213). Il y a dans le nombre un catalogue d'Argonautes, qui est un document unique en son genre. Je le considérerais volontiers comme ayant eu une destination scolaire, à la façon des tables iliaques.

Samos. — Dans l'*Annuaire de Samos* (Ἐπετηρίς) publié par M. Stamatiadis (1889), on trouve l'indication des trouvailles archéologiques de l'année; la plus importante est un grand bas-relief funéraire des environs de Chora [1].

Délos. — M. Homolle a reproduit en héliogravure, transcrit et commenté une des plus longues inscriptions grecques que l'on connaisse, les comptes et les inventaires des temples déliens en l'année 279 avant J.-C. [2]. Ce travail, dont la première partie seule a paru, suffirait à la gloire d'un épigraphiste. On trouvera là les renseignements les plus curieux sur les propriétés d'Apollon, sur la manière dont on les gérait, sur l'emploi qu'on faisait de leurs revenus pour les travaux publics, les cérémonies du culte, etc. Je n'insiste pas, car tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'antiquité liront ce beau commentaire. Nous étions loin de penser que les textes inédits de Délos eussent encore tant de choses à nous apprendre [3].

— M. C. Robert restitue ainsi l'inscription de la base de la statue d'Archermos [4] :

Μικκιάδη τόδ' ἄγαλμα καλόν, εἰργασμένον υἱοῦ

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 226.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 389-511, pl. XV, XVI. Le commentaire sera continué dans le prochain volume du *Bulletin*.

3. Mention de τεττίγια πτολεμαικά, qui semblent être des monnaies (p. 420) ; tableau des cérémonies et des fêtes distribuées entre les mois du calendrier délien (p. 492) ; recette pour la *toilette des statues*, κόσμησις ἀγαλμάτων (p. 498), etc.

4. Robert, *Hermes*, 1890, p. 445-450. Cf. *Revue archéol.*, 1886, II, p. 84 ; 1887, II, p. 71 ; 1889, II, p. 87, 118 ; 1890, I, p. 256.

Ἀρχέρμου σοφίησιν, ἑκηβόλε δέξαι ἄνασσα
Τῷ Χίῳ, Μέλανος πατρώιον ἄστυ λιπόντι.

Pour l'emploi du datif, il rappelle l'inscription *Inscr. graec. antiquiss.*, 412 : Παῖ Διὸς, Ἐχφάντῳ δέξαι τόδ' ἀμενφὲς ἄγαλμα. Ainsi la statue (que M. Robert persiste à considérer comme une Artémis et non comme une Victoire) aurait été sculptée par Archermos et vouée par Mikkiadès, interprétation qui s'accorde avec les témoignages littéraires (Schol. Aristoph., *Av.*, 574; Pline, XXXVI, 11). Cette restitution est assurément préférable à celle de M. Lolling, et surtout à celle de M. Six. On en imaginera encore d'autres.

— M. Wolters n'admet pas que la base avec la signature d'Agasias appartienne à la statue de guerrier découverte par nous à Délos (*Bull. Corr. Hell.*, 1889, p. 113). Il croit que ce guerrier est bien un Galate et le met en relations avec une inscription publiée dans les *Monuments grecs* (I, 8, p. 44); cette inscription mentionne le sculpteur Nikératos comme auteur de « belles œuvres », ἔκκριτα ἔργα, relatives aux victoires d'Eumène II sur les Galates [1].

— M. Conze [2] a eu la patience de faire un petit *Corpus* des appliques de réchauds grecs (type Le Bas, *Mon. Fig.*, pl. 151), dont feu A. Dumont s'était occupé ici même [3]. L'auteur renonce à la désignation d'ἐσχάρα, qu'il avait proposée en 1865 pour les récipients que décorent ces reliefs, et adopte, avec M. Diels, celle de πύραυνος (Pollux, VI, 88). La classification qu'il a donnée de ces petits monuments montre une fois de plus l'utilité des *séries* pour l'éclaircissement des problèmes archéologiques. Il est remarquable qu'on en a découvert plus de cent exemplaires à Délos, alors que Pergame, par exemple, n'en a pas fourni un seul. M. Conze serait disposé à attribuer l'ensemble de ces réchauds à un atelier unique, peut-être situé à Délos, qui aurait répandu ses produits sur la côte de la Méditerranée et jusqu'à Carthage, dans la première moitié du IIe siècle avant J.-C.

Melos. — M. Haeberlin, auteur d'une nouvelle brochure sur la Vénus de Milo [4], pense que le bras gauche levé (comme celui d'Auguste dans la statue de Prima Porta) tenait une pomme et le bras droit un sceptre; il admet comme prouvée l'appartenance de l'inscription à la base et place le tout vers 150 avant J.-C. Je ne partage

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 188-198.
2. *Jahrbuch d. Instituts*, 1880, p. 118-141.
3. Dumont, *Revue archéol.*, 1869, II, p. 430.
4. C. Haeberlin, *Studien zur Aphrodite von Melos*, Goettingen, 1889.

point ces diverses opinions, mais je rends hommage à la science de l'auteur et à la clarté de son exposition.

— En augmentant d'un numéro la longue série des articles que la Vénus de Milo a provoqués[1], je me suis surtout proposé de réunir et de rendre accessibles les principaux essais de restitution dont elle a été l'objet (Wittig, Tarral, Hasse, Veit Valentin, Zur Strassen). Je ne dis rien de l'héliogravure qui accompagne mon travail, parce qu'elle est malheureusement fort médiocre. Mes conclusions sont, pour la plupart, négatives; bien qu'inclinant vers la restitution de Millingen exécutée par Wittig (la Vénus au bouclier), je ne puis me décider en sa faveur tant qu'on n'aura pas résolu la question du fragment de main tenant la pomme qui est conservé au Louvre. Sur deux points seulement, je me suis permis d'être affirmatif : 1° la Vénus n'a pas été trouvée dans une cachette pratiquée par quelque païen, ami des arts, mais dans un ancien tombeau converti en magasin par un chaufournier ; 2° la Vénus n'appartient pas au IVe siècle ou à l'époque alexandrine, mais à la fin du Ve siècle et à l'école de Phidias. M. Kalkmann, qui travaille depuis plusieurs années à mesurer les proportions de statues antiques, me dit qu'il partage tout à fait mon opinion sur cette question de date; je dois dire cependant qu'elle est vivement contestée d'autre part, et cela par des archéologues de premier ordre comme M. Conze. L'avenir prononcera.

A la suite de la publication de mon article, M. Ravaisson a exposé, dans le vestibule de l'Institut, sa restitution en plâtre du groupe de Vénus et Mars et a commencé la lecture d'un mémoire d'ensemble sur ce sujet. M. Ravaisson pense que la main gauche de la Vénus tenant la pomme était appuyée sur l'épaule droite de Mars (le Mars Borghèse). L'hypothèse du groupement admise, il faut reconnaître que le modèle qu'il propose (publié dans la *Revue archéologique*)[2] se recommande par de très grandes qualités et que les deux statues ne paraissent pas étonnées d'être réunies.

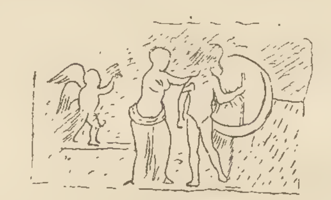
Pendant que M. Ravaisson lisait son mémoire à l'Institut, les journaux s'en sont occupés à diverses reprises. L'*Éclair* du 1er juillet a publié en *premier-Paris* un article tout à fait ridicule, où le *document Matterer* (exhumé par M. Aicard) est opposé à M. Ravaisson comme la Loi et les Prophètes. Il serait cependant grand temps de faire le

1. S. Reinach, *La Vénus de Milo*, dans la *Gazette des beaux-arts* du 1er mai 1890, p. 376-391.

2. *Revue archéol.*, 1890, II, pl. XV, p. 145-157. [Voir ma réponse à cet article dans la *Chronique des Arts*, 1890, p. 284-287.]

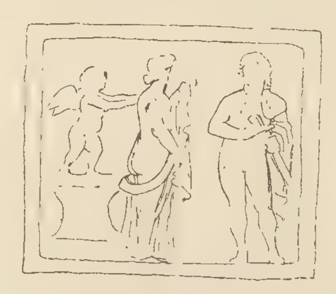
silence sur cette mystification, ainsi que sur les imaginations de M. Brest père, complaisamment éditées par M. Doussault. Un article du *Monde illustré* (28 juin 1890, p. 412) est accompagné d'une page de gravures d'après la Vénus (?) Falerone, la Muse drapée de Madrid, la Victoire de Brescia (dont il est dit que l'original est au Louvre !) et le groupe restitué par M. Ravaisson. Ce groupe a été aussi gravé, fort maladroitement d'ailleurs, dans le *Bulletin des Musées* [1].

— Dans son bel ouvrage sur la Pamphylie (cf. plus bas, p. 262), M. le comte Lanckoronski a publié un croquis d'après un bas-relief du nymphéum de Sidé [2]; on y voit Vénus, dans l'attitude et le costume de la Vénus de Milo, groupée avec Mars qui tient un grand bouclier. Derrière Vénus paraît Éros, debout sur un petit soubassement. Le bras gauche de Vénus est appuyé sur l'épaule droite de Mars; le bras droit de la déesse est brisé.



Bas-relief de Sidé.

— Il est curieux de rapprocher le bas-relief de Sidé d'une composition analogue, qui orne le petit côté d'un sarcophage découvert à Aquincum (?) et conservé aujourd'hui à Pest. M. J. Ziehen y a reconnu Ménélas et Hélène [3], explication certainement fort ingénieuse. Une composition semblable se voit sur un miroir à relief découvert en Tunisie [4].



Bas-relief d'Aquincum.

Antiparos. — Plusieurs vases, dont six en terre cuite et cinq en *lychnites*, ont été trouvés dans des tombes très anciennes à Antiparos et acquis par le Musée Britannique [5].

Naxos. — M. E. Szanto a fait connaître quelques inscriptions de

1. *Bulletin des Musées*, 1890, p. 247, avec un court article, p. 245-248.
2. Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, t. I, p. 147, fig. 102.
3. *Archaeol. epigr. Mittheil.*, t. XII, p. 65 et fig. 19.
4. [Je l'ai publié dans les *Collections du Musée Alaoui*, 1890.]
5. *Classical Review*, 1890, p. 135, nos 2 et 5.

cette provenance, entre autres une dédicace aux Muses et un ὅρος avec le démotique de la ville de Tragia, dans les *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen* d'Autriche (1890, p. 178-179).

Amorgos. — Un nouveau fragment relatif à des emprunts d'Arcésiné a été publié par M. Koumanoudis [1].

Cos. — M. Pantelidis a donné un curieux commentaire épigraphique de la VII[e] idylle de Théocrite, dont la scène se place, comme on sait, dans l'île de Cos [2]. Deux inscriptions récemment découvertes, mentionnant le dème d'Ἁλεἰς (Théocr., VII, 1) et celui de Φύξα (Πύξα, *ibid.*, 130), permettent ainsi de réfuter d'une manière définitive l'opinion de God. Hermann, déjà combattue par Meineke et Rayet, d'après laquelle la scène de cette idylle serait non pas à Cos, mais en Lucanie.

Nisyros. — M. Contoléon a réédité [3] une curieuse inscription de cette île, en l'honneur d'un nommé Gnomagoras, στρατευσάμενος ἐν τριημιολίᾳ ᾇ ὄνομα « Εὐανδρία Σεβαστά », qui avait déjà reçu des couronnes de plusieurs corporations religieuses : στεφανωθέντα ὑπὸ Ἑρμαϊζόντων... καὶ ὑπὸ Ἀφροδισιαστᾶν Σύρων καὶ ὑπὸ Διοσμιλιχιαστᾶν καὶ... ὑπὸ Ἀφροδισιαστᾶν Κυρηναίων τῶν σύν... Des textes de cette importance ne devraient pas être publiés sans une ligne de commentaire.

Chalki. — Dans l'île de ce nom, située près de Rhodes, les autorités turques ont confisqué une poterie grecque vernissée et deux figurines en terre cuite, l'une de style archaïque, l'autre du genre des Hermaphrodites appuyés sur une colonne qui sont assez fréquents à Myrina [4]. La coloration de ces statuettes est très vive et l'argile en est d'une grande finesse.

Rhodes. — On doit à M. Paton la publication de deux inscriptions de Rhodes [5], l'une en vers, qui fait connaître le nom du sculpteur Si-

1. Ἐφημ.ἀρχαιολ., 1890, p. 64 ; cf. Dareste, *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. VII, p. 362.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 292-300.

3. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 134. Cette inscription avait déjà paru dans l'Ἀμάλθεια, 1887, n° 3950 ; la Κωνσταντινούπολις, 1887, n° 19 ; le Πλάτων, 1888, p. 361 ; autant dire qu'elle était restée inconnue en Occident.

4. Cf. *Nécropole de Myrina*, p. 312, fig. 42.

5. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 275-291.

mos d'Olynthe, l'autre comprenant une très longue liste de noms dont l'éditeur a donné un index alphabétique; ce sont des citoyens qui se sont associés pour rendre hommage à un individu dont le nom est mutilé.

Crète. — M. Trendelenburg a lu à la Société archéologique de Berlin un mémoire sur les bronzes archaïques découverts dans la grotte de Zeus sur l'Ida[1].

— Sous le titre d'*Iscrizioni Cretesi*, M. F. Halbherr a publié dans le *Museo Italiano* (t. III, p. 1-190) une quantité d'inscriptions non archaïques qu'il a découvertes au cours de ses voyages en Crète, de 1884 à 1887. Les provenances de ces textes sont Itanos (inscription analogue à celle de Dreros), Praesos, Hierapytna, Malla, Oleros, Istron, Minoa, Lato, Olus, Dreros (nouvelle copie de l'inscription connue, conservée au Musée de Tchinli-Kiosk), Lyttos, Chersonesos, Cnossos, Tylissos, Haghios-Thomas, Gortyne, Pyloros(?), Lebena, Phaestos, Sulia(?), Oaxos, Éleutherna, Lappa, Élyros. En tout 215 textes, un vrai *Corpus*! Le dernier, épitaphe d'un nommé Ménécratès, est gravé sur une bien curieuse stèle dont l'éditeur a publié un croquis: dans le fronton, deux coqs affrontés; au-dessous, deux guerriers ou chasseurs munis d'un carquois, d'un arc et d'une flèche, qui se serrent la main. Je ne connais pas de représentation analogue.

— Une nouvelle édition de la loi de Gortyne, avec un commentaire par M. A. Gemoll, a paru en 1889 à Striegau[2].

Chypre. — Je ne connais que le titre d'une monographie sur l'île de Chypre publiée à Athènes par G.-S. Frankoudis[3].

Salamis de Chypre[4]. — Les fouilles de l'École anglaise à Salamis ont commencé le 16 janvier 1890. Les découvertes les plus importantes sont celles d'une dédicace en latin du sénat de Salamine à Tibère, d'un chapiteau colossal en marbre orné d'une protomé de taureau ailé et d'une caryatide, d'un double portique décorant le fo-

1. *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 358; *Archaeologischer Anzeiger*, 1890, p. 22.

2. Voir l'article de M. R. Meister, *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 184. Quelques corrections au texte ont été proposées par M. A. Ludwich, *ibid.*, p. 363, 876.

3. Γ. Σ. Φραγκούδης, Κύπρις. Ἡ Κύπρος τῆς σήμερον. Ἱστορία τῆς Κύπρου... Τοπογραφία Κύπρου. Athènes, 1890, 516 p. avec carte.

4. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 250 (J.-A.-R. Munro); cf. *ibid.*, p. 346, 776; II, p. 39.

rum de la ville, d'une statue d'Hadès assis avec Cerbère à côté de lui, en marbre d'un bleu sombre, de deux statues colossales en marbre, l'une et l'autre acéphales, de style romain. Les recherches dans la nécropole n'ont pas donné de résultats, toutes les tombes ayant été antérieurement violées.

Tamassos. — Une partie de la nécropole de Tamassos a été explorée par M. Ohnefalsch-Richter pour le compte du Musée de Berlin [1]. Dans les plus anciennes tombes, il n'y avait que des vases fabriqués sans l'aide du tour et des objets en bronze, sans mélange de fer; dans d'autres plus récentes, on a trouvé de grandes épées de fer avec des poignées ornées d'ivoire. Les pointes de lance sont d'une longueur extraordinaire et munies de barbelures. Deux magnifiques sépultures, appartenant à la première moitié du vie siècle, présentent une façade monumentale d'un style très curieux. Les tombes de l'époque grecque ont donné d'assez nombreux bijoux en or, notamment des bracelets. M. Furtwaengler signale encore un casque de bronze d'un modèle nouveau [2].

Les fouilles ont aussi porté sur deux sanctuaires, où M. Richter a trouvé de nombreux ex-voto, entre autres un quadrige en calcaire avec son conducteur (gr. demi-nature) et deux statuettes archaïques en bronze.

— De nouvelles inscriptions en caractères chypriotes ont été publiées par MM. Deecke et Meister, d'après des copies de M. Ohnefalsch-Richter [3].

Arsinoé. — On doit à MM. Munro et Tubbs un long rapport sur les fouilles exécutées en 1889 par l'École anglaise d'Athènes à Polis tis Chrysokhou et à Limniti [4]. Bien que les explorateurs n'aient guère pu que glaner sur des emplacements déjà connus, ils ont fait des découvertes intéressantes : la partie supérieure d'une stèle funéraire en marbre, avec le buste d'un homme barbu drapé dans un himation, sculpture d'un style remarquable (p. 14, fig. 2); des *vases à figurines* (p. 39); des vases à figures noires et à figures rouges, no-

1. Les frais des travaux ont été supportés pour la plus grande partie par un amateur de Francfort-sur-le-Mein, M. von Harder.

2. Cf. *Frankfurter Zeitung*, 19 mars 1890 (d'après le *Leipziger Tagblatt*); Furtwaengler, *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 616.

3. *Philol. Wochenschrift*, 1890, p. 618.

4. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 1-99, pl. III-V (plan des environs de Polis; lécythe polychrome; bijoux).

tamment un très beau lécythe à figures rouges et rehauts blancs (pl. IV); un très grand nombre de statuettes en terre cuite (p. 51); une série d'inscriptions et de graffites dans l'alphabet chypriote (p. 60 et suiv.); des verres et des bijoux, entre autres une bague de bronze dont le chaton est orné d'une figure de roi, assis sur un trône décoré d'un sphinx, en face d'un candélabre (p. 54, fig. 1). Dans le sanctuaire de Limniti (p. 82 et suiv.) la récolte a été moins abondante que dans les nécropoles de Polis; cette localité avait été ravagée par les paysans pendant l'hiver de 1886[1]. On trouvera dans le mémoire que nous résumons des plans de tombes (p. 20 et suiv.), avec des observations très précises sur leur disposition et leur contenu; ces observations contredisent souvent les assertions de M. Herrmann dans le *programme* dont nous avons déjà parlé[2]. Il faut aussi signaler (p. 73) un utile tableau des formes du syllabaire chypriote telles qu'on les trouve dans les inscriptions de Polis. En somme, sans enregistrer de découvertes de premier ordre, ce rapport témoigne que les deniers du *Cyprus Exploration fund* ont été remis en de bonnes mains et sont judicieusement employés[3].

— Dans le dernier fascicule paru de la *Gazette archéologique*, M. Heuzey a décrit et publié en héliogravure de beaux *vases à figurines* découverts à Polis tis Chrysokhou et acquis par le Musée du Louvre[4].

— Un *calathos* en pierre, objet jusqu'à présent unique, a été découvert dans une tombe de Polis tis Chrysokhou. M. A. Tubbs, qui l'a signalé, voit là « en dépit de la chronologie, un précurseur, une suggestion de la forme inventée par Callimaque ». L'absence d'un croquis rend cette opinion peu intelligible pour le lecteur[5].

Paphos. — Revenant sur la jolie tête d'enfant découverte à Paphos

1. Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 81.
2. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 122; 1890, I, p. 288.
3. Je comprends que MM. Munro et Tubbs regrettent d'avoir été précédés par M. Ohnefalsch-Richter sur les divers théâtres de leurs fouilles; ce que je comprends moins, c'est qu'ils ne perdent pas une occasion de lui chercher chicane, sans jamais rendre hommage aux services incontestables qu'il a rendus (p. 6, 12, 97, 98). M. Richter a certainement eu tort, comme le fait observer M. Tubbs (p. 97), d'identifier Limniti à la *Limenia* de Strabon (*Revue archéol.*, 1888, I, p. 81), mais il est puéril de prodiguer à ce sujet les ! d'indignation lorsqu'on est loin d'être soi-même infallible.
4. *Gazette archéol.*, 1889, p. 1-10, p. I et II.
5. *Classical Review*, 1890, p. 70. L'auteur cite comme il suit l'ouvrage bien connu de C. Ceccaldi : « *Mons Ante du Chypre* » (p. 70 n. 5).

(*Journ. Hell. Stud.*, t. IX, pl. X), M. E.-A. Gardner la rapproche d'une tête analogue en haut relief qui figure sur une stèle funéraire du Musée d'Argos[1]; les caractères de l'inscription, ΚΗΦΙΣΟΔΟΤΟΣ, prouvent que cette sculpture appartient au IVe siècle. C'est donc à tort que M. C. Smith aurait attribué la tête de Paphos à l'époque hellénistique ou gréco-romaine[2].

— M. Paton a proposé une restitution nouvelle des deux lettres du roi Antiochus (Antiochus IX?), découvertes à Paphos et déjà publiées dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. IX, p. 225[3].

— Le Musée Britannique a acquis un scarabée monté en argent où est gravée une figure d'Athéna tenant l'*acrostolion* d'un navire. Suivant M. Murray, c'est le monument d'une victoire navale des Chypriotes au IVe siècle avant J.-C.[4]. Le type est celui de la *Parthénos* de Phidias et reparaît sur une monnaie de Chypre attribuée au roi de Citium Demonicos (400-378 av. J.-C.).

Asie Mineure. — M. Kiepert a commencé la publication de sa grande carte de la partie occidentale de l'Asie Mineure, qui doit comprendre 15 feuilles. Une *préface*, distribuée avec les cinq premières, indique les sources de ce gigantesque travail; les itinéraires de M. de Tchihatcheff[5] y sont jugés assez sévèrement. M. Kiepert a pu disposer d'une quantité de matériaux inédits, en partie recueillis par lui-même au cours de ses quatre voyages, en 1841-1842, 1870, 1886 et 1888.

— On trouvera de nombreuses descriptions de « paysages asiatiques » dans le *Nicéphore Phocas* de M. Schlumberger et dans le *Mithridate Eupator* de M. Th. Reinach[6]. Le premier de ces ouvrages est orné de bonnes gravures reproduisant des sites historiques de l'Anatolie[7] et des monuments byzantins de Constantinople, de Salo-

1. Gardner, *Two fourth century children's heads*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 100-108.

2. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 120.

3. *Classical Review*, 1890, p. 283.

4. *Classical Review*, 1890, p. 71, 132; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 155.

5. « Un savant bien renommé pour la part qu'il est censé d'avoir pris dans l'exploration de l'Asie Mineure », suivant le français barbare de la préface.

6. Paris, Didot, 1890.

7. Alep, p. 123, 225; Ourfa, p. 137; Marasch, p. 141; *Pylae Ciliciae*, p. 165; Lampron, p. 167; Adana, p. 193, 481; Anazarbe, p. 195; Sis, p. 203; Bagras, p. 207; Hamah, p. 213, 697; Homs, p. 217, 221; les couvents de l'Athos, p. 321, 325; la cataracte du Cydnus, p. 485; Tarse, p. 487; Antioche, p. 701, 705, 709, 713, 717.

nique, etc. La plupart des dessins ont été exécutés d'après des photographies.

— Camille Callier, mort général de division en 1889, parcourut l'Asie Mineure et la Syrie de 1830 à 1834. Les carnets où il avait copié les textes épigraphiques qu'il rencontra au cours de son long voyage m'ont été obligeamment communiqués par sa veuve; j'ai pu en extraire un assez grand nombre d'inscriptions inédites, parmi lesquelles il en est d'importantes[1]. L'une nous fait connaître une Ἀλιανῶν κατοικία, située dans le bassin du Rhyndacus; d'autres m'ont permis d'établir que Temenothyrae-Flaviopolis est identique à Oushak. Je crois avoir montré aussi que le nom de *Temenothyrae* est une corruption par étymologie populaire de *Temeno-teira*, composé dans lequel *teira*, identique au nom de la ville de Τείρα en Lydie, doit avoir eu en lydien le même sens que καστρό en grec moderne (cf. *Grimenothyrae*, ville voisine de Temenothyrae).

— M. Mordtmann a réédité l'inscription de Poemanenum (*Revue archéol.*, 1877, II, p. 106) et donné, à propos d'une inscription phrygienne, une liste de formes comme ἰστοργή = στοργή, analogues au bas-latin *istatua* et au français vulgaire *estatue*[2].

Terres cuites d'Asie Mineure (ci-devant dites d'). — Le *Century Magazine* du mois de février 1890 ayant publié quelques groupes dits d'Asie Mineure, accompagnés d'un boniment enthousiaste, M. Stillman a écrit à la *Nation* que ces groupes étaient faux; il a ajouté qu'ils étaient fabriqués à Smyrne, assertion que j'ai contestée dans une lettre au même journal et que M. Stillman a subséquemment retirée. La vieille guerre a recommencé alors au delà de l'Atlantique[3] : *nec renovatum dicas, sed integrum bellum*, comme dit Florus. Personne n'a produit d'arguments nouveaux, si ce n'est le *Studio*, revue hebdomadaire de New-York, qui a publié en phototypie un grand groupe intitulé *The market-place*[4]; ce groupe suffirait à trancher la question d'authenticité soulevée par les produits de même farine.

— L'*Archaeologischer Anzeiger* (1889, p. 192) a signalé la publi-

1. S. Reinach, *Inscriptions inédites d'Asie Mineure et de Syrie*, dans la *Revue des Études grecques*, 1890, p. 48-85.

2. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 156-161.

3. Gaston Feuardent, *The Studio*, 15 mars 1890; S. Reinach, *ibid.*, 26 avril 1890; A. Cartault, *ibid.*, 26 avril 1890; Gaston Feuardent, *ibid.*, 3 mai 1890; Stillman, *ibid.*, 31 mai 1890; Stillman, *The Nation*, 20 février et 1er mai 1890; S. Reinach, *ibid.*, 27 mars 1890.

4. *The Studio*, 3 mai 1890 (planche non numérotée).

cation des « vases grecs en forme de personnages groupés » dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici (*Revue archéol.*, 1890, I, p. 292); la transcription du titre est suivie de cette laconique appréciation : *Unseres Erachtens Faelschungen*. M. Koepp a exprimé la même opinion dans la *Philologische Wochenschrift* (1890, p. 603).

Cyzique. — Cyriaque d'Ancône, au xve siècle, vit le temple d'Hadrien à Cyzique et le mesura. Ses notes, communiquées par M. de Rossi à M. Perrot et par ce dernier à mon frère Théodore, ont permis de restituer le plan et l'élévation du monument, dont les colonnes, au nombre de 62, avaient 21 mètres de hauteur. Une inscription copiée par Cyriaque donne le nom de l'architecte du temple, Aristénète [1].

— Le Musée Britannique s'est enrichi d'un camée trouvé à Cyzique, dont le relief représente une main droite tenant une oreille entre le pouce et l'index; tout autour on lit l'inscription Μνημόνευέ μου τῆς φιλίας ὅπου ποτέ... M. Murray propose d'ajouter : γῆς πορεύεις [2].

Troie. — Dans la *Philologische Wochenschrift* du 25 janvier 1890, M. Belger, examinant la discussion pendante entre MM. Schliemann et Boetticher, concluait qu'Hissarlik avait sans doute été un lieu d'habitation, mais que cette colline avait dû certainement aussi, pendant un nombre d'années indéterminé, servir de nécropole. M. Schuchhardt a fait une concession analogue dans l'ouvrage dont il a été question plus haut [3]. Mais M. Boetticher ne se contente pas de concessions : dans un travail intitulé *Hissarlik wie es ist* [4], et dont il a bien voulu nous adresser les épreuves, il maintient, après comme avant sa visite à Hissarlik, le caractère exclusivement funéraire du monticule exploré par M. Schliemann. L'étude des débris de constructions ne suffit pas à résoudre le problème [5] et M. Boetticher a raison d'attacher de l'importance aux petits objets, vases à *visages*, fusaïoles, etc., qui, découverts en foule dans un endroit où les armes font défaut, constituent un des arguments les plus sérieux à l'appui de sa thèse. On trouvera

1. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 14 mars 1890; *Bulletin de Correspondance Hellénique*, t. XIV, p. 517-545.
2. *Classical Review*, 1890, p. 282.
3. Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, p. 93.
4. E. Boetticher, *Hissarlik wie es ist*, Berlin, 1890, chez l'auteur. Cf. *Berliner Boersen-Courier*, 24 août 1890.
5. Cependant M. Boetticher insiste sur la singularité de cette acropole, qui, d'après les découvertes récentes, n'aurait pas eu moins de quatre portes ou entrées (p. 12, 92).

dans son nouvel ouvrage une discussion minutieuse, accompagnée de gravures, des plans et des coupes donnés dans les livres de M. Schliemann ; une étude comparative des vases à *visages* et des canopes funéraires de l'Égypte ; beaucoup de polémique sur les trois *Congrès* de 1889 et de 1890 ; le compte rendu des expériences établissant que les vases poreux trouvés à Hissarlik, en particulier les *pithoi*, sont impropres à la conservation des liquides, résultat qui a été admis par M. Virchow (p. 91, 94) ; enfin, la réimpression corrigée d'un article de la *Gazette de Cologne*, où M. Boetticher a comparé Hissarlik aux nécropoles découvertes par M. Koldewey en Babylonie.

— M. Virchow, de son côté, est intransigeant : il affirme qu'il n'y a jamais eu d'ensevelissement ni d'incinération à Hissarlik[1]. La découverte de la nécropole, qu'on doit supposer voisine de la citadelle, mettrait fin au débat, mais elle est restée jusqu'à présent aussi introuvable que la ville proprement dite, la fameuse *Unterstadt*. Du moins les dernières fouilles ont-elles eu pour résultat de compléter très heureusement notre connaissance de l'acropole ; sans la question soulevée par M. Boetticher, bien des années se seraient peut-être écoulées sans qu'on donnât un nouveau coup de pioche à Hissarlik.

— Au mois de mars 1890, de nouvelles fouilles ont eu lieu à Hissarlik en présence de MM. Babin, Calvert, von Duhn, Grempler, Hamdi-Bey, Humann, Virchow et Waldstein, sous la direction de MM. Schliemann et Doerpfeld. Le *Congrès* ainsi réuni a publié une déclaration à l'appui des opinions professées par MM. Schliemann et Doerpfeld et contraire à la thèse de M. le capitaine Boetticher[2]. Les travaux ont continué sans relâche au sud et à l'ouest pendant le printemps et l'été de 1890 ; M. Schliemann en a communiqué les résultats au public en différents articles insérés dans la *Nouvelle Presse* de Vienne et reproduits par d'autres journaux[3]. On a trouvé des

1. *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 1890, p. 130.

2. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 310-312. Cf. Niemann, *Kampf um Troja*, dans la *Kunstchronik* de Lützow, 20 février 1890 et *Hissarlik-Ilion*, dans les *Mittheilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien*, 1890, p. 1 10 ; [Schliemann], *Hissarlik-Ilion*, Leipzig, Brockhaus, 1890 ; Émile de Munck, *Documents nouveaux sur la question troyenne, avec annotations de M. le Dr Schliemann*, Bruxelles, Vromant, 1890 (extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*, t. III et IV) ; von Duhn, *Deutsches Wochenblatt*, 26 juin et 3 juillet 1890 ; M. Hoernes, *Nord und Süd*, juin 1890. M. Perrot a présenté à l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 18 juillet 1890, le rapport de M. Babin sur le *Congrès* du mois de mars dernier auquel cet ingénieur a pris part.

3. *Neue Freie Presse*, 11 juin 1890 ; *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 809 ;

terres cuites peintes de style grec archaïque et, dans la quatrième ville (à partir du sommet), une quantité de poteries à couverte grise monochrome, que M. Schliemann considère maintenant comme sorties d'une fabrique locale. M. Doerpfeld a reconnu l'existence d'un très ancien mur d'enceinte de la seconde ville (la ville brûlée); le mur désigné par les lettres BC sur le plan VII d'*Ilios* n'est pas un mur, mais une rampe, comme l'avait deviné M. Boetticher. A l'angle nord-est de l'acropole on a mis au jour un petit théâtre bien conservé, avec deux statues en marbre de grandeur naturelle, dont l'une représente probablement l'empereur Claude. Une inscription grecque de même provenance est contemporaine de Tibère.

— Dans une lettre datée du 22 juillet et adressée au prince de Bismarck, M. Schliemann expose brièvement les résultats de sa campagne d'été[1] : « Les murs de la Pergamos ont été dégagés dans toute leur étendue, sauf au nord; ils consistaient en un étage inférieur de pierres unies avec de l'argile, qui, en vue de l'établissement du niveau, atteignait à l'ouest et au sud une hauteur de 10 mètres et était pourvu de nombreuses tours faisant saillie. Sur le premier étage s'élevait le mur supérieur construit en briques crues, encore conservé dans toute sa longueur, jusqu'à une hauteur de 4 mètres, vers l'est. Ce mur a 4 mètres d'épaisseur et doit avoir eu 8 mètres de haut; comme les murailles de Thémistocle à Athènes, il doit avoir été pourvu d'une galerie couverte haute de 2m,50. Mur et galerie ensemble s'élevaient ainsi à 20 mètres et devaient offrir un coup d'œil très imposant... Dans ce mur nous avons découvert quatre grandes portes; celles de l'ouest et du sud appartiennent à la première période de la seconde ville et devaient être déjà détruites depuis longtemps lors de la prise de Troie par les Grecs. A cette époque, les portes du sud-est et du nord-ouest subsistaient encore; une rue large de 7m,50, pavée de grandes dalles, conduit de cette dernière à la ville inférieure (*Unterstadt*). Jusqu'à présent, bien que travaillant avec soixante-dix hommes et trois voies ferrées, nous n'avons pu découvrir que très peu de chose de cette ville, car l'amas de décombres y atteint 16-20 mètres d'épaisseur et contient des fondations de maisons appartenant aux différentes périodes qui doivent toujours être soigneusement explorées et photographiées, avant d'être enlevées pour que l'on pénètre plus

cf. *Frankfurter Zeitung*, 12 juin 1890. Je dois ici des remerciements à MM. Schliemann et Doerpfeld, qui ont bien voulu me tenir au courant de leurs découvertes.

1. Cf. Doerpfeld, *Athenische Mittheilungen*, t. XV, p. 226.

bas. Je suis obligé d'interrompre les travaux le 1er août, mais si le Ciel me prête vie, je compte les reprendre avec toute l'énergie dont je suis capable le 1er mars 1891. »

M. Schliemann ajoute que l'Odéon découvert par lui au sud-est de l'acropole contenait des statues de Tibère, de Caligula, et probablement de la jeune Agrippine ou de Poppée, ainsi que plusieurs inscriptions en l'honneur de Tibère[1]. Cet Odéon pouvait recevoir deux cents spectateurs. Il termine en disant qu'il compte pouvoir enrichir de très beaux objets la collection troyenne de Berlin qui, sur l'ordre de l'empereur, doit être transférée dans le nouveau Musée en construction.

Pergame. — Le tome VIII des *Alterthümer von Pergamon*, contenant les inscriptions jusqu'à la fin de l'époque royale, vient d'être publié par M. Fraenkel, avec la collaboration de MM. E. Fabricius et C. Schuchhardt[2].

— Je ne peux que signaler en passant un mémoire de M. Farnell, où sont décrits et classés un grand nombre de monuments de sculpture qui se rattachent à l'école de Pergame. L'auteur a défini, avec un vif sentiment des choses d'art, les caractères qui constituent l'unité et l'originalité de cette école[3].

Aegae. — J'ai reçu de M. D. Baltazzi et communiqué à l'Académie des inscriptions[4] l'estampage d'un bien curieux document découvert à Iénidjé-Keui, à 9 kilomètres au nord-est de Nimroud-Kalessi. Ce texte contient des stipulations relatives au passage des troupeaux du territoire d'Aegae dans celui des Ὀλυμπηνοί. Il établit définitivement l'identité de Nimroud-Kalessi et d'Aegae, ainsi que l'extension considérable du territoire qui dépendait de cette ville. Quant aux Ὀλυμπηνοί, je ne sais où les placer : ceux de la Bithynie, de l'Ida et de l'Ionie sont beaucoup trop loin. Il existait sans doute quelque Olympe inconnu des géographes dans le district montagneux du Gun-Dagh.

Myrina. — M. D. Baltazzi a découvert près de Tsatli-Déré, entre

1. Publiées *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 217.
2. Berlin, Spemann, 1890 (xx et 176 p. in-4).
3. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 181-209. A la page 201, M. Farnell commet une erreur au sujet du bas-relief de Cyzique; je n'ai jamais dit qu'il représentât une bataille entre Gaulois et Grecs. Cf. d'ailleurs l'interprétation meilleure qu'en a proposée M. Lechat, *Revue archéol.*, 1890, I, p. 280.
4. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 23 mai 1890.

Myrina et Grynium, une nécropole composée de tombeaux taillés dans le tuf et recouverts de plaques en dos d'âne; quelques-uns sont construits en briques. A l'intérieur et à l'extérieur des tombes, il a recueilli des fragments de terre cuite. Le mélange d'objets d'époques diverses fait penser à M. Baltazzi que les sépultures anciennes ont été violées pour recevoir d'autres corps.

Cymé. — M. D. Baltazzi m'annonce la découverte de deux statuettes en marbre, l'une et l'autre inachevées, qui reproduisent le type de l'*Apoxyomène* de Lysippe. On a trouvé au même endroit une stèle funéraire en marbre blanc, haute de 0m,62 et large de 0m,30, qui est surmontée d'un fronton et d'acrotères peints en rouge, avec l'inscription

ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ

Sous l'inscription se trouvent des peintures d'un grand intérêt que M. Baltazzi décrit ainsi : « Sur la paroi est dessiné un homme en tunique courte; ses genoux et ses bras sont nus. Au milieu de la stèle est une table à trois pieds, et à côté d'elle un objet indistinct, peint comme la table en couleur ocre. Le personnage est polychrome; les parties nues ont la couleur de la chair. Entre l'inscription et les peintures il y a une large raie rouge et au-dessus un autre objet indistinct rouge également. Le fond du tableau est d'un blanc tirant sur le gris. »

Phocée. — M. Bazin avait cru reconnaître l'Artémis Dictynna des Phocéens dans une statue du Musée Calvet qui a été découverte en 1838 à Marseille[1]; M. Wolters vient de prouver sans réplique qu'il faut y voir un *Jupiter Heliopolitanus*, analogue à celui qui a été trouvé à Nîmes en 1752[2].

Smyrne. — Au mois de mai 1890 est mort à Smyrne l'excellent docteur Lattry, un des membres les plus actifs et les plus savants de la Société évangélique. Aucun archéologue européen ayant passé quelque temps à Smyrne n'apprendra sans un profond regret la disparition de cet homme de cœur.

Clazomènes. — On connaît les sarcophages peints de Clazomènes qui sont entrés au Musée de Constantinople (*Revue archéol.*, 1883, I,

1. *Revue archéol.*, 1886, II, pl. XXVI, p. 257.
2. *American Journal of Archaeology*, 1890, p. 65-68.

p. 248) et ceux qui ont été publiés récemment dans les *Antike Denkmaeler* (1890, pl. 44-46). Des fragments de même provenance, acquis par le Musée du Louvre, ont fourni à M. Pottier la matière d'une intéressante étude[1], où il a retracé l'histoire de l'*engobe blanc*, technique très ancienne dans la céramique grecque et dont les lécythes funéraires d'Athènes sont la dernière expression. Il y a eu comme une longue « joute industrielle » entre ce procédé-là et celui qui consiste à peindre sur l'épiderme même du vase soigneusement poli ou lustré.

Cnide. — M. Paton m'écrit que les fragments de *pithoi* à reliefs récemment envoyés à Smyrne[2] ont été découverts à Datcha, près de Cnide; quelques morceaux sont conservés dans le musée de l'Ἀναγνωστήριον à Symi. M. Paton avait acquis à Datcha un *pithos* entier du même type, avec des ornements géométriques et sans figures; ne pouvant l'exporter, il l'a laissé dans le village où il doit être encore.

Éphèse. — M. Weber a publié dans l'Ἡμερολόγιον καὶ ὁδηγὸς τῆς Σμύρνης (1890) une statue colossale de barbare découverte à Éphèse (Wood, *Discoveries*, p. 103). Le même recueil contient une notice de M. Contoléon sur la collection de l'École évangélique de Smyrne.

Sébaste. — On nous signale à Sedjikler (Sébaste), dans les environs d'Oushak, une nécropole assez considérable découverte vers 1887, qui, d'après le contenu des tombes, appartiendrait à l'époque romaine.

Aphrodisias. — M. O. Liermann a réuni et commenté les inscriptions de cette provenance qui se rapportent à la célébration des jeux, en les éclairant par de nombreux rapprochements avec des textes analogues[3]. J'indique en note quelques-uns des termes dont il a précisé le sens et l'emploi au moyen des riches *collectanea* dont il dispose[4].

1. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, pl. II, p. 376-382 (à suivre). Cf. Studniczka, *Zum klazomenischen Dolonsarkophag*, dans le *Jahrbuch des deutschen Instituts*, 1890, p. 142-148.

2. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 293.

3. O. Liermann, *Analecta epigraphica et agonistica*, dans les *Dissertationes Halenses*, t. X, p. 241, avec d'excellents index.

4. P. 13, στεφανηφόροι; p. 16, εἰκὼν γραπτή, προεδρία; p. 18, πρὸ πόλεως; p. 21, πρῶται, δευτέραι τιμαί; p. 26, φαμιλία μονομάχων; p. 27, *excursus* sur les taurocathapsies; p. 37, indication des inscriptions d'Asie Mineure où il est question de gladiateurs; p. 38, υἱὸς πόλεως *et similia*; p. 42, inscriptions où il est question de thermes; p. 52, εἰκὼν ἐν ὅπλῳ; p. 57, αἰώνιοι κλῆροι, διανομαί;

TRALLES. — M. D. Baltazzi m'annonce la découverte de la jambe gauche de la statue junévile dont la tête a été publiée autrefois par M. Collignon (*Revue archéol.*, 1888, pl. XIV)[1].

CARIE. — Plus on en trouve, plus il en reste ! La Carie est la terre bénie des épigraphistes. MM. Doublet et Deschamps viennent de publier encore trente-six inscriptions de cette province[2], parmi lesquelles quelques textes intéressants. Signalons une dédicace chrétienne de Mylasa, qui fait connaître un évêque Basile inconnu de Le Quien, et des fragments concernant la reconnaissance du droit d'asile de Mylasa par des villes de Crète[3]. Mais la perle de cette série est une courte dédicace de même provenance, où paraît le nom de Publius Cornelius Tacitus l'historien (p. 621). Nous apprenons par là qu'il fut proconsul d'Asie et que son prénom, sur lequel on avait des doutes, était bien *Publius*.

— Pendant un court séjour qu'il a fait à Lagina, M. Foucart a fait retourner quelques blocs dans le temple d'Hécate et y a copié neuf textes inédits[4]. L'un deux est une liste de villes s'ajoutant à celles qui sont énumérées à la fin du sénatus-consulte de 81 (*Bull. de Corresp. Hellén.*, t. IX, p. 450, 471); on y trouve pour la première fois Apamée Kibotos appelée *Apamée du Méandre* et Séleucie dite *Séleucie sur le golfe d'Issus*. Une autre inscription est une dédicace Διὶ Ἀρδυρεῖ, où Ἀρδυρεύς est une épithète nouvelle. Dans le texte n° 6 (p. 336), on lit, à la suite du nom d'un prêtre, le mot **ΑΒΕΡΣΙ** dont la lecture est certaine; M. Foucart renonce à en deviner le sens. Signalons encore

p. 59, ἀγνωνοθέτης δι' αἰῶνος, διὰ βίου; p. 62, πρῶτος ἄρχων; p. 66, γένος γυμνασιαρχικόν; p. 68, inscriptions relatives à la γερουσία; p. 77, pluralité des gymnases dans une même ville; p. 79, mentions dans les inscriptions des différentes parties des gymnases; p. 80, δρακτός; p. 82, ἔλαιον τιθέναι; p. 87, νεωποιά; p. 96, ξυσταρχία; p. 103, λουτὴρ νυκτός τε καὶ ἡμέρας (distribution d'huile); p. 105, θυμελικοί, σκηνικοί ἀγῶνες; p. 111, *excursus* sur les différents genres d'ἀγῶνες (ἀργυρῖται, θεματικοί, etc.); p. 126, jeux fondés par des particuliers; p. 127, λογισταί; p. 134, calendrier d'Aphrodisias ; p. 162, φωνασκός; p. 165, ἄγων ἱερός; p. 176, διὰ πάντων. Bien que ces listes soient loin d'être complètes et prêtent à plus d'une critique de détail, il y a là une besogne courageusement faite et qui doit profiter aux épigraphistes.

1. Cf. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 132.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 603-630. Provenances : une ville inconnue à Yaï-Keui; Aphrodisias; Iasos; Mylasa; Stratonicée de Carie; Tabae, etc.

3. Cf. Waddington-Le Bas, n[os] 380-382, 384; *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XII, p. 9.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 363-376.

(p. 369) une mention curieuse des mystères de Dionysos. M. Foucart, au cours du même voyage, a copié quelques nouvelles inscriptions à Panamara (p. 369) et près de Kourbet-Keuï, entre Baïaca et Mylasa (p. 372). Là s'élevait un temple d'Artémis (de Coraza), que M. Foucart propose d'identifier à l'Artémis Κωράζων mentionnée dans une dédicace de Panarama (*Bull.*, t. XII, p. 267). Enfin, à Kara-Kharoup (Pédasa?), M. Foucart a copié une signature de l'artiste athénien Philistidès, encore inconnu; les caractères sont du IVe siècle et Philistidès peut avoir appartenu au groupe d'artistes qui furent chargés de la décoration du Mausolée.

IASOS. — De jolis croquis des murs d'Iasos et une carte des ruines (pl. III) accompagnent l'article que M. Judeich a consacré à cette ville et qui se termine par un petit nombre d'inscriptions[1].

MAGNÉSIE DU MÉANDRE. — M. D. Baltazzi a découvert la nécropole de Magnésie du Méandre, composée de sarcophages en pierre calcaire et de tombes en briques. Beaucoup de sépultures ont été anciennement violées par des chercheurs de trésors, mais M. Baltazzi a pu recueillir un certain nombre de fragments de statuettes en terre cuite qui, d'après ce qu'il m'écrit, sont d'un style analogue à celles de Smyrne. Sur l'emplacement du théâtre, notre savant ami a trouvé une statue acéphale d'Apollon d'un quart plus petit que nature, une tête de femme, dont les prunelles sont peintes, un bras d'homme, un pied chaussé, deux mains, un chapiteau orné de deux griffons, etc.

— J'ai communiqué à l'Académie des inscriptions, dans sa séance du 1er août 1890, un texte des plus curieux estampé par M. D. Baltazzi au cours de ses fouilles[2]. Un coup de vent ayant, dit le texte,

1. *Athen. Mittheil.*, t. XV, p. 137-155.

2. Une copie incomplète du même texte a été publiée par M. Contoléon dans le journal quotidien Νέα Σμύρνη, 18 juillet 1890. Je dois au même savant la communication de nombreux journaux anatoliens où il a publié des textes épigraphiques. En attendant que je puisse y revenir, je me contente de signaler ici ces articles, qui sont déposés à la Bibliothèque du Musée de Saint-Germain (Νέα Σμύρνη, 5 juin 1889, Magnésie du Méandre; 10 juin 1889, *Kilbianon pédion,* Smyrne, environs de Koloé, Mylasa; 24 juillet 1889, Smyrne, Iasos, Priène, Tralles; 30 août 1889, Amathonte de Chypre; 28 novembre 1889, Celaenae; 26 janvier 1890, Cymé; 7 février 1890, environs de Myrina; 28 mars 1890, monnaies de Grynium acquises sur place; 4 juin 1890, Smyrne, Lydie; 6 juin 1890, Tralles; 11 juin 1890, Magnésie du Méandre, Mylasa; 13 juin 1890, Koula, Guzel-Hissar; 15 juin 1890, Magnésie; 18 juillet 1890, Magnésie 23 juillet 1890, Magnésie; 'Αμάλθεια, 24 juillet 1890, Koula (dont le nom ancien

fendu un platane auprès de la ville, on trouva une image de Dionysos à l'intérieur de l'arbre. Les habitants de Magnésie, qui entretenaient des rapports suivis avec le sanctuaire de Delphes, envoyèrent une députation pour le consulter. La Pythie rendit un oracle, en quatorze vers hexamètres, que l'inscription nous a conservés : elle ordonna aux Magnètes d'élever un temple à Dionysos et de s'adresser à Thèbes pour recruter les prêtresses du nouveau culte. Les ambassadeurs ramenèrent trois prêtresses ou Ménades thébaines, Cosco, Baubo et Thettalé, qui organisèrent à Magnésie trois thiases ou collèges dionysiaques. Après leur mort, elles furent l'objet d'honneurs publics et reçurent la sépulture sur trois points différents du territoire de Magnésie, que l'inscription désigne par leurs noms; l'une d'entre elles fut enterrée auprès du théâtre.

— J'ai encore reçu de M. Baltazzi une riche collection d'estampages pris sur des inscriptions de Magnésie du Méandre et de Tralles; j'espère les faire connaître prochainement.

— M. Radet a publié diverses inscriptions découvertes par lui dans la vallée du Méandre, à Nysa (*Salabakli*), sur la route de Nysa à Aphrodisias et à Attoudda (*Hassar*). Un texte mentionne le sanctuaire d'Acharaca, écrit Ἀκάρακα, dont il est question dans Strabon (XIV, 1, 44).

Olymos. — Cette localité, voisine de Mylasa, est connue par les inscriptions qu'y a découvertes Le Bas et qu'il a rapportées au Louvre (*Voy. archéol.*, nos 323-338). MM. Winter et Judeich y ont recueilli en 1887 quelques textes nouveaux qui complètent ceux que Le Bas a publiés. Ce sont des fragments de contrats de vente et de louage relatifs aux biens-fonds des temples d'Apollon et d'Artémis[1].

Halicarnasse. — On doit à MM. Cousin et Diehl la publication d'une série d'inscriptions d'Halicarnasse[2] et de la presqu'île de Myndos[3]. Dans le nombre, il y a un catalogue de jeunes gens entrant

serait Πύργος ou Πυργία; art. de Tsakouroglou). M. Contoléon prend aisément pour des inscriptions inédites des textes qui ont été imprimés jusqu'à dix fois, mais cette erreur, que commettent de plus experts, ne lui sera reprochée sévèrement par personne tant que le *Corpus* asiatique n'aura point paru.

1. Judeich, *Athen. Mittheilungen*, t. XIV, p. 367-397.

2. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 90-118. M. Trendelenburg a lu à la Société archéologique de Berlin un travail sur la restitution du Mausolée (*Phil. Woch.*, 1890, p. 1126).

3. *Ibid.*, p. 118-121.

dans la classe des ἄνδρες (p. 104), où la lettre α placée à la suite des noms propres paraît avoir le même sens que β dans les inscriptions analogues; une signature d'un sculpteur nommé Dédale (p. 107); un fragment latin de l'édit de Dioclétien (p. 108); une inscription chrétienne Νίκη Νικολάου (p. 114), où les éditeurs reconnaissent avec raison l'emploi de νίκη dans le sens de tombeau. A Tchifout-Kalessi (château du Juif), dans la presqu'île de Myndos, MM. Cousin et Diehl disent avoir trouvé une inscription juive ornée du chandelier à sept branches (p. 120), mais ils ne l'ont pas encore fait connaître.

Ceramos. — M. Hicks a publié, avec sa conscience habituelle, une série d'inscriptions découvertes par M. W.-R. Paton à Ceramos (*Keramo*), sur le golfe de Cos [1]. Ces textes épigraphiques sont précédés d'une description de la localité et de quelques renseignements sur son histoire. L'éditeur a réimprimé à la suite quelques inscriptions de même provenance découvertes par Spratt et enterrées autrefois par Babington dans le X[e] volume des *Transactions of the Royal Society of Literature*.

Lycie. — M. G. Hirschfeld a publié dans la *Philologische Wochenschrift* (1890, p. 685, 717) deux articles pleins d'intérêt sur le second volume des *Reisen in Lykien* dont il a déjà été question dans cette *Chronique* [2].

— On doit à MM. Bérard et Colardeau la découverte d'une inscription de Phasélis, qui fait connaître le *cursus honorum* du consul Voconius Saxa, gouverneur de Lycie et Pamphylie de 142 à 149 après J.-C. [3].

— Parmi les inscriptions de Telmessos découverte à Makri par MM. Bérard et Fougères [4], il faut signaler un décret en l'honneur de Ptolémée, fils de Lysimaque, gouverneur de Telmessos, qui avait diminué les impôts de la ville et en avait régularisé la perception. Citons encore un double décret du κοινόν des Lyciens (p. 171) et une

1. *Journal of Hellenic Studies*, t. XI, p. 109-128 (p. 114, fragment d'un long décret honorifique du II[e] siècle avant J.-C., où il est question des factions rivales de Ceramos et de la συνπολιτεία des cités cariennes; p. 120, statues élevées par une femme avec l'autorisation de son κύριος; p. 122, statue élevée à un citoyen qui avait légué un bien-fonds à la ville, avec une somme dite πρόδομα que le locataire de ce bien-fonds paye à l'avance).

2. *Revue archéol.*, 1889, II, p. 132.

3. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 643-645.

4. *Bull. de Corresp. Hellén.*, t. XIV, p. 162-176.

inscription (p. 173) qui donne à Telmessos le titre de μητρόπολις τοῦ Λυκίων ἔθνους.

— Une nouvelle inscription funéraire de Myra a été publiée par M. Diamantaras[1]. On y trouve le mot κιθαρηφόρος, désignant les monnaies à l'effigie de la cithare que présente la numismatique de Myra et d'autres villes lyciennes.

Xanthos. — M. Arkwright a découvert le nom d'Hiéraménès (Xénoph., *Hellén.*, II, 1, 9) à la douzième ligne de l'obélisque de Xanthos (ERIYAMóNA); M. Deecke avait déjà retrouvé dans le même texte les noms de Pharnabaze, de Pharnace, de Tissapherne, et M. Imbert celui d'Amorgès[2].

Pamphylie. — Le premier volume du grand ouvrage de M. le comte Charles Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, a paru simultanément en allemand et en français au printemps de 1890[3]. L'exécution matérielle de ce livre est vraiment admirable et je ne sais si l'on a jamait fait mieux depuis les grands in-folio de l'Expédition de Morée. Les vues, plans et croquis, dus à la plume habile de M. Niemann, sont de vrais modèles d'élégance et de finesse; il y a aussi de très belles héliogravures d'après les lavis du même artiste. Le texte, écrit avec sobriété et précision, s'ouvre par une introduction générale de M. le comte Lanckoronski (p. I-XVII); puis on trouve des descriptions approfondies de la plaine pamphylienne, d'Adalia (p. 8), de Pergé (p. 35), de Sillyon (p. 69), d'Aspendos (p. 90), de Sidé (p. 131). Les pages 159-193 sont occupées par des textes épigraphiques, parmi lesquels nous signalerons un fac-similé de la grande inscription de Sillyon (p. 179; Roehl, *I. G. A.*, p. 141) et une série de textes de même provenance en l'honneur de Ménodora

1. *Athen. Mittheil.*, t. XIV, p. 412.

2. J. Imbert, *Pharnabazus and Tissaphernes mentioned on the great stela of Xanthus*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, 1890, p. 153-163. Voir aussi la lettre de M. Arkwright dans l'*Academy* (1890, p. 104), en réponse à la théorie iranienne du major Conder.

3. *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*, ouvrage publié avec le concours de MM. G. Niemann et E. Petersen par le comte Charles Lanckoronski. Volume premier : *La Pamphylie*, avec 2 cartes et 2 plans en couleur, 31 héliogravures et 114 illustrations dans le texte. Paris, 1890, librairie Firmin-Didot. La traduction française est due à M. Colardeau; elle est très lisible. [Voir l'intéressant compte rendu qu'en a donné M. Radet, *Revue archéol.*, 1890, II, p. 203-224 (notamment ce qui est dit de Sillyon, p. 209, et de Mulassos, p. 212).]

et de ses enfants (p. 181-183). M. le comte Lanckoronski n'a perdu ni son temps ni son argent en dirigeant ce grand travail et en assurant sa publication ; la science n'oubliera pas ce qu'elle lui doit et inscrira son nom parmi ceux des trop rares Mécènes qui s'inspirent aujourd'hui des exemples de Choiseul-Gouffier et du duc de Luynes.

Cilicie. — M. Th. Bent croit avoir retrouvé le site de la ville d'Olba, près d'Ayash, où il a découvert une dédicace ΔΙΙ ΟΛΒΙΩΙ. M. Cecil Smith pense que la localité explorée par M. Bent était seulement dans la *toparchie* d'Olba et que l'emplacement de cette ville elle-même reste à découvrir[1].

— Sur différents blocs employés à des constructions près du même site, en Cilicie Trachée, M. Th. Bent a copié une série de signes qui ont été publiés dans la *Classical Review*[2]. On y distingue le triscèle, le caducée, la massue, la grappe de raisin, les *pilei* des Dioscures et d'autres symboles dont l'explication est difficile. Il faudrait en avoir des photographies.

— A Boudroun, au nord est de la plaine cilicienne, M. Bent a exploré les ruines importantes d'Hiéropolis-Castabala, près du Pyramus; il y a découvert plusieurs inscriptions, dont l'une révèle le nom d'un poète inconnu, Onésiclès fils de Diodore[3].

— MM. Radet et Paris ont acquis à Mersina et transporté à l'École française d'Athènes une dédicace de Ptolémée, fils de Thraseas, à Hermès, à Héraklès et au grand roi Antiochus. Ce Ptolémée paraît avoir passé du service des Lagides à celui des Séleucides; l'inscription le qualifie de στρατηγὸς καὶ ἀρχιερεὺς Συρίας Κοίλας καὶ Φοινίκας[4].

Apamée. — M. Ramsay a enfoui dans les *Transactions of the Aberdeen ecclesiological Society* une intéressante notice sur une basilique chrétienne d'Apamée, dont il a donné le plan. C'est une des plus curieuses églises qui existent en Asie Mineure; une vieille tradition veut qu'elle ait été élevée à l'endroit où l'arche de Noé s'arrêta. M. Ramsay pense qu'elle a remplacé, vers le ɪᴠᵉ siècle, un temple de Ζεὺς Κελευεύς.

Lycaonie. — Sous le titre de *Notes in Phrygia Paroreus and Ly-*

1. *Classical Review*, 1890, p. 185; *The Athenaeum*, 1890, I, p. 443.
2. *Classical Review*, 1899, p. 321.
3. *The Athenaeum*, 1890, II, p. 105.
4. *Bull. de Corresp. Hellén*, t. XIV, p. 587-589.

caonia, M. Hogarth a publié les résultats d'un voyage fait par M. H.-A. Brown et lui en 1887, des frontières de Galatie à la côte cilicienne. Trois des textes inédits qu'il a fait connaître contiennent plusieurs lignes en dialecte phrygien ou lycaonien (p. 158-159). Notons encore des dédicaces à Ζεὺς Πεταρεύς (p. 160), à Βᾶ μητήρ (p. 164) et le nom propre Σούσου (p. 163, 166).

Coropissos [1]. — On connaît des monnaies d'une ville de Coropissos (Κοροπασσός dans Strabon) avec l'épigraphe ΚΟΡΟΠΙССЄѠΝ ΤΗС ΚΗΤѠΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛЄѠС (Head, *Hist. num.*, p. 601) [2]. Une dédicace à Hadrien découverte près de l'Olympiéion mentionne le sénat et le peuple de cette ville, Κοροπισσέων τῆς Κιητῶν μητροπόλεως. Il faut donc lire, sur les monnaies, Κιητῶν [3] au lieu de Κητῶν, mais l'emplacement de la ville ainsi désignée reste à découvrir.

Syrie. — L'important ouvrage de MM. Humann et Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien* (Berlin, Reimer, 1890), comprend un volume de texte orné de 69 gravures et un album de 53 planches avec d'admirables cartes de M. Kiepert [4]. Le texte se compose de trois chapitres : 1° un voyage à Angora et à Boghaz-Keui (1882), relaté par M. Humann; 2° l'exploration de Nemroud-Dagh en Commagène (1882-1883), par MM. Humann et Puchstein; 3° la description, par M. Puchstein, des monuments de Nemroud-Dagh, de Saktsché-Gözu, de Sindjirli, Marasch, Samsat, etc. Parmi les planches, exécutées pour la plupart en photogravure, nous signalerons notamment des vues d'Angora, d'Eyouk (Ujük), de Jasili-Kaya (Boghaz-Keui), un plan des ruines de Pteria, les colonnes de Kara-Kurch, un plan et des vues du tombeau de Nemroud-Dagh, le pont romain de Kiakhta, quelques reliefs hittites de Sindjirli, de Saktsché-Gözu et de Marasch, des vues de Samsat, Gerger et Kiakhta.

— La *Nation* du 3 avril 1890 a publié une intéressante lettre de

1. Koumanoudis, Ἐφημ. ἀρχαιολ., 1890, p. 63; Svoronos, *ibid.*, p. 67.

2. M. Head n'a pas connu le texte de Strabon rappelé par M. Koumanoudis, et M. Koumanoudis n'a pas connu la légende monétaire rapportée par M. Head. Cf. Waddington, *Revue numism.*, 1883, p. 31.

3. Κιητῶν se lit en effet sur une monnaie de Koropissos récemment publiée par M. de Sallet (*Zeitschrift f. Numism.*, 1885, p. 74). ΚΗΤѠΝ est une graphie abrégée (cf. Ἐφημ. ἀρχ., 1889, p. 212).

4. Cf. le compte rendu de cet ouvrage publié par M. Koepp dans la *Philologische Wochenschrift*, 1890, p. 1133, et un excellent article anonyme dans la *Nation* de New-York, 18 septembre 1890, p. 231.

M. John-P. Peters, sur la contrée comprise entre Palmyre et Deir. Les ruines de Zenobia (Halebiyeh) ont beaucoup souffert depuis l'époque de Chesney. A Palmyre, les Arabes se livrent à des fouilles clandestines, dont ils vendent les produits aux touristes européens. A Erek ou Rakka (Arrakka), on a découvert deux monnaies d'argent de Charles VIII de France et de Maurice de Saxe, fait curieux que M. Peters a eu raison de noter. Pour toute cette région, les cartes de Chesney et de Kiepert sont très défectueuses; l'auteur ne dit pas s'il a recueilli les matériaux nécessaires pour les rectifier.

— M. Ed. Schneider, ingénieur en chef du vilayet de Scutari, a envoyé à l'Académie des sciences une notice sur différents tumulus qu'il a étudiés dans la plaine d'El-Amouk près d'Antioche. A côté d'objets grecs et gréco-romains qu'il y a découverts (entre autres une statuette en bronze représentant une Muse qui tient un *volumen* et une belle intaille avec buste viril diadémé), M. Schneider signale « une espèce de cachet breloque en schiste verdâtre » portant la représentation très grossière d'un animal et un objet carré dont les deux faces latérales offrent des lignes enchevêtrées assez étranges. Il serait désirable que ces deux dernières trouvailles fussent envoyées en Europe pour y être étudiées; les empreintes à la cire que nous avons sous les yeux ne suffisent pas.

— Un juge de Chypre, M. Chr. Papadopoulos, a publié dans le Σωτήρ un article sur la bibliothèque arabe de Damas. Parmi les manuscrits grecs conservés dans ce dépôt, il signale un texte en onciales de l'Ancien Testament (version des Septante incomplète), suivi du Nouveau Testament, de l'Épitre à Barnabé et d'une grande partie du Pasteur d'Hermas[1]. M. Bliss, s'étant rendu exprès à Damas, chercha vainement ce manuscrit; l'archevêque syrien de Damas affirma qu'il n'existait point; finalement M. Papadopoulos écrivit à M. Lambros qu'il l'avait vu à Damas du temps que Midhat était vali de Syrie et qu'il en avait signalé l'importance à ce personnage. Donc, de deux choses l'une : ou bien quelque fanatique musulman aura détruit le manuscrit qui intéressait trop un *giaour*, ou bien le gardien de la bibliothèque l'aura vendu à un voyageur. M. Lambros croit tout à fait inadmissible l'hypothèse d'une mystification tentée par M. Papadopoulos.

— M. Flinders Petrie a été chargé par le *Palestine Exploration fund*

1. Sp. Lambros, *The Athenaeum*, 1890, I, p. 149, 405; E.-J. Bliss, *ibid.*, p. 372; Neubauer, *The Times*, 12 février 1890 (lettre de l'archevêque syrien de Damas).

d'explorer le monticule de Tel el-Hesy (Lachisch), où il a découvert une construction qu'il croit appartenir à l'époque de Salomon, avec des pilastres ornés de volutes de type proto-ionique[1]. Les fragments de poterie recueillis sont très nombreux; M. Petrie les divise en trois groupes, amorite (de 1500-1100 av. J.-C.), phénicien et grec.

— Dans la *Contemporary Review* (septembre 1890), M. Sayce a raconté les explorations conduites par M. Flinders Petrie à Tel el-Hesy. « Nous avons exhumé Homère et Hérodote, conclut-il, nous allons maintenant exhumer la Bible. » *In châ Allâh!*

— On ne peut accueillir qu'avec méfiance les renseignements donnés par M. Durighello sur une vaste nécropole phénicienne qu'il aurait découverte à trois heures de Saint-Jean-d'Acre, au lieu dit El-Zib[2]. Parmi les objets qu'il signale, il y a de grands groupes en terre cuite représentant des scènes de métiers, des bijoux, des scarabées, etc. Tout cela est possible, mais aurait grand besoin d'être vérifié.

Les Hittites. — Les idées courantes sur l'empire et sur l'art hittites viennent d'être critiquées à nouveau par M. O. Puchstein[3]. Il conteste que les monuments dits hittites remontent au XIII[e] et au XIV[e] siècle avant J.-C. La scène de chasse découverte à Saktsché-Gözu doit être contemporaine de Sargon, qui conquit la Commagène en 708, et appartenir à la fin du VII[e] siècle. Les reliefs de Sindjirli ne sont guère plus anciens et M. Puchstein (contredit par M. Winter) croit reconnaître l'influence de l'art grec primitif dans le type des griffons de cette provenance. Quelques reliefs plus archaïques découverts à Sindjirli et transportés au Musée de Constantinople peuvent être attribués au X[e] siècle. Les hiéroglyphes hittites seraient tous postérieurs au IX[e] siècle. Quant aux œuvres de la sculpture dite hittite qu'on a signalées dans d'autres régions d'Asie Mineure, M. Puchstein croit qu'elles se rattachent à celles de la Syrie du nord et en conclut que les reliefs d'Eyouk et de Boghaz-Keui sont les uns du IX[e] siècle, les autres plus récents encore. Les figures rupestres de Nymphio seraient l'œuvre d'un roi lydien, peut-être d'un des premiers Mermnades. Ainsi tout cet ensemble de monuments n'a rien de commun avec les Chéta des textes égyptiens. M. Puchstein propose de les attribuer aux Muschkaja (Mosques), qui envahirent la Commagène vers 1170.

1. *The Academy*, 1890, II, p. 76.
2. *Courrier de l'Art*, 31 janvier 1890.
3. Puchstein, *Pseudohethitische Kunst*, *ein Vortrag*. Berlin, juin 1890, sans nom d'éditeur (22 p.).

« Les sculptures d'Eyouk et de Boghaz-Keui, conclut-il, se rapportent à la religion des Cappadociens, qui habitaient encore la même région à l'époque des Grecs et des Romains. Par suite, l'art auquel appartiennent ces sculptures n'est pas celui des mystérieux Hittites du deuxième millénaire avant J.-C. ; c'est un étonnant témoignage de la civilisation autrefois très développée des populations anatoliennes et commagéniennes, entre l'an 1000 et l'an 600 avant notre ère. »

— M. d'Orcet, déjà nommé (*Revue archéol.*, 1889, II, p. 122), a publié dans la *Revue Britannique* un article critique (!) sur le récent ouvrage de M. Lavisse, *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*. M. Lavisse a eu, paraît-il, un très grand tort : il n'a pas fait la place assez grande aux Khétas. Ces Khétas ou Hittites ne sont autres que les Gètes, Gésates, Cattes, etc ; leur nom signifie *chevelus*. Clovis était un Hittite, puisqu'il était chevelu ; César était aussi hittite, bien qu'à peu près chauve, puisque *caesaries* signifie chevelure. Il n'y a pas jusqu'à Charlemagne, saint Louis, Louis XIV et Napoléon qui n'aient été des Hittites-Cattes. On oublie de nous dire si cette leçon d'ethnographie a été professée aux Petites-Maisons ou au Chat-Noir.

Golfe Persique. — Le Musée Britannique s'est enrichi de la précieuse collection d'objets découverts par M. et Mme Bent dans l'île de Bahrein[1].

Égypte. — Les plaintes sur les ravages causés en Égypte par le vandalisme se sont multipliées dans ces derniers temps[2] et ont abouti à la fondation d'une société pour la protection des monuments de ce pays[3]. M. Sayce a, d'autre part, exprimé son admiration pour l'habileté et le goût dont a fait preuve la direction du Musée de Boulaq dans le transfert des précieuses collections de cet édifice au nouveau Musée de Gizeh[4].

— Le double no 29-30 de la *Philologische Wochenschrift* du 19 juillet 1890 est presque exclusivement consacré à l'archéologie gréco-égyptienne. On y trouve un compte rendu par M. Hirschfeld des publications de MM. Flinders Petrie et E.-A. Gardner sur Naucratis

1. *Classical Review*, 1890, p. 135. Cf. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, janvier 1890, et *Revue archéol.*, 1890, I, p. 299.
2. *The Academy*, 1890, I, p. 107, 156, 273 ; II, p. 137, 157 ; *The Times*, 21 février 1890 ; *American Journal*, 1890, p. 157.
3. *The Academy*, 1890, I, p. 212.
4. *Ibid.*, p. 273. Cf. *L'Ami des Monuments*, 1890, p. 178-182 (notice sur le nouveau Musée de Gizeh) ; *American Journal*, 1890, p. 123.

(p. 909-916); un compte rendu de M. Furtwaengler de la seconde partie de l'ouvrage de M. F. Petrie sur Tanis (p. 917-921), puis des résumés par MM. Erman, Magnus et Winckler des ouvrages suivants : F. Petrie, *Hawara, Biahmu and Arsinoe* (p. 921-924)[1]; H. Marrucchi, *Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae* (p. 924); J. Hirschberg, *Aegypten* [études d'oculistique] (p. 925-926). Le fascicule se continue (p. 953-964) par un tableau très détaillé, dû à M. A. Erman, des résultats obtenus par l'*Egypt Exploration fund* dans ses fouilles du Delta, notamment à Tanis, Tel-Nebesheh, Tel-el-Maskutah et Saft-el-Henneh. Cette *Chronique d'Égypte* est accompagnée d'indications bibliographiques nombreuses et d'une petite carte du Delta. L'article se termine par l'annonce d'une grande entreprise projetée par M. Griffith, l'*Archaeological Survey of Egypt*, à laquelle on ne peut que souhaiter bonne chance et surtout beaucoup d'argent.

— Au cours du voyage qu'il a fait l'hiver dernier en Égypte, M. Sayce a découvert au nord du Djebel Abou-Feda quelques tombeaux grecs, une inscription en caractères chypriotes et un court texte carien[2]. Le même savant signale, à Abydos et à Kournah, la trouvaille de vases de style mycénien, analogues à ceux que M. F. Petrie a recueillis à Tel el-Gorob[3]. Dans les environs de Silsilis, M. Sayce a copié de nombreuses inscriptions de pèlerins grecs et six inscriptions phéniciennes; il a aussi signalé des gravures rupestres. des *cairns* et des cromlechs qu'il attribue à l'époque préhistorique[4]. A Karnak, il a acheté un *ostrakon* portant l'inscription suivante : « O mon seigneur Isidore, viens m'apporter les commentaires (λέξεις) du premier livre de l'*Iliade* que je t'ai demandés[5]. » Des scènes de l'*Iliade*, peintes en noir, ont été découvertes par M. Sayce dans des carrières au sud du Djebel Sheikh-Herîdî[6].

— MM. Sayce et Th. Reinach ont publié dans la *Revue des Études grecques* (1890, p. 131-144) deux contrats grecs du Fayoum, dont la loquacité est bien amusante. Le bavardage n'est pas une invention des notaires modernes!

1. Cf. l'intéressant compte rendu de ce livre publié par M. Maspero dans la *Revue critique*, 1890, I, p. 1-4.
2. *The Academy*, 1890, I, p. 157.
3. *Ibid.*, p. 158; cf. F. Petrie, *ibid.*, p. 243.
4. *Ibid.*, p. 195.
5. *Ibid.* Cf. sur d'autres *ostraka* de même provenance, Sayce, *ibid.*, p. 273, et l'article du même intitulé : *Jewish Tax-gatherers at Thebes in the age of the Ptolemies*, dans la *Jewish Quarterly Review*, juillet 1890, p. 400.
6. *Ibid.*, p. 227.

— La grande publication des papyrus de l'archiduc Renier en est aujourd'hui à son cinquième volume. Nos lecteurs savent que nous n'insistons pas sur des ouvrages de ce genre, où les matériaux de la science sont emmagasinés à titre définitif. Nous nous contentons donc de signaler ce beau recueil aux bibliothèques qui ne le posséderaient pas encore; ajoutons que le prix n'en est pas extravagant, malgré le luxe de l'exécution matérielle[1].

— MM. Sayce et Mahaffy font savoir que parmi les papyrus rapportés d'Égypte par M. Flinders Petrie se trouvent des fragments inédits de l'*Antiope* d'Euripide et d'un discours sur les devoirs de l'amitié fondé sur l'exemple d'Achille et de Patrocle. Cette précieuse collection comprend encore des fragments du *Phédon*, des testaments, des lettres particulières, etc.[2].

— On annonce la publication prochaine d'un manuscrit copte qui répand une lumière nouvelle sur le fameux concile tenu à Éphèse en 431. Il renferme une série de lettres écrites d'Éphèse à Cyrille, patriarche d'Alexandrie, par son agent à la cour de Théodose II, le moine grec Victor, ainsi qu'un rapport de cet agent sur les négociations dont il était chargé[3].

— Il faut signaler aux archéologues le travail de M. Al. Gayet sur les monuments coptes du Musée de Boulaq[4], accompagné d'un très grand nombre de vignettes et de planches. Cet art copte est un curieux mélange de traditions romaines, byzantines et indigènes; parfois ces dernières semblent prévaloir et l'on trouve des sculptures, comme l'orante de la planche XXIX (fig. 34), qui ont toute la grossièreté naïve

1. *Mittheilungen aus der Sammlung der Papys ruErzherzog Rainer*, Wien, Hof und Staatsdruckerei (Ve vol., fasc. 1 et 2, 1889). Voici l'indication des articles qui peuvent intéresser particulièrement la philologie classique : I, p. 53, fragment d'un évangile non canonique; p. 73, fragment d'Hésiode; p. 84, fragment relatif au dithyrambe; II-III, p. 1, dates de papyrus grecs d'époque romaine; p. 74, fragment d'Isocrate, de Platon (*Gorgias*), de Théocrite, d'un discours polémique contre Isocrate; p. 87 sq., 179 sq., IV, 75 sq., histoire du papier d'après des recherches microscopiques et historiques (travail capital où il est prouvé que les prétendus *bombycini* sont du papier de chanvre); IV, 1, fragment de la formule Fabiana; 136, Isocr. πρὸς Νικοκλέα; 144, monnaies ptolémaïques au IIIe siècle après J.-C.; V, 1, fragment de comédie grecque en dialecte dorien; 11, tablettes de bois avec textes grecs.

2. *The Academy*, 1890, II, p. 201.

3. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 802; *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 9 mai 1890.

4. *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. III, 3e fascicule.

des sculptures berbères du Maghreb. Les momies byzantines reproduites en couleurs (pl. A et B) sont du plus grand intérêt[1].

Naucratis. — Miss Amelia B. Edwards a signalé au Musée de New-York une inscription grecque en l'honneur d'un Ptolémée surnommé νικηφόρος et dédiée à Isis, Sérapis et Apollon par un certain Komon, οἰκονόμος τῶν κατὰ Ναύκρατιν [2].

Tel el-Amarna. — On a eu la chance de découvrir à Tel el-Amarna le tombeau et la momie d'Aménophis IV, le « roi hérétique ». La momie royale a malheureusement été détruite et les objets trouvés avec elle dispersés par les marchands[3].

M. Sayce s'est assuré qu'il faut bien lire le nom d'*Urusalim*, Jérusalem, sur une des tablettes de Tel el-Amarna[4]. Ainsi la ville des villes existait déjà sous son nom au xve siècle avant J.-C. et avait alors une garnison de soldats égyptiens.

La langue des *Su*, mentionnée dans les lexiques assyriens, serait, suivant M. Sayce, identique à celle de Mitanni (Nahrina, Aram-Naharaim), représentée par une lettre du roi Dusratta dans la collection des tablettes de Tel el-Amarna. Cette langue offre des analogies avec celle des textes de Van et n'a rien de commun avec les idiomes sémitiques[5].

Acquisitions des musées et ventes publiques. — Le *Bulletin des Musées*, revue mensuelle dont le premier numéro a paru le 15 février 1890, nous apporte des renseignements utiles sur les acquisitions récentes du Louvre. Bien que hostile en principe à toute création de périodique nouveau, je me plais à reconnaître que le *Bulletin* de MM. E. Garnier et L. Benedite est fort bien conçu et que la modicité du prix d'abonnement (12 francs) achève de le rendre recomman-

1. Les autres mémoires publiés dans le même recueil sont tout à fait en dehors de notre cadre.

2. *The Academy*, 1890, I, p. 291.

3. Sayce, *The Academy*, 1890, I, p. 195.

4. *Ibid.*, p. 273. On trouve peut-être *Jaourishalama* sur la liste de Karnak (Maspero, *La liste de Sheshonq*, p. 31).

5. *Ibid.*, p. 305. Le nom de Mitanni (Maten) s'est rencontré dans une liste géographique à Karnak, *Recueil de Travaux*, XI, 3, 4, p. 156. — Voir encore, sur les tablettes de Tel el-Amarna, un travail critique de M. J. Halévy, *Revue des Études juives*, 1890, p. 197.

dable[1]. Voici les principales acquisitions dont il nous a donné la nouvelle :

Bronzes — Une boîte à miroir représentant deux femmes au bain et un groupe de Dionysos avec une panthère, ce dernier très remarquable par ce que l'attitude et les proportions de la figure principale rappellent le *Diadumène* de Polyclète. Ces deux objets ont été décrits par M. de Villefosse et médiocrement reproduits aux pages 21 et 185.

Terres cuites. — Satyre de style archaïque (Élatée).

Vases. — Riche série de vases peints légués par M. le baron J. de Witte ; M. E. Pottier les a décrits en détail (p. 106-112), et a publié deux croquis d'après l'un d'eux (cf. Chabouillet, *Collection Fould*, n° 1387). Comme les marbres récemment acquis sont, pour la plupart, originaires de Carthage (collection Marchand), nous ne pouvons pas y insister dans cette *Chronique*, dont le domaine est borné à l'ouest par l'*Adria.*

— Le même *Bulletin des Musées* a publié une virulente philippique contre l'art grec et l'art romain, despotes gênants que veut précipiter de leur trône un apôtre aussi enthousiaste qu'érudit de l'art du Nord[2]. Ceux qui répètent avec orgueil *siamo Romani*, — même lorsqu'ils ont vu le jour sur les bords de l'Èbre ou de la Seine, — sont des « Grecs et Romains de contrebande », des « pédants inconscients » et même des « cuistres involontaires ». C'est un peu exagéré. Goethe, un septentrional pourtant, voyait mieux les choses lorsqu'il écrivait : « Mais comment Jean van Eyck peut-il seulement se mesurer avec Phidias? Oubliez, c'est mon avis, oubliez d'abord l'un pour l'autre. Car si vous étiez demeuré toujours auprès d'une seule femme, comment pourriez-vous aimer encore? Il en est ainsi de l'art, ainsi du monde : une chose nous plaît après l'autre » [3]. Voilà l'éclectisme, qui est le fruit mûr de la sagesse. J'entends celui qui goûte, tour à tour, Phidias et van Eyck, car de juger l'autre, ce n'est pas ici le lieu.

— Le Musée Britannique a acquis le célèbre vase de Python, de la collection de Castle Howard, qui représente Alcmène sur le bûcher[4]. On annonce que le même Musée va aussi entrer en possession de la riche collection de pierres gravées conservées jadis à Castle Howard, collection connue, ou plutôt mal connue, sous le nom de *Carlisle gems*. Il n'y a pas moins de cent soixante-six pierres grecques et romaines,

1. Les éditeurs feront bien de surveiller la rédaction des notices bibliographiques (voir p. 280).
2. Courajod, *Bulletin des Musées*, 1890, p. 146-153.
3. Traduction donnée par M. Lichtenberger, *Étude sur les poésies lyriques de Goethe*, p. 114.
4. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 313, 305 (Klein, *Meistersignaturen*, p. 210).

parmi lesquelles de magnifiques pièces signées de Dioscoride, Heios, Sosos et Sostratos. Cette collection avait été formée au siècle dernier par le cardinal Ottoboni, qui la vendit à l'ancêtre de l'earl of Carlisle actuel[1].

— L'*Archaeologischer Anzeiger* (1889, p. 156; 1890, p. 1) a continué la publication des rapports illustrés sur les acquisitions archéologiques des Musées allemands[2].

Dresde (acquisitions depuis 1882). — Terres cuites archaïques, entre autres un homme couché sur un lit avec une femme jouant de la lyre assise à ses côtés ; Europe sur le taureau ; bacchante dansant. — Terres cuites de beau style, indiquées avec doute comme provenant de Tanagre. — Terres cuites de Myrina, entre autres une danseuse signée ΝΙΚΟϹ(τρά)ΤΟΥ, une femme assise sur un rocher, une réplique de l'Aphrodite de Cnide, une figurine planant et un Éros signés ΑΡΤϾΜΟΝΟϹ. — Riche série de lampes de provenance italique. — Vases peints, bijoux, intailles; un beau camée représentant l'empereur Claude. — Figurines de plomb provenant de Rome, entre autres une réplique de l'Aphrodite de Syracuse et un éléphant avec son cornac (déjà signalé *Revue archéol.*, 1887, I, p. 103).

Stuttgart. — Une réplique en bronze de l'Apollon du Belvédère, d'authenticité douteuse, ayant fait partie de la collection du colonel de Wundt (provenance indiquée : Narenta en Dalmatie).

Hanovre. — M. H. Kestner (mort en 1890) a donné ses collections à la ville : elles comprennent des vases peints, des reliefs en terre cuite trouvés en Italie, plus de trois cents lampes, des bronzes, des bijoux, des tessères, des monnaies, des pierres gravées, etc.

Cassel. — Quelques vases grecs ; fragments d'une cuirasse en bronze.

Carlsruhe. — Vases peints, terres cuites, marbres. Une belle figure de géant blessé (gravée *Arch. Anz.*, 1890, p. 3) présente une analogie remarquable avec le Laocoon. Une Vénus en marbre (*ibid.*, p. 5) rappelle encore le type de la célèbre statue syracusaine (découverte à Tusculum). — Bronzes et bijoux de provenance italique ; bande de cuir ornée d'animaux gravés en creux, provenant d'un tombeau étrusque.

Brunswick. — Grand cratère corinthien ; amphore de Nola avec Jupiter foudroyant un géant ; fragment d'architecture en terre cuite (Pouzzoles).

Bonn. — Vases et terres cuites (cf. *Revue archéol.*, 1887, I, p. 101). Depuis le départ de M. Kekulé pour Berlin, la collection de l'Université est confiée aux soins de M. Loeschcke.

Goettingue (catalogue par M. G. Hubo, 1887). — Vases, gemmes, bronzes, etc.

Marbourg. — Gemmes, entre autres une réplique d'une statue analogue au *Doryphore* de Polyclète.

1. *The Athenaeum*, 1890, I, p. 806-807.
2. Cf. *Revue archéol.*, 1890, I, p. 301.

Würzbourg (catalogues par L. Urlichs, 1865-72). — Vases, terres cuites, bronzes, ces derniers provenant de la collection Castellani (1883) ; torse d'Hercule avec les dépouilles de l'Hydre, acheté à Rome [1].

Les autres collections de l'Allemagne de l'ouest ont surtout acquis des objets romains ou de provenance locale.

M. O. Rossbach a publié une notice sur les antiquités grecques du Musée universitaire de Breslau [2]. Ce Musée a reçu en 1888 quatre-vingt-deux vases grecs de la collection Fontana, de Trieste, acquise par le gouvernement prussien et partagée entre les musées de Berlin, Breslau, Bonn et Goettingue.

— M. R. von Schneider a publié, dans le *Jahrbuch der k. k. Sammlungen* d'Autriche, une série de statuettes de bronze très intéressantes qui font partie des collections impériales [3].

— Le Musée de Boston compte aujourd'hui sept cent soixante-dix-sept moulages. Sa collection de marbres antiques originaux s'est accrue d'une tête ailée d'Hermès, d'une tête d'Athéna, de deux bustes de Domitien, d'un buste de Maximin et d'une tête colossale d'Apollon trouvée à Rome, ayant appartenu à Lassalle et à Hans de Bülow. Le même Musée a acquis de nombreuses terres cuites découvertes au Transtévère et une collection de vingt-trois vases peints, dont une description a été publiée par M. E. Robinson [4].

— La vente de la collection des monnaies grecques de Photiadès-Pacha (19-22 mai 1890) a été un événement dans le monde des numismates. Le catalogue, rédigé par M. Froehner, est orné de huit planches en phototypie qui reproduisent les pièces les plus rares. L'une d'elles, une monnaie archaïque d'Olympie (nº 1031, pl. V), a été achetée 5,900 francs par le Musée de Berlin [5]. La collection des monnaies byzantines, dont M. Froehner a également publié le catalogue avec

1. Wieseler, *Nachrichten der Gesellsch. der Wissenschaften zu Göttingen*, 1888, p. 423; Urlichs, *Verhandlungen der 40 Philologenversammlung*, p. 312.

2. *Griechische Antiken des arch. Museums in Breslau*, 1889, avec 2 pl. (I, terres cuites, parmi lesquelles deux plaques dites de Milo; II, bronzes, entre autres un pied de miroir archaïque et un Triton analogue à l'un des Satyres de Dodone).

3. *Jahrbuch*, 1890, p. 69-63 (Athéna archaïque, Coré, Artémis, Atalante).

4. *Museum of fine arts, fourteenth annual Report*, 1890, p. 7-16; *Archaeol. Anzeiger*, 1890, p. 51; un de ces vases a été publié par Gerhard, *A. V.*, IV, pl. 282.

5. Voir la liste des prix dans la *Revue numismatique*, 1890, p. 261 et suiv. Le total de la vente a produit 124,000 francs, chiffre assez faible si l'on considère l'excellence de la collection; mais les pièces d'une rareté moyenne ont été — comme cela arrive toujours — sacrifiées.

deux planches, a été acquise en bloc par le Musée de Saint Pétersbourg au prix de 70.000 francs.

— Le catalogue des antiquités de la collection Eugène Piot, vendue à Paris le 27 mai 1890 et les jours suivants, contient dix-neuf phototypies et quarante-trois vignettes, toutes d'une exécution assez médiocre, mais précieuses par les motifs qu'elles représentent. Nous signalerons le n° 14 (pl. I), tête d'éphèbe de style archaïque ayant appartenu à Péretié, acquise au prix de 13.000 francs pour le Musée de Copenhague ; le n° 44 (pl. III), magnifique statuette en bronze de Vénus acquise par M. de Clercq ; le n° 248 (pl. IV), partie supérieure d'une femme voilée, figurine chypriote du plus beau style, achetée par le Louvre; le n° 272 (pl. VI), Vénus du type dit *monocnème*, figurine dorée provenant de Smyrne, acquise par Mme Darthès ; le n° 274 (pl. VII), Éros sur un dauphin, figurine dorée de Smyrne ; le n° 320 (pl. IX), plaque estampée de Melos (?) déjà publiée par Rayet dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1879 (pl. XIII) ; les n°s 324 et 325 (pl. XI), déesse portant un enfant et Thétis luttant contre Pélée, plaques de même provenance; les n°s 357 (pl. XV), 359 (pl. XVI), 360, 369, 373 (pl. XVII), 363 (pl. XVIII), figurines de Tanagre. Le n° 339, acquis par le Louvre, est un moule d'un groupe en terre cuite avec la signature ΦΕΙ [1].

Dans la préface de ce catalogue, M. Froehner écrit (p. VI) que M. Piot « n'a jamais douté un instant de l'origine antique des terres cuites d'Asie Mineure ». Cela est exact et j'en sais quelque chose, ayant eu avec lui une discussion fort vive sur ce point. Mais il n'est pas mauvais d'ajouter que Eugène Piot, comme en témoigne son catalogue, n'a jamais acquis un seul des groupes dont il affirmait l'authenticité. Il les croyait bons, mais dans les vitrines d'autrui.

— Deux autres ventes d'antiquités ont eu lieu dans le courant de l'hiver, le 20 mars (collection Hoffmann, avec nombreuses terres cuites) et le 31 mars 1890 (collection Sabatier, antiquités égyptiennes, grecques et romaines). Le catalogue de cette dernière collection a été rédigé par M. G. Legrain. Les objets égyptiens les plus importants ont été acquis par le Musée de Copenhague [2] ; quelques-uns sont entrés au Louvre [3].

L'ARCHÉOLOGIE ET LES AMATEURS. — Un docteur ès lettres, qui

1. Les acquisitions faites à cette vente par le Musée du Louvre sont énumérées dans le *Bulletin des Musées*, 1889, p. 254-257 (sans les prix).
2. *Bulletin des Musées*, 1890, p. 234.
3. *Ibid.*, 1890, p. 133.

publie dans un grand journal de fort intéressantes lettres d'Algérie, raconte, à la date du 22 avril 1890, que le Comité des fêtes d'Alger a offert au public le spectacle d'un simulacre de bataille, où les goums d'Aumale et de Boghar se sont distingués. « Je me disais qu'il serait beau de voir ainsi les épisodes épiques de notre histoire, jusqu'à nos glorieuses défaites, représentées, comme les *Perses* d'Eschyle ou les mystères du moyen âge, par des centaines d'acteurs. » Les *Perses* représentés par des centaines d'acteurs! Et qu'aurait dit Aristote? L'auteur de cette tirade a peut-être confondu les *Perses* d'Eschyle avec *Marceau ou les enfants de la République*, de MM. Anicet-Bourgeois et Michel Masson.

— Mais ce n'est là qu'une vétille en comparaison de la nouvelle suivante, empruntée à l'*Éclair* du 19 juin 1890 :

LES FOUILLES DE MARATHON

(*Par service spécial.*)

Athènes, 17 juin. — Les fouilles entreprises à Marathon ont fait découvrir, sous un tumulus, une fosse longue de 26 mètres, large de 6, et formée d'une couche de cendres et d'ossements épaisse de 13 mètres.

Une grande quantité de petits vases se trouvent au milieu des ossements.

On suppose qu'on est en présence de la sépulture des Ottomans tombés sous Miltiade, en 490 avant J.-C.

Les Ottomans tombés sous Miltiade! Déjà?

A rapprocher de l'extrait que voici, emprunté au *Matin* du 29 juin 1890 :

On va ouvrir à Constantinople un nouveau Musée archéologique. Parmi les objets qui y ont été installés en dernier lieu se trouvent des sarcophages recouverts de mosaïques peintes. Ces sarcophages, trouvés à Beyrouth, sont au nombre de cinq. Quatre seulement resteront à Constantinople ; le cinquième est destiné au Musée du Louvre.

Les « mosaïques peintes » sont une trouvaille. Inutile de dire que l'histoire du sarcophage « destiné au Louvre » est une invention.

— Dans le charmant livre de M. Guy de Maupassant, *La Vie errante* [1], il y a une description enthousiaste de la Sicile, où l'archéologie n'est pas oubliée. Arrivé au Musée de Syracuse, l'auteur tombe en extase devant la Vénus acéphale découverte dans l'Achradine en 1804 par Saverio Landolina [2] et la célèbre à la manière de

1. Paris, Ollendorf, 1890.

2. Serradifalco, *Antichità della Sicilia*, t. IV, pl. XXX, 2 *a*, p. 154; C. Grass,

Callicratidas dans le dialogue des *Amours*. Puis il ajoute : « Ce torse admirable, en marbre de Paros, est, dit-on, la Vénus Callipyge[1] décrite par Athénée et Lampride et qui fut donnée par Héliogabale aux Syracusains » (p. 121). Après avoir vainement relu la biographie de l'empereur syrien par Lampride, à la recherche de ce renseignement nouveau pour moi, j'écrivis à M. Paolo Orsi, à Syracuse, pour lui confier mon embarras. Il m'apprit qu'un nommé Capodieci, dans un ouvrage publié en 1813 (*Antichi monumenti di Siracusa*, t. I, p. 98), dit, en parlant de la Vénus, qu'elle fut « descritta da Lampridio ed Eliogabalo ». Quelque *cicerone* aura tiré de cette sottise le renseignement que M. de Maupassant a consigné dans un livre durable. Et voilà comment se forment encore aujourd'hui les légendes archéologiques! Qu'était-ce donc au siècle de Pausanias?

Sicilische Reise, 1815, t. II, p. 356; Parthey, *Wanderungen durch Sicilien*, 1834, t. I, p. 177; Politi, *Sul simulacro di Venere trovato in Siracusa*, Palerme, 1826; Clarac, *Musée de sculpture*, t. IV, pl. 608, n° 1344; Bernoulli, *Aphrodite*, p. 255; Friedrichs-Wolters, *Gipsabgüsse*, n° 1469; Cavallari, *Monumenti della Sicilia*, I, pl. XIV; Cavallari, *La statua e le terrecotte di Venere del Museo nazionale di Siracusa*, dans la *Sicilia artistica ed archeologica*, 1889, III, fasc. I et II, pl. I; Lupus, *Die Stadt Syrakus im Alterthum*, 1887, p. 7, 27, 247, 327; Duruy, *Histoire des Romains*, t. I, p. 607 (bonne gravure). Voir de nouvelles répliques du même type gravées dans l'*Archaeologischer Anzeiger*, 1889, p. 174; 1890, p. 5, 42.

1. Toujour *callipyge*! On dirait que ce mot résume pour les gens du monde tout l'art grec, toute l'esthétique du paganisme. Or, sait-on combien de fois il se rencontre dans la littérature antique? *Trois fois* — dont une douteuse.

APPENDICE

(**REVUE ARCHÉOLOGIQUE**, 1890, II, p. 416-419.)

HENRI SCHLIEMANN

Le 22 juillet dernier, après une laborieuse campagne de fouilles à Hissarlik, Henri Schliemann écrivait au prince de Bismarck : « Mes ouvriers et moi, nous sommes exténués de fatigue. Je suis obligé d'interrompre mes travaux le 1er août. Mais, si le Ciel me prête vie, je compte les reprendre avec toute l'énergie dont je suis capable le 1er mars 1891. »

Une lettre particulière de l'illustre explorateur, écrite, comme presque toutes ses lettres, dans un grec classique d'une remarquable pureté, me donnait en même temps une inquiétante nouvelle : M. Schliemann venait d'être atteint de surdité. Il se rendit à Halle pour y subir une opération douloureuse, qui paraît avoir fortement ébranlé sa constitution ; puis il alla chercher à Naples le soleil du Midi auquel il était habitué. C'est là qu'il vient de mourir presque subitement (26 décembre), d'une affection de l'ouïe compliquée de désordres cérébraux.

Avec lui disparaît un des types les plus extraordinaires de notre époque, singulier mélange d'aptitudes commerciales et d'enthousiasme scientifique, nature de *conquistador* pour qui l'Eldorado obstinément rêvé, patiemment découvert, a été le sous-sol inexploré du monde hellénique. Sa jeunesse misérable, sa fortune rapide, ses fouilles couronnées de succès si merveilleux à Troie, à Mycènes, à Tirynthe, tout cela tient du roman et paraîtrait à peine croyable si nous n'avions pas entre les mains et sous les yeux les pièces justificatives de cette prodigieuse histoire d'une volonté.

Dans la préface de son grand ouvrage sur Troie, traduit en français par Mme Egger, Schliemann a publié son autobiographie, récit à la fois naïf et calculé des angoisses de sa jeunesse, des labeurs féconds et des triomphes de son âge mur.

Il naquit le 6 janvier 1822 à Neu-Buckow dans le Mecklembourg-Schwerin, où son père était pasteur protestant. A l'âge de huit ans, il reçut en cadeau l'*Histoire universelle pour les enfants* de Jerrer : il y vit une gravure représentant Troie en flammes qui fit sur lui une impression profonde. Dès cette époque (1829), il rêva d'être celui qui rendrait les ruines de Troie à la lumière : il s'en ouvrait à sa petite voisine, Minna, et ce grand dessein archéologique venait se mêler à leurs projets amoureux.

Le père Schliemann avait sept enfants et se trouvait dans une situation très précaire. Dès l'âge de quatorze ans, le jeune Henri dut entrer comme saute-ruisseau chez un épicier; il y resta près de six ans, travaillant de cinq heures du matin à onze heures du soir. Nous le trouvons ensuite à Hambourg, où, après des mois de maladie et de misère, il s'embarque comme mousse à bord d'un brick allant au Vénézuéla. Pour s'acheter une couverture de laine, il avait dû vendre son dernier habit!

A la hauteur du Texel, le brick fit naufrage; Schliemann, sauvé à grand'peine, se réfugia à Amsterdam, où son extrême dénuement l'obligea à simuler une maladie pour etre reçu à l'hôpital.

Grâce à la compassion de quelques bonnes âmes, le jeune Henri obtint une place de commis à Amsterdam : c'est là qu'il commença ses études, avec le secours d'un petit nombre de livres lus et relus pendant de longues nuits. Il apprit ainsi l'anglais, le français, l'espagnol, le russe et d'autres langues, qu'il parlait avec facilité, mais sans correction. En 1846, il fut envoyé comme agent commercial à Saint-Pétersbourg, où il acquit une petite fortune; puis il se rendit en Californie et se laissa naturaliser Américain. Revenu en Russie, il donna une vive impulsion à ses affaires, qui portaient principalement sur l'indigo; pendant la guerre de Crimée, il doubla son capital. Devenu riche, Schliemann apprit le grec : ce fut le premier luxe qu'il s'accorda.

En 1866, à la suite d'un voyage dans l'Extrême-Orient, Schliemann publia en français son premier ouvrage : *La Chine et le Japon*. Mais bientôt ses préoccupations d'enfant redevinrent impérieuses et il tourna toute son activité vers l'exploration du monde homérique. C'est cette exploration qui l'a presque exclusivement absorbé de 1868 à 1890 : à la différence du plus grand nombre des rèveurs, il a vu, en partie du moins, ses rêves s'accomplir.

Schliemann a conduit cinq grandes campagnes archéologiques : à Ithaque (1868, 1878); à Troie, sur la colline nommée *Hissarlik*, c'est-à-dire *les palais* (1871-1874, 1878-1882, 1890); à Mycènes (1874-1876); à Orchomène (1881); enfin à Tirynthe (1884-1885).

Les nombreux ouvrages qu'il a publiés sur ses fouilles sont de valeur très inégales; les meilleurs sont si mal composés et si mal écrits qu'on peut à peine les qualifier de livres. Mais Schliemann laisse au monde plus et mieux qu'une œuvre littéraire : il a rendu au jour, surtout à Troie, à Mycènes et à Tirynthe, toute une époque de la civilisation et de l'histoire.

Ses premiers travaux furent mal accueillis par les savants, notamment par ceux de l'Allemagne : on alla même, tant à Berlin qu'à Paris, jusqu'à le soupçonner d'être un mystificateur. Adrien de Longpérier ne crut jamais à l'authenticité du trésor découvert par Schliemann à Troie; il a fallu la trouvaille des tombes royales de Mycènes, véritables magasins d'objets précieux explorés sous la surveillance de savants grecs, pour imposer silence à des soupçons injurieux. Plus injurieux, d'ailleurs, qu'injustes,

car les relations de Schliemann sont si vagues, si confuses, il y trahit à la fois tant de vanité et tant d'inexpérience, qu'aujourd'hui encore, à la lecture de ses premiers ouvrages sur Ithaque et sur Troie, on comprend, on partage le sentiment de répulsion et de méfiance qui prévalut si longtemps à son égard dans le monde des archéologues de profession.

A Troie, Schliemann exhuma les restes de plusieurs établissements superposés dont le plus ancien est certainement antérieur à l'époque où la légende place la guerre de Troie. Au-dessus sont les vestiges d'une bourgade qui a été détruite par un violent incendie : parmi les objets découverts dans cette couche de débris, il y a la fameuse série de vases et de bijoux en or où Schliemann reconnaissait sans hésiter le trésor de Priam.

Je ne sais pas, personne ne peut savoir s'il a jamais existé un roi du nom de Priam ; mais que le trésor découvert ait appartenu à un prince de ce pays, que ce prince ait vécu plusieurs siècles avant Homère, que la bourgade où il résidait ait été détruite par le feu, voilà des faits dont le premier est probable et dont les deux derniers sont certains.

On peut en dire autant des tombeaux découverts à Mycènes par Schliemann, tombeaux dont la richesse métallique est immense et qui sont assurément ceux de personnages royaux antérieurs à Homère, des princes dont l'opulence est célébrée par la tradition homérique. En y reconnaissant les sépultures d'Agamemnon, de Cassandre, d'Eurymédon, etc., Schliemann n'a pas émis une hypothèse déraisonnable : sa foi un peu naïve dans le fonds historique des légendes grecques est loin sans doute d'être partagée par les philologues, mais, par l'effet même des prodigieuses découvertes où cette foi l'a conduit, on n'ose plus dire aujourd'hui, comme on le faisait il y a vingt ans, que les traditions homériques sont de simples mythes. Si nul ne peut distinguer ce que la poésie a ajouté à la tradition, personne ne conteste qu'il n'y ait une tradition, c'est-à-dire de l'histoire, à la source de toute cette poésie.

A Tirynthe, Schliemann déblaya un palais, orné de peintures murales infiniment curieuses, qui appartient à la même époque que les tombeaux de Mycènes. Comme à Mycènes, il finit par avoir raison de ses contradicteurs, qui niaient la haute antiquité des monuments découverts par lui. Depuis 1874, toutes les trouvailles de Schliemann, annoncées avec un manque de modestie qui agaçait les plus bienveillants, ont suscité de vives polémiques : Schliemann répondait à ses adversaires par des injures d'abord, puis par de nouvelles fouilles, de nouvelles découvertes ; c'est pour confondre des objections qui lui avaient été faites au sujet de l'acropole de Troie qu'il a entrepris en 1890 des recherches plus étendues sur le même terrain. Si, dans le détail, il s'est souvent trompé, on peut dire que sur tous les points essentiels il a réduit au silence ses contradicteurs. La civilisation qui a précédé l'époque d'Homère, celle que l'on est maintenant convenu d'appeler *mycénienne*, a eu en Schliemann son Christophe Colomb.

Toutes ces fouilles, et bien d'autres qu'il n'a pas poussées aussi loin, ont été faites par Schliemann à ses frais ; il a retiré d'importants bénéfices de la vente de ses livres, mais il n'a jamais trafiqué d'un seul des objets précieux que sa persévérance a rendus au jour. En 1881, il apprenait à ses lecteurs qu'il possédait 300,000 francs de rentes et qu'il en dépensait annuellement environ la moitié, dont une bonne partie pour ses travaux archéologiques. Jamais, depuis que l'archéologie est une science, on n'a vu d'exemple d'une pareille libéralité : il est à craindre qu'on n'en revoie pas de si tôt. « Pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle pas de Schliemanns? », écrivait en 1878, le directeur du Musée Britannique. On l'a laissé dire, et l'Angleterre n'a toujours pas trouvé un millionnaire qui voulût acheter l'immortalité au même prix que l'ancien garçon épicier du Mecklembourg.

Schliemann était un homme bizarre, fantasque, passionné pour le grec et pour Homère au point d'infliger à ses enfants, comme aux gens qu'il prenait à son service, l'obligation de porter les noms les plus sonores de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ce sont là, après tout, de légers travers, et l'on ne peut pas non plus lui reprocher trop durement quelques vanités et quelques petitesses de parvenu. Parvenu il l'était, dans le sens le plus élevé du mot, et avec une fierté bien légitime. La fortune n'avait été pour lui qu'une première étape dans la recherche de la gloire : il a vécu assez pour jouir honorablement de l'une et de l'autre. Tant que l'art grec aura des admirateurs, tant que la poésie homérique aura des dévots, le nom de Schliemann vivra, attaché étroitement à ces grandes choses, comme celui du plus persévérant et du plus heureux des chercheurs auxquels nous devons de les mieux connaitre [1].

1. Voici l'indication des principales publications de M. Schliemann :

1° Troie. *Ithaka, der Peloponnes und Troja*, Leipzig, 1869; *Trojanische Alterthümer*, Leipzig, 1874 (éd. française par Rangabé, 1874); *Troy and its remains*, Londres, 1875; *Ilios, Stadt und Land der Trojaner*, Leipzig, 1880 (édition française très augmentée par Mme Egger, 1885); *Reise in der Troas*, Lepzig, 1881; *Troja, Ergebnisse meiner neuesten Ausgrabungen*, Leipzig, 1884 (le contenu de ce dernier livre a passé dans l'édition française d'*Ilios*); *Hissarlik-Ilion*, Leipzig, 1890; *Bericht über die Ausgrabungen in Troja im Jahre 1890*, Leipzig, 1891 (publication posthume).

2° Mycènes. *Myknae... und Tiryns*, Leipzig, 1878 (édition française par Girardin, 1878); *Catalogue des trésors de Mycènes au Musée d'Athènes*, Leipzig, 1882 (cf. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1888, p. 23).

3° Tirynthe. *Tiryns, der praehistorische Palast*, Leipzig, 1886 (édition française, 1886). Cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 67.

4° Orchomène. *Orchomenos, Bericht über meine Ausgrabungen*, Leipzig, 1881 (en anglais dans le *Journal of Hellenic Studies*, t. II, p. 122-163).

5° Ithaque. *Ithaka, der Peloponnes und Troja*, Leipzig, 1869; *Ilios* (édition allemande), p. 54 et suiv.

6° Cythère. *Ausgrabungen auf Cerigo*, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, 1888, p. 20 (cf. *Revue archéol.*, 1888, I, p. 76).

INDEX

N. B. Cet index renvoie aux pages de la *Revue archéologique* où ont paru les *Chroniques d'Orient*; cette pagination est indiquée entre crochets, avec le dernier chiffre du millésime de la *Revue*, en haut de chaque page. Ainsi 0^{2}261 signifie : *Revue archéol.*, 1890, 2e semestre, p. 261; 9^{2}136 signifie *Revue archéol.*, 1889, 2e semestre, p. 136; 7.92 signifie *Revue archéol.*, 1887, 1er semestre, p. 92. Les chiffres précédés de la lettre *p.* renvoient aux pages du présent volume, ce qui a lieu toutes les fois que le passage visé par le renvoi est inédit ou n'avait pas été publié avec la *Chronique* à laquelle il est joint.

A

II

C (Voir aussi le K)

D

E

F

G

H

I (voir aussi le J)

J (voir aussi l'I et l'Y)

K (voir aussi le C)

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y (voir aussi I et J.)

Z

ERRATA. — *Ad* page 11 (1883, I, p. 365). Le traité περὶ ψυχῆς n'est qu'un extrait d'Aristote et n'est pas l'œuvre de Justin (cf. Diels, *Philol. Woch.*, 1891, p. 702).

Ad p. 614 (1890, I, p. 264). L'authenticité des sculptures d'Éleusis ne peut être suspectée, car elles proviennent des fouilles dirigées par M. Philios (Πρακτικά, 1883, p. 6; 1887, p. 51). Cf. Philios, Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1890, p. 124, note.

Ad p. 751. L'ordre alphabétique a été troublé. Ajouter : Érétrie, 6^2 81 ; 7. 66 ; 7^2 69, 76 ; 8. 66 ; 0. 254, 255, 281 ; 0^2 234.

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

2663-028

AUTRES OUVRAGES DE M. SALOMON REINACH

Manuel de Philologie classique, 2 volumes in-8°, deuxième édition. Hachette, 1883-1884. (*Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des Études grecques.*)

Catalogue du Musée impérial de Constantinople, in-8°. Constantinople, à la direction du Musée, 1882. (Épuisé.)

Notice biographique sur Ch.-Joseph Tissot, in-8°. Klincksieck, 1885.

Traité d'Épigraphie grecque, in-8°. Leroux, 1885.

Grammaire latine à l'usage des classes supérieures, in-8°. Delagrave, 1885. (*Ouvrage couronné par la Société d'enseignement secondaire.*)

Instructions pour la recherche des antiquités en Tunisie, in-4°. Imprimerie nationale, 1885.

Recherches archéologiques en Tunisie, par E. BABELON et S. REINACH, in-8°. Imprimerie nationale, 1886.

La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain, in-12. Leroux, 1886.

Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique, in-12. Leroux, 1886.

Précis de grammaire latine, in-12, deuxième édition. Delagrave, 1887.

Terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina, catalogue raisonné par E. POTTIER et S. REINACH, in-8°. Imprimeries réunies, 1887.

La Nécropole de Myrina, par E. POTTIER et S. REINACH, 2 vol. in-4°, avec 50 planches d'héliogravure. Thorin, 1886-1887. (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions.*)

Atlas de la province romaine d'Afrique, pour servir à l'ouvrage de Ch. Tissot, in-4°. Imprimerie nationale, 1888.

Géographie de la province romaine d'Afrique, par Ch. Tissot. Les Itinéraires, ouvrage publié d'après le manuscrit de l'auteur avec des notes et des additions, in-4°. Imprimerie nationale, 1888.

Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. — I. Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, sous la direction de PHILIPPE LE BAS (1842-1844), in-4°, avec 311 pl. Firmin-Didot, 1888.

Bibliothèque archéologique. I. Études d'archéologie et d'art, par Olivier Rayet, réunies et publiées, avec une notice biographique sur l'auteur, par S. REINACH, in-8°, avec 5 photogravures et 112 gravures. Firmin-Didot, 1888.

Les Gaulois dans l'art antique et le Sarcophage de la Vigne Ammendola, in-8°, avec 2 photogravures et 29 gravures. Leroux, 1889.

Antiquités nationales. Époque des Alluvions et des Cavernes, in-8°, avec une photogravure et 136 gravures. Firmin-Didot, 1889. (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions.*)

Essai sur le libre arbitre de Schopenhauer, traduit et annoté, in-8°, cinquième édit. Alcan, 1890.

L'Histoire du travail en Gaule à l'Exposition universelle de 1889, in-12, avec 5 photogravures. Leroux, 1890.

Minerva, introduction à l'étude des classiques scolaires, par le Dr Gow, ouvrage adapté aux besoins des écoles françaises, in-8°, avec 55 gravures, troisième éd. Hachette, 1891.

Bibliothèque des monuments figurés grecs et romains. II, Peintures de Vases antiques, recueillies par Millin (1808) et Millingen (1813). Publiées et commentées. In-4°, avec 213 planches. Didot, 1891.

Antiquités de la Russie méridionale, par N. KONDAKOF, J. TOLSTOÏ et S. REINACH, 1er fascicule. In-4°, avec 142 figures. Leroux, 1891.

Catalogue sommaire du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, in-12, deuxième édition. Imprimeries réunies, 1891.

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.